UNIV.OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/missionsdelacong31obla

MISSIONS

DE LA

CONGRÉGATION DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE DARCET, 7.

M

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

TRENTE ET UNIÈME ANNÉE

29-1883
2:1:34

PARIS
TYPOGRAPHIE A. HENNUYER
RUE DARCET, 7
—
1893

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 121. — Mars 1893

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE LA SASKATCHEWAN.

RAPPORT DE Mgr PASCAL, VICAIRE APOSTOLIQUE.

Arrivé le 6 octobre à Prince-Albert, après les cérémonies de l'installation et quelques jours de repos, j'ouvrais la visite pastorale de mon vicariat afin de pouvoir dire : *Cognosco oves meas et cognoscunt me meæ.* C'est le district de Battleford qui eut les prémices de cette visite. Le R. P. Lecoq m'accompagnait. Ma chapelle épiscopale, une tente pour la nuit et quelques provisions de bouche, une modeste voiture, tel était notre bagage.

Durant trois jours, le chemin nous conduit à travers les immenses prairies du Nord-Ouest, véritable mer de foin, dont la monotonie n'est rompue que par quelques ravins et de rares bouquets de bois. C'est dans ces vastes

plaines qu'erraient autrefois ces immenses troupeaux de buffalos qui faisaient la richesse du pays et donnaient aux sauvages la nourriture, l'habillement, etc. Aujourd'hui, tout a disparu, et il n'en reste que le souvenir, souvenir perpétué par ces débris d'ossements que rencontre le voyageur, et les traces des nombreux sillons creusés par le sabot des buffalos allant en ligne et à la file les uns des autres, et qu'un quart de siècle n'a pas encore effacés.

« Nous sommes près de Battleford, » me dit mon compagnon. Et en effet, nous voyons venir au-devant de nous une douzaine de voitures et de nombreux cavaliers qui nous escortent jusqu'à l'entrée de l'église, où la foule est réunie pour attendre et saluer le pasteur que Dieu lui envoie, et recevoir une de ses premières bénédictions.

Le lendemain jeudi, nous allons voir les réserves des sauvages de la rivière Bataille, confiées aux soins des RR. PP. Cochin et Vachon. Là, tout est pauvre et dans le plus grand dénuement. Les missionnaires ont trois petites maisons-chapelles où ils réunissent, le dimanche, les sauvages chrétiens des alentours. On voit là six réserves différentes, distantes les unes des autres de 10, 15, 25 et 40 milles. Combien il est pénible de constater que la plupart de ces Indiens vivent encore à l'ombre de la mort et s'obstinent à conserver, avec les usages ordinaires de la vie sauvage, tous les restes de superstitions que leur ont léguées leurs ancêtres.

La tâche du missionnaire est ici bien ingrate et bien difficile. L'éducation des enfants nous donne de grandes espérances pour l'avenir, mais il faut avouer que, présentement, les consolations que goûte le prêtre ne répondent pas à ses pénibles efforts.

Je ne puis qu'admirer et louer le zèle du R. P. Cochin

qui, après avoir été pendant deux mois prisonnier de ces sauvages, lors de la rébellion de 1885, après les avoir vus plusieurs fois faire cercle autour de lui et le menacer de la mort, se venge de leurs mauvais traitements en se dépensant sans mesure pour leur conversion.

Que les associés de la Propagation de la Foi, les amis du Sacré Cœur et toutes les âmes pieuses continuent, par leurs prières et leurs aumônes, de concourir à ce grand travail de la civilisation et de l'évangélisation de ces pauvres enfants des bois!

Après cette visite, que nous faisons assez rapidement, nous revenons à Battleford, ancienne capitale du Nord-Ouest, que nous n'avons fait que saluer en passant. Le lendemain, dimanche 25 octobre, c'est grande fête au village. Office pontifical, si l'on peut appeler ainsi une messe qui ne se distingue des autres que parce qu'elle est dite par un évêque. Les communions sont nombreuses. Il y a vingt-quatre confirmations. Le R. P. Bigonesse, qui dirige cette paroisse avec tant de zèle et de prudence, a fait orner et décorer l'église. On y voit même un trône pour l'évêque. Les chants sont bien exécutés et l'on se croirait facilement dans une de nos petites paroisses de France ou du Canada, tellement cette petite population irlandaise et canadienne est heureuse de pouvoir manifester sa foi et son amour pour notre sainte religion.

Nous donnons, avec nos meilleures bénédictions, nos félicitations à ce bon peuple, et nous reprenons la route de Prince-Albert, où nous sommes attendus pour la solennité de la Toussaint.

La veille de notre arrivée au lac Canard, nous voulûmes doubler le pas et abréger ainsi le trajet à faire le lendemain. Mal nous en prit. Depuis midi, le temps

était devenu mauvais; nous avions le vent du nord, et son souffle glacé nous apportait une pluie fine qui pénétrait nos vêtements, et pour comble de malheur, nous étions éloignés du bois et de l'eau nécessaires pour un campement. Cependant la nuit arrive; impossible de distinguer le chemin. La pluie augmente ; nous sommes trempés jusqu'aux os, et nous sentons le frisson nous gagner. Si du moins nous avions quelques broussailles desséchées pour faire du feu, nous éclairer et réchauffer nos membres engourdis? Mais rien. Notre pauvre cheval va toujours; bientôt nous nous apercevons avec inquiétude qu'il a pris une fausse route et qu'il nous égare dans la prairie. La Providence de Dieu nous avait conduits près d'un bois de saules qui nous fourniront le combustible que nous cherchions. En quelques instants la tente est dressée, nous prenons un peu de nourriture et, après avoir fait notre prière du soir, nous nous roulons dans nos couvertures. Le matelas que nous fournit la prairie n'est ni bien moelleux ni bien sec, mais nous savons nous en contenter, et nous remercions la divine Providence de nous avoir procuré ce repos. Quelques moments plus tard, la pluie devenait torrentielle, et la neige lui succédait. A notre réveil, tout est blanc devant nous; la tente est raidie par la gelée. Nous plions armes et bagages et partons à l'aventure. Le R. P. Lecoq ne tarde pas à s'orienter. Le vent fait voltiger la neige, le froid est intense. La voiture roule à peine et nous sommes obligés de supporter les rigueurs précoces de l'hiver sans avoir les habillements de la saison. Après de longues heures, nous arrivons enfin à la mission du Saint-Cœur-de-Marie, au lac Canard, où le R. P. Pineau s'empresse de nous donner les secours dont nous avons besoin, autant que le lui permet sa grande pauvreté.

Rentré à Prince-Albert, je laisse s'écouler les mois de

l'hiver, que je consacre soit à la prédication de notre retraite annuelle, soit aux fêtes de Noël et à la correspondance du jour de l'An, jusqu'à ce qu'enfin la maladie (influenza) vienne me coucher sur un lit de douleur et me confiner près de deux mois dans ma chambre, après m'avoir conduit aux portes de la mort. Quand les forces reviennent, je me fais conduire par la vapeur jusqu'à Saint-Albert pour y visiter le pieux et saint évêque, Mgr Grandin; je descends ensuite à Saint-Boniface saluer notre vénérable archevêque, Mgr Taché; enfin je reviens au foyer après avoir franchi 725 lieues (soit 2 175 milles ou 3 483 kilomètres).

Nous sommes à Pâques. Le printemps est arrivé; la neige a disparu, la débâcle des glaces a laissé libre le cours de la Saskatchewan. Je me hâte de reprendre ma tournée pastorale et je visite Saint-Louis de Langevin, desservi par le R. P. Lecoq, Fish Creek, Saint-Antoine de Batoche, qui fut en 1885 le théâtre de la guerre des Métis avec les soldats du gouvernement. On y voit encore partout les traces de cette bataille meurtrière où plusieurs guerriers de l'un et de l'autre camp perdirent la vie, et où l'infortuné Riel, le chef des Métis, tomba entre les mains des soldats. Saint-Antoine est la résidence du bon vieux Père Moulin, qui eut la jambe traversée par une balle des combattants. Viennent ensuite les missions du Saint-Cœur-de-Marie au lac Canard, Saint-Laurent et Carlton. Dans ces diverses missions, je trouve une population bien sympathique, composée de Métis, de Canadiens et de quelques familles françaises. L'immigration, qui augmente chaque année, s'y fixe peu à peu. Les terres y sont excellentes. On y trouve en grande quantité le bois, le foin, l'eau, toutes les choses nécessaires pour la prospérité matérielle de ces pays. Le grand nombre de familles dispersées sur un terrain immense,

va nécessiter bientôt la création de nouvelles Missions et l'érection de nouvelles églises. Les missionnaires ne peuvent déjà plus suffire à tous les besoins ; il faudrait un prêtre à Fish Creek, à Bellevue, à Stony Creek, à la Montagne-de-Bouleau, au fort la Corne, à Carlton, sans parler de nombreuses réserves de sauvages que le missionnaire visite trop rarement et qui sont presque sans pasteur. Oh ! combien elles sont vraies ici, ces paroles du Divin Maître : *Messis quidem multa, operarii autem pauci. — Parvuli petierunt panem et non erat qui frangeret eis.*

Rentré à Prince-Albert, le 15 mai, je fais mes préparatifs de départ pour les Missions lointaines de l'ouest et du nord du vicariat. J'ai vu la partie civilisée ; il me reste à voir la partie sauvage. Le voyage sera long et pénible. J'étais à la veille de mon départ, lorsqu'une grave et surprenante nouvelle nous arrive : deux archevêques, trois évêques et un grand nombre de prêtres et de dignitaires de l'Église viennent nous visiter. Cette nouvelle, que je fais connaître aux deux bons Pères qui sont avec moi, les RR. PP. Dommeau et Blais, nous réjouit beaucoup, tout en nous mettant dans un certain embarras. Comment recevoir dignement, loger et héberger tant de visiteurs à Prince-Albert ? Parmi ces illustres visiteurs, je me plais à saluer spécialement notre vénérable métropolitain, Mgr Taché, archevêque de Saint-Boniface ; Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, la capitale du Dominion, qui, en héritant du siège épiscopal de Mgr Guigues, de douce mémoire, évêque Oblat, a hérité aussi de sa bonté et de son affection pour la famille des Oblats. Je vois aussi le vénérable vieillard des Trois-Rivières, Mgr Laflèche, un des plus anciens missionnaires du Nord-Ouest ; Mgr Grouard, le digne successeur du regretté Mgr Faraud, qui, revenant de l'Europe, et,

malgré les fatigues d'un long et pénible voyage, a daigné se détourner un moment de son chemin pour venir saluer son enfant et son frère dans les Missions d'Athabasca-Mackenzie, devenu aujourd'hui son frère dans l'épiscopat; Mgr Lorrain, de Pontiac; Mgr Hamel, recteur de l'Université Laval de Québec; un clergé nombreux et distingué, représentant des évêques du Canada. Parmi les membres de la famille religieuse des Oblats, je suis heureux de reconnaître les RR. PP. Mac-Guckin, recteur de l'Université d'Ottawa; Allard, vicaire général de Mgr Taché; Lacombe, Gendreau et Royer.

C'est le samedi, vers 10 heures et demie du soir, que ces nombreux visiteurs nous arrivent dans un char dortoir mis gracieusement à leur disposition, sur la demande du R. P. Lacombe, par M. Van Horn, le président si aimable et si généreux de la Compagnie des chemins de fer du Pacifique canadien.

L'heure avancée ne permet pas de démonstration bruyante.

Le lendemain, dimanche, la matinée est consacrée à la célébration des messes. Des autels improvisés permettent à trente évêques ou prêtres d'offrir successivement le saint sacrifice. A 10 heures, messe pontificale chantée par Mgr Lorrain, le digne vicaire apostolique de Pontiac. Mgr Taché assiste, paré, au trône; les autres évêques sont placés en face dans des stalles. L'office a lieu dans la vaste salle d'école des Sœurs, Fidèles Compagnes de Jésus, qui ont bien voulu nous prêter leur local pour la circonstance et le faire orner le mieux possible. Longtemps avant l'heure, la salle est envahie par la foule qui se presse. Le protestant y coudoie le catholique. A l'évangile, Mgr Laflèche adresse à l'assistance la parole en français, et, pendant une demi-heure, intéresse vivement son nombreux auditoire. Les chants

et les cérémonies sont fort bien exécutés et laissent chez tous la plus heureuse impression.

Après la messe, une table de trente-cinq couverts réunit les nobles visiteurs, qui veulent bien partager la simple mais cordiale hospitalité de l'évêque missionnaire. Vers la fin, le vicaire apostolique de la Saskatchewan se lève, et, dominant avec peine l'émotion qui le trahit, remercie en ces termes ses hôtes vénérés :

« Vénérés Seigneurs, chers Messieurs, révérends Pères,

« La première nouvelle qui me donna connaissance de la visite de Vos Grandeurs à Prince-Albert me causa une heureuse surprise, et cette surprise a fait naître en moi des sentiments que je ne puis m'empêcher d'exprimer aujourd'hui.

« Au nom de tous les missionnaires de ce vicariat, des fidèles qui leur sont confiés et des habitants de cette petite ville naissante, je tiens, quoique un peu tard après votre arrivée, à vous souhaiter à tous et à chacun de vous la plus cordiale et la plus sympathique bienvenue. Votre présence au milieu de nous est un honneur, une cause de joie et de consolations auxquelles nous n'aurions jamais osé prétendre.

« Je me réjouis grandement de l'honneur qui est fait à ce pauvre vicariat né d'hier, à cette Église naissante de Prince-Albert, par la visite de si hauts dignitaires de l'Église, de tant de vénérés et illustres prélats, de tant de prêtres distingués, dont le nom si grand est et sera la gloire de l'histoire canadienne.

« Votre passage au milieu de nous, Vénérés Seigneurs, sera une date mémorable et une belle page pour les annales de cette jeune Église de la Saskatchewan. La faveur que vous nous faites aujourd'hui est d'autant plus grande et plus appréciable que nous la méritions moins

et qu'il a fallu plus de condescendance de la part de Vos Grandeurs pour vouloir bien inscrire Prince-Albert dans le programme de votre longue excursion.

« A ce cantique de joyeuse bienvenue et de reconnaissance, je ne puis m'empêcher d'ajouter que je suis confus et peiné de recevoir tant de Grandeurs dans une si grande pauvreté, et ce sentiment me rappelle les paroles que le Divin Maître adressait à ceux qui étaient allés voir le saint Précurseur dans le désert : *Quid existis videre?* Évêque sans église et sans palais, je ne puis offrir à mes nobles et illustres visiteurs que la modeste chapelle de l'apôtre et l'humble toit du missionnaire. *Quid existis videre?*

« Mais pourquoi m'attrister et rougir de la pauvreté de mon épouse, alors que la sainte pauvreté fut le vêtement de gloire de notre Rédempteur, l'héritage des apôtres et le levier de l'évangélisation apostolique !

« Votre précieuse visite à Prince-Albert, Vénérés Seigneurs, n'est-elle pas pour nous tous, brebis et pasteurs, une source de grâces, de bénédictions et d'encouragement? C'est avec un bonheur indicible que je vois au milieu de nous notre vénéré métropolitain dont le nom est si précieux et si populaire parmi les peuplades de ces immenses contrées. C'est bien vous, Monseigneur, qui, avec le vénérable évêque de Trois-Rivières, avez eu, au printemps de votre carrière apostolique, l'honneur et le mérite de répandre la semence de la foi dans les vastes contrées qui composent ce vicariat. En vous rendant ici, traîné par la vapeur, vous avez reconnu, après quarante ans, la rivière et le sentier que votre pirogue et vos raquettes sillonnèrent avec des fatigues, des privations et des peines dont Dieu seul connaît et le nombre et le prix.

« A vous tous, et à chacun de vous, Vénérés Prélats, aux dignes prêtres qui vous accompagnent, aux RR. Pères

Oblats, sans oublier le grand apôtre du Nord-Ouest, l'organisateur de ce magnifique pèlerinage, les plus profonds hommages de ma respectueuse reconnaissance. L'empreinte de vos pieds restera sur les rivages de la Saskatchewan et votre pieux souvenir sera gravé dans tous les cœurs. Nous prierons le Sacré Cœur de Jésus, Marie Immaculée et vos bons anges de veiller sur vous, de guider vos pas et de vous rendre sains et saufs au milieu de ceux qui sont votre gloire et votre couronne. *Amen.* »

Mgr Taché se lève alors, et au nom de tous répond avec cet à propos et cette délicatesse dont il a le secret.

Après quelques heures de repos a lieu la bénédiction de la première pierre de la future église qui doit servir de cathédrale. Sur un superbe plateau, non loin du couvent des Sœurs et de la résidence des missionnaires, en face d'une rue et dominant la ville, une grande croix se dresse entourée de drapeaux, de pavillons et d'oriflammes : c'est l'emplacement de la future cathédrale. Une estrade avec un tapis et des fauteuils en cercle et tout ce qui est nécessaire pour la cérémonie est disposé en ordre. Les prélats revêtus de leurs ornements de chœur s'y rendent processionnellement précédés de la croix et du clergé. Mgr Taché, en chape et en mitre, fait les fonctions de prélat officiant.

L'assistance est considérable, car la ville entière est là et les fidèles des localités voisines sont venus en grand nombre pour être témoins de cette imposante cérémonie. Quand tous ont pris place, M. le maire de la ville, quoique protestant, M. le juge, représentant les Anglais et M. L. Schmidt, représentant les Français, lisent tour à tour une adresse dans leur langue respective et souhaitent la bienvenue aux nobles visiteurs. A Mgr Taché qui préside la fête incombe la mission de répondre; il s'en acquitte avec une grâce parfaite. Les souvenirs du passé

mêlés au spectacle qu'il a sous les yeux mettent sur ses lèvres des paroles qui charment et électrisent la foule. On procède ensuite aux cérémonies de la bénédiction, selon le rituel des Évêques. Le R. P. Mac-Guckin, recteur de l'Université d'Ottawa, fait entendre une de ces instructions solides qui élèvent l'âme et fortifient le cœur. Chacun se retire satisfait, consolé, emportant le meilleur souvenir de cette fête splendide dont la petite ville de Prince-Albert a été le théâtre le 22 mai 1892.

Le soir, vers 7 heures, la foule se réunit encore, au son des cloches, pour le chant des vêpres solennelles présidées par Mgr Hamel. Mgr l'archevêque d'Ottawa prononce en anglais un discours dont la logique serrée, la pure et forte doctrine puisée dans les livres sacrés, produisent une profonde impression sur l'auditoire, dans lequel on compte beaucoup de protestants. La bénédiction du Saint-Sacrement, donnée par Mgr Grouard, clôture cette magnifique et mémorable journée. Le lendemain matin, vers 7 heures, le char de feu emporte nos chers et aimables hôtes, que nous accompagnons de nos vœux et de notre reconnaissance.

C'était le 23 mai. Quatre jours après, c'est-à-dire le lendemain de la fête de l'Ascension, je partais à mon tour pour le Nord-Ouest. Ma première étape a lieu sur le bord d'un magnifique lac, non loin de la Saskatchewan.

Le lendemain, nous traversons la rivière sur un pont mobile et nous voilà sur le chemin de la mission du lac Maskey, dédiée à Notre-Dame de Pontmain. Le R. P. Paquette, prévenu de notre arrivée, vient au-devant de nous avec une partie de ses ouailles, les uns en voiture et les autres à cheval. Le moulin à scie de M. Marcellin fait entendre son sifflet strident, les sauvages tirent du fusil, les cloches remplissent les airs de leurs joyeux ca-

rillons ; c'est une vraie fête dans ce petit village perdu dans les prairies et dans le bois.

Notre-Dame de Pontmain de la Saskatchewan, à 68 milles ou 108 kilomètres de Prince-Albert, est une charmante mission bâtie sur le bord d'un lac. Les sauvages, peu nombreux, y sont bons chrétiens. Le R. P. Paquette est parvenu, grâce à son zèle industrieux, à mettre sa résidence sur un pied excellent : chapelle propre, maison convenable, jardin délicieux. Tout respire ici l'ordre et la propreté. Nous y passons le dimanche et sommes bien consolé en voyant ces pauvres Indiens s'approcher de la Table sainte avec piété et dévotion. Dans l'après-midi, je donne le sacrement de Confirmation à vingt-quatre personnes. Là encore il faudrait un missionnaire de plus, qui prendrait soin des réserves de Snake-plain, de Sandy-lake, de Shell-river, de Devil's-lake, des Sauteux de la montagne Serpent.

Nous partons le 1er juin, pour nous arrêter à Devil's-lake, qui est à 40 milles. Il y a là un bon noyau de catholiques. Je leur dis la messe, leur adresse quelques paroles d'encouragement et, à 10 heures, nous reprenons notre route. Le samedi, vers 3 heures de l'après-midi, nous arrivons au lac Vert, après avoir couché trois fois sous la tente et traversé prairies, montagnes, ponts de bois en ruines, rivières, marais, bois, coteaux, vallées, le corps tout brisé de fatigue, mais le cœur bien joyeux d'avoir échappé à tout fâcheux accident. Ici, nous disons adieu à notre modeste véhicule, qui revient sur ses pas. Les rivières et les lacs, la berge, l'esquif et le frêle canot d'écorce seront désormais et tour à tour notre route et nos moyens de locomotion.

Il est 3 heures et demie de l'après-midi, et 18 milles nous séparent encore de la Mission Saint-Julien, où nous attend le R. P. Teston. Il faut se hâter, car le soleil

descend. Notre petit esquif glisse rapidement sur l'eau, et cependant ce n'est qu'avec peine que nous arrivons vers les 9 heures du soir. Les fidèles et leur bien-aimé pasteur sont là pour nous saluer. Je suis heureux de leur toucher la main et de les bénir pour la première fois. Le lendemain, je chante la messe dans la pauvre petite chapelle de la Mission. Hélas ! que de besoins et quelle pauvreté dans cette étable de Bethléem ! Les fidèles y viennent nombreux. Ils sont contents et heureux de voir leur nouvel évêque. Le R. P. Teston est le missionnaire de Saint-Julien. Son zèle et son dévouement sont plus grands que ses forces et que ses ressources. Le presbytère est une pauvre petite masure en pièces de bois. Le mobilier, le vêtement, la nourriture de l'apôtre, tout y est primitif et porte le cachet de l'extrême pauvreté. Comment ne pas admirer l'abnégation de ce missionnaire qui accepte de vivre dans un pareil dénuement ? Outre sa Mission de Saint-Julien, le R. P. Teston a plusieurs réserves qu'il doit visiter de temps à autre et où bien des brebis réclament un pasteur.

Nous laissons Saint-Julien le mardi pour nous rendre à l'Ile-à-la-Crosse. Nous avons deux embarcations, un grand et un petit esquif. Le R. P. Teston descend avec nous. Les deux ou trois premiers jours, nous faisons beaucoup de chemin, car le temps est beau ; mais, le jeudi soir, un orage nous oblige de descendre à terre et de dresser notre tente pour nous mettre à l'abri de la pluie. Le vendredi, nous franchissons les nombreux rapides de la rivière et nous entrons enfin dans le lac, sous un soleil brûlant. L'après-midi, nous apercevons dans le lointain un canot qui vient vers nous ; nous tirons du fusil ; on nous répond ; on s'approche, et de loin nous reconnaissons le R. P. Rapet, le Supérieur de la Mission, qui vient au-devant de nous avec le F. Mareilly. La joie

est grande. On se hâte vers la Mission, où les nombreux sauvages réunis nous attendent, rangés en bataille sur le rivage. A un signal donné, une détonation formidable retentit et salue notre arrivée.

A la Mission et au fort de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson, les drapeaux flottent au vent. L'arrivée de l'évêque est pour tous une véritable fête. Le spectacle est grandiose. Il y a là environ six cents sauvages, tant Montagnais que Cris, à genoux sur le rivage pour recevoir la première bénédiction de leur évêque, qui est si heureux de les saluer et de les bénir. Un arc de triomphe est dressé à la porte de l'église. Sur une table, se trouvent les ornements pontificaux. Je m'habille et fais mon entrée solennelle dans l'église, tandis qu'à la tribune les enfants de l'orphelinat avec les Sœurs chantent, au son de l'orgue, le *Sacerdos et Pontifex*. Je remercie la foule en quelques mots et je donne la bénédiction du Très Saint Sacrement.

La semaine entière est employée aux exercices d'une mission en règle. Tous ces bons sauvages viennent en foule, le matin et le soir, écouter la parole de Dieu, chanter des cantiques et recueillir les grâces du pardon.

Le dimanche suivant est le grand jour des communions. Nous en comptons 310. Il y a 93 confirmations. Rien de beau et de consolant comme la piété de ces pauvres enfants des bois, leur empressement à assister à tous les exercices et leur ardeur pour chanter les louanges de Dieu et les cantiques de Marie.

Les Sœurs Grises de Montréal, qui dirigent avec tant de zèle et de dévouement un orphelinat, un pensionnat et un hôpital, sont, avec leur nombreuse petite famille, la vie et l'ornement de la Mission. Chapelle, sacristie, vestiaires, tout porte le cachet de la plus exquise propreté. Cette Mission est, j'ose le dire, la perle de mon

pauvre vicariat, grâce à la sage direction du R. P. Rapet, grâce au dévouement sans borne de nos trois bons Frères convers, les FF. Mareilly, Labelle et Bolwège ; grâce enfin au charitable zèle de la pieuse communauté des Sœurs de la Charité.

Le 23 juin, je pars pour le portage la Loche, en compagnie du R. P. Pénard et de braves Montagnais qui dirigent notre bateau. Nous mettons cinq jours pour franchir une distance de 160 milles ou 256 kilomètres. La chaleur est accablante et les orages sont fréquents sur la hauteur des terres. Plusieurs familles, que nous voyons le long de la rivière, se mettent à notre suite. Le dimanche, nous disons la messe sous la tente, au milieu de la forêt. Tous nos chers sauvages se groupent autour de notre modeste sanctuaire et chantent en plein air de pieux cantiques au Maître de l'univers.

Le lendemain, lundi, vers le soir, nous arrivons au lac la Loche. Nous y trouvons deux camps séparés par 15 milles de distance et comptant chacun environ cent soixante personnes. Nous commençons par le camp le plus éloigné du fort. Nous n'avons là ni maison ni chapelle ; les pauvres habitants mettent à notre disposition une maison que nous arrangeons de notre mieux pour y célébrer le service divin. La population de ce camp, entièrement catholique, est bien religieuse. Nous distribuons la sainte communion à 124 personnes, et 64 reçoivent le sacrement de Confirmation. Ces bons sauvages me demandent à grands cris un prêtre résidant au milieu d'eux ; Mgr Grandin le leur a promis depuis longtemps, disent-ils. Ils ne voudraient pas mourir sans l'assistance du prêtre et sans les secours de la religion. Notre visite les console beaucoup. Ils ne savent comment nous témoigner leur reconnaissance. Ils voudraient nous retenir plus longtemps, mais, hélas ! les jours sont com-

ptés, et nous revenons sur nos pas le 1er juillet, bien satisfaits et bien consolés. Tout le monde tire du fusil en signe de contentement et pour nous dire adieu.

Le retour nous prend six jours, car nous sommes arrêtés par le mauvais temps sur les rives du lac le Bœuf, où des myriades de mouches et de maringouins nous dévorent tout vivants et nous empêchent presque de dire la sainte messe. Les sauvages, dispersés un peu partout à la chasse et à la pêche le long des lacs et des rivières, nous saluent au passage. Nous sommes à 12 lieues seulement de l'Ile-à-la-Crosse, où nous avons hâte d'arriver. Dans l'après-midi, le soleil devient brûlant. La chaleur est étouffante. Nos jeunes gens, inondés de sueur, soupirent après la brise.

Hélas ! leurs vœux vont être exaucés. Vers l'ouest, le tonnerre gronde. C'est la tempête qui arrive. En quelques heures, le ciel se couvre d'épais nuages. Le vent souffle avec violence, nous apportant la pluie, les éclairs et le tonnerre. Force nous est de nous arrêter. Dès que l'orage est passé, nous nous hâtons de hisser la voile, et c'est plaisir de voir notre petit vaisseau glisser sur la lame avec une vitesse prodigieuse. Nos gens sont très joyeux. Nous ne tardons pas à entrer dans le lac la Crosse, qui s'ouvre devant nous majestueux comme une mer. Mais à peine sommes-nous au large qu'un second orage, plus violent que celui que nous venons de subir, fond sur nous avec une telle rapidité, que nous avons juste le temps de baisser la voile et de nous organiser pour la lutte. La pluie tombe par torrents, le vent impétueux creuse l'eau en abîmes et la soulève en montagnes. Notre frêle embarcation paraît sur le point d'être engloutie par la lame qui, à chaque instant, retombe sur nous et nous inonde. Que faire ? Nous sommes si loin du rivage ! Dans notre impuissance, nos regards et nos

cœurs s'élèvent vers Dieu : *Domine, salva nos, perimus. Ave, maris stella, monstra te esse matrem.* La divine Providence, qui veille toujours sur le pauvre missionnaire, et l'Étoile de la mer, que l'on n'invoque jamais en vain, nous dit saint Bernard, cette fois encore viennent à notre secours. Après quelques efforts, nous parvenons à nous rapprocher du rivage et à tourner doucement une pointe de terre qui nous met à l'abri des vagues et nous donne un port de salut. Veuillez, vous qui lirez ces lignes, nous aider à remercier Dieu et Marie de nous avoir sauvés d'un si grand danger. Le lendemain 6 juillet, avant midi, nous revoyons nos frères de l'Ile-à-la-Crosse qui, par leur aimable hospitalité, nous font oublier les fatigues du voyage.

J'avais attendu mon retour du portage pour faire faire la première communion et donner la confirmation aux enfants de l'école et des quelques familles de métis de la localité. Ces chers enfants, au nombre de vingt-six, que nos bonnes Sœurs ont préparés, ressemblent à des Européens, tellement ils sont transformés. Ils nous ravissent par leur candeur et leur piété angélique. Les parents, qui sont là pour la plupart, pleurent de joie et d'attendrissement.

Après la cérémonie, les Révérends Pères, les bons Frères de la Mission et les Révérendes Sœurs s'unissent aux enfants du pensionnat pour m'offrir leurs vœux et leurs souhaits et fêter ainsi l'anniversaire de ma consécration épiscopale, qui a eu lieu pendant mon voyage au portage la Loche. Les chants joyeux et animés, les compliments et le dialogue de ces chers petits anges me tirent des larmes, car ils font revivre pour moi un des plus grands jours de ma vie, jour plein de grâces et bien terrible en même temps. Je bénis la famille entière de toute l'effusion de mon cœur et ac-

corde à la troupe joyeuse, avec les bénédictions du Ciel, quelques réjouissances de la terre.

Cette journée si pleine de joie ne fut pas un repos pour moi. Une fatigue que j'éprouvais depuis quelque temps s'aggrava, je sentis mes forces défaillir, et la maladie, suite de l'influenza, me cloua sur le lit. Violent mal de tête, vomissements, fièvre, rien ne manqua. Malgré les soins qu'on me prodigue, malgré un repos absolu pendant plusieurs jours, le mal persiste. Cependant le jour fixé pour mon départ vers le district Cumberland est arrivé. Les hommes qui doivent me conduire sont là avec leurs canots ; tout est prêt. Je suis perplexe. La perspective d'un si long et si pénible voyage m'effraye. D'autre part, je crains les conséquences d'un retard pour le bien des âmes. Inquiet, tourmenté, je demande au bon Dieu de m'accorder un peu de soulagement ; de leur côté, les enfants sont en prière. Enfin le 15 juillet, malgré mon extrême faiblesse, je dis adieu à tout le personnel de la Mission et me mets en route, accompagné de deux sauvages cris et d'un excellent Montagnais qui seront mes guides et ma suite. Le R. P. Rapet ne peut retenir ses larmes en me voyant partir en si piteux état.

Humainement parlant, c'était une imprudence ; mais n'avais-je pas la protection de Marie Immaculée et de mon ange gardien ?

Le temps est calme ; nous en profitons pour traverser le lac et puis, peu à peu, nous nous engageons dans le fleuve Churchill ou rivière aux Anglais, dont le torrent impétueux va se déverser dans la mer de la baie d'Hudson. Rien de plus majestueux et de plus solennel que cet immense fleuve qui ressemble plutôt à une série de lacs qu'à une rivière. Paysages variés, îlots verts, montagnes escarpées, cascades, rapides qui nous obligent,

pour les éviter, à porter à dos canots, armes et bagages, au moins vingt-six fois.

Sur notre parcours, nous rencontrons trois camps de sauvages. Ces pauvres enfants des bois viennent tous sur le rivage me baiser la main et me font promettre de venir bientôt les visiter. Comme je les vois charger leurs fusils pour me faire une ovation à notre départ, et que d'ailleurs je connais leur grande pauvreté, je les prie de ne point jeter ainsi inutilement leur poudre au vent ; mais l'un d'eux, un chef, prend la parole et me dit dans sa belle langue : « Ah ! mon respectable Père, si tu voulais nous faire de la peine, ce serait de nous défendre de tirer du fusil en ton honneur. Tirer du fusil est le seul moyen que nous ayons de te prouver notre respect et notre amour. Il nous semble qu'en tirant pour toi nous faisons plaisir au bon Dieu, dont tu es le serviteur, et c'est le moyen d'attirer ses bénédictions sur nous et nos chers petits enfants. Notre poudre ne sera jamais mieux dépensée. »

Que répliquer à de telles paroles ? Je m'éloignai rapidement, pleurant dans mon cœur sur le triste sort de ces infortunés sauvages, mais bien consolé des sentiments chrétiens que la grâce de Dieu faisait naître dans leurs belles âmes.

Le dimanche est donné au repos et à l'accomplissement de nos devoirs de religion. Pour mieux nous y engager, le bon Dieu fait éclater sur nous un orage épouvantable qui dure près de six heures. Vent violent qui emporte ma tente, pluie torrentielle, éclairs incessants, tonnerre formidable, tout est de la partie. Nous partons le lendemain lundi, et ce n'est que le vendredi suivant que nous arrivons à l'Équerre appelé fort Stanley. Un temple protestant nous dit assez haut que l'hérésie a prévalu dans ces lieux et y a établi son empire.

A peu près tous les sauvages sont protestants. Le lendemain, à midi, nous sommes au portage de traite ; c'est le 23 juillet. Là, nous disons adieu au beau fleuve Churchill pour prendre la petite rivière du lac Pélican. Des lettres qui me sont remises nous apprennent que je suis impatiemment attendu. Les Pères Gasté et Lecoq, qui sont venus à ma rencontre, ont rebroussé chemin, ne pouvant expliquer mon retard. « Il faut, écrivent-ils, que Votre Grandeur ait été malade ou que les flots l'aient engloutie. Hâtez-vous, si vous êtes encore du nombre des vivants. Les sauvages arrivés de tous côtés pour vous voir ont grande hâte de partir. Leurs filets ne prennent pas de poisson, et la famine est dans le camp. Nous sommes tous disposés à partir lundi, avec le grand regret de ne pas avoir vu Votre Grandeur, en particulier le R. P. Gasté, qui a fait environ 320 milles ou 510 kilomètres pour venir vous rencontrer et recevoir pour la première fois la bénédiction de son évêque. »

A ces nouvelles, nous hâtons le pas ; plus de repos possible ; ni le vent, ni la pluie qui nous arrive par giboulées, ni la nuit même ne sauront nous arrêter. Le canot trace son sillon sur l'eau à toute vitesse. Nous avons franchi de grandes distances et la nuit nous a enveloppés de son ombre. Il est minuit. Le bruit des eaux nous fait comprendre que nous arrivons près d'un rapide.

« Impossible d'aller plus loin sans s'exposer à une mort certaine », me dit notre guide. Cette nouvelle m'afflige; mais il me rassure en ajoutant : « Demain, dimanche, nous serons au lac Pélican avant 7 heures du matin, si le temps est beau. » Sur cette assurance, nous essayons de prendre un peu de repos; mais, à peine avons-nous fermé les yeux, que déjà le signal du départ est donné. C'est trois heures du matin ; temps

délicieux. En quelques heures, mes gens franchissent trois portages, deux rapides, plusieurs lacs, et, à 6 heures et demie, annoncent à coups de fusil notre prochaine arrivée. Nous sommes à la Mission Sainte-Gertrude. Les bons Pères Gasté et Bonald sont là ; je les presse sur mon cœur pour la première fois ; je rassure le R. P. Lecoq et les bons et nombreux sauvages rangés sur deux longues lignes pour saluer et baiser l'anneau du Grand Priant. La joie a succédé à la tristesse. Un bon vieux sauvage qui se mourait de faim se dit rassasié, tellement il est heureux.

Mais il n'y a pas une minute à perdre. Après quelques préparatifs et, malgré la fatigue, je monte à l'autel à 9 heures et chante la messe pontificale. La modeste chapelle du R. P. Bonald, ornée pour la circonstance et depuis longtemps, avait le grand défaut d'être trop petite. Vers 3 heures de l'après-midi, nous réunissons encore les sauvages, et c'est alors qu'a lieu la cérémonie du sacrement de Confirmation, que je donne à soixante-trois personnes. Le lundi, nous allons prier pour les défunts, bénir la croix du cimetière, et, le mardi, à midi, nous prenons la voie du Cumberland, où se trouve la Mission Saint-Joseph.

Le R. P. Lecoq m'accompagne et m'assiste dans le voyage. Ici encore, de nombreux rapides nous attendent sur la rivière Éturgeon et la rivière Koaligne. Le courant est très fort et nous entraîne à toute vitesse à travers les mille écueils, que savent prévoir et éviter à temps les sauvages qui conduisent notre pirogue. « Prenez garde aux pierres, leur dit une fois mon compagnon. — Ne crains pas, mon Père, lui fut-il répondu ; il y a longtemps que je les ai comptées. » Le voyage serait assez agréable sans les ardeurs du soleil, qui, par la réverbération des eaux, nous brûle le visage et nous dévore

les mains. Le soir et le matin, ce sont encore les maringouins, toujours avides de notre sang, et tourbillonnant autour de nous en essaims innombrables.

C'est le vendredi, 29 juillet, sur les 7 heures du soir, que nous arrivons à la Mission Saint-Joseph du Cumberland. Nous sommes signalés de loin sur le lac et déjà les cloches appellent les fidèles autour de leur pasteur, le R. P. Charlebois. Le chef de la Compagnie de traite, M. Mac-Farlane, vrai gentilhomme, que j'ai connu longtemps dans l'Athabasca-Mackenzie, fait tirer par intervalles quatre coups de canon pour saluer de loin notre arrivée. Les pavillons flottent partout. A la Mission, le R. P. Charlebois dirige le feu et les détonations annoncent au loin l'arrivée de l'évêque catholique, que chacun s'empresse de venir saluer, voire même les protestants.

Pourquoi faut-il dire que les ministres de l'erreur ont réussi à entraîner presque tous les sauvages de cet immense district, soit ici, soit au Pas, soit au Grand-Rapide, à cause du manque de missionnaires catholiques?

Les fidèles qui, au Cumberland, fréquentent la pauvre église catholique, sont presque tous des métis, dont la plupart parlent le français. J'ai eu la consolation de trouver là de bien bonnes familles et de nombreux enfants qui font la joie du missionnaire. Ces âmes généreuses et dévouées pour la religion catholique sont encore le *pusillus grex*, mais leur exemple est d'un si grand poids auprès des protestants, que les abjurations ne sont pas rares. Nous avons compté dix-sept confirmés dans ce petit troupeau d'élite.

Le cher P. Charlebois, ses bons paroissiens et M. Mac-Farlane, luttent d'amabilité à mon égard. Nous leur disons adieu le 2 août, pour prendre la direction de Prince-Albert, laissant ainsi, faute de temps et de forces,

les belles Missions de Saint-Pierre au lac Caribou, de Churchill chez les Esquimaux, de l'Assomption sur la rivière Nelson, de Northway-House, etc., pour lesquelles il m'eût encore fallu deux ou trois mois de plus.

Maintenant, nous remontons la rivière Saskatchewan ou Kisiskatchewan, rivière au courant fort, comme son nom l'indique. Les hommes qui nous conduisent, au nombre de six, devront désormais marcher le long du rivage, tirant sur la cordelle pour nous faire remonter le courant, et ce ne sera qu'au bout de dix jours de fatigue et de misère que nous serons enfin au foyer pour y goûter un peu de repos et de tranquillité, après avoir parcouru, pendant près de trois mois, 1864 milles, c'est-à-dire 2 922 kilomètres, et donné la confirmation à quatre cent vingt-cinq personnes.

Il est temps de terminer ce rapport, déjà trop long. Je ne puis le faire cependant sans dire aux pieux associés de la Propagation de la Foi, de l'Œuvre de la Sainte-Enfance, des œuvres apostoliques, que leurs dons généreux ne sont pas perdus. Le bien se fait dans le vicariat. Des milliers d'âmes connaissent et adorent aujourd'hui Notre-Seigneur, qui, sans leur généreux secours, seraient encore plongées dans les ténèbres de la mort.

Une chose cependant m'a peiné en visitant nos diverses Missions. J'ai vu la plupart de nos Pères missionnaires, usés avant l'âge, s'imposer les plus grandes privations et manquer souvent même du nécessaire. Il est dur à mon cœur de ne pouvoir leur venir en aide faute de ressources suffisantes.

LETTRE DU R. P. BONALD AU R. P. SOULLIER, ASSISTANT GÉNÉRAL.

Pelican-Narrows, 29 août 1892.

Révérend et bien-aimé Père,

Je viens de lire, dans le numéro de juin de nos annales, le compte rendu de l'année dernière sur nos Missions de l'Est, compte rendu que vous avez bien voulu faire publier. Voici un rapport qui y fera suite. Ces lignes montreront à nos amis et à nos Frères que le missionnaire doit dire ici comme saint Paul : *Væ mihi si non evangelizavero !* Malheur à l'apôtre inactif ! si celui-là se rencontre. Vous verrez aussi que le démon nous suscite des embarras de plus d'une sorte et même de véritables persécutions.

Le R. P. Charlebois, après avoir, durant l'été, fondé la Mission du fort Nelson, méritait bien la faveur d'une promenade. Le cher Père, pour prix de ses rudes travaux, eut le bonheur de se rendre à Prince-Albert auprès de notre révérendissime vicaire, Mgr Pascal. C'était au mois de septembre. En décembre, dès que les glaces furent assez fortes pour nous porter, je me hâtai moi-même d'aller trouver mon cher confrère au fort Cumberland. C'est un voyage de 135 milles, voyage absolument nécessaire pour se confesser, toujours agréable par la joie qu'il nous procure de nous revoir et que les nouvelles de notre évêque rendaient cette fois encore plus intéressant.

Au retour, j'apportais deux belles statues, l'une de Notre-Dame de Lourdes, l'autre de saint Joseph. Nous les devons à la générosité de nos bons sauvages. Vous concevez combien l'éclat de nos fêtes de Noël dut être rehaussé par la présence de ces personnages muets, mais

qui apparaissaient vivants aux yeux de nos Indiens. Je dois ajouter que la décoration de notre chapelle était bien relevée par les beaux présents de France. Les sauvages étaient venus en grand nombre et de fort loin. Ils chantèrent avec enthousiasme les beaux cantiques de Noël en langue crise. Ni mes fidèles ni moi ne devions passer ici le jour de l'an. J'avais à cœur de les éloigner des danses et assemblées nocturnes fréquentes, à cette époque, dans les forts de la Compagnie.

La veille de l'Épiphanie, je me trouvais à Pakitawagan, à 150 milles de ma résidence, occupé à confesser les sauvages qui n'avaient pu venir au lac Pélican. Je chantai la *messe des Rois* avant le jour, et le lendemain, par un temps épouvantable, le pauvre vieux missionnaire se mettait en route pour aller visiter des malades qui habitaient à deux journées de marche de Pakitawagan. Nous n'avions pas de lac à traverser, et ce fut heureux pour nous. Une famille, qui arrivait en même temps d'un point opposé, fut fort maltraitée par le froid ; le père et la mère avaient le menton, les joues et le bout du nez gelés. Les enfants n'avaient aucun mal, grâce aux peaux de lièvre dans lesquelles on avait eu soin des les emmailloter. Une autre famille fut forcée de rebrousser chemin. La glace atteignit 5 pieds de profondeur dans les lacs de la région.

Les sauvages que je venais visiter m'abandonnèrent la seule cabane convenable et se retirèrent dans une misérable hutte ouverte au souffle de tous les vents.

Je restai deux jours à instruire et à consoler ces généreux chrétiens et à leur administrer les sacrements. Un père et une mère, pauvres et malades, y pleuraient encore la mort de leur fils aîné, unique soutien de leur vieillesse ; mais ce qui les désolait le plus, c'était de voir l'enfant mourir sans les secours de l'Église. Durant six

jours, le malheureux fut en proie à une cruelle fièvre qui lui avait enlevé la connaissance. La mère, toute en pleurs, priait le bon Dieu de ne pas laisser mourir son fils sans qu'il pût se reconnaître et prier : « Grand Esprit, s'écriait-elle, Grand Esprit, notre Dieu infiniment bon, prends mon fils, si tu le veux, mais accorde-lui la grâce de la contrition et sauve son âme. » Dieu entendit la prière de la mère. Contre toute espérance, le jeune homme devint calme ; ses mains saisirent la croix de son chapelet, ses lèvres murmurèrent l'acte de contrition et il expira peu après, tandis que les sauvages chantaient en cris, autour de sa couche : *In manus tuas*, mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains. Les bons parents voulurent faire célébrer cinq fois le service funèbre pour le repos de cette âme, que Dieu avait reçue sans doute dans sa miséricorde. Pour qui serait la miséricorde, si elle n'était pas pour nos pauvres sauvages ?

De retour de cette expédition apostolique, je repartais, peu après, pour la rivière Caribou. Nous étions trois voyageurs sur deux traîneaux. Cette fois, un malheur faillit nous arriver. J'étais dans le premier traîneau, suivant l'homme qui ouvrait la route aux chiens dans la neige. Cyrille conduisait le second traîneau. Dans un endroit, le chemin longe la rivière. Arrivés là, un de mes chiens, pour éviter la neige, abandonne la terre ferme. Je vois tout de suite le danger et saute à bas de mon traîneau du côté de la rivière. Je m'étendis de mon long, et ce fut un bonheur. Si j'étais tombé debout en sautant de mon véhicule, j'aurais traversé la glace et disparu à tout jamais. Me voilà donc couché sur la rivière. La neige et une mince couche de glace soutiennent une partie de mon corps ; mais je sens que j'enfonce et déjà le courant de l'eau me glace les jambes. J'enfonce, j'enfonce toujours ; l'homme de devant est trop éloigné pour

me secourir. Je vais glisser sous la glace, lorsque Cyrille me saisit par le bras et me sauve la vie.

Deux jours après, au moment où nous allions dormir dans notre campement établi au milieu d'un bois, nous entendons un bruit de grelots, puis des coups de fouet, enfin des voix d'homme. C'est M. Thomas Daniel et un sauvage avec deux traîneaux. Le bon métis, si joyeux d'ordinaire, paraît tout abattu. Après les saluts d'usage, c'est le silence. Évidemment, un malheur est arrivé. Daniel m'annonce que son petit enfant se trouve en danger de mort ; il faut partir aussitôt pour le baptême. Nous suivons à fond de train un étroit sentier qui s'ouvre à travers l'épaisseur des bois. Peu après minuit, nous arrivons. L'enfant vit encore : on vient de l'ondoyer ; je complète les cérémonies et récite les prières *pro puero infirmo*, pour un enfant malade. Ce petit ange ne s'en alla au ciel que plusieurs jours plus tard. Ma visite procura aux sauvages les bienfaits d'une retraite, et je les laissai tous contents.

Au mois de mars, le R. P. Charlebois était de passage au lac Pélican pour se rendre au fort Nelson et travailler encore à la nouvelle Mission de l'Assomption. Il m'amenait un jeune orphelin sauvage du fort Cumberland. Il en avait fait un catholique et venait me le confier jusqu'à son retour. Louis Magnus était un bon enfant, aimable, doux, tranquille, un peu timide, très attaché au prêtre. Nous faisions pour lui les plus beaux rêves d'avenir. Hélas !... le P. Charlebois était à peine à mi-chemin de sa destination que son protégé nous était enlevé par un malheur affreux. Un jour, dans l'après-midi, je dus m'absenter pendant deux heures. Je confiai le petit Louis à des voisins. Après quelque temps, le cher enfant, trouvant mon absence trop longue et me croyant déjà revenu, voulut retourner à la Mission. Le

petit orphelin revenait donc tout seul, lorsque les chiens d'un métis se jettent sur lui et l'étranglent. On accourt ; le petit Louis n'était déjà plus. Cinq minutes plus tard, j'arrive, ignorant tout et me réjouissant dans mon cœur de revoir mon Louis, qui était la joie du vieux missionnaire. « Peut-être a-t-il déjà faim? » pensais-je. A quelques pas de ma demeure, le commis du fort vient m'annoncer ce qui s'était passé. Je faillis devenir fou de douleur et je pleurai tellement, que ma vue en est restée affaiblie. Tous les gens du village me prirent en pitié ; ils venaient me voir, me présentaient leurs enfants pour les bénir et les embrasser. Je dus faire moi-même la levée du corps et l'enterrement. Ce fut au milieu de mes sanglots, qui interrompaient souvent les prières de la liturgie. Que ce doit être dur pour un père de perdre ses enfants !

Un nouveau baptême d'enfant m'appela dans les bois. Nous y rencontrâmes une famille qui souffrait de la faim et à laquelle je donnai mes quelques vivres. Le lendemain, nous repartions ; mais la nuit nous surprit en route. Nous n'avions rien à manger, ni pour nous ni pour nos chiens. Dans la baie d'un lac voisin, l'un de nos sauvages avait placé ses filets. Nous nous rendîmes en cet endroit et la Providence nous y fournit assez de provisions pour le repas de la caravane.

Un autre voyage m'amena au fort Cumberland durant l'absence du R. P. Charlebois. C'était la fonte des neiges, le plus mauvais temps pour voyager. Un fort vent du nord, que Dieu fit souffler et qui occasionna de fortes gelées, adoucit les rigueurs de la marche. Mais je ne pus faire qu'une courte visite, ma mauvaise santé ne me permettant pas de me laisser surprendre par le dégel dans mon retour. Les sauvages me remercièrent et me firent même une généreuse offrande.

Les fêtes de Pâques ne furent pas très brillantes. Le grand jour passé, le village devint même presque désert. C'était le temps de la chasse à l'ours. Vous concevrez, mon révérend Père, si ces animaux sont nombreux, lorsque vous saurez qu'en cinq semaines nos gens en ont tué deux cents. Durant ce temps, mes exercices spirituels terminés, je passais mes récréations à préparer du bois pour l'hiver prochain.

J'arrive à nos travaux apostoliques d'été. Ce fut le 14 juin, sous les auspices du cœur adorable de Jésus, que le missionnaire se mit en route avec deux hommes dans un canot d'emprunt, étroit et assez mal conditionné, tellement que notre guide craignait toujours quelque malheur dans les remous et les mauvais courants du fleuve Churchill. Mais, avec le secours d'en haut et beaucoup de prudence, tout alla pour le mieux. Au haut d'un rapide, un coup d'aviron abattit un fétiche en bois qu'un vieil infidèle, passé avant nous, venait d'y planter. Du reste, pas d'autre incident qu'une bonne cueillette d'œufs de canards et surtout de goélands dans une île du lac Canard ; un vrai régal !

A Pakitawagan, grand concours de sauvages que l'on invite à venir voir le « grand chef de la prière » au lac Pélican. Des lettres vont porter l'invitation à ceux qui manquent au rendez-vous. Partis au bruit d'une fusillade et aux sons de la cloche, nous rencontrons plus loin une caravane d'Indiens venant de leurs quartiers d'hiver. Un arrêt pour entendre leurs confessions. Plus loin, sur la route, trois sauvages qui dorment encore. On les éveille ; ils aident nos hommes, puis tandis que ses camarades fument la pipe autour du feu, le bon Alexandre vient dire au Père : « Je voudrais bien me confesser. » Et il se met à genoux sur une motte de terre. Il me demande une messe pour lui et sa femme.

A notre dernier campement, le F. Callec nous rejoint, après trois mois passés au fort Nelson avec le R. P. Charlebois. Le dévoué Frère amène un orphelin sauvage, sourd-muet, de moins de quatre ans. Lorsqu'on le recueillit, ce pauvre petit malheureux était dans un état de misère profonde et de saleté dégoûtante. Le R. P. Charlebois le confia au F. Callec. Bien lavé, bien frotté, bien savonné, le sauvageon se trouva transformé comme sous le coup d'une baguette magique. Il ne pleura pas en quittant sa famille, comprenant sans doute qu'il avait retrouvé ses parents. Dans les quarante portages que nous eûmes à faire, le F. Callec porta l'orphelin dans ses bras. Aussi le petit sourd-muet aime-t-il le Frère comme son père. Notre protégé a toutes les sympathies des sauvages ; il court de loge en loge et reçoit souvent des présents : souliers, coiffures, etc. Il fait correctement le signe de la croix et, à la chapelle, se tient convenablement. Cette charité, faite pour l'amour de Notre-Seigneur, attire les bénédictions du ciel ; les protestants sont édifiés, se rapprochent de nous, et vous lirez plus loin le récit de quelques conversions.

Le grand événement de l'été fut la visite pastorale. Mgr Pascal s'était annoncé pour la troisième semaine de juillet. Bientôt nous arrive, du lac Caribou, le R. P. Gasté. Sa tête blanche nous rappelle les travaux accomplis durant trente et un ans dans cette Mission des *Dénés*. Ce bon P. Gasté, je l'ai toujours appelé le *Moïse des Montagnais*. Il a fallu sa patience, sa longanimité, sa persévérance inébranlable, pour venir à bout de l'indifférence que témoignaient les *Mangeurs de caribou*. Trois jours après son arrivée, notre cher hôte put voir toute une flottille de canots d'écorce apparaître sur le lac en face de la Mission. C'étaient nos chrétiens de Churchill et même de Nelson, venus, quelques-uns de 300 milles,

pour voir le grand chef de la prière. Plusieurs n'avaient jamais vu d'évêque. Ils arrivaient dans vingt-six canots, et leur missionnaire en pleurait de joie. Le voyage n'avait pas eu que des charmes pour eux. D'abord, il avait fallu faire plus de quarante fois *portage*, c'est-à-dire qu'ils avaient dû transporter eux-mêmes plus de quarante fois canots et bagages, patauger dans la vase des marais, sans avoir, dans leurs nombreux campements, d'autre nourriture que le rare gibier tombé sous leurs coups le long du chemin. La Mission n'allait pas être, pour ces braves gens, le temps de l'abondance. Peu de poisson dans le lac et, par là-même, la disette dans le camp. Voilà donc deux cents sauvages campés autour de la chapelle, venus de 300 milles et endurant la faim pendant deux semaines. La vente d'un traîneau m'avait valu cent livres de viande sèche, que je distribuai. J'y ajoutai bien un sac de farine et trois sacs de pommes de terre ; *sed quid hæc inter tantos?* Au milieu de ces souffrances, le courage de mes chrétiens fut bien édifiant. Ils étaient affamés de la parole de Dieu autant et plus encore que du pain matériel. Lorsque je passais dans le camp, des jeunes gens d'un village très éloigné m'entouraient en me disant : « Mon Père, *kiskinohamawinan*, apprends-nous à prier, *doce nos orare.* » Pendant deux semaines, je n'eus le temps ni d'écrire une lettre ni de lire une page. Au moment des instructions, la chapelle était comble ; nos sauvages s'entassaient jusque dans la sacristie, jusque sur les degrés de l'autel et sur une tribune improvisée. Vous eussiez vu tous ces Indiens suspendus aux lèvres de leur missionnaire et ne voulant pas laisser perdre un seul de ses enseignements. Tous les soirs, beaucoup demandaient à refaire leur confession, parce que le sermon du jour leur avait rappelé quelque faute oubliée.

Le R. P. Gasté et le R. P. Lecoq — celui-ci arrivé de la Saskatchewan — me dirent leur édification de cet empressement, de cette piété, des visites faites au Saint-Sacrement durant le jour et le soir encore après la prière commune.

Cependant Monseigneur, retenu à l'île à la Crosse par la maladie, ne venait pas. Mes deux hôtes partis l'un après l'autre au-devant de Monseigneur revinrent le samedi sans aucune nouvelle. J'étais abattu, découragé. J'assemblai notre peuple et lui fis comprendre que ses peines et sa longue attente ne seraient pas sans fruits quand même il n'aurait pas le bonheur de voir l'évêque.

Il fut décidé que, le lendemain dimanche, nous aurions trois messes ; que le R. P. Gasté chanterait la grand'-messe à laquelle aurait lieu la communion générale, et que, ensuite, nos bons sauvages regagneraient leurs lointains pays. Le soir même, le R. P. Lecoq et moi nous commençâmes le travail des confessions. Le lendemain, au moment de la seconde messe, des coups de fusils retentissent. Un immense cri de joie s'élève dans le camp. Ceux de nos chrétiens qui assistaient au saint sacrifice en furent troublés malgré leur recueillement habituel ; ils abrégèrent même leurs actions de grâce; mais certainement le bon Dieu ne leur en voulut pas. Dès 7 heures, les canots de la caravane épiscopale étaient en vue. Grâce à la surprise, la réception ne fut guère brillante; les fleurs s'étaient fanées. On se hâta seulement de hisser tout au sommet du clocher le drapeau de la France, le drapeau tricolore avec l'image du Sacré-Cœur de Jésus sur le fond blanc. La cloche se met en branle, tout le monde se porte sur le rivage et Sa Grandeur débarque. J'entendais les sauvages qui disaient : « Ah! maintenant nous n'avons plus faim. Nous sommes

contents de voir cet ambassadeur du Grand Esprit. Merci, merci ! »

Vous comprenez, mon révérend Père, l'impression que fait sur les enfants des bois la vue d'un évêque. La soutane violette, la croix pastorale, la majesté du pontife à la chapelle avec la mître et la crosse, toutes choses qui frappent l'esprit du blanc, jettent le sauvage dans le ravissement. A regarder l'évêque, il ne pense plus être sur la terre; il le croit descendu véritablement du ciel, venu tout droit de la *Maison du Grand Esprit* pour visiter les hommes, leur parler, prier pour eux. Une bonne vieille fut impressionnée à ce point que, quelques jours après, elle s'embarquait avec son petit-fils dans un canot d'écorce pour aller conter aux gens de son pays ce qu'elle avait vu, entendu, ressenti.

Monseigneur, après un sermon interprété en cris, confirma soixante-trois personnes. Le soir de ce beau jour, un sauvage de mauvaise réputation pleurait et se lamentait dans sa loge. Sa femme vient me trouver : « Mon mari, dit-elle, se désole de n'avoir pas été jugé digne de la confirmation. » Le pauvre homme n'avait pas même osé se présenter à Monseigneur. Sa Grandeur est avertie. « Qu'il vienne! » répond le pasteur compatissant. On appelle le coupable que le repentir a touché. Le voici qui s'avance tout tremblant. Je le prends par le bras et l'amène aux pieds de Monseigneur. Sa Grandeur présente son anneau à l'enfant prodigue et l'encourage par quelques bonnes paroles. Après s'être confessé le soir même avec de grands sentiments de contrition, le converti recevait le lendemain le sacrement de Confirmation, Monseigneur renouvelant la cérémonie pour lui seul. Le brave homme se tint à genoux devant la table de communion pendant tout le discours que l'évêque lui adressa.

On se tromperait beaucoup si l'on croyait le sauvage sans cœur et sans esprit. L'enfant des bois, le Cris surtout, est impressionnable, et j'ai eu maintes fois des preuves de son discernement. Sans que l'on y prenne garde, il observe de ses deux yeux, et vingt-quatre heures lui suffisent pour apprécier un homme. Dans une circonstance comme la visite de notre évêque, ces dispositions étaient un vrai bonheur et un puissant secours dans l'œuvre de la grâce. Tout frappait nos Indiens dans la personne de notre bien-aimé pontife. Le son de sa voix les touchait; sa pieuse lenteur dans les prières liturgiques les édifiait. Je suis sûr que rien ne leur a échappé et ils auront certainement tout raconté aux absents.

L'expérience m'a fait dire que le passage de l'évêque en ce pays était un triomphe pour notre sainte religion et attirait toujours les bénédictions du ciel. Nous l'éprouvons cette fois encore. Quatre abjurations de protestants sont le fruit de la visite actuelle.

Des bords de la baie d'Hudson, une femme était venue avec ses deux fils voir leurs parents établis dans notre village. Le frère de cette femme, catholique fervent des environs, profita de ce voyage pour attirer sa sœur et ses neveux dans l'église catholique. «Mon père, me dit-il, j'ai parlé à ma sœur et à mes neveux; il faut qu'ils soient catholiques; tu vas les instruire, ils viendront.» Ils vinrent en effet. La grâce de Dieu achevant son œuvre fit de nos trois catéchumènes trois enfants de la véritable Église. Après son abjuration, la nouvelle convertie continua à se faire instruire. Assise entre ses deux fils, sur un banc de la chapelle, elle écoutait avec recueillement. Un jour, elle se mit à pleurer : «Ah! mon Dieu! disait-elle, si j'avais connu jadis ce que j'entends et que je commence à connaître aujourd'hui, je n'aurais pas tant péché, je n'aurais pas été aussi misérable.»

C'est le R. P. Lecoq qui reçut cette triple abjuration; le R. P. Gasté en avait déjà reçu une autre précédemment.

Après deux jours et demi, Monseigneur nous quitta. Au milieu de quelle tristesse de nos sauvages!... J'en vis pleurer. Ils prenaient la main de Monseigneur pour la baiser et la mouiller de leurs larmes. Des protestants tombaient à genoux pour recevoir la bénédiction épiscopale, baisant eux aussi la main de notre pontife ému, sans doute, jusqu'au fond de l'âme. Comme ces frères égarés durent sentir la différence entre le départ ou l'arrivée de l'évêque romain, et le départ ou l'arrivée de leur *bishop* anglican ! Celui-ci passe inaperçu au milieu de ses coreligionnaires et ne présente aux sauvages, en guise d'adieu ou de salutation de bienvenue, que son index, crainte, sans doute, de salir la fine main de Sa Révérence.

Nos chers catholiques saluèrent longtemps leur vénéré pasteur, la poudre jetant des salves à l'écho du lac jusqu'à ce que le canot de Monseigneur disparût dans le lointain.

J'aurais accompagné volontiers Mgr Pascal au fort Cumberland, mais le zélé Père Charlebois, qui fait avec beaucoup de fruit l'œuvre de Dieu, m'avait recommandé la jeune mission du fort Nelson. Je devais une visite aux catholiques de ces parages. Voilà donc un nouveau voyage de 300 milles. Sur la route, nous rencontrons des chrétiens qui revenaient du lac Pélican. Ils voyagent à petites journées, s'arrêtant dans les campements pour tendre les filets et prendre le poisson qui est leur unique nourriture. Seule, la vieille Isabelle et son petit-fils, dont je parlais plus haut, nous suivent quelque temps. Tout heureuse de voyager en compagnie du missionnaire, la bonne vieille ne se lassait point de chanter des cantiques. Souvent, nous la croyions bien loin derrière nous,

quand le son de sa voix nous annonçait son approche.

Nous voilà maintenant sur les bords du fleuve Churchill. En temps ordinaire, à l'eau basse même, ce fleuve est d'une navigation dangereuse. Aujourd'hui, la crue est extraordinaire. Cela nous effraye et nous regrettons de n'avoir pas pris la voie des petits lacs et des petites rivières. On appelle ce fleuve *Missi nipiij*, ce qui veut dire la *grande eau*. C'est bien vrai. Imaginez cette immense nappe liquide qui se précipite tout à coup dans d'étroits passages que lui ouvrent à peine des montagnes de granit taillées à pic. Concevez cet amas de flots qui, au sortir de ce canal et retrouvant leur liberté, reviennent sur eux-mêmes, se pressent, se heurtent, s'amoncellent, bouillonnent, rugissent. Vous diriez qu'ils montent de l'abîme. Si le malheur vous attire dans ces gouffres, c'est fait de vous et votre regard ne contemplera plus la lumière du ciel. Quelle sûreté de coup d'œil, quelle vigueur de bras, quelle dextérité de mains ne faut-il pas à nos sauvages pour éviter, au moment précis, ces courants terribles, et diriger la frêle embarcation d'écorce! Nous chantions l'*Ave maris stella*, dans la langue crise; Dieu veillait sur nous et aussi notre Mère Immaculée. Mes deux hommes me demandaient sans cesse de leur redire nos chants liturgiques, l'*Asperges me*, l'*Ave verum*, le *Sub tuum*, même le *Requiem* qui pouvait devenir d'un à-propos funèbre et qui faisait penser aux victimes des mauvais courants et des remous du fleuve.

Voici un nouveau camp sauvage. Une partie de la nuit se passe à entendre les confessions et, le lendemain matin, tous reçoivent la sainte communion sous la tente. Avant le départ, ces âmes généreuses m'offrent des présents pour la Mission. Le plus pauvre de la bande y joint une fourrure et me prie de dire une messe pour

ses parents défunts. Je fus bien touché de voir les six petits enfants de cet homme venir me présenter chacun sa petite offrande.

Reprenons notre route. Nous laissons Churchill pour Nelson, après avoir traversé la hauteur des terres. Deux jours durant, nous sautons les rapides de la rivière Brûlée et, le dimanche matin, nous débarquons à l'Assomption. Les sauvages protestants faisaient, en ce moment, leurs prières avec leur catéchiste dans un appartement du fort. Après le *service*, ces braves gens viennent se joindre aux autres sauvages pour me saluer, me remercier même de ma visite. Le catéchiste ne se dispensa pas de cette civilité. Son air froid et quelque peu embarrassé témoignait autre chose que de l'enchantement. Quatre fois encore, durant le jour, il appela son peuple pour lire la Bible, chanter et pousser ensemble des exclamations oratoires. La présence du prêtre catholique fut, sans doute, la cause de ces exercices multipliés.

Le soir, tout ce peuple vint s'asseoir autour de ma tente. Assis moi-même au milieu d'eux sur le gazon, je ne pus m'empêcher de leur adresser la parole. J'étais fatigué cependant, j'avais faim, car je n'avais rien pris de tout le jour. Le commis du fort était absent et le *post-master* se serait fait un scrupule de rien prendre dans le magasin le saint jour du Seigneur. Mais est-ce que la nourriture du missionnaire, comme celle de son divin modèle, n'est pas de faire la volonté de Dieu et d'annoncer l'Évangile véritable à ceux qui l'ignorent? Je parlai donc. L'observance des commandements de Dieu, bien autrement importante que la lecture de la Bible, chose tout à fait secondaire ; la nécessité du pardon par la contrition, la confession, l'absolution du prêtre; le célibat ecclésiastique, etc.: tels furent les thèmes de cette instruction. Et tout cela prouvé avec les

textes que je lisais dans la Bible protestante de l'un de mes auditeurs. Ils avaient encore leur grosse Bible anglaise entre les mains. Je les félicitai de leur ferveur religieuse et leur dis de prendre garde. « Quel malheur, ajoutai-je, si vous veniez à vous perdre à cause des péchés que n'aurait pas effacés la pénitence établie par Notre-Seigneur comme planche de salut après le baptême! »

Lorsque j'eus fini, les catholiques et moi nous récitâmes notre prière du soir, que les protestants suivirent avec attention. Quand tous se retirèrent, on entendit le catéchiste prier à son tour, seul dans sa chambre, poussant de pieuses exclamations. Peu après, chacun de ces pauvres protestants faisait de même dans sa loge. Le père de famille pousse des soupirs et crie vers Dieu, selon qu'il se sent inspiré dans le moment. C'est la pratique universelle des *wesleyens méthodistes* dans ce pays.

Le lendemain, je me rendis à la Mission, située à 6 milles du fort. Beaucoup de sauvages m'y suivirent, malgré le catéchiste qui se mit à distribuer des vêtements expédiés par les sociétés bibliques d'Angleterre et du Canada. « Tiens, dirent quelques sauvages, jusqu'ici il vendait ces présents destinés aux sauvages ; voilà, maintenant, qu'il les donne ! Enfin ! »

Une protestante, mère d'une nombreuse famille, vient me trouver : « *Notta* — mon Père — me dit-elle, j'ai perdu ma fille cet hiver dernier. A son lit de mort, elle me disait : « Ah ! que je suis malheureuse d'avoir man-« qué l'occasion de prendre la *religion des Français !* Les « priants français sont seuls dans le bon chemin. Si je « vivais, je serais de cette religion. Ma mère, mon père, « mes frères, mes sœurs, priez, priez avec les Fran-« çais. »

Un homme me dit de son côté : « Prêtre français, je

t'ai écouté hier soir. Ta parole est entrée dans mon cœur. Je crois ce que tu nous disais. Je crois surtout à la rémission des péchés par l'absolution. Mais je ne connais pas encore tout. Ce matin, j'ai assisté à la messe ; j'étais content, très content dans mon cœur. Je voudrais être des vôtres. Prête-moi un de vos livres, afin que j'apprenne la *prière française*. »

La veille de mon départ, les premiers catholiques du pays vinrent de leur pays de chasse. Parmi eux se trouvaient trois adultes catéchumènes dont je reçus l'abjuration. Une autre famille absente devait abjurer, elle aussi ; mais, ne pouvant l'attendre plus longtemps, je dus remettre la cérémonie à la prochaine visite. J'aurais bien voulu baptiser tous les nouveau-nés, car ici les protestants laissent suivre à leurs enfants la religion de leur baptême ; mais le catéchiste se démena tellement, que les mères, en l'absence de leurs maris, n'osèrent prendre sur elles-mêmes la responsabilité d'une décision favorable au prêtre catholique, à leurs enfants et à elles-mêmes.

Je quittai le fort Nelson, bien consolé de par ailleurs. J'espère que le R. P. Charlebois voudra bien raconter à nos frères, à nos amis et à nos bienfaiteurs les œuvres qu'il a faites lui-même dans cette Mission et dans ses courses apostoliques.

Au retour, nous rencontrons plusieurs campements de sauvages. Nous nous arrêtons chaque fois et j'administre les sacrements. D'ici à un an, quelques-uns n'auront pas d'autre occasion de purifier leur âme et de recevoir le pain des forts.

Avant de terminer, mon révérend Père, permettez-moi de réparer un oubli. Je n'ai point parlé encore de la bénédiction du cimetière. Mgr Pascal voulut bien présider cette cérémonie. Après la confirmation, on se rend

processionnellement au champ des morts. Catholiques et protestants se font un devoir d'assister à la bénédiction. Monseigneur, debout devant la grande croix noire plantée au milieu du cimetière, adresse quelques paroles à l'assistance, sur la destinée de l'homme, le respect pour les morts, les âmes du Purgatoire, le devoir de prier pour elles, dévotion essentiellement catholique. Après ce discours, le Pontife, avec les trois prêtres qui l'assistent, récite les prières du rituel, les litanies des saints, auxquelles le peuple répond avec ferveur, et procède aux cérémonies de la bénédiction.

Ce fut là comme un nouveau titre de gloire pour notre sainte religion, dans ces pays où le froid protestantisme oublie absolument ses défunts. Ce souvenir donné aux morts, cette sanctification de leur demeure dernière toucha profondément nos catholiques. Ils aimeront leur cimetière, n'en auront point peur, se consoleront, au moment suprême, par la pensée de reposer en terre sainte. A genoux sur la tombe des leurs, dans cette clairière transformée en cimetière bénit, ils trouveront dans la prière un adoucissement à l'amertume de la séparation.

Il me reste, mon révérend Père, à vous donner, en quelques chiffres, les fruits de notre ministère au lac Pélican et au fort Nelson, pendant les premiers mois de l'année courante :

Abjurations, 12 ; baptêmes, 30 ; confessions, 250 ; communions, 180.

Je ne vous parle pas des misères et des persécutions qui nous viennent de la part de nos ennemis. Un ministre anglican, jaloux du bien qui se fait et des conversions qui s'opèrent par les soins du zèle catholique, a essayé de nous calomnier. Il voudrait publier de faux rapports dans lesquels on nous accuse de vendre du vin aux sau-

vages ; ce qui est un effronté mensonge. Il nous sera facile de réduire à néant ces imputations. On assure, du reste, qu'un gentilhomme écossais veut arrêter l'affaire, craignant sans doute que le calomniateur, son subordonné, n'ait la honte de voir mettre à nu sa conduite infâme. Quoi qu'il en soit, ces attaques n'ébranleront point notre œuvre ; elles vaudront au catholicisme un nouveau triomphe ; les petits tracas qu'elles pourront nous donner attireront sur nous les bénédictions célestes, qui viennent de l'épreuve comme la pluie qui féconde sort du sein des nuages.

Agréez, révérend et bon Père, l'humble hommage de mon respect et de mon affection en N.-S. et M. I.

E. Bonnald, o. m. i.

VICARIAT APOSTOLIQUE D'ATHABASKA.

LETTRE DU R. P. LE DOUSSAL AU DIRECTEUR DES ANNALES.

Mission de la Nativité, 20 septembre 1892.

Mon révérend et bien cher Père,

Les annales de notre bien-aimée Société étant l'organe choisi pour transmettre à nos Frères éloignés les faits qui seraient de nature à les intéresser, permettez-moi d'y réclamer une place pour le petit rapport que je vous adresse. Je dois vous avouer cependant qu'en venant frapper à votre porte, je n'ai pas à faire valoir les mêmes titres que beaucoup d'autres qui ont à vous raconter ou les brillantes conquêtes de leur infatigable zèle, ou les aventures émouvantes de leurs courses apostoliques, ou les merveilles dont retentissent les célèbres pélerinages qui ont été confiés à leurs soins. Oh ! non, mon rôle, à moi, s'arrête à des bornes beau-

coup plus restreintes et plus modestes ; il s'agit tout simplement d'une fête de famille, mais qui n'en mérite pas moins l'attention des nôtres : c'est l'installation canonique de Mgr Grouard comme vicaire apostolique du Mackenzie.

Je n'ai pas besoin de tracer le portrait du vénéré prélat; il est déjà suffisamment connu ; toutes les voix le désignaient d'avance pour occuper le poste difficile resté vide par la mort du regretté Mgr Faraud. Le fait est que personne ne réunissait au même degré les qualités requises pour faire avantageusement face à toutes les exigences de ce laborieux emploi, car, outre qu'il a en partage une robuste santé, de tous les missionnaires qui évangélisent ces vastes contrées, dont l'étendue dépasse de plus de trois fois celle de la France entière, aucun encore ne possède comme lui les langues et les dialectes parlés dans les différentes tribus sauvages qui les habitent. Il connaît le montagnais, le cris, le castor, l'esclave, un peu l'esquimau et le plat-côté-de-chiens. Lui seul se croyait au-dessous de la dignité à laquelle la divine Providence le destinait. Voilà pourquoi, nouveau Jonas, il tenta de s'enfuir au loin pour décliner le mandat sacré dont il redoutait la responsabilité et courut se cacher à la Mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs, au fond du lac ; mais, comme son pauvre devancier, il en fut quitte pour ses frais et ses fatigues de voyage. Les bulles du pape surent bien découvrir la retraite qu'il s'était choisie, et bon gré mal gré il dut se résigner à courber les épaules sous le fardeau qui effrayait tant sa trop grande modestie.

Une de nos plus douces joies eût été sans doute de l'entourer au grand jour de sa consécration épiscopale ; malheureusement, des raisons de premier ordre ne lui permirent pas de nous accorder cette consolation. Il lui

fallait se rendre le plus promptement possible à Saint-Boniface pour recueillir la succession de son vénérable prédécesseur, se mettre au courant de l'état des affaires de son vicariat, et passer ensuite en France afin de remplacer par de nouveaux ouvriers ceux que les infirmités, les maladies, la mort ou d'autres causes viennent tour à tour lui enlever. Il nous quittait donc le 20 mai, après avoir confié à Mgr Clut tout les soins de l'administration vicariale, profitait de son passage à Winnipeg pour se faire sacrer par Sa Grâce Mgr Taché, de qui il tenait déjà le caractère du sacerdoce, et prenait ensuite la route de l'Europe. Que fit-il durant son séjour au milieu de vous? Vous connaissez mieux que nous avec quelle intrépidité il affrontait toutes les fatigues pour remplir avec succès la pénible tâche qu'il s'était imposée pour le bien de la Congrégation en général et de son cher troupeau en particulier.

Enfin, au bout de quinze mois de longue attente, nous le vîmes reparaître parmi nous. On craignait une surprise, et, nonobstant toutes les précautions prises, nous n'avons pu l'éviter entièrement. Je lui avais sans doute écrit, lors de son passage à Tawatina, pour le prier de nous indiquer, au moins approximativement, le jour de son arrivée ; mais, comme son intention était de visiter en revenant toutes les stations de la rivière la Paix, il ne put le faire que dans des termes vagues et mal définis : « Ce sera vers la fin d'août ou au commencement de septembre, » nous avait-il répondu. C'était mieux que rien, pas assez cependant pour nous satisfaire pleinement, parce que l'élasticité de ces données pouvait bien comprendre l'espace de huit à dix jours. Faute de renseignements plus précis, on s'était mis à l'œuvre néanmoins, et autant que le permettait le dénuement universel du pays, tous les apprêts furent

terminés pour l'époque indiquée. Orphelins, Sœurs, Frères et Pères, chacun s'était fait un devoir et un bonheur d'y fournir sa petite part. Ce qui nous embarrassait le plus, c'étaient les armoiries de Sa Grandeur, sur lesquelles nous n'avions que des connaissances trop peu certaines. Fort heureusement que le F. Angel, qu'une nouvelle obédience rappelait à Athabaska, arriva à temps pour nous en dessiner deux copies. Il est vrai que, par suite des indications insuffisantes qu'il avait, elles laissaient un peu à désirer au point de vue de l'exactitude héraldique, mais grâce au talent de l'artiste, elles pouvaient pourtant figurer sans trop de déshonneur dans les décorations de la fête.

Pensant bien que Monseigneur ferait l'impossible pour arriver le samedi 28 août, nous avions pris toutes nos mesures de manière à terminer tous les préparatifs pour ce jour : un arc de triomphe, que dominait le drapeau français, donnait entrée dans l'église par un grand escalier préparé pour la circonstance ; tous les abords du portail étaient garnis d'arbustes, et de chaque côté flottaient des oriflammes aux couleurs multiples et gracieusement variées, qui donnaient au frontispice un air de jeunesse vraiment charmant. Dans le sanctuaire, un trône avait pris la place du prosaïque fauteuil connu seul jusque-là. Le long des murs de la nef étaient suspendues de distance en distance des enseignes portant toutes de pieuses sentences qui étaient comme autant d'expressions par lesquelles s'épanchait la douce et touchante allégresse dont tous les cœurs débordaient. L'évêché et l'établissement des Sœurs étaient également pavoisés sur leurs façades extérieures dont l'austérité habituelle était radoucie en ce jour par des verdures qu'ils avaient empruntées à la surabondance de la forêt voisine. En un mot, tout respirait la joie et le bonheur.

Une chose manquait encore cependant : c'était la présence de celui qui devait être l'âme de cette belle fête, et déjà on pensait à enregistrer une première déception lorsque, à 9 heures du soir, au moment de terminer la lecture spirituelle, nous entendîmes deux coups de fusil retentir successivement sur le lac. Le signal fut bien vite compris, et une grosse fusillade, qui commença immédiatement dans le petit village formé par notre population blanche, acheva de donner l'éveil à tout le pays. Aussi quel branle-bas subit ! Les Frères qui se trouvaient à la Mission n'eurent rien de plus pressé que de courir qui à sa carabine, qui à son fusil, qui à son revolver. Bientôt les catholiques du fort se mirent eux-mêmes de la partie, et ce n'étaient plus que des détonations continues dont le bruit, répercuté par l'écho des rochers d'alentour, se perdait au loin dans le silence de la nuit. Quant à moi, au milieu de ce tintamarre étourdissant, j'écarquillais tant que je pouvais mes mauvais yeux pour tâcher de découvrir le point où les nouveaux arrivants chercheraient à aborder. Mais l'épaisseur des ténèbres ne me permettait pas de rien distinguer, lorsque tout d'un coup je crus apercevoir une ombre qui semblât glisser sur les eaux ; c'était leur embarcation, et, un moment après, nous étions tous dans les bras de Sa Grandeur, qui nous arrivait épuisée par les marches forcées de son voyage à grandes journées. A peine descendue du bateau, sa première pensée est pour le Grand Maître de céans. Nous l'accompagnons tous à l'église, où pendant qu'elle présente ses hommages à l'Hôte divin du tabernacle, le *Magnificat* est chanté avec un entrain et un enthousiasme que ma pauvre plume se refuse à dépeindre. On se rendit ensuite à ce que désormais Monseigneur appellera son palais épiscopal, et après les épanchements de l'af-

fection, nous le conduisîmes au réfectoire où l'attendait le modeste souper qu'on avait préparé pour le cas échéant. Malgré l'heure avancée de la nuit, la veillée fut longue. Que de choses n'avait-on pas à se dire de part et d'autre après une année et demie de séparation ! Monseigneur, de notre chère France d'où il arrivait, et nous, de ce pays sur lequel devait s'étendre à l'avenir la protection de sa houlette pastorale.

Le lendemain dimanche, Monseigneur aurait bien désiré marquer sa prise de possession par un premier office pontifical ; mais en prévision des nombreuses visites qui ne pouvaient manquer d'avoir lieu et qui inévitablement devaient lui causer de grandes fatigues, il se contenta d'assister au trône.

Dès le matin, tout notre peuple était réuni à la Mission, tant il avait hâte de saluer son nouveau pasteur. A neuf heures et demie, la procession s'organise pour aller le prendre dans ses appartements, et on le conduit au chant du *Benedictus* à l'église, où il est reçu avec toutes les cérémonies prescrites par le *Pontifical*. Quand les chants et les prières d'usage sont terminés, Monseigneur se dirige vers son trône et reçoit l'obédience des Pères et des Frères présents, qui viennent lui baiser la main. Le supérieur de la Mission lui lit ensuite l'adresse suivante :

« Monseigneur et bien-aimé Père,

« Il y aura bientôt deux ans que tout le vicariat pleurait dans l'amertume du deuil le vénérable prélat qui, depuis plus d'un quart de siècle, présidait à ses destinées avec une sagesse et un dévouement auxquels les dissidents eux-mêmes qui nous entourent ne pouvaient refuser le respectueux hommage de leur admiration. Mais Dieu qui veille sur tous les siens avec une sollici-

tude si compatissante et si paternelle ne nous oublia pas non plus dans notre extrême affliction, et s'il nous fit soupirer longtemps après les consolations de son amour, ce ne fut que pour mieux nous dédommager de cette longue attente, en substituant à ce Père vénéré le successeur le plus digne de continuer l'œuvre pénible et délicate qui perdait en lui un protecteur si vigilant et si éclairé, et ce successeur c'est vous-même, Monseigneur, dont nous acclamons aujourd'hui la bonne arrivée parmi nous ; car interprète impartial de la voix publique, je dois à la vérité de vous dire, au risque de contrister votre modestie et votre humilité, que tout le monde voit en vous l'homme de sa droite, l'homme que ce Grand Maître avait formé lui-même et préparé de loin pour occuper un poste que les exigences d'une santé trop vite ruinée par les fatigues d'un laborieux apostolat ne lui permettaient pas de tenir plus longtemps. En effet, voici, Monseigneur, ce que cet apôtre selon le cœur de Dieu nous écrivait dans la lettre d'adieu qu'il nous adressait avant de nous quitter :

« Le plus grand désir de mon cœur, nous disait-il,
« eût été de mourir sur le champ de bataille et d'avoir
« mon tombeau au milieu de vous ; malheureusement
« la crainte d'être plutôt nuisible qu'utile aux intérêts
« de ces chères Missions auxquelles j'avais consacré
« toute ma vie me fait un devoir de céder à un autre
« la garde d'un troupeau que des infirmités toujours
« croissantes rendent dorénavant trop difficile pour
« moi. Mais ce qui me consolera dans ma retraite forcée,
« ce sera de penser qu'en me séparant de vous, je vous
« aurai confié à un guide en qui Dieu a réuni au plus
« haut degré toutes les qualités que réclame cette onéreuse fonction. »

Soyez donc, Monseigneur, le bienvenu, parce que

tous sans exception saluent en vous le pasteur impatiemment désiré, et en quelque lieu que votre zèle puisse vous porter dans ces vastes régions que le Vicaire de Jésus-Christ vient de confier à vos soins, ayez pour certain d'avance que l'accueil le plus respectueux et le plus filial vous attend partout.

« Quoi qu'il en soit, il y a cependant une particularité que je tiens à affirmer : c'est que, dans cette rivalité de respect, d'amour et de pieux empressement, vos enfants de la Nativité se feront une gloire de figurer toujours au premier rang. Pour compléter cette belle fête de famille, il ne nous reste plus qu'à demander à notre bonne Mère du ciel que tous nous soyons constamment dignes du glorieux pontife que l'auguste chef de l'Église place en ce jour à notre tête, afin qu'après avoir aimé et servi Dieu ici-bas sous la garde de sa houlette, nous ayons un jour la consolation d'être sa couronne dans l'éternité. Encore un mot : appelé, malgré mon indignité, à représenter ceux de vos enfants que la distance des lieux tient forcément éloignés, permettez-moi, Monseigneur, en attendant ce jour dont la beauté sans tache éclipsera encore l'éclat de celui-ci, de solliciter au nom de tous votre première bénédiction solennelle, cette bénédiction que nous conserverons toujours comme un souvenir impérissable de votre installation parmi nous. »

Sa Grandeur répondit en faisant ressortir les attributions de la mission de l'évêque, mission grande s'il en fût, puisqu'il représente Jésus-Christ, mais en même temps redoutable par-dessus tout à cause de la lourde responsabilité qu'elle entraîne. S'adressant après cela aux pères de famille qui l'écoutaient, il leur fit remarquer qu'eux aussi ils ont un rôle de première impor-

tance à remplir dans leurs foyers respectifs, rôle rendu actuellement plus grave que jamais par les efforts et les tentatives de toutes sortes que déploient les ministres de l'erreur pour perdre les enfants en les attirant dans leurs écoles de perversion. Malheur donc à ceux qui se laisseront séduire par l'appât des promesses !

Après les blancs ce fut le tour des Indiens auxquels il parla aussi fort longuement, pour les prémunir contre les mêmes dangers, dangers d'autant plus imminents aujourd'hui que le gouvernement du Nord-Ouest vient d'édicter une loi qui a été sanctionnée par le conseil de la reine et qui a pour fin de dépouiller les écoles catholiques des subsides qu'elles recevaient annuellement, et de déverser toutes ses faveurs sur les écoles du protestantisme.

A 11 heures commença la messe, qui fut chantée par le R. P. Breynat, jeune missionnaire tout fraîchement arrivé dans le pays ; le R. P. de Chambeuil dirigea le chant ; le F. Meyer, musicien émérite, l'accompagnait de sa flûte, une sœur tenait l'harmonium. Une seule phrase résumera le tout : c'était si beau qu'on n'entendait que cette parole dans toutes les bouches. Le R. P. Laity, invité à venir prendre part à la fête, n'arriva que trois jours après. Il en avait été de même des FF. Hemon et Le Roux qui, retenus par un indispensable devoir loin de la Mission, s'étaient vus condamnés à la même privation. Ce sacrifice leur avait assurément coûté beaucoup ; mais ces bons Frères sont coutumiers du fait, on peut dire même que c'est là leur pain quotidien.

Dans l'après-midi, il y eut à l'orphelinat une séance publique à laquelle assistaient tous nos catholiques et parmi eux un assez grand nombre de protestants. Cette séance consista en deux dialogues entremêlés de chants

et de musique ; le but du premier était de mettre en scène tous les principaux événements de la vie de notre bien-aimé pasteur, et celui du second de justifier la joie qu'avait fait éclater partout la nouvelle de sa promotion à l'épiscopat. L'honneur de ce double travail revenait exclusivement à nos dévouées religieuses, qui en cela ont trahi un nouveau talent qu'on ne leur avait pas soupçonné jusque-là ; puis, pour couronner ces deux charmantes petites pièces conduites par les enfants et où la délicatesse des allusions le disputait au bonheur de l'à-propos, une des grandes orphelines, jeune fille de dix-huit à dix-neuf ans, s'avança sur le bord de l'estrade et s'adressa ainsi à Sa Grandeur, en français :

« Monseigneur et vénéré Père,

« Aux chants d'allégresse, aux nombreuses félicitations qui viennent acclamer ce glorieux anniversaire de votre consécration épiscopale, les élèves du couvent des Saints-Anges sont heureux de joindre leurs voix pour vous offrir leurs souhaits de bonheur les plus sincères et les plus multiples. Si d'autres, plus privilégiés, nous ont devancés dans l'honneur de saluer votre heureuse arrivée dans le pays, nous osons cependant nous flatter de n'être pas en retard sous le rapport des sentiments de joie causée par votre présence au milieu de nous. Aussi attendions-nous avec la plus vive impatience le jour mille fois béni où il nous serait permis d'entourer notre vénéré père et seigneur.

« Puisse la trop faible mais bien sincère expression de ces sentiments de la part de vos petits enfants du Nord vous être agréable et vous faire comprendre de quelle vénération et de quelle gratitude votre élévation à l'épiscopat a rempli nos cœurs. C'est cette haute dignité, juste récompense de vos vertus, que nous hono-

rons aujourd'hui ; mais permettez-nous de vous le dire, Monseigneur, ce sont aussi vos innombrables bienfaits que nous aimons à nous rappeler en ce jour de fête. Car nous n'ignorons pas jusqu'où s'étend la générosité de votre cœur de père pour ce petit troupeau qui a le bonheur de vivre sous votre houlette bien-aimée.

« Dans l'impuissance où nous sommes de vous offrir quelque chose qui réponde un peu à votre dévouement sans bornes, nous recourons à Celle qui est appelée, surtout par Votre Grandeur, Monseigneur, la mère et la protectrice de tous ceux qui la prient avec confiance. Nous la conjurons d'être notre interprète auprès du Souverain Maître et d'obtenir qu'il bénisse les nombreuses demandes que nous déposons dans son cœur immaculé pour notre vénéré seigneur et père.

« Oui, ô bonne et tendre Mère, vous connaissez mieux que nous les motifs que nous avons de nous réjouir et d'exhaler nos humbles sentiments de vénération et de reconnaissance ; soyez de la fête, et du haut du ciel où vous souriez avec un légitime orgueil aux vertus de votre fils privilégié, écoutez nos prières. Qu'il voie ses nobles désirs s'accomplir, qu'il compte encore de longues années pour le bonheur et la gloire du vicariat qui lui est confié.

« Et comme les grandes époques sont aussi celles des plus éclatants bienfaits, veuillez, s'il vous plaît, Monseigneur, enrichir celle-ci de la faveur d'une grande et paternelle bénédiction, qui couronnera le bonheur de ce jour, jour à jamais mémorable pour nous. »

Visiblement ému en présence de tous ces petits déshérités de la terre, qui honoraient ainsi en lui leur père et leur sauveur, Monseigneur répondit que c'était avec raison qu'ils le considéraient comme leur père,

parce qu'il l'avait toujours été et que désormais il le serait encore plus que jamais ; mais que, de son côté, il comptait, lui aussi, sur leur concours pour l'aider à établir solidement le règne de Jésus-Christ dans leur pays par les bons exemples qu'ils y répandraient un jour autour d'eux. On aurait dit un père parlant à des enfants bien-aimés avec tout l'abandon et toute la tendresse dont il les entourait, et comme tout découlait de l'abondance du cœur, d'une chose à l'autre, il alla si loin qu'il s'oublia à nous raconter son voyage à Rome et son entrevue avec le Souverain Pontife Léon XIII. L'intérêt que l'on prenait à ses récits, émaillés de pieuses réflexions, était si grand, que tous étaient suspendus à ses lèvres et que l'on respirait à peine, captivé par le charme de cette parole toute paternelle. Oh oui ! c'était beau tout ce qu'il nous disait de ce vénérable vieillard, fort de la protection du ciel, sans inquiétude de l'abandon des hommes, calme et tranquille au milieu des troubles qui ébranlent tout autour de lui ! C'était touchant de lui entendre dire avec quelle sollicitude il s'informait des travaux, de la nourriture et de la façon de vivre des missionnaires qui évangélisent ces contrées glacées de l'extrême nord, et de voir avec quelle bonté il s'apitoyait sur les privations, les souffrances et les fatigues de leur rude et pénible apostolat. Il y avait déjà près d'une heure que Monseigneur parlait, et l'on aurait voulu prolonger sans fin cette heure trop rapidement écoulée. Mais ici-bas toutes choses ont un terme, les bonnes aussi bien que les mauvaises. Il fallait donc songer à se séparer pour vaquer aux exercices qui devaient clore cette belle journée.

Ce qui ajoute encore à la joie du retour de Mgr Grouard parmi nous, ce sont les innovations par lesquelles il a

voulu inaugurer son administration dans le vicariat. Car pour soustraire ses Missions aux rançonnements des étrangers qui jusqu'à présent nous imposaient leur despotique arbitraire, il a profité de la rencontre de certaines âmes généreuses que la divine Providence avait placées sur son chemin, pour se procurer tout le matériel nécessaire à la construction d'un petit vapeur ; et c'est ce bateau qui, dans la suite, fera le transport de nos approvisionnements.

Pendant assez longtemps, les prix qu'il nous fallait débourser pour cela étaient restés à un taux encore tolérable pour la modicité de nos ressources ; mais depuis quelques années, à cette modération relative, on avait substitué des tarifs par trop ruineux pour nos pauvres établissements. Plusieurs réclamations avaient été présentées, mais sans succès, ou si l'on nous faisait quelques concessions pour la forme, elles étaient si minimes qu'au fond elles se réduisaient à des résultats à peu près nuls pour ne pas dire ridicules, parce que ceux qui nous tenaient dans cette fâcheuse servitude s'étaient mis dans la tête que nous ne pouvions nous passer d'eux, et que par conséquent quelque dures que fussent les conditions, bon gré mal gré il faudrait bien les accepter. Des menaces exprimées à différentes reprises de nous charger nous-mêmes de nos transports n'avaient rencontré chez eux que le sourire moqueur de l'incrédulité. Mais aujourd'hui la menace est devenue un fait accompli. Quand ils ont vu que ce qu'ils jugeaient impossible allait être réalisé, ils se sont ravisés, et pour arrêter le branle déjà donné, ils sont allés même au delà des concessions qu'on leur demandait ; malheureusement tous ces changements sont venus lorsqu'il n'était plus temps de reculer. La scierie qui accompagnait la machine fonctionne déjà à merveille, et il faut espérer que, le printemps pro-

chain, notre petit vapeur marchera également. Tous les travaux d'installation sont confiés au F. Lavoie, qui a été appelé exprès pour cela. Une ère nouvelle va donc s'ouvrir pour le pays ; nos chères Missions vont enfin secouer la lourde tutelle sous laquelle elles gémissaient depuis un si grand nombre d'années, et grâce à notre nouveau pasteur, libres de toute dépendance, à l'avenir elles pourront se suffire par elles-mêmes.

Je vous prie, mon révérend et bien cher Père, de me pardonner mon barbouillage ; j'aurais voulu transcrire ce rapport, mais nous sommes tellement débordés par les travaux d'automne qui nous réclament de tous côtés, que la chose m'est absolument impossible. Je vous autorise à en faire l'usage que vous jugerez à propos; corrigez, retranchez, faites-en ce que vous voudrez ; à supposer même que vous le trouviez indigne de voir le jour, jetez-le au feu et tout sera fini. Pour mon compte personnel, j'avais un devoir de piété filiale à remplir ; je l'ai fait de mon mieux, et maintenant je me tiens pour quitte.

Veuillez, mon révérend et bien cher Père, agréer mes respectueux sentiments en N. S. et M. I.

L.-M. Le Doussal, o. m. i.

VICARIAT DE SAINT-BONIFACE.

MAISON DU SACRÉ-CŒUR.

LETTRE DU R. P. MAGNAN AU T. R. P. SOULLIER, VICAIRE GÉNÉRAL.

Lac Qu'Appelle, 10 février 1893.

Mon très révérend et bon Père,

C'est un devoir pour moi de vous écrire aujourd'hui. Le 10 février me rappelle, en effet, que j'ai été à pareille date, en 1884, l'objet d'une bien grande bonté de votre part.

Premier représentant, alors, de la Congrégation au Canada, en qualité de premier assistant et de visiteur général, vous aviez bien voulu, malgré vos occupations multiples, faire un long voyage et venir représenter la Congrégation à mon ordination sacerdotale. C'est une faveur que je n'oublierai jamais. Et aujourd'hui, neuvième anniversaire de cette date, je veux essayer de vous prouver la sincérité de ma reconnaissance, en vous en offrant l'expression, et en vous disant de nouveau un merci bien cordial.

Les circonstances où nous nous trouvons actuellement me font aussi un devoir de vous écrire. Vous êtes présentement notre premier Père et supérieur. C'est directement et personnellement de vous que j'ai reçu mon obédience pour cette partie du « champ de famille » que nous cultivons ici. Vous aviez même eu la bonté de me donner alors les avis les plus paternels et les plus sages. Il n'est que trop juste que je vienne aujourd'hui vous rendre compte de nos Missions et de nos œuvres. C'est un devoir bien doux, et je m'en acquitterai en

toute simplicité et intimité, comme il me semble qu'un enfant doit faire avec son père. Votre bonté déjà bien connue m'est une garantie que je serai accueilli avec toute l'indulgence dont j'ai besoin. En 1889, j'avais essayé de faire connaître à notre bien-aimé et regretté Père Général les différentes œuvres et Missions de notre district de Qu'Appelle. La lettre d'aujourd'hui ne sera qu'une continuation de ce compte rendu. Depuis cette époque, les limites de notre district de Missions n'ont guère été modifiées. Ainsi, à part la colonie des Hongrois, située à 90 milles à l'est de Qu'Appelle et dont la desserte est maintenant confiée aux Pères du fort Ellice, et trois réserves de sauvages qui se trouvent présentement sous la juridiction de Mgr Grandin ou de Mgr Pascal, nous avons toujours les mêmes postes et centres de Missions à desservir : cinq pour les blancs et vingt-deux pour les sauvages. Vous connaissez déjà la plupart de ces Missions. Je me contenterai de dire ici que nous allons maintenant avoir à donner aussi nos soins à une colonie d'Allemands qui commence à se former à 100 milles environ au nord de Qu'Appelle. Ils sont actuellement sept familles, en tout trente-cinq personnes ; et ils m'ont dit qu'il doit venir encore un bon nombre de familles au printemps. — Je me rappellerai longtemps l'impression qu'ils produisirent sur moi lorsque je les visitai pour la première fois au mois de décembre dernier. Un jeune homme de vingt-cinq ans s'était gelé les deux jambes en s'égarant dans la plaine et en errant toute une nuit à l'aventure. On le croyait gelé à mort. Un de mes voisins, Irlandais protestant, fit plus de quarante milles pour venir au bureau télégraphique le plus rapproché et m'envoyer une dépêche. Je partis immédiatement, et j'arrivai après trois jours de marche. Quelle joie et quel bonheur chez ces braves gens, qui

ne savaient pas que nous avions été avertis et qui n'espéraient pas voir le prêtre ! Ce pauvre jeune homme était dans le plus triste état. Pour comble de malheur, il était sourd et muet. Heureusement une de ses sœurs parlait l'anglais et pouvait converser très facilement avec lui par signes. Je pus ainsi le préparer à la confession et à sa première communion, qu'il eut le bonheur de faire le lendemain. Il était très intelligent, et je n'hésitai pas à lui procurer ce bonheur, qu'il parut apprécier beaucoup. C'était un jour de dimanche. Plus de trente personnes assistèrent à la messe et aux vêpres. Ces Allemands, ayant passé quelque temps dans les États-Unis, parlaient un peu d'anglais. Plusieurs s'empressèrent de se confesser et de faire la sainte communion.

Quel esprit de foi chez ces braves gens ! Quel respect pour le prêtre ! J'eus de la peine à conserver mes mains intactes. A la messe et aux vêpres, tous chantèrent avec un entrain et une harmonie admirables. Je ne pus retenir mes larmes. Quoique tous bien pauvres, ils voulurent me faire une offrande après la messe. « Vous êtes venu de bien loin pour nous voir, me disaient-ils, c'est bien le moins que nous vous récompensions un peu. » Le jeune métis qui m'avait servi de guide ne revenait pas de sa surprise et de son admiration. « Quels bons catholiques ! » ne cessait-il de me répéter tout le long du voyage. Ces Allemands veulent, dès maintenant, se construire une chapelle et organiser immédiatement aussi un district d'école. C'est donc une nouvelle Mission dont il faudra maintenant nous occuper. Elle est située à 4 ou 5 milles à l'ouest du chemin qui mène au lac Poisson et au lac des Noisettes, où il y a un bon nombre de sauvages qu'il faudrait visiter. — Nous avons donc encore à desservir, en tout, à part la paroisse de Qu'Appelle, vingt-six postes, dont les plus rapprochés sont au moins

à 10 milles de Qu'Appelle et dont la distance moyenne est à plus de 40 milles du même endroit.

Ces différents postes pourraient aujourd'hui être groupés en huit centres de Missions :

1° Mission du Sacré-Cœur, à Qu'Appelle ;

2° Mission de Notre-Dame des Anges, comprenant les réserves de la montagne de Lime (File Hills) et l'établissement de Saint-Joseph de Dauphinais ;

3° Mission de Notre-Dame de l'Espérance, comprenant les quatre réserves de la montagne de Tondres ;

4° Une Mission pour les Allemands à Quill Lake, les sauvages du lac Poisson et ceux du lac des Noisettes, quoique ces derniers soient à environ 40 milles plus au nord que les Allemands dont j'ai déjà parlé ;

5° Mission de Notre-Dame de Bon-Secours, et celle de Notre-Dame de Bon-Conseil, comprenant les sauvages de l'agence de Maskawipitang ;

6° Mission de Notre-Dame des Lumières, pour les Sioux de la réserve de Standing Buffalo et pour les Assiniboines de l'agence de « Indian Head » ;

7° Une Mission pour les sauvages cris et assiniboines de la montagne d'Orignal ;

8° Enfin, Mission du Très-Saint-Cœur de Marie au lac Croche.

J'ai fait tout dernièrement un relevé aussi exact que possible de la population de notre district. En y comprenant les sauvages païens, elle donne un total de 4 227 âmes. Le nombre des sauvages seuls est de 3 242 ; 2 618 sont encore païens ou soi-disant protestants, et 624 sont catholiques. Si à ce chiffre nous ajoutons les 985 catholiques blancs que nous avons dans nos Missions, nous arrivons à un total de 1 609 catholiques. Les sauvages sont des Cris, des Sauteux, des Sioux et des Assiniboines. Les blancs sont des Français, des An-

glais, des Écossais, des Irlandais, des Allemands, des métis, etc. En tout sept langues différentes qu'il faudrait savoir pour répondre aux exigences du ministère dans nos Missions. Je ne comprends pas dans ce chiffre la population de la montagne de Bois, qui, tout en appartenant à notre district comme résidence, n'est pas sous notre direction immédiate. C'est le R. P. Saint-Germain qui en est chargé, et il réside habituellement au milieu de ses ouailles. Ce Père, toujours admirablement dévoué pour sa Mission, vient nous voir régulièrement, malgré son grand âge et la grande distance qui le sépare de nous. Il sait que ses visites sont toujours grandement appréciées et qu'elles contribuent beaucoup à resserrer les liens de famille qui nous unissent.

Ce n'est pas nous plaindre que de dire que nous ne sommes pas assez de missionnaires ici. Il y a maintenant des ministres protestants établis dans presque toutes les réserves de sauvages. Il nous faudrait donc donner à ces derniers une attention et des soins tout particuliers, exercer sur eux une vigilance continuelle. Mais comment le faire avec trois Pères seulement pour toutes les œuvres du ministère à Qu'Appelle et dans les Missions sauvages, avec une population assez considérable et si dispersée? Nous n'avons guère que le temps de nous occuper des catholiques et de faire quelques visites de passage aux pauvres païens qui sont continuellement sollicités par les ministres de l'erreur. Ah! je me rappelle souvent cette sentence que vous nous répétiez un jour en nous entretenant de votre visite dans nos Missions du Nord-Ouest : « La moisson est grande, mais les ouvriers sont peu nombreux. » Puissions-nous en voir bientôt augmenter le nombre! Il y a encore un si grand nombre de ces pauvres sauvages qui sont *sicut oves non habentes pastorem !*

La régularité et la vie de communauté ont bien un peu à souffrir de cette pénurie d'ouvriers. Tant de voyages et de courses de tous côtés nous exposent bien souvent au *vœ soli* dont nous avons voulu nous préserver en nous faisant religieux. Si, au moins, nos bons Frères convers étaient plus nombreux, afin d'en avoir toujours un qui pût accompagner et assister le missionnaire dans ses courses ! Ce serait tout à la fois un grand secours pour les œuvres à accomplir, et un grand préservatif contre les dangers de ces absences prolongées. Mais nous n'en avons toujours eu qu'un seul, et il a évidemment plus d'ouvrage qu'il ne peut en faire, à Qu'Appelle seulement. J'aime à profiter de cette occasion pour rendre témoignage à la bonne volonté et au dévouement des deux Frères que nous avons eus successivement ici, le Frère Doyle et le Frère Pilon. Les services qu'ils nous ont rendus ne font qu'accentuer nos regrets de n'avoir pas un plus grand nombre de ces dévoués auxiliaires à notre disposition. Tous nos Pères sont bien fidèles à se réunir à la maison du Sacré-Cœur, qui est notre résidence commune, et d'où nous rayonnons dans nos diverses Missions. Et pendant ces réunions trop courtes, nous goûtons véritablement le *quam bonum et jucundum* de la vie de communauté. Pendant les deux dernières années, nous n'avons pas manqué une seule fois de faire notre retraite du mois en commun. La date en était toujours déterminée à l'avance, de sorte que, dans les deux ou trois circonstances où un Père a dû s'absenter, il pouvait faire sa retraite le même jour et en union avec les autres membres de la communauté. J'aime à vous donner ces détails, parce que je sais qu'ils vous intéresseront et qu'ils montrent de quel esprit religieux nos Pères sont animés.

Maintenant, permettez-moi de vous donner un extrait

de nos registres. Vous aurez ainsi une idée plus exacte de nos œuvres. Voici la moyenne de chacune des trois dernières années :

43 baptêmes de blancs ;

80 baptêmes de sauvages, dont à peu près la moitié adultes ;

71 premières communions ;

80 confirmations ;

760 communions pascales (en 1892, le nombre en a été de 857) ;

15 mariages ;

60 sépultures

En 1886, comme Mgr Taché l'indiquait dans son rapport pour le dernier Chapitre général, nous avions enregistré 56 baptêmes de blancs, 26 baptêmes de sauvages, 30 premières communions, 35 confirmations, 552 communions pascales et 11 mariages. Nous avons donc eu une augmentation, par année, de 54 baptêmes de sauvages, de 41 premières communions, de 45 confirmations et de 4 ou 5 mariages. Il n'y a que les sépultures qui restent à peu près les mêmes, tout en continuant d'augmenter notre chrétienté au ciel.

Durant les trois dernières années, nous avons construit, dans nos Missions sauvages, six chapelles et résidences. Pour diminuer les dépenses, nos Pères, Frères et autres employés de la Mission ont payé de leur personne. Ainsi, l'été dernier, nous avons élevé un joli petit sanctuaire à Notre-Dame de Lumière dans notre Mission de Sioux. Le bon P. Chaumont avait lui-même, avec quelques hommes, amassé et empilé toutes les pierres qui ont servi à la construction de cette chapelle. Le P. Campeau en a fait autant à la montagne de Tondre et à Paskwaw. Ici même nous ne nous sommes pas épargnés lorsqu'il s'est agi de bâtir. Si, malgré notre concours

personnel, nous n'avons pas pu échapper à quelques emprunts pour mener à terme nos diverses constructions, nous sommes loin de le regretter. Nous avons maintenant ici une église bien convenable pour notre paroisse, et une bonne maison qui nous met à même de jouir de tous les avantages de la vie de communauté. Comme plusieurs des nouveaux sanctuaires sont placés sous le vocable de la Sainte Vierge, nous avons la confiance que cette bonne Mère, non seulement nous fera trouver les moyens de liquider des dettes contractées, pour ainsi dire en son nom, mais encore qu'elle touchera les pauvres sauvages au milieu desquels nous l'avons établie, et gagnera ainsi à son Divin Fils de nouveaux adorateurs qui seront pour elle-même des enfants aimants et dévoués. Il faut voir comme nos sauvages catholiques sont fiers de leurs églises. Ils ne sont pas seuls à les admirer ; des païens sont venus de 80 milles de distance pour visiter ces chapelles. Nous espérons aussi que la Sainte Vierge nous enverra des missionnaires en assez grand nombre pour convertir tous ces pauvres enfants des bois. Vous voudrez bien la seconder dans l'accomplissement de cette sainte entreprise, n'est-ce pas, mon très révérend Père ?

Maintenant, mon très révérend Père, afin de vous reposer un peu de ces données statistiques, si vous voulez bien accepter mon invitation, nous allons faire ensemble une petite visite dans quelques-unes de nos Missions que vous connaissez déjà d'ailleurs. Et comme il fait excessivement froid, nous parcourrons tous les trajets par cœur. Cela vous préservera de la maladresse de *certain guide* dont vous avez peut-être entendu parler et qui, malgré toutes ses prétentions d'habileté, veut absolument égarer ou faire passer par *Versailles* les visiteurs qu'il conduit dans ces Missions.

Nous voici tout d'abord à la Mission du Très-Saint-Cœur de Marie au lac Croche, environ 70 milles à l'est de Qu'Appelle. Depuis 1889, une bonne chapelle, bien finie et bien propre, a remplacé la mauvaise bâtisse en *logues* (pièces de bois équarries) qui servait alors d'église et de résidence au missionnaire. Une petite bâtisse qui adhère à la chapelle, et qui est destinée à servir de sacristie plus tard, sert maintenant de résidence au Père qui dessert cette Mission. C'est tout le local que nous avons pu offrir au R. P. Martinet et au R. P. Provincial du Canada qui ont bien voulu nous honorer d'une visite dans cette Mission dans l'automne de 1891, faveur que nous n'oublierons pas. Un peu au sud de l'église se trouve maintenant une bonne bâtisse qui sert de salle d'attente aux catholiques, les dimanches et les jours de fêtes. Cette maison a été terminée l'an dernier. Dans la direction de l'ouest et à une petite distance de l'église est le « champ des morts », toujours très bien entretenu. Déjà un bon nombre de chrétiens y dorment leur dernier sommeil à l'ombre de l'église et sous les ailes d'une belle croix blanche, en attendant que la trompette du dernier jour vienne les éveiller pour l'immortalité. Le P. Campeau, l'infatigable missionnaire des Sauteux, est actuellement au milieu de ses bons catholiques du lac Croche, qui lui donnent toujours beaucoup de consolations par leur piété et leur assiduité à tous les offices religieux. Il a là une population catholique de 224 âmes, outre un bon nombre d'enfants qui sont présentement à l'école industrielle de Qu'Appelle. Le R. P. Martinet a pu, lors de sa visite en 1891, donner la confirmation à 24 de ces chrétiens, parmi lesquels il y avait deux « enfants » de quatre-vingts à quatre-vingt-dix ans.

En général, nos sauvages catholiques du lac Croche sont assez industrieux et laborieux. L'agent du gouver-

nement leur rend le témoignage qu'ils sont les plus propres et les plus laborieux de tous les sauvages de son district. Ce n'est pas une mauvaise note dans ces pays. La population totale du lac Croche, en y comprenant les païens des quatre réserves qui s'y rattachent, est d'un peu plus de huit cents âmes.

Si vous l'agréez, nous ferons maintenant une petite halte à la Mission de Notre-Dame des Anges, à la montagne de Lime (*File Hill*). Vous y remarquerez avec plaisir qu'une jolie petite chapelle a remplacé la pauvre et sale maison qu'un des chefs païens avait mise à la disposition du missionnaire. Une circonstance toute providentielle nous a permis, en 1890, de transporter cette chapelle en plein centre des quatre réserves sauvages de la montagne de Lime. L'agent, désirant grouper tous ses sauvages autour de lui, crut que nous pourrions l'aider dans ce dessein en nous établissant au centre des réserves, et nous demanda si nous ne pourrions pas y transporter la bâtisse que nous avions déjà commencé à construire 4 milles plus au nord. Nous ne nous le sommes pas laissé dire deux fois. Nous transportâmes immédiatement notre chantier dans un des plus beaux sites que nous pûmes trouver, et quand, quelques jours après, les sauvages païens voulurent essayer de nous susciter des difficultés et nous empêcher de bâtir sur leur terrain, il n'était plus temps, l'église était déjà debout. Maintenant cette chapelle suffit pour les quatre réserves de ce district. On dit que c'est une bien jolie petite chapelle. Située sur une hauteur d'où elle domine toutes les bâtisses environnantes, bien crépie et blanchie à l'extérieur, elle offre un joli coup d'œil. A l'intérieur, elle est ornée de jolis dessins sur toile qui couvrent toute la voûte et une partie des murs. Cette décoration est un don de M. J.-Ed. Meloche, artiste peintre de Montréal,

qui avait bien voulu déjà décorer gratuitement trois de nos chapelles. Cet excellent chrétien s'est même offert à décorer, pour le même prix, une couronne de quinze chapelles, à mesure que nous pourrons les construire. Il veut ainsi, nous dit-il, témoigner sa reconnaissance à la Sainte Vierge à qui il doit beaucoup. C'est un bienfaiteur de nos Missions. Il ne nous fait payer que le matériel, et encore se contente-t-il le plus souvent de quelques messes pour les âmes du Purgatoire.

Vous remarquerez sans doute avec plaisir aussi que cette chapelle de Notre-Dame des Anges est assez bien garnie : chandeliers, fleurs artificielles, images, chemin de croix, tentures, etc., tout cela est dû à la générosité de quelques personnes charitables, mais surtout des excellentes dames de l'Œuvre apostolique de Paris qui, depuis quatre ans, nous envoient chaque année des dons bien précieux pour nos Missions.

A la montagne de Lime, nos sauvages ont été un peu décimés par la fameuse « grippe ». Aujourd'hui ils ne sont plus que 276. Par contre, le nombre de nos catholiques a un peu augmenté. En 1889, j'en comptais 29 ; aujourd'hui ils sont 60. C'est plus que le double. L'année dernière, nous y avons baptisé 14 sauvages dont 7 adultes. Sur ce nombre, plusieurs réalisaient bien notre devise : *Pauperes evangelizantur;* un aveugle presque sourd et paralytique, une vieille aveugle, une autre ayant juste assez d'esprit pour comprendre et apprendre l'essentiel de la religion. Tout son formulaire de prières se réduit aux paroles du signe de la croix et à ces invocations : « Dieu mon Père, ayez pitié de moi, je vous aime. Sainte Marie, priez pour moi. » Tous les jours elle vous déroule ces prières sur un chapelet, et elle se croit très savante. Je ne sais pas si elle gagnera toutes les indulgences du rosaire, mais je n'ai pas de doute qu'elle trou-

vera indulgence auprès de Dieu et de la Sainte Vierge. Elle est toujours très fidèle à venir à tous les offices quand le missionnaire va visiter ces réserves.

Mais de tous nos convertis, celui qui nous a donné le plus de consolations est un grand gaillard dont la vie avait été d'abord rien moins qu'édifiante. Dieu s'est servi de la souffrance pour le gagner. Dans les premiers temps de sa maladie, il se montra assez mal disposé. L'hiver dernier, ayant appris qu'il était en danger, je voulus tenter un dernier effort, mais sans avoir beaucoup d'espoir. Quelle ne fut pas ma joie de le trouver dans les meilleures dispositions! Son état physique était bien des plus pénibles. Aveugle, presque sourd et paralysé, n'ayant pas de parents pour le soigner, il n'était qu'un objet de rebut pour les sauvages qui ne lui donnaient que les soins nécessaires pour l'empêcher de mourir. Aussi était-il littéralement dévoré par certains insectes... qu'il ne faut pas nommer en pays civilisé. Il n'eut pas de peine à reconnaître le missionnaire. « Es-tu content de voir l'homme de la prière? » lui demandai-je — Oui, je suis très content. Je veux me faire baptiser; je veux aller voir le bon Dieu. Je suis trop misérable ici-bas, je veux être heureux dans l'autre vie, etc. » Ses bonnes dispositions continuèrent jusqu'à la fin. Il put comprendre suffisamment les principaux mystères de notre sainte religion et apprendre quelques prières. Il vécut encore trois mois, donnant de beaux exemples de patience et de résignation à la volonté du bon Dieu.

Nos autres néophytes persévèrent aussi dans leurs bonnes dispositions. Pendant les deux semaines que j'ai passées là tout dernièrement, un vieux sauvage de soixante-quatorze ans a fait plus d'un mille tous les matins pour venir assister à la messe. Baptisé par Mgr Tacné à Qu'Appelle, il y a quatre ans, il est tout fier de cette

distinction, et il tient à prouver que Monseigneur a bonne main. Une pauvre veuve, malade, a franchi une distance de plus de 4 milles, à pied, portant sur son dos une enfant de trois à quatre ans, et jeûnant jusqu'à une heure avancée de l'après-midi, afin d'avoir le bonheur de communier. Pourtant elle avait communié quelques semaines auparavant. A la vue de tant de foi chez ces pauvres gens, comment ne pas redire avec admiration ces paroles de Notre-Seigneur : « Je vous rends gloire, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélées aux petits ! » Il y a actuellement, à l'école industrielle de Qu'Appelle, vingt-six enfants de la montagne de Lime, de sorte que nous avons tout espoir pour l'avenir. Outre les sauvages, il y a autour des réserves sept familles de métis ; ce sont de bons catholiques et de précieux auxiliaires pour le missionnaire.

Mais je m'aperçois que je vous amuse plus longtemps que je ne le voulais. Transportons-nous donc immédiatement à Notre-Dame de l'Espérance, à la montagne de Tondre, à environ 50 milles au nord de Qu'Appelle. La population totale de cette Mission, en y comprenant les sauvages païens, est à peu près de 900 âmes. Ce serait suffisant pour nécessiter la présence continuelle d'un missionnaire au milieu de ces réserves. Il y a bien trois ministres protestants. Là aussi nous avons érigé depuis 1889 une bonne chapelle en pierres. C'est la plus grande de toutes celles que nous avons construites. C'est une place d'*espérance ;* aussi espérons-nous que bientôt cette chapelle ne sera nullement trop grande pour nos chrétiens. Bon nombre de protestants viennent assister à nos cérémonies religieuses quand le prêtre y réside. Ils ont cependant leurs temples et leurs ministres à côté d'eux ; mais ils estiment beaucoup le missionnaire catholique

et ne se gênent pas pour se moquer de leurs ministres. Qui sait si un beau jour nous ne pourrons pas jeter quelque bon coup de filet chez ces protestants ?

A Notre-Dame de l'Espérance, nous avons toujours notre excellent instituteur, M. Dennehy, dont l'école si bien tenue est d'un grand crédit pour la Mission. Voici ce qu'en disait tout dernièrement un inspecteur du gouvernement, qui aime pourtant beaucoup à trouver à redire contre toutes nos écoles : « L'instituteur, M. Fred. W. Dennehy, a remporté trois ou quatre fois l'un des prix décernés aux écoles les mieux conduites ; il a beaucoup d'expérience et son école lui fait honneur ainsi qu'au département. » Tous ceux qui visitent cette école, protestants comme catholiques, sont unanimes à en faire l'éloge, et franchement ce n'est que justice. M. Dennehy est aussi un auxiliaire très précieux pour le missionnaire. Très intelligent et parfaitement instruit de sa religion, il a toujours le mot juste à donner à ceux qui voudraient l'attaquer. Aux jours de fêtes et pendant le mois de mai, il réunit nos catholiques, récite avec eux le chapelet et d'autres prières, leur fait une bonne lecture. Le chant d'un cantique couronne ces pieuses réunions. Les enfants de son école font toujours tous les frais du chant. Je pourrais vous parler plus longuement de cette Mission, si le P. Campeau, qui en est chargé, était ici ; mais il se trouve au lac Croche. Peut-être pourra-t-il lui-même plus tard vous donner des détails plus intéressants ?

En attendant, nous irons surprendre le bon P. Favreau, qui est actuellement occupé à desservir sa Mission des Sioux et à y instruire trois jeunes gens qui veulent se faire baptiser. Ce ne sera pas sans une agréable surprise qu'au lieu de la pauvre « étable-chapelle » dont je parlais en 1889 vous trouverez, sur un terrain qui nous

appartient, et située sur le bord d'un lac, une petite chapelle en pierre, surmontée d'un beau clocher au *teint argentin*. C'est le sanctuaire de Notre-Dame des Lumières, que nous avons pu ériger l'été dernier. Nous, qui ne sommes pas accoutumés à voir vos belles églises et vos magnifiques sanctuaires, nous trouvons cette chapelle bien jolie, et il nous semble que la Sainte Vierge doit en être contente. Les peintures qui la décorent à l'intérieur sont d'un très bon goût et d'un coloris charmant. Nous en sommes encore redevables à notre ami M. Meloche.

La bénédiction de cette église a eu lieu le 10 octobre dernier ; tout s'est fait en grande pompe. Sa Grandeur Mgr Pascal, que nous ne saurions trop remercier, a eu la bonté de présider la cérémonie. Le R. P. Vicaire, les RR. PP. Royer et Blais et tous les Pères de la Mission étaient présents, ainsi qu'une foule nombreuse de blancs et de sauvages venus de toutes parts. La musique instrumentale de l'école industrielle contribuait beaucoup à augmenter l'éclat de cette fête que nous n'oublierons pas de sitôt. Je serais bien ingrat si je ne mentionnais ici le don généreux que nous a fait Mgr Taché. Quand il s'agit d'encourager nos Missions sauvages et d'aider à l'érection de nos chapelles, Monseigneur ne recule devant aucun sacrifice. L'année passée, il nous avait donné 1 000 piastres pour la chapelle que nous avons construite chez Paskwaw. « Bâtissez, nous avait dit Sa Grandeur, et si je n'ai pas l'argent quand vous en aurez besoin, j'emprunterai. » L'hiver dernier, comme je le consultais au sujet de la construction de notre chapelle chez les Sioux : « Je serais bien heureux d'y voir une église, dit Monseigneur, mais je vous avoue que je ne puis rien vous promettre, je ne vois pas où je pourrais trouver de quoi vous venir en aide. » Mais voilà qu'au printemps Sa Grandeur nous envoie un beau « poisson d'avril » de

200 piastres. Ce n'est pas tout ; *melius est dare quam accipere*, Monseigneur semble goûter la vérité de ce proverbe, et l'automne dernier il voulait bien encore nous donner la somme de 1000 piastres pour construire une chapelle à Notre-Dame de Bon-Conseil dans la réserve de Piapot, dont je vous parlerai dans un moment. En même temps, il faisait une généreuse offrande à un autre de nos Pères pour les mêmes fins. Nous avons toujours trouvé en Monseigneur un père prêt à nous seconder et à nous assister dans toutes nos œuvres. Vous me pardonnerez bien cette digression, mon très révérend Père ; ces détails vous réjouiront certainement et ils sont pour moi un devoir de reconnaissance. Continuons maintenant notre inspection chez les Sioux.

Au printemps de 1890, nous avions eu la douleur de nous voir enlever le bon P. Chaumont, le missionnaire si dévoué et si aimé des Sioux et qui parlait déjà bien leur langue. Mais nous avons été bien compensés par le zèle du R. P. Favreau qui a été appelé à le remplacer. Il s'est mis avec ardeur à l'étude du sioux, et dans l'automne de la même année il pouvait déjà donner une bonne et longue mission à ces sauvages. De fait, il passa avec eux la plus grande partie de l'hiver et put baptiser 17 sauvages dont 7 adultes. L'année dernière, il a baptisé 16 sauvages et, comme je vous le disais il y a un instant, il est actuellement occupé à préparer d'autres adultes au baptême. Les vieux sauvages païens font tout en leur pouvoir pour empêcher la conversion de leur tribu. Danses religieuses, superstitions et jongleries de toutes sortes, discours, moqueries, tout est mis en jeu. Au fond c'est bon signe. C'est le diable qui se débat, et quand il se débat ainsi, c'est qu'il trouve qu'il y a trop d'eau bénite. Nous avons toujours dans cette réserve notre école, externat et pensionnat, qui compte actuellement

vingt-deux élèves. L'instituteur, M. Leslie, nous est bien dévoué. C'est un fervent catholique dont le bon exemple ne sert pas peu à l'édification de nos sauvages.

Terminons la visite de nos Missions par les réserves de Paskwaw et de Piapot. A Paskwaw, Notre-Dame de Bon-Secours, la vieille chapelle en *logues bousillées* a aussi été remplacée par une belle chapelle en pierre. Le P. Campeau et ses sauvages la trouvent très jolie, et nous n'osons pas trop le contredire. Je ne sais pas si le R. P. Martinet, qui nous a fait l'honneur de visiter cette chapelle, sera de notre avis. Comme je vous l'ai déjà dit, cette église est due presque entièrement à la générosité de Mgr Taché, qui a contribué à sa construction pour la somme de 1000 piastres. Il y a dans cette réserve sept anciens élèves de l'école industrielle qui y sont maintenant établis; trois garçons et quatre filles, en tout cinq nouvelles familles. Ils se conduisent très bien et donnent bonne satisfaction. Les autres catholiques sont toujours bien fervents.

Chez Piapot, Notre-Dame de Bon-Conseil, nous avons déjà commencé la construction d'une chapelle. Mgr Taché, qui nous a offert à cette fin la somme de 1000 piastres, aurait bien désiré que nous eussions pu la terminer pour l'automne dernier. Nous ne le désirions pas moins, car nous n'avons pas de local convenable pour réunir les sauvages et dire la sainte messe quand nous allons dans cette réserve. L'accomplissement de certaines formalités avec le département des sauvages pour avoir le droit de bâtir sur la réserve nous a mis en retard. Puis l'hiver est venu, cette année, un mois plus tôt que d'ordinaire, et il nous a fallu remettre la partie au printemps prochain. C'est peut-être pour le mieux, car d'ici là nous pourrons peut-être acquérir la propriété d'un terrain séparé de la réserve et cependant assez rapproché pour

être à la portée des sauvages. Nous nous trouverions chez nous et nous serions plus indépendants.

Le chef et ses conseillers nous ont déjà donné par écrit leur consentement à ce que nous nous établissions dans leur réserve. Je vous assure que ce n'est pas peu de gagné quand on sait ce que sont ces sauvages et surtout Piapot, leur chef. Les autres sauvages, qui le connaissent bien et à qui nous racontons le fait, veulent à peine nous croire. Piapot a toujours été le plus farouche et le plus indépendant de tous nos sauvages. Le ministre protestant, qui réside tout près de là, a en vain essayé de le gagner ou de l'acheter. Les presbytériens y ont bâti une magnifique école. Mais après quelques années d'essais inutiles, leur institutrice a dû plier bagage et aujourd'hui l'école est fermée. Les commencements n'ont guère été plus encourageants pour nous. La première fois que le P. Hugonnard s'est présenté chez Piapot pour essayer d'avoir des enfants. « Tu feras mieux d'aller jeter ton eau bénite ailleurs, lui dit le vieux chef, tu n'auras pas nos enfants. » Mais, à force de patience et d'efforts persévérants, le Père est venu à bout de gagner ce vieux renard qui, aujourd'hui, le considère comme son grand ami.

Il y a actuellement à l'école industrielle de Qu'Appelle dix-neuf enfants de cette réserve. Tous sont baptisés. Parmi eux se trouvent les enfants adoptifs du vieux chef. Il ne sera peut-être pas sans intérêt pour vous d'entendre raconter le premier voyage de Piapot pour amener ces enfants à l'école. C'est un épisode qui vous donnera une idée de la susceptibilité de ces sauvages et de la patience et des précautions dont il faut user avec eux. Après deux ans de pourparlers, d'avances et de politesses de toutes sortes, le P. Hugonnard était enfin parvenu à décider Piapot à amener lui-même trois enfants à l'école.

C'était une belle victoire. Le ministre qui demeurait auprès du chef n'avait jamais pu le gagner, ni l'acheter, et Piapot venait lui-même à une distance de près de 40 milles amener ces enfants à notre école. Aussi le Père ne se possédait-il pas de bonheur. Un incident de rien faillit tout faire échouer. A l'école, Piapot campa dans le parloir. Le lendemain matin, comme il vit qu'on balayait, il fut froissé dans son orgueil et crut qu'on faisait cela parce qu'on le trouvait trop malpropre. « Tu peux bien mettre mon lit dehors », dit-il au Père d'un air ironique auquel celui-ci ne prit pas garde d'abord et, ce disant, il sortit le fameux lit qui n'était ni plus ni moins qu'une couverture dont la couleur primitive avait été blanche, mais qui était alors de toutes les couleurs. En même temps il donnait à ses jeunes gens l'ordre d'atteler et de seller les chevaux pour le départ. Les jeunes enfants qu'il avait amenés à l'école, et qui ne consentaient qu'avec peine à renoncer au grand air de la liberté, ne se le firent pas répéter deux fois, et sans beaucoup plus de temps qu'il n'en faut pour le raconter, ils coururent d'un trait à une distance de plus de 1 mille. Là, ils attendirent leur père sur une hauteur d'où ils apercevaient l'école. Vous pouvez comprendre si le cœur du P. Hugonnard saignait. Au moment où il croyait ses efforts couronnés de succès, voilà que tout échouait. Il ne se tint pourtant pas pour battu. Le grand point était de gagner du temps. Il prit Piapot par le côté le plus sensible chez ce sauvage grossier, par l'estomac. Il le détermina à rester jusqu'après le déjeuner et à faire revenir ceux qui avaient pris les devants. Ce matin-là, pour la première et unique fois, il paraît que les bonnes Sœurs furent en retard. Elles mirent beaucoup de temps à préparer ce fameux déjeuner qui, en revanche, fut excellent. Après le déjeuner, quand on vint pour atteler

la voiture du chef, une roue se refusa obstinément à fonctionner. « Tu feras bien mieux d'attendre un peu, dit le Père qui savait peut-être pourquoi la roue ne marchait pas, notre charpentier et notre forgeron vont arranger ta voiture. Il ne convient pas à un chef comme toi de voyager avec une mauvaise voiture. » Quand la roue fut arrangée, il fallut bien lui donner une couche de peinture et lui laisser le temps de sécher. Enfin, comme le beau-frère du chef était indisposé, on propose de le faire soigner ; un bon remède le cloue à l'école pour la journée. Cependant, le P. Hugonnard s'efforçait de faire pénétrer quelques sentiments dans le cœur de Piapot qui finit par rendre les armes dans l'après-midi. Les trois enfants restèrent à l'école. C'était une bonne conquête ; Piapot gagné, il serait ensuite facile de décider les autres sauvages.

Ces trois enfants ont donné bien des consolations au P. Hugonnard. L'un d'eux, Samuel, a toujours été un vrai modèle sous tous les rapports. Dieu l'a bientôt trouvé mûr pour le ciel. Il est mort au printemps de l'année dernière dans les dispositions les plus édifiantes, après avoir donné pendant sa longue maladie un exemple constant de patience, de résignation et de piété. A la fin il demandait lui-même la grâce de mourir, non pour en finir avec ses souffrances, mais, comme il le disait, pour avoir le bonheur d'aller voir le Bon Dieu dans le ciel. Ses sentiments, au moment de sa mort, ont touché un vieux domestique protestant qui se trouvait présent et qui n'a pu retenir ses larmes. Le deuxième enfant de Piapot laissé à l'école était Michel, dont le P. Campeau a déjà raconté la conversion et le baptême dans une lettre publiée dans nos annales. Il persévère toujours dans ses bonnes dispositions. A la dernière fête de Noël dernier, il avait le bonheur de voir baptiser sa mère qu'il avait

lui-même aidé à instruire et à préparer au saint Baptême.

Outre les dix-neuf enfants qui sont à l'école industrielle, il y a maintenant chez Piapot quatorze catholiques. Piapot, lui, a toujours soin de nous répéter qu'il ne veut pas prier. Qui sait si ce n'est pas là un indice que la grâce le travaille plus qu'il ne voudrait le laisser voir ? Dans tous les cas, il n'a pas craint de renouveler encore tout dernièrement, devant l'agent et plusieurs païens, son consentement à ce que nous bâtissions une chapelle dans sa réserve. « Je ne prie pas, dit-il, mais il y en a qui prient parmi nous, puis il y a les enfants à l'école des Pères ; il leur faut une église à eux pour prier. » Ces trente-trois catholiques sont, nous l'espérons, le « grain de sénevé » qui continuera à croître et à se développer (1).

Il y aurait encore à parler d'un grand nombre d'autres réserves, celles de la montagne d'Orignal, de Indian Head, du lac des Noisettes, de Quil Lake, etc. ; mais je vous ai déjà retenu trop longtemps.

Enfin, une petite étape à l'école industrielle et je vous débarrasse de votre ennuyeux cicerone. Depuis 1889, le personnel de cette école a été considérablement augmenté. D'abord, pour le personnel dirigeant et enseignant, il y a aujourd'hui deux Pères Oblats, le R. P. Hugonnard, principal et directeur général de toute l'école, le R. P. Dorais, directeur des garçons, puis neuf religieuses, un teneur de livres, deux maîtres d'école, cinq instructeurs pour les différents métiers et enfin un employé qui remplit les fonctions de gardien du feu pendant l'hiver et de jardinier pendant l'été ; vingt en tout.

Le nombre des enfants inscrits en 1892 est de cent quatre-vingt-quatorze. C'est plus que le double de celui

(1) Au moment où je finis cette lettre, trois sauvages de la réserve de Piapot viennent demander à se faire instruire et baptiser.

qui avait été donné pour 1886 dans le rapport de Mgr Taché. De l'aveu de tout le monde, cette école est la meilleure de toutes celles tenues par le gouvernement. Voici ce qu'en disait l'inspecteur dans son dernier rapport : « L'intérieur de chacune des écoles des garçons et des filles est une merveille de propreté et d'ordre, à commencer par les salles de réception, les différentes salles d'école, les réfectoires, les dortoirs, etc. » Et cet inspecteur n'a que des louanges à donner dans tout son rapport. Cette école est la perle de nos Missions et notre principale espérance pour la conversion des sauvages. D'un seul coup, le samedi saint de l'année 1891, le R. P. Hugonnard présentait au saint baptême trente-quatre de ces enfants. L'année suivante il en avait encore une douzaine.

Que de traits consolants on pourrait citer ! Je me contenterai d'un seul. Il n'y a pas encore bien longtemps, une pauvre femme païenne était mourante dans la réserve de Piapot. Elle avait entendu parler des consolations et des espérances de la religion des « croyants » et elle désirait recevoir le saint Baptême. « Va donc chercher « l'homme de la prière », disait-elle à son mari, pour qu'il vienne laver mon âme par « l'eau de la prière » afin que je puisse aller voir le Grand Esprit. » Mais son mari, païen fanatique, ne voulut jamais lui procurer cette consolation. « Nous avons reçu nous aussi notre « manière de prier » et nous devons y mourir comme nos grands-pères, » lui répondait-il. L'infortunée malade eut beau insister, supplier, elle ne put pas obtenir d'autre réponse. Heureusement elle avait à l'école industrielle une fille déjà baptisée et bien instruite de sa religion. Cette enfant fut l'instrument dont Dieu se servit pour procurer la grâce du salut à cette pauvre femme.

Elle vint voir sa mère, et celle-ci se fit instruire

par elle pendant les moments que le mari païen était absent de la maison. « Répète-moi ce que t'a dit le prêtre, lui disait la malade; fais-moi connaître les paroles de la prière... » Elle put ainsi apprendre les principaux mystères. Puis enfin, profitant d'une occasion où elles étaient seules, la jeune fille, d'une main tremblante, versait l'eau du salut sur le front de sa mère pendant que ses lèvres prononçaient les paroles de la régénération : « Je te baptise au nom du Père, etc. » Quelques instants après, la malade expirait, toute consolée et pleine d'espérance. La pauvre Adeline (c'est le nom de la jeune fille), désormais orpheline, revint à l'école, heureuse d'avoir été l'instrument de la Providence pour donner la naissance spirituelle à celle de qui elle avait reçu la vie du temps. C'est elle-même qui donna ensuite ces détails au Père et aux Sœurs de l'école. Ces traits sont bien de nature à encourager ceux qui dirigent cette belle œuvre et à les dédommager des ennuis et des tracasseries auxquels ils doivent nécessairement se soumettre. Un autre sujet de consolation sont les morts édifiantes arrivées en grand nombre à l'école depuis sa fondation. Dans les premiers temps, le P. Hugonnard redoutait par-dessus tout ces morts; mais aujourd'hui il voit qu'elles ont été une vraie source de bénédictions pour son école, et le souvenir de l'édification laissée par ces chers enfants, avec la pensée que le Bon Dieu l'a choisi pour être l'instrument de leur salut éternel, est une de ses plus douces consolations. Voilà déjà plus de cinquante enfants moissonnés par la mort depuis la fondation de l'école. On aurait pu craindre que ces morts, si nombreuses, ne détournassent les sauvages de nous confier leurs enfants. Mais non ; ces morts ont été en réalité *semen christianorum*. Les enfants ont toujours continué à venir en plus grand nombre après

ces nombreux décès. Les chers petits qui nous ont quittés forment maintenant au ciel la portion la plus précieuse de la famille. Et comme l'ingratitude est inconnue au ciel, ils ne peuvent manquer de prier pour leurs bienfaiteurs et de protéger cette belle institution à laquelle ils sont redevables de leur salut éternel.

Je ne veux pas terminer cette lettre sans mentionner les principaux événements inscrits dans nos annales de Qu'Appelle depuis 1889. Il me semble que ce sont de ces souvenirs de famille qu'il ne faut pas laisser perdre. Je les citerai par ordre chronologique. D'abord, en juillet 1889, grande retraite donnée à nos catholiques en français par le R. P. Dazé et en anglais par le R. P. Fox. Cette retraite a fait un très grand bien à notre population, et nous soupirons après le jour où il nous sera encore permis de recommencer.

Le 12 octobre 1890 fut un grand et beau jour de fête à Qu'Appelle. Mgr Taché célébrait son quarante-cinquième anniversaire d'ordination sacerdotale, et il avait réglé l'itinéraire de sa visite pastorale de manière à se trouver au milieu de nous. Outre le bonheur de fêter cet anniversaire dans une maison d'Oblats et de missionnaires des sauvages, une raison spéciale attirait Monseigneur à Qu'Appelle ce jour-là. Vingt-cinq ans auparavant, à la même date, à la même fête de la Maternité de la Sainte Vierge, il était venu en personne jeter les fondements de la Mission de Qu'Appelle. Dans les immenses plaines qui se trouvent à l'ouest du vaste diocèse de Saint-Boniface, il n'y avait alors aucune Mission, aucune église, aucun missionnaire. Les pauvres sauvages qui les habitaient étaient encore tous plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. Mais Monseigneur avait pour devise : *Pingescent speciosa deserti*, et cette devise devait trouver son accomplissement dans cette nouvelle Mission qu'il venait

placer sous la protection si puissante de la Mère de Dieu. Après vingt-cinq ans, il revenait admirer l'œuvre de la grâce et remercier Dieu des bénédictions abondantes répandues sur cette portion de son héritage. Comme son grand cœur surabondait de joie en voyant ce qu'il voyait, en entendant ce qu'il entendait dans ces plaines, il y a un quart de siècle désertes ! Il y voyait vingt-trois sanctuaires ou tabernacles où le Dieu de l'Eucharistie était gardé et immolé pour le salut des pauvres pécheurs et pour la conversion des chers sauvages à qui il avait voué sa vie. Il y voyait de nombreux et zélés missionnaires continuellement occupés à la grande œuvre de l'évangélisation. Il y voyait des centaines de chrétiens fervents. Puis il y entendait ces cent cinquante enfants, naguère encore tous païens, chanter avec une piété et un entrain admirables les louanges du Bon Dieu et de sa Sainte Mère, *Laudamus te,* etc. *Kitatamiskatin Jesus wekawismisk* (Je vous salue, Mère de Jésus), etc. Enfin il allait dans un instant faire descendre le Saint Esprit sur soixante-neuf de ces pauvres enfants des prairies. Quelles douces larmes tombaient des yeux du Pontife pendant qu'il nous communiquait ses impressions et nous disait la joie de son âme ! Et comme son émotion se communiquait à tout son auditoire ! Malgré l'état de maladie de Monseigneur, malgré les fatigues causées par plusieurs voyages faits la semaine précédente, Sa Grandeur voulut prêcher en trois langues : en français, en anglais et en cris. C'est un jour dont le souvenir sera longtemps vivant à Qu'Appelle.

Le lendemain, 13 octobre, ramenait le quarante-cinquième anniversaire d'Oblation perpétuelle de Monseigneur. Nous aurions bien voulu conserver ce vénéré Père au milieu de nous en un pareil jour. Il nous exprima le plaisir qu'il aurait eu lui-même de célébrer cette fête

si chère à son cœur dans une maison d'Oblats et de missionnaires des sauvages. Mais l'Oblat doit être avant tout l'homme du devoir. Des circonstances impérieuses nécessitaient le départ de Monseigneur, et nous dûmes nous contenter des premières vêpres et souhaiter à Sa Grandeur bonne et heureuse fête pour le lendemain. C'est à l'occasion de cette fête que Monseigneur eut la bonté de nous promettre les dons si généreux qui nous ont si puissamment aidés à construire nos chapelles dans les Missions sauvages. Le développement de ces Missions est le constant objet de ses préoccupations en même temps qu'une source de douces consolations pour son cœur d'évêque missionnaire. Il nous disait encore, l'automne dernier, qu'une de ses plus grandes peines, lors de la division de la province ecclésiastique de Saint-Boniface en plusieurs diocèses ou vicariats, avait été de voir qu'il n'y avait encore aucune Mission sauvage organisée dans la portion qui lui était échue. Et il nous répétait que sa joie était maintenant bien grande en voyant ces Missions prendre tous les jours de nouveaux développements.

Au commencement de l'année 1892 je lui annonçais que, pendant l'année précédente, nous avions enregistré cent quatre baptêmes de sauvages.

« Quelle belle moisson ! répondait-il, jugez de l'allégresse que j'en éprouve. Que Dieu en soit béni ! et vous, mes fils, mes frères, mes amis, je vous remercie de la gloire que vous procurez à Dieu, de la consolation que vous me procurez à moi-même. Je pourrais dire mon *nunc dimittis*, mais j'aime mieux vivre pour aller vous voir au moins encore une fois et remercier Dieu avec vous des prodiges opérés dans la chère vallée de Qu'Appelle. Mille amitiés à vos zélés compagnons, je vous bénis tous ainsi que vos chers fidèles et même les pauvres infidèles

afin que Dieu nous ait tous pour siens et que nous l'aimions et le servions fidèlement.

« Votre frère affectionné, etc. »

Je me suis permis cette citation, mon très révérend Père, parce qu'elle vous fera comprendre mieux que tout ce que je pourrais vous dire quel père et quel ami nous trouvons toujours en Monseigneur et quels encouragements Sa Grandeur sait toujours donner à ses missionnaires, au spirituel comme au temporel. Une autre date précieuse pour nous, c'est celle du 18 octobre 1892. Ce jour-là, le R. P. Martinet, alors Visiteur Général de la province de Canada, était au milieu de nous, et il donnait la confirmation à quatre-vingt-dix-neuf de nos fidèles. Il était venu en compagnie du R. P. Lefebvre, Provincial du Canada, et de notre R. P. Vicaire. Cette visite privilégiée est bien de celles qui contribuent fortement à nous faire goûter le *quam bonum et quam jucundum* de la vie religieuse, et à resserrer les liens qui unissent tous les membres d'une famille religieuse à leurs premiers supérieurs. Que ces bons Pères soient bénis pour le bonheur et l'honneur qu'ils nous ont procurés en cette occasion ! Enfin, quelques mots seulement d'une belle fête que nous avons eue le 9 octobre 1892 : la bénédiction de cinq cloches, dont quatre pour nos Missions sauvages. La maladie a empêché Mgr Taché de venir faire cette consécration ; mais nous avons eu, quand même, la consolation de voir cette cérémonie présidée par un évêque Oblat et missionnaire des sauvages. Mgr Pascal, Vicaire apostolique de Prince-Albert, avait bien voulu accepter l'invitation que nous lui avions faite de venir prendre, dans cette fête, la place de notre vénéré archevêque. Le R. P. Royer prêcha en français, le R. P. Vicaire en sauteux et le R. P. Blais en anglais. Après la cérémonie religieuse, tous nos chrétiens, riches et pauvres,

blancs et sauvages, étaient invités à prendre part à un banquet, qui nous rappelait les agapes des premiers âges du christianisme. Pour plusieurs, ce n'a pas été la partie la moins intéressante de la fête. Le soir, les enfants de l'école industrielle nous donnaient une charmante représentation dramatique et musicale. Somme toute, cette journée fut une belle fête et elle contribuera, nous l'espérons, à entretenir l'esprit d'union et de charité entre les fidèles et leurs missionnaires.

Entre autres noms, ces cloches ont reçu, à leur baptême, le nom de notre T. R. P. Général et ceux de chacun des Pères de l'administration générale. Elles seront la voix des missionnaires Oblats de Marie Immaculée au milieu des vastes plaines du Nord-Ouest. Placées dans les principaux centres de nos Missions sauvages, elles seront *vox clamantis in deserto : Parate viam Domini.* En même temps qu'elles appelleront les fidèles aux saints exercices du culte et de la prière publique, elles inviteront les pauvres païens à venir se ranger sous la houlette du bon Pasteur. Puissent-ils écouter cette voix et réaliser bientôt la parole de Notre-Seigneur : *Vocem meam audient, et fiet unum ovile et unus pastor.* Il en sera ainsi, mon très révérend Père, si nous recevons le renfort dont nous avons besoin pour continuer et développer nos œuvres. Il semble que nous pouvons répéter à nos supérieurs ces paroles de nos Saints Livres : *Levate oculos vestros et videte regiones quia albæ sunt jam ad messem.* En effet, outre nos 1 600 catholiques, ces 3 240 sauvages encore plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie et de l'ignorance, voilà bien une belle moisson à cueillir. Il est incontestable qu'il y a, chez les sauvages, un mouvement continuel de conversion. La grâce fait son œuvre lentement, mais elle la fait. Nos sauvages affectent souvent l'indifférence, mais ils sont loin d'être aussi insensibles qu'ils en ont l'air.

Très observateurs, ils examinent et remarquent tout ; une parole, un geste, etc., rien de ce que nous faisons ne leur échappe. Rarement ils communiqueront leurs impressions ; mais la parole dite, l'exhortation donnée, l'acte de charité exercé à leur égard, tout reste dans leur esprit. C'est une semence qui, fécondée par la grâce de Dieu, germera peu à peu et produira son fruit.

Nous avons actuellement ici un sauvage d'une conduite et d'une piété exemplaires, parfaitement instruit de sa religion, généreux, plein d'esprit de foi ; je l'ai vu, au plus fort de l'hiver et à un moment où il croyait n'être vu de personne, se découvrir et tomber à genoux sur la neige pour réciter l'*Ave Maria* pendant que la cloche de la Mission sonnait l'*Angelus* du soir ; son grand bonheur aujourd'hui est d'accompagner le missionnaire dans les réserves sauvages et de l'aider à instruire ses pauvres amis sauvages. Il me racontait, l'autre jour, comment il a été porté à embrasser la religion. Une simple marque d'attention et de bonté de la part d'un missionnaire a commencé cette conversion. Un jour, pendant que les sauvages étaient campés dans la prairie, il y a dix-sept ans, deux missionnaires arrivent tout à coup dans le camp ; l'un d'eux va droit à mon «Iétoïss», lui parle avec bonté, s'informe de sa famille, etc. Cette marque d'attention suffit pour toucher son cœur ; il aima, dès lors, la religion de ces hommes de la prière qui cependant n'avaient fait que passer dans le camp. Il ne manifesta d'abord ses sentiments à personne, mais sa pensée allait à ces prêtres qui s'étaient montrés si bons à son égard ; s'enhardissant peu à peu, il en parla aux métis qu'il eut occasion de rencontrer ; il apprit même le signe de la croix, et quand, cinq ans plus tard, le R. P. Decorby lui demanda s'il n'aimerait pas à se faire chrétien : « Oui, répondit-il, je serais bien content ; in-

struis-moi, baptise-moi. » Et ce disant, il se jetait à genoux et faisait un grand signe de croix. Quelque temps après, il était suffisamment instruit et recevait le saint baptême avec sa femme et ses deux enfants.

La grâce, qui avait préparé cette âme pendant plusieurs années, continue de faire la même chose avec nos païens d'aujourd'hui, et je ne doute pas que, parmi ceux-mêmes qui paraissent les plus insouciants, il n'y en ait un bon nombre actuellement sollicités par la grâce et qui, tôt ou tard, se rendront à son appel. Il y a, parmi ces pauvres sauvages, bien des « nicodèmes » qui redoutent les sarcasmes et les moqueries de leurs compatriotes païens, mais qui, au fond, aiment notre sainte religion. Peu à peu, la grâce les fortifiera et leur donnera le courage de tout braver pour devenir chrétiens. Une conversion vient rarement seule ; elle en amène toujours plusieurs autres. Nos enfants de l'école industrielle nous en ont déjà fourni plusieurs exemples. Une petite fille, que nos Pères avaient autrefois adoptée à la Mission du Sacré-Cœur, a été, à elle seule, l'occasion de la conversion de treize membres de sa famille. Que de faits de ce genre nous pourrions citer ! Nous avons donc bon espoir. Mais, en répétant les paroles de Notre-Seigneur : *Messis quidem multa*, nous avons aussi la douleur d'ajouter : *Operarii autem pauci.* Si l'on tient compte des distances, des nombreux postes à visiter, du chiffre de la population, des différentes langues à parler, il est impossible de ne pas reconnaître que nous ne sommes pas assez nombreux pour répondre à tout. Nous prions le Grand Maître de la moisson d'envoyer de bons ouvriers, mais nous nous permettons aussi de prier ses intendants, nos bons supérieurs, de se souvenir de nous dans la répartition de ces ouvriers, de nous envoyer de vaillants missionnaires et aussi de bons Frères convers qui puissent

accompagner les Pères dans leurs courses apostoliques, leur permettre, en s'occupant des soins matériels, de donner plus de temps aux œuvres du ministère, et leur procurer en même temps les avantages de la vie de communauté ; et, nous osons le promettre, notre chère Congrégation récoltera bientôt ici ces moissons abondantes qui sont une si grande joie pour le cœur du Père de famille.

Enfin, me voilà au bout. En parcourant cette longue lettre, vous aurez trouvé sans doute que je suis un peu comme certaines personnes qui se font prier des heures pour chanter et qui, une fois parties, n'en finissent plus. Je vous dirai comme elles : « Excusez-la. » Oui, mon très révérend Père, pardonnez la longueur et la monotonie de cette lettre ; et puisque vous êtes notre Père et Supérieur, veuillez nous accorder à tous une de vos meilleures bénédictions.

Je me souscris avec beaucoup de respect votre dévoué et affectionné en N.-S. et M. I.

J.-P. Magnan, o. m. i.

VICARIAT DE JAFFNA.

LETTRE DU R. P. JULES COLLIN AU R. P. SOULLIER.

Trincomalie, 10 octobre 1892.

Mon révérend et bien-aimé Père,

Je vais tâcher d'accomplir ma promesse en vous racontant les principaux événements de cette petite Mission pendant l'année qui vient de s'écouler.

Quand je vous adressais ma dernière lettre, au commencement de juin 1891, je crois, le P. Aimé Delpech était mon socius. A cette époque, le P. Boury vint grossir

notre petite communauté. Il avait été gravement malade, et l'on pensait avec raison que le climat chaud et sec de Trincomalie lui serait favorable. En effet, il reprit des forces, si bien que, lorsque au mois de février 1872, après la retraite annuelle, le P. Delpech fut chargé de la Mission de Mirusivillu, le P. Boury le remplaça dans les fonctions de vicaire, et maintenant que je suis impotent, il fait seul tout le gros du travail.

Dans le courant de l'année, nous avons eu quelques visites. D'abord, le P. Jean Roux nous arrivait malade de Batticaloa. Sur l'ordre formel du médecin du fort, il fallut l'emmener sans délai respirer l'air des montagnes de Gussalawa. Le P. Delpech se chargea de l'accompagner et de le soigner tant qu'il fut nécessaire.

Une autre visite fut celle du P. Jourd'heuil, le solitaire de Mullativu, qui venait faire ses approvisionnements spirituels et temporels. Ce fut un bon temps pour nos chanteurs, aux exigences desquels ce cher Père se prêta de la façon la plus charitable, et à qui il fit exécuter une de ses pieuses et harmonieuses messes à deux voix.

Une visite d'un autre genre, terrible comme la verge du Tout-Puissant, bien qu'accompagnée de miséricorde, fut celle du choléra.

Ce fut le 14 novembre 1891 que le fléau éclata ici comme un coup de foudre. Appelé auprès d'un malade, je lui trouvais tous les symptômes de la maladie, terreur de nos Indiens. Presque en même temps, quatre autres personnes étaient attaquées. Rentré à la maison, je voulus préparer mes compagnons à l'épidémie que je prévoyais; car, après tout, pensais-je, ils n'ont encore jamais vu cela, et quelque bon religieux que l'on soit, on est homme, et la nature a ses répugnances; or, en temps de choléra, rien n'est plus dangereux que la peur. Mais, aux premiers mots, quelle ne fut pas mon admi-

ration de trouver que mes deux compagnons étaient déjà à la hauteur des vétérans ! Le P. Delpech, avec son zèle de flamme, ne voyait que le bien qui résulterait de ce fléau pour les âmes ; il était dans l'enthousiasme. Cependant l'épidémie étendait ses ravages. Le gouvernement prit tout de suite des mesures pour l'enrayer, et ses employés, magistrats et médecins déployèrent beaucoup de zèle ; mais comme ce zèle n'était pas suffisamment assaisonné de discrétion, il excita l'indignation et la résistance du peuple. Les musulmans et les païens en vinrent jusqu'à rouer de coups le premier magistrat, M. Nevill. Quant à nos chrétiens, grâce à la médiation des missionnaires, dont la présence au milieu d'eux leur donnait confiance et adoucissait les rigueurs des employés du gouvernement, ils ne prirent aucune part aux émeutes et furent par conséquent exempts de châtiments.

Le gouvernement avait établi en dehors de la ville deux hôpitaux pour les cholériques ; chaque jour nous allions les visiter. Le P. Boury, encore convalescent, voulut absolument prendre part aussi à ces visites. Là, nous avons pu donner plusieurs baptêmes *in extremis*. Pour nos chrétiens, ils recevaient généralement les derniers sacrements avant d'aller à l'hôpital, car ils étaient bien plus pressés d'appeler le prêtre que le médecin.

Un certain nombre de familles voyant que leurs habitations malsaines étaient un foyer d'infection, se décidèrent à les quitter. On leur permit d'aller s'établir autour de l'église de Manganay, à 6 milles de Trincomalie, et le R. P. Delpech alla se fixer au milieu d'elles. Pendant trois semaines, il resta là, dans l'église transformée en hôpital, remplissant les fonctions de prêtre, de magistrat, de médecin et d'infirmier. Le gouvernement se montra généreux à cette occasion ; il fournit les

vivres pendant tout ce temps. M. Nevill, notre sous-préfet, généralement assez peu aimable pour les catholiques, étant allé visiter cet établissement, en revint enthousiasmé du dévouement du missionnaire.

« Dites à ce Père de ne pas tant s'exposer, me disait-il ; il va se tuer. » Puis, il envoyait une demi-bouteille d'eau-de-vie qu'il avait étiquetée en français : « Médecine pour le P. Delpech : *une petite verre* à prendre tous les soirs. »

Cependant, le choléra n'était pas sans avoir un bon effet. Quel éloquent missionnaire ! Jamais nous n'avions vu pareille piété. Tous les soirs l'église se remplissait pour la récitation du chapelet et de nombreuses litanies.

Le jour, les confessionnaux étaient assiégés ; là devait se passer presque tout le temps laissé libre par la visite des malades. Ce fut alors que le P. Boury se lança, quoiqu'il eût peu de temps pour apprendre la langue. Enfin, il fut décidé que, le jour de l'Immaculée Conception, nous ferions une grande procession de pénitence pour obtenir la cessation du fléau. Ce jour-là, le P. Delpech n'était pas encore revenu de Manganay ; à huit heures, le P. Boury chante la grand'messe, et pendant ce temps je suis appelé encore pour un cas de choléra. Après la grand'messe la procession commence ; on s'avance sur deux lignes, portant les statues des saints, chantant le rosaire et les litanies. Nous parcourons ainsi pendant deux heures toute la ville, les quartiers infectés, même ceux habités par les païens et les musulmans. Partout la population témoigne d'une sympathie respectueuse. Seuls, deux protestants, le médecin et un inspecteur, s'efforcent de montrer leur mécontentement. Trois fois, ils traversent la procession ; mais la troisième fois, ils se voient obligés d'arrêter leur voiture et leur cheval menace de tout briser, tandis que nos jeunes gens sentent

le sang bouillir dans leurs veines, et ce n'est que grâce à la présence du missionnaire que ces messieurs doivent l'avantage de n'avoir pas reçu quelques contusions. Cependant cet incident ne pouvait passer sans réclamation ; les journaux en furent saisis et un mémoire fut adressé au gouverneur de la colonie par quelques-uns des principaux catholiques de l'endroit. Son Excellence fit, en réponse, adresser quelques excuses dont on se contenta pour cette fois.

Depuis la procession jusqu'au jour de Noël, c'est-à-dire pendant dix-sept jours, il n'y eut pas un seul cas de choléra parmi les catholiques, bien que l'épidémie continuât avec la même violence à sévir parmi les païens, les musulmans et les rares protestants de l'endroit. Les musulmans et les païens se mirent aussi à faire des processions et maintes cérémonies ; mais les brahmes eurent beau attacher le démon du choléra à un pieu, immoler des boucs, etc., le fléau ne voulait pas les quitter.

A partir de Noël et pendant les premiers jours de janvier, il y eut de nouveau quelques victimes parmi nos chrétiens, ce qui fut attribué à la faute commise par quelques-uns de prendre part à des cérémonies païennes.

Après le choléra, l'événement le plus important de l'année a été le travail d'embellissement et d'agrandissement de l'église. Après environ deux ans d'efforts obstinés, l'œuvre est terminée, et la demeure du vrai Dieu s'élève enfin au-dessus des temples des fausses divinités ; la croix brille à 20 mètres de hauteur au-dessus d'un gracieux dôme en fer, et sous le dôme un autel de style roman, brillant de propreté dans sa simplicité, fait l'admiration non seulement des indigènes, mais même des Européens, qui ne croyaient pas nos gens si artistes. Le

plan de l'autel est dû au talent du F. Baud, novice à Jaffna. Nous venons d'ouvrir le nouveau sanctuaire; en ce moment on fait une grande neuvaine avec illuminations, vêpres et bénédiction tous les soirs; la neuvaine doit se terminer par la grand'messe et une procession, le dimanche 16 octobre. Malheureusement, je suis obligé de laisser faire tout le travail par le P. Boury; c'est tout juste si je puis me traîner jusqu'à une chaise dans le sanctuaire pour la prédication.

Pour faire cette bâtisse, il fallait des fonds ; les souscriptions, dans une population pauvre comme la nôtre, ne montent pas bien haut. Le gouvernement anglais m'a alloué environ 600 francs, à cause des soldats qui fréquentent notre église. Monseigneur a bien voulu me faire don de 400 francs et des verres de couleur pour les dix fenêtres au-dessous du dôme ; il fallait s'ingénier de toutes les manières pour faire face aux dépenses. Le P. Boury ayant reçu de sa mère une caisse d'objets pieux: chapelets, images, statuettes, etc., en donna la plus grande partie qui fut mise en vente au profit de l'église; naturellement, on avait fixé des prix de fantaisie et une somme de près de 400 francs fut ainsi réalisée. Un peu plus tard, nous commencions une loterie. Les chrétiens donnaient des lots : qui un bœuf ou une charrette, qui une table, une chaise ou toute autre chose. Les païens et les musulmans prirent la plus grande partie des billets et nous avons pu, de ce chef, récolter environ 1 500 francs; c'est ainsi que, petit à petit, nous avons pu faire face à la dépense énorme, pour ce pays-ci, de 12000 francs. Enfin, grâce à Dieu, ce labeur ingrat est terminé. Notre Seigneur repose sous un toit convenable; nos chrétiens sont fiers de leur église et y prennent plus d'intérêt.

Comme nouvelle entreprise, nous avons commencé une école industrielle. Ce n'est qu'un humble début :

une classe de menuiserie qui se donne sous un hangar de feuilles de cocotier ; mais, avec l'aide de Dieu, j'espère que l'œuvre se développera ; d'autres métiers s'ajouteront peu à peu à celui de menuisier. Nos jeunes garçons ainsi formés seront moins exposés aux tentations ; ils s'assureront un gagne-pain pour l'avenir, et surtout en prenant les devants sur les protestants, nous ôtons à ceux-ci le moyen de nous enlever nos pauvres brebis. Les congrégations se soutiennent, mais sans avoir toute la vie qu'elles devraient. Je ne m'en suis pas assez occupé cette année. Celle qui marche le mieux, c'est la Congrégation de Saint-Louis de Gonzague pour les enfants de chœur. Fondée par le P. Aimé Delpech, elle fait des progrès solides, grâce aux soins vigilants et persévérants du P. Boury.

Missions du dehors. — La chrétienté de Kottiar a fait un pas en avant. Les chrétiens de cet endroit, au nombre de trois cents environ, étaient réduits à la plus grande misère et à une sorte d'esclavage vis-à-vis des mahométans ; leur vieille église était en ruines et ils ne faisaient pas grands efforts pour achever la nouvelle. Convaincu que la meilleure manière de les tirer de leur apathie serait de leur procurer le moyen de secouer le joug des mahométans et de retirer un petit revenu pour leur église, je fis appel aux âmes charitables de France par l'entremise des *Missions catholiques*. Une personne généreuse, qui a gardé l'anonyme, m'envoya 1 000 francs avec lesquels j'achetai un bateau comme ceux qui font le commerce à travers la baie, entre Trincomalie et Kottiar ; je le baptisai *Saint-Antony*, le bénis, l'armai d'une médaille de saint Benoît à la proue et le livrai à mes chrétiens pour qu'ils le fassent manœuvrer au profit de leur église.

Voilà mes gens enthousiasmés. Bientôt, ils me demandent un maçon pour achever les murs de la nouvelle

église. J'y consens à condition que les matériaux de construction, briques, sable et chaux, ainsi que les bois nécessaires pour les échafaudages seront sur le terrain. On me dit qu'ils y sont. Je ne pouvais le croire, me souvenant de la peine que j'avais eue précédemment à faire faire un peu de chaux. Cependant je me rends, embarqué sur le *Saint-Antony*. La réception est des plus chaleureuses ; mais ce qui me réjouit le plus, c'est de voir, dès en arrivant, les perches qui s'élèvent tout autour du mur : tout était prêt. On se met à l'ouvrage avec ardeur ; les hommes, divisés par escouades, se remplacent au travail, et au bout de trois semaines les murs étaient achevés. Le bateau vogue admirablement et apporte chaque semaine son petit tribut à l'église ; nul doute que celle-ci ne soit couverte l'année prochaine et que d'ici quelques années le village de Kottiar ne présente l'aspect d'une petite Mission modèle.

Au mois de juin dernier, la fête de saint Antoine a été célébrée à Kottiar avec une pompe jusque-là inconnue dans ces parages. Une quarantaine de Trincomaliens y étaient venus avec un canon et force drapeaux. La journée s'était passée à décorer et à préparer des feux d'artifice. Le soir, il y eut une procession grandiose à travers le village ; malgré la frayeur des pauvres Kottiariens, qui craignaient une attaque des musulmans, tout s'est passé de la façon la plus satisfaisante.

A 5 milles de notre église de Kottiar se trouve le village de Patchanour ; parmi les habitants il y a quelques chrétiens, dont deux jeunes ménages. Lorsque le P. Delpech alla faire la visite de Kottiar, en 1891, je l'engageai à aller voir si l'on ne pourrait pas faire quelque chose à cet endroit, établir une petite église que le missionnaire pourrait visiter tous les ans ; car des chrétiens sans église sont bien exposés à se perdre, tandis qu'une cha-

pelle visitée régulièrement devient facilement un moyen de conversions. Le P. Delpech n'est pas homme à traîner les choses en longueur. A peine la Mission de Kottiar terminée, il charge son *presbytère* (en feuilles de cocotier) sur une charrette et va le planter sous forme de petite chapelle à Patchanour. Depuis lors, nous payons un maître d'école qui fait la classe à tous les enfants tant païens que chrétiens. Il ne serait pas impossible que tout le village devînt chrétien d'ici peu.

Manganay, dont j'ai déjà parlé à propos du choléra, prend de l'importance ; il y a une dizaine de familles chrétiennes. Nous y avons mis un maître d'école qui veille aussi à la propreté de l'église et préside aux prières le dimanche. L'église a aussi été mise en état et décorée d'un petit clocheton.

Valvery était autrefois un village à 7 milles de Trincomalie sur la route d'Anuradjapura. L'étang qui fournissait l'eau pour la culture du riz ayant été négligé, la digue s'était complètement rompue ; le village fut peu à peu abandonné et les champs sont redevenus forêt. Cependant l'église, dédiée à saint Jacques, existe encore, et elle possède 8 acres (un peu plus de 3 hectares) de terrain. J'ai entrepris de reconstituer là un village chrétien. Pour cela, j'ai loué le terrain de l'église pour cinq ans à un chrétien un peu entreprenant, qui le défriche et le cultive. Je voudrais persuader à plusieurs familles d'aller s'y établir au lieu de ne compter que sur les misérables gages que l'on gagne en ville. Malheureusement, parmi nos chrétiens, il n'y en a guère qui aient assez d'avances pour vivre en attendant la récolte. J'espère cependant qu'avec de la persévérance on arrivera à faire là un joli établissement.

Manganay et Valvery sont des lieux de pèlerinages très chers à nos Trincomaliens. Pendant la belle saison,

ils s'y rendent fréquemment et aiment à y passer la journée du dimanche après les fatigues de la semaine. Pendant longtemps nous tenions l'église de Manganay fermée le dimanche, pour porter les gens à assister à la messe à Trincomalie ; mais maintenant qu'il y a là une petite population catholique, il est important que, le dimanche, les chrétiens se réunissent à l'église pour au moins y réciter des prières s'ils ne peuvent assister au saint sacrifice. C'est pourquoi nous avons mis en cet endroit un catéchiste-maître d'école. Nous sommes aussi allés plusieurs fois y dire la sainte messe le dimanche, en prévenant d'avance, afin que les Trincomaliens pussent choisir ce jour pour leur pèlerinage.

Un grand événement pour Manganay a été la représentation dite *Vasappu*. Malgré leur caractère religieux, nous n'aimons guère ces représentations à cause des abus dont elles sont souvent l'occasion. Mais on ne peut pas toujours refuser la permission demandée, car alors les choses se feraient sans permission et, par conséquent, sans contrôle. J'avais donc fini par permettre le Vasappu et promis de m'y rendre. On devait commencer de bonne heure afin de terminer le soir vers 10 heures. Mais plusieurs obstacles, qu'il serait trop long de détailler, m'empêchèrent d'arriver avant le coucher du soleil. Ce ne fut pas plus mal. A 8 heures on commence le chapelet et autres prières; cela dure une heure. Alors on se rend dans l'espace choisi à côté de l'église où deux estrades sont élevées en plein air pour les acteurs; ceux-ci se sont préparés par la confession à leur importante fonction. Une foule énorme se remue sur la place et s'accroupit peu à peu autour des estrades ; on dirait que tout Trincomalie s'est donné rendez-vous ici. Bientôt le tambour et des décharges de fusils annoncent l'arrivée des acteurs ; ce sont trois rois païens et trois rois

chrétiens, tout habillés de soie et de papier doré et couronnés d'énormes diadèmes. La pièce commence, elle est toute en poésie et chantée ; les rois païens posent des questions aux rois chrétiens qui leur expliquent la doctrine chrétienne ; à la fin, les rois païens se déclarent convertis et tous ensemble viennent s'agenouiller devant la statue de la Sainte Vierge. Il est alors 3 heures du matin ; je commence la sainte messe, je prêche ; à 4 heures tout est fini et la plupart reprennent le chemin de leurs pénates ; moi-même j'étais de retour à Trincomalie à 7 heures du matin.

Les Indiens ont la passion des pèlerinages. Tous les ans, deux cents chrétiens environ se rendent de Trincomalie à Madhu, une distance de plus de 80 milles à travers les forêts. Ils tâchent toujours d'arriver à Madhu pour la fête de la Visitation, lorsque les fidèles accourent de tous côtés et se trouvent réunis par milliers. Ces grandes réunions ont quelque chose d'imposant et qui remue le cœur; aussi conçoit-on aisément que chacun désire en faire partie; mais elles ne manquent pas d'inconvénients. Impossible de procurer des abris à tout ce monde ; on campe donc sous les arbres de la forêt ; cela va bien tant qu'il fait beau ; mais vienne un peu de pluie, une maladie peut se déclarer, et le Père administrateur du pèlerinage est dans des transes continuelles. Et puis, ce que le grand nombre des pèlerins ajoute à l'enthousiasme, il l'enlève à la piété recueillie. On a beau se multiplier, les Pères ne peuvent être assez nombreux pour pourvoir aux besoins spirituels d'une pareille foule.

C'est pourquoi j'ai voulu essayer de remédier, pour ma part, à cet inconvénient en désignant une date différente pour le pèlerinage des Trincomaliens; et afin de les encourager à accepter ce changement, je promis qu'un Père se mettrait à leur tête. Le jour fixé pour le départ

était le soir de l'Assomption, fête patronale de notre église ; cette fête terminée, les Pères ont un peu de loisirs, et les écoles étant alors en vacances, cela ne dérange rien. En 1891, ce fut le P. Aimé Delpech qui conduisit le pèlerinage ; cette année j'en ai pris moi-même la direction.

La caravane se composait d'une centaine de personnes et d'une vingtaine de charrettes traînées chacune par un tout petit bœuf du pays. La plupart des pèlerins vont à pied, même des vieillards et des femmes chargées de leurs petits enfants ; quelques-uns portent leurs provisions de route sur la tête. On voyage à petites journées, surtout le matin et le soir pour éviter la chaleur. Le matin on dit la sainte messe, dès 3 heures environ, et l'après-midi on récite le chapelet avant de se remettre en route. Monseigneur et le Père administrateur de Madhu ont été très satisfaits de cette tentative de pèlerinage de paroisse ; les missionnaires aussi ont été très satisfaits du résultat, tous les pèlerins s'étant approchés des sacrements au sanctuaire de Madhu.

J'ai aussi fait une excursion de « découverte ». Au treizième mille, à un endroit nommé Tambalagâmam, j'ai trouvé une pauvre famille de laveurs catholiques. Ce Tambalagâmam est une réunion de quatorze hameaux ; l'eau y est abondante, amenée par un canal du grand réservoir de Kandalâï. Il y a là d'immenses temples païens et une école protestante.

Ces protestants nous coupent toujours l'herbe sous le pied.

L'étang ou réservoir de Kandalâï est une magnifique nappe d'eau ; la digue, d'ancienne construction, mais nouvellement réparée, a 60 pieds de haut ; c'est sur cette digue que passe la route et qu'est construite la « Rest house ».

Le village est situé au-dessous de la digue ; il se compose d'environ trente habitations. La population se partage en païens et mahométans ; il y a une mosquée couverte en chaume et un temple orné de colonnes, mais pas d'école. Si nous pouvions en établir une, ce pourrait être une pierre d'attente et mener plus tard à quelque chose de plus important. Kandalâï est un endroit d'avenir.

Sur ma route, j'eus occasion de parler avec les païens ; le sujet de notre conversation était Notre-Dame de Madhu, en laquelle ils ont la plus grande confiance. « Si nous tombons malades, disaient-ils, nous n'avons qu'à crier *Mâthâvê!* Mère ! et elle nous guérit. » Je tâchais de leur faire comprendre que si la Sainte Vierge leur fait tant de faveurs temporelles, c'est pour les amener à désirer un bien beaucoup plus important, le salut éternel. Pauvres gens simples et ignorants ! Certainement le Bon Dieu aura pour eux beaucoup de miséricorde ; à nous de mettre à profit leur confiance en celle qu'ils appellent la *mère de Madhu* pour les instruire et les amener à la vraie religion. Il semble que tel est le but de la divine Providence dans nos grands pèlerinages.

Avant de terminer ce rapport, je dois un hommage spécial à l'humble dévouement des Sœurs de la Sainte-Famille. Leur œuvre ici est entourée de mille difficultés et, humainement parlant, fort peu encourageante. Cependant, elles s'y consacrent avec une persévérance et une générosité d'autant plus méritoires qu'elles n'ont pas, pour les soutenir, les succès brillants qu'on trouve ailleurs. Leur école tamoule est assez nombreuse, mais l'école anglaise ne profite qu'à un petit nombre d'enfants ; la plupart des jeunes filles anglaises appartiennent à des familles de soldats qui ne font guère que passer ; elles entrent à l'école au milieu d'une année et en sortent

au milieu de l'année suivante. Il est pourtant nécessaire d'avoir une école anglaise pour les enfants des quelques familles catholiques de Trincomalie qui parlent cette langue. Le couvent nous est aussi d'un grand secours pour recevoir et préparer les jeunes filles qui désirent le baptême. Tout ce que nous pouvons souhaiter pour le couvent de Trincomalie, c'est qu'il se développe et qu'il étende de plus en plus la sphère de son influence. Monseigneur a pu, cette année, ajouter une belle propriété à l'enclos que les Sœurs possédaient déjà ; espérons que c'est un gage de l'accroissement que l'œuvre prendra d'ici peu sous tous les rapports.

Depuis que le nouveau sanctuaire de l'église paroissiale est terminé et que nous avons un autel et une sacristie convenables, j'ai prié nos Sœurs de vouloir bien se charger de leur entretien ; elles ont accepté avec empressement et s'occupent de ce soin avec autant de zèle que d'habileté.

Voici, pour conclure, le résultat de notre ministère pendant les douze mois écoulés (1891-1892) :

Baptêmes d'enfants de parents chrétiens..	122
— — païens.....	122
— d'adultes païens.....	16
Mariages.....	32
Absolutions.....	5922
Communions.....	4397
Viatiques.....	57
Extrême-onctions.....	86

Enfants dans les écoles : garçons, 274 ; filles, 184 : total, 458, parmi lesquels : catholiques, 362 ; protestants, 8 ; païens, 69.

Veuillez agréer, mon révérend et bien cher Père, l'expression de mon affection respectueuse et dévouée en N.-S. et M. I.

J. Collin, o. m. i.

MAISONS DE FRANCE

MAISON DE SAINT-ANDELAIN.

LETTRE DU R. P. YUNGBLUTH AU DIRECTEUR DES ANNALES.

Aunay-en-Bazois, 11 mars 1893.

Mon révérend Père,

Il y a bientôt cinq ans que les annales n'ont plus parlé de Saint-Andelain.

En ce qui me concerne, j'ai dû m'en tenir à un compte rendu envoyé, chaque année, à notre vénéré et si regretté T. R. P. Général.

Aujourd'hui, notre Maison se compose des RR. PP. Zabel, curé, et Clovis Bernard, vicaire administrateur, assesseurs tous les deux ; Reynaud, Paquet, Cotarmanach et Yungbluth, missionnaires ; et des FF. Cornu, Boutreau et Fontaine.

Matériellement, nous ne sommes plus chez nous. Notre maison, vendue à nos insignes bienfaiteurs, après les expulsions, est généreusement entretenue, réparée, améliorée, par M^me^ la comtesse Lafond, qui fait toujours grandement les choses, aussitôt qu'elle en a compris l'utilité.

Deux d'entre nous habitent le presbytère, qui est, vous le savez, à 4 mètres du couvent.

Le Fr. Cornu fait la cuisine, avec toute l'habileté que notre vœu de pauvreté lui permet de déployer ; il s'occupe aussi de notre petite basse-cour. Le Fr. Fontaine

consacre ce que ses diverses infirmités lui laissent de forces à remplir le rôle de chambrier. Le Fr. Boutreau dépense son vigoureux courage dans notre jardin et notre vigne. Depuis le Fr. Vianney, aucun ne s'y était tant fatigué. Cette vigne, un peu célèbre parmi nous naguère, ne rapporte plus, il faut le dire, que des mérites au Frère jardinier et des contributions au Père économe. Nous portons, solidairement avec nos malheureuses populations, les châtiments du travail du dimanche. On a constaté, cette semaine, que nous sommes complètement phylloxerés.

Je dois ajouter, à l'éloge de nos Frères, que nous n'avons rien perdu à les voir remplacer intégralement les serviteurs et auxiliaires du dehors. Dire que tout est parfait à la cuisine, dans la maison et au jardin, serait prétendre qu'ils ne peuvent plus progresser. Ce serait un malheur pour eux; mais, au total, nous sommes contents, et j'aime à croire que le bon Dieu l'est aussi.

La mort a visité notre communauté, pour la première fois, en novembre 1889. C'est pour le bon P. Busson qu'a été creusé notre petit caveau, dans le cimetière de Saint-Andelain. Si l'on publie un jour sa notice nécrologique, on relatera, sans doute, ce que j'ai écrit au R. P. Général de cette mort, qui a été un bien frappant *confirmatur* de l'*Estote parati*.

A l'occasion de ce décès, Mgr l'Évêque de Nevers nous a donné un témoignage précieux de sa bienveillance. Sa Grandeur eut la bonté de célébrer la sainte messe pour le repos de l'âme du cher défunt. Remarquez que ce Père, venu épuisé à Saint-Andelain, n'avait fait aucun travail apostolique dans le diosèse, et vivait ici dans un repos presque absolu.

Au commencement de l'année 1892, l'influenza est tombée sur la Maison. Pendant plusieurs semaines, cinq

de ses membres ont gardé la chambre, et même le lit. Le R. P. Zabel nous a particulièrement préoccupés. Mais le bon Dieu s'est borné à nous éprouver, et le caveau à quatre cases de notre cimetière continue à n'abriter que les restes du bon P. Busson.

Voilà pour le matériel.

Quant à nos œuvres, ce sont, vous le savez, la charge de la paroisse et le ministère des missions.

La paroisse est un boulet à notre pied. Depuis quatre ans, la question du personnel nous a donné de pénibles ennuis, pour l'autel, la chaire et... le lutrin. A la mort du P. Busson, nous nous sommes trouvés sans un seul chantre! Le P. Marais avait congédié, jadis, notre vieux père Blanchet. Les religieuses, très fatiguées, ne semblaient pas autorisées à nous aider sous ce rapport. Le R. P. Provincial se déclarait dans l'impossibilité de nous fournir un Père ou un Frère idoine. Pendant de longs mois, le P. Zabel souffrit beaucoup de cet état de choses. Ni pour prix, ni pour sommes, cette population de 1 000 habitants ne présente un seul candidat. Que l'on juge de la peine d'un curé zélé, religieux, n'ayant personne pour lui chanter *Et cum spiritu tuo* à la grand'messe! A la fin, et, petit à petit, nos religieuses, très dévouées, aidées de deux de leurs anciennes pensionnaires, s'y sont mises, et s'en tirent maintenant, harmonium et chant, d'une manière convenable. Récemment, le F. Boutreau, plein de bonne volonté, a pu apporter son concours. Enfin, le P. Bernard renouvelle vaillamment la tentative qui a si mal réussi au R. P. Mouchette ; il essaye de former ses enfants de chœur aux chants liturgiques.

Si l'on trouve ces détails minuscules, je dirai qu'ils font connaître de grands mérites chez ceux de nos Pères que l'obéissance voue à la charge, contre nature pour un missionnaire, de curé, et surtout de curé de Saint-Andelain.

Si nous sommes enfin parvenus à quelque chose pour le chant des offices, le reste ne va pas si aisément. Des essais en tous genres ont été multipliés pour améliorer la paroisse, au point de vue chrétien. Après le R. P. Moucnette et le R. P. Marais, qui y ont épuisé ce que leur zèle, très différent, a pu leur suggérer de moyens, par conséquent très variés, le R. P. Zabel, au courant de toutes ces expériences antérieures, leur a donné la suite qu'elles comportaient, avec une prudence, une bonté et une générosité mal récompensées. Dans les derniers temps même, il ne rencontra pas de la part de tous l'indulgence que l'on doit à ceux qui vieillissent. Le Père le devina, en fut fort affecté. La maladie du commencement de 1892 acheva de le rendre incertain de lui-même; et depuis, tout en conservant le titre de curé, il laisse, avec une parfaite abnégation, l'administration de la paroisse au R. P. Clovis Bernard.

Le P. Bernard se dépense beaucoup et obtient des résultats numériques, mais dont la valeur surnaturelle reste encore, vu le passé, douloureusement discutable. Le rôle de ce cher Père est bien méritoire; il l'accepte en bon religieux, et c'est ce qu'il faut ici, où le succès des moyens purement humains est presque plus à craindre que l'apparente stérilité du zèle exclusivement surnaturel. Que le bon Dieu accorde au cher P. Bernard toutes les consolations qu'il mérite!

Une mission a été donnée à Saint-Andelain, en l'Avent 1889. Des motifs approuvés par le R. P. Provincial nous ont fait la confier aux RR. PP. Maristes de Nevers. Deux saints religieux, les RR. PP. Rey et Vert, sont venus tenter de ramener à Dieu cette population si indifférente.

Ils n'étaient pas, et je m'en suis hautement réjoui, de ces hommes impondérés, qui prennent les bouillonne-

ments du tempérament, les effluves d'une nature ardente pour les manifestations et les moyens du zèle apostolique. A des efforts non tapageurs, mais soutenus, ils ont ajouté les mérites d'une vie particulièrement édifiante. Ils ne se sont jamais oubliés en objurgations contre les récalcitrants. Ils ont prêché courageusement dans les hameaux et ont tout essayé pour aboutir. Ce n'est pas nous qui nous plaindrons du peu de succès de leur œuvre ; nous savons ce que c'est que semer sur un terrain pierreux.

Pour être juste envers la paroisse, il faut ajouter qu'elle a donné trois excellents prêtres au diocèse, en ces dernières années. Ils sont très appréciés de Monseigneur et de leurs confrères. Une autre vocation est en formation au petit séminaire.

La population reste très déférente et pleine de vénération pour le R. P. Zabel; le P. Bernard a conquis aussi bien des sympathies. Espérons !

A l'œuvre paroissiale se rattache ce que l'on appelle *le Pèlerinage de Saint-Andelain*. Trois ou quatre fois l'an, nous voyons à notre église une réunion qui peut se chiffrer par milliers à la fête de septembre ; va à la centaine le jour de la Portioncule ; et se réduit au personnel d'un petit séminaire ou d'un pensionnat de jeunes filles en grande promenade les autres fois. En dehors de ça, quelques personnes isolées viennent demander un confesseur ou mettre un cierge. Et c'est tout !

La fête de septembre a de la solennité et produit des fruits appréciables. Trois années de suite nous avons été pris à court d'hosties consacrées; nos prévisions, basées sur les années précédentes, ayant été très fortement dépassées.

La pensée de donner de la vie à ce pèlerinage a été exprimée fréquemment en notre communauté, surtout

par les Pères venus de résidences à pèlerinages suivis. Mon prédécesseur a même tenté avec beaucoup de vaillance un très sérieux essai. Hélas, l'inévitable échec s'est produit, accompagné de pénibles désagréments.

Je trouverais désastreux, pourtant, de supprimer cette œuvre si modeste ; il me semble qu'il faut la conserver comme un charbon sous la cendre quand le combustible manque, cela réchauffe encore un peu ; cela permettra de rallumer le feu et un incendie s'il le faut lorsqu'on sera en mesure. Pour moi personnellement, j'ai gros cœur de penser que je n'ai rien fait ici pour l'extension du culte de notre Mère du ciel depuis que je suis en charge, et je murmurerais presque contre l'obligation d'être si souvent absent pour les travaux extérieurs, si les expériences des deux premiers supérieurs, curés et résidents, n'avaient pas prouvé de reste que leur résidence continuelle n'avait pas avancé le pèlerinage d'une ligne.

Peut-être Marie ouvrira-t-elle les yeux de ceux qui devraient être nos premiers auxiliaires dans la région et qui se sont montrés les plus irrités lors de la tentative dont j'ai dit un mot plus haut.

Je ne puis rendre compte de la paroisse sans fixer ici le souvenir du vénéré M. Garilland, ancien élève du petit séminaire d'Autun, ancien notaire et maire de Pouilly, président de la fabrique de Saint-Andelain pendant trente et un ans. Père d'un religieux de la Compagnie de Jésus, de deux officiers distingués et d'une dame dont les enfants donnent d'excellents exemples à la paroisse, ce monsieur fut le meilleur ami de nos Pères aux moments si difficiles de leur installation à Saint-Andelain. Lors de l'exécution des décrets, nous l'avons eu pour principal témoin avec M. le comte Lafond. De plus, à cette époque néfaste, il nous a rendu de ces services que

nous ne pouvions demander qu'à un homme sage, dévoué, discret, sûr en tous sens. Qui le remplacera pour nous ? Il a rendu son âme à Dieu le 14 décembre 1890, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Nous lui devons une profonde reconnaissance.

Passons maintenant à nos missions.

Du mois de septembre 1889 au carême 1893, nous avons donné 48 missions, 104 retraites et 35 autres travaux tels que triduums, retours de missions, etc.

Sur les quinze Pères qui ont vécu à Saint-Andelain pendant ce laps de temps, huit ont pris part à ces œuvres. Impossible, vous le comprenez, d'entrer en des détails sur le tout ; outre que le numéro entier des annales n'y suffirait pas, les circonstances ont créé une grande disproportion de labeurs entre les divers ouvriers apostoliques, et il est aussi odieux d'être décrit en *per quem omnia facta sunt,* qu'en demi-contemplatif.

Permettez-moi donc d'adopter une autre marche et de donner, sur ce point, des vues générales qui seront plus intéressantes, je l'espère.

Notre fondation, créée par la famille Lafond, nous oblige à missionner gratuitement dans le diocèse de Nevers, en des proportions déterminées. Nous sommes libres d'ailleurs d'accepter d'autres travaux dans les diocèses voisins, au loin, partout où nos supérieurs majeurs nous envoient ou nous autorisent à aller.

D'où deux catégories très distinctes de missions : celles du diocèse absolument *sui generis*, et celles du dehors.

Très fermement convaincu que la mission est le grand moyen de régénération des paroisses, Mgr Lelong veille avec une énergie remarquable à l'exécution du règlement diocésain, qui oblige chaque pasteur à en faire donner une tous les six ou sept ans.

L'avantage qui en résulte pour nous est que nous

avons toujours des travaux, pour peu que nous ayons le personnel désirable. Depuis trois ans, des nécessités administratives, devenues autant d'occasions de mérites pour plusieurs, ont rendu l'effectif de notre petite communauté beaucoup trop changeant. A mon sens, c'est un malheur partout, mais particulièrement en ce diocèse où MM. les curés n'appellent guère que des Pères connus. Qui gémit plus d'ailleurs de ces mutations que l'administration qui est condamnée à les combiner!

Eh bien, malgré cette situation désavantageuse, malgré le prestige des prédicateurs qui viennent de plus loin, malgré le renom fort mérité des RR. PP. Rédemptoristes, Capucins, Jésuites, etc., appelés ordinairement de Châteauroux, de Bourges, de Clermont, dans le Nivernais, le tableau suivant dira par ses chiffres quelle est notre part dans les travaux apostoliques du diocèse. Je l'ai dressé d'après les « Lettres circulaires de Monseigneur au clergé, à la suite des retraites pastorales et du Synode », c'est-à-dire sur documents officiels.

A nos chiffres, j'ajoute ceux des autres sociétés religieuses, pensant que cela intéressera les nombreux Pères qui ont vécu à Saint-Andelain. Seuls les Maristes résident comme nous dans le diocèse, ils sont à Nevers même.

Le total des travaux apostoliques accomplis dans le diocèse de Nevers, de 1888 à 1892, comprend 120 missions, dont 31 à deux Pères, 89 à un seul, et 34 retraites de confirmation.

Voici maintenant la part des diverses Congrégations religieuses :

Oblats de Marie Immaculée : 41 missions, 12 à deux Pères, 29 à un seul, et 19 retraites de confirmation.

Maristes : 22 missions, 4 à deux Pères, 18 à un seul et 10 retraites de confirmation.

Bénédictins de la Pierre-qui-vire : 13 missions, 3 à deux Pères, 10 à un seul, 2 retraites de confirmation.

Capucins : 12 missions, 6 à deux Pères et 6 à un seul.

Jésuites : 11 missions à un seul Père et une retraite de confirmation.

Rédemptoristes : 6 missions, 4 à deux Pères et 2 à un seul.

Pères de Pontigny : 6 missions, 2 à deux Pères et 4 à un seul.

Dominicains : 6 missions à un seul Père.

Franciscains, Récollets et Missionnaires de Fontaine, une mission à un seul Père.

On peut constater que, si le nombre des missions diminue, notre maison en a toujours la plus forte proportion : 16 sur 41 il y a trois ans, 12 sur 25 l'année dernière. D'autres remarques s'offriront à ceux qui, ayant connu le diocèse, donneront quelque attention aux détails de cette statistique.

Il convient d'ajouter, pour que nous restions humbles, que notre grosse part ne nous vient pas uniquement de nos mérites. Notre charge de fondation nous mettant, je l'ai dit, à la disposition des paroisses sans ressources, maintes fois le motif financier a pu nous faire préférer à d'autres, et cela aggrave sensiblement l'inconvénient que je veux signaler maintenant comme revers de l'avantage de nos missions obligatoires.

Ce diocèse n'est pas homogène ; ses meilleures parties sont fort travaillées actuellement, mais missionnables encore. Les autres sont d'une indifférence de mort, et quelques-unes absolument réfractaires. Sa Grandeur ne peut admettre que l'on parte de là pour se dispenser de missions ; autrement, où serait la limite exacte entre les dispensés et les obligés ?

D'autre part, les paroisses mauvaises au point de vue

religieux le sont presque toujours aussi au point de vue financier. Malgré que les Pères de la Compagnie de Jésus, les Rédemptoristes, etc., prétendent missionner également sans obérer leur hôte, la plupart de ces paroisses, pauvres en tous sens, ne croient pouvoir venir qu'à nous. *Tibi derelictus est pauper!* C'est un lot trop divin pour que je m'en plaigne ; nous serions vite inféconds et maudits, si nous ne faisions de notre devise : *Pauperes evangelizantur*, qu'une simple étiquette ; mais je constate, j'explique comment bon nombre de populations à peine missionnables nous sont très particulièrement dévolues.

Nous les acceptons. Nos Pères s'arment de courage. Ils arrivent, restent huit, dix, douze jours dans l'angoisse, donnant des réunions où l'on ne vient pas, priant, s'industriant de toutes façons, ne recevant que de décourageants pronostics des quelques personnes qui les abordent.

Au bout de ce temps, néanmoins, la situation se dessine, habituellement. Une fois, mais c'est unique dans l'histoire de notre Maison, au moins depuis que j'y suis, à Livry, les Pères quittèrent le champ de bataille dix jours avant la clôture : leur maigre auditoire des premiers jours était tombé à moins de dix grandes personnes ! Le plus souvent, on a alors une petite assistance à laquelle on se résigne, et dont on tâche de tirer le meilleur parti.

Ainsi ai-je fait, il y a trois semaines, en une population de 800 âmes. L'instituteur y avait fêté, la veille de mon arrivée, le 21 janvier, anniversaire de la décapitation de Louis XVI, par de joyeuses libations, en compagnie des autres jeunes hommes du pays. Le bon curé n'avait jamais communié un seul homme dans son église. Quelques femmes venaient à Pâques, personne à Noël,

sauf les petites filles qui avaient fait leur première communion la même année. J'ai pu amener trois hommes, deux garçons et une soixantaine de femmes à la sainte table, après avoir eu, tous les jours, de 60 à 100 personnes au sermon; à trois ou quatre cérémonies, ils sont venus 3 ou 400.

Les Pères Paquet et Ozil ont fait courageusement plusieurs œuvres de ce genre. En ce moment même, le Père Paquet, à Sauvigny-les-Bois, obtient des résultats à la fois fort restreints et consolants. Il y était depuis huit jours, quand une lettre que je lui adressai fut envoyée au bureau des rebuts, à Paris, parce que, signa le facteur de l'endroit, *le destinataire était inconnu dans la commune!* Notez que c'est un port de mer de 680 âmes! Le missionnaire y était donc encore inconnu, même de la mairie, après huit jours de présence. Actuellement, à la fin de la troisième semaine, quelques enfants des deux sexes, quelques jeunes gens, quelques grandes personnes, en tout 55 ou 60, se massent autour de son harmonium; il leur fait chanter quelques cantiques de son ingénieux *Petit Apôtre;* puis, sans quitter sa place, il se retourne, et donne, en papa, une allocution que ces pauvres gens accueillent en disant : « Quel dommage que les autres ne viennent pas! »

Nos poétiques Missions lointaines fournissent-elles beaucoup plus d'auditeurs à chacun de nos Pères? Nos prédicateurs de cathédrale, qui en ont 7 à 800 dans une paroisse de 20 000 âmes, ne sont-ils pas au-dessous de cet humble missionnaire qui groupe 10 pour 100 de la population?

D'autres fois, enfin, après avoir semé dans les larmes pendant ces huit ou dix premiers jours, on moissonne dans la joie. C'est rare, mais assez réel pour que l'on ne désespère pas.

Nous avons aussi, grâce à Dieu, notre part respectable de missions, moins pénibles au point de vue religieux. Mais alors, le plus souvent, nous rencontrons les difficultés de la distance des villages qui composent la paroisse. Très fréquemment, nous en évangélisons qui ont des hameaux à quatre, cinq, six et sept kilomètres du clocher. Cela ferait quatorze kilomètres de marche, au soir d'une journée de travail. C'est beaucoup trop pour la foi, bien diminuée, de nos populations. Aussi, devons-nous recourir à une méthode que n'a pas prévue le Directoire, et dont je vous dirai quelque chose, après avoir signalé la plus pénible de nos difficultés habituelles.

Trop souvent, le tableau ci-dessus l'indique, le missionnaire est *seul*. Vous avez vu que nous avons 29 Missions pour un Père seul, et 12 pour deux. Monseigneur entre pleinement dans les vues de nos Saintes Règles sur ce point; et toutes les fois qu'il le peut, il oblige messieurs les curés à avoir deux Pères, si le chiffre de la population dépasse 1 000 habitants. En cas de besoin, Sa Grandeur détruit généreusement, de ses deniers, les objections financières. Mais, d'une part, à peine un tiers des paroisses de la Nièvre dépasse sensiblement le chiffre de 1 000 habitants. D'autre part, 1 000 habitants, chez nous, ne sont jamais 1 000 pratiquants, ni même 1 000 praticables!

M. le curé de Livry, paroisse dont j'ai parlé plus haut et qui compte 1 500 âmes, me demandait un seul Père. Sa Grandeur jugea qu'il en fallait deux. M. le curé obéit. Les Pères Paquet et Souillard obéirent aussi; et à notre consternation à tous, ce qui ne s'était pas vu à Saint-Andelain, ces deux Pères durent donc plier bagages dix jours avant le terme, faute d'auditeurs. M. le curé, très hospitalier, avait été, dit le Père Paquet, au

Codex, un modèle de résignation et une vraie consolation pour eux au milieu de leurs tribulations d'apôtres.

La vertu d'un vieux missionnaire est mise à une rude épreuve, en pareil cas ; et l'humilité d'un débutant ne s'en tire que s'il a une notion bien exacte et bien pratiquée de son rôle. Nos chers Pères n'ont pas été au-dessous de ce que j'attendais d'eux sous ce rapport. Mais ils rapportaient une cruelle preuve de la non-valeur du chiffre de la population, comme argument dans la fixation du nombre des missionnaires.

Les deux tiers, au moins, des missions nivernaises ne peuvent donc occuper qu'un seul Père. Et vous savez tous les inconvénients de cette situation, surtout dans l'état auquel nous condamne fréquemment notre pénurie de personnel.

Le missionnaire seul est trop souvent un vétéran rassis, mais déjà un peu fatigué par l'âge ; ou une ardente recrue, armée de l'avant-veille, brillante au feu, mais n'ayant pas encore l'expérience des hommes, ni... des dames!

Ne pas plus se méprendre sur les causes réelles de ses succès que sur celles de ses échecs, avoir, avec l'entrain et l'ardeur qui lancent et animent l'œuvre, la maturité qui estime bien la valeur des moyens employés et des effets produits, sont des qualités nécessaires, faciles à trouver dans le plus humble *duo* de missionnaires, où l'on se complète, mais rarement réunies en un seul homme, fût-il un aigle, *rara avis!*

Je ne parle pas des inconvénients de la solitude pour la santé, la réputation, la conscience, la vie religieuse. On doit admettre qu'ils sont fort atténués par le mérite du religieux qui ne recherche pas, mais subit cette situation anormale.

Bref, malgré tous ces inconvénients, il faut nous exé-

cuter. Et à ceux qui récrimineraient contre cette nécessité, alléguant les autres Ordres « plus fermes », etc., je fais observer que, sur leur total de vingt missions pour ces quatre ans et ces cinq instituts, les RR. PP. Jésuites, Dominicains, Franciscains, Récollets, Pères de Fontainelès-Dijon n'en ont pas donné une seule « à deux » en ce diocèse. Les Rédemptoristes, avec leur total de six, n'en ont que quatre où ils étaient plusieurs. Du reste, le tableau précédent dit tout cela nettement.

Amplement justifiés de nous prêter aux nécessités locales, nous avons, je le répète, une place très enviable dans toutes ces comparaisons. Malheureusement, cela n'empêche pas que cette situation de missionnaire seul soit peu enviable et pleine de difficultés. Pas de confident, pas de conseil, pas de secours ; nécessité d'être à tout, de pourvoir à tout, sans oubli ni défaillance : prédication, exercices de cantiques, direction des chants, confessions, visites aux malades, décoration de l'église, tout se succède sans répit.

Mais, il faut l'ajouter, jamais nous ne sentons mieux la réalité des grâces d'état. Le P. Cotermanach, jeune, sans expérience de ces œuvres, et de santé médiocre, en a fait la preuve cet hiver au grand contentement de MM. les curés chez lesquels je n'ai pu lui donner de compagnon.

Seuls ou à deux donc, nous devons commencer ordinairement par des prédications dans les hameaux éloignés ; les visites ne suffiraient pas. Parfois, M. le curé nous offre une voiture ; à moins d'infirmités nous refusons, préférant aller à pied pour enlever radicalement, à ceux qui demeurent loin, l'objection tirée des distances. Tout l'après-midi nous visitons ces villages éloignés et, à la tombée de la nuit, on se groupe dans quelque grange ou grande chambre, ou maison vide. Il m'est arrivé une

fois de m'arranger d'une salle de bal ! Les gens me l'avaient sincèrement désignée comme la plus grande et la « plus gente ». Dans ce local, les jeunes personnes dressent ordinairement un autel. Une table ou une commode recouverte d'un drap de lit fait l'affaire ; on y met, autour du Christ, tout ce qu'on a de beau, des chandeliers, des fleurs, des « cadres », c'est-à-dire des tableaux qui présentent parfois l'assemblage le plus égayant. J'ai vu le Christ entre M. Grévy et je ne sais plus quel autre bon larron. Des planches sur des chaises deviennent des bancs, un échafaudage analogue sert de chaire.

Cependant les garçons se disputent nos deux ou trois clochettes et, dès lors, cela devient tout à fait pittoresque. Nous faisons toujours des jaloux en confiant ces clochettes. Les préférés courent aux extrémités du hameau ; les autres les suivent en criant, ils reviennent vers le centre, comme des rabatteurs, en clochetant devant toutes les maisons. Les chiens se fâchent et, par leurs aboiements, multiplient et accentuent l'annonce. Parfois, d'autres que les chiens se fâchent aussi. Mais, pendant que les vaillants quadrupèdes sortent tout ce qu'ils peuvent de leur museau sous la grande porte pour menacer nos sonneurs, les bipèdes en crachent tant qu'ils peuvent au coin de la fenêtre d'où ils guettent ceux qui se rendent à notre appel. Mais cette espèce est rare dans les hameaux et habituellement tous viennent remplir la salle où nous nous exerçons à quelque cantique en les attendant. On fait une rapide prière du soir, surtout pour faire repasser le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo* et les Commandements. Puis le Père donne une de ces instructions difficiles entre toutes. Il faudrait y être simple, familier, doctrinal, prêt à se voir interrompu par toute espèce d'incidents, sans se fâcher, sans perdre son fil. Un banc improvisé qui craque, un enfant qui crie, un âne qui se met

subitement à moduler quelques hi-han dans l'écurie voisine, parfois, mais rarement, quelque autre âne en blouse, liseur de journaux rouges, et qui interjette, aussi crânement que possible, une phrase de son journal. Il faut faire bonne contenance, mettre les rieurs de son côté, s'il y en a, et se dire toujours : ce sont des âmes à attirer, à éclairer pour les sauver.

En pareilles réunions, le missionnaire défectueux serait celui qui oublierait que *Parvuli petierunt panem*, du pain, du substantiel, mais comme les enfants le veulent, en bouchées préparées et assaisonnées. De ces réunions dépend en effet tout le mouvement de la mission. Souvent même bien des infortunés n'auront eu, pour les ressusciter et les fortifier, que les deux ou trois allocutions portées ainsi comme à domicile. Les distances de 4, 5 kilomètres et plus à travers champs et bois ; l'âge, les infirmités, l'indifférence aussi, feront que, jusqu'à leur mort, beaucoup de ces auditeurs n'auront plus d'autre parole instructive, vivifiante, rattachant à Dieu.

Quand la population a été ainsi remuée, nous tâchons de l'attirer à l'église par l'annonce de nos cérémonies traditionnelles. Nous les faisons toutes excepté, peut-être, la promulgation de la loi, pour laquelle nos campagnes n'offrent pas les ressources suffisantes. J'ai repris depuis trois ans le *Réveil des pêcheurs*. Nos traditions suivies avec dignité sont notre force ! Cette sonnerie a produit d'excellents résultats.

Il est rare que ces efforts soient stériles. On vient, et, dès lors, notre but bien arrêté est de fixer et d'augmenter l'auditoire, comme auditoire.

Monseigneur, qui connaît bien les besoins de son diocèse, ne cesse de nous dire : « Je ne vous demande pas de les amener à la sainte table ; je le désirerais vivement, mais il faut bien y renoncer en trop de paroisses.

Seulement, amenez-les à vous entendre, instruisez-les, rallumez les lumières de la foi qui s'obscurcissent et s'éteignent partout ! Si vous vous faites un auditoire fidèle, vous aurez fait une bonne mission ! Labourez et semez ! »

De fait, ce résultat, dans les paroisses si laborieusement remuées, les prières et nos efforts nous l'obtiennent habituellement. Non seulement nous semons des remords, mais nous récoltons toujours de bons et sérieux retours à Dieu.

J'aurais voulu vous donner des moyennes. En ce qui me concerne j'aurais pu compter de 500 à 800 personnes par année connues comme ne faisant plus de Pâques et réconciliées à mon tribunal ; mais ce n'est pas le résultat majeur. D'autre part, notre *Codex historicus* est bien fidèlement entretenu par nos Pères, à leur retour des travaux. Mais, pour diverses raisons, tous n'y ont pas consigné de statistique. Et ces qualificatifs de « bonne, médiocre, mauvaise mission », disent surtout l'impression du missionnaire.

Assez ordinairement, les Pères nouvellement venus à Saint-Andelain sont plutôt mal impressionnés. Habitués, dans la plupart des autres diocèses, à trouver, dès leur arrivée en mission, un auditoire tout fait et des populations dociles qui acceptent les combinaisons d'exercices et d'heures, telles qu'on les annonce, ils souffrent réellement de notre nécessité de tout créer, de n'être jamais sûrs du lendemain ni du jour même, de n'avoir presque jamais les foules. Ils prennent pour insuccès ce qui est souvent un très beau résultat de leurs pieux efforts, parce qu'ailleurs ils ont pris peut-être pour succès ce qui était surtout le produit du sol.

Notre ministère, en ce diocèse, a pour effet absolument incontestable d'entraver beaucoup le mal, de for-

tifier le bien, d'entretenir fidèle, non seulement devant les hommes, mais dans le secret de la conscience, le noyau d'âmes d'élite qui restent le sel des paroisses. Notre Maison y est estimée ; pris individuellement, nous ne sommes pas toujours à la hauteur idéale, mais nous ne nous laissons distancer par personne dans notre rôle d'humbles ouvriers apostoliques. Enfin, notre Congrégation s'y montre glorieusement fidèle à sa devise. A part le R. P. Reynaud, qui a donné, en décembre dernier, un brillant Avent à Cette, et qui prêche, en ce moment, un Carême très suivi à la cathédrale de Quimper ; à part aussi une ou deux exceptions de ce genre, à ma charge personnelle, nous sommes, dans nos œuvres, les fidèles enfants de notre vénéré Fondateur, qui nous voulait occupés du peuple, du petit peuple, *popello*, et non seulement des pauvres en foi, en religion, mais des pauvres en argent et en intelligence, des personnes pauvres et des paroisses pauvres en consolations, en gloire même apostolique, *pauperibus* en tous sens.

Outre ces travaux dans ce diocèse, nous en avons eu dans ceux de Bourges et de Sens.

Autrefois, nous étions plus souvent dans le Berri, pour des simili-retraites paroissiales qui n'étaient, en somme, que des coups de main donnés à MM. les curés âgés ou surchargés de confessions. Nous avons vite vu les inconvénients de ces actes d'apparente charité. D'une part, nous ne procurions pas les avantages sérieux de la présence d'un confesseur étranger, et cela pour des raisons que tout missionnaire devine ; d'autre part, soit que MM. les curés aient pris ces semblants d'œuvres pour la monnaie des vraies missions, soit que la présence réitérée des Pères, en ces besognes de vicaires volants, ne leur ait plus laissé assez le prestige de l'inconnu, on ne nous demandait presque jamais plus de missions propre-

ment dites. Telle paroisse a eu ainsi ses confesseurs Oblats pendant quatorze ou quinze ans et s'en est allée chercher ailleurs son missionnaire.

Le bon Dieu, bénissant nos efforts dans la Nièvre, nous nous sommes toujours trouvés occupés, depuis quatre ans, à de vraies missions, aux époques où ces messieurs du Berri avaient coutume de nous demander ces services. Nous avons dû refuser. Un peu de mécontentement s'en est suivi d'abord ; mais, dès maintenant, on revient à nous pour des missions ; il y en a plusieurs de projetées.

Quant au diocèse de Sens, si irréligieux, si peu missionnable, il nous a pourtant fourni et nous offre encore quelques travaux, mais notablement plus ingrats que ceux de la Nièvre. Peu avant sa mort, S. Em. le cardinal Bernadou, m'avait généreusement accordé les pouvoirs les plus étendus pour tous nos Pères.

Voilà, mon très révérend Père, un croquis bien imparfait de notre situation et de nos œuvres. Pendant que que je l'achève, le R. P. Reynaud, je vous l'ai dit plus haut, fait merveille, comme orateur, à Quimper. Le R. P. Paquet, à Sauvigny-les-Bois, le P. Cotarmanach, à Féty, et moi, à Annay-en-Bazois, nous ramassons les âmes une à une ; mais nous aurons encore une gerbe présentable demain 12 mars. Dans huit jours, nous repartirons avec le cher P. Ozil, qui viendra d'Autun tenir les engagements pris avant son changement de résidence.

Les Pères et Frères qui se sont succédé ici depuis trois ans et demi, et qui n'y sont plus actuellement, sont les RR. PP. Eymère, Ozil, Keul, Fauche, Souillard, Leborgne et Marçais ; le F. Corneloup, alors scolastique, et les FF. convers Orès, Antoine et Rauzan.

Chacun d'eux aurait mérité plus de place en ce

compte rendu. Du moins ne sont-ils pas oubliés. Leurs titres à notre affection fraternelle et à notre gratitude sont inscrits dans les livres du ciel, et dans nos cœurs d'Oblats.

Daignez agréer, mon révérend Père, l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués en J. et M. I.

A. Yungbluth, o. m. i.

VARIÉTÉS

RECOURS A L'INTERCESSION DU PÈRE ALBINI.

Le R. P. Grenier, supérieur de notre maison de Québec, nous envoie le récit de plusieurs grâces et guérisons extraordinaires obtenues par l'intercession du P. Albini, avec l'attestation, pour quelques-unes, d'honorables médecins, qui en reconnaissent le caractère merveilleux. Personne n'ignore quelle réserve nous est imposée dans une matière si délicate, tant que l'Église, seul juge en ces questions, ne s'est pas prononcée. Mais cette réserve ne saurait aller jusqu'au silence absolu, surtout dans une publication qui ne sort guère de l'intimité de la famille. Nous taire complètement serait aller contre la parole de l'Esprit Saint, qui nous invite à révéler et à célébrer les œuvres de Dieu ; ce serait aussi méconnaître le but manifeste que se propose la divine Providence en accordant ces faveurs, qui est d'exciter à la confiance, de provoquer à la prière et de préparer la glorification de son serviteur.

Voici, entre autres, la déclaration qu'un docteur a cru devoir faire à la suite d'une guérison extraordinaire attribuée au P. Albini.

Québec, 2 décembre 1892.

« Je soussigné, médecin pratiquant dans la ville de Québec, Canada, certifie que l'un des enfants de M. Lefrançois, arpenteur de Québec, a été guéri subitement et en l'absence des moyens de traitement médical, d'une maladie constitutionnelle, à la suite de l'application

continue d'une photographie du R. P. Albini, o. m. i., pendant que la mère de l'enfant faisait une courte neuvaine en l'honneur de ce Révérend Père. Je crois devoir faire cette déclaration d'après l'observation personnelle des faits suivants : le 29 octobre 1892, j'ai été appelé auprès de l'enfant qui, en outre de plusieurs autres symptômes de rachitisme constitutionnel, présentait une courbure anormale de la colonne vertébrale, avec sensibilité et très grande faiblesse dans le maintien. J'ai alors prescrit le régime pour favoriser la nutrition générale, et le repos continu pour prévenir le développement d'une infirmité qui me paraissait imminente pour l'avenir. La mère, étant alarmée, a cru devoir recourir aux influences surnaturelles plutôt que de se résigner au traitement prescrit, qui devait exiger du temps et de la persévérance.

« Je constate aujourd'hui que tous les symptômes primitivement constatés, même la courbure anormale de la colonne vertébrale, ont complètement disparu et que l'enfant présente toute l'apparence d'une nutrition saine et de la santé normale.

« D'après témoignage de la mère, tous ces symptômes seraient disparus six jours après l'application de la photographie.

« Dr D. Brochu. »

De ce fait et de plusieurs autres de même caractère, nous croyons pouvoir tirer deux conclusions importantes.

1° Dieu inspire à un grand nombre d'âmes la pensée de recourir à l'intercession du P. Albini, avec une confiance toujours croissante. « De toutes parts, nous écrit le P. Grenier, on vient nous demander de ses photographies. Nous en avions fait tirer quatorze mille et il ne nous en reste bientôt plus. »

2° Cette confiance est récompensée par des grâces nombreuses obtenues à la suite de neuvaines en l'honneur du serviteur de Dieu et par l'application de son image. « Presque tous les jours, lisons-nous dans la même lettre, on entend parler de guérisons ou autres faveurs obtenues par son intercession. » Sans examiner si tous les faits cités pourraient résister à l'épreuve d'un procès canonique, ne sommes-nous pas autorisés à voir dans leur nombre même un signe que l'heure marquée par la divine Providence pour la glorification de son serviteur paraît venue ?

A nous de hâter cette heure par de ferventes prières et par un recours plein de confiance à l'intercession de celui qui, ayant été notre Frère sur la terre, ne peut manquer, dans le ciel, d'user en notre faveur du crédit dont il jouit auprès de Dieu.

NOUVELLES DIVERSES

Le nouvel archevêque de Colombo. — Par bref en date du 5 mars 1893, Mgr Mélizan (André) a été transféré de l'évêché de Jaffna à l'archevêché de Colombo. Nous savons que cette nomination désirée et attendue depuis la mort de Mgr Bonjean, est un sujet de grande joie pour le clergé et les fidèles de tout l'archidiocèse.

Le R. P. Charles Collin, administrateur apostolique, a reçu mission de prendre possession du siège au nom du nouvel archevêque.

Le R. P. Mauroit a été nommé administrateur apostolique du diocèse de Jaffna pendant la vacance du siège.

Après un mois passé à Rome, pour y traiter plusieurs affaires importantes relatives à nos Missions de Ceylan, Mgr Mélizan est allé prendre, à Hyères, un repos rendu nécessaire par une anémie persistante, qui depuis longtemps minait ses forces. Grâce à l'air pur des bords de la Méditerranée et aux soins dévoués et intelligents des Sœurs de l'Espérance, Monseigneur va beaucoup mieux. Il sent les forces lui revenir, et il espère pouvoir commencer bientôt ses visites dans les séminaires de France.

— Arrivée de missionnaires. — Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert, est arrivé à Paris le lundi 13 février, en compagnie du R. P. Leduc, délégué du vicariat de Saint-Albert au Chapitre général, du R. P. Gasté, délé-

gué du vicariat de la Saskatchewan, et du R. P. Grandin, venu en France pour cause de santé.

Après quelques jours passés à la Maison générale, Mgr Grandin s'est rendu à l'hospice des Frères de Saint-Jean de Dieu, pour y subir une opération douloureuse. Nous sommes heureux d'ajouter que l'opération a parfaitement réussi et qu'au moment où nous écrivons ces lignes, le vénéré malade, en pleine convalescence, a pu quitter Paris et aller demander à l'air natal le complément de sa guérison.

— Campagne apostolique. — Voici la liste des principales paroisses que nos Pères ont été appelés à évangéliser pendant la station quadragésimale :

Quimper, cathédrale ; Bordeaux, cathédrale ; Chambéry, cathédrale ; Brest, paroisse Saint-Louis ; Paris, paroisse Saint-Eustache ; Nantes, paroisse Saint-Donatien ; Creusot, paroisse Saint-Charles ; Marseille, paroisses Saint-Pierre et Saint-Paul, Saint-Philippe, Saint-François d'Assise, Saint-Calixte et Notre-Dame de Jérusalem ; Montpellier, paroisse Saint-Matthieu ; Lesparre, Melun, Lunel, Lorgues, Aubusson, etc.

Parmi les nombreuses missions qui seront données en même temps, signalons en particulier la mission de la paroisse Sainte-Eulalie, dans la ville de Bordeaux ; la mission de Mayenne, dans le diocèse de Laval ; celles de Grasse, dans le diocèse de Nice ; de Bastia, dans le diocèse d'Ajaccio ; de Pierre-Buffière, dans le diocèse de Limoges ; de Saint-Loup-sur-Thouet, dans le diocèse de Poitiers ; d'Aunay-en-Bazois, de Prémery, dans le diocèse de Nevers ; et plusieurs autres travaux dans les diocèses de Grenoble, d'Autun et de Viviers, etc.

BIBLIOGRAPHIE

Le Mystère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par le R. P. Corne, o. m. i., Supérieur du grand séminaire de Fréjus.

La seconde partie de cet important ouvrage vient de paraître chez Delhomme et Briguet (rue de l'Abbaye, Paris). Elle a pour objet l'*Incarnation et la vie cachée.* C'est un résumé substantiel et en même temps à la portée de tous, de ce qui a été dit jusqu'à ce jour sur un sujet trop fondamental et trop cher à la piété chrétienne pour n'être pas familier aux écrivains spirituels. Sans recherche ni prétention à la nouveauté, soit pour le fond, soit pour la forme, l'auteur, on le sent, n'a qu'un but : faire mieux connaître et mieux aimer Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le Prêtre et ses détracteurs ou le Prêtre vengé, par le P. Z. Lacasse, o. m. i.

Voici en quels termes un écrivain, M. Chapais, apprécie ce nouvel ouvrage du R. P. Lacasse, déjà si avantageusement connu du public du Canada par divers opuscules qui ont été répandus à plus de 30000 exemplaires :

Nous avons ouvert le livre à la première ligne pour ne le fermer qu'à la dernière, tout d'une haleine, sans arrêt, ni une minute de distraction. Cette lecture nous a procuré les plus douces jouissances de l'intelligence et du cœur.

Nous avons été charmé par la verve et la rapidité du style, complétement satisfait par l'argumentation solide et les fortes preuves dont sont appuyées les affirmations, vivement amusé par l'*humour* et l'esprit gaulois dont pétillent ces pages, profondément remué par l'ardeur du sentiment religieux et national qui pousse l'auteur, à certains endroits, jusqu'à l'éloquence la plus simple dans ses moyens, et la plus vivante dans ses effets. Bref, pour tout dire en deux mots, l'opuscule du R. P. Lacasse est, en son genre, un chef-d'œuvre.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 122. — Juin 1893

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

Mon Révérend et bien-aimé Père,

Une lettre de Mgr Durieu, notre vénéré vicaire apostolique, a déjà fait connaître aux lecteurs des Annales les fêtes de la réunion solennelle tenue au mois de juin 1890, sur les bords de l'océan Pacifique, en face de l'île Vancouver, au fond de la charmante baie des Seychels. Une partie de nos sauvages s'y étaient donné rendez-vous pour y suivre les exercices d'une grande retraite. Les résultats furent si consolants que Monseigneur, avant que la vaste assemblée eût fait retentir le *klarrowéan* de la séparation, proposa une réunion nouvelle qui se tiendrait aux premiers jours de juin 1892, à Kamloops, au pied des montagnes Rocheuses. L'invitation fut reçue avec un grand enthousiasme. Kamloops ! Kamloops ! Ce nom passait de bouche en bouche; il allait parcourir

nos tribus indiennes. Vous l'eussiez entendu parmi le bruit des vagues, lorsque nos pêcheurs de saumon affrontaient l'océan ; vous en eussiez saisi l'écho lointain dans les montagnes, au milieu des cris de chasse, dans les champs que féconde le travail de nos laboureurs, au milieu des cantiques ; dans les vieilles forêts, au milieu des grincements de la scie ou des lourds coups de marteau sur la cognée.

Kamloops ! c'était le rêve, c'était l'inspiration, une inspiration d'union fraternelle, d'ordre, d'économie, de courage, d'héroïsme même, si vous le voulez ; car c'est bien de l'héroïsme que ce travail opiniâtre poussé le jour et la nuit, jusqu'à ce que les membres brisés cèdent à la fatigue, et ces privations sur tout ce qui n'est pas l'indispensable, afin d'amasser peu à peu la modeste somme qui sera le prix du voyage.

Kamloops, pour nos Indiens, c'était donc tout cela et cela, voyez-vous, c'était plus de quatre pas en avant dans la civilisation, c'était un progrès véritable dans la vie chrétienne qui est de charité, de sainte joie, de travail et de sacrifices.

Dirai-je que beaucoup de nos Indiens, grâce à une activité généreuse et malgré l'indolence naturelle, remirent leur obole à Monseigneur, bien avant l'époque fixée ?

Kamloops, d'ailleurs, devait répondre à tous les désirs et dépasser toutes les espérances. Jamais on n'aurait vu fête semblable dans ces régions. Imaginez, en effet, le spectacle que fourniront nos tribus assemblées : Indiens du nord et du midi, de l'orient et de l'occident, du littoral et de l'intérieur des terres, des rivières et des lacs, des vallées et des montagnes. On parlera les dix-sept langues de la province. Les Thompsons et les Suschwaps du R. P. Lejeune se réuniront les premiers pour souhai-

ter la bienvenue à leurs hôtes et à leurs frères. Vers la fin de mai, les flots de pèlerins s'avanceront à leur tour vers Kamloops, presque tous cavaliers ou amazones, montant de superbes coursiers capturés par eux dans les montagnes de la Colombie, et dont leur adresse a dompté la fierté sauvage.

Voici le R. P. Le Jacq, à la tête des Suschwaps du lac William ; le R. P. Marchal, à la tête des Okanagans ; le R. P. Coccola, à la tête des Koutenays ; le R. P. Chiappini, à la tête des Chilcotins, des Douglas et des Statlines ; le R. P. Morice, avec les Babines et ses autres sauvages. Enfin, pour clore ce long cortège, voici Monseigneur accompagné des RR. PP. Peytavin, Chirouse et Bunoz. Sa Grandeur et son escorte arrivent à toute vapeur avec deux longs trains spéciaux absolument bondés de Stabes, de Squamichs, de Seychels, de Tlayamines et de Stekines.

Ce n'est pas tout. Grâce à la bienveillance de la Compagnie des chemins de fer du Canadian Pacific, nos Pères du Nord-Ouest franchiront les montagnes Rocheuses et nous amèneront des Cris, des Pieds-Noirs et d'autres enfants de leurs vastes Missions. Et nous chanterons, nous aussi : « Qu'elle est bonne et douce, l'assemblée des frères, *Ecce quam bonum !...* »

Kamloops verra d'autres splendeurs encore. Une partie de l'épiscopat canadien, des dignitaires ecclésiastiques, plusieurs prêtres, voudront bien passer quarante-huit heures dans les camps de l'armée pacifique.

Les derniers préparatifs s'achèvent et l'on finit de régler l'ordre des cérémonies. A un moment donné, les chefs des tribus réunis devant le Saint-Sacrement jureront fidélité à Notre-Seigneur en leur nom et au nom de leurs peuples. On verra ce spectacle de nations qui ne s'étaient jamais rencontrées que sur les champs de

bataille, oubliant leurs rancunes et s'embrassant dans la paix du Christ pour témoigner de leur fraternité chrétienne. De leur côté, les huit fanfares indiennes rehausseront l'éclat de ces belles cérémonies. Les répertoires se sont enrichis des plus beaux morceaux canadiens ou français, et les magnifiques compositions du chef de musique, M. Brandan, ne dépareront pas les programmes.

Tout est prêt ; les limites des divers campements sont tracées. Déjà s'ébranlent les tribus les plus éloignées, les blancs organisent leur train de plaisir, les photographes et les reporters de journaux retiennent leur place ; le jour est enfin venu...

Hélas !... et tout cela ne sera qu'un rêve !... A la dernière heure, les intrigues d'un méchant homme font échouer nos plans. Mais il faut conter cette histoire.

Les progrès de l'Église dans ces contrées ont donné au sacerdoce catholique une influence digne de notre mission surnaturelle. Ce n'est pas l'usurpation du bien d'autrui, mais la récompense d'un dévouement sans réserve et de vieille date, le fruit de longues années passées dans les souffrances et les privations de tous genres. Le libéralisme ou l'indifférence d'un grand nombre de protestants anglais prend aisément son parti de ces triomphes catholiques ; la bigoterie étroite ne laisse pas que d'y trouver ombrage. C'est elle qui allait rendre impossible notre réunion générale.

Au mois de mars 1892, le R. P. Chirouse et votre serviteur avions entrepris la visite des sauvages dans les montagnes du Nord. Ces braves gens n'avaient pas vu le prêtre depuis quatre mois. Après avoir évangélisé les habitants de Bonaparte, hameau matériellement misérable, bien qu'il porte un grand nom, nous nous dirigeâmes vers Fontaine.

C'est un gros village, perché au sommet d'une montagne. Un observatoire d'astronomie et de météorologie trouverait bien sa place en cet endroit. La nature y est prodigue de ses phénomènes, et il nous fut donné d'y contempler une splendide aurore boréale. Durant plusieurs heures, tout le ciel visible de cette hauteur demeura illuminé de clartés fugitives et blafardes.

La lumière de la Grâce jeta, elle aussi, des rayons dans Fontaine. La retraite allait bon train, lorsqu'un soir, à la veille de la clôture, on dénonce au chef deux jeunes gens coupables d'avoir violé les règlements de la tribu. Dans l'espèce, la faute était grave, et le juge, suivant l'usage, devait infliger une punition sévère : trente coups de fouet à chaque délinquant. Consulté d'abord, je conseillai de faire justice ; le R. P. Chirouse étant survenu demanda et obtint réduction de la moitié de la peine. Le châtiment fut d'ailleurs accepté avec soumission et même avec reconnaissance. Tout semblait fini. Malheureusement, les coupables oublièrent leurs promesses. Cette fois la punition fut infligée dans toute sa rigueur et à notre insu.

Le chef était absolument dans son droit. De temps immémorial, les lois et les coutumes de nos sauvages confèrent au chef, aidé de son conseil, le pouvoir de législateur. Elles lui accordent, par là même, le droit de sanctionner la loi par la peine.Aux yeux de nos Indiens, ce sont des droits sacrés ; ils y tiennent autant qu'à leur nationalité même. Comme à n'importe quel peuple, il leur est loisible de suivre ces traditions nationales qui ne lèsent personne et sont en parfait accord avec les principes du droit naturel.

Cela est aussi vrai que juste ; mais qu'importent la vérité et la justice à la passion sectaire ?

Aux environs de Fontaine, protestants et orangistes

sont très puissants. Ils sont surtout jaloux de l'ascendant que le prêtre exerce sur les Indiens. Les bons sauvages ont su comprendre le dévouement du missionnaire catholique ; ils l'aiment, ils le vénèrent. Pour eux, le prêtre est encore le représentant de Dieu : sa parole est toujours écoutée comme venant du ciel. C'est en même temps un bienfaiteur, un ami, un père. Ces « messieurs de Lilouette » sont fatigués de ces hommages rendus au prêtre catholique. A tout prix ils veulent détruire son prestige.

Si le prêtre avait été absent, le chef de Fontaine aurait pu infliger trente coups et trente coups encore, et personne n'aurait soufflé mot. Mais le prêtre était présent. C'est avec son approbation qu'on a agi. L'occasion paraît bonne pour le diminuer aux yeux des Indiens. On en profite.

Par ordre du juge, le chef et ses quatre officiers sont arrêtés, garrottés comme de vulgaires malfaiteurs et jetés en prison. Mais ce n'est pas à eux qu'on en veut.

Le « policeman » reçoit ordre d'arrêter le P. Chirouse qui, pour le moment, se trouve à 80 milles de là, à Stalouk. Le policeman décline l'honneur, il ne se sent pas à la hauteur de cette besogne. Qu'à cela ne tienne ! Notre juge est bien apparenté ; il a son gendre, un métis, qui se chargera de l'affaire. Et voilà M. Gendre, comme vous dites en France, improvisé policeman pour la circonstance. Le revolver au côté et la cartouchière autour des reins, il se met en campagne à la recherche du P. Chirouse.

Ce que ce personnage déploya de vantardise fut prodigieux. Il disait aux sauvages étonnés : « Je l'aurai, votre missionnaire, et quand je le tiendrai, il en aura bien pour un an sous les verroux. — Non, répondaient-ils, tu ne pourras jamais faire cela. — Dussé-je l'empaler, ré-

pliquait le digne homme, et l'apporter au sommet d'un bâton, il faudra que je l'amène ! »

Il arrive à Stalouk vers le soir, à l'heure du catéchisme. Le P. Chirouse était avec les enfants ; moi j'étais avec les hommes. L'homme au revolver et à la ceinture de cartouches entre, son large chapeau sur la tête, dans la salle où je me trouvais, me regarde, me considère, ne me reconnaît pas, demande le P. Chirouse et sort sans autre réflexion. Il me parut farouche assez peu, mais, en revanche, fort mal à son aise. Conduit auprès du Père, il le saisit au collet, en tremblant comme une feuille : « J'ai l'ordre de vous arrêter, dit-il ; vous avez à me suivre ; si vous faites résistance, je vous attache à la selle de mon cheval. — Ne vous troublez point, répond le Père avec calme ; je ne veux pas vous donner la peine de m'attacher à la selle de votre cheval. Puisque vous avez reçu l'ordre de m'arrêter, je vous suivrai demain. » Ces mots rassurent l'empaleur, qui n'a crié si fort que pour cacher sa peur. De fait, sans l'intervention du P. Chirouse, les sauvages auraient bien pu lui faire un mauvais parti. Mais on lui rendit le bien pour le mal. A la prière de leur apôtre, les Indiens, d'abord résolus à ne lui donner aucune nourriture et à lui refuser tout abri pour la nuit, lui offrirent l'une des meilleures maisons du village. Le séide de la bigoterie n'en témoigna pas plus de reconnaissance à son prisonnier. Le lendemain, il faut partir. Comment dire la désolation de tous nos bons sauvages ? Pleurant comme des enfants, ils viennent serrer la main de celui qu'ils appellent si justement leur Père. « Non, ce n'est pas adieu que nous te disons, c'est au revoir, à bientôt, n'est-ce pas, Père ? »

Ils ne peuvent se faire à l'idée qu'on emprisonnera la robe noire.

Pour aller en prison, il faut avoir méprisé la loi, et la

robe noire leur a toujours enseigné le respect et la soumission aux lois divines et humaines. Pour aller en prison, il faut avoir failli en quelque manière, et la robe noire leur a toujours inspiré la haine du péché et de tout ce qui en a seulement l'apparence.

Hélas ! ils comptaient sans la jalousie et la cruauté de nos ennemis de Lilouette ! Malgré leurs cris et leurs pleurs, le Père doit partir à la suite du métis. Pour tout bagage il emportait son bréviaire et un morceau de pain. Au chef du village qui lui offrait un cheval, il avait répondu : « Non, merci, je suis prisonnier, je veux voyager en prisonnier. »

Il allait être servi à souhait. Tout le long de la route il dut marcher à pied, et son gardien ne prit pas la peine de lui offrir une seule fois à manger.

Arrivé à Lilouette, après une détention d'une heure, le P. Chirouse subit un premier interrogatoire devant le juge de paix. Celui-ci aurait bien voulu faire d'une pierre deux coups, et en frappant le P. Chirouse m'atteindre moi-même. Malheureusement pour moi, les témoins firent tout retomber sur mon supérieur. Je n'étais pas digne de souffrir la prison pour une si noble cause.

Reconnu coupable par le juge, notre prisonnier devait comparaître devant la Haute Cour, le 2 mai. Nous étions aux premiers jours d'avril. Quatre semaines de prison préventive, malgré tout l'amour de la solitude que l'on puisse avoir, n'étaient pas une perspective très agréable. On offrit la liberté provisoire moyennant une caution de 1 000 piastres (5 000 francs). Cette condition n'était imposée qu'au P. Chirouse ; pour les autres prévenus, on se contenta de leur parole. Ces messieurs avaient sans doute le secret espoir que le P. Chirouse ne trouverait pas les 5 000 francs exigés, et alors c'était la prison immédiatement et sans miséricorde. Mais ils comptaient sans la

générosité de nos catholiques. Deux des principaux, prévoyant l'issue de ce premier débat, s'étaient constitués les défenseurs du P. Chirouse. L'un d'eux, M. Cornélius O'Halloram, attendri jusqu'aux larmes de voir un prêtre vénérable au banc des criminels, apporta à la défense de l'accusé un tel accent d'indignation, que le juge crut plus opportun de l'expulser du prétoire. Les deux défenseurs se firent une gloire de fournir la caution demandée. Que Dieu le leur rende!

Libre pour un mois, le P. Chirouse se hâta de regagner New-Westminster afin de renseigner Mgr Durieu et de préparer la défense. De son côté, le juge reprit le chemin de sa résidence : retour de triomphateur. Sur la façade des maisons, au bout des routes et des sentiers, partout cet homme important faisait afficher que le chef et le prêtre ne pouvaient pas intervenir dans les différends des Indiens; qu'il suffisait, lui; qu'il avait seul le droit de juger et de punir. Ce magistrat consciencieux alla le proclamer en personne à Fontaine. Vous vous souvenez que c'était le théâtre du crime. « Le prêtre, dit-il aux sauvages, ne vaut pas la dixième partie de mon petit doigt. »

Cependant l'arrestation du P. Chirouse avait produit une vive sensation parmi la population blanche du littoral. C'était la première fois que pareil événement se produisait, non seulement en Colombie, mais encore dans tout le Canada. Mgr Lemmens et Mgr Durieu prirent la défense du P. Chirouse. Les principaux journalistes de Victoria, de Vancouver, de New-Westminster et de Kamloops entreprirent eux-mêmes une campagne en faveur des accusés. L'affaire paraissait en demeurer là. Les pessimistes condamnaient les sauvages à une légère amende; tous acquittaient le missionnaire. Un seul homme inspirait de la crainte : le juge du comté de Li-

louette, que l'on savait fort zélé pour l'église d'Angleterre. On se disait néanmoins que ce monsieur ferait taire les basses inspirations de la bigoterie et qu'il se conduirait en gentilhomme.

C'est donc avec une douce confiance que le P. Chirouse reprend la route de Lilouette, accompagné du R. P. Fayard, vicaire général, et de Me Philipps, avocat distingué du barreau de Vancouver. Me Philipps pensait n'avoir guère à défendre que les sauvages. Il se trompait. A la façon ironique avec laquelle le juge accueille ses plus solides arguments, il comprend que la cause est perdue d'avance, et il se défend en désespéré. Commencée dans la soirée du 3 mai, sa plaidoirie ne se termina que le lendemain. La sentence fit baisser la tête à nos ennemis eux-mêmes. Le chef fut condamné à six mois de prison ; ses aides à deux mois, et le P. Chirouse, accusé secondaire, à... douze mois !... C'est étrange, mais c'est ainsi. Il n'y avait plus qu'à en appeler à la Cour suprême. En attendant l'effet de cet appel, l'avocat demande la mise en liberté provisoire sous caution ; c'est une faveur qui ne se refuse jamais. « Le cas est trop atroce, répond le juge, je ne puis faire aucune grâce. »

Les portes de la prison s'ouvrent et on emmène les condamnés. Quelles scènes déchirantes ! Ce sont des enfants qui pleurent et se cramponnent à leurs pères, des femmes qui ne veulent pas se séparer de leurs maris, tout un peuple outragé dans son prêtre, le prêtre qui est le père des âmes. Ce spectacle se renouvelle deux jours plus tard, lorsque les prisonniers serrés tous les six dans une voiture étroite prennent le chemin de New-Westminster. Les hommes, les femmes, les enfants s'échelonnent le long de la route. Les uns versent des larmes et poussent des cris perçants ; les autres profèrent des

menaces ; quelques-uns restent muets de douleur. Ils étreignent tous les mains des prisonniers, leur disant un déchirant adieu comme s'ils ne devaient jamais les revoir. Les captifs n'osent lever les yeux. Ils avaient pourtant l'habitude de marcher le front haut devant les sauvages et devant les blancs. Pauvres grands enfants ! qui sait s'ils auraient eu la force de supporter cette épreuve si le prêtre n'avait été là pour la partager et pour soutenir leur courage ?

La sentence qui faisait verser tant de pleurs parmi les sauvages souleva, chez les blancs, une indignation générale. Les honnêtes gens, sans distinction de croyance ou de nationalité, n'eurent qu'une voix pour la blâmer et la traiter de dure, d'imméritée, d'injuste. Aussi, bien loin de diminuer, la sympathie qu'on avait pour le P. Chirouse ne fit que s'accroître. A l'arrivée des prisonniers à New-Westminster, la gare et les abords étaient encombrés par la foule. Il y avait, dans le nombre, les Oblats de New-Westminster et de Sainte-Marie, le collège, une tribu sauvage, une multitude d'hommes. Tous attendaient depuis plusieurs heures pour saluer les victimes de la bigoterie et les escorter jusqu'à la prison. Condamnés par des sectaires, le P. Chirouse et ses compagnons se voyaient ainsi acquittés par l'opinion publique. On ne s'en tint pas là : dans des écrits, Mgr Lemmens et Mgr Durieu montrèrent ce que la sentence avait d'impolitique et d'injuste. Les journaux parlèrent dans le même sens. Le juge, surpris de se voir sévèrement critiqué par la meilleure classe de la société, essaya d'une justification. Mal lui en prit. Ce commencement de polémique mettait chaque jour dans une évidence plus grande tout l'odieux de sa conduite, et il se décida à garder le silence.

Une décision d'une cour supérieure donna la liberté

provisoire aux condamnés. Après deux jours d'emprisonnement, le P. Chirouse rentrait au sein de la communauté. Il y était reçu aux applaudissements de ses frères, qui le félicitèrent chaudement et l'embrassèrent de bonheur. Les sauvages, de leur côté, regagnèrent leur patrie. Ils allaient revoir leurs montagnes et leurs vallées, embrasser leurs femmes, leurs enfants, leurs amis, et remplir leurs villages d'une joie d'autant plus douce qu'elle était plus inattendue.

Telle est, mon bien cher Père, l'histoire de nos épreuves. En attendant que la question soit définitivement résolue, je vais vous mener à d'autres fêtes. La mise en liberté calmait les esprits, et l'on pouvait songer à réunir les sauvages sans avoir à craindre la fermentation de la vengeance ni, par suite, des soulèvements jusque-là possibles. Il ne fallait cependant pas songer à la réunion générale. Contremandée au dernier moment, elle était irrémédiablement manquée. On décida deux réunions partielles. Il y aurait sans doute moins de solennité, mais il résulterait quand même des effets salutaires. La première réunion devait se tenir aux premiers jours de juin à Sainte-Marie ; la deuxième, en septembre, à Kamloops.

Sainte-Marie était tout désigné par sa position centrale. Solitaire sur une colline d'où l'œil embrasse un panorama pittoresque, fermé au loin par des montagnes toujours couvertes d'un manteau éclatant de blancheur, Sainte-Marie offre un asile agréable pour la retraite. A ses pieds passe le chemin de fer qui relie les deux océans, et les vaisseaux qui montent ou qui descendent sur les eaux endormies du Fraser abordent tout auprès. L'accès sera donc facile aux pèlerins. Aussi n'est-ce pas la première fois que Sainte-Marie est le théâtre de ces belles réunions. Souvent déjà de longues processions

d'hommes et de femmes ont parcouru les sentiers de la colline aux pentes douces.

Les souvenirs qui se rattachent à Sainte-Marie ajoutent aux charmes du séjour. C'est là qu'est le berceau du christianisme dans la basse Colombie, c'est là que nos premiers chrétiens ont reçu le baptême, qu'ils ont reçu pour la première fois le Dieu de l'Eucharistie. Aussi comme les vieillards aiment à revoir ces lieux aimés, l'église neuve, les bâtiments agrandis et renouvelés! Dans la suite, c'est à Sainte-Marie que la première école chrétienne a été construite. Cette œuvre doit son existence à la Propagation de la Foi, et c'est grâce à l'allocation qui nous est faite que nous pouvons, chaque année, garder cinquante enfants, les garçons sous la direction du R. P. Cornellier, les filles sous la direction des sœurs de Sainte-Anne. Durant quatre ans, ces petits sauvages reçoivent une éducation soignée. On les instruit d'abord des vérités de la religion de manière qu'ils puissent les redire à leurs parents et à leurs frères des bois et qu'ils deviennent ainsi les aides du missionnaire. On ne leur laisse pas ignorer les rudiments des sciences humaines. Nos frères convers leur apprennent à cultiver la terre, tandis que des chefs de métier leur apprennent l'art de confectionner des vêtements, des souliers, des meubles, des outils. Nos jeunes gens répondent bien aux soins que l'on prend de leur éducation. Ils ont chaque jour une prière pour leurs bienfaiteurs, et leurs bonnes dispositions, leur docilité, leurs progrès, sont la consolation de leurs maîtres. Les parents, surtout, sont heureux et fiers lorsqu'ils peuvent dire : « Nos enfants comprennent le papier. »

Sainte-Marie était donc désignée pour la réunion des sauvages du littoral et des environs. Tandis que le R. P. Peytavin travaille à préparer les locaux néces-

saires, le P. Chirouse et moi nous nous rendons au-devant des sauvages de la mer, lesquels s'arrêtèrent quelques jours dans le beau village des Squamichs, en face de Vancouver. Le chemin de fer nous amène sur le bord de la baie; un canot indien va nous transporter sur l'autre rive. Nos rameurs se hâtent, car il fait nuit. Sous l'impulsion de leurs bras vigoureux, la barque glisse rapidement, tandis que les coups cadencés de la rame couvrent l'eau d'étincelles lumineuses. Le village blanc se dresse devant nous. D'ordinaire si tranquille, vous le diriez aujourd'hui plein d'animation. Vous voyez de loin des feux qui vont, qui viennent, qui se croisent, qui courent çà et là. Les lumières se multiplient à mesure que nous approchons du rivage. Le grand mât du chef s'illumine, et tout à coup un beau triangle de feu apparaît dans les airs et se réfléchit au sein des eaux profondes. Nous touchons au quai, et les accords d'une harmonieuse fanfare se font entendre. Le peuple est là. Hommes, femmes, enfants, se tiennent debout, fixes, silencieux comme des soldats au jour d'une grande revue. Tout le monde est endimanché, et les petits enfants se tiennent crânement dans leurs habits de fête. Les musiciens portent leur costume couleur d'azur et galonné de jaune; aux rayons de la lampe fixée à chaque képi brillent les instruments de cuivre.

Le chef s'avance :

« Chirouse, s'écrie-t-il la voix haute et l'accent rempli d'émotion, Chirouse, nous avons appris qu'on a voulu t'humilier dans le pays d'en haut. Notre cœur en est malade. Sans doute, on en veut à notre prière. On veut la rendre méprisable. Mais cela n'y fait rien. Nous le jurons : nous n'abandonnerons jamais notre prière. Regarde ce village : c'est à l'évêque que nous le devons; c'est lui qui nous a faits bons. Nous serons toujours

avec l'évêque et avec le prêtre. Aussi c'est pour te donner bon cœur que nous nous sommes réunis aujourd'hui. »

Le lendemain, les Seychels exprimaient les mêmes sentiments. « C'est à cause de nos péchés, dirent-ils, que Dieu a permis cette pénitence. Si nous avions été meilleurs, tu n'aurais pas eu tant à souffrir. Mais console-toi, les apôtres ont été aussi condamnés à la prison, et pourtant ils n'étaient pas coupables. »

Après quelques jours employés à préparer nos Indiens et à les confesser, le 31 mai, de grand matin, la cloche sonne joyeusement le réveil. Une heure après, de longues files de canots légers sillonnent la baie. On débarque, on prend le train dont toutes les voitures se remplissent et même les fourgons ; les fanfares saluent la jolie ville, le coup de sifflet strident retentit et le convoi s'ébranle. Alors s'élève le chant des cantiques au milieu des cris de joie et des manifestations enfantines de bonheur. Nos bons sauvages, dans leur admiration naïve, ouvrent leurs yeux tout grands pour ne rien laisser perdre des panoramas qui courent.

Nous espérions trouver Mgr Durieu à la gare prochaine. Hélas! l'homme propose et Dieu dispose. Une triste dépêche nous annonce la mort du vieux P. Chirouse, oncle du missionnaire persécuté. Cette nouvelle répand la tristesse dans les rangs des pèlerins. Chacun prie pour le défunt et parle de lui avec l'accent d'un fils qui vient de perdre son père bien-aimé.

Des salves d'artillerie annoncent notre arrivée à Sainte-Marie. La fanfare des Stabes et celle de l'école saluent les sauvages de la mer au nom des sauvages de la rivière. Il pleut, mais cela ne dispensera point de la cérémonie habituelle de bienvenue. Les arrivants s'en vont en file indienne toucher la main à chacun des hôtes

qui les reçoivent, ceux-ci rangés sur une seule ligne. Puis on dresse les tentes. Nos sauvages sont habiles et vont vite en besogne. En moins de deux heures, on voit surgir une petite ville de toile blanche, avec ses rues, ses quartiers, sa chapelle publique.

C'est à Sainte-Marie que le vénéré P. Chirouse recevra les derniers honneurs. A quatre heures, tous les sauvages présents, les Stabes, les Squamichs, les Seychels, les Stékines, les Tlayamines, se rendent à la station et forment deux longues chaînes prêtes à se dérouler sur la colline. Ils attendent silencieux.

Lorsque le train commence à ralentir sa course, les fanfares disent leurs chants lugubres, qui font couler des larmes. On entonne le *De Profundis*, qui se répète en plusieurs langues. Le cortège se met en mouvement, et l'on va se réunir dans la chapelle centrale. Mgr Durieu donne l'absoute, et les sauvages exécutent les chants liturgiques. On se rend de là au cimetière. Nos Indiens escortent le P. Chirouse comme ils escortaient, il y a deux ans, Mgr d'Herbomez. L'humble apôtre des pauvres et des ignorants méritait bien d'être conduit à sa dernière demeure par les grands déshérités de la terre. Le vaillant missionnaire a été l'un de nos pionniers de la première heure sur les côtes du Pacifique. Arrivé en 1846 dans l'Orégon, il promena sa tente dans tous les camps sauvages de cette vaste province. Il finit par la planter durant de longues années à Tulalyp. Les privations des premiers temps, il les avait toutes endurées. Il avait souffert de la faim et de la soif, avait longtemps vécu sans pain, et s'était contenté d'une nourriture plus que grossière. Plus d'une fois, pour se protéger contre les rigueurs du froid, les mains du prêtre durent s'armer de la hache, abattre les arbres de la forêt et s'en faire des cabanes. Il pouvait dire, en vérité, comme

saint Paul : « Ces mains ont servi à mes besoins et à ceux de mon entourage. » Certes, le cœur ne fit jamais défaut, mais le corps dut pâtir, et il contracta des infirmités qui l'accompagnèrent jusqu'à la tombe, tristes et glorieux souvenirs comme une blessure sur le front d'un vétéran. Et c'est ainsi qu'il a souffert jusqu'à la fin, même après que la facilité des communications eut amélioré le régime des premières années. Il sema dans les larmes, et ses larmes fécondèrent le sillon. Il concourut à la conversion des Lamys et des Snohomish ; il visita les Yougoultas, baptisa un grand nombre de païens de tous côtés, fonda enfin l'école de Tulalyp, placée aujourd'hui sous la direction du gouvernement des États-Unis. Il a donc passé en faisant le bien ; ses travaux lui survivent et son nom est partout en bénédiction.

Les funérailles du P. Chirouse ouvrirent les exercices de la mission. Dès le soir est proclamé, dans chaque langue sauvage, le règlement de retraite que toutes les tribus devront suivre. A cinq heures du matin, la cloche de la paroisse, mise en branle, sonnera le réveil. Une demi-heure après, quelques tintements presseront les retardataires, et à dix heures la grande voix de l'airain annoncera la prière générale. Chaque tribu se rendra dans sa chapelle respective pour y prier dans sa langue, entendre une instruction, assister à la sainte messe. Le reste de la journée sera consacré aux catéchismes, aux processions, à des travaux de tous genres : les uns s'en vont à la forêt abattre des arbres séculaires et défricher un terrain qui servira à l'entretien de l'école ; les autres emploient leur talent à tracer des lacets où se dérouleront, sous les formes les plus gracieuses, les longues files des processions. Quelques-uns bordent ces nouveaux sentiers de guirlandes en feuillage de cèdre et de lan-

ternes vénitiennes. Les femmes décorent les chapelles, préparent les fleurs, les flambeaux, les oriflammes qui flotteront au vent. Ah ! ce sera superbe ! Les plus habiles élèvent trois reposoirs : l'un, simple et nu, le reposoir de la croix, le calvaire ; l'autre, splendidement orné, le reposoir du Sacré-Cœur. Deux mille lampions de toutes couleurs entourent la statue. Le troisième est le reposoir de la Sainte Vierge. Elle y siège comme sur un trône de gloire. Autour d'elle et au-dessus se balancent des banderoles et des bannières.

A cinq heures du soir, la cloche annonce l'instruction que chaque tribu écoute dans sa chapelle ; puis réunion générale dans la chapelle centrale, afin d'y recevoir la bénédiction du Très-Saint-Sacrement. Ici, bien entendu, on ne chante pas les cantiques dans les différents idiomes qui sont représentés ; on n'y entend que des motets latins ou des morceaux *chinooks* connus de tout le monde et chantés avec un ensemble puissant : voix d'hommes, voix de femmes, voix d'enfants, que soutiennent les accents des cinq fanfares réunies. Et là-bas, sur l'autel illuminé, brille la blanche hostie. C'est grandiose.

Le mercredi, le R. P. Lejeune nous amène des Suschwaps et des Thompsons. Le jeudi enfin, c'est le jour des grandes émotions. Nous allons recevoir les hôtes illustres qui veulent bien nous honorer d'une visite.

Ce sont :

Sa Grâce Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa ;

Mgr Laflèche, évêque de Trois-Rivières ;

Mgr Brondel, évêque d'Héléna ;

Mgr Mac-Donnell, évêque d'Alexandria ;

Mr Lorrain, évêque de Pembroke ;

Mgr Lemmens, évêque de Victoria ;

Mgr Hamel, prélat romain, délégué de S. Em. le cardinal Tachereau, archevêque de Québec ;

M. le grand vicaire Maréchal, délégué de Sa Grâce Mgr Fabre, archevêque de Montréal ;

M. le chanoine Luc Rouleau, délégué de Sa Grandeur Mgr Blais, évêque de Rimouski ;

Le R. P. Allard o. m. i., vicaire général de Sa Grâce Mgr Taché o. m. i., archevêque de Saint-Boniface ;

Le R. P. Leduc o. m. i., vicaire général de Sa Grandeur Mgr Grandin o. m. i., évêque de Saint-Albert ;

Le R. P. Mac-Guckin o. m. i., recteur de l'Université d'Ottawa ;

M. le chanoine Vézina, curé de Trois-Pistoles ;

M. le chanoine Bélanger, curé de Saint-André-Avelin ;

Les Pères Oblats dont les noms suivent :

Les RR. PP. Lacombe, Marchand, Séguin, Leclerc, Genreau, Royer, Beaudin, Gabillon, Blanchet, Collette, Auclair, Cavroy, Morin, Fay ;

M. le juge Routhier.

Y compris notre très vénéré pasteur de New-Westminster, Mgr Durieu, nous allions donc posséder dans notre camp sept évêques, un prélat romain et plus de trente prêtres.

A onze heures, un coup de cloche annonce l'arrivée du train, et le peuple entier court vers la station. Les missionnaires ont à leur tête Mgr Durieu et Mgr Lemmens arrivé, lui, la veille.

Laissons un de nos visiteurs, M. le juge Routhier, nous décrire lui-même ses *impressions*.

« Aux abords de la gare, et surtout auprès de notre char, sont groupés sept à huit cents sauvages, et, derrière eux, rangées sur une longue ligne, autant de femmes sauvages — les mères portant leurs bébés dans leurs bras ou sur leur dos. Tous ont les yeux attachés sur les évêques et dignitaires ecclésiastiques qui descendent du train.

« Sur le plus haut sommet de la colline, qui fait face au fleuve, le canon tonne, et l'écho des montagnes, de l'autre côté du Fraser, répercute chaque détonation avec une telle force qu'on croit entendre les grondements du tonnerre. Cela s'explique, car nous sommes dans un amphithéâtre de montagnes, et le ciel est couvert de nuages.

« Quand le canon se tait, les fanfares, au nombre de cinq, font entendre leurs voix de cuivre et d'argent, et notre étonnement est grand de voir avec quel art et quel ensemble jouent ces artistes, qui sont tous sauvages.

« Il se produit tout d'abord un peu de confusion dans cette foule. Mais enfin l'ordre se rétablit, les groupes se forment, et un chef seyshel, s'avançant en tête des sauvages, adresse aux distingués visiteurs un discours de bienvenue en chinook. »

C'est le chef Squamich qui prend la parole au nom de tous :

« Grands chefs de la prière, nous sommes heureux de vous voir au milieu de nous. Nous vous regardons comme nos pères. C'est de votre pays qu'est venu le premier prêtre qui a fait connaître à nos parents et la prière et le signe de la croix. Mgr de Mers a été notre premier évêque. Si nous ne sommes plus sauvages, c'est à nos évêques et à nos prêtres que nous le devons. Bénissez-nous, afin que nous nous conservions dans nos dispositions actuelles et que nous devenions meilleurs. »

Avant d'entrer au couvent, M. le juge Routhier décrit le panorama splendide qui se déroule sous ses regards.

« Au pied des collines coule le majestueux Fraser, à la fois profond et rapide, et nous pouvons en suivre au loin les sinuosités au milieu de la végétation luxuriante qui couvre ses rivages.

« Au sud du fleuve, la forêt couvre de ses ombres

les vallées et le flanc des montagnes, et par-dessus la jeune génération d'arbres qui ressemble à un soyeux manteau vert tendre, se dressent des cèdres gigantesques au feuillage plus sombre, tantôt isolés et tantôt par groupes. Quand ils sont groupés, ils ressemblent à de hautes pyramides gothiques, et sans doute il s'y loge des orphéons d'oiseaux, comme dans les flèches des vieilles cathédrales.

« Isolés, on les soupçonnerait d'être de grands curieux; allongeant le cou par-dessus les têtes de leurs voisins pour voir passer les trains du Pacifique ou pour saluer leurs vieux amis les sauvages, qui n'ont pas les instincts destructeurs des blancs, et qui les ont laissé vivre pendant des siècles.

« Je me dis encore, en regardant leurs grandes silhouettes, qu'ils sont les aristocrates des forêts, et que décidément l'égalité n'existe nulle part. Il y a sans doute à côté d'eux de pauvres petits qui se plaignent d'avoir trop d'ombre et qui réclament leur part d'air et de soleil. Il en est d'autres qui reprochent aux cèdres orgueilleux d'accaparer le sol avec leurs puissantes racines et d'en épuiser les sucs. »

M. Routhier dit de notre beau Fraser : « Ce fleuve, qui est une des richesses de la Colombie, n'a pas l'azur de la Méditerranée, ni la limpidité du lac Supérieur, ni le vert sombre du Saint-Laurent ; il est jaunâtre et terne.

« Il ne mire pas la tente blanche du sauvage, ni l'immense tente bleue du ciel, ni les hauts promontoires qui l'encadrent, ni les cimes neigeuses qui l'alimentent pendant les chaleurs de l'été. On dirait que, n'ayant traversé que des solitudes inhabitées, il n'a pu emprunter à la civilisation son vernis et son éclat. Il est sauvage, voilé, opaque et sale.

« Mais s'il n'est pas un mondain, il n'est pas non plus un paresseux. Il ne cherche pas à briller, quoiqu'il charrie de l'or, mais à être utile. Il n'est pas seulement une voie de communication et de transport ; il est surtout un veinier, et le plus riche de tous les veiniers.

« Si ses flots ne sont pas nets, clairs, brillants, c'est qu'ils contiennent des myriades d'êtres vivants. Si, même en temps calme, il n'a pas le poli d'une glace de Venise, c'est qu'il fourmille de poissons énormes qui le troublent, l'agitent et rident sa surface.

« Aussi, quand ses riverains ont faim, ils n'ont qu'à y jeter une ligne, et les saumons s'empressent de venir alimenter leur table ; et quand c'est une foule qu'il lui faut nourrir, il lui livre quelqu'un de ses gigantesques esturgeons.

« Ce matin même, il lui fallait donner à manger aux quinze cents sauvages campés sur sa rive ; ils ont eu recours à lui, comme les affamés ont recours au gouvernement dans la province de Québec, et il leur a servi un esturgeon pesant 400 livres.

« Et puis — ne l'oublions pas — c'est lui qui a ouvert la voie à notre Pacifique dans la chaîne des Selkirk. Sans doute, le chemin qu'il a tracé est un peu difficile et tortueux, mais c'est tout de même un grand point d'avoir supprimé l'impossible en perçant les Selkirk. »

M. Routhier décrit ensuite la scène suivante :

« Nous assistons à un échange de discours entre les sauvages de la Colombie, représentés par le chef des Kamloops, et les sauvages des Territoires, représentés par notre ami Peau-d'Hermine, de la nation des Cris.

« Ce dernier avait revêtu son grand costume d'apparat, et il était vraiment magnifique à voir. Il portait plus d'hermine que tous les professeurs de l'Université Laval ensemble, et plus de verroteries qu'on n'en voit dans

nos bals, avec cette différence qu'il ne prétendait pas les faire passer pour des diamants. »

Le chef des Kamloops parla en chinook, et son discours était traduit en français par le R. P. Lejeune, puis en cri par le P. Lacombe.

La réponse de Pierre-de-l'Hermine fut aussi l'objet d'une double traduction pour être comprise par les sauvages de la Colombie.

Voici comment M. le juge Routhier raconte les scènes que mit sous les yeux des spectateurs la procession de la Passion :

« Les préparatifs de la Passion sont terminés, et le soleil n'est pas épouvanté d'éclairer ce spectacle qui n'est qu'une pieuse image du drame effrayant et sombre du Golgotha; il a chassé devant lui les nuages afin que, du haut du ciel, les anges puissent contempler, non plus avec désolation, mais avec joie, les diverses péripéties de la grande tragédie.

« Les acteurs et les costumes, les chœurs, les décors, tout est prêt ; et tous ceux qui doivent prendre part à la procession se groupent et s'organisent au pied de la colline. J'y descends en toute hâte afin de mieux voir la marche ascensionnelle de la procession. Enfin la cloche tinte au clocher de la cathédrale, et le défilé commence.

« En tête marchent les femmes, rangées sur deux lignes, et ce sont elles qui entonnent — chaque groupe dans sa propre langue — ce cantique populaire dont l'air est connu de tous, et qu'on pourrait appeler une complainte :

Au sang qu'un Dieu va répandre,
Ah ! mêlez du moins vos pleurs.

« Après les femmes s'avancent les jeunes filles, puis

les jeunes garçons et enfin les hommes, tous formant deux lignes parallèles et tous chantant le même air mélancolique, chacun dans la langue de sa tribu.

« On serait porté à croire qu'il en devait résulter, comme ensemble, une cacophonie atroce; mais non, et cependant, tandis que les hommes, encore au bas de la colline, chantaient le premier quatrain du cantique, les femmes, arrivées au sommet, poursuivaient le second quatrain de leurs voix aiguës :

Puisque c'est pour vos offenses
Que ce Dieu souffre aujourd'hui,
Animés par ses souffrances,
Vivez et mourez pour lui !

« A distance, tous ces chœurs différents, alternés et mêlés, formaient une harmonie étrange, puissante et pleine de vibrations émouvantes. Je me sentais emporté dans un monde idéal, et, fermant les yeux, je me demandais s'il n'y avait pas au-dessus de moi, dans les sphères supérieures, un concert d'êtres surnaturels.

« Le spectacle auquel j'assistais allait être la représentation du plus grand des drames, et je songeais aux chœurs des tragédies antiques, surtout à ceux du *Prométhée* d'Eschyle; mais ce que je voyais et entendais était plus beau, parce que c'était plus vrai.

« Le vrai *Prométhée*, je l'avais sous les yeux. Au sommet de la colline, figure du Calvaire, son divin corps resplendissait dans sa blancheur immaculée, couvert de la pourpre de son sang. Comme le héros d'Eschyle, il était cloué à son gibet, le côté ouvert, pour que le vautour de l'impiété puisse continuer toujours de dévorer ce cœur dont le sang est aussi inépuisable que l'amour.

« Et la procession montait toujours en chantant, décrivait un grand M sur le flanc de la colline dramatique, au milieu des oriflammes flottantes et des guirlandes de

verdure. Et dans les bois voisins, les oiseaux mêlaient leurs voix à celles des hommes, et s'élançaient vers le ciel avec de grands coups d'ailes et des cris d'amour.

« Ah ! sans doute, si le monde surnaturel nous avait alors révélé les mouvements mystérieux et invisibles, nous aurions vu des essaims d'âmes s'élançant aussi vers les cieux, emportées par la passion de l'immortel Crucifié ! Pendant que la procession gravissait la colline, les personnages des tableaux de la Passion se groupaient au sommet, dans la grande avenue qui longe le bord de l'escarpement. Tous revêtus des costumes qui convenaient à leurs rôles respectifs, et dans les poses qui leur étaient assignées ; ils formèrent huit tableaux, espacés de quinze à vingt verges entre les deux lignes de la procession.

« Nous avons rarement vu un spectacle plus impressionnant que cette vivante illustration de la Voie douloureuse, commençant au Jardin des Olives et se terminant au Calvaire.

« Le premier tableau représentait l'Agonie de Jésus à Gethsémanie, et le personnage du Christ, prosterné sur le sol, semblait profondément pénétré de son rôle ; tous les traits de sa physionomie exprimaient admirablement la supplication et la souffrance. Dans un pli du sol, six Indiens, bien groupés et couchés, représentaient les apôtres endormis.

« Dans le second tableau, des soldats romains, portant tuniques et casques, armés de lances et de boucliers, saisissaient et garrottaient Jésus, qu'on aurait pris pour la statue de la Résignation.

« Le troisième tableau figurait la condamnation du Sauveur par le gouverneur romain. Pilate, somptueusement revêtu et assis sur un trône, se lavait les mains dans un bassin où un esclave, debout à côté du trône,

versait de l'eau. Le Christ, enchaîné et les yeux baissés, semblait écouter avec soumission la sentence inique, tandis que plusieurs Juifs, sombres et méchants, fixaient sur lui des regards furieux.

« Le quatrième tableau était l'image de la Flagellation. Attaché, les mains derrière le dos, à une colonne basse, et nu jusqu'à la ceinture, Notre-Seigneur s'inclinait sous les coups des bourreaux qui tenaient leurs fouets levés, et ses épaules, ses reins et sa poitrine ruisselaient de sang.

« Le cinquième tableau représentait le couronnement d'épines. Vêtu d'une longue robe blanche et assis sur une chaise grossière, le Sauveur était entouré de Juifs et de soldats, et deux d'entre eux ajustaient la couronne d'épines sur son front, d'où le sang coulait sur sa face auguste.

« Mais nous avons été tout particulièrement impressionné par le sixième tableau, et l'Indien qui personnifiait Jésus nous a paru rendre avec une vérité effrayante la chute de Notre-Seigneur sous le fardeau de la croix. Revêtu d'une grande tunique rouge, le front couronné d'épines et ensanglanté, les cheveux en désordre et retombant en larges mèches sur sa figure souillée de sang et de poussière, il était presque étendu sur le sol, sa lourde croix en travers sur les épaules. Des soldats cruels le rouaient de coups pour le forcer à se relever, et lui, appuyé sur sa main gauche et soutenant la croix de sa droite, redressait à demi la tête et regardait ses bourreaux avec une tristesse indicible, tandis qu'une femme indienne, figurant sainte Véronique, s'avançait avec un voile tendu pour essuyer son visage.

« Après le septième tableau qui nous montrait Jésus rencontrant les femmes de Jérusalem et échangeant avec elles des regards attristés, la procession, chantant tou-

jours son lugubre cantique, arrivait enfin au sommet du Calvaire.

« Un grand crucifix, représentant le Christ de grandeur naturelle, y était planté. Une femme sauvage, portant le costume que les peintres attribuent généralement à Magdeleine, accroupie sur ses genoux, embrassait le pied de la croix de ses deux bras et baisait les pieds du Sauveur. Elle tournait le dos au public, et son abondante chevelure noire recouvrait ses épaules et flottait jusqu'à sa ceinture ; mais quelques tresses tombaient sur les pieds du Christ et semblaient les essuyer.

« Grâce à certain mécanisme qu'un sauvage fit mouvoir dans le crucifix, le sang commença à couler des plaies du Sauveur. De son côté ouvert, de ses mains et de ses pieds percés, de sa tête couronnée d'épines, des jets de sang coulèrent lentement sur son corps, blanc comme neige, et tombèrent goutte à goutte sur la chevelure et les vêtements de Magdeleine.

« Tous les chants cessèrent, et la foule, agenouillée, en proie à la plus poignante émotion, se mit à prier.

« Les Indiens psalmodiaient des prières dans leurs langues respectives et en latin, et les voix d'hommes alternaient avec les voix de femmes. Pendant longtemps, le murmure des voix, tour à tour fortes et mourantes, répandit sur la scène une empreinte de solennité et de tristesse.

« Au pied de la croix, Marie-Magdeleine semblait morte de douleur sous les flots de sang qui l'inondaient. A gauche de la croix, la Très Sainte Vierge se tenait debout, muette de souffrance, les mains jointes, et les yeux, vides de larmes, levés vers le divin Crucifié. A droite, se tenait saint Jean dans l'attitude de la douleur sans espoir. En arrière étaient groupés des Juifs aux costumes variés, des soldats et des cavaliers romains

portant des lances et des épées. L'un d'eux portait aux lèvres du Sauveur une éponge trempée de fiel et de vinaigre, et tous ces personnages ne bougeaient pas plus que des statues.

« On sentait peser sur la foule une oppression douloureuse, et le silence qui avait succédé aux prières ajoutait encore au sombre caractère de la lugubre scène, lorsque les chefs des tribus se levèrent et dirent, chacun dans sa langue : « Le Christ est mort! Le Christ est « mort ! »

« Quelques sanglots étouffés rompirent seuls le silence qui suivit ; des larmes jaillirent de bien des yeux et les psalmodies plaintives recommencèrent.

« Peu à peu, cependant, les prières se turent et les personnages du drame se dispersèrent. La foule, silencieuse et recueillie, s'écoula. Le soleil se voila d'épais nuages, et une pluie, tranquille et chaude, recommença à tomber. Je m'approchai du crucifix solitaire. Les planches de l'estrade où il était fixé étaient toutes rougies, et le sang du Christ coulait toujours.

« O sang de mon Sauveur ! c'est ainsi que tu couleras sur la terre jusqu'à la fin des temps, afin de laver les péchés sans cesse renouvelés dans notre triste humanité !

« Le camp des sept tribus offrait dans la soirée un panorama des plus pittoresques. Des centaines de feux pétillaient aux portes des tentes et projetaient au loin des reflets rougeâtres et tremblotants. Hommes, femmes et enfants, accroupis en cercle autour de ces feux, fumaient et causaient. Pendant quelque temps, les *papooser* crièrent, les chiens aboyèrent et hurlèrent ; puis le silence se fit, les feux s'éteignirent, et l'on ne vit plus passer que quelques ombres errantes à travers les tentes.

« Le lendemain matin, une cérémonie funèbre, imposante, eut lieu dans la grande tente cathédrale ; c'é-

tait un service solennel pour le repos de l'âme du regretté évêque de New-Westminster, Mgr d'Herbomez. Sa Grandeur, Mgr Lemmens, évêque de Victoria, officiait.

« La fanfare des Indiens exécuta, avec une rare perfection, les marches funèbres les plus connues, et tous les motets, le *Kyrie*, le *Dies iræ*, le *Libera*, furent chantés, en latin et par cœur, par les quatre ou cinq cents voix de la foule.

« J'ai rarement entendu un concert sacré plus grandiose et plus touchant. Une particularité de ce chœur était le chant des jeunes filles sauvages, dont les voix sont d'une octave plus hautes que celles des femmes. J'ai cru d'abord, en les entendant, qu'il y avait des violons dans la fanfare et que c'était un accompagnement de chanterelles; je me retournai et constatai qu'il n'y avait pas d'autres chanterelles que des gosiers de jeunes filles. Seules, ces voix seraient criardes ; mais, dans ce chœur nombreux et puissant, elles produisaient un effet à la fois curieux et beau.

« Et voilà donc, pensais-je, ce que la religion a fait de ces barbares ! Comment les missionnaires ont-ils réussi à les civiliser à ce point? Comment font-ils pour leur apprendre à chanter par cœur un hymne comme le *Dies iræ*? J'avoue que cela me semble prodigieux. »

Cependant le moment de la séparation est venu. Les prélats et les prêtres se dirigent vers la gare. Nos sauvages les accompagnent. Lorsque le train s'ébranle, les canons éclatent; le chant des fanfares est couvert par les hurrahs retentissants lancés dans les airs par un millier de robustes poitrines ; tant que le train n'a pas disparu, les chapeaux et les mouchoirs s'agitent.

D'autres fêtes nous attendent encore à Sainte-Marie. Le samedi soir, c'est la procession du Sacré-Cœur. Toute la colline est illuminée. De longues files vivantes se dé-

roulent lentement le long des lacets, tout le monde portant des lumières aux mille couleurs, qui brillent au milieu des oriflammes et des bannières flottantes. On prie et l'on chante. La ferveur de tous montre combien ces enfants des bois sont dévoués au Sacré-Cœur. Ils sont de l'archiconfrérie et ne manquent jamais l'heure de garde quotidienne. Le cortège arrive au sommet de la colline ; on se masse devant le reposoir étincelant de lumières.

Tout à coup apparaît dans les airs une image de feu. Des jets de flamme, des étincelles forment un cœur brillant surmonté de la croix, couronné d'épines, traversé d'une lance. C'est l'ouvrage d'un habile artificier. A la vue de l'image sainte, les Indiens tombent à genoux et renouvellent leur consécration au Sacré-Cœur. Toutes les voix s'unissent dans une prière touchante et l'on se retire l'âme remplie de consolations, après la bénédiction solennelle de l'évêque.

Le dimanche matin, de nouvelles et nombreuses communions réjouissent Notre-Seigneur, et dans la matinée s'organise la procession du Saint-Sacrement. Sous le dais richement orné, Mgr Durieu porte le Dieu de l'Eucharistie. Faisant escorte, les chefs et les catéchistes tiennent des flambeaux dans leurs mains. Vingt thuriféraires et dix fleuristes vêtus de blanc précèdent, faisant monter vers le ciel des nuages d'encens, ou laissant tomber une pluie de fleurs sur le chemin de l'Eucharistie. Ces enfants de chœur sont dignes de vos belles processions de France. Ici, vous les voyez qui forment une croix ; là, c'est la couronne d'épines ; plus loin le calice du sacrifice ; enfin c'est l'adoration des mages. Trois fois Notre-Seigneur s'arrête pour bénir son peuple ; trois fois une triple salve d'artillerie va proclamer au loin cette bénédiction, en même temps que les voix de

la foule et les voix des fanfares font entendre les hymnes de l'Adoration et de la Reconnaissance.

Le soir, c'est enfin le tour de Notre-Dame-du-Rosaire. Elle aussi a son image de feu. Notre-Dame nous apparaît dans la gloire et la puissance. Ses pieds s'appuient sur le croissant; son front porte la couronne des douze étoiles et son bras lance des traits contre les ennemis de notre salut. Une prière et un cantique s'élèvent du fond des âmes comme un dernier souffle d'enthousiasme au bout de ces huit jours, et la bénédiction de Monseigneur achève la cérémonie.

C'est la clôture de la mission. Le lendemain, lundi, les hommes sont convoqués. Il s'agit, cette fois, de leurs intérêts temporels. En défrichant leurs terres, ils rencontrent parfois des souches énormes. La hache d'un excellent ouvrier n'en vient à bout qu'après un mois de travail. On leur apprend à s'en débarrasser en quelques minutes par la poudre ou la dynamite. De la théorie passant à la pratique, on arrache en un clin d'œil une énorme souche de sapin qui eût demandé plusieurs semaines d'efforts.

Deux heures après, on plie les tentes, et à midi tous nos pèlerins se sont dispersés. En bateau ou en chemin de fer, tous ont repris la route de leurs bois et de leurs lointains villages. La Mission rentre dans le silence; les missionnaires peuvent jouir ensemble de quelques jours de repos.

Sur ces entrefaites, un télégramme d'Ottawa nous apporte une heureuse nouvelle. Son Excellence le gouverneur général, après avoir pris connaissance du dossier judiciaire et des pièces justificatives envoyées par Mgr Durieu, accorde au P. Chirouse et à ses compagnons d'infortune remise totale de la peine infligée par le juge de Lilouette.

Libre de nouveau, le P. Chirouse reprit ses courses apostoliques. J'eus le bonheur de l'accompagner. La première expédition fut précisément dirigée du côté de Lilouette. Nos catholiques en avaient besoin. Un crime abominable venait d'être commis. On avait surpris durant son sommeil un chef sauvage, le meilleur et le plus aimé de tous ; on l'avait massacré sous sa tente, et avec lui sa femme et ses trois enfants.

L'arrivée du P. Chirouse fut une consolation. La nouvelle de son acquittement et de son retour inattendu parcourt les camps avec la rapidité de l'éclair. Un messager la porte de Bonaparte à Fontaine. De là des estafettes la répandent dans les villages voisins. Les sauvages, laissant leurs travaux, se lèvent comme un seul homme. Ils se rassemblent dans le village central, louent la plus belle voiture de la région et organisent une magnifique cavalcade qui va chercher le P. Chirouse à Bonaparte, où nous nous trouvions. Il y a bien deux journées de marche, mais ils ne s'arrêtent pas pour si peu. Les orangistes essaient de leur faire rebrousser chemin : vains efforts ! Et la veille de la clôture de la mission à Bonaparte, on voit leur cortège apparaître sur la colline qui domine le village. Ils arrivent en bon ordre comme une armée qui fait invasion. Le char du triomphateur marche en tête et la fanfare suit. Viennent ensuite les hommes ; la marche est fermée par quelques amazones aussi alertes que celles de la Toison d'or. Halte ! La fanfare éclate en accords joyeux, les sauvages nous serrent la main et, pleurant de bonheur, félicitent le P. Chirouse. Le lendemain, le vaillant condamné d'hier prend place sur le char triomphal. Je m'assieds à côté de mon chef de mission et je vous assure que ce n'était pas moi le moins fier. La cavalcade se met en marche, et plus d'une fois, durant le

chemin, je pensai à l'antique et heureux Mardochée.

Après la mission de Fontaine, ce fut bien autre chose encore. Les catholiques de Rouisten, du Pavillon et de Skolouache se réunissent à ceux de Fontaine pour former une nouvelle cavalcade. C'est celle qui escorte le P. Chirouse lorsque nous passons dans Lilouette, devant ce prétoire de la condamnation. Il y a des retours dans les choses, *même dans les choses de la justice*. C'est la morale que M. le juge dut tirer sans doute de cette histoire.

Quant à nos sauvages, leurs manifestations publiques ont vengé l'honneur du prêtre ; leur courage à confesser la foi au milieu d'épreuves bien dures pour eux leur a valu la sympathie des catholiques de la Colombie et du Canada, en même temps qu'il témoignait que des adversités plus grandes encore les trouveraient inébranlables. Espérons également que l'issue de tout cela découragera ceux qui trouveraient amusant de recommencer l'histoire. Ils nous ont fait pleurer, ils nous ont fait rire ; Dieu ne leur rende ni l'un ni l'autre ; qu'il leur fasse la grâce de s'humilier, de demander pardon, d'entrer dans la sainte Église catholique pour entrer au ciel.

Tels sont, mon révérend et bien-aimé Père, les détails que je suis chargé de vous transmettre. J'avais accepté volontiers cette tâche, aimant mieux *mal traiter* mon sujet que de ne pas le traiter du tout, et ainsi de laisser perdre une des plus belles pages de nos missions.

Excusez-moi donc, mon révérend et bien-aimé Père ; remerciez avec nous la divine miséricorde de nos tristesses et de nos joies, et croyez en ma respectueuse et tendre affection en J. et M. I.

Émile M. Bunoz, o. m. i.

VICARIAT DE SAINT-BONIFACE.

LETTRE DU R. P. DECORBY AU R. P. MARTINET.

Langemburg, le 22 avril 1893.

RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

La seule pensée de vous écrire me remet à l'esprit tout le tableau du scolasticat : Autun, le Sacré-Cœur, les Frères scolastiques, les révérends Pères professeurs et surtout le R. P. Supérieur.

Que j'ai eu du chagrin de n'avoir su qu'après coup votre visite à Saint-Boniface et au lac Qu'Appelle ! Si les lettres qui me furent envoyées pour m'en prévenir n'avaient échoué au Fort-Ellice, il m'eût été facile d'aller vous saluer ; j'étais sur la ligne du Manitoba et du Nord-Ouest ; j'aurais pu monter sur un de ces beaux wagons, attelés au *terrible cheval noir*, que vous appelez *locomotive* en France, et en moins d'une journée j'étais à vous.

Lorsque, de retour à la Mission, j'ai fait l'inventaire de mes lettres, il était trop tard : vous aviez passé et disparu. Je regretterai toute ma vie cette belle occasion qui ne se représentera peut-être plus.

Pour m'en dédommager, je me proposais de vous écrire une longue lettre, comme il la fallait pour décrire un voyage de vingt-six ans. Hélas ! cette bonne résolution a eu le triste sort de bien d'autres qui n'étaient pas plus mauvaises ni moins sincères. L'attente toujours vaine de quelques jours de répit, que le cœur aimerait à avoir pour s'entretenir à l'aise avec un ami, et, disons-le aussi, pour faire une humiliante confession, cette bien déplorable antipathie qui a toujours existé entre votre pauvre enfant et toute œuvre qui le condamne à s'asseoir durant de longues heures pour se livrer à un travail d'écriture l'ont fait faillir.

Avant de partir pour le Chapitre, le R. P. Vicaire m'a demandé de lui écrire quelque chose sur la Mission du Fort-Ellice. Je le lui ai promis; mais ce n'est que la semaine dernière que j'ai pu remplir ma promesse. Encore, pour le faire, a-t-il fallu me condamner à y consacrer quelques séances de nuit.

Je vous envoie aujourd'hui ces quelques lignes, écrites à la lueur d'une lampe et dans un moment où j'aurais autant aimé dormir que noircir du papier. Elles lui seront un témoignage de ma bonne volonté. Je ne sais où les adresser. Voilà pourquoi je vous les envoie, en vous priant de les lui faire parvenir.

Vous pourrez les lire vous-même si vous en avez le courage; elles seront un petit acompte pour la longue lettre que j'ai eu l'intention de vous écrire.

Comme le foyer d'où elle émane, votre charité ne vieillit pas, mon révérend et bien cher Père. Le souvenir que vous avez bien voulu conserver de votre premier enfant du Sacré-Cœur (1) et la persistance que vous avez mise à lui procurer les moyens et la consolation de vous voir m'en sont une nouvelle et bien aimable preuve. Soyez-en béni, mon révérend et bien-aimé Père, et, pour ma propre satisfaction, laissez-moi vous dire que je n'avais nullement besoin de cette nouvelle manifestation pour faire revivre en moi le souvenir de vos bontés. Depuis vingt-six ans que je suis ici, j'ai oublié bien des choses et bien des personnes; mais je n'ai pu oublier celui qui m'a ouvert les portes de la vie religieuse et qui m'a donné tant de marques d'affection paternelle durant mes années de scolasticat.

Je suis encore et je serai toujours votre enfant reconnaissant. Jules Decorby, o. m. i.

(1) Le F. Decorby fut le premier scolastique dont le P. Martinet reçut les vœux à Autun, en 1863.

Mission de Saint-Lazare, le 12 avril 1893.

L'existence régulière de la Mission de Saint-Lazare, Fort-Ellice, archidiocèse de Saint-Boniface, date d'une dizaine d'années, et voici tout d'abord l'histoire de sa naissance.

En 1878, on a commencé à s'apercevoir que le règne du buffalo, dans les vastes prairies du Nord-Ouest, touchait à son terme. Les limites de son immense domaine se rétrécissaient d'une manière inquiétante et, par contre, le nombre des traqueurs acharnés à sa perte augmentait chaque jour. Tout ce qu'il y avait d'êtres humains, sur des milliers de milles à la ronde, s'était donné rendez-vous autour des derniers représentants de cette belle race d'animaux, l'ornement et la richesse de nos prairies, la ressource providentielle des nombreuses tribus sauvages à qui en était dévolue l'incontestable possession. Les Cris, les Sauteux, les Sioux, les Assiniboines, les Pieds-Noirs, et d'autres encore, étaient là. Le *Bœuf-assis* (Seating-Bull), grand chef des Sioux, après avoir infligé de sanglantes défaites aux troupes américaines, y conduisait ses cent cinquante loges. Presque tous les métis des environs y étaient accourus. Eux-mêmes, les blancs en grand nombre, attirés par l'appât du gain, étaient venus grossir la foule déjà trop considérable des chasseurs.

A considérer l'acharnement que chacun mettait à l'œuvre de destruction, il était aisé de prévoir la fin de l'âge d'or dans les vastes plaines de l'Ouest. Les moins clairvoyants ne s'y trompaient pas ; chacun se demandait avec anxiété ce qui allait arriver après la disparition du buffle, et par quel moyen de subsistance on remplacerait celui que la nature avait prodigué jusqu'à ce jour aux habitants de la contrée.

Comme tous leurs compatriotes des bois et de la plaine, les sauvages qui formaient le groupe du Fort-Ellice songèrent à donner une solution pratique à cet important problème. Ils résolurent de se tailler des patrimoines aux environs de leur poste de traite, et de demander à la culture du sol les moyens d'existence qu'allait désormais leur refuser la chasse au buffalo. D'ailleurs, l'état de prospérité sous lequel leur apparaissaient les étrangers venus dans le pays commençait à les séduire. Ils voulaient, eux aussi, se construire de belles demeures et procurer à leurs enfants les avantages d'une bonne éducation ; le sentiment religieux lui-même les poussait, et ils donnaient dès lors à entendre qu'il y aurait parmi eux une bonne moisson à recueillir, au bénéfice de la sainte Église catholique.

C'est sous l'influence de ces pensées que s'est formé le dessein de fonder ici une Mission sous le vocable de saint Lazare. Belle perspective, dont les aspects les plus séduisants ont tourné au mirage ! Beau feuillage, qui n'a abrité, à la saison des vendanges, que de pauvres lambrusques !

De ce beau groupe de sauvages qui, sous l'action combinée du gouvernement et de la religion, aurait pu former un magnifique établissement, quelques familles seulement sont restées ici; les autres, emportées par le souffle de leur inconstance, se sont dispersées aux quatre coins de l'horizon. Il y en a au sud, à « la montagne de l'Orignal » ; il y en a à l'est, à « la Rivière-qui-roule », et jusqu'au « lac Winnipigosis » ; il y en a au nord, à « la Pointe-aux-Lézards » ; et les derniers qui se sont fixés ont pris leur réserve à « la Rivière de la vallée ». Ceux qui sont restés ici, et c'est le petit nombre, sont chrétiens et assez bons ; ceux qui se sont éloignés, après avoir embrassé la religion, n'ont fait que végéter dans leur

isolement ; les autres enfin, et c'est la bonne moitié, ne donnent encore aucun signe de conversion à la vie chrétienne.

Malgré toutes ces déconvenues du début, je ne puis croire qu'on doive taxer de malheureuse l'idée d'où est sortie la Mission de Saint-Lazare. Je crois, au contraire, que l'établissement de cette Mission entrait dans les vues de la divine Providence pour le bien des âmes. Elle n'a point produit, il est vrai, de ces œuvres florissantes dont l'aspect remplit de joie et de consolation ceux que Dieu a choisis pour être les instruments de sa grâce, mais elle répond à un besoin réel en procurant les secours religieux à un grand nombre d'âmes qui autrement en auraient été privées.

Voici quel est aujourd'hui le champ sur lequel le missionnaire de Saint-Lazare a à exercer son zèle.

Il doit, tout d'abord, pourvoir aux besoins spirituels de soixante-deux familles disséminées autour de sa modeste chapelle. Mais cette population est loin d'être homogène. C'est réellement l'épouse aux vêtements de diverses couleurs. Sans tenir compte des légères nuances, ces couleurs peuvent se réduire à quatre principales, selon le nombre des langues qui ont cours ici, savoir : le français, l'anglais, l'allemand et le sauvage. Le prêtre peut toutes les voir représentées le dimanche, lorsqu'à l'autel il se tourne pour saluer les fidèles ou leur adresser la parole. Qu'elle est belle, cette variété des nations, se confondant dans les sentiments d'une même foi et d'une même espérance ! On ne peut s'empêcher de le faire remarquer aux fidèles, afin de les attacher plus fortement à la religion sainte, qui seule porte cet incontestable cachet d'une origine divine. On vient de tous les points du monde ; on ne s'est jamais vu ; on ne peut quelquefois ni se parler, ni s'entendre : tout ce qu'on

peut faire, c'est de se regarder avec bienveillance comme des frères rappelés de l'exil.

Mais vienne le moment de la prière, du saint sacrifice de la messe ; oh ! alors, on se comprend, tout marche comme si l'on avait été formé dans la même paroisse et par le même pasteur.

Ces langues et ces nationalités diverses, que réunit ici en un point la Mission de Saint-Lazare, se retrouvent, mais séparées et complètement isolées les unes des autres, dans ses différentes dépendances. Dix autres Missions secondaires dépendent de la première et en attendent les secours spirituels. En voici la liste :

Quatre réserves sauvages parlent généralement le cris ou le sauteux. Trois groupes parlent l'allemand et se composent de Prussiens, de Bavarois, d'Autrichiens et de Russes. Un groupe parle l'anglais, un autre le français ; un autre, enfin, le polonais.

Quelques mots d'introduction, maintenant, auprès de chacun de ces groupes.

1° *Les sauvages.* — Quoique relativement rapprochés de Saint-Boniface, premier centre des Missions catholiques dans ce vaste pays, les sauvages du district de Fort-Ellice n'en furent pas moins les derniers à embrasser les enseignements de la Foi. De Saint-Boniface, comme d'un foyer incandescent, le soleil de l'Évangile jetait au loin, depuis de longues années, de magnifiques splendeurs; et ils demeuraient toujours dans les ténèbres. C'est qu'ils se montraient peu soucieux d'ouvrir les yeux à ces bienfaisantes clartés.

Le missionnaire, voyant peu de fruits à recueillir sur cette terre froide et désolée, s'en allait plus loin, à la recherche d'un sol meilleur, d'un climat plus favorable, promettant une moisson plus abondante comme récompense de ses efforts. Aujourd'hui même, une bonne

moitié de ces aveugles volontaires résiste aux invitations de la grâce.

Ce n'est pas que le sauvage soit irréligieux; non, au contraire, mais il est religieux à sa manière. Il a tout un monde de superstitions grossières auxquelles il tient autant qu'à sa vieille peau, et dont il se fait une arme contre les avances du missionnaire. Aux sollicitations de celui-ci il va répondre : « Le Grand Esprit t'a donné une religion, c'est bien; garde-la, observe-la; en cela tu n'auras que notre respect et notre approbation. Mais il nous a donné aussi la nôtre, que nos pères, qui n'étaient pas des sots, nous ont transmise et qu'ils nous ont exhortés à conserver avec soin; nous y voulons mourir. »

Dans ces convictions, leur résistance, à l'endroit de la religion chrétienne, est, non seulement passive, mais active et parfois trop active. Non seulement ils ne veulent pas devenir chrétiens, mais ils mettent tout en œuvre pour empêcher la diffusion du christianisme. Les plus zélés forment des associations dont le lien d'union est un pacte de rester fidèles jusqu'à la mort aux vieilles doctrines et de combattre l'invasion des nouvelles. Dans ce but, ils multiplient les danses, les fêtes, les célébrations religieuses de leur façon. Viennent-ils à s'apercevoir que l'un d'eux entretient des vues favorables à la nouvelle religion, ils l'entourent de leurs représentations, l'assaillent de terreurs superstitieuses et ne l'abandonnent que lorsqu'ils sont sûrs de leur triomphe ou de l'inutilité de leurs efforts. Vous le voyez, c'est la sagesse de la courte raison mise au service de l'erreur. Il est d'autant plus difficile de les vaincre sur ce terrain, que nous demandons à nos chrétiens d'agir de même, avec cette différence, toutefois, que nos chrétiens sont dans le vrai et que la vérité a des droits que n'a pas l'erreur, et une action sur l'esprit qui interdit toute hésitation et toute recherche.

Ce genre d'objection prouve une fois de plus que le grand moyen de transformation pour les sauvages c'est l'école. Ce moyen demande bien des sacrifices, mais il est sûr, et dans les circonstances présentes, il est absolument nécessaire. Les protestants l'ont bien compris, et c'est de ce côté qu'ils ont dirigé tous leurs efforts de propagande.

Il y a trois sortes d'écoles dans le département des sauvages : les grandes écoles industrielles, comme nous en avons une au lac Qu'Appelle, où les enfants sont entretenus aux frais du gouvernement et peuvent apprendre, non seulement à lire et à écrire, mais encore une profession industrielle en rapport avec leurs goûts et leurs aptitudes, comme l'agriculture, la menuiserie, la cordonnerie, etc. Il y a les internats, où les maîtres, ordinairement membres d'une société religieuse, se chargent, moyennant une modique allocation du gouvernement, de l'entretien complet des enfants sauvages, et leur donnent une certaine éducation littéraire, industrielle et surtout religieuse. La différence entre ces deux genres d'écoles, c'est que les premières relèvent du gouvernement, qui en reste le maître absolu; les secondes relèvent de la société qui en a pris l'initiative, avec l'appui moral et matériel du gouvernement. Il y a enfin les externats, où les enfants d'une réserve se rendent chaque jour pour recevoir l'enseignement d'un maître agréé et rémunéré par l'État.

Aux premières de ces écoles, le gouvernement ouvre largement la main; aux secondes, il ne l'ouvre qu'à moitié; aux troisièmes, il la tient presque fermée. Les premières peuvent marcher et marchent parfaitement avec les seules ressources du Trésor public; les deux dernières requièrent un autre concours; il faut nécessairement trouver des fonds supplémentaires pour la

construction, le mobilier, l'entretien des enfants, les fournitures de classes.

Comment se procurer ces fonds ? Voilà une question à laquelle nous n'avons jamais donné l'attention nécessaire. Elle est importante, cependant, puisque de la réponse dépend la vie ou la mort de nos écoles, et qu'au sort des écoles se trouve attachée la destinée du catholicisme parmi les sauvages.

Les protestants semblent l'avoir compris mieux que nous. Aussi ont-ils, dans beaucoup de cités, en Canada, des associations nombreuses dont le but est de fournir des subsides, en espèces ou en nature, aux écoles des Indiens. Il faut ajouter, pour leur rendre justice, qu'ils doivent apporter au succès de cette collecte un grand déploiement de zèle, car leur comité local est en état, avec l'appoint du gouvernement, d'entretenir dans ce district trois internats et quatre externats, tandis que nous pouvons à peine suffire à l'entretien d'un externat, celui du Fort-Pelly.

Cela nous met dans une situation très désavantageuse. Nous n'en pouvons sortir qu'en créant des écoles de la seconde catégorie, où les enfants trouveraient le vivre et le couvert.

Les sauvages de ce district ne consentent plus à envoyer leurs fils ou leurs filles aux écoles de Qu'Appelle, parce que c'est trop loin, que leurs enfants sont faibles et maladifs, que bien souvent ils y meurent et sont enterrés avant que les parents aient eu connaissance de la maladie.

Quant aux écoles d'externes, bon nombre d'enfants ne peuvent y venir, voici pourquoi : les pauvres sauvages n'ont souvent pas d'habits convenables, pas de souliers; ils sont trop éloignés du local scolaire ; quand le père de famille part pour une excursion, souvent il ne reste pas

la moindre provision au logis, et force lui est d'emmener tout son monde avec lui.

Il n'y a que les écoles de premier ou de second ordre qui puissent obvier à tous ces inconvénients. Si nous n'en avons pas, alors nécessairement l'enfant prendra le chemin de l'école protestante, et c'est la ruine des âmes qui en résultera. Les sauvages catholiques réclament, et les païens eux-mêmes promettent de nous donner leurs enfants si nous pouvons les recevoir en pension. C'est une question d'argent, et nous savons que nos supérieurs se préoccupent d'en trouver.

Au point de vue religieux, nos sauvages sont comme les autres : il y en a de bons, il y en a qui laissent beaucoup à désirer, ceux surtout qui se tiennent à l'écart, perdus au milieu des païens et privés de la visite fréquente des missionnaires. Mais, bon ou mauvais, fervent ou tiède, le sauvage compte toujours que le missionnaire fera tous les frais de son salut. C'est au missionnaire de franchir les longues et pénibles étapes qui le séparent de ses ouailles ; c'est à lui de les instruire ; à lui d'élever des maisons de prière et des maisons d'école ; à lui de subvenir à l'indigence. Le sauvage croit sincèrement qu'il est fait pour recevoir. Il faut dire pour sa justification qu'il a une grande capacité sous ce rapport. Quel gouffre de misère à tous les points de vue ! Et le gouffre de la misère temporelle, malgré les secours du gouvernement, se creuse chaque jour davantage en raison de la diminution de la chasse.

Les Français. — Ce que nous comptons d'élément français dans le district du Fort-Ellice se distribue en trois catégories : les uns sont nés au pays, ce sont les métis ; les seconds nous viennent du bas Canada ; quelques-uns, dans ces derniers temps, nous sont arrivés directement de France.

Les métis ne sont nullement de mauvais chrétiens, quoique moins éclairés en leur religion que les autres.

Les Canadiens français forment ici une des meilleures parties de notre population ; ils ont reçu une excellente éducation dans la province de Québec, et ils n'ont pas encore éprouvé les désastreux effets du souffle d'irréligion qui promène ses ravages sur tant d'autres régions chrétiennes.

Le lot de Français qui nous est venu de France ne fait pas trop vilaine figure à côté des Canadiens. Parmi les dix-huit familles qui nous sont échues en partage, il n'en est pas une qu'on puisse qualifier d'irréligieuse. Elles aiment toutes à recevoir la visite du prêtre ; elles s'empressent d'assister à ses instructions et au saint sacrifice de la messe, ce qui n'empêche pas de remarquer entre elles de bien sensibles différences. Si elles comptent des membres pieux et fervents, il en est aussi quelques-uns dont toute l'ambition se borne à recevoir leur Créateur à Pâques très humblement.

Les Allemands. — C'est encore parmi les Allemands qu'il faut se transporter pour trouver le spectacle de la foi dans sa vivacité et sa candeur primitives. Les Allemands, ceux du moins qu'il nous est donné de visiter dans ce district, ont une foi absolue au prêtre et en son ministère. Et, certes, ce n'est pas l'effet de l'ignorance ; c'est chez eux, au contraire, qu'on trouve le plus d'instruction ; ils savent tous lire et écrire ; les enfants l'apprennent, tout jeunes, à l'école ou sur les genoux de leur mère et ils se perfectionnent d'eux-mêmes en grandissant. Si le prêtre ne peut leur faire un long sermon, parce qu'il est étranger à leur langue, il n'a qu'à se munir d'un livre d'instruction religieuse; il le passera au premier venu de l'assemblée, et l'instruction désignée sera lue avec une parfaite intelligence et une grande dignité.

Tout dans leur existence n'est que la manifestation de l'esprit de foi et de religion qui les anime. Durant tout le temps de son séjour parmi eux, le prêtre les verra accourir chaque jour au saint sacrifice de la messe, comme en un jour de fête. Ils s'approchent des sacrements à chaque visite. Dans toutes les maisons, à l'endroit le plus en vue, se trouve toujours un grand et beau Crucifix. Les murs de leurs demeures ne portent que des images religieuses. Ils ne peuvent concevoir le goût des Anglais protestants, dont les maisons ne sont décorées à l'intérieur que par des représentations de la nature : des paysages, des chasses, des animaux de toute espèce. A l'entrée de leurs habitations, comme à la porte des églises, on trouve toujours un bénitier bien approvisionné d'eau bénite, dont ils ne rougissent pas de se servir. Ils se saluent par ces paroles : « Que Jésus soit loué ! » auxquelles l'interlocuteur répond : « Durant toute l'éternité. *Amen !* »

Bonnes et belles âmes ! Le missionnaire rougit quelquefois de lui-même, à la vue de cette foi si forte et si simple. En son cœur, il prie Dieu de la leur conserver; il ne peut s'arrêter à cette pensée pénible, qu'elle pourrait bien s'affaiblir un jour par l'effet de la diversité des opinions que la colonisation croissante va importer dans le pays.

Les Anglais. — Les catholiques qui nous viennent d'Angleterre ou d'Irlande sont peu nombreux, mais ce qu'il y a est bon et nous donne de beaux exemples de piété.

Les Polonais. — Les Polonais ont beaucoup de la foi vive et expressive des Allemands; ils nous donnent les mêmes consolations.

Comme on le voit par cette légère esquisse, le terrain sur lequel s'exerce le zèle du missionnaire ici est loin

d'être stérile en satisfactions pour son cœur. Sous ce rapport, la position du prêtre dans le Manitoba est peut-être préférable à celle du prêtre dans beaucoup de nos vieilles contrées. Un bon nombre, il est vrai, un trop grand nombre ne reconnaissent pas en lui le véritable envoyé du Ciel; mais ils n'en ont pas moins pour sa personne le respect et les égards qui sont dus à son caractère ; ils ne se livrent jamais à ces manifestations d'hostilité auxquelles le prêtre se trouve souvent en butte dans des pays réputés cependant catholiques. Voilà vingt ans que le missionnaire du Fort-Ellice parcourt en tous sens le pays, presque toujours seul, avec deux misérables chevaux à sa carriole ou un pauvre attelage à chiens, n'ayant, pour toute arme, que l'indispensable couteau de poche qui lui sert à allumer son feu dans les campements, et cependant, à deux exceptions près, il ne se souvient pas d'avoir reçu une insulte ou une menace de la part des païens ou des sectes dissidentes. Il en a reçu, au contraire, plus d'une marque de sympathie. Bien des fois, au lieu de camper à la belle étoile par un froid de 40 à 45 degrés Fahrenheit, il a préféré leur demander un abri sous leur toit, pour la nuit ; et il en a reçu la plus généreuse et la plus cordiale hospitalité. On avait bien soin de lui et de son attelage, sans vouloir jamais accepter de payement. On ne le laissait jamais partir sans lui recommander de revenir, si les circonstances le ramenaient encore par les mêmes chemins. Du reste, l'habitude de voyager fait une seconde nature au missionnaire. Avec un Sioux, un Cris ou un Sauteux; avec un Allemand, un Russe, un Anglais ou un Français, dans une *loge* sauvage ou dans la demeure plus confortable d'un blanc, catholique ou dissident, il est chez lui et comme avec des gens de sa condition.

J'ai parlé, plus haut, de deux exceptions ; elles méri-

tent d'être mentionnées. Un sauvage me menaça un jour de son fusil, parce que j'avais soustrait à sa tyrannie une femme blanche qu'il voulait garder illégitimement et malgré elle. Un autre, c'était un bohémien, se permit, à plusieurs reprises, de lancer ses chiens contre mes chevaux dételés, afin de les égarer et de décourager mes visites.

Les bonnes dispositions de notre peuple, hormis ces rares exceptions, nous font aimer le travail et supporter allégrement la fatigue. Ni l'un, ni l'autre, ne nous font défaut. Outre l'accomplissement de nos devoirs religieux et l'exercice ordinaire du saint ministère, notre vie se dépense en trois grandes préoccupations : les voyages, l'instruction des sauvages, le souci du temporel.

Les voyages. — Si nous voulons répondre aux nécessités de la situation, il faut voyager, et beaucoup. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur une carte, de compter les postes et de mesurer les distances. La réserve « du Joueur » est à 10 milles de Saint-Lazare ; celle de « Wewessikaport » ou de l'Homme bien habillé, à 25 milles ; la « Rivière-Vallée » à 65 milles, et le Fort-Pelly à 120 milles. Pour la desserte des blancs, Landshut et Ladystrail sont à 45 milles ; Saltcoats à 65 milles ; la Rivière-Blanche à 115, et Fisching-Lake à 180 milles, sans compter un bon nombre de familles, éloignées des centres ci-dessus mentionnés, auxquelles il faut porter, de temps en temps, les consolations de la religion.

C'est un mois et demi que requiert la visite de ce vaste domaine, avec une invariable répétition des mêmes exercices. On arrive le soir ; on réunit les gens pour prier ; on les prépare par une instruction catéchistique à la réception des sacrements ; on passe une partie de la nuit à entendre les confessions ; au point du jour, on dit la messe, on communie ceux qui sont en état de le faire,

puis on attelle ses petits chevaux à un *backboard*, et, fouette, cocher ! on part comme un trait, pour recommencer le soir, après avoir roulé tout le jour.

Les malades fournissent aussi l'occasion au missionnaire de faire de jolies courses. Bien des fois, nous avons l'agrément de galoper, le jour et la nuit, des trente ou quarante heures de suite, sans autre arrêt que le temps de faire chauffer une tasse de thé, de loin en loin, et de laisser respirer notre monture.

Hâtons-nous de dire, cependant, que les voyages sont moins pénibles qu'ils n'étaient autrefois. Nous n'avons plus à parcourir les mêmes distances à travers ces immenses prairies de l'Ouest, sans chemins, sans bois, sans habitations, escortés, en hiver, par d'épouvantables tempêtes. Nos moyens de locomotion étaient alors bien imparfaits : trois ou quatre pauvres chiens qui pouvaient à peine traîner notre bagage, ou bien de maigres chevaux, obligés, le soir, de chercher un peu d'herbe sous un pied ou un pied et demi de neige, par un froid de 20, 30 ou 40 degrés au-dessous de zéro, sans autre couverture qu'une chemise de glace, formée dans le poil par la sueur du jour, congelée pendant la nuit. Le missionnaire dormait à côté, enveloppé dans sa peau de buffle et deux couvertures de laine, jusqu'aux premières lueurs de « l'aurore aux doigts de rose », heure de reprendre sa course hâtive vers le point où un moribond se débattait peut-être contre les derniers assauts de l'enfer.

Les temps sont changés. Le missionnaire voyage un peu plus *en monsieur* maintenant. Des chemins sont ouverts devant lui dans toutes les directions.

Au lieu de passer trois ou quatre jours sur les bords d'une rivière, à attendre que l'eau ait coulé, ou à se construire un radeau sur lequel il passera, pièce à pièce,

sa voiture, tout son bagage et sa personne, il trouve maintenant des ponts qui lui permettent de passer d'une rive à l'autre sans débrider, guides en mains et fièrement assis sur son siège. Le soir, il trouve toujours une maison pour s'y abriter la nuit, reposer ses membres, renouveler ses forces, prendre soin de ses chevaux, ce qui permettra de reprendre la même allure le lendemain.

Par contre, il ne connaît plus cette surabondance de joie et de bonheur qui remplissait le cœur de l'apôtre, lorsqu'il se trouvait sain et sauf, indemne de toute perte, sur l'autre bord d'une rivière périlleuse, ou lorsque, après une journée d'angoisses et de souffrances, au milieu d'une tempête en pleine prairie, le vent et le tourbillon de neige venant à tomber, il pouvait apercevoir, au loin, se détacher sur le fond blanc de l'horizon, quelque grande tache noire, qui n'était autre chose qu'un massif d'arbres, où il lui serait donné bientôt de reposer à l'abri de tout danger, de déguster une bonne tasse de thé et de réchauffer ses membres à la douce et bienfaisante chaleur d'un grand feu. Ces ineffables jouissances par contrastes s'en vont. Nous leur avons dit adieu ; mais sans ajouter au revoir.

L'instruction religieuse. — L'instruction des infidèles qui consentent à embrasser le christianisme absorbe une bonne partie de notre temps. Instruire un païen, de quelque âge ou de quelque condition qu'il soit, cela ne paraît rien ; si peu du moins, qu'on n'ose pas en faire mention ; et pourtant, ce n'est ni chose facile ni l'œuvre d'un moment. C'est au contraire une longue et rude tâche ; il y faut de la patience et du courage. Or cette tâche revient presque toujours tout entière au prêtre. Parmi les chrétiens qu'on a déjà formés, il en est bien peu qui en soient capables. Quand donc un pauvre païen exprime le désir de se faire instruire, c'est au prêtre d'en assumer

l'entreprise. Il doit aller le trouver, passer plusieurs journées avec lui, lui apprendre, à force de répétitions, un mot après l'autre, le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, l'initier à l'ordre de la Foi et lui en dérouler les principaux mystères; lui donner, sinon l'intelligence des vérités elles-mêmes, du moins la connaissance de l'autorité divine qui les a révélées et de l'Église qui nous les enseigne ; travail gigantesque qu'il faut avoir accompli pour en connaître la difficulté. Or, dans ce travail ingrat, il faut bien prendre garde de se laisser aller à l'impatience. Un seul mot, dans un moment d'oubli, peut tout gâter. Le pauvre catéchumène tombe si vite dans le découragement ! Si donc, il n'est pas trop fervent dans ses désirs, il ne manquera pas de vous congédier, disant que l'œuvre est au-dessus de vos forces, aussi bien que des siennes.

La sollicitude du temporel. — Une autre particularité de la vie du missionnaire dans ce pays, c'est la nécessité pour lui de se livrer, selon les circonstances, à des travaux manuels, et, malheureusement, d'y consacrer une trop grande partie de son temps.

Et d'abord, ne pouvant pas se procurer le luxe d'un serviteur, il doit lui-même remplir cet office auprès de sa personne. Il faut qu'il prenne soin de sa chambre, de sa maison, de sa cuisine, de ses chevaux, etc., etc.; qu'il fasse lui-même ses emplettes de ménage. A-t-il une construction sur le chantier, il faut qu'il y mette la main.

De plus, afin de suppléer à l'insuffisance de ses ressources, qui lui viennent, soit de la Propagation de la Foi, soit de l'assistance des fidèles, il doit avoir recours à quelque industrie. Il ne peut s'occuper de culture, parce qu'elle exige une assiduité incompatible avec le mouvement incessant et les longues absences que lui impose son ministère. Mais il peut, sans nuire à l'œuvre des âmes, donner quelques soins à l'élevage des bes-

tiaux, des chevaux surtout, qui se suffisent à eux-mêmes, en hiver comme en été. Le prix qu'il en retire lui est d'un grand secours pour le soutien de sa personne et de ses œuvres.

C'est simplement un aperçu général de la vie du missionnaire que j'ai essayé de présenter ici. Des détails de quelque intérêt pourraient y être ajoutés ; mais ils m'obligeraient à dépasser les limites d'une lettre. De cet aperçu général se dégage aisément cette conclusion que, dans la vie que nous menons ici, il n'y a pas place pour l'ennui. Avantage bien précieux, mais qui a un double inconvénient : inconvénient pour les œuvres, inconvénient pour le religieux. En voulant trop faire, on ne fait que très imparfaitement ce qu'on fait ; en voulant penser à tout et s'occuper de tout, on en vient à s'oublier et à se négliger soi-même. S'il y a un danger pour le religieux missionnaire dans nos Missions, c'est là qu'il se trouve; si l'homme de bonne volonté se surprend quelquefois avec une pensée de découragement, c'est de là qu'elle vient. Pour tenir au poste, il a besoin de se rappeler qu'abandonner la partie, en face d'une si grande nécessité, ce serait une lâcheté ; qu'au fait, Dieu est clément et plein d'indulgence, qu'il saura bien, au jour de la rétribution, mettre dans la balance le poids des circonstances particulières dans lesquelles le missionnaire a été placé, et, avant tout, de la consécration complète qu'il lui a faite de sa vie.

MISSION DE LA BAIE D'HUDSON.

Jusqu'à ce jour, nos missionnaires ne s'étaient pas fixés sur les bords de la baie d'Hudson ; ils n'y avaient fait que des apparitions plus ou moins régulières et plus

ou moins prolongées. Or, il arrivait quelquefois que ces visites extrêmement rares, pénibles et dispendieuses, ne coïncidaient pas avec l'arrivée des sauvages au Fort de traite, où ils viennent une fois l'an vendre leurs pelleteries, seul endroit où la rencontre pût avoir lieu; et, dans ce cas, le missionnaire avait perdu son temps, son argent et sa peine. Alors même que la rencontre était favorisée par les circonstances, elle ne pouvait durer plus de quinze jours; or, un temps si court était absolument insuffisant pour instruire les sauvages des vérités de la foi et les fortifier contre les tentations de la mauvaise nature ou les séductions de l'hérésie protestante.

C'est l'année dernière seulement, au printemps de 1892, qu'à la suite de la visite du R. P. Martinet et par l'accord du T. R. P. Supérieur général et du R. P. Provincial, deux Pères et un Frère convers reçurent la mission d'aller s'établir à Albany, au sud-ouest de la baie.

La lettre suivante nous donne les premières nouvelles de cet établissement. Ce n'est encore qu'une prise de possession. Espérons que bientôt nous aurons à enregistrer les triomphes de la grâce sur ces pauvres âmes qui, bien loin de se montrer hostiles, n'aspirent qu'à se laisser vaincre.

« Bien aimé Père,

« J'ai tardé de vous écrire, dans l'espoir de pouvoir vous présenter sous peu les premiers fruits de nos Missions. Mais je ne puis résister plus longtemps au besoin que j'éprouve de vous témoigner ma reconnaissance pour la part active que vous avez prise dans la fondation de notre nouvelle Mission. Je vous en remercie mille fois, et je prie Dieu de vous rendre au centuple ce que vous avez bien voulu faire en faveur de nos chers enfants des bois.

« Plusieurs circonstances nous donnent la certitude que vous n'aurez pas raison de vous en repentir. Mgr Lorrain m'écrivait, l'automne dernier, que des infidèles du district d'Albany, ne connaissant pas notre arrivée dans le pays, lui avaient demandé un prêtre par l'entremise d'un Père Jésuite, et Sa Grandeur ajoutait : « Votre œuvre « est réellement une œuvre voulue de Dieu. »

« J'ai le bonheur de vous dire que jusqu'à présent les difficultés se sont aplanies comme par enchantement. Les bourgeois de la Compagnie de la baie d'Hudson sont d'une obligeance extrême à notre égard ; sans avoir le confort, nous sommes à l'aise dans notre maisonnette, que nous avons bâtie depuis notre arrivée. Les pommes de terre que nous avons récoltées, le poisson et les perdrix blanches, qui sont très abondantes cet hiver, suffisent amplement à notre subsistance. Nous partageons notre temps entre l'étude des langues sauvages et les exercices de communauté. Je puis vous certifier que, si nous ne sommes pas de bons religieux, nous nous efforçons du moins de le devenir. Pour ma part, jamais je n'ai si bien senti combien il fait bon d'être religieux, Oblat, *missionnaire*. Mes chers compagnons paraissent aussi contents et heureux.

« Nos travaux d'installation étant à peu près terminés, nous pourrons engager le combat ce printemps ; au retour de notre campagne, l'automne prochain, nous pourrons peut-être ajouter une page à nos annales. Nous serons très obligés aux personnes pieuses qui daigneraient s'intéresser à notre pauvre chapelle.

« Priez pour votre enfant dévoué en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

« F.-H. Fafard, o. m. i. »

MAISONS DE FRANCE

MAISON DE NOTRE-DAME DE TALENCE.

Notre-Dame de Talence, 25 avril 1893.

Mon révérend et bien cher Père,

Le dernier rapport sur la maison de Talence a paru dans les annales du mois de mars 1888.

Ce qui explique notre long silence pendant cinq ans, c'est la situation relativement précaire où se trouvait réduite la communauté depuis l'expulsion des religieux, et le peu de travaux extérieurs que nous pouvions donner.

Mais, au mois de février 1891, par les soins du R. P. Provincial, l'élément missionnaire a été peu à peu reconstitué. Deux Pères d'abord, puis trois maintenant, sont chargés des prédications, et travaillent, autant que possible, à relever dans le diocèse de Bordeaux la vieille réputation des missionnaires Oblats de Marie. Puissions-nous voir, dans un avenir prochain, grossir cette petite phalange apostolique !

Notre maison compte actuellement neuf Pères et quatre Frères.

Le R. P. Ramadier, curé, est bien secondé dans son ministère par le zèle du P. Barbedette, et par l'expérience du P. Bazin, habitué depuis longtemps à cet apostolat paroissial.

Les RR. PP. Thévenon, Faugle et Leroy, après de longues années consacrées aux missions, trouvent à Talence

un repos nécessaire, que les deux premiers rendent encore fructueux pour les âmes, en se consacrant à un ministère choisi. L'un est aumônier des Sœurs Solitaires de la Sainte-Famille ; l'autre, de la communauté et du noviciat des Frères de Talence.

Le R. P. Leroy, dans sa verte vieillesse, fait le charme de la maison par son amabilité pleine d'esprit, rend service à tous en se chargeant des messes tardives du pèlerinage, et va parfois dans quelques paroisses éloignées exercer les fonctions de confesseur et de prédicateur.

Les RR. PP. Berthelon, Bénédic et Le Borgne se partagent le travail des missions et des retraites.

Quatre Frères sont attachés à la communauté. Le F. Suc est notre cuisinier en chef ; le F. Aubertin, notre ancien jardinier, a été déchargé de son travail, trop rude pour son âge, et s'occupe, à l'intérieur, du soin de la maison et des chambres. Le F. Ferré, ancien sacristain de Saint-Jean d'Autun, consacre son dévouement à tenir notre église et notre sacristie. A l'époque des pèlerinages, il est quelquefois aidé dans ses fonctions par le F. Huard, qui sait alors quitter son jardin pour rendre service au sacristain. Enfants de la Mayenne tous deux, nés près de Pontmain, bénis tous deux, dans leurs jeunes années, par Notre-Dame d'Espérance, n'est-il pas juste qu'ils s'entr'aident pour servir Notre-Dame des Douleurs de Talence ?

Dans les deux dernières années qui viennent de s'écouler, la mort a visité deux fois notre maison.

Le 16 mai 1891, nous avions la douleur de perdre le cher F. Besnard, Frère scolastique du diocèse de Laval. Durant son scolasticat, ce bon Frère n'avait eu qu'un désir : se dévouer aux missions étrangères, aller rejoindre Mgr Grandin, son parent, dans le diocèse de Saint-Albert. Dieu, qui le trouvait mûr pour le ciel, en disposa autre-

ment. Au mois de novembre précédent, il avait fait le pèlerinage de Lourdes en compagnie de sa mère. A son retour, il s'arrêta à Talence; la divine Providence voulait lui ménager le privilège de mourir dans une maison de la Congrégation, sa mère selon la grâce. Le 15 mai, le cher malade prévoyait sa mort prochaine : il avait déjà reçu les derniers sacrements et fait généreusement à Dieu le sacrifice de sa vie. Le 16, à 4 heures du matin, après une nuit de pénible insomnie, il disait au F. Suc qui le veillait en ce moment : « Oh ! si la Sainte Vierge voulait venir me prendre ! » Sa Mère du ciel allait combler ses désirs. A 5 heures, le P. Thévenon lui apportait une dernière fois la sainte communion. A 6 heures le P. Supérieur lui donnait sa bénédiction et lui disait : « Je vais dire la sainte messe, j'aurai une intention particulière pour vous. » — Oh ! merci, répondit-il. Un peu avant 7 heures il expirait, entouré de plusieurs de nos Pères et Frères. Le P. Faugle lui a donné une dernière absolution, et le P. Ramadier, accouru aussitôt, a récité les prières des agonisants, pendant lesquelles le F. Besnard a rendu bien doucement son âme à Dieu. Quand le P. Supérieur est rentré à la communauté, le cher Frère n'était plus ; le P. Bénédic lui fermait les yeux. Belle et pieuse mort qui nous a tous édifiés. Ce jeune Oblat est mort dans le mois de Marie, un samedi, jour consacré à la Sainte Vierge. Plusieurs Pères ont pu, immédiatement, célébrer pour lui le saint sacrifice.

Un an plus tard, encore dans le mois de Marie, un autre Oblat nous quittait pour le ciel. Le bon F. Pineau, aussi du diocèse de Laval, sacristain de Notre-Dame de Talence pendant de longues années, traînait depuis quelques mois une vie languissante.

En vain voulions-nous lui imposer un repos devenu nécessaire ; l'humble serviteur de Marie voulait mourir,

pour ainsi dire, au pied des autels de sa Mère. Vaincu par la maladie, il dut céder et se mettre au lit le 19 mai. Le 23, assisté constamment du P. Faugle, son confesseur, il reçut pieusement les derniers sacrements et s'endormit dans le Seigneur, entouré des membres de la communauté.

Quelques mots maintenant, mon révérend Père, sur nos travaux apostoliques. Depuis le mois de janvier 1891, les deux missionnaires de Talence, aidés pendant un an d'un troisième confrère, ont donné 75 travaux, sans compter un certain nombre de sermons de circonstances:

10 missions, 7 carêmes, 17 retraites religieuses, 41 retraites de paroisses ou de pensionnats. Ils ont dû refuser à regret 6 missions en 1892 et 4 en 1893.

C'est toujours le *Messis quidem multa, operarii autem pauci.*

Grâce à Dieu, nos Pères de Limoges nous ont promis leur précieux concours pour l'hiver prochain. Cet appoint fraternel nous permet d'accepter plusieurs missions dans le Médoc, dont quatre seront prêchées par deux missionnaires.

Un mot des trois principales missions que nous avons prêchées dans le diocèse de Bordeaux.

Saint-Pierre d'Aurillac, paroisse riche des bords de la Garonne, mais paroisse bien atteinte par l'indifférence, n'avait pas eu de mission depuis de longues années.

Les saints exercices ont été admirablement suivis pendant trois semaines, et ont déterminé un grand nombre de conversions. Les visites dans la paroisse, à part deux ou trois insultes recueillies en passant, ont eu le meilleur effet. Les insulteurs, mis au banc de l'opinion publique, ont réussi à rendre la mission populaire. Quelques conversions, opérées dans la classe bourgeoise, ont produit un excellent effet et promettent des fruits pour

l'avenir. Une plantation de croix, faite dans des conditions exceptionnelles, a clôturé la mission. Le bourg possède un arbre de la Liberté, planté depuis quelques années, tout près d'une vieille croix.

Des mains impies, dit-on (peut-être est-ce une calomnie), avaient abattu la croix, en 1880, et n'avaient laissé debout que le piédestal. Les bons chrétiens souffraient de cet outrage fait à leur foi, ou au moins de la disparition de la croix. Que faire? La mission paraissait une bonne occasion pour introniser de nouveau le signe rédempteur. Une quête faite dans l'église réussit pleinement, et le dimanche 18 décembre, nous avions le bonheur de replanter la croix sur son piédestal, auprès de l'arbre de la Liberté.

La croix n'est-elle pas le vrai arbre de la Liberté ? Singulier rapprochement qui symbolise à sa façon les enseignements donnés en ce moment à la France par la voix autorisée du Pontife romain. Le missionnaire, docile à cette voix, accepte franchement et loyalement la forme du gouvernement actuel, mais il entend accomplir son devoir en proclamant bien haut la royauté sociale de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et en plantant dans le sol de la France, qui veut rester chrétienne, l'image adorée du Divin Crucifié.

Pendant l'Avent 1892, deux missionnaires de Talence prêchaient une mission à Saint-Christoly de Blaye, paroisse de 1700 âmes. Ils entreprirent bravement les visites dans toute la paroisse qui est immense. Au bout de quatre semaines de prédications, leur zèle fut récompensé par une centaine de retours et par la plantation d'un calvaire le lendemain de Noël, avec le concours de la musique et devant la population rassemblée. Voici la lettre que M. le curé écrivait quelques jours plus tard au R. P. Supérieur : « Merci, merci, trois fois merci,

des aimables et excellents religieux que vous avez bien voulu m'envoyer pour ma mission. Ils ont fait plus de bien que je n'osais l'espérer; car, hélas ! je connais trop bien ma population. Et s'ils n'en trouvent pas assez, eux, dans leur saint zèle, redites-leur donc, pour les consoler d'autant, ces paroles de saint Paul que ma plume trouve si à propos sur son passage : *Fratres mei dilecti, stabiles estote et immobiles, abundantes in opere Domini semper, scientes quod labor vester non est inanis in Domino* (I Cor.)... *nec in corde meo*, ajoutait le bon curé, en commentant, avec une bonté exquise, le texte sacré. Ces paroles de l'apôtre ne seraient-elles pas le plus beau thème à développer dans une retraite prêchée à des missionnaires ?

En janvier 1893, deux d'entre nous prêchaient une mission de trois semaines à Gaillan, importante paroisse du Médoc. C'est avec raison (nous avons pu le constater) qu'on appelle le Médoc la Bretagne de la Gironde. La mission, recommandée instamment à Notre-Dame de Pontmain, que nous aimons tant à prêcher toujours, et aussi à Notre-Dame de Talence, a eu un plein succès. Le bon accueil reçu dans les visites, le nombre toujours croissant des auditeurs que rien n'arrêtait, ni la pluie, ni le froid, ni la neige, ni les longues distances de 6, 7 et 8 kilomètres ; l'entrain des cantiques chantés par un chœur de quatre-vingts hommes; le grand nombre des retours ; enfin la piété générale qui a présidé à la réception des sacrements..., tout nous permet de placer cette mission de Gaillan au rang des plus belles missions de l'Anjou, de la Mayenne et de la Bretagne.

Ce consolant travail devait avoir son couronnement solennel. Le dernier jour, une belle croix en chêne, portée sur les épaules de trente hommes, s'avançait majestueuse à travers les rues pavoisées et le long des

chemins décorés de beaux arcs de triomphe. La croix, enguirlandée de lis et de roses, était escortée d'une foule immense dans laquelle les fidèles de Lesparre et des paroisses voisines étaient venus se ranger en grand nombre. C'était la marche royale du Christ vainqueur qui passait en distribuant ses bénédictions divines. A 1 kilomètre du bourg, le cortège s'arrête, la croix est plantée au centre d'un immense vignoble ; elle étend ses bras protecteurs sur les terres et sur les foyers, sur les berceaux et sur les tombes.

« Vive Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Vive la Croix ! » s'écrie le missionnaire. Et toutes les poitrines redisent à l'envi ce chant de triomphe : « Vive Notre-Seigneur Jésus-Christ !... Vive la Croix !... »

Au pied de ce nouveau calvaire, l'émotion est à son comble. On chante, on prie, on pleure en baisant la croix. Heureuses larmes, faites de repentir et d'amour, vous ferez fleurir et fructifier, dans cette chère paroisse de Gaillan, l'arbre du salut.

Mais les enfants, pendant la cérémonie, n'avaient pu s'approcher de la croix. Les jours suivants, les petites filles de l'école prenaient leur revanche. Chaque matin, depuis ce jour, en se rendant en classe, elles s'agenouillent au pied de la croix de mission, pour y déposer à loisir leurs prières avec leurs baisers. O Sauveur Jésus ! puissent ces baisers de l'innocence effacer sur votre face adorable tous les crachats vomis par l'impiété !

Les trente hommes qui avaient porté la croix montraient fièrement, en rentrant dans leurs demeures, la petite croix qu'on avait placée sur leur poitrine. L'un d'eux hésitait, le soir, à se séparer de ce souvenir sacré d'une si belle journée. Qu'on nous permette de dire ici, dans sa simplicité, la scène d'intérieur qui se passa dans sa famille :

« Ah çà, mais ! lui dit sa femme, étonnée de tant de piété de la part de son mari, est-ce que tu vas te coucher avec ta croix ? »

Et le mari de répondre d'un air grave et convaincu :

« Non ! mais cette croix, je veux me l'emporter dans la tombe ; si je meurs avant toi, aie soin de me la mettre sur la poitrine... »

La mission était finie, mais elle devait avoir son lendemain. Trois autres croix, plantées par les paroissiens dans différents villages, n'avaient pas encore reçu la bénédiction du prêtre. Le dimanche suivant, M. le curé est allé les bénir, au milieu d'un grand concours de peuple. Sur le piédestal de chaque croix, les habitants de ces villages éloignés ont voulu inscrire la même date mémorable : « Mission de 1893. » Au centenaire de la proclamation des prétendus « droits de l'homme », nos braves chrétiens ont voulu sans doute opposer la proclamation, plusieurs fois répétée, des droits de Dieu.

Depuis cette époque, de nombreuses demandes de missions nous arrivent, pour les paroisses voisines ; Queyrac, Vensac, Saint-Christoly, Valeyrac, Saint-Estèphe veulent des missionnaires Oblats de Marie. Le bas Médoc semble devenu une terre conquise à la Congrégation. Lesparre et Gaillan ont donné le branle ; leur exemple sera suivi.

D'ailleurs, les succès obtenus par nos Pères de Lyon, pendant le carême de cette année, dans la grande paroisse de Sainte-Eulalie, à Bordeaux, et ceux du R. P. Garnier pendant sa belle station à la Primatiale, sont encore mieux faits pour assurer aux Oblats, dans la ville de Bordeaux et dans le diocèse, un apostolat plus apprécié et plus fructueux.

Paroisse. — Le rapport de 1888 donnait aux lecteurs des annales un résumé aussi complet que possible de

nos œuvres paroissiales. J'ai peu de chose à y ajouter.

Le chiffre de notre population va toujours en grandissant. La paroisse compte aujourd'hui près de 8000 âmes.

Nos Pères se multiplient pour faire quelque bien à cette population cosmopolite, qui ne cherche trop souvent chez nous qu'un abri momentané. Le P. curé et les PP. vicaires cherchent avec sollicitude les pauvres malades, pour les préparer à paraître devant Dieu ; leur zèle n'est pas toujours récompensé, et l'incurie de quelques familles laisse mourir parfois des parents sans le secours des sacrements.

Pour obvier à ce malheur, deux œuvres sont créées dans la paroisse, et nous aident puissamment à faire le bien et à distribuer aux indigents l'aumône matérielle et l'aumône spirituelle : la Conférence de Saint-Vincent de Paul et la Société des Dames de Charité, qui tiennent leurs réunions régulières au presbytère, sous la direction du R. P. curé.

Deux écoles libres, tenues par les Frères des écoles chrétiennes et par les Sœurs de Saint-Joseph, font une heureuse concurrence aux écoles laïques, et élèvent encore la plupart de nos enfants.

Deux œuvres de persévérance pour la jeunesse sont aussi d'un grand secours, dans le milieu léger et frivole où nous vivons.

La *Congrégation des Enfants de Marie*, qui comptait cinquante jeunes filles en 1888, en compte aujourd'hui soixante-dix.

Le *Patronage des jeunes gens* est une des œuvres les plus intéressantes de la paroisse.

Ce patronage, fondé par le P. Levacon et dirigé avec zèle pendant plusieurs années par le P. Bernard, est aujourd'hui confié à la sollicitude du P. Barbedette.

L'œuvre compte actuellement soixante membres, y

compris douze pères de famille, choisis dans la paroisse, qui forment le conseil. Ces chers jeunes gens sont animés du meilleur esprit. C'est en vain qu'un patronage laïque, hautement recommandé par la municipalité, sollicite à outrance leur adhésion ; pas un n'a bronché.

Les réunions ont lieu chaque dimanche, après vêpres, dans un local spacieux, entouré d'une vaste cour plantée, et mis gracieusement à notre disposition par les Frères de Talence.

Une petite chapelle intérieure, décorée avec soin, s'ouvre le soir pour les exercices de piété. Au mois de janvier dernier, le P. aumônier a prêché lui-même une retraite, à l'issue de laquelle tous les jeunes gens ont fait la communion. Le jour de Pâques, ils étaient tous groupés de nouveau autour de la table sainte, dans l'église paroissiale. Nous comptons beaucoup sur cette œuvre de préservation, qui promet des fruits abondants pour l'avenir. Un mot maintenant, mon Révérend Père, sur notre pèlerinage.

Une pieuse tradition nous apprend que, dans la forêt qui entourait jadis, au sud, les murs de Bordeaux, la Très Sainte Vierge Marie apparut miraculeusement en un jour de grandes calamités. C'était en 1132. Elle se montra dans l'attitude de *la Mère des douleurs*, tenant sur ses genoux le corps inanimé de son divin Fils descendu de la croix, telle qu'elle est représentée par la statue que l'on vénère encore aujourd'hui dans le sanctuaire.

Sur le théâtre même du prodige, et pour en conserver la mémoire, on construisit une petite chapelle, sous le nom de Notre-Dame de Rama, changé plus tard en celui de Notre-Dame de Talence.

Ces deux noms paraissent avoir la même signification, d'après les étymologies ; ils se réduisent à un seul : *Notre-Dame des Bois*.

Le pieux sanctuaire passa par de cruelles épreuves. Pillé et renversé au commencement du quinzième siècle, pendant les guerres des Anglais, puis reconstruit au commencement du dix-huitième siècle, il fut de nouveau ruiné de fond en comble en 1793.

La statue miraculeuse, qui avait été profanée, fut secrètement retirée par trois pieux fidèles du fossé où les révolutionnaires l'avaient ensevelie; on la cacha soigneusement pendant les tristes jours de la Révolution.

Mais des ruines devaient germer la résurrection. Une troisième église fut construite en 1823, et *Notre-Dame de Rama* fut solennellement intronisée dans son nouveau sanctuaire. Pendant le dix-huitième siècle, les marins de Bordeaux et du littoral avaient choisi Notre-Dame de Talence pour leur Protectrice préférée. Empressés autour des autels de celle qu'on invoque comme l'Étoile de la mer, ils appelaient la Reine du sanctuaire *Notre-Dame du Bon-Port*. Ils conjuraient cette *Dame Puissante* de les protéger dans leurs voyages périlleux et lointains, et de les ramener sains et saufs au bon port de la patrie.

Quantité de tableaux, plus remarquables par leur piété ingénue que par leur goût artistique, sont encore conservés dans les chapelles du transept, et témoignent de cette grande dévotion des marins envers leur céleste Patronne.

En 1892, nous avons voulu faire l'inventaire de ce riche et pauvre trésor de la Vierge de Talence. Voici la nomenclature édifiante des ex-voto offerts par les marins; les tableaux représentent des navires en détresse aux prises avec la tempête.

Ex-voto du navire *la Marie-Élisabeth*, 2 novembre 1742.

— du navire *le Saint-Alexis*, mars 1750.

— du navire *le Saint-Nazaire*, 1753.

— du navire *le Grand-Saint-Jacques*.

Ex-voto du navire *la Ville-de-Bergerac*, 1768.
— du brick *le Héros*, 11 octobre 1778.
— du brick *le Lyon*, 1779.
— du navire *la Concorde*, 24 décembre 1782.
— du navire *les Trois-Frères*, 3 février 1784.
— du navire *le Duc-de-Penthièvre*, 20 mars 1778.
— du navire *le Persévérant*, 1786.
— du navire *le Voltigeur*.
— du navire *la Victoire*, 1788.
— du navire *le Fils-Unique*, 27 octobre 1790.
— du capitaine G. B., 1861.

L'église actuelle, quatrième sanctuaire construit en l'honneur de Notre-Dame de Talence en 1847, possède une foule d'autres ex-voto : cœurs en or, plaques de marbre, tableaux représentant des malades étendus sur un lit de douleur ou des pèlerins à genoux devant l'autel de Marie... tel est cet humble musée de famille que la reconnaissance des fidèles a su offrir à la Mère des douleurs. Nous n'en donnerons pas l'énumération.

Mieux que sur la toile dont la main du temps efface le coloris, mieux que sur le marbre et l'or, les noms de ces enfants reconnaissants sont inscrits sans doute en caractères ineffaçables dans le cœur maternel de la Reine du ciel.

Notre-Dame de Talence est le grand pèlerinage bordelais. Les grandes villes de France ont la Très Sainte pour patronne. Paris vénère *Notre-Dame des Victoires*, refuge des pécheurs. Lyon contemple au sommet de la colline de *Fourvières* son auguste Protectrice. Marseille invoque *Notre-Dame de la Garde*, en lui donnant ce nom si tendre : *La Bonne Mère*.

Bordeaux, la noble capitale de l'Aquitaine, ne pouvait être oubliée par la Mère de Dieu.

Comme Paris, Lyon et Marseille, la grande cité pos-

sède à ses portes un pèlerinage local, fécond en bénédictions; c'est le pèlerinage huit fois séculaire de *Notre-Dame de Talence*.

C'est le rendez-vous de la piété bordelaise. Deux époques de l'année sont particulièrement choisies par les pèlerins pour venir visiter la Vierge des Douleurs : c'est le mois de mai et la neuvaine de septembre.

Autrefois, les paroisses et les œuvres chrétiennes de la ville se rendaient en processions solennelles, le long de la grande avenue de peupliers, vers le sanctuaire de Marie. L'interdit porté contre ces pieuses manifestations n'a point ralenti l'ardeur des pèlerins. Chaque matin, les fidèles accourus en groupes séparés se pressent dans l'enceinte sacrée et autour de la table sainte où la divine Mère convie ses enfants. Le chant des cantiques, une instruction familière adressée aux fidèles par leurs pasteurs ou par les gardiens du sanctuaire, une communion générale, la prière publique faite par l'un de nous, enfin la bénédiction du Très-Saint-Sacrement, tels sont les exercices qui remplissent ces heures délicieuses.

Parmi les dévotions pratiquées dans le sanctuaire par les fidèles bordelais, la plus touchante est la consécration des enfants à Marie.

Chaque jour nous sommes témoins de ces petites scènes, inspirées par la foi, étincelantes de poésie chrétienne. A l'entrée du chœur, une mère de famille présente son enfant. Celui-ci, quelquefois pleurant, le plus souvent souriant, offre à la sainte Vierge un flambeau, un bouquet de fleurs. La bénédiction du prêtre descend sur ce front candide ; mais du haut de son trône, la Mère de Dieu le bénit mieux encore. Tout enfant de la terre n'est-il pas pour son cœur maternel le frère de Jésus l'Enfant de Nazareth?

On remet à la mère une image commémorative de cette consécration, souvenir précieux d'un beau jour.

Cette image, précieusement conservée dans la famille, sera souvent pour le fils, après des années d'égarements, le gage de sa conversion. Quel charme sacré dans ce souvenir : « J'ai été consacré à la Mère de Dieu ! J'ai été voué à Notre-Dame de Talence ! »

Enfin, la piété de nos pèlerins se résume dans ce refrain populaire, qui retentit souvent sous les voûtes de notre église :

O Notre-Dame de Talence,
Divine Mère des Douleurs,
Des affligés sois l'espérance,
Sois le refuge des pécheurs !

Agréez, mon Révérend et bien cher Père, tous mes sentiments respectueux et fraternels en N.-S. et M. I.

L. Berthelon, o. m. i.

MAISON DE LYON.

Lyon, 18 mai 1893.

Très révérend et bien-aimé Père,

En octobre 1891, c'était aux pieds du vénéré et si regretté P. Fabre, notre Supérieur général, que je déposais le premier rapport de la maison de Lyon. A cette époque déjà, le chef de la famille était bien souffrant. Il s'en est allé, prématurément encore, recevoir la récompense du bon et fidèle serviteur. Nos prières les plus ferventes et les plus reconnaissantes lui ont servi de cortège, en ce voyage de la bienheureuse éternité. Aujourd'hui, nous n'en doutons pas, et depuis longtemps sans doute, il jouit de la vision de Dieu. Qu'il n'oublie pas,

de là-haut, tous ses enfants et qu'il ait un regard particulier de bienveillance pour cette petite fondation de Lyon, le Benjamin de son cœur, qu'il avait vue naître avec tant de joie et sur l'avenir de laquelle il aimait à reposer tant d'espérances ! Qu'il eût été heureux de la voir sortir du berceau et grandir en accroissement de tout genre !

C'est à vous, bien-aimé Père, si digne successeur de sa bonté et de son zèle, qu'il sera donné de présenter à la Congrégation, dans sa forme matérielle définitive, cette maison que vous êtes venu constituer canoniquement, en avril 1891, et que vous aurez, je l'espère, la consolation de bénir et d'inaugurer au mois de juin 1894.

Mais il faut que j'esquisse en nos annales, pour l'édification de tous, l'histoire de ces derniers mois, et que j'explique comment nous sommes à jamais sortis du provisoire.

Nous en étions donc, en notre précédent récit, à des désirs très vifs de voir se transformer définitivement notre abri, deux fois passager déjà, à Lyon, et nous affirmions, sans crainte de nous tromper, que la sagesse des supérieurs saurait traiter, en temps opportun, cette importante et difficile affaire.

Que la providence de Dieu est bonne pour les siens ! Et que nous le bénissons aujourd'hui de nous avoir fait échouer, à maintes reprises, dans nos projets d'achat ! Suffirais-je seulement à les énumérer, ces projets ? Voici d'abord, à côté de notre premier petit nid de Choulans, et par conséquent trop en dehors de la ville, une maison toute prête, ancien pensionnat de jeunes gens fort bien bâti, avec grand jardin et une vue splendide. C'eût été parfait pour juniorat, noviciat ou scolasticat. Ce fut ensuite, à l'extrémité du nouveau Lyon, une maison préservée de tout regard par de beaux ombrages, mais trop

exiguë et surtout aux abords mal fréquentés. Ailleurs, une autre maison, celle-là en construction, que nous pouvions encore aménager à point et agrandir avec une maisonnette et jardin contigus ; mais le tout trop étouffé, trop resserré. Dans un quartier bien fréquenté, un terrain nu cette fois, de moins de 1 000 mètres, mais à 250 francs le mètre et dominé par les maisons voisines. Enfin, et ce fut notre plus persévérant projet, un charmant petit hôtel bourgeois, faisant face à la gare de Perrache, en prenant vue sur cette belle promenade ombreuse qui les sépare, mais n'ayant qu'une pauvre cour intérieure aussi réduite que possible et exposée, pendant un mois, comme la place Saint-Michel, à Marseille, au vacarme assourdissant, de jour et de nuit, de cent baraques foraines... Et que sais-je encore ?

Et nous cherchions ; et la Providence nous laissait faire, assez pour nous convaincre de l'inutilité de nos efforts, pas trop pourtant pour nous engager sans retour. Et nos échafaudages croulaient, au fur et à mesure qu'ils s'élevaient. Ce nous était une préoccupation telle qu'on eût pu la prendre pour une véritable monomanie. Qui n'a pas connu ce mal ne peut s'en faire une idée. On doit en devenir ridicule, sans s'en apercevoir. Nous n'avions plus d'yeux ni d'oreilles que pour les maisons bien bâties, les jardins bien ombragés, les expositions bien indépendantes, et cela dans les promenades comme dans les voyages, et nous nous surprenions, fût-ce à 50 lieues de Lyon, à jeter des regards d'envie sur toute propriété qui nous paraissait mieux répondre à nos théories et à nos besoins.

Et toutefois, après chaque déception, nous revenions, comme orientation préférée, à ce quartier de la Guillotière, situé au delà du Rhône, par rapport au vieux Lyon, tout près de la gare de Perrache et qui possède

déjà les grandes Facultés de l'État. C'était ce coin, en apparence déshérité, que Mgr Gouthe-Soulard, archevêque d'Aix, nous avait toujours désigné, comme digne de fixer notre attention et notre choix, et parce qu'il est privé de tout secours religieux, et parce qu'il est appelé, dans un avenir prochain, à une transformation complète, à une véritable efflorescence. A 100 mètres du fleuve viennent s'asseoir les premières maisons de ce quartier ouvrier de Lyon, dont la réputation mauvaise n'est plus à faire, mais qui va s'assainissant de jour en jour, de ce côté surtout ; ce qui n'exclut pas néanmoins le voisinage de quelques maisons ou hôtels bourgeois, auxquels d'autres ne tarderont pas à s'adjoindre. Là, s'offraient à nous quelques rares terrains, échappés à la spéculation envahissante. Il nous devenait évident que de plus longues recherches pour notre installation dernière n'avaient plus de raison d'être, après tant d'investigations consciencieuses et de démarches inutiles sur tous les autres points de la ville. Tout retard ne pouvait que rendre un achat plus onéreux, avec la plus-value croissante du terrain.

Le R. P. Provincial avisa donc, sur ce point, entre les Facultés de l'Etat et la Clinique des Facultés catholiques, un vaste carré de 5 000 mètres. Il en prit une notable portion, soit 2 884 mètres, dessinant à peu près un parallélogramme de 80 mètres sur 32, avec trois rues en façade.

En travers de ce lot et dans sa partie la plus étroite, le R. Père traça l'emplacement de notre maison, de façon à l'exposer au midi, dans toute sa longueur, entre jardin et cour, et la future chapelle, venant faire angle droit avec l'extrémité est de la maison, abriterait ainsi de tout regard notre jardin, quelle que dût être, plus tard, la construction élevée sur le reste du terrain apparte-

nant à la ville, et formant avec le nôtre un quadrilatère isolé par quatre rues.

L'achat avait traîné en longueur, grâce au fameux projet sur ou plutôt contre les associations, paru en février 1891. Par prudence, on s'abstint. à la veille de tout conclure. Puis, le ciel se rassérénant, comme il fallait pourtant acheter et qu'il convient, avant tout, aux enfants de Dieu de compter sur son cœur et sur son bras, la vente fut passée, le 4 juin, avec toutes les dispositions et sécurités désirables.

Il ne restait plus qu'à donner le premier coup de pioche. Mais, ici, nous attendaient des difficultés qui devaient dépasser de beaucoup les prévisions de l'architecte. Notre terrain n'est, en effet, que l'ancien lit du Rhône, rectifié aujourd'hui et endigué par le quai voisin. Pour le niveler, on a jeté là des débris de toute nature, dont il fallait maintenant faire place nette par le travail des terrassiers. Nous y avons dépensé, de ce chef, 11000 francs. Ce premier déblai de 6 mètres effectué, nous nous sommes alors trouvé au niveau des infiltrations du Rhône et, d'après les sondages, il devenait nécessaire d'extraire 8 mètres encore de matériaux, pour atteindre un appui ferme. Nous ne pouvions évidemment songer à fouiller sous cette nappe d'eau inépuisable. Que faire ? M. Bresson, de la vieille école, et l'un des deux architectes que nous avait fort recommandés Monseigneur d'Aix, à cause de ses rares aptitudes de constructeur, se décida, après mûr examen, à jeter sur ce fond mouvant, comme il l'avait fait à Lyon-Vaise pour les Petites Sœurs des pauvres, un immense bloc de granit de la largeur et de l'étendue de la maison elle-même. Et voilà des mètres et des mètres cubes de béton qui s'entassent, se lient, se durcissent. Les médailles non plus n'y furent pas épargnées, et le Sacré-Cœur, l'Imma-

culée-Conception, saint Joseph, saint Benoît, en furent constitués les gardiens à jamais. Sur ce massif de plusieurs mètres de profondeur, des murs, larges de 1m,50 et couverts eux-mêmes d'énormes allèges ou blocs rocailleux très durs, servent de fondations à nos caves, qui mesurent 3 mètres sous clef et s'élèvent à 1 mètre au-dessus du sol. Nous voilà, du coup, en possession d'une véritable maison souterraine. Elle rendra les plus grands services pour les celliers, la buanderie, le calorifère, une salle de bains, voire même, si on le désire, des cuves pour la fabrication du vin, et nous défendra aussi, on nous l'affirme du moins et nous le croyons sans peine, de ces inondations qui sont un inévitable fléau pour les riverains des deux fleuves, même à plusieurs centaines de mètres. On comprend maintenant, après ces détails, comment des fondations évaluées, d'après les devis ordinaires, à 10 000 francs, nous en ont coûté 55 000 ; mais aussi quelles immuables assises pour le rez-de-chaussée et nos trois étages ! Nulle part, autour de nous, on n'a bâti aussi solidement ; c'était presque, sous forme de regret, la remarque du cardinal Foulon, comparant nos fondations à celles de l'hôpital Saint-Joseph, qui, je l'ai dit, nous avoisine et dont la construction s'achève.

Voici le plan général de notre bâtiment : une construction régulière de 16 mètres de largeur, séparée dans toute sa longueur de 32 mètres, et, à chaque étage, par un corridor de 3 mètres, qui sert de bordure, de chaque côté, à des cellules ou salles d'une largeur de 5m,50. L'administration générale a approuvé, à l'unanimité, ce plan aussi simple que pratique, présenté par l'architecte sur les données du R. P. Provincial. Pourquoi M. Bresson n'a-t-il pu terminer ce qu'il avait si bien dessiné et commencé ? Une maladie aussi rapide qu'imprévue vient de nous l'enlever, et nous le conduisions, le 1er mai, à sa

dernière demeure. Déposons sur sa tombe l'hommage de nos plus vrais regrets et la prière de notre reconnaissance. Il nous était toujours si affable, ce doux et religieux vieillard de soixante-quinze ans. Il savait si bien se prêter à tous nos désirs, prenant notre intérêt dans les plus petits détails. Aussi n'avait-on même pas la pensée de lui reprocher son extrême lenteur, tant son commerce était facile et sa compétence parfaite. Outre de nombreuses maisons religieuses et églises, il a bâti les grands collèges des Pères Jésuites à Montgré, et des Pères Maristes, à Saint-Chamond, et il venait d'achever l'hospice des vieillards pour les Petites Sœurs des pauvres, à Aix. Quelle belle récompense Dieu a dû lui donner, pour tant de travaux intéressant son service et sa gloire ! En ce qui nous concerne, son œuvre, dont tous les plans sont dressés, sera continuée par ses deux collaborateurs principaux, MM. les architectes Marcoz et Desplagnes. Et nous savons déjà, par expérience, ce qu'on peut attendre de leurs soins et de leur zèle. Que Dieu nous prête vie et protection, et nous verrons la maison se couronner de sa toiture vers la fin de juillet ! Les gros plâtres, la menuiserie et les peintures pourront se faire encore avant l'hiver, et, le calorifère aidant, il ne restera pas, au printemps prochain, trace d'humidité dans la bâtisse.

C'est discourir bien longtemps sans doute sur un même sujet ; mais empêchez une mère de vous parler de son petit enfant ! C'est un vrai cœur de mère — ne souriez pas — que nous nous sentons pour ce cher enfançon qui ne bégaye pas, mais grandit pourtant et grandira jusqu'à l'âge de l'homme parfait. Nos yeux et nos mains en auront, pour ainsi dire, bercé et caressé chaque pierre. Que de rêves déjà et que de rêves encore à son sujet ! Pères, Frères, Scolastiques mêmes et Junio-

ristes, nous les voyons emplir, animer joyeusement la vaste demeure, suivre au besoin les cours des Facultés, pour se préparer aux grades. Qui nous dit qu'il n'en sera pas ainsi dans l'autonomie future des provinces ? Et qui empêcherait de bâtir, au besoin, sur le terrain situé au nord, derrière notre maison, et de réunir ainsi deux ou trois communautés, d'ailleurs parfaitement distinctes ?

Mais laissons à Dieu le secret de l'avenir. A cette heure, rendons-lui grâce ! La voilà donc sérieusement établie cette chère fondation de Lyon. Nous ne pouvions rien rêver de meilleur comme situation. Nous sommes à deux pas de la gare de Perrache ; environnés de moyens de locomotion qui peuvent nous porter sur tous les points de la grande cité ; à l'extrémité d'une paroisse de 20000 âmes, celle de Saint-André, où abondent les pauvres d'argent et de religion ; loin de toute église ou chapelle ; avoisinés d'ailleurs par quelques maisons fort honorables, et presque à la campagne, puisque nulle maison particulière n'aura vue sur notre jardin, au fond duquel un rideau de verdure nous masquera suffisamment du côté de la clinique des Facultés catholiques. Nous aurons là, à profusion, ce dont nous sommes ici tant privés, de l'air, de la lumière, du calme, sans odieux voisinage. Nous en jouissons d'avance, à la façon du gourmet, dont l'odorat est délicieusement flatté par les mets qu'on lui prépare.

A cette esquisse de la situation matérielle, qu'il me soit permis d'ajouter maintenant quelques notes sur l'apostolat des trois Pères de céans. Nous avons, depuis octobre 1891, prêché 73 sermons isolés, 7 missions, 13 retraites religieuses, 1 retraite pastorale à Nice, et 1 retraite de grand séminaire, 3 mois de Marie, 4 octaves, 1 avent, 16 retraites de pensionnats et 25 de Dames et Enfants de Marie. Durant ce même temps, nous avons

refusé 21 retraites de pensionnats, 2 avents, 2 mois de Marie dont celui de Fourvières, 10 octaves ou triduum, 80 sermons séparés, 6 retraites pascales, 17 retraites de Dames et de Congréganistes, 15 carêmes. Vienne la prise de possession de notre nouvelle maison, et elle pourra abriter de nombreux ouvriers, que la vigne du Seigneur attend et qu'elle saura surabondamment occuper.

Parmi les travaux mentionnés, il convient peut-être de signaler les deux missions que tous trois nous avons données, durant quatre semaines, pour Pâques 1892, à Saint-Denis de la Croix-Rousse et aux dernières fêtes pascales, dans la paroisse de Sainte-Eulalie de Bordeaux. Beaucoup de traits sont nécessairement communs à ces deux œuvres. Elles nous ont procuré des consolations et des fatigues exceptionnelles. Les deux églises se sont trouvées malheureusement beaucoup trop restreintes, et comme toujours, en ces puissantes agglomérations — puisqu'il y a 18000 âmes à Saint-Denys et 26000 à Sainte-Eulalie — nous n'avons pu exercer de l'action que sur l'infime minorité, si l'on compare ce qui vient à l'église avec ce qui n'y vient pas. Mais encore faut-il bénir Dieu d'accorder ces influences et le remercier de garder à son peuple ce levain spirituel. Ne savons-nous pas aussi que les élus se pèsent plus qu'ils ne se comptent? Le plateau de la Croix-Rousse de Lyon, divisé en plusieurs paroisses, est essentiellement ouvrier. Il a dû aux jours de troubles d'il y a quelque cinquante ans une mauvaise renommée qui, pour l'étranger, subsiste encore. On n'a pas oublié les *voraces* de la Croix-Rousse. Toute l'aristocratie de la canaille, toute la gent braillarde et fangeuse de Lyon s'y donnait rendez-vous, comme en son quartier général. Il y a longtemps qu'il n'en est plus ainsi. Et vous ne trouveriez plus aujourd'hui, en cette région, qu'une population honnête et pacifique,

qui ne demande qu'à couvrir ses métiers de pièces de soie, hélas ! de plus en plus rares. Les chômages fréquents et prolongés ont fait de très grandes trouées dans cette masse autrefois si dense. En quelques années, Saint-Denys est descendu de 25 à 18000 âmes. Mais quel bon peuple, et que de bénis labeurs il nous a demandés ! Car le clergé paroissial, avec une intelligence et un désintéressement qui ne sont pas, certes, la règle commune, s'était tout à fait retiré du confessionnal, et je vous laisse à penser s'il nous restait beaucoup de loisirs. Nous ne sortions pas de l'église entre cinq heures du matin et neuf ou dix heures du soir, sauf le répit de midi à trois heures et le moment du souper. Il s'est fait, en ces heures interminables de confessions, un bien que Dieu seul peut apprécier. Nos fêtes ont été bien réussies, celle surtout de la promulgation de la loi, qui a fait merveille. Nul, dans le clergé même, n'avait souvenance de l'avoir jamais vue. A Sainte-Eulalie de Bordeaux, nous avons dû nous en priver, parce que les éléments du chant nous manquaient, bien que le P. Bernard eût tenté l'impossible, jusqu'à s'épuiser pour lui donner plus d'ampleur. Nous n'y avions pas même un chœur ordinaire de jeunes filles, et la maîtrise ne nous prêtait pas son concours.

On se souvient peut-être qu'à cette époque maintes églises devenaient le théâtre de scènes de désordres et de blasphèmes ; Lyon lui-même ne faisait pas exception. Et nous nous demandions chaque jour si notre tour ne viendrait pas. Mais le clergé nous rassurait, fort de la surveillance exercée par des hommes dévoués. Une alerte nous fut donnée pourtant ; nos vaillants se le dirent et se groupèrent au fond de l'église, de façon à isoler les amateurs de scandales. Ceux-ci n'eurent d'autre ressource que de s'esquiver prudemment, en jetant au vent, une fois dehors, quelques braiments dépités. C'est qu'ils

ont là-haut, nos braves Croix-Roussiens, le meilleur procédé du monde pour avoir raison des perturbations. Ailleurs on les prend par les épaules en les poussant à la rue, quitte à subir leur retour offensif ou leurs récriminations bruyantes. Telle n'est pas la tactique de Saint-Denys. Dès qu'un individu se permet une protestation insolite ou quelque attitude déplacée, on se rend maître de lui et on le dirige du côté de la sacristie, fallût-il au besoin l'y porter pieds et mains liés. Puis on fait appeler la police, obligée alors de sévir et de les enfermer au violon. Ils ne voulurent pas s'y exposer sans doute, et nous leur en sommes restés fort reconnaissants.

En résumé, je ne crois pas que les retours d'hommes aient, à la Croix-Rousse, dépassé de beaucoup le nombre de deux cents ; celui des femmes retardataires a été certainement et notablement plus considérable. On aurait peine à s'imaginer que tant de femmes restent de si longues années réfractaires à la pratique des sacrements, si on n'en recevait soi-même l'aveu. A Bordeaux, d'après les données que nous avons toutes raisons de croire les plus précises, il y avait d'ordinaire à la communion pascale un noyau de deux cent cinquante hommes et enfants. Ils se sont vus mille à la sainte table, après s'être comptés douze et quinze cents dans leurs réunions particulières.

Sainte-Eulalie n'avait pas eu de mission depuis près d'un demi-siècle, et ne se doutait guère de ce que peut être une œuvre de ce genre. Elle causa des surprises, naïvement avouées plus tard, mais des surprises agréables. Ce qui, dès l'abord, édifia beaucoup, ce fut notre messe de mission, si pieuse, si touchante. A la fin de la première semaine, l'église était remplie le soir. Nous dûmes, quinze jours durant, réserver une troisième instruction, au milieu du jour, à l'auditoire qu'on est con-

venu d'appeler le beau monde, et qu'il faudrait peut-être plus simplement qualifier de monde paresseux, n'étaient des exceptions très motivées et fort honorables. Il se montra, lui aussi, très sympathique et toujours fidèle.

C'était la paroisse du vénéré fondateur de la Sainte-Famille, du bon Père, que nous évangélisions. M. l'abbé Bienvenu-Noailles y avait, en effet, exercé le saint ministère à titre vicarial. La maison générale y a son siège, et la plupart des œuvres de sa florissante Congrégation s'y épanouissent. Aussi nous savions-nous et nous sentions-nous puissamment aidés par des prières, pour la réussite de la mission. Je ne saurais dire le nom de toutes nos auxiliaires, puisqu'on priait au loin même dans les maisons de la Sainte-Famille, mais je ne puis taire qu'il nous est venu beaucoup de secours, et de la manière la plus spontanée, du pensionnat de Notre-Dame de Lorette, dont les pieuses enfants s'étaient faites comme le refuge de nos pauvres pécheurs et leurs infatigables apôtres. C'est par centaines que ces petites et grandes vaillantes nous ont offert, au cours même de la mission, des communions sacramentelles et des chemins de croix, des messes entendues à cette intention spéciale, et par milliers des communions spirituelles, des heures de silence, des rosaires, des sacrifices de tout genre et des pèlerinages à la grotte de Lourdes du fond du jardin, au pied de laquelle on priait les bras en croix, sans compter les pèlerinages à la Vierge de Talence : véritable croisade religieuse, empressée, confiante, affectueuse, pour aider les missionnaires à ramener au bercail du Bon Maître les brebis égarées.

Je ne dirai pas ce que furent, en particulier, pour les ouvriers de Sainte-Eulalie, la maison générale de la Sainte-Famille et celle de l'Espérance, et de quelles assistances délicates et efficaces elles surent être prodi-

gues aux heures de la fatigue et j'allais presque dire de la maladie. On le devine assurément, mais non dans la vraie mesure. On pense bien aussi que Martillac se trouva sur notre chemin, dans la seule journée où, entre deux prédications, nous pûmes nous soustraire au confessionnal. La réception fut ce qu'elle est toujours, aimable et cordiale. Pour nous, elle dura trop peu. Inutile d'ajouter que mes deux compagnons, à qui j'avais si souvent parlé de l'île enchanteresse, ne se lassaient pas de redire à leur tour leur admiration.

Quant à nos Pères de la rue de Berry, ils se montrèrent fraternels et généreux au delà de tout ce que je saurais exprimer. C'était bien notre maison, notre chez nous. Le P. Marchal, plus fortuné, y venait prendre chaque soir l'hospitalité, moins heureux pourtant que le R. P. Garnier, supérieur de notre maison d'Aix, qui avait, lui, le privilège d'y séjourner constamment, pendant sa station à la cathédrale. C'est du fond du cœur que nous envoyons encore au R. P. Anger et à ses excellents Pères l'hommage et l'expression de notre plus affectueuse gratitude. J'ai nommé le R. P. Garnier, par un de ces empiètements de cœur qu'il nous pardonnera. Nous avons été si consolés de combattre côte à côte avec lui — il n'y avait pas cinq minutes entre nos deux églises — et si fiers du succès dont il a plu à Dieu de le bénir! Ces deux œuvres sœurs ne pouvaient, par la bonté de Dieu, comme on se plaisait à nous le redire, qu'inspirer encore plus d'estime et de sympathie au peuple bordelais pour l'humble famille des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, dont les enfants desservent depuis de longues années le pèlerinage si populaire de Notre-Dame de Talence, aux portes mêmes de la grande ville.

Nous devons, en terminant, saluer dans une religieuse

émotion trois tombes chères à notre souvenir reconnaissant : celle de son Éminence le cardinal Foulon, qui a bien voulu nous établir dans ce magnifique archidiocèse de Lyon ; celle de M. Pater, le recteur de Fourvières, toujours particulièrement accueillant pour nous et nos Pères de passage au célèbre sanctuaire ; celle du bon P. Chaine, venu à plusieurs reprises nous suppléer, durant nos absences apostoliques. Il baissait évidemment à chaque séjour et nous avait, l'an passé, inspiré de vraies inquiétudes. Comme il s'en est allé vite à Dieu, puisque, nous quittant le lundi, il se mourait le vendredi dans son fauteuil, à Notre-Dame de l'Osier ! Nature droite et bonne, esprit cultivé, original, d'une foi robuste, d'un commerce agréable, nous nous y étions sincèrement attachés. Nous lui avons donné et nous lui gardons nos meilleures prières.

Notre-Dame de l'Osier nous a prêté aussi, pour semblable service et une mission à Saint-Jean-de-Bournay, le R. P. Armand, avec lequel le R. P. Marchal, qui commence à se bronzer le teint comme missionnaire, a guerroyé à Pellafol, au pied de la Salette. Mes deux compagnons ont eu la bonne fortune d'aller eux-mêmes remercier la Vierge de l'Osier, en se consacrant au retour de missions de la paroisse. Il ne m'appartient pas d'en parler. Je crois savoir pourtant qu'ils y ont, suivant leur coutume, fait du plaisir et du bien.

Voilà à peu près, ce me semble, Très Révérend et bien-aimé Père, ce qui peut actuellement intéresser nos chers lecteurs des annales à cette petite fondation lyonnaise, que je vous demande de vouloir bien bénir, pour qu'à l'exemple du saint Enfant Jésus, elle grandisse en âge et en sagesse.

Votre très humble fils en N.-S. et M. I.,

A. Lavillardière, o. m. i.

MAISON DU CALVAIRE.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

Le premier mot de mon rapport annuel doit être un tribut de vénération à la mémoire du très regretté et très révérend P. Fabre. Je sais que vous serez heureux de cet hommage de piété filiale rendu à celui qui fut notre père pendant trente et un ans, et auquel j'adressais avec obéissance, profond respect, et religieux attachement, le compte rendu de nos œuvres, suivant les traditions de notre famille. En vous plaçant également à la tête de cette même famille bien-aimée, mon très révérend Père, Dieu vous a sacré notre père, et désormais vous daignerez accepter pour vous les sentiments qu'il m'était doux d'avoir pour votre vénéré prédécesseur. Vous en connaissez la sincérité ; la confiance que j'ai de les savoir agréés m'est une vraie joie d'âme.

Mon rapport, cette année, n'offre rien de bien remarquable. Mais un fleuve, parce qu'il roule des eaux toujours calmes, n'en est pas moins une cause de fertilité. Et encore que nos travaux ne soient pas extraordinaires, et qu'ils aient eu le cours le moins accidenté, j'espère que Dieu leur aura accordé la grâce de porter des fruits abondants.

Les retraites et octaves doivent occuper la première place, soit parce qu'elles ont été nombreuses (nous en comptons soixante-treize), soit parce que quelques-unes peuvent être comparées à des missions par leur importance et les effets produits. Nous avons, en outre, prêché huit stations de Carême et deux de l'Avent, deux missions, plusieurs adorations perpétuelles et un grand nombre de sermons dits de circonstance. Le R. P. Provincial a eu sa large part dans ces travaux apostoliques.

A Chambéry et à Grenoble surtout, son œuvre, pendant le Carême et l'Avent, a été couronnée de brillants succès. Les autres Pères ont aussi fait leur devoir, et les consolations ont égalé les fatigues pour plusieurs. Je m'étais réservé le petit Carême de notre église du Calvaire, mais je prêchais concurremment celui d'une église de la banlieue.

Les occupations ont été également multipliées dans nos églises des Italiens et du Calvaire. Sans doute, un prédicateur étranger a prêché la station du Carême à la colonie italienne; mais les octaves, retraites, catéchismes et prédications se succèdent sans interruption dans cette quasi-paroisse; les confessions y sont nombreuses, les œuvres variées à l'infini, et nos Pères ont encore prêché le mois de Marie. Le R. P. Poggiale, venu de Rome pour remplacer le R. P. B. d'Istria, rend au R. P. Gallo les plus grands services et se dévoue de tout son cœur à cette œuvre importante.

Au Calvaire, les associations en l'honneur de la Croix, du Sacré-Cœur et de Notre-Dame des Sept-Douleurs continuent à fleurir; le mois de Marie a été prêché, et le ministère progresse en importance. Nous sommes cependant forcés de garder une mesure qui, parfois, gêne nos œuvres, et à procéder avec une grande prudence. Des difficultés mêmes se sont présentées, qu'il m'a fallu aplanir. Grâce au dévouement amical de Mgr Ricard, et grâce aussi (la justice me fait un devoir de le déclarer) à la bienveillance de l'administration civile, nous avons conservé notre église ouverte.

Il serait difficile d'énumérer les diverses formes revêtues par le bien qui s'y opère. Réconciliation à Dieu de pécheurs invétérés, premières communions d'adultes, secours ordinaires à la piété, prières multipliées : on peut dire que notre ministère embrasse l'universalité des

œuvres paroissiales, en dehors des mariages, des baptêmes et des enterrements. Nous avons même les catéchismes, premières communions des enfants pauvres et confirmations dans l'église des Italiens.

Plusieurs faits consolants sont venus apporter un sou rire, un rayon de vraie joie, dans nos labeurs. Ainsi, le R. P. Pons-Esclapon a préparé à la première communion et à la confirmation un pauvre marin malade. La grâce n'a pas trouvé de résistance dans cette âme, et le pauvre malade, qui souffrait beaucoup, s'est montré admirable jusqu'à sa fin. Le jour de sa confirmation, ne sachant comment témoigner sa reconnaissance à Mgr l'Évêque de Marseille, il a offert à Sa Grandeur son cierge de première communion comme étant ce qu'il possédait de plus précieux. Un autre jour, le R. P. V. Roux recevait cette confidence : « Une pauvre femme, mère de famille, est une vraie infidèle. Quand elle s'est mariée, la mère a dit avec une triste simplicité : « Il est inutile de cher- « cher le certificat de baptême, car je n'ai pas fait bap- « tiser ma fille et je ne lui ai rien appris de la religion. » Souffrant de se voir ainsi sans aucun lien religieux, la pauvre femme m'a raconté son chagrin. La personne pieuse qui était venue en parler au Père lui fit part des difficultés connexes, la femme étant civilement sous la puissance de son mari. Avec de la prudence et, surtout, avec la grâce de Dieu, tout fut bientôt arrangé : la jeune femme fut instruite, le mari donna son consentement et le révérend Père put faire le baptême, bénir le mariage et donner la première communion, le même jour, à sa catéchumène. Sur la demande des religieuses de la Visitation, la cérémonie se fit dans la chapelle du premier monastère de cet ordre, à Marseille.

J'ai peu à dire des scolastiques que vous nous avez envoyés. Deux d'entre eux se disposent à recevoir l'ordre

de la prêtrise le 29 juin, jour de la fête des saints apôtres Pierre et Paul ; le troisième continue son cours de philosophie sous la direction du R. P. Bonnet. Ces chers enfants de la famille s'emploient avec bonne volonté à tout ce qui appelle leur dévouement. J'ai pu apprécier leur bon esprit pendant les graves maladies qui se sont déclarées dans la communauté.

Je pourrais aussi vous parler des manifestations sympathiques qui se sont produites à Marseille, lorsque Dieu a appelé à lui notre bien-aimé Père. Il était fils de Marseille et avait occupé un rang illustre dans le clergé ; il était naturel de voir ses disciples se grouper pieusement autour de sa tombe, et ceux-ci se sont montrés à la hauteur de ce devoir de reconnaissance. Nos annales ont déjà rendu compte de tous ces faits consolants, et je n'ai pas à les raconter. Je dois dire cependant que les sentiments de vénération, qui se sont manifestés avec force, persévèrent, et que, grâce à la piété filiale de M. le chanoine Chazal, curé de la Très-Sainte-Trinité, on se prépare déjà à célébrer un service anniversaire avec grande solennité.

Du reste, nous restons les amis du clergé, surtout de celui qui a été formé par nos Pères, et avons de bons rapports avec tous. D'autre part, notre maison est toujours ouverte à une hospitalité fraternelle. On dirait un mouvement perpétuel, que le passage des divers capitulants du chapitre provincial et du chapitre général a rendu encore plus actif. Parmi les personnages qui nous ont honorés de leur présence, nous sommes heureux de compter Mgr Balaïn, évêque de Nice, et Mgr Denechau, évêque de Tulle. Sa Grandeur Mgr de Tulle a bien voulu accepter notre religieuse hospitalité en allant à Rome et à son retour de son pèlerinage *ad limina*. Mgr Mélizan et Mgr Gaughren, de la Congrégation, nous

ont fait le même honneur, ainsi que Mgr Redon, vicaire général d'Avignon, et M. Breton, supérieur du petit séminaire de Brive. Ce dernier a passé quelques jours à Aix et au Calvaire, prenant des notes pour un ouvrage sur la vie et les œuvres de Mgr Berteaud, évêque de Tulle.

Je crois avoir résumé, mon très révérend et bien-aimé Père, les travaux, le ministère et la situation de la communauté du Calvaire. Sera-ce mon dernier compte rendu? Mon second mandat de Supérieur a expiré hier ; je dois donc me mettre à votre disposition, et je le fais de grand cœur, également prêt à rentrer dans le rang ou à m'occuper en la qualité qui vous plaira aux œuvres que vous me confierez. Mais, avant tout, je vous prie de me bénir et d'agréer l'humble hommage de mon profond respect et de ma piété filiale.

L. Delpeuch, o. m. i.

MAISON D'AIX.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

Que ma première parole soit un remerciement de ma part et de celle de tous les Pères de la Mission pour la bienveillance et les encouragements que vous nous avez adressés naguère, en répondant à la sincère expression de notre filial amour et de notre religieuse fidélité. Votre élection, au beau jour de l'Ascension, nous a paru un heureux présage des grâces célestes qui vous aideront à supporter vaillamment le fardeau de votre charge, et des immortelles récompenses que Dieu réserve à votre nouvelle carrière.

La maison des origines de la Famille aime à vous renouveler la promesse de son concours le plus absolu et

sa ferme résolution de se montrer, dans l'avenir, digne de son passé.

Permettez-moi de vous dire en quelques mots quelles ont été ses œuvres durant les deux dernières années qui viennent de s'écouler.

En les envisageant d'un regard d'ensemble, je me sens tout pénétré de cette émotion et de ce respect que l'on éprouve devant beaucoup de bien accompli, moyennant beaucoup de dévouement et de vertu.

Et quel bien supérieur à celui que poursuivent nos missionnaires? Évangéliser les pauvres, pacifier, sanctifier les âmes en les ramenant à Dieu, maintenir dans les générations modernes la moralité et la conscience, écarter cette éventualité monstrueuse et terrible : un peuple sans Dieu. Pour vous faire connaître le bon travail qui a été accompli en vue de ce résultat, il me faudrait vous retracer l'histoire de nos missions, carêmes, retraites, etc., jusque dans les moindres détails. Mais ce serait suranné et routinier ; car chaque année voit revenir à peu près les mêmes travaux, accomplis par les missionnaires avec le même élan de foi et de zèle.

Je me contenterai donc de ce simple exposé numérique, emprunté au registre des œuvres de la maison d'Aix, du mois d'août 1891 au même mois 1893. Peut-être ne le trouverez-vous pas sans éloquence :

17 missions ou retours de missions;
7 carêmes complets ;
2 grands avents, c'est-à-dire de la Toussaint à l'Épiphanie ;
11 retraites pascales ;
4 retraites paroissiales ;
13 retraites de congrégations ;
12 retraites de communautés religieuses d'hommes et de femmes ;

6 retraites de pensionnats, petits et grands séminaires ;

3 octaves et neuvaines ;

6 retraites de première communion ;

3 triduum d'adoration perpétuelle ;

65 discours de circonstance, prise d'habits, professions et panégyriques.

Devant cette sèche nomenclature, une conséquence dont il nous est bien permis de nous féliciter, c'est de voir, par les bénédictions qui ont accompagné toutes ces œuvres apostoliques, la renommée traditionnelle de notre chère Congrégation en Provence maintenue et même, si j'ose dire, sensiblement accrue. Se dépenser au service de Dieu et des âmes, travailler en même temps au progrès et à la gloire de sa famille religieuse, voilà, en effet, la grande, l'unique ambition d'un véritable Oblat.

Vous connaissez les noms des ouvriers évangéliques qui, avec le secours de Dieu sans doute, mais aussi grâce à leur union si intime et si féconde, continuent à la Mission d'Aix les traditions de notre vénéré Fondateur et de nos premiers Pères : ce sont les PP. Nicolas, Bourg, Lamblin, Michelot, Morard, Odoul, Panet. Audibert et Garnier.

Hélas ! à cette liste, il manque un nom, celui du très estimé et très regretté P. Bonnard. Pendant plus de trente ans, la Mission d'Aix l'a compté au nombre de ses plus vaillants missionnaires, en même temps qu'elle bénéficiait de son ministère aussi humble que précieux et bienveillant. Plus que tout autre, vous savez, mon très révérend Père, quelle laborieuse et noble carrière il a fournie, sinon au regard du monde qui ne sait apprécier que l'éclat extérieur, très certainement, du moins, devant Dieu et dans l'estime de la sainte Église.

C'est aujourd'hui même le deuxième anniversaire de sa mort. Ce souvenir m'émeut. Comme sa notice nécrologique, à notre regret, n'a pas encore paru, nos grandes annales accueilleront peut-être avec bienveillance quelques mots sur les qualités et les mérites de celui que nous pleurons encore.

Le P. Bonnard était un enfant prédestiné. La sainte Vierge l'a toujours gardé sous ses ailes, et il a toujours répondu d'une manière absolue à son amour.

Enfant, au sein de sa famille, il fut doux, bon, pur ; *junioriste* à Notre-Dame des Lumières, il fut studieux, intelligent, docile ; *novice* à Notre-Dame de l'Osier, et religieux *scolastique* à Marseille, sous les regards de Notre-Dame de la Garde, il fut pieux, régulier, dévoué ; *missionnaire,* partout il fut zélé, éloquent, infatigable à propager le culte de notre Mère Immaculée.

Nous qui le connaissions si bien et qui l'aimions de tout notre cœur, nous nous sommes demandé ce qui constituait sa personnalité propre, le trait caractéristique qui le distinguait, en un mot, ce qui le faisait lui et non pas un autre ; et tous, nous nous sommes répondu : Le P. Bonnard était l'homme passionné pour toutes les bonnes causes, en même temps qu'il était l'homme apte à toutes les bonnes œuvres. Mais sa grande passion, sa toute particulière vocation, c'étaient les missions. Il a évangélisé, jeune encore, presque toute la Provence ; et ses missions dans nos régions ont été des triomphes. Dans toutes les paroisses qu'il a évangélisées, il a laissé d'impérissables souvenirs de sa piété, de son savoir, de son éloquence populaire. Il a obtenu, dans les diocèses de Nancy et d'Orléans, des succès prodigieux dans des paroisses où personne ne venait plus à l'église. Il visitait tous les habitants, il les attirait peu à peu à l'église par de belles illuminations,

par le chant des cantiques, par des discours piquants, instructifs, pleins d'à-propos. A la suite de ces missions, il a conduit à Notre-Dame de Cléry des paroisses entières. C'était le missionnaire préféré de l'évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup, qui se plaisait à l'appeler le *roi des missionnaires*.

Oui, le P. Bonnard était saintement passionné pour la grande cause des missions, et la passion dans le devoir, c'est ce qui fait l'héroïsme des saints.

Je l'ai dit : il était aussi l'homme de toutes les bonnes œuvres, il avait des aptitudes universelles, et son dévouement dépassait ses aptitudes.

Nous l'avons bien vu dans l'Œuvre des servantes, l'Œuvre de l'École normale, l'Œuvre de la bonne mort, l'Œuvre des prisons, l'Œuvre des sanctuaires.

L'Œuvre des servantes. — Accueillir et environner de protection les jeunes filles innocentes qui arrivent à la ville, leur donner un asile en attendant une position, cette position la leur trouver, leur assurer un refuge dans la maladie, les recueillir quand la position fait défaut et les remettre sur pied, surtout protéger les âmes, on sait comment tout cela s'est opéré, grâce au zèle permanent du P. Bonnard, par les retraites annuelles, par les réunions hebdomadaires, par les confessions et les communions fréquentes. Qui pourrait dire tout le bien qu'a fait cette œuvre à Aix pour la bonne éducation des enfants, pour l'ordre, la paix et les intérêts des familles ?

A l'École normale des jeunes filles, il formait les esprits et donnait aux élèves une science religieuse solide, exacte, complète ; il formait les cœurs et fixait les âmes dans la vertu et l'amour du bien. Les institutrices qui ont été sous sa direction ont rivalisé avec les plus parfaites religieuses.

L'Œuvre de la bonne mort. — Il y mettait toute son âme. Avec quel accent pénétré il récitait les prières touchantes de la préparation à la mort ! Combien d'âmes devront leur salut à cet exercice qui, chaque semaine, rappelait les graves enseignements de la mort : « La fragilité des choses humaines, la vanité des hommes, la brièveté de la vie, la nécessité de travailler dès à présent à fléchir les rigueurs de l'éternelle justice. »

L'Œuvre des prisons. — C'était l'aumônier incomparable ; aucun autre n'a exercé une pareille influence ; il instruisait, il exhortait, il convertissait. Il a admirablement préparé des condamnés à mort et leur a ouvert le ciel. Il ramena aux sentiments religieux le fameux M. Thourel, condamné à la prison pour ses idées politiques, et qui, depuis, n'a pas rougi de sa foi et a plusieurs fois rendu hommage à la religion dans ses plaidoyers d'avocat et ses réquisitoires de procureur général. Un jour qu'il revenait de siéger à la Chambre des députés, nous l'avons entendu nous-même dire dans un wagon plein de monde : « J'ai pris dix billets de la loterie nationale ; si je gagne l'orgue, j'en ferai cadeau au P. Bonnard pour sa Mission. Ce bon Père m'a appris la théologie et donné les cendres. »

Parlerai-je de ses confessions ? Il inspirait à tous la confiance et la justifiait. Aucun prêtre n'avait une clientèle aussi nombreuse et aussi fidèle. Quelle foi, quel dévouement, quel tact et quelle sollicitude dans l'accomplissement de ce difficile ministère !

Et l'Œuvre des sanctuaires ! Il a déterminé la restauration de Notre-Dame de Sion, dans le diocèse de Nancy. Il a créé en quelque sorte les pèlerinages à Notre-Dame de Cléry, dans le diocèse d'Orléans. Que n'a-t-il pas fait pour Notre-Dame de Beauregard, dans ce diocèse d'Aix, pour la construction du magnifique sanctuaire et pour

la renommée du pèlerinage ? C'est lui qui a fourni les éléments de la notice et inspiré l'auteur. On lui doit aussi la notice de Notre-Dame de la Seds, et en partie les merveilles de dévotion que nous admirons dans ce béni sanctuaire.

L'Œuvre de saint Roch, dans son pays natal, l'obsédait sans cesse. Il voulait doter ses compatriotes trop éloignés de l'église paroissiale d'une chapelle de secours ; il espérait, malgré les temps difficiles que nous traversons, la faire reconnaître par l'État, quand la maladie est venue paralyser ses efforts et la mort le surprendre.

Ce fut le 22 juillet, à huit heures du soir, après deux jours d'une agonie longue, mais douce et tranquille, que le bon missionnaire exhala son dernier souffle dans le baiser du Seigneur. Autour de cette couche funèbre se trouvait réunie la communauté tout entière. Il y avait aussi de dignes Sœurs de l'Espérance, dont les visites fréquentes et toujours désirées avaient jeté comme un rayon de pieuse et aimable charité sur les derniers instants du saint Oblat. Une grâce insigne lui avait été réservée par la bonne Providence. L'avant-veille, il avait reçu les derniers sacrements de la main du R. P. Célestin Augier. Notre bien-aimé Provincial sut trouver dans son cœur quelques paroles de circonstance pleines d'émotion et de tendresse fraternelle. Le cher agonisant en fut visiblement consolé et fortifié. Mgr Pascal s'est également trouvé à ses derniers moments, heureux de prodiguer ses premières bénédictions d'évêque à un Frère mourant. Enfin, celui qui vous trace ces lignes remercie Dieu d'avoir pu recueillir le dernier soupir de cet ami, de ce père.

Des services solennels furent célébrés pour le repos de son âme dans un grand nombre de paroisses du diocèse où il était particulièrement connu, estimé, aimé.

C'est avec une vive émotion que je recueille ici ces paroles qu'une voix fraternelle et pleine de larmes fit entendre dans une de ces cérémonies funèbres, au milieu d'un peuple nombreux et profondément impressionné :

«... Aimable Père Bonnard, frère chéri, je savais que je vous aimais, mais je ne croyais pas vous aimer autant. Votre mort m'a révélé mon cœur. Vous nous avez quittés, c'est notre grande douleur ; vous êtes au ciel, et c'est notre consolation. Si vous n'avez pas encore été introduit dans la Patrie, nos suffrages pieux et ardents, unis au sacrifice de l'autel, vont vous en ouvrir les portes. Mais non, déjà Jésus-Christ vous a couronné de l'auréole des apôtres ; Marie Immaculée a placé dans votre main le lis des Oblats ; Joseph, votre patron et patron de la bonne mort, vous a félicité de votre œuvre ; saint Roch vous fait part de sa puissance contre toutes les contagions du corps et de l'âme. Pensez, au ciel, à ceux que vous avez laissés sur la terre ! Que votre souvenir ne s'efface pas de nos cœurs ; que vos exemples nous attirent à vous ! *Moriatur anima mea morte justorum.* »

Ce souvenir et ces exemples du regretté P. Bonnard semblèrent bientôt donner un nouvel essor à l'activité et au zèle de ses anciens compagnons d'armes pour l'accomplissement des œuvres que je vous ai signalées tout à l'heure d'une manière trop générale. Peut-être ne lirez-vous pas sans intérêt quelques-uns des témoignages rendus publiquement aux efforts et aux succès apostoliques de vos enfants.

La Croix de Provence, dans son numéro du 30 octobre 1892, écrivait : « Dimanche dernier, 23 du courant, avait lieu à Martigues, dans l'église de Ferrières, la clôture de la mission que les Révérends Pères Oblats avaient commencée trois semaines auparavant. C'était

le mois du Rosaire ; aussi la Vierge de miséricorde s'est montrée libérale vis-à-vis de son peuple. Les résultats que l'on aimait à prévoir ont été dépassés. Nombreux retours d'hommes et de femmes, la paroisse renouvelée dans les sentiments d'une foi vive et pratique, une association de femmes de pêcheurs créée sous le vocable de saint Pierre, tel a été le couronnement de ces vingt jours de prédications et de prières.

« Il est vrai que l'on s'était donné de la peine pour préparer la mission. Le côté extérieur lui-même n'avait pas été négligé : processions, reposoirs, illuminations, chants entraînants et populaires, fêtes en l'honneur de la Vierge et du Saint-Sacrement, services pour les défunts, rien n'a manqué de ce qui pouvait, en frappant les yeux, attirer en même temps les cœurs.

« A cet attrait extérieur, joignons la parole exercée des missionnaires, les mouvements de vraie éloquence qui faisaient frissonner parfois tout l'auditoire, leur zèle tout apostolique pour la gloire de Dieu et le salut du prochain, et nous comprendrons que la divine Providence leur ait accordé de ramener au bercail tant d'âmes égarées.

« On ne regrette maintenant qu'une chose ici : c'est que ces belles réunions au pied de la chaire chrétienne soient déjà terminées ; mais ce qui console, c'est la parole qui a été dite aux Pères, avant leur départ : « Nous « ne vous disons point adieu, mais au revoir. »

Grâces soient rendues au cher P. Moyet dont le concours empressé a été si précieux aux PP. Nicolas et Audibert ! Déjà, dans une première retraite, il avait conquis les sympathies de tous et, chose plus consolante, il apprenait de M. le curé que les hommes convertis alors avaient été fidèles à leur devoir pascal et à l'assistance de la messe le dimanche.

C'est ainsi que nos missions ont été généralement pour les pays évangélisés des événements de la plus haute importance.

En voici un nouveau témoignage emprunté à la *Semaine religieuse* de l'archidiocèse d'Aix. Je le choisis entre tous pour vous montrer tout l'intérêt et toute la sympathie que notre vénéré archevêque, Mgr Gouthe-Soulard, porte à nos travaux. Sous ce titre : *la Mission d'Eygalières*, la *Semaine religieuse*, dans son numéro du 2 avril 1893, publiait cet article :

« Si, comme on a cru pouvoir le dire officiellement, la mission qui vient d'être donnée dans cette paroisse a dépassé toutes les espérances, c'est aux prières faites par un grand nombre de communautés religieuses et surtout par le vénérable chapitre métropolitain, au zèle des deux ardents missionnaires, enfants de Marie Immaculée, aux graves enseignements que notre vénéré archevêque a daigné nous adresser, qu'il faut attribuer surtout cet heureux résultat.

« Le succès, on peut le dire, a été pressenti dès le début. Lorsque, le 12 février, le pasteur, revêtu de la chape violette, prit la grande et belle croix des anciennes confréries des Pénitents de la paroisse et vint processionnellement, au chant du *Miserere*, recevoir au presbytère les PP. Nicolas et Audibert, les dignes fils des PP. Courtès et Rouvière, ces Oblats de Marie qui avaient prêché à nos pères la grande mission de 1845, et dont le nom est resté populaire ici, on vit des larmes d'émotion couler de bien des paupières. L'heure était solennelle : il était facile de comprendre que la grâce s'emparait des âmes et de prévoir ce qui allait se produire durant ces trois semaines.

« Heureusement impressionné dès ce jour, le chef de la mission s'écria : « Vous êtes admirables dès la pre-

« mière heure, habitants d'Eygalières, car vous com-
« mencez ici comme d'autres finissent. »

« La parole sacrée, semence divine, fut jetée. De la part du missionnaire octogénaire, plein d'une activité toujours rajeunie, elle était bien *vox Domini in magnificentia ; vox Domini confringentis cedros Libani ;* son jeune et si pieux collègue se révéla de son côté, *vox Domini concutientis desertum... præparantis cervos,* « voix du « Seigneur secouant le désert et préparant les jeunes « âmes ».

« De tous les points de la paroisse, même les plus éloignés, sans distinction de parti, on accourut pour les entendre.

« La mission, prêchée d'abord aux enfants, opéra le prodige qui suit toujours la prière de l'enfant. « Mon « père, avaient dit ces petits anges, devenus apôtres, « j'ai fait ma mission ; maintenant à vous de faire la « vôtre. »

« On pouvait dire déjà que la mission était gagnée ; l'église ne devait plus désemplir.

« Aux exercices réservés pour les hommes seuls, comme à ceux qui étaient communs à tous les fidèles, l'auditoire fut toujours très compact. Les familles entières accouraient, chaque soir, une demi-heure à l'avance pour occuper leur place. « Le matin, disaient-ils avec une naï-
« veté charmante, nous languissons d'arriver au soir pour « accourir de nouveau. »

« Les chants de la mission, si bien organisés par le vénéré P. Nicolas, étaient enlevés par les chœurs d'hommes, de jeunes gens, par celui des demoiselles, toutes devenues choristes.

« Il est vrai, hâtons-nous de le dire, que notre vénéré archevêque, informé par M. le curé de ces débuts consolants, avait contribué puissamment à maintenir et à

augmenter cet élan. Dans sa première lettre du 24 février, Sa Grandeur, après avoir témoigné en termes d'une bienveillance inoubliable la satisfaction que ce peuple donnait à son cœur, l'exhorta magnifiquement à remplir ses devoirs.

« Une bonne mission, écrivit Sa Grandeur, se termine « au confessionnal et à la table sainte. On ne prêche « pas pour prêcher, on prêche pour convertir et on se « convertit en se confessant, en communiant et en rem- « plissant toujours ses devoirs de catholique. Voilà votre « ambition, mon cher curé, voilà celle de vos zélés apô- « tres, voilà la mienne. Nous sommes sur la terre pour « nous sauver et sauver les autres ; j'espère que vous « obtiendrez ce pieux résultat à Eygalières, et que les « fruits de la mission seront des fruits de grâce et de « salut. »

« Lue et relue en chaire, cette grande prédication du saint prélat devait porter son fruit. Le jour où Marie fut installée reine de la mission, celui de la cérémonie en l'honneur de la divinité de Jésus-Christ, la journée consacrée à la dévotion envers les âmes du purgatoire, demeureront impérissables dans le souvenir de tous.

« Les cérémonies extérieures, la procession des enfants, celle des mères de famille qui, toutes, à de rares exceptions près, avaient fait leur mission ; enfin, celle des hommes, réclamée instamment par eux au jour de leur communion générale, fournissaient un spectacle des plus consolants.

« Mais, ici, nous devons reproduire en entier la belle lettre de Monseigneur, adressée, le 10 mars, à M. le curé. Elle est un résumé du récit fait à Sa Grandeur par les missionnaires eux-mêmes. Elle renferme un enseignement que les fidèles d'Eygalières devront à jamais garder.

« Voici cette lettre :

« Mon cher curé,

« J'ai vu hier vos zélés missionnaires, qui sont revenus enchantés des habitants d'Eygalières ; ils ne tarissent pas d'éloges sur le pasteur et les fidèles, sur l'entrain de toute votre population, sur les chants enlevants, sur cette foule remplissant l'église et au delà, sur ces processions d'enfants, de femmes, d'hommes, sur cette communion de cent quinze hommes, sur cette souscription pour un monument religieux enlevée en quelques jours avec le concours des pauvres comme des riches, accueillant tous avec la même cordialité le curé et le missionnaire quêteur. Je vous charge, mon cher curé, de témoigner à vos fidèles paroissiens toute ma satisfaction, que je leur envoie au nom de Dieu dont ils se sont montrés les dignes enfants.

« Je leur demande de persévérer par la prière du matin et du soir, par l'assistance aux offices les dimanches et fêtes, et par la cessation du travail les jours où il est défendu.

« Bien à vous et à tout Eygalières, mon cher curé, avec ma plus cordiale bénédiction.

« † Xavier. »

« Comme nous l'a encore écrit, depuis, notre vénéré archevêque, la question maintenant est non seulement de ne plus décliner, mais de grandir. Nous y comptons. Le grain est répandu sur une terre fertile. *Sit Dominus benedictus.*

« Catholiques convaincus, les paroissiens d'Eygalières se montreront dignes des encouragements et des éloges de leur archevêque, et fidèles au souvenir de cette grande mission de 1893, « une des plus belles que nous « ayons prêchée », a dit plusieurs fois le P. Audibert.

« Une statue de Notre-Dame de Lourdes sera prochainement érigée sur le monument commémoratif de la mission. Cette statue en fonte, de 2 mètres de hauteur et d'un très bel effet, est déjà arrivée. Le prix, qui est de 541 francs, a été rapidement et généreusement fourni et dépassé par une souscription publique.

« Le jour de son érection sur un des points culminants de la paroisse sera ultérieurement fixé. Ce sera la clôture solennelle et le couronnement définitif de la mission. »

Dans les paroisses de Bédarides, de Saint-Étienne-des-Sorts, de Chusclan, patrie de Bridaine, disons-le bien vite, Dieu a béni plus largement encore les deux missionnaires « en leur ménageant les succès évangéliques du grand prédicateur lui-même ». C'est le mot de M. le curé de Chusclan. « Nous avons à remercier Dieu de grandes grâces reçues, m'écrivait le cher P. Nicolas après la mission de Saint-Étienne-des-Sorts, et de consolations intimes qu'aucune joie du monde ne saurait donner. »

Et, en effet, nous l'avons vu, le P. Panet et moi, ce vénéré et infatigable Père, s'oublier, en quelque sorte, dans ces joies de l'apôtre. C'était à Cessenon, près de Béziers ; il développait, dans une vaste église, devant un auditoire immense, déjà électrisé par le chant de nos cantiques, les grandes vérités de la Religion et les mystères d'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ses yeux brillaient, sa pensée jaillissait rapide, entraînante, avec un éclat, une verve irrésistible ; un sentiment puissant le soulevait à son insu et développait à leur plus haut point les élans de son cœur et de son esprit. Sa voix avait une force et une onction divines pour pénétrer les âmes jusqu'au fond et les ramener à Dieu. Finalement, son discours se résolvait par une de ces amendes honorables dont il

a le secret, qui obtiennent de Dieu pardon et miséricorde, et des pécheurs contrition, confession et conversion.

Ce fut, en cette année 1891, sa manière à lui de célébrer ses quatre-vingts ans. Depuis lors, son courage persévérant ne s'est pas démenti un seul jour.

Le P. Bourg et le P. Lamblin goûtaient ces mêmes consolations à Génissieux, dans la Drôme, et à Velaux, près d'Aix. Ils ont fait preuve de vaillance et d'habileté ; ils ont mené à bien et sans défaillance ces missions difficiles, et nous ont mérité une fois de plus les félicitations de Mgr l'archevêque.

Mais, c'est surtout après les missions d'Eyragues, d'Arles, de Saint-Chamas, prêchées, la première par les PP. Bourg et Panet, la deuxième par les PP. Garnier, Bourg et Panet, la troisième, par les PP. Bourg, Morard et Panet, que Sa Grandeur a exprimé avec effusion sa reconnaissance à l'égard des missionnaires, qui, pour évangéliser son diocèse, disait-elle, déployaient tant d'éloquence, affrontaient tant de fatigues et prodiguaient tant de dévouement. Et, pour mieux nous manifester sa confiance, Monseigneur nous nommait les paroisses les plus endurcies qu'il désirait nous voir missionner au plus tôt. Nous espérons, cette année même, s'il plaît à Dieu, mettre à profit les chaleureux encouragements du pontife, ainsi missionnaire lui-même, et réaliser ses désirs.

Nous nous promettons aussi, sur son avis, de renouveler une cérémonie qui a déterminé en partie le succès de la mission de Saint-Julien d'Arles : je veux dire la promulgation de la Loi. Une fois de plus, nous en avons admiré la puissance efficace sur les foules. Et, en effet, quoi de plus saisissant ?

A l'autel, le prêtre promulgue successivement, d'une voix solennelle, les commandements de Dieu et de l'Église. Le prédicateur, du haut de la chaire, fait jaillir

de chaque commandement des leçons fécondes et qui pénètrent profondément dans les âmes. L'orgue prélude au chant des cantiques. Ceux-ci bientôt montent sous la voûte, de toutes les poitrines, où les cœurs battent à l'unisson de sentiments généreux et forts. Le chant grave et solennel du *Credo* produit surtout son habituel et grandiose effet; il jette les âmes dans une émotion profonde, une émotion que l'on retrouve aussi neuve chaque fois que l'on a occasion d'entendre une grande assemblée d'hommes affirmer sa croyance par ces accents si nobles et si élevés. Cette cérémonie, recommandée par nos saintes règles, porte vraiment avec elle des grâces particulières. Il nous fut donné d'en juger par l'empressement que les hommes mirent dès lors à se rendre, chaque soir, plus nombreux à l'exercice religieux et à donner un essor aux meilleures espérances.

Avant d'achever ce chapitre des missions, permettez-moi de vous donner connaissance, à l'honneur de nos anciens Pères, de ce que voulait bien m'écrire d'Allauch le P. Lamblin, pendant le Carême de 1892. Il avait répondu à l'appel du R. P. Delpeuch, Supérieur du Calvaire, et, tous les deux, pendant quatre semaines, travaillèrent de toute leur âme à réveiller le sentiment catholique dans ce pays cher à notre Congrégation.

Voici cette lettre familière :

« ... Allauch ! Ce nom évoque bien des souvenirs. En 1824, une mission y fut prêchée par nos Pères. Le P. Suzanne, qui en était supérieur, faisait couler les larmes de tous les yeux, disait la vieille chronique.

« Le P. Jeancard, devenu plus tard évêque auxiliaire de Mgr de Mazenod, le P. Honorat et le P. Marcou, secondaient puissamment le zèle de leur chef. Les conversions furent si nombreuses que l'on fut obligé d'appeler

le P. Albini pour aider à entendre les confessions ; on l'appelait *le saint Père ;* il fut déjà canonisé de son vivant. Dans cette fameuse mission, cinq hommes seulement résistèrent à l'élan général.

« Aujourd'hui, hélas ! il en restera davantage. On se contente de pêcher à la ligne et de braconner un brochet par-ci par-là. »

Cher P. Lamblin, le vrai mérite ne consiste pas à éveiller de généreux enthousiasmes susceptibles d'entraîner de victorieuses ardeurs ; il est tout entier dans la bonne volonté, que Dieu voit et récompense toujours.

C'est tout autrement que le P. Panet m'écrivait pendant ce dernier Carême de 1893. Appelé par le R. P. Provincial à se joindre aux PP. Boeffard, Isnard et Lantoin, pour participer avec eux à l'importante mission de Grasse, dans les Alpes-Maritimes, bientôt il s'applaudissait d'être l'heureux témoin d'une immense explosion de foi agissante et de piété profonde, et il proclamait que cette manifestation de foi lui resterait comme le plus brillant et le plus édifiant des souvenirs. Du reste, le caractère de cette mission de Grasse a été excellemment dégagé dans un article du journal de la localité, que je veux vous reproduire presque en entier. Vous me serez reconnaissant, j'en suis sûr, de cette reproduction.

« *Les Quatre.* — La mission est terminée. Les quatre voyageurs de la bonne parole sont déjà partis pour d'autres terres d'Évangile, *euntes ibant.*

« Il y a soixante ans, un homme d'un grand sens disait : « Le clergé catholique pourrait, s'il le voulait, prendre « le sceptre de la science qui est par terre. J'entends par « là la direction souveraine des intelligences dans la re- « cherche du vrai et du bien absolu. »

« Ces paroles me revenaient à l'esprit en écoutant les

discours des missionnaires qui viennent de nous quitter.

« L'un d'entre eux surtout parlait avec une compétence et une assurance qui trahissaient le professeur éminent sous l'humble convertisseur. Une campagne générale, entreprise au nom de la science proprement dite par des prêtres d'un savoir aussi solide, remettrait, en effet, aux mains du clergé catholique le sceptre des trois mondes dont il est parlé dans Pascal.

« Du reste, à des degrés divers, ces quatre soldats de Dieu, envoyés parmi nous pour y combattre le bon combat de la foi et de la grâce contre l'indifférence des foules, s'harmonisaient dans un ensemble de choix, et leurs qualités aussi différentes que variées, concouraient au but proposé, qui était la restauration du règne de Dieu dans les âmes.

« Le premier de ces hommes, fait pour transporter les masses, mais d'une haute philosophie et d'une fine littérature, convenait à l'élite des gens instruits, mais à des moments donnés enthousiasmait le petit peuple, heureux d'entendre cette parole ardente, vive, lumineuse, colorée, et faisant briller aux yeux de tous l'évidence des vérités les plus sublimes.

« Le second était le prédicateur des dames; geste sobre dans son ampleur distinguée; parole douce et limpide, pas faite pour le *vulgum pecus* qui l'admirait de confiance. Je l'ai dit, un prédicateur pour dames, un conférencier de chapelle aristocratique, un enfant gâté et gâtant son auditoire.

« Les deux derniers réalisaient à merveille, en dépit de leur jeunesse, l'idéal du missionnaire, c'est-à-dire un soldat de Jésus plein d'ardeur et d'enthousiasme, un tirailleur de la foi, sans cesse sur la brèche, jetant aux échos tressaillants et ravis le cri de l'immortel ralliement, suant le zèle, pleurant l'amour des âmes, célébrant d'avance leur conquête, toujours luttant, guer-

royant, parlant, priant, chantant, espérant au besoin contre toute espérance, capable, en un mot, par l'effort d'un zèle exacerbé, d'incliner le Ciel à des miracles, afin d'imposer plus sûrement à la terre la conviction et le salutaire remords.

« Le dernier, surtout, un cœur véritablement apostolique, avec son visage d'archange et sa voix robuste, pleine et vibrante du fils de la montagne, fit à la fois les délices et la profonde édification de ses compatriotes, car ce religieux est un enfant de Grasse. Les deux ou trois triomphes de cette mission furent son œuvre. Il faut rendre cette justice à l'humilité de cet absent, son cœur embrasa tout et sa charité eût tout dévoré, s'il eût pu réaliser les élans de son âme ; ce vélite, ce soldat d'avant-garde est un fort et un puissant, qui conduira bientôt les saintes milices à l'assaut des citadelles de Satan.

« Autant qu'il est permis d'en juger, cette mission sera féconde en résultats. La constante affluence des hommes, l'empressement inouï des femmes, les actes très nombreux de religion qui la concluront sont la preuve décisive que la ferveur des fidèles s'est retrempée au contact des évangélisations. Les nobles habitants de Grasse se sont montrés magnifiques d'entrain, touchants de docilité, de bonne volonté, de douceur. Ils ont bien prouvé par une constance et une foi à toute épreuve qu'ils seraient au besoin capables de tous les sacrifices pour le vrai et de tous les enthousiasmes pour le bien.

« Monseigneur de Nice a solennellement clôturé la mission et complimenté chaudement les paroissiens, les missionnaires et les prêtres de la paroisse. »

Mon très révérend Père, ce rapport, que je croyais faire très court en le commençant, est déjà bien long. Il faudrait le doubler, le tripler pour vous donner une

idée, même incomplète, de nos autres œuvres, notamment des retraites et des carêmes. Parmi les premières, je vous nommerai celle de Tourrettes-Vence, prêchée par le P. Morard.

M. le curé m'écrivait, le 26 juin de cette année :

« Après la trop courte retraite et le bien qu'ont produit les prédications du R. P. Morard, il m'est très agréable d'adresser mon vif remerciement à son vénéré Supérieur. Le P. Morard s'est fait particulièrement apprécier à Tourrettes ; il s'est attaché tous les esprits et tous les cœurs, et cela sans effort, par le seul rayonnement de sa piété si communicative et de son exquise bienveillance. Mes paroissiens n'ont regretté qu'une chose : qu'il soit parti si tôt. Aussi bien, en lui disant publiquement au revoir, j'ai été approuvé par tous. C'est vous dire, mon révérend Père, que je vous réclame le P. Morard, non pour le Carême, nous sommes malheureusement trop pauvres, mais pour notre retraite pascale prochaine. J'espère que la divine Providence nous ménagera alors le retour parmi nous de ce bon Père, pour le plus grand bien de ma paroisse... »

Quoi de plus encourageant pour le cher Père récemment attaché à la maison d'Aix?

J'ajoute qu'une telle lettre n'est pas seulement, pour le Supérieur qui la reçoit, un motif de consolation, elle est aussi le sujet de la plus noble et de la plus légitime fierté.

Que vous dirai-je des stations quadragésimales? Il me serait difficile de vous en parler. D'une part, aucun curé n'a jugé à propos de me transmettre ses impressions; d'autre part, les Pères prédicateurs en cause croiraient avoir tort de parler d'eux-mêmes. Je vous les nommerai donc seulement pour mémoire :

Le P. Bourg, en 1892, à Saint-Pierre de Cette, et, en 1893, à Saint-Mathieu de Montpellier;

Le P. Panet, en 1892, à Puyserguier, dans l'Hérault;

Le P. Lamblin, en 1893, à Saint-Louis de Cette;

Le P. Morard, en 1893, au Bar, petite ville des Alpes-Maritimes;

Le P. Supérieur, en 1892, à Salon, dans le diocèse d'Aix, et, en 1893, à la primatiale de Saint-André, à Bordeaux.

Partout nos Pères se sont efforcés, au prix de grandes fatigues, de réveiller le christianisme dans les âmes, d'épurer les consciences et de raffermir la foi.

A Bordeaux, où la pensée de prêcher une station pour le succès de laquelle je ne pouvais apporter que ma bonne volonté m'agitait profondément; j'ai eu la bonne fortune d'être réconforté par le spectacle quotidien des merveilles accomplies par les PP. Lavillardière, Bernard, Marchal, dans la grande paroisse de Sainte-Eulalie, voisine de Saint-André. Il m'est doux de rendre hommage, comme confrère, aux missionnaires courageux qui ont accepté cette si importante mission, et dont le dévouement, le tact extrême et l'intelligence lumineuse l'ont conduite à une si heureuse et si pleine réussite.

Je garde également au cœur le respect, la gratitude et la religieuse affection pour les vénérés et bons PP. Anger, Bermès, Simon, Nédélec. J'ai trouvé dans leur amitié les plus précieux conseils et, dans leurs attentions aussi délicates que généreuses, des joies plus fortes que mes fatigues.

Enfin, que Dieu acquitte ma dette de reconnaissance envers les dames religieuses de la Sainte-Famille! Qu'il les récompense de leur cordiale hospitalité, et dans cette toute spéciale circonstance, de leurs ferventes prières pour l'humble missionnaire de Jésus-Christ!

Notre bon P. Michelot, à Aix, continue à dépenser ses forces et sa vie, en un mot à se donner tout entier à l'Œuvre des prisons, au ministère des âmes, dans notre chapelle, et à la bonne administration des ressources matérielles de la communauté.

Le P. Odoul, que le zèle dévore, a été contraint par la maladie de rester à la Mission. Son état de santé ne s'est pourtant point aggravé, et nous espérons que bientôt il pourra donner libre cours à ses aspirations à la conquête des âmes.

Les frères convers Nigros, Rio et Malpicci complètent la communauté ; ils n'ont qu'un cœur et qu'une âme pour s'acquitter de leurs emplois avec amour, et ne chercher que l'intérêt et la gloire de la mission. Ils ont tous les trois le sentiment de la douceur et de la suavité du joug de Dieu.

Nous avons tous le devoir d'y ajouter celui de l'action de grâces. Dieu, en effet, nous protège visiblement, puisqu'il donne au bien-aimé Père Général que nous avons perdu un successeur si semblable à lui... Sous votre paternelle direction, nous continuerons de travailler, avec l'aide de Dieu, à l'accomplissement de notre tâche; nous y apporterons le même zèle, le même dévouement que par le passé, sans autre ambition que de servir, sous la blanche bannière de notre Mère Immaculée, la cause de Dieu et de l'Église, et n'ayant d'autre règle de notre croyance et de notre enseignement du haut des chaires chrétiennes que l'infaillible doctrine du Vicaire de Jésus-Christ.

Agréez, mon très vénéré et bien-aimé Père, l'expression de mes sentiments profondément respectueux et filialement soumis en Notre-Seigneur.

Garnier, o. m. i.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 123. — Septembre 1893

LE CHAPITRE GÉNÉRAL DE 1893.

La Congrégation vient de tenir son quinzième Chapitre général ; commencé le 11 mai, en la solennité de l'Ascension, il s'est terminé le 24, à la seconde fête de la Pentecôte, après une durée de douze jours. Si nous avions un nom à lui donner, nous l'appellerions le *Chapitre du Cénacle.*

Les fêtes liturgiques dans lesquelles il a été en quelque sorte encadré, l'esprit qui en a inspiré les résolutions, les actes principaux qui en ont marqué les séances, tout, jusqu'à l'absence de celui qui nous y avait convoqués, reportait la pensée vers la première réunion apostolique.

Comme au Cénacle, il y a eu l'unanimité dans la prière. La prière avait précédé ; elle a continué, fervente, au sein de la vénérable assemblée et autour d'elle.

Nous ne croyons pas qu'aucune réunion capitulaire ait reçu, dans une plus large mesure, cette assistance

surnaturelle. Nous en sentions le besoin et nous en avons éprouvé les heureux effets.

Comme au Cénacle, il y a eu l'union des esprits et des cœurs dans la poursuite du but qui, pour tous, n'a cessé d'être la gloire de Dieu, le développement des œuvres qui nous sont confiées, le bien de notre famille religieuse et le progrès spirituel de chacun de ses membres.

Et si, comme au Cénacle où les apôtres n'étaient pas toujours d'accord puisqu'ils hésitaient entre Mathias et Joseph, il y a eu des divergences pour le choix des moyens et des instruments, dès que la lumière s'est faite, dès que la volonté de Dieu s'est clairement manifestée, tous les cœurs se sont rencontrés dans un même sentiment de soumission et d'amour.

Entre le Cénacle et notre assemblée capitulaire, il y a eu cependant une différence, et elle est toute à notre avantage. Les apôtres n'avaient pas encore parcouru le monde, ils ne pouvaient pas se raconter les merveilles de grâces et de conversions que Dieu avait opérées par leur ministère.

Nos missionnaires, au contraire, revenaient après plusieurs années d'apostolat ; ils ont pu nous dire leurs fatigues, leurs succès et leurs espérances. Plusieurs ont vu se réaliser, dans toute sa vérité, la parole du prophète : *Euntes ibant et flebant mittentes semina sua, venientes autem venient cum exultatione portantes manipulos suos.*

Partis, il y a trente ans, quarante ans, ils ont semé dans les larmes et l'angoisse, au milieu des privations et des souffrances de toutes sortes ; aujourd'hui, ils moissonnent dans l'allégresse, et leurs bras sont chargés de magnifiques gerbes qu'ils déposent avec bonheur aux pieds du Père de famille.

Quelques-uns, arrivés à l'heure de la moisson, n'ont

eu qu'à recueillir les épis déjà mûrs. Selon la parole du Divin Maître, ils sont entrés dans un champ que d'autres avaient remué, ensemencé, arrosé de leurs sueurs et quelquefois de leur sang ; ils ont bénéficié des travaux de leurs aînés. Mais tous peuvent dire avec le Divin Ouvrier : *Opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam*, « O Père! j'ai fait l'œuvre que vous m'aviez marquée ». Tous peuvent ajouter avant le grand apôtre : *Non in vacuum cucurri, neque in vacuum laboravi* (Philip., II, 16), « Ce n'est pas en vain que je me suis fatigué, ce n'est pas en vain que j'ai travaillé ».

Les récits que nous avons entendus, la famille entière les entendra. Le Chapitre a émis le vœu que les rapports lus au cours des séances soient non seulement insérés dans nos annales, mais encore communiqués au public religieux, dans la forme qui sera jugée la meilleure. Il est bon de faire connaître les œuvres que Dieu accomplit par ses missionnaires.

Nous ne savons rien de plus touchant et de plus instructif, rien de plus éloquent et de plus propre à exciter dans les âmes la reconnaissance et l'admiration, la ferveur et le zèle.

Quand on voit les bénédictions divines répandues en si grande abondance sur les travaux de nos Pères, quand on voit une poignée d'hommes apostoliques, car ils ne sont qu'une poignée, occuper, grâce à un dévouement souvent héroïque, une si large place dans l'Église et obtenir par milliers ces conversions qui faisaient dire à saint François de Sales : « Convertir un païen, c'est un miracle ; convertir un hérétique, c'est le miracle des miracles ; » quand on a sous les yeux ce spectacle des travaux et des succès de l'apostolat, il est impossible de retenir dans son cœur le chant de la reconnaissance et de l'admiration : Merci, mon Dieu, d'avoir choisi notre

petite famille pour en faire l'instrument de ces merveilles !

Mais quand, après avoir applaudi aux résultats obtenus, au bien accompli, au chemin parcouru, on s'arrête à contempler ce qui reste à faire; quand on entend nos évêques et nos vicaires apostoliques nous parler des milliers et des millions de païens ou d'hérétiques que renferment encore les diocèses ou les vicariats confiés à leur sollicitude ; quand on songe que si chaque année apporte un nouveau progrès dans la grande œuvre de l'évangélisation, chaque nouveau progrès demande de nouveaux apôtres, il en faut pour garder le terrain conquis et pour continuer la marche en avant, il en faut pour remplacer ceux qui sont arrivés à la fin de leur journée et ceux qui tombent avant l'heure; quand on touche du doigt l'immensité des besoins en Europe, en Asie, en Afrique, en Amérique, comment ne pas se sentir pressé de dire à Dieu avec une ferveur croissante : *Mitte operarios in messem tuam ;* comment ne pas prendre la résolution d'ajouter l'action à la prière et de travailler avec une ardeur nouvelle à la recherche et à la préparation de nouveaux ouvriers.

Ces sentiments que nous avons éprouvés en entendant nos missionnaires, le lecteur les éprouvera en lisant le récit de leurs travaux.

Mais avant de donner la parole à nos vénérables rapporteurs, empruntons quelques pages aux actes officiels du Chapitre; nos frères attendent avec une légitime impatience le compte rendu de la première séance où a eu lieu l'élection du T. R. P. Supérieur général. C'est par là que nous commencerons. Nous ajouterons ensuite quelques incidents, qui forment comme l'histoire extérieure du Chapitre de 1893.

ÉLECTION DU T. R. P. GÉNÉRAL.

Le 11 mai 1893, en la solennité de l'Ascension, à 8 heures, le R. P. Vicaire célèbre la sainte messe à laquelle tous les membres du Chapitre assistent, ainsi que la communauté de la Maison générale. A 8 heures trois quarts, les membres du Chapitre se rendent en silence à la salle capitulaire, ornée du buste de notre vénéré Fondateur et des portraits du T. R. P. Fabre, du R. P. Tempier et de nos premiers Pères.

Après la récitation du *Veni Creator*, le R. P. Vicaire propose de désigner immédiatement les deux secrétaires qui devront rédiger les actes du Chapitre. Pour la cinquième fois, le R. P. Rey est appelé à ces délicates fonctions ; le R. P. Lemius (J.-B.) lui est adjoint et prend place avec lui au bureau.

La vérification des pouvoirs donne au Chapitre trente-quatre membres, dont voici les noms dans l'ordre des places qu'ils occupent :

T. R. P. Soullier, vicaire général.
RR. PP. Martinet, assistant général.
Antoine, assistant général.
Augier (Cassien), assistant général.
Sardou, procureur général.
Tatin, procureur général près le Saint-Siège.

Mgr Mélizan, archevêque de Colombo et vicaire des Missions de Jaffna.

Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert, vicaire des Missions de ce diocèse.

Mgr Jolivet, évêque titulaire de Belline, vicaire des Missions de Natal.

Mgr Balaïn, évêque de Nice, délégué de la province du Midi.

Mgr Durieu, évêque de New-Westminster, vicaire des Missions de la Colombie-Britannique.

Mgr Gaughren (Anthony), évêque de Priene, vicaire des Missions de l'État libre d'Orange.

Mgr Pascal, évêque titulaire de Mosinopolis, vicaire des Missions de la Saskatchewan.

RR. PP. Schoch, préfet apostolique et vicaire des Missions du Transvaal.

Rey, provincial de la deuxième province de France dite *du Nord*.

Lefebvre, provincial du Canada.

Augier (Célestin), provincial de la première province de France dite *du Midi*.

Mac-Grath, provincial des États-Unis.

Gaughren (Mathews), provincial des Iles-Britanniques.

Camper, vicaire des Missions de Saint-Boniface.

Garin, délégué des États-Unis.

Mangin, délégué du Canada.

De la Couture, supérieur d'Arcachon.

Michaux, supérieur de la Maison des Limes (Jersey).

Voirin, délégué de la Colombie-Britannique et supérieur de Montmartre.

Leduc, délégué du vicariat de Saint-Albert.

Gasté, délégué du vicariat de la Saskatchewan.

Monginoux, délégué du vicariat de Natal.

Cox, délégué de la province des Iles-Britanniques.

De Lacy, délégué du vicariat du Transvaal.

Lemius (J.-B.), délégué de la province du Nord.

RR. PP. Joulain, délégué du vicariat de Jaffna.
Magnan, délégué du vicariat de Saint-Boniface.
Sergent, délégué du vicariat de Colombo.

Mgr Jolivet, que la maladie retient dans son lit depuis le jour de son arrivée à Paris, ne pourra pas assister aux séances; mais comme il est moralement présent, il prendra part aux élections, et son vote sera recueilli par le secrétaire général de l'Institut et par l'un des secrétaires du Chapitre.

L'élection du délégué de l'État libre d'Orange est déclarée nulle pour vice de forme.

Les lettres de convocation au Chapitre, quoique envoyées au Mackenzie depuis plus d'une année, néanmoins sont arrivées trop tard pour que les Pères de ce vicariat aient pu nommer un délégué. Le vicaire apostolique, Mgr Grouard, ne pouvant pas se rendre au Chapitre, a envoyé un rapport sur ses Missions.

Le R. P. Roux (Marius), supérieur de la maison d'Angers, le plus ancien des supérieurs de la province, a été dispensé de venir au Chapitre pour cause de santé; mais il a été admis à faire connaître son sentiment, ainsi que le permet l'article 15 du paragraphe 1 du chapitre 1er de la troisième partie des Constitutions.

Tous les préliminaires achevés, le T. R. P. Vicaire se lève et adresse à l'assemblée des paroles de bienvenue, de respect et d'affection, dont voici le résumé fidèle :

« Messeigneurs, mes Révérends et bien chers Pères,

« Soyez les bienvenus; il est de mon devoir de vous offrir un témoignage de mon respect profond, car vous êtes les ministres de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les dépositaires de son autorité, envoyés par lui pour conquérir les âmes et les ranger sous sa loi; vous êtes char-

gés d'âmes que vous avez arrachées au joug du démon. A ce respect s'unit l'affection la plus fraternelle ; car nous ne formons qu'une famille, dont vous êtes ici les plus dignes représentants. C'est la quinzième fois que se réunit le Chapitre général. Ces assemblées capitulaires ont toujours été graves et importantes ; mais celle d'aujourd'hui présente un caractère particulièrement émouvant. Convoquée il y a quinze mois par le très révérend et bien-aimé P. Fabre, elle trouve vide la place que ce vénéré Père a occupée avec tant de sagesse et de dignité, avec tant de dévouement et de succès pendant près d'un tiers de siècle. Pour la deuxième fois depuis son origine, la Congrégation a perdu son chef, et votre premier devoir est de donner un successeur à ce vénéré et si justement regretté défunt, un successeur qui reproduise ses vertus, son expérience et le dévouement dont il nous laisse un souvenir impérissable... Ce successeur ne fera pas défaut à notre chère famille. Or, par une disposition de la Providence, bien propre à fortifier notre foi et à dilater notre confiance, cette élection va se faire en cette solennité de l'Ascension, qui nous montre Notre-Seigneur disant à ses disciples : *Non relinquam vos orphanos. Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consommationem sæculi ; accipietis virtutem supervenientis Spiritus Sancti in vos et eritis mihi testes in Jerusalem et in omni Judæa et Samaria et usque ad ultimum terræ !*

Ne formons-nous pas une portion de cette Église, une, sainte, catholique, apostolique et romaine, héritière de toutes ces promesses? Notre assemblée ne revêt-elle pas ces qualités, qui lui assurent les bénédictions divines et la réalisation des promesses du fondateur de l'Église? Les apôtres, après la disparition du Divin Maître, se renfermèrent dans le Cénacle pour s'y préparer à la

venue de l'Esprit consolateur, vivificateur... Et là, sous l'inspiration de Dieu et sous le regard de Marie, ils pensèrent tout d'abord à compléter le collège apostolique. C'est à leur exemple et par le même esprit que, venus ici de pays si divers, à la voix de l'obéissance et par le mouvement de l'amour si vif et si tendre qui vous anime tous pour la Congrégation, et réunis dans ce cénacle, dont les murs présentent à nos regards nos plus chers souvenirs, vous allez pourvoir au gouvernement de notre famille religieuse, en choisissant celui que vous croirez le plus propre à maintenir les traditions apostoliques et religieuses qui, jusqu'ici, ont fait la gloire de la Congrégation et qui, seules, peuvent attirer sur elle l'estime de l'Église et la bénédiction du Ciel.

« Élevons nos cœurs vers Dieu, Messeigneurs et Révérends Pères; tout ici doit être surnaturel et divin. Songeons aux conséquences et à la portée de l'acte que nous allons accomplir ; la Congrégation tout entière est attentive. Les regards de notre vénéré Fondateur et de celui qui, il y a six ans, présidait, à Rome, le dernier Chapitre général, avec une si grande dignité et un si parfait dévouement, les regards de tous les Oblats qui sont au ciel reposent sur vous. Fixons les nôtres sur Notre-Seigneur Jésus-Christ et disons-lui en toute confiance et avec un entier abandon : *Tu, Domine, qui corda nosti omnium, ostende quem elegeris.* »

Après cette allocution, écoutée avec l'attention la plus religieuse, le secrétaire général donne lecture des articles de nos constitutions relatifs à l'élection du Supérieur général, et le scrutin commence. Le R. P. Martinet et le R. P. Rey vont d'abord recevoir le vote de Mgr Jolivet. Puis, successivement et d'après le rang qu'ils occupent, tous les membres du Chapitre s'avancent

vers l'urne placée devant le R. P. Vicaire; la main sur la poitrine, ils prononcent à haute et intelligible voix le serment prescrit par l'article 14, § 1er, chap. Ier, part. III : *Je jure devant Dieu que je nomme pour Supérieur général des Missionnaires Oblats de la très Sainte et Immaculée Vierge Marie, celui que j'estime le plus digne et le plus capable de remplir cette charge.* Et ils déposent leur bulletin dans l'urne.

Le vote achevé, on constate que le nombre des bulletins est égal au nombre des votants ; puis lecture des bulletins est faite par le R. P. Vicaire et contrôlée par les assistants généraux, dont deux inscrivent les noms à mesure qu'ils sont proclamés.

Le R. P. Vicaire ayant obtenu la majorité absolue des suffrages, le R. P. Martinet se lève, et, par l'autorité du Saint-Siège et de la Congrégation entière, il déclare le R. P. Louis Soullier canoniquement élu et nommé Supérieur général des Missionnaires Oblats de la très Sainte et Immaculée Vierge Marie. Il présente ensuite le nouveau Supérieur général, dans un discours dont nous regrettons de ne pouvoir donner qu'un pâle résumé.

Après avoir félicité les membres du Chapitre de l'acte « de haute sagesse et de parfait discernement » qu'ils venaient d'accomplir, il montre dans le nouveau Supérieur général l'homme d'intelligence, dont le regard exercé voit de haut et de loin ; l'homme de cœur qui enveloppe tous ses fils « d'un amour qui soutient et qui fortifie, qui encourage et qui transporte » ; l'homme de caractère qui veut le bien « énergiquement, constamment, jusqu'à l'oubli de soi, et au prix des plus grands sacrifices » ; l'homme d'action qui peut à bon droit faire siennes les paroles de l'Écriture : *Mensus est terram*, « Il a fait le tour du monde, et il est prêt à recom-

mencer» ; en un mot l'homme que réclamait l'état présent de la Congrégation.

« L'Église a, dit-on, toujours le pape qu'il lui faut » ; de même, un institut religieux, tant qu'il reste fidèle à sa devise, a toujours le supérieur général qui lui convient.

« Pour nous donner naissance, il fallait non seulement un homme de tête et de cœur (la tête et le cœur sont toujours nécessaires), mais un homme de foi ardente, d'une foi à transporter les montagnes, d'une foi invincible dans l'avenir, d'une foi semblable à celle d'Abraham, qui comptait encore sur sa postérité au moment d'immoler son fils unique. Tous ceux qui ont connu Mgr de Mazenod, savent à quel degré il possédait cette confiance, qui multiplie au centuple les forces d'un fondateur.

« Après la fondation, l'organisation. Pour organiser, il faut de l'ordre et de la méthode ; ce fut la qualité dominante de notre second Supérieur général.

« Une mémoire implacable du passé et une sagace prévoyance de l'avenir, un coup d'œil sûr et rapide, une intuition instantanée de l'ensemble et des menus détails, un esprit de régularité allant jusqu'à l'inflexible rigueur de l'horloge, tel a été le T. R. P. Fabre. Très impressionnable à l'action d'autrui, il restait toujours maître de la sienne. Il ne s'emballait jamais, mais il ne reculait pas non plus. Il aurait pu prendre pour devise : *Quod scripsi, scripsi;* ou cette autre : *Sint ut sunt, aut non sint.* »

Après ce portrait, frappant de ressemblance et de vérité, du Père qui nous avait quitté depuis six mois, le R. P. Assistant poursuivit : « Nous sommes vivants et organisés. Nous ne pouvons être l'un et l'autre sans avoir commencé de marcher dans la voie du progrès ;

mais nous ne sommes qu'au début, et voilà que tous les horizons s'élargissent devant nous; et voilà que toutes les sources de la vie nous sont ouvertes : juniorats, noviciats, scolasticats !

« Et voilà que Dieu, dirigeant et recueillant nos votes, nous envoie encore l'homme qu'il nous faut, l'homme d'action, l'homme d'expérience, l'homme de progrès, l'homme qui a tout vu et tout entendu, qui a mesuré la profondeur de nos besoins et calculé les moyens d'y satisfaire !

« Gloire à Dieu et louange à cette assemblée capitulaire ! »

En quelques mots, le R. P. Assistant présenta ensuite la Congrégation au nouveau Supérieur général. « Elle est ici tout entière, lui dit-il. Tout ce que cette assemblée pense, elle le pense; tout ce que cette assemblée veut, elle le veut; tout ce que cette assemblée fait, elle le fait. Oui, l'amour qui vient de faire explosion est parti des entrailles, et les acclamations qui ont accueilli votre nom, au sortir du scrutin, vont se propager d'écho en écho jusqu'à l'île de Ceylan, au cap de Bonne-Espérance, aux rives du Rio-Grande, à celles du Saint-Laurent, du Mackenzie et aux rivages du Pacifique.

« Vous voilà général, mon très révérend Père; vous avez une armée sous vos ordres, et ses chefs ici réunis vous répondent de son état moral. Vous pouvez compter sur son dévouement, sur sa discipline et sur la confiance absolue qu'elle a mise en vous pour combattre les combats du Seigneur. Vous êtes notre chef; vous êtes surtout notre père! Avant d'être le successeur du P. de Mazenod et du P. Fabre, vous avez hérité de leur esprit et de leur affection pour nous. Tenez pour certain que nous reportons sur vous la piété filiale qui nous liait à eux.

Et c'est pour la vie. Daigne le Seigneur vous accorder de longs jours. *Ad multos annos!* »

Le T. R. P. Général se lève à son tour et répond à peu près en ces termes :

« Je n'avais aucun titre à la dignité que vous venez de m'imposer, à l'honneur que vous venez de me faire. La dignité et l'honneur disparaissent à mes regards pour ne me laisser qu'en face de la charge que je dois dorénavant exercer envers tous, et que je reconnais au-dessus de mes forces. Rien en moi ne pouvait me recommander à votre choix. Il est vrai que j'ai eu le bonheur de connaître et d'aimer notre vénéré Fondateur, de vivre vingt-six ans auprès du regretté P. Fabre ; mais, je dois l'avouer et le reconnaître, je n'ai pas su profiter des exemples de vertu, de sainteté et de dévouement dont il m'a été donné d'être le témoin. Je m'incline cependant devant le verdict que vous venez de prononcer, et si Dieu me donne de sentir toute mon impuissance, puisqu'il entre dans ses manières de gouverner de choisir les instruments les plus faibles et les plus infimes pour s'en servir à son gré, je me confierai plus que jamais en sa souveraine bonté et je dirai avec l'Apôtre : *Omnia possum in eo qui me confortat*. C'est à Notre Seigneur que je demanderai de pouvoir continuer le mouvement ascensionnel que mon vénéré prédécesseur avait imprimé à toutes les œuvres de la famille, pour porter sur tous les points qu'occupe la Congrégation la sollicitude et le dévouement que ses membres ont le droit d'attendre de moi. En ce moment, permettez-moi encore de me servir de la parole de l'Apôtre : *Os meum patet ad vos;* oui, ma bouche s'ouvre, mais c'est plus encore mon cœur pour vous recevoir tous. Il vous est ouvert à vous ici présents, à tous ceux que vous repré-

sentez. Il s'ouvre pour les faibles, les petits, les malheureux. La miséricorde doit l'emporter sur la justice. Je sens tous les devoirs de la paternité ; mais, à votre tour, que vos cœurs me soient ouverts ; que je puisse connaître vos besoins, vos désirs, ce que vous croirez bon, utile, avantageux au bien de la famille ; nous ne devons plus faire qu'un seul cœur, ne former qu'une seule âme pour l'honneur, la gloire de Dieu, l'honneur et le bien de notre Congrégation.

« Mon âge avancé aurait dû peut-être détourner votre choix ; mais, puisqu'il est fait, demandons tous au Seigneur qu'il m'accorde les forces nécessaires pour remplir mon devoir dans toute son étendue ; prions pour que les bénédictions les plus abondantes descendent sur celui qui ne veut plus être que votre Père, et un Père digne de vous. »

Après ces paroles écoutées avec une émotion facile à comprendre, le T. R. P. Supérieur Général lit sa profession de foi à genoux, en présence du crucifix. Puis il va se prosterner aux pieds de chacun de Nos Seigneurs les Évêques, les priant de le bénir. Les vénérés prélats le bénissent et lui donnent le baiser de paix.

S'étant ensuite assis, le très révérend Père reçoit l'obédience des autres membres du Chapitre, qui viennent successivement s'agenouiller devant lui, baiser respectueusement ses mains, et recevoir l'accolade comme un premier gage de son affection paternelle.

Tous les cœurs étaient à la joie. Le *Te Deum* dit à Dieu notre reconnaissance et, avant la fin du jour, le télégraphe porte à nos frères du monde entier l'heureuse nouvelle que nous avons cessé d'être orphelins.

APRÈS L'ÉLECTION.

Le lendemain de l'élection, le R. P. Procureur général près le Saint-Siège avait adressé au Souverain Pontife le télégramme suivant :

« Les membres du Chapitre des Oblats de Marie Immaculée, réunis dans la maison mère de l'Institut, rue de Saint-Pétersbourg, n° 26, prosternés aux pieds de Votre Sainteté, sollicitent humblement votre bénédiction apostolique pour le T. R. P. Louis SOULLIER, qu'ils viennent d'élire Supérieur Général de la Société, et sur les travaux qu'ils inaugurent en ce jour.

« *Signé :* TATIN,
« Procureur général. »

Le jour suivant, le Saint-Père daignait nous faire répondre par S. Ém. le Cardinal secrétaire d'État :

« Saint-Père exauce volontiers demande des membres du Chapitre, bénit de grand cœur P. SOULLIER, élu Supérieur Général, ainsi que travaux inaugurés.

« *Signé :* Cardinal RAMPOLLA. »

Cette dépêche fut communiquée aux membres du Chapitre au cours d'une séance. La vénérable assemblée se leva tout entière pour entendre la lecture de ce précieux document, et accueillit la bénédiction pontificale avec les sentiments de la plus profonde vénération et de la plus filiale reconnaissance.

Après le Pape, le doyen des cardinaux de France, le vénérable et éminentissime cardinal Desprez, archevêque de Toulouse. Voici en quels termes de paternelle bienveillance Son Éminence télégraphiait, à la date du 13 mai :

Au révérend Père Soullier, Supérieur Général.

« Vous embrasse de tout cœur et vous offre, ainsi qu'à toute la Congrégation, mes plus intimes félicitations. « Cardinal Desprez. »

Nous ne pouvons pas, on le comprend, entrer ici dans le détail des témoignages de sympathie venus de toutes parts, à l'occasion de la nomination du nouveau Supérieur Général, bien que l'honneur en rejaillisse sur la Congrégation entière. Disons seulement que cette nomination fut saluée avec une joie marquée dans le monde ecclésiastique et religieux où le R. P. Soullier, souvent appelé à représenter le T. R. P. Fabre, était avantageusement connu et hautement apprécié.

Dans la famille, avons-nous besoin de le dire ? ce fut vraiment une explosion de piété filiale. Durant plusieurs jours, chaque courrier apporte de nouvelles preuves de respect, d'amour, de vénération. Comme le dira Mgr Balaïn, on sent que notre nouveau Père est l'*attraction de tous*.

Citons l'admirable lettre de Mgr Taché, archevêque de Saint-Boniface, doyen des évêques Oblats. Ce saint vieillard, quinze jours avant l'élection, écrivait au futur Supérieur Général et saluait son autorité, sa paternité avec un tel accent de foi et d'amour, que le Chapitre a émis le vœu que cette lettre fût communiquée à la Congrégation comme un modèle des sentiments qui doivent animer tout Oblat de Marie Immaculée.

Au très révérend Père Supérieur Général de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

« Mon très révérend et bien cher Père,

« La voix de Dieu, par celle des représentants de notre bien-aimée famille religieuse, vient de se faire

entendre et vous place à la tête de la Congrégation. Cette voix divine, en vous investissant de l'autorité de Supérieur Général, vous constitue le successeur de notre vénéré Fondateur et du digne fils qui l'a remplacé immédiatement. En même temps, cette voix du Ciel nous dit à nous tous, vos Oblats, le dévouement, l'obéissance, l'amour que nous vous devons. C'est pour obéir à cette douce inspiration que je veux être un des premiers, parmi vos fils les plus éloignés, à vous offrir l'hommage de mon respect et de la soumission la plus entière. Le nom sous lequel vos frères vous ont désigné jusqu'à présent m'est inconnu, il est vrai ; mais, en retour, le titre que vos fils viennent de vous donner m'est familier, dans toute l'étendue des sentiments qu'il inspire, des obligations qu'il prescrit. Vous êtes mon Père ! Mon cœur franchit la distance qui nous sépare, pour s'unir à ceux des nôtres qui ont l'avantage d'être auprès de votre personne vénérée, et dire à votre paternité que, par delà de grandes étendues de terre et de mer, il est un vieillard infirme, mais Oblat de tout cœur, qui, pendant les jours qui lui restent à vivre, veut être et se dire

« Votre fils tout dévoué et affectionné.

« † Alex., o. m. i.
« Archevêque de Saint-Boniface. »

Le souvenir du T. R. P. Fabre ne pouvait être absent d'une assemblée qu'il avait lui-même convoquée. Le premier acte du nouveau Supérieur Général fut de faire célébrer un service funèbre pour celui dont il était devenu le successeur, après en avoir été si longtemps l'aide dévoué. Cérémonie touchante, dans sa simplicité. Autour d'un modeste catafalque, NN. SS. les Évêques en rochet et en mosette, les membres du Chapitre et les Pères de la rue de Saint-Pétersbourg et de Montmartre

en surplis; dans le reste de la nef, des Sœurs de la Sainte-Famille ayant à leur tête la directrice générale, enfin quelques fidèles. La messe a été chantée par le T. R. P. Général, assisté du R. P. Rey, provincial du Nord, et Augier (Célestin), provincial du Midi. Mgr Mélizan, archevêque de Colombo, a donné l'absoute. C'était bien une famille donnant à un Père vénéré le tribut de sa reconnaissance et de ses prières.

LES SÉANCES DU CHAPITRE.

Après cet acte de piété filiale, le Chapitre, désormais constitué avec son chef naturel, prit le règlement des Chapitres ordinaires : commissions qui se partagent le travail, étudient les questions et préparent les résolutions; séances générales où les conclusions proposées passent par l'épreuve d'une nouvelle discussion pour être finalement adoptées ou rejetées ; rapports sur les diverses œuvres de la Congrégation, soit dans les provinces, soit dans les Missions étrangères, rapports détaillés, toujours intéressants, et qui parfois nous arrachent des larmes ; avis paternels du T. R. P. Supérieur Général, qui profite de toutes les circonstances pour rappeler le devoir, signaler les abus et donner des conseils, marqués au coin de la sagesse et de l'expérience. Tels sont ordinairement tous les Chapitres; tel a été, en particulier, celui de 1893. Le T. R. P. Général fera connaître à la Congrégation les résolutions qui ont été prises. Nous avons déjà dit que les rapports seraient publiés dans les annales. Il ne nous reste qu'à noter quelques incidents.

Le samedi 13 mai, NN. SS. les Évêques, accompagnés du T. R. P. Général et du R. P. Martinet, étaient allés offrir leurs hommages à S. Em. le Cardinal Archevêque de Paris, et en avaient reçu l'accueil le plus

paternel. Le 17 mai, Son Éminence mettait le comble à ses bontés en daignant venir elle-même nous rendre visite à la rue Saint-Pétersbourg.

M. l'abbé Thomas, secrétaire particulier, accompagnait Son Éminence.

Reçu à la porte par le T. R. P. Général, le vénéré Cardinal est introduit dans la salle capitulaire et prend place au fauteuil qui lui a été préparé au milieu de NN. SS. les Évêques. Notre très révérend Père présente à l'éminent prélat tous les membres du Chapitre, énumérant leurs titres respectifs et désignant les provinces qu'ils représentent. « Mais c'est une réunion de toutes les parties du monde! » s'écrie Son Éminence émerveillée. La présence du R. P. Procureur général auprès du Saint-Siège avait particulièrement frappé le Cardinal. Il nous rappelle qu'en 1846, lorsque, jeune prêtre, il étudiait à Rome, les nations catholiques n'étaient représentées dans les universités que par des étudiants isolés. Les séminaires et collèges étaient le privilège des nations hétérodoxes, et avaient principalement pour objet de recevoir des jeunes gens qui, dans leurs pays, n'auraient pas pu faire leurs études ecclésiastiques. Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi. Toutes les nations ont, à Rome, leur séminaire.

Le Cardinal se réjouit grandement de ce changement. Cette affluence de toutes les nations catholiques auprès du Saint-Siège lui apparaît comme une des plus grandes bénédictions accordées par Dieu à notre siècle. Le R. P. Procureur donne ce détail caractéristique, que plus de cinquante maisons, institutions ou collèges, suivent les cours de l'Université Grégorienne où se rendent aussi les scolastiques Oblats.

Son Éminence nous félicite de pouvoir tenir notre Chapitre dans la ville de Paris. « Vous en avez été chas-

sés, dit-elle ; vous n'avez pas été rappelés, et cependant vous voilà réunis dans la paix et la tranquillité. Quelle nouvelle preuve de la bonté de la Providence, dont l'action est toujours supérieure à toutes les prévisions humaines ! »

Le T. R. P. Général rappelle que le vénérable cardinal Guibert se faisait toujours une joie d'honorer de sa présence les Chapitres généraux. Le soin de son diocèse ne lui permettait pas de prendre part à toutes leurs opérations ; mais il assistait toujours à une ou à plusieurs séances, heureux de prouver ainsi l'intérêt qu'il n'avait cessé de porter à la Congrégation. Les Pères, témoins de ces scènes de famille, en gardaient un souvenir plein de charme.

« Éminence, en nous apportant aujourd'hui le grand honneur de votre présence et le bienfait de votre bénédiction, vous faites revivre au milieu de nous le vénéré Cardinal qui vous avait choisi pour son coadjuteur. — Ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux, répond Son Éminence, et il m'a fait verser bien des larmes. — Mais vous avez été le seul à pleurer, ajoute Monseigneur de Nice ; toute l'Église s'est réjouie. — Ma consolation, reprend Mgr Richard, est d'avoir peut-être contribué à prolonger de quelques années l'existence du saint Cardinal. »

« Vous savez que j'aime bien les religieux, continue Son Éminence. Je me fais un devoir de vivre en bonne harmonie avec tous. C'est l'éloge que l'Église donne à mon saint patron, saint François de Sales, et je m'efforce de l'imiter de mon mieux sur ce point. Une de mes grandes consolations, lorsque je présente au Saint-Père l'état de mon diocèse, c'est d'énumérer les congrégations religieuses qui, par leur personnel, forment au moins un tiers du clergé de Paris. Que ferions-nous sans

leur concours ? J'aime surtout à mettre dans une colonne spéciale les maisons mères dont le siège est à Paris. Vous y avez votre place : vous êtes ici, vous êtes à Montmartre auprès du Sacré-Cœur. Que Dieu répande de plus en plus ses bénédictions sur toutes vos œuvres ! Je compte sur vos prières et je vous les demande avec instance. Formons comme une ligue de prières pour attirer sur mon diocèse les grâces dont il a si grand besoin. »

Après une demi-heure de causerie intime, Son Éminence se leva, et cédant aux instances du T. R. P. Général et de NN. SS. les Évêques, prononça sur les membres du Chapitre agenouillés les paroles de la bénédiction solennelle.

Au sortir de la salle capitulaire, le Cardinal voulut aller rendre visite à Mgr Jolivet, toujours retenu au lit.

Le T. R. P. Général, NN. SS. les Évêques et les membres de l'administration générale le reconduisirent ensuite jusqu'à sa voiture.

Le souvenir du cardinal Guibert, rappelé si à propos par N. T. R. P. Général, allait nous être rendu plus vivant encore par une scène touchante qui eut lieu le vendredi 19. Il est cinq heures. Mgr Balaïn, rappelé dans son diocèse, est obligé de nous quitter. Il demande la permission de nous faire ses adieux. Plein de piété filiale pour le T. R. P. Général et d'affection fraternelle à l'égard de tous les membres du Chapitre, Sa Grandeur nous quitte avec regret, mais heureuse d'avoir pu jouir pendant plusieurs jours de la douce intimité de la famille et reconnaissante de l'édification que tout le Chapitre lui a donnée. « C'est avec une grande joie, dit Monseigneur, que j'ai constaté parmi vous l'union des cœurs, l'amour de la Congrégation, le zèle pour les âmes qui animait notre vénéré Fondateur et nos premiers Pères. Je me souviens d'avoir entendu le vénéré cardinal Guibert dire dans un Cha-

pitre : « Mes bons Pères, je connais beaucoup de com-
« munautés, partout j'ai trouvé de grandes vertus, mais
« aussi des faiblesses inhérentes à la nature humaine.
« Nous avons nos misères, mais en nous comparant je
« dis : Ne nous plaignons pas et remercions Dieu. » Moi aussi, plus que jamais, après avoir entendu tous vos rapports, je vous dirai avec le cardinal Guibert, ne nous plaignons pas et bénissons Dieu. A la fin du Chapitre vous pourrez chanter le *Magnificat* de la Congrégation. Dieu a regardé la bassesse de sa servante ; il a fait en elle et par elle de grandes choses, *magna fecit.* »

La voix du vénéré prélat, à mesure qu'il nous parlait, devenait tremblante d'émotion. On sentait un vrai cœur d'Oblat battre sous la croix pectorale de l'évêque. Après s'être excusé de cette émotion, Monseigneur ajoute : « Restez dignes des grâces que Dieu vous accorde, par l'esprit de zèle, l'esprit de charité, l'esprit de corps qui s'affirme ici d'une manière universelle. Serrons-nous autour de cette autorité que Dieu a consacrée et qui est devenue notre centre. Oui, mon très révérend Père, vous êtes l'attraction de tous, et c'est comme un même flux qui nous saisit et nous emporte dans vos bras ; vous êtes le cœur et c'est de vous que part le sang de la Congrégation qui doit réchauffer et vivifier tous les membres. La principale résolution que nous devons prendre est de nous resserrer autour de votre autorité. »

Monseigneur témoigne sa sollicitude pour les Frères convers, pour les petits et les humbles de la Congrégation. « Aimons-les, regardons-les comme de la famille, sachons supporter leurs défauts et leurs faiblesses. N'avons-nous pas les nôtres? Et puis, ils sont si dévoués ! » Sa Grandeur proteste de son attachement à la Congrégation et ses accents nous montrent la sincérité de son grand cœur. « N'oubliez pas, dit-il en terminant, quand

vous passerez à Nice, que la villa Sainte-Agathe est une maison d'Oblats. »

De telles paroles ont ému profondément les membres du Chapitre ; le T. R. P. Général remercie Mgr Balaïn. Il avait considéré comme un bienfait sa venue au Chapitre ; ses prévisions n'ont pas été trompées. Monseigneur les a pleinement justifiées par la part considérable qu'il a prise à nos travaux, et par l'édification qu'il a donnée à tous. « Nous sentons, Monseigneur, que votre cœur nous appartient ; vous êtes toujours le P. Balaïn ; vous nous aimez et nous vous aimons, vous restez nôtre dans la haute situation que vous n'avez pas recherchée et où vous a placé la sainte obéissance. »

« Nous vous remercions de vos bonnes paroles ; elles ont mis le comble à tout ce que vous avez fait pendant le Chapitre. Merci pour vos excellents conseils au sujet des Frères convers. Oui, ces bons Frères méritent notre amour et notre reconnaissance, ils sont de la famille, le nom que nous leur donnons l'indique et leur dévouement le prouve. Encore une fois, Monseigneur, merci de tout ce que vous avez dit et fait. »

Sa Grandeur dit un adieu spécial à nos vénérés Vicaires apostoliques : « Lorsque, dit-elle, j'allais dans les Alpes à cheval, visitant mon troupeau au risque de quelques chutes, lorsque je passais de longues heures au confessionnal et que je prêchais plusieurs fois par jour, j'entendais ces bons chrétiens dire autour de moi : C'est un évêque missionnaire. Vous m'avez montré que je ne suis pas même l'ombre d'un évêque missionnaire. »

Monseigneur nous quitte accompagné de tous nos regrets et laissant au milieu de nous le parfum des vertus d'un véritable Oblat et d'un saint évêque.

Cependant les travaux du Chapitre général touchaient à leur fin. Le mardi 24 mai, à la séance du matin, eut

lieu l'élection des Assistants généraux et du Procureur général de la Congrégation. On connaît les résultats de cette élection. Le R. P. Martinet devenait premier assistant et admoniteur du T. R. P. Général; le R. P. Antoine, deuxième assistant; le R. P. Augier, Cassien, troisième assistant et secrétaire général de la Congrégation; le R. P. Voirin, supérieur de Montmartre, complétait le Conseil du T. R. P. Supérieur Général. Pour la cinquième fois, le R. P. Sardou était confirmé dans sa charge de Procureur général.

L'élection terminée, le T. R. P. Général prend la parole à peu près dans ces termes :

« Vous m'avez donné des aides que je connais depuis longtemps; ils ont fourni mille preuves de leur intelligence, de leur dévouement à la famille. Je sais que je puis compter sur eux, et, du choix que vous venez de faire, j'attends le plus grand bien pour l'avenir de notre Congrégation. Vous avez agi avec sagesse; je vous remercie pour notre famille, je vous remercie pour moi-même.

« Cet acte est le digne couronnement des travaux et des délibérations de cette assemblée. Remercions le Seigneur de la protection qu'il a bien voulu accorder à nos réunions depuis la première jusqu'à celle-ci, où vous vous êtes retrouvés tels que vous étiez dès le commencement, uniquement préoccupés de la gloire de Dieu, du salut des âmes et des progrès de notre chère famille.

« Vous êtes venus pour connaître de plus en plus la Congrégation et lui assurer de nouvelles victoires; vous vous êtes montrés des hommes de foi, d'intelligence, de dévouement. Les vœux que vous avez formulés, les décisions que vous avez prises ne pourront qu'influer sur l'ordre et la marche de la régularité, du zèle et des tra-

vaux de notre chère Congrégation. Il en résultera une impulsion simple, généreuse, universelle.

« Plusieurs fois déjà j'ai fait allusion à ce qui s'est passé au Cénacle, dans la période de temps que nous avons consacrée aux travaux de notre Chapitre. Nos réunions ont commencé au jour où, après avoir été les témoins de l'ascension du Divin Maître, les Apôtres, groupés autour de la sainte Vierge, se sont renfermés dans la retraite du Cénacle. Ils y ont persévéré dans une grande union de prières, de charité, de communications intimes où s'est élaborée la formation de l'Église. Il y a des traits de ressemblance entre ces réunions et les nôtres. Les Apôtres ne se doutaient pas de ce qui allait se produire, des merveilles qui allaient s'opérer par leur ministère et leur apostolat. Vous saviez mieux ce qui pouvait résulter de notre assemblée commandée par la règle, approuvée elle-même par l'Esprit-Saint. Vous avez vécu ensemble comme des frères, sous les regards de votre Mère Immaculée. Vous avez cherché les moyens de promouvoir le bien dans toutes les contrées confiées à notre famille, dans toutes nos communautés, dans chaque membre de la Congrégation. Je ne doute pas que de ce nouveau cénacle sortent des résultats comparables à ceux dont furent témoins les habitants de Jérusalem, les habitants de l'univers aux jours de la Pentecôte. Les Apôtres furent transformés ; il semble qu'il en sera de même de vous; ils se trouvèrent remplis du Saint-Esprit, n'agissant que par son action, et ils ont mérité que leurs noms parviennent jusqu'aux extrémités de la terre et qu'un siège d'honneur leur soit préparé dans le ciel.

« Vous êtes venus dans ce nouveau cénacle de tous les points du monde; vous avez été heureux des récits que vous ont faits vos Frères ; vous en avez joui comme s'ils étaient l'histoire de vos propres travaux. C'était une

manifestation éclatante de l'œuvre de Dieu. Oui, reconnaissons-le; n'ayons aucun sentiment d'orgueil, abaissons-nous dans le sentiment de notre impuissance et de notre faiblesse, faisons tout remonter à Dieu, mais félicitons-nous de ce qu'il a considéré cette faiblesse et cette impuissance et que, fidèle à sa méthode, à son procédé de gouvernement, il a choisi l'infirme pour confondre le fort, le faible pour triompher du puissant, et qu'il nous a ainsi appelés pour faire tomber à ses pieds des peuples entiers et faire entrer au ciel des âmes que nous avons évangélisées. La gloire à Dieu, à nous la consolation de lui avoir servi d'instruments ! Félicitons-nous de la place qu'il nous a faite dans l'armée de ses coopérateurs et d'avoir pu servir d'instruments à ses desseins de miséricorde et d'amour.

« Maintenant, rendons-nous de plus en plus dignes de continuer l'œuvre d'évangélisation qu'il nous a confiée. Que faut-il faire pour être à la hauteur de notre sublime mission? Soyons de bons religieux. Nous l'avons dit souvent, et nous ne pouvons trop le répéter, tout est là. Soyons de bons religieux, alors se réalisera en nous la parole de saint Paul : *Pietas ad omnia utilis est ;* et cette autre du même apôtre : *Nos autem habemus sensum Christi.* Nous serons des hommes d'humilité, de charité, de renoncement, de zèle, et si faibles que nous soyons par nous-mêmes, en vertu de cette grâce divine, nous continuerons de faire surgir de toute part ces œuvres surnaturelles dont le Sauveur Jésus nous a gratifiés depuis notre berceau.

« J'espère que de ce cénacle vont se répandre dans nos Missions les fruits et les bénédictions qui nous ont été accordés dans l'entente et l'union fraternelle qui ont marqué tous les actes et toutes les délibérations de ce Chapitre. Nous ne pouvons douter de l'amour de Notre-

Seigneur à notre égard. Il nous l'a prouvé. Prouvons-lui le nôtre en maintenant les traditions de notre vénéré Fondateur, du Père qui lui a succédé, et qui s'était appliqué à s'en inspirer toujours. Vivons de ces traditions et, tous réunis dans le Sacré Cœur de Jésus, d'où elles émanent, pratiquons-les avec fidélité. Ne formons qu'une famille, nous serons heureux, et Dieu nous bénira jusqu'au jour où nous serons tous réunis avec ceux que nous avons perdus. »

Le Chapitre applaudit unanimement à ces paroles d'un Père et d'un Supérieur dans lequel revivent ses prédécesseurs. Les membres se retirent sous l'impression d'une profonde émotion, après avoir reçu la bénédiction paternelle.

Quelques instants après, tous les membres du Chapitre étaient réunis dans le sanctuaire du Vœu national, formant une couronne vivante autour de la sainte Eucharistie exposée sur l'autel brillamment illuminé. Ils venaient dire à Dieu leur reconnaissance pour les bienfaits reçus et renouveler la consécration solennelle de la Congrégation au Sacré Cœur de Jésus. « Cérémonie exceptionnellement imposante, dit le *Bulletin du Vœu national*, et qui rappelle vraiment la cène du Cénacle avant la dispersion des apôtres. » Le T. R. P. Supérieur Général, entouré de ses quatre assistants, prononce l'acte de consécration et, après la bénédiction du Saint Sacrement, entonne le *Te Deum* que tous poursuivent avec le sentiment de la plus profonde reconnaissance.

Daigne le Sacré Cœur de Jésus bénir les œuvres et les ouvriers, et garder toujours à notre famille religieuse l'héritage que nous a légué le cœur de notre premier Père : le zèle pour le salut des âmes et parmi nous la charité!... la charité!... la charité!

LES RAPPORTS.

La première place dans la série des rapports dont nous avons promis la publication appartient de droit à l'exposé que le T. R. P. Général a fait au Chapitre de l'état général de la Congrégation et des principaux événements arrivés dans le cours du dernier sexennat. Mais notre T. R. P. Général s'étant réservé de publier lui-même ce compte rendu dans une circulaire spéciale, nous nous contenterons d'en donner ici une rapide analyse.

Dans les rapports des provinces et des vicariats, on remarquera peut-être des lacunes. Elles tiennent à plusieurs causes. Nous avons laissé de côté la partie financière et la partie administrative; nous avons cru aussi devoir retrancher certains détails et certaines appréciations qu'il était nécessaire de donner au Chapitre, mais qu'il ne serait pas bon de livrer à la publicité même restreinte des annales; enfin, pour ménager l'espace, il nous est arrivé de résumer quelques passages.

Rapport du T. R. P. Supérieur Général aux membres du Chapitre.

L'événement qui prime tous les autres, c'est la maladie et la mort du vénéré Père qui avait succédé à notre saint Fondateur, et que la Providence a laissé à notre tête près d'un tiers de siècle, maladie et mort d'un saint. Notre bon Père s'est éteint doucement comme un patriarche entouré de sa double famille, nous laissant l'exemple d'une patience et d'une résignation admirables, et salué avec vénération et sympathie non seulement par ses enfants éplorés, mais encore par de nombreux évêques, par les cinq cardinaux de France et par le Souverain Pontife lui-même.

La mort ne s'est pas contentée de cette grande victime. Quels vides elle a faits dans nos rangs depuis le dernier Chapitre! Quatre évêques: NN. SS. Allard, d'Herbomez, Faraud et Bonjean, soixante Pères, treize Oblats scolastiques et vingt et un Frères convers!

A côté des tombes, les berceaux, et nous voyons se peupler les juniorats, les noviciats et les scolasticats qui nous ont donné en six ans trois cent vingt-cinq oblations perpétuelles, et qui nous permettent pour l'avenir les plus riches espérances.

A mesure que les ouvriers arrivent, les œuvres se multiplient. Il nous est facile de le constater à la suite de notre T. R. P. Général. De Ceylan, où s'établit la hiérarchie ecclésiastique, nous allons admirer les belles Missions de la Colombie anglaise qui, elle aussi, a pris rang parmi les diocèses. Nous assistons au premier concile provincial de Saint-Boniface présidé par le vénérable Mgr Taché et entièrement composé d'évêques Oblats, à la création du nouveau vicariat apostolique de la Saskatchewan, au sacre de Mgr Pascal, premier évêque de Prince-Albert et à celui de Mgr Grouard, successeur de Mgr Faraud. Nous descendons dans la province du Canada où se dresse la magnifique Université d'Ottawa et nous venons en Angleterre où une merveilleuse providence sauve une de nos plus belles institutions. Avec le R. P. Soullier, visiteur, nous parcourons l'Afrique du Sud, Natal et le Transvaal, l'État libre d'Orange et le Basutoland; avec le R. P. Martinet, nous retournons en Amérique, dans les provinces du Canada et des États-Unis.

Plus près de nous, l'Allemagne et l'Espagne nous ouvrent leurs portes. Partout les œuvres prospèrent et le P. Albini, dont la cause avance, se lève comme un protecteur.

Le T. R. P. Général nous donne d'intéressants détails sur la Sainte-Famille léguée comme un héritage à notre vénéré Fondateur, et qui compte actuellement près de trois mille cinq cents religieuses réparties en soixante-six diocèses.

Il mentionne les œuvres de la presse de famille, les publications périodiques, les vies de notre vénéré Fondateur et les différents ouvrages des membres de la Congrégation.

Puis c'est la voix de notre Père défunt qui s'élève d'outre-tombe pour nous adresser des félicitations, des encouragements, des conseils paternels.

« Priez pour moi, dit en terminant le R. P. Général, priez pour Messeigneurs et mes révérends Pères, priez pour l'administration générale. Comptez sur notre bonne volonté. Nous ne répondons pas de faire tout le bien qui est à faire. Dieu seul a ce pouvoir et vous savez que la sagesse humaine est toujours courte par quelque endroit. Mais devant Dieu nous promettons de faire de notre mieux pour répondre à votre confiance et satisfaire à vos besoins.

« Permettez-nous de compter, je ne dis pas sur votre bonne volonté, elle nous est trop connue, mais sur votre indulgence et votre charité. Ayons confiance les uns dans les autres; aimons-nous comme des frères, notre union fera notre force, et n'oublions jamais que nous ne faisons pas seulement l'œuvre de Dieu en administrant, en prêchant, en nous dévouant au bien des âmes, mais que nous faisons aussi notre œuvre à nous, notre œuvre essentielle, l'œuvre de notre sanctification et de notre salut: *Hæc meditare, et in his esto;* faisons comme le grand Apôtre qui, au cours de ses immenses travaux, travaillait avec crainte et tremblement et qui disait : *Castigo corpus meum ne forte quum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar.* »

Rapport sur la province du Midi, première province de France.

La province du Midi est pour nous une vieille connaissance. Nous sommes né et nous avons grandi dans son sein. Nous l'avons presque toujours servie, et nos infidélités ont été rares et de courte durée. Son gouvernement nous était confié pour la seconde fois, il y a deux ans, par celui de ses fils que la Congrégation avait fait son Père et l'héritier de notre saint et vénéré Fondateur, *Quem constituit patrem et heredem.* Aujourd'hui, après l'avoir pleuré comme des fils pleurent leur père, nous sommes dans la joie, parce qu'il est ressuscité, il revit avec notre Fondateur dans celui que nos libres suffrages viennent d'appeler aux durs labeurs et aux graves responsabilités du gouvernement général de la famille.

Nous croyons bien faire en suivant dans ce rapport la marche déjà suivie par nous il y a quinze ans, lors du Chapitre général tenu à Autun en 1879. Nous vous parlerons successivement et d'une manière succincte du personnel, des œuvres, des maisons, de l'esprit religieux et de l'état financier de la province. Mais avant d'entrer en matière, qu'il nous soit permis de vous présenter et de remercier les deux Provinciaux, les RR. PP. Gandar et Bourdes, qui, depuis le dernier Chapitre général tenu à Rome, se sont succédé dans la province et ont eu leur part dans les œuvres dont nous venons de vous entretenir.

Il est aussi de notre devoir de nous arrêter un court moment devant la tombe et la mémoire du R. P. Bellon qui fut procureur provincial du Midi pendant plus d'un quart de siècle. Les services matériels rendus par lui à la province ne peuvent se dire. On l'avait justement sur-

nommé le *Père temporel des juniorats*. Son dévouement n'était surpassé que par la sainteté de sa vie et par son constant et invincible amour de la règle. S'il fut homme de finances, il fut encore plus homme de Dieu et homme de règle.

Personnel.

Une société religieuse vaut non point par ses richesses, par le rang et les positions qu'elle occupe dans l'Église, mais par son personnel. Une communauté et une province fournies d'hommes de valeur, d'hommes d'intelligence, de piété et de dévouement se trouvent riches et prospères par ce seul fait.

Voici quel est le nombre, l'âge des sujets appartenant actuellement à la province du Midi, et le genre d'œuvres auxquelles ils se dévouent:

Nous comptons dans nos rangs, 83 Pères; en 1887, nous en avions 77.

Parmi ces Pères qui forment notre bataillon apostolique, un est âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, c'est le doyen de toute la famille des Oblats, le R. P. Martin, le treizième fils de Mgr de Mazenod; 2 dépassent quatre-vingts ans; 4 sont au delà de soixante-dix ans. Les sexagénaires et au delà s'élèvent au chiffre de 9. Ceux qui ont déjà vécu plus d'un demi-siècle sont au nombre de 17; 14 vont de quarante à cinquante ans; 24 portent de trente à quarante ans et 12 sont au-dessous de cet âge.

Parmi nos 35 Frères convers, nous en avons un qui porte non sans fierté quatre-vingts ans et plus; 5 qui s'honorent d'avoir vécu plus de soixante-dix ans; 6 qui marchent dans la vie depuis plus de soixante ans; 7 qui ne rougissent pas de leur moitié de siècle et plus; 4 qui se disputent l'âge vraiment mûr, celui qui court de quarante à cinquante ans; 8 qui s'estiment jeunes parce

qu'ils n'ont que trente et quelques années et 4 qui se préparent au service militaire ou qui en sortent.

Si la valeur de la province devait se mesurer au nombre d'années de ses membres, la nôtre serait assurément d'un prix respectable.

Au point de vue des œuvres, nous avons 22 Pères occupés à l'enseignement, 11 dans nos grands séminaires et 11 dans nos juniorats. Le Procureur provincial, le Maître des novices, les chapelains aumôniers et les deux Pères faisant fonction de curé à Notre-Dame de l'Osier et à Vico forment un total de 13 Pères. Il resterait 48 Pères pour le ministère des missions et de la prédication. Mais si de ce chiffre on retranche ceux dont l'âge ou les infirmités paralysent absolument le zèle, nos missionnaires actifs atteignent à peine le chiffre de 35, c'est-à-dire qu'ils sont moins de la moitié du chiffre total des Pères.

Aussi, dans la province, comme partout au reste, nous disons : la moisson est grande, mais les ouvriers sont peu nombreux, *Messis quidem multa, operarii autem pauci.*

Nous devons à la vérité de dire que, dans son ensemble, l'esprit de la province du Midi est bon. Elle se ressent encore de l'empreinte qui lui fut donnée par notre vénéré Fondateur et par nos premiers Pères. On s'y montre attaché à sa vocation. Pour maintenir ce bon esprit et l'accroître dans la mesure du possible, nous avons repris l'usage abandonné depuis longtemps des retraites générales.

Un point sur lequel on nous permettra non pas de donner des conseils mais de faire des vœux, est ce que j'appelle le maintien de l'unité d'esprit dans notre famille religieuse. Si les premiers chrétiens n'étaient qu'un cœur et qu'une âme, *Cor unum et anima una*, les

Oblats, tous les Oblats, à quelque nationalité ou province qu'ils appartiennent, ne doivent être qu'un seul et même esprit.

Œuvres.

Par œuvres, nous entendons le noviciat et les juniorats.

Noviciat. — Le noviciat de la province est toujours à Notre-Dame de l'Osier. Ce berceau, qui fut longtemps l'unique berceau de notre famille religieuse en France, célébrait, il y a un an, son premier jubilé cinquantenaire. Au contact des anciens premiers novices et d'un grand nombre de Pères qui sont venus à lui pour chanter ensemble le *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum*, il a senti sa jeunesse se renouveler et la journée du 18 août 1892 lui sera à jamais douce au cœur et au souvenir.

Malgré la difficulté des temps et le peu d'étendue de son champ de recrutement, la province du Midi a, pendant les six dernières années, ouvert les portes de son noviciat à 112 postulants ; 43 lui sont venus des juniorats et 69 des séminaires. Sur ces 112 novices, 49 ont fait leurs vœux perpétuels et 19 leurs vœux d'un an ; 19 sont encore au noviciat, ce chiffre sera bientôt augmenté de 2 et porté jusqu'à 21 ; 25 novices se sont retirés ou ont été remerciés. Parmi eux, nous comptons 15 novices venus des séminaires et 10 novices venus des juniorats. Le déchet, grâce à Dieu, n'a pas atteint 25 pour 100.

Les prêtres qui, depuis 1887, sont venus frapper aux portes du noviciat de Notre-Dame de l'Osier, s'élèvent au nombre de 11 ; 7 nous sont restés, 3 nous ont quittés et le dernier est encore présent.

Nous avons reçu 21 Frères convers postulants ; 9 n'ont pas persévéré, 7 ont fait des vœux d'un an ou de cinq ans, 5 sont actuellement au noviciat.

En comprenant 3 novices convers italiens qui sont à Rome dans la maison du scolasticat, érigée depuis peu en maison de noviciat pour les Frères convers italiens, en comprenant, dis-je, ces 3 novices, le total de nos novices convers atteint le chiffre de 8. Ce n'est pas brillant dans notre Midi.

La rareté des vocations parmi les Frères convers va croissant, et le service matériel de nos maisons laisse à désirer presque partout.

Juniorats. — Lors du dernier chapitre général de 1887, la province du Midi avait un seul juniorat, celui de Diano Marina. Un tremblement de terre venait de renverser et de ruiner la vaste maison qu'on avait achetée pour y réunir les junioristes français et italiens.

Peu après on crut devoir séparer les Français des Italiens. Les premiers revinrent non sans une grande et vive joie à Notre-Dame de Lumières, ce berceau de tous nos juniorats, et les autres étaient également heureux de s'en aller à Rome, où ils reçurent une hospitalité toute bonne et fraternelle dans le scolasticat de Saint-Pierre-ès-Liens.

Un troisième juniorat avait même été établi en Sicile, dans un gros bourg perdu au fond d'une vallée. Une maison avait été louée et organisée en collège tenu en notre nom et à nos frais par des prêtres séculiers du pays. Cette œuvre n'était pas viable ; nous avons dû y renoncer.

Le nombre des scolastiques allant croissant à Rome et ailleurs, nos enfants italiens ne pouvaient plus garder leur place dans la maison de Saint-Pierre-ès-Liens. Nous avons dû, à notre grand regret, leur chercher un abri à part. Une maison suffisante pour le moment a été louée près de la porte Saint-Laurent. C'est là que nos junioristes italiens se trouvent actuellement ; c'est là qu'ils

prennent leurs ébats dans une vaste et très belle cour ombragée qui s'étend devant la maison, loin du bruit et des regards indiscrets.

Actuellement nous avons donc un juniorat français à Notre-Dame de Lumières et un juniorat italien à Rome. Le juniorat de Rome compte près de 30 jeunes étudiants et le juniorat de Notre-Dame de Lumières environ 50, en tout 80 junioristes.

Nos juniorats sont-ils toujours menés avec cette vigueur qui, sans exclure la bonté, une bonté vraiment paternelle, trempe fortement nos jeunes aspirants à la vie d'Oblat et les enracine profondément dans le sol qui les porte et les nourrit? C'est une question que, pour le moment, nous nous bornons à poser. En tout cas, nous croyons qu'il y a un devoir de conscience à ne pas garder des enfants douteux.

Maisons.

La province du Midi compte 10 maisons. Elles tiennent toutes dans un coin du sud-est de la France et se trouvent dispersées dans 8 diocèses. Nous donnons sur chacune un aperçu sommaire et rapide.

Le Calvaire, à Marseille : 11 Pères, 2 Frères scolastiques et 5 Frères convers. — Depuis le dernier chapitre cette maison voit figurer à son actif apostolique 426 travaux, dont 20 missions, 25 carêmes, 18 mois de Marie, 330 retraites, neuvaines ou octaves et 33 adorations perpétuelles.

Cette maison est toujours chargée de l'œuvre des Italiens. Ils sont au nombre de 60000 à Marseille; c'est dire combien sont occupés les deux Pères qui se vouent au salut et à la sanctification de ces âmes vraiment délaissées. Stations de Carême, associations, retraites, fêtes, octaves solennelles, rien n'est négligé par eux pour atti-

rer leurs compatriotes aux pieds des autels. Ils donnent aussi leurs soins aux écoles italiennes et aux catéchismes. Ils ont eu la consolation d'administrer par deux fois le baptême sous condition à des protestants adultes convertis, et ils sont nombreux les mariages qu'ils ont été appelés à régulariser.

L'église du Calvaire, fermée à l'époque des expulsions, a pu être rouverte il y a deux ans. Les exercices religieux s'y font avec prudence et mesure; nous n'avons pas encore revu dans son enceinte l'affluence d'autrefois. La Congrégation des jeunes filles, l'Association de Notre-Dame des Sept-Douleurs, celle du Sacré-Cœur et l'Archiconfrérie de la Passion pour le soulagement des âmes du Purgatoire fournissent un aliment constant au zèle de nos Pères.

Maison d'Aix : 9 Pères et 3 Frères. — Cette maison a donné, dans six ans, 59 missions, 17 carêmes et 210 autres travaux en dehors des sermons de circonstance. L'église est restée fermée jusqu'à ces derniers temps. Actuellement des messes et des exercices religieux y sont célébrés ; un certain nombre de fidèles y viennent assister, ils pénètrent dans l'intérieur par une porte latérale et dérobée. Mais les anciens beaux jours de la Mission ne sont pas encore revenus. Bien que le traitement de l'aumônier de la prison ait été supprimé, un de nos Pères continue à en exercer les fonctions monotones, ingrates et parfois lugubres.

Maison de Notre-Dame de l'Osier : 9 Pères et 7 Frères. — Cette maison a inscrit dans la liste de ses travaux 70 missions et 256 retraites de tout genre en dehors des sermons détachés. Le service de la paroisse et de l'aumônerie des Sœurs de la Sainte-Famille est le lot de 2 Pères. Le sanctuaire a continué à recevoir la visite de nombreux pèlerins. Cependant on est obligé de constater que les

concours n'ont plus lieu avec le même empressement qu'autrefois.

Maison de Notre-Dame de la Garde, à Marseille : 8 Pères, 3 Frères. — Trois missions, 18 carêmes et 72 retraites forment le contingent apostolique de cette maison.

Le sanctuaire de la bonne Mère, toujours cher aux catholiques marseillais, a reçu de nouveaux embellissements. La voûte de la nef a été couverte de mosaïques vénitiennes; elles y brillent comme une nuée de pierres précieuses. L'affluence des pèlerins et des visiteurs ne s'est presque pas ressentie des mauvais temps que nous traversons; elle va grandissant depuis que l'accès de la sainte colline est devenu plus facile par l'établissement d'un ascenseur monumental. C'est à Notre-Dame de la Garde que réside le Père qui a la charge des deux prisons de Marseille.

Maison de Notre-Dame de Lumières : 11 Pères, 5 Frères. — Cette maison appartient presque tout entière à l'œuvre du juniorat. Cependant elle a pu donner 25 missions, 8 carêmes et 137 retraites de tous genres.

Le sanctuaire si cher à la piété des catholiques du Comtat-Venaissin et des bords de la Durance a entr'ouvert ses portes. Des pèlerins y viennent isolément ou par groupes, mais nous ne pouvons pas encore reprendre nos grands concours et nos belles processions d'autrefois à travers les allées du jardin et aux flancs de la colline.

Maison de Notre-Dame de Bon-Secours : 10 Pères, 3 Frères. — La maison de Notre-Dame de Bon-Secours a prêché 97 missions et 76 retraites ou retours de mission. La vie apostolique y sommeillait, il faut l'avouer; mais depuis deux ans, grâce aux modifications apportées dans le personnel et aux missions gratuites qui sont données dans le diocèse en dehors du temps du Carême,

les travaux y sont devenus abondants et les résultats consolent le cœur des missionnaires.

De son côté, le sanctuaire de Notre-Dame de Bon-Secours a été visité par 70 pèlerinages organisés, et, aux fêtes du 15 août et du 8 septembre, il a vu chaque année des foules compactes et recueillies accourir à la table sainte et aux pieds de la Vierge aimée par les enfants du bas Vivarais.

Maison de Vico (*Corse*) : 7 Pères, 4 Frères. — Vingt-cinq missions, 3 carêmes et 62 retraites ont pris place dans la liste des travaux apostoliques de la maison de Vico, depuis six ans. Il est juste de dire que, jusqu'à l'an dernier, le personnel de cette maison ne lui permettait pas de se livrer aux travaux extérieurs. En réalité, il n'y avait là qu'un seul missionnaire. Cette année, les œuvres apostoliques ont été relativement abondantes. Cette maison est dotée d'un curé; il a la charge assujétissante mais peu absorbante d'une petite paroisse voisine du couvent.

Grand séminaire d'Ajaccio (*Corse*) : 7 Pères. — Dans la période sexennale qui nous occupe, le séminaire a reçu 79 élèves et il a donné 62 prêtres au diocèse et à l'Église. Depuis 1880, le nombre des séminaristes a sensiblement diminué. Des efforts généreux et constants sont faits par le R. P. Bessières, supérieur de la maison, pour réagir contre cette baisse fatale des vocations ecclésiastiques et assurer le recrutement du clergé insulaire. Tout fait espérer que ces efforts ne seront pas perdus. Pendant leurs vacances, les Pères directeurs ont utilisé leur temps en prêchant quelques retraites religieuses; elles s'élèvent au nombre de 15. Au grand séminaire d'Ajaccio réside le Père qui est provisoirement chargé de l'aumônerie des Religieuses de Saint-Joseph de Lyon et de leurs œuvres.

Grand séminaire de Fréjus : 5 Pères. — Ce séminaire a reçu 60 élèves, et il a donné 50 prêtres au diocèse. Ici encore il y a baisse sensible dans les vocations. Le R. P. Corne le constate avec douleur. C'est là qu'on touche ce travail de détérioration et de ruine religieuse et chrétienne qui s'opère dans notre chère France. Pendant leurs vacances, nos Pères de Fréjus ont prêché 25 retraites de communauté.

Maison de Lyon : 3 Pères. — Cette maison, de date toute récente, puisqu'elle ne compte encore que quatre ans de vie, et n'étant composée que de 3 Pères, a néanmoins prêché 9 missions, 7 carêmes, 12 mois de Marie, 6 avents, 5 retraites pastorales et 142 retraites de tous genres, sans compter de nombreux sermons de circonstance.

L'établissement d'une maison à Lyon répondait à une pensée déjà ancienne. Les tentatives faites jusqu'ici avaient toutes échoué devant les refus réitérés de l'administration diocésaine. Nous devons à la bienveillance de Son Éminence le Cardinal Foulon, la faveur d'avoir pu franchir le seuil du diocèse de Saint-Irénée.

La maison de Lyon a tout d'abord pris place aux flancs de la colline de Fourvières, elle est ensuite descendue au cœur de la ville, et actuellement elle est en voie de traverser le Rhône et d'aller s'établir définitivement dans le nouveau quartier des Facultés. Un vaste terrain a été acheté ; un plan pour la maison et pour l'église a été dressé. Ce plan est en voie d'exécution ; il recevait, il y a un peu moins d'un an, l'approbation presque enthousiaste de notre second Supérieur général. Nous espérons pouvoir habiter la nouvelle maison dans un an. Nous ne craignons pas d'être démenti en disant qu'elle sera la plus belle de la province.

En résumé, les travaux apostoliques faits dans la pro-

vince depuis 1887 atteignent le chiffre de 318 missions, 78 carêmes et 1399 autres travaux en dehors des sermons détachés et de circonstance. C'est donc un total de 1795 ou 1800 en chiffres ronds.

Nous sommes heureux de pouvoir dire, avec l'apôtre Saint-Paul, que la parole de Dieu n'est pas enchaînée, mais qu'elle court et se répand un peu partout, *Verbum Dei non est alligatum, sermo Dei currit.* Parmi les missions, plusieurs ont été données dans des centres importants. Nous signalerons la ville tout entière d'Avignon, Lyon, Bordeaux, Vienne en Dauphiné, Romans, Grasse, Antibes et autres.

Le R. P. Provincial nous fait part de ses espérances et de ses projets pour le développement des œuvres dans la province du Midi.

Une fondation se prépare à Nice, dans le diocèse de son noble et cher délégué au Chapitre. Elle grandira, nous l'espérons, et elle pourra offrir une généreuse et fraternelle hospitalité à ceux de nos missionnaires dont la santé demanderait, pour se refaire, les influences d'un climat sain et doux.

L'œuvre italienne, commencée à Turin en 1881, reprise à Diano-Marina en 1883, après dix ans de tâtonnements et de sollicitude, après des dépenses considérables, n'a encore abouti qu'au juniorat de Rome; mais l'avenir s'annonce meilleur.

De belles espérances se lèvent du côté de l'Espagne. On est en voie d'y établir une maison de missionnaires dans un vaste local gracieusement mis à notre disposition par Mgr l'évêque de Santander. Il y a là une église longue de 33 mètres sur 18 de large, un couvent qui forme un carré de 40 mètres de côté et un vaste jardin d'une contenance de 11000 mètres carrés. On salue d'avance le jour où Nuestra Señora del Soto, ou Notre-Dame du

Bocage, abritera, avec les missionnaires, un noviciat et même un juniorat.

En terminant ce long et peut-être fastidieux rapport, qu'il me soit permis d'offrir au Chapitre, comme bouquet, une fleur, une fleur de sainteté. Elle germa sous le beau ciel du Midi, à Menton, sur les bords enchanteurs de la Méditerranée. Transplantée dans la Congrégation par la main de notre vénéré fondateur, elle s'y est épanouie dans l'humilité, la mortification, le zèle apostolique et toutes les vertus de l'Oblat. L'Église ne l'a pas encore placée sur ses autels, mais nous espérons qu'elle nous donnera un jour cette joie.

La cause du serviteur de Dieu, Charles-Dominique Albini, a fait un premier bon pas. Des témoins ont déjà parlé à Nice, devant le tribunal ecclésiastique institué à cet effet par Mgr l'évêque de cette ville ; un de ces témoins est le doyen du chapitre de la cathédrale, à qui le P. Albini a fait faire sa première communion. Un second témoin a été Mgr Balaïn. Sa Grandeur a parlé pour elle et pour le grand et le saint cardinal Guibert. Si nos vœux sont exaucés, si nos efforts sont couronnés de succès, la province du Midi, déjà justement fière d'avoir donné à la Congrégation son Fondateur et son second Supérieur général, ne le sera pas moins de lui avoir donné son premier saint. *Fiat! fiat!! fiat!!!*

Rapport de la province du Nord.

Pendant la période sexennale qui vient de s'écouler, la province du Nord n'a pas eu l'occasion de faire de nouvelles fondations ; elle a pu, et nous en remercions le Sacré Cœur de Jésus et notre Mère Immaculée, conserver les positions acquises et assurer à la plupart de notables progrès.

Voici un tableau rapide des treize établissements de la province.

1° *Maison de Notre-Dame de Sion.* — Notre-Dame de Sion est à la fois maison provinciale, juniorat, noviciat de Frères convers, paroisse et pèlerinage. Elle devrait être aussi maison de missionnaires, depuis surtout que la maison de Nancy a été supprimée. Malheureusement, le manque de sujets ne nous a pas permis de lui assurer la présence de quelques Pères exclusivement consacrés à l'œuvre des missions.

La paroisse compte deux cent cinquante âmes. Le R. P. Supérieur a le titre de curé et un Père en exerce les fonctions.

Le pèlerinage est de plus en plus fréquenté, à certains jours surtout, comme aux fêtes de la Visitation, de Notre-Dame du Mont-Carmel et de la Portioncule. En septembre, la fête commémorative du couronnement de la statue de Notre-Dame de Sion, toujours rehaussée par la présence de quelque évêque, attire un nombreux concours de pèlerins. Il y a, d'ailleurs, un pèlerinage mensuel, qui a déjà une valeur considérable au point de vue des hommages rendus à la Vierge toute-puissante de Sion. C'est la réunion des membres du tiers ordre de Saint-François d'Assise, dont une fraternité est établie dans le sanctuaire.

Dans trois ans, on célébrera le cinquième centenaire de la Confrérie de Notre-Dame de Sion, rétablie par le R. P. Michaux et reconstituée sur de nouvelles bases. Des recherches historiques ont fait connaître l'antiquité de son origine et la place d'honneur qu'elle occupait parmi les œuvres religieuses de la Lorraine catholique. Ceux qui en faisaient partie s'appelaient les *Chevaliers de Notre-Dame de Sion.*

Une œuvre qui aide puissamment à l'extension du

pèlerinage, c'est la maison tenue par les Religieuses de la Sainte-Enfance de Marie; elle sert d'hôtellerie pour les pèlerins et de maison de retraite pour les personnes qui veulent se recueillir auprès du sanctuaire.

Un très beau calvaire, enrichi d'une croix portée à Jérusalem à l'occasion du pèlerinage de pénitence en Terre sainte, a été solennellement béni l'année dernière. Il domine la vaste plaine qui aboutit à Nancy. C'est comme un nouveau couronnement de notre belle colline, et le complément de la dévotion à Notre-Dame de Sion. Peut-on penser à Notre-Dame de Sion sans se rappeler la parole du prophète : *Magna est velut mare contritio tua virgo filia Sion?*

Le noviciat des Frères convers a reçu plus de 100 postulants, dont 96 ont revêtu le saint habit et 51 ont été admis, après les épreuves du noviciat, aux vœux d'un an. De ce noviciat sont sortis des Frères qui se trouvent maintenant à la maison générale, dans les scolasticats, dans nos maisons de la province et dans plusieurs Missions étrangères.

Cinq ateliers proprement dits nous permettent de former nos Frères aux divers métiers : menuiserie, cordonnerie, couture, reliure et forge. Nous essayons aussi de préparer des cuisiniers, des boulangers, des cultivateurs, des jardiniers, des conducteurs de chevaux et même des gardiens d'écurie et de basse-cour. Nous tendons à avoir des chefs d'emploi capables de former de bons ouvriers dans toutes les catégories.

Le juniorat est le plus beau fleuron de la couronne de Notre-Dame de Sion. C'est à cette œuvre que nous n'avons cessé de donner nos soins les plus assidus et les plus dévoués. Si les résultats n'ont pas toujours répondu à nos efforts et à nos désirs, la faute en est surtout au changement trop fréquent de professeurs.

Nous poussons nos professeurs et nos élèves à prendre les grades de l'Université. Cette année, deux rhétoriciens ont affronté la première épreuve du baccalauréat; ils ont triomphé avec une bonne mention. Un de nos professeurs suit les cours de l'Institut catholique et se prépare à la licence ès lettres.

Depuis le dernier Chapitre général, le juniorat de Sion a reçu 164 junioristes; sur ce nombre, 45 sont entrés au noviciat de Saint-Gerlach, 9 au noviciat de Notre-Dame des Anges, dans la province du Canada, 18 sont devenus Frères convers, 3 font leur service militaire, 1 est à Jersey et 3 à Notre-Dame de Pontmain. Jusqu'à ce jour, le juniorat de Notre-Dame de Sion a donné à la Congrégation 156 sujets dispersés dans toutes les Missions dont est chargée notre famille religieuse.

Maison de Limoges. — De la maison provinciale, nous passons à la maison de Limoges, la plus ancienne des maisons de la province du Nord. A l'époque du dernier chapitre, notre habitation était encore propriété diocésaine; depuis quatre ans, elle nous appartient. L'achat en a été fait à l'occasion de la vente des immeubles de la mense épiscopale, pendant la vacance du siège après la mort de Mgr Blanger. Cet achat a eu pour effet de résilier le contrat qui avait été fait au moment de la fondation et qui nous soumettait à des servitudes gênantes. Nous ne recevons plus de subsides de l'évêché, mais nous avons la liberté de nos mouvements dans le diocèse et au dehors.

Nous n'avons pas encore pu reprendre les exercices publics de la chapelle; mais l'œuvre des Missions est en pleine prospérité. Nous n'avons malheureusement que cinq missionnaires en activité de service. Les deux autres Pères sont condamnés par l'âge et les infirmités à garder la maison.

Outre les missions, la maison de Limoges s'occupe encore de l'aumônerie des Sœurs de l'Espérance, de l'œuvre des Servantes et de l'œuvre des Militaires.

Nous espérons que les bénédictions de notre vénéré Fondateur ne manqueront pas à cette maison. En la conservant à la famille, nous avons répondu, sans le savoir alors, à une de ses recommandations les plus formelles. Dans plusieurs lettres aux provinciaux de France et d'Angleterre, il dit très clairement sa pensée. Il écrivait au P. Aubert, alors en Angleterre : « Nous devons viser à nous établir dans les grandes villes et non dans les campagnes isolées. Ne songez pas à cela. » Et au P. Vincent : « Je ne veux plus de fondation dans les villages ou les campagnes ; nous en avons assez comme cela. » O Père, bénissez cette maison de Limoges : elle se montrera de plus en plus digne de la prédilection dont vous l'honoriez !

Maison de Talence.—Nous avons neuf Pères et quatre Frères convers dans cette maison importante. Trois Pères sont employés au ministère des missions, quatre s'occupent de la paroisse, un curé, deux vicaires et un vénérable octogénaire qui dit tous les jours la messe de neuf heures ; deux autres Pères sont chargés de l'aumônerie du noviciat des Frères des écoles chrétiennes et de l'aumônerie des Sœurs solitaires de la Sainte-Famille.

Les missions ont repris avec succès. La paroisse compte une population d'au moins 8000 âmes. Elle marche bien. L'église est bien entretenue, les malades sont visités avec soin, les écoles catholiques sont en pleine prospérité, une œuvre de jeunesse donne de grandes consolations. Le pèlerinage est très fréquenté pendant le mois de Marie ; tous nos Pères concourent à maintenir la piété et l'empressement des fidèles.

Maison d'Autun. — Cette maison se compose de six

Pères et de trois Frères convers. Deux Pères s'occupent de la paroisse; les autres se consacrent au ministère apostolique. Dieu bénit leurs travaux. Nos missionnaires marchent sur les traces de leurs devanciers et maintiennent haut et ferme l'étendard de notre chère Congrégation, dans un diocèse qui partage les gloires du diocèse de Marseille, diocèse de Saint-Lazare et du Sacré-Cœur.

Maison d'Angers. — C'est la maison apostolique par excellence. Le P. Roux y entretient la connaissance et la pratique des traditions de la famille. Malheureusement, dès l'année dernière, la maladie et les infirmités ont cloué le vaillant missionnaire dans sa maison, et il n'a pas pu marcher avec ses ouvriers. Le nouvel évêque d'Angers, Mgr Mathieu, paraît devoir nous accorder la bienveillance paternelle dont nous honorait son illustre prédécesseur Mgr Freppel. Quatre Pères se livrent au travail des missions et des retraites. Trois autres exercent les fonctions d'aumôniers, au dépôt de mendicité, à la maison des Sœurs de l'Espérance de Pornichet dans le diocèse de Nantes, et à Nazareth, maison importante où les religieuses du Bon-Pasteur soignent plus de deux cents jeunes filles qui leur sont confiées par des parents ou par des bienfaiteurs.

Depuis les expulsions, nos Pères occupent l'ancienne maison du faubourg Saint-Jacques ; la maison de la rue Toussaint est toujours louée à des religieuses qui y tiennent un externat très fréquenté.

Maison d'Arcachon. — A l'époque du dernier Chapitre, cette maison ne comptait que quatre Pères; elle a été complétée et se trouve maintenant régulièrement constituée. C'est là que réside le doyen de la province du Nord, le R. P. Burfin, toujours disposé à porter la parole de Dieu, malgré ses quatre-vingt-quatre ans. Les autres

Pères, à titre de curé et de vicaires, s'occupent de la paroisse. L'église a été agrandie dans des proportions considérables et ornée de belles peintures. La paroisse compte un certain nombre d'œuvres de piété, de charité et de propagande, que nos Pères s'efforcent de maintenir et de développer.

Maison de Saint-Andelain. — Là encore nous avons une paroisse à desservir. Elle semble mieux répondre aux soins que lui prodiguent les deux Pères qui en sont chargés. Les quatre autres Pères sont employés au ministère des missions. Le compte rendu des travaux de cette maison, publié dans le dernier numéro des *Missions*, a présenté ce que j'appellerais la philosophie de l'histoire passée et présente de Saint-Andelain et de sa fondation. On ne pouvait mieux faire ressortir les difficultés que rencontre, dans le diocèse de Nevers, le travail des missions et les efforts courageux et multipliés que nos Pères mettent à l'accomplissement de leur ministère. Ils évangélisent là, peut-être plus qu'ailleurs, les âmes les plus abandonnées et les plus nécessiteuses, et Dieu ne leur donne pas toujours les consolations auxquelles aspirent les ouvriers apostoliques. Cette perspective, loin de décourager, doit exciter une noble émulation parmi les âmes que dévore le vrai zèle de la gloire de Dieu et du salut du prochain.

Maison de Pontmain. — Des régions du Centre, nous passons à l'Ouest; nous touchons à la Bretagne, toujours couverte de sa blanche hermine. Pontmain s'est grandement développé depuis 1887. Une maison de communauté y a surgi comme par enchantement ; ce n'est cependant que la troisième partie de la construction définitive dont nous avons fait préparer le plan. La construction de la basilique touche à son terme, une des tours est complètement achevée et fait admirable-

ment ressortir le grand caractère d'architecture que présentera l'édifice dans son entier.

Le pèlerinage est de plus en plus fréquenté; il est loin d'avoir la notoriété qu'il mérite, mais le temps fait son œuvre et lui donnera dans l'avenir la place que lui assignent les miséricordieux desseins de la Providence.

L'œuvre des missions est prospère. Les ouvriers ne peuvent suffire aux nombreuses demandes qui leur arrivent.

Il convenait de répondre à l'invitation qu'une main céleste avait tracée sous les pieds de Marie : *Mais priez, mes enfants*. Un juniorat s'imposait à notre piété, à notre reconnaissance. Le projet datait des premiers jours de notre établissement à Pontmain. Le R. P. Lemius l'a réalisé depuis un an et demi. En octobre 1891, deux enfants étaient admis, un petit essaim envoyé de Sion à la même époque apportait les usages et les traditions du juniorat de l'Est, et le 17 janvier 1892, le nouveau juniorat était solennellement inauguré par le R. P. Cassien Augier, assistant général. Ce n'est qu'un commencement; le nombre des enfants ne peut pas dépasser le chiffre de vingt et les classes ne vont que jusqu'à la quatrième. Notre juniorat est légalement reconnu comme institution libre. Il a le titre de maîtrise de Notre-Dame de Pontmain et, à certains jours plus solennels, il en exerce les fonctions par les chants et les cérémonies.

La création d'une revue mensuelle devenait nécessaire pour les progrès du pèlerinage et pour le soutien de notre cher juniorat, entièrement à la charge de la maison. Avec le mois de mai 1892, parut le premier numéro des *Annales de Pontmain*, dont le succès est allé grandissant jusqu'à ce jour.

La Providence ne tarda pas à nous donner une nouvelle preuve de son ineffable bonté. La propriété de la

grange d'où les enfants privilégiés ont joui de l'apparition de la Vierge immaculée nous est assurée, à la seule condition que nous établirons, à nos frais, de nouvelles écuries sur un terrain voisin, pour le service d'un hôtel. La grange sera transformée en chapelle et deviendra la principale station des processions et cérémonies religieuses.

Les Sœurs de la Charité d'Evron ont construit près de la basilique une belle et vaste maison hospitalière ouverte aux pèlerins et aux personnes qui veulent faire une retraite. C'est un nouvel élément de progrès pour le pèlerinage.

Notre propriété, complétée par l'achat d'un champ qui en empêchait la fermeture régulière, présente une superficie de 10 hectares. Elle est traversée par une rivière poissonneuse, complantée d'un bois assez étendu, divisée en terrain de culture et de prairies verdoyantes, offrant tout à la fois l'agréable et l'utile. Dans ses allées soigneusement entretenues se déroulent les processions qui font un des grands charmes des pèlerinages ; une station a toujours lieu au pied de la grande croix du Calvaire, qui présente le crucifix sanglant de l'apparition.

La maison de Pontmain compte un personnel de dix Pères : un exerce les fonctions de curé, trois s'occupent du juniorat, les six autres ont le service du pèlerinage et le ministère des missions.

Maison de Montmartre. — La grande œuvre du Vœu national continue sa marche progressive : huit pères et cinq frères convers y sont consacrés avec un dévouement sans limites. La marche matérielle de l'œuvre, c'est-à-dire la construction de la basilique, n'est pas sous notre juridiction ; mais la marche spirituelle, c'est-à-dire le développement des œuvres de piété et de zèle qui

concourent si puissamment à la réalisation du Vœu national, sont en pleine prospérité. Nous signalerons seulement l'œuvre de l'Adoration perpétuelle, devenue une œuvre d'adoration nationale, qui a réuni toutes les congrégations religieuses, tous les diocèses, tous les séminaires, toutes les communautés de la France et d'une partie considérable des pays étrangers dans une même pratique de l'adoration diurne et nocturne du Cœur sacré de Jésus dans la divine Eucharistie. On peut dire que c'est la prière perpétuelle organisée dans le sanctuaire du Sacré-Cœur.

Signalons encore l'œuvre de la Maîtrise qui donne de très heureux résultats sous la direction d'un Père et d'un Frère convers; soixante enfants sont protégés contre l'influence des écoles laïques et reçoivent des soins intelligents, dévoués et religieux, qui les préparent à devenir de bons et fervents chrétiens.

Les membres du Chapitre pouvant se rendre compte par eux-mêmes de ce qui se fait à Montmartre, je n'ai pas besoin d'insister sur les œuvres qu'y soignent nos pères et sur ce ministère incessant qu'ils y remplissent avec un zèle infatigable. Je m'en voudrais cependant de ne pas dire un mot du Cercle catholique d'ouvriers, de la Congrégation des jeunes gens et des missions prêchées avec un si grand succès et à Levallois-Perret et à Saint-Denys de la Chapelle, en pleins faubourgs de Paris. La maison de Montmartre est le poste d'honneur de la province du Nord.

Maisons de Jersey. — Nous sortons de la France sans sortir de la province du Nord. Les expulsions iniques de l'année 1880 nous ont ouvert les pays étrangers, voisins de la France, et la famille s'y est transportée en se retrouvant chez elle, car elle n'est plus la Congrégation des missionnaires de Provence, elle n'est plus la Congré-

gation des Oblats de Marie Immaculée de France, elle est la Congrégation des missionnaires Oblats de Marie Immaculée de l'Église catholique, dont la patrie est l'univers entier.

C'est à Jersey, dans cette île normande si rapprochée de nos rivages, que se réfugièrent les premiers proscrits de France. Ils étaient trois en commençant; ils sont maintenant onze Pères et huit Frères convers, partagés entre trois maisons proprement dites et une résidence.

La maison de Saint-Thomas, qui soigne la colonie française de Saint-Hélier, se compose de cinq Pères et de trois frères. Ils desservent la magnifique église que vient de bâtir le R. P. Michaux et qu'il est question de consacrer le mois de septembre prochain. Nos Pères sont les confesseurs et les aumôniers des couvents des Dames de Saint-André, du noviciat des Dames auxiliatrices du purgatoire, des Petites Sœurs des pauvres, des Frères des Écoles chrétiennes qui tiennent les écoles catholiques de la mission. Ils ont un cercle catholique, un patronage, un petit collège, les associations créées par les Dames de Saint-André, un tiers ordre de Saint-François, une confrérie en l'honneur de sainte Anne, qu'invoquent spécialement les Bretons réfugiés à Jersey. Ils doivent visiter les catholiques dispersés dans la campagne dans un rayon de plusieurs lieues d'étendue. La construction de l'église a grandement contribué à réveiller la foi des catholiques et à augmenter le nombre des pratiquants. Cette église fait l'admiration des visiteurs; son clocher domine tous les clochers des chapelles protestantes ; notre église reflète et met en pleine lumière la primauté, la dignité, la supériorité de l'Église catholique sur toutes les sectes qui l'ont abandonnée. Le travail de nos Pères est incessant et Dieu le bénit d'une manière sensible.

A la maison de Saint-Thomas se rattache la résidence

de Saint-Martin desservie par deux Pères et deux Frères convers dont un est le maître d'école des jeunes garçons. Une chapelle de secours s'impose en faveur des catholiques dispersés dans cette partie de l'île. Les Dames de Saint-André ont construit une maison où est maintenant établie l'école des jeunes filles ; les garçons ont quitté le presbytère et reçoivent leur enseignement dans le local que nous avions cédé aux jeunes filles. Une tribune a été ajoutée à l'église ; il y a un progrès marquant dans cette Mission.

La Mission de Saint-Mathieu a été élevée au rang de maison à cause de son éloignement de Saint-Thomas et de l'importance de ses œuvres. Il y a là un couvent des Dames de Saint-André avec un pensionnat et des écoles très suivies. Le presbytère s'est agrandi d'un étage; les écoles de garçons se sont développées, ils sont maintenant une centaine d'enfants à recevoir l'instruction chrétienne. Deux de nos Frères convers enseignent le français, un Frère maladif, venu d'Angleterre et que nous devons à la bonté du R. P. Provincial des Iles-Britanniques, enseigne l'anglais. Un patronage s'établira bientôt ; avec le concours des Dames de Saint-André, nous avons ouvert une nouvelle école et une chapelle de secours à Saint-Ouen où les protestants gagnaient du terrain en pervertissant nos familles catholiques. Le bien se fait et on peut envisager l'avenir avec confiance.

A Saint-Hélier se trouve une seconde maison d'Oblats ; c'est celle que dirige notre excellent et si méritant P. Michaux. C'est là qu'il a acheté le très bel immeuble dans lequel il entretient une œuvre bien importante connue sous le titre d'*Œuvre des vocations tardives*. Elle a déjà donné à la famille un certain nombre de sujets qui ont bénéficié des soins que cette œuvre leur a prodigués en partie ou en totalité. Nous y comptons en ce

moment 9 jeunes gens dont 3 ont gagné les galons de sergent. Le P. Bruant se dévoue à l'instruction de ces hommes de bonne volonté; il a jusqu'à sept ou huit heures de classe par jour, et ce bon Père a achevé sa soixante-quatrième année. C'est le P. Michaux qui nourrit, entretient et soigne de son dévouement paternel ces jeunes gens tout en continuant d'orner et d'enrichir la magnifique église de Saint-Thomas. Dieu seul pourra récompenser dignement ce que le P. Michaux a fait pour la Congrégation et pour l'Église catholique.

Il y a cinquante ans, Jersey ne possédait qu'un tabernacle où résidait la sainte Eucharistie; il y en a maintenant douze d'où s'élève la prière perpétuelle du Pontife éternel. Espérons qu'un jour l'île normande rentrera tout entière dans le bercail du Bon Pasteur.

Maison de Saint-Ulrich. — C'est encore une maison que les expulsions nous ont ouverte. Nous possédons la copie de la lettre par laquelle M. de Manteuffel autorisait, au nom de M. de Bismarck, l'évêque de Metz, Mgr Dupont des Loges, à recevoir à Saint-Ulrich quatre Pères Oblats de Marie comme missionnaires diocésains. Notre nom figure dans ce document qui nous a protégés jusqu'à cette heure et qui peut nous servir de lettre de naturalisation dans le vaste empire de l'Allemagne. C'est la pierre d'attente d'une nouvelle province à laquelle la maison de recrutement de Saint-Charles fournira bientôt les moyens de s'organiser. Depuis treize ans, nos Pères ont beaucoup travaillé dans le diocèse de Metz. Ils sont maintenant au nombre de cinq et forment une maison régulière où trois Frères convers leur donnent leur concours laborieux. Mgr Fleck, évêque de Metz, est tout disposé à nous céder la propriété de la maison et de la chapelle de Saint-Ulrich; cette maison se prêtera facilement à devenir un scolasticat si c'était nécessaire.

Le pèlerinage de Saint-Ulrich est assez fréquenté et nécessite la présence continuelle d'un Père pour l'administration des sacrements et la célébration de la sainte messe. Mais nos Pères se livrent surtout au ministère de la parole par des retraites paroissiales données à l'occasion des quarante heures établies dans le diocèse pendant toute l'année.

La maison a reçu des améliorations qui la rendent une des plus agréables de la province. Les prédications se font en langue française et en langue allemande, mais il est à croire que cette dernière finira par remplacer la première, car elle est devenue de plus en plus obligatoire même dans les localités où domine encore l'élément français.

Maison de Saint-Gerlach. — Nous arrivons dans le Limbourg hollandais. Nous voici dans la maison du noviciat. Ici nous laisserons la parole au R. P. Maître, le P. Favier, Supérieur de la maison de Saint-Gerlach où il a pour *socius* et maître des novices convers, tous Allemands, le R. P. Bach, ancien Supérieur de Saint-Ulrich. « A l'époque du dernier Chapitre général, le noviciat de Saint-Gerlach venait d'entrer dans une ère de progrès. Au lieu de 10 à 12 sujets, nombre ordinaire des années précédentes, il comptait alors 3 prêtres, 20 scolastiques et 9 novices convers. Ce progrès, grâce à Dieu, a continué jusqu'à cette année-ci, où nous avons compté plus de 50 novices scolastiques dont 1 prêtre et plus de 20 novices convers. Si bien que l'énumération de tous les novices qui ont passé par Saint-Gerlach depuis 1887 jusqu'à cette heure inclusivement nous donne les beaux chiffres de 26 prêtres, 200 scolastiques, 118 Frères convers, en tout 344 sujets.

« Sur ce nombre, il est vrai, 6 prêtres, 25 scolastiques et 37 Frères convers, en tout 68 sujets sont sortis avant

la fin de leur noviciat. D'autres sont encore sortis après le noviciat. Sauf peut-être pour les Frères convers, le nombre de ces sorties n'a rien d'extraordinaire. Si la proportion est plus forte pour les Frères convers, on se l'explique facilement, car la plupart de ces vocations arrivent de nos jours mal préparées. Une année de noviciat est bien peu pour opérer en elles la transformation désirable; pour différents motifs, l'année qui suit le noviciat n'est pas toujours comme elle devrait être la continuation du noviciat. Enfin ajoutons, pour être vrai, que beaucoup de novices convers ont été reçus trop jeunes.

« De ces novices qui ont passé à Saint-Gerlach depuis le dernier Chapitre général, la province du Nord a déjà reçu 25 prêtres, 7 scolastiques et 47 Frères convers; l'administration générale, 2 Pères et 9 Frères convers; la province du Midi, 3 Pères; les Missions étrangères, 19 Pères et 13 Frères convers.

« L'augmentation du personnel devait amener nécessairement l'agrandissement de l'habitation. Dès 1886, le besoin en devint manifeste. Ni les dortoirs, ni la salle du noviciat, ni la chapelle, ni le réfectoire, ni la cuisine n'étaient suffisants. Il fut donc décidé, après la visite que nous fit cette année même notre bien-aimé et regretté Père Général, que l'on construirait à neuf tous les locaux. Ils ont été construits, en effet, en 1887, et aussitôt occupés par un personnel de 50 à 60 religieux ou novices. Deux années plus tard, vinrent s'ajouter une salle de récréation de 20 mètres de longueur sur 8 mètres de largeur, un dortoir de même grandeur, des caves, des citernes, plusieurs ateliers, et enfin une serre de 28 mètres de longueur qui produit déjà les plus beaux raisins. Cette serre est l'œuvre d'un de nos Frères convers. En mars 1891, à l'occasion de la fête de saint Joseph, le R. P. Provincial a mis le comble à ses générosités envers le noviciat par

l'acquisition d'un champ d'une contenance d'environ 60 ares, contigu à l'enclos du noviciat. Ce champ nous procure un triple avantage : celui d'éloigner des voisins peu commodes qui auraient pu s'y établir, celui de produire chaque année une belle et abondante récolte de légumes, enfin celui de procurer une utile occupation à nos Frères convers.

« Terminons par un mot sur nos ateliers. La Providence nous a permis de créer successivement pour nos Frères convers une couture, une cordonnerie, une menuiserie, une forge et serrurerie, une reliure et enfin une horlogerie. Il est facile de comprendre combien ces ateliers complètent l'organisation d'un noviciat de Frères convers. Ils ont rendu de précieux services au noviciat qui n'emploie plus d'ouvriers étrangers. Ils pourraient en rendre aussi à la Congrégation, mais avec une année complémentaire au moins de formation. Une année ne suffit pas toujours pour former un ouvrier ; dans le monde même on y consacre plusieurs années. Malheureusement, à la sortie du noviciat, nos Frères sont souvent employés à d'autres travaux ou fonctions et oublient par là même ce qu'ils ont pu apprendre. Malgré tout, nous avons pu fournir à plusieurs de nos communautés les plus nombreuses, Saint-Charles, Notre-Dame de Sion, Liège et Rome, des tailleurs, des cordonniers, des menuisiers et des relieurs. Puissions-nous un jour étendre ces services à la Congrégation tout entière! »

C'est par ce vœu que se termine le compte rendu du noviciat de Saint-Gerlach; nous le formulons à notre tour et de tout cœur au nom de la province du Nord!

Maison de Saint-Charles. — Le P. Legrand, supérieur du juniorat de Saint-Charles, qui est en même temps une maison de Missionnaires, nous a envoyé les notes suivantes qui présentent un tableau exact, quoique bien

abrégé, des progrès et de la situation actuelle de son intéressante communauté, la plus nombreuse de la province; elle comprend en effet 9 Pères, 6 Frères scolastiques, 19 Pères convers et 170 junioristes.

« Depuis 1887, le nombre des élèves a suivi une progression constante. A la rentrée de 1885, coïncidant avec la prise de possession du nouveau local destiné à abriter nos junioristes (c'est en octobre 1885 que le juniorat a été transféré de Heer à Fauquemont), le nombre des élèves présents est de 70. — Il s'élève à 90 en 1886, pour atteindre en 1887 le chiffre de 114. Il monte à 130 en 1888, à 140 en 1889, à 160 en 1890, à 170 en 1891. Il se maintient à ce chiffre à la rentrée du mois d'août 1892. La moyenne du nombre des élèves présents dans le juniorat durant ces trois dernières années a été de 160 à 170.

« En 1887, le juniorat de Saint-Charles envoie au noviciat de Saint-Gerlach 9 novices. En 1888, pas de rhétorique, par suite, pas de recrues pour le noviciat ; en 1889, 14 novices ; en 1890, 9 novices ; 14 en 1891 et 28 en 1892. Au mois d'août prochain, le juniorat enverra à Saint-Gerlach les 25 junioristes qui composent la rhétorique de cette année scolaire 1892-1893.

« Depuis 1887 inclusivement, 140 junioristes ont quitté le juniorat, après un séjour plus ou moins long, pour retourner dans leurs familles et embrasser une autre carrière ; bon nombre d'entre eux se sont retirés volontairement, d'autres ont été renvoyés. En 1887, le nombre des élèves présents était de 114. Les diverses rentrées jointes à ce chiffre nous donnent un total de 368 élèves. Retranchons de ce total les 140 élèves qui se sont retirés ou qui ont été congédiés, il reste 228 élèves. On peut donc évaluer aux trois cinquièmes le nombre des élèves qui persévèrent. Ce résultat est très satisfaisant.

« On sait que le cours des études classiques selon la méthode allemande ne comprend que six années ou six classes, tandis que nos méthodes françaises nous imposent huit classes ou huit années d'études.

« En même temps que s'augmentait le nombre des junioristes, la maison qui les abrite s'agrandissait dans les mêmes proportions.

« En 1888, construction de quelques classes et d'un nouveau dortoir, à l'extrémité nord de l'aile où se trouvent classes et études. Cette aile n'avait qu'un étage. En 1890, on y ajoute un second étage dans toute sa longueur de 45 mètres environ. Ce qui nous donne de nouveaux dortoirs, un vestiaire, une salle de séances, une salle de bibliothèque. Cette même année, on fait raser les petits bâtiments qui subsistaient encore de la basse-cour de l'ancienne ferme, on prolonge de 13 mètres environ vers le sud l'aile des classes et études, et l'on obtient ainsi un beau et grand réfectoire et deux étages de chambres pour les professeurs. On agrandit en même temps la cour de récréation, en reportant le mur de clôture jusqu'à la limite de la propriété.

« En 1892, installation des machines à laver le linge, du moulin à farine, de l'éclairage électrique. Toutes ces machines sont mises en mouvement par un moteur à vapeur, lequel actionne également la pompe qui fait monter l'eau aux étages du grand bâtiment pour la cuisine et les dortoirs. La vapeur d'échappement du moteur a été utilisée pour chauffer quelques chambres situées dans le bâtiment adjacent au local des machines. »

Le P. Legrand a présidé à tous ces travaux avec un dévouement infatigable. Il s'ingénie pour faire face aux dépenses, fort bien secondé en cela par les Pères missionnaires attachés à sa communauté.

Prochainement, la maison de Saint-Charles commen-

cera la publication d'une revue mensuelle en allemand.

En résumé, la province du Nord compte en ce moment 102 Pères, 7 scolastiques, 50 novices scolastiques, 78 Frères convers, 30 novices convers, 267 junioristes. C'est un total de 534 sujets.

Parmi les Pères, nous voyons 32 missionnaires, 21 professeurs, 9 curés ou chefs de paroisses, 13 vicaires, 17 chapelains ou aumôniers, 3 ou 4 infirmes ou valétudinaires ; un certain nombre sont d'un âge avancé : deux octogénaires, plusieurs septuagénaires, un plus grand nombre de sexagénaires, puis ceux qui approchent de cinquante ans. Des lacunes considérables se présentent et nous n'arrivons pas à les combler. Dans ces conditions, il nous est impossible de penser à de nouvelles fondations, à établir notre famille dans des régions comme la Bretagne et les départements du Nord, qui offrent le plus de ressources en vocation.

Si je me suis livré à cette statistique et à ces catégories du personnel de la province, c'est pour arriver à cette conclusion que, malgré cette différence de ministère et d'attributions, nous sommes tous des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée. Nous travaillons tous, dans des conditions diverses, il est vrai, mais également autorisées, à l'œuvre de Dieu, et ce ne sont pas toujours les ouvriers les moins brillants qui sont les moins utiles et les moins laborieux. C'est aux ressources assurées par les paroisses, les aumôniers, les postes de chapelains, que la province du Nord doit l'avantage de supporter les charges énormes de ses juniorats, de ses noviciats et de ses contributions envers la caisse générale. Cette considération qui a sa valeur disparaît cependant sous l'éclat du bien spirituel opéré dans toutes nos œuvres : tous nous sommes des missionnaires, des envoyés du Sacré-Cœur de Jésus et de notre Mère Immaculée ; tous

nous recueillons des gerbes qui s'entassent dans le grenier du Père de famille et nous repousserons toujours la prétention, si elle venait à se produire, de donner la prédominance à l'ouvrier de la parole sur l'ouvrier du dévouement qui s'épuise dans l'exercice de l'administration, du professorat, de la maîtrise, des noviciats, de l'aumônerie, de la chapellenie obscure et dédaignée. L'obéissance donne à tous ces ministères une valeur infinie ; l'Oblat doit être prêt à les accepter quels qu'ils soient ; leur ensemble contribue à la vie, à la fécondité, à la beauté et à la gloire de la famille à laquelle il s'est consacré pour l'éternité.

Un mot en terminant sur le grand travail que m'avait imposé le T. R. P. Fabre, notre très regretté Père Général défunt, en me chargeant d'écrire la vie de notre vénéré Fondateur. C'est une de mes grandes douleurs de n'avoir pu lui donner avant sa mort la consolation de lire cette histoire à laquelle il attachait le plus grand prix. J'y ai employé tout le temps que me laissaient disponible l'administration de la province, les visites provinciales et les prédications auxquelles je me livrais pour recueillir les ressources nécessaires à l'entretien de nos œuvres. J'ai sacrifié à ce travail mes études personnelles dont, plus que personne, je sentais la nécessité... Mais j'ai voulu faire un travail sérieux, consciencieux, et, autant que possible, irréprochable pour le fonds comme pour la forme. Je traite les questions que le R. P. Rambert n'a pas touchées, j'ai étudié des documents qu'il n'avait pas examinés ; j'ai des rectifications à faire, des lacunes à combler et j'ai cru devoir donner à mon récit des développements propres à faire ressortir de plus en plus la grande et sainte figure de notre Fondateur, trop ignorée, trop inconnue jusqu'à ce jour. Des trésors immenses étaient enfouis ; j'ai cherché à les

mettre en lumière, afin que les religieux, les évêques, les fidèles de l'univers puissent en profiter.

L'amour de la famille m'a soutenu et me soutient encore dans ce travail que j'espérais pouvoir terminer cette année avant l'ouverture du Chapitre général, si la maladie, la mort de notre bien-aimé Père Général n'avaient complètement changé mon programme d'occupations et si je n'avais eu à étudier les nouveaux documents que Mgr l'évêque de Marseille a bien voulu mettre à ma disposition. Je suis arrivé à l'année 1854 ; j'ai donc encore huit chapitres à composer. Il me faudrait plusieurs mois d'un repos complet, sans autre préoccution que celle-là, pour mener à bonne fin une entreprise au-dessus de mes forces et que l'obéissance seule pouvait me faire entreprendre. Alors même que ce travail ne verrait pas le jour de la publicité, il pourrait rester dans nos archives comme le résumé certain et authentique de tout ce que notre saint Fondateur a écrit, a fait et a souffert pour la gloire de Dieu et l'honneur de la sainte Église catholique, apostolique et romaine.

Rapport de la province Britannique. 1893.

La province se compose de 11 maisons, savoir : 6 en Angleterre, 4 en Irlande et 1 en Écosse. Ainsi, il n'y a eu ni accroissement, ni diminution dans leur nombre depuis le dernier Chapitre.

Le personnel comprend 45 Pères, 48 Frères convers, au lieu de 43 Pères et 55 Frères convers en 1887 ; c'est donc une augmentation de 2 Pères et une diminution de 7 Frères.

Les Pères s'adonnent soit à des missions permanentes en Angleterre, embrassant le ministère paroissial, soit à l'œuvre principale de la Congrégation, c'est-à-dire au

travail des missions proprement dites en Irlande. Quatre d'entre eux dirigent nos deux pénitenciers. La plupart des Frères convers se dévouent à la tâche difficile, mais bien méritoire de l'instruction séculière, morale et religieuse de nos garçons, dans les deux maisons dont je viens de parler. Un petit nombre d'entre eux sont dispersés dans nos autres résidences.

Des Pères que nous avions dans la province à l'époque du dernier Chapitre, quatre sont morts. Ce sont les RR. PP. Pinet, Laffan, Barber et Bradshau ; deux ont reçu leur obédience pour d'autres Missions. Trois de nos Frères convers ont également paru devant le bon Dieu et un quatrième a changé de province.

Au point de vue matériel, la province a considérablement progressé depuis le dernier Chapitre. Sa dette a été diminuée de 545 975 francs.

Au point de vue spirituel et de la vie religieuse, je ne pense pas qu'il y ait eu déchet.

In multis offendimus omnes, et sans doute, parmi nous, bien des choses sont à corriger. Cependant, la grande majorité des membres de la province sont fidèles aux points essentiels de la vie religieuse et aux obligations de leurs saints engagements. Il y a chez eux l'amour sincère de la Congrégation, et un ardent désir de la faire honorer. Il y a un véritable zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, qui se manifeste d'une manière éclatante par la vie de dévouement et de sacrifice de la plupart de nos Pères, par leur empressement à travailler parmi les pauvres et les âmes les plus abandonnées, par leur ministère vraiment apostolique qui a souvent excité l'admiration et mérité les éloges des évêques et du clergé. La position de nos maisons dans les quartiers les plus misérables des grandes villes, notamment à Londres et à Liverpool, est loin d'être favorable à la santé, et il

n'est pas rare que nos Pères aient à remplir les fonctions de leur ministère au péril de leur vie, dans les affreux réduits où ils ont à visiter les malades. Le bon Pasteur, dont ils imitent l'exemple, en tâchant de ramener la brebis égarée, aura égard, nous l'espérons, aux travaux, aux sacrifices et aux périls affrontés pour une si sainte cause, et regardera les faiblesses et les négligences avec une mystérieuse compassion.

Un des résultats du Chapitre général sera, sans doute, de ranimer partout l'esprit de régularité, de fidélité à tous les points de la règle, petits et grands, et un plus ardent désir d'arriver à la perfection de l'état religieux.

Quelques mots sur chacune des maisons de la province ne seront pas sans quelque intérêt.

Maison de Holy-Cross, à Liverpool. — C'est la plus ancienne Mission de la province. Elle date de 1850. Ses commencements ont été littéralement semblables à ceux de Bethléem. Un vaste grenier, au-dessus d'une étable, fut sa première église. Aujourd'hui, elle possède une des plus belles églises de l'Angleterre. Construite par Mgr Jolivet, son sanctuaire fut terminé plus tard et enrichi d'un autel dont la beauté est unique en ces pays. — Ici, les Oblats se trouvent dans leur élément. La population appartient à la classe ouvrière, pauvre, mais généreuse. Nulle part l'église est plus largement soutenue par les offrandes volontaires des fidèles. Grâce à cette générosité, les dettes considérables du commencement ont à peu près disparu et nous avons pu compléter l'église et ajouter à ses décorations.

A l'origine de la Mission, la population catholique du district était de 12 000 âmes. Plus tard, pour des motifs de salubrité, on fit disparaître un grand nombre d'habitations, ce qui diminua de la moitié notre population. Pendant ces dernières années, un nouveau démembre-

ment a réduit nos paroissiens au nombre de 4 500. Il y a cinq messes le dimanche ; l'assistance est de 2 500 personnes. Le nombre des Pâques a été cette année de 2 312.

Les confréries établies dans la Mission sont : la Société de la Jeunesse, 390 membres ; les Enfants de Marie, 210 ; la Sainte-Famille, 300 ; la Ligue ou Société de la Croix, 500 ; la Confrérie des Ames du Purgatoire, 300 ; celle du Rosaire vivant, 100 ; la Confrérie pour l'entretien de l'autel, 70.

L'an dernier, 743 enfants ont effectivement fréquenté l'école, mais les registres portent leur nombre à 1 000. L'inspecteur du gouvernement ayant condamné nos salles de classes comme insalubres, nous devrons en bâtir de nouvelles au plus vite, sous peine de perdre l'allocation de 6 à 700 livres sterling que nous recevons chaque année.

Maison de Sainte-Anne, Rock-Ferry. — Cette Mission est comme un rejeton de celle de Holy-Cross. On l'établit en 1862, dans le but de procurer aux Pères de Liverpool les avantages de la campagne. Elle a si bien prospéré qu'elle occupe maintenant une place importante parmi les Missions de la province. Elle possède une très belle église, qui fait l'admiration des amis de l'architecture religieuse, une maison de communauté assez convenable, et des écoles proportionnées aux besoins de la paroisse.

Les Sœurs de la Sainte-Famille ont leur noviciat dans ce district et les Sœurs de Charité irlandaises y ont établi, depuis bientôt trois ans, un refuge.

La population catholique du district est de 2 000 âmes. En 1887, elle était de 1 650. Les dimanches, on célèbre trois messes dans l'église ; l'assistance est de 1 000 personnes. Le nombre des pâques s'est élevé cette année à 1 122.

Les confréries établies dans la Mission sont : la Sainte-Famille, 80 membres ; le Tiers-Ordre de Saint-François, 40 ; les Enfants de Marie, 80 ; les Confréries de Saint-Louis de Gonzague et de Saint-Agnès, 90.

Le nombre approximatif des enfants qui vont à l'école est de 304.

Les Pères de cette communauté sont au nombre de cinq. Outre le travail de la paroisse, ils ont l'aumônerie des couvents de la Sainte-Famille et des Sœurs de la Charité, de la Maison des Pauvres et du pénitencier de garçons sur le bateau *le Clarence*. Ils sont de plus chargés du cimetière de Berlington, lequel se trouve dans le district. Le nombre de messes qui doivent être dites tous les dimanches, soit à l'église, soit aux divers établissements de la paroisse, est de sept.

Maison de Lys-Marie-Sicklinghall. — Cette maison occupait autrefois une place assez importante dans la province. C'était alors la maison du noviciat et du junioriat. Plus tard, elle fut affectée seulement aux junioristes. Mais le R. P. Cooke, pour des raisons à lui bien connues et approuvées par le Très Révérend Père Supérieur Général, transporta le juniorat de Lys-Marie à Kilburn. La communauté de Lys-Marie se compose de 2 Pères et de 2 Frères convers.

Les deux Pères travaillent au bien spirituel des catholiques du district de Sicklinghall et de ceux de Wetherley.

L'un des Frères s'occupe à faire valoir les quelques terrains qui appartiennent soit à l'église, soit à la Congrégation, et dont les revenus, joints à la dotation de l'église, maintiennent la communauté.

L'église fut fondée et dotée par feu M. Pierre Middelton en 1850.

Lys-Marie a servi de sanatorium à nos Frères scolas-

tiques, et quelquefois à nos Pères en plusieurs circonstances.

Depuis une trentaine d'années, les Sœurs de la Sainte-Famille de Leeds ont une résidence à Sicklinghall. C'est à la fois un sanatorium et une maison de campagne. Les Sœurs sont chargées de l'éducation des garçons et des filles qui, depuis notre arrivée en 1851, avait été confiée d'abord à nos Frères convers et ensuite à des personnes séculières.

Maison de Sainte-Marie, Richmond-Hill Leeds. — D'après l'ordre de fondation, cette Mission est la seconde dans la province. Elle date du mois d'octobre 1851. Vers cette époque, un mouvement favorable vers le catholicisme s'était fait sentir à Leeds. Le souvenir de l'abjuration de sept ministres protestants reçus le même jour dans le giron de l'Église par le célèbre cardinal Newman en est resté une preuve consolante. Les Oblats de Marie Immaculée furent appelés à favoriser ce travail de la grâce. Commencée dans la plus extrême pauvreté, l'œuvre a été singulièrement bénie d'en haut. C'est à l'initiative de l'excellent P. Cooke que nous le devons. Une taverne et une salle de danse transformées en chapelle furent le berceau de cette Mission. Mais bientôt elle atteignit des proportions magnifiques, comme l'atteste le groupe imposant de constructions qui couronnent la hauteur de Richmond Hill et dominent toute la ville : d'abord, l'église de Sainte-Marie avec ses vastes et nobles proportions, son presbytère, les écoles de garçons, celles des filles et une salle d'asile pour les petits garçons et les petites filles ; ensuite un vaste couvent pour les Sœurs de la Sainte-Famille et un orphelinat dont ces Sœurs ont la direction ; enfin, une belle salle et autres appartements requis pour la société des jeunes gens

Depuis le dernier Chapitre général, la population de la Mission paraît avoir quelque peu augmenté. De 4900 âmes, elle est montée à 5400. Cinq Pères travaillent au salut de ce troupeau. Un Frère convers prend soin de la sacristie. Quatre messes sont célébrées à l'église le dimanche et les jours de fêtes d'obligation ; il n'y en a que deux les jours fériés. La sainte messe est dite tous les jours au couvent. La moyenne de l'assistance à la messe le dimanche est de 2,276 personnes.

Nous avons eu cette année 323 baptêmes, 2825 communions pascales et 51 mariages.

Voici le nom et le nombre des diverses confréries : Société de la Jeunesse, 263 membres; les Enfants de Marie, 231 ; la Sainte-Famille, 537 ; confrérie de l'Immaculée Conception, 225; confrérie du Sacré-Cœur pour les garçons, 118.

Les membres de ces sociétés et confréries s'approchent des sacrements au moins une fois par mois. Un bon nombre communient plus souvent encore. C'est dire le travail de nos Pères au confessionnal. Les écoles ne le cèdent en rien aux écoles de Leeds et même du nord de l'Angleterre. Celle des garçons est tenue par un maître d'école diplômé. Il est assisté par des sous-instituteurs approuvés. Les Sœurs de l'Immaculée Conception sont chargées des écoles de filles et de la salle d'asile. Sur 1000 enfants et plus inscrits sur les registres, environ 862 fréquentent régulièrement l'école. Un vaste champ s'ouvre ici au zèle et au dévouement des Pères et des Sœurs, attendu que ces enfants appartiennent à des parents qui sont presque tous employés aux fabriques de Leeds et qui, pour la plupart, ne peuvent pourvoir à l'éducation de leur famille.

Maison de retraite Inchicore, Dublin. — Depuis bien longtemps, notre saint Fondateur avait un grand désir

d'établir la Congrégation en Irlande. La maison d'Inchicore fut le résultat tardif de ce désir.

Au mois de juin 1856, on fit l'achat d'une maison bourgeoise et de plusieurs arpents de terre près des usines du chemin de fer à Inchicore. En moins d'une semaine, une chapelle, qui existe encore comme preuve de leur piété généreuse, fut construite par les ouvriers catholiques de ces usines. Plus tard, la grande maison de retraite fut construite dans le but de procurer le bienfait des exercices spirituels de la retraite aux membres du clergé et aux laïques qui voudraient en profiter. Pendant quelques années, ces exercices de la retraite eurent lieu ; mais bientôt et, pour différents motifs, ils durent être abandonnés. Toutefois, cette belle maison reste comme le point de départ d'où nos missionnaires vont, deux ou trois ensemble et quelquefois en plus grand nombre, réveiller la foi et la piété, affaiblies peut-être, mais rarement éteintes dans le cœur de nos Irlandais. Nos Pères se dévouent aussi au salut de la nombreuse population ouvrière du voisinage; cependant, ils n'ont pas ici, comme dans nos Missions d'Angleterre et d'Écosse, charge d'âmes.

La population catholique d'Inchicore est d'environ 2500 âmes.

On dit cinq messes à l'église le dimanche et six les jours de fête. L'assistance à la messe est de 1200 personnes environ. Les confréries qui dépendent de l'église et sont dirigées par nos Pères sont : la Confrérie de l'Immaculée Conception composée de 150 hommes et de 250 femmes ; la Société de Saint-Vincent de Paul comptant 16 membres ; le Club catholique, 80 membres.

L'association de l'Immaculée Conception établie par le P. Ring et répandue par toute l'Irlande compte environ 3500 membres. Dès la première année de notre établis-

sement à Inchicore, des écoles élémentaires de garçons furent ouvertes par nos Pères et tenues par nos Frères. Le registre de ces écoles porte le nom de 102 enfants. Mais il n'y en a guère que 54 à suivre les classes régulièrement.

Les Pères d'Inchicore donnent des missions non seulement en Irlande, mais quelquefois aussi en Angleterre et en Écosse. Ils sont allés plus loin : en 1891, sur l'invitation du Recteur de l'Université d'Ottawa, agissant au nom du Provincial du Canada, quatre Pères ont entrepris une expédition apostolique dans ce pays. Elle n'a pas duré moins de huit mois et elle a été couronnée du succès le plus complet.

De 1887 à 1893, les Pères d'Inchicore ont donné 132 missions et 156 retraites dans les paroisses et les communautés.

La maison, très spacieuse, a été utilisée pour les retraites générales des Pères et des Frères de la province.

Maison de Tower-Hill, à Londres. — Cette Mission, une des plus intéressantes de notre province, renferme dans son district, avec la *Tour de Londres*, qui fut, au seizième siècle, la prison de tant de glorieux martyrs, les lieux sacrés arrosés par le sang des plus illustres témoins de la foi, en Angleterre.

Sur son territoire s'élèvent encore bon nombre d'églises, souvenirs précieux de la générosité des fidèles aux siècles passés. Deux sanctuaires, dédiés l'un et l'autre à la sainte Vierge, étaient surtout l'objet de la pieuse vénération de nos ancêtres. L'un subsiste encore, du moins en partie, mais converti en temple protestant. L'autre a été complètement détruit.

La dévotion qui amenait les foules dans ce dernier s'est néanmoins ravivée de nos jours, et elle les dirige

vers la chapelle de Notre-Dame des Grâces, dans notre église des Martyrs-Anglais.

Non loin de ce sanctuaire s'élevaient le couvent des pauvres Clarisses et celui des Religieuses de la Sainte-Trinité pour la rédemption des captifs. Deux des rues les plus commerciales dans la partie la plus populeuse de Londres moderne portent encore ces noms vénérables. Celui de notre église nous rappelle l'héroïsme des défenseurs de la foi, pendant la persécution, et nous offre en même temps une preuve convaincante de la résurrection, sur le sol de Londres, de notre sainte religion, que le ciel favorise d'une si merveilleuse fécondité.

Cette Mission fut confiée à nos Pères au mois d'août 1864. Le R. P. Cooke, alors provincial, s'engagea, au nom de la Congrégation, à veiller aux intérêts spirituels de cette population qui comptait à cette époque près de 7 000 âmes.

Notre saint Fondateur avait souvent exprimé le désir de voir ses enfants s'établir dans la capitale du royaume britannique. Ce désir de son cœur si apostolique était réalisé à souhait. Nulle part ailleurs, les missionnaires Oblats de Marie Immaculée n'auraient pu pratiquer aussi parfaitement la glorieuse devise de leur famille : *Evangelizare pauperibus misit me.*

Autour d'eux se groupait une population d'indigents entassée dans d'étroites masures également dépourvues d'air et de soleil. La plupart d'entre eux, chassés d'Irlande par la famine de 1847-1848, vivaient péniblement, soit de leur travail, toujours si casuel, dans les docks, soit de la confection fatigante et mal rétribuée de sacs pour le transport des denrées commerciales.

L'état de leurs âmes était encore plus misérable peut-être que leur vie matérielle. Éloignés de l'Église, privés de prêtres, ils négligeaient ou ignoraient leurs devoirs de chrétiens. Les enfants grandissaient en dehors de toute

éducation religieuse. Si cet état de choses se fût prolongé pendant quelques années, la plupart auraient entièrement perdu la foi, et la génération actuelle se trouverait hors du sein de l'Église.

Mais la divine Providence veillait sur cette multitude délaissée. Elle lui envoya nos Pères et, au souffle de leur zèle apostolique, « ces ossements desséchés reprirent la vie » (Ezéch., xxxvii).

Au prix de mille difficultés, ils parvinrent à construire une église, des écoles et une maison convenable pour une communauté religieuse. La population qu'ils évangélisaient mettait une parfaite bonne volonté à profiter des avantages spirituels qui lui étaient offerts. Le nombre des fidèles à l'église, celui des enfants dans les écoles allaient toujours grandissant. La piété et le dévouement d'un grand nombre d'entre eux faisaient l'édification de nos Pères et même des étrangers.

Malheureusement, l'heure de l'épreuve ne tarda pas à sonner. Dans le but, d'ailleurs très louable, d'améliorer l'état sanitaire de la capitale, la municipalité résolut de raser jusqu'au sol un grand nombre de vieilles maisons, mal construites, et foyer permanent de maladies contagieuses.

Le pauvre quartier habité par la majorité de notre population fut donc renversé. Force fut à ses habitants de se disperser et d'établir ailleurs leur domicile. De nouvelles et plus confortables demeures ne tardèrent pas à s'élever sur ce sol complètement nivelé; mais un petit nombre seulement de nos paroissiens revinrent les occuper. Alors surgirent d'inextricables difficultés financières dans l'administration d'une église et d'écoles construites pour une population de 7000 âmes et qui se trouvaient désormais trop grandes de moitié.

Comme il est facile de le conjecturer, ces divers édi-

fices étaient grevés d'une dette considérable, et les revenus de la Mission étaient insuffisants non seulement à amortir le capital, mais même à couvrir l'intérêt annuel.

Il serait trop long de raconter les diverses combinaisons successivement adoptées pour sortir de cette situation, qui pouvait devenir désastreuse pour notre province. Le Chapitre général de 1887, tout en se rendant un compte exact des difficultés, chaque année grandissantes, avec lesquelles nous étions aux prises à Tower-Hill, décida de conserver cette Mission, espérant que la Providence viendrait à notre secours.

Cet espoir ne fut pas déçu. Le R. P. Tatin, qui était alors provincial, eut l'heureuse idée de faire appel à la charité des PP. Chartreux. Ce fut une inspiration du ciel. Comment des saints religieux ne se seraient-ils pas intéressés à notre Mission? Le sang de leurs frères martyrisés à Londres, au temps de la prétendue Réforme, n'avait-il pas, pour ainsi dire, cimenté les fondements de notre église des Martyrs anglais?

Pour assurer le succès de cet appel, le cardinal Manning, qui s'était toujours opposé à l'abandon de Tower-Hill, écrivit au Saint-Père, le priant de vouloir bien approuver notre requête. Sa Sainteté daigna, par l'entremise de Mgr Volpini, faire connaître au Supérieur Général des Chartreux combien il lui serait agréable de le voir venir en aide, dans l'ordre du possible, à la Mission de la Tour de Londres. Le résultat de ces démarches fut tel que nous pouvions l'espérer. Grâce à la générosité des Chartreux, nos œuvres sont assurées de vivre, et la Congrégation continuera de posséder l'église et la paroisse des Martyrs anglais.

La population catholique de ce district, nous l'avons déjà remarqué, a beaucoup diminué. D'après le dernier

recensement, elle s'élève seulement à 3 193 âmes. Mais certains indices nous permettent d'augurer qu'une période de progrès ne tardera pas à s'ouvrir.

Le nombre approximatif des fidèles qui assistent à la messe, le dimanche, est de 1 400. Nous avons distribué 1 568 communions pascales.

Les diverses confréries établies sur la paroisse comptent près de 700 membres ; la Ligue de la Croix, environ 1 600. Six cent vingt enfants sont inscrits sur les registres des écoles ; 500 les fréquentent journellement.

La communauté se compose seulement de 3 Pères et de 2 Frères convers. A cause de sa position centrale, elle reçoit beaucoup des nôtres qui vont aux Missions étrangères ou qui en reviennent. Que ces chers Frères, en retour de la modeste mais cordiale hospitalité qu'ils y ont reçue, n'oublient pas dans leurs prières la Mission de la *Tour de Londres*, l'une des plus importantes établies dans la capitale du royaume britannique !

Maison de Kilburn. — L'intention du R. P. Cooke, fondateur de Kilburn aussi bien que de Tower-Hill, était d'établir la première de ces Missions comme une dépendance de la seconde et d'en faire un sanatorium où nos Pères viendraient de temps en temps, de la partie insalubre de l'est de Londres, prendre quelque repos et respirer un air plus sain. A l'époque de sa fondation, le 2 février 1863, Kilburn était un pays de campagne au nord-ouest de la capitale ; mais aujourd'hui la cité s'est étendue jusque-là, et notre établissement est devenu une Mission très florissante et qui promet beaucoup pour l'avenir, soit comme nombre de fidèles, soit comme ressources. Sa population catholique est d'environ 1750 âmes. On peut la diviser en deux parties égales : les familles aisées et les familles pauvres.

L'église, dédiée au Sacré Cœur de Jésus, n'est bâtie qu'à moitié. Il faudra tôt ou tard en venir à son achèvement, car la portion livrée au culte en 1879 est déjà trop étroite pour le nombre des fidèles qui la fréquentent. On y célèbre quatre messes le dimanche. Une autre messe est dite à l'école, qui se trouve à 1 mille de distance. Onze cents personnes environ assistent à la messe le dimanche. L'an dernier, nous avons dépensé 3000 livres pour la construction de nouvelles écoles. Elles sont déjà insuffisantes pour les trois cent vingt enfants qui les fréquentent.

Le juniorat de la province se trouve à Kilburn. Il y a de la place pour vingt junioristes. Nous voudrions augmenter ce nombre ; il nous faudra, dans ce but, faire de nouveaux arrangements. Pour le moment, le juniorat est au complet. Grâce à la bonté du R. P. Rey, nous avons placé trois de nos jeunes enfants à Notre-Dame de Sion. Trois Pères se dévouent à l'œuvre du juniorat et 2 au travail de la mission.

Pénitencier ou école réformatoire de Glencree. — Cette maison, fondée en 1859, a pour but de recevoir des enfants qui ont subi quelque condamnation. Les jeunes condamnés au-dessous de seize ans peuvent être envoyés au pénitencier par n'importe quel magistrat, pour une période ne dépassant pas cinq ans.

Quand l'enfant a subi la moitié de sa peine, si sa conduite est satisfaisante, le directeur peut l'autoriser à aller chercher du travail en dehors de l'établissement. L'œuvre est soutenue : 1° par les subsides du gouvernement, qui donne une certaine somme pour chaque détenu ; 2° par des souscriptions faites dans le district auquel appartient l'enfant, et qui varient suivant les localités. On enseigne aux enfants, outre les éléments d'une bonne instruction primaire, soit un métier, soit l'agriculture.

Bien entendu que l'éducation religieuse et la formation morale tiennent le premier rang.

La direction de la maison est entièrement entre les mains des Pères. Un inspecteur du gouvernement visite la maison de temps en temps, pour se rendre compte de la situation, faire un rapport et donner au public la satisfaction d'apprendre que tout va bien.

Deux Pères, le supérieur et le chapelain, et 16 Frères convers composent le personnel de la maison. Le nombre des enfants est de 230.

Pénitencier ou École réformatoire de Philipstown. — Cette maison a le même but que Glencree et fut fondée en 1870.

C'est une ancienne prison que le gouvernement a louée et qui se prête admirablement aux exigences d'un pénitencier. Elle renferme deux cent cinquante cellules séparées formant autant de chambres à coucher pour les jeunes détenus. L'enseignement est le même qu'à Glencree, mais on y fait une plus large place à l'agriculture.

Nous avons à Philipstown 2 Pères, le supérieur et le chapelain et 19 Frères convers. L'établissement compte 290 enfants.

Rapport sur la province du Canada.

Personnel. — La province du Canada comprend 12 maisons ou résidences, sans compter le scolasticat Saint-Joseph qui relève directement de l'Administration générale.

Le personnel se compose de 127 sujets, dont 79 Pères, 4 Frères scolastiques employés à l'Université, 28 Frères convers à vœux perpétuels et 16 à vœux temporaires, plus 10 novices scolastiques et 1 convers, ainsi répartis :

A Montréal, 16 Pères, y compris le Provincial, 4 Frères convers à vœux perpétuels ;

A Québec, 10 Pères et 4 Frères convers, dont 3 à vœux perpétuels ;

A l'Université d'Ottawa, 23 Pères, 4 scolastiques et 10 Frères convers, dont 8 à vœux perpétuels ;

A Hull, 6 Pères et 5 Frères convers, dont 3 à vœux perpétuels ; parmi ces derniers se trouve le vénérable Frère Louis Roux, âgé de soixante-dix-neuf ans, le dernier des 6 premiers Oblats envoyés au Canada par notre vénéré P. de Mazenod, et arrivés à Montréal le 2 décembre 1841. C'est une relique vivante que nous vénérons et qui nous est justement chère.

A Maniwaki (Notre-Dame du Désert), 5 Pères et 6 Frères convers, dont 5 à vœux perpétuels ;

A Témiskamingue, 4 Pères et 4 Frères convers, dont 2 à vœux perpétuels ;

A Matawa, 3 Pères ;

A Notre-Dame de Betsiamits, 3 Pères.

A Notre-Dame de la Pointe-Bleue, lac Saint-Jean, 2 Pères ;

Au juniorat du Sacré-Cœur, auquel se rattache la paroisse du Sacré-Cœur, 4 Pères, dont 1 est curé et directeur des junioristes ; 2 enseignent à l'Université d'Ottawa, et le troisième remplit les fonctions d'économe ; 3 Frères convers, dont 1 à vœux perpétuels et qui n'y est que transitoirement ;

Résidence d'Albany, baie d'Hudson, 2 Pères et 1 Frère convers à vœux perpétuels ;

Noviciat de Notre-Dame des Anges à Lachine, 1 Père, 10 novices scolastiques, 8 Frères convers à vœux temporaires et 1 novice convers.

Afin de donner la liste complète de tous les Oblats résidant dans les limites de la province du Canada, ajou-

tons qu'au scolasticat Saint-Joseph, près d'Ottawa, il y a 7 Pères professeurs, 48 scolastiques, dont 4 déjà prêtres et 8 Frères convers, dont 4 à vœux perpétuels; en tout 63 sujets, ce qui, ajouté aux 127 sujets de la province et aux 11 novices, scolastiques et convers, nous amène au chiffre de 201 Oblats, novices ou profès.

Ce chiffre est sans doute relativement considérable. Cependant, si l'on soustrait les invalides, qui sont nombreux, 10 environ, si surtout on fait attention à la multiplicité, à l'importance et à la difficulté des œuvres, on comprendra que ce personnel est encore bien au-dessous des besoins.

Ainsi, nous avons 7 paroisses et 4 centres principaux de Missions sauvages. Dans nos grandes églises de Montréal, Québec et Hull, où nous distribuons annuellement entre 100000 et 150000 communions, on comprend difficilement la somme de travail qu'il faut s'imposer pour faire face aux confessions, au soin des malades, à la prédication, à la direction, au maintien et au développement des Congrégations.

Dans 3 de nos centres de Missions, il faudrait pouvoir parler le français, l'anglais et deux ou trois langues sauvages. Il y a encore le travail des chantiers, ce qui demande 6 Pères pendant deux ou trois mois.

Nous avons enfin l'Université d'Ottawa, qui absorbe à elle seule près du tiers de tout le personnel de la province.

La conséquence de tout ceci, c'est que notre œuvre principale, celle dès missions diocésaines, est en souffrance. Sur un personnel aussi nombreux, nous n'avons que 9 ou 10 sujets qui se livrent à ce ministère si important, si fructueux et si consolant. Il est évident que si, au lieu de 12 maisons ou résidences, nous n'en avions que 4 ou 5, mais nombreuses et fortes, de véritables

maisons de missionnaires, notre position serait bien autrement enviable, notre prestige serait bien plus grand, et nous aurions une force de recrutement beaucoup plus considérable, sans compter que nous resterions dans notre véritable rôle, notre Congrégation ayant été fondée non pour le ministère ordinaire ou local, mais pour celui des missions. D'un autre côté, on sait quels avantages offrent à la régularité les Communautés nombreuses.

État moral et religieux. — Nous sommes heureux de reconnaître ici le zèle et le dévouement de nos Pères et de nos Frères. Nos communautés de Montréal, Québec et Hull ont, pendant l'année entière, un ministère des plus actifs et des plus laborieux.

A l'Université d'Ottawa, quoique le personnel soit nombreux, la plupart des professeurs sont surchargés, et si un ou deux tombent malades, il est bien difficile de les remplacer.

Je dois ajouter qu'en sus des occupations universitaires, nos Pères d'Ottawa ont à desservir la paroisse Saint-Joseph et prêtent leur concours aux églises du Sacré-Cœur, de Sainte-Brigitte et de Saint-Patrice. Ils sont les chapelains des importants couvents des Sœurs Grises, du Bon-Pasteur et de la Congrégation de Notre-Dame, ainsi que des pensionnats, des hospices et de l'Hôpital général. C'est assez dire que, pour faire face à de telles occupations, nos Pères sont obligés de se multiplier.

Ceux qui sont employés aux missions diocésaines font preuve du plus louable dévouement ; se ménager est pour eux chose inconnue. Nos missionnaires des sauvages ne sont pas non plus inférieurs à leur tâche. Tels d'entre eux qui, depuis trente ou quarante ans, se livrent à ce ministère si pénible sont encore pleins d'ardeur, de

courage et savent trouver dans leur zèle vraiment apostolique les moyens de triompher de l'âge et des infirmités.

En général, l'esprit est bon, on aime la Congrégation et il y a de la régularité. Sans doute, dans quelques-unes de nos communautés la règle et les pratiques religieuses sont moins fidèlement suivies, mais cet état de choses est dû en grande partie aux difficultés de la position, et il disparaîtra à mesure que nous pourrons placer partout un personnel suffisant.

Quoi qu'il en soit, nous devons rendre de solennelles actions de grâces à la divine Providence qui nous a soutenus au milieu des épreuves exceptionnellement douloureuses que nous avons eu à traverser depuis le dernier Chapitre général.

Après plus de quarante ans passés dans l'accomplissement de notre humble mission, et en recueillant les bénédictions du clergé et du peuple, l'enfer, devenu tout à coup furieux, a ameuté contre nous tout ce qui pouvait nous nuire et nous conduire à notre perte. Grâce à Dieu, nous sommes sortis de la lutte, non seulement pleins de vie, mais plus vigoureux que jamais. Pendant l'ouragan qui a passé sur nous, l'arbre a été fortement secoué, les branches sèches et malsaines sont tombées, et, aujourd'hui, rempli d'une sève généreuse, il va produire des fruits beaucoup plus abondants. Ici, je sens le besoin de remercier le R. P. Célestin Augier, provincial, et le R. P. Martinet, visiteur extraordinaire, d'avoir travaillé avec tant d'abnégation et d'une manière si efficace à cette œuvre d'épuration religieuse et de m'avoir ainsi rendu relativement facile la tâche toujours ardue de provincial.

D'ailleurs, il nous est doux de remarquer que si nous avons été à la peine, nous avons été aussi à la joie. Le

Père vénéré que nous pleurons et qui, dans sa tendre sollicitude, avait bien voulu nous visiter en des temps antérieurs, par les RR. PP. Vincens, Vandenberghe et, à deux reprises, par le R. P. Soullier, a, il y a deux ans, député vers nous un de ses plus chers collaborateurs, le R. P. Aimé Martinet. Il est venu comme un ange de consolation dans nos poignantes angoisses. Je renonce à décrire les sacrifices de tout genre qu'il s'est imposés pendant cette longue et laborieuse visite ; je prie le Sacré-Cœur et notre Immaculée Mère, en retour du bien que ce vénérable Père nous a fait, de remplir ses vieux jours de consolations.

Mais une amoureuse Providence nous avait préparé un autre sujet de joie. Cette joie fut immense. C'est celle de notre cinquantenaire en Canada. Jamais on ne vit fête aussi éclatante, aussi sympathique et aussi unanime. Depuis le modeste enfant des écoles jusqu'à l'illustre cardinal placé à la tête de l'Église du Canada, depuis l'humble artisan de nos faubourgs jusqu'aux personnages les plus haut placés sur l'échelle sociale, tous voulurent rivaliser de zèle pour prouver en quelle singulière estime ils tenaient notre chère Congrégation. On eût dit que le pays entier s'était donné la main pour nous faire oublier, par les témoignages les plus flatteurs, les épreuves qu'on nous avait fait subir. La réparation était complète ; nous étions noblement et définitivement vengés.

Le R. P. Provincial du Canada entre ensuite dans le détail du temporel de chaque maison. Saluons au passage les 22 junioristes du Sacré-Cœur à Ottawa. La médaille d'honneur qu'ils ont obtenue l'an dernier dans leurs classes respectives prouve leur bonne conduite, leur application et les progrès qui récompensent leurs efforts.

Relevons également les fruits de l'apostolat de nos Pères dans les principales résidences.

A Montréal, malgré la maladie qui a beaucoup éprouvé la communauté en 1892, nos missionnaires ont prêché 41 retraites de paroisses ou de confréries, 17 de religieuses, 43 de confirmation, 5 dans des collèges ou des pensionnats et une retraite ecclésiastique, sans compter plusieurs sermons de circonstance. Il a fallu refuser une quinzaine de travaux apostoliques et surtout une mission de quatre semaines aux États-Unis.

On évalue à 130 000 le nombre des communions distribuées à l'église Saint-Pierre en 1892.

La Congrégation des Dames de Sainte-Anne compte 2 000 mères de famille; celle de l'Immaculée Conception, 1 026 jeunes filles ; celle des hommes, 450 membres ; la Société de tempérance, 500 ; les Précurseurs, 200 ; la Garde d'honneur, de 7 à 800 ; enfin, la Confrérie du Rosaire, plus de 3,000.

Notre école, dirigée par 12 Frères Maristes, est fréquentée par une moyenne de 250 élèves.

A Québec, les œuvres ne sont pas moins florissantes. En 1890, la population de la paroisse Saint-Sauveur était de 14 675 ; le nombre des communiants dépassait 8 152 ; pendant l'année 1892, les communions se sont élevées à 130 000. Certaines années, il y en a eu davantage. Nous avons enregistré 791 baptêmes, 123 mariages et 591 décès.

La Confrérie de la Sainte-Famille pour les mères chrétiennes compte 1 880 membres ; celle des Enfants de Marie pour les jeunes filles, 1 400 ; le Tiers-Ordre de Saint-François, 1 163 ; la Congrégation des hommes, près de 700 ; celle des jeunes gens, 400. L'Union de prières a 4 500 adhérents. Nos Pères dirigent, en outre, 3 sociétés ouvrières.

La paroisse Saint-Sauveur est une paroisse magnifique-

ment organisée. On sent planer sur elle l'esprit du vénérable Père Flavien Durocher, d'apostolique mémoire.

Hull nous présente un des plus beaux établissements de la province, et même de la Congrégation.

La paroisse renferme 2053 familles, 10 083 catholiques et 6 500 communiants. Là aussi, nous avons plusieurs congrégations florissantes : celle de Sainte-Anne, composée de 1 350 membres ; celle des Enfants de Marie, qui en compte 455. Nous avons 2 802 associés dans la Confrérie du Rosaire et 2 000 dans l'Association des familles.

Ces chiffres, malgré leur aridité, ont leur éloquence. Ils laissent entrevoir à quel laborieux ministère nos Pères se dévouent.

L'Université d'Ottawa. — Depuis longtemps, le collège d'Ottawa possédait une charte d'Université civile octroyée par le gouvernement fédéral de la puissance du Canada. Cette charte donnait au collège le pouvoir d'ériger des facultés de lettres, de droit et de médecine. En fait, seule la faculté des lettres ou des arts, comme on dit dans le pays, fonctionnait régulièrement.

Les choses en étaient là, lorsque, dans les premiers mois de l'année 1889, une circulaire du R. P. Célestin Augier, alors provincial du Canada, vint nous apprendre que N. S. Père le Pape Léon XIII avait élevé le collège d'Ottawa à la dignité d'Université catholique avec tous les pouvoirs et privilèges que ce titre comporte. Le bref apostolique est daté de Rome, le 5 février 1889.

La nouvelle de cet événement inattendu produisit en nous deux sentiments bien différents : un sentiment de profonde reconnaissance envers Léon XIII pour son admirable condescendance, et un sentiment de crainte à la pensée d'un fardeau qui nous paraissait au-dessus de nos forces. Mais le Pape avait parlé.

L'inauguration de la nouvelle Université fut fixée au mois d'octobre de cette même année 1889. Les fêtes durèrent trois jours et furent magnifiques. Son Éminence le cardinal archevêque de Québec, presque tous les évêques de la province y assistèrent, ainsi que les supérieurs des collèges et autres établissements d'éducation, et bon nombre de prêtres et de laïques distingués. Ces fêtes eurent un grand retentissement dans le pays.

L'Université était inaugurée, il fallait l'organiser. Le R. P. Augier prépara, avec l'aide des professeurs, les statuts de la nouvelle Université et, l'année suivante, il avait le bonheur de les présenter et de les faire approuver à Rome.

On se mit immédiatement à l'œuvre. Jusqu'à ce jour, nous l'avons dit, il n'y avait eu qu'une seule faculté, celle des lettres. Deux autres facultés furent créées, celle de philosophie et celle de théologie; des programmes d'étude furent rédigés et les deux nouvelles facultés fonctionnèrent aussitôt avec sept professeurs chacune. Plusieurs de ces professeurs ont pris leurs grades à Rome. Ils sont dévoués, ardents, capables de faire honneur à la Congrégation, à l'*alma mater*. Tous ont à cœur le succès de leur chère Université.

Il est bien certain qu'il se fait là une somme de travail comme il est difficile de se l'imaginer. Les études classiques sont très soignées; on peut en juger par les résultats obtenus. Les cours de philosophie et de théologie sont également très sérieux et complets. Le nombre des élèves pour ces deux facultés a été, l'année dernière, de 46 pour la philosophie et de 48 pour la théologie, soit un total de 94. Nous connaissons plus d'une faculté plus ancienne qui envierait ce nombre.

La faculté de philosophie a créé un docteur, c'est le P. Gohiet, professeur au scolasticat, qui a brillamment

soutenu sa thèse devant un public nombreux, contre des religieux Dominicains, des Capucins et des prêtres séculiers. La même faculté a conféré la licence à 6 candidats et le baccalauréat à 10 autres.

La faculté de théologie a aussi créé un docteur, c'est le R. P. Antoine qui, ayant fait ses études à Rome, à l'Université grégorienne, n'avait pas eu le temps de recevoir le doctorat. Lui aussi défendit si bien sa thèse que Son Éminence le cardinal archevêque de Québec le félicita devant toute l'assemblée qui l'applaudit chaleureusement.

Le scolasticat ayant été incorporé à l'Université par le R. P. Martinet, comme partie intégrante pour ce qui regarde les études, nos scolastiques vont se présenter cette année, pour la première fois, au grade de bachelier en théologie. Ils auront à passer deux examens très sérieux : un examen écrit de six heures et un examen oral d'une demi-heure.

Espérons que cette œuvre de l'Université qui n'est encore qu'à ses débuts ira toujours grandissant, avec la grâce de Dieu et la bénédiction du Saint-Père, et qu'elle contribuera à procurer le bien des âmes et l'honneur de la Congrégation.

Rapport sur la province des États-Unis.

Depuis le dernier Chapitre général, deux événements importants se sont produits. Le premier dans l'ordre chronologique est la fondation du juniorat ; le second, la visite du R. P. Martinet. Au nom de la province des États-Unis, j'offre mes remerciements à l'Administration générale, et au R. P. Visiteur l'hommage de notre profonde gratitude.

État général de la province.

Maisons et personnel. — La province des États-Unis se compose de deux parties bien différentes : les maisons des Etats du Nord et celles du Texas. Cette différence rend difficile le choix des sujets pour les Missions et presque impossible le changement d'un sujet d'une partie dans l'autre.

Depuis la formation de la province, en 1883, deux nouveaux établissements ont été créés dans le sud, auxquels est venue s'adjoindre, depuis quatre ans, une église destinée à l'évangélisation des nègres. Durant la même période de temps, deux maisons ont été ouvertes dans le Nord ; un noviciat et un juniorat y ont été organisés. Sous ce rapport, Dieu a donc béni nos efforts.

L'état du personnel peut se résumer ainsi : 44 Pères, 3 Frères scolastiques professeurs au juniorat, 17 junioristes, 13 Frères convers, dont 5 à vœux perpétuels, et les autres à vœux temporaires. Nous comptons 6 novices convers. J'ai la douleur d'ajouter que nous n'avons actuellement aucun novice scolastique. Cependant, depuis le dernier rapport, 15 Frères scolastiques, après avoir fait leurs vœux d'un an, sont partis pour le scolasticat d'Archeville. Tous, il est vrai, n'ont pas persévéré. La mort, enfin, a diminué notre personnel en nous prenant 3 excellents Pères.

Esprit religieux. — En général tous nos Pères et Frères travaillent avec soin, zèle et dévouement aux œuvres diverses qui leur sont confiées. Si la règle n'est pas observée dans tous ses détails, ce n'est pas à la mauvaise volonté qu'il faut l'imputer, mais à d'autres causes. Nous avons trop de ministères extérieurs. La plupart de nos Missions sont des paroisses ou participent au ministère paroissial. Ceci peut sembler étrange à première vue.

Mais toutes les congrégations religieuses en sont où nous en sommes, et il l'a fallu pour s'établir. Les choses ne sont pas encore sur le point de changer. Cette situation nous crée, on le conçoit facilement, des obstacles à la régularité, et il est souvent difficile, avec les meilleures dispositions du monde, de concilier les exigences du ministère paroissial avec celles de la vie de communauté. Une autre source d'embarras pour mener la vie régulière est le petit nombre de nos sujets dans chaque résidence. Enfin la troisième raison, et non la moindre, c'est la fragilité inhérente à la nature humaine. Je puis, néanmoins, rendre témoignage qu'il y a généralement parmi nous un bon esprit, de l'attachement à la Congrégation, un désir sincère de perfection et de progrès spirituels.

Tableau des Œuvres. — Les chiffres bruts que je vais donner sont clairs par eux-mêmes et ne manquent pas d'éloquence.

Maisons ou résidences de la province des Etats-Unis.	Population.	Elèves des écoles.	Ecoles.	Professeurs.
Immaculée-Conception de Lowell	3500	480	1	7
Saint-Joseph de Lowell.	18000	1800	3	26
Sacré-Cœur de Lowell...	3000	135	1	4
Lowell Poor Farm	400	»	»	»
Tewksbury Almshouse ..	800	»	»	»
Buffalo	2800	281	1	7
Plattsburg	3800	489	2	6
Brownsville	20000	420	4	3
San Antonio	1200	105	1	2
Roma	7000	200	1	3
Rio Grande City	9500	100	1	2
Eagle Pass	7000	90	1	6
North Billerica	700	»	»	»
Total	77700	4100	17	66

Maisons ou résidences de la province des Etats-Unis.	Sociétés religieuses.	Membres de sociétés religieuses.	Baptêmes.	Mariages.	Total de communions chaque année.
Immaculée-Conception de Lowel	10	4 630	146	76	20 800
Saint-Joseph de Lowell	7	4697	840	234	45 000
Sacré-Cœur de Lowell	4	440	100	21	5 000
Lowell Poor Farm	»	»	10	»	600
Tewksbury Almshouse	»	»	80	»	1 200
Buffalo	7	1200	139	30	8000
Plattsburg	4	400	277	32	5 000
Brownsville	5	2000	892	86	1 500
San Antonio	2	350	128	32	1 000
Roma	2	109	424	75	200
Rio Grande City	»	»	450	50	100
Eagle Pass	1	82	472	59	100
North Billerica	3	250	20	6	2 500
Total	45	14158	3978	701	91 000

Remarques sur des Œuvres particulières.

Missions proprement dites. — Je dois exprimer ici un regret partagé par tous les membres de la province: l'Œuvre des Missions est nulle, ou à peu près, faute de missionnaires. Nulle part, cependant, ce genre de travail ne réussirait mieux que dans notre province ; nulle part les missions ne seraient plus nécessaires. Avec le bien qu'elles feraient aux âmes, elles nous apporteraient à nous-mêmes de grands avantages. Elles nous feraient connaître, car nous ne sommes pas connus aux États-Unis et nous souffrons de notre isolement. Elles nous procureraient des ressources et des vocations. Nous serions davantage des *Missionnaires Oblats de Marie Immaculée.*

Evangélisation des nègres. — Une œuvre a été entreprise dans ce but depuis le dernier Chapitre général. Une généreuse dame nous a fait don d'une église à San-

Antonio (Texas). Nous avons accepté sur les instances de Monseigneur l'évêque de cette ville, lequel a donné tant de preuves de son amitié pour nous. Notre défunt Supérieur Général avait approuvé la fondation. L'importance de cette œuvre est en effet évidente. Il y a dans les États-Unis près de cinq millions de nègres sans religion. Leur conversion réclame la coopération de tous et tout le monde s'y intéresse.

Tewksbury Almshouse et Lowell poor Farm.—Ces deux œuvres s'harmonisent parfaitement avec la devise de la Congrégation : *Evangelizare pauperibus misit me.*

La première de ces institutions est soutenue entièrement par l'État. C'est le rendez-vous de toutes les misères humaines. Elle sert de refuge aux pauvres de toutes les nationalités ; héberge chaque jour 1 200 internes en hiver et 800 en été, dont 90 pour 100 catholiques. Nous avons la charge spirituelle de cet hospice depuis vingt-quatre ans. Un Père se consacre à cette œuvre. Bien qu'elle ne soit nullement lucrative, qu'il n'y ait là rien de flatteur pour l'amour-propre, je suis loin de vouloir l'abandonner. Œuvre de zèle accomplie purement et simplement pour Dieu, elle a attiré et attirera sur nous de nombreuses bénédictions.

Lowell poor Farm est la maison des pauvres appartenant à la ville de Lowell. Elle est située sur le territoire de la paroisse du Sacré-Cœur. Conformément aux règlements diocésains, cette œuvre relève de l'administration paroissiale de nos Pères du Sacré-Cœur. Elle compte en moyenne 400 internes. Il y a là non seulement un abri pour les pauvres, mais encore un réformatoire pour les petits garçons, une maison de correction et un asile d'aliénés. Cette desserte se fait aussi uniquement pour l'amour de Dieu, comme à Tewksbury.

Le noviciat et le juniorat. — Durant la période qu'em-

brasse ce rapport, le noviciat a subi des améliorations matérielles. Le personnel est aujourd'hui de 2 pères et de 10 frères convers pour la plupart novices. Depuis sa fondation en 1883, les novices scolastiques n'ont manqué que cette année. Il faut dire ici que les vocations religieuses sont très rares aux États-Unis. Cela s'explique par l'absence d'une vraie éducation chrétienne au foyer domestique, par les chances nombreuses de fortune qui se présentent devant le jeune homme, et aussi, d'une façon particulière, par le besoin de recrutement qu'éprouve le clergé séculier. Dans ces conditions, la ressource presque unique des congrégations religieuses qui n'ont pas de collèges sont les juniorats. Le nôtre, fondé petitement il y a quatre ans, s'est développé peu à peu, moins que nous ne l'aurions voulu. Durant quelque temps, juniorat et noviciat vécurent côte à côte ; l'expérience nous montra que cette situation ne pouvait durer et que les deux œuvres se nuisaient ainsi mutuellement. La séparation fut décidée. Le noviciat demeura fixé à Tewksbury et le juniorat fut transplanté à Buffalo. Ce fut un heureux résultat de la visite du R. P. Martinet. Buffalo est une situation centrale ; la Congrégation y possède une belle propriété. La maison, bien que spacieuse et bâtie pour un juniorat, se trouve insuffisante et l'on a commencé une nouvelle bâtisse qui coûtera 50000 francs. La présence du juniorat relèvera le prestige de cette maison appelée à prendre de l'importance. Puissent les constructions s'achever bientôt et les salles se remplir de fervents junioristes! La justice et la reconnaissance me font un devoir de signaler ici la générosité des supérieurs locaux et des maisons de l'Immaculée-Conception et de Saint-Joseph de Lowell, lesquels nous autorisent à compter sur eux pour le payement des intérêts.

Pour le développement de nos œuvres en général, qu'il

me soit permis de rappeler respectueusement les vœux formulés dans le rapport présenté au dernier Chapitre : « Donnez-nous des hommes pour l'œuvre des Missions, pour consolider nos maisons établies, en fonder de nouvelles, et dans dix ou quinze ans d'ici la province des États-Unis sera un honneur pour la Congrégation, une source de force capable d'aider matériellement toute la Congrégation. » Ce qui était vrai alors, l'est encore aujourd'hui. Le plus tôt sera donc le meilleur.

Le R. P. Provincial donne ici le compte rendu financier de la province. Il rappelle ensuite le jubilé de profession religieuse du R. P. Garin. Les grandes manifestations qui eurent lieu dans cette circonstance furent une source d'édification pour les fidèles, de consolation pour les missionnaires et de bénédictions spirituelles et même temporelles pour la maison de Saint-Joseph.

Le R. P. Mac Grath termine en ces termes : « Mon successeur pourra présenter un rapport plus satisfaisant. Il pourra parler de progrès plus considérables. L'Amérique est un pays jeune, fier de son habileté et de son énergie. Ses progrès sont merveilleux. Les communautés religieuses elles-mêmes subissent l'influence de son esprit. Pour nous, nous tâcherons d'emprunter au génie américain ce qu'il a de meilleur, pour le plus grand bien de notre chère Congrégation. »

Rapport sur le vicariat de Saint-Boniface. 1893.

A l'issue du Chapitre général tenu à Rome en 1887, il y eut, pour le vicariat de Saint-Boniface, un changement dans le personnel d'administration. Cédant aux instances de Mgr Taché, toujours malade et souffrant, qui demandait à être déchargé des fonctions de Vicaire de missions, le T. R. P. Général se décida à lui donner

un remplaçant. Celui qu'il honora de sa confiance ne se sentait pas capable de porter un pareil fardeau. Une seule pensée le rassura : c'est qu'après la grâce de Dieu, il pouvait compter sur les lumières et les conseils de celui qui, pendant quarante ans, avait si sagement administré les Missions de Saint-Boniface. La confiance du nouveau Vicaire n'a pas été vaine, et il est heureux de proclamer ici bien haut la bienveillance de Sa Grandeur à son égard. Elle a toujours été pour lui un père, un guide et un soutien dans les moments critiques et difficiles.

Mgr Taché, dans son rapport de 1887, a fait connaître le vaste champ ouvert aux Oblats dans le vicariat de Saint-Boniface. Les missionnaires ont dû le parcourir de l'est à l'ouest et du nord au sud pour évangéliser les âmes qui leur sont confiées. D'origines diverses, blancs, métis, Indiens, ces âmes disséminées ne sont pas toutes également secourues.

Les Missions proprement dites, ou centres plus populeux, sont les plus favorisées. Elles ont l'avantage d'avoir église, école, quelquefois couvent, avec la résidence habituelle du missionnaire. Aussi, tout est mis en œuvre pour la sanctification de ces chrétiens réunis en véritables paroisses, afin que, ornés de toutes les vertus, ils brillent *tanquam lucernæ in caliginoso loco*, et, par leur conduite édifiante, répandent partout autour d'eux la bonne odeur de Jésus-Christ.

Les chrétiens dispersés n'ont pas les mêmes avantages. Autant que possible, les missionnaires les visitent régulièrement. Mais, vu la multiplicité des groupes, ces visites ne peuvent être fréquentes ni de longue durée. C'est surtout dans ces postes secondaires que nous rencontrons les nouveaux colons, immigrants venant de toutes les parties du monde et parlant différentes

langues. Ces braves gens sont généralement avides de la visite du prêtre, et la plupart profitent de son passage pour s'approcher des sacrements. Si loin de leur patrie, dans un pays qui offre sans doute bien des avantages, mais aussi dont le climat est si rude une bonne moitié de l'année, ils ont besoin de direction et d'encouragement. Nous regrettons de ne pouvoir leur accorder plus de temps et de soins. Il nous semble, en effet, que cette œuvre de la colonisation entre parfaitement dans les attributs de nos pionniers de l'Évangile. Nous avons accepté cet immense héritage pour y planter la croix et en faire un pays chrétien et catholique. Ne devons-nous pas le défendre contre l'envahissement des ennemis du Christ et de sa sainte Église ? Peut-il être dans les desseins de Dieu qu'une terre arrosée des sueurs des porteurs de la bonne nouvelle et du sang des martyrs devienne presque exclusivement la proie des hérétiques ? Et comment poser une barrière au torrent dévastateur, sinon en tentant l'impossible pour attirer dans ces plaines fertiles du Manitoba et du Nord-Ouest une population vraiment chrétienne ? Autrement, serons-nous sans reproche et ne manquerons-nous pas à notre mission ? Sans ce renfort nécessaire, quel sera l'avenir de nos Missions ? Dieu sait la lutte terrible que nous avons déjà à soutenir contre le fanatisme protestant.

Les nouveaux colons sont bien pauvres, comme d'ailleurs presque tous les chrétiens dont nous sommes chargés. Mais ceux qui, sous ce rapport, excitent le plus la pitié et méritent une attention toute spéciale de la part du missionnaire Oblat de Marie Immaculée, ce sont les infortunés enfants des prairies et des bois. De toute la province ecclésiastique, après la Colombie Britannique, le diocèse de Saint-Boniface est celui qui compte le plus d'Indiens. L'évangélisation de ces pauvres sau-

vages y est très peu avancée, et pour ainsi dire à ses débuts. Mgr Taché en a donné les raisons. La division de l'archidiocèse en plusieurs vicariats a permis aux nôtres de s'occuper un peu plus de cette œuvre si conforme à leur vocation.

Durant ces six dernières années, ils ont fait des efforts inouïs pour porter la bonne nouvelle dans toutes les directions.

Dieu aidant, de malheureuses tribus, jusqu'ici demeurées rebelles, se sont montrées plus dociles. Les heureux résultats, obtenus surtout par les écoles industrielles, nous font espérer un avenir plus prospère. Les Indiens eux-mêmes sentent et avouent que le temps est venu où ils devront renoncer à leurs anciennes superstitions et accepter le joug si doux du Seigneur, la religion du Grand Esprit.

La conversion des infidèles dans cette partie de l'Amérique du Nord est une œuvre lente et laborieuse. Celui qui s'y dévoue a besoin souvent de ranimer la vivacité de sa foi et de considérer le prix d'une seule âme. Il ne doit pas s'attendre à remporter souvent de nombreuses et éclatantes victoires. Si parfois cette consolation lui est accordée, ce n'est généralement qu'après bien des années d'un travail opiniâtre, d'un dévouement sans bornes. Il lui faut faire reculer l'ennemi pas à pas, lui arracher une à une les âmes qu'il tient sous son empire. Ce ministère n'a rien d'attrayant. C'est le ministère des pauvres dans sa plus humble condition. Je dirai qu'à ce titre il mérite l'estime de tout cœur véritablement oblat, car il demande une somme plus qu'ordinaire de patience, d'oubli de soi-même et d'abnégation.

Pour bien comprendre l'œuvre des Missions dans le vicariat de Saint-Boniface et ne pas trop s'alarmer à la vue du progrès peu apparent de ces Missions, il faut

tenir compte des nombreuses difficultés que le missionnaire rencontre dans l'exercice de son ministère. Qu'il me soit permis d'en énumérer quelques-unes.

1° *La grande dispersion des âmes.* — De là, perte de temps considérable dans des voyages incessants, voyages longs et encore très difficiles sur certains points. De là, également, surcroît de travail. Ce qui se fait pour un poste doit se répéter pour chacun des autres ; pour quelques personnes, on dépense autant et même plus de temps et de peine que pour des centaines dans d'autres conditions.

2° *La diversité de langues difficiles à apprendre.* — Pour répondre à toutes les exigences, il faudrait en savoir au moins une douzaine. Les Indiens en parlent cinq différentes ; les blancs de huit à dix.

3° *L'opposition terrible que nous fait le protestantisme.* — La grande majorité du pays est protestante. Le gouvernement est protestant. Il va sans dire qu'il ne favorise guère les catholiques, tandis que les ministres des différentes sectes, qui pullulent partout, nous font une guerre acharnée.

On sait les moyens que ces révérends ont à leur disposition pour pervertir les âmes, surtout les pauvres indigènes.

4° *L'exiguïté des ressources.* — Il n'y a guère que deux de nos Missions qui se suffisent à elles-mêmes. Les autres doivent leur subsistance à la charité chrétienne, au travail et à l'industrie des missionnaires. Quelques Missions, il est vrai, possèdent de grandes propriétés. Le terrain est bon et fertile ; mais le temps et les bras manquent pour en exploiter les richesses. Les impôts à payer sont une véritable charge.

5° *Enfin, la pénurie des ouvriers.* — Si les âmes étaient moins disséminées, un petit nombre de missionnaires

valides serait suffisant. Dans les conditions actuelles, avec la meilleure volonté, ils ne sauraient atteindre toutes les âmes.

Il reste donc une multitude d'affamés qui n'ont personne pour leur rompre le pain de la parole, et parmi ceux qui sont plus heureux, beaucoup doivent se contenter de quelques miettes.

Un coup d'œil rapide sur chacune des Missions fera mieux comprendre ce qui vient d'être avancé. Je conserve la division du vicariat telle qu'elle fut donnée par Mgr Taché en 1887, en trois districts : le district de l'est, le district du centre, le district de l'ouest.

Le district de l'est comprend encore les anciennes résidences de l'Archevêché, de Selkirk, du fort Alexandre et du portage du Rat.

1° *L'Archevêché.* — Mgr Taché, en cessant d'être Vicaire des Missions, n'a pas voulu se séparer de ses frères les Oblats. Il a choisi l'un d'eux pour son Vicaire général. En toutes occasions, il se montre pour eux plein de bonté et de délicatesse. Nous savons que, pour rendre service à ses frères et les tirer d'embarras, il s'est imposé, malgré les souffrances continuelles d'une maladie impitoyable, il s'est imposé, dis-je, de longs et rudes travaux, de nombreux sacrifices. Aussi, tous ne cessent de l'entourer de leur respect et de leur affection. — Il serait trop long de parler ici des combats et des luttes que Sa Grandeur a eu à soutenir pour la bonne cause, des services éminents qu'Elle a rendus à l'Église et à la Congrégation. Sa grande gloire, pendant ces six dernières années, sera d'avoir convoqué, présidé et dirigé avec une si rare prudence le premier concile de la province ecclésiastique de Saint-Boniface, concile dont tous les Pères étaient de dignes fils de Mgr de Mazenod.

Quel honneur pour la Congrégation tout entière ! Le T. R. P. Général nous a dit quels ont été les heureux résultats de ces grandes assises. Agenouillons-nous un moment sur la tombe d'un évêque de ce concile, Mgr Faraud, qui, bientôt après, mourait à Saint-Boniface, près du vénéré prélat qui avait été pendant tant d'années le compagnon de ses souffrances et de ses travaux dans les Missions du nord. Pour notre consolation, saluons le successeur du premier Vicaire apostolique du Mackensie, l'évêque d'Ibora, Mgr Grouard, qui a pu recevoir sa consécration épiscopale des mains de celui à qui il devait déjà tant et qu'il a toujours regardé comme son père, le vénérable Métropolitain de Saint-Boniface, assisté d'un autre Pontife Oblat, Mgr Grandin, le pieux évêque de Saint-Albert.

Le R. P. J. Allard, vicaire général, réside à l'Archevêché, ce qui ne l'empêche pas de desservir ses anciennes Missions. Elles sont au nombre de sept : les deux principales à 8 et 10 lieues de Saint-Boniface, sur la rivière Rouge; deux sur la ligne du chemin de fer du Pacifique, à 20 et 25 lieues à l'est; deux à 50 et 60 lieues, sur le lac Winnipeg; enfin, une septième à 15 lieues au sud de Saint-Boniface. En tout, 789 catholiques, parlant quatre langues différentes, petit troupeau dispersé, dont il doit s'occuper, tout en donnant quelques soins aux enfants de l'École industrielle de Saint-Boniface. Hélas ! les forces ne répondent pas à l'ardeur de son zèle. Il n'a cessé de gémir de n'avoir pas d'auxiliaire et de ne pouvoir se dépenser entièrement à la sanctification de ces chères âmes et à la conversion des nombreux Indiens de son district.

Le P. Maisonneuve, à qui une surdité complète ne permet pas d'exercer le saint ministère, a été très heureux d'être nommé Procureur vicarial et de pouvoir

ainsi rendre quelques services à ses frères. Par sa régularité, il est un sujet d'édification pour tous (1).

Quant au bon F. Boisramé, après une trentaine d'années de travaux et de sacrifices dépensées dans le vicariat du Mackensie, il consacre le peu de forces qui lui restent au service de Mgr l'archevêque. Il a pris la place du regretté F. Jean Glénat, de douce et humble mémoire, qui était si heureux de mourir Oblat.

2° *Selkirk.* — La maison de Selkirk offre un local tout préparé pour deux ou trois missionnaires. Elle est fermée depuis 1887. Selkirk serait pourtant un véritable centre de Missions. Saint-Pierre de Digwis, où un missionnaire aurait de quoi déployer son zèle, n'est qu'à 2 lieues de cette petite ville. Tous soupirent après le jour où un renfort d'ouvriers permettra de rouvrir cette résidence. Dans cet espoir, le vicariat a fait l'acquisition d'un ancien temple de méthodistes qui a coûté 4000 francs. Mgr Taché a doté Pigwis d'une jolie chapelle dont les frais ont monté à 9500 francs. Nécessairement, dans l'état actuel, tout se trouve en souffrance. Depuis 1890, il n'y a pas d'école catholique à Selkirk. La conséquence en est que la plupart des enfants fréquentent l'école publique et s'élèvent dans l'ignorance de la religion. Ce n'est qu'avec bien des difficultés que le P. Allard est parvenu à maintenir dans ce district ses deux écoles pour les Indiens.

3° *Fort Alexandre.* — Le R. P. Lebret, après avoir été un an supérieur de Sainte-Marie de Winnipeg, est retourné à la Mission de Saint-Alexandre. Ce cher Père, quoique assez bien portant, n'a plus ni la vigueur, ni la souplesse de l'âge. Les voyages lui deviennent pénibles. Aussi souffre-t-il beaucoup de son isolement. Il est à plus de 80 milles de Winnipeg, et, en été comme en hiver, les

(1) Depuis lors, le zélé Missionnaire est allé recevoir la couronne de ses mérites. (*N. de la R.*)

communications ne sont pas faciles. Cependant, acceptant en bon religieux cette position peu agréable, il se dévoue tout entier au soin du petit troupeau qui lui est confié. Malgré ses modiques ressources, il a pu, sans contracter de dettes, terminer l'intérieur de son église et y faire l'addition d'une sacristie. Le bon Dieu lui ménage de temps en temps la consolation de faire des conversions parmi les infidèles et de les voir mourir dans les plus saintes dispositions. Le chiffre de la population catholique est à peu près la même qu'en 1887, entre Canadiens, métis et Indiens, 65 familles, 338 âmes. Le seul poste à visiter se compose de 3 familles métisses, 25 âmes, établies à environ 7 lieues du fort Alexandre. L'école compte 36 enfants; un bon nombre d'autres ont été placés à l'École industrielle de Saint-Boniface.

4° *Portage du Rat.* — Un des établissements qui a le plus progressé depuis 1887 c'est Notre-Dame du Portage. D'après les statistiques fournies par le R. P. Baudin, la population catholique a doublé et est aujourd'hui de 800 âmes. L'école qui, jusqu'ici, avait été dirigée par des laïques et ne comptait que 50 à 60 enfants, a été, au mois de septembre dernier, confiée aux religieuses Fidèles compagnes de Jésus. Aujourd'hui, le nombre des enfants inscrits sur le registre est de 150 à 160, tous catholiques, à quelques exceptions près. Il y aurait déjà une quinzaine de pensionnaires si l'on avait le local nécessaire pour les recevoir.

Cette petite ville de l'Ontario prend de l'importance et semble avoir son avenir assuré. C'est une ville protestante; cependant les catholiques n'y sont pas molestés. La preuve c'est que plusieurs des protestants les plus marquants étaient les premiers à demander les Sœurs pour l'école, et ils en demandent encore pour un hôpital qu'il serait question d'y construire.

Le P. Baudin est bien vu de tous, catholiques et protestants. Cependant, ses infirmités et son âge avancé lui font désirer une position moins écrasante. Il est également chargé de Keewatin, autre petite ville, dont la population catholique est de 250 âmes environ.

Le portage du Rat est en même temps un véritable centre de Missions pour les indigènes. Les tribus voisines y viennent souvent. Il y a des réserves au nord, au sud et un peu dans toutes les directions. C'est assez dire combien la présence d'un missionnaire parlant leur langue y serait nécessaire. Il est vrai que le P. Cahill est aussi de résidence au portage du Rat; mais ce n'est qu'à de rares intervalles qu'il peut venir au secours de son supérieur. Il a à lui seul tout un grand district à parcourir, 100 lieues du nord au sud, et 60 lieues de l'est à l'ouest. Il visite les stations du chemin de fer, les chantiers, les colons et de nombreuses réserves d'Indiens. Le chiffre des catholiques de ce district est de 250 blancs et de 315 indigènes. Pour ces derniers, il y a trois écoles avec 90 élèves.

Son poste le plus important est le fort Francis qui se trouve à 60 lieues au sud-est du portage du Rat. Il y a là près de 200 catholiques. C'est un centre naturel pour les Missions des Indiens et aussi pour la population blanche qui commence à affluer dans cette région. A 2 milles de la réserve, se trouve un village de blancs, presque tous protestants; deux ministres viennent de s'y installer. Les pauvres catholiques ont besoin de la présence du prêtre pour les défendre et les protéger.

Depuis 1887, le vicariat a fait au fort Francis l'acquisition de 63 acres de terre attenant à la Réserve. Mgr Taché négocie auprès du gouvernement pour l'installation d'une école industrielle pour ce district.

Malgré le grand besoin d'une résidence dans ce poste,

on ne saurait y songer sans avoir deux missionnaires disponibles.

Le P. Cahill se plaint de ce que sa Mission n'a pas fait de progrès notables. Il faut dire que jusqu'ici cette partie a été la plus ingrate. Voilà plus de quarante ans que les missionnaires la visitent, malheureusement pas assez régulièrement. Les païens refusent encore l'Évangile, mais ils avouent que le temps approche où ils devront prier avec les blancs. Ce ne sera pas, je l'espère, avec les protestants. Les ministres anglicans ont vécu au milieu d'eux pendant de longues années et n'ont pas réussi à se faire des adeptes. La population totale des Indiens de ce district est 2830.

Ces deux dernières années, le P. Cahill, toujours si plein de bonne volonté, a fait également la visite des Missions du lac Winnipeg. Il a par conséquent, lui seul, été en charge de plus de 5000 Indiens. *Messis quidem multa; operarii autem pauci!*

Le district du centre renferme deux maisons, Sainte-Marie et Saint-Laurent, et trois résidences, Saint-Charles, Sainte-Rose et Notre-Dame des Sept-Douleurs.

1° *Sainte-Marie.* — La capitale du Manitoba est aujourd'hui une ville de 39000 âmes. La petite minorité des catholiques se divise en deux paroisses, dont la plus importante nous est confiée. La position est avantageuse. La Congrégation est intéressée à la conserver. Il va de son honneur qu'elle y soit bien représentée. Dieu sait les ennuis que cette situation nous a causés depuis 1887.

Le personnel actuel se compose : 1° du P. Fox, supérieur ; 2° du P. Mac Carthy, économe ; 3° du P. O'Dwyer, auxiliaire. Doivent également faire partie de la communauté, le P. Siméon Perreault, récemment arrivé et mis

à la disposition du P. Allard pour ses Missions de Selkirk et de Pigwis, et le bon F. Doyle, jusqu'ici de la maison Qu'Appelle.

La population catholique (*connue*) de Sainte-Marie est de 1 450 âmes, dont 930 Anglais ou Irlandais, 400 Canadiens français, 70 Polonais, 30 Allemands et 20 Italiens. Les quatre écoles, toujours tenues par les Frères de Marie et les Sœurs de Jésus-Marie, sont fréquentées par 479 enfants.

Les difficultés du ministère viennent des exigences des fidèles, trop en contact avec les protestants, du grand nombre de mariages mixtes et du mélange des nationalités. Le ministère s'exerce presque exclusivement en anglais. Le besoin d'un missionnaire pour la partie française se fait de plus en plus sentir. Nos Pères ont sous leur direction plusieurs associations pieuses ou de bienfaisance. Il doivent également visiter la prison et l'hôpital de la ville et sont chargés de l'aumônerie complète du couvent et du pensionnat des Sœurs. Enfin, Sainte-Marie est la maison où tous les Pères et Frères du vicariat se réunissent pour la retraite annuelle. Tous les Oblats y reçoivent une généreuse hospitalité.

2° *Saint-Charles.* — Nous avons l'honneur et le bonheur de posséder dans notre vicariat le premier Oblat que le sol canadien ait fourni à la Congrégation. La divine Providence se plaît à lui accorder longue vie. Le R. P. Dandurand célébrait, au mois de décembre dernier, ses noces d'or d'Oblation ; l'année précédente, il avait fêté son jubilé sacerdotal. Ce vénérable Père, après avoir tant travaillé dans la province du Canada, se repose au Manitoba et vit à Saint-Charles dans la paix et la tranquillité. La petite paroisse dont il est chargé n'a qu'une population de 308 âmes, 180 métis, 76 Canadiens français, 49 Anglais, Irlandais ou Écossais, et 3 Indiens,

en tout 54 familles. Quatre-vingts enfants sont inscrits sur le registre de l'école; 30 y assistent régulièrement.

3° *Saint-Laurent.* — Depuis 1887, cette maison a été la résidence habituelle du vicaire ; elle est aussi la maison du noviciat. Les compagnons du vicaire sont le P. Chaumont, maître des novices, le P. Gascon et le F. Mulvihill. Ces missionnaires ont de quoi exercer leur zèle auprès de 125 familles groupées autour de leur petite église. L'assistance aux offices est toujours nombreuse. Deux congrégations, Dames de Sainte-Anne et Enfants de Marie, entretiennent la piété et sont pour la paroisse une source de bénédictions. Huit autres postes, à 3, 5, 8 et 15 lieues, demandent des visites et un travail continuels. Pour répondre aux exigences du ministère, il faut savoir au moins trois langues. La population collective des catholiques est de 1200 âmes, ce qui donne une augmentation de 2 à 300, due surtout à l'arrivée d'immigrants français et canadiens. Le besoin urgent d'un couvent et d'une église plus spacieuse a décidé le dévoué F. Mulvihill à renoncer, au moins pour un temps, à son école et à son titre de maire de la municipalité, pour se faire mendiant. Le succès qui couronne ses généreux efforts nous fait espérer que, dès l'automne prochain, nous pourrons jeter les fondements d'un nouvel édifice. Le P. Gascon a un courage au-dessus de ses forces. Des infirmités, qui augmentent avec l'âge, l'ont obligé à abandonner son école. Il se console en donnant des leçons de latin à un jeune Canadien qui aspire à devenir Oblat. La santé du P. Chaumont n'est pas non plus bien forte. Il ne se soutient qu'à force de petits soins. Cependant c'est lui qui a le gros de l'ouvrage et qui dessert les différents postes. Dans tout ce district il y a 5 écoles, 4 pour les blancs et 1 pour les Indiens. Le chiffre collectif des enfants qui les ont fréquentées a été de 163.

Depuis 1887, deux chapelles ont été construites. Notre premier novice scolastique a fait son Oblation perpétuelle le 1er novembre 1892, et a été ordonné prêtre le 12 mars dernier.

4° *Sainte-Rose.* — Au nord-ouest du lac Manitoba, à environ 90 à 100 milles de Saint-Laurent, se trouve le petit lac Dauphin. Plusieurs rivières y déchargent leurs eaux. C'est au sud, sur les bords de la rivière Tortue, qu'est située la Mission de Sainte-Rose, qui ne date que d'hier et donne déjà de bonnes espérances. Le P. Magnan, Joseph, en est le missionnaire. La population qu'il doit desservir se compose de Français, de Belges, de Canadiens, d'Irlandais, d'Écossais, de métis et de quelques Indiens. Ces bonnes familles, dont les premières ne sont là que depuis trois ans, se sont bâti une chapelle et entretiennent le Père à leurs frais. En retour, il leur donne tous ses soins et tout son cœur ; mais il doit les quitter de temps en temps pour visiter les stations à l'ouest du lac Manitoba. Celles-ci sont au nombre de sept. Les chemins pour y arriver sont affreux, surtout en été. Les distances à parcourir sont de 30, 40, 60 et jusqu'à 80 milles. Dans ces postes il y a deux écoles pour les Indiens avec 65 à 70 élèves. Le nombre des catholiques est de 476.

Un chemin de fer projeté passera à proximité de la Mission de Sainte-Rose et lui amènera nécessairement de nouveaux et nombreux colons. Nous ne doutons pas qu'avant longtemps Sainte-Rose ne soit un de nos plus beaux centres.

5° *Notre-Dame des Sept-Douleurs.* — Le P. Dupont, le plus éloigné et le plus isolé des Pères de nos Missions du Centre, a réussi à réunir autour de sa maison-chapelle à peu près tous les habitants de l'ancienne baie des Canards. Il y compte aujourd'hui 232 métis indiens, dont

un seul est encore infidèle. Ce nombre grossira sous peu, car plusieurs familles indiennes, venant des plaines de l'Ouest, veulent se fixer non loin de là. Ce qui les y amène, c'est la vie plus facile que leur offre un lac très poissonneux et surtout l'assurance d'une école, dont ils voudraient faire bénéficier leurs enfants. Ces familles sont encore presque toutes païennes, mais elles ne cachent pas leur intention de se faire catholiques, et déjà elles font baptiser leurs enfants. Si elles réussissent à obtenir du gouvernement la permission de s'établir à la rivière des Épinettes, leur exemple sera suivi par un plus grand nombre. Veuille Notre-Dame des Sept-Douleurs offrir ce refuge à tant d'âmes abandonnées qui errent çà et là comme des brebis sans pasteur ! Ce sera la réalisation d'un projet nourri depuis de longues années. Outre la rivière des Épinettes, le P. Dupont visite quatre autres postes, distants de 10, 20 et 25 lieues, et dont l'accès est très difficile. Le canot d'écorce en été, et la traîne à chiens en hiver sont les moyens ordinaires qu'il a de se transporter d'un endroit dans un autre. Les bénédictions que le bon Dieu répand sur son ministère lui font trouver l'exil moins pénible. Le P. Magnan et le P. Dupont, pour se confesser, ont 80 milles à faire.

Dans le district de l'ouest, nous trouvons la Mission de Saint-Lazare et la maison du Sacré-Cœur de Qu'Appelle, avec les deux résidences de l'École industrielle et de la Montagne-des-Bois.

1° *Saint-Lazare.* — Matériellement, cette mission n'a pas fait de progrès. Cela est dû à la pauvreté de la population, à la modicité des ressources, ainsi qu'aux courses incessantes que sont obligés de faire les missionnaires. Nous y retrouvons le P. Decorby et le P. Page. Pour visiter tous leurs chrétiens, dispersés en douze postes diffé-

rents, il leur faut parcourir des distances de 10, 20, 30, 40, 50 et 60 lieues. Le nombre des fidèles est de 919. Le ministère demande la connaissance de huit ou neuf langues. Il y a dans ces Missions quatre écoles pour les blancs et une pour les Indiens. Le P. Decorby gémit de n'avoir pas plus de temps à donner à l'instruction des Indiens et de l'opposition qu'il rencontre de la part des protestants, qui ont partout des écoles. Un Père parlant l'allemand rendrait, dans cette partie, d'immenses services.

2° *Qu'Appelle*. — Le Sacré-Cœur de Jésus continue à verser sur cette Mission, qui lui est consacrée, l'abondance de ses bénédictions et de ses plus riches faveurs. Dans un rapport publié au dernier numéro de nos Annales, le digne Supérieur, le R. P. Magnan, ici présent comme délégué du vicariat, a fait amplement connaître l'état actuel, le personnel et les besoins de cette Mission. Je me contente d'un résumé succinct qui rappelle ce qui en a été dit. La paroisse du Sacré-Cœur nécessite à elle seule la présence continuelle d'un missionnaire. La desserte des vingt-six autres postes, qui en sont séparés par une distance dont la moyenne est de plus de 50 kilomètres, fait retomber sur les deux autres Pères un travail excessif, pour lequel ils ne sauraient suffire. On le comprendra facilement en se rappelant que la population est composée d'éléments tout à fait hétérogènes. En effet, pour répondre à tous, il faudrait parler huit langues.

Nos Pères sont continuellement sur la brèche, un peu trop, hélas ! pour pouvoir jouir des avantages de la vie religieuse et commune, qu'ils désirent pourtant de toute l'ardeur de leur âme.

Les œuvres de cette Mission se sont considérablement développées depuis 1887. Les Missions des Indiens, qui

en sont la partie la plus importante, ont beaucoup progressé. Le mouvement de conversion s'accentue de plus en plus. Le chiffre annuel des baptêmes d'adultes dépasse de deux tiers celui de 1887. Six nouvelles chapelles ont été construites dans les principaux centres. Quant aux écoles, le nombre collectif des enfants qui les fréquentent est de 335, dont 86 sont les enfants des colons et 249 les enfants des indigènes.

3° *École industrielle.* — Pour donner une idée du développement qu'a pris cette œuvre et du bien qui continue de s'opérer par elle, je ne crois pouvoir mieux faire que de répéter ici ce qu'en dit le R. P. Supérieur de Qu'Appelle : «Depuis 1889, le personnel de cette école a été considérablement augmenté. D'abord, pour le personnel dirigeant et enseignant, il y a aujourd'hui 2 Pères Oblats, le R. P. Hugonnard, principal et directeur général de toute l'école; le R. P. Dorais, directeur des garçons; puis 9 religieuses, 1 teneur de livres, 2 maîtres d'école, 5 instructeurs pour les différents métiers et, enfin, 1 employé qui remplit les fonctions de gardien du feu pendant l'hiver et de jardinier pendant l'été : 20 en tout. Le nombre des enfants inscrits en 1892 est de 194. C'est plus que le double de celui qui avait été donné en 1886. De l'aveu de tout le monde, cette école est la meilleure de toutes celles subventionnées par le gouvernement. Voici ce qu'en disait l'inspecteur dans son dernier rapport : « L'intérieur de chacune des écoles des garçons et « des filles est une merveille de propreté et d'ordre, à « commencer par les salles de réception, les différentes « salles d'école, les réfectoires, les dortoirs, etc... » Et cet inspecteur n'a que des louanges à donner dans tout son rapport. Cette école est la perle de nos Missions et notre principale espérance pour la conversion des Indiens.

4° *Montagne des Bois.* — De Qu'Appelle dépend également la résidence de Saint-Ignace de la Montagne des Bois. Le vieux P. Saint-Germain continue à y vivre dans le calme et la paix, au milieu de ses bons métis qui l'aiment et le vénèrent. Il n'a pour tout compagnon qu'un vieil Écossais, espèce de Frère convers, qui, depuis bien des années, se dévoue pour les Missions, sans demander aucune rémunération. Quoique le Père ne reçoive rien ou presque rien d'ailleurs, il ne vit pas dans la misère. Il s'est créé lui-même des ressources par son industrie. Malgré son grand âge, il franchit de temps en temps la grande distance qui le sépare de ses frères de Qu'Appelle pour venir au milieu d'eux goûter les douceurs de la famille et puiser un nouveau courage qui l'aide à supporter plus facilement les ennuis de l'exil. Le nombre des catholiques qui composent sa petite paroisse ne s'est guère accru; mais depuis 1887, il a une bonne école.

En résumé, nous comptons dans le vicariat de Saint-Boniface :

Trois maisons; 9 résidences; 20 églises ou chapelles; 28 écoles, dont 2 industrielles; 1 675 enfants allant à l'école, et, sur ce nombre, 614 Indiens; 75 postes à visiter; 24 Pères missionnaires; 4 Frères convers.

Des 24 Pères qui composent notre personnel, un tiers sont affaiblis par l'âge et les infirmités et presque hors de combat, incapables surtout de voyager comme il le faut, dans ces contrées; plusieurs autres sont faibles de santé. Nous sommes surtout pauvres en Frères convers. Des quatre que nous avons, l'un, après trente ans passés au Mackensie, a été mis à la disposition de Mgr Taché à l'Archevêché; deux nous sont arrivés il y a vingt-six ans, et de ces deux l'un est épuisé; le quatrième n'est avec nous que depuis un an environ. Nous le devons à l'obligeance du T. R. P. Provincial du Canada. Que ce cher

Père nous permette de lui offrir ici nos sincères remerciements. Les services que ces bons Frères coadjuteurs nous rendent sont inappréciables et nous font désirer de voir leur nombre s'augmenter. Leur esprit est bon, leur dévouement sincère. Ils aiment la Congrégation ; ils ont à cœur les intérêts de nos Missions. Aucun ne nous a causé d'inquiétude, ni d'ennui.

Enfin, d'après les renseignements reçus, le nombre des catholiques que nous desservons est de 10000, dont 2 339 Indiens. Nous avons parmi ces derniers une riche moisson à récolter. Nous l'avons dit, leur évangélisation n'est qu'à ses débuts. Nous espérons également que l'immigration qui nous arrive nous offrira avant longtemps une population plus dense et plus compacte de blancs, de différentes origines, mais d'un même cœur et d'une même foi.

Comme on l'a vu, les résultats ne sont pas brillants, pour un vicariat dont la superficie est près de deux fois celle de la France. Après nous être dépensés et épuisés, il semble que nous n'avons rien ou presque rien fait. Faudra-t-il que cette maigre apparence nous prive à jamais des avantages que nous avons recherchés en entrant dans la vie religieuse, en nous faisant Oblats de Marie Immaculée? Dans ce cas, nous demanderions à nos supérieurs de nous transporter sur un autre théâtre. Nous disons ceci, non que nous ayons un seul instant eu la pensée de nous séparer d'âmes qui nous sont si chères. Non, non, nous ne regrettons pas la part que nous a faite l'obéissance. Nous sommes encore disposés à nous dévouer et à mourir, s'il le faut, même pour une seule âme. L'Oblat de Marie Immaculée n'est-il pas le missionnaire des pauvres, des âmes les plus abandonnées, et y en a-t-il de plus abandonnées que celles-là? La Congrégation a accepté cette œuvre de dévouement.

Si elle y renonçait, l'Église trouverait-elle facilement une autre famille religieuse qui voulût s'y dévouer comme la nôtre? Ces Missions du nord-ouest de l'Amérique sont donc sa gloire. Dans notre exil, nous nous consolons à la pensée qu'elles ont été et sont encore *semen Oblatorum,* la source de nombreuses et bonnes vocations. C'est ainsi que si, comme les provinces, nous ne pouvons pas offrir notre argent pour subvenir à l'entretien et à la formation des nouveaux enfants de la famille, nous contribuons cependant efficacement à leur recrutement. Qu'on pardonne ces quelques réflexions faites par un pauvre vicaire de missions ! Il n'a voulu jeter le blâme sur personne, mais seulement traduire toute la pensée de ses Frères et exprimer le vif désir qu'ils ont tous de vivre de la vraie vie de famille. Il leur doit, en effet, le témoignage qu'en général leur esprit religieux est bon. S'ils ne sont pas parfaits, ils s'appliquent à le devenir. Ils gémissent que leur petit nombre nécessite un trop grand isolement et des courses incessantes qui les privent des bienfaits de la vie commune et les exposent à négliger beaucoup trop leurs exercices religieux. Ils comprennent que le courage et la force pour le bien ils ne peuvent les puiser ailleurs que dans la vie de la communauté. Le témoignage qu'a pu se rendre le digne supérieur de la maison de Qu'Appelle, « de n'avoir pas, pendant deux ans, manqué, avec ses compagnons, une seule retraite mensuelle, » vous dit assez quelles sont sur ce point les convictions et les aspirations. Dieu merci ! ceux que nous comptons aujourd'hui dans nos rangs sont animés des meilleures dispositions. Personne ne se plaint du poste qui lui est assigné. Tous aiment la Congrégation et sont fiers de lui appartenir. Ils aiment et vénèrent ceux qui la représentent auprès d'eux. La charité la plus franche, la plus fraternelle, le véritable esprit de famille

règne entre tous les membres du vicariat. Comme preuve, je citerai la remarque que me faisait dernièrement l'un de nos Pères les plus éloignés et les plus isolés : « Quelle aisance dans les rapports ! Quelle charité ! Comme tous s'aiment ! Comme on se sent en famille ! » Cet heureux renouvellement a été, nous n'en doutons pas, le fruit des retraites annuelles qui se sont faites régulièrement. J'ai le vif regret de n'avoir pu rendre plus fréquentes ces réunions de famille, qui font tant de bien. Je regrette également de n'avoir pu, aussi souvent que je l'aurais désiré, visiter mes Frères, surtout les plus éloignés et les plus isolés.

Nous devons toute notre reconnaissance à Leurs Grandeurs Mgr Grouard et Mgr Pascal, pour la bienveillance avec laquelle elles ont bien voulu remplacer Mgr l'archevêque, rehaussant nos cérémonies par leur présence et répandant sur nous et sur nos Missions les bénédictions et les grâces dont elles sont les dépositaires. Notre gratitude s'étend également au R. P. A. Martinet, assistant général, et aux R. P. Provinciaux Célestin Augier, Lefebvre et Mac-Grath, pour l'encouragement qu'ils nous ont donné, et par leurs visites, et par l'envoi de Pères pour la prédication de nos retraites annuelles ; en un mot, pour tout le bien qu'ils nous ont fait ou essayé de nous faire.

Enfin, je le dirai en terminant, ce qui soutient les forces et le courage des Frères que nous avons laissés au loin sur le champ de bataille, c'est l'espoir de voir arriver bien vite à leur secours un renfort de missionnaires, de missionnaires selon le cœur de Dieu, de véritables Oblats de Marie Immaculée, qui les éclairent de leurs lumières, les édifient par leurs vertus et par là les aident à se rendre plus dignes de leur vocation et plus capables de faire honneur à la Congrégation, leur Mère !

Rapport sur le vicariat de Saint-Albert.

Depuis le dernier Chapitre général, un des événements les plus importants pour le vicariat de Saint-Albert a été sa division et l'érection du vicariat de la Saskatchewan. Cette division, motivée par l'impossibilité physique et morale où était l'évêque de Saint-Albert de faire face aux besoins temporels et spirituels des Missions placées à une trop grande distance, et réclamée depuis longtemps par les missionnaires, fut demandée au Souverain Pontife par les Pères du premier concile provincial de la province de Saint-Boniface. Aujourd'hui elle est un fait accompli. Depuis le mois d'octobre 1890, le vicariat de la Saskatchewan, soustrait du vicariat de Saint-Albert et confié à Mgr Pascal, a été canoniquement érigé, à la grande satisfaction des Oblats des deux vicariats et pour le plus grand avantage spirituel et temporel de leurs habitants.

Même après cette division, le vicariat de Saint-Albert comprend encore une étendue de plus de 700 kilomètres et reste plus grand que la France.

Missions chez les blancs.

Si le vicariat de Saint-Albert était resté ce qu'il était primitivement, c'est-à-dire un vicariat de Missions exclusivement sauvages, nous serions aujourd'hui dans une situation relativement prospère au point de vue de l'évangélisation ; il y aurait sans doute beaucoup à faire encore, mais nous aurions du moins la consolation de voir la foi implantée dans presque tous les villages indiens. Mais voici que tout change de face.

Le vicariat de Saint-Albert est aujourd'hui ouvert à la colonisation. L'émigration nous arrive de toutes

parts, d'Angleterre, d'Écosse, d'Irlande, de la Suède, de la Russie, de l'Allemagne, de la Belgique et de la France. L'Irlande, la Belgique et la France nous envoient des émigrants en grande majorité catholiques ; nous en recevons un bon nombre de l'Allemagne et quelques-uns de la Russie. Les autres, venant d'Angleterre et d'Écosse surtout, auxquels il faut joindre ceux qui nous arrivent de la province d'Ontario (Canada), sont presque tous protestants, juifs, schismatiques ou mennonites. Les ennemis de l'Église font tout pour favoriser l'émigration et la colonisation anti-catholiques. Partout ils forment des centres protestants dans lesquels les ministres des différentes sectes, soutenus par l'or de l'Angleterre et des sociétés bibliques, fondent des églises, des écoles, des orphelinats, des hôpitaux. Pas un village de deux cents à trois cents âmes qui n'ait ses temples et ses écoles hérétiques ! Nos catholiques, disséminés dans ces différents centres, réclament les secours de notre sainte religion.

Actuellement, il nous faudrait jeter les bases de quinze ou vingt paroisses régulières, établir au moins autant d'écoles où nos enfants pourraient recevoir une éducation chrétienne et échapper à ces institutions protestantes ou athées dans lesquelles leur foi est en péril. Sans doute il nous faut sauvegarder les tribus sauvages que nous avons conquises à la connaissance et à l'amour de Jésus-Christ, convertir les 10 000 sauvages qui vivent encore dans l'infidélité ; mais il faut surtout asseoir sur des bases solides l'Église catholique en nous occupant de ces peuples nouveaux qui nous arrivent de la vieille Europe. C'est par là que nous assurerons l'avenir du catholicisme et que nous ferons, dans ces immenses territoires de l'Ouest, ce qui s'est fait dans le vieux Canada et les États-Unis ; nous préparerons l'érection de

nouveaux diocèses, la formation de nouvelles provinces ecclésiastiques.

Nos déserts se peuplent avec une rapidité prodigieuse. Là où nous comptions hier la population par dizaines de mille seulement, nous la comptons aujourd'hui par centaines de mille ; ce sera par millions avant longtemps. Nous avons été choisis de Dieu, nous Oblats de Marie Immaculée, pour cultiver et organiser ce vaste champ de Missions. En temps opportun, la Congrégation abandonnera au clergé séculier les pays déjà conquis par elle à la foi, mais elle gardera toujours sa place de combat aux avant-postes de l'armée catholique.

Jusqu'à présent, dans le vicariat de Saint-Albert, nous avons pu fonder et développer neuf Missions pour les nouveaux colons catholiques. Ce sont les Missions de Saint-Albert, Edmonton, Fort-Saskatchewan, Calgary, Lethbridge, Pincher-Creck, Médecine Hat, Mac Leod et Morinville.

Saint-Albert. — Résidence du révérendissime Vicaire et évêque, Saint-Albert a aujourd'hui une population catholique de 2 000 âmes, auxquelles sont mêlées trois ou quatre familles protestantes. Tous les édifices sont en bois. L'évêché, construit en 1884-1885, est encore inachevé à l'intérieur. C'est à la fois la demeure de l'évêque et des missionnaires, le refuge des Pères et Frères Oblats que l'âge ou la maladie met hors de combat, et au besoin le noviciat et le scolasticat de la Congrégation dans le Nord-Ouest.

C'est à l'évêché de Saint-Albert que, de temps en temps, nous nous réunissons de tous les points du diocèse pour les retraites annuelles. Le révérendissime Vicaire et tous les Oblats du vicariat sentent vivement le besoin de ces réunions ; ils les désirent ardemment, et chaque retraite générale à Saint-Albert est pour eux

une source de douce consolation, l'occasion d'un redoublement de zèle, une rénovation dans leur volonté d'être de saints prêtres, de zélés missionnaires et de fervents religieux. Que ne pouvons-nous avoir ces réunions chaque année? Mais nos ressources ne le permettent pas.

Depuis la construction du chemin de fer, Saint-Albert est devenu un lieu de passage et de repos pour nos Frères d'Athabaskaw-Mackensie, soit qu'ils se rendent d'Europe dans leurs lointaines Missions, soit qu'ils reviennent de l'extrême nord, pour affaires, maladies ou changements nécessaires. C'est ainsi que nous avons eu la joie de donner l'hospitalité à Mgr Grouard avant et surtout après sa consécration épiscopale, lorsqu'il revenait accompagné d'une noble phalange de jeunes recrues apostoliques. C'est ainsi que nous avons reçu, soigné et assisté à la mort un de ses missionnaires, le R. P. Lecomte, qui nous arrivait mourant du fond du Mackensie, à la fin de l'année dernière. Récemment encore nous avions la visite d'une nombreuse caravane d'illustres personnages venus pour juger par eux-mêmes de l'opportunité de diriger de nos côtés le courant d'émigration qui s'établit dans le bas Canada en faveur des États-Unis, au détriment du Nord-Ouest canadien. Il y avait là 7 archevêques ou évêques, 1 prélat romain, vicaire général de Son Éminence le Cardinal archevêque de Québec, des chanoines de différents diocèses du Canada, 22 Pères Oblats des provinces de Québec et de Manitoba, une quinzaine de prêtres séculiers et de laïques distingués.

Nous avons à Saint-Albert l'exercice du ministère paroissial proprement dit, une bonne école fréquentée par près de 200 enfants, un orphelinat nombreux, un hôpital et un couvent où 15 Sœurs de Charité de Montréal se dévouent sans mesure à l'éducation et aux

œuvres de charité. Trois autres écoles, l'une dirigée par un ecclésiastique séculier et les autres par de bons catholiques, dépendent également de la Mission de Saint-Albert.

A Saint-Albert réside un excellent prêtre séculier qui nous rend les plus importants services. C'est notre infatigable agent d'émigration. Il nous fallait à tout prix contrebalancer l'immigration protestante et antifrançaise et attirer dans le diocèse des catholiques et des Canadiens français, sous peine de nous voir bientôt écrasés par une majorité hostile et traités en parias, car on dirait que le fanatisme religieux, chassé d'Angleterre et des États-Unis, cherche un refuge dans nos territoires. Mgr de Saint-Albert n'a pas reculé devant les charges de cette nouvelle œuvre. Il a fait appel au dévouement de M. l'abbé Morin, qui, par esprit de foi et de patriotisme, a entrepris l'œuvre délicate de la colonisation à Saint-Albert. Grâce à son zèle, de nouvelles paroisses se forment autour de nous, et si, comme nous l'espérons, nous parvenons à les multiplier, nous pourrons nous protéger contre nos si nombreux et si puissants antagonistes. Malheureusement, la grande majorité de nos nouveaux colons doivent d'abord dépenser toutes les faibles ressources dont ils disposent pour payer leurs frais de voyage et de première installation, et ce ne sera pas de sitôt qu'ils seront en mesure de subvenir aux frais du culte, à la construction et à l'entretien des établissements religieux ainsi qu'à la subsistance de leurs prêtres.

La cathédrale en bois, construite en 1870, est devenue insuffisante pour la population qui s'accroît rapidement. Déjà la toiture menace ruine. Il nous faudrait incessamment bâtir de nouveau.

Edmonton. — Située à 12 kilomètres seulement de

Saint-Albert, la jeune ville d'Edmonton est aujourd'hui le terminus du chemin de fer au nord de Calgary. Sise au centre d'un immense district propre à l'agriculture, à proximité des forêts, entourée de mines de charbon abondantes, cette ville qui l'année dernière n'avait encore que 300 habitants, en compte aujourd'hui près de 2 000. C'est la ville d'avenir par excellence du nord du vicariat. Avant dix ans, il y aura là 15 000 à 20 000 habitants, davantage peut-être. C'est la future capitale d'une nouvelle province civile, avec son gouverneur et sa Chambre ou assemblée législative. Actuellement la population catholique, canadienne-française et irlandaise, y figure avec avantage. Edmonton peut devenir la Mission principale du diocèse. Nous n'avons là qu'une bien modeste maison en planches, misérable hangar transformé en résidence, lorsqu'il y a quelques années nous cédâmes notre établissement aux Fidèles Compagnes de Jésus. Ces religieuses dévouées dirigent dans la ville une excellente école. Leur chapelle sert d'église publique, mais elle est quatre fois trop petite. Là encore il faut songer à bâtir maison et église en rapport avec les progrès incessants de la ville et les besoins de la population; il faut aussi un pensionnat pour les Fidèles Compagnes, une école pour les garçons; il faut enfin jeter au plus tôt les bases d'un hôpital, sous peine d'être devancés par les protestants.

Calgary. — A 250 kilomètres au sud de Saint-Albert, Calgary est aujourd'hui la ville principale du sud de l'Alberta. Là où nous ne trouvions, lors de la visite du R. P. Soullier, en 1883, qu'un immense désert, avec une maisonnette en troncs d'arbres superposés, servant d'abri aux missionnaires au retour de leurs courses au milieu des Pieds-Noirs, nous voyons aujourd'hui une ville florissante dont la population atteint déjà le chiffre

de près de 5 000 âmes et va toujours en augmentant. Nous avons à Calgary une belle église en pierre, un couvent des Fidèles Compagnes de Jésus avec une bonne école succursale au centre du quartier protestant et un hôpital général dirigé par les Sœurs de Charité de Montréal. La population catholique est excellente, et chaque année nous avons le bonheur de recevoir l'abjuration de plusieurs adeptes des différentes sectes protestantes. Située sur la ligne principale du Pacifique canadien, à mi-chemin entre Saint-Boniface et Vancouver sur l'océan Pacifique, cette ville est appelée à un grand avenir. Siège d'un évêché anglican, elle deviendra aussi, par la force des choses, le siège d'un évêché catholique. Saint-Albert sera alors métropole et la Congrégation aura la gloire d'avoir fondé une nouvelle province ecclésiastique.

Lethbridge, Mac-Leod et Pincher-Creek sont des Missions nouvelles et bien intéressantes à 120 et 180 kilomètres au sud de Calgary. L'émigration y arrive de tous côtés. Les Fidèles Compagnes de Jésus sont établies à Lethbridge et leur école rivalise avantageusement avec l'école publique protestante. La population de 1 800 à 2 000 âmes, est composée en grande partie de Belges venus dans cette partie du Nord-Ouest pour exploiter les gisements de charbon qu'on y a découverts. Une belle église en pierre, malheureusement trop petite, y a été construite par souscription. Mgr de Saint-Albert s'est inscrit en tête de la liste pour une somme de 2 000 francs et un prêt de 5 000 francs remboursables en dix ans. Ces 5 000 francs ont été soldés bien longtemps avant le terme fixé, et les généreux habitants de Lethbridge, quoique très pauvres en général, s'imposent aujourd'hui de nouveaux sacrifices pour agrandir et embellir leur église et construire une résidence convenable à leur

missionnaire si dévoué, lui aussi enfant de la catholique Belgique.

Faute de sujets, nous avons dû négliger la Mission de *Mac-Leod*. Et puis, voilà que le chemin de fer qui y arrive aujourd'hui déplace le centre de la ville et le transporte à 3 ou 4 kilomètres plus à l'ouest ; force nous est de nous déplacer nous-mêmes et de construire tout à neuf : église, résidence et école. C'est une première dépense d'au moins 50000 francs, et le missionnaire n'a pas même la cinquantième partie de cette somme.

Pincher-Creek, ou mieux Saint-Michel, charmant petit village composé en majeure partie de Canadiens français, occupe la partie sud-est du vicariat, au pied des montagnes Rocheuses, sur les bords de la Colombie-Britannique. On songe à faire de cette coquette Mission un ermitage et un sanatorium, où nos Pères usés par les labeurs d'un long et pénible apostolat viendraient, après de longues années de combats, se recueillir dans la solitude, se livrer aux charmes d'une douce et pieuse contemplation et refaire leur santé ou se préparer au grand voyage de l'éternité.

Le *fort Saskatchewan*, sous le vocable de Notre-Dame de Lourdes, est une Mission déjà ancienne. Elle est aujourd'hui confiée, provisoirement du moins, à un excellent prêtre séculier qui, depuis deux ans, y fait le plus grand bien.

Saint-Jean-Baptiste ou *Morinville*, du nom de notre zélé agent d'émigration, est une Mission toute nouvelle, formée exclusivement de Canadiens récemment émigrés de la province de Québec et des États-Unis. Située à 15 ou 20 kilomètres de Saint-Albert, elle va devenir un centre important d'habitants de langue française et tous catholiques, destinés providentiellement à faire un heureux contrepoids à nos ennemis politiques et reli-

gieux. Cette Mission est en bonne voie de formation et de progrès. Il faudrait faire la même chose dans quinze autres localités différentes, où les sectes protestantes nous devancent, s'emparant pour leurs colons des meilleures terres et de l'influence civile et politique.

Missions chez les sauvages.

Quatre tribus distinctes forment la population indienne du vicariat de Saint-Albert. Ce sont les Cris, les Montagnais, les Assiniboines et les Pieds-Noirs. Ces tribus ont chacune leur langue parfaitement distincte et sans analogie entre elles, ce qui rend le ministère beaucoup plus difficile. Les Cris sont en grande majorité catholiques ; les Montagnais le sont presque tous ; 50 pour 100 des Assiniboines ont embrassé la foi. A l'exception des enfants que nous avons baptisés par milliers, les Pieds-Noirs, au nombre de 6000 dans le district de Calgary, sont encore infidèles.

La Mission de Saint-Alexandre, à la rivière Qui-Barre ; la Mission de Saint-Paul, au lac la Selle ; la belle Mission de Notre-Dame du Rosaire, au lac d'Ognon, et enfin la Mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs, à la Montagne d'Ours, sont spécialement consacrées à l'évangélisation des Cris.

Celles de Saint-Raphaël, au lac Froid, et aussi en partie celle de Notre-Dame des Victoires, au lac Labiche, sont plus spécialement destinées aux Montagnais. Enfin, trois autres Missions sont établies chez les Pieds-Noirs et une au milieu des Assiniboines. Dans chacune de ces localités, nous avons une très modeste résidence pour le missionnaire, une pauvre chapelle et une maison d'école.

Les sauvages chrétiens nous donnent de bien grandes consolations par leur fidélité à la pratique de leurs

devoirs religieux. Ici se réalise à la lettre la noble devise de la Congrégation : *Pauperes evangelizantur.* Quoi de plus pauvre, de plus abandonné, de plus délaissé, en effet, au double point de vue matériel et moral, avant notre arrivée au milieu d'eux, que ces pauvres enfants des bois et des déserts du Nord-Ouest américain !

Depuis nombre d'années, nos Pères se dépensent sans mesure à la conversion des Pieds-Noirs ; mais cette tribu a jusqu'à présent résisté à la grâce, consentant à grand'-peine à laisser baptiser les enfants. Néanmoins, le moment du triomphe ne semble plus aussi éloigné. Ces farouches Indiens, non seulement ne s'opposent plus à ce que leurs enfants soient régénérés dans les eaux du baptême, mais ils viennent d'eux-mêmes avertir le prêtre de la naissance d'un nouveau-né ; plusieurs mêmes apportent le bébé à la Mission pour que nous le baptisions. C'est là, à nos yeux, un progrès immense, un indice indubitable que le moment approche où ces infortunés ouvriront leur cœur à la grâce et embrasseront la foi.

L'évangélisation des sauvages présente des difficultés spéciales dont il est bon de dire un mot.

Depuis le traité offert par le gouvernement canadien aux indigènes du Nord-Ouest, et bon gré mal gré accepté par eux, les Indiens ont dû se fixer sur des concessions limitées de terres à eux assignées et connues sous le nom de « réserves ». Ces réserves, où sauvages catholiques, protestants et infidèles se trouvent réunis pêle-mêle, sont malheureusement trop nombreuses, et plusieurs ne comprennent guère que 30 ou 40 familles. Autrefois, nous pouvions de temps à autre réunir les sauvages en grand nombre, à un endroit déterminé à l'avance ; nous pouvions les accompagner dans leurs pérégrinations, et si ces Missions ambulantes étaient pénibles, nous jouissions au moins, missionnaires et sau-

vages, d'une parfaite liberté. Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi. Les sauvages, sur leurs réserves, sont sous la direction supposée d'un chef, mais en réalité sous celle d'un employé du gouvernement, presque toujours protestant et fanatique, lequel trouve le moyen d'utiliser le chef sauvage contre nous, au profit des ministres hérétiques qui pullulent dans le pays, depuis que les Indiens sont devenus inoffensifs, sous le contrôle de la police. Nous aurions voulu, comme nos Pères de la Colombie-Britannique, établir des Missions centrales, où nous aurions goûté les douceurs de la vie de communauté et d'où nous aurions rayonné dans les différents villages environnants. Les ministres des différentes sectes nous ont rendu ce genre de Mission impossible. S'établissant et ouvrant des écoles sur toutes les réserves territoriales des sauvages, ils nous ont contesté le droit d'aller nous y fixer nous-mêmes ; ils ont prétendu que nous dérangions leurs écoles, en attirant les enfants à nos catéchismes ; ils nous ont traités de fanatiques et accusés de les empêcher de faire le bien. Nous avons laissé, bien entendu, ces révérends messieurs se plaindre tout à leur aise, et nous sommes allés quand même nous établir chez les sauvages, dans la mesure de nos forces et de nos moyens.

Dans maints villages, les sauvages ont eu à souffrir pour leur religion, et plusieurs, constatant que pour avoir les faveurs des agents du gouvernement ils devaient se dire protestants, ont eu la faiblesse d'apostasier, extérieurement du moins, et d'envoyer leurs enfants aux écoles protestantes, les seules officiellement reconnues dans ces localités.

Il nous a fallu faire, à différentes reprises, des démarches à Regina, capitale du Nord-Ouest, et à Ottawa, capitale de la Puissance du Canada, pour y défendre nos

droits et les droits des sauvages eux-mêmes. C'est ainsi qu'en 1887 Mgr Grandin et le R. P. Leduc eurent fort à combattre auprès du gouverneur des territoires de l'Ouest; c'est ainsi que plus tard Mgr Grandin et le R. P. Lacombe durent porter leurs plaintes et la revendication de nos droits auprès du gouvernement fédéral à Ottawa, où nos Pères de l'Université, le R. P. Tabaret d'abord et le R. P. Gendreau ensuite, les secondèrent de tout leur pouvoir.

Quand on croyait avoir obtenu justice en haut lieu, souvent les agents subalternes trouvaient moyen d'éluder les ordres supérieurs, ou bien, s'ils cédaient sur un point, ils recommençaient sur un autre les tracasseries et les persécutions sourdes.

Il fallut que Monseigneur de Saint-Albert rédigeât un volumineux réquisitoire et menaçât de la publicité pour obtenir quelque justice.

Le premier ministre de la Puissance, tenant à nous donner une preuve de sa bonne volonté, proposa d'envoyer le R. P. Gendreau, procureur de l'Université d'Ottawa, faire une enquête chez les sauvages et constater la légitimité de nos griefs contre les agents du gouvernement. Le R. P. Gendreau vint donc visiter nos Missions sauvages; il constata la vérité des assertions des missionnaires et voulut présenter un mémoire écrit au gouvernement d'Ottawa. Malheureusement, pour des raisons de prudence que nous respectons, mais qu'on nous permettra de regretter, on ne voulut pas permettre un rapport officiel écrit, on n'autorisa qu'un rapport verbal, et comme le gouvernement ne craint que la publicité, tout fut regardé comme non avenu ou à peu près.

Malgré toutes ces difficultés, nous pénétrons dans les diverses réserves où nous avons des sauvages catholiques à soutenir, des infidèles à convertir, et nous nous

y établissons d'une manière permanente, quand les sujets et les ressources nous le permettent.

Outre les Missions des blancs et des sauvages proprement dites, nous avons encore, dans le vicariat de Saint-Albert, un autre genre de ministère dont je dirai ici quelques mots : ce sont les Missions des métis.

On appelle *métis* les descendants des anciens Canadiens français mariés avec des femmes indiennes. Ils ont été le trait d'union entre les missionnaires et les sauvages. On les trouve aujourd'hui un peu partout dans le vicariat, mais surtout au lac Labiche, à Sainte-Anne, à Saint-Albert, à Mac-Leod, à Calgary et à Saint-Thomas-Duhamel.

Tant qu'ils n'ont pas de rapports trop fréquents avec les blancs, les métis sont généralement bons chrétiens, et ils nous ont donné dans le passé bien des consolations. Malheureusement, mêlés aujourd'hui aux peuples soi-disant civilisés qui nous arrivent de toutes les parties du monde, surtout dans le voisinage des villes nouvelles, ils se laissent entraîner à bien des désordres. Généralement très pauvres, ils ne peuvent rien faire pour le soutien de leurs Missions et de leurs prêtres.

Il y a deux ans, Mgr Grandin a vu un de ses vœux les plus ardents exaucé. Depuis sa consécration épiscopale, il avait toujours prié pour voir un jeune métis du pays, prêtre et missionnaire, se consacrer au bien de sa nation. Le 19 mars 1891, Sa Grandeur avait le bonheur de conférer le sacerdoce au R. P. Édouard Cunningham, enfant de Saint-Albert et aujourd'hui Oblat de Marie Immaculée. Disons tout de suite que ce cher Père est aimé, estimé, respecté par ses compatriotes, sur lesquels il a une réelle autorité, aussi bien que sur les sauvages dont il parle si parfaitement la langue. Un autre jeune homme, également de Saint-Albert et de la même nationalité,

est actuellement à notre juniorat d'Ottawa, où il donne bonne espérance. Puisse-t-il persévérer et nous revenir dans quelques années, bon prêtre, zélé missionnaire, fervent religieux, pour se dévouer corps et âme au salut des métis de notre cher Nord-Ouest canadien!

Écoles.

Écoles élémentaires. — Avoir et n'avoir que des écoles prétendues neutres, mais en réalité protestantes ou athées, tel est le but poursuivi chez nous comme ailleurs, avec une énergie vraiment infernale, par nos gouvernants. Partout dans nos Missions, le pouvoir favorise, *per fas et nefas,* les institutions qui n'ont aucun caractère religieux, et c'est là pour nous l'occasion d'une lutte de tous les jours et de tous les instants.

Si jusqu'à présent nous avons pu conserver des écoles catholiques reconnues et en partie subventionnées par l'État, que d'entraves n'y met-on pas et qu'elle est lourde la charge qui nous incombe, nonobstant l'aide du gouvernement! Il nous faut bâtir à nos frais, trouver des instituteurs et compléter leur salaire.

L'enseignement de l'anglais étant obligatoire, la connaissance de cette langue est indispensable à nos instituteurs; puis les examens pour l'obtention des diplômes, même pour enseigner dans une école élémentaire, sont tellement difficiles, qu'on aurait plus tôt fait de passer, dans une Université, l'examen requis pour le baccalauréat ès lettres. La grande difficulté pour nous est donc de trouver des instituteurs, et déjà nous avons dû limiter considérablement le nombre de nos écoles, faute de personnel enseignant. Et alors nos ennemis sont dans la jubilation; ils crient à l'ignorance des catholiques et s'emparent de nos enfants. Nous voyons actuellement

dans le Nord-Ouest plus de 250 écoles protestantes, contre 40 ou 50 écoles catholiques, et dans bien des localités ces écoles hérétiques sont fréquentées et légalement soutenues par les nôtres; nos enfants catholiques n'ayant point à leur disposition d'autres maisons d'éducation.

Chez les sauvages, nous avons la douleur de constater le même résultat. Si les sectes protestantes sont divisées entre elles, elles savent trop bien s'unir pour combattre l'ennemi commun, et elles le combattent à outrance par l'enseignement scolaire. Anglicans, méthodistes, presbytériens, baptistes, etc., se donnent la main. Là où nous avons toutes les peines du monde à établir une école, ils trouvent moyen d'en fonder quatre ou cinq. Ils ont pour eux encouragements et subsides de l'État, argent et secours abondants des sociétés bibliques et, par-dessus tout, nombreux candidats à l'enseignement. Ces candidats ont généralement fait un cours d'étude en anglais, ce qui leur donne tout de suite une grande facilité pour subir les examens requis.

Trois communautés religieuses de femmes se dévouent chez nous à l'éducation de la jeunesse. Ce sont les Sœurs de Charité, dites *Sœurs grises de Montréal*, les Fidèles Compagnes de Jésus et les Sœurs de l'Assomption.

Les Sœurs de Charité sont venues les premières se consacrer au service de nos Missions. Depuis quarante ans et plus, elles y travaillent avec un dévouement qui n'a jamais diminué ; elles ont bien mérité de la Congrégation et de l'Église. Fondées spécialement pour les hôpitaux, les orphelinats et les autres œuvres de charité, elles ont, en temps opportun, accepté généreusement l'œuvre de l'instruction. A Saint-Albert, au lac Labiche, à High River près de Calgary, leurs écoles donnent pleine satisfaction. Malheureusement les sujets de langue anglaise leur font défaut. Malgré toute leur bonne volonté,

ces excellentes religieuses se sont vues dans l'impossibilité de faire face aux besoins nouveaux et ont elles-mêmes prié Mgr Grandin de s'adresser à d'autres congrégations.

Sa Grandeur frappa alors un peu à toutes les portes. Toujours à peu près la même réponse : « Nos œuvres sont déjà trop nombreuses, les sujets et les ressources nous font défaut. »

C'est alors que la Révérende Mère Petit, supérieure générale des Sœurs Fidèles Compagnes de Jésus, écrivit à Mgr Grandin ces nobles paroles : « C'est un sacrifice que vous nous demandez, Monseigneur ; eh bien, nous acceptons. » Et maintenant nous avons dans le vicariat, trois couvents de ces religieuses. Les écoles sont très prospères à Calgary, à Edmonton et à Lethbridge. Excellentes religieuses, non moins excellentes institutrices, elles sont on ne peut mieux notées auprès du « Département de l'instruction publique des territoires du Nord-Ouest ».

Il nous fallait encore des religieuses se dévouant à l'instruction, non plus seulement dans les centres civilisés, mais chez les sauvages, dans les réserves. C'était, pensions-nous, le seul moyen de lutter efficacement contre les institutions scolaires si multipliées des ministres. En 1891, la Révérende Mère Saint-Joseph, supérieure générale des Sœurs de l'Assomption de Nicolet (province de Québec), voulut bien accepter, mais à l'essai seulement, ce nouveau genre d'apostolat pour sa Congrégation. Trois de ses filles partirent pour la Mission des Cris, fondée naguère par les PP. Fafard et Marchand, tous deux tombés en 1885 sous les balles des sauvages. L'été dernier, la Révérende Mère Générale est venue elle-même visiter cette nouvelle fondation. Enchantée du bien déjà opéré par ses Sœurs et s'abandonnant à la bonne Providence

pour trouver les sujets voulus, cette excellente Mère accepte définitivement, dans la mesure du possible, nos écoles sauvages. Qu'elle reçoive ici l'hommage de notre bien profonde et bien affectueuse reconnaissance!

Ce qui nous manque encore, et nous le sentons tous les jours davantage, c'est une communauté d'hommes voués à l'enseignement. Outre que les écoles mixtes présentent des inconvénients, il faut pour les garçons une main plus ferme, un enseignement spécial que les religieuses ne peuvent pas donner.

Et chez les sauvages, quelles difficultés avec nos maîtres d'école! Jeunes gens qui n'acceptent ces fonctions qu'en attendant mieux, ils nous causent mille ennuis, absorbent et au delà tous les secours que nous recevons du Département de l'instruction publique et encore ne sont-ils jamais contents.

Écoles industrielles. — Le gouvernement, voulant hâter la civilisation des tribus indiennes, a établi, dans le Nord-Ouest, des écoles industrielles où les enfants sauvages de l'un et de l'autre sexe, avec le bénéfice d'une éducation primaire, reçoivent le bienfait d'un apprentissage complet dans différents corps de métiers. Entretenues complètement aux frais du gouvernement et mises, les unes aux mains des catholiques, les autres aux mains des protestants, ces écoles ont bien fonctionné pendant sept ou huit ans. Mais voilà que le gouvernement, pour diminuer ses dépenses, adopte un autre système. Au lieu de prendre à sa charge, comme par le passé, tous les frais, soit de construction, soit d'entretien et soit de salaire, il donnera une certaine somme par enfant et laissera aux dénominations religieuses le soin de subvenir à tous les besoins de l'établissement. Nous voici donc dans le vicariat de Saint-Albert, avec 3 écoles industrielles où 185 enfants Cris et Pieds-Noirs ont été

admis. Il va falloir, à partir du 1er juillet prochain, que nous fassions face à toutes les dépenses, et l'allocation du gouvernement sera loin d'y suffire, si nous devons trouver et rétribuer nous-mêmes principal, vice-principal, instituteurs, institutrices, charpentier, menuisier, fermier, cordonnier, boulanger, forgeron, etc., etc. Allons-nous donc renoncer à ces écoles et les voir passer aux mains des protestants, au grand détriment des âmes de nos enfants sauvages et de la foi chez les tribus indiennes ? Non, nous ne le ferons pas, si, comme nous l'espérons, les sujets voulus nous sont envoyés.

Au lieu d'avoir des étrangers salariés dans ces écoles, qu'on ait des Pères Oblats en qualité de principal et de vice-principal, de bons Frères convers comme chefs d'atelier; nous aurons alors une vraie communauté religieuse, et aussi les ressources suffisantes. Ces écoles industrielles produiront des fruits de salut et de civilisation, et nous lutterons avantageusement contre les écoles protestantes industrielles; d'autant mieux que les excellentes Sœurs de Charité de Montréal nous prêteront le concours de leur dévouement pour l'éducation des filles.

Les Frères instructeurs et ouvriers employés dans ces écoles devront connaître la langue anglaise. Nous osons compter surtout sur la charité de nos Frères les Provinciaux d'Angleterre et d'Amérique. Quant aux sujets venant des provinces de France, s'ils ne savent pas l'anglais on le leur apprendra.

Collège-séminaire. — Notre Révérendissime Vicaire est convaincu de la nécessité urgente d'un collège-séminaire. La Congrégation ne peut pas nous fournir tous les sujets dont nous avons besoin, et les prêtres séculiers qui nous viennent des autres diocèses n'ont pas toujours les qualités que nous pourrions désirer. Il est donc urgent de

nous occuper de la formation d'un clergé indigène. De bonnes familles viennent s'établir à Saint-Albert et aux environs ; parmi leurs nombreux enfants, il sera possible de trouver des vocations. Ceux qui ne se sentiraient pas appelés au sacerdoce pourraient nous rendre de précieux services dans le monde, en prenant part au gouvernement de la chose publique, en occupant des charges et des emplois importants qui semblent aujourd'hui l'apanage exclusif des protestants.

Il ne suffit pas de former un bon clergé, il nous faut former une société chrétienne pouvant avoir sa part d'influence dans notre vaste Nord-Ouest.

En résumé, nous avons dans le vicariat de Saint-Albert : 21 maisons ou résidences avec 24 Pères, Mgr l'évêque non compris, et 19 Frères convers dont 12 à vœux perpétuels ; 8 couvents avec 32 Sœurs de Charité, 22 Fidèles Compagnes de Jésus et 5 Sœurs de l'Assomption de Nicolet ; 2 orphelinats avec 95 orphelins ; 2 hôpitaux ; 25 écoles, dont deux industrielles, fréquentées par 2000 enfants.

Il est urgent de fonder 5 nouvelles Missions, 10 nouvelles écoles, 1 collège-séminaire. Pour tout cela il faut des sujets et des ressources.

En voyant la grandeur de nos besoins et la faiblesse de nos moyens, nous serions parfois tentés de nous plaindre et de nous décourager. Mais pour relever nos âmes, nous n'avons qu'à regarder le chemin parcouru depuis qu'il a plu à Dieu de nous appeler dans ces régions. Nous souscrivons de tout cœur aux paroles que notre vénérable métropolitain, Mgr Taché, adressait à Mgr Grandin pour le consoler et l'encourager : « Mais, cher Seigneur, malgré nos difficultés et nos misères personnelles, ne voyez-vous donc pas l'action miséricordieuse de Dieu en nous et par nous ? Avez-vous oublié ce qu'était le pays quand vous y êtes venu ? Voyez les

changements prodigieux qui s'y sont accomplis dans les âmes et pour les âmes. Dieu est avec nous. Courage et confiance ! »

Toujours pleins de confiance en la bonté de Dieu et la protection de notre Immaculée Mère, guidés, aidés, encouragés par le nouveau Père qui nous est donné, nous ne cesserons de combattre *usque ad mortem* pour Dieu, pour l'Église, pour la Congrégation!

Rapport sur le vicariat d'Athabaska-Mackenzie.

Le temps écoulé entre le dernier Chapitre général et celui qui va se réunir a vu se produire les événements les plus désastreux pour le vicariat d'Athabaska-Mackenzie. La mort a fauché dans nos rangs. Mgr Henri-J. Faraud, notre premier vicaire apostolique, est tombé d'abord, suivi bientôt par le R. P. Collignon et le R. P. Lecomte. Tout le monde comprend sans doute que les pertes que nous venons de faire sont sérieuses; mais on ne peut en avoir une juste idée si l'on ne connaît bien les personnes, les lieux et les circonstances au milieu desquels nos chers défunts ont passé leur vie et où ils ont donné la mesure de leur valeur. Ce n'est point ici le lieu de faire leur oraison funèbre. Qu'il me suffise de dire que Mgr Faraud est encore et sera longtemps entouré de la vénération et des regrets universels. Le R. P. Collignon et le R. P. Leconte laissent chacun dans la région où ils exerçaient leur zèle un vide immense. Par l'étude et la pratique, ils avaient acquis une connaissance parfaite des langues des peuples qu'ils évangélisaient. Ils étaient estimés et aimés de leurs confrères, des catholiques et même des protestants. L'un et l'autre encore à la fleur et dans la force de l'âge promettaient de bons et fidèles services pour de nombreuses années. Tout cela, sans

compter leurs autres qualités personnelles, faisait d'eux des sujets précieux et rend leur perte plus sensible. Un autre de nos Pères nous a été enlevé, non par le coup de la mort, mais par la volonté de notre Saint-Père le Pape et de notre Révérendisisme Père Général, et est devenu le premier vicaire apostolique de la Saskatchewan, Mgr Pascal. S'il peut être flatteur pour nous qu'on vienne prendre dans nos rangs des évêques pour les diocèses voisins, nous ne recevons pas là une compensation du préjudice que nos Missions reçoivent par la perte de leurs meilleurs sujets.

Parmi nos Frères convers, nous avons eu aussi de grandes pertes. Le cher F. Salasse est mort à la Providence; le F. Fortin a été atteint d'un mal qui a nécessité son départ; les FF. Boisramé et Renaud ont été rappelés du vicariat; le F. O'Brien a dû être transporté à l'Hôtel-Dieu de Montréal, où il reçoit un traitement jusqu'à ce jour inefficace. Deux autres frères n'ayant que des vœux temporaires nous ont quittés.

Je dois reconnaître que la Congrégation est venue à notre secours d'une manière généreuse. Pourrais-je oublier la joie que je goûtai naguère en rentrant dans mon vicariat escorté de 3 jeunes Pères et de 5 Frères convers, tous pleins de zèle et d'ardeur et promettant de servir fidèlement Dieu et sa sainte Église? Je n'ai pas de termes assez éloquents pour exprimer toute ma reconnaissance envers notre Révérendissime Père Général à cette occasion. Mais, hélas! puisque la mort est venue depuis frapper un nouveau coup parmi nous, on ne pourra me reprocher d'être insatiable dans mes désirs si je prie qu'on me donne au plus tôt un nouveau Père pour remplacer le R. P. Leconte.

Le personnel actuel du vicariat se compose de 2 évêques, de 25 Pères et de 25 Frères dont plusieurs n'ont

encore que des vœux de cinq ans. Ce personnel est disséminé dans trois vastes districts : la rivière la Paix, Athabaska et Mackenzie.

Le district de la rivière la Paix comprend la partie sud-ouest du vicariat et renferme les Missions de Saint-Bernard, de Saint-Augustin, de Saint-Charles et de Saint-Henri.

1° *Saint-Bernard.* — Cette Mission est située à l'extrémité ouest du petit lac des Esclaves. Elle est confiée aux RR. PP. Desmarais, Falher et Dupré, aidés des FF. Ryan, Behan et Laurent. Non seulement la population qui habite les bords du petit lac des Esclaves, lequel mesure 75 milles de longueur, reçoit les soins assidus des missionnaires, mais un bon nombre d'autres lacs plus ou moins éloignés et où résident des familles parfois considérables, sont visités annuellement. Tels sont, entre autres, les lacs Esturgeon, Poisson-Blanc, la Truite, de l'Orignal, Kitow et Wabaskau. Je ne dois pas omettre une station voisine sur la rivière de Cœur où un Père doit résider en permanence pour contrecarrer l'influence d'une mission protestante qui y a été établie. En temps de paix, le personnel actuel suffirait à peine à la besogne; mais depuis que des ennemis puissants sont venus fondre sur ce pays jusque-là tranquille, une guerre acharnée s'est déclarée et se poursuit dans des conditions qui mettent en relief le zèle infatigable de nos Pères. Voyages à la raquette, campements dans la neige, sans autre abri dans les lieux visités que de misérables cabanes, rigueur du froid, etc., voilà l'assaisonnement de ces courses apostoliques. Un homme engagé accompagne le Père, conduit les chiens attelés au traîneau chargé des provisions de bouche, des couvertures et de la chapelle, et prépare la maigre cuisine du missionnaire qui, lui, se traîne comme il peut. La Mission fait tous les frais de ces

voyages. Impossible d'obtenir le moindre secours local sans le payer chèrement. Mais enfin, à force de courage, de zèle et de sacrifices, nos Pères ont jusqu'à présent maintenu la suprématie du catholicisme dans la contrée.

Mais il y a un autre terrain particulièrement cher au protestantisme et sur lequel nous devons nous mesurer avec lui. Je veux parler des écoles. Nos Pères se sont faits instituteurs. Ils ont ainsi neutralisé les efforts des ministres. Toutefois, ces messieurs ne se tiennent pas pour battus. Gens de ménage et de pot-au-feu conjugal, ils ont cependant un certain zèle, bien rétribué sans doute, qu'ils font partager à leurs femmes, et voilà que ces dames s'efforcent d'attirer chez elles les jeunes filles ou même des orphelines et leur enseignent les travaux convenables à leur sexe. Le piège est visible et pourtant de pauvres gens s'y font prendre. Il y aurait à cela un remède. Ce serait l'établissement d'un couvent de religieuses comme à la Nativité et à la Providence. Grave question qui me préoccupe, car il s'agit d'abord de trouver des religieuses et ensuite d'assurer leur subsistance.

2° *Saint-Charles,* situé près du fort Dunvegan, sur la rivière la Paix, serait une Mission florissante si la maladie et la famine n'avaient fait d'immenses ravages dans la tribu des Castors et réduit presqu'à néant une population jadis nombreuse. Les RR. PP. Leserrec et Letreste, aidés des FF. Milsent et Treillet, desservent cette Mission à laquelle sont rattachés les postes de la Grand'-Prairie, du fort Saint-Jean et du fort Hudson's-Hope dans les montagnes Rocheuses. Pendant que le P. Leserrec dirige les travaux spirituels et matériels de Saint-Charles, le P. Letreste consacre son zèle aux pauvres Castors et autres familles métisses ou iroquoises qui fréquentent les stations mentionnées plus haut. Ils ont si bien réussi

que les missionnaires protestants ont dû battre en retraite et nous laisser seuls maîtres du terrain.

3° *Saint-Augustin* est situé 20 lieues au-dessous de Saint-Charles, sur la rivière la Paix, vis-à-vis de l'embouchure de la rivière Boucane (Smoky-River). Le R. P. Husson, qui l'a fondée, en est chargé. Je lui ai donné le F. Mathys pour aide et compagnon. Les ministres protestants cherchèrent les premiers à s'établir dans cet endroit. L'essai ne réussit pas d'abord, mais après plusieurs tâtonnements qui durèrent quelques années, ils finirent par s'installer d'une manière très avantageuse. Les fonds ne leur manquaient pas. Sous prétexte d'établir une ferme modèle où les indigènes recevraient des leçons d'agriculture, ils obtinrent du gouvernement canadien des subsides considérables. Puis, grâce à des appels et des quêtes multipliés dans les pays protestants, les secours affluant de plus en plus, rien ne fut épargné. Les machines les plus perfectionnées pour le travail des champs furent introduites, de vastes terrains labourés et ensemencés, de belles moissons recueillies. Un moulin à farine compléta cette installation sans compter une basse-cour et un troupeau en pleine prospérité. Aussitôt, une école fut ouverte, et de pauvres enfants catholiques y furent reçus, nourris et vêtus au détriment de leur foi ! Le P. Husson fut chargé de lutter contre le colosse, seul avec son bréviaire et sa hache. Il se bâtit une maison et une chapelle convenables (car, disons en passant, qu'il est le grand bâtisseur de Missions du district de la rivière la Paix) et se mit à rappeler à ses ouailles la notion du devoir. Il eut le bonheur d'en maintenir plusieurs dans la fidélité à leurs obligations de catholiques; mais les autres, pressés par la misère de donner quelque gage aux ministres dont ils attendaient des secours, continuaient d'envoyer leurs enfants à l'école protestante.

Telle était la situation quand je visitai cette Mission à mon retour d'Europe. Il fallait aviser et trouver un remède à ces maux. Nous reprîmes un projet que le regretté P. Collignon avait conçu, de concert avec le P. Husson. Ce dernier avait pris possession d'une terre qui possédait un avantage important, mais qui ne se prêtait nullement à une culture tant soit peu développée. Il s'y était installé, comme nous l'avons vu. A peu de distance de là se trouvait une magnifique prairie, vaste, unie, fertile, enveloppée au nord par de verdoyantes collines qui s'élèvent en amphithéâtre à une grande hauteur. Nos Pères trouvaient que cela ferait bien leur affaire et que la Mission tirerait bon parti de tous ces éléments de prospérité. Mais à l'encontre de leurs désirs se posait la loi du premier occupant. Ce n'était pas une barrière infranchissable, et un marché fut conclu à l'avantage des deux parties. On se croyait sûr de son coup. Mais quand le P. Husson se présenta pour entrer en possession de son terrain, il trouva une telle opposition, une telle hostilité, non seulement de la part du propriétaire vendeur, mais encore de ses parents et de ses voisins, qu'il dut se désister pour éviter de plus grands maux. On ne tarda pas à découvrir d'où venait tant de trouble dans les esprits. Les protestants, jaloux de voir que la Mission catholique pourrait se développer et lutter bientôt à armes égales, avaient soulevé cette tempête. Que faire alors? Nous n'avons encore ni police, ni juges, ni tribunaux, et il fallut céder devant la violence. Le P. Collignon fut très affligé de notre insuccès; il était alors près de sa fin, et la dernière lettre qu'il m'écrivit quinze jours avant sa mort, me racontait tout cela fort au long. Quand j'arrivai cet été, l'avis unanime des Pères fut que nous devions essayer de reprendre cette affaire.

Un conseil public fut tenu où, après avoir reproché le

manque de foi de l'année dernière, un nouveau marché fut proposé, débattu et enfin accepté. Je crus devoir consentir à quelques conditions plus onéreuses pour la Mission et nous nous félicitâmes d'avoir reconquis un terrain dont l'utilité et la valeur ne pourront que croître avec le temps. Mais ce ne devait pas être notre seul engagement. Dans le conseil, où les principaux catholiques étaient présents, j'avais insisté de nouveau sur la défense qui leur est faite de mettre leurs enfants à l'école du ministre. Le plus éloquent ou, si vous le voulez, le plus parleur de la bande me répondit : « C'est vrai, nous sommes catholiques et nous voulons que nos enfants le soient aussi, mais nous sommes obligés de ménager le ministre. Il est notre maître, nous sommes ses esclaves, nous récoltons un peu de grain, mais il nous faut aller le moudre chez lui. Veux-tu nous rendre libres, sauver notre foi et celle de nos enfants? Fais venir toi-même un moulin à farine et nous ne serons plus obligés de recourir au ministre et d'obtenir ses secours au préjudice de notre conscience. » Que répondre à un argument si simple? Je ne vis d'autre moyen de résoudre la question qu'en m'engageant à les satisfaire, et maintenant que j'ai donné ma parole, il me faudra bien la tenir. Ainsi, la Mission de Saint-Augustin est à refaire de fond en comble. Cela va occasionner des dépenses et un retard fâcheux; mais, comme dit le proverbe, mieux vaut tard que jamais.

Mgr Faraud avait senti le besoin de fortifier nos Missions dans ce district et il y avait envoyé le R. P. Collignon dont le zèle, la prudence et l'expérience étaient une garantie de succès. Mais, hélas! Mgr Faraud mourut, et son fidèle compagnon ne tarda pas à aller le rejoindre dans la tombe. Il est bon de se rappeler que ce pays de la rivière la Paix est le seul du vicariat qui offre des

chances sérieuses de développement et d'avenir. On vante partout ses richesses minérales et l'or même se trouve en parcelles abondantes dans les sables du rivage. Ses vastes prairies n'attendent que des colons pour se couvrir de moissons ou de troupeaux. Les ministres qui ont bon flair multiplient leurs efforts de ce côté. Ils y ont un évêque que nous allons retrouver au fort Vermillon à la tête d'un établissement prospère.

4° *Saint-Henri* est situé près du fort Vermillon à 300 et quelques milles de Dunvegan. Les RR. PP. Joussard et Dupin y résident et les FF. Reynier et Debs leur prêtent un généreux concours. La fertilité du sol a décidé plusieurs anciens engagés de la Compagnie à s'y fixer, et ils font dans la culture et l'élevage des troupeaux de rapides progrès. L'élément protestant y coudoie l'élément catholique. Bien que celui-ci prédomine numériquement, celui-là l'emporte par la fortune et les moyens d'action. L'évêque anglican d'Athabaska demeure là, et assisté de ministres et de maîtres d'école avec renfort de machines à vapeur, de scies et de moulins à farine, il est à la tête d'un vaste établissement. C'est assez dire que nos Pères ont là aussi une lutte continuelle à soutenir; mais Dieu leur fait la grâce de maintenir leur courage à la hauteur des difficultés. Je crains seulement que le P. Joussard ne dépasse la mesure de ses forces. Il a dû construire une nouvelle résidence avec une école, et les autres travaux réclament non seulement sa direction, mais sa coopération active. Il est chargé de la Mission des Castors et visite, en outre, la rivière au Foin, où bon nombre d'esclaves viennent faire la traite des fourrures. C'est à 200 milles environ du fort Vermillon qu'ils se réunissent, et cette distance occasionne naturellement de longs et pénibles voyages. Le R. P. Dupin fait la classe aux enfants et donne aux Cris le secours de son ministère.

Le cher P. Joussard m'a demandé avec instance un nouveau Frère, et j'ai bien reconnu la légitimité de sa demande. Il s'épuise à la besogne, et le F. Reynier, quoique plein d'ardeur, se fait vieux. Il m'a, de plus, si bien prouvé la nécessité de procurer à Saint-Henri un moulin comme à Saint-Augustin, que je n'ai pu me tirer de ses mains qu'à la condition de le satisfaire. Où tout cela va-t-il me mener? Les promesses coûtent peu, sans doute, mais leur réalisation coûtera fort cher. Avant de quitter Saint-Henri, je citerai la manière édifiante dont un pauvre sauvage sortit victorieux d'une controverse dans laquelle l'évêque anglican l'avait engagé. « Un jour, dit-il, étant entré pour affaire chez le bishop, il me reçut fort bien et ne tarda pas à tirer sa Bible et à me plaindre de mon ignorance. Je tirai, moi aussi, mon livre cris que je porte avec moi, et, le lui montrant, je lui dis que je trouvais là une connaissance suffisante de la religion. Il le prit, le regarda et tomba sur le mot Marie. « Voilà, dit-il, en quoi tu es dans l'erreur; « ton livre te fait prier Marie et le mien dit qu'il ne faut « prier que Jésus. » Et il essaya de me prouver que je faisais très mal de prier Marie. « Réponds-moi, lui dis-je : tous « les hommes ont une mère; j'ai la mienne que j'aime; en « as-tu une aussi, toi, ou es-tu venu tout seul sur la terre ? « — Sans doute, répliqua-t-il, je ne suis pas venu au « monde comme un champignon et j'ai une mère comme « les autres. — C'est ce que je pensais, lui dis-je; tu as une « mère et tu l'aimes aussi sans doute. Or, tu sais que « Jésus a Marie pour mère et tu n'oseras pas dire qu'il « n'aime pas sa mère. C'est pourquoi, nous catholiques, « nous croyons qu'il faut prier Jésus d'abord et qu'il faut « prier Marie aussi, car, puisque Jésus aime sa mère, il ne « lui refusera pas les grâces qu'elle demande pour nous ! » Le bishop, ajouta-t-il, demeura sans réplique et c'est

ainsi que je sortis victorieux de la lutte. » Ce brave sauvage était tout fier en me racontant cela l'été dernier, et moi je bénissais Dieu qui met dans le cœur de nos chrétiens de si beaux sentiments et sur leurs lèvres des paroles si naïves et si vraies que les docteurs de l'hérésie ne peuvent les entendre sans être confondus.

Je me suis étendu un peu longuement sur le district de la rivière la Paix, parce que je viens de le visiter et qu'il est moins connu. Je me bornerai à présenter l'état sommaire des autres Missions.

Le district d'Athabaska se compose des Missions de la Nativité, de Notre-Dame des Sept-Douleurs, de Saint-Isodore et de Saint-Joseph.

1° *La Nativité* est une Mission florissante, située près du fort Chipweyan, à l'extrémité ouest du lac Athabaska. Mgr Pascal en était naguère le supérieur; il est remplacé aujourd'hui par le R. P. Le Doussal. Les Frères convers y sont au nombre de six. Ce sont les FF. Schers, Ancel, Hémon, Charbonneau, Leroux, Hoyer. Je ne compte pas le F. Lavoie, qui nous a été prêté temporairement par Mgr Pascal pour des travaux particuliers, dont je dirai un mot plus tard. Les Sœurs Grises ont ici un établissement prospère, où trente-cinq enfants reçoivent tous les soins désirables pour leur éducation et leur instruction. Après la Providence, nos chers Frères sont les pères nourriciers de la Mission ; ils comprennent leur noble tâche et s'y dévouent avec une ardeur admirable. Froid rigoureux, vent glacial, tourbillons de neige, ils bravent tout pour fournir à chacun, petits et grands, les poissons quotidiens.

La population indigène est entièrement catholique, malgré la présence d'un ministre et d'un maître d'école protestants.

Le fort Mac-Murray reçoit annuellement la visite d'un missionnaire de la Nativité.

2° *Notre-Dame des Sept-Douleurs* se trouve près du fort du Fond-du-Lac, à l'extrémité est du lac Athabaska. C'est un établissement très modeste. Le bois de construction y est rare et le bois de chauffage aussi ; il n'est donc pas étonnant que la résidence et la chapelle attenante aient une pauvre apparence. Mais ce n'est pas le beau ni le confortable que vient chercher le missionnaire ; il vient, avant tout, sauver les âmes. Or, la population entière des Mangeurs de caribous est maintenant catholique. Le R. P. de Chambreuil y demeure, en compagnie du R. P. Breynat, qui s'y forme à l'étude de la langue montagnaise et à la vie du nord. En été, ils viendront passer quelques mois avec leurs Frères de la Nativité.

3° *Saint-Isidore* est établi près du fort Smith, au pied des rapides voisins de la rivière au Sel. Pour éviter ces rapides, la Compagnie de la baie d'Hudson a ouvert un chemin de charrettes de 18 milles de long, à chaque extrémité duquel se trouvent les débarcadères des deux steamboats d'Athabaska et de Mackenzie. Le R. P. Laity dessert cette Mission fréquentée par des Montagnais et où quelques métis se sont installés. Ils sont tous catholiques. Le P. Laity vient passer la plus grande partie de l'hiver à la Nativité.

4° *Saint-Joseph* est situé près du fort Résolution, sur le bord du grand lac des Esclaves. Le R. P. Dupire y réside avec le F. Larue. Il y a là aussi un poste du Fond-du-Lac que le missionnaire visite quand la chose lui est possible. Mais il est seul actuellement, et il lui faut non seulement garder son troupeau, mais encore faire l'école régulièrement. C'est qu'il y a là une mission protestante avec un ministre fanatique, enragé de ne pas réussir et

obstinément opiniâtre dans ses attaques contre la foi de nos chrétiens. Contre un pareil ennemi, on ne saurait prendre trop de précautions. Saint-Joseph a besoin d'une nouvelle chapelle, l'ancienne ayant été démolie de fond en comble.

Le district du Mackenzie comprend les Missions de la Providence, de Saint-Michel, du Sacré-Cœur, de Saint-Raphaël et Saint-Paul, de Sainte-Thérèse, de Notre-Dame de Bonne-Espérance et du Saint-Nom-de-Marie.

1° *La Providence,* située sur les bords du Mackenzie, à 40 milles environ du grand lac des Esclaves, est tout à la fois la tête et le cœur de ce district, grâce surtout à son couvent de Sœurs Grises, où les enfants métis des engagés de la Compagnie et un plus grand nombre d'enfants sauvages de toute langue et de toute tribu sont élevés chrétiennement. Leur nombre s'est élevé jusqu'à quarante-cinq et monterait indéfiniment si les moyens de subsistance croissaient parallèlement. La chasse ne compte plus et la pêche subit des variations qui ont obligé de diminuer le nombre des élèves. Le R. P. Lecorre est depuis longtemps supérieur de cette Mission, à laquelle il a voué son zèle et ses talents. Le R. P. Brochu est son compagnon actuel. Les FF. Olivier Carrour, Lorfeuvre, O'Connell, Louis Baudet, Michel et Auclair, qui y travaillent, méritent les éloges que j'ai donnés à nos frères de la Nativité. C'est le même courage et le même dévouement. Quelques familles métisses résident au fort. Les sauvages appartiennent à la tribu des Esclaves et sont, en général, fort apathiques. Une tribu, à laquelle on donne le nom de *Castors*, était réfractaire, retenue loin des Pères par l'influence d'un bourgeois fanatique. Ce bourgeois étant parti, le P. Lecorre vient de m'écrire qu'il a eu la consolation d'incorporer à l'Église quelques

chefs de cette peuplade, qui suivra sans doute l'impulsion donnée. A l'embouchure de la rivière au Foin, se trouve un petit village d'Esclaves que les Pères de la Providence ont à visiter, outre la tribu des Castors dont je viens de parler. Des travaux importants s'imposent à cette Mission. Le couvent des Sœurs menace ruine et il faut en construire un plus vaste que le premier.

2° *Saint-Michel* est situé près du fort Raë, à l'extrémité d'une baie profonde, au nord du grand lac des Esclaves. Les RR. PP. Roure et Ladet y résident et entretiennent la foi dans l'âme des Flancs-de-chien qui peuplent le pays. Les ministres ont essayé, à plusieurs reprises, d'y faire des prosélytes ; ils ont piteusement échoué. Ainsi, grâce à Dieu, les populations des contrées des grands lacs Athabaska et des Esclaves sont exclusivement catholiques. Il nous faut arriver au fort Simpson pour trouver le premier sauvage protestant. J'oubliais de mentionner le F. Josso, qui rend à la Mission Saint-Michel tous les services qu'il peut.

3° *Sacré-Cœur* au fort Simpson. — Le fort Simpson est le quartier général de la Compagnie dans le Mackenzie ; aussi l'évêque anglican y a-t-il établi son siège. Dès le principe, les protestants avaient résolu de se conserver ce poste et l'on nous empêcha longtemps d'y avoir un logis quelconque. Nous ne pouvions y faire que des apparitions, tandis que les ministres y résidaient en permanence. Il n'est donc pas étonnant qu'avec tous leurs moyens d'action ils aient fini par se faire des adhérents et qu'ils soient arrivés à nous enlever à peu près la moitié de la population. C'est même une chose admirable qu'une si grande proportion soit restée catholique. A la fin, cependant, nous réussîmes à nous procurer une résidence au fort Simpson ; un Père put y demeurer la plus grande partie du temps et visiter, en outre, le fort

Wrigley, situé également sur le Mackenzie, à 136 milles du fort Simpson. Ce fort Wrigley a eu des jours prospères et la chasse y était abondante ; mais, depuis plusieurs années, la disette s'y fait périodiquement sentir. J'ai vu, deux années consécutives, les gardiens du poste réduits à manger les fourrures qu'ils avaient achetées des sauvages, dans un autre but sans doute, ou bien arracher avec peine quelques racines et les dévorer pour sauver leur vie. Ce ne sont pas des conditions favorables au succès d'une Mission. Le regretté P. Leconte desservait ces deux postes que la maladie l'a forcé de quitter et qu'il ne reverra plus, hélas ! Ce cher Père parlait très bien l'anglais, ce qui est fort utile au centre commercial du pays ; mais surtout il se distinguait par une connaissance parfaite de l'esclave, qui est la langue des indigènes. Il était, en outre, excellent musicien et il avait acquis une grande habileté dans la charpente et la menuiserie. Il s'est dévoué, il a travaillé, il a souffert sans presque aucune autre compensation en ce monde que le témoignage de sa conscience. Que Dieu lui accorde au moins maintenant rafraîchissement, paix et lumière ! Mais cette mort fait un vide qu'il faut absolument essayer de combler et le plus tôt possible ; c'est pourquoi je demande avec instance un nouveau Père.

4° *Saint-Raphaël* et *Saint-Paul.* — Saint-Raphaël est situé près du fort de Liards, sur la rive droite de la rivière de ce nom. Les Esclaves, les gens de la Montagne et les Nahanés venaient autrefois en grand nombre faire à ce poste la traite de leurs fourrures. De ces tribus, les deux dernières ont presque entièrement été détruites par les maladies et la famine. C'était chez eux qu'on trouvait les meilleurs chrétiens. La foi a sans doute pénétré dans la première tribu, mais la vie chrétienne laisse encore beaucoup à désirer, malgré le zèle du R. P. de

Kérangué, qui dirige cette Mission. Il a, je ne dirai pas pour *socius*, mais pour confrère, le P. Gourdon, dont le séjour habituel est à Saint-Paul, près du fort Nelson. C'est cette station qui a été dévastée, l'été passé, par une inondation sans précédent dans le souvenir des habitants. Tout fut perdu, maison, chapelle, linge, mobilier, livres, etc. Le P. Gourdon, qui se trouvait alors à Saint-Raphaël, connut ce désastre en voyant le tabernacle de sa chapelle entraîné par le courant au milieu d'autres débris. Les sauvages sont Esclaves et Thekenés et laissent beaucoup à désirer. Le F. Marc Le Borgne, plein, lui aussi, de zèle et de dévouement, aide autant qu'il le peut ces pauvres Missions. L'accès en est difficile et dispendieux. En été, il faut dix à douze jours pour aller du fort Simpson au fort de Liards et autant de ce dernier poste au fort Nelson. J'ai appris que les protestants viennent d'envoyer un prédicant dans ces parages.

5° *Sainte-Thérèse*, située près du fort Norman, à l'embouchure de la rivière d'Ours. Cette Mission, suivant les mutations des postes de traite, a été tantôt transportée sur le bord du grand lac d'Ours, tantôt ramenée sur les rives du Mackenzie, où elle est enfin demeurée. Le R. P. Ducot, aidé du cher F. Jean-Marie Baudet, en est chargé depuis longtemps. Il évangélise les sauvages du grand lac d'Ours et les familles qui occupent soit les rives du Mackenzie, soit quelques branches orientales des montagnes Rocheuses. Depuis longtemps, il gémissait de l'isolement auquel il était condamné, et j'ai été heureux de lui adjoindre le R. P. Gouy comme *socius*. Au fort Norman se trouve aussi une mission protestante qui a quelques adeptes parmi les gens du fleuve.

6° *Notre-Dame de Bonne-Espérance* ou *Good Hope* a été jusqu'à ces derniers temps notre poste le plus avancé vers le nord. Le R. P. Seguin l'occupe toujours avec son

vieux compagnon le F. Kearney, deux braves vétérans qui nous donnent à tous le plus bel exemple de courage, de zèle et de persévérance. Voilà plus de trente ans qu'ils travaillent à l'établissement du règne de Dieu dans ces contrées polaires, sans défaillance et sans reproche, l'œil fixé sur l'étoile qui verse dans leur cœur de doux rayons d'espérance. Aussi les Peaux-de-lièvre, gens de la Montagne ou Loucheux, auprès desquels ils ont eu accès, sont-ils gagnés à la foi catholique. Le cher P. Seguin n'est pas seul aujourd'hui. Mgr Clut est allé l'honorer et le réjouir par sa présence durant tout l'hiver et lui a mené le R. P. Audemard pour compagnon.

6° *Mission du Saint-Nom de Marie*, près du fort de Peel's River. — C'est notre dernière station, récemment établie pour l'évangélisation des Loucheux et des Esquimaux. Les RR. PP. Giroux et Lefebvre se consacrent à ce travail avec un entrain et un courage dignes de tout éloge. Le P. Giroux, qui s'occupe des Loucheux, ne manque pas de consolation, car si une partie de cette tribu est malheureusement protestante, la partie catholique est remplie d'une ferveur admirable. Je ne puis en dire autant du P. Lefebvre, qui est chargé des Esquimaux. Il sème dans les larmes et ne voit point encore germer de moisson. Ces chers Pères sont logés dans une pauvre maison faite provisoirement et à la hâte ; mais le provisoire se prolonge, ainsi que les inconvénients et le malaise qui en sont la suite.

Voilà l'état sommaire du vicariat. Je ne puis m'empêcher de publier hautement que tous nos Pères et Frères, à quelques rares exceptions près, sont de dignes ouvriers évangéliques et travaillent avec un zèle et un dévouement admirables à la noble tâche qui leur est confiée, et cela dans des conditions qu'il est impossible de s'imaginer si on ne les connaît par expérience : rigueur

excessive du climat, pauvreté et insuffisance de la nourriture et des approvisionnements, fatigues du corps, soit dans les voyages, soit dans les travaux journaliers, fatigues de l'esprit causées par l'étude de langues barbares ou par des inquiétudes incessantes sur l'avenir des pauvres sauvages et leur malheureux sort auquel on ne voit point de remède; isolement, éloignement prodigieux de tout commerce policé, de toute relation utile ou agréable, etc. Malgré tout cela, nos Pères sont heureux de la part qui leur est échue. Je dis malgré cela, je devrais peut-être dire à cause de cela, car le bon Dieu, voyant en eux une telle abnégation et une vie si remplie de sacrifices, ne leur doit-il pas en quelque sorte la joie de la bonne conscience et cette paix qui surpasse tout sentiment ?

L'entretien de ce vaste vicariat placé dans des conditions exceptionnelles a été de tout temps un problème qui a préoccupé l'esprit et le cœur de Mgr Faraud, et qu'il me reste à résoudre. Je vais exposer mes vues sur cette question et les projets dont l'exécution serait d'une importance majeure, si Dieu permet de les réaliser.

Mgr Faraud avait entrepris d'approvisionner nos Missions par la voie du lac Labiche, et il réussit à faire transporter nos bagages jusqu'au fort Mac-Murray. La Compagnie, qui ne pouvait ni ne voulait s'en charger jusqu'à cet endroit, consentait à les prendre là et à les distribuer dans nos différents établissements. L'âge et les infirmités forcèrent Mgr Faraud à se retirer du lac Labiche, et justement alors la Compagnie ayant adopté une nouvelle voie et complété un service de bateaux à vapeur, consentit à se charger de nos transports. Nous croyions que tout allait se simplifier, mais voici ce qui arriva. Au lieu de baisser, le prix fut élevé d'année en année d'une manière arbitraire. Nos Pères les plus éloi-

gnés en souffraient davantage, et d'eux vint le projet d'organiser nous-mêmes nos transports d'un bout à l'autre du vicariat. Il fallait pour cela se procurer un petit bateau à vapeur, etc. J'étais chargé de communiquer ces plans à Mgr Faraud et de le presser d'y mettre la main. La mort le débarrassa de tant de soucis ; mais, héritier de sa charge, je dus penser à réaliser les vœux de nos Pères auxquels je m'étais associé. Je m'assurai d'abord le concours d'un homme de confiance qui pût entreprendre de transporter jusqu'au lac Athabaska les matériaux d'un steamboat, que nous construirions ensuite sur place. Mon voyage au Canada et en France me permit de recueillir quelques aumônes que je destinai aux frais de l'entreprise. Le R. P. Gendreau, de Montréal, non seulement m'encouragea, mais me prêta le secours de sa bonne volonté et de son expérience. Par sa bienveillante entremise, toutes les machines furent achetées et expédiées jusqu'à Edmonton, d'où elles sont heureusement arrivées ici. Voulant tirer toute l'utilité possible des forces mécaniques dont nous disposons maintenant, nous avons acheté aussi l'outillage complet d'une scierie à vapeur. Dans ce pays où toutes les constructions sont en bois, il nous faut chaque année faire une dépense considérable en madriers, planches ou bardeaux que nous aurons désormais à bon marché. Mgr Pascal a eu la bonté de me prêter le Frère Lavoie qui est très entendu dans tous ces travaux. Grâce à lui, notre scierie à vapeur est déjà montée et fonctionne très bien. Nous avons déjà scié la plus grande partie du bois nécessaire à la construction de notre bateau. Ce petit bâtiment naviguera soit sur le lac, soit sur la rivière Athabaska, depuis le fort Mac-Murray jusqu'au portage du fort Smith. Mais, hélas ! reste le Mackenzie, c'est-à-dire la distance comprise entre le fort Smith et Peel's

River, distance de 1 300 milles anglais. Il faut donc un second bateau qui fasse ce trajet et approvisionne nos Missions échelonnées sur ce parcours.

On trouvera peut-être que c'est se lancer trop loin, et il est temps d'exposer toutes les raisons que nous avons d'entrer dans cette voie. Le tarif exorbitant de la Compagnie n'est pas la seule, en effet. Cette Compagnie nous déclare, en outre, qu'elle ne répond nullement des bagages qui lui sont confiés, et de peur que vous l'oubliez, elle vous dit explicitement : que ces objets soient perdus, gâtés, volés, endommagés, la perte est pour vous seul. De plus, quoique je reconnaisse que les officiers de la Compagnie sont en général bienveillants et serviables pour nos Pères, il n'en est pas moins vrai que nous sommes entièrement à leur merci et que, pour un motif arbitraire, le ravitaillement de nos Missions peut être entravé. Pour prouver que ceci n'est pas une supposition gratuite, l'année dernière, le bourgeois du petit lac des Esclaves refusa de transporter à la rivière la Paix le bagage des Missions, sous prétexte que les Pères de Saint-Bernard avaient eu quelques relations avec un traiteur libre, sans détriment pourtant des intérêts de la Compagnie. Ne doit-on pas conclure de là que si nous pouvons acquérir une honnête indépendance, nous devons au moins essayer de le faire ? Ce n'est pas tout : le bateau de la Compagnie ne visitant qu'une fois en été les postes du Mackenzie inférieur, y fait seulement escale pour déposer son chargement, et repart aussitôt. Comment alors visiter nos Missions pendant les deux ou trois heures d'arrêt qu'on nous laisse ? Vous ne pourrez voir ni les Pères ni les sauvages. Mais si vous possédez vous-mêmes un petit steamboat, vous fixez un rendez-vous aux chrétiens et vous prenez le temps suffisant pour faire une visite utile à tout le monde. Ce sont ces

motifs qui m'ont déterminé à entreprendre la construction d'un second bateau à vapeur pour le Mackenzie. Et en cela, comme je l'ai dit, je ne fais que réaliser un projet conçu par les Pères, qui en avaient le plus grand besoin.

Ceci regarde les deux districts d'Athabaska et du Mackenzie ; quant à la rivière la Paix, la chose est moins difficile, la distance moins grande, les obstacles moins nombreux. Nous avons fait construire une barque qui naviguera entre Athabaska, Landing et Saint-Bernard. De là, un chemin de charrette conduit à la rivière la Paix. La Mission est déjà pourvue d'un nombre suffisant d'animaux et de voitures pour commencer les transports jusqu'à la traverse de la rivière Boucane, où chaque poste viendra prendre ce qui lui est destiné.

En résumé, j'ai donc plusieurs grandes entreprises sur les bras ; non seulement nos deux bateaux à vapeur, mais encore les moulins de Saint-Augustin et de Saint-Henri, mais surtout l'établissement projeté de religieuses à Saint-Bernard, qu'il faudra effectuer à tout prix et le plus tôt possible, sans compter la construction d'une église à Saint-Joseph, la reconstruction du couvent de la Providence qui menace ruine, etc. On peut juger par là des dépenses considérables que tout cela va nécessiter.

Je rappellerai en finissant ce que j'ai mentionné au cours de cette lettre, c'est-à-dire qu'il est urgent de nous envoyer un nouveau Père et deux bons Frères convers avec lesquels, si le bon Dieu nous conserve nos sujets actuels, j'espère que nous pourrons continuer son œuvre pour sa plus grande gloire, le salut des âmes qui nous sont confiées et l'honneur de la Congrégation.

† Émile, o. m. i.
Évêque d'Ibora,
Vicaire apostolique d'Athabaska-Mackenzie.

Rapport sur le vicariat de la Colombie-Britannique. 1893.

Ce vicariat compte trois maisons auxquelles une résidence est attachée et une maison sans résidence. Le personnel se compose de 24 Pères, y compris le vicaire des Missions, de 3 Frères scolastiques, de 14 Frères convers dont 10 à vœux perpétuels et 4 à vœux temporaires. Deux Pères, âgés, infirmes, ne s'occupent plus du ministère et 3 Frères convers à vœux perpétuels sont impotents.

Mentionnons d'abord quelques-uns des principaux événements qui ont eu lieu depuis le dernier Chapitre général; nous énumérerons ensuite les œuvres de chaque maison.

L'automne de 1887 voyait Mgr d'Herbomez revenir du Chapitre, accompagné de 2 Pères canadiens, de 2 Frères scolastiques irlandais, d'un Frère convers à vœux de cinq ans et de quelques postulants convers.

En 1888, le R. P. Horris nous quittait, avec la permission du T. R. Père Général, pour aller demander à l'Irlande, son pays natal, un remède à la maladie de cerveau qui nous inspirait des craintes sérieuses. Qu'il me soit permis de faire connaître à la Congrégation le dévouement de cet excellent Père. Seul à New-Westminster, durant bien des années, il a su faire face à tout. Comme procureur vicarial, il était chargé de l'approvisionnement des résidences ou maisons de l'intérieur du pays; il avait la desserte des Blancs de la ville et des sauvages de la place, binant tous les dimanches. Il était en outre le président du collège-pensionnat de Saint-Louis, où il donnait des classes de français et faisait le catéchisme. Le couvent des Sœurs de Sainte-Anne et leurs pensionnaires, la prison de la ville réclamaient son

ministère. Plusieurs condamnés ont été préparés à la mort et accompagnés par lui à l'échafaud. L'administration des derniers sacrements aux agonisants l'appelait quelquefois à 12 ou 15 milles. Il franchissait cette distance à pied ou en canot, durant la nuit, afin de se trouver le lendemain matin à son poste pour la messe. Jamais une plainte n'est venue sur ses lèvres. Jamais il n'a dit que c'était trop. Il s'est épuisé pour le bien des âmes et pour la Congrégation qu'il aimait plus que lui-même. C'est un excès de labeur qui a amené cet état de maladie dans lequel il va finir ses jours. Aussi ce fut une explosion d'amour de la part de tous les habitants de New-Westminster envers le R. P. Horris à la veille de son départ pour l'Europe. Protestants et catholiques vinrent lui exprimer leur attachement et leur estime et lui présentèrent une bourse de 1 000 dollars, les protestants donnant aussi généreusement que les catholiques. Le R. P. Horris a bien mérité de la Congrégation.

En cette même année 1888, le R. P. Fouquet fut appelé par le T. R. Père Général au vicariat de Saint-Albert. Ce fut en novembre qu'il quitta la Colombie où il avait donné vingt-neuf ans de sa vie au service des âmes et des œuvres du vicariat. Se dépensant sans mesure, il y a fait un grand bien et a été le fondateur d'œuvres restées florissantes. Qu'il reçoive ici toute notre reconnaissance !

En 1889, les Frères scolastiques Walsh et Morgan, ayant fini leur théologie, furent promus à la prêtrise; mais la santé du R. P. Walsh, minée par une douleur de poitrine, ne lui a pas encore permis de se livrer au ministère. Nous avons tout essayé pour le rendre à une meilleure santé, nous l'avons envoyé à Winnipeg où nos Pères lui ont prodigué tous les soins les plus fraternels;

il nous est revenu un peu mieux. Espérons que ce mieux continuera.

Le 26 juin 1889, le R. P. Augier, Célestin, Provincial du Canada, se rendant aux pressantes sollicitations de Mgr d'Herbomez, arrivait à New-Westminster. Son cœur d'Oblat lui faisait franchir avec allégresse les 1 000 lieues qui le séparaient de nous, pour venir prêcher une retraite à ses Frères. Seize Pères et 4 Frères convers lui conserveront toute leur vie la plus affectueuse reconnaissance.

Vers la fin de cette retraite, Mgr Grandin, accompagné du R. P. Lacombe, venait consoler dans ses souffrances le vénérable Pontife de la Colombie, cloué depuis longtemps sur un lit de douleur. Sa Grandeur de Saint-Albert daignait ainsi rehausser par sa présence la célébration du jubilé d'argent des vingt-cinq ans d'épiscopat de de Mgr d'Herbomez et nous aider à témoigner à notre bien-aimé Père et Pontife combien nous compâtissions à ses souffrances et combien tous les membres de sa Congrégation étaient heureux et fiers de la longue et belle carrière qu'il avait parcourue en faisant le bien.

En septembre de cette même année, partait pour le Canada le Père qu'on regardait comme le pilier des œuvres du vicariat. Nommé recteur de l'Université d'Ottawa, le R. P. Mac-Guckin se rendait au nouveau poste que lui avait assigné le T. R. Père Général. Bien des gens ont reproché à l'administration vicariale d'avoir consenti au départ de cet excellent Père. Sans doute ils ne faisaient pas attention que, dans une famille, les enfants sont quelquefois appelés à faire des sacrifices pour elle. Les membres de l'administration vicariale ne croient avoir fait que leur devoir en se sacrifiant pour le bien général de la Congrégation, d'autant plus que le Canada agissait en véritable frère en mettant deux contre un

pour faire pencher plus généreusement la balance de son côté.

Le 3 juin 1890 fut un jour de deuil pour la Colombie britannique. Mgr d'Herbomez, notre vénéré pasteur et bien-aimé vicaire des Missions, s'endormait doucement dans le Seigneur, après nous avoir édifiés par sa piété, sa patience et sa résignation durant deux ans d'une continuelle souffrance. Le vicariat perdait un guide sûr et éclairé, un vrai père dans son administration, et la Congrégation un de ses fils les plus dévoués. Mgr d'Herbomez avait travaillé quarante ans à faire le bien dans le pays. Il en avait passé trente-six comme vicaire des Missions et vingt-cinq comme évêque vicaire apostolique.

Quatre mois après, le R. P. Baudre suivait Mgr d'Herbomez dans la tombe. Il était âgé de soixante-seize ans dont vingt-huit passés à travailler aux œuvres du vicariat.

Le 2 septembre 1890, le Saint-Père Léon XIII daignait ériger en diocèse le vicariat apostolique de la Colombie. Cette érection est un honneur fait à la Congrégation et une louange pour les missionnaires qui ont défriché ce coin naguère inculte de la vigne du Seigneur.

Pour rendre plus solennelle la publication de la bulle du Saint-Père décrétant l'érection du diocèse de New-Westminster, le R. P. Vicaire des Missions de Saint-Boniface eut la grande bonté de nous céder le R. P. Fox pour prêcher, vers la fin de novembre, dans la cathédrale de New-Westminster, une mission de quinze jours. L'inauguration du nouveau diocèse fut ainsi un événement remarquable au double point de vue spirituel et hiérarchique.

Les années 1891 et 1892 nous enlèvent deux de nos plus anciens missionnaires, les RR. PP. Pandosy et Chirouze *major*. Compagnons du R. P. Ricard, fondateur

des Missions de l'Orégon, ils se sont sacrifiés pendant quarante-cinq ans à christianiser un pays qu'ils ont trouvé en 1847 habité par une population sauvage, infidèle et barbare, à peine connue du monde civilisé.

Passons aux différents établissements du vicariat.

I. *Maison Saint-Charles, à New-Westminster, et résidence Saint-Eugène, à Kootenay.* — Cette maison a pour personnel 6 Pères, 3 Frères scolastiques, 3 Frères convers à vœux perpétuels et 2 Frères convers à vœux temporaires. Elle est aussi la résidence de Mgr le Vicaire des Missions. Les œuvres de cette maison sont très nombreuses et demandent un grand dévouement de la part de ses membres.

1° Le collège Saint-Louis, installé dans une construction en brique et en pierre attenante à la maison de communauté. Au moyen d'une porte qui s'ouvre pour donner vue sur l'autel, les élèves peuvent entendre la messe qui se dit dans la chapelle intérieure de la maison.

Les pensionnaires varient en nombre chaque année. On en a eu jusqu'à 35 à la fois. Ils viennent de tous les points du diocèse. Les externes sont nombreux. Ce collège est une des plus belles œuvres des Oblats dans le pays. Ils y donnent un cours commercial et industriel, ainsi qu'un commencement de cours classique qu'ils espèrent mettre plus tard sur un bon pied. Ils osent même viser à en faire plus tard une succursale de l'Université d'Ottawa. Un Père, en qualité de directeur et de professeur, y consacre toutes ses journées. Malheureusement, les Frères qui l'aident comme professeurs sont trop peu nombreux.

2° La desserte des Blancs de la ville dans la cathédrale, grand nom pour désigner une église en bois qui peut contenir de 600 à 700 personnes. Les exercices d'une paroisse se font chaque jour dans cette église et deux

messes y sont dites le dimanche. Bien des protestants assistent à ces offices. On compte un certain nombre de conversions parmi eux.

3° La visite quotidienne de deux hôpitaux, l'un tenu par les Sœurs de la Providence, tout près de notre maison, et l'autre par des laïques, sous le contrôle de la municipalité. Ce dernier est en dehors de la ville et à vingt minutes de marche de notre maison. Quoique hôpital civil, on y respecte régulièrement la foi des malades. Chacun doit, en entrant, déclarer à quelle religion il appartient et, si sa maladie est sérieuse, le prêtre ou le ministre, selon qu'il y a lieu, en est averti immédiatement.

L'hôpital des Sœurs est ouvert à tout le monde, sans distinction de race ni de religion. Le Père qui en est le chapelain y glane bien des âmes pour le Ciel. Six ou sept Sœurs sont attachées à cet hôpital. Elles reçoivent fidèlement de nos Pères les secours et instructions que réclament des âmes consacrées à Dieu. Elles ont la messe tous les jours de la semaine dans leur oratoire, mais le nombre restreint des prêtres ne nous permet pas de la leur donner le dimanche. Elles doivent se rendre à la cathédrale ce jour-là.

4° L'aumônerie du couvent des Sœurs de Sainte-Anne. Ces bonnes Sœurs font pour les jeunes filles ce que nos Pères font au collège Saint-Louis pour les jeunes garçons. Elles tiennent un externat et un pensionnat très fréquentés. Elles ont la messe tous les jours de la semaine dans leur belle chapelle, mais elles sont obligées, elles aussi, d'aller entendre la messe le dimanche à la cathédrale, avec leurs élèves, comme les Sœurs de la Providence.

5° Le couvent des Sœurs de charité de Notre-Dame du Refuge, situé dans le faubourg est de New-Westminster,

à quinze minutes de notre maison. Ces excellentes Sœurs sont au nombre de 10 professes et 2 novices. Elles tiennent un orphelinat pour la race blanche et un refuge. Le bien qu'elles font est incalculable. Elles donnent un abri à une soixantaine de personnes, orphelines ou jeunes filles sans ressources. Le travail manuel et des quêtes à domicile leur fournissent les moyens de subsistance pour tout le monde.

6° Les galères ou pénitencier de toute la province de la Colombie-Britannique sous le contrôle de la Puissance du Canada. On y réunit tous les malfaiteurs ou criminels qui ont à subir plus de deux ans de détention. Ils sont assez nombreux; à certaines époques, les catholiques s'y élèvent au nombre de 50 et plus. Le gouvernement du Canada a pour principe de réformer ces pauvres galériens par le cœur et la religion. Ils sont traités comme s'ils étaient en famille. Bien logés et bien nourris, ils ne traînent ni la chaîne ni le boulet. On s'efforce de leur faire prendre de bonnes habitudes pendant leur séjour à la prison. Ils y apprennent à lire et à écrire. On leur donne l'occasion de se perfectionner dans la connaissance du métier qui leur plaît davantage. Le prêtre doit s'emparer de leur cœur et raviver les convictions religieuses de chacun par un ministère actif et suivi. On met pour cela une belle chapelle à leur service; le ministre protestant en a une pareille pour ses adeptes. Le gouvernement donne un modique salaire à l'aumônier, mais, en retour, celui-ci doit exercer pour les galériens l'office d'un curé de paroisse. Il doit dire la messe tous les dimanches dans la chapelle de la prison, y donner l'instruction religieuse plusieurs fois par semaine et y entendre les confessions tous les samedis, car le règlement porte que chaque galérien doit aller ouvrir son cœur au prêtre tous les mois et lui demander les consolations de la religion.

7° Le service paroissial des sauvages dans une église séparée, église Saint-Charles. Cette église a été construite grâce à des souscriptions données par les plus fervents des sauvages convertis. Si, en hiver, l'assistance n'est pas très nombreuse, parce qu'alors la plupart des sauvages vivent sur leurs terres, l'été, par contre, amène une affluence considérable. Ils viennent travailler pour les Blancs et se procurer ainsi ce dont ils ont besoin pour leurs maisons et leurs familles. On en compte alors plus de 1000 aux offices du dimanche. Aussi fait-on dans cette église un service paroissial, une messe s'y célèbre chaque dimanche avec la bénédiction du saint Sacrement dans l'après-midi. Ces Indiens catholiques ont une bonne tenue et sont vêtus comme les Blancs. Très assidus aux offices, ils y viennent de 8 à 10 milles à la ronde. C'est une grande consolation de les voir si pieux, si religieux et d'une conduite admirable.

8° La prison de la ville où sont détenus tous les criminels dont la sentence ne porte pas deux ans de peine. Nos Pères s'y rendent même en dehors du dimanche. Il s'y trouve toujours un certain nombre de catholiques et c'est le temps de la grâce pour eux. Ils reconnaissent alors que c'est par la négligence des pratiques de leur religion qu'ils sont descendus si bas; ils écoutent docilement les avis de leur Père spirituel. Le missionnaire se trouve là le père des pauvres. De temps à autre, il a aussi à préparer à la mort des meurtriers qu'il accompagne à l'échafaud.

9° L'asile des fous pour la province. C'est une institution tenue aux frais du gouvernement provincial et par des laïques nommés par lui. Nos Pères y sont toujours les bienvenus et sont reçus par les gardiens avec politesse et cordialité. C'est une œuvre de miséricorde qu'exerce le missionnaire et presque toujours il a la consolation de

voir ses catholiques recouvrer, à l'article de la mort, assez de lucidité d'esprit pour pouvoir se rendre compte d'eux-mêmes et recevoir les derniers sacrements dans de bonnes dispositions.

10° La chapelle Sainte-Thérèse, dans la partie occidentale de New-Westminster. C'est un faubourg qui commence à se former. On y a construit sur un terrain appartenant à la Congrégation une modeste chapelle pour y réunir les enfants catholiques du quartier et leur faire le catéchisme, surtout le dimanche dans l'après-midi.

11° Visites mensuelles à quatre colonies de Blancs dans la banlieue de New-Westminster, c'est-à-dire à 10, 12 et 18 milles de distance. Trois de ces colonies ont leur chapelle ; la quatrième prend les moyens de construire aussi la sienne. Sachant d'avance à quel dimanche du mois le prêtre sera à leur église, les gens s'y rendent pour les offices et, pour s'approcher des Sacrements, franchissent quelquefois pour cela une distance de 6 à 7 milles. Le Père chargé de cette œuvre a bien des difficultés à surmonter et n'a guère de relâche dans son ministère. Il doit passer un temps considérable à instruire les enfants par petites bandes, visiter les malades qui n'ont pu venir à l'église. Mais les consolations qu'il éprouve en voyant l'empressement et la docilité de ces colons lui font oublier ces peines.

12° Quoique les œuvres de la maison Saint-Charles fussent nombreuses et absorbantes pour six Pères, dont un infirme, ils ont néanmoins su trouver du temps pour prêcher quelques retraites générales aux religieuses des diocèses voisins, sans compter les retraites prêchées aux communautés établies dans le diocèse, et bien des demandes ont dû être refusées.

II. *Résidence Saint-Eugène à Kootenay.* — Située au

pied du versant occidental des montagnes Rocheuses, entre le 47e et le 50e degré de latitude et à près de 600 milles de New-Westminster, cette résidence possède une église assez convenable et une modeste maison de communauté que l'on agrandit en ce moment. Le personnel se compose de 2 Pères et de 2 Frères convers. A l'aide d'un moulin construit près de la rivière Sainte-Marie, qui coule le long de la propriété, la résidence convertit en farine le blé récolté par nos Frères, et les bœufs qu'ils élèvent leur fournissent de la viande pour toute l'année. Malgré ces avantages, cette résidence n'a pas encore pu se suffire à elle-même.

Les œuvres de nos Pères dans cette résidence sont :

1° Le ministère paroissial de 400 ou 500 sauvages de la tribu Kootenay, tous chrétiens aujourd'hui et vivant dans des bâtisses construites par eux à la manière des Blancs sur l'extrémité du terrain de la Mission et près de l'église. De là, ils commencent à cultiver sur la réserve que le gouvernement leur a donnée tout à côté de notre terrain, et séparée seulement par la rivière Sainte-Marie.

2° L'aumônerie de l'école industrielle et agricole que le gouvernement fédéral a construite sur un terrain à lui et contigu à notre propriété. Les Sœurs de la Providence ont l'entière direction de cette école. Le gouvernement leur alloue annuellement 130 dollars par tête pour 50 enfants issus de parents sauvages ; 25 garçons et 25 filles occupent deux loçaux séparés; seule la salle à manger est commune à tout l'établissement. Les Sœurs doivent nourrir, vêtir, entretenir tous ces enfants et faire apprendre quelque métier aux garçons, en dehors de l'agriculture. Quatre Sœurs font actuellement marcher cette institution, avec le concours d'un homme qui reste avec les garçons, les surveille et leur apprend à travailler. Les Pères

de la résidence n'ont à s'occuper que du spirituel de l'établissement.

3° La visite de trois bandes de sauvages dont le village ou réserve se trouve, l'un à 80 milles au nord, l'autre à 150 milles au sud-est et le troisième à 140 milles au sud-ouest de la résidence. Ces visites durent de six à douze jours et sont en forme de missions avec leurs exercices variés.

4° La visite des émigrants européens qui se sont établis dans le pays ou qui courent les montagnes pour découvrir des mines de différents métaux dont ils reconnaissent çà et là les indices. En ce moment, des centaines d'Européens se portent sur les bords du lac Kootenay, où l'on prétend avoir découvert plusieurs mines d'une grande richesse. Jusqu'ici nos Pères de Kootenay n'ont pu faire chaque année qu'une courte apparition sur ce lac, isolé au milieu des montagnes. Si les mines dont on parle sont bonnes et que la population blanche s'y fixe, ce sera un surcroît de travail pour nos Pères de Kootenay, et ils auront le droit de demander du renfort. Le district Kootenay ne tardera pas, du reste, à prendre une grande importance, car une branche du chemin de fer canadien va le traverser de l'est à l'ouest en passant tout près de la résidence de nos Pères.

Les sauvages de ce district, sans être aussi aimables, aussi polis et civilisés que ceux des autres parties de la Colombie, ne leur cèdent en rien pour l'amour de la prière, la bonne conduite et la pratique de la religion; ils donnent de bien grandes consolations à leur missionnaire.

III. *La maison Sainte-Marie à Matsqui.* — Cette maison n'a pas de résidence dépendant d'elle. Elle est située sur les bords du Fraser à environ 35 milles au nord-est de New-Westminster. Elle se compose de 4 Pères,

de 1 Frère enseignant et de 3 autres Frères convers. Sainte-Marie fut la place choisie en 1862, comme l'endroit le plus favorable pour évangéliser les sauvages de quatre tribus différentes qui y venaient à tour de rôle se faire instruire des vérités de la religion. Comme par le passé, le ministère de cette maison s'exerce principalement auprès des sauvages.

1° L'éducation de la jeunesse des deux sexes issue de parents indigènes. A cet effet, on a fait construire à Sainte-Marie deux belles maisons séparées l'une de l'autre par une assez grande distance, et entre lesquelles se trouve l'église paroissiale, fréquentée chaque dimanche par les sauvages des environs.

Ces maisons-pensionnats peuvent loger près de 50 enfants chacune. La première est pour les garçons sous la conduite de nos Pères et Frères. L'autre est pour les filles sauvages sous le contrôle de 4 Religieuses de la Congrégation des Sœurs de Sainte-Anne, auxquelles nous offrons une rémunération pour les soins et l'éducation qu'elles donnent à ces filles.

C'est la maison qui pourvoit aux dépenses de ces deux établissements. Le gouvernement fédéral ne nous a alloué jusqu'ici que 500 dollars par an. La Propagation de la foi seule nous met à même de faire cette œuvre de civilisation. Nous n'avons actuellement que 50 enfants, nos moyens ne nous permettant pas d'en recevoir davantage. Nous nous voyons forcés d'en augmenter le nombre jusqu'à la centaine, parce que les ministres protestants font cette année des pieds et des mains pour attirer à leurs écoles gratuites les enfants de nos néophytes indigènes.

Cet établissement d'éducation nécessite un personnel enseignant assez considérable. Outre l'instituteur qui est un de nos Frères, nous avons 1 maître cordonnier, 1 maître charpentier, 1 maître forgeron, 3 de nos Frères

convers sont les maîtres fermiers. Nous avons encore un brave Irlandais, excellent maître de musique instrumentale, qui est venu se joindre volontairement à nous, auquel nous donnons seulement la nourriture et l'entretien. Avec nos jeunes élèves, il a formé une fanfare qui s'est acquis une grande réputation dans les villes de New-Westminster et de Vancouver.

En somme, cette œuvre marche bien et fait honneur à l'Église et à notre Congrégation.

2° L'évangélisation de sept tribus sauvages vivant sur leurs réserves respectives à de grandes distances les unes des autres. Chaque tribu se trouve divisée en plusieurs villages. Deux Pères se dévouent à ce genre de ministère. Ils se partagent les cinquante-cinq villages qui se trouvent sur un rayon de 300 milles et donnent à chaque village une dizaine de jours de mission. De retour à la maison, ils n'ont que quelques jours à passer en communauté ; le village évangélisé en premier lieu est déjà resté quatre mois sans voir le prêtre et on l'attend avec impatience. Ces bons néophytes reçoivent le prêtre chez eux avec la joie d'enfants qui aiment tendrement leur Père. Ils franchissent quelquefois de grandes distances pour aller se procurer, dans les magasins des Blancs, la nourriture qu'ils savent convenir à l'état de santé de leur missionnaire ; ils le conduisent gratuitement et avec honneur d'un village à l'autre, lui procurant ou les canots ou les chevaux nécessaires au voyage.

Je dois dire que nos zélés missionnaires de Sainte-Marie ont travaillé beaucoup pour faire de leurs sauvages de bons et fervents chrétiens, qui ont mis complètement de côté tous les usages et coutumes ou chants d'autrefois, pour prendre les pratiques, coutumes et chants catholiques ; mais ils ont aussi fait de grands efforts, et des efforts continuels, pour pousser leurs sauvages vers

la civilisation. On voit qu'ils ont très bien réussi. Les quatre mille sauvages qui sont sous leur juridiction se font distinguer par une bonne conduite et des progrès étonnants dans la vie civilisée. Leurs villages sont propres, les maisons bien construites comme celles des Blancs, leurs réserves cultivées, avec des jardins d'arbres fruitiers qu'ils ont plantés et qu'ils entourent des mêmes soins que les Blancs donnent aux leurs. Aussi le député surintendant général des affaires indiennes d'Ottawa, dans une de ses visites dans la Colombie-Britannique, disait-il, en ma présence et en présence de plusieurs officiers du gouvernement, que de toutes les réserves des sauvages du Pacifique qu'il avait visitées, celles du bas Fraser étaient les plus avancées dans la civilisation. Et il n'avait pas entendu jouer les fanfares des sept réserves qu'il avait visitées à l'improviste, les jeunes musiciens se trouvant à travailler alors pour les Blancs !

3° Une œuvre plus difficile, c'est la desserte des émigrants de la race européenne qui se sont réunis çà et là dans les endroits plus favorisés de la nature ou qui se trouvent isolés sur la vaste étendue de pays constituant le district de la maison Sainte-Marie. Un Père doit faire pour eux ce qui se fait pour les cinquante-cinq réserves de sauvages. On compte à peu près huit hameaux où quelques Européens catholiques se sont fixés; quatre de ces hameaux possèdent une modeste chapelle, les autres, sous l'impulsion du missionnaire, ne tarderont pas d'en avoir une. Ces émigrants sont si pauvres qu'ils peuvent à peine subvenir aux besoins de leur famille durant les premières années. C'est un travail long et pénible que de remplacer des forêts par des champs productifs. Ce ministère du prêtre a ses difficultés, ses peines morales et physiques, mais il a aussi ses consolations et ses espérances, car ces centres formés de tous

côtés sont les noyaux de paroisses qui seront plus tard florissantes et populeuses.

4° Une des œuvres les plus consolantes de cette maison, ce sont les grandes réunions de sauvages. Elles ont lieu plusieurs fois par an quand elles sont partielles et une fois seulement quand elles sont générales. C'est le grand amour de ces chrétiens pour Notre-Seigneur dans l'Eucharistie qui a donné naissance à ces grandes réunions. Ne pouvant avoir le prêtre chez eux que de loin en loin, ces vrais enfants de Dieu, brûlant du désir de s'unir à Notre-Seigneur par la communion sacramentelle (la spirituelle, ils la font tous les jours et plusieurs fois par jour), accourent à des époques déterminées d'avance pour s'unir à leur Dieu par la communion, et honorer tous ensemble le Divin Sauveur dans son sacrement d'amour par des processions et des cérémonies qu'ils savent rendre imposantes et pleines d'une sainte émotion. Les missionnaires ont alors une semaine de rudes labeurs; ils doivent prêcher en sept ou huit langues différentes et entendre les confessions à plusieurs reprises, car tous les néophytes demandent à communier plusieurs fois pendant la semaine, parce qu'ils devront rester plusieurs mois sans revoir le prêtre.

IV. *La maison Saint-Joseph à William's Lake.* — Elle est située 300 milles au nord de New-Westminster. Elle a son église, une des plus spacieuses du diocèse, une maison-pensionnat pour garçons attenant à la maison de communauté et une maison-pensionnat pour les filles à une petite distance de la première et tout près de l'église.

De 4 Pères, le personnel s'est réduit à 3, aidés de 1 Frère convers.

1° L'œuvre principale de cette maison est l'évangélisation des sauvages divisés en vingt-deux réserves ou vil-

lages épars çà et là sur un parcours de près de 300 milles du nord au sud, et de plus de 100 milles de l'est à l'ouest. Les sauvages de William's Lake étaient jadis si barbares, si mauvais et si intraitables, qu'en punition de leur inconduite le gouvernement refusa de leur assigner de réserve. Nos Pères les recueillirent sur le terrain de la Mission, les christianisèrent, les civilisèrent et obtinrent ensuite pour eux, du gouvernement, une réserve qu'ils cultivent aujourd'hui aussi bien que les Blancs, leurs voisins, cultivent leurs fermes.

Chacune de ces vingt-deux réserves a aujourd'hui sa chapelle au milieu de la place publique, autour de laquelle sont rangées les habitations faites à la manière des blancs. La prière du matin et du soir se fait régulièrement en commun dans l'église. Ces Indiens sont maintenant tous cultivateurs et tirent du sol une partie de leur nourriture. Au temps des semences, de la fenaison et des récoltes, les jeunes gens de chaque village vont travailler chez les Blancs, leurs voisins, et en reçoivent des gages qui aident à l'entretien de la famille. Ils donnent complète satisfaction à ceux qui les emploient et se servent des machines modernes pour l'agriculture avec autant d'habileté que leurs maîtres.

L'honneur de cette transformation, visible aux yeux de tous les blancs, revient à notre sainte religion. Notre Congrégation doit en être fière, car ce sont ses enfants, les missionnaires Oblats, qui ont su s'emparer du cœur de ces gens, dont le gouvernement ne savait que faire. Avec le temps et une patience admirable et continue, ils ont façonné ces natures fières et sauvages par la douceur, la prédication et les sentiments religieux. Il n'est aucun village qui ne tienne aujourd'hui à se bien conduire. Croirait-on que cette salutaire influence du prêtre sur le sauvage fait la rage de certains émigrants

de race européenne que la bigoterie porte à tout tenter pour la détruire? Jusqu'ici, ils n'ont réussi qu'à mieux resserrer les liens d'affection qui existent entre nos sauvages et leurs missionnaires.

Deux Pères étaient employés pour visiter régulièrement ces vingt-deux villages. A cause des vides que la mort a produits dernièrement dans nos rangs, un seul Père fait aujourd'hui ce travail, en attendant qu'on puisse lui donner de l'aide. Malheureusement, aucune visite n'a pu être faite depuis le mois d'octobre dernier, parce que ce seul missionnaire, le R. P. Lejacq, arrêté lui-même par une maladie des plus dangereuses, s'est vu forcé de descendre à l'hôpital de New-Westminster et d'y rester tout l'hiver pour subir l'opération chirurgicale d'où dépendait sa vie ou sa mort. L'opération a parfaitement réussi. Le R. P. Lejacq a recommencé de célébrer la sainte messe vers le milieu d'avril, et, dans un mois ou deux, il pourra voler au secours de ses bons sauvages, qui ont tant prié pour sa conservation.

2° La seconde œuvre de la maison, c'est l'école industrielle pour les enfants issus de parents sauvages. Reconnaissant notre bonne influence sur les Indiens du district, le gouvernement fédéral nous confia, il y a près de trois ans, l'éducation de la jeunesse sauvage. Il nous donne annuellement 130 dollars par tête pour le logement, la nourriture, le vêtement et l'éducation de vingt-cinq garçons et vingt-cinq filles, à condition que nous nous servirons des bâtisses d'école que nous avions à Saint-Joseph, et que nous donnerons aux garçons la connaissance de deux ou trois métiers, outre l'agriculture. Les filles reçoivent aussi une instruction primaire et sont formées aux travaux d'une femme de ménage. Ces deux écoles, entièrement séparées, sont tout à fait sous le contrôle du Supérieur de la maison ; le gouvernement

ne garde que le droit de visite. Un Père est chargé spécialement de l'enseignement, de la direction et de la surveillance des garçons ; il est aidé, en cela, par un laïque. Les filles sont à la charge d'une bonne matrone, aidée de sa fille, sous la surveillance du R. P. Supérieur, en attendant qu'on puisse avoir des religieuses. L'inspecteur du gouvernement fédéral vient de temps à autre faire passer l'examen. Il s'est montré satisfait et étonné de la bonne tenue, du progrès et de l'excellente conduite des élèves. Les parents sont enchantés de voir leurs enfants élevés par le prêtre avec tant d'attention et d'affection. Dans la visite que j'ai faite à Saint-Joseph, en octobre dernier, j'ai constaté que ces écoles étaient bien tenues.

Ces cinquante enfants, avec le personnel ouvrier de la maison et les blancs, fermiers dans les environs unis aux chrétiens indigènes d'un village situé à 4 milles seulement de la Mission, forment, tous les dimanches, une respectable assistance dans l'église paroissiale.

3° La troisième œuvre du ministère, c'est la desserte ou plutôt la visite à domicile des catholiques de couleur blanche épars çà et là sur la vaste étendue du district. C'est un ministère pénible et quelquefois bien ingrat. Aller seul à des distances considérables pour offrir son ministère à un ou deux habitants, n'ayant pour voisins que des gens sans religion ou étrangers à la nôtre et trouver que ce catholique n'a que faire de votre ministère, quoiqu'il soit enchanté de vous recevoir, ce n'est pas encourageant. Le missionnaire éprouve toujours une vive douleur et une tristesse indicible. Que lui importent une bonne réception et des soins pour le corps ? Ce sont des âmes qu'il cherche. Ce ministère n'est pourtant pas sans consolation. Comme le bon Pasteur, le prêtre ramène au bercail, de temps à autre, quelque brebis per-

duc, et les bonnes familles catholiques le reçoivent comme un envoyé de Dieu. Le plus souvent, ceux qui ne reçoivent le prêtre que comme ami et voyageur se hâtent de le demander quand ils arrivent à l'article de la mort.

4° Le soin du temporel de la maison demande une attention régulière et de tous les instants. Les dépenses des deux écoles industrielles, le matériel et les travaux d'une ferme et des ateliers, la direction des divers employés, car on a un maître forgeron, un maître charpentier et des fermiers pour enseigner les garçons, et, en outre, des ouvriers qu'il faut louer au temps de la fenaison et des récoltes et qui sont quelquefois douze, tout cela demande du R. P. Procureur une activité et un dévouement des plus généreux. Et ce n'est pas le dévouement qui manque au R. P. Procureur de la maison Saint-Joseph ; aussi fait-il mouvoir tout ce monde avec harmonie et au grand profit de l'établissement.

V. *La résidence de Notre-Dame de Bonne-Espérance à Stuart's Lake.* — Située à 300 milles au nord de la maison Saint-Joseph, dont elle dépend, cette résidence a pour objet l'évangélisation de treize réserves de sauvages, sur une étendue de pays ayant plus de 200 milles de long sur 150 milles de large.

Nous avons, à la résidence, une belle et solide église, une maison de communauté pour trois membres et une autre maison spacieuse qui sert de lieu de réunion pour les catéchismes. Ce sont les sauvages qui ont gratuitement coupé et amené sur place les matériaux de toutes ces bâtisses. Ils les ont faites sous la direction du R. P. Blanchet, montrant ainsi qu'ils avaient bien compris et retenu ce que Mgr d'Herbomez, leur évêque, leur avait inculqué, six ans auparavant, sur la manière dont ils devraient traiter le prêtre qu'il leur enverrait.

Nous n'avons là que deux Pères, dont un est âgé de soixante-quinze ans et ne peut plus se livrer au ministère ; il dit la messe, garde l'établissement et tient compagnie à son confrère.

Les treize villages ou réserves se trouvant à de très grandes distances les uns des autres, le missionnaire s'en va de l'un à l'autre, repassant par la résidence toutes les fois qu'il change de direction. Quoique visités à longs intervalles, ces sauvages se maintiennent dans la ferveur. Le chef, aidé des catéchistes que nous formons, continue l'impulsion donnée par le missionnaire et réprime les désordres publics. Ne vivant que de chasse et de pêche, ces indigènes sont à courir de-ci de-là, sur les lacs, les rivières et les montagnes, mais ils reviennent tous au village pour la visite du prêtre, dont l'époque est désignée d'avance et d'un commun accord. Il est de règle que le village le plus près de la résidence a le privilège d'aller prendre le prêtre pour le conduire chez lui et, de là, au village le plus voisin. Le séjour du prêtre dans chaque village ne peut être très long, car il est seul ouvrier actif et il y a treize villages à visiter. Ces bons néophytes ont trouvé un moyen de le posséder plus longtemps à chaque visite. Ils se réunissent trois villages ensemble à un endroit central où ils ont construit une église capable de les contenir et très convenable pour y garder le Saint-Sacrement. Ils y suivent les exercices d'une véritable mission.

Ces sauvages sont peu avancés dans les voies de la civilisation, quoiqu'ils ne souffrent pas de la faim et que la traite des fourrures soit assez productive ; mais ils ne le cèdent en rien, pour leur ferveur et leur bonne conduite, à leurs aînés de la rivière Fraser. Leur amour pour la sainte Eucharistie est plus touchant, même enfantin. Quand ils ne sont pas au catéchisme ou autres

exercices de la Mission, ils restent à l'église en adoration devant le Saint-Sacrement. Des femmes sont toute la journée le balai à la main pour enlever la poussière apportée dans la chapelle par les pieds des adorateurs. Pendant la nuit, des familles entières se lèvent pour venir adorer Notre-Seigneur, et le père de famille lui parle tout haut au nom de ses enfants.

Le pays se prête peu à la culture ; il y gèle plusieurs fois en été. On ne trouve pas d'autres Blancs dans ce district que les employés de la Compagnie de la baie d'Hudson pour la traite des fourrures. Nos Pères y vivent pauvrement, mais les consolations que leur donnent leurs néophytes les dédommagent bien de leur pénurie. Ce ne sont pas les moins heureux de nos missionnaires.

Il n'existe pas un seul sauvage protestant dans le district de Notre-Dame de Bonne-Espérance ni dans celui de la maison Saint-Joseph. Les ministres des sectes dissidentes n'essayent plus de les attaquer ; ils passent près des réserves de ces sauvages sans y entrer.

VI. *La maison Saint-Louis à Kamloops.* — Cette maison se trouve à 250 milles à l'est de New-Westminster et sur la ligne du chemin de fer canadien. Kamloops n'était autrefois qu'un simple poste pour la traite des fourrures; mais depuis la construction du chemin de fer, c'est une petite ville de 1500 âmes, sans compter les Indiens dont la réserve n'est séparée de la ville que par une grande rivière.

Nos Pères ont à Kamloops une belle maison de communauté qui domine la ville. Elle renferme une petite chapelle intérieure où l'on garde la sainte réserve pour la communauté. Contiguë à la maison se trouve une assez belle église qui a coûté 5000 dollars.

Quatre Pères et 2 Frères convers composent le personnel de la maison.

Les œuvres du ministère sont :

1° Le ministère paroissial pour les catholiques de la ville et l'aumônerie du couvent des Sœurs de Sainte-Anne qui tiennent à Kamloops un pensionnat pour les filles et un externat pour les garçons au-dessous de douze ans. Elles enseignent à ces derniers le catéchisme, afin de les préparer à la première communion avant qu'ils aillent travailler pour leur famille.

2° L'école industrielle pour les enfants indiens des deux sexes à 2 milles et demi plus haut que la ville de Kamloops. Cette école comprend deux bâtisses complètement séparées, une pour les filles et l'autre pour les garçons. C'est le gouvernement fédéral qui a lui-même fait ces constructions sur la réserve des Indiens de Kamloops, et c'est lui qui paye le salaire des employés et toutes les dépenses. Poussé par certaines influences du pays, le gouvernement fédéral, tout en reconnaissant que cette école serait dirigée par des catholiques, pour satisfaire aux demandes formelles des sauvages, l'avait confiée, il y a deux ans, à des laïques catholiques. Mais les sauvages entendaient qu'on en donnât la direction au prêtre lui-même, et la direction laïque n'a pu réussir dans sa tâche ; les désertions, le mécontentement des enfants, l'inconduite de certains, ont fait fermer l'institution. Le gouvernement fédéral a pensé n'avoir rien de mieux à faire que de remettre l'école entre les mains de l'évêque catholique, qui en choisirait lui-même le personnel. C'est ainsi qu'à la grande joie de nos sauvages, un de nos Pères a été nommé principal de l'école ; trois Sœurs de Sainte-Anne ont été chargées des filles et un bon catholique des garçons, sous la direction du P. Principal. L'école a été rouverte au 1er avril dernier. Des lettres récentes m'informent que tout va bien.

3° Visite des sauvages sur leurs réserves. Douze vil-

lages d'Indiens, tous catholiques, et dont le plus éloigné se trouve à 137 milles de Kamloops, sont visités à tour de rôle, car un seul missionnaire doit se charger de ce ministère. Chacun de ces villages, à l'exception de deux, possède sa modeste, mais convenable église pour les exercices du culte. Les deux exceptions ne tarderont pas à disparaître, car tout le matériel nécessaire à la construction d'une église est rendu sur place. Une certaine étendue de terrain est occupée par des réserves de sauvages qui se disent protestants, non pas qu'ils le soient de conviction, mais parce qu'ils veulent rester infidèles et garder toutes les pratiques païennes, vivre dans la débauche et la superstition. Le passage du prêtre parmi ces gens, en allant visiter les réserves catholiques ou au retour, a produit une certaine impression en faveur de notre religion, et les solennelles réunions ou pèlerinages de nos fervents sauvages leur ont fait prendre en estime les pratiques de la religion catholique. Il y aurait un bien réel à faire parmi eux actuellement, si nos Pères pouvaient les voir plus souvent, mais ils sont déjà bien surchargés dans leur ministère.

4° La visite des Blancs du district. Un Père s'occupe spécialement de cette œuvre, qui n'est pas des plus faciles. Le missionnaire doit s'arrêter à chacune des trente-six stations du chemin de fer qui se trouvent dans le district confié à la maison Saint-Louis; d'autres Blancs catholiques sont dans les montagnes, occupés soit aux chantiers, soit aux mines qu'on sonde en creusant le sol pour connaître l'épaisseur de la veine métallique. Le missionnaire qui court ainsi après les brebis du Bon Pasteur acquiert beaucoup de mérites et n'est pas sans consolations. Il trouve des hommes de toutes les nations, de toutes les langues; il se fait tout à tous et les confesse comme il peut. Ceux qui sont bien disposés trouvent

toujours le moyen de se faire comprendre en confession. On ne compte qu'une seule église bâtie dans un centre un peu considérable. Là se trouvent un certain nombre de familles résidentes.

L'administration des sacrements aux mourants dans un pays si vaste et où les habitants sont dispersés çà et là demanderait à elle seule un missionnaire. On reçoit quelquefois trois dépêches à la fois et pour des endroits différents. Quand les malades se trouvent aux stations du chemin de fer, on commence par un, puis on revient à l'autre ; mais quand un malade se trouve à 12 ou 15 milles dans les montagnes, la santé de nos Pères en est fortement éprouvée, et leurs autres œuvres en souffrent beaucoup.

VII. *Résidence de l'Immaculée-Conception au lac Okanagan.* — Elle se trouve à 150 milles de la maison de Kamloops dont elle dépend. Son personnel se compose de 3 Pères dont 1 invalide et 1 Frère convers.

Nos Pères ont une bonne maison de communauté à un étage. Elle est grande et bien distribuée : parloir pour les Blancs, parloir séparé pour les sauvages et chapelle intérieure où réside le Saint-Sacrement.

L'église paroissiale est à quelques pas de la maison. C'est le danger du feu qui fait placer ces constructions à une certaine distance, car elles ne sont qu'en bois.

Les œuvres du ministère sont de même nature que dans les autres résidences ou maisons :

1° La desserte des Blancs de la vallée Okanagan, occupée en majorité par des familles catholiques vivant sur des fermes de plus de 320 acres de terre ; ce qui fait que cette population se trouve échelonnée sur une circonférence d'une dizaine de milles. Malgré cette distance, ces chrétiens sont assidus à venir aux offices du dimanche, soit à cheval, soit en voiture.

2° L'évangélisation des sauvages sur leurs réserves ; il y en a dix sur l'étendue du district. La plus éloignée est à 150 milles de la résidence. Tous ces sauvages sont catholiques : ils ont leur église au milieu de leur village et ne demandent que des soins assidus pour devenir de fervents chrétiens. La mort de notre cher P. Pandosy, arrivée dans un de ces villages dès les premiers jours de la mission qu'il était allé donner à ces gens, les a affligés beaucoup et les a laissés sans prêtre pendant quelque temps, à cause de notre impuissance à remplacer immédiatement ce cher défunt.

3° La visite mensuelle ou plutôt quasi-mensuelle de cinq centres de Blancs qui se sont formés dernièrement, la vallée Okanagan étant le jardin de la Colombie. Deux de ces centres ont déjà leur église, un autre travaille à construire la sienne. Les frais se couvrent par souscription. On fait une liste, le nom de l'évêque y paraît pour une certaine somme, on la porte ensuite aux personnes les plus influentes du pays, protestants ou catholiques, qui n'osent pas donner moins que l'évêque, puis on la fait circuler parmi la population et on se trouve avoir une somme capable de faire bâtir les murs d'une modeste église. Pour l'intérieur, on attend à l'année suivante. On fait encore circuler une liste de souscription parmi les catholiques, et les protestants, à part les fanatiques bien entendu, font une nouvelle offrande. Ces chapelles sont ainsi construites sans emprunt ; c'est tout ce qu'il faut pour commencer et en attendant que la population catholique augmente.

En dehors des sauvages dont on a parlé comme ayant été christianisés par nos Pères, il y a sur le littoral du Pacifique, en allant à Alaska, plusieurs tribus sauvages dont la population doit s'élever à 6 000 âmes environ. Ces tribus nous ont échappé parce que nous n'avons pas

eu de missionnaires pour aller rester chez elles et les travailler comme celles de l'intérieur. On leur a bien fait deux ou trois visites, mais visites rapides et faites de loin en loin et dont les bons résultats étaient détruits aussitôt par les ministres de l'erreur, qui ont fini par les gagner et s'en rendre maîtres.

Je puis dire qu'en général l'esprit religieux se conserve parmi nous. On vit en communauté et les missionnaires voyageurs revenant d'une série de visites aux sauvages passent quelque temps à la maison, y vivent de la vie de communauté et de recueillement avant de reprendre leurs visites. Partout on est fidèle à faire les exercices en commun et les retraites mensuelles. Une retraite quasi-générale a lieu tous les ans dans notre maison de New-Westminster, je dis quasi-générale parce qu'un Père doit rester dans chaque maison pour en être le gardien ; mais il a son tour l'année d'après. Ces retraites bien préparées et prêchées par un des nôtres se font avec piété et recueillement. La direction des Supérieurs est reçue avec humilité, docilité et affection, et je dois ajouter que l'esprit de famille règne dans nos relations mutuelles. Je ne veux pas dire que tous soient parfaits, il y a bien parfois une ombre par-ci par-là, mais ce n'est qu'une ombre et elle disparaît vite.

Rapport sur le vicariat de la Saskatchewan.

Le vicariat de la Saskatchewan est de formation récente, et je puis dire le dernier venu de la famille. Encore dans l'enfance, puisqu'il n'est âgé que de trois ans, à peine sait-il bégayer et se mouvoir seul. Les jambes qui le supportent sont faibles et débiles, la tête qui le conduit sans expérience.

A titre de Benjamin, il ose réclamer de sa mère et de

ses frères qu'il aime beaucoup, le sourire de l'indulgence et l'œil compatissant qui se ferme sur les nombreuses imperfections du premier âge.

Personne ici n'ignore que le vicariat dont nous allons parler et que nous allons parcourir très rapidement pour y saluer les missionnaires Oblats, Pères et Frères, qui le fécondent de leurs travaux et de leurs peines, je voudrais dire de leurs sueurs, mais elles y sont rares en hiver ; personne n'ignore que ce vicariat est une partie détachée du diocèse de Saint-Albert. C'est à Sa Grandeur Mgr Grandin que revient, après Dieu, la gloire des œuvres et des Missions qui y sont établies et que la Congrégation et l'Église nous ont confiées depuis 1891.

Pour bien connaître notre vicariat, il ne sera pas inutile d'en donner la délimitation en quelques mots. Lorsqu'on est parti de Saint-Boniface, où réside le métropolitain, et que, laissant le Manitoba, la vapeur vous promène à travers les prairies sans horizon, on laisse au bout de trente heures le district Assiniboia et l'on entre dans celui de la Saskatchewan par le 52e degré de latitude ; c'est le sud-ouest du vicariat. A l'est, où l'on va en suivant la rivière Nelson, nous serons arrêtés par la mer de la baie d'Hudson que nous côtoyons jusqu'à l'extrême nord. A l'ouest, le 109e degré de longitude nous sépare du diocèse de Saint-Albert dont nous sommes l'enfant, et nous gardons ce degré jusqu'à la rencontre des hautes Terres, *high Lands*, nous dit la carte, et abandonnant alors ce 109e degré, nous allons saisir le 110e degré que nous garderons et avec lui nous irons mourir au pôle glacial.

Ce sont bien là, je crois, les limites de ce champ qu'il s'agit de cultiver. La population est peu nombreuse, à peine 20000 habitants, et cela se conçoit quand on a une idée des rigueurs du climat et quand on pense aux

maigres ressources de ces immenses contrées du Nord américain. Il sera donc bien vrai de dire que ces peuples sont les plus pauvres et les plus malheureux de la terre, et que Dieu devait les confier à ceux qui ont reçu pour devise : *Evangelizare pauperibus misit me. In verbo autem tuo laxabo rete.*

C'est le 6 octobre 1891 que nous avons fait notre entrée dans ce nouveau champ hérissé de ronces et d'épines. Les 17 Pères Oblats et les 6 Frères convers qui travaillaient à son défrichement nous ont reçu comme un Père et un Pasteur, et nous avons tâché de leur montrer que c'est à ce titre que nous venions à eux, envoyé par la Congrégation. Les cérémonies de l'installation ont été faites par le R. P. Leduc, vicaire général de Saint-Albert, délégué à cet effet par Mgr Grandin. Le R. P. Leduc devait en même temps mettre la dernière main à la séparation, qui s'est faite, je suis heureux de le dire, avec douceur et charité. Le degré de longitude a marqué les limites et séparé les territoires, mais il n'a pu trancher les liens qui unissent toujours la fille à la mère, et qui sont tous de déférence respectueuse et de cordiale fraternité. Les Oblats missionnaires de la Saskatchewan n'oublieront jamais les bienfaits qu'ils ont reçus de celui qui si longtemps fut pour eux un Pasteur dévoué, un Père tendre, un ami sincère, et qui, nous osons l'attendre de sa bonté, nous continuera l'aumône des conseils de sa longue expérience. Après notre installation et sans perdre de temps, nous avons dû visiter le vicariat, prendre connaissance des œuvres établies, saluer les pasteurs et les brebis, étudier les besoins et les moyens dont nous pourrons disposer pour faire prospérer l'œuvre qui nous est confiée, et dont nous devons donner connaissance à cette auguste assemblée.

Le rapport de notre première visite pastorale, que les

annales de la famille ont publié, a porté à la connaissance des Pères du Chapitre le détail de nos épreuves comme celui de nos espérances. Pour ne pas nous redire et faciliter ce travail, nous diviserons le vicariat en quatre districts : 1° Prince-Albert, 2° Battleford, 3° Ile-à-la-Crosse, 4° Cumberland.

Le district de *Prince-Albert* est formé de la maison de Prince-Albert. Nous l'appelons ainsi quoiqu'elle n'ait pas le nombre de sujets voulu pour constituer une maison, mais parce qu'elle est la résidence du vicaire. Viennent ensuite les résidences de Saint-Louis de Langevin, de Saint-Antoine, du Saint-Cœur-de-Marie, de Saint-Laurent-Grandin et de Notre-Dame de Pontmain.

Prince-Albert est une petite ville naissante, sise sur les rives de la Saskatchewan, branche nord. On y compte environ 1 800 habitants, dont 350 catholiques. Une voie ferrée y aboutit depuis bientôt quatre ans, et cette voie de communication rapide avec le monde civilisé est la cause de son prompt développement. Au point de vue commercial et par sa position géographique, Prince-Albert, nous disent les connaisseurs, doit nécessairement obtenir une place avantageuse sur les cartes des vastes territoires du Nord-Ouest.

Notre population catholique est un composé de métis, de Canadiens, d'Irlandais, de Français et d'Allemands. Le nombre des fidèles ne pouvant plus trouver place dans le modeste oratoire, nous avons tout de suite compris l'urgente nécessité d'une église plus grande et plus digne. La première pierre en a été posée le 22 mai 1892, et à Noël de la même année nous avons eu la joie d'inaugurer le nouvel édifice. Cette église, à laquelle on donne le titre pompeux de cathédrale, n'est ni riche ni bien vaste ; elle peut contenir 500 fidèles et même 600 au

besoin. Le plan, exécuté en partie seulement, s'achèvera plus tard, quand la population l'exigera et surtout quand elle aura le moyen de nous venir en aide. Nous eussions désiré mieux, mais s'il est difficile de voler sans ailes, on peut dire qu'il est difficile pour nous de construire sans argent. Prendre un sou de l'allocation qui nous est faite pour l'œuvre de la Propagation de la foi, c'est ôter le pain de la bouche de nos pauvres missionnaires du nord du vicariat; emprunter, c'est se jeter infailliblement dans l'abîme au premier pas, car chez nous les revenus n'existent pas ou sont très minimes. Loterie, bazars, charités, dons que la Providence de Dieu nous a envoyés par l'entremise du Sacré-Cœur de Jésus, qui est le titulaire de l'église, tels sont les moyens que nous avons dû employer pour payer la plus grosse part de cette modeste église qui nous coûte 7 000 livres sterling ou 35 000 francs. Nous comptons encore sur la divine Providence pour solder le reste. Un presbytère à côté de l'église s'impose, et c'est là l'objet de nos vœux et le rêve de tous nos instants.

Deux Pères et deux Frères convers constituent, en l'absence du vicaire, tout le personnel de la maison de Prince-Albert. Le service paroissial se fait en anglais et en français. Je désirerais pouvoir dire aussi en allemand, car plusieurs familles intéressantes d'Allemands sont privées d'instruction faute de prêtre parlant leur langue. Visiter les malades d'une paroisse qui mesure 8 lieues d'étendue, faire le catéchisme à nos trois écoles, remplir la charge d'aumônier auprès des Religieuses Fidèles Compagnes de Jésus, se tenir en garde contre les ministres protestants qui fourmillent autour de nous, s'occuper de l'immigration, tenir la procure vicariale, faire les emplettes de nos missionnaires du Nord, surveiller l'achat et l'envoi de leurs marchandises, étudier les langues,

telles sont, outre les devoirs et exercices de la vie religieuse, les occupations des Oblats de Prince-Albert. Le gouvernement fédéral d'Ottawa vient, à notre demande, de voter quelques subsides pour nous permettre d'ouvrir une école industrielle destinée aux sauvages catholiques et infidèles de la Saskatchewan. Il nous faut pousser cette œuvre activement et avec intelligence, car nous en attendons les plus heureux résultats.

Les pouvoirs venus de Rome à la demande de notre bien regretté Père Fabre, et qui constituent, au besoin, la maison de Prince-Albert en maison régulière de noviciat pour le vicariat, nous permettront, nous osons l'espérer, de cueillir un jour quelque fruit de nos pays et d'enrichir notre vicariat, en ouvrant à nos enfants catholiques la porte de la Congrégation.

Saint-Louis de Langevin est une résidence peu ancienne. Le R. P. Lecoq y a construit de ses propres mains une église et un presbytère convenables. Cette Mission est à la veille d'acquérir un grand développement à cause de la fertilité du sol. C'est là que vont s'établir de préférence les colons de langue française qui nous arrivent de France ou du Canada. Le R. P. Lecoq gémit déjà de voir son église trop étroite et d'être sans ressources pour l'agrandir, car ses nouveaux colons ne sont pas encore en mesure de lui venir en aide.

Atteint d'une maladie interne qui le fait souffrir et menace de s'aggraver, ce cher Père a sur les bras environ 80 familles disséminées sur un rayon de 80 milles : à Stony Crick, à Fish Crick, à la rivière Carotte, au fort Lacorne, à la montagne de Bouleau, outre les deux réserves de sauvages Cris qui se trouvent dans sa vaste paroisse et qui restent nécessairement en souffrance.

Ce que je viens de dire de Saint-Louis, je dois le dire,

à proportion gardée, des résidences du Saint-Cœur de Marie, au lac Canard, où se trouve le R. P. Pineau ; de Saint-Antoine, où le vieux Père Moulins exerce le double office de curé et d'instituteur ; de Saint-Laurent, desservi par le R. P. Vachon, aidé du Frère Schmit ; de Notre-Dame de Pontmain, où réside le R. P. Paquette. Ce dernier étend sa sollicitude sur les réserves du lac Maskeg, de Snake Lake, de Sandy Lake, de Devil's Lake et de Shell River, où se forme un beau noyau de paroisses composé de dix-huit familles polonaises catholiques venues des États du Wisconsin.

Le district de *Battleford* est desservi par deux Pères seulement qui se réunissent chaque mois, ce sont les RR. PP. Bigonesse et Cochin.

Le premier, qui est notre seul et unique assistant depuis la mort du regretté P. Fourmond, est chargé de la paroisse de Battleford, du lac Brochet et de la montagne d'Aigle ; le second est le pasteur de toutes les réserves de la rivière Bataille, au nombre de cinq.

Battleford est l'ancienne capitale du gouvernement du Nord-Ouest, qui y établit ses quartiers généraux plusieurs années avant d'aller s'installer à Régina. La population de cette petite ville, comme celle de Prince-Albert, est mélangée. La partie catholique est bien respectable et plus nombreuse qu'à Prince-Albert. L'église de la paroisse est convenable et le presbytère aussi. Il y a une école mixte, bien fréquentée et bien prospère, mais qui sera encore mieux soignée quand les Sœurs de l'Assomption de Nicolet en auront pris la direction.

La mort du R. P. Fourmond étant venue nous priver d'un missionnaire qui n'a jamais été remplacé, nous avons dû retirer le R. P. Vachon de la rivière Bataille pour Saint-Laurent. Ce déplacement, qui s'imposait, a

rendu bien lourd le fardeau que le R. P. Cochin doit porter seul. Ce cher Père est un peu usé par les souffrances physiques et morales qu'il endura, en 1885, lors de la rébellion des métis et des sauvages du pays. Les cinq réserves de Serveet Grass, de Pound Maker, de Little Pine, de Tunder Tchild, de Moosomin, séparées par des distances de 12, 20, 22 et 40 milles, le voient tour à tour à n'importe quelle saison de l'année.

Ces voyages continuels, la rivière Bataille à traverser, dont les eaux sont une barrière parfois dangereuse à franchir, le fanatisme des ministres protestants qui font des efforts considérables pour se rendre maîtres de la place, le peu de ferveur de ces Cris nés d'hier au catholicisme, les ressources trop minimes, tout conspire contre nous, et il faut avouer que la position est pénible et que l'on se demanderait parfois si nous n'aurons pas la honte et la douleur de laisser dire que nous avons battu en retraite et plié devant l'ennemi. Dans sa douleur, le R. P. Cochin vient de m'adresser le récit long et détaillé de sa longue captivité durant la rébellion de 1885. Le désir de ce bon Père serait de voir le travail de ses veilles corrigé par une main charitable, imprimé et vendu ensuite, avec l'agrément de ses supérieurs, au bénéfice de ses pauvres et malheureuses Missions.

Tous les pays et postes que nous venons de parcourir se trouvent dans les zones tempérées de la Saskatchewan et, partant, dans la partie colonisable du vicariat. Nous soupirons après le jour où les peuplades qui l'habitent, groupées et divisées en paroisses, auront le moyen de donner la vie matérielle à leurs pasteurs, afin que le vicaire puisse subvenir plus efficacement au soutien et au développement des Missions sauvages du nord du vicariat, dont nous allons dire un mot.

Le district de l'Ile-à-la-Crosse comprend les Missions

Saint-Jean-Baptiste, Saint-Julien et Sainte-Marguerite-Marie.

Saint-Jean-Baptiste est le point central où doivent se réunir autour du R. P. Rapet, leur directeur de district, les RR. PP. Teston et Pénard. Le premier dessert la Mission Saint-Julien au lac Vert, où est sa pauvre et modeste résidence, bien primitive et qui ne l'expose pas à manquer à son vœu de pauvreté par le luxe et l'opulence. Il est, lui aussi, curé et instituteur à la fois, pour pouvoir obtenir quelques secours du gouvernement. Le cher Père profite de ses vacances de Noël et de Pâques pour se récréer en allant exercer le ministère aux deux réserves du lac Poule-d'eau et du lac la Prairie, où l'on se plaint sans cesse de ses trop courtes et trop rares visites.

Le R. P. Pénard laisse à son tour le foyer principal pour aller satisfaire ses chers néophytes du portage la Loche. La distance est grande et le voyage bien dangereux, à cause des grands lacs à traverser et des nombreux rapides à franchir. Il n'y a que l'amour des âmes qui puisse nous faire faire de semblables voyages; mais, une fois arrivés, nous sommes là au milieu de bonnes âmes qui, comme toutes celles de ce district, n'ont jamais connu le poison de l'hérésie. Partout ici les sauvages sont baptisés, convertis et je dirai même civilisés. Les missionnaires goûtent de nombreuses consolations, qui sont une douce et belle compensation aux grandes épreuves auxquelles ils sont assujettis et qui ne diffèrent en rien des rudes privations qu'endurent nos Frères du Mackenzie.

Ma visite à la Mission Saint-Jean-Baptiste, il y aura bientôt un an, ne s'effacera pas sitôt de mes souvenirs. J'ai versé des larmes de joie en abordant, pour la première fois, sur le rivage de cette belle Mission. Environ huit cents sauvages, Montagnais ou Cris, acclamant leur

premier pasteur, tombèrent à genoux pour recevoir sa bénédiction. Leur piété, leur empressement et leur fidélité à leurs devoirs religieux est ce que j'ai vu de mieux parmi les sauvages, depuis que je les connais.

Un bel établissement, déjà ancien, de Sœurs de Charité, dites *Sœurs Grises de Montréal*, contient un orphelinat, qui est tout à la fois école et hôpital et qui donne pleine satisfaction. La prière, l'exemple et les bonnes leçons de ces saintes filles du bon Dieu attirent sur cette Mission et sur tout le district les plus riches bénédictions. J'appelle cette Mission la *perle du vicariat ;* mais il faut ajouter que c'est une perle précieuse et qui coûte cher au vicaire. Trois bons Frères convers, dont deux à vœux perpétuels, sont employés dans cette Mission. Ils rendent d'immenses services dans un pays où il faut tout créer et tout savoir faire, et je dois dire que, malgré leurs nombreuses occupations à la maison, ils sont réguliers comme dans un noviciat. Le R. P. Rapet est l'âme de ce district.

Dans le district de *Cumberland*, je réunis les résidences de Saint-Pierre au lac Caribou, de Sainte-Gertrude au lac Pélican, de Saint-Joseph au lac Cumberland et j'ajoute l'Assomption à Nelson River. Ces différentes Missions sont séparées les unes des autres par des distances de 150, 175 et 300 milles. On va par des chemins qui n'en sont pas et qui allongent les milles.

La Mission Saint-Pierre est la seule que je n'ai pu visiter dans ma visite pastorale, aussi je n'ai pas encore eu le plaisir de voir et d'embrasser le R. P. Ancel et le F. Guillet, les deux chers et dignes compagnons du R. P. Gasté, leur directeur. Le R. P. Gasté, qui est ici membre de ce Chapitre, pourrait seul nous donner la juste mesure du bien qu'il a fait dans cette Mission

depuis plus de trente ans qu'il s'y dépense au milieu de ses chers et nombreux Montagnais; il nous dirait aussi au prix de quelles privations, de quelles souffrances et de quelles peines il est parvenu, avec la grâce de Dieu, à faire de ces pauvres enfants des bois un troupeau fidèle. Le cher Père me parle souvent des Esquimaux de Churchill et désirerait un jeune missionnaire, plein d'ardeur et de mémoire pour apprendre leur langue et travailler à leur salut; mais hélas! quand le pourrons-nous donner ce missionnaire? Les deux Pères sont aidés et servis au temporel par le Frère Guillet dont le dévouement est sans mesure, mais dont les forces s'usent rapidement. Le R. P. Gasté partira de France pour ne plus revenir peut-être, mais il partira le cœur content, j'en suis persuadé, si nos vénérés Supérieurs daignent lui accorder un Frère destiné à relever le premier qui est à la veille de déposer les armes. Je souhaite de tout cœur que ce secours lui soit accordé comme son bâton de vieillesse et son ange consolateur. La Mission Saint-Pierre est le poste le plus reculé du vicariat et le plus méritoire par conséquent. Les nouvelles de la double famille n'y arrivent que rarement et longtemps après les événements. Il nous faut avoir un faible pour nos frères les plus malheureux et une parole affectueuse pour nos enfants les plus infortunés; dans tous les cas, le divin Rémunérateur saura donner à leur couronne un éclat tout particulier.

Au lac Pélican, le R. P. Bonald, épuisé et vieux avant le temps, est, par excellence, l'apôtre des montagnes du Cumberland. Ce cher Père a réussi à former, en l'arrachant au protestantisme et à l'infidélité, une chrétienté modèle. Les ministres le redoutent. Apôtre infatigable, il a visité et créé des chrétientés jusqu'au fort Nelson à 300 milles du lac Pélican. Son zèle et son amour pour

ses chers Indiens ne lui laissent aucun repos. Ne pouvant suffire seul à la besogne dans ces vastes pays et voyant les forces s'en aller, il ne cesse de demander un compagnon dans ses lettres, compagnon qu'il formerait avant de mourir et qui le tirerait de son trop long isolement. J'avoue que ses cris réitérés m'ont souvent percé le cœur et fait verser des larmes.

Le R. P. Charlebois réside, de son côté, à la Mission Saint-Joseph du Cumberland, où il fait le bien et où il est aimé. Il laisse de temps à autre Saint-Joseph pour aller visiter ses Missions du Pas, du Grand-Rapide, de la montagne d'Orignal, de Norway-House, et pour aller saluer son cher aîné le R. P. Bonald, qui lui fait part de ses peines et de ses consolations: mais hélas! pour avoir cette joie de famille, il lui faut parcourir la distance de 160 milles.

Les Missions de ce district, immense comme étendue, sont bien pénibles comme on peut le constater. Tout ici entrave encore le progrès du bien ; les grandes distances, le défaut de moyens de communication, le petit nombre de résidences de missionnaires, la pauvreté du pays qui n'offre pour ainsi dire aucune ressource, si ce n'est le poisson et la viande de l'élan et de l'ours qu'il faut acheter si on ne peut soi-même faire la chasse, le grand nombre de camps sauvages devenus protestants faute de prêtres et pleins de préjugés. En réfléchissant à tous ces obstacles, ici, comme à la rivière Bataille, on serait tenté de se demander parfois s'il ne serait pas sage de tout abandonner. Mais cette pensée est le fruit de la lâcheté et du découragement. Si les apôtres en avaient agi ainsi, nous serions encore païens. Nos chers missionnaires n'ont pas dégénéré. Ils sont prêts à tous les déboires et à tous les sacrifices, mais il y en a un qu'ils ne savent pas accepter, c'est celui de l'isolement à la fin de leur car-

rière. Avouons qu'il n'est pas agréable d'être malade et de n'avoir pour infirmier que le sauvage ingrat et qu'il est encore plus dur de mourir dans l'abandon! Voilà pourquoi nous regardons comme un devoir pour nous, devenu leur Père et leur Pasteur, de plaider leur cause auprès de nos supérieurs. Bien des demandes ont été faites. De tous côtés on a exposé des besoins et nous venons les derniers; avons-nous quelque espoir d'être exaucés? Les sujets sont si utiles ailleurs. Nous l'avouons, nos Missions ne sont pas peuplées et nos pauvres missionnaires ne font que glaner des épis tandis que leurs Frères mieux partagés sont en mesure de cueillir et d'offrir des gerbes grosses et abondantes. Si Dieu ne faisait attention qu'au nombre d'âmes converties, notre part serait minime dans le ciel; mais c'est un Dieu juste et bon, rémunérateur du zèle, de l'abnégation et de la bonne volonté.

Le R. P. Provincial du Nord nous a donné trois Frères convers à l'occasion du voyage de Mgr Grouard revenant d'Europe. Ce renfort a été bien apprécié et je tiens à offrir à ce bon Père mes meilleurs remerciements. Nous avons depuis perdu le bon vieux Frère Renault, qui nous a laissés pour un monde meilleur, après nous avoir édifiés jusqu'à son dernier soupir par son bon esprit religieux, son attachement à la famille, un zèle et un dévouement exemplaires. Aujourd'hui, nous comptons dans le vicariat 16 Pères Oblats missionnaires et 10 Frères convers dont 4 à vœux perpétuels.

Tels sont les faits et les réflexions que j'ai cru devoir grouper, dans ce rapport, pour permettre à ce vénérable Chapitre d'apprécier l'état du vicariat de la Saskatchewan. Espérons qu'avec la grâce de Dieu et la protection de Marie-Immaculée l'enfant grandira, se fortifiera et fera la consolation de sa mère la Congrégation.

VARIÉTÉS

MONSEIGNEUR JOULAIN

ÉVÊQUE DE JAFFNA

Par bref en date du 20 juillet, le Souverain Pontife a nommé le R. P. Joulain évêque de Jaffna, en remplacement de Mgr Mélizan, transféré au siège archiépiscopal de Colombo.

Le nouvel évêque est né, le 24 septembre 1852, à Saint-Romans-les-Melle, diocèse de Poitiers. Dernier enfant d'une famille qui en comptait dix, il fut comme la dîme offerte au Seigneur par des parents chrétiens. D'abord élève au collège de Saint-Hilaire de Niort, puis au petit séminaire de Montmorillon, il entra au grand séminaire de Poitiers sous le patronage de Mgr de Ségur, qui l'avait pris en particulière estime et affection.

Ordonné prêtre le 22 mai 1875, l'abbé Joulain suivit pendant deux ans les cours de la Faculté de théologie que Mgr Pie avait établie à Poitiers et obtint le diplôme de licencié. Il fut ensuite envoyé comme vicaire à Saint-André de Niort. Mais le ministère paroissial ne suffisait pas aux ardeurs de son zèle ; il aspirait à la vie religieuse et apostolique. Mgr Bonjean, vicaire apostolique de Jaffna, étant venu en France chercher de nouveaux auxiliaires pour sa chère île de Ceylan, le jeune vicaire de Saint-André, qui eut l'occasion de le voir à Niort, s'attacha à lui et le suivit à Jaffna. C'est là qu'il fit ses vœux perpétuels, le 11 juin 1881.

Le soir même de sa profession religieuse, il partait pour l'importante Mission de Kaits, qui ne comprenait alors pas moins de 6 000 chrétiens disséminés dans les petites îles du nord de Ceylan.

En 1883, le départ de Mgr Bonjean et de plusieurs missionnaires pour Colombo ayant nécessité de grands changements à Jaffna, le nouveau vicaire apostolique, Mgr Mélizan, retira le P. Joulain de Kaits et lui donna la charge du célèbre pèlerinage de Sainte-Anne. C'était un poste de confiance, et le P. Joulain y donna la mesure de son zèle et de ses talents d'administrateur. Lorsque, cinq ans plus tard, le vaillant missionnaire, miné par les fièvres paludéennes, dut quitter Sainte-Anne pour un climat plus clément, Mgr Mélizan l'appela près de lui à Jaffna, en fit son conseiller et lui confia la direction du grand et du petit séminaire ainsi que celle des religieuses européennes et indigènes de la ville épiscopale.

En mai 1892, nous le trouvons à Vennapurai, à la tête d'une chrétienté de 10 000 fidèles. C'est là que les suffrages des Pères du vicariat de Jaffna vinrent le chercher pour l'envoyer au Chapitre général de la Congrégation qui devait se tenir en mai 1893. Lorsque Mgr Mélizan, pour obéir à l'ordre du Souverain Pontife, a dû se séparer de cette église de Jaffna à laquelle il avait donné vingt-cinq ans de sa vie de missionnaire, le R. P. Joulain a été choisi pour lui succéder et continuer les belles œuvres qui font de ce diocèse une des plus belles Missions des Indes.

Le nouvel élu a été sacré le 24 août, à Niort, dans la belle église de Saint-André qui eut les prémices de son ministère.

Voici en quels termes *la Semaine religieuse* de Poitiers a rendu compte de cette belle cérémonie :

Les cérémonies de l'Eglise ont le don d'émouvoir les âmes et de susciter dans les cœurs des impressions qui ne s'effacent plus. Qui a vu et suivi les rites de l'ordination sacerdotale, et a pu demeurer insensible? La prostration, les prières solennelles de l'Eglise sur ceux que le Seigneur va investir d'un mystérieux pouvoir, l'imposition des mains par l'évêque entouré de son *presbyterium*, l'effusion de l'huile sainte qui consacre les mains destinées à la plus sublime de toutes les actions ; le sacrifice célébré conjointement avec le pontife, les monitions réitérées du consécrateur, tous ces rites se déroulent en multipliant les enseignements sacrés sous leur mystérieux symbole.

Le sacre de l'évêque est plus majestueux encore. Ce n'est plus un pontife unique qui transmet la plénitude du sacerdoce ; il est assisté de deux autres évêques, devenus les coopérateurs de cette création divine. L'élu, qui a, par son sacerdoce, pouvoir sur le corps réel de Jésus-Christ, va recevoir puissance sur le corps mystique : *Spiritus Sanctus posuit episcopos regere Ecclesiam Dei.* Il est prêtre suprême. Il est docteur, ayant reçu la mission d'enseigner : *Euntes, docete omnes gentes.* Il est l'époux d'une Eglise particulière, à laquelle sa vie est liée pour jamais. Il est le héros chargé de combattre le bon combat du Seigneur, et de donner à tous les soldats de Dieu la force qui les affermit pour la lutte.

Aussi combien les rites déploient de magnificence dans leur imposante lenteur!

Nous pensions à toutes ces choses en assistant de bien près à la touchante cérémonie de jeudi dernier.

Notre cœur était plus ému encore en pensant aux souvenirs d'autrefois, aux liens de cordiale amitié qui rappelaient les jours déjà lointains de notre enfance à Niort; en songeant à la destinée de celui que Dieu s'est choisi parmi les enfants du peuple : *ut collocet eum cum principibus...*

Ite, docete omnes gentes. C'est pour les contrées lointaines et pour les climats torrides de l'Inde que l'élu reçoit sa consécration. Demain, après les joies de cette grande fête, il faudra dire adieu de nouveau à cette église de Saint-André,

qui devient plus chère à son cœur ; devenue non plus seulement le temple des premières années de son sacerdoce, mais l'église des consolations inoubliables et des insignes grandeurs. Il faudra quitter à nouveau, après avoir vu se renouer les liens de vieille amitié, les prêtres et les amis qu'il a été si doux de revoir. Les Eglises de l'Inde, l'Eglise de Jaffna vous attendent, Monseigneur, pour recevoir votre bénédiction paternelle. Les Veddas et les Cinghalais se jetteront à vos pieds avec une foi si vive et une si amoureuse confiance ! Vous-même, vous les aimez tant ! et déjà vous leur dites comme saint Paul : *Os meum patet ad vos.*

Mais pourquoi songer à ce lendemain quand nous avons à rendre compte des si douces joies du présent ? Le sacre de Mgr Joulain a été, avec la consécration de l'église de Saint-André en 1874, une des grandes fêtes religieuses que Niort ait vues dans ce siècle. — Il n'y fut célébré qu'une seule ordination sacerdotale, au Carmel, il y a vingt ans, et c'est tout. Les souvenirs laissés par Mgr Joulain dans la paroisse, les sympathies respectueuses dont les catholiques de Niort entourent NN. SS. les évêques, permettaient d'espérer que la fête serait bien belle. L'attente a été dépassée jeudi dernier. Est-il besoin de dire qu'une foule considérable avait rempli le temple saint ?

L'église, si gracieuse par elle-même, était décorée avec un goût parfait. Les écussons de NN. SS. les évêques, à la suite de celui du Saint-Père et du *Prælatus loci*, alternaient sur les piliers de la grande nef.

Un très nombreux clergé remplissait le chœur et débordait dans la nef. On comptait cent trente prêtres. Nous renonçons à énumérer les chanoines et les prêtres du diocèse. Citons le Révérend Père assistant général des Oblats de Marie Immaculée, et plusieurs prêtres du même Institut. Mgr Juteau assistait à son trône.

Le prélat consécrateur était Mgr Mélizan, métropolitain de Colombo. Sa Grandeur était assistée de Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert au Canada, et de Mgr Catteau, évêque de Luçon.

En voyant le si sympathique archevêque qui a recueilli avec un dévouement si généreux l'héritage du vénéré Mgr Bonjean, dont nous saluons ici la pieuse mémoire, en voyant près de lui, avec le prélat d'une église sœur, placée comme la nôtre sous la garde de saint Hilaire, cet autre évêque qui a blanchi dans les travaux des missions, nous pensions à la belle page consacrée aux vaillants de l'apostolat par Louis Veuillot, à l'époque du concile :

« Nous les voyons, ces héros, ces saints, ces porte-Christ. De loin, dans leur sublime travail, ils nous apparaissent couronnés e toutes les auréoles vraiment augustes que peut conquérir le labeur de la vie. De près comme de loin, ils soutiennent le regard du monde, eux qui se sont éloignés des regards du monde, pour vivre et mourir sous le regard de Dieu. Nous les voyons, nous les admirons. Ils sont la poésie, l'enthousiasme et l'honneur de nos jours abaissés. Ils sont la folie de la croix dans l'humanité appauvrie de cette reine des puissances et des vertus. Ils jettent vers le ciel le parfum de la prière choisie, ils purifient l'air par l'encens du sacrifice suprême. Dieu avance chez les nations à naître sur les traces de leurs pieds saignants. Je plains celui qui ne les a jamais rencontrés. Je plains surtout celui qui a passé près d'eux sans les voir, et sans être averti par les frémissements de son cœur. Leur droiture modeste, leur foi sereine, leur entier désintéressement de toute gloire humaine ajoutent à ce beau rayon que leur met au front le zèle des âmes.

« Et ces hommes à qui l'on a dit de pénétrer dans tous les antres de la férocité, dans toutes les cavernes de la nuit ; ces hommes à qui l'on a assigné pour partage ou les glaces éternelles ou les sables de feu, et la solitude, et la soif, et la faim, et les dérisions, et les supplices, et la mort, et qui sont partis avec joie pour ne revenir jamais, ces hommes-là ne vous semblent pas des évêques?... »

Et le même écrivain citait le mot si juste d'un évêque :

« Ce ne sont pas vos anneaux que je voudrais baiser, ce seraient vos chaussures. »

A neuf heures et demie, les cérémonies commencent. Nous

ne nous arrêterons pas à décrire tous les détails de la fonction sacrée. Après la lecture du *Mandatum apostolicum*, l'élu, entouré des deux évêques qui lui servent de paranymphes, se présente devant le consécrateur afin de prêter serment : serment de garder intacte la foi de l'Eglise qu'il est chargé d'enseigner; serment d'observer les lois et les saints canons; serment d'être bon et miséricordieux pour les pauvres et pour les faibles. Vient ensuite l'examen. L'élu est interrogé sur la doctrine qu'il aura à professer et sur les devoirs qu'il aura à remplir. Le moment solennel approche. L'élu se prosterne ; on chante les litanies des saints. Toute la cour céleste va s'unir à l'Eglise de la terre pour faire descendre sur lui les bénédictions divines. Les évêques se rapprochent, et ensemble lui imposent solennellement les mains : *Accipe Spiritum Sanctum*... — C'est fait! Il est évêque. Les rites complémentaires vont rendre plus sensible la grande grâce. Le saint chrême est répandu sur sa tête afin que le Seigneur soit la force et la vertu de son épiscopat. Son front est ceint de la bandelette qui retient l'huile sainte; il a ses mains consacrées entièrement : elles seront plus fécondes, car, à leur tour, elles transmettront le sacerdoce aux élus de Dieu. On lui met en mains la houlette pastorale, emblème de son autorité douce et paternelle ; au doigt, un anneau qui rappellera toujours son union avec l'Eglise son épouse ; sur sa tête, le casque du salut, afin qu'armé du double Testament, il apparaisse fort et puissant contre les ennemis de la foi. Qu'il est touchant de voir les consécrateurs et le consacré célébrer ensemble le même sacrifice ! Ils partagent la même hostie: ils trempent leurs lèvres au même calice. Bientôt on intronise le consacré sur le siège épiscopal : c'est pour qu'il bénisse ! *Benedicat vos omnipotens Deus Pater et Filius et Spiritus Sanctus*. — Entre les deux évêques assistants, il parcourt les nefs et bénit avec effusion la foule émue qui l'entoure. Près du chœur étaient placés les membres de la famille de Mgr Joulain. Que d'amis, sur son passage, s'inclinent et baisent amoureusement ses mains!

Les chants ont été exécutés par la maîtrise sous l'habile

direction de M. l'abbé Lacôte. Les pièces grégoriennes de la messe des apôtres, le *Kyrie* et le *Sanctus* de Niedermeyer, l'*Agnus* de Schneider, le chœur toujours aimé : *Chantons victoire*, de Haendel, ont composé le programme du matin.

L'orgue était tenu par le R. P. Lhoumeau, fondateur de cette belle maîtrise, unique dans le diocèse. Quelle justesse et quel ensemble ! quelle variété de nuances dans ces quinze belles voix d'hommes qui s'harmonisent si bien avec les voix d'enfants, pleines d'une suave fraîcheur !

Nous avons pu goûter là les beautés exquises de ces mélodies du chant grégorien dites avec tant de délicatesse et d'expression.

Quand aurons-nous, dans notre cathédrale, une maîtrise sur ce modèle ?... La musique ainsi comprise fait prier et attire les âmes à la louange divine.

Il était midi quand la cérémonie s'est achevée.

Au presbytère, un nombre considérable d'invités vinrent prendre place autour de NN. SS. les évêques.

Au dessert, M. le curé de Saint-André prit la parole pour remercier les vénérés prélats. Il fit un éloge des évêques missionnaires, racontant les fatigues auxquelles se condamnent dans les contrées lointaines les apôtres de la parole sainte, qu'ils se sacrifient soit sous les climats glacés du Canada, soit sous le ciel torride des Indes ; puis il raconta comment Mgr Bonjean et son coadjuteur Mgr Mélizan attirèrent à Ceylan plusieurs des prêtres de la paroisse de Saint-André.

Mgr Joulain se leva à son tour : « Si toutes les Églises, dit-il, dépendent de l'Église romaine, elles ont entre elles des liens de parenté souvent bien étroits. L'Église de Jaffna peut bien, à certains titres, s'intituler la fille de l'Église de Poitiers. Déjà, au temps du Concile du Vatican, la même cause unit Mgr Pie et Mgr Bonjean. On avait dit que la définition de l'infaillibilité nuirait aux Églises d'Orient. Mgr Bonjean, dans un document resté célèbre, réfuta cette assertion. Il fut, avec l'évêque de Poitiers, un des tenants de la vraie doctrine. Aussi les liens d'amitié créés dans les nobles luttes se resserrèrent.

« Quand Mgr Bonjean vint en France, il fut l'hôte de l'évêque de Poitiers. C'est alors que, vicaire de Saint-André, j'eus le bonheur de voir l'évêque-missionnaire. Il m'appela ; je l'ai suivi, et, tout en aimant l'Église de Poitiers, ma mère, je dois dire ici que mon cœur est à Ceylan. »

Mgr Joulain exprima au successeur du cardinal Pie des souhaits pleins de cœur et de délicate gratitude. Puis, se retournant vers son consécrateur : « A Ceylan, dit-il, on dit que nous sommes frères. Si je crois avoir été toujours le sujet soumis et dévoué de l'évêque de Jaffna, devenu aujourd'hui archevêque de Colombo, je dois dire que je n'ai jamais eu de supérieur plus aimable et plus condescendant. »

Avec quel cœur il remercia le R. P. Supérieur Général des Oblats de Marie Immaculée, représenté par le R. P. Augier, assistant général ! Nous avons vu combien était vraie la parole de l'élu : les Oblats forment une seule famille dont tous les membres ne font qu'un cœur et qu'une âme. Il remercie les évêques assistants, Mgr Grandin, qui porte si vaillamment le fardeau d'un long et fructueux épiscopat, et Monseigneur de Luçon, qui a quitté avec tant de dévouement les labeurs d'un ministère urgent pour assister au sacre « d'un pauvre missionnaire ».

L'évêque consacré eut un souvenir bien affectueux, dans ce même presbytère où s'était formée leur jeunesse cléricale, pour les RR. PP. Griaux et Boury, qui portent haut, à Ceylan, l'étendard de saint Hilaire. Il salua avec vénération la mémoire de M. l'abbé Paziot, curé de Saint-André au moment où se décida sa vocation. Il eut un mot aimable pour M. le curé de Saint-Romans, le prêtre de son baptême et de sa première communion. Enfin, il dit avec un aimable abandon, à toute l'assistance et à tous ses confrères : *Ad multos annos !*

Le soir, à trois heures et demie, la foule envahissait à nouveau l'église de Saint-André. Mgr Grandin monta en chaire et fit une peinture saisissante de ses travaux apostoliques dans les régions du nord de l'Amérique, montrant avec un ingénieux à-propos comment certaines dispositions rejetées par

l'Église nous conduisent en France à la barbarie et ne font que rapprocher nos prétendus civilisateurs de l'état sauvage.

Un salut solennel termina cette belle journée. La maîtrise fit entendre le chœur d'*Athalie* de Mendelssohn : « Tout l'univers est plein de sa magnificence », une séquence grégorienne et un *Tantum* de Bach.

Il nous faudrait ajouter, pour être complet dans notre relation rapide, toutes les marques de sympathie données au nouvel évêque. Disons seulement que les anciens condisciples de Mgr Joulain lui ont offert une crosse très belle ; la famille de Mgr Gay, les burettes dorées qui étaient à l'usage du saint prélat ; le Carmel de Niort, le Carmel de Poitiers, les Sœurs de l'Espérance d'Hyères, la Sainte-Famille de Bordeaux, les Bénédictines de Solesmes, les insignes, vases sacrés et ornements. Signalons une riche croix garnie d'améthyste, don d'une dame de Niort que les bonnes œuvres connaissent bien.

Des familles du Mellois, les paroisses de Melle, nombre de familles de Niort dont nous ne pouvons donner ici les noms avaient préparé pour leurs offrandes les ornements et objets de culte à l'usage de l'évêque. Le Poitou et surtout les archiprêtrés de Niort et de Melle seront représentés par leurs délicats souvenirs aux cérémonies pontificales du diocèse de Jaffna.

Hier vendredi, au collège Saint-Hilaire de Niort, une réunion de tous les prêtres du même cours, organisée par le P. Héry, MM. Goupy et Biardeau, était présidée par Mgr Joulain. Nous ne pouvons en rendre compte.

L'heure nous presse d'achever. Que la Vierge Immaculée, que nous allons prier ensemble à Lourdes, Monseigneur, soit toujours votre étoile ! Qu'elle vous guide et qu'elle bénisse à tout jamais les liens étroits qui rattachent le Poitou aux évêques de Ceylan. Encore une fois : *ad multos annos !*...

L. Gerbier.

NOUVELLES DIVERSES

Le T. R. P. Général, accompagné du R. P. Martinet, a fait, pendant le mois d'août, la visite de nos maisons de la province Britannique. Parti pour l'Angleterre le 23 juillet, il est rentré à Paris le 24 août, à temps pour recevoir les vœux de bonne fête qui lui ont été exprimés par le premier assistant au nom de la Congrégation entière.

— Nominations. Le R. P. Favier, supérieur du noviciat de Saint-Gerlach, en Hollande, a été nommé provincial de la seconde province de France, en remplacement du R. P. Rey, nommé supérieur de la maison de Notre-Dame de Pontmain.

Le R. P. Guillard, supérieur de la maison du Sacré-Cœur, à Lowell, a été nommé provincial de la province des États-Unis, en remplacement du R. P. Mac-Grath, nommé supérieur de la maison de Buffalo.

Le R. P. Langevin, directeur du grand séminaire d'Ottawa, a été nommé vicaire des Missions de Saint-Boniface, en remplacement du R. P. Camper, arrivé au terme de son sexennat.

Le R. P. Mangin, supérieur du scolasticat d'Ottawa, a été nommé directeur du séminaire d'Ottawa, et le R. P. Duvic l'a remplacé comme supérieur du scolasticat d'Ottawa.

Le R. P. Lemius (Jean-Baptiste), supérieur de Notre-Dame de Pontmain, a été nommé supérieur des chape-

lains de l'église du Sacré-Cœur, à Montmartre, en remplacement du R. P. Voirin, élu assistant général.

— Départs de missionnaires. La plupart des missionnaires venus en France à l'occasion du Chapitre général ont repris le chemin de leurs lointaines Missions.

Mgr Jolivet, vicaire apostolique de Natal, complètement remis de la maladie qui l'avait retenu au lit pendant tout le Chapitre, s'est embarqué à Londres, le 25 juillet, avec le R. P. Monginoux et neuf Religieuses hospitalières de Saint-Augustin.

Le 12 août se sont embarqués au Havre :

A destination des Missions du Manitoba, le R. P. Camper, deux postulants du diocèse de Quimper, et le F. de Byl (Jean), du diocèse d'Utrecht;

A destination des Missions de Saint-Albert : le F. Petitdemange (Florian), du diocèse de Saint-Dié;

A destination du Texas : le R. P. Chevrier (Eugène-Marie), du diocèse de Grenoble.

Le 26 août, Mgr Gaughren, évêque de Prière, vicaire apostolique de l'État libre d'Orange, s'est embarqué à Southampton, en compagnie du R. P. Porte, missionnaire dans le Basutoland, et du Père Hecht (Victor-Joseph), du diocèse de Strasbourg, destiné aux Missions du Betchuanaland.

Le 9 septembre, Mgr Durieu, évêque de New-Westminster, s'est embarqué au Havre avec le P. Audic (Joseph), du diocèse de Vannes, destiné aux Missions de la Colombie Britannique.

A diverses dates sont partis pour les Missions les jeunes Pères dont les noms suivent :

Le P. Brémond (Benoît), du diocèse d'Avignon, pour le vicariat du Mackenzie ; le P. Chaumont (Joseph),

du diocèse de Montréal, pour les Missions du Labrador; le P. Lefebvre (Charles), du diocèse de Montréal, pour le vicariat de Saint-Albert; les PP. Valès (Philippe), du diocèse de Nîmes, et Comeau (Ambroise), du diocèse de Saint-Hyacinthe, pour le vicariat de Saint-Boniface.

— Notre-Dame du Bocage. La liste des sanctuaires confiés à la garde de notre Congrégation vient de s'enrichir d'un nouveau nom, gracieux entre tous : Notre-Dame du Bocage, ou *Nuestra Señora del Soto*, dans le diocèse de Santander, en Espagne. Voici comment la Semaine religieuse ou *Bulletin officiel* du diocèse de Santander annonce l'arrivée de nos Pères dans cette ville et au sanctuaire de Notre-Dame du Bocage :

« Nous avons la satisfaction d'annoncer à nos lecteurs que s'est enfin réalisé, grâce à Dieu, le vif désir de notre évêque de voir s'établir une famille religieuse dans le couvent de Notre-Dame del Soto, que les illustres fils de Saint-François ont abandonné d'eux-mêmes l'année dernière.

« Vendredi, fête du Sacré Cœur de Jésus, le R. P. Alphonse Durif, venu de Marseille, et deux prêtres religieux Oblats de Marie Immaculée, se mettaient à la disposition de Monseigneur, recevaient sa bénédiction, puis, avec trois Frères coadjuteurs, se rendaient au Soto pour prendre possession du couvent. C'est le noyau d'une communauté qui, avec le secours de Dieu, est appelée à devenir aussi nombreuse qu'importante.

« Que les nouveaux missionnaires soient les bienvenus! Daigne le Seigneur répandre sur eux ses grâces les plus abondantes, les diriger, les favoriser de manière que, par les œuvres de leur zèle apostolique, ils puissent voir augmenter de jour en jour dans la vallée de Toranzo et dans tout le diocèse la dévotion à la sainte Vierge, l'esprit de foi et de piété, ainsi que la splendeur de l'Institut auquel ils appartiennent! »

— Nouvelles publications. Sous le titre plein de promesses de *Maria Immacolata*, nos Pères de la maison Saint-Charles, en Hollande, viennent de commencer la publication d'une revue mensuelle en langue allemande. Comme les *Petites Annales* et le *Missionary record*, la nouvelle publication a pour but de faire connaître la Congrégation et les travaux de nos missionnaires. Nos meilleurs souhaits de bienvenue et de prospérité.

Le R. P. Delpeuch a publié *l'Histoire de Notre-Dame de Bon-Secours en Vivarais*, et le R. P. Simonin (Gustave) une *Notice sur Notre-Dame de Sion*.

L'ouvrage qui a valu au R. P. Ortolan le prix Hugues de l'Institut catholique, paraîtra prochainement chez Delhomme et Briguet. Il a pour titre : *Astronomie et Théologie ou l'Erreur géocentrique, la Pluralité des mondes habités et le Dogme de l'Incarnation.*

Le même éditeur publiera en même temps l'ouvrage du R. P. Baffie sur l'*Esprit et les Vertus de Monseigneur de Mazenod* et le troisième volume du R. P. Corne sur le *Mystère de Jésus-Christ : la Vie publique.*

(Pour ces trois ouvrages, s'adresser à l'éditeur, 13, rue de l'Abbaye, Paris, ou au directeur des *Petites Annales*, 26, rue Saint-Pétersbourg.)

NÉCROLOGIE

LE COMTE GEORGES DE BEAUREPAIRE.

Les œuvres catholiques viennent de perdre un de leurs plus dévoués serviteurs dans la personne de M. le comte Georges de Beaurepaire, secrétaire du Comité du « Denier des expulsés » et du « Denier du culte ».

En apprenant sa mort, notre T. R. P. Supérieur Général s'est empressé d'envoyer à *l'Univers* la lettre suivante :

Monsieur le rédacteur en chef,

L'*Univers* m'apprend, ce matin, par la belle lettre de M. Lucien Brun, la mort de M. le comte Georges de Beaurepaire, secrétaire du Comité du « Denier des expulsés ». C'est une grande perte pour les congrégations religieuses auxquelles M. de Beaurepaire semblait avoir consacré sa vie. Il n'a pas cessé, depuis treize ans, de travailler pour elles avec une persévérance que rien n'a lassée. C'est à ses efforts que bien des maisons religieuses doivent d'avoir pu traverser des heures difficiles sans de trop grands dommages.

Témoin d'un si généreux dévouement, je crois qu'il est de mon devoir de rendre publiquement hommage à ce noble et grand chrétien. Je célébrerai demain la messe pour lui comme pour un bienfaiteur insigne ; et au saint autel ma reconnaissance unira au nom de M. de Beaurepaire les noms des membres vivants du Comité. Que Dieu daigne leur accorder de longs jours et leur permettre de donner un digne successeur au cher défunt et d'assurer la continuité d'une œuvre à laquelle se rattachent tant et de si hauts intérêts.

Veuillez agréer, monsieur le rédacteur, l'hommage de mes respectueux et dévoués sentiments en Notre-Seigneur.

SOULLIER.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 124. — Décembre 1893

LE CHAPITRE GÉNÉRAL DE 1893 (SUITE).

Rapport sur le vicariat de Jaffna.

Lorsqu'en 1847 le vicariat apostolique de Jaffna, aujourd'hui diocèse de Jaffna, fut confié à la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, le nombre des catholiques ne dépassait pas 50 000 sur un total de 750 000 habitants; le nombre des missionnaires était de 10 seulement. Il n'y avait alors point de religieuses européennes, point de prêtres ou de religieux indigènes; il n'y avait ni séminaire ecclésiastique ni écoles anglaises, ni orphelinats. Impossible alors de trouver une seule église vraiment digne de ce nom (car les anciennes églises portugaises ont été accaparées par le gouvernement anglais); les presbytères, excepté à Jaffna, dans deux ou trois localités, n'étaient que de pauvres cabanes en feuilles de palmier. Alors, non plus, point d'imprimerie, point de journal catholique.

La plupart des chrétientés, même les plus importantes, recevaient à peine une fois l'an la visite du prêtre,

visite rapide qui suffisait à peine pour administrer le baptême, bénir les mariages, entendre quelques confessions ; tout le reste de l'année, les chrétiens demeuraient privés de la présence du prêtre, de ses instructions et de son ministère, même au moment suprême de la mort.

La jeunesse catholique, dans la plupart des localités, était sans éducation aucune, et dans les localités importantes, ne pouvait recevoir d'éducation que dans les écoles du gouvernement ou des sectes protestantes, au grand détriment de la foi et de la moralité. Par suite de cette éducation athée ou hérétique, on avait même à regretter bien des apostasies dans les classes élevées.

Au point de vue matériel les choses n'étaient pas dans des conditions meilleures. Les ressources se réduisaient au revenu de deux jardins de cocotiers de quelques arpents d'étendue, dont il fallut payer le prix aux prêtres goanais lorsqu'ils se retirèrent, et aux offrandes du sanctuaire de Sainte-Anne. Tout cela suffisait à peine pour l'entretien plus que modeste du vicaire apostolique et de ses quelques missionnaires.

Tel était l'état déplorable de ce pauvre vicariat apostolique de Jaffna lorsque la Sacrée Congrégation de la Propagande en confia le soin à la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée. Après quarante-cinq années de travaux, de luttes, de souffrances et de sacrifices de tout genre, sous un climat meurtrier qui a déjà emporté trente-deux de ses enfants, cette congrégation peut maintenant montrer avec orgueil ce même pauvre vicariat, devenu diocèse de Jaffna, complètement renouvelé et transformé et tout couvert d'œuvres qui font le plus grand honneur à notre sainte religion.

En effet, le diocèse de Jaffna compte aujourd'hui une population catholique de 88000 âmes; le nombre des missionnaires dépasse 50, dont 8 prêtres indigènes. Les religieuses européennes, de l'Association de la Sainte-Famille de Bordeaux, au nombre de plus de 25, occupent, dans quatre des principaux centres du diocèse, de vastes couvents où les jeunes filles indigènes des classes élevées reçoivent une éducation anglaise très soignée. Aidées de plus de 40 religieuses indigènes, formées par leurs soins, elles dirigent trois orphelinats de jeunes filles nées dans le paganisme, et aussi un bon nombre d'écoles tamoules et cingalaises, où des centaines de jeunes Indiennes viennent recevoir l'instruction primaire.

Une société de Frères indigènes s'occupe aussi de l'éducation des jeunes Indiens et dirige un nombreux orphelinat d'enfants nés dans le paganisme, auquel sont attachées une école normale, une école industrielle, en attendant l'établissement, qui se prépare, d'une école agricole.

A Jaffna, un magnifique collège pour l'éducation supérieure anglaise, dirigé par trois Pères Oblats aidés de tout un corps enseignant de professeurs indigènes, réunit dans son enceinte trois cents élèves. Au concours général pour le prix de mathématiques dans toute l'île de Ceylan, un élève de ce collège a obtenu, dernièrement, la troisième place, et, chaque année, plusieurs élèves subissent, avec de brillants succès, les examens des représentants du gouvernement anglais. Aussi cet établissement a-t-il bientôt pris la première place parmi les institutions de ce genre, autrefois la gloire des sectes protestantes.

Plus de dix écoles anglaises dans les localités les plus importantes, et plus de cent écoles indigènes, tant pour les garçons que pour les filles, avec un nombre total de

plus de huit cents élèves, assurent la bonne éducation et l'instruction religieuse de la jeunesse catholique sur toute l'étendue du diocèse.

Un séminaire ecclésiastique indigène, comprenant le grand et le petit séminaire, a été établi dans un vaste local formé de deux ailes de bâtiment avec étage, séparées par une magnifique chapelle gothique. L'évêque de Jaffna, désireux de répondre pleinement aux intentions du Saint-Siège concernant la formation d'un clergé indigène, n'a rien épargné pour rendre cet établissement aussi florissant et aussi prospère que les meilleurs établissements de ce genre en Europe. L'ensemble des bâtiments et des vastes jardins qui les entourent, enclos d'une muraille haute et solide, représente un capital de plus de 150 000 francs. Le local est adjoint à la résidence de l'évêque, qui y fait des visites presque journalières. Les élèves sont tous de la meilleure caste et choisis dans les anciennes familles chrétiennes les plus religieuses et les plus honnêtes. Les qualités et les dispositions de ces élèves sont l'objet d'une attention et d'une étude toute spéciale, et l'on ne garde que ceux dont le bon esprit et les bonnes dispositions donnent de sûres garanties pour l'avenir; c'est ce qui explique comment, parmi tant de jeunes Indiens admis au séminaire, si peu, relativement, arrivent à la prêtrise; c'est que notre grande préoccupation est, avant tout, de faire de bons prêtres. Les plus jeunes élèves suivent, pour les humanités, les classes de notre collège de Saint-Patrick, où ils peuvent prendre les grades des universités reconnues par l'État anglais. Ceux entrés dans la cléricature suivent un cours régulier d'études ecclésiastiques : philosophie, théologie, droit canon, Écriture sainte, histoire de l'Église, éloquence sacrée, sous la direction des missionnaires chargés de l'établissement.

L'esprit d'orgueil, d'ambition et d'indépendance auquel l'Indien, une fois instruit, n'est que trop porté, rend nécessaire cette formation pendant de longues années sous l'autorité et la direction immédiate de l'évêque et de ses représentants. Il y a tout lieu d'espérer, et l'expérience confirme cet espoir, que ces jeunes gens, habitués dès le jeune âge à vivre sous le regard et la dépendance de l'évêque, qui pourvoit à tous leurs besoins, conserveront toujours vis-à-vis de l'autorité cet esprit de soumission et de dépendance qui les tiendra en garde contre les tentations inhérentes à leur position si élevée au-dessus de leurs semblables. Les tristes agissements du clergé indigène goanais depuis plus d'un demi-siècle peuvent donner une idée des dangers et des difficultés que présenterait, pour l'avenir de l'Église dans l'Inde et à Ceylan, la formation de prêtres indigènes qui n'auraient pas été habitués dès le jeune âge à réagir contre ces funestes inclinations de la nature et à se maintenir dans cet esprit de respect et de dépendance vis-à-vis de l'autorité, qui doit être leur sauvegarde. Le séminaire indigène de Jaffna est, sous ce rapport, dans les meilleures conditions ; les jeunes clercs sentent qu'ils doivent tout à leur évêque ; ils s'habituent à voir en lui un père qu'ils entourent de leur respect et de leur affection et pour lequel leur attachement et leur dévouement vont s'affermissant et grandissant chaque jour. Notre séminaire indigène de Jaffna a donné déjà huit prêtres au diocèse ; il compte actuellement un élève de philosophie et cinq élèves de théologie ; une quinzaine d'élèves poursuivent leurs études littéraires dans diverses classes du collège.

Enfin, une imprimerie, bien pourvue de caractères européens et tamouls, édite un nombre considérable d'ouvrages soit en anglais, soit en tamoul, voire même

des cartes géographiques tamoules. C'est là que s'imprime le *Jaffna catholic Guardian*, petit journal hebdomadaire, moitié anglais, moitié tamoul, qui, tout en défendant les intérêts du public, sait aussi combattre pour les intérêts de notre sainte religion, qu'il défend contre les attaques de l'hérésie et du paganisme.

Des Missions d'une immense étendue, autrefois à la charge d'un seul missionnaire, ont été divisées et subdivisées de telle sorte que, dans l'état actuel des choses, le plus grand nombre de chrétientés se trouve avoir un prêtre à résidence fixe, dans un rayon de 2 à 4 lieues au plus. De là, facilité, pour la généralité des chrétientés, d'assister à la sainte messe le dimanche et les jours de fête, de recevoir l'instruction religieuse, de fréquenter les sacrements et enfin de recevoir les secours de la religion au moment de la mort.

En outre, dans les principaux centres de Missions, les missionnaires, pour entretenir la foi et augmenter la piété des fidèles, ont établi des associations et confréries qui, affiliées aux archiconfréries de Rome et d'ailleurs, ne laissent rien à désirer pour le nombre et la ferveur des associés.

Les principales de ces associations sont: le Sacré-Cœur, l'Apostolat de la prière, le Très Saint Rosaire, le Scapulaire du Mont-Carmel, l'Immaculée-Conception, Saint Louis de Gonzague. Faut-il ajouter aussi que, grâce au zèle des missionnaires, les grandes œuvres de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance trouvent des souscripteurs jusque dans ce pauvre diocèse de Jaffna. Chacune de ces institutions a sa retraite annuelle.

Les missionnaires, sachant combien il importe de préserver la jeunesse lettrée des villes de tant de dangers qui l'environnent, n'ont pas hésité, au prix des plus

grands sacrifices, à ouvrir, à Jaffna, à Kurunegala, à Trincomalie et à Batticalao, des salles de réunion, de lecture et de récréation, où les jeunes gens peuvent trouver de bons journaux et d'excellents livres et où aussi, dans des discussions littéraires, ils apprennent à apprécier les choses de la religion. Dirigés par le missionnaire, ces jeunes gens forment comme un corps d'élite toujours prêt pour la défense de notre sainte religion et dont l'influence se fait sentir au loin jusque parmi les païens et les habitants.

Tandis que, par le zèle et le dévouement des missionnaires Oblats, es œuvres et les institutions se multipliaient dans le diocèse de Jaffna pour assurer aux catholiques l'abondance des secours spirituels, l'œuvre de l'évangélisation des infidèles, loin d'être négligée, a eu sa bonne part des préoccupations et des efforts des missionnaires. A mesure que leur nombre s'est accru et autant que l'ont permis les ressources malheureusement toujours précaires de la Mission, des stations ont été établies dans certains centres païens ; de petites chapelles ont été construites et, peu à peu, notre sainte religion a étendu ses conquêtes dans des pays où elle était autrefois inconnue.

Je dois ici donner quelques explications nécessaires, ce me semble, pour bien faire comprendre comment l'œuvre de l'évangélisation des païens n'a pu, jusqu'ici, dans le diocèse de Jaffna, prendre le développement et produire les résultats qu'on pourrait désirer.

Lorsque les missionnaires Oblats prirent charge de la Mission de Jaffna, la terrible persécution hollandaise qui, durant cent cinquante ans, causa tant de désastres et de ruines parmi les belles chrétientés fondées à peine par les Portugais, à la suite des prédications de saint François-Xavier, avait, il est vrai, cessé depuis environ

cinquante ans ; durant ces cinquante années, les ruines, loin de se relever, n'avaient fait que s'accroître sous l'administration du clergé goanais, demeuré seul en charge des débris de ces chrétientés. Ce clergé, soit à cause de son nombre très réduit, soit à cause de son manque total de ressources, soit encore pour d'autres causes, ne put tenir tête à l'envahissement du protestantisme et sauvegarder son troupeau contre les attaques du loup ravisseur. Les diverses sectes protestantes entrées dans l'île à la suite du conquérant anglais fondèrent partout de florissantes écoles, soit anglaises, soit indigènes, et n'eurent pas de peine à y attirer toute la jeunesse catholique par l'appât d'une éducation toute gratuite, mais qui, hélas, en lui assurant quelque emploi sous le gouvernement anglais, lui arrachait le trésor de la foi.

D'un autre côté, les chrétientés, même les plus nombreuses, visitées à peine durant quelques jours, chaque année, croupissaient dans l'ignorance et l'abandon des devoirs religieux, et c'est de cette époque néfaste que datent la perversion et l'apostasie de plusieurs des premières familles de l'île, parmi lesquelles nous sommes heureux, maintenant, de constater de nombreux retours.

Jusqu'ici, il a fallu travailler, lutter, faire les plus grands sacrifices pour remettre en bon état ces chrétientés si longtemps abandonnées et tombées si bas à tous les points de vue ; il a fallu bâtir les églises et les presbytères ; il a fallu surtout, pour arracher au plus tôt la jeunesse catholique à la perversion des écoles protestantes, bâtir à grands frais et sur tous les points du territoire des écoles, soit anglaises, soit indigènes, et pourvoir à leur entretien ; il a fallu travailler avec constance et persévérance à rétablir l'esprit chrétien, l'ordre et la disci-

pline ecclésiastique dans ces anciennes chrétientés, où tout s'en allait en ruines. Enfin, il a fallu lutter contre les malheureuses dissensions et, dans ces derniers temps, contre le schisme, suscités et fomentés par quelques membres indigènes de ce pauvre clergé goanais. Après que ce travail, nécessaire pour remettre et maintenir dans la bonne voie les *domesticos fidei*, a été achevé, il a fallu préparer des ressources pour assurer la subsistance d'un plus grand nombre de missionnaires et aider à la création des œuvres plus spécialement destinées à l'évangélisation des païens ; ce n'est que depuis ces dernières années qu'on a pu commencer à mettre la main à cette partie de notre programme évangélique. Comme je l'ai indiqué plus haut, l'œuvre est commencée, le nombre des missionnaires va s'augmentant chaque année ; à mesure que les ressources le permettent, de nouvelles stations sont fondées dans les centres païens ; espérons qu'avec la bénédiction de Dieu l'œuvre prospérera et produira des fruits de plus en plus abondants... Cependant, il ne faut pas se faire illusion, l'expérience nous montre que nous ne pouvons nous attendre à des conversions en masse ; ce n'est pas non plus en allant attaquer de front le paganisme que nous le renverserons tout d'un coup. Nous devons nous introduire dans les villages tout païens, à la suite de nos chrétiens, pour ainsi dire ; nous contenter de faibles commencements, de modestes oratoires dans les localités où nous pouvons rencontrer quelques fidèles et paraître ne nous occuper que d'eux, évitant tout ce qui pourrait sembler une attaque directe contre le paganisme et éveiller les défiances des bonzes, des brahmes, car bientôt nous serions mis au ban du village et tout espoir serait perdu pour longtemps dans la localité.

Au point de vue matériel, le progrès n'a pas été moins

constant ni moins remarquable, bien qu'hélas, sous ce rapport, beaucoup reste à faire pour permettre d'envisager sans crainte et sans appréhension l'avenir ; car il ne suffit pas d'avoir créé ces œuvres qui font à présent la gloire de notre sainte religion à Ceylan, il faut assurer leur existence et même leur développement à mesure qu'elles porteront leurs fruits parmi nos chrétiens et au milieu des païens. Fidèles aux prescriptions si sages qui nous ont été communiquées dernièrement de la part de la Sacrée Congrégation de la Propagande, nous ne manquons aucune occasion d'assurer au diocèse les ressources qui lui sont nécessaires pour le maintien et le développement de ses œuvres. Dans cet ordre d'idées, un vaste terrain, acheté autrefois par Mgr Bettachini, a été défriché peu à peu ; on y a planté quelques milliers de cocotiers qui commencent à produire. D'autres terrains encore ont été achetés depuis et plantés, et tout dernièrement, une bonne occasion s'étant présentée, nous avons acheté une plantation qui déjà rapporte. Il est vrai, nous avons dû pour cela contracter une dette ; mais le capital est plus qu'assuré. Un sanctuaire autrefois très célèbre et situé au milieu des forêts de l'intérieur de l'île, le sanctuaire de Notre-Dame du Très-Saint-Rosaire à Madhu, a été restauré de fond en comble et devient un lieu important de pèlerinage. Grâce à la bienveillance de MM. les membres des conseils centraux de l'Œuvre de la propagation de la Foi, les allocations de cette bienfaisante Société ont atteint le chiffre de 40000 francs et, aidé de ces ressources, le travail de constructions d'églises, de presbytères, d'écoles, de couvents, est allé toujours en se développant. Durant ces quarante-cinq années de l'apostolat des missionnaires Oblats à Ceylan, nous ne comptons pas moins de cent églises à pierre et à chaux, construites entièrement, et

quelques-unes de ces églises sont de vrais monuments par leurs vastes proportions et leur belle apparence. Neuf autres églises commencées sous nos prédécesseurs ont été achevées, et vingt-neuf nouvelles sont actuellement en voie de construction. Quant aux presbytères ou résidences de missionnaires, quatre-vingt-dix-neuf ont été entièrement bâtis et deux sont en voie de construction.

Dans le même ordre d'idées nous devons mentionner ou rappeler les constructions auxquelles il a été déjà fait allusion dans ce rapport, à savoir :

1° Trois vastes couvents à Jaffna, Kurunegala et Vennapura et l'achat d'une grande maison servant de couvent à Trincomalie ;

2° Le vaste et magnifique séminaire indigène de Jaffna, avec sa double construction pour le petit et le grand séminaire et sa splendide chapelle gothique ;

3° Le grand collège de Saint-Patrick à Jaffna, avec étage et salles spéciales pour les élèves pensionnaires ;

4° Plus de quatre-vingts écoles, soit anglaises, soit indigènes ; plusieurs avec un logement pour le maître ou la maîtresse d'école.

5° Enfin, trois grands orphelinats, soit de garçons, soit de filles, pour l'éducation d'enfants nés de parents païens.

Au point de vue religieux, excepté de rares exceptions, je suis heureux de pouvoir rendre ce témoignage que les Pères du vicariat de Missions de Jaffna continuent à s'efforcer de maintenir vivantes parmi eux les traditions de régularité, de bon esprit religieux et de charité fraternelle que nous a léguées le premier vicaire des Missions de Jaffna, Mgr Séméria de sainte mémoire. A part deux ou trois occasions où j'ai dû parler avec force pour prévenir à temps quelque brèche grave à la charité ou

pour arrêter une certaine tendance à l'esprit de critique, à de vains commérages que notre vénéré Fondateur avait tant en horreur, je suis heureux de pouvoir dire que tous les Pères du vicariat n'ont cessé de me donner des preuves de leur excellent esprit et de leur admirable dévouement; aussi n'est-ce que malgré moi et au prix d'un véritable déchirement de cœur que j'ai dû me séparer des chers et bien-aimés Pères et Frères du vicariat de Jaffna avec lesquels j'ai vécu en si grande paix, bonheur et affection durant les vingt-cinq années qui viennent de s'écouler. Tout mon espoir est que je retrouverai à Colombo une famille d'Oblats aussi bons et aussi dévoués que ceux que j'ai laissés à Jaffna.

Tel est, au double point de vue spirituel et matériel, le résultat des travaux des membres de la Congrégation des missionnaires Oblats de Marie Immaculée dans le diocèse de Jaffna durant les quarante-cinq années qui viennent de s'écouler.

Qu'il me soit permis d'ajouter ici un tableau comparatif qui fera mieux saisir les progrès accomplis durant ces quarante-cinq années.

Tableau comparatif de l'état de la Mission de Jaffna de 1847 à 1892.

	1847.	1892.
Population totale	750 000	863 000
Population catholique	50 000	88 000
Missionnaires	10	51
Prêtres indigènes	»	8
Religieuses européennes	»	25
Religieux indigènes	»	12
Religieuses indigènes	»	42
Églises entièrement construites	9	109
— en construction	9	29
Presbytères entièrement bâtis	4	107
— en construction	»	2

	1847.	1892.
Stations ou villages chrétiens avec église, chapelle ou oratoire	203	285
Missions avec missionnaire résidant	8	38
Écoles anglaises	»	12
— indigènes	10	105
Nombre des élèves fréquentant les écoles	350	8500
Orphelinats	»	4
Collège pour l'éducation anglaise supérieure	»	1
Séminaire ecclésiastique indigène	»	1
Couvents de religieuses européennes	»	4
École normale tamoule	»	1
— industrielle	»	1
Imprimerie et journal catholique	»	1
Bibliothèques, salles de lecture	»	4
Fanfares (musique instrumentale)	»	3

Administration des sacrements de 1882 *à* 1892.

Baptêmes d'enfants de chrétiens	29002
— de païens (*in art. mortis*)	10064
— d'adultes païens	2418
— d'hérétiques	119
Mariages	7685
Confessions	719434
Communions	696675
Viatiques	5732
Extrême-onctions	9666
Confirmations	11700

Administration des sacrements (1890-1891).

Baptêmes d'enfants de chrétiens	3106
— de païens	941
— d'adultes païens	216
Mariages	736
Confessions	82868
Communions	86620
Viatiques	646
Extrême-onctions	1072
Confirmations	1429

Rapport sur le vicariat de Colombo.

Le rapport présenté par Mgr Bonjean au dernier Chapitre général était daté du 2 avril 1887. Ce sera donc là mon point de départ, et mon terme sera le 15 avril 1893, date du présent rapport.

Mgr Bonjean. — L'événement qui domine l'histoire de ces six dernières années dans ce vicariat est sans contredit la mort du vénérable archevêque de Colombo, Mgr Christophe-Ernest Bonjean, enlevé à notre vénération et à notre amour le 3 août 1892. L'explosion de douleur et de regrets causée par le décès du grand prélat fut unanime dans toute l'île de Ceylan et donna lieu aux plus touchantes marques de la confiance et du profond respect qu'il avait su inspirer, non seulement à son propre troupeau, mais aux protestants mêmes et aux bouddhistes. Ses funérailles furent un triomphe, et les journaux de toutes couleurs célébrèrent ses louanges et déplorèrent la perte irréparable que faisait notre île en la personne de ce grand archevêque, tandis que nos fidèles catholiques célébraient dans chacune de leurs églises un service funèbre pour le repos de l'âme de leur pasteur, recevant en foule la sainte communion à son intention. Ces témoignages si sincères de la reconnaissance et de l'admiration publiques n'ont pas peu contribué à consoler les fils spirituels de Mgr Bonjean et à leur donner la force nécessaire pour continuer son œuvre.

Missionnaire à Jaffna pendant douze ans, avec une expérience de neuf ans dans les Indes, puis vicaire apostolique de Jaffna pendant quinze ans, et enfin vicaire apostolique et archevêque de Colombo pendant neuf ans, Mgr Bonjean a laissé dans ce pays une empreinte ineffaçable. Le but qu'il a poursuivi avec toute l'énergie et la

persévérance de son ardente nature a été de placer l'Église catholique, alors ignorée et écrasée à Ceylan, à la place d'honneur qu'elle devait occuper, et, avec la grâce de Dieu, il a pleinement réussi. Ses moyens ont été avant tout l'éducation, puis la presse catholique, la controverse, la multiplication des missionnaires et la lutte acharnée contre l'introduction, par un gouvernement protestant ou plutôt infidèle, d'une législation hostile au développement de la vie catholique.

Le transfert de l'illustre prélat, alors qu'il était âgé de soixante ans et en proie à de nombreuses et cruelles infirmités, du siège de Jaffna à celui de Colombo, fut, on peut le dire, la plus rude épreuve de sa vie, et s'il l'accepta, ce fut par pur dévouement pour sa chère Congrégation. A Colombo, des luttes et des peines inouïes l'attendaient. Habitué à la nation tamoule et à sa langue, il se trouvait transporté au milieu d'un peuple nouveau, les Cingalais, dont la langue lui était inconnue. Les Pères Sylvestrains, en disant adieu à ce diocèse, y avaient laissé de nombreux regrets et de fervents amis, qui regardèrent le nouvel évêque et ses Oblats comme des intrus et des envahisseurs; il y avait partout des réformes à faire et la question goanaise se dressait menaçante et urgente. Pour comble de malheur, les finances étaient dans l'état le plus déplorable; c'était la ruine, presque la banqueroute, et le nouveau vicaire apostolique de Colombo dut, dès le début, faire un emprunt de 60000 francs pour combler les déficits et pourvoir aux nécessités les plus pressantes.

Cet état de choses explique la profonde tristesse dont était empreint le rapport présenté par Mgr Bonjean au Chapitre de 1887. Il était alors au plus fort de la lutte; mais la victoire était proche, aussi le présent rapport aura-t-il un aspect plus riant, n'ayant qu'à raconter les

succès obtenus et les étapes faites vers un avenir qui, par la grâce de Dieu, semble plein des plus brillantes promesses pour le triomphe de notre sainte religion dans ce pays cingalais.

Missions. — C'était l'opinion de Mgr Bonjean qu'un évêque missionnaire se doit d'abord tout entier aux « brebis de la maison d'Israël », c'est-à-dire aux âmes baptisées qui, ayant reçu les prémices de l'Évangile, ont acquis un droit aux moyens de salut institués par Jésus-Christ pour les enfants de la Sainte Église. Aussi était-il désolé de ne pouvoir, faute de missionnaires, subvenir aux besoins spirituels de ses enfants « qui demandaient du pain, mais il n'y avait personne pour le leur rompre ». En 1887, dans huit de nos Missions, la population catholique variait de 7000 à 12000 âmes. Comment un missionnaire chargé de tant d'âmes peut-il connaître son troupeau, courir après la brebis perdue, faire le catéchisme aux petits enfants, et corriger cette ignorance et ces vices dans lesquels beaucoup de ces pauvres chrétiens croupissent, faute d'instruction et d'une surveillance active? Tout ce qu'il peut faire est de voler aux extrême-onctions, faire les baptêmes et les mariages et confesser les bonnes âmes qui se présentent à lui d'elles-mêmes.

Cependant, grâce à la petite troupe de jeunes et vaillants missionnaires qu'il avait recrutés en France, et qu'il préparait soigneusement au saint ministère depuis plusieurs années, Mgr Bonjean put, de 1888 à 1892, améliorer considérablement l'état des chrétientés trop vastes ou trop populeuses, les subdivisant en plusieurs Missions. Ainsi furent établies, à Colombo, la Mission de Borella pour laquelle fut bâtie la jolie petite église de Tous-les-Saints, avec une population d'environ 3000 catholiques ; celle de Bambalapitiya, population d'environ 1200 catho-

liques; Hulsdorff, environ 1500 catholiques, au cœur du schisme goanais, sur lequel j'aurai à revenir; enfin la Mission de Mutwal, qui comprenait 10 000 chrétiens, fut divisée en deux : Mutwal nord et Mutwal sud.

Au nord de Colombo, les importantes Missions de Palagaturai, Katunayaka et Welligampitiya furent fondées en 1889, tandis que le sud se réjouissait de la fondation des Missions de Moratuwa (Saint-Sébastien), Maggona, Amblangoda et Matara.

Cette fondation de onze nouvelles Missions pendant les cinq dernières années de l'existence du très vénéré Mgr Bonjean a produit les fruits les plus abondants et les plus consolants. L'œuvre n'est cependant pas encore achevée et le zélé prélat avait en vue la formation de plusieurs autres Missions rendues nécessaires par les mêmes raisons qui ont nécessité la fondation des premières. Pour s'en convaincre, il suffit de savoir que neuf de nos missionnaires ont chacun plus de 6000 catholiques à diriger, et l'un d'eux n'en a pas moins de 9000.

Églises. — Le démembrement des Missions amène aussi naturellement la construction de nouvelles églises nécessaires pour le développement des nouvelles chrétientés. Outre l'achèvement de nombreuses églises antérieurement commencées, les six dernières années ont vu s'élever de nouvelles églises à Borella (Colombo), Molligoda, Aruggoda, Amblangoda et Tangalle (au sud), Dalupota et Siduwa (au nord).

Mais la grande construction qui n'a jamais cessé d'occuper l'attention et, on peut le dire, d'être la cause d'un des plus grands soucis de Mgr Bonjean, a été la cathédrale de Colombo, ce grand monument si imprudemment commencé, et qui ne s'achève que lentement au moyen des ressources locales recueillies peu à peu. Mgr Bonjean ayant traité cette question tout au long

dans son dernier rapport, je me contenterai de dire ici que, le 13 décembre 1887, le vaste chœur de la cathédrale fut ouvert au culte, et le saint sacrifice offert pour la première fois sur le maître-autel par Mgr l'archevêque de Colombo officiant pontificalement. Depuis lors, sauf quelques interruptions forcées, nous avons travaillé activement au plâtrage et aux décorations intérieures de l'église, ouvrage que nous espérons terminer cette année ; il nous restera encore à paver tout l'intérieur de l'édifice et à en crépir ou cimenter l'extérieur.

Éducation. — Auprès de l'église, l'école : tel fut toujours le programme de Mgr Bonjean dans sa méthode d'évangélisation. Aussi les écoles catholiques sont-elles partout au premier rang dans l'étendue du vicariat, tant pour le nombre des enfants qui les fréquentent que pour la valeur de l'enseignement qu'ils y reçoivent. Notre progrès, sous ce rapport, est soutenu et constant. Au commencement de 1887, nous avions 155 écoles, tant de garçons que de filles, avec 11524 élèves ; aujourd'hui, le nombre de nos écoles est de 214, et celui de nos élèves de 17632.

La liste suivante montre quel rang honorable l'archidiocèse de Colombo occupe parmi les principaux diocèses de l'Inde, en ce qui regarde ses progrès scolaires.

Diocèses.	Nombre d'écoles.	Enfants dans les écoles.	Population catholique.
Colombo.....	214	17632	140 056
Irichour.....	190	8403	102000
Irichinopoly	167	8299	180 147
Jaffna	155	7975	80 800
Pondichéry	81	6859	217 562
Quilon	80	3358	86 000
Calcutta.....	5	5318	61 000
Madras.....	65	4723	45 020

Ce grand succès de nos écoles primaires et secondaires est la meilleure garantie de la préservation de la

foi parmi nos populations cingalaises. Il a déjoué le plan concerté par les ministres de l'erreur, dont les belles et vastes écoles étaient destinées à séduire notre jeunesse catholique ; mais, aujourd'hui, nous les avons dépassés, et leurs élèves bouddhistes et hindous, les seuls qui fréquentent leurs écoles, veulent bien apprendre d'eux à lire et à écrire, mais font fi de leur christianisme frelaté. Nous devons une grande reconnaissance à nos gouvernants, qui, traitant toutes les religions et tous les corps enseignants avec impartialité, nous donnent un secours annuel pour chacune de nos écoles, suivant le mérite de l'examen. Ce secours n'est pas très considérable, mais il nous permet d'établir des écoles cingalaises gratuites, auprès de nos églises centrales, sans de grands frais pour la Mission.

Mais quelque satisfaisants que soient ces résultats, notre système scolaire restera incomplet aussi longtemps que nous n'aurons pas établi à Colombo un collège classique où notre jeunesse catholique, ambitieuse d'obtenir des places lucratives ou de briller au barreau, dans la médecine ou la magistrature, puisse trouver l'instruction supérieure dont elle est si friande qu'elle va la chercher aux sources empoisonnées des collèges wesleyens, anglicans ou infidèles, au risque évident de perdre la foi en cherchant à acquérir la science. Deux cents enfants, et peut-être davantage, appartenant à nos principales familles catholiques, fréquentent ces écoles de perdition, grandissant ainsi dans l'ignorance de leur religion et dans l'esprit d'indifférence religieuse et de scepticisme à la mode. Tel est le triste état de choses sur lequel Mgr Bonjean n'a cessé de gémir pendant le cours de son épiscopat à Colombo. Il en a entretenu tout au long le Chapitre de 1887, exposant et la nécessité d'ouvrir à Colombo un collège supérieur tenu par les

Pères Oblats, et les grandes difficultés que rencontrait la fondation de l'œuvre. En effet, pour mener une pareille œuvre à bonne fin il fallait un corps professoral de grand mérite et des ressources pécuniaires très considérables ; or, les deux manquaient.

Cependant, en 1891, Mgr Bonjean, poussé à bout par les anxiétés de son âme épiscopale, et, je crois, sous l'inspiration d'une pensée d'en haut lui donnant à entendre qu'il était l'homme de la Providence pour entreprendre cette grande œuvre, résolut d'en jeter au moins les fondements, se reposant entièrement pour son succès sur le secours que la Providence lui enverrait. S'étant assuré le concours de Mgr Mélizan, évêque de Jaffna, qui voulut bien lui céder un des meilleurs professeurs de son collège Saint-Patrick, le R. P. Lytton, et avec l'entière approbation de notre très aimé et très regretté Père Supérieur général, il annonça à son peuple, dans une pastorale magistrale en date du 6 janvier 1892, son intention d'ouvrir à Colombo un collège d'éducation supérieure, s'engageant à fournir le corps de professeurs, à condition que ses fidèles catholiques entreprissent de faire face aux frais d'achat de terrain et de constructions. Les RR. PP. Lytton et Guglielmi étaient spécialement chargés de mener cette œuvre à bonne fin.

Cet appel du pasteur à son troupeau fut accueilli avec enthousiasme. Il répondait si bien aux désirs, depuis longtemps contenus, de toutes les classes de nos catholiques indigènes ! De nombreux meetings furent tenus pour louer hautement l'initiative prise par Monseigneur et lui promettre le concours le plus efficace, et tout de suite, en effet, les listes de souscriptions se couvrirent de signatures, les sommes promises dépassant toutes les espérances. Voyant la chose en si bon train, Mgr Bonjean se détermina à acheter une des plus belles propriétés de

Colombo nommée *Uplands*, ayant une superficie de 27 acres (environ 11 hectares), et dominant tout le port de Colombo. Par sa salubrité, la beauté du site et sa position centrale au milieu de notre population catholique, cette propriété était une précieuse acquisition pour la Mission de Colombo, et le public accueillit avec applaudissements la nouvelle de cet achat.

Quelqu'un cependant n'était pas content; c'était le corps anglican, qui a sa cathédrale et son fameux collège Saint-Thomas derrière Uplands, et, par conséquent, était menacé de se voir mis au second rang. *Inde iræ*. Le gouvernement aussi — nous ignorions pourquoi — se montra fort irrité, et huit jours après la conclusion du marché, il nous signifia que ce terrain était requis pour raison d'État, et que si nous ne le cédions pas volontairement, moyennant une compensation pécuniaire, nous serions expropriés. De longues correspondances et négociations s'ensuivirent; on voulait Uplands, mais on refusait de nous dire pourquoi on le voulait. Nous en appelâmes donc au secrétaire d'État, lord Ripon, et la question est encore *sub lite*.

Pendant ce temps, nous nous occupions activement à réunir les fonds nécessaires pour cette entreprise, et le R. P. Lytton vient de partir pour l'Angleterre afin de s'assurer un corps de professeurs dignes de la grandeur de l'institution projetée.

Résidence archiépiscopale. — Dans son rapport au Chapitre de 1887, Mgr Bonjean déplorait le manque d'une résidence convenable pour l'archevêque de Colombo et son administration. Nos prédécesseurs avaient le grand monastère de Kandy, où ils passaient la plus grande partie de l'année loin des chaleurs de la plaine. Mais depuis la division des diocèses, l'archevêque dut faire de Colombo sa résidence continuelle; or, la maison de Ko-

tahena, bloquée entre la cathédrale d'un côté et l'institut des Frères de l'autre, sans même un petit jardin où l'on pût prendre l'air, n'était pas une demeure acceptable pour un vieillard comme Mgr Bonjean, outre qu'elle manquait de l'espace nécessaire pour les membres de l'administration. Aussi, pendant plusieurs années, le vénérable prélat habita-t-il, seul avec son secrétaire, une maison en loyer, tantôt ici, tantôt là, menant, comme il disait en plaisantant, la vie nomade. Enfin, au commencement de 1889, il fut assez heureux pour acheter une vaste maison de 10 acres (4 hectares), qui devint le centre de son administration et la maison régulière des Pères Oblats du vicariat. Elle reçut le beau nom de *maison du Sacré-Cœur*, et c'est là que se tiennent les retraites et les réunions de famille. Son seul inconvénient est son éloignement de la cathédrale, mais il est racheté par la tranquillité dont on y jouit et sa proximité de l'hôpital desservi par nos Sœurs franciscaines; de là, on peut, à tout moment, voler au chevet des malades et leur donner les secours religieux qu'ils réclament. Cette belle propriété n'a coûté que 20 000 roupies, qui représentaient alors 40 000 francs environ; le coût en a été défrayé par des dons reçus par Mgr Bonjean à son dernier voyage en France et quelques souscriptions locales. Sa Grandeur en a fait don au diocèse.

Séminaire. — Deux ans environ après l'achat de la résidence archiépiscopale, Mgr Bonjean eut la bonne fortune de faire l'acquisition d'une propriété attenante à la maison du Sacré-Cœur, et consistant en une vaste et belle maison avec un jardin planté d'arbres divers, d'une contenance de 4 acres, soit un peu plus de 1 hectare et demi. C'est là qu'il eut la joie d'installer son séminaire, cette œuvre si chère à son cœur, sa première fondation à son arrivée à Colombo. Comme l'archevêque, le sémi-

naire Saint-Bernard avait jusque-là été *nomade*, ayant, dans l'espace de six ans, changé trois fois de résidence. Enfin, il était, par une faveur inespérée de la Providence, placé sous le regard de l'archevêque, à un jet de pierre de sa propre demeure. Comme la maison du Sacré-Cœur, le séminaire fut acheté au moyen de dons reçus de généreux amis de France, et Sa Grandeur en fit aussi présent au diocèse. Il fut acheté pour la modique somme de 10 000 roupies, valant environ 20 000 francs, somme pour laquelle, au dire de chacun, on ne pourrait même pas bâtir la maison.

Notre séminaire ne compte encore que huit élèves, dont un en théologie, cinq sur le point de commencer leur philosophie, et deux achevant leurs classes de latinité. Ce sont de bons sujets, pieux et studieux, et leur vocation paraît solide. Comme nous n'acceptons que des jeunes gens sérieux, dont les intentions sont droites et pures, les vocations sont rares; mais nous ne doutons pas qu'elles ne deviennent plus nombreuses lorsque l'esprit chrétien aura pénétré davantage dans les familles et leur aura fait mieux comprendre les grandeurs et les beautés de la vocation sacerdotale.

Parmi nos huit séminaristes, six ont sollicité la faveur d'entrer dans la Congrégation. Dans l'intérêt de leurs âmes et pour le plus grand bien de la Mission, Mgr Bonjean n'a pas cru devoir leur fermer les portes de la vie religieuse pour la seule raison qu'ils étaient les « fils du sol ». Ils ont donc passé par l'épreuve du noviciat et ont été admis à leurs premiers vœux en février dernier. Ils éviteront ainsi les dangers que court inévitablement un prêtre séculier au milieu de ses proches.

Le R. P. Coquil est, depuis près de neuf ans, supérieur du séminaire, remplissant en outre la charge de maître des novices.

Communautés religieuses. — Les communautés religieuses dans ce diocèse sont : 1° pour les hommes, les Frères des Écoles chrétiennes et les Frères indigènes de Saint-Vincent de Paul; 2° pour les femmes, les Sœurs du Bon-Pasteur, les Sœurs franciscaines missionnaires de Marie, les Petites Sœurs des pauvres et les Sœurs indigènes de Saint-François-Xavier. Je dirai un mot de chacune.

1° Les Frères des Écoles chrétiennes dirigent depuis plus de vingt ans l'école anglaise de Saint-Benedict. Le bien que cette école, fréquentée par près de cinq cents enfants, procure à notre population catholique est incalculable. Outre les avantages d'un enseignement secondaire très complet dans toutes ses branches, y compris le français, le dessin, la musique et un peu de latin, nos enfants trouvent là une formation chrétienne vraiment excellente, et un bon nombre d'entre eux ne manquent pas, après avoir achevé leurs classes, d'assister chaque mois aux réunions de la Congrégation de la Sainte-Vierge, composée surtout des anciens élèves de Saint-Benedict.

Bien que cette école ne réponde pas entièrement aux développements que l'instruction a pris de nos jours, à Ceylan comme ailleurs, elle a son utilité bien marquée dans sa sphère ; notre futur collège la respectera, et l'école des Frères continuera à grandir à côté du collège des Pères Oblats.

Outre l'école anglaise, les chers Frères ont à Colombo un noviciat et une école préparatoire pour tous leurs sujets de Ceylan, de la Birmanie, de la Chine et des autres parties de l'Orient où ils ont des établissements.

2° La Congrégation diocésaine des Frères de Saint-Vincent de Paul est une fondation toute nouvelle. Le 11 de ce mois, j'ai donné l'habit aux deux premiers Frères de cet institut, qui a son siège à l'orphelinat de

Saint-Vincent, dont je parlerai tout à l'heure. Ces Frères suivent la règle du tiers ordre de Saint-François, avec quelques règlements particuliers. Le but de cette fondation est de fournir au diocèse des maîtres d'école pieux et instruits, des catéchistes, des surveillants pour nos orphelinats, en un mot, des aides précieux pour les missionnaires. Quel sera le succès de cette entreprise? nous l'ignorons encore. Nous la remettons complètement aux mains de notre Mère Immaculée, de saint Joseph et du bon saint Vincent de Paul. Nous avons cependant bon espoir, ayant déjà fait quelques excellentes recrues, qui seront la semence du nouvel institut.

3° Les Sœurs du Bon-Pasteur continuent à diriger avec un zèle admirable les œuvres importantes dont elles sont chargées ; école anglaise, école cingalaise, école industrielle, orphelinat et couvent des sœurs indigènes, tout cela se trouve réuni dans leur vaste enclos de Kotahena, qui ressemble à une petite ville, ne comptant pas moins de 350 habitantes, toutes actives comme les abeilles autour de la ruche.

4° Les Sœurs franciscaines missionnaires de Marie ont, depuis cinq ans, la charge de l'hôpital général de Colombo, où leur dévouement constant auprès des malades de toute nation qui affluent dans cet établissement leur a valu l'estime et le respect des employés du gouvernement et de toutes les classes de la société, à l'exception d'un petit nombre de protestants fanatiques qui ne peuvent voir sans frémir des religieuses *papistes* au chevet des malades. Tous les gens de bon sens admirent maintenant le bon ordre et la propreté de l'hôpital, autrefois abandonné aux caprices et à la rapacité de quelques hospitaliers à gages, et le ciel se réjouit de s'ouvrir à tant d'âmes, qui doivent leur salut aux soins religieux et empressés des bonnes Sœurs de l'hôpital ;

car, outre le grand nombre de catholiques qui viennent y mourir dans la paix du Seigneur, de cinq à six cents infidèles, dont environ cent cinquante enfants en bas âge, y reçoivent la grâce du baptême juste au moment de paraître devant le tribunal de Dieu.

Les mêmes Sœurs ont aussi une école et un petit orphelinat à Moratuwa, ville située à 12 milles de Colombo, sur le bord de la mer.

5° Les Petites Sœurs des pauvres ont aussi envoyé une petite colonie à Colombo et y exercent leur charité envers les pauvres vieillards délaissés. Cette fondation est due à un riche Arménien catholique, qui vint passer une année à Colombo avec toute sa famille, et qui a laissé ainsi une trace ineffaçable de son passage à Ceylan. Tous les premiers frais d'établissement ayant été couverts par ce généreux donateur, les Petites Sœurs débarquèrent à Colombo vers la fin de 1888 et, depuis lors, leur œuvre n'a cessé de prospérer au delà de toute espérance. Elles abritent maintenant soixante-cinq vieillards des deux sexes, nourris des produits de leur quête journalière, et il n'est personne, catholiques, protestants ou infidèles, qui ne leur accorde l'accueil le plus bienveillant. Leur maintien modeste et simple, leur vie industrieuse et leur dévouement sans borne pour leurs vieillards leur ont, en effet, acquis la sympathie et l'admiration de toutes les classes, et les journaux protestants, même les plus anti-catholiques, se sont plu à faire leur éloge. Voici un trait qui montre quelle bonne renommée leur asile s'est acquise même parmi les bouddhistes. La dernière fois que je visitai les Petites Sœurs, la Mère Supérieure me montra un vieux Cingalais, arrivé le matin même d'une grande distance ; il était encore tout épuisé de son voyage, qui avait duré vingt jours, disait-il, car, ayant cent deux ans, il ne marchait pas à grandes journées. C'était un

bouddhiste de la classe des sorciers ou *devil-dancers;* mais depuis longtemps, à cause de son âge, ne pouvant vivre de son métier, il se contentait des petites aumônes de ses pauvres voisins, lorsqu'il apprit qu'à Colombo il y avait un endroit où l'on recevait, nourrissait et hébergeait les vieillards indigents. Chacun de lui vanter les délices de cet asile de la vieillesse et de l'engager à s'y transporter, ce qui le décida à entreprendre son long voyage. Heureusement pour lui, un pauvre vieux était mort la veille et lui avait laissé sa place. « J'avais bien promis cette place à un autre, me dit la Mère Supérieure, car un lit est à peine vacant qu'il est occupé ; mais pouvais-je renvoyer ce pauvre vieillard épuisé, qui nous venait de si loin ? » Et, en fin de compte, il arrivera que ce bon sorcier ne tardera pas à se convertir, à recevoir le saint baptême et, après avoir servi le diable pendant cent ans, ravira le ciel, grâce à la charité de nos Petites Sœurs des pauvres.

6° Venons maintenant aux Sœurs indigènes de Saint-François-Xavier. Cette petite Congrégation diocésaine, placée sous la direction immédiate des Sœurs du Bon-Pasteur, bien qu'elle existe depuis vingt-cinq ans, n'a pris de grands développements que dans les quatre dernières années. Voyant, en effet, que les vocations abondaient, mais que le couvent de Kotahena ne suffisait pas pour donner l'essor à ce zèle pour la vie religieuse dont nos jeunes Cingalaises donnaient de si belles preuves, Mgr Bonjean résolut de leur confier plusieurs écoles dans la ville ; puis une succursale fut fondée à Négombo, d'où les Sœurs se répandent dans les environs pour y diriger toutes les écoles de villages. Bientôt une autre fondation eut lieu à Kalamulla, à 25 milles au sud de Colombo, avec le même succès, et enfin cinq Sœurs indigènes vont partir, dans quelques jours, pour s'établir à Galle, dans

le joli couvent que le R. P. Tarmenude a construit pour elles. Nous remercions du fond du cœur la Providence qui nous a ainsi fourni un moyen précieux de donner à notre jeunesse féminine l'éducation pieuse et solide dont elle avait un besoin si urgent ; et notre gratitude s'étend aux Sœurs du Bon-Pasteur, sur qui retombe toute la peine de former ces Sœurs à la vie religieuse et à la pratique de l'enseignement.

Orphelinats. — Personne n'ignore que l'adoption des enfants d'infidèles est un des moyens les plus efficaces d'évangélisation pratiqué dans les Missions étrangères. C'est au moyen surtout des secours donnés par l'Œuvre de la Sainte-Enfance que ces orphelinats, vrais berceaux du christianisme dans les pays infidèles, sont fondés et maintenus. La part que nous recevons dans la distribution de ces secours est bien faible ; nous sommes cependant très reconnaissants envers les bienfaiteurs de nos orphelins et pouvons les assurer qu'il n'y a pas un autre pays où l'argent dépensé pour ces petits enfants produise des fruits de salut plus abondants.

Nous avons quatre orphelinats de filles : un à Colombo tenu par les Sœurs du Bon-Pasteur, un à Moratuwa dirigé par les Franciscaines missionnaires de Marie, un à Négombo sous les Sœurs de Saint-François-Xavier, et un à Galle qui va être confié aux mêmes religieuses. Environ deux cent cinquante enfants, en grande partie nées dans le bouddhisme, sont élevées dans ces orphelinats.

Je dois parler un peu plus au long de notre orphelinat de garçons de Saint-Vincent de Paul, à Maggona. C'est une institution toute récente, bien que sa nécessité se fît sentir depuis longtemps. Commencée d'abord tout petitement à Kotta, elle fut ensuite transférée à Maggona, à 25 milles plus loin, dans une propriété de 60 acres

(25 hectares) appartenant à la Mission, et là, sous l'habile direction du R. P. Conrard, elle ne tarda pas à prendre des proportions tout à fait inespérées. Quarante acres environ furent plantés en cocotiers, pour fournir, dans un avenir plus ou moins éloigné, quelques petits revenus à l'établissement. Peu à peu le nombre des orphelins, presque tous d'origine bouddhiste, s'est élevé à soixante-cinq ; ils sont divisés en trois catégories, chacune habitant un logement à part sur l'un des nombreux mamelons dont se compose la propriété. Dans l'une, sont les plus grands enfants, sous la surveillance immédiate du Père Directeur ; dans une autre, les moyens, sous la direction des Frères de Saint-Vincent de Paul dont j'ai parlé plus haut ; et plus loin, à l'écart, sont les tout petits, de trois à sept ans, confiés aux soins maternels de deux femmes respectables, qui les aiment et les soignent comme leurs propres enfants. Puis, il y a l'école, un vaste bâtiment situé à la proximité des enfants du village de Mukena, petits bouddhistes bien sauvages au début de l'œuvre, mais qui s'apprivoisent de plus en plus et se familiarisent avec le missionnaire. Enfin, sur le bord de la route, se trouve l'école industrielle, où les plus grands enfants s'exercent à la menuiserie et autres travaux manuels, sous la direction du cher F. Lépinay, tandis que d'autres apprennent des FF. Thoraval et Grandvalet à manier l'aiguille du tailleur ; d'autres, enfin, se forment, sous la conduite du cher F. Crouzeix, aux travaux du jardinage et de la ferme. Cette école industrielle est placée sous l'inspection du Directeur de l'instruction publique et reçoit de lui un secours annuel proportionné aux progrès des enfants. Tout ce petit monde est donc bien occupé, soit à l'école, soit aux travaux manuels, soit à l'église. Le bon esprit, l'enjouement et la piété règnent parmi tous ces enfants ; ils sont vrai-

ment notre consolation, et nous espérons d'eux les meilleurs fruits.

Du reste, cette œuvre est appelée à de nouveaux développements. Peinés de voir les enfants catholiques, qui, pour quelque petit larcin ou autre délit semblable, tombent dans les mains de la justice, jetés dans quelque prison publique où ils achèvent de se corrompre, ou dans quelque institution protestante où leur foi est en péril, nous avons résolu d'attacher à l'orphelinat Saint-Vincent un petit réformatoire pour les enfants catholiques vagabonds ou criminels. Nous pourrons ainsi sauver quelques âmes dont le salut est bien compromis. Le gouvernement, pour nous encourager, nous a fait don d'un terrain de 200 acres attenant à notre orphelinat. Nous espérons, avec la grâce de Dieu, commencer bientôt cette œuvre importante.

Nous avons aussi en vue l'établissement de retraites périodiques pour les laïques dans notre établissement de Saint-Vincent ; mais il nous faudrait, pour cela, de plus vastes bâtiments et une chapelle, dont, hélas, nous sommes encore privés.

D'après ce qui précède, on peut voir clairement combien insuffisante est l'allocation de 8 000 francs que nous fait la Sainte-Enfance. La Mission est obligée de faire, chaque année, de grands sacrifices pour le maintien des belles œuvres que j'ai énumérées et qui, faute de ressources suffisantes, ne reçoivent pas tout le développement dont elles sont susceptibles.

Conversion des infidèles. — « Travaillez-vous à la conversion des infidèles ? Combien de païens convertissez-vous chaque année ? » Telle est la question généralement adressée aux missionnaires et à laquelle je vais m'efforcer de répondre, en ce qui concerne le vicariat de Colombo.

Oui, nous travaillons activement et incessamment à

la conversion des infidèles, non plus, il est vrai, à la manière de saint François-Xavier, mais par des procédés en rapport avec les temps dans lesquels nous vivons.

Pour se conformer au vœu exprimé par le Synode de Colombo, tenu en 1887, Mgr Bonjean désigna un missionnaire uniquement consacré à l'évangélisation des bouddhistes. Plein d'ardeur et d'espérance, le jeune apôtre s'établit à Amblangoda, en plein cœur du bouddhisme. Mais qu'arriva-t-il? Les bouddhistes, voyant les efforts que ce prêtre faisait au grand jour pour les entraîner, se liguèrent contre lui, et personne n'osa plus en approcher, par crainte des châtiments que la caste eût infligés au délinquant. Au début, quelques bons jeunes gens vinrent écouter les leçons du Père ; mais ils ne tardèrent pas à déclarer au missionnaire que, tout en estimant sa religion et la croyant la meilleure de toutes, ils ne pouvaient l'embrasser, « parce que, disaient-ils, si nous l'embrassons, il nous faudra quitter le pays ; on nous a, en effet, menacés de nous chasser de la caste et de nous refuser l'eau et le feu si nous continuions à visiter le prêtre catholique ».

La moyenne de nos baptêmes d'infidèles, sans parler des petits enfants ni des adultes baptisés dans les hôpitaux, est de six cents par an. Ce n'est pas un chiffre très considérable, mais il est constant. Or, nous remarquons que le plus grand nombre de conversions a lieu là où les catholiques sont en plus grand nombre et le plus influents. En effet, ces pauvres païens ne se rendent pas généralement au raisonnement, mais à ce qui frappe leurs yeux. De belles églises bien ornées, les cérémonies, les fêtes, les statues miraculeuses des saints, sont pour eux les moyens d'attraction les plus puissants ; le bon exemple de nos chrétiens et leurs sages avis ont aussi

une grande influence sur ces pauvres ignorants. C'est donc surtout en améliorant notre propre troupeau, en multipliant les églises et les Missions que nous arriverons peu à peu à faire des conquêtes sur le royaume de Satan.

Tel est notre mode d'évangélisation. Il peut paraître lent ; mais il est sûr et offre ce grand avantage, que peuvent seuls apprécier ceux qui ont été témoins des rixes sanglantes autrefois si fréquentes entre bouddhistes et catholiques, de ne pas exciter les esprits et de maintenir entre les deux camps une paix très favorable au développement du christianisme. Partout donc où nous découvrons, au milieu des populations bouddhistes, quelques familles catholiques, nous nous efforçons de bâtir pour leur usage une petite église avec chambre pour le prêtre. Alors le missionnaire prend pied dans ce pays, sans donner ombrage à personne, et son influence se fait peu à peu sentir ; on s'habitue à le voir, on se familiarise avec lui, et avec la grâce de Dieu, les conversions viendront plus tard. Par ce moyen nous avons dernièrement conquis la moitié des habitants du village de Jibottugodda, composé d'environ six cents personnes ; c'est à peine si, il y a dix ans, nous comptions là trois familles catholiques ; mais le grain de sénevé a poussé et nous en comptons maintenant de trente à quarante. Mgr Bonjean avec sa longue expérience disait : « Dans ce pays, il faut que le travail d'évangélisation se fasse *sine observatione.* »

Population catholique. — Nous avons eu, du reste, une bonne occasion de nous convaincre des grands progrès qu'avait faits le catholicisme dans ce vicariat pendant les vingt dernières années. Le gouvernement de Ceylan fait tous les dix ans le recensement de la population de l'île. Dans le recensement de 1871, outre toutes les statis-

tiques ordinaires, on mit le dénombrement de toutes les religions, ayant soin de donner à part le nombre des catholiques et celui des membres des principales sectes protestantes. Cela ne fit pas l'affaire des protestants, honteux de se voir en si petit nombre en comparaison des *Romanistes*, comme ils nous appellent. Ils obtinrent donc subrepticement que le recensement suivant, celui de 1881, marquât tous les chrétiens en bloc, sans distinction de catholiques et protestants. Outre qu'ils s'évitaient ainsi la honte d'exposer leur infériorité numérique, ils trouvaient là matière à se vanter en Angleterre du grand nombre de « chrétiens » que contenait l'île, et justifiaient ainsi l'emploi des sommes énormes qu'on leur envoie pour soutenir leur prosélytisme. Ils eurent donc gain de cause cette année-là, mais lorsque vint le recensement de 1891, Mgr Bonjean avait pris les devants, et le gouvernement, se rendant à ses raisons, avait décidé que les catholiques seraient comptés à part. Les résultats du *census*, en ce qui regarde les religions de l'île, comparés à ceux de 1871, furent comme suit :

	1871.	1891.	Augmentation.	Sur 100.
Bouddhistes.....	1520575	1877043	356468	23.4
Hindous	465944	615932	149988	32.1
Catholiques.....	184399	246214	61815	33.5
Mahométans.....	171542	211995	40453	23.5
Chrétiens autres que les catholiques....	55650	55913	263	0.5

La plus grande augmentation, en proportion du nombre, pendant ces vingt ans, avait donc été celle des catholiques, et les protestants, avec leur or et leur argent, n'avaient gagné que 263 adeptes. Ils en furent et en sont encore profondément humiliés.

Prenant maintenant à part le vicariat de Colombo, nous notons dans ces vingt ans une augmentation dans

notre population catholique de 30 351 ; en 1871, le chiffre total était de 106 481 et en 1891 de 136 832.

Schisme goanais. — J'ai dit plus haut que, dans les vingt dernières années, les protestants avaient eu dans l'île une augmentation de 263 membres. En réalité, c'est une diminution qu'ils ont eue ; car tous les « chrétiens autres que les catholiques » mentionnés ci-dessus n'étaient pas des *protestants*. Parmi eux, 1200 avaient donné leur nom comme « catholiques indépendants ». Or, ces soit-disant catholiques indépendants ne sont autres que les restes des anciens chrétiens de la juridiction goanaise, qui ont refusé de se soumettre au concordat de 1886 et de passer de la juridiction de Goa à celle de Colombo et de Jaffna. Je dois maintenant consigner ici les principaux faits et gestes de cette poignée de schismatiques obstinés qui ont causé tant d'angoisses et de soucis à notre vénéré archevêque.

Alors que Mgr Bonjean écrivait son rapport au Chapitre de 1887, un prêtre interdit de Goa parcourait en habits laïques les diocèses de Colombo et de Jaffna, rassemblant dans des meetings secrets les anciens sujets de la juridiction goanaise, excitant les esprits contre le concordat, la Propagande et l'archevêque de Colombo et ses prêtres. Il se disait envoyé par le Comité de défense du protectorat portugais, dont le siège est à Goa, et le but de sa mission était de recueillir des signatures et de l'argent pour continuer la résistance et envoyer à Rome et en Portugal un délégué du Comité chargé de faire des représentations au pape et aux Chambres portugaises. Le délégué fut élu, en la personne d'un obscur médecin de Goa, nommé Lisboa Pinto.

Cet individu partit pour l'Europe et en revint sans avoir obtenu aucun résultat.

Alvarès, après sa campagne d'agitation à Ceylan, était

retourné à Goa, d'où il entretenait le feu de la révolte parmi nos chrétiens égarés. Le nombre de ses adhérents était cependant assez minime dans ce vicariat où les goanais ne possédaient que trois églises, dont une à Colombo avec une centaine de fidèles, une à Négombo avec trois cents environ, et une à Duwa, près de Négombo avec à peu près le même nombre d'adhérents. Cependant, cette rébellion ouverte d'un groupe de catholiques, leur impudence, la violence de leur langage, les injures et les calomnies qu'ils répandaient à foison contre l'archevêque et son clergé, maintenaient toutes nos chrétientés dans un état de malaise et d'effervescence, que nos incorrigibles adversaires ne manquaient pas d'exploiter.

L'échec de Lisboa Pinto excita la rage du parti, et l'on en vint à prendre des résolutions extrêmes. Le schisme fut résolu ; on ne voulait plus ni de Rome, ni du Portugal, et l'on constituerait une Église indépendante, sans prêtres européens, embrassant l'Inde et Ceylan.

Le 11 février 1888, les *padroadistes* de Colombo, comme on appelait alors les chrétiens soumis au protectorat portugais, publièrent un pamphlet, par lequel ils se séparaient complètement de Rome et se constituaient en Église « indépendante ».

L'effet de cette déclaration fut désastreux pour le parti rebelle. On n'en était plus au temps où l'autorité du Pape était presque inconnue aux catholiques de Ceylan. Depuis son arrivée à Colombo, Mgr Bonjean n'avait cessé d'instruire son peuple sur ce dogme fondamental de notre foi, et il avait voulu que le jubilé sacerdotal de Léon XIII, en 1887, fût célébré dans son diocèse avec une splendeur qui surpassât tout ce qu'on avait vu jusque-là à Ceylan. Et, en effet, les dons au Souverain Pontife affluèrent ; un de nos meilleurs catho-

liques de Colombo fut député pour les déposer aux pieds du Saint-Père, avec les hommages de ses enfants de Ceylan, et le jour du jubilé toute la ville de Colombo fut illuminée et retentit des louanges de la papauté et du représentant actuel de Jésus-Christ sur la terre. Aussi, tous ces tièdes catholiques, qui donnaient volontiers leur concours aux padroadistes aussi longtemps que ceux-ci ne formaient qu'un corps d'opposition factieuse à l'autorité locale, s'en séparèrent-ils aussitôt qu'ils ne virent plus en eux que des schismatiques déclarés.

A Colombo, à Duwa et à Négombo, la moitié à peu près des chrétiens de Goa se soumit à nous, mais les églises restaient aux mains des révoltés.

Cependant, pour constituer une Église « indépendante », il faut des prêtres et des évêques. Tel était le problème embarrassant qui se présentait aux nouveaux fondateurs. Ils en trouvèrent la solution à Cottayam, sur la côte du Malabar, où depuis des siècles se perpétue le schisme syriaque jacobite, dépendant du patriarche jacobite d'Antioche, qui a son siège à Mardin, en Perse. L'église jacobite du Malabar se compose d'un métropolitain et six ou sept évêques, ayant un nombre d'adhérents d'environ 150 000 chrétiens. C'est à ce métropolitain schismatique et hérétique, nommé Mar-Dyonisius que les rebelles de Ceylan et ceux de quelques Églises insoumises du Malabar s'adressèrent pour obtenir un évêque, et le candidat à cet épiscopat sacrilège ne fut autre que l'indigne prêtre Alvarès. Toutefois, le métropolitain, voulant voir comment la chose tournerait, répondit qu'il fallait en référer au patriarche d'Antioche, et, en attendant, nomma Alvarès son préfet apostolique pour Ceylan, Goa et autres lieux. Muni d'un si beau titre, vêtu d'écarlate et accompagné d'un autre prêtre interdit de Goa, qu'il décora du titre de vicaire général, Alvarès

revint à Ceylan où son arrivée fit du bruit, réveilla les espérances de son parti, mais excita le dégoût de tous les vrais catholiques. Mgr Bonjean lança une excommunication contre lui et son grand vicaire et interdit son église de Colombo. Quant aux églises de Duwa et Négombo, le schismatique préfet apostolique n'osa pas les visiter, craignant que la population catholique de ce district ne lui fît un mauvais parti. Il s'en alla donc visiter la province du Nord, où il courait moins de dangers et où il lui était facile d'éblouir les pauvres chrétiens ignorants de Mantotte par ses beaux habits et ses flatteuses paroles.

Alvarès ne tarda pas à être rejoint ici par son fidèle associé, Lisboa Pinto, le petit médecin goanais, l'homme le plus dangereux du parti, sur qui, plus encore que sur Alvarès, pèse la responsabilité de tous ces honteux désordres. Pinto venait s'établir à Colombo, pour en faire le centre des opérations du schisme projeté. Par des discours violents et perfides, des brochures scandaleuses et surtout son pamphlet *Rome et Antioche*, ce sectaire au cœur haineux et vindicatif entreprit de semer partout la rébellion contre l'Église de son baptême et contre les dogmes les plus sacrés de notre sainte Religion. Dieu soit béni qui ne lui a pas permis de réussir dans ses desseins, notre population catholique ayant accueilli avec indignation et mépris la tentative faite par ces deux étrangers, un prêtre et un laïque, pour les arracher à la foi de leurs ancêtres!

Cependant, le 10 juin 1888, les RR. PP. Pulicani et Griaux avaient réussi, à la requête du parti fidèle, à prendre possession de l'église ex-goanaise de Négombo. Le parti rebelle nous fit un procès qu'il gagna en première instance; mais il le perdit en appel, et notre victoire amena, après de longues négociations, la soumis-

sion de tous les chrétiens, tant de cette église que de celle de Duwa.

Ce fut un coup terrible pour le schisme qui ne possédait plus qu'une cinquantaine d'adhérents à Colombo, et un millier dans le diocèse de Jaffna. Malgré cela, Alvarès persistait dans sa détermination de se faire consacrer évêque, et il réussit enfin à obtenir cette faveur, moyennant finance, d'un des évêques syriens jacobites du Malabar, nommé Mar-Athanasius. Il prit le titre pompeux d'archevêque de Ceylan, Goa et des Indes, et le nom de Mar-Julius Ier et débarqua de nouveau à Colombo, le 10 août 1889. Il espérait à force d'audace se créer un parti ; mais il n'y réussit pas, ses adhérents lui firent une piètre réception, et comme Mgr Bonjean célébrait son vingt et unième anniversaire de consécration épiscopale le 24 du même mois, les catholiques du diocèse en profitèrent pour envoyer de toutes parts à Sa Grandeur des députations et des adresses protestant de leur fidélité inébranlable au pape et à l'archevêque et de l'horreur profonde que leur inspirait l'intrusion du prêtre apostat.

C'était le coup de mort pour Alvarès. Il resta quelques mois à Colombo et à Mannar, et s'en retourna sans bruit dans les Indes. Enfin, en 1892, il osa revenir ici pour y faire une consécration épiscopale avec l'assistance de deux évêques schismatiques de l'Inde. Quel était le nouvel élu à l'épiscopat « indépendant » ? Chose triste à dire, c'était un Français nommé René Vilatte, ancien frère lai de la Congrégation de Saint-Viateur, au Canada, qui, dans son désir insensé d'obtenir la prêtrise que ses supérieurs lui refusaient, avait quitté son couvent, s'était réfugié chez le fameux apostat Chiniquy, avait reçu la prêtrise des mains d'Herzog, le pseudo-évêque vieux catholique de Suisse, et enfin, pris d'une nouvelle passion

pour l'épiscopat, était venu du Visconsin, en Amérique, jusqu'à Ceylan, pour y trouver un faux archevêque assez complaisant pour lui donner cette consécration tant désirée. Une fois évêque, ou plutôt « archevêque de l'Amérique », car la secte ne ménage pas les titres, Vilatte repartit pour l'Amérique, à la recherche d'un troupeau.

Quant à Alvarès, il est resté à Colombo, où son ami Lisboa Pinto le nourrit. Il a avec lui deux prêtres ordonnés par lui, dont l'un est, dit-on, son ancien cuisinier. Tous les trois sont tombés dans le mépris public, et cependant la secte vit encore, et aucun de ces obstinés schismatiques, retenus dans leur isolement par l'orgueil et le dépit, ne songe à se réconcilier avec Dieu et avec l'Église. Je les recommande vivement aux prières de la Congrégation.

Presse catholique. — Si nous avons si bien réussi, avec la grâce de Dieu, à terrasser le schisme naissant des Jacobites, c'est en grande partie à notre presse catholique que nous le devons. Nos deux journaux, l'un anglais, le *Ceylan catholic Messenger*, paraissant deux fois par semaine, l'autre cingalais, le *Nianartha Pradipaiya*, paraissant tous les jeudis, nous ont permis de faire la lumière là où nos adversaires auraient voulu les ténèbres. Nous avons pu dévoiler, jour par jour, toutes les trames du tortueux Alvarès, qui eût bien voulu laisser ignorer ses rapports avec les hérétiques du Malabar et persuader aux ignorants qu'il était toujours le représentant du *Padroado* à Ceylan. Du jour où notre presse l'eut démasqué et l'eut marqué du nom de *Jacobite*, sa cause était perdue.

Nos journaux sont encore bien imparfaits, il est vrai; étant obligés de les diriger avec la plus stricte économie, nous ne pouvons pas donner à cette œuvre capitale tous

les développements qu'elle demande. Cependant, malgré cette infériorité, le bien qui en résulte est incalculable. C'est à peine si les journaux protestants, autrefois si méprisants pour les catholiques et si audacieux dans leurs attaques, osent aujourd'hui faire la moindre remarque qui les expose aux coups de fouet du *Messenger*. Au moyen de ces journaux, nous répandons parmi nos chrétiens des idées saines sur toutes les questions politiques et religieuses du jour, et les détournons, autant qu'il est possible, de la lecture des journaux protestants ou infidèles.

Grâce à la presse cingalaise, nous pouvons aussi publier de petits livres de prières ou de piété. Depuis le dernier Chapitre général, notre principale publication a été le *Grand Catéchisme cingalais*, composé par le R. P. Chounavel. Cinq mille exemplaires ont été déjà distribués ; le *Petit Catéchisme*, que nous réimprimons, en est à son quarante millième exemplaire. Notre prochaine publication sera l'*Évangile selon saint Mathieu*, traduit en cingalais par notre cher et infatigable P. Chounavel.

Finances. — Mgr Bonjean exposait au Chapitre général de 1887, dans les termes les plus lamentables, le triste état financier dans lequel se trouvait alors notre vicariat. C'était, en effet, un état de choses alarmant. Notre dette s'était élevée à 60000 francs, et chaque année notre bilan se soldait par un déficit.

Je suis heureux de dire que, dans ces cinq dernières années, nos finances se sont considérablement améliorées. Mgr Bonjean n'ignorant pas combien l'état spirituel d'une Mission est subordonné à sa position temporelle, s'est mis avec résolution à établir la balance entre l'actif et le passif, et par d'importantes économies il y a réussi. Nous avons même pu réduire notre dette de 60 000 francs à 25 000 francs, ce qui a singulièrement allégé les soucis

financiers qui pesaient sur ce vénéré prélat. Actuellement, avec le modique secours que nous recevons de la Propagation de la Foi, nous arrivons tout juste, comme on dit vulgairement, à joindre les deux bouts.

Il faut dire cependant que, pour payer l'acquisition d'Uplands, nous avons dû contracter un emprunt considérable. Mais ceci regarde le collège et n'entre pas dans les comptes de la Mission ; cet emprunt devra être remboursé au moyen des souscriptions publiques.

Personnel. — Le nombre des Pères Oblats de ce vicariat est de 43, tous engagés dans le ministère actif, à l'exception du R. P. Pulicani, que son âge et ses infirmités obligent à prendre un repos bien mérité, après quarante-deux ans de service tant à Colombo qu'à Jaffna. Les consulteurs sont les RR. PP. Chounavel, Pulicani, Tarmenude et Coquil, et le R. P. Melga remplit la lourde charge de procureur vicarial. A l'exception de la maison du Sacré-Cœur et des résidences de Kotahena, Pettah, Négombo et Galle, nos Pères sont seuls dans leurs Missions; mais, sauf celles de Kégalle, Ratnapura et Matara, ces Missions sont rapprochées les unes des autres et les communications faciles. Nous avons régulièrement nos retraites mensuelles, et la retraite annuelle, où trente Pères environ sont réunis, se termine ordinairement le 17 février. Les conférences théologiques ont aussi lieu chaque mois; mais les Pères de Colombo seuls peuvent y assister. C'est avec le plus grand plaisir et la plus grande reconnaissance envers Notre-Seigneur que je rends ici témoignage à l'esprit de famille qui règne parmi nos Pères, et au zèle avec lequel ils se livrent au ministère parfois bien pénible que l'obéissance leur a désigné.

J'ai parlé, à l'article du séminaire, de nos six Frères scolastiques indigènes. J'ai aussi nommé les quatre

Frères convers qui aident le cher Père Conrard dans la direction de l'orphelinat de Saint-Vincent. Sauf le cher Frère Crouzeix, ils sont tous nouveaux, mais ils ont bonne volonté et sont, je l'espère, destinés à rendre service à l'œuvre pour laquelle ils ont été appelés à Ceylan. Il est à propos de faire remarquer ici que des Frères convers peuvent nous être très utiles, mais à condition qu'ils aient quelques connaissances spéciales ou puissent exercer un art ou un métier.

Si la mort n'a pas beaucoup éclairci nos rangs pendant cette période de six ans, les coups qu'elle a frappés nous ont été bien sensibles. C'était d'abord le R. P. Duffo, mort à Paris le 18 avril 1887, au moment de l'ouverture du Chapitre, à l'âge de soixante ans. Pendant les trente-six ans qu'il a passés à Ceylan, il s'est acquis l'affection et la vénération de tous par son extrême bonté, sa douce piété et son zèle à s'acquitter des devoirs du saint ministère. La seconde victime fut le R. P. Smyth, emporté par une longue et douloureuse maladie, à l'âge de quarante-deux ans. Fils d'un ministre anglican et élevé lui-même dans le protestantisme, il était resté longtemps au service de l'État et occupait le poste honorable d'*Assistant Government Agent*, lorsque, touché de la grâce, il fut reçu dans l'église catholique à Jaffna, par le R. P. Salaun. Bientôt il résolut de quitter le monde, et après avoir fait son noviciat à l'Osier, revint à Jaffna comme missionnaire Oblat, rendant de grands services à la Mission, surtout comme principal du collège Saint-Patrick. Ayant suivi Mgr Bonjean à Colombo en 1883 il lui fut très utile par ses connaissances variées et ses rapports faciles avec le monde officiel; mais ce bon ouvrier nous fut ravi par la mort le 4 mars 1888. La troisième victime, dont nous n'avons pas encore cessé de pleurer la perte, n'est autre que Mgr Bonjean lui-même.

Prêtres séculiers. — Il faut bien dire aussi quelques mots de notre clergé séculier. Je le ferai en toute franchise.

Lorsque Mgr Bonjean prit possession du siège de Colombo, le 28 août 1883, il était accompagné de 11 Pères Oblats, dont 5 tout nouvellement débarqués d'Europe; 14 prêtres séculiers restaient dans le diocèse et acceptaient la juridiction du nouveau vicaire apostolique. Mais, à l'exception de 2 ou 3, ces prêtres étaient des mécontents, attachés, pour des raisons personnelles, au régime précédent. Ils redoutaient les réformes que le nouvel état de choses ne manquerait pas d'apporter. Jusque-là chacun était dans sa Mission comme un petit évêque dans son diocèse; les liens de la discipline ecclésiastique ne gênaient personne, et, comme il y avait peu de prêtres, chacun avait beaucoup d'églises, et, par suite, pouvait facilement s'enrichir, tandis que l'évêque était affamé. Comme on s'y attendait, Mgr Bonjean fit des réformes et multiplia le nombre des missionnaires. On lui fit une résistance tantôt sourde, tantôt ouverte; on conspira de concert avec les *Padroadistes* et les prêtres du diocèse de Kandy; on envoya rapports sur rapports à la Propagande; enfin on résolut de chasser à tout prix les Oblats de ce diocèse.

Mgr Bonjean, atteint dans le fond de son âme par cette insoumission d'une partie de son clergé, ne montra cependant ni humeur ni froideur à tous ces prêtres mécontents. Il patientait, et peu à peu la mort ou des départs pour l'Europe éclaircissaient leurs rangs. En même temps, le nombre des Oblats augmentait, si bien qu'à sa mort son clergé se composait de quarante et un Oblats et de huit prêtres séculiers seulement.

Sur ces huit prêtres, l'un, Mgr Vistarini, qui, à l'occasion de ses noces d'or de sacerdoce, reçut les insignes de camérier de Sa Sainteté, est un prêtre vénérable, au

cœur d'une charité inépuisable, d'un zèle toujours dévorant malgré de terribles infirmités, et d'une piété et d'une vertu angéliques. Il a été en tout temps le soutien le plus dévoué de Mgr Bonjean, et il se montre toujours l'ami sincère des Oblats. Un autre, le jeune abbé Sampayo, élevé à Gênes par les Lazaristes, est un prêtre pieux et zélé, qui se tient à l'écart de toutes les coteries. Les six autres, dont trois sont Italiens et trois indigènes, n'ont pas encore pu secouer cet esprit d'opposition, qui est l'entrave la plus sérieuse à l'amélioration des chrétiens de ce diocèse et surtout à la formation du clergé indigène. En effet, tous nos efforts pour former des prêtres séculiers indigènes ne seront-ils pas futiles aussi longtemps qu'au sortir du séminaire ils seront accueillis par une coterie de prêtres séculiers et indigènes comme eux, qui sèment dans leurs cœurs des pensées de rancune et de jalousie et les rêves d'ambition et de fortune les plus insensés? L'un des six mécontents dont je viens de parler n'est-il pas un jeune homme sorti de notre séminaire et qui ne doit son élévation au sacerdoce qu'à la bienveillance des PP. Oblats?

Administration des sacrements. — Je terminerai ce rapport par le tableau des sacrements administrés dans ce diocèse du 1er septembre 1891 au 31 août 1892 :

Baptêmes d'enfants de catholiques	4548
— — d'hérétiques	34
— — d'infidèles	331
— d'adultes hérétiques	97
— — infidèles	717
Total	5727
Mariages	1188
Confessions	177566
Communions	166905
Viatiques	1086
Extrême-onctions	2082
Confirmations	1538

Rapport sur le vicariat de Natal.

Le vicariat de Natal se divise en trois parties principales : 1° la colonie de Natal ; 2° la Cafrerie ; 3° le pays des Zoulous, des Swasis et des Amatongas.

I. Colonie de Natal.

La colonie de Natal n'est pas de très grande dimension ; sa superficie est seulement de 48 560 kilomètres carrés ; sa population se compose de trois éléments tout à fait distincts : on y compte 37 390 Européens, 40 000 Indiens, 459 288 indigènes de race zouloue.

Les Missions dont nos Pères s'occupent dans cette colonie sont au nombre de sept : Durban, Estcourt, Clairmont, le Bluff, Oakford, Pietermaritzburg et New-Castle. Parmi ces Missions, plusieurs ont été fondées depuis le dernier Chapitre ; les autres ont toutes reçu des développements considérables.

Durban. — Durban est le port de mer de la colonie. C'est une ville de 26 000 âmes ; elle est située autour de la magnifique baie de Port-Natal, dans laquelle des vaisseaux de toutes nationalités stationnent à l'abri des orages, qui, parfois, sévissent sur nos côtes.

Au nord de la ville, s'élève en amphithéâtre la colline de Béréa, que les commerçants de Durban ont choisie comme lieu de résidence. Des demeures élégantes apparaissent çà et là au-dessus des touffes de la forêt, offrant au regard un panorama des plus agréables. Le nombre des catholiques est de 2 400.

Nous avons à Durban une église dont la beauté architecturale n'est surpassée par aucune autre construction de ce genre dans le Sud-Africain ; elle est assez vaste pour contenir de sept à huit cents personnes.

A côté de l'église, se dresse un gracieux presbytère à deux étages, parfaitement disposé pour les besoins d'une communauté. A peu de distance et sur le même terrain, se trouve une construction avec étage sur rez-de-chaussée, mesurant 100 pieds de long sur 30 de large. Elle était destinée aux Frères qui nous avaient promis leur concours pour l'éducation de nos garçons. Ces Frères ne sont pas encore venus, mais la bâtisse ne demeure pas inutile. Le rez-de-chaussée est loué et donne à la caisse diocésaine un revenu qui couvre largement les intérêts de l'emprunt contracté pour construire. La salle supérieure nous sert pour les réunions de jeunes gens. Le dimanche, des indigènes s'y rassemblent pour entendre une instruction et chanter des cantiques. Attenant à cette école est le club pour l'Œuvre de la jeunesse, bâti en 1892.

Le couvent des Sœurs de la Sainte-Famille forme un ensemble très beau et très complet ; elles en sont devenues les usufruitières à perpétuité.

Un terrain a été acheté dans un des faubourgs. On y a érigé une chapelle pour les Indiens catholiques. Cette chapelle se transforme journellement en école.

Enfin, un autre terrain a été acquis non loin du port, dans le but d'y établir une succursale pour les nombreux catholiques qui habitent cette partie de la ville.

La mission de Durban est donc très florissante au point de vue des œuvres.

Les créoles venus de Maurice, qui se disent Français et parlent notre langue, ont, tous les dimanches à huit heures, une instruction spéciale faite en français. Ils se montrent généralement fidèles à leurs devoirs religieux. Le nombre de ces créoles est de 1 000 environ.

A onze heures, une deuxième messe est célébrée pour la population catholique de langue anglaise, qui com-

prend environ 1100 âmes. Les Irlandais, qui en forment la très grande majorité, se montrent à Durban, comme à peu près partout, bons, généreux et très fidèles aux pratiques religieuses.

A deux heures de l'après-midi, a lieu une réunion spéciale pour les enfants : 250 enfants catholiques, divisés selon leur âge et leurs progrès, reçoivent une explication du catéchisme.

La journée du dimanche se termine par le chant des complies, une instruction et la bénédiction du Saint-Sacrement.

Les Indiens, au nombre de 300, se réunissent aussi très fidèlement autour du Père qui est chargé de les instruire.

Leur église, quoique récemment construite, est déjà devenue trop petite ; on s'occupe de l'agrandir.

Les Cafres, outre la messe qu'ils entendent à l'église paroissiale, ont une réunion spéciale chaque dimanche. Cette réunion se tient dans la salle d'école. Il fait bon entendre ces pauvres nègres chanter leurs beaux cantiques. La bonne volonté qu'ils mettent à se faire instruire est très consolante.

L'Œuvre de la jeunesse prospère admirablement. Il en est de même de l'Association de la Sainte-Famille pour les jeunes filles.

Les écoles des Sœurs de la Sainte-Famille sont très estimées et très fréquentées. Le nombre de leurs élèves, de toute race et de toute condition, dépasse 500. Une des Sœurs fait tous les jours la classe à 80 petits Indiens, et l'inspecteur du gouvernement a donné à son école de très bonnes notes.

Il est une lacune que nous voudrions combler sans retard. Nos garçons sont obligés de fréquenter les écoles du gouvernement, parce qu'il nous manque un per-

sonnel enseignant. Ce personnel nous a été promis; nous attendons sans perdre espoir.

Une espérance plus prochaine, c'est celle de voir bientôt un bel Hôtel-Dieu couronner une des cimes les plus élevées du Béréa. Le terrain est acheté et les Sœurs Augustines, qui doivent le faire construire à leur compte et le desservir, se trouvent déjà à Natal.

Clairmont. — Un nombre considérable de créoles ont fixé leur habitation dans la réserve de ce nom. Dès 1888, afin de pourvoir à l'éducation de leurs enfants, nous fîmes construire une chapelle-école sur un terrain à nous, voisin de la réserve. Un des Pères de Durban y dit la messe de temps en temps, et un jeune créole y tient école au nom et pour le compte de la Mission. Le nombre des élèves est de 50.

Le Bluff. — Cette Mission se rattache à celle de Durban et elle est desservie par les Pères de cette maison.

Le Bluff est une belle propriété de 800 acres, située de l'autre côté de la baie. Elle est, en droite ligne, à trois milles de Durban. La fondation de cette Mission a été décrite dans nos annales; je n'en parlerai pas. On avait dessein de former dans ce site délicieux un centre de mission pour les noirs de Durban et des environs. Depuis le dernier Chapitre, on y a élevé une église convenable et un petit couvent. L'église est en même temps école.

Le Bluff a donné des résultats très consolants; il a été le théâtre de conversions nombreuses et sincères. La propriété est divisée en lots de dimensions égales. Une famille est fixée sur chacun d'eux. Les fermiers payent une petite rente annuelle. Tous réunis, ils forment une chrétienté des plus édifiantes. Le nombre des chrétiens du Bluff et des environs s'élève à 250. Deux Sœurs de la Sainte-Famille résident au Bluff; elles y tiennent une

école fréquentée par une soixantaine d'enfants. Un de nos Frères convers, sous la direction du R. P. Supérieur de Durban, tient la propriété dans un ordre parfait.

Cette résidence agréable est un lieu de repos pour nos Pères de Durban. Ils sont heureux d'aller, de temps en temps, respirer là les brises rafraîchissantes de la mer, dont les vagues forment les limites de la propriété. Pendant les vacances, les Sœurs de la Sainte-Famille y goûtent aussi le repos si bien mérité par de longs mois de travaux scolaires.

On le voit, le Bluff est une de nos œuvres les plus intéressantes.

Oakford. — Voici encore une belle œuvre. Oakford est le nom d'une ferme assez vaste située à 30 milles de Durban, vers l'est. Acquise, comme le Bluff, pour en faire une réserve cafre, elle est située dans le comté de Victoria, comté qu'habitent beaucoup de catholiques mauriciens, planteurs de cannes à sucre.

La réserve est déjà formée, et la population indigène a répondu, au delà de toute espérance, au dévouement du missionnaire. Le nombre des chrétiens qui ont fixé là leur demeure est de 300, et ce nombre va grandissant de jour en jour.

Les Sœurs de Saint-Dominique, établies depuis plusieurs années à Oakford, s'occupent de l'éducation de la jeunesse indigène et des travaux de la ferme. Elles y ont aussi un pensionnat de jeunes filles de race européenne et un pensionnat de petits garçons de même race. Les enfants de ces diverses écoles donnent un total de 100.

Des bâtisses ont déjà été élevées et font l'ornement d'Oakford. Je les énumère :

Une église élégante, autrefois trop vaste, mais dès à présent trop petite, et qu'il faudra sans tarder agrandir;

Un local assez vaste, servant d'école pour les enfants noirs ;

Le pensionnat des jeunes filles européennes, construction très solide et déjà assez considérable, cependant encore inachevée ;

Le pensionnat des petits garçons, en partie construit, et qu'on complète en ce moment ;

Enfin, le couvent des Sœurs.

La plupart de ces constructions ont été bâties depuis le dernier chapitre.

Les terres de culture sont exploitées par les Sœurs de la manière la plus intelligente et donnent des revenus sérieux.

Le Père chargé de cette Mission est aussi chargé des pays environnants, dans le comté de Victoria. Sa vie est une vie de courses incessantes, car la paroisse est de 30 milles de long. Les catholiques, épars çà et là dans le comté, atteignent le chiffre de 250. Ils se réunissent en grand nombre, le premier dimanche du mois, à Blackburn, où se trouve une chapelle succursale de fort belles dimensions. Une chapelle est en ce moment en voie de construction dans une autre partie du comté, à Ottawa.

Telles sont les œuvres qui dépendent de la maison centrale de Durban.

Pietermaritzburg. — La ville de Pietermaritzburg est moins populeuse que celle de Durban ; elle n'est pas cependant moins importante. Elle est le siège du gouvernement colonial, et c'est là que réside le gouverneur avec les principaux membres de son administration.

Pietermaritzburg est située sur un des nombreux plateaux que forme le Drakensberg en s'abaissant vers la mer ; elle est à 60 milles nord de Durban ; sa population est de 16 000 âmes.

Ici, comme à Durban, nous avons des immeubles de grande valeur.

La résidence épiscopale, qui est en même temps notre maison de communauté, est une bâtisse fort belle ; elle est désignée en ville sous le nom de *palais*.

L'église paroissiale d'autrefois a cédé sa gloire à une nouvelle église, de dimensions suffisantes pour contenir 800 personnes ; elle est devenue salle d'école.

Plusieurs salles bien aérées et éclairées ont été ajoutées au pensionnat des garçons.

Un terrain pour la population indienne a été acheté, et, sur ce terrain, nous avons une église fort simple, mais très élégante.

Les Cafres n'ont pas été négligés. Ils ont, en face du presbytère, une chapelle-école de 60 pieds de long sur 30 de large.

Enfin, à côté du couvent des Sœurs de la Sainte-Famille, a été construit un bel orphelinat.

Les œuvres dont s'occupent nos Pères à Pietermaritzburg sont :

L'œuvre de la paroisse. — Cette œuvre est admirablement conduite par le doyen de notre personnel, le R. P. Barret. Il serait difficile de trouver population mieux instruite et plus fidèle aux pratiques religieuses. Je parle surtout de cette partie du troupeau que le R. P. Barret a vu naître et grandir. La population catholique de Pietermaritzburg est de 1 200 âmes.

L'œuvre des soldats. — Pietermaritzburg, étant le chef-lieu de la colonie, a une garnison nombreuse. Un Père est spécialement chargé des soldats catholiques, dont le nombre varie de 400 à 500. Tous les dimanches, une messe est spécialement célébrée pour eux, messe à laquelle ils sont tous obligés d'assister. L'instruction religieuse des enfants de troupe, la visite des hôpitaux

militaires font partie du travail de l'aumônier. Cette œuvre n'est pas sans consolations.

Le collège. — Plusieurs de nos Pères s'occupent de cette œuvre avec le plus grand dévouement. Le nombre des élèves est de 50 à 60. Vingt d'entre eux sont pensionnaires. Ce collège, que nous considérons comme un commencement, nous permet d'arracher nos enfants aux écoles protestantes ou athées.

Le couvent. — Les Sœurs de la Sainte-Famille, ici comme à Durban, ont une haute école (*high school*), que fréquentent les enfants des classes riches ou aisées. Elles ont, en outre, une école de paroisse, où sont adressés les enfants plus pauvres. Elles ont, enfin, un orphelinat, œuvre des plus intéressantes et qui attire sur tous les travaux de la mission des bénédictions abondantes. Ces différentes écoles comptent 400 enfants. Le dévouement des Sœurs est au-dessus de tout éloge, et c'est à ce dévouement inspiré, soutenu et couronné par la grâce de Dieu, que nous devons le succès.

L'œuvre indienne. — Nous avons près de 250 Indiens catholiques à Pietermaritzburg. Cette poignée de fidèles, ici comme à Durban, se trouve mêlée à des milliers de païens. C'est afin de pourvoir à leurs besoins spirituels et d'entretenir en eux la foi qu'ils ont reçue à Natal ou dans l'Inde, qu'un Père a été spécialement chargé d'eux. Dans la petite église que nous avons déjà mentionnée, ils ont réunion tous les dimanches, matin et soir. Pendant la semaine, les enfants, au nombre de 100 environ, se réunissent dans cette même église, qui, alors, devient école. Une sœur de la Sainte-Famille, aidée de plusieurs maîtresses, se dévoue à leur éducation.

L'œuvre des Cafres. — Les Cafres dont nous nous occupons à Pietermaritzburg et à Durban sont généralement des manœuvres qui viennent en ville pour se

procurer quelques ressources pécuniaires et qui, ensuite, retournent dans leurs villages. Tous les soirs, ils se réunissent dans leur église, au nombre d'une centaine. Le Père qui s'occupe d'eux, comme prêtre d'abord, leur enseigne le catéchisme, et puis, se transformant en maître d'école, il leur apprend à lire et à écrire. Le dimanche, leurs réunions sont nombreuses. Déjà, un nombre consolant de conversions ont eu lieu. Retournant dans leurs villages, ces Cafres emportent avec eux, outre leurs petits pécules, une bonne provision de vérités religieuses qu'ils communiquent à leurs amis. Ces œuvres cafres, dans la ville, seront des moyens puissants, nous l'espérons, pour répandre au loin la connaissance de la sainte Église catholique.

Les prisons et les hôpitaux de la ville sont l'objet d'un soin spécial de la part du Père de cette maison.

Estcourt. — Trois heures de chemin de fer nous permettront de franchir la distance qui sépare Pietermaritzburg d'Estcourt. Estcourt est un village de 400 âmes environ, situé sur les bords de la rivière Bushmen. Il y a quelques années, lors de la construction du chemin de fer qui se dirige vers le nord de la colonie, un grand nombre d'ouvriers catholiques s'étaient réunis en cet endroit. Une bâtisse fut alors construite à l'usage du missionnaire, et elle servit d'église et d'école. Plus tard, Estcourt vit sa population se disperser dans les divers chantiers de travail ; la résidence du prêtre n'étant plus, dès lors, nécessaire, le Père revint à Pietermaritzburg ; on se contenta de visiter Estcourt tous les mois, afin de maintenir dans la foi les catholiques qui y restaient encore.

Lorsque les Sœurs Augustines arrivèrent ici, elles furent si satisfaites de la situation d'Estcourt, qu'elles formèrent le dessein d'y établir un sanatorium.

Aux constructions déjà existantes, d'autres furent ajoutées ; un nouveau terrain s'adjoignit à l'ancien et une des bâtisses fut transformée en chapelle. Après le sanatorium, une école, qui fut accueillie avec bonheur. La présence du prêtre redevenant nécessaire, un Père fut réinstallé à Estcourt. Il y est chargé de la petite paroisse, en partie groupée autour de l'église et en partie dispersée à de grandes distances dans les fermes, chargé de la direction spirituelle des Sœurs et de l'instruction chrétienne des enfants. Nous espérons que ce sanatorium se transformera bientôt en Hôtel-Dieu et deviendra, pour le nord de la colonie, une œuvre de grande bienfaisance. Sur la requête du magistrat du district, les Sœurs préparent en ce moment un local pour y recevoir les indigènes infirmes. Cette œuvre sera subventionnée par le gouvernement.

New-Castle. — Soixante milles plus loin, au pied de la dernière et plus haute montagne du Drakensberg, est située la petite ville de New-Castle, d'environ 1 200 âmes. Là encore une nouvelle œuvre vient d'être fondée. Petit est le nombre de ceux qui appartiennent à notre troupeau : il se compose tout au plus de 30 personnes.

Dans un des plus beaux quartiers de la ville, un terrain spacieux a été acheté en 1889. Plusieurs constructions, en tôle galvanisée, en bois ou en briques, furent rapidement érigées et rattachées aux constructions déjà existantes, et les Sœurs Dominicaines s'y établirent sans retard.

L'école de New-Castle est déjà bien avantageusement connue. Près de 100 enfants de toutes conditions, et en grande majorité protestants, y reçoivent une éducation soignée.

Un Père a sa résidence dans cette ville.

Les Trappistes. — Ne quittons pas cette première partie

du vicariat sans dire un mot des grandes œuvres accomplies par les RR. PP. Trappistes. Ces œuvres, commencées avant le dernier Chapitre, se sont grandement développées depuis. Les Trappistes ont actuellement dix Missions florissantes, situées à une journée de cheval les unes des autres. Elles s'étendent des environs de Durban jusqu'au delà de l'Umzinkulu. Les Pères possèdent 120 000 acres des meilleures terres de la colonie, soit environ 50 000 hectares, et ces terres sont situées dans des endroits très populeux. Ils ont un personnel de 270 religieux et de 215 religieuses. Dans chacune de leurs Missions se trouvent des écoles industrielles où l'on enseigne un grand nombre de métiers, outre l'agriculture. Le nombre des infidèles que les Pères ont fait entrer dans le bercail du Bon Pasteur est de 4 000 au moins. Le nombre des élèves qui fréquentent leurs écoles est aussi d'environ 4 000.

Que Dieu continue de bénir leurs efforts!

II. La Cafrerie.

La Cafrerie est cette partie du vicariat de Natal qui s'étend de l'Umzinkulu à la rivière Kei, de l'océan Indien aux montagnes du Drakensberg. Sa longueur est de 260 milles anglais et sa largeur de 150. La population est de 750 000 indigènes et de 10 000 blancs environ. Les Missions de cette partie du vicariat sont au nombre de trois : Umtata, Kokstad et Mont-Frère.

Umtata. — Umtata est une petite ville de 2 500 habitants. Sa population catholique est d'environ 150 âmes. La résidence d'Umtata a le titre de *Maison*, sans toutefois en avoir le personnel.

Nous avons là une chapelle très suffisante pour les

besoins actuels, bien qu'elle n'ait que 60 pieds de long sur 20 de large. Elle est solidement bâtie.

Depuis quelques mois, les Pères, jusqu'alors assez mal logés, ont pris possession d'une maison convenable. Le terrain sur lequel ces bâtiments sont construits est bien situé, et il a beaucoup de valeur.

Sur un terrain également bien choisi se trouvent la salle d'école et le couvent des Sœurs de Sainte-Croix. L'école est fréquentée par 80 enfants. Un grand nombre de personnes de la ville reçoivent au couvent des leçons particulières de musique, de dessin, de peinture, etc.

A 6 milles de la ville et dans une ferme qui appartient aux Sœurs, nous avons commencé une école-pensionnat pour les enfants métis, très mombreux dans le pays. C'est le noyau d'une œuvre qui, nous l'espérons, deviendra importante et nous permettra de faire du bien à cette population d'entre deux que les noirs refusent de reconnaître et que les blancs méprisent.

La petite chapelle de Saint-Jean est bâtie à l'embouchure de la rivière de ce nom ; elle est desservie par un des Pères d'Umtata. Cette petite chapelle a été construite, en grande partie, par quelques soldats catholiques de la garnison de Saint-Jean. C'est un plaisir de voir le soin que ces bons chrétiens prennent de leur chapelle. Ils l'embellissent petit à petit. A chaque visite, le prêtre éprouve quelque nouvelle surprise : c'est une lampe, c'est un harmonium, c'est une statue de la Sainte Vierge.

La sollicitude que ces bons soldats ont pour l'église, ils l'ont aussi pour leurs âmes. Tous les soirs, ils se réunissent pour réciter le chapelet. Le dimanche, en l'absence du prêtre, ils ont réunion matin et soir. Lorsque le prêtre est au milieu d'eux, ils profitent bien de sa présence.

L'embouchure de la rivière Saint-Jean forme un port de mer des plus beaux et à portée d'un vaste pays. Ce port de mer sera tôt ou tard ouvert au commerce, et alors la Mission acquerra une importance plus grande.

Tout le sud et le sud-ouest de la Cafrerie dépendent aussi de la Mission d'Umtata. Il ne faut pas moins de deux mois entiers pour visiter les catholiques épars çà et là. C'est un ministère très pénible et peu fructueux. Les visites du prêtre sont trop courtes, trop peu fréquentes pour produire un bien sérieux. Cependant, le prêtre est toujours reçu avec respect, et un nombre considérable de ceux qu'il visite reçoivent les sacrements.

La longueur de ces voyages sera bientôt notablement diminuée par la fondation d'une Mission à Cala, extrémité du Sud-Ouest. Un immeuble a été récemment acheté en cet endroit, et, sous peu, nous y aurons une école, un couvent et une petite église. Le nombre des catholiques répandus dans le Sud et le Sud-Ouest est de 150 à 200.

Kokstad. — La population de Kokstad est de 2000 habitants, dont 500 blancs et 1500 Griquas. Les Griquas sont de race hottentote, et, comme à peu près tous les Hottentots du Sud-Africain, ils sont tombés dans la dernière dégradation.

Le matériel de la Mission de Kokstad se compose d'une église pouvant contenir 250 personnes, d'un couvent, d'un pensionnat et d'un presbytère. Les enfants qui fréquentent l'école sont au nombre de 120. Les Sœurs de Sainte-Croix se dévouent avec zèle à leur éducation. Le prêtre chargé de cette Mission doit, en outre, visiter un district qui n'a pas moins de 50 milles de rayon.

A Matatiel, à 40 milles de Kokstad, nous avons un petit noyau de chrétiens de race sisoutoue. Leur nombre est de 70. Nous aurions voulu donner à ces néophytes

une chapelle et une école. Le chef, qui est protestant et, si l'on en croit l'opinion publique, franc-maçon, s'est opposé à notre dessein. Mais nous y reviendrons, et Dieu ne permettra pas que ces pauvres chrétiens soient laissés sans secours spirituels.

Au contraire, à 50 milles plus loin, c'est un chef puissant qui nous appelle à grands cris. Il a offert un emplacement très avantageux pour une Mission, et nous n'avons pas encore pu répondre à son appel.

La population catholique de Kokstad et du district tout entier est d'environ 300 âmes.

Mont-Frère. — Mont-Frère est tout simplement un petit village de blancs situé au milieu de plusieurs tribus indigènes. Nous avons là et dans les environs une centaine de catholiques de race européenne. Sur leur demande, nous nous sommes procuré un terrain, et, en ce moment, une chapelle en pierre est en voie de construction.

En attendant, le prêtre et les religieuses, qui sont déjà sur place, s'abritent dans des huttes de terre couvertes de chaume, éparses sur le terrain acheté. L'une d'elles a été transformée en église provisoire. Dans leur école, les Sœurs de Sainte-Croix ont de 25 à 30 enfants de race européenne. Elles ont aussi 50 enfants noirs, dont plusieurs sont fils du grand chef. La classe des enfants indigènes se fait dans un local à part.

Quel sera le succès de cette œuvre ? Dieu seul le sait. Ses débuts nous donnent de bonnes espérances.

III. Pays des Zoulous, des Swasis et des Tongas.

La population de ces trois provinces est exclusivement indigène ; elle est d'au moins 500 000 âmes. Nous avons la douleur de constater que, jusqu'à présent, le

manque de ressources en hommes et en argent ne nous a pas permis de pénétrer dans cette partie du vicariat. Les protestants y ont déjà établi des Missions qu'on s'accorde à décrire comme peu florissantes.

Les Swasis et les Zoulous, on le croit, ne sont pas encore mûrs pour la moisson. Il n'en est pas de même pour les Tongas ou les Amatongas placés plus au nord. La reine des Amatongas, en effet, il y a quelques années, demanda des missionnaires. Il nous fut impossible de répondre à sa demande.

Personnel. — Le personnel du vicariat de Natal se compose de 16 Pères Oblats, de 4 Frères convers et de 2 Frères scolastiques.

Ce personnel est ainsi réparti :

Durban : 4 Pères, 3 Frères convers ;

Oakford : 1 Père ;

Pietermaritzburg : 4 Pères, y compris le Vicaire apostolique, 1 Frère convers ;

Estcourt : 1 Père ;

New-Castle : 1 Père ;

Cafrerie : 5 Pères.

Les deux Frères scolastiques sont à Pietermaritzburg, où ils continuent leurs études.

Total : 22 Oblats.

Outre le personnel des Oblats, nous avons dans le vicariat 2 prêtres séculiers et 1 étudiant en théologie ;

30 Sœurs de la Sainte-Famille ;

35 Sœurs Dominicaines ;

45 Sœurs de Sainte-Croix ;

9 Sœurs Augustines ;

270 Trappistes ;

215 Sœurs affiliées aux Trappistes.

Total : 629 personnes, directement ou indirectement consacrées à l'évangélisation.

Afin de bien faire comprendre combien lourde est la tâche de la Congrégation dans le vicariat de Natal, qu'il me suffise d'indiquer en chiffres ronds la population de ce vicariat :

Blancs, 50 000.

Noirs, 1 500 000.

Indiens, 40 000.

Soit un total de 1 590 000 âmes.

De cette immense population, 10 000 au plus appartiennent à l'Église catholique ; 5 300 enfants fréquentent nos écoles ; mais ils sont loin d'appartenir tous à la vraie foi. Le champ est vaste et les ouvriers peu nombreux. *Messis quidem multa ; operarii autem pauci.*

Rapport sur le vicariat de l'État libre d'Orange.

En commençant ce rapport sur le vicariat de l'État libre d'Orange, je dois dire tout d'abord que nous avons trois classes bien distinctes de peuples à évangéliser :

1° Les Européens, qu'on trouve principalement dans les villes, telles que Kimberley et Beaconsfield ;

2° Les Boërs ou fermiers hollandais de l'État libre d'Orange ;

3° Les noirs ou indigènes, dont la plupart appartiennent à la tribu des Basutos.

Griqualand-West. — Il y a environ six ans, la population catholique de Kimberley était évaluée à plus de 3 000 âmes. Aujourd'hui, ce chiffre a bien baissé, par suite de l'émigration fiévreuse qui s'est portée vers les mines d'or de Johannesburg ou autres lieux, et aussi à cause de la centralisation des différentes mines de diamants aux mains d'une seule compagnie. Actuellement, il nous reste environ 1 500 catholiques. Nous en avons de toutes

nationalités, mais la majorité est irlandaise. En général, nos catholiques sont fervents. Dernièrement, le saint jour de Pâques, plus de 500 personnes se sont approchées de la table sainte.

Kimberley possède une belle église, un bon presbytère et de florissantes écoles. Plus de 350 enfants reçoivent l'instruction religieuse à la Mission. L'école supérieure pour les jeunes filles, et l'école paroissiale mixte sont confiées à la direction des Sœurs de la Sainte-Famille. Le F. Tuite est préposé à l'école des garçons, qui réussit également. Nous avons, en outre, une école pour les coolies ou Indiens dans laquelle 40 enfants se réunissent régulièrement.

Le climat très chaud de Kimberley et la position de la ville, qui s'étend sur une vaste superficie de terrain, sont souvent cause de peines et de souffrances; cependant, nos Pères sont toujours fidèles à leur devoir. Ils travaillent avec zèle et non sans succès. Je peux dire qu'il ne se passe pas d'années que nous n'ayons à enregistrer de 40 à 50 abjurations.

Avec la desserte de Kimberley, nous devons faire la visite des différents mineurs échelonnés le long de la rivière « Vaal ». Nous comptons parmi eux environ 150 catholiques. Un Père de Kimberley les visite environ tous les mois. Il nous faudra bâtir là une chapelle au plus tôt, et il serait très désirable qu'un prêtre pût résider au milieu de ces ouvriers.

A peu près à 2 milles de Kimberley se trouve la Mission de Beaconsfield. Ici aussi, la population catholique a malheureusement beaucoup diminué durant ces quatre dernières années. Autrefois, nous avions à Beaconsfield environ 700 catholiques; aujourd'hui, leur nombre n'est plus que de 400. L'église, en fer galvanisé, est très convenable ; le presbytère est très bien, ainsi que les écoles.

Deux Sœurs de la Sainte-Famille descendent tous les jours de Kimberley à Beaconsfield pour y faire l'école à environ 100 enfants. Les catholiques de Beaconsfield donnent beaucoup de consolations à leur missionnaire par leur assiduité aux offices et la fréquentation des sacrements.

État libre d'Orange. — Dans l'État libre d'Orange, nous n'avons encore que deux Missions régulièrement et complètement établies, avec église, presbytère, couvent et écoles. Un missionnaire est constamment occupé à voyager dans le pays et à visiter les fermiers disséminés çà et là dans tout l'État.

A Jagersfontein, l'école tenue par les Sœurs de la Sainte-Famille compte plus de 100 enfants qui reçoivent là une bonne éducation. Plusieurs se sont distingués dans les examens publics du gouvernement. Les catholiques ne sont pas très nombreux à Jagersfontein, 120 environ. Hélas ! plusieurs mettent plus d'ardeur à fouiller la terre pour en extraire le diamant qu'à chercher la grâce de Dieu. Aussi, le prêtre qui se dévoue au milieu d'eux a bien souvent de la peine et de la difficulté pour maintenir les bons dans le droit chemin et ramener à leur devoir les mauvais ou les indifférents.

Bloemfontein est la capitale de la République de l'Orange. Il peut y avoir 400 catholiques dans la ville et tout autant dans les districts environnants. Les différentes statistiques de la Mission démontrent que la foi progresse toujours un peu à Bloemfontein, malgré les préjugés invétérés de la population hollandaise et calviniste des environs. Les écoles du couvent sont très fréquentées. Environ 200 enfants y reçoivent une éducation chrétienne. La bonne renommée que ce couvent a su s'acquérir est pour beaucoup dans la sympathie que nous rencontrons déjà auprès des paysans boers.

Le nouveau collège de garçons à Clocolan est aussi situé dans l'État libre d'Orange. Nous avons dû malheureusement, faute de monde, appeler des laïques pour composer notre personnel enseignant. Les élèves sont au nombre de 55.

Sur la ferme du collège, nous avons aussi, à titre d'aides ou de serviteurs, environ 100 indigènes, tous catholiques. Notre intention et notre espérance, en instituant ce collège, ont été de créer un centre d'où bientôt se répandraient la lumière et le salut sur les populations hollandaises environnantes.

Basutoland. — Les Missions chez les infidèles du Basutoland ont été, pendant de longues années, la source de grandes difficultés et le théâtre de beaucoup de sacrifices de la part de nos Pères. Il y a six ans, nous ne comptions guère plus de 834 conversions parmi les Basutos. En 1887, lors de la consécration solennelle de tout le vicariat au Sacré-Cœur de Jésus, nous fûmes témoins d'un véritable changement dans le pays. Dans une seule année, les Pères eurent à enregistrer autant de conversions que pendant les 25 premières années de leur rude apostolat. Depuis lors, le mouvement s'est maintenu, et, aujourd'hui encore, la moyenne des conversions par an est environ de 350.

Nous avons en Basutoland 7 Missions principales, desquelles dépendent des annexes desservies et visitées par les Pères toutes les semaines et même plus souvent.

Deux Pères sont attachés à la Mission mère de Roma ; leur temps est absolument absorbé par les devoirs du saint ministère et la surveillance des écoles. Il y a à Roma environ 2 000 Basutos catholiques, et je peux dire qu'ils sont presque tous très fervents et très édifiants. En général, la Mission entretient 50 pensionnaires à l'école des garçons et 50 à l'école des filles, celle-ci

confiée aux Sœurs de la Sainte-Famille. Ces bonnes Sœurs, non seulement forment l'esprit et le cœur de leurs élèves, mais leur donnent encore des habitudes de propreté et d'industrie. Nous avons aussi essayé d'établir une école industrielle ; elle se développera à mesure que nous aurons des Frères formés aux divers métiers.

Les annexes de Saint-Michel, Bethléem, Nazareth et Béthanie, sont desservies par les Pères de Roma. Dans leur ensemble, elles réunissent environ 500 catholiques.

La Mission de Saint-Joseph, à Korokoro, compte environ 700 catholiques ; elle est desservie par un Père qui y réside et s'occupe aussi d'une annexe appelée Massabiella. La Mission de Saint-Joseph est très fréquentée par les païens ; les chrétiens y sont animés d'un très bon esprit et leur ferveur fait concevoir les plus belles espérances pour la conversion très prochaine d'un grand nombre de Basutos des environs.

Plus loin, dans le sud, se trouve la Mission de Montolivet, établie il y a environ dix ans au milieu de très grandes difficultés. Aujourd'hui elle est devenue l'une des plus florissantes et promet beaucoup pour l'avenir. Les indigènes du sud sont beaucoup plus intelligents, industrieux et tenaces dans leurs entreprises, que les Basutos du nord. Le missionnaire a baptisé environ 250 païens ; 20 garçons et 44 filles fréquentent les écoles de la Mission.

En nous dirigeant vers le nord, nous rencontrons d'abord la Mission du Sacré-Cœur ou de Gethsémani. Les débuts de cette Mission furent pénibles et presque infructueux. Pendant cinq ans, les conversions furent rares et les écoles ne furent pas fréquentées. Le bon P. Biard, que le bon Dieu bénit si visiblement maintenant à Saint-Joseph, eut à souffrir ici toute espèce de peine et de difficultés. Il fut plusieurs fois question de

transférer le personnel de Gethsémani à Sion et d'en faire une annexe qu'un Père visiterait seulement de temps en temps. Le Sacré-Cœur, à qui la Mission de Gethsémani est dédiée, ne permit pas la réalisation de ce projet à peu près définitivement formé. Durant les cinq dernières années, le travail du missionnaire a eu des résultats que les débuts ne permettaient pas d'espérer : 150 païens ont reçu le baptême; 30 enfants entretenus au compte de la Mission et résidant dans un local qui leur est assigné donnent beaucoup de consolations à leurs maîtresses, aux Sœurs de la Sainte-Famille, qui sont chargées de l'école. La Mission de Gethsémani est donc aujourd'hui solidement établie.

Sion date de 1886; elle fut fondée à mon arrivée dans le vicariat sur un plateau magnifique, non loin de la résidence du chef qui gouverne cette partie du Basutoland. Du sommet de ce plateau, on peut compter un grand nombre de villages qu'habite une population nombreuse. Cette population est très favorablement disposée à notre égard et cela surtout depuis la conversion et le baptême de la première femme du chef; 160 païens ont déjà reçu le baptême. La Mission possède une bonne école de garçons; le nombre des élèves s'est toujours maintenu entre 42 et 50.

Sainte-Monique est la Mission la plus éloignée dans la partie nord du Basutoland. Fondée il y a environ dix-huit ans, elle donna d'abord peu de consolation au missionnaire; elle fut grandement éprouvée par les guerres des Cafres avec la colonie du Cap et par des combats que les chefs des environs eurent entre eux; elle subit aussi l'épreuve de déplacements nombreux. Des temps meilleurs sont maintenant venus. Le missionnaire a une liste de 450 païens baptisés; 50 enfants fréquentent l'école de la Mission que tiennent les Sœurs de la Sainte-Famille.

La Mission de Sainte-Monique a une annexe dédiée à la bienheureuse Marguerite-Marie. Cette annexe ne compte encore que 20 catholiques; elle n'a pas d'école.

Je me résume : au Basutoland nous avons actuellement 13 Missions, 12 écoles, 8 prêtres, 6 Frères convers, 22 religieuses européennes, 7 religieuses indigènes, 12 catéchistes, 3 737 néophytes et 155 catéchumènes.

Durant le cours de la visite du T. R. P. Soullier en Afrique, il avait été question de séparer le Basutoland du vicariat et d'en faire une préfecture ou vicariat apostolique. A cette époque, je ne pouvais pas consentir à cette séparation; aujourd'hui, il en est autrement. L'immense territoire du Bechuanaland, avec plusieurs centaines de mille de païens, vient d'être ajouté à mon insu à mon vicariat. Il me sera donc impossible de rien entreprendre de fructueux pour la conversion des populations païennes du Bechuanaland tant que tous mes efforts auront à se concentrer sur le Basutoland. Je crois donc qu'il est de mon devoir de demander cette séparation.

Je ne saurais trop louer, en terminant ce rapport, le zèle de nos Pères et de nos Frères dans les différents postes qu'ils occupent. Sous le rapport de l'esprit de piété et régularité, qu'il me suffise de dire que nous avons encore dans le vicariat les premiers missionnaires formés à l'école de Mgr Allard; leur zèle pour l'observance de la règle semble s'activer de plus en plus à mesure que le nombre de leurs années augmente. Plusieurs sont, et avec raison, considérés comme des saints; ils commandent le respect à tous et se sont acquis l'estime des calvinistes même les plus fanatiques du pays, tant la sainteté de leur vie brille d'un vif éclat. Les plus jeunes missionnaires s'efforcent de marcher sur les traces de leurs devanciers; s'ils ne réussissent pas tous à les

égaler, je peux dire, que tous font leur possible pour se conformer à l'esprit et à la lettre de nos saintes règles.

Rapport sur la préfecture du Transvaal.

Le Transvaal faisait jadis partie du vicariat de Natal. En 1886, on l'érigea en préfecture distincte, et le R. P. Monginoux fut nommé préfet apostolique, avec 3 Pères pour auxiliaires.

A cette date, la Mission de Pretoria était déjà fondée, quoique les bâtisses ne fussent pas achevées ; celle de Barberton commençait. En 1889, le R. P. Soullier, visiteur de nos Missions du sud de l'Afrique, porta à l'œuvre naissante, avec la bénédiction du Père de la famille, le secours de ses conseils et de ses encouragements. Vers la fin de 1891, le R. P. Monginoux résigna sa charge de préfet apostolique. Il a le mérite et la gloire d'y avoir créé de belles œuvres et de s'être acquis l'estime de ceux parmi lesquels il a travaillé. En février 1892, l'obéissance m'envoya prendre sa place.

Tels sont les grands événements de notre histoire depuis le dernier Chapitre.

Le Transvaal est une république indépendante ayant son président, son conseil exécutif et deux assemblées législatives. C'est seulement en 1853 que la république fut formée ; elle ne comprenait pas alors tout le pays qu'elle embrasse maintenant. En 1860, les différents districts se réunirent définitivement. Depuis lors, malgré bien des vicissitudes, le pays a fait de grands progrès et se trouve être maintenant une partie importante du Sud-Africain. L'étendue de la préfecture égale celle de la France. Le climat est sain, sauf en quelques parties

du nord, et même là, il sera meilleur dès que le pays sera habité et cultivé.

La population du Transvaal se compose de trois catégories bien distinctes, lesquelles partagent les travaux des missionnaires :

1° Les Boers, qui ont les premiers pris possession du sol ou qui sont venus des colonies voisines ;

2° Les Anglais et autres habitants de nationalité européenne, qui se sont établis dans le pays comme fermiers, marchands, mineurs, etc. ;

3° Les Cafres, vivant soit dans les réserves, soit parmi les blancs.

Au recensement fait en 1890, on trouva 150 000 blancs, dont 59 334 nés dans le pays. Ce qui donnerait plus de la moitié de la population à l'immigration, soit du sud de l'Afrique, soit de l'Europe.

La population indigène atteint le chiffre de 775 000. Ces chiffres sont plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité. On prétend même qu'il y a plus de 1 million de Cafres, et qu'on ne veut pas publier les chiffres exacts, afin de ne pas montrer à ces tribus leur puissance réelle. Quant aux blancs, l'immigration continue, et l'on sait maintenant que le nombre des étrangers, c'est-à-dire ceux qui n'ont pas encore le droit de citoyens, dépasse celui des habitants naturalisés. Il faut remarquer que ces étrangers ne sont pas de simples passants, mais bien des personnes décidées à s'établir dans le pays et à devenir citoyens de la république.

Les Missions existantes sont Pretoria, Barberton, Johannesburg, Potchefstroom, Lydenburg, Krugersdorp et Klerksdorp.

Voici quelques détails sur chacune de ces œuvres :

Pretoria. — Cette ville est la capitale du pays. C'était un village, il y a seize ans ; aujourd'hui, c'est une ville

d'environ 7 000 habitants. Il y en avait 5 055 en 1890, lors du recensement. La population catholique de la ville et du district, à environ 10 milles de distance, est de 500 âmes, à peu près.

La paroisse n'est pas bonne. Les catholiques, appartenant à différentes nationalités, manquent d'esprit de corps. Il y a cependant amélioration, et j'ai appris qu'aux pâques dernières il y a eu plus de monde que les années précédentes.

Nous avons deux œuvres dans la paroisse : le couvent et l'école des garçons.

Le couvent, occupé par les Sœurs de Lorette, fut commencé par Mgr Jolivet en 1878. C'est l'œuvre la plus ancienne du Transvaal.

Les Sœurs tiennent trois écoles : la haute école des filles avec 86 enfants, l'école paroissiale qui en compte 22 et l'école indienne qui en a 18. Total : 126 élèves. Sur ce nombre, à peine une quarantaine sont catholiques.

Le Chapitre sait pourquoi il y a tant de protestants dans nos écoles. Un grand bien se fait par là, et les protestants contribuent ainsi largement à soutenir la Mission.

L'école des garçons a été tenue pendant plusieurs années par les Pères. Elle est aujourd'hui confiée à un maître laïque et ne renferme qu'un très petit nombre d'élèves. Les parents catholiques oublient trop l'obligation où ils sont de donner à leurs enfants une éducation chrétienne.

Il y a dans la paroisse une Confrérie d'Enfants de Marie et une Association du Sacré-Cœur qui permettent de grouper toutes les âmes de bonne volonté. La Mission indigène existe, mais elle sera toujours languissante. Les Cafres sont trop peu nombreux et généralement

trop gâtés, comme la plupart de ceux qui fréquentent les villes.

Barberton. — C'est la seconde Mission par rang d'âge. Elle fut commencée en 1886 par le R. P. Murrey. Mgr Jolivet l'établit sur des bases solides, et le P. Kelly la desservit, jusqu'à ce qu'il fût rappelé dans le vicariat de Natal.

Au début, la paroisse fut florissante, comme la ville elle-même ; actuellement, elle est pauvre. Il n'y a guère que 80 catholiques dans la ville et une cinquantaine dans le voisinage ; et ils laissent beaucoup à désirer au point de vue religieux. On espère toujours que Barberton se relèvera.

On construit en ce moment le chemin de fer qui doit relier la ville à la grande ligne hollandaise de Delagoa-Bay à Pretoria. Ce sera la résurrection.

Outre plusieurs familles dispersées dans un rayon de 30 milles, le missionnaire de Barberton est chargé de visiter les ouvriers qui travaillent à ce chemin de fer et à celui de Selati. Il y a là beaucoup d'Italiens, bon nombre d'Irlandais ; et comme le pays est fiévreux, on a souvent besoin du secours du prêtre.

Des démarches ont été faites dans le but d'obtenir une concession de terrain pour un couvent. L'église est en tôle galvanisée ; il y a quelques chambres pour le Père. Avec ces contructions en fer, les chaleurs de l'été sont parfois bien pénibles.

Johannesburg. — C'est la Mission la plus importante de la préfecture. C'est aussi la résidence habituelle du vicaire des Missions.

Cette ville fut commencée il y a six ans. Les premiers arrivants vécurent sous la tente. On se mit à bâtir des maisons ; des sommes considérables furent employées à l'exploitation des mines d'or, et la ville grandit. Il y a

trois ans, elle faillit être ruinée à la suite de spéculations folles qui réduisirent un grand nombre d'habitants à la misère. On eut à craindre un instant que Johannesburg ne tombât comme Barberton.

Cette catastrophe fut évitée cependant, et la ville continue à grandir. Depuis janvier dernier, le chemin de fer la relie aux trois ports de mer du Cap. Dans deux ans, on espère la voir reliée au port de Natal et de Delagoa-Bay. Je donne ces détails pour montrer la position importante de la ville. Nous ne sommes pas riches, malgré les mines. Nos gens sont de simples ouvriers qui gagnent à peine leur vie. Les grands profits vont aux capitalistes d'Europe qui possèdent les mines.

La population blanche de la ville et des mines environnantes varie de 26 000 à 30 000. La loi ne permet pas aux indigènes de s'établir dans le pays ; ils y viennent de toutes les parties du sud de l'Afrique, et, après quelques mois de séjour, s'en retournent chez eux. Nous avons des Cafres catholiques venus du Basutoland ou de Natal, auxquels nous sommes heureux de rendre le témoignage qu'en général ils nous édifient par leur piété.

La population catholique est d'environ 2500 âmes, sans tenir compte de ceux qui ne font que passer.

Les commencements de la Mission furent pénibles. Un Père demeura dans un wagon, l'autre dans une masure ou chez une famille catholique. Le R. P. Monginoux disait la messe dans une auberge, dans un magasin, dans n'importe quel local disponible. Remarquons qu'une agglomération de monde comme celle de Johannesburg ne se fait pas sans que la fièvre se produise ; de là un grand nombre de malades. Les Pères qui ont commencé l'œuvre ont eu beaucoup à souffrir.

Voici les œuvres existant actuellement à Johannesburg : une église, une école de garçons tenue par les

Frères Maristes, une école de filles tenue par les Sœurs de la Sainte-Famille, le service de l'hôpital fait par les Sœurs de la Sainte-Famille.

L'église. — L'édifice, destiné à devenir plus tard une salle d'école, est une bâtisse en tôle galvanisée, avec des briques à l'intérieur. Elle peut contenir 500 personnes. Chaque dimanche, elle se remplit aux deux messes du matin et au service du soir. Nous avons de 30 à 40 communions les dimanches ordinaires. Les Enfants de Marie et l'Association du Sacré-Cœur des garçons de l'école ont leur dimanche ; alors, les communions sont bien plus nombreuses. Un certain nombre de personnes assistent à la messe tous les jours et au chapelet chaque soir ; la bénédiction du Saint-Sacrement et le chemin de la croix une fois par semaine attirent toujours un bon nombre de fidèles.

L'école des garçons. — Le R. P. Monginoux a eu l'avantage d'obtenir des Frères Maristes pour son école presque aussitôt après les avoir demandés. L'école des garçons compte 274 élèves ; il y en aura davantage lorsqu'une nouvelle salle qu'on bâtit sera achevée. Sur ce nombre, il y a 72 catholiques, 74 juifs et 128 protestants. Sur 29 élèves présentés l'année dernière aux examens de l'Université du Cap, 26 ont réussi. Aucune autre école du sud de l'Afrique n'a eu un pareil succès. L'école anglicane n'avait que 120 élèves, et l'école hollandaise un chiffre inférieur. Les Frères donnent à nos enfants catholiques une excellente instruction religieuse ; l'Association du Sacré-Cœur est une source de bénédictions parmi eux, et nos garçons édifient la paroisse par leur piété et leurs fréquentes communions.

L'école des filles. — Elle est dirigée par les Sœurs de la Sainte-Famille et comprend trois catégories : l'école supérieure, avec 120 enfants ; l'école paroissiale, avec

70 enfants ; le jardin d'enfants, avec 65 enfants. C'est un total de 255 enfants. Sur ce nombre, environ 80 sont catholiques, et les Sœurs ne négligent rien pour les instruire dans la religion.

Cette école, comme celle des Frères, est destinée à se développer le jour où nous aurons un établissement plus convenable et des maîtresses plus nombreuses ; il y aura 400 enfants aussi facilement que maintenant il y en a 200, et notre sainte religion y gagnera immensément. Nous sommes jeunes, j'espère que nous grandirons ; mais si nous voulons grandir aussi vite que cette ville grandit au point de vue matériel et de la population, il faut nous hâter. D'autres villes ont pris vingt et trente ans pour arriver au point où en est Johannesburg après cinq ans. Les Frères et les Sœurs sont les premiers à voir la beauté du travail, l'importance suprême de nos écoles et la nécessité absolue pour nous d'occuper la position que nos couvents et nos écoles tiennent dans les autres villes du sud de l'Afrique. Les protestants font de grands efforts et de grandes dépenses pour nous nuire.

L'hôpital. — Johannesburg est la seule ville, dans notre pays, où les Sœurs catholiques soient chargées de l'hôpital du gouvernement ; considérant que le gouvernement est essentiellement protestant, excessivement bigot, la présence des Sœurs en cet établissement est une merveille. Ce résultat est dû aux efforts du R. P. Monginoux, secondé par deux catholiques qui étaient membres du comité de l'hôpital. On ne saurait assez en remercier le P. Monginoux.

L'hôpital appartient à la ville ; il y a un comité de direction ; les Sœurs sont gardes-malades. Leur zèle et leur dévouement ont gagné toutes les sympathies. Voici deux témoignages officiels qui en disent plus que je ne pourrais faire.

En novembre dernier, à l'occasion de l'ouverture solennelle d'une aile de la bâtisse, le président, parlant des Sœurs, a dit que, pendant toute l'année, une plainte seulement fut portée au comité, et, après enquête, il fallut la renvoyer comme futile. Le comité est protestant, sauf le président qui est catholique.

A Noël, M. Wolmarans, membre du Conseil exécutif du gouvernement, fit la visite officielle de l'hôpital ; quand il eut fini, il demanda à voir toutes les Sœurs et leur dit que c'était la seconde fois qu'il visitait l'établissement, et qu'il désirait leur exprimer l'entière et complète satisfaction qu'il avait éprouvée chaque fois, et comme particulier, et comme membre du gouvernement. Le travail était bien fait, les malades étaient contents et tout se faisait dans la plus grande paix, sans froissement aucun. Il en remerciait la supérieure et les Sœurs. La ville a montré sa satisfaction en donnant, par souscription publique en 1892, la somme de 2000 livres sterling (50000 francs). Il y a dans l'hôpital une moyenne de 200 malades, blancs et noirs; beaucoup de noirs y meurent par suite d'accidents.

Cette œuvre, outre qu'elle est une œuvre de charité, détruit les préjugés qui existent contre nous, assure à nos catholiques les derniers sacrements, et à un grand nombre de païens le baptême *in articulo mortis*, après une bonne préparation.

Le Conseil exécutif ne le sait pas et ne s'en occupe pas ; les portes du ciel s'ouvrent quand même à ces pauvres gens qui viennent mourir à l'hôpital.

Fordsburg. — La ville de Johannesburg a une espèce de quartier ouvrier appelé Fordsburg. On y acheta un terrain il y a quelques années pour y bâtir une église et une chambre pour le missionnaire. Cette église fut commencée juste avant mon départ ; elle est en tôle

galvanisée avec briques à l'intérieur. Deux dames vont y tenir une école pendant la semaine ; le dimanche on y dira la messe. Avec deux Sœurs, il y aurait une bonne école. Je viens d'apprendre que la bâtisse est finie; l'école a commencé avec 45 enfants. Il y a un bon nombre d'enfants catholiques dans ce quartier.

Le prêtre chargé de Fordsburg est aussi chargé du soin des catholiques le long des mines, sur une distance de 50 milles ; ce travail commence seulement ; j'en espère de bons résultats.

Klerksdorp et Krugersdorp. — Ce sont deux Missions commencées il y a environ trois ans. On croyait que des villes devaient s'y élever, mais les mines étant moins bonnes qu'on n'avait pensé d'abord, le monde ouvrier quitta et le prêtre aussi. Nous gardons un petit terrain avec une maison dans chaque endroit. Une fois par mois, le missionnaire de Fordsburg va à Krugersdorp, et celui de Potchefstroom va à Klerksdorp pour y dire la messe et donner aux gens l'occasion de recevoir les sacrements. Il y avait déjà un couvent à Klerksdorp et les Sœurs tenaient l'hôpital. On a dû tout abandonner et attendre des temps meilleurs.

Potchefstroom. — Cette Mission fut commencée en 1889. L'œuvre fut établie pour avoir un centre parmi les Boers; aussi a-t-elle rencontré une opposition formidable de la part des ministres. Malgré tout, l'œuvre est assurée et nous pouvons en attendre un grand bien. Les Sœurs Dominicaines de la maison de Kingwilliamstown (diocèse de Grahamstown) y achetèrent un terrain et bâtirent un couvent. Leur chapelle sert d'église paroissiale. Un Père prend soin du couvent et de la paroisse et son compagnon visite les alentours. Les Sœurs tiennent une école de garçons et de filles, le chiffre approximatif est de 100 enfants, 60 filles et 40 garçons; environ 30

sont catholiques. Il y a bon nombre d'enfants boers; c'est le premier pas.

Nous avons acheté, l'an dernier, un terrain vis-à-vis du couvent; outre la maison des Pères, il y a de la place pour une église et pour une école de garçons en cas de besoin. Il y a environ 50 catholiques à Potchefstroom, 20 à Klerksdorp et quelques familles dans le voisinage.

On espère que, dans deux ans, le chemin de fer ira de Johonnesburg à Klerksdorp par Potchefstroom; cela ouvrira le pays. Les Boers s'habituent maintenant à la présence du prêtre et des Sœurs; leurs préjugés finiront par tomber.

Lydenburg. — C'est là que le P. Walsh alla d'abord s'établir lorsqu'il vint dans le Transvaal en 1876. Des mines d'or avaient attiré des Européens dans le district; mais ces mines ne se sont pas beaucoup développées, et, après la guerre, un grand nombre d'habitants ont quitté la ville et le district. La ville a subi bien des vicissitudes depuis. L'an dernier, un père y fut envoyé pour séjourner un certain temps. En novembre, les gens demandèrent, avec beaucoup d'instances, un couvent; seize enfants catholiques dans l'endroit et plusieurs dans les environs réclamaient une éducation chrétienne. Une maison fut donc louée, et les Sœurs y sont depuis le mois de mars 1893; elles ont 46 enfants à l'école.

Nous avons là un grand terrain sur lequel nous pourrons bâtir si le bon Dieu nous en fournit les moyens. Le Père chargé de la Mission visite aussi les ouvriers du chemin de fer hollandais d'Elandsvalley. Lydenburg, comme Potchefstroom, est au centre des Boers. Ceux-ci se sont récriés contre la présence de l'école, les ministres sont furieux. Leur colère s'éteindra et l'école restera, je l'espère, pour la plus grande gloire de Dieu.

Toutes ces œuvres sont parmi les blancs ; Potchefstroom et Lydenburg doivent devenir centres d'œuvres parmi les Boers, et deux Pères s'adonnent principalement à l'étude de la langue hollandaise, indispensable pour ce ministère.

On a dû suivre au Transvaal la loi suivie dans toutes les Missions; les *domesticos fidei* d'abord. Il y a, au Transvaal, comme, du reste, partout, au sud de l'Afrique, des familles catholiques qui sont perdues pour l'église parce qu'il n'y a pas eu de prêtres pour les visiter, pour baptiser les enfants et entretenir la foi catholique. Les enfants baptisés par les ministres sont élevés dans le protestantisme. Le R. P. Monginoux envoya chaque année un Père visiter les districts où il n'y a pas d'église ; il fit ce voyage lui-même une fois; j'ai fait comme lui. Un Père est chargé des voyages, et, allant à Lydenburg et Barberton, j'ai fait en sorte de voir tous les catholiques placés sur ma route. A présent le Père voyageur doit aller au Zeutpansberg, district où personne n'a encore passé ; on m'a affirmé qu'il y a là bon nombre de catholiques, qu'une église et une école seraient nécessaires à Pretersburg.

Situation politique. — Nous sommes dans une République où tous les cultes sont libres, comme en Angleterre et en Amérique; mais il y a dans le Code du pays des restes des lois pénales de Hollande. Les catholiques ne peuvent pas être membres d'une assemblée législative, ni entrer dans les emplois du gouvernement; les maîtres ou maîtresses d'écoles catholiques ne peuvent pas recevoir de subsides du gouvernement. Ce dernier point, qui nous gêne le plus, était resté lettre morte pendant dix ans. L'année dernière, on l'a fait revivre. C'est, pour nos œuvres, une perte annuelle d'environ 1 000 livres sterling. J'ai l'espérance fondée que ces lois disparaîtront;

après avoir existé dans le Cap et le Tree State, elles ont été rayées du Code ; probablement il en sera de même au Transvaal avant longtemps.

Le gouvernement ne se montre pas autrement hostile, et le public nous apprécie, nos écoles en sont la preuve. Je dois ajouter que l'Église réformée de Hollande (calviniste) est l'Église d'État ; elle nous hait cordialement ; elle a peur de nous, et si nous attirons trop l'attention en agissant contre la loi, nous sommes sûrs d'en pâtir. En faisant ce qui est le plus urgent d'abord et étant bien zélés pour la gloire de Dieu, nous pouvons espérer que le bon Dieu enlèvera les obstacles et que notre sainte religion fera de grandes conquêtes au Transvaal.

Le personnel. — Le personnel a varié pendant les six ans. Il y avait, au commencement, 4 missionnaires, y compris le vicaire des Missions ; il y a aujourd'hui, 11 Pères Oblats, 5 Frères Maristes, 43 religieuses ainsi divisées :

Sœurs de la Sainte Famille à Johannesburg. A l'école...	8
— — A l'hôpital.	17
Sœurs de Lorette à Pretoria (5 novices).....	10
— à Lydenburg.....	5
Sœurs dominicaines à Potchefstroom	13
Total.....	43

Je dois ajouter que nous vivons au milieu d'une population intelligente et instruite. On voit le prêtre, on le juge ; on a une haute idée du prêtre catholique, on l'entoure de plus de respect que n'en reçoit le ministre protestant. Il faut pour cela que notre vie, notre extérieur et toute notre manière d'être soient tels que par la piété, le sérieux et le savoir, nous maintenions l'estime que notre sainte religion s'est gagnée dans le pays.

VARIÉTÉS

I

LETTRE DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL LEDOCHOWSKI, PRÉFET DE LA SACRÉE CONGRÉGATION DE LA PROPAGANDE AU TRÈS RÉVÉREND PÈRE GÉNÉRAL

Voici un bel hommage rendu à nos missionnaires par Son Éminence le cardinal préfet de la Propagande. Bien que les membres de la Congrégation doivent en recevoir communication par une circulaire spéciale, nous le consignons ici comme un document de première importance et qui mérite une place d'honneur dans nos annales.

Rome, 22 décembre 1893.

Très révérend Père,

Du jour où j'ai appris, très révérend Père, que, dans le Chapitre de votre Congrégation, tenu à Paris, il y a quelques mois, vous aviez été élu Supérieur général, j'ai eu la pensée de vous adresser des lettres spéciales dans lesquelles, en vous félicitant de tout cœur de votre élévation à cette haute dignité, je saisirais cette si heureuse occasion de donner à la Société entière des Pères Oblats de Marie Immaculée un témoignage non équivoque de mon estime et de ma bienveillance.

Ce dessein, que les circonstances ne m'ont pas permis de réaliser plus tôt, je le mets d'autant plus volontiers à exécution aujourd'hui, qu'à l'occasion de votre voyage

dans la ville sainte, j'ai pu voir de plus près et par moi-même les éminentes qualités qui vous distinguent, mon très révérend Père, et qui vous ont conduit comme naturellement à la lourde charge de modérateur suprême de votre Congrégation.

Un autre motif de vous manifester ici mes sentiments, c'est la ferme espérance que votre administration sera grandement profitable à la très illustre Société des Pères Oblats, et qu'ainsi la Sacrée Congrégation de la Propagande, toujours plus appliquée à la diffusion du nom chrétien, pourra à juste titre se réjouir de recevoir de ladite Société, dans l'avenir comme dans le passé, un concours aussi précieux qu'efficace.

De cette assurance, nous avons pour garant et le zèle avec lequel tous les religieux actuellement placés sous votre direction s'acquittent de leurs fonctions d'ouvriers évangéliques, et la conduite prudente qu'ils tiennent dans toutes les entreprises qui touchent en quelque façon à la gloire du nom divin.

C'est un fait notoire aujourd'hui que votre famille religieuse, dès le jour où elle a pris place parmi celles qui de tout temps ont fleuri dans l'Église du Christ, s'est à ce point dévouée au salut des âmes et au progrès de la foi, qu'elle a entrepris, dans ce but, et s'est efforcée de mener à bonne fin des œuvres aussi nombreuses que diverses. Cette Sacrée Congrégation sait parfaitement tout ce que, dès l'origine, la pieuse Société des Oblats de Marie-Immaculée a fait dans les contrées les plus reculées de l'univers, vers lesquelles ses missionnaires, désireux de gagner à Jésus-Christ les nations les plus misérables et comptant uniquement sur le secours divin, n'ont pas hésité d'accourir. D'ailleurs, ce n'est pas en vain qu'ils ont porté le poids de ces travaux, comme le prouve surabondamment l'état spirituel des vicariats

apostoliques que cette Sacrée Congrégation de la Propagande vous a confiés en Amérique et en Afrique ; ainsi que le prouve également l'immense région du Canada, dans laquelle, non contents de travailler à répandre la vérité évangélique, vous vous appliquez d'une manière spéciale à cultiver la jeunesse dans l'Université d'Ottawa, où, grâce à vos soins, fleurissent les bonnes études divines et humaines.

Non moins notoire, assurément, est le zèle déployé par les vôtres à Ceylan, où, depuis cinquante ans, au milieu de grandes difficultés et au mépris de nombreux dangers, vous travaillez à la conversion de ces nations infidèles ; or, elle n'ignore pas, cette Sacrée Congrégation qui, selon le devoir de sa charge, s'est efforcée de temps à autre de stimuler encore votre zèle et de vous soutenir de ses conseils, elle n'ignore pas quelles peines vous avez endurées et combien d'âmes vous avez gagnées par vos travaux infatigables, avec le secours de la grâce de Dieu.

C'est pourquoi, très révérend Père, je nourris l'espérance certaine que vous continuerez d'opérer des œuvres toujours plus grandes pour le bien de l'Église de Jésus-Christ. Et, pour qu'il en soit ainsi, je ne vous recommande instamment qu'une seule chose : c'est que vous gardiez fidèlement l'esprit de Jésus-Christ qui vous anime et que vous ayez à cœur de conserver toujours les sentiments d'obéissance et d'amour que vous n'avez cessé de témoigner au Saint-Siège et à cette Sacrée Congrégation.

Je prie Dieu, en attendant, de vous garder sain et sauf très longtemps.

Je suis, mon très révérend Père,

Votre tout dévoué serviteur,

M. Card. Ledochowski, Préf.

J. Aug. Archevêque de Larisse, Secrét.

Roma, li 22 decembre 1893.

Reverendissime Pater,

Ex quo nuncium accepi Te, Reverendissime Pater, in conventu paucis abhinc mensibus a tua Congregatione Parisiis celebrato, ad Superioris Generalis gradum plenioribus suffragiis fuisse evectum, mihi illico in mentem subiit peculiares Tibi litteras dare, quibus dum Tecum de assequuta dignitate ex animo gratularer, universæ insuper Patrum Oblatorum Mariæ Immaculatæ Societati, fausta hujusmodi capta occasione, haud dubium existimationis et benevolentiæ exhiberem testimonium. Quod quidem consilium, nonnullis de causis ad hanc usque diem posthabitum, nunc eo libentius amplector, quo propius, tui ad Urbem itineris occasione, egregias ipse perspicere potui dotes, quæ Te, Reverendissime Pater, exornant, quæque tibi ad grave munus Supremi Congregationis vestræ Moderatoris planam aperuerunt viam.

Ad hos animi mei sensus, heic tibi pandendos firma spes quoque allicit, Te perillustri Patrum Oblatorum Societati multum fore profuturum : ita ut hæc Sacra Congregatio, christiano nomini propagando quotidie magis intenta, haud parum auxilii et operis ab eadem prouti in anteactis temporibus, sic et in posterum præstolari sibi merito queat. Enimvero id etiam spondet vel maxime zelus, quo singuli religiosi viri, tuo nunc præsidio concrediti, evangelicorum operariorum munere funguntur; spondet idipsum prudens ipsorum ratio in cunctis ineundis negotiis, quæ divini Nominis gloriam quomodolibet attingunt. Notum porro perspectumque est jam ab illo die, cum vestra inter alias, quæ in Eccle-

sia Christi sinu semper floruerunt, religiosa Familia extitit, ita animarum saluti christianæque fidei incrementa sese devovisse, ut multa ac varia in hunc finem susceperit, susceptaque ad exitum perducere studuerit. Probe noscit hæc Sacra Congregatio quæ ab sui exordia pia Oblatorum Mariæ Immaculatæ peregit Societas in dissitis terrarum orbis regionibus, ad quas tot miserrimas gentes Christo lucrifacere exoptantes, divina tantum ope confisi missionarii vestri peregrinati fuerunt.

Neque in irritum cessere labores, sicuti diserte spiritualis conditio testatur apostolicorum Vicariatuum, quos in America et Africa vobis hæc Sacra Congregatio fidenter commisit : nec non etiam latissima testatur Canadensis plaga, in qua et evanglicæ veritati diffundendæ incumbitis, et juventuti colendæ potissime studetis in Ottawiensi Athenæo, quod humanis divinisque disciplinis tradendis vestro studio floret.

Non minus profecto vester innotuit zelus in Insula Ceylana, ubi haud levibus superatis difficultatibus, plurimisque spretis periculis, quinquaginta abhinc annis pro illarum gentium conversione adlaborastis. Neque hanc Sacram Congregationem, quæ pro sui officii munere novos vobis stimulos addere consiliisque suis vos communire passim satagebat, latet quales illic perpessi sitis ærumnas, quantaque ibi per indefessos labores vestros, Dei opitulante gratia, animarum consequuti estis lucra.

Certam itaque, Reverendissime Pater, spem foveo, vos in posterum quoque majora semper in Ecclesiæ Christi bonum operaturos fore.

Quod ut præstare possitis hoc unum vobis enixe commendo, ut spiritum Christi qui vos informat, fideliter custodiatis, et quod in Sanctam Sedem et in hanc Sacram

Congregationem obedientiæ et amoris ostendistis obsequium, constanter servare curetis.

Interim Deum precor, ut Te diutissime sospitet,

Tuus, Reverendissime Pater,

addictissimus Servus,

M. Card. Ledochowski, Præf.

J. Aug. Archiep. Larissens., Secr.

II

LE SACRÉ CŒUR ET LA FRANCE A MONTMARTRE

DISCOURS PRONONCÉ A L'HIPPODROME DE LILLE
A L'OCCASION DE LA CLOTURE DU 21e CONGRÈS CATHOLIQUE

Par le R. P. Lemius
Supérieur des chapelains du Vœu National.

Messeigneurs (1), Mesdames, Messieurs,

L'honneur de prendre la parole, dans cette dernière séance solennelle, ne s'adresse pas à mon humble personne. Il remonte à l'Œuvre éminemment nationale de Montmartre que j'ai eu mission de représenter au milieu de vous. Que dis-je? Pour traduire les sentiments qui ont dicté à votre vénéré Président son aimable invitation, je dois me tourner vers le Sacré-Cœur lui-même et lui dire : « A vous, ô Cœur sacré de Jésus, source qui fécondez toutes les œuvres chrétiennes, œuvres de foi et de prière, œuvres de l'enseignement à tous les degrés, œuvres de l'apostolat, œuvres sociales, Cœur de Jésus,

(1) Mgr Sonnois, archevêque de Cambrai ; Mgr Williez, évêque d'Arras ; Mgr Foucault, évêque de Saint-Dié ; Mgr Bonnard, recteur de l'Université de Lille.

centre de toutes les réunions catholiques, à vous de bénir, à vous de clore ce Congrès ! »

L'Œuvre de Montmartre est sympathique à la nation tout entière. Les Évêques de France s'unissent à notre Éminentissime Cardinal de Paris pour la protéger, les provinces s'unissent à la capitale pour la promouvoir, les diocèses du Nord, et, à leur tête, le diocèse de Cambrai, la comblent de leur patriotique générosité ; je suis assuré de votre indulgence pour l'orateur, de votre bienveillance pour la grande œuvre des expiations et des espérances nationales.

Je jette mes regards sur Montmartre, et c'est une vision émouvante qui passe devant moi. Je vois les deux grands objets de nos amours : LE SACRÉ-CŒUR ET LA FRANCE.

Le Sacré-Cœur qui s'ouvre plein de nouvelles miséricordes, de débordantes tendresses, le Sacré-Cœur qui se place sur cette cîme consacrée pour y régner par son amour sur Paris et la France.

A genoux, la France courbant la tête dans la pénitence, les larmes et l'adoration, la France se vouant au Dieu d'amour et inaugurant un nouveau règne, le règne du Sacré-Cœur.

Voilà la radieuse vision, aurore des temps nouveaux, qui fera vibrer ce soir vos cœurs français. Gravissons ensemble la sainte montagne. Allons voir ce que le Sacré-Cœur fait pour la France à Montmartre, ce qu'à Montmartre la France fait pour le Sacré-Cœur.

I

Jésus-Christ montrant son Cœur à la France lui dit, il y a deux siècles, cette fière et consolante parole : « Je régnerai malgré Satan et ses suppôts. » Il veut régner par son Cœur.

Qu'est-ce que régner en effet? Régner, a dit Bossuet, « c'est avoir la puissance universelle de faire du bien » ; régner, selon Lacordaire, « c'est mettre une puissance, une sagesse et un amour au service des êtres inférieurs pour les conduire vers leur fin » ; régner, a dit le cardinal Pie dans son panégyrique de saint Louis, « c'est répandre des bienfaits ». Je crois que l'on peut donner une définition non moins vraie, non moins philosophique, mais plus courte et plus populaire : régner, c'est *montrer du cœur*.

Lisez l'histoire : on a essayé de gouverner par la force, la violence, la tyrannie. Des hommes puissants ont mis leur sabre au clair et ils ont dit au peuple : « Tremble et accepte notre pouvoir. » Un instant ils ont pu créer l'hypocrisie de la soumission. Mais tôt ou tard les flots populaires se sont soulevés dans la tempête d'une révolte; ils ont secoué le trône et renversé le tyran. « Césars », disaient les premiers chrétiens, « prenez nos biens, multipliez les chaînes, faites tomber nos têtes sous la hache ; mais nos âmes, mais nos cœurs, vous ne les aurez jamais. » — « L'Europe est à Bonaparte, disait le grand philosophe des temps modernes, de Maistre, l'Europe est à Bonaparte, mais mon cœur... est à moi. »

On ne règne pas non plus par la sagesse et le génie. On peut admirer un génie, on peut aussi ne pas l'aimer, ne pas se soumettre.

Règne-t-on par l'intérêt? Des conquérants ont pu ramasser des âmes vénales. Mais, après le partage des dépouilles, ils sont restés seuls avec leur drapeau qui leur a servi de linceul.

Comment donc peut-on régner sur un peuple ? O mères qui m'écoutez, dites-nous la loi qui régit toutes les âmes. Reines du foyer, comment avez-vous pris un empire souverain sur vos enfants et dressé au fond de

leurs âmes ce trône indestructible où vous vivez toujours? Ah! vous leur avez montré votre cœur, Mesdames, votre cœur le plus beau qui soit au monde, prodigue de tendresse, plein de dévouement, généreux jusqu'au sacrifice, jusqu'au martyre.

C'est la grande loi des âmes, c'est la loi des peuples, de tous les peuples de la terre.

C'est surtout la loi du peuple français.

La France ne le cède à aucune autre nation par les qualités de son esprit. Mais ce qui la distingue de toutes les autres, ce qui lui donne un rang à part, c'est qu'avant tout elle a du cœur, un cœur facile à émouvoir, à entraîner, un cœur ardent et chevaleresque, un cœur prompt à tous les enthousiasmes, à toutes les générosités. Pour peu qu'elle se sente aimée, elle se donne, elle s'abandonne, elle ferait des folies.

La France, on l'a dit avec raison, appartiendra toujours à celui qui l'aimera davantage.

A ce compte, vive Dieu! il régnera encore sur notre chère patrie. Car c'est vers elle qu'il est descendu, c'est à elle qu'entr'ouvrant son adorable poitrine, il a montré son cœur et a dit : « Voilà ce Cœur qui t'a tant aimée. Je suis le Christ qui aime toujours les Francs. »

Or cette suave et conquérante parole, s'il l'a murmurée à Paray, aux oreilles d'une vierge, c'est à Montmartre qu'il veut la crier à toute la France.

Montmartre! Lacordaire, émerveillé des découvertes que les savants, comme Cuvier, avaient faites dans les différentes couches de la vieille colline, disait un jour aux Parisiens : « Voilà donc tous les âges, toutes les grandes époques, tous les grands continents debout à l'extrémité septentrionale de votre cité. » Et nous, nous pouvons nous écrier, en lisant l'histoire ancienne et moderne de Montmartre : « Voilà les siècles de l'amour

du Christ pour la France qui se dressent pour former, au centre de la patrie, le trône du Sacré Cœur de Jésus. »

« Montmartre, disait Jean le Bon, c'est l'œil et le cœur de la France. » Et un ancien auteur ajoutait : « C'est le lieu le plus saint et le plus sacré de la patrie. C'est une montagne plus chère que le Liban que *Jésus-Christ a choisie* pour y faire découler les eaux les plus abondantes de ses faveurs... pour l'utilité singulière non seulement de Paris, mais de toute la France. »

Jésus-Christ l'a choisie! Fouillez, en effet, les siècles qui se sont entassés sur l'auguste montagne, et vous verrez que l'amour de Dieu l'a toujours habitée d'une manière spéciale, nous y donnant les témoignages de sa prédilection.

Creusez, et vous y trouverez les fondements de la religion catholique en France cimentés avec le sang de saint Denis et d'une multitude de chrétiens qu'il a convertis.

C'est bien là que le disciple de saint Paul, le philosophe de l'Aréopage, l'apôtre le plus illustre des Gaules, plaça le centre de son action. De ses miracles il couvrit la sainte colline, il l'arrosa du sang des sacrés mystères, et un jour qu'il célébrait, Jésus-Christ lui-même posa ses pieds sur ce sol sacré. Il venait dire à Denis et à ses compagnons de consacrer de leur sang cette montagne. A ce moment, saint Denis n'eut-il pas vision de l'avenir?...

On peut dire que Montmartre, à l'origine de l'ère chrétienne, a été littéralement jonché de cadavres, pétri dans le sang des martyrs ; c'est là qu'a été jetée la semence des chrétiens français : *semen christianorum*. On l'a appelé le *martyrium* de la France. Aussi lisait-on dans une vieille inscription, au sanctuaire de Montmartre, cette apostrophe aux pèlerins : *Salvete, Galli, et prima vestra religionis fundamenta discite. Posuit ea hoc in loco et sanguine suo capite cæsus obsignavit Dionysius.*

Français, saluez Montmartre, et apprenez où sont les fondements de votre religion. Denis les a placés là, et de son sang il les a scellés... On a dit que la France chrétienne était née à Tolbiac. Ne vaudrait-il pas mieux affirmer qu'à Tolbiac est née la monarchie chrétienne, mais que c'est des hauteurs de Montmartre que la démocratie française reçut son baptême de sang?

Aussi Montmartre devient-il le foyer de l'amour du Christ pour notre patrie, un centre de mystérieuse et puissante attraction. Tout ce que la France a possédé de grand, de noble, de saint, s'est donné rendez-vous pour y réchauffer en même temps leur foi et leur patriotisme. Sainte Geneviève, sainte Clotilde, saint Cloud, saint Germain, saint Hugues et tant d'autres y ont laissé les traces saintes de leurs pas.

C'est là que saint Eugène III vint un jour, accompagné de saint Bernard et de Pierre le vénérable, consacrer le sanctuaire de Montmartre, et l'histoire nous raconte que saint Bernard, dont l'âme était si facile aux émotions célestes, y éprouva de tels tressaillements qu'il voulut y laisser en ex-voto sa dalmatique tissée d'argent. « Je crois, dit le P. Binet, que s'il eust pu y appendre son cœur, il l'eust fait volontiers tant il aimoit ce lieu bénist du Ciel où avoit germé le bonheur de la France. »

Jeanne d'Arc, la vierge française, promène son oriflamme sur ces hauteurs ; elle y campe avec ses fiers guerriers, et elle s'agenouille sur ce sol où elle sentait palpiter ensemble et le cœur de son Dieu et le cœur de sa chère France.

Les rois très chrétiens avaient un culte très prononcé pour Montmartre ; ils venaient s'y recueillir près de Dieu et prier pour le peuple qu'ils aimaient.

« Ah ! dit le P. Binet, quelle estime pensez-vous que fit en son temps le glorieux saint Louis de cette sainte

montagne, pleine du sang des apôtres et des premiers martyrs de la France, lui qui allait chercher les ossements des saints jusqu'au bout du monde. »

Charles VI venait, dans ses moments lucides, prier et pleurer sur ses sommets....

Les reines y trouvaient leurs pieuses délices, et l'une d'elles, la pieuse Adélaïde, voulut « y vivre et y trouver une mort délectable ».

On peut donc dire avec Doublet : « C'est cette montagne que la divine bonté a bénite éternellement, remplie de bénédictions perpétuellement... C'est cette montagne que Notre-Seigneur a rendue fertile et féconde... où il fait tous les jours pleuvoir ses grâces célestes en grande abondance. Fortunée montagne ! »

Un des plus grands témoignages de l'amour de Jésus-Christ pour la France, ce sont ces pléiades d'apôtres et de vierges, véritables étincelles du cœur de Jésus qui, au dix-septième siècle surtout, se répandent en France pour l'évangéliser, l'arracher au froid jansénisme et l'embraser de flammes nouvelles. Je salue cet ordre illustre, dont Mgr de Mermillod disait « qu'il possède à la fois la blanche pureté de la doctrine et la pourpre du sacrifice ». Je salue la congrégation de Saint-Vincent de Paul, les fils de M. Olier, les enfants du P. Eudes, les religieux de l'Oratoire, les Carmélites de la réforme, les saintes religieuses de la Visitation, les sœurs de la Charité et tant d'autres que je ne puis nommer.

Or, tous ces ordres sont, de quelque manière, fils de Montmartre. C'est sur le mont des martyrs que, par amour pour la France et l'Église, Dieu leur a communiqué ce feu du zèle qui les a transportés sur tous les points du globe.

C'est à Montmartre que saint Ignace et ses compagnons viennent se vouer à Dieu, que François-Xavier

ressent les ardeurs qui vont le transporter aux Indes. « Là, dit un fils de cet ordre illustre, ils prirent leur premier esprit en brûlant du désir d'être des martyrs de Jésus-Christ... Voilà des fruits de Montmartre. »

Vincent de Paul, l'apôtre de Clichy et de Saint-Lazare, allait s'inspirer sur ce mont qu'il appelait « le mont Basan ». Et un jour il disait : « O Sauveur du monde ! la compagnie encore dans son enfance alla à Montmartre se recommander à Dieu. O Sauveur de mon âme ! faites-nous la grâce de ne vouloir posséder que vous. » Voilà des fruits que l'amour du Christ a fait mûrir à Montmartre.

Mme Legras reconnaissait Montmartre comme sa patrie et elle lui a jeté ce cri prophétique : « Obtenez, ô mon Dieu, pour le peuple que vous avez acquis de votre sang, que cette montagne, encore fumante, attire la flamme de l'amour saint ! Embrasez les cœurs ! »

C'est à Montmartre que M. Olier et ses fils viennent se consacrer « comme des hosties vivantes », afin de pouvoir former un clergé digne de l'Église de France. Ils sont, eux aussi, des fruits de Montmartre.

Le cardinal de Bérulle voue à Montmartre sa congrégation naissante.

Lorsqu'il introduira à Paris les filles de Sainte-Thérèse venant d'Espagne, avant de les placer derrière leurs grilles où, par leurs prières, elles doivent être les paratonnerres de leur nouvelle patrie, il veut leur infuser l'amour de la France... Il leur fait gravir la sainte colline et respirer l'air si national de Montmartre.

Saint François de Sales y allait souvent, disait-il, « respirer l'air du Paradis ». N'est-ce pas là qu'il conçut, nourrit le projet de fonder cet ordre admirable qui devait être le tabernacle du Sacré Cœur ? Les filles de la Visitation ne sont-elles pas aussi « des fruits de Montmartre » ?

A la vue de tant de créations admirables de la Providence de Dieu au centre de la France, je ne puis que m'écrier : O mon Dieu ! vous avez aimé notre patrie, mais c'est à Montmartre que vous avez concentré les témoignages de votre miséricorde et de l'amour de votre divin cœur.

Le Sacré Cœur ! oh ! ce Divin Cœur de Jésus a-t-il attendu le dix-neuvième siècle pour prendre possession de cette butte privilégiée ? Non, non ! Écoutez :

Vers la fin du dix-septième siècle, vous le savez, le Sacré-Cœur se penche vers un humble monastère, verse ses secrets et demande une fête en son honneur.

Or, aux mêmes années, écoutez des voix angéliques qui chantent, jour et nuit, sur les hauteurs de Montmartre. Quels accents !

Gaudeamus exultantes,
Cordis Jesu personantes
Divina præconia.

« Réjouissons-nous, tressaillons d'allégresse en chantant les louanges et en exaltant les divines prérogatives du Cœur de Jésus ». On chante déjà le Sacré Cœur !

Un apôtre de feu avait paru dans l'abbaye des Bénédictines vouées à l'adoration et à la réparation ; il avait prêché l'amour, il avait parlé du Sacré Cœur, il avait enflammé les âmes de cette dévotion. Montmartre avait devancé les suaves demandes du Sacré Cœur à Paray-le-Monial, et elle était dès lors la montagne prédestinée des grandes manifestations du Sacré Cœur de Jésus.

J'ai vu une charmante gravure reproduisant une vision de Paray. Le Sacré Cœur se révèle une fois encore à la Bienheureuse, et celle-ci jette ses regards sur une montagne tout embrasée, au milieu de laquelle s'élève la basilique du Sacré-Cœur. Et au bas de cette gravure, j'ai lu ces mots de la Bienheureuse : « Il me fut repré-

senté un lieu fort éminent, spacieux et admirable en sa beauté, au centre duquel il y avait un trône de flamme, dans lequel était l'aimable Cœur de Jésus avec sa plaie, laquelle jetait des rayons si lumineux que tout ce lieu en était éclairé et réchauffé.» Qui ne devine que la Bienheureuse entrevoyait Montmartre où le Sacré Cœur devait se placer sur un trône de feu pour régner sur la France par ses miséricordes et par son amour?

La Révolution ne s'y trompa point. Elle comprit qu'à Montmartre s'étaient concentrées toutes les gloires religieuses et nationales. Elle y porta les coups les plus dévastateurs. Abbaye détruite, religieuses guillotinées, reliques dispersées, martyrium détruit de fond en comble : tels furent ses hauts faits. Ne pouvant dans sa rage raser la Butte, elle aurait voulu en détruire jusqu'au nom lui-même en l'appelant *Mont Marat*. Bonaparte rêva d'y faire reposer sa gloire dans un temple de la Paix, dont il avait conçu le projet, projet que reprit plus tard Napoléon III.

Mais Dieu gardait la sainte montagne. Elle était prédestinée à redevenir le centre de la France pénitente et dévouée au Sacré Cœur. Il faudrait, pour redire ce que le Sacré-Cœur a fait depuis vingt ans, le demander à toutes les âmes qui sont venues prier et respirer sur la colline.

Dans le pèlerinage que conduisait naguère Mgr de Saint-Dié se trouvait une pauvre Alsacienne, Française toujours par le cœur. Elle était rayonnante et versait des larmes de joie. Causant avec un des chapelains, elle en donna le motif. « Ah ! dit-elle, je n'avais pas respiré depuis vingt-trois ans ! »

Comme la pauvre Alsacienne, la France retrouvera toujours à Montmartre la douce et rafraîchissante brise nationale.

Oui, oui, le Sacré Cœur a fait de grandes choses à Montmartre pour la France. C'est là que, dans tous les siècles, il l'a le plus aimée.

Sans doute, il l'a aimée partout. Il l'a aimée sur cent champs de bataille où « il se montrait bon Français ». Il l'a aimée dans tant de lieux saints, où il a versé ses grâces abondantes. Mais nulle part, il ne l'a aimée comme à Montmartre. C'est le trône d'amour.

Aussi a-t-on dit cette parole : « Celui qui ne respecte pas Montmartre n'est ni chrétien ni Français. » Le Sacré-Cœur et la France sont là entrelacés. Notre-Seigneur ne cesse de presser avec amour sur sa poitrine adorable sa fille bien-aimée, sa nation chérie. Qui pourrait l'arracher de cette étreinte ?

O France, si l'amour seul te gagne et te ravit, si on règne sur toi en te montrant du cœur, qui donc est ton seigneur et ton roi ?

Regarde ! Ailleurs on t'exploite, on te trahit, on te conduit aux abîmes. Mais à Montmartre, le Sacré Cœur te contemple et t'aime toujours, malgré tes infidélités et tes folies ; le Christ aime toujours les Francs !

Donc, ô France ! à genoux, avoue — il n'y a pas de honte à cela — avoue que tu es vaincue par l'amour du Sacré Cœur, et pousse le cri que nos pères redisaient il y a deux cents ans : Vive le Cœur de Jésus, roi et centre de tous les cœurs ! Qu'il règne en France sur tous nos cœurs. *Vivat Cor Jesu rex et centrum omnium cordium ! Regnet super omnia corda !*

II

La France se laisse-t-elle saisir et fasciner par cet amour immense de Jésus-Christ ?

Un observateur superficiel, ou simplement morose, nous répondrait volontiers : « Hélas ! ne voyez-vous pas

l'indifférence, l'ingratitude, la haine, la persécution, répondre à ces avances si touchantes ? »

Et moi, je vous réponds : Ne voyez-vous pas l'amour répondant de plus en plus à l'amour, les œuvres catholiques se multipliant pour étendre le règne du Christ?

Voyez seulement ce congrès de Lille. En considérant toutes ces œuvres qui tour à tour ont montré leur vitalité et leurs progrès, en voyant en particulier cette magnifique Université catholique qui est la gloire de Lille et fait l'admiration de toute la France, je me disais : Voilà les pulsations du cœur de la France, et ces pulsations proclament la puissance de l'amour.

Vous dites : Regardez les montagnes d'iniquités qui s'amoncellent. Et moi, je dis : Regardez la montagne de l'amour pénitent et dévoué. Regardez Montmartre !

Mon rôle ne consiste pas à énumérer tout ce que la France a fait pour le Sacré Cœur dans le monde, comment elle a été l'apôtre, le défenseur de la dévotion des derniers temps.

Mais que fait la France à Montmartre ?

La France élève le monument national.

La France prie dans l'adoration réparatrice.

La France attend dans les plus fermes espérances.

La France élève le monument national. C'est — on l'a dit avec raison — « le miracle permanent de la générosité et des sacrifices ».

On s'est demandé pourquoi le monument n'a pas été élevé au temps de Louis XIV ou par un de ses successeurs. Que Louis XIV ait ignoré la demande ou qu'il l'ait refusée, que ses successeurs s'en soient peu inquiétés, qu'importe? Il me semble que s'il y a eu faute commise, il faut dire : *Felix culpa !* car ce retard a permis au peuple français, à la nation elle-même, de donner une preuve éclatante que la religion tient à ses entrailles et que

l'amour de Dieu vit toujours au cœur de la vraie France. Je ne m'étendrai pas sur ce sujet. Notre toujours dévoué secrétaire général, M. Rohault de Fleury, vous a parlé du temple matériel et vous a dit notre reconnaissance et toutes nos espérances. J'aurais l'air, en insistant, de faire un nouvel appel à votre générosité. Mais qu'il me soit permis cependant de saluer ici le vingt-septième million qui va tomber du cœur de la France dans le Sacré Cœur de Jésus.

Que fait la France à Montmartre ?

Elle prie dans l'adoration de jour et de nuit, dans l'adoration perpétuelle, solennelle et nationale.

Depuis vingt ans, plus de six mille pèlerinages sont venus chanter sur les sommets de Paris le *Pitié mon Dieu... Sauvez Rome et la France...* Je nomme les deux diocèses qui nous ont envoyé les plus beaux et les plus touchants, ceux de Cambrai et d'Arras.

Depuis treize ans, le Saint Sacrement reste toujours exposé sur son trône de grâces. Et rien n'est plus touchant que de voir ces nombreux adorateurs qui succèdent à d'autres adorateurs.

Le soir, quand Paris s'illumine, éclaire ses salles de plaisir, voyez ces hommes qui gravissent, recueillis, la sainte colline. Ils viennent monter la garde autour du Dieu de la France. Souvent, ce sont les députés des villes qui déposent leurs hommages aux pieds de Celui qu'ils proclament leur roi. Il m'est doux de citer ici Lille, Tourcoing, Roubaix, Fourmies, Armentières... Ces adorateurs arrivent le soir, repartent le lendemain matin, sans avoir fait la moindre affaire matérielle, pour prouver qu'ils ne sont venus que pour le Sacré Cœur.

Vous connaissez tous le grand exemple donné par Tourcoing. Tous les ans, des industriels, des patrons, au nombre de quarante à cinquante, viennent à Montmartre

faire leur nuit d'adoration. Et pendant ce temps toute la ville se transporte à l'église Saint-Christophe, où le Saint Sacrement est aussi exposé en union avec Montmartre. Et pendant vingt-quatre heures, c'est une émouvante manifestation de prière et de réparation.

Quelquefois on entend frapper à la porte du sanctuaire: Qui vive? — « Amis du Sacré-Cœur! des soldats de la France! » Et nous voyons entrer des groupes de soldats, venant de loin, pour monter la garde devant leur premier général.

Nous avons fait relever le chiffre des messieurs adorateurs qui ont passé la nuit devant le Saint Sacrement et représenté la France devant le Sacré-Cœur de Montmartre. Quelle consolation et quelle espérance! Ils ont été plus de soixante mille! C'est un vrai corps d'armée, le corps d'armée du Sacré Cœur. Honneur à ces fidèles et à ces vaillants!

Et cette adoration nationale du Sacré Cœur, en union avec Montmartre, se répand de plus en plus. Un bon nombre de diocèses, plus de trois mille paroisses ou communautés, ont choisi un jour dans l'année pour faire l'adoration, au nom de la France. En sorte que tous les jours, dix, vingt, trente églises adorent le Sacré Cœur en union avec nous. Le trône du Sacré Cœur de Montmartre rayonne de plus en plus en France.

Que dis-je? Cette fédération de l'adoration perpétuelle du Sacré Cœur devient universelle. Elle existe dans toutes les parties du globe, et y fait d'admirables progrès. De nombreux vicariats apostoliques ont adhéré avec un empressement admirable, de sorte que les peuplades sauvages s'unissent aux nations civilisées pour faire de la sainte colline le centre de leurs adorations du Cœur de Jésus.

Le temps n'est pas éloigné où le monde entier se

tournera vers Montmartre comme vers le trône que s'est choisi le Sacré Cœur qui veut régner en France, et, par la France, sur l'univers entier.

Que fait la France à Montmartre ? Elle attend dans les plus fermes espérances, les yeux fixés sur les promesses du Sacré Cœur. Le Sacré Cœur a promis que, lorsqu'on lui aurait bâti un temple national, lorsque la France se serait consacrée à Lui, lorsqu'Il serait peint sur les étendards, il nous couvrirait d'une gloire qui dépasserait les antiques gloires nationales. Le drapeau du Sacré Cœur a flotté à Patay, la consécration est devenue universelle, et les dômes du temple s'élèvent.

Disons donc : Espérance, espérance dans le Sacré Cœur.

Nous attendons avec confiance que la France redevienne chrétienne et dans son peuple, et dans ses lois, et dans son gouvernement. Nous attendons que les enfants soient arrachés à l'athéisme et forment de nouvelles générations vouées au divin Cœur. Nous attendons que les Congrégations religieuses puissent développer en toute liberté leurs œuvres d'apostolat, de science et de dévouement. Nous attendons que les enfants du sanctuaire ne soient plus arrachés à l'atmosphère de pureté et de sainteté, où doit s'épanouir leur vocation sacerdotale. Nous attendons que les classes de la société s'embrassent fraternellement sur le Cœur de Jésus, dans la justice et la charité. Nous attendons que le Pontife souverain, dégagé de ses entraves, gouverne l'Église dans la plénitude de son autorité. Nous attendons, en un mot, le déluge de grâces promis par le Sacré Cœur à la France et à la sainte Église.

Vous demanderez peut-être si je ne vous leurre pas d'un vain espoir.

Écoutez : le Vœu national au Sacré Cœur venait d'être jeté comme le dernier cri de détresse... Soudain au

milieu d'un ciel d'azur semé d'étoiles, Marie s'offre souriante aux regards de quatre petits enfants, et sur une banderole blanche, nouveau *labarum*, on lit ces mots : *Mais priez, mes enfants, Dieu vous exaucera en peu de temps. Mon Fils se laisse toucher.*

Ce sont les paroles de la Vierge bénie que nous avons méditées et expliquées à Pontmain pendant dix ans, et que nous avons apportées comme un gage sur la sainte colline. Donc, confiance, espérance.

Mais quand viendra l'aurore de ces grâces promises ?

Messieurs, vous avez tous présentes à l'esprit les fêtes inénarrables de deux peuples qui s'embrassaient naguère dans l'alliance la plus sincère et la plus fraternelle. Vous en connaissez aussi le couronnement divin.

Le dimanche 22 octobre, à 4 heures du soir, le sanctuaire du Sacré-Cœur était pavoisé de drapeaux formant trophées aux couleurs de France et de Russie. La foule emplissait la vaste basilique assiégée à l'extérieur par une autre foule immense, innombrable.

Tout à coup, le *Te Deum* se fait entendre ; on le chante au dedans, on le chante au dehors. Ce sont des flots de reconnaissance et d'enthousiasme qui s'élèvent et baignent de toutes parts le temple national. Des larmes patriotiques mouillent toutes les paupières ; un courant surnaturel traverse tous les cœurs et y verse l'espérance. C'est le présage du *Te Deum* triomphal qui s'envolera vers le ciel à travers la coupole achevée et annoncera à la France le règne du Sacré Cœur. Ce sera le règne de la paix, de la justice, de la prospérité ; le règne nouveau du bonheur et de la gloire de notre France bien-aimée.

Redisons tous en terminant ce cri de notre foi et de nos confiances patriotiques : Que la France soit au Sacré Cœur comme le Sacré Cœur s'est donné sans réserve à la nation française !

NÉCROLOGIE

LE RÉVÉREND PÈRE CORNE.

Au moment de mettre sous presse, une douloureuse nouvelle nous arrive de Fréjus : le R. P. Corne, Supérieur du grand séminaire, est mort le 30 décembre, après quelques jours seulement de maladie. Le temps et l'espace nous manquent aujourd'hui pour dire ce que fut ce véritable enfant de la famille, emporté dans la force de l'âge, au moment où nous nous promettions de recueillir les fruits de sa belle intelligence, de son savoir et de sa piété.

Nous voulons au moins citer la belle lettre que Mgr de Fréjus, toujours ami et père, a adressée au clergé de son diocèse :

Messieurs et chers Coopérateurs,

L'année s'achève pour nous dans de cruelles épreuves, et notre grand séminaire est plongé dans le deuil. La mort, qui nous avait successivement enlevé trois des religieuses attachées à cette maison, vient de faire une nouvelle victime en la personne de M. l'abbé Corne, qui en était le supérieur depuis quatre ans. Nous voulons dominer l'émotion qui Nous étreint pour recommander à vos prières ce prêtre si digne de nos regrets, et payer à sa mémoire un tribut, non pas d'éloges stériles, mais de sincère reconnaissance.

Nous ne vous apprendrons rien, Messieurs, en vous disant que M. Corne avait de tout point justifié le choix qui l'avait désigné pour remplacer M. l'abbé Rambert, emporté comme lui par une mort prématurée. Les

courtes années de son professorat à Fréjus avaient suffi pour lui concilier l'estime et le respect, non seulement de ses élèves, mais des prêtres du diocèse, et son élévation à la charge de supérieur, indiquée par ses services et ses mérites, prévue par l'opinion, fut ratifiée par tous les suffrages. Il possédait, en effet, à un haut degré les qualités et les vertus nécessaires à celui qui doit diriger un grand séminaire, une piété profonde et une doctrine éminente, qui se reflètent également dans l'ouvrage qu'il avait entrepris d'écrire sur la personne de Notre-Seigneur; un grand amour de la règle, une fidélité exemplaire aux pratiques qu'il avait pour mission de faire observer par les autres; une bonté exempte de faiblesse, qui le rendait apte à comprendre, à éclairer, à encourager les jeunes gens dont l'avenir sacerdotal lui était confié; une déférence toujours empressée pour l'autorité épiscopale, dont il n'a jamais cessé de seconder loyalement les intentions. Il méritait donc notre confiance et il l'avait tout entière; il était vraiment à sa place, et il semblait destiné à l'occuper longtemps encore, puisque son âge Nous permettait d'attendre de lui de longs et utiles services. Mais sa santé s'était altérée et des crises fréquentes le maintenaient dans un état de violente souffrance ou de pénible incertitude. Depuis quelques mois surtout, Nous voyions ses forces décliner ; sa figure portait la trace d'un affaiblissement progressif, et une incommodité peu grave en apparence le condamnait à des ménagements peu compatibles avec l'ardeur de son dévouement. C'est dans ces conditions défavorables qu'il a été atteint par un mal mystérieux, qui n'aurait peut-être pas suffi pour terrasser un organisme capable d'une vigoureuse résistance, mais contre lequel il n'était plus en état de lutter victorieusement. Les peines morales, en effet, triomphèrent de ses dernières

énergies. Une profonde douleur l'avait saisi et une véritable prostration l'avait abattu, à la vue de ces religieuses succombant l'une après l'autre dans cette maison dont il était le chef et qui ressemblait déjà à un navire désemparé. La maladie lui a laissé du moins le temps de se préparer à paraître devant Dieu, après avoir fait généreusement le sacrifice de la vie et, c'est après une longue et douce agonie, pendant laquelle, sans l'entendre, on le voyait prier continuellement, qu'il a rendu le dernier soupir, le samedi 30 décembre, à 10 heures du soir. Deux jours plus tôt et sans que rien indiquât une fin prochaine, il avait voulu recevoir en pleine connaissance et avec une admirable sérénité de cœur et d'esprit les derniers sacrements. Il sentait qu'il partait pour le Ciel et ne se faisait aucune illusion, alors que nous nous obstinions à espérer contre toute espérance.

Nous prierons pour lui, puisque notre diocèse a contracté envers lui une dette de reconnaissance, et nous garderons son souvenir, qui enrichira nos pieuses annales. Il était devenu l'un des nôtres par les soins qu'il donnait à nos élèves ecclésiastiques, et lui-même n'oubliera pas dans le Ciel ceux qui lui demeurent fidèles ici-bas.

† Eudoxe-Irénée,
Évêque de Fréjus et de Toulon.

NOUVELLES DIVERSES

Voyage du T. R. P. Général a Rome. Le T. R. P. Général, s'étant réservé de donner lui-même connaissance à la Congrégation des consolations qu'il a goûtées dans son pèlerinage à la ville éternelle, nous nous bornons ici à noter le fait et à marquer quelques dates.

Parti de Paris le 16 octobre, en compagnie des PP. Augier (Cassien), assistant général, et Devès, secrétaire particulier, le T. R. P. Général est arrivé à Rome le 25, après avoir visité, sur son chemin, les maisons de Lyon et de Notre-Dame de l'Osier. Dès le 1er novembre, il est reçu en audience par le Souverain Pontife. Le 26 novembre, il quitte Rome et revient en France par Vintimille. Il visite rapidement nos maisons de la province du Midi, non compris celles de la Corse, et rentre à Paris le 16 décembre, après deux mois d'absence.

— Œuvre des vocations. Le juniorat de la province Britannique a été transféré de Kilburn, Londres, à Belcamp-Hall Co Dublin, dans la magnifique propriété qui, de 1885 à 1888, a servi de scolasticat.

— Une distribution de prix a Rome. Le 24 novembre a eu lieu à l'Université grégorienne la cérémonie solennelle de la distribution des prix et de la collation des grades. Voici la part de nos scolastiques.

Un docteur, 2 licenciés, 8 bacheliers en théologie; 4 docteurs, 6 licenciés, 7 bacheliers en philosophie; 3 premiers prix (*ex æquo*) de théologie dogmatique (cours du soir); 2 prix (*ex æquo*) de langue araméenne; premier et second prix de théologie morale; prix (*ex æquo*); d'archéologie sacrée; second prix (*ex æquo*) de philosophie (cours de 3e année); deux seconds prix (*ex æquo*) d'astronomie; 1er prix de philosophie (cours de 2e année); second prix de physique-chimie; 1er prix de physique-mathématiques; second prix (*ex æquo*) de philosophie (cours de 1re année); prix de langue grecque; deux premiers prix (*ex æquo*) de l'Académie Saint-Thomas.

En tout : 18 prix, auxquels il faut ajouter 38 accessits, 21 mentions très honorables et 8 mentions honorables.

OBLATIONS

PENDANT LES ANNÉES 1892 ET 1893
DE DÉCEMBRE A DÉCEMBRE (1).

1554. Ducharme, Nérée (F. C.), 6 janvier 1892, Ottawa.
1555. Dubois, Joseph-Albini (F. C.), 17 février 1892, Ottawa.
1556. Campeau, Télesphore, 17 février 1892, Ottawa.
1557. Antony, Sébastien, 17 février 1892, Jaffna.
1558. Gouy, Edouard, 17 février 1892, Liège.
1559. Lambert, Octave, 17 février 1892, Ottawa.
1560. Krug, Joseph, 3 mai 1892, Saint-Charles.
1561. O'Donnel, James (F. C.), 24 juin 1892, Pietermaritzburg.
1562. Mulvaney, Jean (F. C.), 24 juin 1892, New-Westminster.
1563. Lépinay, Louis (F. C.), 9 août 1892, Notre-Dame de Talence.
1564. Michels, André, 15 août 1892, Liège.
1565. Kieger, Joseph, 15 août 1892, Liège.
1566. Flaugier, Henri, 15 août 1892, Liège.
1567. Lahondès, Jean-Baptiste, 15 août 1892, Rome.
1568. Patel, Joanny, 15 août 1892, Liège.
1569. Lanigan, John, 15 août 1892, Liège.
1570. Wilkinson, John, 15 août 1892, Liège.
1571. Leahy, Thomas, 15 août 1892, Liège.
1572. Nachtwey, Augustin, 15 août 1892, Saint-Charles.
1573. Bousquet, Paul, 15 août 1892, Liège.
1574. Eyrund, Jean, 15 août 1892, Saint-Charles.
1575. Lion, Paul, 15 août 1892, Liège.
1576. Scipion, Victor, 15 août 1892, Liège.

(1) En cas de variante, la présente liste annule les précédentes.

1577. Muths, Louis, 15 août 1892, Rome.
1578. Simonin, François-Xavier, 15 août 1892, Liège.
1579. Hartmann, Alphonse, 15 août 1892, Rome.
1580. Boning, Henri, 15 août 1892, Liège.
1581. Gullient, Louis, 15 août 1892, Liège.
1582. Strecker, Christophe, 15 août 1892, Liège.
1583. Sachot, François, 15 août 1892, Rome.
1584. Wagner, Jean-Nicolas, 15 août 1892, Liège.
1585. Breitenstein, Eugène, 15 août 1892, Rome.
1586. Pierrat, Abel, 15 août 1892, Liège.
1587. Thiry, Jean, 15 août 1892, Rome.
1588. Allemang, Georges, 15 août 1892, Rome.
1589. Bazin, Joseph, 15 août 1892, Saint-Gerlach.
1590. Boutreau, Arthur (F. C.), 21 août 1892, Notre-Dame de Pontmain.
1591. Thinon, Raynald, 8 septembre 1892, Paris-Montmartre.
1592. Boyer, Benjamin, 8 septembre 1892, Ottawa.
1593. Beaupré, Louis, 8 septembre 1892, Ottawa.
1594. Duffy, Jean, 8 septembre 1892, Ottawa.
1595. Laferrière, Dosithée, 8 septembre 1892, Ottawa.
1596. Giroux, Henri, 8 septembre 1892, Ottawa.
1597. Gavarry, Jules, 8 septembre 1892, Notre-Dame de l'Osier.
1598. Geelen, Philippe, 14 septembre 1892, Notre-Dame de Sion.
1599. Chevalier, Maxime, 14 septembre 1892, Notre-Dame de Sion.
1600. Le Vacon, Constant, 1er novembre 1892, Liège.
1601. Olive, Emile-Louis, 1er novembre 1892, Liège.
1602. Filliung, Joseph, 1er novembre 1892, Liège.
1603. Gusman, Jean-Baptiste, 1er novembre 1892, Liège.
1604. Sloan, Charles James, 1er novembre 1892, Ottawa.
1605. Le Texier, Jean-Louis, 1er novembre 1892, Liège.

1606. Michelis, Ernest-Marie, 1er novembre 1892, Liège
1607. Comeau, Ambroise, 1er novembre 1892, Saint-Laurent (Manitoba).
1608. Herrera-Duque, Sébastien, 21 novembre 1892, Notre-Dame de l'Osier.
1609. Pelletier, Pierre (F. C.), 8 décembre 1892, Notre-Dame des Anges.
1610. Dumaine, Jean-Baptiste (F. C.), 8 décembre 1892, Notre-Dame des Anges.
1611. Chamberland, Edouard (F. C.), 8 décembre 1892, Notre-Dame des Anges.
1612. Dumas, Auguste (F. C.), 8 décembre 1892, Notre-Dame des Anges.
1613. Kribs, Joseph-Léon, (F. C.), 8 décembre 1892, collège Saint-Léon (Orange Free State).
1614. Hœch, Charles (F. C.), 8 décembre 1892, Saint-Charles.

Teillet, Jean (F. C.) (date d'oblation inconnue et, par conséquent, pas de numéro), Saint-Charles Dunvegun.

Pour les noms qui suivent, les numéros d'Oblation ne seront définitivement donnés qu'à la fin de l'année 1894.

O'Brien, Michaël-Maurice, 1er janvier 1893, Rome.
Crouzeix, Martin (F. C.), 25 janvier 1893, Maggona (Ceylan).
Craven, John (F. C.), 2 février 1893, Inchicore.
Prod'homme, Dominique-Victor, 17 février 1893, Notre-Dame de Sion.
Plamondon, Pierre, 17 février 1893, Ottawa.
Pépin, Frédéric, 17 février 1893, Ottawa.
Hermitte, Marcellin, 17 février 1893, Ottawa.
Lechesne, Pierre-Louis, 17 février 1893, Ottawa.
Faure, Alexandre-Lucien-Achille, 17 février 1893, Ottawa.

Flynn, James-Joseph-Mary, 17 mars 1893, New-Westminster.
Bernard, Auguste-Joseph, 20 mars 1893, Liège.
Paris, Jacques-Marie, 20 mars 1893, Liège.
Legrand, Alexis-Louis, 20 mars 1893, Liège.
Jullien, Auguste-Louis, 20 mars 1893, Liège.
Chaudesaigues, Joseph-Jean-Prosper, 20 mars 1893, Liège.
Peskens, Godefroi-François-Joseph, 20 mars 1893, Liège.
Blanc, Eulogе, 2 avril 1893, Rome.
Caillat, Louis, 2 avril 1893, Rome.
Coste, Marius-Adolphe, 2 avril 1893, Rome.
Martineau, Joseph-Louis-Marie (F. C.), 25 avril 1893, Ottawa.
Murphy, Thomas-Patrick, 25 avril 1893, Ottawa.
Glahn, Jean (F. C.), 1er juin 1893, Saint-Charles.
Capuano, Antoine-Marie-Joseph, 24 juin 1893, Marseille.
Delmas, François-Henri, 29 juin 1893, Ottawa.
Gagné, Philias-François, 29 juin 1893, Ottawa.
D'Eramo, Joseph, 16 juillet 1893, Liège.
Philippe, Léon-Louis, 16 juillet 1893, Liège.
Hagen, Jean-Baptiste, 16 juillet 1893, Liège.
Buffier, Jean-Louis, 16 juillet 1893, Liège,
Keller, Jean, 16 juillet 1893, Rome.
Klasper, Joseph, 16 juillet 1893, Liège.
Schuchart, Édouard, 16 juillet 1893, Liège.
Oswald, Jean-Baptiste, 16 juillet 1893, Liège.
Chateau, Jean-Baptiste, 16 juillet 1893, Rome.
Apel, Ferdinand, 16 juillet 1893, Rome.
Struber, Charles, 16 juillet 1893, Rome.
Gabriel, Léon, 16 juillet 1893, Liège.
Hess, Edouard, 16 juillet 1893, Rome.
Trébuchet, Vincent, 2 août 1893, Notre-Dame de Bon-Secours.

Dahon-Pourchier, Jean-Gabriel, 2 août 1893, Notre-Dame de Bon-Secours.

Charuel, Joseph, 15 août 1893, Saint-Gerlach.

Huchet, Paul-Gustave, 3 septembre 1893, Saint-Gerlach.

Bruch, Guillaume-Jean, 8 septembre 1893, Ottawa.

Kruse, Charles-Jean, 8 septembre 1893, Ottawa.

Flecher, Anthony, 8 septembre 1893, Ottawa.

Flecher, Bernard, 8 septembre 1893, Ottawa.

Tighe, Laurent-François, 8 septembre 1893, Ottawa.

Villeneuve, Georges-Etienne-Joachim, 8 septembre 1893, Ottawa.

Sullivan, Denis-Augustin, 8 septembre 1893, Ottawa.

Maisonneuve, Adrien-Célestin, 8 septembre 1893, Ottawa.

Van Hecke, Alphonse-Edmond, 9 septembre 1893, Ottawa.

Blanchin, François-Alphonse, 9 septembre 1893, Ottawa.

Glandières, Pascal, 17 septembre 1893, Notre-Dame de l'Osier.

Linguéglia, Jean-Baptiste, 29 septembre 1893, Liège.

Houssais, Gabriel-Marie, 29 septembre 1893, Liège.

Brun, Charles-Joseph, 29 septembre 1893, Liège.

Olive, Henri-Jean-Marie, 29 septembre 1893, Saint-Gerlach.

Curran, John-Joseph (F. C.), 30 septembre 1893, Inchicore.

Moore, Joseph-Laurent (F. C.), 1er novembre 1893, Tewksbury.

Leblanc, Alexis (F. C.), 1er novembre 1893, Notre-Dame de Sion.

Foley, John, 1er novembre 1893, Rome.

Doetzer, Jean-Baptiste, 8 décembre 1893, Liège.

Mac Gorvan, Arthur-Denis-Marie, 8 décembre 1893, Ottawa.

NÉCROLOGE DE L'ANNÉE 1893.

374. Le P. André, Alexis, décédé à Calgary (Saint-Albert), le 10 janvier 1893. Il était né à Guipavas (Quimper), le 7 juillet 1833; il avait fait son oblation le 17 février 1860.

375. Le P. Bourgine, Victor, décédé à Saint-Albert, le 10 janvier 1893. Il était né à Bouville (Séez), le 5 août 1841; il avait fait son oblation le 28 juin 1878.

376. Le P. Molony, Richard, décédé à San-Antonio (Texas), le 13 février 1893. Il était né à Cork (Cork), le 27 février 1825; il avait fait son oblation le 13 mai 1848.

377. Le P. Roux, Jean-Félix, décédé à Jaffna, le 18 février 1893. Il était né à Derbout (Avignon), le 6 mai 1852; il avait fait son oblation le 15 août 1883.

378. Le P. Chaine, Alexandre, décédé à Notre-Dame de l'Osier, le 14 avril 1893. Il était né à Vienne (Grenoble), le 27 janvier 1824; il avait fait son oblation le 7 mars 1844.

379. Le Fr. Scol. Chevalier, Maxime, décédé au scolasticat de Liège, le 16 avril 1893. Il était né à Cours (Nevers), le 12 mai 1870; il avait fait son oblation le 14 septembre 1892.

380. Le P. Pulicani, Dominique, décédé à Colombo, le 1er mai 1893. Il était né à Corte (Ajaccio), le 19 décembre 1822; il avait fait son oblation le 7 avril 1846.

381. Le P. Séméria, François, décédé à Vico (Corse), le 8 juin 1893. Il était né à la Colla (Vintimille), le 10 octobre 1837; il avait fait son oblation le 19 mai 1855.

382. Le P. Horris, Édouard, décédé à Waterford (Angleterre), le 2 juillet 1893. Il était né à Drogheda (Armagh), le 2 août 1830 ; il avait fait son oblation le 15 août 1852.

383. Le P. Maisonneuve, Augustin, décédé à Saint-Boniface, le 28 juillet 1893. Il était né à Charpillières (Viviers), le 10 avril 1824 ; il avait fait son oblation le 14 mars 1848.

384. Le F. convers Curran, James, décédé à Kimberley (État libre d'Orange), le 29 août 1893. Il était né en Irlande en 1861 ; il avait fait son oblation le 26 décembre 1891.

385. Le F. convers Craven, John, décédé à Inchicore, le 30 septembre 1893. Il était né à Leeds (Leeds), en 1863 ; il avait fait son oblation le 2 février 1893.

386. Le P. Nouel de Krangué, Victor, décédé à Calgary (Saint-Albert), le 8 octobre 1893. Il était né à Trédarzec (Saint-Brieuc), en 1837 ; il avait fait son oblation le 8 décembre 1865.

387. Le P. Bermès, Auguste, décédé à Notre-Dame des Lumières, le 26 octobre 1893. Il était né à Monteux (Avignon), le 4 avril 1828 ; il avait fait son oblation le 14 octobre 1852.

388. Le F. convers Curran, John, décédé à Inchicore, le 27 novembre 1893. Il était né à Dublin (Dublin) en 1847 ; il avait fait son oblation le 30 septembre 1893.

389. Le P. Corne, Jean, décédé à Fréjus, le 30 décembre 1893. Il était né à Dampierre (Besançon), le 10 avril 1840 ; il avait fait son oblation le 15 août 1862.

TABLE DES MATIÈRES.

MARS 1893.

Pages.

Missions étrangères. — Vicariat de la Saskatchewan. — Rapport de Mgr Pascal, vicaire apostolique..... 5

Lettre du R. P. Bonald au R. P. Soullier, assistant général. 28

Vicariat apostolique d'Athabaska. — Lettre du R. P. Le Doussal au Directeur des Annales..... 45

Vicariat de Saint-Boniface. — Maison du Sacré-Cœur. — Lettre du R. P. Magnan au T. R. P. Soullier, vicaire général..... 59

Vicariat de Jaffna. — Lettre du R. P. Jules Collin au R. P. Soullier..... 89

Maisons de France. — Maison de Saint-Andelain. — Lettre du R. P. Jungbluth au Directeur des Annales..... 103

Variétés. — Recours à l'intercession du P. Albini..... 123

Nouvelles diverses..... 126

JUIN 1893.

Missions étrangères. — Vicariat de la Colombie Britannique. — Lettre du R. P. Bunoz..... 129

Vicariat de Saint-Boniface. — Lettre du R. P. Decorby au R. P. Martinet..... 162

Maison de la Baie-d'Hudson. — Lettre du R. P. Fafard.... 179

Maisons de France. — Maison de Notre-Dame de Talence. — Lettre du R. P. Berthelon..... 182

Maison de Lyon. — Lettre du R. P. Lavillardière..... 208

Maison du Calvaire. — Lettre du R. P. Delpeuch..... 209

Maison d'Aix. — Lettre du R. R. Garnier..... 213

SEPTEMBRE 1893.

Le Chapitre général de 1893..... 235

Élection du T. R. P. Général..... 239

Les séances du Chapitre..... 252

Les rapports..... 262

Rapport du T. R. P. Général aux membres du Chapitre... 262

Rapport sur la province du Midi..... 265

Rapport sur la province du Nord..... 276

Rapport sur la province Britannique..... 296

Pages.

Rapport sur la province du Canada 310
Rapport sur la province des États-Unis..... 319
Rapport sur le vicariat de Saint-Boniface..... 325
Rapport sur le vicariat de Saint-Albert..... 346
Rapport sur le vicariat d'Athabaska-Mackenzie..... 365
Rapport sur le vicariat de la Colombie Britannique..... 389
Rapport sur le vicariat de la Saskatchewan 410
Variétés. — Mgr Joulain, évêque de Jaffna..... 423
Nouvelles diverses 432
Nécrologie..... 436

DÉCEMBRE 1893.

Le Chapitre général de 1893 (*Suite*). — Rapport sur le vicariat de Jaffna..... 437
Rapport sur le vicariat de Colombo..... 449
Rapport sur le vicariat de Natal..... 481
Rapport sur le vicariat de l'État libre d'Orange..... 496
Variétés 514
Nécrologie. — Le R. P. Corne..... 536
Nouvelles diverses..... 539
Oblations..... 540
Nécrologe..... 545

Paris. — Typographie A. Hennuyer, rue Darcet, 7.

MISSIONS

DE LA

CONGRÉGATION DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE DARCET, 7.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE

PARIS
TYPOGRAPHIE A. HENNUYER
RUE DARCET, 7

1894

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 125. — Mars 1894

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE LA SASKATCHEWAN.

RAPPORT DU R. P. COCHIN A Mgr PASCAL,
VICAIRE APOSTOLIQUE.

Monseigneur,

Depuis longtemps, Votre Grandeur me demande un rapport sur ma Mission. Bien que ma plume peu exercée se refuse à pareil travail, je ne saurais différer davantage à vous contenter. Ne dois-je pas, en effet, signe de vie à mes bons Frères en religion, à ceux surtout qui ont la bonté de ne me point laisser ignorer leurs faits et gestes? Et puis, ayant été presque toujours le seul Oblat témoin de mes humbles exploits, je veux dire de mon ministère auprès des sauvages, comme aussi de ma triste situation durant les troubles de ces dernières années, n'est-il pas juste que je recueille jusqu'à mes

moindres souvenirs, pour en faire part à nos chères annales, et à l'histoire de ce district du vaste Canada ?

C'était au printemps de 1882. Mgr Grandin me donna mon obédience pour la Mission de Sainte-Angèle. Là travaillait déjà, depuis deux ans, le R. P. Lestanc. J'avais ordre d'aider d'abord, puis de remplacer ce bon Père, dont les forces s'étaient épuisées dans de pénibles travaux et de dures privations, parmi les Indiens Cris de la prairie. Il alla passer quelques mois de convalescence à Saint-Albert, et revint ensuite à Sainte-Angèle, où nous vécûmes ensemble tout un automne. Rappelé de nouveau à Saint-Albert, il y demeura définitivement. Il me laissa pour compagnon le bon M. François Gonot, venu dans le pays pour se dévouer aux Missions.

Jugez de mon angoisse, lorsque je me vis seul et sans expérience au milieu de nombreux sauvages dont je bégayais à peine la langue. Toutefois, le dernier séjour du cher P. Lestanc dans la Mission avait tellement ranimé la foi de nos chrétiens, que je repris courage. Et quand, à la fin de l'année, je constatai que j'avais enregistré vingt-six nouveaux baptêmes, ce ne fut pas sans quelque sentiment de joie et d'espérance. Bientôt, avec l'aide de Dieu, et grâce aux ouvrages du R. P. Lacombe et aux notes grammaticales du R. P. Rémas, je parvins à parler le cris, et, partant, à goûter les consolations du missionnaire, en faisant un peu de bien.

Mais la croix n'est jamais loin du missionnaire. M. Gonot, pour des raisons légitimes, ne put rester plus longtemps à Sainte-Angèle. Je le conduisis à Battleford, où je devais me rendre chaque mois, et le confiai à la garde du R. P. Bigonesse. Mais vers le mois de mars 1883, je consentis, sur sa demande, à le reprendre dans ma Mission. Hélas! j'étais loin de m'attendre à l'accident qui lui survint en chemin, et dont

les suites causèrent sa mort. Comme le R. P. Bigonesse et moi avions besoin de visiter çà et là les sauvages de quelques réserves, nous chargeâmes M. François Gonot de nos provisions et de toutes sortes d'objets à destination de Sainte-Angèle, et nous l'envoyâmes par la voie directe, en compagnie d'un brave sauvage chrétien. Nous formions ainsi deux petites caravanes tendant vers le même but. Tandis que M. Gonot suivait la ligne droite, mon confrère et moi nous passions dans les postes de Massoonim, de Sweet-Gross, de Strike-him-on-the-Back, où nous nous arrêtions pour faire quelques baptêmes et entendre quelques confessions. Malheureusement, le mauvais temps nous surprit en chemin, et la neige venant à tomber, couvrit bientôt les sentiers. Force nous fut de ralentir notre marche. Nous arrivâmes à Sainte-Angèle trois jours en retard. Grande fut notre anxiété en apprenant que M. Gonot n'était pas arrivé. Vite, j'envoyai quelques sauvages à sa découverte. On le trouva étendu sur un tas de broussailles, les deux pieds gelés, et presque mourant de faim. Voyant que sa bande marchait trop lentement, il avait pris les devants. Les guides, toutefois, refusèrent de le suivre, après lui avoir peint les dangers auxquels il s'exposait. Le malheureux n'en tint pas compte, et, s'étant perdu dans la neige, il erra trois jours sans abri, sans nourriture. Il était si exténué, quand les sauvages l'apportèrent, qu'il demanda aussitôt à se confesser, pour se préparer à la mort. « Pendant ces trois jours de longue agonie, me dit-il, je n'ai cessé de demander au bon Dieu de ne pas me laisser mourir avant d'avoir vu un prêtre. » Il se confessa dans les sentiments d'un chrétien qui ne songe qu'à bien mourir. Sa résignation était admirable. Dans l'impossibilité où nous étions de le soigner convenablement parmi les sauvages, le P. Bi-

GONESSE reprit le chemin de Battleford et ramena le malade avec lui. Là, tous soins furent inutiles ; il ne recouvra pas la santé. Après huit ou dix jours de grandes souffrances, il s'endormit pieusement dans le Seigneur.

Le 13 août 1883 nous apporta un rayon de bonheur. Ce fut la bonne visite du R. P. SOULLIER. Mais, comme tous les bonheurs d'ici-bas, celui-ci ne fut pas de longue durée. A peine ce cher Père nous eut-il béni au nom du T. R. Père Général, qu'il nous fallut songer aux adieux.

L'hiver arriva bientôt, et avec lui la misère. Les enfants étaient nus, décharnés, mourants de faim. Ces pauvres petits venaient au catéchisme et à l'école, malgré un froid de 30 à 40 degrés Réaumur, le corps à peine couvert de quelques haillons troués. C'était pitié de les voir. L'espoir d'avoir un morceau de galette sèche, plus sans doute que le désir de s'instruire, était le mobile du cruel sacrifice qu'ils s'imposaient chaque jour. La privation en fit périr plusieurs, et aussi quelques adultes.

A ce fléau se joignit bientôt celui de la guerre. De toutes parts se firent entendre des cris de révolte. On se plaignait de certaines mesures du gouvernement canadien vis-à-vis des sauvages. Les jeunes gens, devenus tout à coup furieux, voulaient massacrer tous les blancs. C'était aux blancs qu'ils attribuaient tous leurs maux. Je me mêlai à eux pour les apaiser, et je tâchai de leur faire comprendre que, s'ils étaient malheureux, ce n'était pas la faute de tous les blancs, et qu'en demandant justice à qui de droit, d'une façon raisonnable et paisible, ils l'obtiendraient certainement. Ils me répondirent : « Tu es payé pour agir ainsi, sous prétexte de nous prêcher une religion. » C'était l'opinion accréditée dans toutes les réserves, même parmi nos

chrétiens, qui finirent par ne plus fréquenter ni école, ni catéchisme, ni prières.

Le chef des sauvages, du nom de Poundmaker, osa me dire : « Tu n'es bon à rien, toi, puisque tu n'es pas capable de nous empêcher de mourir de faim. J'ai défendu à tous les miens de prier avec toi. » Il tint parole, et ses Indiens furent obéissants. Durant tout l'hiver, jusqu'au printemps de 1884, personne ne vint à la Mission.

Pour ne point perdre mon temps ici, j'allai m'établir, pendant le Carême, au centre de quelques familles métisses et catholiques nouvellement campées, sous le nom de Bresaylors, sur l'autre bord de la rivière Bataille, à quelques milles seulement de Sainte-Angèle. Je revenais toutefois de temps en temps à cette Mission, pour montrer aux sauvages que je n'abandonnais ni eux, ni les chrétiens qui s'y trouvaient.

Cet état de choses dura jusqu'au 17 juin 1884. Ce jour-là, les sauvages parurent vouloir se rapprocher de moi. Je me rendis au milieu d'eux, et ne faisant allusion à rien de ce qui s'était passé, je visitai les malades et fis le catéchisme aux enfants. Bientôt il n'y eut plus qu'une famille dans le camp, les autres étaient allées se joindre aux bandes de l'Homme-Chanceux, de la Petite-Épinette et du Gros-Ours, réunies en un camp considérable, à quatre milles plus haut, sur le côté sud de la rivière Bataille. Ce concours avait pour objet la célébration du fameux Nipokwésimowin, ou Danse de la Soif, sorte de fête religieuse des Cris infidèles. Je payai d'audace, en me rendant, moi aussi, à ce camp.

Il y avait là plus de deux cents loges. Au beau milieu, une centaine de sauvages, hommes et femmes, étaient occupés à élever une sorte de temple pour le Nipokwésimowin. J'allai droit à la maison de M. Craig, fermier

du gouvernement. Un groupe de sauvages s'y trouvaient ; ils parlaient haut et paraissaient très excités. En m'avançant pour saluer le fermier, je vis ses coudes ensanglantés. « Qui vous a fait cela ? » lui dis-je. Sans donner à M. Craig le temps de répondre, un sauvage s'écria : « C'est moi qui l'ai frappé avec ce manche de hache ; je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas l'avoir tué. » Je blâmai sévèrement l'agresseur de sa violence. Heureusement, la plupart des hommes présents furent de mon avis et ne craignirent pas de joindre leurs reproches aux miens. Deux ou trois mauvais garnements seuls continuèrent à encourager le malfaiteur.

En même temps que moi étaient arrivés au camp six hommes de la police canadienne. N'ayant pas d'ordre précis pour s'emparer du coupable, ils se bornèrent à tenir compagnie au fermier, pour le protéger en cas de nouvelle agression. Puis, craignant pour leur propre sûreté, ils envoyèrent secrètement demander du renfort à Battleford.

Dans l'après-midi, je fis le tour du camp pour m'assurer s'il y avait là de mes chrétiens. J'en trouvai quelques-uns qui appartenaient aux camps voisins, dits de l'Enfant du Tonnerre et de Nipakès. Estimant qu'il y avait pour eux danger de rester au milieu de tant d'infidèles surexcités, je leur conseillai de s'en retourner chez eux. Ils partirent à la tombée de la nuit, au nombre de cinq loges.

Au moment où je songeais à quitter le camp, moi aussi, je rencontrai le chef, Poundmaker. Il était tatoué ou plutôt barbouillé des pieds à la tête. Son vêtement consistait en un gilet et un brayet. Une tête de castor, surmontée de trois plumes d'outarde, lui servait de casque. Du bras droit, il brandissait un énorme casse-tête garni de clous et armé, à la pointe, de trois

énormes couteaux, en manière de haches. Sa longue chevelure flottait au gré du vent. En m'abordant, il me prit la main.

— Maintenant, dit-il, je suis maigre. Je n'ai rien à manger. Tous mes gens et moi, nous allons mourir de faim. Vite, fais-moi un billet, afin que je prenne chez les soldats un peu de farine et du lard. Tu aides les soldats, toi ; ils t'aiment, ils t'écoutent. Il y a cinq ans que je n'ai pas dansé ; je veux danser à mon tour.

— Si tu es malheureux, lui répondis-je, c'est bien ta faute. Il n'y a pas de sauvage qui, plus que toi, ait entendu parler de notre sainte prière. Tant que tu n'écouteras pas la voix du bon Dieu, tu resteras malheureux. Quant au billet que tu me demandes, tu sais bien que je ne puis le faire. Tu sais parfaitement que tous les autres missionnaires, comme moi, nous ne te voulons que du bien. Tout ce que je puis t'offrir et te conseiller, c'est de sauver ton âme. Tu seras heureux si tu embrasses et pratiques notre sainte prière. Au contraire, tu te perdras, toi et les tiens, si tu te livres avec eux à la superstition, et si tu fais la guerre à ceux qui te veulent du bien.

A ces mots, Poundmaker me tourna brusquement le dos, et s'en alla en murmurant : « Tu nous abandonnes, toi, et les autres hommes de la prière nous abandonnent aussi. »

Cette dernière phrase me perça le cœur, et ce ne fut pas sans verser quelques larmes que je m'éloignai de ce camp de malheur.

Le soir, la danse de la Soif devait avoir lieu. Anxieux de savoir si quelques-uns de mes chrétiens y participeraient, j'usai d'un stratagème. Vers onze heures, durant la nuit noire, je m'enveloppai entièrement d'une grande peau de buffle. Ainsi déguisé, je pénétrai dans la loge de

la Danse dont je fis le tour sans être reconnu. J'eus la douleur de compter six de nos néophytes au nombre des danseurs. Ils m'avaient pourtant bien promis de ne pas prendre part au Nipokwésimowin. Au sortir de la loge, je me glissai furtivement et sans mot dire, auprès d'un petit groupe de fumeurs barbouillés de rouge. Pensant que j'étais des leurs, l'un d'eux me passa sa pipe. Je fis semblant d'en tirer une ou deux bouffées, puis, la passant à mon voisin, je décampai.

Cette même nuit, vingt jeunes sauvages s'étant fait des incisions sur la poitrine, y passèrent de longs sétons, au moyens desquels ils se suspendirent, en dansant, jusqu'à ce que la peau de leur chair se rompît. L'un d'eux promena autour du camp un cheval rétif, dont il s'était passé les guides à travers la peau des bras et des épaules.

Il y avait, à l'écart dans le camp, plusieurs familles chrétiennes que la curiosité avait attirées. Je m'arrêtai dans une loge pour y passer le reste de la nuit. Au petit jour, après avoir fait réciter les prières aux enfants, je repris le chemin de Sainte-Angèle, où j'offris le saint sacrifice de la messe. Bientôt on m'apprit que le chef et ses conseillers avaient délibéré sur le moyen de faire la guerre aux blancs et d'empêcher les soldats de venir sur leurs terres.

Le 16 juin, dans l'après-midi, arrivèrent une trentaine de soldats canadiens, conduits par le commandant Crozier et le capitaine Autrobus. Dès leur apparition, les sauvages se hâtèrent de hisser leur sac à médecine, en signe de déclaration de guerre. Puis sautant sur leurs chevaux, ils se mirent à caracoler et à folâtrer en quelque sorte autour des soldats, brandissant leurs casse-tête ou tirant des coups de fusil. Revêtus de leur costume de guerre, ils paraissaient effrayants. Plusieurs jeunes conscrits en tremblèrent d'effroi.

Le chef, Poundmaker, mit les soldats au défi de prendre l'homme qui avait frappé le fermier Craig, et d'arrêter qui que ce fût d'entre eux. Les soldats voulurent essayer, mais le chef et ses sauvages montrèrent leurs casse-tête et leurs couteaux. Force leur fut de se retirer sans prisonnier. Ils rebroussèrent chemin et vinrent camper près de Sainte-Angèle, dans la maison d'un autre fermier, M. Jefferson, venu là depuis peu, pour apprendre l'agriculture aux gens mêmes de Poundmaker. Dans la crainte d'une attaque nocturne, ils se firent une sorte de redoute, derrière laquelle ils prirent un peu de repos.

Le jeudi 19, au soir, une quarantaine de soldats arrivèrent à la hâte pour renforcer le premier détachement. Leurs chevaux étaient tellement épuisés par la chaleur, qu'ils pouvaient à peine trotter. Quelques heures de halte leur suffirent pour se refaire.

Le vendredi 20, le commandant se rendit au camp des sauvages. Son but était d'amener Poundmaker à comprendre que les soldats ne venaient pas pour faire du mal aux sauvages, mais uniquement pour remplir un devoir, en s'emparant d'un homme qui avait voulu en tuer un autre, et que la loi serait aussi sévère envers un blanc quelconque coupable du même crime.

Que se passa-t-il dans cette entrevue? Je ne saurais le dire, m'étant à ce moment réfugié avec quelques bons sauvages dans le camp des soldats. Évidemment Poundmaker et ses gens n'avaient consenti à aucune des propositions qui leur avaient été faites, car, vers cinq heures du soir, des sauvages à cheval, en costume de guerre et armés jusqu'aux dents, accoururent et d'une voix menaçante s'écrièrent : « Nous avons faim. Soldats, donnez-nous à manger. » Je montai à cheval en même temps que quelques Cris, qui, par crainte de leurs frères,

s'étaient aussi réfugiés parmi les soldats, préférant mourir avec ceux-ci plutôt que de les combattre. Les soldats catholiques me prièrent toutefois de ne pas les quitter : « S'il y a combat, disaient-ils, vous porterez secours aux blessés. »

Comme je donnais de l'éperon pour les suivre, deux cavaliers indiens fondirent sur moi et me conduisirent de force jusqu'au bois voisin de ma demeure. Ils étaient silencieux. En approchant du bois, je compris qu'ils en voulaient à ma vie. Me retournant alors avec rapidité et donnant à mon cheval un vigoureux coup de cravache, je revins au galop sur mes pas. Dans le brusque mouvement de volte-face, mon cheval avait heureusement donné une ruade à son plus proche voisin. Celui-ci, effrayé du coup, se cabra en culbutant son cavalier qui alla rouler dans les broussailles. Pendant que mes deux compagnons incommodes se débrouillaient pour se remettre en selle, j'avais déjà gagné le large et m'était mis hors de leur atteinte.

Je me trouvai bientôt en face des deux troupes ennemies, soldats et sauvages rangés en bataille et se couchant en joue, prêts à faire feu. Des sauvages couraient à travers les rangs des soldats, cherchant à leur arracher leurs fusils, les menaçant du casse-tête et du couteau. Ceux-ci se défendaient simplement. Poundmaker tenait son casse-tête levé sur la tête du commandant; le commandant menaçait Poundmaker de son revolver. Un soldat, tout à coup désarmé et renversé par terre, se relève en criant : Au secours ! Un sauvage lui avait enlevé son fusil, son revolver et ses cartouches. Malgré ces bravades, on répugnait de part et d'autre à engager le combat.

Au moment où ce spectacle frappait mes regards, une bande de bons sauvages qui m'avaient aperçu,

hommes, femmes, enfants, tous à cheval, sortirent du camp et vinrent directement à moi. « Père, me dirent-ils, suis-nous ; autrement il t'arrivera malheur ». Ils m'emmenèrent de force dans leur campement, à 6 milles plus bas que Sainte-Angèle, sur le bord de la rivière.

Arrivé à cet abri, il me fallut entendre un long discours du chef sauvage, discours dans lequel l'orateur rappelait les bienfaits de nos Pères missionnaires et demandait à Dieu, qui l'avait toujours secouru par la présence de ses prêtres, d'avoir encore pitié de lui et de tous ses enfants. En façon de péroraison, il poussa cette exclamation : « Courage ! courage ! mes enfants. L'homme de la prière est au milieu de nous ! Courage ! »

Avant la nuit, je passai mon temps à faire le catéchisme aux enfants, aux vieux et aux vieilles, puis à réciter le chapelet en commun. On me récompensa par un bon souper au poisson frais, et par un coin dans la loge du chef pour me coucher. Hélas ! les maringouins me firent payer cher cette patriarcale hospitalité ! Quant aux autres insectes qui se mirent du festin pour me dévorer, j'en fus quitte en faisant à mon réveil, comme les sauvages, une chasse en règle dans mes habits. Après quoi, je montai à cheval et courus à Sainte-Angèle. On m'y apprit que la paix avait été faite sans coup férir, entre soldats et sauvages. Dieu merci ! tout était redevenu tranquille comme auparavant.

La résidence de Sainte-Angèle étant déserte, je traversai la rivière et allai passer le dimanche à Bresaylor, colonie de métis. Le lendemain, je pris le chemin de Battleford où je me proposais de demeurer quelques jours dans l'aimable compagnie du R. P. Bigonesse et du Frère Géronte. Sur ces entrefaites, le R. P. Leduc vint à passer. Ce bon Père, voyant qu'à Sainte-Angèle les Indiens ne se montraient pas trop bien disposés en

faveur de la religion, et qu'à Bresaylor la résidence du missionnaire était peu convenable, me conseilla de me fixer à Battleford, d'où je pourrais rayonner dans les divers postes sauvages et métis d'alentour. Je suivis ce conseil jusqu'au mois de janvier 1885. Mais m'apercevant que les distances d'une réserve à une autre me faisaient perdre beaucoup de temps en voyages, que je ne pouvais voir mes chrétiens ni assez souvent, ni assez longtemps, j'en écrivis à Mgr Grandin qui m'envoya le R. P. Lestanc. Il fut par lui décidé que j'irais résider à Bresaylor, et que de là, n'ayant pas de longues courses à faire, j'irais visiter tour à tour les réserves de la rivière Bataille et celles des bords de la Saskatchewan. Je suivis ce conseil de point en point jusqu'au mois de mars. En ce temps-là, j'eus à me dépenser outre mesure. La petite vérole s'était déclarée dans la bande de Poundmaker; plusieurs familles en furent atteintes et virent périr bon nombre d'enfants. Le chef lui-même fut rudement éprouvé. J'eus donc à passer bien des nuits et des jours à visiter et à soigner les malades. Dieu permit ce fléau, sans doute, afin que les sauvages se réconciliassent avec moi; car j'eus le bonheur de baptiser tous les enfants malades, d'administrer plusieurs adultes à l'article de la mort, et de voir Poundmaker lui-même redevenir mon ami.

Vers la fin de mars, l'horizon s'assombrit de nouveau. Métis et sauvages ayant entendu parler de la présence de Riel aux environs de Prince-Albert, s'étaient mis en rébellion. Toutefois on prétendait de part et d'autre ne vouloir point sortir de la légalité. Rien donc ne faisait présager une déclaration de guerre.

Tout à coup, de la réserve de Sweet-Grass arriva M. Joseph Mac-Kay, fermier-instructeur des sauvages. Depuis à peine un mois, ce bon monsieur faisait du bien

aux sauvages, en se privant lui-même du nécessaire, au moment où les vivres du gouvernement étaient insuffisants. Sa charité n'éveilla aucune pitié dans le cœur de ces malheureux.

Le lundi 30 mars 1886, il fut assailli de grand matin dans son logis et traité comme un malfaiteur. « Si tu veux vivre, lui criaient les sauvages, donne-nous à chacun cinquante piastres. » Quelques-uns, brandissant leurs couteaux, faisaient mine de le défendre parce qu'il avait été charitable, mais en même temps ils voulaient le constituer prisonnier. Pendant cette scène, les deux enfants de M. Mac-Kay se levèrent précipitamment et, malgré leur mère, accoururent en pleurant auprès de leur père. Les sauvages, un peu déconcertés sinon attendris, se replièrent sur l'écurie dont ils firent le pillage. Ils volèrent deux chevaux et tout ce qui se trouva sous leurs mains. Revenant ensuite au magasin, où M. Mac-Kay s'apprêtait à déjeuner avec sa famille, ils s'emparèrent de tout ce qui tomba sous leurs mains. Le père, la mère et les enfants furent conduits à la cabane du chef. Mais là, laissés seuls avec un sauvage et pleins d'angoisse sur le sort qui les attendait, ils supplièrent leur gardien d'avoir pitié d'eux et de les transporter de l'autre côté de la rivière. Touché de leur infortune, le sauvage y consentit.

Une fois sur l'autre bord, les fugitifs n'avaient que 6 milles à faire pour se rendre à Bresaylor, chez un de leurs parents. Malgré l'incertitude de la route, et bien qu'ils n'eussent pris aucune nourriture, M. Mac-Kay et sa famille partirent à travers bois et marais, sans vestige de chemin, piétinant tantôt dans l'eau, tantôt dans la neige, tantôt dans la glace. Comme par miracle, ils arrivèrent directement à la maison de leur parent, qu'ils ne connaissaient point. M. David Poitras, beau-

frère de M. Mac-Kay, accueillit les siens fraternellement. Quand je vis M. et Mme Mac-Kay et leurs enfants tout exténués, je ne pus m'empêcher de pleurer leur malheur.

Ces nouvelles parvinrent bientôt aux populations environnantes. Nos chrétiens redoutèrent un mouvement offensif des sauvages; aussi se hâtèrent-ils de régler leurs comptes avec le bon Dieu. J'entendis bon nombre de confessions chez M. Poitras, où je crus prudent de me réfugier; je donnai la communion à quinze personnes, y compris Mme Mac-Kay. Pendant la sainte messe, cette bonne dame se ressentait encore tellement de la fatigue de la veille, qu'elle tomba évanouie.

Après la messe, je vis venir à moi le bon frère Géronte et un élève métis du R. P. Bigonesse. Ils m'annonçaient que toute la population de la ville de Battleford s'était renfermée dans le fort. Les sauvages avaient saccagé tout le côté sud de la ville, sur la rivière Bataille. Les Assiniboines avaient massacré leur fermier-instructeur, et, après d'horribles mutilations, jeté son cadavre sur un fumier. Un cultivateur du voisinage, aux Montagnes de l'Aigle, avait été tué, lui aussi, sans pitié.

Le même jour, des sauvages amis nous prévinrent que les Assiniboines et un grand nombre d'autres sauvages allaient se ruer sur notre établissement. A la vue des injustices des rebelles et des cruautés des sauvages, la pensée bien arrêtée de tous mes chrétiens fut de ne pas se mêler à eux. Les métis anglais, qui formaient à peu près la moitié de la population de Bresaylor, affolés par la peur d'être massacrés, abandonnèrent les maisons et se réfugièrent dans le fort de Battleford. La plupart des hommes prirent les armes pour se défendre contre les sauvages. Mes catholiques étaient restés chez eux. Ils ne croyaient pas que les sauvages en voulaient à la vie des métis. Je crus de mon devoir de ne pas les abandonner.

C'était, du reste, le temps des Pâques. Presque tous s'approchèrent des sacrements. Puis, par prudence, nous nous rassemblâmes en un seul camp.

Le jour de Pâques, après la sainte messe, il y eut comme une alerte : Poundmaker se présenta à notre camp, suivi de vingt Assiniboines bien armés. Il venait proposer aux métis de se joindre à lui pour aller guerroyer de l'autre côté de la rivière Bataille. Mais nous lui fîmes comprendre que nous ne pouvions pas nous mêler à la rébellion, et que nous ne pouvions aller camper avec lui. N'eût-il pas été cruel, en effet, pour ces pauvres métis, de se voir contraints de combattre les uns contre leurs pères, les autres contre leurs frères, tous certainement contre de proches parents, qui, de gré ou de force, se trouvaient englobés parmi les rebelles? Nous venions, du reste, d'apprendre que les sauvages du lac la Grenouille avaient tué plusieurs hommes paisibles, entre autres les RR. PP. Fafard et Marchand. Il n'y avait donc rien qui pût nous engager à nous aller mettre sous la protection de pareils scélérats. Nous résolûmes de demeurer neutres et d'attendre les événements sous la garde de la bonne Providence. Je fis à tous la promesse de ne pas les abandonner, de dire chaque jour la sainte messe et de prier pour eux.

De temps en temps, nous vîmes passer des Canadiens français, dont les familles résidaient à Battleford, et qui étaient allés couper du bois de charpente à 100 milles plus haut, sur la Saskatchewan. Nous leur sauvâmes la vie au péril de la nôtre, en les cachant et en leur procurant le moyen de rentrer dans leurs foyers. Les sauvages s'en aperçurent bientôt. Dans la persuasion que nous voulions les trahir, ils formèrent le complot de tomber sur nous à l'improviste, de nous emmener de force, et au cas où nous refuserions de les suivre, de

massacrer les hommes et de s'approprier les femmes et les enfants.

Sur ces entrefaites, un nommé J. Delorme, métis, envoyé par Riel, venait d'arriver dans leur camp. Se donnant comme exécuteur des ordres du chef des insurgés, il obligea les sauvages à nous venir contraindre de nous unir à eux. Dès leur arrivée dans notre camp, ceux-ci, au nombre de deux cents cavaliers, se précipitèrent sur nos loges dans toutes les directions, semant partout l'incendie, s'emparant des chevaux des métis et de tout ce qu'ils pouvaient enlever, dévalisant ma chapelle, dont rien ne fut respecté de tout ce que je n'avais pu soustraire à leur rapacité furieuse. Puis toute la horde entra en masse dans notre camp et se mit à harceler nos métis de mille façons imaginables. En ce moment, deux Canadiens français se trouvaient de passage au milieu de nous; ils se cachèrent dans les bois. Ce ne fut pas sans danger qu'un homme de cœur alla leur offrir deux chevaux pour faciliter leur fuite.

Quant à nous, pour avoir la vie sauve, puisque nous n'avions ni assez d'armes ni assez de munitions, nous dûmes nous livrer à nos agresseurs et les suivre.

Vers le soir, et durant la nuit, je fus attaqué par divers sauvages qui voulaient me tuer, parce que j'étais un blanc. L'un d'eux me coucha en joue à bout portant. Mais d'un revers de main vigoureux, je fis sauter son revolver à cinq ou six pas. Comme de nouveaux agresseurs allaient fondre sur moi, deux sauvages chrétiens accoururent aussitôt à ma défense. En même temps, un groupe de métis vint me serrer la main et m'assurer qu'ils étaient prêts à se battre et à mourir pour moi.

Les métis loyaux, dont les chevaux avaient été volés, durent abandonner tout ce qui leur restait de bien, pour se mettre à la suite de leurs vainqueurs. Chemin

faisant, ils eurent la douleur de voir massacrer sous leurs yeux la plupart de leurs animaux domestiques, tels que porcs, poules, bêtes à cornes, etc. Les sauvages nous traînèrent de campement en campement jusqu'au 30 avril. A cette date, nous campions sur le bord d'un ruisseau, appelé en cri *Petite rivière du Couteau-Cassé.* Nous étions à leur merci, obligés de nous tenir constamment sur le qui-vive. Comme nous ne pouvions leur cacher notre antipathie, ils s'en vengeaient de mille manières, en nous brutalisant, en nous traitant en esclaves. Poussés à bout, nous étions parfois tentés de faire main basse sur nos vainqueurs et d'en massacrer le plus possible. Mais nous avions au milieu de nous des mères avec leurs enfants, dont le sort aurait été une servitude pire que la mort. Et puis, nous espérions que le gouvernement canadien aurait bientôt raison des rebelles.

Pour ma part, je me calmais à la pensée que, prêtre et missionnaire, je me devais à tous, amis ou ennemis, et je prenais patience dans l'exercice de mon saint ministère. Néanmoins, la nouvelle du martyre des PP. Fafard et Marchand et les cris de mort que j'entendais tous les jours proférer contre moi me causaient beaucoup d'inquiétude. Comme au camp de Big-Bear, du lac la Grenouille, nous avions ici de vieux sorciers qui détestaient cordialement notre religion. Afin d'exciter les jeunes gens à me donner la mort, ils se faisaient un malin plaisir de répandre partout de faux bruits sur mon compte. Dieu ne me jugeant pas digne du martyre, voulut bien se contenter de mon entière résignation à sa sainte volonté.

Le 30 avril, vers minuit, pendant qu'on s'apprêtait à traverser le ruisseau pour aller camper sur les hauteurs du Couteau-Cassé, je me mis à rédiger quelques notes.

Je fus aperçu dans cette attitude par deux sauvages. Ce fut assez pour être suspecté de trahison. Ils allèrent raconter à leurs semblables que j'écrivais aux blancs pour livrer les secrets des sauvages. Ce bruit circula rapidement dans tout le camp et surexcita les esprits. Plusieurs jeunes gens jurèrent de m'ôter la vie. Je fus bientôt entouré d'une vingtaine d'entre eux qui me disaient : « Traître, va donc afficher tes renseignements sur tous les poteaux qui bordent le chemin jusqu'à Battleford. » La colère peinte sur leurs visages, déjà horriblement tatoués, leur donnait l'aspect de vrais démons.

Au premier abord, je me mis à rire de leur méprise, puis je tâchai de leur expliquer la teneur de ma lettre ; mais ils ne voulurent pas comprendre. En temps de guerre, les sauvages éprouvent du plaisir à voir couler le sang humain ; ils étaient si heureux d'en avoir l'occasion à mon sujet, qu'ils craignaient vraiment de la perdre.

Le grand chef Poundmaker, qui m'avait toujours protégé contre les vexations de ses hommes, ayant appris ce qui se passait, accourut en toute hâte, reprit sévèrement les jeunes agresseurs et menaça de faire sauter la cervelle à quiconque oserait me dire un seul mot. Chacun se retira silencieux, mais non sans se retourner de temps en temps pour me montrer les poings ou le canon de son fusil.

Si les sauvages respectèrent la vie des métis et la mienne, ce ne fut pas seulement par crainte de leur chef, mais aussi par crainte des métis et de quelques hommes de leur bande, qui étaient restés nos amis. Ils n'ont jamais osé enlever les armes des métis. Ceux-ci sont bons guerriers, braves et adroits tireurs. S'ils avaient eu assez de fusils et de munitions, ils se seraient bravement défendus contre leurs agresseurs ; mais mal armés, ils ne

pouvaient que succomber sous le nombre et exposer leurs femmes et leurs enfants à devenir le jouet des vainqueurs. Je dis le jouet, il faudrait dire la proie, car le sauvage est cruel à l'égard des prisonniers, quand ceux-ci surtout lui paraissent suspects.

Le meilleur parti à prendre, pour sauver nos vies, était de suivre les sauvages, mais en les menaçant constamment de nous défendre jusqu'à la mort, s'ils attentaient aux jours de quelques-uns d'entre nous. Presque chaque jour, il y avait des rixes entre sauvages et prisonniers, et chaque fois ceux de ces derniers qui avaient des armes accouraient, le fusil armé, et mettaient en fuite les provocateurs. Quelquefois des coups de feu furent échangés dans ces querelles, mais heureusement sans accident grave. Je regarde comme une protection de la Très Sainte Vierge qu'il ne nous soit arrivé rien de fâcheux durant ce long temps où les sauvages nous retinrent prisonniers; tous les soirs, nous récitions le chapelet et chantions des cantiques en son honneur. Je ne dois pas oublier de dire, en passant, que pour accompagner ces pieux cantiques et charmer en même temps nos farouches sauvages, j'avais soustrait au vandalisme de nos vainqueurs un petit harmonium, présent de mes parents et amis de France, et que mes chrétiens voulaient bien transporter avec leurs bagages de campement en campement. Les premiers jours, les voix étaient peu nombreuses, car personne n'avait le courage de chanter; mais à mesure que les amis se reconnaissaient, le nombre des choristes s'augmenta. Nous chantions tour à tour en cri, en français, en anglais, en saulteux, en assiniboine. A force d'harmonie, de prières et de chants, nous réussîmes à apprivoiser les sauvages les plus farouches. Tous les soirs, après la prière, j'adressais quelques mots à la foule, soit pour catéchiser les igno-

rants, soit pour encourager les défaillants ou pour modérer les impétueux. Les jours malheureux que nous traversions virent nos gens plus attentifs aux instructions et plus dévots à la prière. Lorsqu'on dépend uniquement de la Providence, on se tourne volontiers vers elle.

Il y avait dans notre camp quelques partisans de Riel. Ces métis étrangers, qui avaient été envoyés chez les sauvages dès le commencement des troubles, firent tout leur possible pour nous défendre contre les vexations des sauvages. Dans le dessein de nous sauver, ils essayèrent de faire entendre aux sauvages que leur bande n'était pas assez nombreuse et qu'ils devaient les laisser aller demander du renfort à Riel. Les sauvages y consentirent. Aussitôt cinq hommes furent députés à ce dernier. Je leur donnai une lettre pour nos Pères du district de Saint-Laurent, qu'on disait être les prisonniers de Riel.

Nous étions donc toujours sur le qui-vive, lorsque, le 2 mai, nous fûmes réveillés par des cris répétés de : « Amis, aux armes ! » Vite, je me lève, et, après une courte mais forte recommandation au Sacré Cœur, à la Sainte Vierge, à mon bon ange, je me précipite hors de ma tente. J'aperçois des sauvages, armés de carabines, courant à la débandade vers les coteaux qui descendent au ruisseau. Cinq d'entre eux étaient arrivés au sommet d'une côte et commençaient à disparaître de l'autre côté, quand un coup de fusil se fit entendre dans cette direction, suivi aussitôt d'une fusillade entremêlée de coups de canon. Je vois deux de ces sauvages tomber sous les balles. Je cours vers le lieu du combat, mais en faisant un détour pour m'assurer de la position des soldats, me faire connaître d'eux et en obtenir le salut de mes compagnons d'infortune.

Parvenu sur le petit coteau qui m'en séparait, je me trouvai tout juste en leur présence, à la distance d'environ 200 verges. Je voulus crier, mais je n'en eus pas le temps : une grêle de balles tombaient autour de moi. Je me jetai prestement à terre dans un pli de terrain. Pendant quinze longues minutes, les balles ne cessèrent de m'effleurer le corps. Pourquoi cette persistance de la fusillade sur le même point? C'est que, sans m'en douter, je laissais voir le mouchoir dont je m'étais enveloppé la tête en guise de bonnet de nuit; c'était leur point de mire. Sans doute, j'étais pris pour un sauvage. Pour me mettre hors de danger, je reculai, en rampant, jusque dans un bas-fond, à quelques mètres plus loin. J'y trouvai les sauvages à l'affût pour se défendre.

Les soldats, au nombre de trois cents, étaient sur une éminence flanquée d'une multitude de petits ravins.

Une cinquantaine de sauvages s'étaient blottis dans des espèces de tranchées, et, de là, tiraient à coups parfaitement sûrs et sans s'exposer à aucun danger. Peu à peu ils se divisèrent en petits groupes de quatre hommes, et finirent par cerner les soldats. La pluie torrentielle d'obus et de mitraille qui tombait sur eux les inquiétait bien un peu; néanmoins, à chaque coup de canon, ils ripostaient par des cris de joie mêlés d'exclamations ironiques. Plusieurs paraissaient si peu soucieux du danger, qu'ils chargeaient leurs carabines la pipe aux dents.

Pour moi, n'ayant rien à faire là, je retournai au camp. Je trouvai les métis prisonniers s'apprêtant à conduire leurs familles hors de la portée des balles, et dans une direction opposée à celle des familles indiennes. Je les suivis durant tout le temps de la bataille. Une centaine de sauvages nous gardaient; une cinquantaine d'autres gardaient les familles indiennes; le

reste se tenait autour des combattants, prêts à se mettre en ligne, si ceux-ci venaient à succomber.

Après un combat acharné, les soldats durent battre en retraite, emportant sept morts et une quinzaine de blessés. Ils durent se retirer si vite qu'ils laissèrent sur le champ de bataille un de leurs morts, deux à trois mille cartouches, et quantité de boîtes à fusées.

A mesure que les soldats descendaient la colline, les sauvages prenaient leur place, tirant sans relâche, jusqu'à ce que le chef Poundmaker s'apercevant que les soldats ne se défendaient plus, leur commanda de cesser le feu.

Les Assiniboines et quelques Cris voulaient, malgré lui, poursuivre les soldats. « Si vous continuez, Dieu va vous punir, » leur cria-t-il. Sans ces paroles empreintes d'humanité et relevées par un sentiment religieux, les soldats, harassés et à jeun, auraient été massacrés sans pitié ou faits prisonniers avant leur retour à Battleford.

En parcourant le champ de bataille, après le combat, je ne vis que cinq sauvages tués et six blessés. En ce moment, les sauvages remontaient la colline. Je crus prudent de rebrousser chemin, pour ne pas m'exposer inutilement à leur malveillance, me promettant de revenir plus tard accompagné de quelques hommes.

Cette dernière bataille, une des plus chaudes, a duré de cinq heures du matin à une heure et demie de l'après-midi. Ce ne fut pas sans douleur que nous vîmes s'éloigner nos défenseurs, vaincus par des sauvages.

Le lendemain, j'allai visiter le champ de bataille, en compagnie de quelques sauvages et de deux Canadiens français, prisonniers comme moi, MM. Paulein et Richette. Il ne restait plus que deux cadavres sans sépulture, celui d'un soldat et celui d'un sauvage ; je les fis enterrer immédiatement. Le corps du soldat avait été

dépouillé et mutilé horriblement par des sauvagesses, qui avaient cru par là venger leurs maris tués dans le combat.

Vers le soir, au moment où je réunissais mes chrétiens pour le chapelet, nous revenaient de Batoche les gens que nous y avions envoyés. Ils étaient suivis de quelques métis porteurs d'une lettre de Riel. Celui-ci recommandait aux sauvages de respecter les prisonniers, de ne tuer personne. Le chef de ces nouveaux venus, M. Charles Trottier, harangua les sauvages. Il leur reprocha, en termes énergiques, le pillage et les massacres qu'ils avaient commis, et la manière indigne dont chacun des prisonniers avait été traité. Dès lors, ce Charles Trottier prit le commandement parmi nous, et nous n'eûmes plus rien à redouter des sauvages.

Peu de jours après, nous conformant aux ordres de Riel, nous partîmes pour nous rendre à Batoche par petites journées, sans nous préoccuper de Battleford. Le long de la route, plusieurs escarmouches eurent lieu entre les sauvages et les éclaireurs de Battleford. Les sauvages tuèrent quelques éclaireurs, capturèrent une vingtaine de chars à bœufs remplis de provisions, et firent vingt-deux prisonniers.

Mon cheval m'ayant été volé dès le commencement des troubles, je n'avais plus que ma voiture. Force me fut de la troquer contre un cheval, afin de pouvoir continuer mon voyage.

Enfin, le 17 mai, un cavalier nous arriva de Carleton. Il nous apportait la nouvelle que Riel et ses partisans, au nombre d'environ cinq cents, se battaient depuis trois jours contre les troupes du général Middleton, qui comptaient quinze cents hommes, disait-on. Le 19 mai, d'autres cavaliers vinrent nous annoncer la fin de la bataille. « Riel, disaient-ils, s'est livré lui-même à l'issue

du combat, et la paix a été accordée aux métis. »

Aussitôt j'allai trouver le chef Poundmaker, et lui parlai ainsi : « Vous ne devez pas essayer de résister aux blancs ; vous péririez infailliblement, si vous l'osiez. Mais vous passerez pour un homme généreux et brave, vous vous ferez estimer des blancs, si, vous exposant vous-même pour sauver votre peuple, vous allez vous livrer au général Middleton et vous en remettez à sa décision. Dieu ne manquera pas de vous bénir pour avoir empêché le sang de couler des deux côtés. »

Les sauvages aiment leurs enfants. Pour leur sauver la vie, ils ne reculent devant aucun sacrifice.

Poundmaker envoya donc tout de suite son message au général Middleton. Puis, après avoir fait écrire une deuxième lettre, il me chargea d'aller, avec les vingt-deux prisonniers, la porter au colonel Otter, commandant de place à Battleford. Je montai à cheval le mercredi matin, 20 mai, et le soir j'arrivais à destination, après avoir parcouru près de 20 lieues, à travers des prairies sans chemin et des marais fangeux.

Je ne saurais assez exprimer ma reconnaissance envers les officiers de Battleford pour leur bienveillant accueil. On m'introduisit immédiatement chez le colonel Otter. Il prit connaissance de la lettre dont j'étais le porteur, et m'interrogea avec une sorte d'anxiété. Les officiers présents à notre entretien étaient tout oreilles pour entendre mon récit.

Le lendemain, vers midi, je repartais pour porter la réponse du colonel à Poundmaker. Ayant chevauché toute la nuit par une pluie battante et pataugé dans des fondrières, je n'arrivai au camp des sauvages que le lendemain. Je convoquai immédiatement tous les hommes et leur interprétai la lettre du colonel. Il leur disait qu'il ne ferait aucun mal aux sauvages, quels

qu'ils fussent, pourvu qu'eux-mêmes n'en fissent aucun aux soldats. Il les invitait ensuite à attendre l'arrivée du général.

Quand j'eus finis de parler, Poundmaker se leva et dit : « Vous tous, tant que vous êtes, regardez-moi... Vous m'appelez tous votre chef. Écoutez bien ce que je vais vous dire. Il ne s'agit plus aujourd'hui de se battre. Il ne s'agit pas non plus de songer à sauver votre vie propre. Voyez toutes ces femmes, voyez tous ces enfants, voyez ces jeunes gens qui vous entourent; ce sont ceux-là qu'il faut sauver. Je sais que vous êtes tous braves. En combattant contre les blancs, vous pouvez les embarrasser fort. Mais nous succomberons sous le nombre, et rien ne nous dit que nos enfants auront la vie sauve. Je préfère me livrer, au risque d'être pendu moi-même, plutôt que de voir mon peuple et mes enfants massacrés par ma faute; plutôt que de faire verser des flots de sang par une résistance qui n'a plus de raison d'être. Maintenant que ceux qui ont du cœur fassent comme moi et me suivent. »

En disant ces derniers mots, il jeta ses armes à terre. Tous les hommes se levèrent et tous déposèrent leurs armes. Ensuite, les sauvages qui avaient été contraints à prendre part à la guerre et avaient toujours montré de la sympathie aux prisonniers firent des discours interminables où ils vantaient le bien qu'ont toujours fait parmi eux les hommes de la prière. En même temps, de vieux méchants endurcis parcouraient le camp pour y semer la zizanie, en disant que j'étais un traître et que je leur tendais un piège. Mais le plus grand nombre, impatient d'avoir la paix, imposa silence aux récalcitrants.

Poundmaker me chargea de nouveau d'aller à Battleford pour y attendre le général Middleton, et de venir le

chercher dès que celui-ci serait arrivé. Il me donna une lettre de soumission entière et sans conditions.

Avant de prendre congé des sauvages, je priai Poundmaker de laisser aller les métis prisonniers. Il me répondit que je pouvais emmener tous ceux que je voulais. Mais les Assiniboines n'y consentant qu'à demi, les pauvres captifs ne purent s'éloigner du camp que peu à peu. Comme j'avais hâte d'arriver à temps pour rencontrer le général, et de voir enfin la paix rétablie, au moins à Battleford, je montai à cheval et pris les devants, au galop, dans la direction du fort, où je n'arrivai que le lendemain vers midi, et non pas sans danger. En effet, le long du chemin, après le soleil couché, sur le bord d'un petit lac où je m'étais arrêté pour prendre une bouchée de pain et boire un peu d'eau, j'entendis bruire les broussailles à quelques pas de moi. Ne pouvant me rendre compte de ce que c'était, et craignant d'être surpris par des sauvages que je savais s'être enfuis du camp pour ne pas se rendre aux soldats, je laissai là mon sac de provisions, remontai à cheval, et me sauvai à toutes brides.

Soudain, j'entendis deux détonations, et me retournant, je vis deux sauvages à cheval sortir du bois et se mettre à ma poursuite. Mais j'étais déjà à une bonne distance; puis, à la faveur de la nuit, je me jetai de côté et m'enfonçai dans le bois où je trouvai une cachette. Persuadés que je ne m'étais pas écarté du chemin, les sauvages y continuèrent leur poursuite.

Pour moi, je pris une autre direction, celle de l'inconnu, à travers bois, montagnes, ravins, au risque de me perdre et de mourir de faim. Mais la bonne Providence vint à mon secours, juste au moment où, après avoir invoqué tous les saints de ma connaissance, je venais de m'adresser à saint Antoine de Padoue pour le

prier de me faire retrouver mon chemin. Je m'aperçus, en effet, que mon cheval le suivait. J'arrivai sans plus d'encombres à Battleford, mais bien harassé. Le général Middleton arriva quelques jours après. Sur son ordre, le 25 mai j'allai chercher Poundmaker.

A peine en route, je rencontrai mes chers métis campés à environ 2 milles de la ville. Ils avaient pu enfin se dégager du camp des sauvages. Ceux-ci étaient allés camper dans les montagnes de l'Aigle, à 30 milles plus loin. Quand j'arrivai près d'eux, après avoir galopé toute la nuit, ils s'apprêtaient à lever le camp. J'entrai aussitôt dans la loge du chef. Poundmaker, me voyant fatigué et affamé, m'offrit généreusement les restes de son déjeuner que je dévorai à la hâte, aveuglé par mon appétit; c'était quelques côtelettes d'un vieux chien rôti. Après déjeuner, nous causâmes affaires. Je lui interprétai la lettre du général Middleton, dont voici la teneur :

Steamer North-West, may 25th 1885.

Poundmaker,

J'ai défait les Métis et les Indiens à Batoche et j'ai fait prisonniers Riel et la plupart de ses conseillers. Je n'ai fait aucune condition avec eux ni n'en ferai point avec vous. J'ai assez d'hommes pour vous détruire vous et votre peuple, ou du moins pour vous chasser et vous affamer ; et je le ferai, si vous ne rendez les attelages que vous avez pris et ne venez, vous et vos conseillers, me rencontrer à Battleford, jeudi 26, avec vos armes. Je suis bien aise d'apprendre que vous avez bien traité les prisonniers et les avez mis en liberté.

Fréd. Middleton (1).

(1) I have defeated the Halfs-breeds and Indians at Batoche, and have made prisonners Riel, and most of his council. I have made no terms with them, neither will I make terms with you. I have men enough to destroy you and your people, or at least to drive you away

Lorsque j'eus interprété cette lettre, nous nous dirigeâmes sur Battleford où nous arrivâmes à midi. Le général attendait Poundmaker, entouré de ses officiers et d'une forte partie de la garnison. Celui-ci voulut saluer le général à la façon sauvage en lui présentant la main ; mais le grand chef des soldats la repoussa avec un mouvement d'horreur, et après lui avoir parlé d'une façon très sévère, il l'envoya en prison avec toute sa suite. La manière dont Poundmaker fut reçu par le général me surprit un peu. Les sauvages étaient restés maîtres du champ de bataille à Cut-Knife ; n'ayant perdu que cinq hommes, ils pouvaient résister longtemps encore et causer des dommages incalculables, ou bien se disperser et aller se réfugier aux États-Unis, comme d'autres ont fait dans la suite. Se livrer soi-même, sans y être sommé par personne, exposer sa vie pour sauver celle des prisonniers blancs, objets de la fureur des assassins qui se trouvaient dans son camp, pour arrêter ainsi l'effusion du sang et rétablir la paix dans le pays (car ce sont là les principaux motifs qui l'ont fait agir), c'était de la part d'un sauvage un acte de générosité et même d'héroïsme plutôt digne de pardon et même de récompense, que de la prison et des fers. Tout sauvage qu'il était, Poundmaker était très intelligent et très sensible ; aussi l'indignation se peignit sur son visage. Je le vis quelques heures plus tard à la prison ; il me dit que s'il eût été à la place du général, il n'eût jamais pu se résigner à traiter ainsi un blanc, qui aurait agi comme lui ; puis il ajouta qu'il préférait être pendu que d'être ainsi traité. Je le réconfortai par

to starve and will do so unless you bring in the teams you took, and yourself and councilors, to meet me at Battleford on thuesday, the 26th, with your arms. I am glad to hear that you treated the prisoners well and have released them. Fred. Middleton.

de bonnes paroles, lui faisant comprendre que lorsque les esprits seraient apaisés, on reconnaîtrait ses mérites, et qu'il valait mieux pour lui d'être pour le moment en prison, que d'être libre et exposé à la vengeance d'une foule de blancs dont la colère contre les sauvages était devenue excessive. Il me promit d'être sage et généreux jusqu'au bout, et enfin il me pria d'aller dans son camp consoler sa famille et ses amis, ajoutant : « Mina ayamihestamâwin, ayamihewiginiw (Et prie pour moi, ô homme de la prière). »

Avec Poundmaker un bon nombre de sauvages, parmi lesquels quelques assassins et leurs complices, furent faits prisonniers. Malgré mes protestations en faveur de mes compagnons de captivité, plusieurs d'entre eux furent aussi pris et jetés en prison. Je fus, moi-même, pendant quelques jours, considéré comme un des rebelles par une grande partie des blancs qui ne pouvaient comprendre pourquoi un missionnaire, un prêtre, pouvant, au commencement des troubles, se rendre à Battleford, était resté au milieu des sauvages.

Néanmoins, je voulus essayer de prendre quelques jours de repos. Mais le capitaine Todd, des « Foat-Guards », vint me trouver avec quelques officiers me priant de vouloir bien les accompagner jusqu'à Cut-Knife, c'est-à-dire à 40 milles de Battleford, pour leur montrer le cadavre du soldat que j'avais enterré sur le champ de bataille.

De retour à Battleford, je fus assailli par une foule de visiteurs qui, les uns après les autres, venaient me demander toutes sortes de renseignements sur les sauvages. Je pus cependant me reposer quelques jours ; puis sellant mon cheval, je repris, au galop, le chemin des réserves où tous les sauvages étaient retournés. A mon arrivée dans chaque camp, surtout dans celui de

Poundmaker, les enfants chrétiens et infidèles, d'aussi loin qu'ils m'aperçurent, accoururent au-devant de moi; je dus descendre de cheval pour leur serrer la main, puis les uns me tenant par la soutane, les autres se pendant à mes bras ou me prenant par la main, me conduisirent ainsi jusqu'au milieu du camp où leurs parents, tous sortis de dessous les loges, m'attendaient avec impatience pour avoir des nouvelles des prisonniers. Je n'étais pas encore au milieu d'eux, lorsque tout à coup j'entendis des sanglots, puis des cris lamentables, hommes, femmes, enfants, tous se mettant de la partie ; ces cris (*ploratus et ululatus*) redoublèrent lorsque quelques vieilles, dont les maris étaient tombés à la bataille, se laissèrent aller la face contre terre, s'arrachant les cheveux comme par désespoir. Il faut dire ici, en passant, que c'est la coutume chez les Cris d'agir ainsi, lorsqu'ils reçoivent la visite d'un parent ou d'un ami qui leur rappelle de lugubres souvenirs. Aussi ne fus-je pas surpris de cette réception plus déplorable que véritablement douloureuse, et n'eus qu'à faire un signe de la main pour arrêter tout ce tapage, qui cessa à l'instant. Je dus cependant leur faire un long discours pour les contenter et dissiper leurs inquiétudes au sujet de leur bien-aimé chef et de leurs autres parents prisonniers à Battleford. Je leur promis de rester avec eux jusqu'à ce que tout danger eût disparu. C'est ce que je fis. J'employai ce temps à instruire les vieux et les jeunes, et je profitai de cette circonstance pour en faire entrer quelques-uns dans le bercail de l'Église ; je fis quelques baptêmes et bon nombre de catéchumènes. Pendant ce temps, Poundmaker et ses compagnons avaient tous été transportés à la prison de Régina, capitale actuelle du Nord-Ouest. Je reçus aussi un télégramme m'appelant dans cette ville

pour servir de témoin dans le procès de Riel, de Poundmaker et d'autres métis et sauvages, qui m'appelaient à leur secours. Poundmaker et les quelques sauvages qui avaient été faits prisonniers avec lui furent condamnés, le premier à trois ans de pénitencier, les autres à un, deux, trois, cinq, sept, quatorze et vingt ans. J'eus cependant la consolation de revenir à Battleford en compagnie de mes co-prisonniers reconnus innocents et libérés par la cour. Je pus promettre aussi aux sauvages que leur chef, Poundmaker, quoique resté prisonnier, ne serait pas traité comme tel, et que même il reviendrait avec ses compagnons avant le temps fixé; promesse qui s'accomplit, en effet, l'année suivante. Pendant mon absence, deux sauvages, assassins de Battleford, ainsi que six autres assassins du lac la Grenouille, y compris les meurtriers des PP. Fafard et Marchand, avaient été saisis et incarcérés à Battleford, où le R. P. Bigonesse se dévouait, chaque jour, à leur instruction et à leur conversion. Ayant dû assister au procès de deux d'entre eux, j'eus l'occasion d'entendre prononcer la terrible sentence de mort, fixée pour le 27 novembre suivant.

Deux jours avant l'exécution, le R. P. Bigonnesse me fit venir à Battleford pour l'aider à les assister et à les préparer à la mort. Tous avaient déjà été baptisés par lui tout dernièrement, à l'exception de deux qui étaient déjà catholiques, et dont l'un avait déjà fait la première communion des mains mêmes du R. P. Fafard, dont il fut l'assassin. Ce malheureux aida beaucoup le R. P. Bigonesse en instruisant ses compagnons à travers les fentes de sa cellule. Nous nous partageâmes les confessions, et le lendemain je leur dis la sainte messe, à laquelle ils reçurent la sainte communion avec une foi vive et une joie inexprimable, et le R. P. Bigonesse

chanta des cantiques en cris. Nous passâmes presque toute la journée et la nuit suivante à les maintenir dans leur foi et à les encourager à envisager la mort avec patience. Tandis que nous faisions tous nos efforts pour les faire aller au ciel, le diable travaillait de son côté : deux ou trois ministres protestants étaient accourus ; à mesure que nous sortions d'une cellule pour entrer dans une autre, ces ministres de l'erreur s'empressaient de prendre notre place. Mais leurs tentatives furent vaines ; au dernier moment, les pauvres condamnés nous répétèrent qu'ils croyaient à la religion catholique, qu'ils étaient heureux de mourir catholiques, et nous recommandèrent de le dire à leurs parents, et de baptiser leurs enfants. Jusqu'au lieu de l'exécution, ils marchèrent d'un pas ferme, imitant le pas cadencé des soldats qui les accompagnaient. Nous montâmes avec eux sur l'échafaud, où l'un d'eux me dit : « Mon père, nous ne savons pas de cantiques, et nous voudrions pourtant mourir en chantant. Je t'en prie, permets-nous de chanter à notre façon. » Je le leur permis de bon cœur. Et pendant qu'on leur mettait la corde au cou, ils se mirent à chanter tous ensemble. Ayant aperçu, au milieu d'une foule innombrable, quelques sauvages, parents et amis, ils leur dirent adieu, les conjurant de leur pardonner et de se faire chrétiens. Un même signal les lança tous les huit à la fois, dans l'éternité, où, nous en avons la douce confiance, ils jouissent d'une félicité sans fin. Ainsi le sang des PP. Fafard et Marchand avait déjà produit des fruits, prélude de bien d'autres. Le R. P. Bigonesse et moi nous nous réjouissons d'avoir été choisis par la divine Providence pour être les instruments de sa miséricorde et les représentants de ces deux martyrs de la charité.

Tels sont, Monseigneur, les souvenirs que j'ai pu re-

cueillir sur le plus douloureux événement de ma vie de missionnaire. S'ils peuvent intéresser Votre Grandeur, les lecteurs de nos *Annales* et les bienfaiteurs de nos Missions, je serai amplement récompensé de ma peine.

M.-C. Cochin, o. m. i.

LETTRE DU R. P. BONNALD AU DIRECTEUR DES ANNALES.

Pelican Narrows, 10 novembre 1893.

Mon révérend et cher Père,

Pour faire suite au rapport publié dans le numéro de mars de la présente année 1893, voici le compte rendu de nos travaux dans l'immense district de Cumberland. On y verra comme toujours de fréquents voyages avec leurs difficultés inévitables, des peines physiques et morales et aussi des consolations.

Ce rapport comprend quatorze mois, de septembre 1892 à novembre 1893.

A mon retour du fort Nelson, je trouvai de nombreux sauvages assemblés attendant leur missionnaire pour se confesser et satisfaire leur dévotion avant de partir pour leurs quartiers d'hiver. La pensée de nos chers néophytes laissés sans pasteur au fort Nelson et exposés aux tracasseries du ministre de l'erreur me fit écrire à notre révérendissisme vicaire et à notre délégué au Chapitre de tâcher d'obtenir du secours en personnel surtout pour nos Missions si dépourvues. J'apprenais vers le même temps que mon seul compagnon dans le district venait de quitter le fort Cumberland pour cause de maladie grave.

Vers la fin d'octobre, deux Indiens arrivent à l'improviste de fort loin avec une lettre d'un métis anglais

catholique me priant d'aller à son secours coûte que coûte; il était gravement malade et voulait avoir le bonheur de mourir avec les Sacrements de l'Église. C'était bien dangereux de se mettre en route à la veille des glaces. Cependant, comme le guide qui m'était envoyé était homme de bon sens et d'expérience, je partis. Mais voici qu'à 5 kilomètres de la Mission, un lac que les deux Indiens avaient traversé la veille avec leur canot était complètement gelé. Force nous fut de revenir à la Mission. Le soir même, les deux pauvres sauvages, leur couverture sur le dos et le fusil à l'épaule, prirent le sentier des bois avec la bénédiction du prêtre et à la grâce de Dieu. J'appris dans le courant de l'hiver qu'ils étaient arrivés sains et saufs chez eux et que le malade avait recouvré la santé. Un peu avant Noël, le R. P. Charlebois, revenu lui aussi à la santé, vint lui-même me consoler et m'épargner les fatigues d'un voyage.

Nous avons eu cet hiver 1892-1893 jusqu'à 29 degrés Fahrenheit et une quantité de neige effrayante, comme jamais je n'en avais vu depuis dix-neuf ans. Je regrettais d'avoir donné rendez-vous à nos chrétiens de Churchill et de Nelson, mais pour ne pas désappointer ces pauvres gens qui, sans doute, malgré le froid et la neige, se rendraient à Pakitawagan je me décidai à me rendre moi-même à cette succursale de nos Missions. Après Noël, je partis donc avec deux hommes et deux traîneaux. Nous eûmes quelque temps l'avantage d'un chemin tracé par ceux de nos chrétiens qui, de ce côté, étaient venus aux fêtes de Noël.

Le 1er janvier, de bon matin, nous arrivions à un village où les sauvages nous reçurent avec les honneurs de la canonnade. Je bénis ce peuple à genoux sur la neige, à l'entrée du village. Mon hôte avait préparé de son mieux sa pauvre cabane. Avec quelques mètres d'in-

dienne, il avait tapissé la place réservée au missionnaire, une table boiteuse devait me servir d'autel. Ce fut là, devant un feu pétillant, que j'assemblai deux fois mon petit monde. Il y eut des baptêmes, des confessions et une communion générale. Les pauvres sauvages vinrent offrir à leur Père, celui-ci un lièvre, celui-là du castor et un autre de l'esturgeon.

A partir de cet endroit, le voyage devait avoir de sérieuses difficultés. Je louai un homme vigoureux qui devait marcher devant et, avec ses raquettes, ouvrir le chemin dans la neige épaisse sur les lacs et dans les bois. Sans raquettes, on enfonçait jusqu'aux reins. La neige était si haute que le passage d'un seul homme ne suffisait pas pour faciliter la marche à nos chiens. Mes trois hommes allèrent devant et je me fis conducteur des traîneaux et des chiens, marchant derrière, les raquettes aux pieds, faisant claquer le fouet et jetant de temps en temps quelque injure à nos coursiers.

Enfin, après six jours de misères et toujours de bonne humeur, nous arrivions à Pakitawagan.

Quinze traîneaux de sauvages venaient d'y arriver quelques minutes seulement avant nous.

Beaucoup cependant manquaient au rendez-vous, à cause du froid, à cause de la neige et aussi à cause d'une calomnie lancée par les protestants. Sans trop y ajouter foi, les pauvres sauvages n'étaient pas sûrs de pouvoir rencontrer encore leur missionnaire.

Depuis deux mois, dans tout le bassin nord de la baie d'Hudson, les protestants répandaient la nouvelle que le prêtre catholique du lac Pélican, étant devenu fou, avait jeté sa croix et s'était enfui dans les grands pays.

J'admirai la bonne volonté de plusieurs familles qui, malgré une pareille saison, étaient venues à petites marches et de fort loin pour se confesser.

Voici un couple qui arrive le dernier, dans la nuit, à la veille de l'Épiphanie, un sauvage avec sa femme, bons chrétiens, mais trop crédules aux mauvaises nouvelles. Ils viennent de loin, ils ont pleuré leur missionnaire.

Le mauvais ange leur a soufflé un mensonge ; iront-ils à Pakitawagan? Après avoir hésité quelques instants, ils s'étaient dit : « N'importe, allons voir si notre bon Père n'est pas là, il y aura peut-être notre oncle, le R. P. Charlebois. » Maintenant les voilà au détour de la pointe voisine de la Mission, derrière leur mauvais traîneau tiré par deux chiens maigres. Ils s'arrêtent à la vue de la lumière de la chapelle ; émus, ils s'approchent, ils s'arrêtent encore pour écouter les chants : « Est-ce notre Père? Est-ce notre oncle? — C'est notre Père, » dit la bonne femme, et tous les deux de dire trois fois : merci, merci, merci. Quand les fidèles sortent de la chapelle, eux viennent me saluer et me dire leurs émotions.

Un autre fait qu'ils me racontèrent est aussi bien édifiant. Il y avait dans leur quartier une famille protestante dont un membre, un enfant de huit ans, pratiquait la religion catholique parce qu'il avait été baptisé par le prêtre.

Il était fidèle à faire sa prière tous les jours. Son père, protestant, lui répétait la calomnie colportée dans le pays : « Mon fils, tu pries bien pour rien ; ton prêtre est devenu fou et a jeté sa religion. » La tante du petit garçon, une protestante, se faisait l'ange gardien de cette âme : « Courâge, mon neveu, fais toujours bien ta prière ! N'écoute pas ce langage ; peut-être ce n'est pas vrai, et quand même ce serait vrai, le bon Dieu qui est toujours le même te regarde toujours. »

Un autre sauvage, après m'avoir serré la main avec affection, ne se lassait pas de me regarder en me di-

sant : « Ah ! mon Père, que je suis content de te voir ; j'avais peur de ne jamais plus te voir. Je me sentais malheureux. Je remercie le Grand Esprit. »

Voilà quels sont les sentiments des pauvres enfants des bois une fois devenus catholiques.

Le second voyage que j'ai dû faire a été pour ma visite annuelle à nos catholiques de la rivière Caribou. Ce fut au mois de février.

Personne ne manqua au rendez-vous, il y avait même des chrétiens de la nation des *Dénés*. Ils sont tous catholiques de vieille date et, en général, très édifiants. Dieu sait quelles belles âmes il y a parmi cette population qui a cependant rarement le bonheur d'approcher des sacrements. Ces bons Indiens se montrèrent généreux pour le prêtre qui venait les visiter. Ils lui fournirent abondamment des vivres pour le retour.

Nous arrivons à Pâques ; grande affluence d'Indiens. Le beau temps a permis à nos gens de venir de fort loin, mais je dois repartir. On demande le missionnaire de deux points opposés ; c'est une femme en danger de mort, ce sont des enfants à baptiser. Je vole d'abord au secours de l'adulte. A mon retour, voici un sauvage qui demeure à une journée d'ici et qui me supplie de procurer à sa femme infirme le bienfait de la confession et de la communion.

Accompagnez-moi dans cette visite. C'est en avril ; armez-vous de vos lunettes vertes, si vous voulez vous préserver du mal de neige. Voyez les gelinottes qui s'envolent à votre approche et les lièvres qui sautent en fuyant devant vous. Montez et descendez ces montagnes abruptes. Dormez pendant le jour au lieu de patauger dans la neige fondante, mais dès que le soleil descend à l'horizon, réveillez-vous, mangez un morceau et en avant si vous avez bonne jambe ; sinon, couchez-vous

dans le traîneau. L'air frais du soir commence à durcir la neige et, la nuit venue, on n'a plus besoin de raquettes ; demain seulement, vers les 9 heures, le soleil aura ramolli la neige. Nous arrivons chez les sauvages, leurs chiens nous ont flairés de loin et par leurs aboiements ont averti leurs maîtres de notre approche. Voici la maison, c'est-à-dire une cabane plate. Voyez-vous les sauvages qui sortent pour nous voir arriver et vous souhaiter la bienvenue? La joie est sur leurs visages.

Laissons nos gens dételer les chiens et suspendre le traîneau et le bagage à un étage extérieur. Entrons en nous courbant, car la porte est basse. Malgré les deux châssis en parchemin ou en coton blanc on n'y voit goutte d'abord, impossible de trouver les habitants; attendez quelques instants et vous apercevrez tout votre monde, chacun dans son coin. Le plancher consiste en quelques branches de sapin sur la terre nue. Le plafond est formé avec les perches de la toiture, avec les soliveaux trop bas et de petites perches transversales où sont suspendus des morceaux de viande de renne taillés en minces pièces et boucanés. Nos hôtes viennent de faire chasse et boucherie; voici dans un coin cinq têtes de caribou. Asseyez-vous par terre, sur une couverture quelconque et sur vos talons. Voyez la mère de famille prendre de la neige propre ramassée dans un sac ; elle en emplit le chaudron, puis, choisissant les meilleurs morceaux, c'est-à-dire la tête, la langue, les flancs de renne, elle prépare le dîner des arrivants. On réclame bientôt votre assiette, car eux n'en ont pas toujours. Ensuite, on étale un vieux torchon devant vous, à vos pieds ou à vos genoux puisque vous êtes assis sur vos talons ; puis l'on vous sert abondamment. Cependant on ne reste pas muet. On laisse parler d'abord le missionnaire. Quand il a fini, c'est le tour de ses compagnons de voyage. Enfin, les sau-

vages nous content leurs chasses. C'est toujours intéressant, et en tout cela la joie est la note qui domine. On rit, car le sauvage trouve un bon côté à tout.

C'est samedi; on est venu ici pour y passer ensemble le saint jour du Seigneur. Après le souper, instruction et prière, on s'écarte pour faire place autour du missionnaire qui, assis sur son sac ou la cassette de sa chapelle, entend la confession de chacun. Pendant tout ce temps, le silence le plus complet règne dans la hutte; il n'est troublé que par les cris et les pleurs des marmots. Les confessions finies, on se prépare à dormir.

Étendez vos couvertures sur les branches de sapin, mettez vos mitaines, votre cache-nez, votre casque sous votre tête en guise d'oreiller et dormez. Mais avec la permission du missionnaire, nos gens content encore des nouvelles et l'on rit. Pendant le sommeil des habitants de la hutte, les chiens qui sentent la viande vont essayer d'entrer en enfonçant la porte mal jointe ou en trouant les châssis et je ne vous réponds pas d'un sommeil tranquille. Les nuits ne sont pas longues au mois d'avril, les rayons du soleil pénètrent déjà à travers les fissures de la cabane quand vous vous éveillez. On se lève, chacun fait sa prière en silence.

Maintenant, fabriquons un autel. On fiche trois pieux en triangle sur le sol de la maison près du mur et sur ces trois pieux vous ouvrez la cassette-chapelle. Au-dessus, comme ciel d'autel vous étendez une étoffe rouge attachée à un soliveau et vous fixez ensuite à la muraille avec des épingles votre croix d'oblation. Dès que nos hôtes sont lavés et habillés, le saint sacrifice commence. A genoux et tournés vers l'autel tous prient avec ferveur ou unissent leurs voix pour chanter des cantiques. Au moment de la communion, ils viennent recevoir leur Dieu.

Après la messe, le prêtre fait à haute voix l'action de grâces, pour la faciliter aux communiants ; puis on replie autel et chapelle et on nous sert le déjeuner.

Comme le jour est long, le missionnaire s'ingénie pour intéresser ces braves gens.

Il leur parle du pape, de la France, de la mer, des bateaux à vapeur, des chemins de fer, des aérostats. Imaginez-vous l'attention et la surprise de ces pauvres enfants des bois?

Le soir, nous avons encore instruction, cantique et chapelet.

Le soleil descend à l'horizon, l'heure est venue de repartir. Nos hôtes renouvellent nos provisions de voyage. Le chef de la maison remercie le prêtre de sa visite et lui donne en présent une fourrure de lynx. Déjà les chiens sont attelés ; adieu, brave gens !

Nous voici au printemps, le missionnaire pense aux pauvres néophytes du fort Nelson. Voilà près de dix mois qu'ils n'ont pas vu de prêtre, tandis que le ministre de l'erreur réside au milieu d'eux et n'épargne rien pour les gagner à sa prière.

J'aurais voulu partir tout de suite dès l'ouverture de la navigation et porter secours à ces chères âmes. J'attendis en vain deux semaines l'arrivée de mon guide. A la fin, je louai deux autres Indiens et je partis. Je ne vous dirai pas les divers incidents du voyage, si long, si difficile, si périlleux. Je ne vous décrirai ni les sauts des rapides, ni les tempêtes essuyées sur les lacs, ni les portages à travers les marais, jambes nues et paquets sur le dos. Je noterai seulement deux haltes que je dus faire sur le fleuve Churchill à cause des sauvages venus en nombre pour me voir au passage. Ce fut d'abord sur le bord d'un lac traversé par le fleuve. Je trouvai là cinquante sauvage qui attendaient le missionnaire.

On planta ma tente au milieu des peupliers du bois, les jeunes filles apportèrent des paquets de branches de sapin pour en tapisser le sol de la tente et le devant à l'extérieur. Ce fut là notre chapelle pendant deux jours. Il y eut des baptêmes, des confessions, catéchisme pour les enfants, grand'messe et communion générale. Dans mes instructions, je dus tonner contre un scandale public qui venait d'attrister cette population ordinairement si édifiante. Les coupables étaient dans l'assistance humiliés et contrits, et Dieu merci, sincèrement convertis.

La seconde halte fut à Pakitawagan où soixante-cinq sauvages réunis nous reçurent au son de la cloche et au bruit de la fusillade. Encore deux jours donnés à ces bonnes gens qui m'attendaient là depuis deux semaines.

Arrivons de suite au fort Nelson où les néophytes catholiques sont impatients de voir leur missionnaire.

A un mille du fort nous nous rencontrons sur le lac avec le catéchiste wesleyen qui se rend à la pointe voisine avec deux hommes qui lui bâtissent sur la colline un beau temple. Les canots se rapprochent, on se dit bonjour et c'est tout. Le gentleman paraît contrarié.

J'abordai au fort, juste au moment où, paraît-il (je l'ai su le soir même), la dame du commis attaquait nos gens sur leur sainte foi. Le meilleur de nos néophytes allait lui répondre, quand on vint leur annoncer le canot du prêtre catholique. La conférence était interrompue. Protestants et catholiques vinrent nous saluer au débarcadère. Après le dîner qui me fut gracieusement offert au fort de la Compagnie, je pris les clefs de la Mission et allai m'installer chez moi suivi de tous les catholiques et de quelques protestants.

Dès ma première entrevue avec ces chers néophytes, je fus mis au courant des agissements du catéchiste et

de ses adeptes pour faire apostasier nos catholiques.

Malheureusement j'eus le regret d'apprendre que deux des plus récents convertis étaient allés au prêche et à la prière du ministre, l'un d'eux attiré par l'appât du gain et l'autre, une femme, influencée par son mari et par la dame du commis. Hélas! depuis leur conversion, ils n'avaient vu qu'une fois le prêtre et cela depuis dix mois. Des protestants qui avaient déjà manifesté le désir de se faire catholiques se montrèrent froids. L'homme ennemi avait passé par là ! Je n'en fus pas surpris, mais désolé. Ah ! quel dommage! Si j'avais eu quelqu'un pour me remplacer au lac Pélican, je serais bien venu rester seul au milieu de ces protestants qui s'étaient déjà laissés toucher par la grâce de la conversion.

Le lendemain, j'allai au fort pour affaires. J'y vis le catéchiste en train de visiter toutes les huttes pour prémunir la population contre le loup ravisseur de l'Église romaine. Je le rencontrai dans la première loge où j'entrai. Là se trouvaient justement, avec deux familles protestantes, les trois adultes convertis ici l'an passé. Ils arrivaient à peine et, déjà, le catéchiste wesleyen venait les tourmenter pour les faire apostasier. Mais, dès le lendemain, ils vinrent se confesser. La mère de famille fit même sa première communion.

Ce fut cependant bien consolant pour le missionnaire de voir la bonne volonté et la foi de tous les catholiques présents en ce moment au fort Nelson. Après la grand'messe, j'administrai, en pleine chapelle, le sacrement d'extrême onction à un pauvre malade très avancé, et qu'à moins d'un miracle je ne devais certainement plus revoir en ce monde. Témoins pour la première fois de cette cérémonie, nos gens, à qui je l'avais expliquée d'avance, en furent très édifiés. Le jeune malade, âgé de dix-sept ans, fit verser des larmes à toute l'assistance

par ses paroles pleines de sentiment, de contrition, de résignation et de confiance en Dieu. Le soir de ce jour, un vieillard venait me dire adieu et ajoutait : « Oui, votre religion est sainte et belle, elle est vraie. Mais j'ai été baptisé dans la religion *anglaise*. Je pense que la volonté du Grand Esprit est que je meure dans cette religion. » Pauvre homme! je lui avais expliqué cependant à quels signes il pourrait reconnaître la véritable religion, en citant des exemples à l'appui de la doctrine. Mais, hélas! *oculos habent et non videbunt, aures habent et non audient.*

Ce soir-là encore, je venais d'entendre la confession d'un néophyte, quand une femme s'approche à son tour et dépose à mes pieds une paire de souliers mocassins : « Tiens, mon Père, c'est pour mon enfant catholique que je viens déposer cela à l'Église; et moi aussi, je veux être catholique. Il y a de cela trois ans, tous les jours, j'y pense ; ma mère, qui est protestante, ne me le défend pas. Mes autres parents me le défendent ; la dame du commis me le défend ; mais je ne veux pas les écouter; je veux suivre mon enfant. Seulement, mon mari n'est pas encore bien décidé, nous voulons entrer ensemble dans la religion de notre enfant. »

Je sus de mes compagnons de voyage, qui se mêlaient aux protestants dans la conversation, les véritables sentiments de la population. Ce peuple aime la religion catholique, mais il a peur que nous ne résidions jamais à poste fixe dans le pays.

Une objection générale, c'est celle contre le renouvellement du baptême. Plusieurs ont dit à nos gens : « Nous voudrions être des vôtres, mais sans être rebaptisés pour cela. »

Oui, on le voit, cette population se sent appelée de Dieu à notre sainte foi, mais elle hésite. La pauvre na-

ture humaine fait ses objections ; le démon et ses suppôts y mettent d'autres obstacles, et l'envoyé du bon Dieu n'est point là au milieu d'eux pour les encourager et les instruire. C'est bien dommage, et pour moi qui le vois de mes yeux, rien de plus pénible à mon cœur.

A mon retour du fort Nelson, j'avais résolu de me rendre une seconde fois à cette jeune Mission de l'Assomption. Tous les Indiens de Churchill et de Nelson étaient avertis d'avance. Mes hommes étaient déjà loués pour venir me chercher. Un contretemps a empêché cette visite tant désirée et promise aux sauvages. Les hommes loués n'ont pu venir me chercher, tandis que pas un Indien ne manquait au rendez-vous, guettant de jour en jour, d'heure en heure, mon arrivée.

Une lettre d'un catholique isolé au loin, au milieu des protestants et des infidèles, me parvenait. C'était comme l'ange qui demandait à l'apôtre de passer en Macédoine. Malgré ma bonne volonté, je n'ai pas eu les moyens de suivre encore cet appel. Alors, je me suis décidé à aller à Prince-Albert pour bien des raisons, et même pour tenter la guérison d'une surdité qui me durait depuis huit mois. Je n'ai à vous noter de ce voyage que la guérison de ma surdité et l'exquise politesse dont j'ai été l'objet chez des sauvages protestants de la Saskatchewan.

Je remontais le courant rapide de la Saskatchewan dans mon canot d'écorce, lorsqu'un soir, nous arrivons en face des tentes sauvages. On ne voit pas souvent de prêtres catholiques dans ce pays. Je dis à mes hommes d'aborder ; on attache notre canot au rivage, et je vais serrer la main à ces pauvres gens, que je voyais pour la première fois.

Aussitôt, on s'empresse de m'offrir une caisse et un coussin pour siège. On se hâte de faire la cuisine, et,

quand tout est prêt, une mère de famille vient étendre une nappe propre sur des branches de saule et me servir dans une assiette de la viande fraîche d'ours et du canard. Une autre bonne femme vient y ajouter une tasse de sucre, que son mari avait sans doute apportée du fort de la Compagnie. Nous dînons confortablement aux frais de ces braves gens, et quand nous nous levons pour partir, on nous donne des canards et une provision de viande d'ours pour le voyage.

Voilà ce qu'ont fait de pauvres sauvages protestants pour le prêtre catholique en voyage qui passait dans leur pays. Je fus très touché de leur bonté et leur promis de les récompenser à mon retour. J'avais cru trouver, sur la figure de la mère de famille si empressée à nous servir, un air qui ne m'était pas inconnu et je cherchais à mieux fixer mes souvenirs. Je demandai plus loin à l'un de mes hommes :

— Quelle est cette femme qui nous a si bien servis ?

— Tu ne la connais pas, Père ? C'est la mère du petit que tu gardais et que les chiens ont tué !

Une autre rencontre qui me fut bien agréable fut celle du bon P. Gasté, qui s'en revenait tout rajeuni de la belle France. Cette nuit-là, on ne se coucha qu'à deux heures après minuit, sans avoir encore épuisé toutes les nouvelles de la patrie, de la Congrégation, de Rome... Je dus à sa bonté de précieuses faveurs.

Je finis ici, mon révérend Père, ce trop long rapport ; voyez si vous pouvez y trouver quelque trait digne d'intéresser vos lecteurs.

Laissez-moi dire ici que nous avons bien besoin des prières de nos amis, des secours des associés de la Propagation de la Foi et surtout de personnel dans nos Missions. Si nous n'avons pas cette fois un Père de plus avec nous, ce sera véritablement pénible.

Depuis mon rapport de l'année dernière, les rapides de Nelson ont englouti dans les flots deux personnages marquants du pays : un des premiers officiers de la Compagnie, M. H. Bélanger, Canadien français catholique, et ce printemps, le ministre wesleyen de Norwaës-House, qui allait prêter main-forte à son catéchiste du fort Nelson. Que de fois nous avons dû sauter les rapides plus dangereux encore de Churchill ! Faites prier pour nous.

Voici les fruits spirituels de ma Mission : baptêmes, 24 ; abjuration, 1 ; mariages, 3 ; confessions pascales, 206 ; communions pascales, 112 ; extrême-onctions, 2; sépultures, 2.

Agréez, mon Révérend Père, les meilleurs sentiments de votre très humble frère en N. S. et M. I.

E. Bonnald, o. m. i.

P. S. (18 novembre). — Quatre sauvages du fleuve Churchill viennent d'arriver ; ils apportent au missionnaire de tristes nouvelles avec des lettres de leurs compatriotes. Une fièvre épidémique, semblable à celle qui fondit sur notre population en 1887, et qui fit, en trois mois, plus de soixante victimes, règne en bas de Churchill et au fort Nelson depuis l'automne passé. Déjà plus de vingt morts sont connues. Les rameurs d'une barque de la Compagnie sur le fleuve Nelson furent tous attaqués de la même maladie et obligés de camper à la même place des semaines entières sans vivres suffisants. Un jour, un sauvage les trouva dans leur campement ; quelques-uns déjà morts, d'autres encore malades et quelques convalescents. Ceux-ci se servaient des sacs d'emballage pour faire, avec des fils de toile, des lacets à lièvres, afin de ne pas mourir de faim, ou bien, avec des vases de fer-blanc, ils fabriquaient des hameçons.

Sur les vingt morts déjà annoncées, je compte huit catholiques, dont trois adultes. Deux de ceux-ci sont partis pour l'éternité sans avoir vu le prêtre depuis plus d'un an. Les autres sont des enfants et tous au ciel, mais imaginez la désolation de ces pauvres pères et mères de famille qui aiment tant leurs enfants.

L'un d'eux, qui a échappé à la terrible maladie, m'écrit une lettre sur une feuille d'écorce de bouleau. Il pensait mourir et me faisait ses adieux et ses recommandations. Voici la traduction dans toute sa simplicité :

« Mon chef de la prière et père en Dieu, j'ai le cœur brisé de ne point te voir ; mes yeux coulent jour et nuit en pensant que je ne te verrai plus sur la terre. Quel dommage pour mon âme que tu ne sois pas ici pour la laver et la purifier par ta prière ! Tu m'as vu bien malade le printemps passé. J'étais mieux quelque temps après, et maintenant, quoique malade encore, j'espère en Dieu. Adieu, mon Père, je baise ta main qui m'a souvent béni et a placé Jésus sur ma langue. Je ne pense pas avoir perdu encore Jésus. J'espère de sa bonté qu'il va me garder avec lui. Prie pour moi beaucoup. Moi qui t'écris, je suis un mauvais pauvre chien, John Bighetti ✝. » (Il met une croix à la fin de sa petite lettre.)

Que c'est triste pour moi de ne point pouvoir aller dès maintenant secourir et consoler ces pauvres gens ! Si le Père qui m'a été promis était ici en ce moment, j'aurais pu partir tout de suite. En tout cas, je vais prendre mes mesures pour aller célébrer les fêtes de Noël à Pakitawagan, et, de là, aller bénir les tombes de nos derniers défunts. Les survivants surtout ont besoin du prêtre, après de pareilles épreuves.

Ceci me remet en mémoire la visite que je fis, l'été passé, au cimetière indien d'un village sur le fleuve Churchill, et dont je n'ai pas parlé dans le cours de mon

rapport. C'était dans une belle clairière d'une île sur ce magnifique fleuve, si large en cet endroit. Après avoir entendu les confessions des adultes et baptisé les enfants, j'allai bénir les tombes des chrétiens défunts ; tout ce petit peuple m'y suivit. Je remarquai avec édification que ces tombes étaient bien soignées. A chacune, il y avait une petite clôture en bois et, au milieu, une petite croix plantée. Sur la tombe d'un enfant, je lus la strophe suivante en caractères syllabiques cris, et dont voici la traduction : *Regardons le Ciel. — C'est là que le Dieu Jésus — Nous appelle pour nous faire du bien.* Le jeune père de famille, au souvenir de son cher enfant, se consolait en écrivant cette strophe d'un cantique au pied de la croix funéraire.

Que j'étais loin de penser que, dans le cours de ce même été, les enfants que je venais de voir prendre leurs ébats sur la grève reposeraient si tôt à côté de ceux dont je bénissais les tombes !

PROVINCE DU CANADA.

MISSION DE LA BAIE D'HUDSON.

LETTRE DU R. P. FAFARD AU T. R. P. GÉNÉRAL.

Mission des Saints-Anges, Albany, 22 décembre 1893.

MON TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Dans votre aimable lettre du mois de juillet dernier, vous me dites : « Envoyez-nous donc souvent de vos nouvelles, dites-nous ce que vous faites, vos succès, vos espérances et plus encore vos inquiétudes et vos déboires. » Une des plus douces consolations du missionnaire chez les tribus sauvages consiste à pouvoir faire un peu de bien, dont notre Père, qui est dans les cieux,

est l'unique, mais fidèle témoin. Il s'estime aussi très heureux de voir notre Père, qui est sur la terre, assister de loin à ses combats, le consoler dans ses peines et l'encourager dans ses adversités. Vivement touché de votre aimable invitation, je profite du premier courrier pour me rendre à votre légitime désir. Tout d'abord, permettez-moi de vous présenter, au nom de notre petite communauté, nos meilleurs souhaits de bonne et heureuse année. A genoux, nous sollicitons en retour votre bienfaisante bénédiction. Elle nous sera d'un puissant secours pour vous dire les œuvres de salut que le Seigneur daigne opérer par le moyen de notre saint ministère. La Mission d'Albany vous est connue ; elle a fourni matière à plusieurs belles pages de nos annales, écrites par le regretté P. Laverlochère. Dans sa circulaire du 17 février 1853, notre vénéré et saint fondateur parle en ces termes des premiers missionnaires de la baie d'Hudson : *Et ad Arctici maris oras usque vagantes, in fame et siti, in frigore et laboribus multis animas multas Christo redimerunt.* En effet, en sortant du sol natal, ces braves soldats du Christ vinrent jusqu'ici, comme d'un seul bond, arborer l'étendard de la croix et apporter les lumières de l'Évangile aux peuplades sauvages, qui vivaient dans les profondes ténèbres de l'infidélité. Tout d'abord, les sacrifices de tout genre qu'ils durent s'imposer pour faire rentrer ces pauvres brebis dans la bergerie du Bon Pasteur furent couronnés de brillants succès. Rien n'égalait la foi, la piété et le dévouement de leurs premiers néophytes. Entreprendre en canot d'écorce un voyage de 400, 500 et même 600 milles, braver les flots d'une mer en furie, endurer les tortures de la faim, s'exposer pendant la nuit aux intempéries des saisons et aux morsures des maringouins, et cela pour avoir le bonheur d'entendre la parole de Dieu, de se purifier dans les eaux

salutaires du baptême et de la pénitence et de recevoir le pain qui fait les cœurs forts et courageux, tout cela, dis-je, montre évidemment que le missionnaire ne jetait pas sa semence sur une terre ingrate. Malheureusement, une fois arrivés au fort Albany, ces pauvres sauvages, se voyant pressés par la famine, étaient obligés d'y abréger leur séjour. Le missionnaire, de son côté, vu la longue distance qu'il avait encore à parcourir et les nombreuses Missions dont il était chargé, se voyait forcé de retourner sur ses pas après un arrêt de huit à dix jours, temps évidemment trop court pour donner à ses ouailles une instruction soignée. Pour comble de malheur, le protestantisme étant venu à s'implanter au milieu de cette nouvelle chrétienté, le ministre de l'erreur ne tarda pas à faire invasion dans le troupeau du Bon Pasteur. Il emploie tour à tour les flatteries et les menaces, il fait de nombreux présents, il s'empare de nos orphelins pour les confier à des parents protestants, et tout cela pour se faire des adeptes. Le mensonge sert bien à sa cause. Tantôt, on annonce que le missionnaire a été frappé d'une mort cruelle, en punition de ses forfaits, faisant par là allusion à la maladie du regretté P. Laverlochère; tantôt c'est la papauté qui a été ensevelie avec les restes de l'illustre Pie IX. Aussi, pendant les vingt et quelques années que le P. Nédelec desservit cette Mission, en déployant toujours un zèle infatigable, il eut la douleur d'enregistrer chaque année un trop grand nombre de défections. « Encore des apostasies, écrit-il, à la clôture de chaque mission, tout est contre nous, excepté Dieu et la vérité. » Cet état de choses dura environ quarante ans. Sa Grandeur, Mgr N. Z. Lorrain, déplorant le même malheur, écrivait dans son acte de visite pastorale, le 15 juillet 1884 : « Pour mettre cette Mission à couvert des dangers qu'elle court dans la foi,

à raison de son isolement, de son éloignement du missionnaire et de périls particuliers qui l'environnent, nous l'avons placée sous la protection des Saints Anges. Nous espérons que les circonstances permettront d'établir avant longtemps une résidence de missionnaires dans ce territoire de la baie d'Hudson; la conservation de la religion chez ces bons sauvages, et la gloire de Dieu dans ces vastes régions y sont intéressées. » Mais plus d'un obstacle s'opposait à l'exécution de ce projet : la rareté des sujets, la modicité des moyens pécuniaires, la rigueur du climat, la longue distance qui séparait cette résidence de nos maisons de la province du Canada, toutes ces difficultés, pour ne pas en mentionner d'autres, faisaient remettre à plus tard la fondation d'une résidence permanente, dont le besoin croissait avec les années. Le ciel daigna enfin exaucer les vœux de Mgr l'évêque de Cythère, du missionnaire et de nos chrétiens, restés fidèles à leur foi. Le 16 mai 1892, dans l'église paroissiale de la baie des Pères, le R. P. Lefebvre, provincial du Canada, nous adressait l'*Ite*, *fratres dilectissimi, ad oves quæ perierunt domus Israel.* Jamais paroles n'avaient trouvé une meilleure application. Après nous être mis sous la protection de l'Étoile des mers, nous disons adieu à nos Frères de Témiskaming et nous nous embarquons, contents et heureux de voler au secours de nos chers enfants des bois, grandement menacés de faire naufrage dans la foi. Notre modeste équipage se compose du R. P. Guinard, du F. Grégoire Lapointe, de votre serviteur et de cinq braves rameurs. Trois semaines d'une navigation heureuse nous amènent à Moose Factory, fort de la Compagnie de la baie d'Hudson, situé sur les bords de la baie James. Dès qu'ils aperçoivent venir notre canot, les habitants du fort se mettent sur pied : les uns

hissent les pavillons, les autres préparent les canons, etc. Quand nous connûmes la cause de ce va-et-vient, nous nous en amusâmes beaucoup. Le bourgeois du fort avait reçu son congé par le courrier précédent, et en conséquence son successeur était attendu vers l'époque de notre arrivée. Nous consolons ce pauvre bourgeois en lui disant de rester en paix et que nous n'avons nullement l'intention de le supplanter. Bourgeois et commis, tous se montrent très aimables et très obligeants. Une distance de 100 milles nous reste encore à franchir. Après nous avoir rendu d'excellents services, notre canot d'écorce cède la place à une embarcation plus grande et plus forte. On met à notre disposition un bateau magnifique, monté par six matelots. Nous y chargeons nos bagages, des provisions de bouche pour un an et nous mettons à la voile. Le voyage se fait lentement, et assez heureusement. Mais voici que, vers le milieu du troisième jour, la glace nous environne de toutes parts. Impossible d'avancer ou de retourner sur nos pas. Il n'y a pas d'autre parti que de jeter l'ancre. Le temps est calme, la marée baisse et ne tarde pas à laisser notre bateau à sec. Nous allons planter notre tente sur le rivage et réchauffer nos membres engourdis par le froid. Vers le soir, le firmament s'obscurcit; au-dessus de nos têtes, les nuages passent à toute vitesse, ce qui indique l'approche d'une violente tempête. Le F. Lapointe s'en retourne au bateau, afin de porter secours aux matelots, s'il y a lieu. Nos appréhensions n'étaient que trop fondées. Vers 9 heures, le vent se déchaîne tout à coup, la pluie tombe par torrents; les éclairs, faisant de la nuit le jour, nous permettent de voir au loin notre infortunée embarcation; le bruit du tonnerre est si formidable que la terre tremble sous nos pieds ; jamais de notre vie nous n'avions été témoins d'un si effrayant spectacle. Mais

voici que la marée monte et met les glaces en mouvement. Notre guide, effrayé à la vue du danger, s'écrie : « Tout est perdu ! » Le F. Lapointe, faisant bonne contenance, ranime le courage des matelots et par ses paroles et par ses exemples. Chacun est à son poste, et, armé d'une longue perche, il repousse, ou du moins arrête les glaces qui menacent à chaque instant de faire sombrer notre bateau. De notre côté, bien que sur la terre ferme, nous avons conscience du danger qui nous menace. Perdre le bateau et son contenu, c'est échouer dans notre entreprise. Nous sommes convaincus que c'est l'enfer qui, irrité de nous voir aller lui livrer la guerre, nous suscite cette affreuse tempête. Nous mettons notre confiance en Marie. Nous savons qu'elle est plus puissante que l'enfer ; aussi la prions-nous avec ferveur. Nous lui rappelons les nombreux motifs qui l'obligent en quelque sorte à nous exaucer. Était-ce en vain qu'au début de notre voyage nous nous étions placés sous sa protection ? Que d'âmes pieuses lui offrent et leurs prières et leurs bonnes œuvres pour le succès de notre entreprise ! Et nos Frères en religion qui prient tous les jours pour les missionnaires en voyage. Et son saint nom, ainsi que celui de son Divin Fils, connu, aimé, loué et honoré par des centaines d'infidèles, etc., etc. Appuyée ainsi sur de nombreux et puissants motifs, la prière nous inspire confiance et ranime notre courage.

La nuit nous paraît bien longue, mais enfin, à la première lueur du jour, le F. Lapointe vient nous annoncer que tout danger a disparu. *Deo gratias!* Nous respirons à l'aise. Nos actions de grâces sont aussi ardentes que l'avaient été nos supplications. Au lever du soleil, le temps est calme, la glace disparaît et tout annonce un beau jour. Le lendemain, nous mettons de nouveau à

la voile et nous abordons enfin, sains et saufs, au fort Albany, terme de notre voyage.

Ici notre arrivée cause au bourgeois du fort une surprise d'un autre genre que celle de Moose Factory. Dès qu'il aperçoit notre bateau, il croit reconnaître en nous des étrangers qui viennent pour faire la traite des fourrures, et comme tels, il se prépare à nous faire une guerre acharnée. Ce que sont les vicissitudes humaines! Nous voilà donc arrivés dans la terre promise. Nous trouvons à côté du fort une jolie chapelle, bâtie il y a vingt-cinq ans environ par la Compagnie de la baie d'Hudson pour l'usage de la Mission catholique. Mais de maison à louer ou à vendre il n'y en a pas. Après avoir donné les exercices accoutumés de la Mission, nous devons songer à nous construire un logis. Accompagnés d'une quinzaine de sauvages, nous remontons la rivière quelque 6 milles pour y couper notre bois de construction. Chacun paye de sa personne. La bonne Providence seconde tellement nos efforts, qu'au mois d'octobre, nous avons un gîte pour nous protéger contre la pluie et le froid. Nous employons l'hiver à préparer des armes pour livrer nos premiers combats. La lutte sera dure et pénible, car nos adversaires sont nombreux, puissants et rusés.

Nous constatons avec peine que les catholiques ont fait des pertes considérables. A Albany, pour ne parler que des vivants, nous comptons une centaine de nos chrétiens dans le camp protestant. En y ajoutant une autre centaine de Severn, nous nous trouvons avec 200 apostats; ce qui réduit notre petit troupeau à 350 âmes environ. Pauvre Mission! Il était grand temps de venir à son secours. Étant donné les dangers auxquels elle a été exposée depuis son berceau, il est bien étonnant qu'un seul sauvage même soit resté fidèle à sa

foi. Le doigt de Dieu est là! C'est sans doute la Sainte Vierge et les Saints Anges, patrons de la Mission, qui nous ont conservé ce noyau de fervents catholiques. A la vue de ces désastres, d'une part, et de ces glorieuses épaves, qui, d'une autre part, ont échappé au naufrage de l'apostasie, une sainte indignation s'empare de notre âme, notre zèle s'enflamme et notre courage se ranime. Aussi c'est avec joie que nous voyons approcher le jour du combat.

Dès les premiers jours du printemps, les sauvages, assurés maintenant de toujours trouver la robe noire à son poste, commencent à nous arriver par petits groupes de deux, trois et quatre familles. Nous nous mettons à l'œuvre, et trois semaines durant, nous ne cessons de leur rompre le pain de la parole de Dieu. Ils sont peu nombreux, une centaine seulement ont pu se rendre aux exercices de la mission, les autres ont été empêchés de le faire par le manque de canots et de provisions. Mais l'assiduité et l'application constante de nos auditeurs nous dédommagent amplement de leur petit nombre.

Après les avoir nourris du pain qui fait les cœurs forts et courageux, de son côté, le R. P. Guinard s'en va, longeant les bords de la mer, courir à la recherche des brebis égarées de la tribu d'Israël. A 100 milles environ d'Albany, il trouve un camp de sauvages catholiques, dont plusieurs n'ont pas eu la consolation de voir le prêtre depuis bon nombre d'années. Les préparatifs de la mission sont bientôt faits. Le temple est vaste et splendide. La voûte est ornée d'un nombre infini d'étoiles. Sa façade, c'est la mer, dans laquelle, comme dans un vaste miroir, se reflètent les perfections admirables de son divin architecte. Une forêt vierge en forme les murs, et dans leur enceinte, de nombreux oiseaux

viennent mêler leur voix à celle des enfants des bois pour chanter les louanges de la Victime sans tache, qui, pour la première fois, s'immole sur ce lointain rivage. Les jours sont bien employés à catéchiser les enfants et les adultes. Malgré les milliers de maringouins qui les torturent nuit et jour, tous apportent une grande application à s'instruire des principales vérités de notre sainte religion. Huit jours sont bientôt écoulés. Le missionnaire n'oublie pas que d'autres brebis réclament à grands cris les bienfaits de son ministère.

Une distance de 400 milles environ lui reste encore à franchir avant que de toucher au terme de son voyage. Aussi il s'embarque de nouveau, remonte la rivière Ekwan, suit une chaîne de lacs et de rivières et retourne au bord de la mer en descendant la rivière Menisk. Mais l'eau est basse, le lit rocailleux des rivières rend la navigation pénible et difficile. En prévision de ces difficultés, nos voyageurs ont réduit leur bagage et leurs provisions de bouche à leur plus simple expression, à tel point que la disette menace de se faire sentir. Mais la bonne Providence vient à leur secours. Le soir, ils ferment la rivière de pieux et de broussailles, ayant soin de laisser une issue, qui donne accès à une espèce de lit, où les poissons en tombant se trouvent à sec. Le lendemain matin, ils amassent une manne abondante, venue du fond de la rivière et ils continuent leur voyage. L'embouchure de la rivière Menisk a été désignée comme étant le lieu le plus convenable pour réunir les sauvages qui habitent cette partie du pays. Malheureusement, quoique avertis à temps de la visite du prêtre, la plupart n'ont pas cru qu'il lui était possible de faire un si long et si pénible voyage, et en conséquence, ils sont allés faire la traite au fort voisin. C'est un pénible contretemps pour le missionnaire ; il s'en dédommage en pro-

diguant ses soins aux trente et quelques âmes qu'il trouve réunies. Il m'est impossible de vous dire leur joie; plusieurs, qui n'avaient pas vu le prêtre depuis une dizaine d'années, craignaient de mourir sans pouvoir se confesser. Aussi avec quel empressement ils se rendent aux exercices religieux! Après une semaine d'arrêt, les circonstances ne lui permettant pas de pousser plus loin son voyage, le R. P. Guinard retourne sur ses pas et arrive sain et sauf à Albany vers la mi-août.

Peu après son départ, j'avais pris de mon côté le parti de remonter la rivière Albany. Il y a quelques années, un sauvage, venu de l'intérieur des terres m'avait dit : « Père, comment se fait-il qu'en nous instruisant tu nous appelles tes enfants et que tu ne viennes pas nous voir! Si tu étais un bon père, tu nous aimerais et tu viendrais nous voir. » Ce reproche, sorti de la bouche d'un infidèle, me perça le cœur et je n'en perdis jamais le souvenir. Aussi, dès que la chose m'est possible, je m'embarque pour aller visiter ces chers enfants des bois. Le voyage est long, mais assez facile. Nous voyageons 300 milles sans rencontrer aucun obstacle, sans faire un seul portage. Deux sauvages s'attellent au bout d'une longue corde et traînent ainsi notre canot d'écorce. Nous faisons un premier portage à Martin's Fall, où se trouve un fort de la Compagnie de la baie d'Hudson. Autrefois, un bon nombre de catholiques, je crois, fréquentaient ce fort; aujourd'hui, nous n'y comptons que deux ou trois familles ; plusieurs, dont j'ignore le nombre, ont dû apostasier. De Martin's Fall au fort Hope, distance de 100 milles environ, le courant devient plus fort et la navigation plus variée, car de nombreux rapides obstruent le cours de la rivière.

Quelques milles en deça de ce dernier fort, terme de notre voyage, nous apercevons sur le rivage deux longues

cabanes d'écorce, habitées par une centaine de sauvages. Nous débarquons, nous leur touchons la main et nous apprenons de leur bouche combien ils sont heureux de voir la robe noire. Nous comptons parmi eux une cinquantaine d'infidèles, une quarantaine de protestants et deux ou trois familles catholiques, tous aussi ignorants les uns que les autres des principales vérités de notre sainte religion. Quelle belle moisson ! Malheureusement, on nous apprend que le ministre protestant nous a devancés et qu'il est actuellement l'hôte du commis du fort. Notre position devient critique ; si nous emmenons ces sauvages au fort pour les instruire, il est probable que le pasteur protestant réclamera ses ouailles. De plus, on nous dit que là les provisions de bouche sont devenues rares, tandis qu'ici le poisson abonde. Nous prenons donc le parti d'aller saluer le commis du fort et nous promettons à nos chers enfants de revenir aussitôt planter notre tente à côté de leurs loges, proposition qu'ils acceptent avec empressement. Mais au moment de nous embarquer, une mère de famille, tout éplorée, nous annonce que son jeune enfant est sur le point de rendre le dernier soupir. Vite, nous lui versons de l'eau sur le front et nous l'envoyons au ciel prier pour ses parents encore infidèles. Cet heureux début est de bon augure. Aussi, le lendemain, de bonne heure nous sommes de retour. Nous réunissons tous les sauvages sous un même toit et nous engageons le combat. Quatre fois par jour, la cloche les appelle pour chanter, prier et entendre la parole de Dieu. Nous sommes étonnés de trouver des païens qui savent lire, chanter et prier tout comme les catholiques. Ces bonnes dispositions nous comblent de joie. Le lendemain de notre arrivée, nous avons le bonheur de baptiser d'un seul coup vingt-cinq petits enfants, dont plusieurs, je n'en

doute pas, jouissent déjà de la vue de Dieu. Ah! qu'il fait bon être missionnaire!

Mais le dimanche approche. Cinq bateaux chargés de provisions et de marchandises sont attendus au fort. Il est opportun, paraît-il, d'y transporter nos pénates. Arrivés là, en un clin d'œil une nouvelle cabane d'écorce est dressée et nous pouvons continuer les exercices de la mission. Nos chers sauvages ne se lassent pas de prier ni de chanter. Leur assiduité nous édifie et contraste avantageusement contre l'apathie des protestants, dont plusieurs ne sont pas allés une seule fois aux *meetings*. Leur docilité a été mise à l'épreuve. Les protestants organisent une danse à laquelle tout le monde est invité. Le missionnaire catholique conseille à ses ouailles de s'abstenir de cette réunion nocturne. Fidèles à la voix du bon pasteur, tous restent tranquillement dans leurs cabanes. Eu égard à leurs bonnes dispositions, une vingtaine d'adultes ont le bonheur de recevoir le baptême, tandis qu'une quarantaine de protestants adoptent l'Église catholique pour leur mère. Mais toute médaille a son revers. Nous sommes obligés d'éloigner des fonts baptismaux plusieurs infidèles polygames, qui désirent vivement devenir eux aussi les enfants de Dieu et de l'Église. Nous les recommandons à vos ferventes prières ainsi qu'à celles de toutes les âmes pieuses qui s'intéressent à la conversion des infidèles. Grâces en soient rendues à Dieu! Nous avons jeté un bon coup de filet; car nous comptons déjà une centaine de catholiques. Pour encourager nos néophytes à rester fidèles à leur foi, nous leur promettons de revenir, l'an prochain, bâtir au milieu d'eux une petite chapelle. En prenant congé d'eux, nous leur disons : « Au revoir. » Six jours de navigation nous ramènent à Albany.

C'est une joie de revoir notre cher F. Lapointe. Nous

sommes étonnés de tous les travaux qu'il a exécutés depuis le printemps. Défrichement d'un cimetière, orné d'une jolie clôture et d'une croix encore plus belle ; réparation de la chapelle, qui menaçait ruine et par la base et par le sommet ; lambrissage de notre maisonnette, gracieuse dans sa blanche parure ; culture d'un jardin potager, où, pour ne parler que d'un fruit, la semence de 2 minots de patates nous en a produit 44, etc., etc. En voilà bien assez pour montrer que le Frère n'a pas perdu son temps. Ce cher Frère nous rend des services incalculables. Il a beaucoup de mérite devant Dieu et devant les hommes. Plusieurs fois, le ministre protestant m'a exprimé le regret de ne pas avoir dans son Eglise une institution semblable à celle de nos Frères convers. Nous sommes très reconnaissants au R. P. Provincial, qui a bien voulu faire le sacrifice d'un si utile sujet.

Sous le rapport matériel, nous sommes pauvres, mais la bonne Providence ne nous laisse pas manquer du nécessaire. Nous sommes tellement satisfaits du peu que nous avons, qu'il nous semble que nous ne manquons de rien. Il n'en est pas de même de nos chers sauvages, car ils sont souvent soumis à des jeûnes longs et rigoureux. L'hiver dernier, une veuve et deux de ses enfants sont morts de faim et de froid. Un troisième enfant survécut après être resté treize jours sans nourriture et sans feu, par un froid de 40 et 45 degrés Fahrenheit. Ce sont là de tristes exceptions, cependant elles indiquent que nos ouailles sont dans une grande pauvreté et que nous ne pouvons attendre d'elles aucun secours. Nous sommes redevables de notre subsistance à la générosité de Mgr N. Z. Lorrain et de Sa Grâce Mgr T. Duhamel. Cette générosité, qui suffit maintenant à notre entretien, ne nous permettra pas de faire les longs voyages que nécessite l'exercice de notre saint ministère, ni de cons-

truire les chapelles qu'exige le bien des Missions. Nous espérons que la Providence saura y pourvoir. Nos sauvages sont aussi dans un grand dénuement. La rareté des lièvres ne leur permet plus de se tisser des habits de la peau de ces animaux. Nos voisins, les protestants, reçoivent chaque année gratuitement d'Angleterre des caisses d'habits, qui sont distribués aux infirmes, aux veuves et aux orphelins. Je ne sais si, en France ou en Angleterre, il n'y a pas des âmes pieuses qui pourraient s'intéresser à ces pauvres déshérités de la nature.

Quant au spirituel, nous avons la consolation d'être fidèles à notre devise : *Evangelizare pauperibus misit me.* L'été, c'est la saison des combats, et nous employons l'hiver à étudier les langues sauvages, la théologie et à pratiquer les exercices de la vie de communauté. Comme nous n'avons ni serviteur ni servante, le soin de notre petit ménage occupe aussi une bonne partie de notre temps. Nous apprécions tellement les services de notre cher Frère, que du matin au soir nous le laissons jouer du *rabot et de la galère.* Notre temps est si bien employé, que chacun se plaint que les jours passent trop vite. La vie de communauté, les retraites du mois et tous les exercices spirituels nous font sentir combien il fait bon être religieux, Oblats, missionnaires. Pour ma part, et je crois que mes compagnons pensent comme moi, après l'année bénie de mon noviciat, c'est ici que je coule les jours les plus heureux de ma vie, car c'est ici que se réalise l'idéal que je m'étais formé de la vie d'un religieux missionnaire, même avant mon entrée dans la Congrégation. Je remercie tous les jours le bon Dieu de m'avoir appelé à cultiver cette portion de sa vigne, et si c'est sa volonté, je m'estimerai très heureux d'y consacrer le reste de mes jours. Cependant, puisque vous nous permettez d'exprimer nos peines, laissez-nous

vous dire que nous souffrons de la rareté des communications avec la Congrégation. Les annales ne nous arrivent pas régulièrement, et je ne sais si vos circulaires nous sont toujours adressées. Tout de même, veuillez croire que nous aimons à déposer cette peine au pied du Sacré Cœur de Jésus, qui a promis d'inonder de consolations les cœurs affligés. En terminant, laissez-moi aussi vous exprimer un regret : celui de vous présenter des pages si peu dignes de votre paternité. En les relisant, plus d'une fois j'ai été tenté de les jeter au feu. Mais à quoi bon? cela ne m'avancerait pas; demain, ma plume ne sera pas plus habile, et il me faudra comme aujourd'hui *faire bouillir* la soupe; demain comme aujourd'hui, les coups de marteau, de rabot du F. Lapointe tinteront à mes oreilles. Je compte donc sur votre indulgence et vous prie, mon très révérend et bien-aimé Père, de me croire votre enfant tout dévoué en N.-S. et M. I.

F. X. Fafard, o. m. i.

MISSIONS DE CEYLAN

VICARIAT DE COLOMBO

RAPPORT DU R. P. TARMENUDE AU T. R. PÈRE GÉNÉRAL SUR LA MISSION DE GALLE.

Galle, 27 mai 1893.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

La Mission de Galle, dans le sud de Ceylan, est restée sous la direction d'un prêtre séculier jusqu'au mois d'août 1889. A cette date, Mgr Bonjean, après une visite qu'il fit à Galle en compagnie du R. P. Charles Collin, jugea utile d'y appeler le R. P. Mourier, qui se trouva

ainsi chargé de toute la province du sud à l'exception du canton ou arrondissement de Wallawiti dont Bentote et Ambelangada font partie. C'était beaucoup pour un seul missionnaire, surtout si l'on réfléchit à l'éloignement des chrétientés.

Matara, Tangalle, Hambantota et Moronakkale furent bientôt constituées en Missions séparées et confiées aux soins du R. P. Harmant. Le nombre total des catholiques dans ces diverses localités ne dépasse guère 448 d'après le recensement de 1889, mais leur dispersion sur une grande étendue de territoire oblige le missionnaire à des courses nombreuses et fatigantes.

La Mission de Galle ainsi diminuée ne compta plus que deux églises : celle de Mont-Calvaire dans la ville de Galle avec 1 989 catholiques, et à 2 milles de cette dernière, l'église de Saint-François-Xavier avec 79 catholiques. Il faut y ajouter une petite chrétienté de 24 catholiques sans église ni presbytère, à Ganegama, et 182 coolies catholiques employés aux plantations de thé de Udugama. C'est bien peu, au milieu d'une population de 200000 âmes.

Le zèle du R. P. Mourier amena les plus heureux changements. Bon nombre de mauvais chrétiens rentrèrent dans la voie du devoir et des pratiques religieuses ; la piété reçut une vive impulsion par l'érection d'une confrérie sous le vocable du Sacré-Cœur. Après dix-huit mois d'un ministère béni de Dieu et qui lui avait gagné toutes les sympathies, le R. P. Mourier fut appelé à Colombo en qualité de procureur vicarial et diocésain.

A la clôture de la retraite annuelle de février 1891, le poste de Galle me fut assigné par l'obéissance. Un jeune Père nouvellement arrivé d'Europe, le R. P. Bersihaud, et un jeune scolastique, le F. Hunt, me furent adjoints

pour former une résidence avec tous les avantages de la vie commune et régulière.

Jamais Galle n'avait possédé un si nombreux clergé en permanence ; jamais nos chrétiens n'avaient entendu la cloche du presbytère sonner tous les exercices d'une communauté régulière, ni assisté à la récitation de l'office en chœur. Ils comprirent que nous tenions à nous sanctifier d'abord nous-mêmes, afin d'être en état de travailler plus efficacement à leur sanctification. C'était bien nécessaire. Quelques années auparavant, le mercenaire avait passé par là, et son souvenir était encore présent à toutes les mémoires. Notre premier devoir était de le faire oublier.

Galle et les environs se ressentent de la civilisation malsaine que leur ont apportée successivement les Portugais, les Hollandais, et, de nos jours, toute sorte d'aventuriers venus de tous les coins de l'Europe. Nos Indiens qui ont sous les yeux le mal qui leur arrive de l'occident et qui ne connaissent pas le bien qui s'y trouve, ont souvent une triste idée des Européens.

Le port de Galle a été longtemps une source de richesse matérielle, mais, dans une plus large mesure, un foyer de pestilence morale. La richesse a disparu depuis que les navires ont délaissé Galle pour Colombo; beaucoup de familles qui avaient joui de l'aisance sont tombées dans la pauvreté. Mais elles ont conservé de leur première situation l'amour du luxe et une fausse honte pour le travail. Toutes ces causes réunies ajoutent encore aux difficultés de l'évangélisation dans le sud de Ceylan.

Mgr Bonjean s'était parfaitement rendu compte de ces difficultés. Dans une lettre intime datée du 13 mars 1891, ce grand évêque missionnaire me disait : « Je vais écrire au cardinal préfet de la Propagande, lui annonçant la constitution de cette province du sud sous un supérieur,

et lui marquant les tentatives faites pour faire briller le flambeau de la Foi dans cette terre ensevelie sous de triples couches de ténèbres... Cette pauvre province, j'en ai le doux espoir, commencera bientôt à sortir de son engourdissement séculaire et à briser les liens qui la retiennent captive sous le joug du bouddhisme. C'est toute la province qu'il s'agit d'amener à Jésus-Christ. Certes, ma connaissance des lieux et du peuple ne me permet pas d'espérer de longtemps des résultats brillants, mais nous poserons les fondements de cette régénération... ».

Il n'y avait donc pas d'illusion à se faire sur la mission qui m'était confiée. Avant tout il fallait travailler à la régénération de la communauté catholique.

Si nos chrétiens ne sont pas respectables et respectés, comment voudrions-nous prétendre attirer à nous les bouddhistes si pleins d'eux-mêmes, si intimement convaincus de leur supériorité morale sur toute autre société religieuse ?

Couvent de Sainte-Cécile. — Un de mes premiers soins en arrivant à Galle fut de préparer la fondation d'un couvent de religieuses. Cette fondation répondait à un triple besoin : on pourvoirait ainsi à l'éducation des filles, on pourrait établir un catéchuménat pour les femmes bouddhistes ou protestantes, enfin un orphelinat naissant trouverait un appui pour se soutenir et se développer. Ces raisons touchèrent Mgr Bonjean, qui approuva mes projets, les bénit, et se mit à négocier pour obtenir un personnel convenable. Quant aux ressources matérielles, je devais les demander à la Providence. Un testament et deux donations m'avaient mis entre les mains 1 440 francs. Je m'adressai d'un autre côté à des amis de France, et, confiant dans le résultat final, je commençai l'entreprise.

Des démarches préliminaires s'imposaient d'abord. L'église de Galle possède diverses pièces de terre attenantes sur lesquelles des propriétaires avaient empiété. Je me mis en mesure de rentrer dans nos droits. Un catholique avait construit sur notre terrain; une somme d'environ 520 francs l'indemnisa de la perte de sa maison, laquelle devint nôtre. Sur un autre point diverses personnes réunies, catholiques, protestantes, bouddhistes, musulmanes, avaient encore plus mal utilisé le bien de la Mission. Le voisinage de leurs constructions rendait impossible l'établissement d'une école et d'une communauté. Parmi elles, les unes reconnurent nos titres, les autres les nièrent; d'autres invoquèrent la prescription. Pour aboutir, un procès allait m'être imposé, et j'avoue que plus d'une fois j'en eus de terribles distractions durant ma méditation du matin ou mon oraison du soir. J'invoquai le P. Albini et je promis deux messes d'actions de grâces. L'intervention du vénérable serviteur de Dieu fut efficace; j'évitai le procès et me tirai d'affaire moyennant 1856 francs. Mais 500 francs m'arrivaient de Bretagne.

Il nous était donc loisible de commencer la bâtisse. Je recommandai d'abord l'œuvre à notre vénéré fondateur et lui demandai l'argent nécessaire; 4000 francs me vinrent de France par petites sommes, et la générosité cingalaise me fournit 1476 francs.

Avec cela, les travaux allèrent assez rondement. Lorsqu'ils furent près de toucher à leur terme, nous procédâmes à la bénédiction solennelle. Le R. P. Charles Collin, administrateur apostolique durant la vacance du siège de Colombo, vint présider la cérémonie. Le R. P. Chounavel, le prédicateur populaire et distingué des Cingalais, devait porter la parole. C'était le 8 janvier 1893. La fête eut comme deux parties : religieuse le ma-

tin, elle devint civile le soir. C'est un usage dans ces contrées qu'à l'inauguration d'un nouvel édifice ou d'une maison nouvelle on invite des amis à un petit goûter, après lequel les invités offrent leurs hommages... et leur contribution. Vous comprenez que cette offrande n'est qu'un prêt qu'on remboursera équivalemment dans une occasion semblable. Cette cérémonie civile, vous ai-je dit, eut lieu le soir du 8 janvier. Mes chrétiens m'avaient gratifié de quarante corbeilles de friandises, et la musique des volontaires de Galle vint, elle aussi, régaler nos hôtes. Ceux-ci m'offrirent environ 480 francs. Après le goûter, la fête s'acheva dans des jeux et à la lumière des feux d'artifice, ou si vous voulez à leur fumée qui nous suffoqua ; ce qui prouve qu'on avait fait largement les choses. Il y avait bien 3 000 spectateurs fort réjouis, et ce fut un triomphe pour nos catholiques, lesquels, de trois nationalités différentes, ne s'étaient jamais mieux unis dans un même sentiment d'enthousiasme.

Le couvent catholique devint ainsi l'œuvre populaire. Tous en suivirent avec intérêt l'achèvement. La bâtisse et l'ameublement terminés, on songea à installer les religieuses. Les sœurs du Bon-Pasteur avaient accepté la fondation. Elles sont établies à Kotahena et y dirigent une œuvre diocésaine intéressante et de grande importance : l'Œuvre des sœurs indigènes. Celles-ci, sous la conduite des sœurs européennes, deviennent ensuite maîtresses d'école pour nos enfants tamoules ou cingalaises; elles ont également la charge des orphelinats. Quant à l'enseignement de l'anglais, les sœurs européennes s'en réservent la tâche ou la confient à des demoiselles formées dans leurs pensionnats. C'est une colonie de sœurs indigènes qu'on nous avait promise, avec une maîtresse d'anglais. La Révérende Mère Supérieure de Kotahena et la sœur spécialement chargée des

sœurs indigènes accompagnèrent la petite caravane. Elles devaient arriver le jour du Patronage de saint Joseph, au matin; mais, en route, elles furent surprises par une tempête épouvantable. Force leur fut de s'arrêter au vingtième mille de Colombo. Il leur était pénible cependant de frustrer l'attente des missionnaires et des chrétiens de Galle; le dimanche matin elles se remirent en route bravement et nous arrivèrent vers les 3 heures de l'après-midi. Les cloches de l'église et des coups de canon portèrent la bonne nouvelle à tous les habitants. Bientôt la foule accourait, et à 5 heures, nous commencions la cérémonie. Des jeunes filles vêtues de blanc et le front couronné, tenant dans leurs mains les unes des oriflammes et les autres des bouquets, vont processionnellement chercher les religieuses au couvent pour les conduire à l'église. La musique du régiment des volontaires prêtait son concours. Après un sermon de circonstance, la bénédiction du Saint Sacrement fut donnée par le R. P. Melga, procureur vicarial, venu de Colombo, malgré la pluie torrentielle. Après la cérémonie religieuse, une séance s'ouvre par la lecture d'une adresse à la Révérende Mère Supérieure, et la fête se continue pendant une heure et demie. Les musiciens font merveille, mais la pluie arrête malencontreusement nos artilleurs et nos artificiers.

Dès le lendemain de ce jour, les classes s'ouvraient. Bientôt nous recevions quarante nouvelles élèves. L'école anglaise devenue tout de suite florissante, il fallut faire venir une autre institutrice. On me demande maintenant, même des bouddhistes et des protestants, d'établir un pensionnat en règle. Il faudra pour cela agrandir l'établissement. Un catholique, le chef de l'église, m'a donné à cette intention un terrain adjacent au couvent et d'une valeur de 5000 à 6000 francs. Cette œuvre est

nécessaire. On peut dire que l'éducation est le champ clos où se décident les destinées de l'évangélisation dans notre île. Désolés de notre activité, les ministres protestants font venir de Londres de soi-disant religieuses. Espérons que la victoire nous restera.

L'orphelinat. — Un mot maintenant de l'orphelinat. De 1888 à 1892, onze orphelines sont mortes catholiques, dix-huit orphelins ou orphelines ont été placés dans des familles chrétiennes ou dirigés vers d'autres orphelinats. En outre cinq petits garçons ont été envoyés à l'orphelinat de Maggona, dont le R. P. Conrard est le directeur. Actuellement nous avons quatorze orphelines confiées aux sœurs. Nous pourrions augmenter le nombre de nos enfants jusqu'à 100 et au delà si nos ressources le permettaient. Jusqu'à la fin de 1892, nous recevions 25 réaux par mois pour nourrir les quatorze enfants et leur gardienne et payer les vêtements. Depuis janvier 1893, nous recevons 35 réaux, mais c'est encore bien au-dessous du nécessaire. Qu'un enfant tombe malade, et l'allocation est vite épuisée. Si l'Œuvre de la Sainte-Enfance pouvait nous octroyer 2000 francs, l'orphelinat prendrait de beaux développements et pourrait être d'une grande influence pour l'évangélisation du sud ceylanais.

Malgré notre pauvreté, nous sommes obligés, par charité, de recevoir parfois des enfants privés absolument de tout soutien. J'ai coutume d'envoyer la gardienne de nos orphelins visiter l'hôpital afin d'y baptiser les enfants en danger de mort. Une femme peut le faire sans que les parents s'en formalisent. Un jour, la gardienne trouve une fillette de quatre ans qui pleure auprès du cadavre de sa mère. La pauvre enfant va devenir la propriété du premier venu, et Dieu sait dans quelles mains elle va tomber. Une heure ne s'est pas écoulée que j'ai à mon

compte un petit estomac de plus à nourrir et une âme à donner à Jésus.

Une autre fois, je pénétrai moi-même dans un réduit sombre et malpropre, où agonisait une pauvre femme tamoule, originaire de l'Inde. La misère morale de cette malheureuse dépassait sa misère physique. Après bien des efforts, je pus l'amener au Dieu du pardon et de la sainteté. Quand le moment suprême devint imminent, je fus averti après la grand'messe, un jour des morts; je partis en courant, malgré le soleil et au risque d'attraper une insolation, et j'arrivai à temps pour donner l'absolution à la convertie. Elle laissait deux fillettes de onze et de treize ans; celles-ci, élevées au milieu du vice, étaient absolument sauvages; abandonnées, elles seraient tombées certainement aux mains de malheureuses comme sa mère, c'est-à-dire dans la boue. Je les recueillis à l'orphelinat.

Un autre jour, c'était une fillette qu'une marâtre cruelle maltraitait; cette femme ne pouvait voir l'enfant sans écumer de rage et la frapper. Elle avait si bien fait que la tête de la pauvre petite n'avait plus d'apparence humaine. J'arrachai cette victime des mains de son bourreau.

Que de traits de ce genre j'aurais à raconter! Mais il faut que je me borne.

Les Missions à l'intérieur. — Notre sphère d'action apostolique comprend cinq cantons; chacun de ces cantons, appelés *Pattuwa*, est gouverné, au civil, par un chef ou *mudelijar*, lequel relève directement du préfet ou *Government agent*.

Le canton de Walalliwite Korle est à 35 milles de Colombo et s'avance jusqu'au cinquantième mille vers Galle. Nous y avons une petite église, bâtie par le R. P. Coudert, à Balapitya, et dédiée à Notre-Dame de

Lourdes. La bénédiction et l'inauguration de l'édifice doivent se faire le 20 août 1893. Ce pays est le camp retranché du bouddhisme et la population une des plus remuantes de Ceylan. Comme le chemin de fer de Colombo arrive jusque-là, nous tâcherons d'attirer le plus grand nombre de chrétiens pour la fête. Cela donnera aux bouddhistes l'idée de notre union et aux chrétiens un encouragement dans la foi.

Le canton de Wellabada Pattu s'étend du cinquantième mille au soixante-dixième de Colombo vers Galle. Nous y avons seulement quelques catholiques. Leur chef, M. Willcain Abeynendera, possède une magnifique plantation de thé et de cocotiers, de laquelle il cédera, par testament, deux hectares pour une église qu'il veut bâtir et qui sera consacrée à saint Joseph.

En nous avançant vers le centre de Ceylan, nous rencontrons le canton de Hiniduma, fameux à cause de la haute montagne, le Hay-Cock, qui se trouve dans ce canton et domine toute la province. Ce canton est un pays perdu. Il n'y a pas une seule route et celle qui l'avoisine le plus est à 25 milles. Les ponts sur les rivières y sont fort étroits et d'un genre auquel nos ingénieurs n'ont jamais songé; ils forment comme des échelles horizontales suspendues aux arbres des deux rives, et construites avec des lianes ou des fils d'écorce de cocotier. Un peu au-dessus, une corde de même matière sert de parapet. Il n'existe pas dans le pays d'autres maisons que des huttes en terre. La nourriture consiste en fruits les plus grossiers. Le pain y est absolument inconnu et le riz très rare. Les malades y sont sans secours, on les abandonne lorsqu'ils sont sur le point de mourir; deux personnes viennent ensuite envelopper le cadavre dans une natte et le jeter dans un fossé où il servira de pâture aux bêtes féroces. Au point de vue religieux, c'est

un pays neuf, exclusivement païen; ni protestants, ni musulmans, et le peuple y garde une grande simplicité. En janvier 1892, j'y ai fait un voyage, en compagnie du second adjoint du Government agent. Nous y pénétrâmes par la seule route praticable, la rivière ou le fleuve Gin-Garga. Quinze robustes cingalais nous halaient du rivage; ces braves gens, pour diminuer la fatigue ou la sentir moins, chantaient de toute la force de leurs poitrines. Encore fallut-il les remplacer par d'autres haleurs. Plus d'une fois, grâce à la puissance du courant, la corde céda et nous courûmes grand risque de prendre des bains forcés. Nous débarquâmes enfin dans une *rest-house*, maison de repos : deux petites chambres avec un lit dégarni; quant à la cuisine, nous devions y pourvoir nous-mêmes et nous y avions songé. Nous avions apporté du pain, du biscuit, des pommes de terre et du thé. Nous achetâmes deux poulets, qu'on nous céda facilement, grâce à nos pièces blanches, si rares dans ces parages. Ici se place un incident bizarre : quand nous eûmes acheté nos poulets, personne ne voulait leur tordre le cou; Bouddha le défend, paraît-il. Mon domestique fit l'affaire en deux secondes. Le lendemain, j'eus le bonheur de célébrer la sainte messe, avec quelle émotion, vous le devinez. Aucun prêtre catholique ne m'avait précédé là pour y offrir les saints mystères. Après ce voyage, je résolus de m'établir dans ce malheureux pays et d'en prendre possession avant les protestants. Le chef civil s'y opposait, mais je réussis à le faire remplacer par un catholique.

Je suis retourné en juillet 1893 et j'ai établi une école de filles où se trouvent déjà cinquante-quatre enfants. Depuis, on m'a demandé de nouvelles fondations; le gouvernement m'offre des subsides pour les écoles et pour un hôpital; enfin, j'ai baptisé neuf

enfants, prémices, sans doute, d'une moisson abondante.

Parallèle au canton de Hiniduma, se trouve celui de Gingabada-Pattuwa. Dans ce dernier est situé Udugama, où nous comptons 80 catholiques, employés dans onze plantations de thé. L'endroit serait fort bien choisi pour une petite église et un missionnaire jeune et de bonne santé, parlant tamoul, recueillerait des fruits nombreux de salut.

A quinze milles plus bas que Udugama habite une charmante famille cingalaise catholique. L'endroit s'appelle Ganegama. Quarante excellents chrétiens me demandent d'y construire une église. J'ai donc acheté un beau terrain le long de la route de Galle, sur les pentes douces d'une colline; j'ai tracé les fondations du futur temple et fait commencer les travaux du presbytère, où logera le père et qui servira provisoirement de chapelle. Cette double construction coûtera bien près de 10 000 francs, mais ce sera quelque chose de comme il faut; c'est nécessaire, car les wesleyens ont une cathédrale non loin de là. Après un premier appel fait par le P. Charles Collin dans les missions catholiques, une âme généreuse nous donne 1 000 francs pour construire une église sous le vocable de Saint-Antoine de Padoue.

Tout s'annonce bien pour cette œuvre d'importance et les bouddhistes du pays nous sont eux-mêmes favorables.

Le cinquième canton s'appelle Talpe Pattuwa et c'est celui de Galle. A deux milles et demi d'ici, dans le village de Kalegana, nous avons une petite chrétienté avec une église dédiée à Saint-François-Xavier. Notre école de filles est fréquentée par 40 enfants, dont 25 bouddhistes. Lorsque je pourrai fournir une charrette et

un bœuf, j'espère que les sœurs se chargeront de cette école.

Avant de terminer cette revue de nos missions à l'intérieur, je dois noter que le P. Harmant, avec son énergie et son activité, faisait construire, dans une autre partie de la province, deux charmantes petites églises.

Tel est, en résumé, le tableau des œuvres établies et des progrès réalisés en moins de deux ans et demi. Ce n'est qu'un commencement, mais il est plein de promesses pour l'avenir.

Agréez, mon très révérend et bien-aimé Père, l'hommage de respectueux et de filial attachement avec lequel je suis heureux de me dire

Votre fils très obéissant et dévoué en N.-S. et M. I.

Tarmenude, o. m. i.

VARIÉTÉS

I

LE TESTAMENT D'UN MISSIONNAIRE DES CAMPAGNES (1).

Pauperibus evangelizare misit me.

Je lègue à mes Frères dans l'apostolat toute ma fortune ; elle se borne à un souvenir ; le souvenir des *Missions d'autrefois*. Ce legs ne paraît pas très riche, mais le testateur ne peut donner que ce qu'il a. D'ailleurs, un testament ne s'impose pas; on reste toujours libre de refuser un héritage ou de ne l'accepter que sous bénéfice d'inventaire.

L'idée de ce testament était depuis longtemps conçue dans ma tête, d'où très probablement elle ne serait jamais sortie sans les encouragements de mon ancien et bon Provincial, auquel, par conséquent, elle devra sa naissance et même son premier costume pour paraître en public.

(1) Un vétéran de nos missions de France, le R. P. Burfin, a bien voulu, sur le désir qui lui en a été exprimé, recueillir pour l'instruction et l'édification de ses frères en religion, ses souvenirs de missionnaire. Nous donnons ces pages telles que le vénérable auteur les a écrites avec sa verve et son originalité bien connues. Nos lecteurs se joindront à nous pour le remercier de nous faire profiter des leçons de sa longue expérience, dans l'art difficile de la conversion des âmes.

Il est non seulement permis, mais désirable, que les gens du métier disent, en toute liberté, à l'auteur ce qu'ils trouveront à reprendre dans ce court exposé forcément incomplet : c'est lui rendre service et lui faire plaisir.

Cette pauvre idée, déjà vieille et sans dot, n'osait pas se montrer de peur d'être mal reçue ; lorsqu'elle rencontra un aimable gentilhomme qui, la croyant utile, lui fit l'honneur de l'épouser, disant que les sans-dot ne sont pas toujours sans mérite.

L'expérience, en effet, est un maître fort cher ; ceux qui l'ont payée le savent ; ceux qui n'ont pas vécu ne le savent pas. S'ils le savaient, au lieu de reléguer l'expérience au musée, ils s'en serviraient comme d'un bien de famille qui ne leur coûterait rien. C'est le seul cas, je crois, où il est non seulement permis, mais louable de vivre aux dépens des autres, au lieu de vivre à ses propres dépens.

Le sage dit « qu'il est bon de se souvenir des aïeux, de ne pas faire fi de leur expérience, de profiter de leurs bons exemples et même de leurs fautes, pour suivre les uns et éviter les autres. Le passé est un flambeau dans les mains du présent pour éclairer la route de l'avenir. Cette route doit s'améliorer et s'élargir en vieillissant ; mais sa direction ne change pas, rien n'interdit la création de routes nouvelles, c'est même un progrès ; mais à une condition, c'est que ces nouvelles routes, comme des chemins vicinaux, aboutiront à la grande route ; autrement, le but serait manqué ».

L'ange de la congrégation chargé de la conduire dans ses voies, *in viis suis*, et non pas dans d'autres, ne faillira pas à sa mission. Tel est le souhait ardent que forme l'auteur de ces lignes pour le succès de l'Œuvre des Missions, seul objet des pages qui vont suivre.

Le savant, pour rendre son œuvre plus féconde,
L'offre très humblement aux princes de ce monde ;
Mais un Oblat est beaucoup plus ambitieux,
Il consacre la sienne à la Reine des Cieux.

AVANT-PROPOS.

Après cinq ans de ministère paroissial et cinquante ans de ministère apostolique, il est permis de parler mission sans risque d'encourir le reproche de parler de ce qu'on ne sait pas, mode aujourd'hui florissante.

Missionnaire des populations rurales jusqu'au chiffre de 5 à 6000 âmes, je ne m'occupe pas des villes. Étranger aux grandes scènes, je ne juge pas les pièces qu'on y débite et les rôles qu'on y joue ; mon rôle est plus modeste. Pas n'est besoin d'avertir qu'il ne s'agit pas non plus ici des missions chez les infidèles ou les sauvages, ces missions sont *sui generis*. Le missionnaire des campagnes est essentiellement l'homme du peuple qui lui est naturellement sympathique, puisqu'il en sort. Il peut dire en toute vérité et sans figure : *Pater meus agricola est ;* seulement au lieu de cultiver le champ paternel, le Père qui est aux cieux lui a donné toutes les campagnes pour héritage et, pour mission, d'y cultiver le champ des âmes. Celui des hommes est le plus abandonné, disait le P. Guigues, par conséquent, c'est le nôtre. Puis dans les paroisses populeuses, il se plantait à la tribune des hommes et n'en descendait plus.

Oui, c'est l'homme, c'est le père de famille qu'il faut atteindre et faire rentrer dans l'Eglise; sans cela, la Religion aura cessé de régner au foyer domestique et dans la société ; force est donc de le chercher. Souvent il est plus abordable qu'il n'en a l'air, parfois il sera flatté qu'on pense à lui.

En France, le clergé, ne s'occupant pas assez des hommes, leur devient étranger et perd toute action sur eux ; au lieu que le clergé allemand, beaucoup plus mêlé à la masse de la population, en rapport direct avec

les paroissiens dont il prend en main les intérêts, exerce une réelle influence sur le peuple. Aussi, à force de patience et de lutte, il a fini par triompher.

Puisque le missionnaire est un cultivateur, il doit connaître et choisir le temps propice à la culture. Les âmes, comme les terres, ont leurs saisons ; il importe grandement d'en tenir compte.

L'époque étant choisie, le travail commence. Combien de temps durera-t-il ? Impossible de le dire, Dieu seul le sait. Cela dépend de la lune, du soleil, de la pluie, d'une foule de circonstances indépendantes de la volonté du cultivateur et de certains obstacles imprévus qui arrêtent la marche de l'œuvre et qu'il faut vaincre. Bref et, au fond, tout dépend de la volonté de Dieu qu'il ne dit à personne, de sa grâce dont l'ouvrier n'a pas la libre disposition, et sans laquelle pourtant il ne peut rien faire. On comprend par ce que je viens de dire que je n'ai pas en vue les petites heureuses paroisses où la Religion a conservé son empire, où les missionnaires sont reçus comme les envoyés du Ciel et leurs confessionnaux entourés dès le lendemain de leur arrivée. Dans un pays pareil, le but de la mission est de fortifier les croyances, de perfectionner les pratiques et surtout de mettre les consciences à l'aise ; le grand bien produit est celui qui ne se voit point.

Il n'est pas question non plus de ces tristes localités dont les églises sont désertes et les sacrements abandonnés, où il y a tant de bien à faire qu'il n'est pas faisable par une mission.

Faut-il donc laisser au diable ces pauvres gens ? Au contraire, il faut les lui arracher. A l'évêque et aux curés d'en chercher les moyens. Le missionnaire est un moyen. Voilà le cas d'aller seul ; mais pas le premier venu qui ne ferait rien du tout. Un homme du métier qui prêchera,

non pas une mission, mais les Pâques ; quatre hommes et cinquante femmes avaient la coutume de les faire dans ce pays de 2000 âmes; si vous avez trente hommes et deux cents femmes, c'est une victoire qui peut vous en faire espérer d'autres ; si vous aviez prêché une mission, le résultat serait une défaite qui rendrait impossible, pendant dix ans, toute entreprise de ce genre.

I

DES MÉTHODES EN GÉNÉRAL.

Les diverses méthodes, même celles tracées par des saints, commencent par une hypothèse, chose singulière ! Elles supposent toutes que l'auditoire se formera de lui-même, que tous les paroissiens s'empresseront d'accourir, dès que la mission sera annoncée. Elles n'ont pas même l'air de penser au difficile problème qu'ont à résoudre les missionnaires de notre temps, à savoir comment attirer à l'Église les masses qui en ont perdu le chemin. Cette singularité s'explique par la différence des temps et des milieux. Si saint Ligouri venait aujourd'hui faire des *missions* en France, il est probable, que dis-je ? il est certain qu'il changerait de méthode.

Alors que le mot de mission avait quelque chose de magique et électrisait les foules ; alors que la vérité catholique n'était pas altérée dans les intelligences et que les germes du baptême n'attendaient, pour se développer, qu'une pluie favorable, on comprend que les Léonard, les Vincent Ferrier, les Ligouri et d'autres, aient réussi à faire des missions en quinze jours ou trois semaines. D'où je conclus que les méthodes sont variables et doivent l'être. La méthode est l'ensemble des moyens jugés les plus propres pour arriver à un but. Or, les

moyens varient, on ne se bat pas aujourd'hui comme autrefois ; autres temps, autres armes. Ce qui signifie qu'un corps de missionnaires, quel qu'il soit, régulier ou séculier, s'il ne veut pas frapper l'air inutilement, doit avoir une méthode adaptée à la situation actuelle, à l'état de la société, aux besoins des âmes, tenant compte des circonstances imprévues qui peuvent se rencontrer.

La méthode, indiquée par nos règles, semble avoir prévu, sur un point, les difficultés nouvelles, car elles fixent la durée d'une mission de trois à six semaines. Cette sage latitude est absolument nécessaire pour un travail sérieux.

Dans un grand nombre de localités importantes, où les voix de Sion pleurent, il faut une tactique habile, le génie de la patience, et de huit à quinze jours pour former un auditoire ; il a fallu pour cela porter la mission à domicile, faire d'insipides visites, distribuer force poignées de main et se montrer enchanté d'un accueil pas toujours gracieux.

Enfin, la glace est rompue et, peu à peu, les morceaux se décrochent. Gardez-vous bien de leur reprocher leurs lenteurs, vous gâteriez tout ; au lieu d'attirer ceux qui ne viennent pas encore, vous feriez fuir ceux qui commencent à venir. Faites-leur plutôt quelques petits compliments. Avez-vous un terrain qui ne produise rien, disait La Fontaine, semez-y de la louange, ça prend toujours. La louange a beau être maladroite, elle trouve toujours quelque crédit ; c'est une si agréable musique, et la meilleure pour une mission rurale ; excepté pourtant pour une plantation de croix, où la musique d'un régiment fait merveille. J'en ai été témoin plusieurs fois, lorsque nous clôturions une mission aux portes de Grenoble ou de Vienne.

La bonne méthode des missions est donc la manière de bien les faire. La méthode ne s'improvise pas; elle est le résultat de l'expérience et le fait d'un bon organisateur. Défiez-vous de celui qui se vante d'avoir une méthode à soi ; c'est un écervelé.

Une fois, je me suis avisé de faire une observation à un missionnaire encore jeune qui était content de lui, mais dont le zèle ne ressemblait guère à celui de saint Paul ; son genre était faux.

Savez-vous ce qu'il me répondit : « Vous ne me connaissez pas ; vous ne comprenez pas mon genre. J'ai ma méthode à moi. » Et il n'avait jamais su ce qu'est une méthode. Vous dirai-je où sa prétendue méthode l'a conduit? A l'apostasie. Tout missionnaire doit avoir, non pas sa méthode, mais une méthode, et la suivre.

II

MÉTHODE DES PREMIERS OBLATS.

I. — Voici la mission qui commence avec ses exercices matin et soir. On s'habitue malheureusement à laisser l'exercice du matin, sous prétexte qu'on n'aurait presque personne. Le laisser est, en effet, un bon moyen de n'avoir personne et de ne pas troubler le village. Le sacristain n'est pas dérangé, le curé reste couché, les missionnaires ne sont pas pressés de se lever, l'Église reste froide, sans lumière et sans vie, car la vie est dans le mouvement, et rien ne remue. Il y a un moyen encore plus simple de ne pas déranger les habitudes du pays, c'est de rester chez soi. Mais les missionnaires sont faits précisément pour déranger ; s'ils ne dérangeaient personne, on ne parlerait pas d'eux ; ils passeraient sans être remarqués et ne ressembleraient pas à Jésus-Christ,

qui passait en faisant le bien et en dérangeant tout le monde.

Plus la paroisse est endormie, plus l'exercice du matin est nécessaire. Si, les premiers jours, les missionnaires sont seuls, ils feront, comme leurs aînés, le chemin de la croix, pour intéresser à leur œuvre les âmes du Purgatoire qui se chargeront d'aller éveiller ceux qui dorment, et quand les habitants sauront que l'église est ouverte à 5 heures du matin, les missionnaires ne seront pas longtemps seuls. Le bon Dieu a partout des élus ; quelques rares chrétiens, quelques vraies chrétiennes arriveront, sans compter celles que la curiosité amène et que la grâce saisit au passage. L'auditoire est d'abord de quinze à vingt personnes et arrive facilement à la centaine.

Voilà comment l'église, naguère déserte, prend peu à peu l'aspect d'une maison habitée. La marche est successive et progressive ; c'est la meilleure et la plus sûre. Puis, avantage précieux ; durant ces premières matinées libres, le missionnaire a le temps de prendre la clef du ciel, la prière. La messe ne se dit pas en courant, presque sans préparation et sans action de grâce. Le ministre de Jésus-Christ s'offre avec lui en sacrifice pour le salut des âmes ; chaque matin, il met sur la patène le champ qu'on lui donne à cultiver et il aiguise ses outils sur la pierre de l'autel.

L'exercice du matin secoue la paresse, met la prière en branle et favorise beaucoup la confession des femmes et surtout des domestiques ; je dis la confession et non pas la communion, car faire communier à mesure qu'on arrive est une comédie ; commencer et finir en même temps est le moyen de finir avant d'avoir commencé et d'arrêter, au lieu de favoriser, le mouvement.

Non seulement, il ne faut pas faire communier im-

médiatement, mais, dans les paroisses où un certain nombre de personnes ont l'habitude de communier souvent, il est bon de suspendre les communions de dévotion jusqu'à la communion générale des femmes ; comme il est bon et même nécessaire que le clergé fasse aux missionnaires la politesse de leurs confessionnaux. Des raisons graves militent en faveur de cette mesure ; les praticiens les connaissent et peuvent les dire à ceux qui les ignorent ; ces raisons prouvent que les missionnaires n'ont rien de mieux à faire que d'établir, en règle générale, qu'il faut commencer les confessions avant de les finir.

II. — L'exercice du soir est l'exercice principal de la mission.

1° Il débute par le chant d'un cantique, ce qui suppose qu'on a trouvé ou qu'on a formé un chœur de chantres et de chanteuses. Le chant joue un grand rôle dans une mission ; il est d'un grand secours pour réveiller un pays endormi ou pour plaire à un pays éveillé ; il est à moitié gagné lorsqu'il se met à chanter ; mais pas de musique, s'il vous plaît, vous le feriez bâiller. Les cantiques les plus simples et les plus populaires sont les meilleurs, avec des refrains vite appris par cœur et que tout le monde chante.

2° Par la récitation du chapelet, du haut de la chaire et par le missionnaire. N'y manquez jamais. Les *Ave Maria* sont plus puissants que le sermon ; le rosaire est un grand revolver chargé de cent cinquante balles capables d'enfoncer toutes les portes qui refusent de s'ouvrir à la grâce de Dieu. Saint Dominique en fit l'heureuse expérience dans sa lutte contre les albigeois. Un jour, il se plaignait à la Sainte Vierge de l'inutilité de ses sermons. Marie daigna lui apparaître. « Mon cher Dominique, lui dit-elle, tu travailles une terre que la

pluie n'arrose pas. Fais-y tomber la rosée de la salutation angélique, et tu auras une abondante moisson d'âmes. » Dominique obéit et la Sainte Vierge lui tint parole.

3° Après le chapelet, le sermon, court et bon. Quel sujet ? Celui qu'il faut à l'auditoire, et non un autre, qui serait déplacé. La mission est un flot qui monte chaque jour, apportant quelques poissons ; le sermon est un coup de filet ; s'il est maladroitement jeté, au lieu de prendre, il fera fuir le poisson naturellement timide qui échappera, à moins que le directeur de la mission ne le rattrape dans un avis bien tourné .

4° Après le sermon, bénédiction du Saint-Sacrement, immédiatement suivie d'une prière ; pas la prière du diocèse, ce serait trop long, la prière du missionnaire, faite pour la circonstance et pour les hommes. Il n'y a pas à tenir compte de la routine et des habitudes lentes des curés ; mais il y a à éviter des longueurs inutiles et à tenir le peuple toujours en haleine, afin qu'il n'ait pas le temps de s'ennuyer. Voici le moment des avis, le dernier mot du soir, le mot qui porte et qu'on emporte.

Qu'on ne confonde pas les avis avec les annonces, c'est tout à fait différent. On peut placer les annonces avant ou après le sermon, et le premier venu peut les faire ; comme on peut aussi les réserver pour la fin, si leur longueur ne doit pas nuire aux avis qui en sont le bouquet. Ce dernier mot est de dix minutes environ, plus ou moins. Cela dépend un peu de ceux qui écoutent, et beaucoup de celui qui parle ; cinq minutes peuvent être trouvées longues, comme un quart d'heure peut être trouvé court. La règle générale à suivre toujours, et surtout ici, est de ne jamais lasser son auditoire et de finir quand il en voudrait encore. Qu'il sorte de

l'église, comme le sage sort de table, avec un reste d'appétit.

5° Je dirai plus loin ce que sont les avis ; je me borne pour le moment à dire ce qu'ils ne sont pas. Ils ne sont pas et ne doivent jamais être la critique des indifférents ou hostiles à la religion ; les blâmer du haut de la chaire, c'est fatiguer ceux qui viennent et irriter ceux qui ne viennent pas ; c'est plus qu'une maladresse, c'est une faute.

J'aime bien ceux qui viennent à la mission, mais j'aime davantage ceux qui n'y viennent pas. Pourquoi ? Parce qu'ils sont plus à plaindre. J'aime bien les brebis qui viennent paître aux pâturages du bon Pasteur, j'aime les brebis qui mangent ; mais j'aime encore mieux la brebis qui ne mange pas. Pourquoi ? Parce que la brebis qui ne mange pas est malade, elle souffre, elle a besoin de plus de compassion et de tendresse.

Voilà le sens de tous les reproches que le P. Vincens adressait jadis aux âmes qui ne voulaient pas profiter de la grâce de Dieu.

6° Les conférences ou instructions dialoguées étaient un moyen, et des meilleurs, pour attirer et pour instruire. Je ne m'y arrête pas, elles auront leur chapitre. Dans les missions importantes et difficiles, les conférences pouvaient arriver à la demi-douzaine. Généralement, la première arrivait le vendredi de la première semaine ou de la seconde, si les préambules de la mission avaient dévoré la première. Le sujet ordinaire était la confession, sa divinité et l'obligation de se confesser ; puis on annonçait les confessions, si déjà ce n'était fait. Le lendemain, instruction le matin, point le soir, jamais le samedi soir.

Ce jour-là, après dîner, les missionnaires faisaient entre eux une conférence où chacun disait les man-

quements des autres, même du directeur, qui n'avait pas le droit de s'en fâcher; on était vraiment en famille. Cela fait, on allait se promener à travers quelques villages dont les habitants commençaient à nous sourire et nous invitaient à boire un coup et à trinquer à la santé de la mission. Puis, la nuit venue, nous nous rendions à l'église, et le son d'une cloche annonçait aux hommes que les missionnaires les attendaient. Le premier samedi, il est possible, même probable que personne ne viendra. C'est égal, on y a pensé, c'est quelque chose; les apôtres ont prié pour la conversion des pécheurs, et c'est beaucoup.

Le dimanche, pas de messe chantée selon la coutume. Le bon Pasteur craint que ce petit changement ne mécontente son troupeau. Soyez en paix, monsieur le curé, la messe sera chantée, mais pas comme d'habitude. Elle commence; un missionnaire en chaire lit les prières de la messe faites pour les Missions et intercalées de strophes qu'il chante et fait chanter. Les paysans, ébahis de ce spectacle nouveau, trouvent la messe trop courte, pour la première fois de la vie; ils arrivent en plus grand nombre le dimanche suivant.

7° La seconde conférence (sur les qualités que la confession doit avoir pour être bonne) trouvait sa place dans le courant de la seconde semaine, ou de la troisième, selon la remarque faite plus haut. C'est aussi le moment de tenter une réunion d'hommes, après l'avoir préparée. L'annonce bien faite d'un exercice pour les hommes seuls est ordinairement bien accueillie. Elle plaît aux femmes qui cèdent volontiers leur place à leurs maris et à leurs frères; elle plaît aux hommes, parce qu'une situation nette et franche leur plaît; ils aiment à se trouver ensemble et, comme on dit, à se sentir les coudes. Mais, lorsqu'on réunit les hommes,

c'est pour parler aux hommes ; on le leur a dit, et ils s'y attendent. Ne leur ménagez pas une déception, les plus sérieux seraient dans le cas de ne pas revenir, il faut qu'ils comprennent qu'on parle pour eux et qu'ils sentent qu'on leur porte intérêt et qu'on les aime. Adieu donc à une instruction banale qui va à tout le monde. Ne leur parlez pas, dans une première réunion, de leurs défauts, de leurs grands devoirs qu'ils oublient ; vous le ferez utilement plus tard. On ne prend pas les hommes par le côté qui les humilie ; on les prend par le côté qui les relève, en leur montrant qu'ils valent plus qu'ils ne pensent et qu'ils ne savent pas s'estimer à leur juste valeur. Même un bon sermon sur la religion en général n'est guère de mise le premier jour ; la viande est bonne, mais elle peut manquer d'apprêt, je ne vous le conseillerais pas, à moins que vous ne soyez un cuisinier assez habile pour entourer votre plat substantiel d'une sauce assez appétissante pour réveiller tout d'un coup le goût de la parole de Dieu dans des palais blasés. Préparez votre discours, mieux, votre causerie, suivant ces données, et votre auditoire sera content, remué, sympathique, et sera empoigné sans qu'il s'en doute.

Profitez de votre victoire, faites une nouvelle convocation pour le lendemain. L'assemblée diminuera peu, elle augmentera peut-être. Dans l'avis de ce jour, parlez l'antienne de la confession, sans chanter le psaume qui viendra à son tour ; pour le quart d'heure, contentez-vous de développer, en quelques mots précis, le syllogisme suivant : Quand un homme raisonnable a des bonnes raisons de faire une chose, et pas de raisons de ne pas la faire, il est certain qu'il la fera. Or, les hommes ont de bonnes raisons pour faire leur mission, et nulle bonne raison de ne pas la faire. Donc vous la ferez tous.

Les hommes ne peuvent, ni n'osent réfuter cet argu-

ment, parce qu'il y a derrière lui un terrible *instabis*. Ils ne peuvent pas s'en fâcher non plus ; forcément ils réfléchissent, et cette réflexion ne peut être que salutaire.

Ils savent déjà qu'après l'instruction du soir, heure favorable pour eux, les missionnaires sont à leur disposition et les attendent au moins pendant un quart d'heure à leur poste, après que la foule est sortie de l'église et que presque toutes les lumières sont éteintes. Nicodème n'est pas encore mort.

8° La touchante cérémonie de l'amende honorable au Saint-Sacrement, auquel on bâtit le plus beau reposoir possible, est la préparation prochaine à la communion des femmes ; elle est importante, sa place est quelques jours avant la communion générale.

La préparation immédiate est l'acte public de contrition fait du haut de la chaire, devant le Saint-Sacrement exposé, le matin même du jour de l'absolution générale. Cet exercice pieux et touchant produit les plus consolants effets ; les cœurs sont émus, des larmes coulent, et la main ne pèse pas au missionnaire pour la lever sur des têtes ainsi disposées. Le sujet de l'instruction de la veille est naturellement sur les qualités de la contrition et sur les moyens de l'avoir.

La même chose se renouvelle avant la communion des hommes, avec des résultats et des fruits analogues.

Je me permets de demander si l'on n'a pas tort de laisser de côté ces traditions si chrétiennes, sous prétexte qu'elles ne sont plus de notre temps ; j'ignore le théologien qui trouvera cette raison convaincante.

9° Le soir du jour de la communion des femmes, consécration de toute la paroisse à la Sainte Vierge placée sur le trône du reposoir qui a servi à son divin fils, entourée de fleurs et de bannières ; en face, des communiantes un cierge à la main. Cette belle cérémonie ne

peut pas être mieux placée; elle aiguillonne les retardataires et fait comprendre aux hommes que leur tour va venir.

10° Le lendemain, mission des écoles et de tous les enfants en bas âge qu'on porte quand ils ne peuvent pas marcher. Voilà le moment vraiment propice de s'occuper des enfants utilement pour la paroisse. La mission des enfants n'est pas le but, ce n'est qu'un moyen, moyen perdu, si vous ne choisissez pas le moment psychologique de vous en servir. Ce moment est celui dont je parle. Ainsi pensaient et faisaient nos anciens. L'idée de commencer par l'enfance leur paraissait trop enfantine et peu propre à faire prendre leur œuvre au sérieux; une attitude mâle au début leur semblait préférable. Ambassadeurs de Jésus-Christ, ils s'adressaient en son nom à tout le peuple chrétien, à l'effet de renouveler son alliance avec le Dieu de son baptême et de la première communion; et personne ne pensait aux enfants. Quant à leur faire ouvrir la voie, afin que les parents suivent, ils appelaient cela mettre la charrue avant les bœufs.

La voie des enfants n'est pas la voie des grandes personnes. Vous attirerez quelques curieux qui viendront à la cérémonie comme à un spectacle, et la pièce finie tout sera fini pour eux. Les mères des enfants naturellement les suivront, surtout s'ils sont bien habillés, mais les hommes diront : Ce n'est pas pour nous. Auront-ils tort? Je sais bien que les enfants leur porteront des médailles, *souvenir de mission*. D'abord, peut-on se souvenir de ce qu'on n'a pas fait et qu'on n'est disposé à faire? L'heure d'offrir une médaille à un homme est l'heure où la grâce commence à agir en lui et le dispose à la porter. Cette heure est celle où nous sommes le lendemain de la communion des femmes. Jésus-Christ vient de rentrer

au foyer domestique, dans le cœur de la mère, de la fille et, aussi, de la servante ; on y prie, l'atmosphère devient religieuse, la bonne odeur de Jésus-Christ embaume leur maison, les égards redoublent en faveur du père qu'il s'agit de gagner, et les enfants tous endimanchés, revenant tout joyeux d'avoir fait leur mission, font sur le père une impression dont il ne peut se défendre et qui se décide à faire comme ceux qui font bien.

11° Le soir du jour de la mission des enfants, conférence sur les moyens de persévérance, dont le principal est la fuite des occasions prochaines. Il est encore une conférence qu'il ne faut pas laisser : sur les commandements de Dieu et de l'Église. Ils sont, il est vrai, l'objet des instructions du matin ; mais la majorité n'y vient pas ordinairement, surtout ceux qui en auraient le plus besoin ; et les autres ne perdraient rien d'en entendre deux fois l'explication.

La grande cérémonie appelée la promulgation de la loi pourrait sans doute en tenir lieu, puisque, au fond, c'est la même chose ; mais, outre que le succès en est très chanceux, cet exercice solennel demande un appareil difficile à réaliser dans la plupart des paroisses rurales. En ce cas, il vaudrait mieux le laisser et le remplacer par la rénovation en grand des promesses du baptême ; car une mission bien faite est un baptême laborieux. Selon moi, cette cérémonie est préférable à l'autre dans les campagnes, comme facilité et comme résultat. L'épreuve a été faite.

12° Après la mission des enfants, les morts de la paroisse attendent la leur avec une sainte impatience ; ils sont toujours prêts. Peut-être n'ont-ils plus besoin que de cette aumône pour payer leur dernière obole. Cette main compatissante tendue vers les habitants d'outre-tombe pour relier les deux mondes a quelque chose qui émeut,

touche et soulève, spectacle attendrissant qui réveille la foi, ravive l'espérance et augmente la charité; cérémonie sympathique à tous les cœurs, elle fait du bien aux vivants comme aux morts.

Il ne suffit pas d'en faire l'annonce seulement la veille; il est bon d'en parler le dimanche précédent, pour que personne n'en ignore; on la renouvelle la veille en face d'un beau catafalque élevé d'avance, et la foule se retire déjà émue. Le lendemain, service solennel et sermon après l'évangile. Si le prédicateur sait se mettre en scène, il fera couler plus d'une larme et décidera plus d'un homme à se confesser.

13° Enfin, il y a encore la mission des malades et des infirmes. La charité et le devoir demandent qu'on la porte à domicile, pour ceux qui ne peuvent pas venir la chercher à l'église.

Quelquefois, les missionnaires se contentent d'avertir les paroissiens qu'ils sont à la disposition de leurs malades. Dans les campagnes, ce n'est pas suffisant. D'autres fois, on dit que les missionnaires, étant trop occupés, le clergé de la paroisse se chargera des infirmes et des malades; c'est une imprudence qui peut avoir de graves inconvénients. Si les missionnaires sont faits pour mettre toutes les consciences à l'aise, à plus forte raison la conscience de ceux ou de celles qui n'ont pas la liberté de choisir, ou le courage de demander.

Aux ouvriers évangéliques à y pourvoir. Quand on n'a pas le temps, on le prend. Qu'ils prennent un jour ou deux pour aller voir les infirmes et les malades, et leur proposer de faire leur mission, ils seront généralement bien accueillis, ils étaient peut-être désirés. Il pourra arriver que l'un ou l'autre vous dise qu'il se confesse au curé ou au vicaire, et qu'il n'a pas envie de changer; alors le missionnaire gracieusement se charge de faire

la commission, et se retire en laissant quelques bonnes paroles d'encouragement. Mais, il n'est pas sûr que le même malade ne vous fasse pas appeler le lendemain, tant la pauvre nature humaine est variable et inconstante.

1. — La grande majorité des femmes ayant communié et les hommes n'étant pas pressés de se rendre, un ralentissement serait à craindre. Pour le prévenir, un renouvellement du zèle est nécessaire. Alors le missionnaire monte à cheval pour faire le tour du camp et secouer ceux qui seraient tentés de s'endormir. Les chasseurs et les pêcheurs d'âmes ne se contentent pas d'avoir chez eux des lacets et des filets, ils les tendent, et après les avoir tendus, ils battent la rivière ou la forêt pour pousser aux filets le poisson ou le gibier.

Ainsi faisait le grand apôtre : *Monens unumquemque vestrum publice et per domos.*

Ainsi faisait Jésus : *Circuibat Jesus civitates et castella, docens et prædicans Evangelium regni.* Ainsi faisaient nos premiers missionnaires, et cette espèce de seconde tournée, beaucoup plus courte, était bien plus agréable et plus fructueuse que la première. Puis, pour renouveler l'intérêt, ils variaient leur plan : il faut avoir plus d'une corde à son arc. Ils ne vivaient pas exclusivement sur leur pain cuit; le pain cuit est un capital mort, ceux qui vivent dessus sont bientôt ruinés.

2. — Sans oublier les femmes, car il en reste, Dieu merci, même toutes celles qui ont commencé n'ont pas fini ; le moment est venu de s'occuper spécialement des hommes qui font toujours aux femmes la politesse de passer les premières. Il s'agit d'amener à confesse le grand nombre qui n'a pas encore commencé. Plus que jamais, l'ouvrier, sentant son impuissance, prie, fait prier,

s'ingénie à trouver quelque pieuse industrie capable de faire sur les esprits une impression salutaire. Les Oblats en avaient emprunté une au bienheureux Léonard, laquelle consistait à faire sonner la grosse cloche entre huit et neuf heures du soir ; cela s'appelait le *réveil du pécheur*. C'était le signal de se mettre à genoux, et quelque part qu'on fût, de réciter cinq *Pater* et cinq *Ave* pour la conversion des pécheurs. Nous faisions sonner quelque temps après l'exercice du soir, lorsque les habitants étaient rentrés dans leurs demeures ; au son de la cloche, ils devaient se mettre à genoux et faire la prière indiquée ; chaque confesseur sortait de son confessionnal et disait les cinq *Pater* avec ceux qui se trouvaient autour. J'ai vu, parfois, des résultats étonnants produits par cette pratique. Mais comme elle est un peu extraordinaire, pour qu'elle réussisse, il est important de choisir le moment opportun que les circonstances indiquent. C'est à peu près de la mission le moment où nous sommes.

3. — Lorsque la paroisse est considérable et que la première réunion d'hommes a réussi, tentez-en une autre qui réussira également. Les hommes, devenus sympathiques, deviennent de plus en plus prenables, et tout en ayant l'air de les consulter, vous les amènerez doucement à accepter sans peine et même avec plaisir une retraite de quelques jours, une semaine s'il est possible. Alors vous en confesserez un bon nombre tous les soirs ; ils s'entraînent les uns les autres, l'influence de votre parole doublera. Il faut l'avoir éprouvée pour savoir l'action que le missionnaire exerce sur un auditoire d'hommes dont la plupart se sont déjà confessés ; la vérité pénètre facilement dans des âmes ouvertes au vent qui vient du ciel.

4. — Puisque les femmes ne viendront pas le soir,

pour les dédommager elles auront leurs réunions spéciales et seront flattées d'être traitées comme les hommes.

L'heure qui facilite le mieux ces réunions est environ 9 heures du matin, lorsque le travail du ménage est fait et que le déjeuner a été servi.

Le sujet à traiter est tout indiqué par l'auditoire :

1° Réunion de toutes les femmes mariées : leurs qualités et leurs devoirs d'épouses ;

2° Réunion de toutes les mères de famille : leur dignité et leurs devoirs de mères ;

3° Réunion de toutes les filles du pays : piété, zèle, bon exemple ;

4° Excellence et avantages des confréries pour la vertu de chaque congréganiste et pour toute la paroisse. La mission n'a pas de semaine plus intéressante et plus riche que celle-là.

5. — Pendant la retraite des hommes, des grandes vérités il n'en faut pas trop, mais il en faut au moins une. Après le péché, *mal de l'homme,* que l'enfer arrive et termine la retraite, il va aux hommes. Il y a un enfer, il y a du feu dans l'enfer, ce feu est éternel, y serons-nous précipités ? Ces quatre points mâlement traités font toujours impression. L'avis qui suit de près grave dans la mémoire la conclusion pratique du sermon.

Puisque le feu menace notre maison de l'éternité qu'ici-bas nous avons tant de peine à bâtir, si nous sommes raisonnables et sensés, nous prendrons une assurance contre l'incendie. Vous faites assurer vos maisons, vos étables et même vos récoltes ; je loue votre prévoyance, car il vaut mieux payer quelque chose que de s'exposer à tout perdre.

Mais votre âme ne vaut-elle pas vos maisons, vos bestiaux et vos prairies ? Ne serait-ce pas prudent d'assurer sa maison et ses récoltes, qui sont ses bonnes œuvres?

Pour assurer les biens de la terre, vous allez au bureau d'assurances, et vous payez ce qu'on appelle la police. Pour assurer les biens du ciel, faites de même.

Le missionnaire est l'agent d'assurance, le confessionnal est son bureau. La police ne vous coûtera rien, excepté l'aveu d'avoir mal fait et la résolution sincère de bien faire.

Pendant plusieurs jours, on ne parla que du bureau de police : As-tu passé au bureau? As-tu payé ta police? Le mot resta dans le pays.

6. — La retraite des hommes terminée, les missionnaires sont fixés sur le résultat de leur œuvre qui sera consolant. Leur auditoire de sept à huit cents hommes (il en venait quelques-uns des paroisses voisines) n'alla pas en augmentant, il diminua plutôt. Ils s'y attendaient et ne firent pas semblant de s'en apercevoir. Ils continuaient de chauffer la matière pour la purifier; c'est la crasse qui s'en va, ils n'y perdront rien; sur leurs sept à huit cents hommes, ils en garderont au moins cinq cents, sans compter les enfants de la première et deuxième communion, que nous ne comptons jamais. Voilà une conquête véritable dans un pays peu chrétien.

Estimer le plus ou moins de succès d'une mission par le plus ou moins grand nombre de personnes qui communient est une estimation trompeuse; souvent, c'est un calcul de l'amour-propre. Il est dangereux que la peur de finir en queue de rat, comme on dit peu élégamment, nous fasse passer à côté des principes, dans l'espoir de finir plus noblement. Une pareille victoire serait la défaite de la théologie. Rien ne peut la remplacer, ni les spectacles pieux, ni les feux d'artifice, qui éblouissent mais qui n'éclairent pas. La dernière fusée éteinte, la nuit n'est pas moins sombre et les ténèbres n'en sont que plus épaisses ; il ne reste rien, pas même une queue.

7. — Une mission doit finir comme elle a dû commencer, sérieusement. La queue qu'elle laisse est un bon souvenir de son passage dans le pays, la bonne odeur de Jésus-Christ dont elle a parfumé les âmes. C'est la création ou l'encouragement des œuvres de zèle : congrégations de jeunes personnes, patronages de garçons, associations des mères de famille, sociétés d'hommes sous la bannière du Sacré-Cœur. Pour tant de choses qui ne se font pas en vingt-quatre heures, est-ce trop de quatre à cinq semaines?

Lorsqu'un général s'est emparé d'une ville, il plante son drapeau au milieu de la place publique et y laisse une garnison pour garder sa conquête. La croix est le drapeau du missionnaire, il se prépare à le planter. Bouquet de la mission composé de mille fleurs diverses, car chaque paroissien tient à y mettre la sienne et veut pouvoir dire : Voilà ma croix ! car, moi aussi, j'ai donné quelque chose pour l'avoir. En effet, elle était payée par toute la population, sans souscription, sans quête à l'église ni à domicile ; tout était apporté de plein gré à la sacristie ou à la cure, et quelquefois avec enthousiasme. Un soir, je rencontre, sur la porte du presbytère, un ouvrier qui, ouvrant sa bourse, m'offre une pièce de 10 francs : « Que voulez-vous que j'en fasse? lui dis-je. — Pour la croix, donc! répondit-il. — Mon cher ami, c'est trop pour vous; la moitié suffit bien. — Mais ces 10 francs, c'est la mission qui me les a fait gagner! — Comment cela? — Avant, je dépensais toutes les semaines 5 francs au cabaret, et je n'y ai pas mis les pieds depuis quatre semaines, et je n'y irai pas encore dimanche prochain. Maintenant, comptez, ajouta-t-il; vous voyez que je ne vous donne pas même tout ce que je vous dois, il me restera 10 francs de bénéfice. » Je trouve cette naïveté charmante.

M. le curé tenait registre exact des noms et des offrandes et, le dernier jour, les transcrivait sur une grande feuille de parchemin qu'on mettait dans un écrin hermétiquement fermé et qu'on scellait dans le piédestal de la croix, monument précieux des croyances de la génération présente, rappelant aux générations futures le souvenir de la foi de leurs ancêtres. Idée excellente à un double point de vue : elle aiguillonne la générosité en flattant tant soit peu l'amour-propre ; puis elle répond au désir naturel qu'ont tous les hommes de ne pas voir leur nom mourir avec eux. Or, le moyen de le faire durer, c'est de l'attacher à un souvenir religieux; la religion, qui ne passe pas, donne de sa durée aux pauvres mortels qui passent si vite. La bénédiction solennelle de la croix était réservée au Directeur de la mission, à moins que l'évêque fût présent; ni curé, ni archiprêtre, ni grand vicaire ne s'en mêlaient. Le peuple, qui possède, plus qu'on ne l'imagine, le sens des convenances, n'aurait pas été content ; il voulait son missionnaire, et il a raison. Dans cette cérémonie essentiellement populaire, est-ce que le missionnaire n'est pas le principal personnage?

Je me suis laissé dire qu'aujourd'hui nos missionnaires ne tenaient pas toujours et partout leur place. C'est fâcheux, car ce n'est pas le moment de s'effacer. Ici, il n'est pas question de hiérarchie; c'est tout simplement une question de convenance et de dignité professionnelle. A l'ouvrier à couronner son œuvre; il s'effacera demain.

Nos missionnaires, en bénissant la croix de mission, en bénissaient plusieurs autres. Les villages qui n'avaient pas de croix, ou dont les croix étaient en ruine, profitaient de l'occasion pour s'en donner une ou pour renouveler les anciennes. Et c'était un spectacle vrai-

ment édifiant de voir, la cérémonie terminée, les jeunes gens des divers hameaux prendre joyeusement sur leurs épaules leurs croix respectives et s'en aller en chantant des cantiques.

Quand la croix est plantée, puis chantée par le missionnaire, elle est saluée par la foule au cri de *Vive la croix!* trois fois répété, et quelquefois, au son des boîtes empruntées à la ville voisine et qui font retentir tous les échos d'alentour, la procession rentre à l'église; bénédiction du Saint Sacrement et mot de la fin.

Ce dernier mot est quelquefois manqué. Il y en a qui appellent ce mot *les adieux*, et ils en font une douzaine qui émeuvent les âmes sensibles, et croient faire merveille si l'on pleure comme à un enterrement; ils se trompent, la fin d'une mission est une résurrection. Ce mot n'est pas non plus un mot de blâme jeté à ceux qui n'ont pas profité de la grâce de Dieu. Aucune parole amère ne doit sortir de la bouche du missionnaire, parce que son cœur ne doit pas en avoir. Son devoir est de laisser, dans le pays qu'il a évangélisé, une impression favorable et le désir général de le voir revenir. Le dernier mot ne peut pas être un compliment à ceux qui n'ont fait que leur devoir, paysans ou bourgeois, n'importe. A notre époque, la vérité diminue partout, et toutes les notions finissent par se confondre. Non seulement le bourgeois, mais son fermier se persuadent faire grand honneur à la religion lorsqu'ils vont à la messe, qu'ils font leurs pâques, et que Dieu doit leur être fort reconnaissant s'ils ne travaillent pas le dimanche. C'est le monde à rebours, vous ne le redresserez pas en le remerciant de ne pas faire la guerre à l'Église.

Remercier ceux ou celles qui ont contribué au succès de l'œuvre sans y être obligés, à la bonne heure; c'est

justice. Un témoignage de reconnaissance aux chantres, aux chanteuses, au sacristain complaisant trouve ici sa place, ainsi qu'un gracieux merci aux personnes dévouées qui ont travaillé au reposoir et aux propriétaires généreux qui ont transporté à leurs frais les pierres nécessaires pour le piédestal de la croix ; enfin, au curé de la paroisse qui, en vous confiant ses ouailles, vous a honoré de sa confiance. Puis invitation au troupeau de remercier le bon Pasteur de lui avoir procuré un bon pâturage et d'être fidèle à la promesse qu'il a faite de ne plus en sortir. Alors le bon Dieu bénira l'un et l'autre, la paroisse deviendra un jardin, et, soignées par un prêtre zélé, les fleurs que la mission a fait éclore produiront des fruits au foyer domestique et dans toute la paroisse.

III

DES CONFESSIONS DE MISSION.

Le tableau tracé dans le chapitre précédent est la copie fidèle d'une mission à la mode de nos anciens. Pour le compléter et faire ressortir les avantages, j'ose dire, la nécessité de la méthode adoptée sur ce point par nos Pères, il m'a semblé bon d'en faire la matière d'un chapitre.

I. — Le missionnaire est un cultivateur, le cultivateur des consciences. Comment les cultivera-t-il, s'il n'en a pas la clef? La confession est la clef de la conscience, l'intérieur de l'homme étant un champ fermé. On cultive un champ en arrachant les mauvaises plantes et en y plantant les bonnes ; l'âme se cultive en corrigeant ses mauvaises habitudes et en fécondant ses bons penchants. Mais le moyen de connaître les bons ou les mauvais penchants du cœur, ainsi que les actes qui s'ensuivent,

à moins que l'auteur lui-même ne les fasse connaître, c'est-à-dire se confesse? Car la conscience livrant ses secrets : voilà la confession. Elle est inhérente à la religion, a dit un écrivain catholique, parce qu'elle est le fondement de toute culture religieuse sur l'âme humaine. En effet, la religion a pour but l'éducation morale de l'homme; or, cette éducation, la religion ne peut la faire qu'en mettant la confession dans son programme. Donc, le missionnaire doit regarder la confession comme le moyen et non comme la fin de l'œuvre importante que l'Église lui confie, autrement l'éducation morale de l'homme s'arrêterait forcément au seuil inviolable de la conscience et resterait absolument incomplète.

Cette conclusion me paraît rigoureuse. Par conséquent, l'ouvrier évangélique, qui travaille au bien des âmes, peut et doit agir comme si l'ouverture préalable des consciences était une condition *sine qua non* du succès de son œuvre. Penser, agir autrement, c'est tout simplement déclarer les missions impossibles. Il ne faut donc plus travailler au salut des âmes? Il le faut plus que jamais; le zèle doit grandir avec le danger qui les menace. Lorsque les difficultés sont telles qu'on ne peut pas faire du bien en grand, on se contente de le faire en petit. Si, dans un pays où la religion est presque perdue, un missionnaire ramène à Dieu quinze hommes et trente femmes, il a fait une bonne œuvre, il a bien employé son temps, mais rien ne l'oblige à nommer cela une mission. C'est contre l'abus du mot que je réclame; soyons avares de ce beau nom et ne lui enlevons pas tout son prestige en le prodiguant à tort et à travers.

II. — Je n'ai jamais oublié une phrase de l'ancien évêque de Poitiers, auquel je demandais sa pensée sur les missions; cette phrase, la voici : « Aujourd'hui, le

but des missions devrait être et leur grand bienfait serait de faire remonter la théologie en chaire et de la faire rentrer au confessionnal. » Il avait bien raison. Le dogme catholique est altéré dans les intelligences qui perdent la foi vraie. Les principes qui servent de base à la morale deviennent chancelants. Par la raison, bonne en soi, que leur application doit varier selon les époques, les personnes, les circonstances, peu à peu la variation arrive jusqu'aux principes, qui subissent de telles entorses qu'ils ne peuvent plus marcher.

Il ne faut pas éteindre la mèche qui fume encore ; très bien, mais si vous la laissez fumer jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de mèche, serez-vous bien avancé ? Il est extrêmement dangereux de desserrer les mailles de la vérité ; pour peu qu'on les élargisse, toutes les erreurs passent.

Le refrain ordinaire des prédicateurs de notre temps est : Communiez, communiez ; quelquefois : Confessez-vous ; rarement : Confessez-vous bien, et presque jamais on ne parle des conditions que la confession doit avoir pour être bonne et de celles de la communion pour être fructueuse. Cependant l'ignorance est grande sur ce point ; quelle raison y a-t-il de ne pas instruire ? La crainte d'arrêter, peut-être. Crainte chimérique ! ceux qui ne reviendront pas se condamneront eux-mêmes. La foi se perd tout aussi bien et même mieux en communiant mal qu'en ne communiant pas du tout.

Je sais bien qu'il ne faut pas rompre le roseau à demi brisé, bâton flottant qui, vu de loin, paraît encore être quelque chose ; mais cela n'empêche pas de conclure, en parlant en général, que le système de transaction, en chaire et au confessionnal, est un pernicieux système : tortueux labyrinthe où l'on voyage sans cesse entre le devoir et la passion, entre le vice et la vertu, marchandant avec le pécheur et essayant de trouver la mesure

précise de ce qu'il peut se permettre d'un côté, et ce dont il peut se dispenser de l'autre, sans cesser tout à fait d'être chrétien. Quel christianisme !

Le docte prélat cité plus haut, dans une lettre adressée à ses prêtres, les supplie de revenir aux règles de la saine théologie pour l'admission aux sacrements et leur parle en ces termes : « Vous le dirai-je, messieurs, il y a dans ce temps je ne sais quelle disposition à mettre la religion au rabais. On se met à considérer l'Épouse de Jésus-Christ comme trop heureuse qu'on veuille bien encore venir à elle, pour qu'elle ait le droit de se montrer difficile envers ceux qui lui font la grâce de ne pas l'abandonner. Mais, messieurs, ou il faut déchirer toute la théologie, ou les sacrements ne peuvent pas, ne doivent pas être donnés aux indignes. »

III. — Qu'on s'en rende compte ou non, que l'intention soit bonne, personne n'en doute ; mais un fait malheureux qui se généralise est là : le ministère de la réconciliation s'éloigne de sa base et marche pratiquement sur quatre hypothèses :

1° La première suppose que, par là-même qu'un pécheur se présente au confessionnal, il est prêt ou peut être préparé, par conséquent absous, qu'il soit habitudinaire ou récidif.

2° La seconde suppose qu'on peut absoudre celui qui se trouve dans l'occasion très prochaine de pécher gravement, sans la détermination de la quitter.

3° La troisième suppose chez le pénitent une espèce de bonne foi fondée sur l'ignorance ou l'oubli, bonne foi qui l'excuse, sinon *a toto*, du moins *a tanto*, et comme aujourd'hui on se fait une bonne foi sur tout, le pénitent pose zéro et le confesseur ne retient rien.

4° La quatrième suppose que le prêtre est souverain au confessionnal, qu'il ne doit compte à personne de sa

conduite, et que, pourvu qu'il ait l'intention de bien faire, il peut suivre ses inspirations arbitraires.

Or, les trois premières hypothèses tombent sous la condamnation que le pape Innocent XI a portée contre les propositions suivantes :

« 1ª Pœnitenti habenti consuetudinem peccandi contra legem Dei, naturæ, aut Ecclesiæ, etsi nulla spes emendandi appareat, non est neganda, nec differenda absolutio, dummodo ore proferat se dolere et proponere emendationem ;

« 2ª Potest aliquando absolvi, qui in proxima occasione peccandi versatur, quam potest et non vult omittere ;

« 3ª Absolutionis capax est homo, quantumvis laboret ignorantia mysteriorum fidei, et etiamsi per negligentiam culpabilem. »

La quatrième hypothèse est réprouvée par les meilleurs théologiens, saint Thomas en tête, qui dit : « Confessor non potest ligare et solvere ad arbitrium suum, sed tantum sicut a Deo est præscriptum (3ª pars, 2, 18, art. 3 et 4). »

Bellarmin a bien raison de dire que, si l'absolution n'était pas si facile, la facilité de pécher ne serait pas si grande : « Non esset tanta facilitas peccandi, si non esset tanta facilitas absolvendi. »

Certes, saint François de Sales n'était pas rigoriste ; si quelqu'un était capable de bien disposer un pénitent, c'était lui. Cependant, il n'absolvait pas toujours du premier coup. « Je pleure, parce que vous ne pleurez pas, » disait-il à un habitudinaire qui était à ses pieds ; et il ajouta : « Je juge à ce que vous preniez un peu de temps pour mieux vous préparer. »

Les tribunaux humains, pour être mieux informés, renvoient quelquefois à quinzaine le prononcé de leur

sentence; le tribunal de la pénitence ne peut pas être moins sage. Le confesseur, pas plus que le magistrat, ne connaît le fond des cœurs; il est juge, il doit prononcer en connaissance de cause. Le Maître a dit : « Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis; et quorum retinueritis, retenta sunt. » Quand on remet toujours tout, on ne retient rien, et le second membre de la phrase est à retrancher.

Est-ce que l'exercice du saint ministère ne commencerait pas à devenir impossible? Il semble n'y avoir plus qu'un moyen de marcher en conscience dans la voie que l'on suit. Ce serait, si une plaisanterie était permise en pareille matière, ce serait de faire passer en principe reçu que, vu l'état actuel de la société et des âmes, on peut traiter tous les pénitents et pénitentes comme s'ils étaient *in articulo mortis*, décision qui s'accorderait mal, il faut l'avouer, avec le *Noli mittere margaritas ante porcos*.

Le seul but de ce chapitre est de montrer que nos anciens missionnaires avaient mille fois raison de tenir fortement à leur pratique de mission, laquelle consistait à voir, au moins deux fois, leurs pénitents et pénitentes au confessionnal; lorsque ces âmes avaient passé et repassé devant le prêtre, elles étaient plus sûres de passer devant Dieu.

IV

LES CONFÉRENCES.

I. — Il paraît que les conférences sont bonnes aussi pour les villes, puisqu'on commence à les y introduire. Elles sont indispensables, dans certaines localités rurales, pour attirer, pour instruire, pour apprendre le catéchisme à une foule de grands enfants qui ne le

savent plus, car la conférence ne doit être qu'un catéchisme bien fait, par conséquent bien préparé; bien faire le catéchisme n'est point chose commune, les bons catéchistes sont rares et pourtant nécessaires. « Nous sommes des ignorants, faites-nous le catéchisme, » disait un jour Louis Veuillot à un prédicateur.

Une conférence est donc une instruction à deux, en forme de conversation; la conférence est une causerie, genre familier, ton tantôt grave, tantôt souriant, toujours simple, jamais léger ni trivial; le peuple est plus délicat qu'on ne pense, il aime qu'on le respecte.

Le conférencier commence par se mettre à son aise, bon moyen pour y mettre les autres; la défiance et la gêne ne valent rien, mais le sans-gêne n'est pas le sans-façon; on est sans gêne avec un bon Père, il n'est permis d'être sans façon qu'avec ses pareils. Les rapports ainsi établis, l'aisance va de soi et, comme un père assis au milieu de ses enfants autour de la table commune, le missionnaire leur distribue, sans or et sans argent, la nourriture dont ils ont besoin.

Quelle différence entre le missionnaire et le grand prédicateur! Celui-ci est trop solennel pour un Père, il ressemble davantage à un maître d'hôtel; c'est un traiteur qui vous met à table d'hôte et vous sert, dans des plats élégants, des mets que souvent vous n'aimez pas et que vous payez fort cher.

Les conférences sont donc faites pour instruire; l'ignorance est grande, et l'ignorance est la mort de la religion. Presque aussi nécessaires que les avis et du même genre, les conférences se prêtent admirablement à la réfutation des préjugés, des objections contre la religion, lesquelles, grâce à la diffusion effrayante de la mauvaise presse, circulent facilement partout. La plupart de ces objections étant plus ridicules que terribles,

il est ordinairement facile de les saisir corps à corps, de les pulvériser sur place et de faire rire aux dépens de ceux qui les font. Celui qui ne pourrait pas compter sur cette facile victoire ferait bien de ne pas s'exposer et de se contenter d'un simple exposé de la doctrine.

Pour qu'une conférence soit vraiment instructive et intéressante, il faudrait que les deux interlocuteurs ressemblassent à deux lutteurs, à deux adversaires, et n'eussent pas l'air de s'entendre. Si celui qui joue le rôle d'agresseur se borne à de simples *quæres*, à de simples questions, auxquelles le conférencier répond froidement, c'est monotone, peu intéressant, ça manque de musique. Voulez-vous passionner votre auditoire et le retenir une heure et demie sans qu'il s'en doute? Établissez, entre l'attaque et la défense, une espèce de duel oratoire où, par moments, les interruptions et les ripostes se croisent, une discussion animée et toujours en termes parlementaires. Puis, les points essentiels du débat ayant été élucidés, l'orateur du diable, qu'il faut supposer de bonne foi, résume la réponse du conférencier en quelques mots clairs et précis qui la rende plus saillante, ayant soin de s'enferrer lui-même dans ses propres arguments. Le voilà désarmé, pourtant il ne se rend pas, parce qu'un Français ne doit jamais se rendre; mais il est bien obligé de s'avouer prisonnier.

Cette méthode vibrante est plus efficace, plus fructueuse, parce qu'elle dit deux fois, en termes différents, la même vérité et la grave plus profondément dans la mémoire des auditeurs, qui l'ont entendue avec plaisir. Mais, pour que cette méthode réussisse parfaitement, il faut que les deux antagonistes soient rivaux, c'est-à-dire à peu près aussi forts l'un que l'autre et connaissent bien leur puissance respective; autrement ils s'embrouillent au lieu de s'entr'aider.

II. — Dans le chapitre des missions, les conférences les plus ordinaires et les plus pratiques ont été indiquées, mais on en peut faire sur bien d'autres sujets, la religion, par exemple; elle est si peu comprise aujourd'hui et si peu connue!

La religion est reine et elle passe pour une mendiante; au lieu de la faire parler en souveraine réclamant ses droits, on lui fait l'injure de la défendre, comme si elle était coupable, et parce que Jésus-Christ est mal vu de certaines gens, il est des chrétiens qui rougissent de lui par respect pour ses bourreaux; le monde en est là.

Il est plus que temps de remettre la religion à sa place, c'est-à-dire sur le trône.

Tel est le but des missions dans les campagnes.

Adressons-nous au peuple, montrons-lui la religion telle qu'elle est, avec ses dogmes consolants et sa belle et divine morale; montrons-la-lui dans son beau, avec ses cérémonies ravissantes et ses chants populaires. Alors il la reconnaîtra, comme un enfant reconnaît sa mère, rien qu'en la voyant; il l'aimera comme on aime une mère et il finira par l'embrasser.

Si un paysan rencontrait une reine sous un habit commun, avec un costume ordinaire, sans suite, sans rien qui puisse la faire reconnaître, il ne lui témoignerait aucun respect, il ne ferait pas même attention à elle; qui pourrait l'en blâmer? Il ne la connaît pas. N'est-ce pas le cas de beaucoup de pauvres gens?

Ils ne connaissent pas la religion, voilà le fait, et c'est la faute de la société beaucoup plus que la leur. L'âme du peuple, aujourd'hui vide de Dieu, est le tombeau du Christ entre les mains des infidèles, il faut une croisade pour le leur arracher. Tout espoir n'est pas perdu. Lorsqu'on va au fond de ces natures chrétiennement

incultes, on s'aperçoit que le Sauveur y a passé, la trace de ses pas n'est pas complètement effacée, et cela doit être, puisque le baptême imprime un caractère ineffaçable ; donc, en enlevant les couches terreuses qui le couvrent, il est possible de le faire reparaître.

La plupart des chrétiens de nos jours ressemblent à des médailles usées, ravagées par les acides et par le temps ; il semble d'abord que toute empreinte est effacée, mais, qu'on les nettoie et qu'on les lave, la rouille disparaîtra sous l'effet de l'eau de la grâce et vous retrouverez encore, d'un côté, la figure de la croix et, de l'autre, le profil de Jésus-Christ. Avec cela, le salut est possible ; le bon Dieu ne refusera pas à ces médailles restaurées une place honorable dans le musée céleste.

Ce travail, aussi délicat qu'important, demande des artistes, des missionnaires dignes de ce nom.

Puisque le but des conférences est d'instruire, d'enseigner le dogme et la morale, la première condition pour un conférencier est de les apprendre ; on n'enseigne pas avant d'avoir appris. Le temps n'est plus où l'Esprit-Saint descendait en langues de feu pour enseigner toute science ; le don des langues est perdu, il n'y a plus qu'un moyen de savoir, c'est d'apprendre, et pour apprendre, il faut étudier, et étudier longtemps. « La science, dit de Maistre, est une grande dame, d'un accès difficile, il faut lui faire la cour longtemps avant de pouvoir l'épouser. »

Le missionnaire ne doit donc ménager ni son temps ni sa peine pour arriver à la science nécessaire à son état. Le médecin ignorant tue ses malades, le juge ignorant absout le coupable et condamne l'innocent. Le prêtre n'est pas seulement juge et médecin, il est la lumière du monde qui a droit de demander à ses lèvres la science du salut ; il est le directeur de la vie : comment diri-

gera-t-il ses semblables dans l'accomplissement de leurs devoirs d'état, s'il ignore les siens? L'Évangile à la main, il ressemblera à un aveugle qui porte une lanterne.

Chaque état a ses devoirs, à l'accomplissement desquels le salut est attaché; cependant, ce que les chrétiens oublient le plus et ce dont ils se confessent le moins, ce que les prédicateurs prêchent trop rarement, ce sont les devoirs d'état. Ils seraient le sujet d'une bien belle conférence! J'avoue qu'elle n'est pas facile; dire la vérité et leurs vérités aux auditoires de nos jours, sans les froisser, est un tour de force dont peu d'hommes sont capables. Le prédicateur serait accusé de troubler les consciences, comme si la prédication n'était pas faite pour cela. Est-ce que Jésus-Christ ne troublait pas la conscience des pharisiens et leur hypocrisie le forçait-elle à se taire?

Mais, si l'on n'est pas fort, il est permis d'être adroit, et, comme Fénélon, on fait parler les morts pour instruire les vivants. Les morts peuvent tout dire et à tout le monde, sans fâcher personne. Faites donc un dialogue entre deux trépassés et tenez-vous en dehors.

Aujourd'hui, dans les campagnes, il y a deux états principaux : l'état de cultivateur et celui de cabaretier. Saint Isidore était du premier et saint Théodote du second; voilà les deux interlocuteurs trouvés, il s'agit de les mettre aux prises.

De ces deux états, quel est le meilleur?

Isidore dit que c'est le sien; Théodote prétend le contraire.

Est-ce le cultivateur ou le cabaretier qui fait plus d'honneur à son pays et rend plus de services à ses semblables?

Quel est, des deux, le meilleur champion de la

religion, le mieux placé pour faire respecter Dieu et ses ministres, celui dont le curé a le plus besoin pour empêcher les blasphèmes, les mauvais propos et maintenir l'ordre et la morale dans sa paroisse?

Tel est, en deux mots, le thème, ou plutôt seulement l'idée de cette conférence. Chaque interlocuteur, en répondant aux questions de l'autre, raconte la manière dont il s'est acquitté des devoirs de son état et comment il s'est sanctifié dans sa profession; puis ils finissent par avoir raison tous les deux : on peut faire son salut dans tous les états. Et l'auditoire se retire sans blessure, se montre content et dit, en s'en allant : Ma foi, c'est bien vrai.

Il n'y a pas de profession mauvaise, il n'y a que de mauvais ouvriers.

Il n'y a pas de sot métier, il n'y a que de sottes gens.

Il n'y a qu'un état mauvais, l'état de péché.

V

LES AVIS.

La question des avis n'ayant été touchée qu'en passant, il est bon d'y revenir, car elle a une réelle importance.

Lorsqu'on crie dans les rues : « Avis au public », la foule court ou se met aux fenêtres, prêtant une oreille attentive; chacun veut savoir la nouvelle.

Quelque chose d'analogue se passe quand, après la courte prière du soir, le missionnaire se dresse devant l'assemblée ; les yeux et les oreilles sont braqués vers la chaire, attendant le mot qui va descendre; car l'avis n'est qu'un mot, mais un mot plein de choses.

D'abord, le missionnaire a l'air content; s'il ne l'est

pas, il doit le paraître, s'il veut que son auditoire soit content de lui. Il faut que les hommes sentent qu'on les aime si vous voulez qu'ils vous le rendent et vous écoutent comme un ami qui ne leur veut que du bien. L'intelligence est toujours abordable lorsque le cœur a signé son billet d'entrée.

La matière des avis est essentiellement variable, elle change avec les temps, les lieux, les circonstances; elle est quelquefois indiquée par des événements imprévus.

Les avis ne peuvent donc pas être écrits d'avance. Un général ne trace pas son plan de bataille avant de connaître le terrain sur lequel il doit combattre et l'ennemi auquel il aura affaire.

Une mission est une bataille. Au général à étudier le terrain sur lequel on l'appelle, la population qu'il doit évangéliser, les postes dont il faut s'emparer pour dominer la situation. S'il était novice en fait de stratégie morale et manquait de tactique dans ses manœuvres, il serait au-dessous de sa tâche.

Lorsqu'on suit le travail de la grâce dans les âmes, il est souvent possible de s'apercevoir que leur heure est venue ou qu'elle viendra; c'est le moment psychologique de placer utilement telle cérémonie, tel sermon, tel avis. Profitez de l'occasion qui ne reviendra peut-être plus; l'occasion est un oiseau qu'on prend au vol.

Les à-propos jouent un grand rôle en matière d'avis, ou plutôt les meilleurs avis ne sont souvent que des à-propos.

Voilà pourquoi un recueil d'avis n'est pas possible, par la raison bien simple qu'ils ont été inspirés par les circonstances et qu'on n'en comprendrait ni le sens, ni surtout la valeur sans la connaissance des circonstances qui les ont produits; ils sont une actualité. Pour les faire revivre, il faudrait les remettre dans leur cadre,

c'est-à-dire faire revivre ce que les contemporains et les gens du pays avaient sous les yeux ; chose tout à fait impossible, et, j'ajoute, inutile, car ce ne sont pas les avis qui font le missionnaire, c'est le missionnaire qui fait les avis. Il peut oublier complètement tous ceux qu'il a donnés, mais dans dix ans, placez-le dans une situation identique, et les mêmes idées lui reviendront tout naturellement ; donc, inutile pour lui de les écrire, et inutile pour les autres qui ne sauraient pas s'en servir. J'en connais plus d'un qui s'est mal trouvé d'un avis volé à un autre parce qu'il l'avait donné à contre-temps et à rebours.

Je sais bien qu'il y en a qui courent le monde avec un sac plein d'anecdotes, d'historiettes et de contes plus ou moins authentiques ; mais ce ne sont pas des missionnaires.

Les avis, importants toujours, sont nécessaires dans une mission difficile et qui doit rencontrer des obstacles sérieux. Le premier, et pas le moindre, serait qu'on ne parlât pas de vous ; il vaut mieux qu'on en dise du mal que de ne pas en parler du tout ; le silence serait votre mort. Rien de redoutable comme le dicton infernal : « Les missionnaires font leur métier, faisons le nôtre. » Si vous le rencontrez, exterminez-le et ne lui donnez pas le temps de devenir populaire. Ce n'est pas bien difficile.

D'abord les missionnaires n'ont pas de métier. Le métier est la profession d'un art mécanique, un travail essentiellement manuel, le travail d'un maçon, par exemple ; or le missionnaire ne travaille pas avec ses mains, il ne travaille qu'avec sa langue. Vous voyez bien que je n'ai pas d'autre outil que celui-là. Donc je ne fais pas un métier, et quiconque le dirait ne prouverait qu'une chose, qu'il ne sait pas parler français et qu'il a besoin de retourner à l'école.

Mais soit, supposons qu'il ait bien dit ; j'accepte le mot : chacun son métier.

Les missionnaires font le leur, ce ne sont pas des fainéants ; ils se lèvent plus matin que vous et se couchent souvent plus tard. Venez les voir travailler, vous serez contents d'eux, et comme vous êtes francs, vous serez obligés d'avouer que leur métier, ils le font assez bien, et que si tout le monde faisait son métier aussi bien qu'eux, la société n'irait pas si mal. « Les missionnaires font leur métier, faisons le nôtre » ; oui, mes bons amis, faites le vôtre, je suis parfaitement d'accord avec vous.

Si je vous disais que Dieu vous a créés et mis au monde seulement pour vous lever le matin et vous coucher le soir, pour boire et pour manger, et planter des choux et des raves pendant la journée, vous me prendriez pour un fou, et vous auriez bien raison. Vous pensez donc qu'il y a quelque autre chose à faire, vous avez assez de bon sens pour comprendre que si nous n'avions pas un premier Père au ciel, nous n'en aurions point sur la terre, et qu'une des premières choses qu'un père doit à son enfant, c'est une profession honorable ; il n'y a rien de pire que les enfants sans profession, promenant partout l'inutilité de leur vie. Dieu n'a pas manqué à ce devoir, il vous a procuré, à grands frais, une noble profession ; le baptême vous a faits chrétiens : voilà votre premier métier, celui qui passe avant tous les autres. Si je vous disais le contraire, si je supposais même que vous n'êtes pas chrétiens, ce serait une insulte que vous ne me pardonneriez jamais.

Mais ce n'est pas tout d'avoir un métier, il faut le faire valoir. Tout ouvrier qui n'exerce pas sa profession ne mérite pas le nom d'ouvrier ; de même, tout chrétien qui ne pratique pas sa religion ne mérite pas le nom de chrétien ; c'est un ouvrier paresseux qui perd sa journée

et ne gagne aucun salaire. Cependant, il ne peut pas vivre de ses rentes, il n'y a pas de rentiers dans le christianisme ; les rentiers sont tous en paradis.

Les missionnaires font leur métier, faisons le nôtre, et que cela se dise aux quatre coins de la paroisse. Oui, mes bien chers frères, faites le vôtre. C'est pour être vos aides dans cet important travail que vous nous voyez au milieu de vous; nous sommes venus pour vous apprendre le difficile métier du salut, qui ne se fait pas sans peine ; le dur métier du sacrifice, si oublié de nos jours et pourtant si nécessaire ; le saint métier de l'obéissance, qui rend la famille heureuse et la société prospère ; enfin la noble profession du chrétien. C'est un honneur de l'être et une gloire de le paraître. Les missionnaires font leur devoir, faisons le nôtre. C'est une parole d'un grand roi, et la plus belle qu'il ait dite en sa vie. Un jour, les courtisans de Louis XIV se plaignaient à leur maître d'un sermon qui leur avait déplu ; le roi répondit : « Le prédicateur fait son devoir, faisons le nôtre. » Vous ne vous doutiez pas que vous parliez aussi bien qu'un roi de France.

Il est encore une excuse fort commode sur laquelle on s'appuie souvent pour ne pas faire sa mission, mais dont un bon avis a facilement raison : Je voudrais bien, mais je n'ai pas le temps.

Ah ! vous n'avez pas le temps ; est-ce bien sûr ? Écoutez. Si j'allais vous rendre visite au milieu de vos travaux, honnêtes et polis comme vous l'êtes, vous vous dérangeriez pour me recevoir, malgré vos occupations.

Et Dieu, le Souverain Seigneur de toutes choses, vient vous faire visite, car la mission est une visite du bon Dieu, et vous lui fermeriez la porte en disant : Je n'ai pas le temps de vous recevoir ? Non, ce n'est pas possible, je vous crois incapables d'une pareille malhonnê-

teté envers celui qui ne vous a jamais fait que du bien.

Je n'ai pas le temps. Celui qui parle ainsi parle sans malice, je le veux bien et je le crois, mais il parle aussi sans réflexion, ce qui n'est permis qu'aux enfants. l'homme sensé ne parle jamais sans savoir ce qu'il dit. Or connaissez-vous la portée de cette parole : Je n'ai pas le temps ? C'est une parole formidable que les élus et les damnés peuvent seuls prononcer, car ils sont dans l'éternité, et pour eux, le temps a cessé d'être, *non erit amplius*. Or vous n'êtes pas encore au ciel, vous n'êtes pas non plus en enfer, Dieu merci; pourquoi donc parlez-vous comme un damné? Tous les damnés disent : Je voudrais bien faire ma mission, mais je n'ai pas le temps. Et c'est vrai, ils n'ont plus le temps. Mais vous, vous qui êtes sur la terre, vous avez le temps; la bonté divine vous attend et vous donne le loisir de pratiquer votre religion et de sauver votre âme. Soyons francs, ce n'est pas le temps qui vous manque, c'est la volonté qui fait défaut.

Allons, allons, vous êtes de mon avis, courage; venez à Jésus-Christ, quand il vous cherche et vous appelle, de peur que vous ne le trouviez pas lorsque vous le chercherez. Si nous avons eu le temps d'offenser Dieu, pourquoi n'aurions-nous pas le temps de lui en demander pardon ? Nous avons eu le temps de faire des péchés, et nous n'avons pas le temps de les défaire ? Allons donc, il ne faut pas plus de temps pour faire le bien que pour faire le mal.

Je le répète, les avis bien donnés sont un moyen excellent pour mettre une mission en train. Ils déblayent la voie, ils éclairent la route. Lorsque le branle est donné et que l'entraînemnnt commence, non seulement vers la chaire, mais aussi vers le confessionnal, les douleurs de l'enfantement sont passées; il est plus que probable

que le train ne s'arrêtera plus. Si par hasard quelque nouvel obstacle venait se mettre à la traverse, il serait emporté ; tout obstacle qui n'éteint pas une force l'accumule et en augmente la puissance ; cela est vrai dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique.

Le conducteur de la machine n'a plus qu'à la diriger et à la modérer au besoin ; il y aurait danger à aller trop vite. Défiez-vous de votre temps où tout marche à la vapeur ; imitez plutôt celui qui fait tout avec poids, nombre et mesure ; prenez le temps de connaître votre monde, et, chemin faisant, vérifiez les billets ; il y en a que le respect humain pousse dans le train.

Il y a deux espèces de respect humain :

Ne pas oser faire une chose parce que les autres ne la font pas, et vouloir la faire parce que les autres la font.

Les deux sont à craindre ; l'un dans une mission qui marche mal, l'autre dans une mission qui marche bien. Les deux ne valent guère plus l'un que l'autre, le dernier n'étant que le respect humain retourné.

Cependant, celui qui pousse à faire comme ceux qui font bien est préférable à l'autre ; il peut devenir bon lorsqu'il n'est pas déterminant, mais seulement impulsif.

Au missionnaire à surnaturaliser tout cela.

Bref, si l'on veut que les avis soient efficaces, il faut y mettre, autant que possible, ce que le Créateur a mis dans ses œuvres : le poids, le nombre, la mesure.

Le poids, pour qu'il entre et pénètre ; le nombre, c'est-à-dire la variété ; la mesure, pour qu'il s'adapte à la taille de l'auditoire. Avant de faire un habit, le tailleur prend mesure et habille les gens à la mode du pays.

Ce qui veut dire que le discernement, le tact, une certaine habileté sont nécessaires ; un peu d'esprit ne gâte rien, mais il n'en faut pas trop, comme du sel à la

soupe. Les paysans n'aiment pas les fadeurs et ils seront tout fiers d'avoir un missionnaire qui a plus d'esprit qu'eux.

VI

COMMENT NOS PÈRES SE PRÉPARAIENT AUX MISSIONS ET COMMENT ILS S'Y CONDUISAIENT.

1. *La préparation des Pères aux missions.* — Ils se préparaient en travaillant, mais en travaillant dans l'esprit de leur vocation, dans le même ordre d'idées, diversifiant leur plan d'études, mais n'en changeant pas, seul moyen de devenir quelqu'un et de finir par se faire compter pour quelque chose.

Ils travaillaient ensemble, se faisant réciproquement part de leurs découvertes; ils fourrageaient sans façon et sans jalousie les uns chez les autres. P. Vincens avait bien quelques douzaines de sermons dans le commerce; on causait missions pendant les récréations et en promenade; cet échange de vues, cette communauté de biens doublaient les ressources. Les conférences théologiques, au point de vue apostolique, marchaient régulièrement deux fois par semaine, en dehors du temps des missions qui n'étaient possibles qu'en hiver. La règle assigne aux missionnaires les mois d'été pour se reposer, et comme on se repose en changeant de travail, elle les invite à rester à la maison et à employer leur temps à se rendre de plus en plus propres à des missions nouvelles, en renouvelant ou en perfectionnant leur outillage physique, intellectuel et moral. Ce point de règle était gardé, l'exception était rare, comme toute exception doit l'être, et les missionnaires ne perdaient point leur temps à courir après les premières communions, les adorations et les sermons de fête patronale.

Les jeunes communiquaient leur travail aux anciens ; ceux-ci répondaient à leur confiance en ne leur ménageant pas leurs observations charitables, bien reçues en ce temps-là. La jeunesse aime le nouveau et, comme ce n'est pas une grande gloire d'être copiste, chacun cherche à être original à sa façon, qui n'est pas toujours la bonne. La bonne est celle de Jésus-Christ : *Cœpit facere et docere ;* quand on ne fait pas ce qu'on dit, on ne le dit jamais bien. Saint Vincent de Paul parlant à sa société de prêtres, leur disait : « Le meilleur prédicateur est celui qui pratique l'Évangile saintement et qui le prêche simplement. »

Ainsi faisait, dit la chronique, un pauvre carme déchaussé, qui prêchait à Paris au temps où Bourdaloue régnait dans les chaires de la capitale ; et lui aussi faisait foule. Sa réputation arriva jusqu'aux oreilles de Louis XIV qui demanda à Boileau quel était ce prédicateur inconnu qui faisait parler de lui, et pourquoi sa prédication faisait courir. « Sire, ce n'est pas étonnant, répondit Boileau, ce prédicateur prêche l'Évangile, et votre bonne ville de Paris n'aime rien tant que la nouveauté. » Le monarque, ne jugeant pas le poète fort compétent en cette matière, interrogea Bourdaloue lui-même pour savoir ce qu'il en pensait. « Cet homme me rend jaloux, répondit le grand prédicateur, car à ses sermons on rend les bourses qu'on coupe aux miens. Il choisit les ressorts simples et les agite fortement ; il étouffe notre délicatesse en dédaignant nos éloges. »

Voilà une différence caractéristique entre le prédicateur et le missionnaire, toute à l'avantage du dernier.

II. *La conduite des Pères en mission.* — Le premier souci était de se mettre en scène pour connaître à qui l'on avait affaire ; pour cela les missionnaires étudiaient le caractère du pays afin de savoir par où le prendre, le

niveau de sa science religieuse afin de lui parler utilement en disant ce qu'il faut, les préjugés régnants afin de ne pas les heurter de front, les obstacles que l'entreprise pouvait rencontrer et qui pouvaient la faire échouer.

Cette étude du milieu dans lequel on travaille a une réelle importance à tous les points de vue. C'est dans ce milieu que les prédicateurs de l'Évangile trouvent leurs moyens naturels d'action contre les obstacles semés sur leur route. Il ne faut jamais oublier qu'une mission est une œuvre parfaitement divine et aussi parfaitement humaine, puisque ce sont des hommes qui la font. Le divin, l'inconnu domine, et c'est un des attraits de cette difficile et féconde carrière ; seulement l'homme doit avoir un grand soin de ne pas s'attribuer ce qui n'appartient qu'à Dieu ; sa part est assez belle : le mérite du travail et de la peine.

Lorsque les missionnaires se sont rendu compte du milieu dans lequel ils se trouvent, alors ils s'orientent ; faute d'orientation, on piétine sur place. Ils se tournent d'abord vers le tabernacle, afin de n'être point trompés par les Gabaonites ; ils sentent le besoin de la prière ; sans elle la force leur manquerait. L'oraison emmagasine les forces, les réserves ; elle est le point d'appui qui manquait au levier d'Archimède.

A l'exemple des Apôtres, nos missionnaires joignaient la prière et la prédication, sans oublier tout à fait l'expiation. L'occasion de faire des sacrifices ne leur manquait pas ; ils étaient fidèles à observer l'abstinence et généralement ne se croyaient pas dispensés des jeûnes d'Église, afin de ne pas perdre les habitudes de mortification extérieure.

Il y avait un réglementaire qui sonnait l'examen particulier à midi moins un quart ; ceux qui étaient au confessionnal en sortaient, et tous se réunissaient devant

le Saint Sacrement pour la prière d'usage avant dîner. Le souper dépendait de l'heure à laquelle la confession des hommes permettait aux missionnaires de sortir de l'église. Jamais ils ne confessaient de femmes après l'exercice du soir. En sortant, ils avaient plus besoin de se distraire, d'étendre leurs nerfs, que de manger, de rire que de se coucher. C'est pourquoi nous avions renouvelé, avec grand profit, une institution très chrétienne du moyen âge, la création d'un fou pour amuser les autres innocemment, et même pour dire quelques bonnes vérités que tout le monde était obligé d'accepter sans se fâcher. Les fous disaient la vérité aux rois qui étaient obligés d'en rire ; c'est ce que nous faisions de bon cœur pendant une demi-heure, et après avoir bien ri, nous dormions mieux, nous n'avions pas manqué à la charité et nous avions oublié les souvenirs fatigants du saint tribunal.

Je vote pour le rétablissement de l'institution de nos Pères.

L'heure du coucher ne faisait pas varier celle du lever, l'impitoyable Lucifer arrivait toujours avant cinq heures. Le peuple admirait cette vaillance ; le dévouement frappe toujours. Il arrivait même parfois que l'un de nous ne se couchait pas du tout, lorsqu'il fallait pour le lendemain une instruction imprévue. Non que les sermons manquassent, il y en avait de reste ; mais le missionnaire sérieux ne donne pas ce qu'il a, il donne ce qu'il faut, et quand il ne l'a pas, il le cherche et finit par le trouver avec une nuit blanche et quatre sous de chandelle. Ce n'est pas toujours français, mais qu'importe ! c'est le sujet, c'est bon, c'est spontané, c'est vivant, que voulez-vous de plus ? Ça manque de rhétorique, mais ça ne manque pas d'éloquence, puisque l'éloquence est la passion de l'âme ; *de ventre ejus fluent aquæ vivæ*.

Au début de cette carrière, il est impossible de se faire une idée juste des ressources qu'un missionnaire doit avoir pour être vraiment digne de ce nom. Aussi les anciens ne sont pas surpris, ils se contentent de sourire lorsqu'ils entendent un jeune débutant dire avec une entière bonne foi : « Maintenant je puis aller en missions, j'ai tout ce qu'il me faut. » Cela ne l'empêche pas de ressembler à un aspirant de marine qui se croyait navigateur parce qu'il avait traversé une fois le port de Marseille. Saint Paul n'allait pas si vite ; il a attendu d'avoir traversé bien des ports et fait trois fois naufrage avant de se croire apôtre ; et ce n'est qu'après avoir prêché longtemps par la parole et par la plume qu'il a personnifié l'apostolat et que son nom est devenu synonyme d'apôtre. C'est sur ce beau modèle que s'était formé saint Chrysostome ; saint Paul était son homme. Aussi, de tous les Pères de l'Église il est incontestablement le plus missionnaire ; c'est l'apôtre du peuple, il est tout à lui ; ses intérêts intellectuels et moraux le préoccupent exclusivement ; il ne perd pas le temps à des discussions savantes, il ne va pas se promener sur des hauteurs où son auditoire ne pourrait pas le suivre. Voilà pourquoi le peuple le suivait partout et buvait ses paroles avec avidité. Baronius nous dit que c'est le peuple d'Antioche, qui, dans un moment d'acclamation populaire, l'a baptisé *bouche d'or*. Bouche d'or pour son éloquence sans doute, mais surtout pour sa hardiesse à dire la vérité à tout le monde. Il a, dit-on, des expressions violentes, brutales même ; mais tous les missionnaires en ont, ou bien ils ne sont pas missionnaires ; l'amour des âmes les leur arrache infailliblement. Je ne connais pas d'attaques plus violentes et plus brutales que celles de Jésus-Christ contre les Pharisiens. Quant aux délicats qui ne veulent toucher aux vices dominants qu'avec des gants de velours,

leur place n'est pas en chaire, elle est sur un canapé.

Bossuet appelle saint Chrysostome le Démosthène chrétien ; l'un et l'autre n'avait qu'un ennemi. L'ennemi pour Démosthène était Philippe de Macédoine ; l'ennemi pour Chrysostome était le péché, il ne haïssait que lui. Contre un pareil ennemi, toutes les armes étaient bonnes : raison, ironie, sarcasme, anathème. Il frappait fort, parce qu'il aimait beaucoup ; la charité dominait toujours la controverse ; il avait une vraie tendresse pour les pécheurs.

Avec les malades, disait-il, il faut user de modération et de mansuétude, même et surtout lorsque le devoir nous oblige de les faire crier. La plupart ont la maladie de l'orgueil ; ils sont malades d'une enflure de l'âme.

Or, une plaie accompagnée d'enflure ne supporte pas un contact trop rude. Le médecin, pour la laver, se sert d'une éponge imbibée de patience et ne touche que d'une main délicate à ces blessures si faciles à irriter. Si le malade vous injurie et vous repousse, ne vous rebutez pas pour cela, sa colère même le rend plus digne de pitié. Et il faisait comme il disait.

Cette sage leçon tirée d'une homélie contre les Anoméens, bonne pour tous, l'est particulièrement pour certains missionnaires trop ardents qui seraient tentés quelquefois de prendre l'étrille au lieu de l'éponge.

Si mes Frères me demandaient un conseil je leur répondrais sans hésiter : que saint Jean Chrysostome soit votre homme. Vous n'avez point besoin d'autre pour devenir un vrai missionnaire, d'autant plus qu'il y a plus d'une ressemblance entre son époque et la nôtre.

Vous trouverez dans ses homélies du blé en abondance pour ensemencer les terres que la Providence vous donnera à cultiver ; car si le cultivateur laboure, c'est pour semer. Le missionnaire est un semeur, il sème le grain

qui doit produire des chrétiens. Il lui en faut de diverses qualités suivant la diversité des terrains qu'il cultive; on ne sème pas du froment sur une montagne qui ne produit que de l'avoine.

Cette simple réflexion suffit pour indiquer tout de suite à un jeune homme intelligent, qui a la vocation apostolique, le rude travail qu'il s'impose, la dépense d'études qu'il aura à faire pour se procurer ces différentes semences et la capacité nécessaire pour les emmagasiner convenablement sans les confondre. Il faut plus de talents que généralement on ne pense pour être un bon missionnaire des campagnes.

VII

LE MISSIONNAIRE.

I. *Homme de Dieu.* — L'homme de Dieu est l'homme dont Dieu est seul propriétaire et dont il dispose à son gré sans trouver de résistance.

Instrument docile entre les mains du Tout-Puissant, il aura d'autant plus de puissance qu'il sera plus près de celui qui doit le mettre en mouvement, ce qui dépend de lui, car il est instrument libre par conséquent responsable, instrument vivant que la foi anime et qui agit par l'Esprit-Saint habitant en lui. Car, vivre, c'est avoir en soi le principe de son mouvement.

Le principe du mouvement en nous, c'est l'âme; l'âme est le foyer de la vie naturelle. Ce qui fait que mes yeux voient, que mes mains s'agitent et que mes pieds marchent, c'est que j'ai une âme qui est le principe de ce mouvement, mouvement qui s'arrête dès que l'âme est partie.

Vivre de l'esprit de Dieu, c'est faire que cet esprit soit le principe du mouvement de notre âme; car on ne peut en vivre qu'autant qu'il est dans l'âme et devient l'âme

de notre intelligence, de notre cœur et de notre volonté.

Il pénètre notre vie, il est pour l'âme ce que l'âme est pour le corps : le principe, le régulateur de la vie.

La vie surnaturelle, comme la vie naturelle, est dans le mouvement : *Vita in motu.* Il est vrai qu'une montre a l'air de se mouvoir elle-même, ainsi que la locomotive sur le chemin de fer; mais leur mouvement ne vient pas d'un principe intérieur, il vient d'une force extrinsèque qui a été introduite en elle : dans la montre, c'est le ressort; dans la locomotive, c'est la vapeur comprimée.

On peut rencontrer quelquefois des chrétiens, des missionnaires et même des religieux qui ressemblent à ces machines. Le feu de la maison de Dieu semblait les dévorer, ils se lançaient à toute vapeur dans les œuvres de zèle, puis, tout à coup, ces beaux élans s'arrêtaient, cette belle ardeur s'évaporait. Ah! c'est que le ressort était l'amour-propre et que cette belle ardeur n'était que de l'eau tiède. Dieu n'était pas dedans.

Le missionnaire, que l'esprit de Dieu conduit, marche toujours en dépit des obstacles; il sait que Dieu récompense le travail et non pas le succès.

Certains catholiques de nos jours, dont la conscience ne veut pas être troublée, demandent pourquoi les missionnaires courent le monde; ils ne demandent pas pourquoi le diable le court!

Ce missionnaire de l'enfer se montre partout et se fait partout entendre; et l'Église resterait muette? Les vagues de l'impiété se déchaînent contre Dieu et son Christ, et il faut demeurer immobiles sur les bords du torrent qui sape les fondements du temple! Le feu est mis à la maison de notre Père, et ce que nous aurions de mieux à faire ce serait de dormir tranquilles! Et c'est en France qu'on dit cela! Franchement, c'est à n'y rien comprendre! On peut avouer que si ceux qui

parlent ainsi ne sont pas fous, il ne s'en faut pas de beaucoup.

C'est un motif de plus de travailler à les ramener au bon sens en les ramenant au sens chrétien, à la religion de Jésus-Christ qui est le vrai bon sens : *Nos sensum Christi habemus.*

Plus les âmes se perdent, plus le zèle de l'apôtre doit grandir, s'il connaît bien l'excellence d'une âme, et il la connaît bien en connaissant le prix que Jésus-Christ en a donné. Un autre moyen très pratique de ne pas se tromper sur la valeur des âmes des autres, c'est de bien connaître la valeur de la sienne. Je crois à la réalité du dévouement d'un missionnaire pour le salut des âmes, lorsque je le vois d'abord travailler à son avancement, à sa sanctification personnelle : « Zèle bien ordonné commence par soi-même. » Ce point est important; l'activité forcée de la vie du missionnaire appauvrit souvent la sève intérieure. Pour que notre âme ne se dessèche pas en arrosant les autres, veillons et prions; l'ennemi ne surprend pas celui qui veille, la prière féconde l'ouvrier et son œuvre et lui conserve tout son mérite.

Le missionnaire qui se conduit ainsi n'est pas le premier venu : une âme molle, un cœur vulgaire ne suffiraient pas; il faut une âme forte, un cœur plus haut que la terre, un prêtre bien trempé. Voilà pourquoi l'Église le trempe et ne trempe que lui dans les trois sacrements qui impriment un caractère ineffaçable.

Néanmoins les sacrements ne changent pas la nature, le caractère, le tempérament des hommes, et, pour réaliser le missionnaire en question, il faut autre chose encore, ou plutôt, il y a quelque chose qu'il ne faut pas : c'est l'inconstance qui rend un homme semblable à ces plantes qui nagent sur les eaux et qui n'ont de fixe que la mobilité des ondes.

II. *Homme du peuple.* — Le missionnaire des campagnes est essentiellement plébéien et il s'en fait gloire, gloire qu'il partage avec le clergé en général, puisqu'il n'y a guère plus que le peuple qui donne des ministres à Dieu. La classe aisée, que son paganisme réduit à l'impuissance, refuse ses fils au sanctuaire et ses filles au cloître. Ce fait malheureux porterait à croire que l'espérance de l'Église et de la patrie est dans le peuple des travailleurs. Il n'y a plus, a dit M. Harmel, qui s'y entend, il n'y a plus que deux forces sociales : le clergé et le peuple ouvrier; le salut est dans leur union. Mgr Pie avait déjà dit la même chose : « Le salut de la France se fera par le ministère pastoral, ou ne se fera pas. »

S'il en est ainsi, allons au peuple et devenons son homme, l'homme sans intérêt personnel, sans calcul humain, et dévoué jusqu'au sacrifice. Semblable au roi de l'Évangile, il va jusque dans les carrefours, et il appelle à lui les pauvres, les aveugles, les boiteux, les estropiés, pour les faire asseoir au banquet de ses consolations et de ses espérances. Le malheureux peuple ne va qu'à ceux qui vont à lui. On lui reproche de suivre les doctrines socialistes ; mais est-il capable d'en comprendre le danger? Il est malheureux, il écoute ceux qui lui parlent et qui ont l'air de prendre en main ses intérêts. Il est trompé, voilà tout. Comment lui persuader que ses vrais amis sont ceux qui ne lui parlent jamais et qui s'éloignent de lui par dédain ou par peur? La classe dirigeante, qui ne dirige rien du tout, n'a-t-elle rien à se reprocher vis-à-vis des basses classes? Quoi qu'il en soit, la guerre entre ceux qui travaillent et ceux qui jouissent est un fait. Le quatrième état arrive pour remplacer le tiers état, qui avait remplacé la noblesse. Chacun son tour, c'est la logique des choses et

le raisonnement des hommes sans Dieu. Comment l'arrêter ? En lui allant au-devant, pour lui faire du bien et montrer qu'on l'aime, pour être de son avis sur certains points — toutes ses revendications ne sont pas injustes — pour l'instruire et le rebaptiser dans la foi et les sacrements. L'Église seule peut faire ce miracle et créer des chrétiens ; elle est mère et protectrice des faibles et des petits, de toutes les âmes abandonnées.

Il me semble que là se trouve la place naturelle des Oblats, de ceux qui ont adopté la noble devise du Sauveur du monde : *Pauperibus evangelizare misit me.*

Je me plais à croire que la Providence y pensait, lorsqu'elle créait les missionnaires de Provence. Son premier instrument fut l'abbé de Mazenod, dont la première gloire fut d'évangéliser les campagnes.

Trouvant ce ministère fructueux, il appela des aides, forma une société d'apôtres que l'Église approuva et, pour la rendre féconde, il épousa la Vierge Immaculée, noble alliance à laquelle le prédestinait son nom, car dans Mazenod, il y a Madone.

Les espérances du fondateur ne furent pas trompées ; sa famille grandit vite et, en s'élargissant, elle est devenue un État divisé en provinces unies qui reconnaissent le même chef et obéissent aux mêmes lois ; d'où résulte cette belle chose qu'on appelle l'*unité*.

Ce n'est pas la concentration administrative qui produit l'unité ; elle ne peut produire que l'uniformité, qui engendre la monotonie et tue l'initiative. Le vrai, le bon, le beau, c'est la variété dans l'unité.

L'âme fait l'unité du corps humain ; elle préside aux fonctions de ses organes et met ses membres en mouvement. Toute société est un corps qui a une âme et qu'on appelle son *esprit*.

On dit que l'esprit de la Congrégation est la charité.

Très bien; mais quelle espèce de charité ? Est-ce la charité fraternelle simplement, ou bien la charité supérieure qui est le grand amour de Dieu et des âmes ?

L'amour ordinaire ne suffit pas pour courir après les brebis égarées, pour se dévouer aux âmes que les autres délaissent, pour passer sa vie dans un humble travail où la nature n'a rien à prendre et l'amour-propre rien à faire ; pour cela, l'amour de Dieu et des âmes à un degré supérieur est nécessaire.

Je me permets, sauf meilleur avis, d'interpréter dans ce sens le mot *charité*, trois fois répété par notre premier Père sur son lit de mort.

S'il n'avait voulu parler que de la charité fraternelle, il aurait parlé comme tout le monde ; on la prêche partout, parce que partout on y manque. Pour mon compte, je voudrais quelque chose de mieux : le cri d'une grande âme qui, en partant pour le ciel, dit à son cénacle de futurs apôtres : Charité ! charité ! charité ! c'est-à-dire : Soyez fidèles à votre vocation, qui est le superlatif de la charité !

VIII

FIN DE LA CONGRÉGATION.

Le but principal de notre institut étant les missions, le devoir indiscutable est d'en prendre les moyens ; ce devoir, la règle recommande de ne pas l'oublier : *Omnes studeant ut munus istud accurate persolvant.* Nous sommes unanimes à le proclamer.

Mais qui veut la fin veut les moyens, et, quand on les veut, on les prend. Cela ne se fait pas tout d'un coup ; le Tout-Puissant a mis six jours pour organiser l'univers ! Le moyen d'aller sûrement est d'aller lentement ; mais il faut aller et, avant de pouvoir arriver au but, prendre

garde que l'accessoire ne devienne le principal et que, par exemple, les carêmes ne fassent un tort considérable à l'œuvre des missions. Pour être religieux, on ne cesse pas d'être homme ; la tendance, naturelle n'est pas aux œuvres pénibles et ingrates. Or la culture des âmes abandonnées humainement manque d'attraits.

Cependant, les sociétés ne restent elles-mêmes qu'en se développant selon les principes qui ont présidé à leur fondation et conformément à l'esprit qui leur a donné naissance ; tout être vit par le même principe qui l'engendre ; l'avenir est la fleuraison, l'épanouissement du passé.

Les missions, étant une spécialité, demandent des hommes spéciaux, par conséquent des aptitudes et des études spéciales pour correspondre à leur vocation, pour faire honneur à leur carrière et prouver ainsi qu'ils n'y sont pas déplacés ; car les hommes sont comme les lettres de l'alphabet, ils perdent leur valeur quand ils ne sont pas à leur place. Qu'on dise ce qu'on voudra, c'est une vérité de sens commun que, pour enseigner un métier, la première condition est de le savoir, et que, pour faire un habit, il ne suffit pas d'avoir de l'étoffe, il faut encore un tailleur.

L'instinct de la conservation inhérent à tous les êtres, la Congrégation ne l'a jamais perdu. Elle a essayé, par deux fois, d'établir un cours d'études : le premier, au Calvaire de Marseille, sous le nom pompeux de *hautes études :* il a duré six mois ; le second, à Parménie, qu'on baptisa *cours d'éloquence*, sous la direction du P. Vincens, qui était en même temps Supérieur de la maison de l'Osier ; il ne dura pas trois mois.

Aujourd'hui, nous avons le *cours des hautes études ;* il est à Rome et il est bien placé. Quant à un cours d'élo-

quence, il n'est pas nécessaire, à moins qu'on ne veuille devenir académicien. L'éloquence du missionnaire des campagnes est la passion de l'âme ; celui qui ne l'apporte pas en venant au monde ne la trouvera pas sur les bancs.

Ce qui paraît indispensable, c'est l'établissement sérieux et durable d'un vrai cours de missions ; on ne peut reculer que devant une impossibilité réelle.

Jusqu'ici, on a reculé devant des impossibilités relatives, devant des raisons d'ordre secondaire, par exemple le désir de grandir vite et de ne pas manquer une fondation qui se présente, la crainte de décapiter une maison, de se priver d'un homme utile ailleurs, le défaut de ressources, que sais-je encore ?

Ce sont là des choses à considérer, sans doute, mais qui doivent néanmoins céder devant la nécessité reconnue de former des missionnaires.

Les nouveaux prêtres, qui sortent du scolasticat, ressemblent à ceux qui sortent des grands séminaires. Or, les évêques ne les envoient pas immédiatement et seuls dans une paroisse ; ils les confient aux soins et à la prudence d'un curé pour les initier au ministère paroissial. Là, le sujet se forme, ses aptitudes se dessinent, et, plus tard, l'administration diocésaine n'agira pas au hasard en lui donnant un poste.

Chez nous, le jeune prêtre ne s'est pas fait Oblat pour être vicaire. Si, comme missionnaire, il est envoyé seul ou même avec un plus ancien d'oblation, mais qui est resté apprenti, ils seront naturellement au-dessous du curé et même du vicaire de la paroisse. Ce n'est pas le moyen de s'attirer la considération du clergé et le respect des populations. Le titre de missionnaire et surtout de directeur de missions suppose une certaine expérience, le savoir-faire, le savoir-vivre, une certaine apti-

tude de parole qui vous mettent au moins au niveau des curés ordinaires de chef-lieu de canton, avec un peu plus de théologie, car le missionnaire peut s'attendre à être consulté, et, pratiquement, les cas les plus difficiles lui arriveront.

Évidemment, il y a un vide ; pour le remplir, il faut des sacrifices, de la peine et du temps ; mais ce n'est pas une raison de ne rien faire.

Jésus-Christ nous a donné l'exemple : il a mis trois ans à former ses apôtres, pour nous apprendre qu'on ne peut pas les former en trois mois et encore moins les improviser. Saint Paul s'est exercé pendant dix ans. Il était simple laïque, lorsqu'il prêchait dans les synagogues de Damas et de Jérusalem ; il a travaillé une douzaine d'années pour conquérir le beau titre de Docteur des nations.

Il serait important et très désirable, selon l'esprit de nos constitutions, que les maîtres des novices et les modérateurs des Oblats ne fussent pas étrangers à la science des missions. Il y a la science des missions et l'art des missions, comme il y a la science militaire et l'art militaire. La science est à l'art ce que la théorie est à la pratique ; s'il ne faut pas les confondre, pratiquement il ne faut pas les séparer non plus ; les deux sont nécessaires pour faire un capitaine de mission, tout aussi bien que pour faire un capitaine d'infanterie.

Toute la science des missions ne consiste donc pas à posséder quelques douzaines d'instructions ou de sermons, quelquefois étrangers à celui qui les débite, et composés de diverses pièces plus ou moins bien ajustées, logés dans la mémoire comme dans un réservoir d'où ils sortent goutte à goutte et mot à mot. L'auditoire préférerait qu'ils sortissent du cœur ; ils seraient plus chauds : *pectus facit disertos.* N'en déplaise à Massillon, le meil-

leur sermon n'est pas celui qu'on sait le mieux, mais celui qui fait le plus de bien. C'est afin d'arriver plus sûrement à des sermons de ce genre, qu'à la veille de mon départ pour l'autre monde mon dernier vœu est pour une fabrique où l'on apprendrait à les faire.

Je ne puis mieux terminer ce chapitre qu'en citant les paroles que la voix autorisée du T. R. P. Fabre, dans sa circulaire n° 12 (1) a fait entendre à toute la Congrégation :

« Oui, nous sommes les missionnaires des pauvres; c'est notre vocation spéciale, Dieu nous le prouve chaque jour, nos missions produisent les résultats les plus heureux.

« Tout autre ministère ne peut être qu'un ministère *exceptionnel*. Nous ne le regarderons jamais autrement; nous ne l'accepterons que momentanément et pour des raisons toutes particulières. Et vous, mes Frères, vous le regarderez de même; l'obéissance pourra bien vous le faire accepter, mais votre esprit et votre cœur en désireront un autre plus conforme à notre vocation. Il ne peut y avoir parmi nous ni distinction, ni catégorie; il ne peut s'y trouver que des exceptions *momentanées* que chacun de nous doit désirer de faire cesser le plus tôt possible. Loin de nous donc la pensée d'ambitionner un ministère qui ne serait pas le nôtre, des œuvres qui ne rentrent *qu'exceptionnellement* dans les devoirs d'un Oblat de Marie. Notre désir bien sincère et bien déterminé est de rester de plus en plus dans les limites de notre sublime vocation : *Pauperes evangelizantur*. Notre fondateur nous les a tracées et le Seigneur ne nous a bénis qu'autant que nous y sommes demeurés fidèles. N'en doutons pas, il en sera de même à l'avenir. N'allons pas croire que cet

(1) Pages 2, 3, 4, 5 *passim*.

humble ministère nous dispense d'une préparation sérieuse ; nous serions dans une complète illusion. La conversion des âmes les plus abandonnées exige autant de vertu et de sûreté qu'un ministère plus relevé ; afin d'instruire les autres, il faut être instruit soi-même, et plus l'ignorance est grande dans les personnes auxquelles on parle, plus la clarté doit être grande dans celui qui veut instruire. Ce n'est qu'une science vraie et solide qui donne cette clarté. S'il nous est arrivé de ne pas nous faire comprendre, c'est que nous ne comprenions pas assez nous-mêmes et que nous n'étions pas assez instruits.

« Prenons garde de compromettre la dignité de la parole que nous sommes chargés d'annoncer par une préparation incomplète, par un travail insuffisant.

« Tels nous devons être en chaire, tels nous devons être au saint tribunal. Souvenons-nous là surtout de la portion qui nous est échue en partage. Si nous pouvons avoir une préférence, qu'elle soit pour les âmes qui ordinairement l'excitent moins. »

CONCLUSION.

Pour amener au combat les braves de Sparte, il suffisait de leur montrer des trophées d'armes, les exploits et les portraits de leurs ancêtres : beau compliment pour la république lacédémonienne, car le culte du passé est la piété filiale des nations comme des familles.

La Congrégation méritera le même éloge en montrant le même respect pour ses aïeux, la même ambition de les suivre, le même besoin de s'exciter aux luttes du présent par le souvenir des victoires du passé.

Tout Oblat qui a soif de dévouement et qui, pour l'honneur de sa mère, voudrait illustrer la modeste car-

rière que ses aînés ont parcourue, fera bien d'aller boire aux sources antiques ce je ne sais quoi de généreux et de fort qui manque aux générations contemporaines. C'est le seul moyen de ne pas faire regretter les anciens qui ne louent le passé qu'avec le désir sincère d'être surpassés.

Voilà la raison et le but de ce petit souvenir des *missions d'autrefois*. Celui qui l'a mis au monde a cru que l'heure était venue.

En effet, l'histoire des sociétés se divise en périodes; la nôtre ne doit pas échapper à la loi générale. On peut donc se demander si nous ne serions pas arrivés à l'une des périodes de notre existence; les indices, qu'il est superflu de signaler, ne manquent pas.

Une période est une transition; or, toute transition est importante; il suffit quelquefois d'une transition manquée pour gâter tout un discours. Parmi les transitions, une des plus difficiles et des plus dangereuses est le passage de la jeunesse à l'âge mûr; là les écarts sont faciles et fréquents, et les faux plis plus à craindre; il est sage de ne pas l'oublier, car gouverner c'est prévoir.

La Congrégation déjà grande par son âge, est encore à l'époque de sa croissance, époque critique qui demande une vigilance spéciale et des soins particuliers, une alimentation saine et en rapport avec sa constitution. Ce n'est pas le tout de s'étendre; l'essentiel est de conserver la base et de ne pas perdre en solidité ce qu'on gagne en surface. Que la colonne de l'édifice s'élève et monte, évidemment c'est un progrès, pourvu qu'elle ne surplombe pas; mais cette colonne ne conservera son équilibre qu'à la condition de porter toujours sur les fondements primitifs.

En finissant, je prie le lecteur de ne pas oublier le titre de ce petit opuscule : *Souvenir des missions d'autre-*

fois. Souvenir du passé n'a jamais signifié condamnation du présent ; ce n'est ni dans le texte du livre, ni dans la pensée de l'auteur.

Simple et véridique historien des expéditions apostoliques de nos premiers missionnaires, je raconte les faits et gestes dans lesquels j'ai été témoin oculaire, auriculaire et souvent acteur ; ces trois conditions me semblent suffisantes pour être pris au sérieux.

II

UNE PAGE DE L'HISTOIRE DES ÉCOLES DE MANITOBA.

Sous ce titre, Mgr Taché, archevêque de Saint-Boniface, vient d'écrire une étude magistrale sur la grave question des écoles dans la province de Manitoba. Là, comme dans beaucoup d'autres pays, une majorité sectaire a imposé le système des écoles prétendues neutres, en réalité protestantes et athées. Les catholiques ont énergiquement réclamé contre la violation de leurs droits les plus sacrés, et défendu la cause de la religion et de la justice devant toutes les juridictions. Le succès n'a pas répondu à leurs efforts : le conseil privé de la reine d'Angleterre et la cour suprême d'Ottawa ont prononcé contre eux. Mais Mgr Taché est, selon sa propre expression, « de ceux qui croient qu'une question n'est réglée que quand elle l'est avec justice et équité » ; et il élève la voix en faveur des catholiques non seulement de son diocèse, mais de toute la province ecclésiastique de Saint-Boniface, car les mêmes difficultés commencent à se faire sentir dans tout le Nord-Ouest.

Cette étude historique embrasse trois quarts de siècle. L'auteur y examine la question des écoles dans

les cinq principales phases par lesquelles elle a passé pendant ces soixante-quinze ans, et, documents en main, il justifie pleinement les conclusions suivantes :

Premièrement. — *Avant l'union* du Nord-Ouest avec le Canada, *diverses classes de personnes* y jouissaient *par la coutume* de certains *droits et privilèges en matière d'éducation*, et les autorités civiles sanctionnaient ces droits et privilèges en aidant des *écoles confessionnelles*.

Deuxièmement. — A l'époque de l'union, ces droits et privilèges furent reconnus par les autorités fédérales qui, pour les sauvegarder, ajoutèrent dans l'Acte de Manitoba, en faveur de la minorité de la nouvelle province, une protection nouvelle et plus ample que celle exprimée, dans l'Acte de l'Amérique britannique du Nord, 1867, en faveur des minorités des différentes provinces de la puissance.

Troisièmement. — La législature du Manitoba, familière avec les anciennes coutumes et guidée par la constitution de la nouvelle province, a placé explicitement sous la protection de ses lois les écoles confessionnelles en usage dans le pays, avant son union avec le Canada.

Quatrièmement. — La révolution scolaire opérée par les lois de 1890 est simplement le rejet de la coutume qui a toujours prévalu dans la colonie d'Assiniboia, la violation des conditions du pacte conclu lors de l'entrée de cette colonie dans la Confédération, et la destruction du système des écoles séparées tel qu'il a été établi par la législature de la province après l'union.

Cinquièmement. — La minorité de Manitoba a le droit et l'obligation de chercher un remède aux maux dont elle souffre en matière d'éducation ; ce remède, elle le demande à tous ceux qui ont voix dans les conseils de la

nation, et c'est dans ce sens qu'elle a adressé ses pétition au gouverneur général en conseil.

Ne pouvant reproduire en entier ce beau travail, nous voulons au moins en citer les dernières pages.

CONCLUSION.

En écrivant l'histoire des cinq phases par lesquelles sont passées les écoles catholiques de Manitoba, depuis leur origine jusqu'à ce jour, c'est-à-dire depuis soixante-quinze ans, je crois avoir justifié pleinement les cinq conclusions que j'ai annoncées au commencement de cette étude. J'ai résumé chacune de ces cinq phases en huit points assez concis pour être exprimés en quelques lignes, et assez clairs pour, à eux seuls, donner une idée du travail.

Il me reste à fournir quelques explications pour dissiper, parmi mes propres compatriotes, certaines fausses impressions que la malveillance a semées, même avec profusion ; mes explications porteront sur les quatre points principaux sur lesquels j'ai été attaqué : ma nationalité, ma famille, ma position, mes ouailles.

Nous avons au milieu de nous des hommes ennemis de notre race et de notre foi ; de ceux-là on peut tout attendre, et quand leurs attaques se produisent, même de la manière la plus regrettable, je ne m'en émeus pas plus que je ne m'en étonne. C'est bien autre chose quand ces armes déloyales sont mises en jeu par mes propres frères, par des Canadiens-Français catholiques ! J'avoue qu'alors je suis vivement affecté et profondément humilié. C'est sous l'empire de ce double sentiment que j'écris en ce moment.

MA NATIONALITÉ.

Ceux qui ne peuvent rien voir de bon dans la race à laquelle me rattache mon origine ont cru pouvoir me blesser en me reprochant d'avoir du sang français au cœur, d'aimer la langue dans laquelle ma mère m'a redit son affection, et ils m'ont méprisé parce que je suis Canadien-Français et que je parle la langue de mes ancêtres, ne se doutant pas que je suis très fier de mon origine et de cette langue dont les accents les fatiguent.

Des Canadiens-Français ne pouvaient pas, eux, me faire un pareil reproche; mais voulant, eux aussi, m'insulter, ils ont dit des choses dont je n'aurais pas de raison d'être fier si elles étaient vraies. Ils ont dit que je n'aime pas mes compatriotes ; que je néglige leurs intérêts spirituels dans Winnipeg et ailleurs ; que mes complaisances sont exclusivement pour ceux qui parlent anglais ; que j'empêche qu'on enseigne le français aux petits sauvages du Nord-Ouest, et autres choses du même genre.

Ces puérilités ne seraient que des enfantillages qui feraient rire, si elles n'étaient pas le résultat d'un système de dénigrement imaginé et développé pour arriver à un but si déplorable que sa seule pensée devrait faire rougir tout Canadien qui s'inspire de pareilles idées ou qui court vers un pareil but.

On sait que mes compatriotes m'ont, en maintes circonstances, environné d'une considération que je ne méritais pas, mais qui, au lieu de faire du mal à qui que ce soit, ne pouvait produire que de bons résultats. On veut détruire cette favorable impression. Si des infir-

mités ne me retenaient pas au logis, je pourrais m'accorder le plaisir et l'utilité de revoir nos villes et nos campagnes du Canada. Il y a assez de sincérité dans ma voix et dans mon cœur pour gagner ou entretenir les sympathies de ceux que je visiterais comme missionnaire, et parce que je suis un des leurs. Mais voilà que des hommes qui se disent Canadiens-Français catholiques ont la déloyauté d'abuser de l'abstention qui m'est imposée pour me représenter comme indigne de mon origine, comme traître aux traditions que j'ai le plus à cœur. Vous faites une triste besogne, messieurs, en vous efforçant de ruiner la réputation de l'un des vôtres ! Dans les circonstances actuelles, cette besogne devient une trahison indigne de patriotes sincères et intelligents, c'est même une disgrâce nationale.

MA FAMILLE.

Voici un sanctuaire sacré dans lequel on ne devrait pénétrer qu'avec des sentiments en harmonie avec ceux qui l'habitent. Je ne sache pas que les étrangers qui ont voulu mal parler de moi se soient oubliés jusqu'à le faire à cause de ma famille. Au contraire, j'ai remarqué qu'ils ont eu, à cet égard, des délicatesses particulières et bien aimables. Pourquoi faut-il que ce soient des compatriotes, dont quelques-uns ne sont pas même étrangers à notre intimité ; pourquoi faut-il que ce soient ceux de notre race qui se chargent de l'indélicatesse dont je vais parler ?

Dieu place le berceau de chacun de nous là où il veut ; aucun enfant n'a le choix de sa famille, pas plus que de sa race ou de son pays. Je me console aisément des accusations formulées à l'occasion de ma famille, à la pensée que si le choix m'en avait été laissé, je ne vois

pas pourquoi j'aurais apporté quelque changement aux desseins de la Providence, qui m'a placé au milieu des miens. L'histoire de ma famille figure dans nos annales canadiennes, et je ne sache pas que ni moi ni ceux qui m'accusent ayons tant de sujets de regrets.

Mais, me diront les plus courageux, ce n'est pas à votre famille que nous nous attaquons, c'est à vous, à cause de l'influence que des affections de famille exercent sur votre conduite. Cet aveu est un pas de plus dans l'intimité du foyer domestique; vous voulez y pénétrer jusqu'au point d'en étudier les influences sur un vieux missionnaire séparé de cette famille chérie depuis plus de quarante-huit ans. Eh bien ! puisque vous voulez absolument connaître les influences de ma famille sur mon existence, je vais soulever un coin du voile qui devrait pourtant fermer ce sanctuaire à votre vue. Si ce que je vais dire vous déplaît trop, vous serez assez justes pour ne vous en prendre qu'à vous-mêmes, puisque vous l'avez provoqué.

J'étais dans ma dix-huitième année, lorsque la voix d'un sage directeur me montra l'Église comme l'asile où m'appelait le devoir. C'était en 1841, à la veille de mes dernières vacances d'écolier. Je passai ces jours de repos au foyer domestique ; quand ils furent finis, je demandai la bénédiction à ma pieuse mère ; elle m'embrassa, et, le sourire aux lèvres comme l'émotion dans l'âme, elle me dit : « Pars, mon enfant, et si Dieu t'appelle à être prêtre, sois un prêtre selon son cœur. » Et je partis pour le grand séminaire.

Trois ans plus tard, un directeur aussi sage et aussi éclairé me dit que la vie religieuse serait pour moi une protection spéciale. Mon cœur m'indiquant la communauté des fils de Mgr de Mazenod, j'allai frapper à la porte de leur monastère de Longueuil, pour y solliciter mon

entrée. Cette faveur m'ayant été accordée, je visitai les miens pour leur faire mes adieux. J'embrassai ma mère, qui me dit : « Mon fils, Dieu t'appelle, sois un bon religieux. » Et j'entrai dans la cellule qui me fut assignée comme novice.

C'est dans le silence de cette cellule qu'une voix, qui ne pouvait venir que d'en haut, se fit entendre, et elle m'indiquait le Nord-Ouest, en m'invitant d'y aller ensevelir mon existence, sans même la pensée de pouvoir jamais revenir. Mes supérieurs approuvèrent cette inspiration et la bénirent. Je fis avertir ma mère avec les précautions que nécessitait le faible état de sa santé, puis j'allai la voir. Nous nous saluâmes en mêlant nos pleurs. Après quelques instants de silence, plus forte que moi malgré sa maladie, elle m'embrassa de nouveau, et, comprimant ses larmes par le sourire qui lui était habituel, elle me dit : « Mon Alexandre, je dois bien quelque chose à la nature, mais je dois plus à Dieu; puisqu'Il te veut au Nord-Ouest, va et sois-y un dévoué missionnaire. » Et je partis, croyant le retour impossible.

Telles sont les influences domestiques qui ont jalonné mon existence au service de Dieu. Et après? Après ? Les mêmes influences se sont continuées dans la même direction. Quand, au milieu des épreuves variées et souvent difficiles de ma carrière de missionnaire, la fatigue, la privation, la souffrance morale ou physique venaient m'assaillir et, en épuisant mes forces, menacer d'arracher à ma volonté l'énergie dont elle avait besoin, je retournais par la pensée au milieu des miens, vivants ou défunts. Une prière plus ardente, un sacrifice plus généreux m'étaient inspirés par le souvenir de ceux que j'aimais, et les traditions du foyer domestique ravivaient mes forces et mon courage.

Telles sont les influences de ma famille sur ma vie de

missionnaire. D'autres influences venues d'elle, je n'en connais pas ; elles ne m'ont pas atteint, car enfin, permettez-moi de vous le dire, messieurs, tout n'est pas faiblesse dans l'homme ; son origine et sa destination lui permettent de s'élever jusqu'à ce qui est grand et au-dessus du vulgaire. Je le répète, des influences telles que celles que vous avez indiquées, je n'en ai point subi; les idées et les affections de famille n'ont jamais été un obstacle à l'accomplissement de mes devoirs. Gardons toutes nos légitimes affections. Que Dieu protège vos propres familles et ne leur fasse pas expier la faute dont vous vous rendez coupables en voulant jeter des doutes sur la loyauté de ma conduite, parce que j'aime ma famille !

MA POSITION.

Je suis prêtre, missionnaire et religieux depuis quarante-huit ans, je suis évêque depuis quarante-trois ans. Dans nos vastes déserts et forêts, j'ai rencontré bien des sauvages, même des plus barbares et des plus éhontés ; je n'ai jamais été insulté par aucun d'eux, ni à cause de ma position, ni autrement. Plusieurs de nos missionnaires et moi-même avons été reçus sous le toit hospitalier de protestants de différentes classes et croyances ; nous n'avons trouvé que des amis. Ceux de nos frères séparés qui nous ont vus à l'œuvre n'ont eu qu'une voix pour reconnaître le dévouement des missionnaires catholiques, et ont laissé à ceux qui ne nous connaissent pas le triste privilège de nous attaquer, ce que quelques-uns ont fait surabondamment, sans pourtant se permettre de dire que nous sommes traîtres aux obligations de notre saint ministère ; à cet article, ils nous reprochent plutôt de l'exagération que de la défaillance. Des événements regrettables se sont produits sur les bords de la

rivière Rouge et de la Saskatchewan. Nos ennemis traditionnels, connaissant la sympathie des missionnaires catholiques pour leurs ouailles, les ont accusés d'en être les guides et les complices jusque dans les fautes commises. Il n'y a que le sang de deux des nôtres qui a pu ouvrir les yeux et faire connaître notre position véritable.

Après cela, on pouvait naturellement espérer au moins un simple acte de justice de la part de tous nos compatriotes et de tous nos coreligionnaires. Mais non, c'est avec de l'eau de l'Ottawa et du Saint-Laurent qu'on a détrempé l'encre dans laquelle des plumes françaises se sont plongées pour nous insulter, pour jeter de la noirceur sur un passé plein de gloire pour notre foi et pour notre sang. Les infortunés ! ils ne songent qu'à et ils ne parlent que de ce qu'il y a de plus bas; c'est pourquoi ils nous reprochent l'abandon du devoir, la sordidité, l'aveuglement volontaire et la trahison.

On met le comble à toutes ces infamies et l'on me reproche ce qu'on sait fort bien m'être si pénible; on me reproche d'avoir sacrifié ou d'avoir laissé sacrifier les écoles catholiques de Manitoba. On sait que cela est faux, mais on sait aussi que le mensonge laisse ses traces, et qu'il y en a d'assez naïfs ou d'assez badauds pour croire tout ce qu'ils lisent sur une gazette. C'est ainsi qu'on fait le mal, qu'on empêche l'émigration vers Manitoba, qu'on nuit à l'œuvre des missions, qu'on insulte le clergé, qu'on éloigne les vocations religieuses et qu'on sape autant que possible l'autorité épiscopale. Tout cela, on le dit ouvertement, parce que le vieil archevêque n'a voulu se mêler en rien des élections de 1891. O profondeur de la déchéance humaine !

MES OUAILLES.

Débarqué sur les bords de la rivière Rouge, je renouvelai mes promesses cléricales et dis au Seigneur : « Voici la part de mon héritage. » Puis, le cœur s'attachant au seul bien qu'il possède, le mien voua une affection vive et sincère au peuple au milieu duquel je me trouvais, et qui se composait surtout de métis. Cet attachement dure depuis, et je le sais inaltérable. Tout le monde le sait aussi, si bien que les ennemis des métis m'ont souvent reproché de les aimer trop. Ce reproche serait mérité s'il pouvait y avoir excès dans l'affection envers un peuple qu'on veut conduire à Dieu, tout en travaillant à son avantage temporel.

Héritier du diocèse de Mgr Provencher, je ne pouvais que partager son attachement et son dévouement pour les enfants du sol, et je les leur ai prodigués largement. Les métis ont compris cette disposition, y ont correspondu, et nous vivions dans le mutuel échange d'une confiance affectueuse, lorsque des hommes pervers ou inconscients du mal qu'ils allaient faire ont entrepris de ruiner cette confiance, qui était toute pour l'avantage des métis et dont ils avaient tant besoin.

Des Canadiens-Français se sont joints à leurs adversaires les plus connus pour ouvrir, contre les missionnaires et leurs évêques, l'incompréhensible campagne qui a fait un mal incalculable dans le pays. On s'est prévalu de notre silence au milieu des injures, comme si l'on ignorait qu'il y a quelquefois, dans le silence même, un héroïsme plus difficile à atteindre que celui de l'action. Puisqu'on nous force à tout révéler, je dirai à plusieurs de ceux qui nous ont fait des reproches à cet égard que nous nous sommes tu par considération pour eux-mêmes

et pour leur épargner le ridicule dont auraient été couverts ceux qui parlent tant, si tout leur avait été représenté sous son véritable jour. Nous nous sommes tu par pitié pour ceux qu'on prétend défendre, et nous avons préféré souffrir l'injure, plutôt que d'augmenter des douleurs déjà trop amères, d'exciter des rancunes et de provoquer des vengeances déjà trop cruelles.

Vous avez élevé un monument, vous avez offert des secours à des orphelins : cela c'était bien, et sans hésitation je vous en loue de tout cœur; mais pourquoi sur ce tombeau creusé trop tôt, et ouvert trop souvent, venir insulter ceux qui l'ont arrosé de larmes plus sincères que les vôtres, et le regardent toujours avec une pitié plus vraie que celle que vous éprouvez? Comment croire qu'on sympathise avec le protégé, quand on insulte si gratuitement le protecteur, quand surtout ce protecteur a fait, pour le protégé et les siens, incomparablement plus que vous tous ensemble?

Sans vous en douter peut-être, et sans le vouloir, vous avez empoisonné bien des existences; vous n'avez eu qu'un succès : celui de diminuer la confiance. Il en est des jeunes nations comme des jeunes arbres : elles ont besoin de tuteurs fortement plantés dans le sol et auxquels les rattachent des liens aussi souples que solides. Vous n'avez pas pu les briser, ces tuteurs qui protégeaient et protègent encore, mais vous avez affaibli le lien dont avaient tant besoin ceux que je puis appeler vos victimes. Si mon langage vous paraît exagéré, venez visiter nos contrées; étudiez sans parti pris la position de ceux qui vous ont crus; voyez jusqu'à quel point quelques-uns sont déchus, et à quelle triste condition ils sont réduits; puis, la main sur la conscience et le regret dans l'âme, reconnaissez ce que vous avez fait.

Dites tout cela à l'histoire, si vous le voulez. Mais,

non, faites mieux ! Comme il peut vous être aussi pénible qu'à moi de répéter ces tristes choses, ensevelissons-les plutôt toutes dans le silence et l'oubli ; enrichissons au contraire notre histoire canadienne de faits consolants et plus en harmonie avec les nobles et généreuses traditions de notre race. Dites, par exemple, que dans la lutte si difficile, soutenue pour défendre les intérêts les plus chers de la minorité de Manitoba, son vieil archevêque sent ses forces se décupler par l'attitude ferme, calme, unanime de son clergé, de ses communautés religieuses, des fidèles de son diocèse.

Demain, quarante-deuxième anniversaire de ma consécration épiscopale, tous les prêtres de l'archidiocèse porteront mon souvenir et répéteront mon nom au saint autel pour demander à Dieu que je sois le moins indigne possible du rang qu'il m'a assigné dans son Église. Demain, nos dévouées communautés feront la sainte communion et offriront leurs sacrifices journaliers pour que le premier religieux qui a prononcé des vœux dans le Nord-Ouest ne s'écarte jamais de l'oblation qu'il a faite de lui-même à Dieu, au pays et à ses habitants. Demain, sous tous les toits de nos catholiques, les enfants, même les plus petits de la famille, seront invités à adresser à Jésus une prière enfantine, pure comme celle des anges, pour que le ciel protège le vieux pasteur de ces jeunes agneaux, et lui donne, en ces derniers jours, la consolation qu'il ambitionne le plus ici-bas : celle de voir partout des écoles où l'enfance et l'adolescence puissent s'inspirer et s'instruire de tout ce qui fait le chrétien sincère, le citoyen intègre, utile, honnête, intelligent et dévoué.

O vous tous qui vous occupez de notre histoire, dites bien que les sentiments que je viens d'indiquer ne sont pas sans écho dans le cœur du doyen des missionnaires

du Nord-Ouest, du doyen de l'épiscopat canadien. Si vous faites de la politique, il ne vous en coûtera pas de dire à ceux qui comme vous s'occupent de la chose publique, de quelque couleur qu'ils soient, que le sort de nos écoles est entre leurs mains, mais que nos volontés, elles, ne le sont pas, et que nous ne serons satisfaits que quand justice sera rendue aux minorités. Que votre incontestable talent d'écrire ou de parler dise bien ces choses et le livret noir de l'histoire repoussera vos noms et les nôtres pour ne faire place qu'à ceux des vrais coupables.

Avant de terminer, j'ai à m'acquitter d'un devoir ; il est bien doux : c'est celui de la reconnaissance. Je remercie les laïques, ceux surtout dont les efforts comme les miens ont été méconnus ou dénaturés, des consolations qu'ils me procurent en défendant les droits de Dieu sur leurs propres enfants et en s'imposant les sacrifices nécessaires pour assurer l'éducation chrétienne de ceux sur lesquels ils reçoivent de Dieu lui-même les droits et les obligations de leur paternité. Que le ciel les bénisse et les protège !

Je remercie nos excellentes communautés religieuses qui, héroïques en toutes circonstances, poursuivent leur œuvre de dévouement, tiennent leurs classes ouvertes et les multiplient, comme s'il n'y avait pas lieu de se préoccuper. Elles ont bien raison. Celui qui nourrit même les oiseaux qui s'attardent ici pendant nos hivers les plus rigoureux, qui pare les lis de nos vastes prairies incultes d'un vêtement plein d'éclat et de distinction, ce Dieu saura bien leur fournir la nourriture indispensable et la modeste livrée que ces communautés portent à son service.

Je remercie mes prêtres ; leur abnégation et leur zèle les élèvent à la hauteur de la situation. Ils servent la cause des écoles dans leurs localités respectives, sans ostenta-

tion comme sans faiblesse, sans hésitation comme sans jactance. Oui, je les remercie. De plus, je sais que je suis leur interprète à tous en disant que nous ne formons qu'un cœur et qu'une volonté pour assurer à nos populations les avantages les plus complets possibles; dans l'ordre spirituel d'abord, mais aussi dans l'ordre matériel et humain. Je suis certainement encore leur interprète en disant que l'énergie de notre détermination n'altère en rien la charité que nous devons à tous, et qu'à l'avenir, comme par le passé, notre travail, notre vie, toute notre existence seront au pays de notre adoption, afin d'assurer son bonheur et sa prospérité, car nous en sommes les citoyens dévoués et les serviteurs affectueux.

C'est à ces mêmes prêtres si aimés et si dignes de l'être que je dédie la revue historique que je termine en ce moment. Qu'ils daignent la regarder comme un domaine commun, mis à leur usage par le chef de la famille sacerdotale que nous formons ensemble. Ce travail, je le leur offre, aujourd'hui qu'ils sont réunis pour commémorer le quarante-deuxième anniversaire du jour où Dieu, par son Église, m'a confié la plénitude du sacerdoce. Si cet anniversaire n'est pas le dernier de ma carrière, le travail actuel ne sera pas non plus le dernier du genre. Avant que ma main se dessèche, avant que ma mémoire me refuse entièrement son secours, avant que mon intelligence s'obscurcisse trop, je voudrais donner à mon cœur la satisfaction d'effeuiller quelques pages de l'histoire de nos missions, car cette histoire, pour n'être pas bien connue, n'en est pas moins palpitante du plus vif intérêt.

† Alex., o. m. i.
Archevêque de Saint-Boniface.

Saint-Boniface, 22 novembre 1893.

III

ASTRONOMIE ET THÉOLOGIE

OU L'ERREUR GÉOCENTRIQUE, LA PLURALITÉ DES MONDES HABITÉS ET LE DOGME DE L'INCARNATION.

Nous avons annoncé, l'année dernière, que le prix Hugues, dans le concours d'apologétique à l'Institut catholique de Paris, avait été obtenu par le R. P. Ortolan, professeur au grand séminaire d'Ajaccio. Cédant à des instances qui pour lui étaient des ordres, le lauréat vient de faire paraître son travail, après quelques légères retouches. Le mémoire couronné est devenu un beau volume grand in-8° de 434 pages (1). Nos lecteurs seront heureux de trouver ici l'appréciation de Mgr d'Hulst, recteur de l'Institut catholique, dans son rapport présenté à la séance solennelle de la Faculté de théologie (2).

Pour la seconde fois, la Faculté de théologie de Paris est appelée à décerner le prix qu'une généreuse chrétienne a fondé en vue d'encourager les études apologétiques et de venir en aide aux âmes croyantes, troublées dans leur foi par les objections de la science impie. Qu'il nous soit permis de saluer de nouveau, dans cet acte d'intelligente et religieuse initiative, non un fait isolé, mais le point de départ d'une série. En rompant le lien qui l'attachait à l'enseignement théologique, l'Université de France n'a pas obéi, nous le savons, à une inspiration qui lui fût propre ; elle a subi le contre-

(1) Chez Delhomme et Briguet, Paris, 13, rue de l'Abbaye ; Lyon, 3, avenue de l'Archevêché. On peut aussi s'adresser au directeur des *Petites Annales*.

(2) *Bulletin de l'Institut catholique de Paris*, juillet 1893.

coup des haines mesquines qui animaient, à l'égard du christianisme, une majorité sectaire, détentrice, pour un temps, de la puissance publique. Mais la Providence, qui sait tirer le bien du mal, a préparé par là aux études sacrées, trop longtemps enfermées dans des cadres officiels qui n'avaient point été faits pour elles, de meilleures et plus hautes destinées. Désormais, si l'on veut trouver, en dehors de cette initiation élémentaire et professionnelle, qui demeure la tâche propre des séminaires, une exposition scientifique du dogme catholique, c'est dans nos Facultés indépendantes qu'il faut la chercher. Écloses sous les auspices de la liberté, entretenues par les sacrifices que la charité inspire, régies et consacrées par l'autorité canonique, ces écoles supérieures ont pu rencontrer, à leurs débuts, les difficultés et les défiances qui servent d'épreuve et de contrôle aux grandes choses naissantes ; mais, du moins, aucune tradition suspecte ne pèse sur leurs origines ; aucune servitude étrangère n'entrave leur essor ; dans leur développement plein de promesses, elles ne relèvent que de la valeur de leurs maîtres, du travail de leurs élèves, du patronage de l'épiscopat et du Saint-Siège, de la confiance et de la gratitude de la société chrétienne. Fortes de tels appuis, elles peuvent envisager sans crainte l'avenir qui les attend.

Au jour où la Faculté de Paris convoque ses amis et ses bienfaiteurs pour leur montrer les fruits d'une année de labeur, c'est pour elle une joie et un honneur que d'exercer publiquement une mission d'une portée plus générale, en appréciant devant vous les travaux des concurrents qui se sont disputé le prix d'apologétique institué sous le titre de *Fondation Hugues*.

Le sujet du concours avait été proposé en ces termes :

« Partant de ce fait que l'époque où la théologie chrétienne a fixé ses formules était celle où régnaient uni-

versellement les fausses conceptions cosmologiques de l'antiquité, les concurrents devront :

« 1° Étudier l'influence que la cosmologie géocentrique a pu exercer sur la façon d'entendre les dogmes chrétiens, notamment la rédemption de l'humanité et l'ensemble des doctrines eschatologiques ;

« 2° Examiner la relation de ces mêmes dogmes avec la conception de l'univers ; par exemple, de la rédemption de l'homme avec la petitesse de la terre, surtout dans l'hypothèse de la pluralité des mondes habités ; ou encore du ciel, de l'enfer, de la fin du monde, de la résurrection, avec la cosmologie moderne. »

Dix-huit mémoires ont été présentés...

. . . . . .

Les dix pages qui viennent après ce préambule sont consacrées à l'examen sommaire des principaux travaux soumis aux juges du concours. Nous les passons, afin d'arriver directement à ce qui concerne le P. Ortolan.

. . . . . .

... La vraie supériorité de l'auteur réside dans sa préparation antérieure. En le lisant, on reconnaît à première vue un homme instruit de longue main des choses qu'il traite, un homme qui a lu par lui-même les auteurs qu'il cite. Ses informations scientifiques accusent-elles un savant ? Elles trahissent un homme que sa culture générale a rendu capable de lire, de comprendre et d'analyser les écrits des savants et qui a fait un bon usage de cette faculté. Plus personnelle et plus originale est son information théologique. Il rend compte des idées des Pères sur la cosmologie : les deux Curiaces (1) et

(1) L'éminent recteur, par une allusion à un fait bien connu de l'Histoire romaine, désigne le lauréat sous le nom d'Horace, et appelle Curiaces les deux concurrents qui, après lui, se sont le plus approchés du but.

d'autres l'ont fait avant lui ; mais je ne suis pas sûr, en les lisant, qu'ils aient dépassé les ouvrages de seconde main ; je suis sûr, en lisant Horace, qu'il a tourné et retourné les feuillets de la patrologie grecque et latine. Aussi, quelle ampleur dans son exposition ! Quelle sûreté dans ses appréciations ! Quelles vues originales ! On s'instruit en le lisant et l'on n'a pas cette impression qu'on s'instruirait encore davantage en parcourant les manuels où il a puisé, car il est manifeste qu'il n'a pas puisé dans les manuels.

Veut-on une preuve de ce que j'avance ? On la trouvera dans le parallèle qu'il établit entre la cosmologie des Pères et celle des scolastiques. Les Pères sont plus indépendants et plus larges. Aristote est pour eux une des autorités du passé ; il n'est pas la seule. Ptolémée est un des maîtres qui ont essayé un système du monde; il n'est pas le seul. Saint Basile estimait que la Terre est sphérique, qu'elle se soutient dans l'espace sans support, dans une position d'équilibre déterminée par son propre poids. Le vénérable Bède avait une juste idée de la cause qui explique les changements de saison et la variété des climats, très supérieur, en cela, à Virgile, qui envie de loin l'homme assez avisé pour découvrir ce mystère.

La théologie scolastique prend naissance sous l'influence d'abord dominante, puis exclusive d'Aristote. C'est un progrès, peut-être, au point de vue métaphysique. C'est un recul certainement au point de vue scientifique. Ptolémée entre, avec son système géométrique dans le sillage du Stagirite. Toute la philosophie de l'École se solidarise avec ces erreurs, et la théologie en reçoit l'empreinte. L'auteur ne se contente pas d'affirmer ; il prouve. Et parce que son esprit est synthétique, l'étude des théologiens ne lui suffit pas : il va demander encore aux poètes du moyen âge et de la

renaissance une contre-épreuve de la pensée scientifique : il la trouve dans le Dante, dans le Tasse, dans Milton. De brèves allusions ne sauraient lui suffire. Il veut faire partager sa conviction au lecteur et le voilà qui entreprend des analyses développées de la *Divine Comédie*, de la *Jérusalem délivrée*, du *Paradis perdu*, toujours à la recherche de l'idée cosmologique. Les proportions de son écrit pourront en être altérées ; que lui importe ? Il a soif de savoir et il ne se désaltère qu'aux sources. Le lettré qui le suit peut trouver l'étape trop longue ; mais, quand il arrive avec son guide à l'oasis, il lui sait gré de lui avoir découvert les fontaines de la science.

Gardez-vous de croire, d'ailleurs, que l'érudition de notre auteur s'arrête au seuil des temps modernes ; Klopstock et Chateaubriand, *la Messiade* et *les Martyrs*, sont exploités comme les poèmes les plus anciens. Quand le programme du concours le mettra aux prises avec les problèmes que soulève l'eschatologie révélée dans ses rapports avec la science moderne, il vous prouvera encore, non par quelques citations isolées, mais par d'amples et fidèles résumés, qu'il a lu les auteurs hétérodoxes, Jean Raynaud, Figuier, Flammarion, et les auteurs catholiques, le P. Gratry, l'abbé Chabauty et jusqu'à un écrivain qu'il apprécie avec une sévérité bien justifiée, mais qu'il eût pu se dispenser de prendre à partie, l'auteur du *Ciel théocentrique*. Quand on a lu ce mémoire, on sait tout ce qu'ont hasardé sur ces hautes questions les plus hardis penseurs dans les deux camps. Une fois de plus on est reconnaissant à l'écrivain de ce qu'il ajoute aux connaissances qu'on pouvait avoir en ouvrant son volume.

Je dois encore noter, comme un modèle de discussion scientifique et théologique, le chapitre consacré à la

pluralité des mondes habités. Il est impossible de mieux circonscrire le débat, de mieux réduire à leur juste valeur les prétentions de la science, de mieux tirer parti en faveur du dogme de ce que l'induction scientifique laisse de marge aux suppositions les plus favorables à l'habitation de certains astres.

J'aurai achevé l'éloge de ce travail quand j'aurai dit que l'auteur n'a pas seulement la connaissance et l'intelligence des vérités scientifiques, qu'il en a encore le sentiment. A cet égard, la page qu'il consacre, dans son introduction, à la peinture des progrès de l'esprit humain dans la découverte des immensités sidérales mérite d'être citée comme un morceau de premier ordre.

Ce sont là des qualités substantielles. Celui qui les possède à ce degré s'élève par là-même au-dessus de tous ses concurrents. Son œuvre répond plus pleinement à la pensée inspiratrice du concours. Débarrassée des scories qui la déparent, elle atteindra plus parfaitement le but de la *Fondation Hugues*. Elle apportera un secours plus efficace aux âmes ébranlées par le doute scientifique ; elle restera comme un document précieux et sera utilement consultée par tous ceux que troublent les audacieux dédains d'une science trop prompte à blasphémer ce qu'elle ignore.

M. D'HULST.

NOUVELLES DIVERSES

Le T. R. P. Général. Dans la première quinzaine de mars, le T. R. P. Général, accompagné du R. P. Martinet, a fait la visite de nos établissements de Belgique, de Hollande et de Lorraine. Il a eu la joie de constater partout des progrès qui donnent les plus belles espérances pour l'avenir.

Le retard apporté dans la publication de ce numéro, nous permet d'annoncer le départ du T. R. P. Général pour l'Amérique. Il s'est embarqué au Havre, le mardi 7 avril, en compagnie du R. P. Antoine, assistant général. Son intention est de visiter nos principaux établissements, soit dans les provinces du Canada et des États-Unis, soit dans les vicariats de Saint-Boniface, de Saint-Albert, de New-Westminster et de Pierre-Albert. Cette visite prendra cinq à six mois.

— Le T. R. P. Vicaire général. Pendant l'absence du T. R. P. Général, la Congrégation sera gouvernée par le R. P. Martinet, premier assistant, nommé vicaire général.

— Départs de missionnaires. Mgr Pascal, vicaire apostolique de la Saskatchewan, s'est embarqué au Havre, le samedi 20 janvier, en compagnie du P. Barbier (Xavier), prêtre postulant du diocèse de Viviers, et du F. Burnouf (Joseph), frère convers du diocèse de Coutances.

Le P. Maisonneuve (Adrien-Célestin), du diocèse de Vi-

viers, est parti au commencement de décembre 1893 pour le vicariat de la Saskatchewan.

Le samedi 4 mars, Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert, s'est embarqué au Havre en compagnie d'un Frère convers, de deux postulants scolastiques et de deux postulants convers.

— Nouvelle maison. Le 25 janvier, fête de la Conversion de saint Paul et soixante-dix-huitième anniversaire du commencement de notre Congrégation, le R. P. Augier (Célestin), provincial du Midi, a pris possession, à Nice, de la maison et de l'église occupées précédemment par les Missionnaires africains de Lyon, et situées dans un des plus beaux quartiers de la ville.

Voici l'adresse de la nouvelle maison : *place de la Croix-de-marbre,* 22, *Nice.*

— Fondation en Océanie. Sur les pressantes instances de Son Eminence le cardinal Moran, archevêque de Sydney, la province d'Angleterre a accepté la fondation d'un établissement dans le diocèse de Perth, en Australie. Cet établissement comprendra une maison de missionnaires et un pénitencier.

— Nouvelle édition des Règles. Notice sur la Congrégation. La nouvelle édition des Règles et Constitutions est achevée. Elle donne, dans le texte même, les additions et changements qui ont été faits par le Chapitre de 1867.

La Notice sur la Congrégation a été réimprimée avec les modifications que rendait nécessaires le progrès de nos œuvres.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 126. — Juin 1894

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT APOSTOLIQUE D'ATHABASKA-MACKENZIE.

LETTRE DE Mgr GROUARD, VICAIRE APOSTOLIQUE,
AUX DIRECTEURS DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI (1).

Si j'avais l'habileté du crayon ou de la plume que possèdent plusieurs de vos correspondants, je me ferais un bonheur de vous envoyer de gracieux récits agrémentés d'illustrations pittoresques. Ne le pouvant pas, je veux au moins vous prouver ma bonne volonté en vous adressant ces quelques pages.

J'avais consacré les secours recueillis dans mon voyage en Europe à procurer des machines à vapeur à la mission d'Athabaska. Avant de faire ces emplettes, j'avais consulté des ingénieurs de Montréal pour savoir

(1) Nous empruntons cette intéressante lettre aux *Annales de la Propagation de la Foi.*

si une force motrice suffisante pour activer une scierie pourrait transporter et mouvoir en même temps un bateau. Ils me présentèrent un plan qui me donna tant de satisfaction que je n'hésitai plus. Scierie et machines furent achetées, expédiées, et malgré les difficultés énormes des rapides de la rivière Athabaska, arrivèrent en bon ordre. J'avais eu le bonheur d'obtenir de Mgr Pascal, dont le vicariat est voisin du mien, qu'il me prêtât, pour un temps suffisant, le Frère Lavoie, qui, sans avoir le brevet d'ingénieur, n'en possède pas moins une grande expérience dans ces sortes de choses. On commença d'abord par établir la scierie, qui marcha parfaitement.

Nous nous mîmes aussitôt à scier les planches et les madriers nécessaires à la construction d'un bateau de dimensions respectables. Ce faisant, je me félicitais de mes heureuses combinaisons, qui me permettaient de faire, comme on dit, d'une pierre deux coups. N'était-ce pas, en effet, charmant de voir ces machines à vapeur scier le bois du vaisseau qu'elles devaient mouvoir? Seulement, j'avais un peu trop oublié cet autre proverbe : Qui trop embrasse mal étreint, comme la suite vous le fera voir. Le bateau fut construit, non sans peine; je le baptisai et lui donnai le nom de *Saint-Joseph ;* nous le lançâmes à l'eau et les machines y furent installées avec les rouages et les chaînes communiquant le mouvement à une roue à palettes située à l'arrière. Cette façon, peu connue en France, est très commune en Amérique. Nous fîmes ensuite une promenade d'essai sur le lac; tout allait à merveille, nous avions enfin un steamboat!

Sans retard, nous résolûmes de partir pour le fort Mac Murray, afin d'en ramener le bagage de nos Missions.

Tant que nous fûmes sur les eaux calmes du lac, le

bateau marcha bien ; mais dès qu'il fallut remonter le courant presque toujours fort rapide, les choses changèrent de tournure. Nous n'avancions que lentement, puis bientôt les chaînes, soumises à une tension forte et continue, se mirent à se rompre. Nous avions une forge portative et des chaînons de rechange, et nous pouvions réparer le mal assez vite ; mais cela recommençait tous les jours et souvent plusieurs fois par jour, si bien qu'à la fin je craignis fort d'être obligé de tout laisser en route, machines et bateau. Notre Frère mécanicien, lui, ne se décourageait pas, et je dois reconnaître que son sang-froid et son savoir-faire ont été dignes de tout éloge Je n'oublierai pas non plus saint Joseph, dont la protection visible nous a tirés de maints dangers. Toujours est-il que, après des peines incroyables, nous pûmes accomplir un voyage qui, aller et retour, ne va pas à moins de 200 lieues.

Nous avons donc réussi, quoique le succès ne soit pas brillant, et nous avons été forcés de convenir que nos machines actuelles sont trop faibles, et que le système des chaînes ne convient pas à la navigation sur une rivière si rapide. Comme conclusion, on me pressa de consacrer exclusivement nos machines à la scierie, pour laquelle elles sont faites, ce qui est déjà, comme je l'ai dit, d'une importance majeure dans ce pays où toutes les maisons sont en bois, et d'en demander de plus fortes et de mieux adaptées à la navigation. Puisque le bateau est fait, me dit-on, il faut bien s'en servir. Cela est assez clair, mais ce qui l'est moins, c'est le moyen de couvrir ces nouvelles dépenses. Cependant, vous l'avouerai-je, je n'ai pu résister à la tentation et, me confiant à la Providence, j'ai fait la commande à Montréal de machines plus puissantes, avec lesquelles nous obtiendrons, je n'en doute plus, un succès complet.

Ce récit de nos expériences en bateau à vapeur m'a entraîné et fait omettre ce qui est bien plus important, c'est-à-dire le travail d'évangélisation de nos sauvages. J'y arrive et, Dieu merci, je n'ai de ce chef que d'heureuses nouvelles à vous communiquer. Avant de partir pour notre expédition, j'avais donné les exercices de la mission du printemps à nos bons Montagnais accourus de leurs terrains de chasse respectifs. Plusieurs des plus fervents demandèrent avec instance de réitérer leur communion.

« Nous sommes, disaient-ils, pendant si longtemps privés de la *médecine du bon Dieu qui fait le cœur fort !* Ne nous permettras-tu pas de la recevoir plus d'une fois, quand nous pouvons demeurer quelque temps près de la *maison de la prière ?* »

Après avoir rempli mon ministère au fort Mac Murray, où notre petit nombre ne nous permet pas de résider en permanence, je descendis au fort Smith, Mission Saint-Isidore. Je fus heureux de voir la foi et la piété persévérantes des Montagnais qui fréquentent ce poste ; mais je devais aussi y rencontrer une dure épreuve. Le dimanche 2 juillet, le steamboat de la Compagnie de la baie d'Hudson arriva du Mackensie. Quelle ne fut pas ma surprise? Mgr Clut venait de débarquer! Hélas, en m'approchant de lui pour l'embrasser et lui prendre les mains, je sentis un tremblement douloureux agiter ses membres et je compris que sa venue n'augurait rien de bon. En effet, il m'apprit bientôt qu'au mois de mai dernier il avait été atteint, à Good Hope, d'une maladie qui l'avait mis dans un état presque désespéré, et qu'ayant repris un peu de force, le R. P. Seguin avait jugé nécessaire de l'envoyer à Montréal, où il trouverait les soins indispensables à la conservation de sa vie. Le prélat se mit donc en route; mais il était encore si faible que

les Pères ne purent se résigner à le laisser partir seul. Ils se succédèrent les uns aux autres auprès du vénérable malade, à qui toutefois le voyage faisait un bien sensible.

A l'office du soir, nous eûmes une scène touchante que je ne puis passer sous silence. Le chapelle était remplie de sauvages et, après mon sermon, je jugeai à propos d'ajouter quelques réflexions sur le dévouement des missionnaires qui viennent si loin sacrifier leur santé et leur vie pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, dévouement dont la vue de notre cher malade était une preuve frappante. Après la bénédiction du Saint-Sacrement, Mgr Clut, dont le cœur, brûlant de zèle et d'affection pour nos chrétiens, n'avait pu contenir son émotion, adressa ces quelques mots aux sauvages :

« Mes enfants, leur dit-il, vous avez vu les pleurs couler de mes yeux. Pourquoi n'ai-je pu retenir mes larmes ? C'est que je vous aime et que je vais vous quitter sans doute pour ne plus vous revoir en ce monde !!! »

Alors vous eussiez vu ces pauvres sauvages verser, eux aussi, des larmes de douleur, éclater en sanglots et se précipiter vers le vénérable prélat pour lui baiser les mains et lui témoigner leur amour et leurs regrets ! N'est-ce pas là une preuve évidente que, sous leur écorce rude et grossière, nos bons Montagnais ont un cœur sensible et reconnaissant? Il est vrai que Mgr Clut avait acquis les droits les plus légitimes à leur affectueuse sympathie pendant les trente-cinq années de son héroïque apostolat dans ce triste pays.

Voilà trois ans que je suis chargé de ce vicariat, et chaque année pareil malheur m'arrive. C'est que, dans ces régions polaires, il n'y a ni médecin, ni remèdes,

excepté quelques pilules ou quelques fioles de *pain Killer* ou *tue-douleur*, qui ne sont d'aucune utilité dans un cas sérieux. Nous ne pouvons donner aux malades ni soins, ni nourriture convenables, et nous sommes enfermés pendant plus de huit mois de l'année dans une barrière infranchissable de neiges et de glaces. Dans ces conditions, la maladie a le temps de faire son chemin, et quand un pauvre Père essaye de profiter de l'été pour aller chercher quelque docteur, il épuise le reste de ses forces dans les fatigues d'un long et pénible voyage, et il arrive trop tard pour qu'on puisse espérer sa guérison. Que mes paroles, cependant, ne soient pas regardées comme l'écho d'un murmure ou d'une plainte intérieure, car tous nos Pères ont fait courageusement, chrétiennement, apostoliquement, le sacrifice de leur vie, et sont heureux de la part qui leur est échue dans le champ du père de famille. Mais moi, leur évêque, malgré mon indignité, je ne puis me résigner à les voir succomber ainsi les uns après les autres.

J'arrive à la Mission Saint-Joseph, Grand Lac des Esclaves. Elle est située dans le voisinage du fort Résolution et d'un établissement de ministres protestants. Le R. P. Dupin en est chargé et Dieu bénit son zèle.

A mon arrivée, je trouvai le rivage du lac littéralement couvert, sur un grand espace, des loges coniques des sauvages, qui en sortirent à la hâte pour venir me saluer et recevoir ma bénédiction. On accueille ailleurs un évêque avec plus de pompe et d'apparat, mais nulle part avec une plus chrétienne cordialité. Hommes et femmes se pressaient autour de moi avec une certaine gravité mêlée d'une bonhomie charmante, les mamans entraînant à leur suite toute leur famille jusqu'aux plus petits, auxquels il fallait, comme aux plus grands, toucher la main et donner mon anneau à baiser, même aux

enfants au maillot. Je ne dirai pas que toutes ces mains et ces visages étaient brillants de propreté, ce serait blesser la vérité et même la vraisemblance; mais je n'y regardai pas de si près et je ne vis dans tout ce monde que des enfants de Dieu et de l'Église catholique. Pour vous faire en résumé l'éloge de cette population, qu'il me suffise de dire que, depuis bientôt vingt ans, les ministres protestants sont là, essayant de tous les moyens, et cependant ils n'ont pas encore réussi à faire un seul adepte!

Je ne m'étends pas davantage sur ma visite pastorale, parce que je veux vous transporter sur un autre terrain et vous faire assister au début d'un autre missionnaire sur les bords de la mer Glaciale, au milieu d'une peuplade d'Esquimaux. Je vous transcris donc textuellement une lettre du R. P. Lefebvre, à qui cette mission périlleuse a été confiée.

MISSION DE SAINT NOM DN MARIE, PEEL'S RIVER.

25 janvier 1893.

« Avec le steamboat de la Compagnie arrivait ici dernièrement un ministre. A peine descendu, il équipait déjà un canot pour aller passer le reste de la saison chaude avec les Esquimaux, à la mer. Comme véritable pasteur, je ne pouvais voir d'un œil indifférent le danger où allaient être exposées mes brebis, hélas! encore bien éloignées du bercail. Mais que pouvais-je faire? J'étais alors seul à la Mission; Sa Grandeur Mgr Clut venait de descendre à la rivière Rouge; il ne devait être ici que dans quelques jours.

« Il y avait encore présentes quelques familles esquimaudes, entre autres celle du chef Toreatsiark (*les yeux croches*); mais toutes se préparaient à partir. De tout

mon cœur, je priai le bon Dieu que Mgr Clut arrivât assez tôt pour les voir. Mes prières furent exaucées. Monseigneur arriva juste au moment où la plupart allaient s'embarquer; il eut le temps de leur toucher la main. Trois familles, y compris celle du chef sus-mentionné, n'avaient pas encore levé le camp. A peine le prélat fut-il entré, que je lui racontai l'intention du ministre de se rendre à la mer.

« — C'est malheureux, me répond-il. S'il arrive seul, « vos infidèles pourront se donner à lui et vous n'aurez « plus rien à faire avec eux.

« — Il est un moyen de remédier à cela, Monseigneur : « il y a ici un chef qui me regarde assez bien; si vous « le permettez, je partirai avec lui, vivrai avec lui et m'en « reviendrai à l'automne avec les Esquimaux qui vien- « dront au fort.

« — Oui, oui, me dit Monseigneur, il le faut, il le « faut. »

« Je vais donc tout de suite voir le chef et lui fais connaître mes intentions. Il accepte à ma grande satisfaction, il promet même d'avoir pour moi des égards de père, mais, il va sans dire, moyennant rétribution. Ces pauvres infidèles, vous le savez, ne songent qu'au matériel et savent tirer profit des moindres circonstances.

« Le 22 juillet (1892), je m'embarquais avec le plaisir de devancer le ministre. J'occupais dans l'*omiark* (grande barque faite en peau de baleine) la place d'honneur à côté de mon père adoptif; les chiens avaient la deuxième place, puis venait celle des femmes. Ce n'est pas sans raison que celles-ci sont placées les dernières, puisque c'est à elles qu'est réservée la lourde charge de manier les grosses rames du matin au soir. Cependant elles savent à merveille remplir leur rôle sans trop se fatiguer, car, la plupart du temps, elles laissent flotter leurs rames sur

l'eau. D'ailleurs les Esquimaux en voyage sont tous des Roger Bontemps; pourvu qu'ils aient de quoi mettre sous la dent, ils s'inquiètent fort peu du reste.

« Nous arrivâmes à la mer, à l'endroit appelé « Village Esquimau », le 30 juillet, après avoir essuyé, en descendant, plusieurs contre-temps causés par la pluie, et nous être fait saigner à qui mieux mieux par des myriades de maringouins et par une autre petite bête non moins vorace, et que je n'ai pas besoin de vous nommer.

« Le village esquimau est situé sur une île élevée, sur les flancs de laquelle viennent battre d'un côté les eaux du Mackenzie et de l'autre celles de la mer Glaciale. Ce village consiste en quelques charpentes de bois brut (arbres charriés par le fleuve), toutes revêtues de terre et offrant assez l'aspect de maisons souterraines. C'est dans ces demeures que nos Esquimaux viennent passer les plus rigoureux mois de l'hiver, c'est-à-dire décembre, janvier et février. Ils demeurent aussi l'été en cet endroit pour y faire la chasse à la *baleine blanche*. Cette année, elle a été plus abondante que jamais.

« J'ai eu le bonheur de trouver mes infidèles dans une grande joie, car, ce jour-là, la chasse avait été très fructueuse; une quinzaine de baleines gisaient sur la grève. C'était magnifique.

« Je profitai de l'allégresse universelle pour aller faire à chacun une courte visite à domicile. Je fis, à cette occasion, une petite distribution de petits cadeaux. Il fallait voir la joie avec laquelle ils les reçurent, ils ne cessaient de me prodiguer des *matchi* (*merci* prononcé à la façon esquimaude). Tous auraient voulu m'accompagner de loge en loge; mais les étroites demeures ne leur permettaient pas le plaisir d'entrer avec moi.

« La plupart des hommes que je n'avais pu voir dans

ma tournée, parce qu'ils n'étaient pas de retour de la chasse, arrivèrent bientôt. Ils passèrent toute la veillée avec nous à boire le thé. Ils en sont plus friands que nous ne le sommes d'un bon verre de vin.

« Il y avait huit jours que j'étais au milieu de mes infidèles quand, récitant mon bréviaire en marchant sur la grève, j'aperçus venir un canot d'écorce monté par trois hommes. Je reconnus bientôt que c'était le ministre, accompagné de ses deux acolytes, dont l'un était le fameux interprète George (1). A leur vue, mon cœur se serra un peu ; mais, mettant ma confiance en Dieu, je continuai lentement ma prière. Quelques heures s'écoulèrent et le nouvel arrivé, accompagné de son interprète, voulut entreprendre la visite des camps. Pauvre diable ! son entrée fut loin d'être triomphale dans le village, puisqu'il a failli être pourchassé.

« Jusqu'ici on s'était montré tout à fait indifférent pour la mission que je venais remplir ; il fallait vraiment cette démarche du Révérend pour les déterminer enfin à me considérer autrement qu'un étranger ordinaire.

« — Tu es notre honorable ministre, ne cessèrent-ils « de me dire à partir de ce jour, l'autre n'est qu'un « bourgeois, puisqu'il prend une femme comme nous ; « nous ne l'aimons pas. »

« Cependant, malgré cette protestation souvent réitérée, je suis encore éloigné de me croire le maître absolu du terrain. Je crains beaucoup que ces pauvres infidèles, attachés comme ils le sont aux choses matérielles, ne se laissent subjuguer par les appâts divers que le ministre ne manquera pas de leur offrir, la prochaine fois qu'il paraîtra au milieu d'eux ; car, outre ses mille louis de salaire par année, il reçoit encore une

(1) Esquimau élevé par les Anglais et interprète du fort de Peel's River.

quantité considérable de caisses que j'ai vu débarquer. Qu'ai-je, moi, pour lutter contre lui ? Rien, sinon ma seule confiance en la bonté et la miséricorde divines. *Si Deus pro nobis, quis contra nos ?*

« Pendant mon court séjour au milieu de nos ouailles, je me suis surtout appliqué à l'étude de leur langue difficile, que je suis loin de connaître encore. Je me suis efforcé aussi de leur parler de Dieu, seul créateur de toutes choses. Ce langage devait sans doute les étonner un peu, puisque, selon eux, c'est un homme qui a fait l'Univers, et il va sans dire que cet homme est un Esquimau.

« Deux fois ils m'ont demandé de leur parler de Celui que je porte à ma ceinture, c'est-à-dire de Jésus-Christ ; je le fis le mieux que j'ai pu ; je doute si je fus compris. J'essayai en même temps de leur faire comprendre la nécessité de recevoir le Baptême pour aller au ciel ; je me revêtis ensuite du surplis et de l'étole et leur fis voir les objets propres à la cérémonie du Baptême. Je fis même appel aux parents, leur disant de m'apporter leurs petits enfants, que dès maintenant je les baptiserais, leur faisant connaître le grand bien que ma prière procurerait à leurs âmes ; mais personne ne se présenta.

« Malgré les nombreux mensonges que l'interprète George ne cessait de vomir contre les médailles et les croix, à la suite de mes entretiens, plusieurs me demandèrent des crucifix ; je fus très heureux de distribuer le peu que j'avais.

« Je voudrais clore ici cette lettre déjà trop longue ; cependant j'aimerais à vous raconter le plus brièvement possible ma montée de la mer si pleine d'incidents.

« Nous sommes au 15 août. La chasse à la baleine se réduisant à rien, tous les Esquimaux songent à quitter

la plage pour se diriger vers quelques endroits favorables à la chasse aux caribous et aux amimaux à fourrures. De mon côté, je dois songer à m'en retourner chez moi. Quel n'est pas mon désappointement quand mes *parents*, la figure consternée, m'apprennent que pas un Esquimau n'ira au fort cet automne! Que ferai-je?... Je sais qu'à une trentaine de milles en remontant le fleuve, il y a des Indiens Loucheux qui sont descendus jusque-là pour faire la chasse aux caribous; mais aurai-je la bonne fortune de les rencontrer? Par bonheur, j'apprends que quelques familles se disposent à partir pour cet endroit; je vais donc prendre place dans une de leurs barges.

« Trois jours après, j'arrivais au point désigné; mais, à mon grand déplaisir, je n'y trouvai aucun Indien ni même aucune trace de leur présence dans ces parages. Que de plans me vinrent à l'esprit?... Enfin j'ai recours au moyen seul praticable en tout temps et en tout lieu, celui de me recommander à la divine Providence. Aussitôt après, il me vient une idée : c'est celle d'engager une famille (puisque les Esquimaux ne voyagent pas autrement) à venir me conduire. Une réponse favorable ne se fait pas attendre. *Deo gratias!* Nous sommes au 19 août; le départ doit avoir lieu le lendemain matin. Le 20, je ne suis pas lent à me lever; il n'en est pas ainsi de mon homme qui semble caresser sa couche plus qu'à l'ordinaire. J'attends sans rien dire. Enfin, il se résout à parler :

« — Je n'irai pas voir le fort, me dit-il, à moins que « tu n'ajoutes tant au prix convenu. »

« Je fais d'abord la sourde oreille; mais que devenir? Je suis comme prisonnier, lui seul peut me délivrer de ma pénible situation; je finis par accéder à sa demande.

« — Nous allons partir tout de suite, lui dis-je.

« — Non, pas aujourd'hui, demain. »

« Le lendemain, le même refrain ennuyeux de la veille.

« — Quand donc finiras-tu de me tromper? » lui dis-je.

« Mais il me fallut attendre jusqu'au 24. Enfin, nous voilà en route. Durant deux jours, nous ne parcourûmes que la distance de 30 milles environ. Le troisième jour, nous avions fait à peine un quart de mille et, sous prétexte d'un petit vent contraire, mon homme voulut retourner en arrière. Je m'y oppose pour mille bonnes raisons, mais il ne veut rien entendre.

« — Eh bien, conduis-moi au rivage, lui dis-je; je vais faire à pied le reste du voyage.

« — Tu n'y penses pas ! Le fort est encore loin, très loin ; tu peux aussi rencontrer des dangers sur ta route.

« — Que t'importe? Je ne suis pas un lâche comme « toi. »

« Arrivé à terre, j'achète pour du thé six maigres poissons desséchés. Outre cela, j'avais de la viande sèche pour un repas, 2 livres de farine et un peu de thé. C'est avec cette modique ration que j'entreprenais un trajet de 150 milles.

« La grève était remplie de saules épais à travers lesquels je devais me frayer une route. Si je m'en éloignais, c'était pour monter des côtes à pic et élevées comme des montagnes et pour les descendre aussitôt dans de larges et profonds ravins, ayant, en les traversant, de l'eau jusqu'à mi-jambes. Le soir arrivé, j'étais harassé de fatigue ; mon paqueton, qui pesait une trentaine de livres, semblait en peser plus de 100 ! Mais la Providence veillait sur son missionnaire.

« Je choisis pour passer la nuit un endroit bas où se trouvait une petite sapinière afin de me mettre à l'abri.

A neuf heures, je me roulai dans ma couverture et m'abandonnai à un sommeil réparateur. Je me réveillai à trois heures du matin ; il faisait déjà grand jour. J'avais à peine marché une demi-heure quand, tout à coup, j'aperçus deux tentes loucheuses ; je n'en croyais pas mes yeux. Jugez de ma joie. Encore quelques minutes et j'y arrivai. Les chiens plus que moi donnèrent le signal du réveil. Quelle ne fut pas la surprise de ces braves gens en apercevant devant eux, au sortir de leurs tentes, un prêtre! Leur joie était telle qu'ils ne cessèrent de me dire *merci*.

« J'engageai un des deux hommes pour venir avec moi, en canot, chercher le bagage que j'avais laissé en arrière. Le soir, nous étions de retour au camp. Le lundi, de grand matin, je reprenais le chemin de la Mission où j'arrivai le 1er septembre. »

Le R. P. Lefebvre est retourné cet été passer le plus de temps possible au milieu de ses Esquimaux; mais je dois attendre jusqu'à l'année prochaine les nouvelles de sa Mission, car les communications avec ces postes reculés sont plus rares qu'on ne s'imagine peut-être.

Puissé-je avoir bientôt moi-même un petit bateau à vapeur avec lequel il me sera permis de visiter mes missionnaires, de leur porter quelques provisions, de séjourner avec eux autant qu'il en sera besoin, de les conduire aux endroits de la côte où les Esquimaux résident et de les en ramener sans fatigues! La lutte est engagée, il faut la soutenir.

VICARIAT DE LA SASKATCHEWAN.

LETTRE DU R. P. BIGONESSE, DIRECTEUR DU DISTRICT DE BATTLEFORD, AU R. P. LOUIS COCHIN, MISSIONNAIRE CHEZ LES CRIS, A THUNDERCHILD.

Battleford, 16 avril 1894.

Mon révérend et bien cher Père,

Il me tarde de vous parler d'une triple fête qui a eu lieu il y a quelques semaines à Prince-Albert, à l'occasion du retour de Mgr Pascal de son voyage en Europe.

Il y a des dates qui s'effacent difficilement de la mémoire. Pour moi, j'en compte trois, trop rapprochées pour les séparer et aussi trop émouvantes pour que je puisse jamais les oublier. Ce sont les 6, 8 et 11 mars 1894, qui furent témoins, à Prince-Albert, d'une triple joie : joie d'abord de famille, puis joie de la population catholique, joie enfin générale de la jeune ville de Prince-Albert.

Depuis plus d'un an, le vicariat de la Saskatchewan, comme vous le savez, était privé de son chef spirituel, et tout le petit troupeau, *pusillus grex*, des Oblats de cette partie des territoires de notre Nord-Ouest canadien était devenu orphelin par le départ de son premier pasteur ecclésiastique, et par la privation du plus tendre des Pères, *nemo tam Pater*. L'élection d'un Supérieur général, puis la visite *ad limina* à Rome et aussi l'extrême besoin de sujets et de moyens pécuniaires pour le maintien et l'extension du règne de Jésus-Christ dans notre immense vicariat de la Saskatchewan ont, vous le savez, obligé, au commencement de l'année 1893, Mgr Pascal à quitter son siège épiscopal pour entreprendre, au milieu du plus rigoureux hiver que nous

ayons encore eu, un long voyage. La nouvelle de l'élection du T. R. P. Soullier au généralat de notre chère Congrégation, que Monseigneur nous annonçait dans une lettre de Paris, nous causa à tous une joie bien vive. Une autre circulaire, dans laquelle Sa Grandeur nous faisait part du bel accueil qui lui fut fait à Rome par Léon XIII, et des insignes faveurs qu'Elle tenait du Saint Père pour ses missionnaires éloignés, dissipait bien pour un moment notre ennui; mais celui-ci ne tardait pas à nous venir visiter de nouveau et nous faire soupirer après le prochain retour de notre digne Père. Les jours nous paraissaient des semaines et les mois des années, et il vous en souvient, cher Père, nous nous perdions en conjectures sur les lieux où il pouvait se trouver et sur l'époque de son arrivée au milieu de nous, lorsque, le 3 de mars, un télégramme dissipa toutes nos incertitudes et remplit de joie le cœur de tous les Oblats de la Saskatchewan ; le retour de Mgr Pascal nous était annoncé pour le 6 au soir. L'heureuse nouvelle fut promptement communiquée aux missionnaires les plus rapprochés, et le 6, sept Pères étaient déjà rendus à l'évêché de Prince-Albert, le cœur battant de joie. C'étaient les RR. PP. Moulin, Michel, Lecoq, Blais, Bigonesse, Maisonneuve et Vachon, et les FF. Courbis et Pouliquen. L'heure de l'arrivée du train approchant, nous allâmes ensemble à la gare, ne comptant guère sur l'arrivée des chars avant une heure encore. A peine fûmes-nous arrivés à la station que la lumière et le sifflet de la locomotive nous indiquaient qu'elle avait gagné du temps. Jugez si le cœur nous battait; il était 10 heures du soir, et deux minutes s'étaient à peine écoulées que Monseigneur descendait sur la plate-forme et nous touchait à chacun la main. Un prêtre et un frère convers, tous deux de France, étaient avec lui.

Puis les RR. PP. Paquette et Pinault étaient montés dans le train au lac des Canards pour accompagner Sa Grandeur jusqu'à Prince-Albert et portaient à douze le nombre des Oblats qui bientôt s'agenouillèrent aux pieds de leur bien-aimé Père, pour recevoir d'abord sa bénédiction si vivement désirée, puis une chaude accolade donnée *corde magno et animo volenti*. Mon cher Père, que n'étiez-vous, dans cette soirée du 6, au milieu de nous, pour entendre les bonnes paroles de notre premier chef adressées à chacun de ses missionnaires, pour voir la joie et le bonheur qui brillaient sur toutes les figures! Tous vos souvenirs du noviciat se seraient ravivés, et vous auriez redit l'*ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum*. Car c'était vraiment une joie de famille que nous éprouvions tous. Le Père était heureux de revoir ses enfants, et ceux-ci étaient au comble du bonheur de posséder enfin leur Père, depuis longtemps si vivement attendu.

Les missionnaires Oblats avaient, le 6 au soir, joui les premiers de la présence de Monseigneur; cette préférence leur revenait en qualité d'Oblats; mais les catholiques de Prince-Albert désiraient, eux aussi, avoir leur fête, ce désir était bien légitime. Le 8 mars au soir, vers les 7 heures, ils s'étaient donné rendez-vous à l'évêché, à l'insu de Monseigneur. Il s'en trouva de toutes les nationalités : Français, Canadiens, Allemands, Irlandais, Anglais et métis, voire même un Syrien. La grande salle d'entrée est littéralement remplie d'hommes de tous les rangs de la société, depuis la magistrature jusqu'à l'humble classe ouvrière. Monseigneur est introduit et va prendre place à son fauteuil. Il est facile de lire sur son visage la joie qu'il éprouve de revoir ses chers catholiques de Prince-Albert. Deux adresses lui sont présentées, l'une en anglais et l'autre en français; la pre-

mière est lue par M. Eaton, nouvellement converti, et l'autre par M. Louis Schmidt, commis de l'agence des Terres, et dans toutes deux sont exprimés avec délicatesse de beaux et nobles sentiments chrétiens dictés par le respect, la considération et la reconnaissance. M. Schmidt a dit entre autres choses, dans son adresse, que le bonheur qu'il éprouvait en ce jour était bien supérieur à la joie qu'il avait ressentie lors de l'installation de Mgr Pascal à Prince-Albert, parce que « alors, Monseigneur, je ne vous connaissais pas ; mais depuis, j'ai appris à connaître Votre Grandeur et à estimer ses mérites ». Les adresses terminées, on présenta un cadeau à Sa Grandeur : son portrait reproduit au crayon, avec cadre très large et très riche, le tout de la grandeur d'environ 3 pieds et demi sur 5, puis un petit carillon pour la messe. Ce double cadeau était le fruit d'une souscription où le plus pauvre avait voulu faire figurer son obole, malgré la dureté des temps. Monseigneur ne fut pas peu surpris de cette offrande inattendue, et sa surprise réjouit beaucoup les donateurs, heureux de lui avoir joué ce tour innocent. Touché de ces témoignages de respect, d'estime et de reconnaissance, Monseigneur, d'une voix qui trahissait l'émotion de son cœur, exprima, dans les deux langues, sa vive gratitude envers les catholiques de Prince-Albert, et termina en donnant à tous sa bénédiction.

Mon révérend Père, je vous ai parlé plus haut de la fête du 6, puis de celle du 8 mars ; il me reste à vous raconter celle du 11. C'est en ce jour, dans la soirée, à 7 heures, que Mgr Pascal voulut bien faire sa première entrée solennelle, depuis son retour d'Europe, dans son église de Prince-Albert. Les journaux avaient annoncé la cérémonie. A l'heure indiquée, tous les catholiques de Prince-Albert et des environs accouraient à la cathé-

drale. Grand nombre de protestants, par considération pour l'évêque catholique, s'y trouvaient également, entre autres M. Macdonal, membre du Parlement fédéral, représentant le district de la Saskatchewan à Ottawa, M. Betts, membre de l'assemblée législative à Regina, et M. Stuart, maire de Prince-Albert, qui tous trois occupaient des fauteuils réservés au bas du sanctuaire. L'église était comble et parée comme elle ne l'avait pas encore été ; tout autour, attachés aux colonnes, des arbres verts et résineux élèvent leurs cimes jusqu'à la voûte. Une lumière abondante inonde l'édifice sacré. Dans le sanctuaire, est suspendue une magnifique lampe formée d'une corbeille en cristal de couleur, tapissée elle-même en dessous par des fleurs de lis avec boutons d'or et surmontée d'une couronne de bougies ; c'est un cadeau reçu en France par Monseigneur, et arrivé en même temps que lui. L'autel, lui aussi, a pris sa parure des grandes fêtes, et le fond auquel il est adossé disparaît sous de gracieuses tentures et sous de longues bannières d'un bel effet. Au-dessus de l'autel, à deux ou trois mètres du tabernacle, la statue du Sacré-Cœur, de grandeur presque naturelle, rayonne, portée sur une corniche élégamment ornée. De la voûte, suspendu sur la tête du Sacré-Cœur, un gros diadème descend, auquel sont rattachées quatre larges et belles banderoles de couleur, dont deux vont se fixer aux angles du sanctuaire, de chaque côté de l'autel, tandis que les autres tombent en avant du chœur, pour se dérouler horizontalement d'arbre en arbre, de chaque côté de la nef, jusqu'au fond de l'église. On dirait les deux bras de Notre Seigneur étendus pour entourer tout l'auditoire, l'attirer à lui et le presser sur son sein. *Venite ad me qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vos.*

L'horloge venait à peine de sonner 7 heures quand Monseigneur Pascal, vêtu des habits épiscopaux, entre par la grande porte, mitre sur la tête et crosse en main; il s'arrête un instant sous la tribune où lui sont rendus les pouvoirs qu'il avait laissés avant son départ. Puis le porte-croix se met en marche, les enfants de chœur suivent, et les Pères Oblats, dont deux assistent leur évêque, ferment la marche. Tout le monde s'incline avec respect à droite et à gauche pour recevoir la bénédiction épiscopale, pendant qu'un chœur puissant chante l'*Ecce sacerdos*. Arrivé à l'autel, Monseigneur va s'asseoir sur le fauteuil qu'on lui a préparé. Au milieu du plus profond silence, le juge Mac Guire, Irlandais catholique, et M. Legorgendure, greffier de la Cour, s'avancent vers le sanctuaire, fléchissent le genou, s'inclinent profondément devant le prélat, puis présentent chacun une adresse très digne. L'adresse en anglais, qui rappelle le nom et le souvenir de Léon XIII, était bien propre à éveiller dans toutes les âmes les grandes pensées de la foi, à faire estimer cette Église bâtie par Jésus-Christ lui-même sur un roc inébranlable et à fortifier de plus en plus leur attachement au successeur de Pierre. L'adresse en français s'adressait plutôt au cœur; elle rappelait l'héroïsme du missionnaire qui, pour gagner des âmes à Dieu, quitte pour toujours ce qu'il a de plus cher sur la terre : parents, patrie, amis; c'était touchant à tirer des larmes. Si jamais Monseigneur fut ému profondément, ce fut bien en cette circonstance solennelle où il avait devant lui tous les catholiques, ou plutôt tous les habitants de Prince-Albert, largement représentés par les plus hauts dignitaires. Il répondit longuement, en anglais, à la première adresse, en disant qu'il ne méritait pas personnellement un pareil tribut d'honneur, qu'il n'était qu'un instrument dans les mains

de Dieu à qui seul il faut renvoyer gloire et honneur. Il ajouta que, dans sa visite *ad limina,* il avait vu Léon XIII, cette grande figure de notre siècle; il avait eu avec lui un long entretien dans lequel le Pape lui montra que sa sollicitude paternelle s'étendait jusqu'à ses enfants les plus éloignés et qu'il les portait tous dans son cœur si aimant. Quant à moi, ajouta encore Monseigneur, je suis heureux d'être de retour au milieu de ceux que le suprême Pasteur de l'Église a confiés à mes soins, et je ne désire qu'une chose, c'est de leur faire le plus de bien possible et cela jusqu'à mon dernier soupir, puis, après ma mort, reposer au milieu d'eux à Prince-Albert. Dans sa réponse à l'adresse française, il remercia tous les catholiques pour les bons sentiments qu'ils venaient de lui exprimer, et il finit en les assurant que, pour lui, il ne désirait rien tant que se dépenser pour leur bonheur spirituel et temporel.

Ayant répondu aux adresses, Monseigneur laissa l'autel pour aller s'asseoir à son trône, et le R. P. Michel adressa la parole en anglais à la nombreuse assemblée. Son discours roula sur le prêtre. Ce qu'est le prêtre, quelle est sa mission, à quel respect et à quelle estime il a droit en sa qualité de ministre de Dieu. Ce discours dura plus d'une heure et fut très goûté de l'auditoire, qui l'écouta avec la plus religieuse attention. Après le sermon, Monseigneur, accompagné de deux assistants, se rend au pied de l'autel brillamment illuminé ; le roi de gloire est placé sur son trône, toute la foule s'incline respectueuse et le cœur plein d'émotion. Les plus suaves harmonies tombent de la tribune, le *Tota pulchra es* est exécuté avec la plus rare précision. Monseigneur prend le Saint des Saints dans ses mains et bénit tous les assistants. Il entonne ensuite le *Te deum laudamus* que l'assistance poursuit avec un entrain touchant. Il était

neuf heures et demie quand nous quittâmes l'église; la cérémonie avait duré deux heures et demie. Elle a été le digne couronnement de la triple fête dont l'arrivée de notre bien-aimé Seigneur et Père a été l'occasion. *Ad multos annos.*

Croyez-moi, mon Révérend et bien cher Père,

Votre humble et tout dévoué frère en J. M. I.

A. H. Bigonesse, o. m. i.

VICARIAT DE L'ÉTAT LIBRE D'ORANGE.

RAPPORT DU R. P. PORTE A Mgr GAUGHRAN, VICAIRE APOSTOLIQUE DE L'ÉTAT LIBRE D'ORANGE.

Monseigneur,

Le 20 août dernier, le T. R. P. Général, en quittant Londres où il venait d'achever la visite de la province Britannique, me confia un nouveau poste, en me demandant un sacrifice. J'aimais tant le Basutoland où j'ai passé les douze plus belles années de ma vie, que j'étais loin de m'attendre à être envoyé chez de nouveaux peuples, dans un pays nouveau et assez mal noté, connu ici sous le nom de *Bechuanaland* ou « terre des Bechuanas» (gens semblables aux autres).

Après une heureuse et charmante traversée en votre compagnie et celle du P. Hecht, nous arrivâmes à Kimberley; il y avait vingt-trois jours que nous avions quitté Londres. Votre Grandeur ne voulut prendre que quinze jours de repos dans sa résidence épiscopale, et elle se mit de nouveau en route avec moi pour se rendre à Vryburg, capitale du Bechuanaland. Vous me permettrez de vous rappeler que ce voyage, joint aux fatigues

du grand voyage sur mer, éprouva beaucoup Votre Grandeur et faillit avoir des suites funestes. Pendant que vous poussiez 100 milles plus haut jusqu'à la petite ville de Mafikeng, j'occupais mon temps, à Vryburg, à instruire six jeunes personnes qui furent confirmées, je faisais l'achat d'un wagon et de six paires de bœufs, et je me mis à votre disposition à votre retour de Mafikeng.

Ayant reçu l'ordre de Votre Grandeur d'explorer le pays entier depuis le sud, c'est-à-dire le Vaal-Riva (fleuve Jaune) jusqu'au tropique du Capricorne, limite nord du nouveau pays confié à votre sollicitude pastorale, je mis mon chariot sous la protection de la Sainte Vierge et des Saints Anges, et je partis, confiant ma conduite et mon sort à deux jeunes Cafres que je ne connaissais pas.

Aujourd'hui, après trois mois de voyage à travers les plaines immenses du Bechuanaland, je crois remplir un devoir en vous envoyant par écrit un rapport consciencieux sur tout ce que j'ai vu, ce que j'ai fait, les peuples que j'ai visités et les arrangements qui ont été pris avec les divers chefs de tribus. J'ai parcouru, en trois mois, 715 milles, soit 1 564 kilomètres. La nouvelle addition qui a été faite à votre vicariat comprend, du fleuve Jaune jusqu'au tropique du Capricorne, 360 milles, c'est-à-dire 579 kilomètres, et du levant au couchant, de la frontière du Transvaal jusqu'aux montagnes du Damaraland et du Namaqualand, 500 milles, c'est-à-dire 803 kilomètres, soit une superficie de 449 680 kilomètres carrés, presque autant que la France.

En général, le Bechuanaland est un pays plat, sablonneux, sec et manquant d'eau. Le sud est plus aride, sans doute à cause des calcaires qui s'y trouvent en grande quantité à la surface du sol, tandis que plus on avance vers le nord, plus le sol devient noirâtre, argileux, fertile et pourvu de fontaines et d'eau de source.

On s'est plu longtemps à appeler le Bechuanaland un *désert;* aujourd'hui, on revient de ce préjugé, et l'opinion commune, au sud de l'Afrique, est que c'est un des plus beaux pays du monde en fait de pâturages. L'herbe qui y croît est différente de celle qui croît partout ailleurs, dans la colonie du Cap ou dans les montagnes du Drakensberg. Ici, on trouve le *swet grass* (herbe douce) en quantité ; elle y atteint des proportions étonnantes ; les bestiaux en sont très friands, ce qui leur permet d'être toujours en bonne condition. Une vache, ici, a son veau régulièrement tous les ans ; à deux ans, une génisse peut avoir un veau. Le lait est la principale nourriture du pays ; il y abonde tellement, qu'on le jette tout simplement dans la plupart des fermes. Le sud est plus ou moins dénudé, grâce au système de destruction adopté par la Grande Compagnie des diamants, qui tire tout son combustible du Bechuanaland. Mais, vers le nord, les forêts sont encore vierges ; elles ont 50, 80, 90, 100 milles de long et de large; aucune hache n'a encore résonné au pied d'un arbre; les géants des bois ont vieilli, se sont desséchés et sont tombés, sans que personne les ait touchés. Dans ces plaines immenses, dans ces forêts impénétrables, quelques milliers de bestiaux, appartenant aux colons ou aux Bechuanas, paissent librement ; mais il en faudrait des millions encore pour abattre l'herbe trop riche, et dompter cette exhalaison neuve et sauvage qui s'élève du sol. Cependant, le Bechuanaland n'est pas fait pour l'élevage de la race chevaline. En janvier, février et mars, les pluies sont si fréquentes, les rosées si fortes durant la nuit et la végétation si tropicale, que le *veld* (herbe de la plaine) est meurtrier pour les chevaux, les mules et quelquefois les moutons.

Certainement, l'eau fait défaut à la surface ; il y a très

peu de fontaines, et surtout l'eau en est rarement pure et bonne. Dans la saison sèche, on parcourt quelquefois 50, 60 et même 80 kilomètres sans rencontrer une seule goutte d'eau. Il faut alors se pourvoir d'eau potable pour l'usage des voyageurs, et laisser aux bœufs la chance de vivre ou de mourir selon qu'ils pourront résister. Durant mon voyage, j'ai été quelquefois quarante heures, et quelquefois cinquante, sans pouvoir satisfaire la soif brûlante de mon attelage. Le manque d'eau, voilà le cri général; cependant, des hommes doués d'énergie et disposant de quelques moyens pourraient changer bien vite cet état de choses, en construisant des réservoirs sur les rivières ou dans les bas-fonds, et en creusant des puits. Quelques fermiers ont adopté ce système; aussi ont-ils les plus belles fermes du pays. J'en ai vu qui coupaient leurs blés au commencement de novembre; j'ai mangé du maïs frais au commencement de décembre, et pendant les mois où la disette est grande en pommes de terre et en légumes dans le reste du Sud africain, ici les fermiers qui ont de l'eau récoltent à l'envi, navets, carottes, choux et potirons. Le gouvernement a fait creuser des puits sur la route de l'intérieur, de 30 en 30 kilomètres. A une profondeur de 100 pieds, l'eau n'a jamais fait défaut.

Le climat du Bechuanaland est plus chaud que celui de Kimberley, puisqu'on s'approche davantage du tropique; cependant, la chaleur y est très supportable ; j'ai voyagé durant la saison d'été, quand le soleil est sous la canicule, je peux assurer que je n'ai pas plus souffert ici de la chaleur qu'au Basutoland. Durant le gros de la chaleur, de 10 heures du matin à 3 heures du soir, la moindre petite ombre occasionnée par quelques branches d'arbres ou un abri quelconque semble douée d'une fraîcheur extraordinaire. Les nuits sont simplement dé-

licieuses; quelque fortes qu'aient été les chaleurs du jour, dès que le soleil baisse à l'horizon, la température se refroidit. Ici, tout le monde s'accorde à dire que les nuits sont la plus belle partie du jour. Pendant tout le temps qu'a duré mon voyage, j'ai dû, couchant dehors, garder mes deux couvertures sur moi, et parfois vraiment, si je ne m'étais pas rappelé que c'était l'été, j'en aurais pris une troisième.

L'élévation générale du Bechuanaland est d'environ 3000 à 4000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le pays est extrêmement plat dans le sud; vers le nord, il est sillonné de vallées, de montagnes et de collines.

Les forêts étaient autrefois peuplées de lions, de tigres, de zèbres, de chameaux et d'autres grands mammifères. Aujourd'hui, ces animaux sauvages sont devenus rares, bien que le pays abonde en gibier, tels que cerfs, biches, chevaux, faisans, perdrix, cailles, lièvres, lapins, etc. Les serpents y sont très nombreux ; on rencontre surtout le cobra (*'musoa*), le puff-adda (*tamalinkotsoana*) et le mambra (*mokuepa*), qui est si venimeux qu'on meurt de sa morsure avant deux heures. Je me plairai cependant à rappeler ici que, durant mon voyage de trois mois, au moment des plus fortes chaleurs, je n'ai rencontré qu'un seul reptile sur mon chemin. Ceci montre que la Providence est bonne et protège son missionnaire au milieu des dangers.

Les arbres des forêts portent presque tous des baies sauvages plus ou moins grosses, dont les indigènes sont très friands; quelquefois même, dans les temps de disette, ils en font leur principale nourriture. On rencontre partout le *cameel tree* (arbre chameau), ainsi appelé parce qu'il domine la forêt. On y voit aussi des acacias de toutes sortes, des seringas qui atteignent des proportions étonnantes de beauté et de grandeur, des oliviers

sauvages, des mimosas, des *black woods* (arbres noirs et argentés), des néfliers, des cactus, etc.

Maintenant, Monseigneur, à l'aide de ces quelques notions générales, je vais vous introduire dans le nouveau pays qui vous est confié. Politiquement, il se divise en trois immenses districts :

1° Le British Bechuanaland, depuis le Vaal-Riva jusqu'au Molopo d'un côté, et depuis les frontières du Transvaal jusqu'au désert de Khalahali (connu des Anglais sous le nom de *Kalahari*).

Ce district a une superficie de 16800 milles carrés. Il est, en grande partie, habité par des fermiers européens ou Boers, et par des Bechuanas confinés dans des réserves.

2° Le Protectorat, qui s'étend depuis le Molopo-Riva jusqu'au tropique du Capricorne et est borné, à l'est, par le nord du Transvaal et, à l'ouest, par le désert.

Ce district a une superficie d'environ 16200 milles carrés. Il est spécialement le pays des Bechuanas, qui en sont les maîtres et les seuls habitants.

3° Le Désert, qui peut avoir une superficie de 50000 milles carrés, est le refuge des Bushmen (hommes des bois), des Balala (esclaves), en un mot de tous ces êtres nomades et dégradés connus sous le nom de *Bakalahari*.

I

BRITISH BECHUANALAND.

Depuis un temps immémorial, le Bechuanaland a été la terre exclusive de différentes tribus noires qui s'y succédaient et y disparaissaient, suivant le caprice des guerres et des vainqueurs. Un des derniers vandales qui

promena ses hordes barbares et avides de carnage dans les plaines du Bechuanaland fut le sanguinaire Mosilikatsi, lequel, parti de Natal avec une armée de mécontents et de rebelles, mit tout à feu et à sang sur son passage dans le nord de Natal, dans le Free-State, le Basutoland, le Transvaal et le Bechuanaland. Mosilikatsi fut, enfin, vaincu ; les Boers, plutôt que les Bechuanas, le refoulèrent de l'autre côté du Limpopo, où son fils et successeur Lo-Bengula occupa le trône jusqu'en ces derniers mois. Il vient lui-même de fuir devant les mitrailleuses de la Chartered-Company, et, en fuyant, il a laissé entre les mains des vainqueurs un pays couvert de mines d'or.

Les Bechuanas, libres de tout ennemi puissant au dehors, ne surent pas profiter du bienfait de la paix ; ils se disputèrent le pays, si bien qu'en 1882 ils appelèrent des volontaires à leur secours. L'un appela les Boers du Transvaal, l'autre des jeunes gens de Kimberley ou de la colonie. Pendant quelque temps, les différents chefs purent opposer une vive résistance à l'aide de leur contingent européen ; mais, un jour, ils se trouvèrent trahis ; les différents Free-Booters (Braconniers), ainsi qu'ils s'intitulèrent, abandonnèrent leur chef respectif, se réunirent en syndicat et constituèrent une république, qu'ils appelèrent la *république du Stellaland* (ou de la terre du repos). Vryburg (la Ville libre) en fut la capitale, et tout le gouvernement du nouveau pays consista à tuer le plus de Bechuanas possible pour s'emparer de leur pays et de leurs bestiaux. Ils seraient tous tombés sous les balles meurtrières des Braconniers, si le gouvernement britannique ne s'était ému en pensant que des tribus entières allaient disparaître du sud de l'Afrique, mais surtout en voyant qu'un immense pays allait tomber entre les mains de quelques flibus-

tiers qui lui fermeraient la route de l'intérieur, du Zambèse, du Mashonoland, etc. Un corps d'armée fut envoyé en 1884; le quartier général en fut établi à Mafikeng, à 200 milles de Kimberley, entre les Free-Booters et les Bechuanas. L'ombre du nom britannique suffit pour pacifier le pays; pas une cartouche ne fut brûlée, mais, en revanche, l'Angleterre amena à la couronne impériale tout le pays où les Bechuanas avaient introduit les Free-Booters, à la condition que ceux-ci conserveraient leurs fermes et deviendraient sujets de S. M. la reine Victoria, tandis que les Bechuanas seraient refoulés dans des réserves spéciales. Quant au pays nord du Molopo, où les Bechuanas n'avaient point pris part à la rébellion, le gouvernement britannique se contenta d'y proclamer son protectorat, c'est-à-dire qu'il s'engagea à arrêter les invasions toujours menaçantes des Boers du Transvaal et à laisser les différentes tribus se gouverner à leur guise.

Pour aujourd'hui, le gouvernement du pays est entre les mains d'un administrateur, qui est aidé de divers magistrats en British-Bechuanaland, et de deux vice-administrateurs dans le Protectorat. Une troupe de cinq cents hommes est à la disposition du gouverneur, pour maintenir l'ordre sur les frontières et dans le Protectorat.

Deux villes seulement méritent d'être mentionnées dans le British-Bechuanaland : Vryburg et Mafikeng. Vryburg est à 107 milles de Kimberley, non loin de la frontière du Transvaal; actuellement, elle est le terminus du chemin de fer de Capetown; elle comprend environ cinq cents habitants européens. On y voit trois églises : une pour les Boers, laquelle peut contenir huit cents auditeurs; une pour les anglicans; une autre pour les Wesleyens. Monseigneur vient d'acquérir en cette ville deux *ervens*, ou 40 000 mètres carrés, destinés à une

chapelle et à une école catholiques. Nous pouvons avoir environ vingt-cinq catholiques dans la ville et autant dans les fermes environnantes. La ville se compose d'une vingtaine de magasins, de plusieurs hôtels et auberges, et surtout d'une demi-douzaine de *bars* ou estaminets et d'une prison.

Ce fut le 2 novembre au soir que je fis mon entrée triomphale à Vryburg. Assis sur le caisson de mon wagon, je me mis à rêver de nos anciens rois de France, quand

> Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
> Conduisaient dans Paris le monarque indolent.

La fortune m'avait accordé un attelage trois fois plus considérable et, partant pour un voyage de 7 à 800 milles, j'étais loin de me livrer aux douceurs de l'indolence.

Il serait fastidieux pour vous, Monseigneur, de me suivre dans mes étapes, le jour et la nuit ; vous trouveriez trop lent mon chariot de voyage, qui ne fait jamais plus de 20 à 25 milles par jour. Vous ne pourriez pas toujours observer la sainte règle, qui veut qu'on se lève à cinq heures du matin, qu'on sonne le couvre-feu à neuf heures du soir, le dîner à midi, et ainsi de suite. Pendant le jour, les chaleurs sont trop fortes, l'attelage refuse de marcher, il faut donc profiter de la fraîcheur de la nuit pour faire le trajet. En règle générale, on fait la cuisine quand on a faim et qu'on en a le temps, et on boit où l'on trouve de l'eau. Les fermiers catholiques que j'ai visités ont tous été très touchés et reconnaissants du bonheur que leur procurait ma visite. Quelques-uns n'avaient pas vu le prêtre depuis neuf ou dix ans. Aussi, ne vous étonnez pas, Monseigneur, si le désordre règne un peu partout, dans les mariages, les baptêmes, etc. Je dois dire cependant qu'en général la plupart des enfants ont reçu quelque éducation, plusieurs

ont été envoyés dans des écoles et des couvents catholiques; ils connaissent encore leur religion; eux, du moins, ont bénéficié de la présence du prêtre. Le vice principal qui semble s'être introduit chez ces pauvres gens, si longtemps laissés à eux-mêmes, ce sont les mariages mixtes, mariages célébrés devant le magistrat seulement ou devant des ministres protestants. L'élément dutch ou hollandais est très grand dans ces familles; certainement, si le mari catholique était fidèle à sa foi et travaillait à convertir son épouse, notre sainte religion trouverait là un joint pour s'introduire chez les Boers; mais, hélas! c'est le contraire qui a lieu : la femme est dutch, donc tous les enfants seront dutch, baptisés par le dutch parson, et, chose étrange, ils ne parleront que la langue des Boers, sans savoir un mot de la langue de leur père. Cependant, le mal n'est pas sans remède ; dès que nous aurons au Bechuanaland un prêtre zélé qui parlera la langue des Boers très correctement, beaucoup de points noirs disparaîtront ; il pourra prendre occasion des catholiques pour réunir les Boers des environs et leur dire, en leur langue, ce que sont les papistes et les romains. Mais les Boers sont ainsi faits, il faut leur lire dans leur langue et leur en donner les explications en hollandais. Le prêtre qui fera cela aura à moitié gagné la position avant le combat.

Mafikeng est la seconde ville importante du British Bechuanaland. Elle est située à 100 milles de Vryburg, vers le nord, sur les bords de la rivière Molopo et à côté de la ville cafre de Montoioa, le chef-lieu des Barolongs. Elle peut compter environ 200 Européens et 500 familles, soit 2 500 âmes, de gens de couleur.

L'erreur nous a aussi précédés ici et a bâti ses temples avant le nôtre. Cependant, en 1884, durant l'expédition qui eut pour effet de s'emparer du pays, nous avions à

Mafikeng un prêtre oblat qui était aumônier militaire; c'était l'incomparable et populaire Père Walsh, l'ami de tous, celui qui a laissé son nom gravé en lettres d'or aussi bien dans le camp des soldats que dans la ville et toute la contrée. Huit jours après la campagne, l'aumônier militaire redevenant moine et apôtre, il reprenait le chemin de Kimberley; en passant le fleuve Jaune à cheval, il tomba dans la rivière, l'eau froide surprit sa robuste constitution; le samedi suivant, il quittait ses frères, qui lui firent des funérailles religieuses, civiles et militaires dont on parle encore aujourd'hui.

Mafikeng fut, pendant trois ou quatre ans, la résidence des RR. PP. du Saint-Esprit et du Préfet apostolique du Bechuanaland. Je vois, par le registre des baptêmes, qu'ils reçurent quelques personnes dans le sein de l'Église. Ils ouvrirent une souscription, préparèrent des briques et des pierres, jetèrent les fondements d'une chapelle catholique dans un des plus beaux endroits de la ville, et enfin, pour des raisons qu'il ne m'appartient pas de savoir, ils remirent cette préfecture apostolique entre les mains de la Propagande. Ce n'est qu'en 1892 que le pays a été définitivement annexé au vicariat de l'Etat libre d'Orange. Nous comptons à Mafikeng, en temps ordinaire, de vingt à vingt-cinq civils catholiques, une dizaine de soldats; environ une vingtaine d'autres catholiques vivant dans des fermes non loin de la ville. Le chemin de fer de Vryburg à Mafikeng sera terminé en juin prochain; les dames catholiques de Mafikeng espèrent pouvoir, à cette époque, avoir un petit bazar qui leur permettra de réunir les fonds nécessaires à l'érection d'une chapelle.

De plus, on prétend savoir que ce serait l'intention du gouvernement britannique d'avoir ici une armée forte de quelques milliers d'hommes, en vue de parer aux

révoltes qui pourraient avoir lieu dans le protectorat ou plus haut encore, en Matebelaland.

Si toutes ces conjectures se réalisaient, il est évident qu'il faudrait, avant peu, avoir un prêtre catholique dans cette ville, qui est le plus beau point stratégique tant pour le gouvernement que pour l'Église. Une bonne école de filles et de jeunes enfants, tenue par des sœurs, gagnerait tout de suite la sympathie du public, qui est anxieux d'avoir des maîtres et des maîtresses de confiance. Le protectorat est, en outre, sillonné en tous sens de marchands européens qui ont femmes et enfants. Tous sans exception, juifs et protestants, souscriraient à l'établissement d'un couvent à Mafikeng. Je ne fais pas une supposition, je parle *de visu et de auditu*.

La petite troupe de Mafikeng ne compte plus aujourd'hui que trente-trois hommes ; le reste a été dirigé sur Gubuluwayo, capitale du chef Lo Bengula.

Les Wesleyens ont une église très convenable en briques cuites, couverte en zinc et pouvant contenir six cents auditeurs, dans la ville de Montoia. C'est l'adage du pays que les noirs des villes ne valent pas cher, mais, à Mafikeng, à coup sûr (sauf le révérend ministre), les chrétiens, je ne dis pas les catholiques, ne valent guère mieux. D'aucuns disent que c'est le ministre qui leur enseigne le dévergondage ; moi je dirai que c'est d'abord un caractère de leur race et ensuite le voisinage des blancs et des soldats.

Il peut y avoir, dans tout le British Bechuanaland, environ 7 à 800 fermes, dont 3 à 400 à peine sont encore occupées. Sur ces 400, plus de 250 le sont par des Boers; les autres sont la possession de quelques Anglais, Irlandais, et voire même de Bechuanas, lesquels ont ici le droit d'acheter et de posséder des terres.

Le gouvernement britannique a accordé aux Bechua-

nas six grandes réserves et environ huit à dix autres presque insignifiantes. Les Bathlapings (ou gens du poisson) occupent le sud, Kuruman, Motito et Taung. Les Barolongs (ou gens du chef Rolong) occupent l'ouest et le nord, Genesa, Morokoeng, Molopo. Je me suis fait un devoir de visiter toutes les réserves importantes pour décider ce qu'on pourrait faire plus tard pour les indigènes.

Kuruman, sur la rivière du même nom, se trouve au sud à 100 milles de Vryburg. Il y a environ quatre-vingts ans, le docteur Moffat, du *London Society*, commençait ici la mission de Kuruman, qui a fait tant de bruit au temps des Moffat et des Livingstone et qui ne vaut pas aujourd'hui la dernière des missions catholiques du Basutoland. Autrefois, Kuruman était le chemin de l'intérieur, ou plutôt le point le plus reculé de la partie connue du noir continent au sud de l'Afrique. Les commerçants, les aventuriers et les chasseurs de lions et d'éléphants passaient et logeaient à Kuruman. Moffat, sans beaucoup d'instruction et de science, était un homme actif et énergique; il dominait les rois et roitelets du pays. Vint Livingstone, le missionnaire aventurier, qui devint docteur en divinité et surtout explorateur grandement utile à l'Angleterre qui ne lui ménagea pas l'argent et reçut ses ossements à Westminster.

Mais aujourd'hui, Kuruman n'est plus rien de tout cela. La voie ferrée passe à plus de soixante milles à l'est; les fermes des environs sont si pauvres et si dépourvues d'eau, que le gouvernement, pour les vendre, s'est vu obligé à pratiquer des puits artésiens. Les missionnaires, dans les jours de prospérité, construisirent là une foule d'édifices, écoles, collège, maison des missionnaires, au prix fabuleux de 15 à 20 000 livres sterling. Seule, l'église n'a jamais reçu les soins qu'elle aurait été en droit

d'attendre. Jusqu'à ce jour, la chapelle n'a été qu'une misérable masure. La Mission est établie sur les bords de la rivière qu'alimente la plus belle fontaine de tout le Bechuanaland. Au temps où les chefs cafres signaient des concessions de terrain et accordaient les fontaines en échange d'un couteau de six sous ou d'un miroir de cinquante centimes, les missionnaires se crurent en possession de toute la vallée et surtout de la fontaine qui prend sa source 3 milles plus haut. Mais le gouvernement arriva, qui accorda sans doute aux missionnaires une large part de terre et d'eau, mais en prenant pour lui la part du lion. Les indigènes n'ont jamais aimé Kuruman, parce que leurs bestiaux n'y engraissent pas, qu'ils y meurent même, à cause des exhalaisons qui s'élèvent d'un lac au pied des collines, exhalaisons si malsaines qu'elles donnent la fièvre. Après quatre-vingts ans de travaux, cette Mission protestante ne compte que vingt enfants à l'école, dix apprentis catéchistes et environ deux cents chrétiens dans les environs. On danse encore à la porte de l'église, malgré l'ombre des Moffat et des Livingstone. La plupart des indigènes de Kuruman, au nombre d'environ mille familles, sont disséminés vers l'ouest, le long de la rivière Kuruman et dans les montagnes du Langsberg, environ à 30 milles sud-ouest. Le gouvernement a fait le tracé d'une ville qui sera située près de la fontaine des Missionnaires ; une place rapprochée de la fontaine a été réservée à l'église catholique, sans doute pour y attirer le public.

Kuruman est muni d'une imprimerie assez bien conditionnée, qui a fourni et fournit encore tous les livres d'église que les missionnaires mettent entre les mains des Bechuanas, depuis Kuruman jusqu'à la terre des Matebele. On dit aussi que la Mission, les écoles et les

jardins sont à vendre au prix de 20 à 25 000 livres, car, disent les missionnaires, l'endroit est mal choisi et la position n'est plus centrale, depuis que l'Afrique australe a été explorée et parcourue de Capetown aux lacs de l'Équateur.

Je dois reconnaître que les R. R. ministres me reçurent très amicalement ; ils m'accordèrent non seulement l'hospitalité, mais la dame de céans, M^me^ Price, qui est une des filles du D^r^ Moffat, voulut remplir le wagon du pauvre missionnaire d'une foule de bonnes choses. J'eus bien garde de mettre obstacle à cette charité. Cependant, en partant, un des jeunes ministres se permit de me demander de quel droit l'Église catholique pensait établir des Missions chez des indigènes, que leur Société de Londres évangélisait depuis plus de quatre-vingts ans. A quoi je me permis de répondre que l'Église enseigne non seulement les païens, mais aussi les hérétiques et les schismatiques.

Motito est à 40 milles au nord de Kuruman, sur la rivière Moshoweng (rivière Boueuse). Dans les anciens jours, Motito était le centre d'une nombreuse population ; la Mission y était prospère ; les jardins qui existent encore attestent que les missionnaires appartenaient à une race active et intelligente. En effet, les premiers missionnaires protestants que la Société de Paris envoya au sud de l'Afrique, il y a environ soixante-dix ans, vinrent se mettre sous la tutelle de Moffat. Quand ils surent parler, ils établirent la Mission de Motito qui eut de beaux jours, puis, par suite de guerres, devint stérile. Les missionnaires français abandonnèrent alors la position pour se replier sur le Basutoland, où, disait-on, leurs frères Casalis et Arbousset faisaient des merveilles. Ainsi, Pélissier et Rolland se dirigèrent vers la terre de Moshueshue ; cependant ils laissèrent Frédoux à Motito. Celui-

ci garda les quelques chrétiens qui restaient là, jusqu'au jour où il tomba victime de sa précipitation et peut-être d'un peu de colère.

Il se crut offensé dans la personne de sa douce moitié à laquelle un commerçant en état d'ivresse adressa des termes injurieux. A la tête d'une troupe d'hommes, le missionnaire atteignit le commerçant dans le désert; il s'apprêtait à le garrotter, lorsque celui-ci mit le feu aux poudres qu'il était venu vendre aux sauvages. En un clin d'œil tout périt, blancs, noirs et missionnaire. On transporta quelques ossements qu'on crut appartenir à Frédoux ; ils reposent là sous un énorme seringa à Motito ; la pierre sépulcrale qui les recouvre porte une inscription qu'on lit avec déplaisir, et qui semble perpétuer une colère : « Ci-gît F. Frédoux, qui tomba victime de la haine passionnée d'un Européen infâme. » L'Anglais dit: « Who was killed through the misguided revenge of a depraved European. » Il y a trente-sept ans que les noirs s'édifient et apprennent à respecter les blancs, en lisant cette belle épitaphe. Motito ne compte plus que six cents familles, dont peut-être cent cinquante vivent autour de l'église protestante ; les autres sont disséminées sur une superficie de 150 milles carrés. L'église est une écurie ; le catéchiste, un brave homme qui ne sait rien, et les adhérents sont peu nombreux. Si les Bathlapings n'étaient pas si éparpillés çà et là, s'ils étaient tous païens, et qu'il y eût un chef de quelque valeur auquel on pourrait s'adresser, un prêtre trouverait à la rigueur de quoi s'occuper à Motito, en y comprenant Takoon et Moshoweng où sont aussi deux petites écuries en façon d'église.

Genesa se trouve à 50 milles de Motito. C'est une ville d'environ deux cents familles, outre une centaine d'autres répandues sur une étendue de plus de 25 milles de long.

On arrive à Genesa sans boire, car il n'y a pas d'eau sur la route. Les habitants de la ville puisent l'eau dans des trous qu'ils appellent des puits, et qui sont des récipients de tout ce qui sort de bon et de mauvais de la ville, située sur les deux bords d'un magnifique vallon aux collines boisées et d'un coup d'œil fantastique. L'église protestante est convenable. Le catéchiste vint me voir à mon wagon, et pour lui montrer que je n'étais pas hostile, je lui demandai le nom des lunes en sechuana. Avant d'arriver à Genesa, je fis mes premières expériences de la vie du désert. Un jour, nous perdîmes six bœufs; le domestique qui les cherchait s'égara dans la forêt; je partis à son secours et m'égarai aussi; il pleuvait, je n'avais pas d'allumettes sur moi, pour faire du feu, point d'habits pour me couvrir durant la nuit. Enfin, quand le soleil descendit à l'horizon, je me mis à genoux et priai Dieu de ne pas abandonner son missionnaire. Je me relevai plein de courage. Dieu m'avait exaucé, mais non pas comme je l'avais demandé. Je trouvai un chemin; dans le chemin, je vis la trace de mes bœufs, je me précipitai à leur poursuite, lorsque soudain, je rencontrai mon serviteur qui les ramenait; mais nous étions toujours perdus. Nous marchâmes deux heures, quatre heures, six heures; pas de wagon. Harassés de fatigue, nous nous blottîmes l'un contre l'autre et tous les deux contre les bœufs pour suppléer au manque de couvertures et empêcher l'humidité de nous gagner. Enfin, après vingt-quatre heures de marche et sans autre nourriture que le déjeuner de la veille, nous arrivâmes au wagon, où mon autre serviteur ne cessait de nous appeler en faisant claquer son grand fouet.

De l'autre côté de Genesa, il nous fallut voyager cinquante heures sans eau. Un dimanche matin, j'achetai

le droit d'abreuver mon attelage chez un boër; l'eau était si saumâtre que les bœufs refusèrent de boire. Mes serviteurs furent moins délicats; mais le lendemain, ils étaient en proie à des crampes d'estomac atroces. J'administrai à chacun une triple dose de magnésie, ce qui me permit d'aller nous abreuver un peu plus loin dans le courant d'une onde pure.

Entre Genesa et Motito, la forêt est si épaisse, que même les indigènes y perdent leur chemin. Le jour où je passai dans ce pays, on venait d'enterrer un enfant. Ce pauvre petit avait accompagné son père à la forêt; il perdit de vue le wagon, en gardant les bœufs. On le chercha pendant trois jours; enfin, on le trouva mort de soif au pied d'un arbre.

Genesa est habitée par des Barolongs; le chef est païen. Les chrétiens sont assez nombreux; on les dit fervents à chanter à l'église et à faire le mal au dehors.

Morokoeng se trouve à 50 milles à l'ouest de Genesa. C'est une oasis au milieu du désert; on ne peut y atteindre qu'en la saison des pluies, ou bien quand on n'a pas soif. Le lac immense où s'abreuve la population est un lac salé. Les indigènes sont tous des Barolongs très adonnés à la chasse et au paganisme. Il y a un catéchiste protestant et quelques convertis.

La plus grande réserve pour les Bechuanas est celle de Montsiva, qui s'étend depuis Mafikeng, sur les frontières du Transvaal jusqu'au désert du Kalahari, tout le long du Molopo.

J'ai parcouru les bords de la rivière sur une étendue de 50 milles. On n'y trouve que de petits villages et des postes de bergers où il serait impossible d'établir un centre, si ce n'est à Pitsani, ville d'environ deux cent cinquante familles. Le chef en est protestant. Il a une jolie petite église. De Pitsani à Mafikeng, on trouve en-

core d'innombrables postes de bergers, exceptés à Mafikeng et dans quelques villages environnants où les Barolongs forment deux ou trois groupes de deux cents à trois cents familles.

Avant de traverser la rivière Molopo pour entrer dans le Protectorat, je me permettrai de faire remarquer que si pour convertir un Mosuto il faut une grâce spéciale, pour un Barolong il en faudra deux, et pour un Bathlaping trois. Les Basutos, les Barolongs et les Bathlapings sont tous Bechuanas; seulement le sang est pur chez les Basutos, mêlé chez les Barolongs qui se sont croisés avec les Koranos; il est corrompu chez les Bathlapings qui sont moitié Bechuanas et moitié Bushmen ou Hottentots. Probablement parce que l'eau est rare dans le pays, les Bathlapings ne se lavent jamais le corps; ils sont presque tous d'une taille au-dessous de la moyenne, maigres, jaunâtres, les yeux enfoncés et souvent malades. Ils sont extrêmement passionnés pour le café et le tabac, que tous demandent et à tout le monde. Ils sont extrêmement amis du *farniente*, qui dure huit mois de l'année, étant donné que les travaux des champs commencent et finissent durant la saison des pluies, de décembre en avril. La hutte du Bathlaping n'est que la cabane d'un Bushman un peu plus perfectionnée, et celle du Morolong est un numéro au-dessus. Ils grouillent pêle-mêle dans la même habitation; leur morale doit être en rapport avec les moyens qu'ils prennent d'élever leurs enfants. Ce n'est point que je veuille insinuer qu'il n'y aura rien à faire pour sanctifier et sauver cette race; cependant, je dois à la vérité de dire ce que je crois avoir remarqué; d'autres verront si j'ai forcé la note.

Tous les habitants indigènes du Bechuanaland sont vêtus à l'européenne, ce qui paraît un véritable progrès. Seulement, les habits sont si vieux, si crasseux et si dé-

chirés, qu'ils scandalisent les yeux d'un Européen bien souvent, et l'on se dit : « Ma foi ! le Cafre avec sa peau luisante qu'il lave tous les jours et ses quelques centimètres d'étoffe, a bien meilleure façon que ces haillons qui furent vestes et culottes. » L'ambition du Bechuana est d'avoir un wagon à tente qui lui permettra de charrier femmes et enfants aux champs ou dans les villes voisines. Généralement, ils donnent vingt-cinq bœufs pour un wagon, tandis qu'ils ne donnent que six têtes de bétail pour une femme.

Ils pratiquent les rites de la circoncision, les danses païennes, et sont soumis à toutes les sorcelleries qu'on trouve au Basutoland, les prophètes exceptés. Les femmes ne se tatouent pas la figure; mais tous, hommes et femmes, se font des incisions verticales sur les tempes; ils portent tous des pendants d'oreilles en acier, des colliers en perles de verre qui sont de purs ornements. On juge de la beauté des colliers par le nombre de contours qu'ils font autour du cou, bien que d'autres colliers et d'autres bracelets soient des instruments de vice. La polygamie ne semble pas très fréquente et ceux qui la pratiquent le font avec modération.

Tous les Bechuanas sont chasseurs et fils de chasseurs. Ils suivent l'animal à la piste; il est rare qu'ils se trompent. Comme les chasseurs, ils aiment les fourrures qu'ils portent en guise de couvertures. Ils entretiennent les marchés de Kimberley et du Cap avec le surplus de leurs travaux. Dans l'art de coudre des peaux de lapins, de martres ou de renards, ils sont passés maîtres. Ils ont une patience d'ange pour attacher tous ces petits ronds qui fermeront les déchirures et pour ajuster tous ces petits bouts de nerfs qui constituent le fil. La plupart savent découper et coudre des pantalons en peau de chèvre. Ils ont tous, suspendue au cou, une longue

aiguille en acier, enfermée dans une petite caisse en bois odoriférant et artistiquement sculptée. Tous portent des sandales, habilement assujetties au gros orteil et au talon.

Les femmes sont toutes vêtues convenablement avec des étoffes venues d'Europe. On les désirerait un peu plus timides et moins avides de tabac. Quelques-unes fument la pipe comme des hommes. Les enfants en bas âge sont complètement nus, mais ils sont bientôt munis d'une pagne, qui est très modeste et très longue, surtout chez les filles de trois à sept ans ; à ce dernier âge, elles sont vêtues comme leur mère. Les Bechuanas n'ont pas l'entrain des Basutos; ils sont moins robustes, moins bien faits. Leurs villages et leurs champs respirent moins de soin. Même dans leur paganisme, ils ont moins de vie ; je ne les ai jamais entendu chanter ou se délecter à réciter les gloires de leurs chefs. Ils semblent tristes et mécontents de ce que les blancs ont occupé leur pays, porté des lois prohibitives sur la chasse et la coupe des bois. Ils paient la taxe à regret; ils appellent la reine d'Angleterre *la petite femme*, *Mosalaryana*.

II

LE DÉSERT DU KALAHARI.

On comprend ici sous le nom de désert cette immense étendue de terrain qui se trouve entre le British Bechuanaland et le Protectorat à l'est, et le Damaraland et l'Ovampoland à l'ouest. Je ne l'ai pas parcouru, si ce n'est sur la lisière est ; mais ayant eu la bonne fortune de rencontrer le directeur de la Compagnie africaine d'exploitation, j'ai recueilli auprès de ce gentleman des informations qui peuvent nous permettre de nous for-

mer une idée du pays. Le wagon qui part de Kanye, à 75 milles ouest de Mafikeng, met six semaines pour atteindre Lihutatong, qui est une espèce de capitale ou plutôt d'oasis au milieu du désert. De Lihutatong, il marche encore trois semaines avant d'arriver sur les frontières est du Damaraland. Le Kalahari n'est un désert que parce qu'il en a le nom et qu'il manque d'eau à la surface. Bien que sablonneux, le pays est couvert de pâturages magnifiques, où paissent à loisir tous les fauves de la création ; les forêts y sont presque impénétrables ; c'est là que l'habitant du désert, c'est-à-dire le Bushman ou le Balala, comme l'appellent les Bechuanas, se livre à son plaisir favori, la chasse de l'autruche ou du lion, etc. Le Balala ne cultive pas, il vit du produit de sa chasse quand il a été adroit ; si le gibier fait défaut, il sait jeûner patiemment et attendre une fortune meilleure. Trois branches repliées, recouvertes de quelques feuillages, composent son habitation, à laquelle il ne tient pas et qu'il abandonne pour poursuivre le gibier. Avec quelques débris de fourrures larges de 5 à 6 centimètres, il s'habille ; l'ombre des grands arbres de la forêt achève de le protéger. Il n'a besoin d'aucun instrument, d'aucun ustensile, il est content de son sort ; le désert est son héritage et son paradis ; la chasse est sa vie ; l'isolement et la solitude forment son bonheur. Il sait marcher, courir, bondir sur le sable, à travers les taillis, pendant des heures et des journées entières, sans manger et sans boire. Il a son arc suspendu au cou, son carquois de flèches empoisonnées dont lui seul a le secret ; s'il a fait la rencontre d'un blanc, il pourra tenir dans ses mains un fusil, plutôt pour parader que pour s'en servir, car il sait que son arc et ses pièges tuent plus de gibier que ce bâton qui fait du bruit (*sethonya*). L'eau manque dans le pays ; à part quelques

lacs immenses et salés, qu'il ne découvrira pas facilement au voyageur aventureux, le Bushman vit de l'eau qui tombe d'en haut. Il n'a pas foi aux puits et aux réservoirs. Quand il pleut, il commence par s'abreuver, lui, sa femme et ses enfants ; ensuite, il remplit le plus de roseaux et le plus d'œufs d'autruche qu'il peut; il les enterre au pied d'un arbre où, aux grands jours de soif, il viendra humecter ses lèvres brûlantes. D'autres fois, il aspirera l'humidité des nuits ou de la rosée au moyen de pipeaux plantés en terre. S'il tue un animal, il en recueille le sang avec précaution dans la coquille d'un œuf d'autruche ou dans le crâne d'un grand mammifère, il l'expose à la fraîcheur des nuits, et de grand matin il appelle les siens pour leur offrir un breuvage désaltérant. On m'a dit que, parfois, la chaleur est si forte dans le désert, que les voyageurs qui s'y sont aventurés ont eu à creuser des fosses dans lesquelles ils s'enterraient vivants jusqu'au cou, pour en sortir le soir, quand la fraîcheur commence à se faire sentir. J'ai rencontré des voyageurs qui m'ont assuré avoir passé cent et cent trente heures sans trouver une goutte d'eau. D'un lac à l'autre, ils ont voyagé sept à huit jours sans eau. La plupart des rivières du Bechuanaland se dirigent vers le désert, mais elles sont rivières seulement parce qu'elles se remplissent, d'une manière étonnante en vérité, à l'époque des pluies. Pendant huit mois de l'année, au Bechuanaland et surtout dans le désert du Kalahari, le mot rivière veut dire un ravin plus ou moins profond rempli de sable et de gravier où, à la rigueur, si l'on creuse de 5 à 10 pieds, on pourra trouver de l'eau. De fait, toutes les villes des Bechuanas sont situées sur le bord de ces rivières-torrents, et j'imagine que, dans le désert, c'est là aussi que le Bushman ou le Bakalahari attend, le matin et le soir, le gibier qui vient se désal-

térer. Le Bakalahari est le roi du désert, qu'il connaît à fond, mais il n'en est pas le maître. Tout sauvage qu'il soit, il est cependant esclave. Le mot *Balala*, en sechuana, veut dire esclave; or, tous les Bakalahari sont des Balalas. A un titre ou à un autre, ils appartiennent aux Bechuanas, leurs voisins et leurs maîtres. Les Bathlapings au sud, les Barolongs à l'ouest, puis les Banguaketsis et les Bakuenas, jusqu'au Ba Manguato au nord, tous les Bechuanas ont des Balalas sur lesquels leurs ancêtres avaient des droits qu'ils leur ont légués. Tous les Bechuanas entretiennent près d'eux, dans leur domesticité ou dans leurs pâturages, quelques-uns de ces êtres dégradés, qui sont aussi loin de ressembler aux Bechuanas que les Bechuanas aux Européens. A des époques fixées par la coutume, les Bechuanas se rendent dans le désert et établissent une enquête sur le travail de leurs esclaves vivant de la vie sauvage. Les maîtres s'adjugent les plumes d'autruches, les dépouilles de lions, de tigres et de panthères; ils reçoivent aussi les peaux de chameaux dont ils feront les fouets qu'on vend partout au sud de l'Afrique, les cornes recherchées, les dents précieuses et les fourrures. Quand les maîtres sont satisfaits, ils retournent dans leurs villes respectives, et les Balalas s'enfoncent de nouveau pour un an dans le désert. Certainement les Bechuanas ne sont pas cruels; en général, ils traitent leurs esclaves avec humanité; cependant on cite des cas qui font frémir, et sous un gouvernement européen comme celui de l'Angleterre, on pourrait s'étonner que l'esclavage, aboli en principe, existe encore de fait, non seulement dans le Kalahari, mais dans toutes les villes du Bechuanaland et du Protectorat, si l'on ne savait qu'il n'y a que quelques années que ces pays sont annexés et que partant l'influence du gouvernement est encore fort restreinte. A Vryburg, à

Mafikeng, à Kuruman, à Genesa, à Morokoeng, à Kanye, à Mokuena, à Ra-Moutsa, partout j'ai vu des Balalas, des gens capturés dans le désert et remplissant le rôle de serviteurs dans les maisons, aux champs et dans les postes de bergers. On les reconnaît à leurs vêtements de peaux, sales et parcimonieux, à leur air dégradé, à leur fainéantise, qui dépasse du double celle de leurs maîtres, et à leur inhabileté qui les rend impropres à seller un cheval, à conduire un wagon ou à tenir un outil quelconque entre les mains. Quoi qu'il en soit, les Balalas sont des hommes et non des brutes; ils devraient donc avoir leur liberté. C'est à l'Angleterre, qui a proclamé son protectorat sur ce pays, de secouer leur esclavage. Il est pénible aussi de voir que, dans le désert du Kalahari, pas une plume d'autruche, pas une dépouille d'animal sauvage, pas une fourrure, une dent d'éléphant, une défense de porc-épic n'est perdue. Partout il se trouve quelqu'un pour les recueillir, les vendre ou les acheter, tandis que les âmes se perdent faute de missionnaire qui puisse les atteindre. Si les renseignements sont exacts, dans tout le Kalahari, il n'y aurait pas plus de 15000 Balalas, tous les autres sont dans les villes des Bechuanas. Il sera difficile d'ici à longtemps, pour Votre Grandeur, d'exercer une influence quelconque sur cette intéressante partie de votre nouveau troupeau. La langue des Balalas n'est que le sechuana corrompu encore à sa dixième puissance. Chose étrange, j'ai remarqué des mots sechuana, chez les Balalas du désert, qui se rapprochaient beaucoup plus du sesotho que de n'importe quelle autre tribu sechuana.

Jusqu'à aujourd'hui, le protectorat de l'Angleterre sur le désert n'est que fictif; il n'y a aucun gouvernement, aucun impôt, aucun contrôle. Seules les compagnies qui explorent les nouveaux pays au profit des riches

capitalistes de Londres ou d'ailleurs ont jeté les yeux sur cette contrée, où ils prétendent savoir qu'il existe des lacs souterrains. Avec du travail et de l'argent, ces compagnies pourraient changer le désert en un pays habitable. Je me suis laissé dire que telle compagnie allait demander une large concession de terrains dans le Kalahari, où elle creuserait des puits artésiens ; et, à côté des puits, elle établirait des *ranchos* avec des milliers et des milliers de bestiaux. Je ne peux pas souscrire à cet avenir prochain et brillant d'un pays qu'on ne parcourt qu'au risque de mourir de soif aujourd'hui. Cependant, il n'est pas présomptueux de croire que, dans cinquante ans, le désert du Kalahari pourrait bien n'être plus un désert.

III

LE PROTECTORAT.

Je suis entré dans le Protectorat par le chemin du désert. De Pitsani, qui est à 50 milles à l'ouest de Mafikeng, jusqu'à Kanye, 75 milles plus haut sur les bords du désert, nous eûmes à parcourir des plaines sablonneuses, absolument plates, sans oscillations aucunes ni mamelons ou replis de terrain. Nous rentrâmes ensuite dans la forêt, où l'eau faisant défaut, il fallut courir de lac en lac, jusqu'à ce que mon serviteur, mettant son nez au vent et dilatant ses deux narines, finit par m'assurer qu'il sentait l'odeur d'un feu dans le lointain. Le feu existait de fait, et non loin du feu nous trouvâmes une eau bienfaisante. Après trois jours de marche dans le désert, nous aperçûmes la ville de Kanye, capitale des Banguaketsis ; nous en étions encore à 15 milles, mais comme Bathning, le chef des Banguaketsis, ne permet à aucun wagon d'arriver dans ses États après le soleil levant le saint jour du dimanche, force nous fut de

voyager toute la nuit du samedi. Nous pûmes voir les poteaux le lendemain, plantés autour de la ville, avec l'ordre du roi écrit en grosses lettres. Plusieurs Boers crurent qu'on pouvait transgresser la loi du roi Bathning ; mal leur en prit, car ils durent chacun payer un bœuf comme amende.

Kanye est une ville d'environ 15 000 âmes ; elle est située sur un plateau de près de 5 milles de contour, aux flancs plantés d'arbres de toute espèce, dont la végétation tropicale est si prodigue. Sur le plateau inférieur, se trouve un second village d'environ 1 000 âmes ; c'est là qu'on voit la mission protestante de la *London Society*, avec une église en briques crues, couverte en chaume et pouvant contenir 500 auditeurs. Il y a à Kanye trois polices, trois boutiques et une foule de Boers vagabonds, ne rendant d'autre service à l'humanité que de la déshonorer. Cette classe de gens se trouve dans toutes les villes cafres du Protectorat. Après que le Révérend Lloyd eut terminé son service, je lui fis l'honneur d'une visite. Je regrette de m'être trouvé dans la nécessité de lui donner une leçon de politesse. Ce brave Révérend m'introduisit dans son salon, où avant aucun salut quelconque, deux de ses catéchistes commencèrent à m'interroger de près et à me faire subir un examen sur le pays d'où je venais, qui j'étais, qu'est-ce que je cherchais, qui m'avait permis de venir à Kanye, etc., etc.? Moi, qui étais venu visiter le Révérend Lloyd et sa dame, je trouvais la chose un peu trop forte ; prenant donc un air de dignité et avec un geste décisif, je leur dis : « Mes chers amis, j'ai une tête sur mes deux épaules ; quand je vais quelque part c'est que j'ai résolu d'y aller ; donc sachez bien que je viens de chez moi et que je m'en retournerai chez moi après avoir fait ce que je veux. » La dame rougit un peu, le Révérend comprit et

nos deux louveteaux sortirent balbutiant des adieux.

Le chef Bathning est protestant, il ne manque jamais les services du dimanche; en semaine, il a des familiers de toute espèce qui sont aussi catéchistes, lui font la prière ou l'aident à comprendre le Livre. La femme du chef, qui est la fille de Ra-Sichele, est de beaucoup plus intelligente et agréable que le chef. Elle me rappela avec plaisir la femme du chef Peete en Basutoland. Je fis comprendre à Bathning qu'un jour nous serions heureux de pouvoir établir une Mission chez lui; le chef écouta, tout en secouant son chasse-mouches devant son visage; ce fut toute la réponse. J'ai été heureux d'apprendre plus tard, par une lettre, que le chef ne serait pas opposé à notre établissement chez lui, parce que, dit-il :

1° Les ministres du *London Society* n'ont pas d'école prospère ;

2° Ils n'enseignent qu'une partie des choses; tandis que les catholiques enseignent tout (ainsi lui a dit un Cafre catholique).

Les différents Européens qui ont bien voulu prendre à cœur notre établissement à Kanye ont promis de saisir la première occasion pour nous y introduire.

A Kanye comme dans toutes les villes du Bechuana, le gros de la nation vit autour du chef et forme ce qu'on appelle du nom dutch, un Staat. Généralement, les champs sont dans des vallées lointaines, à 20 ou 30 milles de là. Les Bechuanas s'y rendent dans leur wagon avec femmes et enfants au moment du labourage, puis pour les récoltes. Le reste du temps, ils se trouvent dans le Staat. Au loin aussi, disséminés dans le pays, se trouvent les postes de bergers ; ce sont des huttes isolées, quelquefois réunies en petits groupes, où logent les jeunes gens et quelquefois les femmes pendant la saison d'été.

Dès que l'hiver arrive, la plupart des bestiaux se rapprochent du Staat, et les bergers rentrent au logis. Ces bergers vivent surtout de lait caillé ou de lait frais dont les Bechuanas sont aussi gourmands que les Basutos de lierre ou de leting. Ces villes cafres sont malheureusement bâties sans ordre aucun, ce qui les rend malpropres et peut-être malsaines. Le *Khothla* ou lieu de réunion du chef Bathning a au moins 100 mètres de contour; tout autour se trouvent les maisons, les magasins, les écuries du seigneur. Une immense cloche, placée à l'entrée, sert à convoquer les hommes aux réunions du chef.

Le chef Bathning passe pour avoir une certaine dignité de mœurs ; qu'en est-il dans la réalité ? Quant à son budget, comme tous les chefs du protectorat, Bathning ne paye aucun impôt au gouvernement britannique, qui le protège. Il perçoit même de chacun de ses sujets 4 shillings par an. Il reçoit aussi chaque année 700 livres sterling d'une compagnie à laquelle il a accordé une concession de terrains, et 400 livres sterling d'une autre. Les chefs du protectorat sont détenteurs d'un pays si vaste, qu'ils l'ont considéré comme ne devant jamais servir à leur peuple faute d'eau et d'habitants. C'est pour cela qu'ils ont tous, à une époque peu reculée, cédé des concessions. Attirés par l'appât du gain, ils ont signé ces concessions ; mais ils n'ont pas prévu que bientôt l'élément européen dominerait dans leurs États, ce qui signifie que bientôt l'Angleterre leur dira : « Otez-vous pour que je m'y mette », en vertu du dicton : « La raison du plus fort est toujours la meilleure. » Le gouvernement s'est cru obligé cependant d'arrêter ces compagnies privées dans leur spéculation auprès des chefs cafres. Il a prévu que, sous peu, il faudra dompter les chefs du protectorat, et qu'il lui

sera préférable, après la victoire, de n'avoir pas à partager le pays avec des ayants-droit.

De Kanye à Pilane, on compte environ 20 milles ; on s'y rend par l'ouest en longeant le désert et par une route aussi abrupte que les sentiers du Drakensberg. Le pays, à partir de cet endroit, devient une forêt immense avec ses grands arbres : wattles de toute sorte, seringas qu'un lord serait heureux d'avoir dans son parc, oliviers séculaires, etc. Les vallées succèdent aux vallées, les collines aux collines, et du côté du Transvaal on dirait les *Maluti*, les grandes montagnes du Basutoland. Les Banguaketsis ont défriché et planté quelques-unes des nombreuses vallées, dont la plupart restent incultes et sont pleines de pâturages qu'aucun bétail ne broutera jamais. Bathning peut avoir dans toute sa tribu environ 25 000 âmes; son pays pourrait en contenir 250 000, s'il était habité et exploité par une race énergique. L'eau ne pourrait faire défaut avec tant de vallées et de bas-fonds, où l'on pourrait pratiquer des puits et des réservoirs.

Pilane, ou mieux, le village de Mosupa (nom des montagnes qui l'avoisinent), Pilane est une ville de la tribu des Bakhathla ; elle est bâtie autour d'une montagne à l'aspect poétique; la rivière coule à ses pieds. Environ 3000 âmes habitent Pilane. Le chef Moiterile, un jeune homme de vingt-deux ans, accueillit mes propositions avec plaisir et me promit de faire savoir à son peuple qu'il nous introduirait chez lui lorsque nous lui en ferions la demande formelle. Les protestants ont à Pilane une église assez convenable, un catéchiste indigène et un maître d'école. A Pilane comme à Kanye et à Molepolole, on voit avec bonheur que les indigènes tiennent leurs habitations en bon état. Les huttes sont spacieuses, divisées en plusieurs compartiments pour les

divers besoins de la famille; elles sont proprettes; le toit est bien soigné, et il se prolonge assez sur tous les côtés pour fournir une véranda tout autour de l'édifice, ce qui permet aux indigènes de bénéficier tout à la fois de l'ombre et du soleil, chacun selon son goût. La hutte est entourée par devant d'un lélapa ou enceinte de roseaux ou de briques de terre, et par derrière d'une autre enceinte de branchages, ce qui isole la hutte du public indiscret et permet à la famille d'avoir un petit jardin où croissent deux ou trois arbres, quelques pieds de maïs, quelques cannes à sucre ou des melons ou des pastèques. Bien souvent deux ou trois huttes se réunissent et sont enfermées dans une enceinte commune, ce qui forme une domesticité plus retirée. Plusieurs enceintes de cette espèce, adjacentes l'une à l'autre, forment ce qu'on peut appeler les rues de la ville. J'ai remarqué aussi qu'ici les hommes ne s'asseyent jamais par terre comme dans beaucoup d'autres tribus; ils ont tous un tabouret fait avec des courroies ou un bloc provenant de la forêt. Les femmes ne semblent pas adonnées beaucoup à la poterie ou à la céramique; elles se servent de vases de bois et d'ustensiles de toutes sortes que leurs maris sculptent dans des pièces de bois résistant.

Ra-Sichele se trouve à 36 milles de Pilane, vers le nord; c'est la ville principale de la tribu des Bakuenas; elle tire son nom du feu chef Ra-Sichele, dont le fils, Sibili, est actuellement chef. La ville est assise en grande partie au pied d'une montagne, tandis que l'autre partie se trouve sur le haut du plateau; elle contient environ 15000 âmes; la tribu peut se composer d'environ 25 000 habitants, éparpillés dans les postes de bergers et dans quelques villes subalternes. Ra Sichele est bâtie au bord de la rivière Molepolole, qui alimente

la population, faute d'autres fontaines. La *London Society* a une église-école assez convenable dans la partie basse de la ville; là aussi se trouvent les jardins et les habitations du missionnaire européen, que personne n'aime, et lequel, certainement, aurait mieux fait de rester en Angleterre, où il vient de passer douze mois; car, à Molepolole, ce sont les noirs et non les blancs qui font la loi. Dans la partie haute de la ville se trouve une église magnifique en briques cuites, couverte en zinc, pouvant contenir huit cents auditeurs; c'est là que le frère du feu Ra-Sichele, un catéchiste indigène, enseigne la tribu. Quelquefois il permet au révérend de venir faire le service; mais, en temps ordinaire, c'est le frère du roi qui a tout en mains. Jugez de la position du pauvre révérend et de la pureté de la morale qui doit être enseignée par ce gaillard-là. Quoi qu'il en soit, les Bakuenas peuvent être fiers de leur église, que le chef Ra-Sichele a fait bâtir exclusivement à ses frais. Il consacra à cet effet la première rente que la concession de terrains lui rapporta, soit 800 livres sterling. Sibili me fit sentir à maintes reprises qu'il n'avait pas de *moruti,* missionnaire, et qu'il en appellerait un, etc., etc. Sur quoi, je lui suggérai que je pourrais lui en demander un à Mgr l'évêque de Kimberley. Le chef réunit ses conseillers, parmi lesquels sont l'oncle et le cousin, catéchistes protestants. Après avoir expliqué à ces gens le but de ma visite, le chef dit : « Oui, je t'aime; tu peux dire à l'évêque de Kimberley qu'il m'envoie un bon missionnaire; mais, auparavant, tu iras prêcher à la reine d'Angleterre et à John Moffat, le fils de notre ancien moruti, car ce sont eux les voleurs de mon pays. » Je compris que le temps n'était pas venu encore. Le chef me donna un bœuf; mais, à cause du *lung sickness* (maladie des poumons), je ne pus l'accepter; il m'offrit un

mouton pour mon souper; je regrette qu'il soit arrivé deux heures après notre départ de Molepolole, car la famine se faisant sentir au wagon, nous l'eussions dégusté avec plaisir. Un personnage assez influent sur l'esprit du chef, auquel d'ailleurs il doit payer 800 livres sterling par an, voulut bien me faire espérer qu'il nous faciliterait notre établissement à Ra-Sichele, si nous le désirons.

Molepolole est à quelques milles seulement de Kolobeng, où Livingstone avait fondé une mission; c'est de là qu'il partit pour explorer le lac Ngami, au nord du désert Kalahari; ce qui lui valut la bienveillance et l'or de l'Angleterre. Livingstone fut chassé par les Boers de Kolobeng, où il était supposé enseigner aux Bechuanas autre chose que la parole de Dieu. J'ai vu à Molepolole la caverne où il se réfugia pendant plusieurs mois et où un de ses fidèles serviteurs lui apportait à manger durant la nuit.

Il y a quelques années, une jeune fille européenne dirigeait, à Molepolole, une école où se réunissaient tous les jours plus de trois cents enfants. A elle seule, elle tenait ce petit monde et faisait plus que tous les missionnaires qui ont passé ici. Elle déplut au révérend; l'école retomba entre les mains d'un noir.

La tribu des Bakuenas s'étend jusqu'au tropique, limite de votre vicariat, Monseigneur. Il est inutile de dépasser la ville, attendu que, plus haut, on ne trouve que des postes de bergers. Une seule ville importante de 5 000 à 6 000 âmes n'a pas reçu ma visite, c'est la ville de Mocholi ou de Leinchue. Je n'ai pas cru devoir entreprendre ce voyage de 40 milles à l'est de Ra-Sichele, car Leinchue est tout à fait à l'extrémité est du vicariat. Le chef vient de se donner aux protestants luthériens. Il a été baptisé l'an passé, et, de plus, on le dit très hostile

au gouvernement et aux blancs. Dans de pareilles circonstances, mon voyage eût été à peu près infructueux. Leinchue appartient à la tribu des Bakhathla. De tous les Bechuanas, les Bakuenas sont évidemment les plus nobles, les mieux faits, et les Bechuanas les plus pur sang. Les Bakuenas de Molepolole parlent le sechuana, je dirais presque absolument comme les Basothos. Chose étrange ! plus on avance vers le nord, plus on revient au sésotho. D'ailleurs, Bakuena (gens du crocodile) est aussi le titre favori des grands du Basutoland.

Les Bathlapings, au sud, ont introduit dans la langue sechuana des sons durs et sauvages qu'ils ont empruntés aux Bushmen, avec lesquels ils se sont mêlés. Les Barolongs ont adouci un peu ces sons inarticulés et ces tournures peu régulières. Les Banguaketsis ont perfectionné le serolong en le dépouillant de ses mots impropres, tandis que les Bakuenas ont conservé la pureté de la langue sechuana, avec sa mélodie, ses phrases complètes, arrondies, régulières et sa prononciation musicale. Au milieu du Khôthla de Sibili, pendant une conférence de deux heures, je me suis cru à Matsieng ou à Thaba-Bosigo, en Basutoland. Je n'éprouvais pas la moindre difficulté à me faire comprendre ou à saisir les réparties de mes interlocuteurs, lesquels étant des catéchistes protestants de race royale, ne m'épargnaient pas les textes de leur Bible. Les Bechuanas ont des manières d'exprimer certaines idées qui sont vraiment poétiques. Ils appellent :

Le dimanche, *Mothla tsepe* (le jour de la cloche) ;

La prière, *Go ea tsepeng* (allez à la cloche) ;

Le samedi, *Mothla mathlatso* (le jour des lessives) ;

L'étoile du matin, *Goga masigo* (le chasseur des nuits) ;

L'étoile du soir, *Kôpa lilalelo* (demandez à souper) ;

Un remède, *Molemo* (la bonté);

La fatigue, *Go lapa* (avoir faim);

La soif, *Go bolaoa ke letsatsi* (être dévoré du soleil).

Tous les chefs et capitaines bechuanas ont un ou plusieurs wagons à leur service; ils construisent des habitations très convenables en briques cuites et en zinc. Chacun a son salon, où il reçoit les étrangers. Dans la poche du gousset, ils ont tous une montre. Avant de quitter Molepolole, on me pria de faire l'horloger, car la plupart de ces braves chefs du protectorat ont encore la main trop grossière pour pouvoir régler une montre. Je demandai à l'un d'eux : « A quoi vous sert cette montre? — La nuit, dit-il, quand je me réveille, je la porte à mon oreille pour voir si le soleil marche toujours. »

Pendant 38 milles vers le sud, à travers un pays que je voudrais appeler un paradis, mon wagon jouit des douceurs de la vie errante. Nous arrivâmes à Gabarone, où se trouve, à droite du Ngotuana, le camp anglais, et à gauche de la rivière, le staat du chef gabarone, pouvant compter environ 300 familles, soit 1 500 âmes. Parmi les soldats, plusieurs étant catholiques, je célébrai la sainte messe dans la hutte du sergent-major. Là je trouvai comme vice-administrateur de cette partie du protectorat, M. Surmon, un vieil et fidèle ami des Pères du Basutoland. Le magistrat voulut me faire les honneurs de la place; il me pria de choisir un terrain où et comme je voudrais pour une mission indigène et une école. Il me fit comprendre que le voisinage des gens du gouvernement donnerait une grande renommée à l'établissement, puisque plusieurs fois par an les différents chefs du protectorat ont à se réunir ici pour leurs affaires. Ceux-ci ne manqueraient pas de voir aussi et d'entendre ce que nous, catholiques, nous sommes ca-

pables de faire pour le bien des âmes et même du pays. Le staat de Gabarone n'est qu'à cinq minutes de la rivière, où d'ailleurs un pont bâti par le gouvernement permet les communications avec le camp. Des Sœurs ici feraient beaucoup de bien; elles pourraient avoir la charge de l'hôpital, avoir une école pour les noirs et une autre pour les enfants des différents membres du gouvernement. Un missionnaire actif et sachant occuper ses loisirs pourrait se créer avec l'aide d'un Frère quelques ressources en faisant vendre dans le camp les fruits et les légumes de son jardin. Voilà le beau côté ; maintenant, au revers de la médaille, je trouve que Gabarone sera une mission pénible au cœur du pauvre missionnaire, à cause du voisinage de cette soldatesque, comprenant environ 100 hommes. On a expérimenté partout, au sud de l'Afrique, que les soldats ne sont pas un sujet d'édification pour les indigènes. A Gabarone, on a en plus la rivière Ngotwana, où s'exposent toutes les nudités du camp.

Gabarone a trois boutiques : un boucher, un boulanger, un télégraphe-office, et il est à peu près sûr que le chemin de fer de Mafikeng à Tuli passera par ici. M. Surmon fait actuellement bâtir une maison pour laquelle le gouvernement lui a alloué 1 000 livres sterling. Le fort est assez bien bâti et fortifié avec ses deux canons de campagne et ses deux mitrailleuses. On m'a dit que les vingt huttes où les soldats sont entassés quatre à quatre vont faire place à des bâtiments mieux conditionnés; ce qui ferait espérer que Gabarone est un poste d'avenir et stable. Les Bechuanas du chef gabarone sont des Bathlokoas (les gens de paille). Les protestants ont une jolie petite chapelle dans le staat; elle est peu fréquentée, me disait le catéchiste indigène, et l'école l'est encore moins.

Les fêtes de Noël approchant, je crus qu'il était du devoir d'un bon chrétien de ne pas se trouver sur le *veld* (l'herbe), comme on dit ici, pendant ces jours de pieuse solennité. J'allai donc chanter quelques noëls chez les Pères Jésuites de Vleesh-Fontein, ferme-mission, dédiée à l'Immaculée Conception, et à 30 milles à l'est de Gabarone, dans le Transvaal. Le R. P. Temming me reçut à bras ouverts, ainsi que le P. Bontemps, qui faisait sa retraite de huit jours. Les fêtes de Noël furent solennisées avec toute la pompe que permettait le petit local de la chapelle et le nombre des néophytes. La Mission compte vingt et une familles catholiques. Les Révérends Pères exercent une surveillance salutaire sur ces chrétiens, qui sont en outre leurs tributaires. Ces gens parlent, eux aussi, la langue sechuana, comme les Bathlokoas, bien qu'ils s'appellent Basothos, à l'instar des indigènes du Transvaal. J'ai cru remarquer que les Révérends Pères avaient une terminologie sacrée un peu différente de la nôtre en Basutoland et des chants très corrects, mais difficiles pour les Cafres. Je me permettrai ici de faire remarquer que nos supérieurs majeurs devraient prendre en considération l'expérience des Pères Oblats qui ont passé trente ans en Basutoland. Partout, dans le Transvaal, le Bechuanaland et le Free-State, les indigènes parlent la langue sechuana, comme en Basutoland, à peu de différence près. Ces Missions étant confiées à notre Congrégation, je crois que nous devrions faire appel à l'expérience des Pères du Basutoland toutes les fois que nous fonderons des Missions pour les indigènes de ces différents pays. En Basutoland, les Pères ont adopté des mots et une terminologie qui conviennent bien aux noirs; ils ont établi des usages très sages, traduit et imprimé un catéchisme et des prières qui sont suivis partout. L'expérience leur a démontré

que les meilleurs cantiques ne sont pas ceux à meilleure musique, mais les plus simples et les plus populaires. Il semble qu'il ne conviendrait pas aux nôtres dans un pays où la langue est pratiquement la même, d'avoir deux manières de faire. Ce qui m'a amené à émettre ces idées, c'est le mot *kolobeco* pour *baptême*, que je trouve dans le catéchisme du P. Temming. Nos Pères, en Basutoland, n'ont jamais admis ce mot, qui veut dire *mouiller* et non *laver*. Les protestants, il est vrai, l'emploient, mais ce n'est pas d'eux que nous apprenons le dogme. Avec toute la réserve qui me convient, j'ai fait remarquer au R. P. Temming que si nous établissions des Missions pour les indigènes en Bechuanaland, nous accepterions la terminologie sacrée approuvée par plusieurs vicaires apostoliques en Basutoland.

Ra-Moutsa est à 25 milles au sud-ouest de Vleesh-Fontein. La ville tire son nom des montagnes environnantes ; elle compte environ 5 000 habitants, avec deux villages subalternes d'une centaine de familles chacun. Elle est sur le chemin de l'intérieur, à 95 milles de Mafikeng et à 18 milles de Gabarone. Comme cette dernière, elle est bâtie le long de la rivière Ngotwana et au pied d'un mamelon. On trouve ici cinq magasins, une auberge, un télégraphe-office, trois polices et un charron. Le missionnaire est luthérien ; il est nouveau et sans influence ; son église est misérable. Dès son arrivée, il a dû se faire construire une maison habitable, car son prédécesseur, en vingt ans, n'avait bâti que des masures cafres ; il n'y a pas un seul arbre autour de la mission, chose étrange pour un Européen ! Les Bechuanas de Ra-Moutsa appartiennent à la tribu des Malete (gens de garde) : leur chef, Ikaneng, est un homme d'environ soixante ans, plein de droiture et de bon sens. J'ai

trouvé que Ra-Moutsa serait la meilleure place dans le protectorat pour une mission importante et centrale. Dès que le chemin de fer sera fait, on y arrivera de Kimberley après un voyage de vingt à vingt-deux heures ; toutes les grandes villes du protectorat sont dans un rayon de 40 à 50 milles de là. Nous bénéficierions à Ra-Moutsa des avantages que procure le voisinage du gouvernement sans en avoir les inconvénients. Je présentai ma requête au chef, lequel me dit qu'il la prendrait en considération dès que ses fils, qui étaient absents, seraient de retour. « C'est pour la troisième fois, dit-il, que les catholiques me demandent la permission de s'établir ici. La première fois, je réunis les Maletes, et les protestants dirent qu'une seule religion suffisait ; la deuxième fois, je réunis les Maletes, le ministre venait de mourir et le P. Temming voulait venir le remplacer ; les protestants dirent encore qu'ils appelleraient quelqu'un de leur religion comme ministre. Aujourd'hui, c'est la troisième fois ; je réunirai les gens de Malete pour leur montrer le missionnaire qui vient avec l'appui de Shippard (l'administrateur) et de Surmon (le vice-administrateur). Je ne demanderai pas aux protestants ce qu'ils veulent, je consulterai la nation en général. » J'espère que le chef disait vrai et qu'il fera ce qu'il a promis, la conclusion ne pourra qu'être favorable. J'ai laissé le R. P. Temming en charge de négocier définitivement avec le chef, qui est son ami et son voisin. De Ra-Moutsa à Mafikeng, on suit la route de l'intérieur ; on ne rencontre plus que quelques petits villages peu importants ; mon travail dans le protectorat est donc terminé.

Il y a environ 100000 indigènes dans la partie du protectorat qui a été ajoutée à notre vicariat. Ils appartiennent à quatre tribus différentes ; tous ils sont grou-

pés sous deux grands chefs : Bathning à Kanye et Sibili à Molepolole.

En British-Bechuanaland, il y a aussi, disséminés dans les différentes réserves, environ 125000 Bechuanas, lesquels, avec ceux du protectorat et du Kalahari, forment un total de 250000 âmes; ajoutez 2000 ou 3000 blancs, Boers ou Européens, et vous aurez, Monseigneur, le nombre de vos nouveaux enfants. Dans chaque grande réserve, il y a un ministre européen protestant; de même dans chaque ville importante du protectorat. Dans les petits villages, il y a partout un catéchiste noir appartenant aux différentes sectes établies. La première et la plus puissante est la Société de Londres, qui est à Kuruman, à Taung, à Motito, à Morokoeng, à Genesa, à Kanye, à Molepolole. Les luthériens de Berlin sont à Leinchue, à Magana, à Ra-Moutsa; les wesleyens à Mafikeng seulement; et les anglicans à Phokoani, tout à fait dans le sud, ainsi qu'à Vryburg et à Mafikeng. A part les écoles établies dans ces deux dernières villes, partout ailleurs les Bechuanas n'ont que des écoles élémentaires, où ils apprennent seulement à lire et à écrire leur langue. Kumman possède un ministre européen comme maître d'école. Au moment où j'écris, il a dû fermer son école, qui ne payait pas le 1 pour 100. Bien qu'assez nombreux les ministres sont laissés chacun à leur propre industrie. Aucune société ne s'est posée puissamment, aucune n'a porté remède au grand vice, qui est la fainéantise. L'école devrait aussi et surtout former les noirs à travailler et leur apprendre comment travailler. Tant qu'ils n'apprendront qu'à lire la Bible et à chanter, ils seront loin d'être chrétiens, car nous savons le vieux proverbe : « La paresse est mère de tous les vices. » Sur ce terrain, l'Église catholique a un champ libre, aucune secte pro-

testante ne lui fera concurrence. Si notre Congrégation veut avoir ici des missions florissantes qui fassent honneur à l'Église et impression sur l'esprit des sauvages, il conviendrait de fonder un établissement important et solide avec des Frères et des Sœurs et un personnel suffisant pour enseigner par la parole et par l'exemple. Un prêtre seul auprès de ces grandes villes ne fera jamais beaucoup, s'il ne fait pas plus que son voisin de poste le ministre protestant. La *London Society* a compris la difficulté de l'isolement et le manque d'unité ; c'est pour cela que, tous les ans, tous les chrétiens de son église doivent, aux approches du jour de l'An, se rendre à Kumman ; ceux du protectorat se rendent à Kanye. On dit qu'ils sont des centaines et des milliers, partant pour un vrai pèlerinage à la Mecque, faisant 100 et 200 milles pour aller, autant pour revenir. Il faut qu'ils pourvoient à leur nourriture, le voyage durant, et qu'ils aient mis à part quelques sapèques qu'ils jetteront dans la sébile du révérend leur Père. Je ne blâme pas ; j'admire l'énergie des deux partis.

Je ne sais qui a donné des croix en plomb sans Christ aux Bechuanas, ce qui est certain, c'est que j'ai rencontré des femmes et des enfants portant ces croix suspendues à leur cou.

Enfin, environ le 4 janvier, j'arrivais à Mafikeng, où je me livrai d'abord à la joie de dépouiller ma correspondance que j'attendais depuis deux mois. Quand on reçoit tant de nouvelles à la fois, il est naturel que l'esprit se trouble un peu, les unes sont bonnes, les autres mauvaises, quelques-unes surprenantes. Quoi qu'il en soit, après avoir visité les fermiers catholiques des environs, fait tout le ministère ordinaire le saint jour du dimanche, 8 janvier 1894, j'allai une dernière fois parler au chef des Barolongs, Montsioa. En revenant à

4 heures du soir, mes serviteurs me prièrent de leur laisser passer le wagon de l'autre côté de la rivière, laquelle, par suite de pluies continuelles, était assez grosse et ne tarderait pas de se remplir tout à fait. L'orage menaçait fortement, j'engageai donc mes serviteurs à se dépêcher tandis que j'irais baptiser quelques enfants en ville. Il était 5 heures et demie du soir, lorsque tout à coup une jeune fille rentre en toute hâte, effrayée par la foudre, elle s'écrie : *Oh! mother, all Father Porte's oxen are killed* (Oh! ma mère, voilà que les bœufs du P. Porte viennent d'être tués). Je me précipite vers le wagon qui était à 300 mètres de la ville sur le bord de la rivière. Oui, sur 14 bœufs dont se composait mon attelage, 12 étaient étendus raides morts sur le chemin ; 2 seuls avaient échappé, la « France » et l'« Angleterre ». En arrivant, je m'aperçus que le premier conducteur tenait le second dans ses bras. En un clin d'œil, je sors une bouteille d'arnica, nous tordons la langue du pauvre enfant pour permettre à la respiration et à l'arnica de passer. Quand le docteur arriva, mon serviteur était beaucoup mieux ; il n'avait pas été frappé par la foudre, mais seulement suffoqué. Cependant la foudre ne frappa qu'à 2 ou 3 mètres de lui, juste entre les deux bœufs de devant. Le fluide suivit la chaîne d'acier à laquelle sont attachés les jougs, il tua en passant sept bœufs de droite et cinq de gauche, se précipita sur le timon où il fit quelques rainures, se jeta sur l'axe des roues de devant et de là à terre, sous le wagon, où le sol était horriblement labouré. Plusieurs étincelles déchirèrent une pièce de bois sur l'arrière et frappèrent deux barres d'acier qui soutiennent la tente à côté des roues de derrière. Il n'y a pas de doute que si j'avais été dans le wagon, selon mon habitude, j'aurais été tué. Mon cœur est plein de reconnaissance envers le Sei-

gneur, car il nous a visiblement protégés, mes serviteurs et moi. Le conducteur, lui aussi, était absent pendant l'accident, il était allé puiser de l'eau à la rivière. Certainement j'éprouvai un moment pénible quand je vis étendu à terre cet attelage qui m'avait conduit à travers plus de 800 milles déjà et que tout le monde admirait sur mon chemin. Je pensais aussi à la peine que mon télégramme occasionnerait le lendemain à Votre Grandeur. Mais, *Pater noster*, *fiat voluntas tua : Dominus dedit*, *Dominus abstulit*.

Malgré la peine, rien ne pouvait vous être plus agréable que d'apprendre que la Bonne Providence nous avait épargnés et que ni moi ni mes serviteurs n'avions la moindre égratignure. Encore une fois, je le dis : le Bon Dieu est toujours bon envers son missionnaire. En moins de cinq minutes, toute la ville de Mafikeng se trouva sur le lieu du sinistre. Tout ce qu'il y a de respectable se fit un devoir de m'offrir ses sympathies. Le chef, Montsioa, envoya ses hommes pour retirer mes bœufs et mon wagon du milieu du chemin. Je m'étais imaginé que les Barolongs à l'instar des Basutos ne mangeaient pas les animaux tués par la foudre. C'était à tort, car le lendemain matin, dès avant le soleil levant, deux ou trois cents hommes barolongs entouraient les pauvres bêtes, prêts à les écorcher, etc. Au préalable, un médecin, le sorcier de la tribu, je pense, fit ses incantations, aspergea les gens et les choses et donna le signal du travail. En deux heures, tout avait disparu, une légion de vautours et d'aigles n'aurait pas mieux travaillé. Ma ferme résolution de ne permettre au sorcier aucune cérémonie autour de mon wagon me valut le refus obstiné des Barolongs à me rendre service. Pas un, même pour de l'argent, ne voulut me prêter ses bœufs, car mes jougs et mon chariot n'ayant pas été lavés par le sorcier

seraient infailliblement frappés de nouveau par la foudre ; ainsi le veut la coutume du pays.

Sethlagoli entre Mafikeng et Vriburg est la dernière réserve que j'ai visitée. La ville cafre contient environ 1 000 âmes avec trois autres villages à moins d'une demi-heure ; ils comptent 300 à 400 âmes chacun. Vu la situation géographique de cette ville, qui est à quelques minutes seulement de la voie ferrée, à mi-chemin entre les deux villes de blancs de Mafikeng et Vriburg, vu surtout le voisinage de la grande réserve cafre de Khunwana, dans le Transvaal, j'ai pensé que Sethlagoli était parfaitement placé pour une Mission centrale des Bechuanas du British Bechuanaland. Le chef, Pooi, se montra désireux de nous avoir. Je dois ajouter que même le catéchiste protestant, qui a là une jolie petite église en briques cuites et en zinc, appuya ma requête, disant qu'il était fatigué de demander toujours en vain un maître d'école à ses Révérends ministres de Kuruman. Vous pourriez, Monseigneur, avoir à Sethlagoli deux ou trois Pères, dont l'un ferait la navette entre Mafikeng et Vriburg, tous les quinze jours ou tous les dimanches, en attendant que vous puissiez établir un prêtre et un couvent dans chacune de ces deux villes. Les Pères de Sethlagoli s'occuperaient des Bechuanas, tout en offrant l'hospitalité au Père que vous destineriez au ministère des blancs. A mon humble avis, Sethlagoli serait le premier et le plus beau poste à occuper en British Bechuanaland, de même que Ra-Moutsa dans le protectorat. Sethlagoli est à 150 milles de Kimberley, sur la ligne du chemin de fer, Ra-Moutsa en est juste à 300 milles ; le chemin de fer passera là aussi dans un temps peu reculé, Sethlagoli devant devenir, je le répète, une Mission centrale pour les Bechuanas du British Bechuanaland, car de là il serait facile de s'établir chez les Barolongs de Montsioa

au nord, chez les Bathlapings du sud ou même à Motito. Ra-Moutsa serait certainement en peu de temps une Mission qui nous donnerait accès auprès des Bangwaketsis, à l'ouest et des Bakuenas à l'extrémité du vicariat, sous le tropique du Capricorne.

C'est à vous maintenant, Monseigneur, de mesurer vos forces et vos moyens et de décider ce que notre vicariat et la Congrégation des Oblats peuvent faire pour ces pauvres enfants du désert : *Parvuli petierunt panem.* Vous l'avez entendu, le cri de ces enfants ; moi j'ai terminé la tâche que vous m'aviez confiée ; j'ai parcouru, malgré tous les obstacles qui ont surgi sur mon chemin, l'itinéraire que vous m'aviez tracé ; j'ai visité tous les grands centres, toutes les villes cafres, et aux puissants chefs je n'ai cessé de crier : *Attollite portas, principes, vestras et introibit Rex gloriæ.* Ceux qui avaient déjà entendu les ministres de l'erreur me répondaient : *Quis est iste Rex gloriæ?* Quelle est cette église de gloire que tu prêches? *Dominus virtutum ipse est Rex gloriæ.* Mon Église, l'Église catholique que je viens vous prêcher, c'est l'Église des vertus, de la sainteté et du salut.

Si nous tergiversons ou si nous sommes impuissants à voler au secours de tant d'âmes qui se perdent et qui nous sont confiées, j'en garderai une plaie au cœur toute ma vie. Tous les dimanches, en voyant les Bechuanas courir en grand nombre, leurs chefs en tête, vers le temple de l'erreur, je me disais : « Si ce temple était une église catholique, ils y viendraient de même, car ils n'en savent pas davantage. » *Induxit in virtute sua Africum.* C'est à nous dorénavant qu'incombe le devoir de faire que cette parole du roi-prophète se réalise.

Avant de quitter mon wagon où je loge depuis trois mois et les deux bœufs que la foudre a épargnés, je dois

vous dire un mot des deux serviteurs auxquels j'avais confié ma conduite et mon sort. L'un, Mhilibili, a à peu près 4 pieds de haut seulement ; il est sournois et impoli ; pas une parole agréable, pas un sourire sur ses lèvres épaisses ; il est le type du vrai sauvage, qui ne rêve que la mort des blancs et ronge le frein en secret. Je l'avais engagé sur la parole de son père, et parce qu'il avait déjà voyagé dans le désert jusqu'en Samaraland. Si je ne l'ai pas renvoyé, c'est qu'il fallait quelqu'un pour éprouver notre patience. Tsueu, le second, est l'image de la bonté et de la bonne volonté ; il parle toutes les langues cafres ; il sait le hollandais, quelques mots d'anglais ; ses histoires, ses farces ne finissent jamais ; autant l'un me déplaît et me fait souffrir, autant l'autre a rendu le voyage intéressant. Dans le désert, je les entendis un jour comploter sous mon wagon ; il s'agissait simplement de m'abandonner pendant la nuit ; le premier disait avoir le mal du pays. En résumé, il voulait suivre le conseil de quelques mauvais génies qui lui avaient suggéré cette résolution ; mais Tsueu ne consentit jamais à laisser ainsi le blanc dans l'embarras et la solitude. Je n'ai nul doute que le bon Dieu ait voulu le récompenser de son attachement au prêtre, en le sauvant alors que la foudre frappa à 2 mètres de lui. Tsueu est païen, comme son compagnon ; mais il est curieux d'entendre la prière qu'il fit un jour sous mon wagon au cours du voyage ; la voici :

« Oho Yehova ! toi, le grand chef d'en haut, voici tes enfants qui te prient. Écoute bien : nous sommes ici sous le wagon de ce blanc qui se dit moruti (missionnaire). Il dit bien qu'il ne nous conduira pas là-haut dans le pays où l'on se bat (Matabeleland) ; mais toi, chef, ne permets pas que nous soyons tués. Pour suivre ce blanc, il nous a fallu quitter nos charrues ; veille,

oho Yehova ! sur nos femmes ; qu'elles jettent la semence à temps ; fais la pluie et le soleil, et, quand nous redescendrons, nous mangerons le sorgho, la canne à sucre et les melons. Le blanc fait sa prière aussi dans le wagon ; écoute-le, car nous sommes tous tes enfants. *Amen ! Alleluia !* »

Ainsi donc, le 20 janvier 1894, je renvoyais mes serviteurs dans leurs foyers manger la canne à sucre et le sorgho, et moi je revenais à Kimberley me mettre à la disposition de la sainte obéissance.

Je suis, Monseigneur, votre humble fils en N.-S. et M. I.

P. Porte, o. m. i.

MAISONS DE FRANCE

MAISON DE LIMOGES.

Limoges, 20 octobre 1893.

Mon révérendissime et bien-aimé Père,

Le dernier rapport publié dans nos annales sur la maison de Limoges remonte à l'année 1888. C'est donc un espace de cinq ans que doit embrasser l'aperçu sommaire que je viens vous donner de nos œuvres et de nos travaux apostoliques. Vous ne regarderez certainement pas mon retard comme un signe d'indifférence. Le rapport du R. P. Bourde, mon prédécesseur, dont le séjour à Limoges, à plusieurs reprises, a laissé des traces si profondes dans les souvenirs de la Communauté et de la ville, n'était pas de nature à m'encourager. « La vie apostolique, disait-il, est à peu près éteinte dans ce diocèse ; c'est un fait que chacun constate et déplore. » L'expérience m'a prouvé que cette parole était malheureusement trop vraie.

On comprendra que j'aie hésité longtemps à mettre devant les yeux de la Congrégation le tableau des mêmes difficultés et des mêmes insuccès. Si je m'y décide aujourd'hui, c'est par devoir et par obéissance.

Bien des événements se sont passés dans cet intervalle de cinq ans relativement à la maison de Limoges. D'abord, l'année 1888 amenait une complète transformation dans notre situation. La mort de Mgr Blanger, la longue vacance du siège épiscopal, la nomination de

Mgr Renouard, les actes arbitraires et persécuteurs de l'administration des cultes mettant en vente les immeubles de la mense épiscopale, la lutte courageuse soutenue par Monseigneur, les incertitudes qui ont plané sur notre sort, enfin les dernières démarches à la veille du jour de la vente et qui ont abouti à l'achat de la maison par la Congrégation, le récit de ces événements remplirait des pages entières et nous mènerait trop loin. Je me contente de les rappeler, en admirant les procédés de la divine Providence, qui s'est servie des desseins des méchants pour réaliser les vœux que formulait, l'année précédente, à l'occasion de la visite canonique, le R. P. Provincial en faveur de la Communauté de Limoges.

Le fait accompli le 5 septembre 1888 a changé les conditions de notre existence à Limoges. Le traité qui nous liait au diocèse a été résilié. Nous ne sommes plus des prêtres auxiliaires, nous sommes ce que nous font nos saintes règles sous l'autorité de l'ordinaire du diocèse. Nous ne recevons plus, il est vrai, d'indemnité, ni de traitement de l'évêché; mais, en revanche, nous avons repris notre liberté d'action. Nous donnons nos labeurs au diocèse d'abord; mais nous pouvons aller exercer ailleurs notre ministère et nous ne sommes plus appelés à remplacer les curés ou à desservir des paroisses. La chaîne est brisée, et ce n'est pas nous qui en reformerons les anneaux.

Dès lors, la carrière était ouverte et les nouveaux ouvriers évangéliques n'attendaient plus que le signal pour s'y lancer avec ardeur. Mais avant de les suivre à travers ce nouveau champ que Dieu leur offrait, qu'il me soit permis de payer à Mgr Renouard notre tribut de juste reconnaissance. La première fois que nous allâmes le voir pour lui demander sa bénédiction, Monseigneur

puisa dans son cœur les paroles les plus gracieuses et les plus encourageantes. Animée d'une foi vive et d'une piété rare, Sa Grandeur invoqua sur nos Pères, prosternés à ses pieds, la protection divine, non seulement pour qu'ils eussent le zèle apostolique et l'ardeur de la parole, mais surtout pour qu'ils fussent fervents et saints, ce point étant la condition première d'un zèle vraiment profitable aux autres et à soi-même. Mgr Renouard n'a cessé depuis ce moment de nous témoigner en maintes circonstances toute sa sympathie la plus paternelle et la plus bienveillante. Plusieurs fois ce mot est tombé de ses lèvres : « Les bons Pères Oblats sont mes meilleurs amis. »

Le personnel de la maison était, à cette époque, ainsi composé : les PP. Pichon, supérieur, Bouniol et Burfin, assistants; J.-B. Lemius, Chauliac et Colin. Depuis, nous avons eu quelques changements; je les mentionnerai plus tard.

C'est avec un personnel réduit à six Pères que nous avons pu, pendant ces cinq années, accomplir nos œuvres. Tous les Pères ont rivalisé de zèle. Leurs travaux, qu'aucune fatigue n'a pu interrompre, ont obtenu les résultats qu'il est permis d'espérer dans ces régions indifférentes. Je me contenterai d'en donner une vue d'ensemble.

Les missions, but principal que s'est proposé notre vénéré Fondateur, doivent être placées au premier rang. Ces œuvres ont été nombreuses pendant ces cinq années. Nous en comptons cinquante. Vous le savez, mon très révérend et bien-aimé Père, en qualité d'ancien Supérieur de la maison de Limoges, le vaste diocèse de Limoges offre un champ très étendu et très varié au zèle du vrai missionnaire. Beaucoup de nos travaux ne seraient désavoués ni par saint Martial et les Apôtres,

ni par les vicaires apostoliques de nos lointaines Missions.

Nous avons à évangéliser des contrées qui diffèrent essentiellement entre elles, aussi bien par la nature du climat que par les mœurs et le caractère des habitants.

La Haute-Vienne et les environs de Limoges surtout opposent une force d'inertie déplorable, contre laquelle les efforts du missionnaire vont se briser impuissants. Toute cette partie du diocèse est superstitieuse au suprême degré. A voir certaines pratiques, on serait porté à croire que cette contrée est religieuse. Elle l'est peut-être, mais à sa façon et non à celle de Dieu. La profanation du dimanche en fait foi. Gens apathiques et routiniers, ils ne veulent pas sortir de l'ornière ; l'habitude est leur loi suprême. Les condamner à marcher plus vite ou autrement, c'est renverser toutes leurs idées et troubler toute leur vie.

La Creuse, autrefois relativement bonne et chrétienne, est aujourd'hui gangrénée par la franc-maçonnerie; triste résultat de l'émigration qui jette chaque année par milliers les habitants de ces pauvres régions dans les rues de Paris, de Lyon et autres grandes villes de France. La majeure partie des hommes est composée d'émigrants ouvriers, maçons, tailleurs de pierre, cochers de fiacre, peintres, plâtriers, que l'appât du gain attire dans les grands centres et surtout à Paris, pendant les trois quarts de l'année, et qui reviennent l'hiver dans leur pays, rapportant à leurs familles les produits de la civilisation moderne. Peu d'épargnes; mais, en revanche, l'amour du luxe et du cabaret. Ajoutez à cela un certain bagage d'objections contre la religion et des mœurs dépravées, et vous aurez une idée des populations de la Creuse et d'une partie de la Haute-Vienne, et partant,

des difficultés que rencontre le missionnaire dans son œuvre d'évangélisation.

Choisissons un exemple qui nous permettra de faire ressortir ces difficultés. Voici une paroisse de 1 500 âmes, divisée en vingt villages éparpillés sur les coteaux et dans les vallées ; près de l'église, à peine 150 à 200 habitants ; les hameaux sont à des distances plus ou moins considérables. C'est déjà un obstacle au succès de la mission ; mais ce n'est pas le seul et le plus grand ; il faut y ajouter l'abandon à peu près complet des pratiques religieuses, une ignorance profonde, une apathie presque insurmontable pour tout ce qui tient à l'affaire du salut, et même une certaine répulsion pour le prêtre, qu'ils ne connaissent que par ce qu'ils en ont appris à Paris et ailleurs. Les Pères comprennent bien vite que s'ils ne vont pas évangéliser chez eux ces pauvres égarés, ils courent risque de rester seuls dans l'église habituellement déserte. Aussi, de temps en temps, après la visite générale de la paroisse, à la tombée de la nuit, ils se rendent, en compagnie de M. le curé et des enfants de chœur, tantôt dans un village, tantôt dans un autre. Arrivés au village désigné, un enfant de chœur parcourt le pays, une clochette à la main, pour rassembler, dans la plus vaste maison qu'on peut trouver, les habitants, tout étonnés de cette nouvelle manière de les évangéliser. Pendant ce temps, le curé et les missionnaires ornent ces églises improvisées et d'une pauvreté primitive ; les lustres sont remplacés par quelques bougies dont les missionnaires ont eu la précaution de se munir au départ, ou bien par quelques lanternes qui ont tout à fait la couleur locale, sans ressemblance aucune avec celles de la ville des doges. Pas besoin de chaire. Quand l'auditoire est formé, le missionnaire commence. Il devra quelquefois se laisser interrompre par ceux qui

ont besoin d'explication, et si les bœufs de l'étable voisine font entendre leurs beuglements, il prendra bien garde de ne pas se troubler. Après avoir chanté des cantiques, prêché et fait les prières en commun, missionnaires et curé rentrent au presbytère, quelquefois bien avant dans la nuit. Cette manière d'évangéliser n'est pas dépourvue de certains charmes. On y sent comme un arome des missions étrangères. La semence ainsi répandue sur tous les points du territoire ne tarde pas à porter des fruits. Le lendemain de la visite, les braves gens qui habitent les villages visités se font un devoir, par politesse d'abord et par curiosité ensuite, de venir entendre les Pères à l'église. C'est l'heure de la moisson et le missionnaire ne regrette pas sa peine. Dans la paroisse dont nous venons de peindre la physionomie, les communions ont été relativement nombreuses. Quatre cents personnes ont rempli le devoir pascal, là où l'on voyait à peine cinquante femmes à la table sainte. La mission s'est terminée par une magnifique plantation de croix.

Tel est le champ que nous avons à défricher et à cultiver. Vous pouvez envoyer ici, mon très révérend et bien-aimé Père, vos ouvriers les plus vaillants ; ils n'auront pas trop à regretter la gloire des missions sauvages.

Cependant, parmi ces travaux, un certain nombre nous ont particulièrement consolés. Je ne citerai que les plus importants : Felletin (Creuse), Bellac (Haute-Vienne), et surtout Évaux-les-Bains, charmante petite ville située à l'extrémité du diocèse de Limoges, aux confins des départements de la Creuse et de l'Allier, baignée par la rivière si pittoresque du Cher. Pendant tout le mois de décembre 1890, cette population n'a cessé d'affluer à l'église. Presque toutes les femmes ont

répondu à l'appel des missionnaires, et 950 hommes sur 3600 habitants ont pris part au banquet eucharistique, à la messe de minuit.

Si toutes les missions n'ont pas obtenu le même succès, nous pouvons dire que toutes ont fait du bien. Quels beaux commentaires je pourrais ajouter si je voulais transcrire les témoignages de la reconnaissance et des joies inespérées des pasteurs qui ont eu recours à notre ministère, emprunter aux feuilles publiques des localités leurs récits enthousiastes, ou simplement relever quelques traits dans les notes que nos Pères eux-mêmes m'ont communiquées et que la maison conservera dans ses archives comme un précieux trésor ! Mais ce serait m'engager dans une voie sans issue.

Après les missions, les carêmes, les mois de Marie, les retraites. Un mot rapide sur ces diverses œuvres.

Je dois tout d'abord relater les deux carêmes de Guéret, prêchés par les RR. PP. Robinet et Besson. Cette courte station de trois semaines est, dit-on, assez difficile. Certes, les prédicateurs n'ont pas converti toute la ville ; mais leur chaire a été constamment entourée, et qui plus est, ils ont conquis toutes les sympathies de M. l'archiprêtre, homme supérieur à tout point de vue. Les deux carêmes de Bourganeuf, prêchés par les mêmes Pères, leur ont aussi fourni l'appoint d'abondantes consolations.

Le mois de Marie a été prêché avec beaucoup de fruit à Notre-Dame de Talence par le R. P. Robinet, et l'année dernière, à Notre-Dame d'Arcachon par le R. P. Rousseau.

Nous avions dû refuser, à plusieurs reprises, le mois de Marie à la cathédrale de Limoges. Enfin, l'année dernière, la maison d'Angers nous est venue en aide en prêtant le R. P. Lenoir pour cet important travail. Que

le R. P. Lenoir reçoive ici l'expression de toute notre reconnaissance. Malgré une fatigue sérieuse, résultat de longs mois de mission dans le beau et religieux pays de l'Anjou, il a été très suivi à la cathédrale de Limoges et surtout très apprécié par le clergé et la portion intelligente de son auditoire. Monseigneur lui-même a rendu les témoignages les plus élogieux au R. P. prédicateur.

Les retraites à des communautés religieuses d'ordres différents, à des pensionnats de jeunes filles, à des congrégations de paroisse, tiennent une large place dans la liste de nos travaux.

Les premières communions, les triduums à l'occasion de l'Adoration perpétuelle du Très Saint-Sacrement, ont été pour nos Pères, à toutes les époques de l'année, une occasion de se retrouver en face d'auditoires déjà connus, mais toujours heureux de les revoir et de les entourer de leurs bienveillantes et chrétiennes sympathies.

Enfin, quand je vous aurai signalé plusieurs retraites de petits séminaires et de collèges, à Ajain et Felletin (Creuse), en Savoie et ailleurs, vous connaîtrez la nature des travaux que les Pères de la maison de Limoges ont accomplis durant ces cinq années, en toute soumission d'esprit et en toute vaillance de cœur.

En voici le nombre exact :

50 missions, 20 retraites pascales ou retour de mission, 4 carêmes, 1 avent, 4 mois de Marie, 3 neuvaines du Sacré Cœur, 3 neuvaines à Notre-Dame du Puy (Bourganeuf), 30 retraites de pensionnats, 20 retraites de Confréries d'enfants de Marie, 42 retraites religieuses, 46 retraites de première communion, 1 retraite de grand séminaire, 6 retraites de petit séminaire, 20 retraites ou triduums d'Adoration perpétuelle, 53 sermons de

circonstance et panégyriques à Limoges, total : 303 travaux.

Le nombre de nos travaux dépasse donc 300. Et maintenant je me permettrai cette consolante réflexion : ce qui éclate en présence de ces vivants souvenirs, c'est l'étonnante vitalité de notre chère Congrégation, providentiellement bénie de Dieu, et qui garde, à travers les malheurs des temps, l'esprit qui consacra ses origines et qui lui assure une intarissable fécondité. A Limoges, comme sur les autres champs qui lui sont confiés, où ses enfants donnent ce qui est le meilleur de leur vie, leur dévouement et leur cœur, elle réalise bien sa devise : *Pauperes evangelizantur*. Les condescendances de son amour ont été pour les petits et les humbles, et ses plus récents comme ses premiers labeurs apostoliques se peignent dans ce seul mot du maître : « Les pauvres sont évangélisés. »

Il me reste à vous parler des œuvres qui s'accomplissent dans la maison.

Mon compte rendu serait incomplet si je ne leur donnais une mention spéciale.

A la tête de nos œuvres sédentaires est le cercle militaire. Sous la direction du R. P. Bouniol, cette œuvre autrefois si florissante avait pris un développement justement admiré. Mais hélas! aujourd'hui elle n'a plus la même splendeur, grâce aux entraves qu'on y apporte de divers côtés ou tout au moins à l'indifférence de nos jeunes soldats. Le Père consacre néanmoins tout son zèle et son dévouement aux jeunes gens de bonne volonté qui veulent profiter de la facilité qu'on leur offre dans ce local affecté à leurs réunions.

Notre Communauté s'occupe aussi d'une œuvre de sanctification pour les servantes; association aujourd'hui peu nombreuse et qui aurait besoin d'un nouvel

élément de vie, c'est encore le R. P. Bouniol qui s'en occupe.

Le même Père est enfin chargé de l'aumônerie des Sœurs de l'Espérance, Dieu sait avec quel dévouement et quel tact il s'acquitte de cette tâche si délicate. Il rend à sa Communauté des services très appréciés et il les rend avec une bonne grâce qui en augmente le prix, car il ne se montre jamais de meilleure humeur que quand il a pu être utile au prochain. Je tiens à exprimer ici à nos bonnes Sœurs de l'Espérance toute la reconnaissance qui leur est due pour les soins prodigués à la Communauté avec tout le zèle et la charité qui les caractérisent. Ce bon P. Bouniol, de temps immémorial, est économe de la maison. Du moins les interruptions du maniement des affaires temporelles n'ont pas été longues. A ce titre encore, nous sommes heureux de payer à ce cher Père le tribut si justement mérité de notre reconnaissance pour sa gestion si intelligente et si dévouée.

Il me resterait à vous parler de notre chapelle. Consacrée par le temps et par des grâces particulières, elle occupe une place importante dans la ville de Limoges. Autrefois, elle était le foyer de la dévotion à Notre-Dame de la Salette ; elle jouissait d'une renommée populaire. Les fidèles accouraient de tous les points de la cité et recueillaient avec fruit les enseignements que leur dispensait une parole toujours instructive et pleine d'onction. Tous aiment encore à le redire. C'était un centre où les âmes venaient se ranimer, chercher tour à tour la piété douce et gracieuse sous la protection de l'auguste Vierge Marie, forte et virile sous la bénédiction du Sacré Cœur de Jésus. Depuis quatre ans, nous avons bien repris possession de notre chapelle fermée par les décrets de 1880 ; mais par mesure de prudence et sur

des conseils venus de haut, nous n'avons pas repris nos prédications habituelles du samedi et des fêtes. Malgré cela, l'exercice de notre saint ministère est consolant. A certains jours surtout, les confessions sont nombreuses. Un petit noyau de personnes pieuses entendent la messe chaque jour et assistent aux bénédictions du dimanche soir et des jours de fête. Le mois du Très Saint-Rosaire est surtout très suivi, à cause de l'heure favorable que nous avons choisie pour la classe ouvrière.

En commençant ce trop long rapport, je vous ai donné les noms des Pères qui composaient le personnel de la maison. Une douleur profonde m'était réservée dès le début de mon supériorat à Limoges. Le R. P. Chauliac nous quittait, après trois jours seulement de maladie, emporté par une fluxion de poitrine, à l'âge de quatre-vingts ans. Sa mort a été celle d'un religieux Oblat sacrifiant sa vie comme une profession de foi et un chant d'amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ. Muni du pain des forts, après avoir pieusement reçu les derniers sacrements et récité ses petites heures, il s'est vu, avec calme et confiance, entrer dans son éternité. Ses funérailles ont été dignes de sa haute sainteté et de la sympathie qu'on lui avait vouée. Une main mieux exercée que la mienne saura faire valoir et apprécier son mérite.

Le saint P. Chauliac a été remplacé par le R. P. Besson que le sanctuaire de Montmartre voulait bien nous céder. L'année suivante, le R. P. Lémius, Jean-Baptiste, était appelé à la maison d'Angers. Les œuvres importantes qu'il a accomplies à Limoges y perpétuent son souvenir. Et maintenant, que des hauteurs de Montmartre il veuille bien nous envoyer les bénédictions les plus choisies du Sacré Cœur de Jésus ! Le P. Colin nous quittait en même temps pour aller porter à Jersey les ardeurs de son zèle apostolique.

Nous n'avons eu que le temps de saluer de nos sympathies et de nos affections les plus fraternelles les RR. PP. Robinet et Le Borgne! Qu'ils reçoivent ici le témoignage de notre gratitude la plus sincère pour tout le bien que l'un et l'autre ont fait pendant leur court séjour parmi nous!

A plusieurs reprises, nous avons eu l'avantage et le plaisir de recevoir le R. P. Burfin. Son éloignement si considérable de Limoges ne lui permettra plus guère de revenir au milieu de nous. C'est pour nous une peine bien vive. Bien que ne faisant plus partie du personnel de la maison de Limoges, nous le considérions toujours comme nôtre. La maison de Limoges a été la maison de prédilection du R. P. Burfin; elle lui doit une reconnaissance inaltérable et je suis heureux aujourd'hui, d'en envoyer l'expression à ce bon et vénérable Père, tant en mon nom qu'au nom de tous les membres de la Communauté. Le personnel actuel de la maison se compose de quatre missionnaires en activité de service : ce sont les PP. Rousseau, Leval, Grelaud et Pichon, supérieur. Nos vétérans, les vénérables PP. Eymère et Fisse, gardent à peu près constamment la maison. Ces deux excellents Pères nous rendent d'immenses services dans leur solitude et dans l'accomplissement du saint ministère. Ils sont les gardiens de la chapelle et nos modèles dans la fidélité à la règle et aux exercices religieux. Je les en remercie au nom de toute la Communauté.

Nos chers Frères convers sont au nombre de trois : les FF. Orès, Coutry et Joly (Prosper). Le premier remplit les fonctions de jardinier, de chambrier et de commissionnaire. Le F. Coutry a la garde de la porte, s'occupe de la chapelle et de la sacristie, et en même temps nous rend des services signalés comme tailleur. Tous les trois remplissent leurs fonctions avec esprit de foi et

dévouement. Dans une maison religieuse, le plus humble, le plus obscur de ses membres lui apporte une puissante coopération. Nos Frères de la maison de Limoges le comprennent. Qu'ils en soient remerciés !

Parmi les meilleurs souvenirs de cette année dernière, la maison de Limoges met en première ligne la trop courte visite que vous avez bien voulu nous faire presque aussitôt après votre élection comme Supérieur Général. C'est un honneur dont nous avons été fiers. Nous n'oublierons pas surtout les paroles que vous nous avez adressées; elles ont été comme un prolongement des grandes scènes du Chapitre général : union dans les pensées et les sentiments, dévouement absolu envers la Congrégation et son chef, zèle ardent pour le salut des âmes. C'est ce que devait renouveler dans leurs âmes et rendre plus vivace que jamais la première visite du nouveau Supérieur Général au milieu de la Communauté de Limoges, qui depuis sa fondation a toujours si bien mérité de notre chère Famille religieuse.

Il ne me reste plus, mon très révérend et bien-aimé Père, qu'à demander votre paternelle bénédiction pour nous et pour nos œuvres et à vous offrir l'hommage du respect le plus profond et de l'obéissance la plus filiale du dernier de vos enfants en N.-S. et M. I.

G. Pichon.

VARIETÉS

I

VOYAGE DU T. R. P. GÉNÉRAL EN AMÉRIQUE.

Des lettres particulières et les journaux du Canada nous permettent de suivre le T. R. P. Général dans les diverses étapes de son voyage en Amérique. Le T. R. Père n'a fait que toucher aux États-Unis et traverser le Canada, son intention étant de s'y arrêter pour en faire la visite à son retour du Nord-Ouest. Mais la rapidité de son passage n'a pu empêcher les manifestations de la piété filiale. C'est la première fois que nos Frères d'Amérique reçoivent la visite du chef de la famille, et, selon l'expression d'un journal, ils sont dans la jubilation. Ces manifestations ne sont pas renfermées dans le cercle intime de nos communautés; les populations y prennent part, les réceptions revêtent un caractère public, populaire et parfois national. C'est qu'au sein de ces jeunes nations, l'influence de l'Église est vivace; le peuple n'a pas encore oublié ce qu'il doit au dévouement du religieux, du prêtre, du missionnaire, et il sait se montrer reconnaissant. .

Nous empruntons les intéressants détails qui suivent à deux lettres : l'une du R. P. Lefebvre, provincial du Canada, et l'autre du R. P. Duvic, supérieur du scolasticat d'Ottawa.

Aux États-Unis. — C'est le dimanche, 15 avril que le

T. R. P. Général et le R. P. Antoine ont débarqué à New-York. Ils ont été reçus par le R. P. Lefebvre, provincial du Canada, le R. P. Joyce, supérieur d'une de nos Communautés de Lowell, et M. l'abbé Tétreau, curé de la paroisse canadienne française de Saint-Jean-Baptiste, où un de nos missionnaires, le R. P. Lacasse, prêchait un sermon de retraite.

Après une courte visite aux Frères Maristes, aux Sœurs de la Congrégation et à celles de la Miséricorde, nous partons pour Lowell. Nous n'y passons que la journée du lundi, juste le temps de saluer les trois Communautés que nous possédons dans cette ville et de jeter un coup d'œil sur nos quatre églises et sur nos vastes et belles écoles.

A Montréal. — Nous n'étions attendus dans cette ville que le mardi soir. Le T. R. P. Général, pour gagner du temps, voulut voyager pendant la nuit et arriver mardi matin. Il espérait échapper ainsi à la réception solennelle qu'on lui avait préparée. Mais il avait compté sans les facilités du télégraphe et surtout sans l'affectueux attachement de nos amis.

A notre arrivée, nous trouvons à la gare, avec une nombreuse députation composée des principaux citoyens du faubourg de Québec où est située notre résidence, les Pères de la maison de Montréal, le procureur et les consulteurs provinciaux, le R. P. Lacombe, vicaire général de Mgr Grandin, le R. P. Duvic, supérieur du scolasticat d'Ottawa, et à leur tête, le vénérable Mgr Clut, évêque d'Erindel. Aussitôt une procession s'organise. Le T. R. Père général, Mgr Clut, les RR. PP. Antoine et Lefebvre prennent place dans une calèche découverte, traînée par quatre magnifiques chevaux et suivie d'une trentaine de voitures. Le cortège s'avance lentement à travers les plus belles rues de la ville. Au

faubourg de Québec, le quartier de nos Pères, les maisons sont pavoisées aux couleurs françaises et anglaises. Deux grands drapeaux flottent sur le clocher de l'église Saint-Pierre, dont les cinq belles cloches lancent dans les airs leurs plus joyeuses volées auxquelles vient se mêler la voix puissante et majestueuse du bourdon. Notons en passant que ce bourdon et ces cloches sont le frère et les sœurs de la « Savoyarde », destinée à l'église du vœu national ; ce sont des œuvres sorties des mêmes ateliers de MM. Pacard. Aux abords de l'église et de la résidence des Pères, la foule est énorme, massée sur les trottoirs, tandis que des groupes serrés apparaissent à toutes les fenêtres des maisons environnantes. Arrivé sur le perron de la résidence, le T. R. P. Général, tout ému d'une si belle manifestation, se retourne et remercie de la main cette multitude qui vient de l'accueillir avec tant de sympathie et de vénération.

Tandis que le T. R. P. Général dit sa messe dans la chapelle intérieure de la Communauté, le R. P. Antoine célèbre la sienne dans la chapelle de la maîtrise, magnifiquement décorée et où se sont réunies les congréganistes de l'Immaculée - Conception dont il fut longtemps le zélé directeur. Les chants préparés pour la circonstance sont exécutés avec une rare perfection. Deux vieux amis font office d'enfants de chœur. Le R. P. Antoine a de la peine à retenir ses larmes. Le lendemain, il offre le saint sacrifice dans la vaste église de Saint-Pierre entièrement remplie par les membres de la Congrégation de Sainte-Anne qui, pour la beauté des chants, rivalisent avec leurs jeunes émules de la veille, les Enfants de Marie.

Dans l'après-midi du premier jour, le T. R. Père alla présenter ses hommages à Mgr l'Archevêque de Montréal, qui le reçut entouré de tous les membres de son Cha-

pitre. Il rendit également visite au vénérable Supérieur de Saint-Sulpice et aux principales Communautés de la ville. Le soir, à huit heures, les citoyens du faubourg se réunissent dans la vaste salle Saint-Pierre et présentent une adresse au T. R. P. Général. L'orateur est M. François Martineau, député au Parlement de Québec. Il dit éloquemment la reconnaissance et la vénération de ses compatriotes pour les Pères Oblats qui se dévouent depuis si longtemps à leurs intérêts spirituels et même à leur bien-être temporel. Il salue, dans la personne du T. R. P. Soullier, le chef de ces intrépides et zélés missionnaires qui leur ont fait tant de bien, qu'ils estiment, qu'ils admirent, qu'ils vénèrent, qu'ils aiment. Le T. R. Père ne pouvait, au reste, leur faire un plus grand plaisir que d'amener avec lui le R. P. Antoine, dont le souvenir n'a pas cessé de vivre dans la mémoire et dans le cœur de ses amis du faubourg Saint-Pierre.

Le T. R. P. Supérieur général remercie les citoyens de leur magnifique réception du matin, ajoutant qu'il en a été profondément touché ; il les félicite d'avoir élevé cette belle église Saint-Pierre, où lui-même, onze ans auparavant, avait contemplé cet admirable spectacle : douze cents hommes se préparant par une fervente retraite à la communion de Noël ; il constate avec bonheur leur attachement aux Pères et à toute la Congrégation dont il est membre et dont la Providence l'a fait le chef. « La preuve la plus éloquente du zèle de nos Pères, dit-il, c'est votre foi, messieurs, c'est la générosité de votre christianisme, et cet ensemble de vertus domestiques et religieuses qui me permettent de saluer dans les citoyens du faubourg Saint-Pierre d'excellents pères de famille, de fidèles héritiers de la foi canadienne, des catholiques dignes de tous nos éloges et de toutes nos félicitations. »

Ces paroles sont fréquemment interrompues par les applaudissements. Les applaudissements redoublent lorsque le P. Antoine se lève. Il remercie ses anciennes ouailles de la triomphale réception qu'elles ont faite au Supérieur général de la Congrégation des Oblats. Se laissant aller lui-même à ses émotions et à ses souvenirs, il manifeste toute la joie qu'il éprouve. « Vous avez dit tout à l'heure que vous étiez heureux de me revoir; je puis affirmer que je suis plus heureux encore de me retrouver au milieu de vous. On m'a demandé si je n'avais pas regretté le Canada; eh bien, oui, je puis dire que je l'ai regretté et, pendant plusieurs années, j'ai pensé au Canada non pas une fois, mais plusieurs fois par jour. » Le Père termine par quelques mots d'exhortation et demande aux citoyens réunis de prier et de faire prier leurs familles pour le succès du voyage que va poursuivre le T. R. P. Supérieur général.

Au noviciat. — La journée du mercredi fut consacrée au noviciat, situé à une petite distance de Montréal. La Communauté attendait à la chapelle. A l'arrivée du T. R. P. Général, les novices entonnent l'*Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum ;* voyez combien il est bon et comme il est doux pour des frères de vivre ensemble! C'était le cri du cœur, l'expression fidèle des sentiments qui remplissaient toutes les âmes; bien des visages étaient baignés de larmes.

Nous nous rendons ensuite à la salle des exercices. Le R. P. Tourangeau, maître des novices, souhaite la bienvenue au T. R. P. Général et lui présente une belle couronne de jeunes âmes, déjà prêtes à tous les dévouements et à tous les sacrifices. Le T. R. Père répond en exprimant sa joie de se trouver au milieu d'une si belle Communauté; il recommande à tous l'œuvre si importante de leur formation religieuse; puis, faisant le tour

de la salle, il a pour chacun une parole affectueuse.

A midi, plusieurs prêtres veulent bien prendre part à nos agapes de famille. Nommons entre autres M. Piché, curé de Lachine, ami et généreux bienfaiteur du noviciat; M. Forbes, curé des Iroquois de Caughnawaga, successeur du R. P. Burtin qui lui-même l'a été du R. P. Antoine; enfin, le digne aumônier des Sœurs de Sainte-Anne.

Ces Religieuses secondent nos Pères dans plusieurs Missions, notamment en Colombie britannique; le T. R. P. Général fit une visite à la Communauté composée de plus de 180 professes, novices ou postulantes, et au pensionnat où elles dirigent plus de 200 élèves. Chants, musique, compliment, rien ne manqua à la fête.

Dans la journée, plusieurs membres de la tribu iroquoise viennent saluer le R. P. Antoine, leur ancien et dévoué missionnaire.

De nouveau à Montréal. — De retour à Montréal, vers les cinq heures, le T. R. P. Général reçut les compliments des enfants des écoles établies et soutenues par nos Pères. Ce sont les Frères Maristes qui en ont la direction. Ils y instruisent, avec le dévouement modeste et la piété vive qu'on leur connaît, 350 enfants.

Enfin, le soir à huit heures, ce fut le tour des jeunes gens, les Congréganistes de Notre-Dame du Sacré Cœur, qui voulurent, eux aussi, donner au chef de notre famille religieuse une preuve de leur respect et de leur reconnaissance. Chants, déclamation, chœurs accompagnés par un harmonieux orchestre, tout fut pour plaire aux auditeurs qui se déclarèrent charmés. On applaudit surtout et on rappela plusieurs fois sur la scène un groupe de petits artistes, composé d'un petit garçon de six ans, de sa sœur de huit ans, et d'une petite fille de dix ans. La petite sœur jouait du violon; le

petit frère, d'un violoncelle dont il n'atteignait les notes aiguës qu'en se haussant sur la pointe des pieds ; l'autre enfant accompagnait au piano. Tous trois suivaient exactement la mesure et jouaient avec un ensemble parfait. Ils eurent les honneurs de la soirée.

Les deux premières journées passées en Canada furent donc des plus agréables et pleinement remplies. Nous admirions tous la vigueur et la forte santé de notre bien-aimé Père, qui supporta sans trop de difficulté toutes ces fatigues, même après avoir passé en chemin de fer la nuit qui précéda son arrivée à Montréal. Tout nous porte donc à espérer que Dieu lui conservera les forces nécessaires pour réaliser ses projets de visites et de voyages dans nos deux provinces et dans quatre de nos vicariats de l'Amérique du Nord.

A Québec. — Le jeudi 19 avril, à trois heures de l'après-midi, nous étions à Québec. Tous les Pères nous attendaient à la gare. Rien de plus cordial que cette réception par notre communauté de la paroisse Saint-Sauveur.

Un de nos premiers soins est d'aller présenter nos hommages à Son Éminence le cardinal archevêque de Québec, à son digne vicaire général et au recteur de l'Université Laval.

Le soir, adresse et sérénade par les membres de l'Œuvre de la Jeunesse, dirigée par le R. P. Pelletier. Le T. R. P. Général y répond par ses encouragements les plus chaleureux.

Le vendredi matin, visite de nos écoles tenues, celles des garçons, par les Frères des Écoles chrétiennes, et celles des filles, par les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame. A midi, Mgr Marois, vicaire général de l'archidiocèse, nous fait l'honneur de s'asseoir à notre table. Cet aimable prélat a tenu à accompagner le

T. R. P. Général jusqu'à la gare, et il ne l'a quitté que lorsque le train s'est mis en mouvement.

A Ottawa. — Le samedi à midi, nous arrivons à la gare de Hull. Nous y trouvons des représentants de nos quatre communautés d'Ottawa. Le R. P. Lauzon, supérieur de la maison de Hull, nous donne le premier l'hospitalité, hospitalité aimable, généreuse, affectueuse comme elle est de tradition déjà ancienne dans sa communauté.

Au dîner, nous sommes surpris de voir sur la table de magnifiques bouquets de fleurs naturelles. D'où viennent-elles? De la salle d'asile, rue de la Visitation, à Montréal. Les Sœurs de la Providence avaient préparé une charmante séance, avec leurs petits enfants; le temps nous a manqué pour y assister, mais les bonnes Religieuses ont voulu prendre leur revanche. Les fleurs qu'elles n'avaient pas pu nous offrir à Montréal, elles les ont expédiées à Hull. N'est-ce pas délicieux?

Dans l'après-midi, visite de notre nouvelle et magnifique église de Notre-Dame des Grâces; visite à Mgr l'archevêque d'Ottawa et à sa famille épiscopale; visite à la maison-mère des Sœurs Grises, suivie d'une courte apparition à l'université, au juniorat et au scolasticat. Chacune de nos maisons eut ensuite, tour à tour, le bonheur de posséder le T. R. Père pendant vingt-quatre heures.

Le dimanche, nous le trouvons au juniorat du Sacré-Cœur, heureux d'étendre ses mains bénissantes sur les Benjamins de la Congrégation au Canada. Il visite nos églises du Sacré-Cœur et de Saint-Joseph, les travaux du nouveau juniorat en construction.

Au scolasticat. — Dans la soirée, il vient au scolasticat, et reçoit, à la salle des exercices, les souhaits de bienvenue de tous les membres de la communauté. Notre bien-

aimé Père exprime la joie qu'il éprouve de se trouver au milieu de ses enfants du scolasticat d'Ottawa ; il rappelle leurs obligations de religieux et de scolastiques, et les espérances que la Congrégation fonde sur eux. Après quelques conseils puisés dans son cœur vraiment paternel, il leur promet de revenir bientôt faire plus ample connaissance avec chacun d'eux.

Le soir, nos Frères voulurent procurer à leur vénéré Père le plaisir d'une promenade en canot d'écorce sur les eaux tranquilles de la rivière Rideau, qui baigne la propriété du scolasticat. La fanfare, marchant en tête de la petite flottille, faisait entendre ses joyeuses harmonies ; le temps était calme, le ciel pur ; ce fut, au dire de tous, une délicieuse soirée.

Le lendemain matin, nous offrions à notre révérendissime Père un délicieux bouquet composé de trois belles fleurs cueillies par la main de notre Immaculée Mère, l'une au Canada, l'autre en Lorraine et la troisième dans l'Anjou. Les Frères scolastiques Magnan, Najotte et Euzé se consacraient pour la vie au service de Dieu et prononçaient leurs vœux perpétuels en présence du T. R. P. Supérieur général, qui leur adressa une touchante allocution.

C'est là un privilège que beaucoup de leurs Frères leur envient, et dont ils ont été les premiers à jouir sur la terre américaine.

Si vous aviez assisté au dîner de communauté présidé par le chef de la famille, vous auriez admiré, comme tous les convives, les splendides décorations imaginées et exécutées par nos Frères, soit scolastiques, soit convers ; mais la plus belle de toutes les décorations, à mon avis, était la magnifique couronne de plus de cent Oblats, dont quarante prêtres, réunis autour de l'auguste visiteur.

A l'Université.— Vers quatre heures de l'après-midi, on entend tout à coup les bruyants accords d'une fanfare ; on voit en même temps s'avancer dans l'avenue du scolasticat une procession nombreuse, en tête de laquelle on remarque deux bataillons de jeunes soldats, les cadets et les zouaves, avec oriflammes flottant au vent. Ce sont les élèves de l'Université d'Ottawa qui veulent à leur tour jouir de la présence du Supérieur général des Oblats de Marie Immaculée. Celui-ci, accédant à leurs désirs, traverse les rangs de nos apprentis militaires, qui lui présentent les armes au passage et forment ensuite à sa voiture et à celles qui l'accompagnent une escorte d'honneur. La distance du scolasticat au collège est d'au moins 2 kilomètres ; les élèves la franchissent à pied, en rangs, musique en tête, et accompagnent triomphalement le R. P. Supérieur général jusqu'à leur grande salle académique. Des sièges avaient été préparés sur l'estrade pour les visiteurs. Après le chant d'une cantate, un élève présente à notre vénéré Père une adresse dans laquelle il exprime, au nom de ses condisciples, tout leur respect pour sa personne, leur joie de le voir au milieu d'eux, leur reconnaissance envers leurs maîtres dont il est le chef, leur attachement à leur *Alma mater* et à la Congrégation dont elle est l'œuvre de prédilection en Amérique. Notre R. P. Supérieur général répond de la manière la plus heureuse. Ses paroles sont accueillies avec un véritable enthousiasme ; je ne surprendrai personne en ajoutant que cet enthousiasme ne fut nullement refroidi par l'annonce de deux grands congés.

Le mardi 24, grande réunion au collège. Nous avons l'honneur de posséder au milieu de nous Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa et chancelier de l'Université, Mgr Routhier, vicaire général, les curés de la ville et des

représentants de toutes les communautés religieuses d'hommes.

A la fin du dîner, le T. R. P. Général se lève et exprime à tous ces hôtes vénérés sa reconnaissance pour l'honneur qu'ils lui font en venant prendre part à cette fête de famille ; il remercie surtout Mgr Duhamel de la bienveillance qu'il daigne témoigner à la Congrégation des Oblats et des faveurs dont il ne cesse de combler cette institution, qui a si merveilleusement grandi sous la bénédiction de Dieu.

Mgr Duhamel répond en proposant la santé du T. R. P. Général et la prospérité de la famille religieuse dont le T. R. Père est le chef; il énumère les obligations qu'il déclare avoir aux Oblats, qui, après avoir été ses maîtres, sont restés ses auxiliaires dévoués; il affirme à nouveau sa bienveillance particulière pour les enfants de Mgr de Mazenod et pour l'Université catholique, dont la direction leur a été confiée par le Souverain Pontife.

Monseigneur profite de cette circonstance solennelle pour donner communication d'une lettre qu'il vient de recevoir de Sa Sainteté Léon XIII. C'est la réponse à l'adresse de remerciements et de félicitations que les professeurs de l'Université, sur la proposition de Mgr le chancelier, avaient envoyée au Pape à l'occasion de son Encyclique sur l'étude de l'Écriture sainte. A la demande de Sa Grandeur, le R. P. Gohiet fit la lecture du bref en latin et en français. Ce fut le bouquet de la fête.

Quelqu'un manquait à cette belle réunion : le bon Père Mac-Guckin, recteur de l'Université, retenu à l'hôpital par la maladie. Espérons que la santé de ce digne religieux se rétablira rapidement, et qu'il sera à son poste lorsque le T. R. P. Général viendra nous faire sa seconde visite.

Ici se termine le trop court passage du T. R. P. Général parmi nous. Il nous reviendra dans deux ou trois mois, et nous aurons la joie de le garder plus longtemps.

Le mercredi 25 avril, à une heure du matin, le T. R. P. Général, toujours accompagné du R. P. Antoine, prenait la direction de Winnipeg et de Saint-Boniface.

Que Dieu veille sur les vénérés voyageurs! Qu'il les préserve de tout accident et les ramène sains et saufs au milieu de leurs enfants du Canada!

II

Pour les fêtes de Saint-Boniface, nous cédons la parole au R. P. Langevin, qui a bien voulu les décrire dans une lettre au R. P. Martinet, vicaire général.

Au portage du Rat. — Le 27 avril, à 2 heures du matin, j'avais le bonheur d'embrasser à leur arrivée au portage du Rat notre bien-aimé Père et son digne compagnon, le R. P. Antoine, notre assistant. Je ne vous cacherai point que je me sentis ému en revoyant le doyen des assistants devenu le chef de la famille, et, près de lui, le Père très aimé qui a reçu mes vœux d'oblation perpétuelle.

Tous deux paraissaient jouir d'une excellente santé, et nous pûmes nous convaincre, le lendemain et les jours suivants, qu'ils portent fort allègrement le poids des fatigues du voyage.

Le vendredi 27, après avoir dit nos messes, nous procédâmes à la visite du magnifique établissement du portage du Rat.

L'église, bâtie en cailloux de diverses couleurs et imitant admirablement le granit rouge ou le marbre vert, est placée au sommet d'une colline qui domine la ville naissante, dont l'ambition est de devenir tout simplement la rivale de Winnipeg. Cet édifice, consacré à la Sainte Vierge, sous le titre de *Notre-Dame du Portage*, est complété par une jolie tour en pierre, qui lui donne un air monumental.

C'est l'œuvre du cher P. Beaudin, qui en a surveillé lui-même la construction; elle peut être évaluée à plus de 15 000 piastres. Rien ne dit plus éloquemment et l'habileté du pasteur et la générosité de son petit troupeau.

Après l'église, l'école. Elle est spacieuse et bien remplie d'enfants des deux sexes, au nombre de 170, sous la direction des « Fidèles Compagnes de Jésus », qui ont fait une très belle réception à notre T. R. P. Général.

C'était de bon augure pour les fêtes de Saint-Boniface et de Winnipeg.

En parlant à la petite communauté d'Oblats réunis au portage, et qui se compose des RR. PP. Beaudin, curé; Fox, chapelain aumônier; Dorais, vicaire, le T. R. P. Général a mentionné le fait que la Mission du portage se trouvait au centre d'une région où vivent plus de 3 000 sauvages païens, qui ne connaissent pas encore le nom de Jésus-Christ. « Nous ne pouvons pas, dit-il, demeurer indifférents à cette pensée; il nous faut travailler à éclairer ces peuplades plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie. Nous serons heureux de venir à votre secours. Les RR. PP. Cahill et Valès, qui demeurent à 120 milles d'ici, au fort Francis, sur les bords de la rivière Lapluie, n'ont pu venir au-devant de notre Père, parce que la glace du lac des Bois n'est plus assez solide. Il en sera de même, malheureusement, des PP. Magnan

(Joseph) et Perrault, au fort Alexandre, sur le lac Winnipeg.

Dans la nuit du samedi 28, nous fûmes réveillés par le tocsin, annonçant un incendie à quelques arpents de la maison ; c'était un immense magasin de bois qui était la proie des flammes et qui fut consumé en quelques heures ; il y avait là une valeur d'un demi-million de piastres. « C'est toute une forêt qui a dû y passer, » remarque avec raison le P. Général. Il faut avouer que la journée commençait d'une façon tragique.

Comme pour nous donner le temps de dire nos messes, le train de Montréal, que nous attendions à 2 heures du matin, n'arriva qu'à 5 heures, à cause du surcroît de colons français ou autres qu'il amenait au Manitoba. Ce retard menaçait de faire échouer la grande réception qui avait été préparée, par les citoyens de Saint-Boniface et de Winnipeg, pour l'heure réglementaire de l'arrivée du train, à 8 heures du matin. Nous courons au téléphone pour prévenir la population que nous avons trois heures de retard ; mais *Abyssus abyssum invocat*, un malheur n'attend pas l'autre, disons-nous dans le pays, un incendie avait détruit, à Winnipeg, le bureau central du téléphone, en sorte qu'à l'heure convenue les citoyens des deux villes, ainsi que la fanfare de Saint-Boniface, se rendirent inutilement à la gare.

Ceci n'empêcha pas qu'à notre arrivée, vers 11 heures, une foule considérable et appartenant à toutes les classes de la société, ne fût là pour souhaiter la bienvenue à notre T. R. P. Général et le conduire en procession au palais archiépiscopal. C'était un beau spectacle de voir toutes ces têtes respectueusement découvertes pendant que le Très Révérend Père descendait du train et recevait les premiers hommages des Oblats et des membres du clergé séculier.

Le Très Révérend Père prend place dans la voiture que Mgr l'Archevêque avait gracieusement envoyée à sa rencontre. A ses côtés viennent s'asseoir M. Bétournag, officier du gouvernement, ainsi que M. l'abbé Messier, curé de la cathédrale, et votre serviteur.

Par une délicate attention, M. l'abbé Cherrier, curé de l'Immaculée-Conception, était venu avec son vieux père, ancien interprète des Iroquois à Caughnawagha, au-devant du bon P. Antoine, qui prend place dans la voiture de ses anciens paroissiens. Plus de vingt voitures suivaient; il y en aurait eu le double sans le contre-temps du matin.

J'oubliais de mentionner un autre détail qui prouve que tout semblait conjurer contre cette réception.

Le service funèbre d'un de nos meilleurs catholiques devait avoir lieu ce matin-là même; comptant sur notre arrivée à l'heure réglementaire, on avait cru bien faire en le retardant de deux heures. On sonnait les derniers glas lorsque notre cortège arriva en face de la cathédrale. Les notes lugubres firent alors place à des volées joyeuses, comme pour nous rappeler à tous que le deuil et la joie se succèdent sans cesse dans la vie.

La ville de Saint-Boniface était magnifiquement pavoisée pour la circonstance. Les couleurs papales se mêlaient aux couleurs de France et d'Angleterre pour redire à tous la joie de ce beau jour.

Au seuil du palais, notre illustre archevêque attendait avec une filiale impatience l'arrivée de celui qu'il avait salué et reconnu comme son Père, avant même de le connaître, dans la lettre mémorable qu'il écrivit lors du dernier Chapitre général. Il y eut échange d'accolades chaleureuses; l'émotion étouffait la voix du vénérable archevêque.

Bientôt les salons sont envahis, le député fédéral, le

député provincial, des juges, des avocats, de riches commerçants, en un mot, tous les personnages que Saint-Boniface et Winnipeg comptent de plus distingués parmi les catholiques, sont là pour présenter au nom de leurs concitoyens leurs hommages au T. R. P. Général. M. N. Bétournay, officier du gouvernement, lit une adresse en français au nom des catholiques de Saint-Boniface, et M. J.-K. Barrett, L. L. D., docteur en droit, de l'Université d'Ottawa, lit une adresse en anglais au nom des catholiques de tout le Canada occidental (Manitoba, Nord-Ouest, Colombie Britannique).

L'adresse française, comme vous pourrez le constater, est un éloge des plus délicats des œuvres de nos Pères dans cette partie du Canada ; l'adresse anglaise contient un bel éloge de notre Université d'Ottawa et fait observer que la Congrégation, vouée à l'Immaculée Conception, a été comme l'avant-coureur de la définition de ce dogme glorieux.

Voici ces deux adresses :

ADRESSE FRANÇAISE.

Au Très Révérend Père Soullier, Supérieur général de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée.

Mon très révérend Père,

Il y a bientôt cinquante ans, une émotion profonde se produisait dans Saint-Boniface ; les cloches de la cathédrale sonnaient à toute volée ; la population se précipitait vers le rivage ; le vénérable apôtre de ces Missions, animé pour ainsi dire d'une vigueur nouvelle, descendait les côtes de la Rivière Rouge parce qu'un cri de joie avait retenti : les missionnaires ! les missionnaires ! les Oblats ! les Oblats ! En effet, la nacelle légère, partie de Montréal depuis deux mois, abordait le rivage en face de la cathédrale. Deux fils de Mgr de Mazenod mettaient pied à terre et s'agenouillaient pour rece-

voir la bénédiction épiscopale du premier apôtre de ces contrées lointaines.

Aujourd'hui, mon très révérend Père, les habitants de la première paroisse catholique du Nord-Ouest sont en proie à une émotion en quelque sorte semblable, ou mieux, qui est la conséquence de celle éprouvée alors. Les cloches viennent de carillonner notre joie ; les citoyens, tout émus de bonheur et de reconnaissance, se sont portés au terminus de la route suivie de Montréal ici. Le second évêque de Saint-Boniface, plus âgé aujourd'hui que ne l'était son vénérable prédécesseur en 1845, ressent un grand soulagement à ses douleurs de tous les jours, puisqu'il lui est permis de se jeter dans vos bras et d'embrasser son père. Nous nous pressons autour de votre personne vénérée, mon très révérend Père, pour dire au successeur de Mgr de Mazenod le respect, la vénération, la reconnaissance que nous nourrissons pour sa personne et pour la Congrégation que le Ciel l'appelle à diriger et qu'elle dirige avec tant de sagesse et de prudence.

Partout sur vos pas, à travers cet immense continent, vous entendrez la voix des évêques, la voix de leur clergé, la voix des populations, pour redire ce sentiment de la vénération et de la reconnaissance que font naître partout les fils généreux de votre noble famille. Mais permettez-nous de vous le dire, très révérend Père, nulle part plus qu'à Saint-Boniface ces sentiments n'ont leur raison d'être. Aussi, nous vous remercions d'avoir bien voulu condescendre jusqu'à vous rendre ici, et à nous permettre d'arrêter nos regards respectueusement reconnaissants sur la personne vénérée du Supérieur général des Oblats.

Mgr Provencher saluait ses premiers missionnaires religieux en empruntant les paroles du saint vieillard qui voyait apparaître le salut d'Israël, et disait son *Nunc dimittis* à la vue de ce même salut, s'annonçant pour toutes les contrées et toutes les peuplades de l'Ouest.

Vous êtes, mon très révérend Père, dans la ville métropolitaine de notre vénéré archevêque, et les titres donnés à notre premier pasteur, donnés à son église, donnés à notre

ville, n'ont été possibles que parce que des Oblats sont venus joindre leurs efforts à ceux de leurs devanciers dans la prédication de l'Évangile; efforts si généreusement secondés par ceux qui travaillent avec vos fils dans un même sentiment d'une noble abnégation.

De l'église métropolitaine de Saint-Boniface, vous vous proposez de visiter d'autres églises dont elle est la mère. Vous ne laisserez notre archevêque que pour aller embrasser ses suffragants qui tous, comme lui-même, sont vos fils; qui tous sont heureux d'ajouter aux titres que l'Église leur confère, les trois lettres O. M. I., qui sont comme le sceau de leur apostolat, le secret de leur dévouement.

Nous ne craignons pas de l'affirmer, très révérend Père, nous ne serons pas les seuls à jouir du bonheur que nous ressentons en ce moment. Nous avons la douce conviction que vous-même partagerez notre joie, et que le ciel vous réserve des consolations qui naîtront naturellement sous vos pas, à mesure que vous pénétrerez au milieu des Missions fondées par les membres de votre Congrégation. Presque tous, en venant dans ce pays, ont pu dire qu'ils ont semé dans la tristesse et les larmes, les larmes de la séparation, les tristesses de l'éloignement. Mais cette fois, ils vont recueillir dans l'allégresse, l'allégresse de voir leur père et d'entendre ses accents affectueux qui verseront dans leurs âmes émues les douces consolations de la famille. Et ces joies, mon très révérend Père, vous ne les prodiguerez pas sans les goûter vous-même.

Vous avez déjà visité notre pays deux fois. Nous avons la confiance que vous y remarquerez des signes de progrès et de prospérité, et que ces signes, qui manifestent un avenir encore plus prospère, aideront à la détermination que vous nourrissez d'augmenter le nombre des Oblats dans l'archidiocèse de Saint-Boniface et les autres divisions épiscopales de la province.

Aux jours d'allégresse, les membres d'une famille confondent facilement dans un même sentiment les joies diverses qu'ils éprouvent. Aussi, nous vous étonnerions peut-être, si

nous taisions le plaisir que nous fait éprouver la vue de celui qui est à vos côtés. Trois fois, le Père Antoine a visité Saint-Boniface. Dix fois encore nous voudrions l'y revoir ; car nos âmes vibrent toujours sous le charme de l'émotion qu'il y a produit, lorsqu'il y a dix-neuf ans il venait célébrer avec nous le premier jubilé de notre vénérable archevêque. Après vingt-cinq années d'épiscopat, il lui disait en notre nom : *Ad multos annos*, et promettait de revenir pour le jubilé semi-séculaire. Nous ne l'avons pas oublié ; le révérend Père Antoine ne l'a pas oublié non plus. Et maintenant que nous l'avons dit, nous osons prendre la respectueuse liberté, mon révérend Père, de vous dire : Ne l'oubliez pas et revenez.

Les citoyens de Saint-Boniface.

ADRESSE ANGLAISE.

Winnipeg, 18 avril 1894.

Au Très Révérend Père Louis Soullier, O. M. I., Supérieur général des Oblats de Marie Immaculée, Paris, France.

Très révérend Père,

Il n'est que juste que nous, au nom des catholiques de cette grande patrie occidentale de notre beau Dominion, nous nous empressions de souhaiter la bienvenue au Supérieur général de l'ordre distingué des Oblats de Marie Immaculée. C'est ici, en effet, que commencèrent ces labeurs apostoliques accomplis dans le Nord-Ouest, qui ont mûri en si riche moisson d'âmes et qui ont couvert de gloire l'histoire apostolique de notre sainte mère l'Église catholique. Aujourd'hui, nous voyons vérifiées, dans l'Ordre éminent que vous dirigez si bien, la continuation et l'accomplissement du commandement divin : « Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit. »

Bien que plus d'un quart de ce dix-neuvième siècle fût écoulé déjà lorsque vos règles reçurent l'approbation du Vicaire du Christ, cependant, allez dans n'importe quelle partie du monde où la lumière de l'Évangile était inconnue

jusqu'ici, et là vous trouverez les intrépides Oblats de Marie Immaculée, dissipant les ténèbres du paganisme et ramenant la barbarie à la vraie lumière de la civilisation chrétienne. Des sables brûlants de l'Afrique à la hutte de l'Esquimau, dans le cercle arctique, vous trouverez les vaillants fils de Mgr de Mazenod, accomplissant les plus nobles œuvres de la charité, procurant la gloire de l'Église et un impérissable honneur à leur Congrégation.

Non contents d'avoir établi des Missions en Afrique, en Asie, en Europe, en Amérique, ils ont, sous votre administration, compris l'Australie dans la sphère de leur action apostolique. Mais, mon très révérend Père, ce qui nous intéresse davantage, c'est l'œuvre merveilleuse des Oblats dans notre propre pays. Arrivés en Canada en 1841, ils ont construit des églises à Montréal, à Ottawa, à Québec et à Hull, aussi bien qu'un noviciat à Lachine et un scolasticat aux portes d'Ottawa. Ils ont également fondé, à Ottawa, un collège qui s'est développé jusqu'à devenir l'Université catholique d'Ottawa. Cette université est aujourd'hui l'un des centres les plus importants des études en Canada. Invités par Mgr Provencher, premier évêque de Saint-Boniface, à fonder des Missions sur cette terre désolée, les Oblats vinrent, et malgré beaucoup de difficultés, d'épreuves et de sacrifices, ils ont accompli et ils continuent encore leurs nobles travaux apostoliques, leur champ d'action s'étendant à l'ouest jusqu'à l'océan Pacifique et au nord, le long des vallées de la Rivière Rouge, de la Saskatchewan et du Mackenzie qui se prolonge, lui, jusqu'au pôle nord. A travers ce pays glacé, dans toutes les directions et sur tous les points du territoire, ils ont planté la croix, prêché la doctrine du Sauveur crucifié, et enseigné les vraies notions de la civilisation chrétienne.

Aujourd'hui, très révérend Père, c'est notre bonheur de vous saluer dans cette église cathédrale de l'un des prélats les plus distingués de l'épiscopat canadien et d'un membre dévoué de votre Congrégation, Mgr Taché, archevêque de Saint-Boniface. Par sa sagesse, sa prudence, son savoir, sa piété, son zèle apostolique, son tact et son habileté pratiques, il a

répandu l'honneur et la gloire sur les Missions des Oblats dans cette vaste région.

Qu'on aille où l'on voudra; d'un bout à l'autre de cet immense pays on trouvera partout des preuves évidentes du zèle, de l'énergie, du dévouement religieux des Pères Oblats de Marie-Immaculée. C'est un fait significatif, dans l'histoire de l'Église, que Léon XII ait approuvé votre Congrégation sous le patronage de Marie-Immaculée et que Pie IX, l'un de ses successeurs les plus rapprochés, ait proclamé le dogme de l'Immaculée Conception. Ainsi votre ordre illustre devint comme avant-coureur du dogme de l'Immaculée-Conception, un dogme qui consacra la croyance universelle des chrétiens de tous les âges à l'Immaculée-Conception de la Mère de Dieu.

C'est donc avec des sentiments de reconnaissance et d'amour que nous nous réunissons autour du distingué Supérieur général des Oblats de Marie Immaculée pour lui offrir l'hommage respectueux que les travaux et les sacrifices de ses fils dévoués ont mérité, et pour exprimer l'espoir que le Dieu tout-puissant lui accordera une vie longue, heureuse, prospère, pleine de mérite pour lui-même et de gloire pour l'Église.

La réponse à l'adresse française dut donner à tous une haute idée du premier chef de notre chère famille religieuse.

Elle fut empreinte d'une dignité et d'une distinction qui nous rendirent vraiment fiers.

Le très révérend Père loua tout particulièrement les catholiques de Saint-Boniface d'appartenir au premier groupe des blancs catholiques qui ait pris corps sur la terre manitobaine ; il montra Mgr Taché comme l'incarnation de la grande cause catholique et le palladium des libertés religieuses dans le pays.

« Je cueille, dit-il, ce que je n'ai pas semé. D'autres ont fécondé cette terre de leurs sueurs et quelques-uns même de leur sang. Je suis heureux de constater le bien

considérable opéré par notre humble Congrégation dans ces vastes régions de l'Ouest. »

Mgr Taché se fait ensuite l'interprète de notre bien-aimé Père auprès de nos catholiques de langue anglaise ; lui aussi est pleinement heureux, car non seulement il a la joie de posséder le Supérieur général de sa Congrégation, mais encore les catholiques viennent de lui montrer une fois de plus combien ils sont attachés à sa famille religieuse. La réception se termine, *de more*, par la présentation des citoyens à notre premier Père. On devait se retrouver le lendemain, dimanche, pour la réception à Sainte-Marie.

A L'ÉGLISE SAINTE-MARIE.

Dimanche, 29 avril.

Les journaux anglais protestants, parlant de la réception de l'église Sainte-Marie, ont mis en tête de leur article : *Royal Reception* (Réception royale). Ce fut, en effet, une véritable ovation triomphale.

Le dimanche 29, à 3 heures après midi, toutes les sociétés catholiques de Winnipeg et de Saint-Boniface, à savoir la Société de Saint-Vincent de Paul, la Société de bienfaisance mutuelle catholique, les Forestiers catholiques, la Société de Saint-Jean-Baptiste, celle de Saint-Joseph, et la *Catholic Truth Society*, se réunissaient aux abords du palais archiépiscopal, chaque membre portant sur sa poitrine les couleurs et les armes de sa société.

A 4 heures, votre serviteur, accompagné de M. Nicolas Banlf, un de nos catholiques irlandais les plus influents, et de M. Richard, riche marchand canadien, agent consulaire de France, venait dans une voiture de gala chercher le R. P. Général. Aussitôt, la fanfare de

Saint-Boniface, qui avait offert ses services gratuitement, se mit en tête de la procession, composée de près de mille hommes et suivie d'une foule considérable qui allait toujours grossissant. On saluait de tous côtés avec le plus grand respect le vénérable vieillard objet de cette grandiose démonstration, qui le prit par surprise, comme il l'avoua plusieurs fois.

Lorsque le défilé passa par la rue principale de Winnipeg, la foule des protestants qui couvraient les trottoirs et se pressaient aux fenêtres des résidences privées ne salua point, mais garda une attitude parfaitement correcte.

On dévorait des yeux ce prêtre étranger, à qui les catholiques des deux villes faisaient une telle ovation qu'un gouverneur ou un premier ministre la lui auraient enviée, et plusieurs se disaient sans doute en secret : « Il faudra bien tout de même que nous comptions avec ces gens-là. Ils forment un groupe uni et puissant ; il y a là une force sociale que nous ne pouvons point méconnaître et dédaigner. »

Oui, c'était une grande force, puisque c'était la force du sentiment religieux, du sentiment chrétien, qui avait réuni la fine fleur de nos catholiques, bien déterminés à réclamer leur part de libertés religieuses et politiques.

La fanfare de Saint-Boniface exécuta ses plus beaux airs, et ce ne fut pas une des moindres attractions des bambins qui inondaient les rues.

Lorsque nous pénétrâmes dans l'église, elle était déjà remplie de fidèles impatients de saluer le roi de la fête.

A l'arrivée du très révérend Père, chacun se leva par respect, comme pour un évêque.

On avait disposé des sièges dans le sanctuaire pour nos Pères et les divers membres du clergé, qui formè-

rent une couronne d'honneur autour de notre vénéré Père.

M. Cass, architecte, lut alors une très belle adresse en anglais, et M. Dumouchel, président de la Société de Saint-Jean-Baptiste de Winnipeg, lut en français l'adresse suivante :

Au Très Révérend Père Louis SOULLIER, Supérieur général de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

Mon très révérend Père,

C'est avec une bien légitime fierté que nous accueillons aujourd'hui la visite dont Votre Paternité daigne nous gratifier. Vous avez connu les paroissiens de Sainte-Marie lors de vos visites antérieures ; vous pouvez donc, mon très révérend Père, comparer le passé avec le présent, vous pouvez voir par vous-même quels progrès nous avons faits.

Jetée en pleine prairie, cette paroisse paraissait, à son début, une œuvre hasardeuse, une entreprise presque ridicule. Mais les événements ont donné raison aux vues profondes du vénéré chef de ce diocèse. La ville s'est étendue de ce côté, de sorte que notre belle église se trouve maintenant au milieu d'une population nombreuse et distinguée. Nous avons, pour nos garçons, l'école florissante de nos excellents Frères de Marie, et, pour nos filles, l'admirable académie et les écoles si bien dirigées par les Révérendes Sœurs de Jésus-Marie. Sachant que l'union fait la force, nous nous sommes groupés en sociétés de bienfaisance pour les secours temporels, et en ligues de piété pour les besoins de l'âme.

Grâce à la sage bonté et au tact exquis de notre illustre archevêque, les difficultés inhérentes à une paroisse composée de nationalités diverses se sont aplanies à la satisfaction générale, et nous vivons tous dans la paix et l'harmonie la plus grande.

Nous sommes heureux de saluer dans la paroisse de l'Immaculée Conception une sœur dévouée et édifiante, qui recon-

naît en la Congrégation des Oblats sa fondatrice, et en l'auguste patronne de cette Congrégation notre Mère commune.

Car nous tenons à vous le dire, mon très révérend Père, c'est à votre Congrégation si apostolique et si désintéressée que nous devons les succès remarquables de la paroisse de Sainte-Marie. Vos Pères, qui sont aussi les nôtres, ont fait de grands sacrifices, même des sacrifices pécuniaires, pour établir cette grande famille catholique. Nous n'oublierons jamais les révérends Pères Lacombe et Beaudin, qui, sous la direction de Sa Grandeur Monseigneur Taché, votre vénéré fils et notre bien-aimé métropolitain, ont été les fondateurs de cette paroisse. Nous chérirons toujours les Pères qui leur ont succédé en imitant leur dévouement. Et si nous autres, paroissiens, nous avons eu le bonheur de payer de nos personnes et de nos ressources pour entretenir les œuvres paroissiales, c'est surtout au zèle inspirateur de vos enfants, mon très révérend Père, que nous devons d'avoir compris, comme eux, mais non pas aussi bien qu'eux, qu'il vaut mieux donner que recevoir.

Veuillez donc, mon très révérend Père, dire à vos dignes fils qu'ils n'ont pas dégénéré des hautes traditions de votre sainte Congrégation, que leur vie toute apostolique et leur zèle éclairé répandent des flots de lumière, non seulement sur les fidèles de cette paroisse, mais aussi sur nos frères séparés qui viennent ici entendre la vraie parole de Dieu. Nous voudrions surtout que Votre Paternité eût un mot d'encouragement pour celui qui vous représente ici, pour votre vicaire infatigable, qui se dépense tout entier et avec tant de succès pour notre bien.

Enfin, mon très révérend Père, nous vous prions de nous bénir et de prier pour les paroissiens de Sainte-Marie de Winnipeg.

Le T. R. P. Général répondit à peu près en ces termes :

« La magnifique démonstration que vous faites au-

jourd'hui pour affirmer votre foi catholique et votre estime pour notre humble Congrégation me pénètre d'admiration et de reconnaissance pour la population catholique de Winnipeg et de Saint-Boniface. La procession imposante qui vient de se dérouler à nos regards doit donner à la population protestante une haute idée des forces catholiques au Manitoba.

« Je remercie tout particulièrement les paroissiens de Sainte-Marie de la belle adresse qu'ils m'ont présentée. C'est avec bonheur que j'ai entendu répéter avec éloge les noms de ceux de nos Pères qui se sont devoués à l'œuvre de cette paroisse.

« Je vois ici une église très belle, des écoles florissantes, des sociétés prospères et puissantes. Quel progrès depuis quelques années!

« Comme tout marche vite en ces pays d'Amérique! Vous avez parlé des excellentes Sœurs de Jésus-Marie, qui donnent à vos jeunes filles une éducation solide et distinguée; il n'est que juste de louer leur zèle intelligent et infatigable. Je vous félicite de les posséder au milieu de vous.

« Il m'a été fort agréable d'entendre nommer les chers Frères de la Société de Marie, qui ont bien voulu accepter leur part des sacrifices que la situation scolaire actuelle vous impose à tous. Ces bons Frères dirigent, à Paris, l'un des plus remarquables établissements d'éducation que possède la capitale de la France. Ils ne peuvent que donner à vos enfants une éducation soignée, qui en fera plus tard des citoyens intègres et des catholiques fervents.

« En somme, il me semble que la paroisse de Sainte-Marie s'achemine vers une maturité, une perfection qui en fera une paroisse modèle.

« Je vous renouvelle, mesdames et messieurs, l'assu-

rance de ma vive reconnaissance, et je m'associe de tout cœur à l'hommage que vous avez rendu au dévouement et à l'abnégation des nôtres, et je demande au Divin Maître de vous combler tous de ses plus abondantes bénédictions. »

Après la réponse du T. R. P. Général, je dis quelques mots en anglais pour exprimer combien notre Père était heureux de cette manifestation si cordiale et si populaire.

Ici, le R. P. Langevin nous permettra de citer un autre correspondant. Voici en quels termes le F. Georges, scolastique, résume le discours prononcé dans cette circonstance :

« Aujourd'hui, vous avez pu vous compter; vous avez vu que vous vivez, vous avez vu que vous êtes forts; vos adversaires aussi l'ont vu. Catholiques, gloire à vous, honneur à votre courage, honneur à votre esprit de foi ! Unis comme nous le sommes, nous pouvons tout; nous pouvons réclamer et nous réclamerons, non des faveurs et des grâces, mais nos droits et tous nos droits... »

Puis, oubliant tous ses travaux, oubliant les grandes améliorations qu'il a faites depuis son arrivée à Winnipeg, le P. Langevin rapporte tout l'honneur de l'état florissant de la paroisse Sainte-Marie aux Pères qui l'ont précédé dans l'administration de cette cure et à ceux qui l'aident encore aujourd'hui dans sa charge provinciale; il finit en demandant à notre bien-aimé Père de bénir tous ces dévoués catholiques. Ce n'est plus de l'émotion, c'est de l'enthousiasme.

Le T. R. P. Général se lève et annonce qu'il va transmettre à l'assistance la bénédiction que le Souverain

Pontife lui a confiée pour toutes nos Missions lors de son dernier voyage à Rome.

Tout le monde tombe à genoux et reçoit avec piété et recueillement la bénédiction du très révérend Père. J'ai rarement assisté à une cérémonie à la fois si touchante et si imposante. Il eût fallu entonner le *Te Deum* pour donner une expression à l'enthousiasme de la foule.

Dans le parloir du presbytère, où nous nous rendons après la cérémonie, les citoyens de Saint-Boniface et de Winnipeg défilent devant le très révérend Père et lui présentent leurs hommages.

A 7 h. 30, une foule énorme se pressait de nouveau dans notre église. Le T. R. P. Général occupait un fauteuil au milieu du sanctuaire. Après les vêpres, chantées par M. le curé de la cathédrale, quarante enfants de chœur rangés devant l'autel chantèrent de leur plus belle voix : *Oremus pro Patre nostro Generali. — Dominus conservet eum et vivificet eum*, etc. L'assistance écouta debout cette belle antienne, admirablement enlevée par les anges de notre paroisse. Un salut solennel, pendant lequel le chœur de Sainte-Marie fit entendre ses plus beaux chants, clôtura cette belle journée. Notre très révérend Père était enchanté et nos catholiques triomphaient. Les protestants eux-mêmes ne purent s'empêcher d'admirer cette fête sans précédents, et les comptes rendus de leurs journaux ne le cédaient en rien à l'enthousiasme des journaux catholiques.

Pensionnats et collèges. — Et cependant ce n'était pas fini. Chaque maison de Winnipeg et de Saint-Boniface tint à honneur de recevoir avec éclat notre bien-aimé Père. Ce fut d'abord le pensionnat des Sœurs Grises de Saint-Boniface. Cette maison compte 258 élèves. C'est un très bel établissement, que Monseigneur affectionne tout

particulièrement; il y a ses appartements et il aime à s'y retirer. Les bonnes Sœurs avaient arrangé la grande salle avec beaucoup de goût et de délicates inscriptions rappelaient les titres de l'illustre visiteur au respect et à l'affection de cette communauté ; un chant de bienvenue accueillit notre bien-aimé Père, puis une jeune pensionnaire vint lire une très belle adresse en français. Le T. R. P. Général y répondit en vrai père; il fit l'éloge de la maison, des zélées Sœurs Grises et de leurs excellentes élèves; il rappela aux enfants ce qu'elles doivent au fondateur de l'établissement, Mgr Taché, qui les traite en Benjamines.

Du pensionnat, nous nous rendîmes au collège des RR. PP. Jésuites. Le R. P. Recteur, accompagné de plusieurs Pères, vint recevoir le T. R. P. Général à l'entrée de la propriété ; les élèves, rangés en deux colonnes, nous attendaient sur le perron ; nous traversâmes les rangs de cette fraîche et studieuse jeunesse, gloire des catholiques à l'Université du Manitoba, et le R. P. Recteur présenta ses religieux au T. R. P. Général. Nous nous rendîmes alors dans la grande salle du collège, où un chant de bienvenue, composé pour la circonstance, salua son arrivée ; puis un élève de philosophie célébra délicatement, dans une belle adresse, les œuvres de nos missionnaires et l'union si fraternelle des Oblats et des Jésuites. Le T. R. P. Général y répondit en glorifiant, dans les termes les plus flatteurs, l'illustre Compagnie de Jésus, félicita ces heureux élèves d'avoir de pareils maîtres et conclut en donnant un grand congé; je ne vous dirai pas s'il fut applaudi. Un dernier chant, composé aussi en l'honneur du T. R. P. Général, clôtura la réception.

Après le collège, vint le tour de l'Académie Sainte-Marie. Ce pensionnat est regardé par tout le monde sans

acception de croyance comme la première maison d'éducation pour les jeunes filles à Winnipeg. On voulut y recevoir notre bien-aimé Père comme il n'avait été reçu nulle part. Les Sœurs de Jésus-Marie, les dévouées directrices de cet établissement, organisèrent en son honneur une séance littéraire et musicale, qui ne le cédait en rien aux réunions de ce genre auxquelles j'ai pu assister dans nos meilleures maisons d'éducation en France et en Belgique. L'opérette française : *Fais ce que dois, advienne que pourra*, et le drame anglais : *The heroine child Mary*, furent très bien rendus. La musique vocale et instrumentale n'obtint pas un moindre succès. L'éclat de cette belle soirée fut encore augmenté par l'assistance, aussi variée que choisie, invitée à cette réunion par les Sœurs; un nombreux clergé, des juges, des avocats, de riches commerçants, les présidents de toutes les sociétés catholiques de Winnipeg et de Saint-Boniface, en un mot les premiers catholiques des deux cités s'y trouvaient réunis pour faire honneur au T. R. P. Général.

Cette charmante réunion se termina par une adresse en Français. Notre T. R. P. Général y répondit en faisant l'éloge le plus délicat des Sœurs de Jésus et Marie; il s'applaudit de ce que les Oblats avaient été appelés à concourir à la fondation de la Société ; il remercia les Sœurs de cette belle soirée, il les félicita du cachet de parfaite distinction qu'elles savent donner aux nombreuses enfants qu'elles reçoivent de la confiance des familles et finit en se demandant ce qu'il devait le plus admirer ou des maîtresses qui savent donner une si bonne éducation ou des élèves qui savent si bien en profiter.

Après l'académie de Sainte-Marie, ce fut l'école des Frères de Marie, puis l'école dite des Saints-Anges, l'école

industrielle, etc., etc.; partout chants parfaitement rendus, adresses éloquentes et surtout réponses aussi délicates qu'appropriées aux circonstances.

Nous ne pouvons mieux terminer le récit de ces fêtes publiques que par les paroles de M. Barrett, docteur en droit de notre université d'Ottawa, et l'un des plus notables catholiques de Winnipeg. Dans un article publié par la *North-west Review* et intitulé *A grand Welcome*, « Une grandiose réception », il débute ainsi : « Les Missionnaires Oblats de l'Ouest canadien et, en vérité, tous ceux de l'Ordre, dans n'importe quel pays ils se trouvent, ont de grandes et justes raisons d'être fiers des témoignages d'honneur et d'amour que leur distingué Supérieur général a reçu des catholiques de Winnipeg et de Saint-Boniface... Oui, ils peuvent bien, les bons Pères Oblats, se réjouir de cette preuve d'affection sans précédent que leur ont donnée leurs enfants spirituels; ils peuvent bien aussi, les catholiques de Winnipeg et de Saint-Boniface, se glorifier de l'unanimité des sentiments qui les ont unis dans leur gratitude et leur fidélité envers leurs prêtres missionnaires. »

La fête de Mgr Taché. — Après les fêtes publiques, les fêtes intimes de la famille. Nous sommes au mardi 2 mai; c'est demain la fête de notre vénérable archevêque, Mgr Alexandre Taché. Après le dîner, les Oblats et les prêtres séculiers se réunissent au palais archiépiscopal pour offrir à Sa Grandeur leurs vœux et leurs félicitations. N. T. R. P. Général veut bien se faire l'interprète de nos sentiments et parle à peu près en ces termes :

« Monseigneur,

« Je suis heureux de pouvoir vous présenter, au nom de notre Congrégation, dont vous êtes le fils si digne, nos souhaits de bonne fête.

« Rien ne faisait prévoir l'an dernier, à pareille époque, que j'aurais le bonheur de me trouver ici dans une aussi agréable circonstance.

« C'est la divine Providence qui a tout disposé de la sorte ; il faut l'en bénir.

« Il m'est particulièrement doux, Monseigneur, de vous dire une bonne parole au sujet de la lutte vaillante que vous soutenez en ce moment. Je ne crois pas trop dire en déclarant que le Manitoba, le Nord-Ouest, et même l'Église entière, peuvent saluer en vous un digne émule du grand évêque dont nous célébrons la fête aujourd'hui, saint Athanase, cet intrépide défenseur de la foi aux jours mauvais de l'arianisme.

« Tout cet immense pays qu'on appelle le Canada occidental aimera à saluer en vous le défenseur infatigable de ses libertés religieuses.

« C'est vous, Monseigneur, qui êtes l'organisateur de ce diocèse, dont Mgr Provencher est le fondateur.

« Vous avez fécondé de vos sueurs ce vaste champ confié à votre sollicitude pastorale.

« Comme Supérieur général de la Congrégation des Oblats, je me fais un devoir de remercier Votre Grandeur de ce qu'elle a fait pour nos Missionnaires ; nous savons que votre cœur d'Oblat a toujours été sincèrement attaché à notre mère commune. Vous n'avez pas oublié les liens étroits qui vous attachaient à la personne de notre vénéré Fondateur, à qui vous devez la consécration épiscopale.

« Permettez-moi, Monseigneur, de vous souhaiter, en terminant, une meilleure santé, un redoublement de vigueur et d'énergie, de cette énergie dont vous faites un si saint usage au service de l'Église.

« Et daigne le Divin Maître, en récompense de vos labeurs apostoliques, vous accorder de voir le dévelop-

pement de vos œuvres et le couronnement de vos luttes par une victoire complète.

« C'est la coutume, aux jours de fête, de faire des cadeaux. Comme Supérieur général, je vous promets, Monseigneur, des secours, de nouveaux missionnaires dans un avenir prochain.

« Les vœux que je viens d'exprimer sont aussi, je n'en doute pas, ceux des excellents prêtres qui composent votre clergé. Nos Pères sont heureux de travailler à leur côté dans l'harmonie la plus parfaite.

« Laissez-moi maintenant demander à Votre Grandeur deux faveurs. La première, c'est celle de vous donner l'accolade fraternelle et la seconde sera votre bénédiction. »

M. Cherrier, curé de la paroisse de l'Immaculée-Conception, a alors exprimé les vœux du clergé séculier en termes d'une délicatesse extrême :

« Il me faudrait être un nouveau Chrysostôme comme le T. R. P. Général des Oblats, pour donner libre cours à l'émotion de mon cœur.

« Oui, nous sommes heureux de pouvoir unir nos efforts à ceux des RR. PP. Oblats. Nous vivons ensemble comme des frères. Monseigneur, nous partageons vos sentiments au sujet de l'importante question de l'éducation et nous n'oublierons pas vos paroles. Nous espérons même que ces paroles seront prophétiques.

« La cause de nos écoles triomphera un jour. Nous ne pouvons pas abandonner nos écoles.

« Non, Monseigneur, nous n'abandonnerons pas nos écoles, parce que nous comprenons que ce sont les boulevards de notre sainte religion et, comme le T. R. P. Général, nous formons des vœux pour un triomphe prochain. Vous seriez peut-être tenté, Monseigneur, d'en-

tonner, dès maintenant, votre *nunc dimittis*, mais nous ne voulons point, et nous vous disons : *Ad multos annos*, afin qu'un nouveau diamant puisse être ajouté à votre couronne, déjà si belle. Vos prêtres, Monseigneur, vous admirent et sont fiers de vous. Nous sommes fiers de votre courageuse et éloquente défense de nos droits et nous répétons à l'envi : *Ad multos annos.* »

Monseigneur a dit en quelques mots combien cette réunion de famille le rendait heureux.

« Je n'ai fait, après tout, que ce que vous avez fait : mon possible. Vraiment, très révérend Père Général, vous avez été trop élogieux. Je suis fier d'être l'enfant de la Congrégation et je prends note de la promesse que vous me faites de nous envoyer de nouveaux missionnaires. Ceci réjouit tout particulièrement mon cœur. Un nouveau missionnaire, un nouveau prêtre, c'est un trésor, surtout lorsqu'il est doublement mon frère comme prêtre et comme Oblat. Je sais que lorsque nous pourrons soigner chaque groupe de population, nous serons forts. Autrefois, nous faisions la lutte contre la sauvagerie, aujourd'hui il faut lutter contre la barbarie d'une civilisation antichrétienne.

« Les souvenirs que vous m'avez rappelés, très révérend Père Général, sont toujours chers à mon cœur.

« J'ai contracté vis-à-vis de la Congrégation une dette dont je ne pourrai jamais m'acquitter. Je salue en tout Oblat un frère ; mais je vois aussi venir avec plaisir des prêtres séculiers, à qui je souhaite la bienvenue comme à des frères dans le sacerdoce.

« Aussi longtemps que nous serons unis nous serons forts. L'orage pourra gronder, l'enfer pourra déchaîner ses suppôts contre nous, mais nous ne craindrons rien, car la victoire sera certainement à nous.

« Merci, très révérend Père Général, il m'est bien doux de recevoir des souhaits de fête du chef de la famille. »

Anniversaire de l'élection du T. R. P. Général, 11 mai. — Terminons par une lettre adressée au T. R. P. Vicaire général, et qui rend compte de ce qui s'est passé à la maison de Sainte-Marie, le 11 mai, premier anniversaire de l'élection du T. R. P. Général.

Mon très révérend Père,

Vendredi passé, toute la Congrégation était dans la joie; on célébrait le premier anniversaire de cette belle journée qui nous donnait un Père. Mais si la joie était partout, j'ose affirmer que nulle part cette fête de famille n'eut un caractère plus intime et plus solennel qu'à Sainte-Marie : c'est que notre bien-aimé Père y présidait lui-même. La veille, les RR. PP. Camper, Magnan (Jos.) et Dupont, descendus à Winnipeg pour la visite, avaient présenté les hommages de leur piété filiale au T. R. Père Général; ils ne pouvaient rester pour le lendemain ; ils devaient remonter aussitôt dans leurs Missions respectives. Pauvres Pères, ils le regrettaient bien, mais le Bon Dieu les appelait ailleurs. Le jour est arrivé, il est midi; tout le monde est là : notre T. R. P. Général, le R. P. Antoine, le R. P. Vicaire, les RR. PP. Allard, Poitras, Dandurand, Mac Carthy, Blais, O'Dwyer, les FF. Georges, Boisramé et Doyle; et il n'y a que des Oblats : c'est bien une fête de famille. Le réfectoire est élégamment orné ; de longs festons de verdure courent le long des murs et encadrent les portes, les fenêtres et les meubles. Devant le siège du T. R. P. Général, les portraits de ses deux vénérables prédécesseurs se détachent agréablement sur un lit de feuillage et de roses. Des fleurs choisies forment un très beau bouquet au

milieu de la table. Tout respire la simplicité et la gaieté. Notre bon F. Doyle a montré dans ce travail son cœur d'artiste et de fils dévoué. Mais on ne s'arrête pas longtemps à contempler les merveilles de notre bon F. Doyle, on veut faire honneur à notre excellent Père Économe. Ce ne fut pas un dîner princier, il n'y eut ni champagne, ni liqueurs, ni vins d'aucune sorte; ces choses-là ne sont guère connues à Sainte-Marie, mais ces choses-là ne sont guère nécessaires non plus pour bien dîner et dîner le plus gaiement du monde; nous nous en aperçûmes vendredi dernier. Cependant il fallait quelque chose, il fallait une parole aussi éloquente qu'autorisée pour donner une voix aux sentiments de respect filial qui nous animaient envers notre bien-aimé Père. Cette consolation ne nous manqua pas. Notre bon Père Vicaire se lève, et dans un discours où nous sentîmes vibrer tout son grand cœur, il exprima à notre Père notre bonheur de le posséder au milieu de nous; il lui dit combien nous nous sentions encouragés, fortifiés par la sollicitude toute paternelle qu'il ne cesse de nous témoigner ; il lui dit quels sentiments de respect, de vénération et d'amour nous nourrissons pour sa personne et pour toute la Congrégation. Que ne puis-je reproduire ses belles paroles! Que ne puis-je surtout rendre cet accent convaincu tout vibrant de fierté quand il parlait de ses Pères, tout plein d'une si grande humilité quand il parlait de lui-même! Notre bien-aimé Père répondit dans cette langue qui n'appartient qu'à lui, et il y répondit de manière à mettre le comble à notre bonheur. Il remercia d'abord notre bon Père Vicaire, « cet élu de Dieu, celui que Dieu lui-même avait pris par la main pour le conduire au gouvernement de la belle province du Manitoba, celui que Dieu lui-même avait comblé des dons les plus précieux pour en faire un

supérieur selon son cœur ». Et puis, félicitant les Pères du vicariat de leurs travaux : « Courage, leur dit-il, car le Bon Dieu vous bénit ; vous avez fait bien des sacrifices pour établir vos œuvres, vous avez beaucoup souffert, mais vos peines et vos larmes n'ont pas été stériles : les belles manifestations qui ont salué mon arrivée en ce pays le prouvent encore mieux que toutes les constructions que vous pourriez posséder dans la contrée. En effet, qu'ont déclaré vos catholiques quand ils sont venus en si grand nombre recevoir le Supérieur général de la Congrégation ? Est-ce à la personne du Supérieur que s'adressaient tous ces honneurs? Non, personne n'y songeait, je ne suis qu'un inconnu dans ce pays ; tous ces honneurs, et vos catholiques l'ont répété bien souvent dans leurs belles adresses, tous ces honneurs s'adressaient à vous, mes Pères, à tous nos Pères qui ont travaillé dans ce vicariat; ils s'adressaient à vous tous, synthétisés dans la personne de votre Supérieur général, ils s'adressaient à vous tous, représentés par votre Supérieur général. Vos catholiques avaient compris que le Supérieur général d'une Congrégation en est comme la tête et le cœur; que tout va à lui comme tous les rayons d'une circonférence vont au centre, qu'il incarne en sa personne la Congrégation tout entière, et voulant vous honorer, voulant célébrer votre esprit de zèle et votre charité, voulant en un mot proclamer tout ce qu'ils vous devaient et vous en remercier publiquement, ils ont remercié, célébré, honoré votre Supérieur général. Oui, mes Pères, courage; continuez à donner tout votre temps, à dépenser tout votre zèle au profit des populations qui vous sont confiées ; vous avez vu combien vos souffrances et vos larmes avaient fécondé vos travaux, que ce soit pour vous un nouvel encouragement, afin que, sous la conduite de votre si digne et si dévoué Père Vi-

caire, vos œuvres ne fassent que s'accroître pour la gloire de Dieu, pour l'honneur de notre Congrégation et de la sainte Église, pour le salut de ces populations et le vôtre. Et permettez-moi de vous dire combien je suis heureux de me trouver, à pareil jour, au milieu de vous, à Winnipeg, l'avant-garde, la citadelle de nos belles Missions du Nord-Ouest. Je sais combien vous êtes attachés à votre Supérieur général ; votre bon Père Vicaire, dont l'amour pour la Congrégation et son chef est si notoire, vient encore de m'en assurer en votre nom. Eh bien, moi aussi je vous aime, dès le jour de mon élection j'ai eu pour vous tous et pour chacun de vous une affection paternelle. Demeurons toujours unis comme nous le sommes, et nous serons inébranlables. Toute notre force doit venir de là ; sans votre affection, je ne puis rien, et sans votre attachement au chef de la famille vous ne pourriez rien non plus. Vous avez toujours donné l'exemple de la soumission filiale à votre Supérieur général, et vous avez réussi dans vos œuvres. Continuez dans vos sentiments, et le succès continuera à répondre à vos efforts. »

Une récréation où la note gaie fut la note dominante, termina cette belle mais trop courte fête de famille.

Veuillez agréer, mon très révérend Père, l'affectueux respect de votre tout dévoué.

Joseph Georges, o. m. i.

N. B. — Notre bon Père Vicaire a été empêché par son voyage à Qu'Appelle de lire ce rapport. Je m'en félicite, car ainsi j'ai pu être plus franc.

NOUVELLES DIVERSES

Le télégraphe nous a apporté la nouvelle de la mort de Mgr Alexandre Taché, archevêque de Saint-Boniface, dont les pages ci-dessus nous ont dit l'amour pour la Congrégation et pour son chef; dont l'histoire nous dira un jour le rôle important dans cette portion de l'Église qu'on appelle la puissance du Canada.

L'un des motifs les plus pressants qui ont déterminé le T. R. P. Supérieur général à entreprendre ce voyage d'Amérique, qui lui apporte tant de consolations, fut sans contredit le désir de voir encore une fois ce grand évêque, l'une des gloires de la Congrégation, privé depuis de longues années du bonheur de venir en France assister à nos assemblées capitulaires. De son côté, ne dirait-on pas que le saint vieillard n'attendait, pour mourir, que d'avoir vu celui que, de loin et sans le connaître, il avait honoré comme son Supérieur général dès le jour de son élection, quel qu'il fût, par une magnifique lettre qui a été publiée ici en son temps ?

Mgr Taché, Alexandre, naquit à la Rivière-du-Loup, diocèse de Québec, le 23 juillet 1823; il fut ordonné prêtre le 12 octobre 1845 et fit son oblation le lendemain. Envoyé bientôt après à la Rivière-Rouge, il fut, à vingt-huit ans, préconisé évêque titulaire d'Arath et coadjuteur de Mgr Provencher, le 12 juin 1850; sacré en France par Mgr de Mazenod, le 23 novembre 1851 ; promu au siège de Saint-Boniface en 1853 et élevé au rang d'archevêque le 22 septembre 1871.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 127. — Septembre 1894

MAISONS DE FRANCE

MAISON DE NOTRE-DAME DE L'OSIER.

Notre-Dame de l'Osier, le 25 juin 1894.

Mon révérend et bien-aimé Père,

Voilà deux ans que nos annales n'ont rien dit de la maison de Notre-Dame de l'Osier. Quelques-uns m'accusent tout bas d'indifférence ou de paresse, car, affirme-t-on, la matière ne manque pas pour faire un rapport chaque année. Non, la matière ne manque pas, mais encore, pour faire un rapport intéressant, faut-il sentir sous sa plume quelque chose que je ne sens pas sous la mienne. N'ayant pas d'autre excuse à mon silence de l'an dernier, je m'empresse de commencer.

Entrez avec moi dans la maison, vous y trouverez en ce moment onze Pères :

Le R. P. Burfin, premier novice de l'Osier, qui, malgré ses quatre-vingt-cinq ans, a toute la vigueur d'un

jeune. Il est de quelques mois l'aîné du Souverain Pontife ; sans vouloir faire de comparaison, comme Léon XIII il a un corps presque diaphane ; comme Léon XIII aussi il n'a rien perdu de son intelligence et de son esprit. Vous avez lu naguère son testament : il nous dit, à la première ligne, qu'il nous lègue toute sa fortune ; elle est belle déjà, puisqu'elle comprend les trésors amassés pendant cinquante ans d'apostolat. Je suis sûr, cependant, qu'il trouverait encore des perles à nous laisser, pour peu qu'on lui en fît la demande. Essayez.

Le R. P. Beuf, jadis curé de Notre-Dame de l'Osier pendant près de trente ans. Comme le R. P. Burfin, il a consulté son cœur d'enfant et a exprimé le désir de venir passer ses vieux jours auprès de la bonne Mère du berceau. C'est une pieuse pensée, qui honore nos vétérans. Puissions-nous l'avoir un jour, nous aussi, quand nous aurons vieilli dans les luttes du ministère évangélique ! Il doit être si doux pour un Oblat de préparer son entrée au ciel sous les regards de Celle qui a préparé son entrée dans la vie religieuse !

Le R. P. Fabre (Martin), qui, depuis un an, a dû quitter les armes de l'apôtre pour prendre celles du maître des novices. Lesquelles sont le plus faciles à manier ? Je l'ignore. Je crois que, dans les deux cas, nous avons bien besoin du secours du bon Dieu ; s'il nous en coûte tant, à nous missionnaires, pour former de simples chrétiens, que doit-il en être pour former des religieux !

Le R. P. Sestier, qui, depuis quatre ans, fait ici l'office de curé. Type du bon pasteur, du matin au soir et tous les jours, il ne cherche qu'à ramener et à retenir ses brebis au bercail. Malgré tous ses efforts, il en est bien qui lui échappent et s'en vont plus ou moins longtemps brouter aux pâturages empoisonnés du démon ; mais,

règle générale, ce n'est pas d'une manière définitive et, tôt ou tard, elles reviennent à Dieu.

Les RR. PP. Chatel, d'Istria (Thaddée), Luguet, Guyon-vernier, Kéryvel, Lantoin et Monnet. Ce sont les soldats de l'armée active, toujours prêts au combat, guerroyant une bonne partie de l'année, revenant toutefois à la maison, au temps voulu par la Règle, pour réparer leurs forces, fourbir leurs armes et prendre de nouvelles munitions. Tout à l'heure, nous pourrons les suivre sur quelques champs de bataille.

Les autres membres de la Communauté sont :

Le F. Pierre, si connu de tous, qui semble ne pas vieillir dans ses antiques fonctions qui l'appellent tour à tour à la porte, à la cave et au réfectoire.

Le F. Ravier, beau vieillard de quatre-vingt-deux ans, toujours heureux de se dépenser pour la Congrégation, et qui deviendrait malade si on lui retirait le soin de ses pensionnaires quadrupèdes.

Le F. Delange, notre aimable sacristain, qui ne court jamais et arrive toujours à temps.

Le F. Combaluzier, tout à la fois jardinier et cocher. C'est trop pour le même. Si le jardin pouvait parler, je crois qu'il réclamerait au R. P. Provincial un autre conducteur de voiture pour qu'on lui laissât plus régulièrement son horticulteur dévoué.

Le F. Odoul, excellent cuisinier, qui trouve le moyen de contenter tous ses hôtes, malgré la multiplicité des départs et des arrivées dans une maison comme la nôtre, où règne le mouvement perpétuel.

Le F. Truchet, qui, n'ayant pas d'emploi déterminé, nous rend tous les services qu'il peut en tricotant de droite et de gauche.

Ajoutez dix-sept novices scolastiques, brûlant d'ardeur pour les luttes de l'avenir, et quatre novices convers,

pour qui l'alphabet de la perfection n'est pas encore bien facile à déchiffrer, et vous aurez le personnel complet de Notre-Dame de l'Osier.

Depuis deux ans, plusieurs Pères et Frères nous ont quittés.

C'est le F. Ravel, qui, après avoir été longtemps notre factotum, est allé faire produire le soixante pour un au jardin de Notre-Dame des Lumières.

C'est le F. Cohard ; plus ou moins cassé par l'âge et les infirmités, il trouvait trop lourde, à l'Osier, la charge de cuisinier, qu'il avait remplie pendant bien des années avec un incontestable dévouement. Il est allé prendre un repos relatif en exerçant le même emploi dans la maison de Vico.

C'est le F. Rozan; venu de la province du Nord pour des raisons de santé, il n'a fait que passer dans la maison de l'Osier. Après cinq ou six semaines, il descendait en Provence où le soleil du Midi lui fera plus de bien pendant l'hiver que la neige de nos coteaux.

C'est le R. P. Morard, qui, par sa bonté, faisait les délices des âmes pieuses. Excellent cœur que tout le monde aimait, il est allé faire le bien à Aix, après l'avoir fait pendant huit ans à Notre-Dame de l'Osier.

C'est le R. P. Armand, nature délicate et bonne, malheureusement maladive et timide. Il est à regretter qu'il ne puisse pas prendre sur lui de paraître plus souvent en chaire. Il rend de grands services comme musicien ; il en rendrait de plus grands encore comme missionnaire. On l'a envoyé de résidence à Notre-Dame de Bon-Secours.

C'est le R. P. Mauran; tout à la fois missionnaire et économe pendant trois ans, il s'est acquitté de sa double fonction avec un zèle que ses soixante ans n'ont pas ralenti. Mais son cœur l'attirait toujours vers son cher

Midi. Aussi est-il au comble de ses vœux, maintenant qu'il peut être appelé une des pierres fondamentales de la maison de Nice.

C'est le R. P. Durif, nommé Supérieur de Notre-Dame del Soto. En quittant Notre-Dame de l'Osier, il a emporté les sympathies de tous et laissé après lui d'universels regrets. Son grand bon sens, la rectitude de son jugement, son inaltérable douceur, son cœur d'or, son dévouement sans bornes, sa discrétion, son excellent esprit religieux, son humilité profonde et mille autres qualités en faisaient par excellence l'homme de la Communauté et des rapports extérieurs. Aussi, qui énumérera les services qu'il nous a rendus, je ne dirai pas seulement comme maître des novices (il n'y a qu'à contempler cette phalange de Pères et de Frères qui ont passé sous sa direction pendant les neuf ans qu'il est resté en charge — août 1884-mai 1894 — tous lui font honneur), mais encore comme suppléant du P. Supérieur; ce dernier pouvait s'absenter, personne ne s'en apercevait, le P. Durif était là. Comme soutien du P. curé, une difficulté surgissait-elle dans la paroisse? Le P. Durif était consulté ; il intervenait comme arbitre, et la difficulté disparaissait. Comme remplaçant du P. économe, que de bonnes et difficiles entreprises il a menées à bonne fin! C'est lui qui a présidé à l'exhaussement de la chapelle de Bon-Rencontre et à l'agrandissement de notre chapelle intérieure ; c'est lui qui a fait élever l'oratoire de l'Épinouse ; c'est lui qui nous a fait venir (et au prix de quelles fatigues!) une fontaine de plus de 25 litres à la minute. Comme confesseur, c'est lui que demandaient les prêtres et les personnes à direction peu commode, et tout le monde était content.

Le 14 avril 1893, le R. P. Chaine rendait religieusement son âme à Dieu. Après avoir passé soixante-neuf

ans sur la terre, il retournait vers son Père du Ciel. Pendant les dix-huit mois qu'il est resté à Notre-Dame de l'Osier, il nous a toujours édifiés par son grand esprit de foi et sa fidélité aux exercices de la Règle. A part une préoccupation peut-être un peu exagérée de sa personne, on sentait qu'il se préparait à la mort. Il venait de recevoir les derniers sacrements et n'avait plus que quelques instants à vivre, lorsqu'il demanda qu'on lui fît la lecture de quelques pages sur le purgatoire. C'était le bon philosophe chrétien qui prévoit tout, qui raisonne tous ses actes et ne veut se laisser surprendre en rien. Il a gardé sa connaissance jusqu'au bout et a rendu son âme à Dieu sans souffrance et sans secousse, succombant à une fluxion de poitrine greffée sur le diabète, qui le minait depuis longtemps. Qu'il repose en paix et nous prépare une place au paradis!

Dans l'histoire intime de la maison, nous signalerons encore :

Les noces d'or du noviciat, 18 août 1892. Nos annales en ont parlé longuement ; nous n'y reviendrons pas, si ce n'est pour remercier une fois de plus tous ceux qui y ont pris part et spécialement le cher P. Lantoin, à qui nous sommes redevables du gracieux compte rendu de cette magnifique fête de famille.

Les deux retraites de Communauté prêchées, la première du 25 octobre au 1er novembre 1892, par le R. P. Augier (Célestin), provincial du Midi, et la deuxième du 25 octobre au 1er novembre 1893, par le R. P. Burfin.

Les deux retraites du pèlerinage prêchées, la première du 11 au 18 septembre 1892, par le R. P. Bernard (de Lyon), et la deuxième du 10 au 17 septembre 1893, par le R. P. Pichon, supérieur de Limoges.

Toutes nos actions de grâces aux vénérés et chers

prédicateurs de ces diverses retraites. Ils ont pleinement satisfait leurs auditoires respectifs qui, après être devenus meilleurs sous la sainte influence de leur parole, ont conservé d'eux le meilleur souvenir.

La première visite de notre T. R. P. Général, du 19 au 22 octobre 1893. C'est avec une émotion toute filiale et reconnaissante que nous avons reçu la bénédiction de celui qui tient, dans notre famille religieuse, la place du bon Dieu. Nous sommes heureux, en le remerciant, de lui promettre que notre bonheur à tous sera d'être jusqu'à la mort un sujet de consolation pour son cœur de père.

Le passage de la plupart des membres du Chapitre général, de plusieurs Pères de maisons diverses, de Mgr Hautin, archevêque de Chambéry; de Mgr Fava, évêque de Grenoble, et d'un certain nombre de prêtres de différents diocèses.

Le pèlerinage se maintient dans un *statu quo* qui ne porte guère à l'enthousiasme. Nous ne voyons ici qu'à de rares intervalles des prêtres nous amenant une partie de leurs paroissiens; on vient peu en semaine, même isolément, sauf pendant la retraite de septembre, qui est assez bien suivie quand le temps est beau. Le dimanche, il y a toujours du monde ; mais il m'est impossible d'indiquer le chiffre même approximatif de ces pieux visiteurs, car je crois qu'il y a, dans le nombre des pèlerins, presque autant de variations que dans la température, ce qui n'est pas peu dire.

Faut-il parler d'un accident de voiture, qui aurait pu avoir des suites effroyables? C'était le 18 octobre 1892, le R. P. Durif avait voulu se faire cocher de circonstance, pour conduire à Saint-Marcellin le R. P. Grenier, supérieur de Québec, alors de passage à Notre-Dame de l'Osier. Au retour, vers 5 heures et demie, sur la route

de Saint-Marcellin à Têche, tout près d'un précipice, on aurait dit que tous les diables s'étaient donné rendez-vous pour faire peur au cheval. Il commence à faire nuit; un train de voyageurs passe à toute vapeur à quelques mètres de là; la fumée de la locomotive arrive comme un immense serpent dans les jambes de *Bibi* (1), en même temps qu'un troupeau de moutons qui obstruent tout passage. L'animal se cabre, se dresse contre le talus et retombe bientôt de tout son poids. Les Pères sortent comme ils peuvent de la voiture renversée et détellent à demi le cheval, qui ne bouge plus. Tout à coup, il se lève brusquement et part comme l'éclair. Le P. Durif a la tête et les mains ensanglantées, mais les blessures ne sont pas graves; le P. Grenier n'a pas une égratignure. Affolé, le cheval fait plusieurs kilomètres au grand galop, brise les deux bras de la voiture et la laisse sur le bord du fossé, à quelques pas de Têche. Nos deux voyageurs, devenus forcément piétons, récitent avec ferveur un *Pater* et un *Ave* pour qu'il n'arrive pas d'autres accidents. La nuit est complète. Les Pères entrent dans le village de Têche et y rencontrent un brave homme qui avait arrêté le cheval et le conduisait chez le maire de la commune. Traits et harnais, tout est en pièces; mais, Dieu merci! pas d'autres malheurs. La bonne Mère avait gardé ses enfants. Aussi, le lendemain, trois cierges brûlaient au pied de son autel.

Sortons maintenant de la maison et suivons quelque temps nos Pères dans leurs travaux du dehors. Pour ne pas trop nous fatiguer, nous ne les accompagnerons que dans les missions proprement dites, et encore passerons-nous rapidement, car, s'il fallait nous arrêter partout où ils ont eux-mêmes posé le pied, notre voyage n'en

(1) C'est le nom du cheval.

finirait pas. D'ailleurs, tout le monde le sait, à notre époque d'apostasie générale, on n'éprouve pas une satisfaction complète à insister beaucoup sur les missions, car, sauf quelques rares exceptions, si l'on veut rester dans le vrai, la note triste ne manque pas de s'y mêler. Sans doute, il se fait beaucoup plus de bien dans les missions que dans les stations de carême et les retraites pascales ; l'assistance aux instructions y est généralement bien belle, les retours y sont encore relativement nombreux ; mais dans la plupart des paroisses que nous évangélisons, si l'on regarde en dehors de l'église, que d'abstentions, surtout parmi les hommes et les jeunes gens, et, parmi ceux qui viennent, tous le font-ils sérieusement? Il est vrai que rien ne devrait étonner, lorsqu'on songe aux torrents d'impiété vomis par toutes les bouches de l'enfer sur notre société corrompue. Raison de plus pour devenir nous-mêmes des saints et prêcher avec plus de zèle Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié.

De juillet à décembre 1892, nous trouvons cinq missions :

1. *Saint-Étienne-en-Dévoluy* (Hautes-Alpes), 6-27 novembre, par les PP. Guyonvernier, de Notre-Dame de l'Osier, et Peytavin, de Notre-Dame de Bon-Secours. Pendant trois semaines, malgré le mauvais temps, l'assistance a été très nombreuse à tous les exercices et le résultat final des plus consolants : trois femmes seulement et quelques hommes sont restés en route.

Le soir de la clôture, l'enthousiasme de cette chrétienne population a été superbe. Chaque hameau a voulu avoir sa croix et la porter processionnellement jusqu'au chef-lieu. Là, dans la cour du presbytère, les douze croix, représentant les douze villages de la paroisse, ont été bénites solennellement au milieu des chants et des

acclamations de la multitude, et remportées ensuite en triomphe au lieu où elles ont été dressées en souvenir de la mission.

2. *Saint-Martin-de-la-Plaine* (Loire), 4-25 décembre, par les PP. Bernard et Marchal, de Lyon, auxquels on avait adjoint le P. Luguet, de Notre-Dame de l'Osier. Très belles réunions, et résultats consolants pour le cœur des missionnaires.

3. *Aveizieux* (Loire), 4-25 décembre, par les PP. Chatel et Fabre. Pays de foi où tout le monde fait ses Pâques, sauf une quinzaine d'hommes. On a très bien suivi les exercices, mais sans enthousiasme.

4. *Décines* (Isère), 4-25 décembre, par les PP. Guyonvernier et Supérieur. C'est un pays très indifférent : sur une population de 1 100 habitants, 2 hommes et 90 femmes font leurs Pâques. C'est à peine si 60 femmes et 3 ou 4 hommes assistent à la messe le dimanche. Pendant les visites, on nous fait un accueil généralement convenable ; quelques-uns cependant nous déclarent n'avoir pas d'âme, parce qu'ils ne l'ont jamais vue ; une brute à face humaine va jusqu'à nous dire que son âme est le vin de sa bouteille ; beaucoup n'ont plus ou même n'ont jamais eu la foi. La curiosité, beaucoup plus que l'esprit chrétien, nous amène environ 40 hommes aux réunions ordinaires du soir, 80 aux conférences dialoguées, 120 aux jours de grandes cérémonies et 150 à une réunion spéciale. Les femmes, dont la plupart valent les hommes sous le rapport religieux, sont à peu près le double. Finalement, 40 hommes et 200 femmes ont le courage de faire la sainte communion. Que vont penser de la France nos Pères des missions étrangères, s'ils en jugent par Décines ?

5. *Fréjus* (Var), 27 novembre-25 décembre, par les PP. Mauran et Lantoin, de Notre-Dame de l'Osier, et

par le P. Moyet, du Calvaire. Un seul mot résume la situation : on dit qu'après cette mission, les PP. Moyet et Lantoin étaient contents, et le P. Mauran ivre de bonheur. On a compté près de deux cents retours de femmes et une trentaine de retours d'hommes. A Fréjus, comme dans une foule d'autres endroits, il y a pour les hommes un abîme entre le pied de la chaire et l'agenouilloir du confessionnal.

En 1893, nous avons à enregistrer dix-sept missions :

1. *Saint-Christophe-entre-deux-Guiers* (Isère), 1-15 janvier, par les PP. Chatel et Luguet, qui ont été contents de cette bonne petite population.

2. *Saint-Baudille-de-Crémieu* (Isère), 8-29 janvier, par les PP. Mauran et Lantoin. La rigueur de l'hiver a bien contrarié ces pieux exercices pendant quinze jours. (On a compté jusqu'à 25 degrés au-dessous de zéro.) A la fin, cependant, le dégel est arrivé dans la température et dans les âmes, et les résultats ont été satisfaisants.

3. *Le Péage-de-Roussillon* (Isère), 15 janvier-5 février, par les PP. Guyonvernier, Fabre et Supérieur. M. le curé, qui faisait donner sa troisième mission, nous a dit qu'il n'avait jamais vu plus de 110 hommes à la sainte table; nous en avons vu 150 cette année. Un fait à noter, c'est la triste mort d'un libre-penseur, le seul qui avait refusé de nous toucher la main pendant les visites, et qui nous avait éconduits de la façon la plus grossière en blasphémant contre la religion. « Ne blasphémez pas, lui avaient dit les missionnaires; ce Dieu que vous niez existe, il vous attend pour vous juger. Vous le rencontrerez plus tôt que vous ne le pensez. » A peine avions-nous quitté le pays qu'il était brusquement frappé d'une maladie mortelle, et après une agonie aussi longue qu'affreuse, il rendait le dernier soupir en poussant d'horribles cris de désespoir.

4. *La-Motte-d'Aveillans* (Isère), 5-26 février, par les PP. Chatel et Lantoin. Dans ce pays de mines de charbon, 7 ou 8 électeurs seulement font leurs Pâques, sur une population totale de 1 900. Que c'est triste ! La mission en a réuni dix fois plus à la table sainte. C'est énorme, et cependant c'est bien peu.

5. *Chabeuil* (Drôme), 12 février-5 mars, par les PP. Guyonvernier, Fabre et Supérieur. Un très grand nombre de femmes et 200 hommes sont revenus, de plus ou moins loin, au Dieu qu'ils avaient malheureusement oublié. Mgr Cotton, évêque de Valence, un de nos vaillants dans l'épiscopat, a bien voulu venir, avec ses deux vicaires généraux, présider notre magnifique cérémonie de la promulgation de la Loi. L'ensemble de cette fête était si émouvant, que Monseigneur nous dit en sortant : « Je ne crois pas qu'on puisse faire quelque chose de mieux en mission. » C'est un précieux encouragement en faveur de cette cérémonie, qui est de nature à faire partout beaucoup de bien.

6. *La Roquebrussanne* (Var), 5 mars-2 avril, par les PP. Mauran et Fabre. Terrain dur et ingrat pour les hommes, qui, après avoir en assez grand nombre assisté aux réunions, se sont complètement éclipsés au moment de la confession. A peine 25 ont communié ! Heureusement que les femmes qui, en temps ordinaire, n'ont guère plus de religion que les hommes, ont été plus dociles et ont répondu jusqu'au bout au zèle des missionnaires.

7. *Grasse* (Alpes-Maritimes), 5 mars-2 avril, par les PP. Boëffard et Isnard, de Notre-Dame de la Garde ; Panet, d'Aix, et Lantoin, de Notre-Dame de l'Osier. Nos Annales, dans leur numéro de juin 1893, ont déjà parlé de cette mission si féconde en fruits de salut. Soutenus, encouragés par M. le maire, nos missionnaires ont

donné aux manifestations extérieures tout l'éclat possible. Il serait difficile de fixer le nombre des personnes qui ont assisté aux processions inoubliables de la fête des enfants, de la cérémonie des morts au cimetière et à celle de la clôture présidée par Mgr Balaïn, évêque de Nice, dont le cœur paternel débordait de joie à la vue de ces milliers de chrétiens acclamant le divin Crucifié. On assure qu'il y a eu de 700 à 800 communions d'hommes, dont 500 à 600 ne s'étaient pas confessés depuis longtemps. Les retours de femmes ont été plus nombreux encore. Honneur à nos vaillants missionnaires et actions de grâces à Dieu !

8. *Serres* (Hautes-Alpes), 12 mars-2 avril, par les PP. Guyonvernier et Supérieur. Encore un dur morceau ! Sur 1 100 habitants, à peine 100 hommes sont venus nous entendre et ont fini par s'approcher des sacrements. Les autres se sont systématiquement tenus à l'écart.

9. *Volonne* (Basses-Alpes), 3-23 avril, par les PP. Chatel et Guyonvernier. Que de femmes en retard ! Elles ont profité de la grâce et se sont réconciliées avec Dieu. Quant aux hommes, beaucoup sont venus aux sermons, mais 40 à peine se sont confessés. Pauvre pays !

10. *Saint-Etienne-de-Tinée* (Alpes-Maritimes), 9-23 avril, par les PP. Mauran et Fabre. Le P. Mauran affirme que c'est la plus belle mission qu'il ait vue dans sa vie. Tous les hommes sont venus régulièrement aux instructions et se sont approchés des sacrements, à l'exception des gendarmes et de l'instituteur.

11. *Belmont* (Isère), 7-21 mai, par les PP. Luguet et Lantoin qui ont été enchantés de cette petite population aux mœurs patriarcales et chrétiennes.

12. *Carqueiranne* (Var), 7-28 mai, par les PP. Mauran de Notre-Dame de l'Osier et Lamblin d'Aix. Malgré la mauvaise réputation de cette paroisse au point de vue

religieux, il s'y est fait du bien, mais pas tout celui qu'on aurait désiré.

13. *Le Val* (Var), 3-24 septembre, par les PP. Mauran et Kéryvel. C'est la première mission à laquelle le P. Kéryvel ait pris part; aussi en est-il revenu enchanté. Il a vu là de très belles fêtes, surtout en l'honneur de Notre-Dame de Paracol, pour laquelle les habitants ont une dévotion particulière. Voyant trop peu d'hommes aux exercices généraux, les Pères n'ont pas osé faire de réunions spéciales pour eux; aussi le résultat final pour les hommes a-t-il été presque nul.

14. *Chabrillan* (Drôme), 3-25 décembre, par les PP. Boëffard de Notre-Dame de la Garde et d'Istria, Thaddée, de Notre-Dame de l'Osier. A peu près toutes les femmes et 200 hommes ont fait leur devoir. Rude travail, surtout à cause des visites et d'un certain malaise à la cure.

15. *Saint-Lattier* (Isère), 3-25 décembre, par les PP. Kéryvel et Supérieur. Nous avons eu 170 hommes à la table sainte au lieu de 80 qu'on y voit ordinairement.

16. *Le Puget-sur-Argens* (Var), 3-25 décembre, par les PP. Mauran alors de maison à Aix et Lantoin de Notre-Dame de l'Osier. Population très indifférente qui s'est remuée pour la circonstance. Les hommes sont venus relativement nombreux à l'église, mais 30 seulement ont eu le courage de s'agenouiller aux pieds du prêtre.

17. *Oyeu* (Isère), 10-25 décembre, par les PP. Guyon-vernier et Luguet. Heureux pays où les hommes comme les femmes sont restés fidèles à leurs devoirs religieux.

Depuis janvier 1894 jusqu'à ce moment, 9 missions ont été prêchées :

1. *Saint-Georges-de-Commiers*, 7-21 janvier, par les

PP. Chatel et d'Istria. Pays où la libre pensée, très bien organisée et conduite par trois mauvais sujets, fait un mal affreux. Après être venus à peu près 150 à leurs réunions spéciales, 47 hommes seulement ont osé conclure.

2. *Moras* (Drôme), 4-25 février, par les PP. Chatel et Kéryvel, qui ont été bien contents de la population, mais fort peu de celui qui avait le devoir de leur prêter main forte. Aussi, le retour de mission, qui avait été demandé et promis, n'aura pas lieu.

3. *Villeneuve-de-Marc* (Isère), 7-28 janvier, par les PP. Guyonvernier et Luguet, qui ont constaté de la bonne volonté chez ce peuple moral et chrétien, mais chez qui la piété est peu en honneur.

4. *Anneyrou* (Drôme), 28 janvier au 18 février, par les PP. d'Istria, de Notre-Dame de l'Osier, et Marchal, de Lyon. Il s'y est fait beaucoup de bien ; de part et d'autre on a été content.

5. *Marcilloles* (Isère), 28 janvier au 18 février, par les PP. Luguet et Lantoin, qui ont plu à la population et ramené des hommes qui avaient résisté à plusieurs missions précédentes.

6. *Hyères* (Var), 25 février au 25 mars, par les PP. Célestin Augier, provincial du Midi; Mauran, d'Aix; Isnard, de Notre-Dame de la Garde, et Lantoin, de Notre-Dame de l'Osier. Auditoires superbes, magnifiques réunions d'hommes; beaucoup de retours, surtout chez les femmes.

7. *Lyon* (paroisse Saint-Bernard), 25 février au 25 mars, par les PP. Marchal, de Lyon ; Guyonvernier et Supérieur de Notre-Dame de l'Osier. C'est encore une de nos belles missions comme assistance et entrain. Un très grand nombre de femmes en ont profité pour reprendre leurs devoirs chrétiens, hélas ! trop oubliés depuis plus

ou moins longtemps. Les hommes se sont également comptés plus nombreux qu'on ne l'espérait ; mais qu'il y a à faire pour les avoir en majorité !

8. *La Buisse* (Isère), 4-25 mars, par les PP. Luguet et Kéryvel. Population bonne, mais indifférente. Peut-être qu'il y aurait eu plus d'hommes à la table sainte sans la maladie de M. le curé.

9. *Villette-d'Anthon* (Isère). 1-22 avril, par les PP. Luguet et Supérieur. C'est peut-être la meilleure paroisse des plaines de Lyon. Ce n'est pas à dire que la piété y soit bien en honneur. Hélas ! pas une personne à la messe sur semaine; point de confréries; communion mensuelle inconnue ; 80 hommes font leurs Pâques sur 900 habitants ; nous en avons eu 150 à la mission.

En deux ans donc, nos Pères ont prêché, seuls ou avec le concours de plusieurs autres Pères de la province, 31 missions, auxquelles il faut ajouter 1 avent, 17 retours de mission, 95 retraites de communautés religieuses, de séminaires, de pensionnats, de paroisses, de confréries, de première communion, et un certain nombre de sermons détachés.

Maintenant que nous avons une idée de la vie religieuse et apostolique à Notre-Dame de l'Osier, nous nous arrêterons, en nous inclinant sous la main bénissante de notre bonne Mère, la priant de nous envoyer des novices nombreux et fervents, de nous garder fidèles à nos engagements sacrés, et de conserver parmi nous l'amour des missions et le respect des traditions léguées par nos vétérans de l'apostolat.

Veuillez agréer, mon révérend et bien-aimé Père, l'expression de mes sentiments les plus respectueux en N.-S. et M. I.

Monnet, o. m. i.

MAISON DE NOTRE-DAME DE PONTMAIN.

Pontmain, 22 juillet 1894.

Mon très révérend Père,

Arrivé au terme de ma première année de supériorat à Pontmain, je regarde comme un devoir sacré de vous rendre compte de la marche de cette maison et de toutes les œuvres dont elle est devenue le centre fécond. Premier rédacteur des *Missions* de la Congrégation, je ne puis oublier combien il est nécessaire que ce recueil si intéressant soit alimenté par le concours fidèle des supérieurs de nos maisons et de nos résidences où, semblables à des abeilles industrieuses et infatigables, les membres de la famille ne cessent de travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes, en recueillant comme un miel savoureux des mérites auxquels a droit de participer la Congrégation tout entière. Cette mise en commun des richesses particulières stimule le courage, soutient l'énergie, excite l'émulation, et révèle à ceux qui seraient tentés de s'arrêter, de s'endormir ou de regarder en arrière, qu'il y a toujours pour les âmes de bonne volonté, pour les ouvriers obéissants, des bénédictions de choix et de glorieuses victoires. S'il nous est recommandé par l'Esprit-Saint de nous cacher à nous-mêmes les dons de Dieu, afin de ne pas nous approprier une gloire qui n'appartient qu'à lui seul, il nous est dit d'autre part que c'est un devoir d'honneur de révéler les œuvres de Dieu et de les proclamer hautement (1). Les *Missions* remplissent ce devoir : voici notre tribut de collaboration. Puissions-nous faire partager à nos Frères établis maintenant dans les cinq parties de l'uni-

(1) Tobie, XII, 7.

vers les consolations de famille, les joies apostoliques et religieuses dont la Vierge aux étoiles, invoquée sous le beau titre de Notre-Dame d'Espérance de Pontmain, se plaît à combler ses Oblats, appelés à l'insigne honneur de gardiens de son sanctuaire.

Le dernier rapport publié dans les *Missions* est daté du 1er octobre 1889. Le R. P. Berthelon en avait commencé un second à la date du 18 janvier 1891. Une obédience qui le nommait supérieur de la maison de Talence ne lui permit pas de l'achever. Le zélé chapelain de Notre-Dame de Pontmain donna un nouvel exemple de l'exactitude religieuse, qui prescrit de ne pas achever de prononcer ou d'écrire un mot lorsque la cloche donne le signal du silence ou du changement d'occupations. Nous avons retrouvé ces pages ; c'est un devoir bien doux pour nous de les publier intégralement ; nous ne pouvons mieux commencer notre propre rapport.

Notre-Dame de Pontmain, 18 janvier 1891.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

Le dernier rapport sur la maison de Pontmain a paru dans nos annales de décembre 1889. Je viens vous donner aujourd'hui le résumé de nos missions et de nos œuvres depuis cette époque.

L'année liturgique 1890 a commencé par une mission prêchée pendant l'Avent à Saint-Thomas de Jersey.

Depuis plusieurs années, la maison de Pontmain, la plus voisine de l'île anglaise, avait prêté son concours fraternel à nos Pères qui desservent les trois Missions de Saint-Thomas, Saint-Mathieu et Saint-Martin. Les PP. Baugé, Reynaud, Lemius, Berthelon, y avaient prêché tour à tour des carêmes ou des retraites.

Mais voici que la belle église due au zèle de l'excellent

P. Michaux est achevée ; les cérémonies du culte y attirent les foules ; les protestants eux-mêmes reconnaissent la supériorité de ce temple magnifique, qu'ils appellent la cathédrale.

Le moment n'est-il pas venu de tenter une grande mission ? On recourt à la maison de Pontmain. Le R. P. Provincial désigne les missionnaires : ce sont les PP. Berthelon, Montfort et Coubrun ; il confie la direction de cet important travail au zèle expérimenté du R. P. Montfort.

Une lettre que nous écrivait plus tard le R. P. Supérieur de Saint-Thomas vous dira le résultat de cette mission. Je lui cède la parole :

Église Saint-Thomas, Jersey, 16 janvier 1890.

Mon révérend et bien cher Père,

Je viens un peu tardivement vous remercier de tout le bien que vous et les chers PP. Montfort et Coubrun avez fait à nos fidèles de Saint-Thomas. La mission que vous avez prêchée avec tant de zèle et de dévouement a vraiment été bénie du bon Dieu et a produit un bien immense parmi notre population. Sans doute, nous ne pouvons nous flatter d'avoir obtenu un succès absolu ; l'éloignement de l'église, l'embarras des affaires ou l'indifférence religieuse, ont empêché un grand nombre de profiter de la grâce de la mission. Il n'en est cependant pas moins vrai que le succès obtenu a dépassé toutes nos espérances. Sans compter de nombreux retours, les fidèles pratiquants ont presque tous répondu à l'appel de la grâce. Vos visites à domicile pendant huit jours ont ramené bien des âmes. Les exercices de la mission ont été bien suivis et les cérémonies de la consécration à la Sainte Vierge et de l'amende honorable ont attiré une

foule immense. Ce qui nous a touchés le plus, c'étaient les nombreuses réunions d'hommes et les deux communions générales des femmes et des hommes. C'était un touchant spectacle que de voir cette multitude de fidèles, pieux, recueillis, venant s'agenouiller à la table sainte avec les larmes aux yeux et le front rayonnant de joie et de bonheur. On aurait cru que c'était un jour de première communion pour tous, tellement l'émotion était vive et le recueillement profond. A mon avis, c'était là le plus beau triomphe de la mission, et ce sentiment est partagé par toute la population. C'est le plus doux souvenir qu'elle ait gardé, et, aujourd'hui, elle en parle encore avec émotion. Jamais, dit-on, nous n'avions rien vu de semblable à Saint-Thomas.

En somme, la mission, sans avoir eu un succès absolu, sur lequel nous ne comptions pas, a produit un bien réel et sérieux qui portera ses fruits. Elle a laissé la meilleure impression parmi nos fidèles, qui tous estiment qu'elle a été un vrai triomphe de la foi dans l'île de Jersey.

Ce succès, mon révérend et bien cher Père, est dû, après Dieu, au zèle et au dévouement infatigable de nos chers missionnaires de Pontmain. Qu'ils reçoivent encore une fois l'expression de notre plus vive reconnaissance.

Agréez, mon révérend et bien cher Père, l'hommage de mes sentiments reconnaissants et dévoués en N.-S. et M. I.

V. Fick, o. m. i.

Le temps qui nous séparait du Carême ne fut pas sans travail. Outre la grande fête du 17 janvier, qui réclame chaque année, à Pontmain, la présence de tous les missionnaires, des retraites paroissiales à Saint-Sym-

phorien (Manche), à Poilley (Ille-et-Vilaine), à Morlaix, à Saint-Hilaire-des-Landes, à Thorigné, à Château-Gontier, une mission à Saint-Brieuc-des-Ifs (diocèse de Rennes), occupaient tour à tour les PP. Supérieur, Montfort, Pays, Pélissier et Coubrun.

Le Carême venu, le R. P. Supérieur partait pour Pont-l'Abbé, petite ville bretonne, patrie de Mgr Jolivet, et y prêchait la sainte quarantaine. C'est une paroisse de 6000 âmes, moitié française, moitié bretonne. Une belle église du quinzième siècle est placée sous le vocable de Notre-Dame du Mont-Carmel. La grande piété de la population envers la Sainte Vierge a été d'un grand secours pour le missionnaire et l'unique cause de bien des retours.

Pendant ce temps, les PP. Montfort et Coubrun prêchaient une mission d'un mois (du 23 février au 23 mars) à Saint-Léonard-des-Bois, diocèse du Mans. La population, préparée à la grâce par les soins zélés d'un saint curé, accueillit avec joie les missionnaires. Toutes les familles du bourg, qui comptait beaucoup de retardataires, toutes les maisons de la campagne, qui est bien religieuse, furent visitées. Le P. Coubrun, marcheur infatigable, parcourait ce pays, accidenté et pittoresque, qui mérite bien, par les profondeurs de ses vallées et l'aspérité de ses montagnes, le nom qui lui a été donné : *la Petite Suisse de la Sarthe.*

La mission était bien lancée ; la population, docile à l'appel de Dieu, accourait en foule aux exercices ; le bon curé était ravi. Mais, que les desseins de la Providence sont insondables! Cette mission, qu'il avait appelée de tous ses vœux, qu'il avait préparée avec toute sa sollicitude pastorale, il ne devait pas en voir la fin.

Quelques jours de maladie le conduisent aux portes du tombeau ; il reçoit les derniers sacrements des mains

des missionnaires, et meurt, avec une grande résignation, huit jours avant la clôture des saints exercices. C'était le bon pasteur qui offrait sa vie pour ses brebis. Le ciel, en effet, récompensa son sacrifice, en donnant aux missionnaires un succès inespéré. Quelques personnes du bourg seules n'ont pas répondu à la grâce.

Le 26 mars, les PP. Montfort et Périnet ouvraient une seconde mission dans une paroisse voisine, du diocèse du Mans, Sougé-le-Ganelon; les exercices allaient durer près de quatre semaines.

M. le curé avait pensé à appeler les Oblats de Marie, de Pontmain, en reconnaissance d'une grâce obtenue.

Dangereusement malade d'une angine, il avait fait une neuvaine à Notre-Dame de Pontmain, et le vœu de visiter son sanctuaire. Le lendemain du vœu, il se trouvait en voie de guérison. C'était dans sa pensée un vrai miracle, dont il voulait témoigner à la Sainte Vierge toute sa gratitude.

Le bourg de Sougé, placé entre deux villes commerçantes, Fresnay et Alençon, reçoit beaucoup de voyageurs; la population est animée, affable, amie des fêtes. Une mission était une fête pour elle; aussi la cérémonie d'ouverture avait provoqué la curiosité et attiré une grande foule. Mais bientôt les choses prirent une tournure plus sérieuse. La cérémonie de la Sainte Vierge, placée presque au début, remua profondément les âmes; les auditoires devinrent nombreux, les chants enthousiastes, les retours multipliés.

Deux communions générales et la plantation d'un calvaire terminèrent brillamment la mission.

Mais voici le résultat le plus consolant : Six mois après, M. le curé faisait dire aux missionnaires que les danses, qui étaient si fréquentes avant la mission, avaient cessé complètement. Toutes les jeunes filles de

la paroisse avaient tenu fidèlement leurs résolutions; et le bourg de Sougé, jadis rendez-vous de toute la jeunesse du pays, n'était plus reconnaissable. Grâces soient rendues à Notre-Dame de Pontmain !

Les mois d'avril et de mai ramenaient pour nous la coïncidence habituelle des pèlerinages et des retraites de première communion. Pendant que quelques-uns de nos Pères doivent garder le poste pour le service du sanctuaire, les autres prêchent aux enfants du Maine et de la Normandie.

Saint-Quentin, Saint-Senier-sous-Avranches, Sougé, Saint-Mars, le Horps, Saint-Jean de Château-Gontier, Montaudin, Saint-Ellier, Notre-Dame-de-Mayenne, la Meauffe, le pensionnat des Dames des Sacrés-Cœurs, la cathédrale de Laval, la retraite des pèlerins à la basilique, celle des enfants de Pontmain à la paroisse, occupent surabondamment nos missionnaires.

La fête du 29 mai, à Pontmain, mérite une mention spéciale.

C'est à cette date que s'arrête la plume du R. P. Berthelon. Nous ne pouvons reproduire dans toute son étendue le récit qu'il a fait, dans la *Semaine religieuse de Laval*, de l'incomparable fête du 29 mai 1890. En voici cependant quelques extraits. Dix paroisses du canton de Landivy étaient accourues; vingt-deux autres paroisses du diocèse de Laval avaient envoyé de nombreuses délégations. On porte à 10000 le nombre des pèlerins. Les messes se succèdent sans interruption à tous les autels de la basilique et aussi dans l'église paroissiale, cet humble témoin des premiers concours de l'année 1871, qui croit voir renaître ses antiques traditions.

Le nouvel évêque de Laval, Mgr Cléret, est annoncé. C'est à l'occasion de sa première visite au sanctuaire de

Notre-Dame de Pontmain que cette manifestation diocésaine a lieu. Le clergé et le conseil municipal se rendent processionnellement au-devant de Sa Grandeur. A l'entrée du bourg, le cortège s'arrête sous les gracieuses arcades d'un arc de triomphe élevé comme par enchantement par des mains habiles et dévouées. M. le maire présente son conseil à Monseigneur et lui exprime le bonheur qu'il éprouve d'offrir à Sa Grandeur tous ses sentiments de vénération.

Monseigneur remercie M. le maire et félicite la municipalité de Pontmain, si dignement représentée dans cette fête religieuse, où elle est heureuse de témoigner toute sa foi chrétienne.

La procession s'avance ; l'excellente musique des Frères d'Ernée prend la tête du cortège et fait entendre ses plus joyeuses symphonies.

Un arc de triomphe du goût le plus exquis orne la place de l'Apparition. Une banderole déployée sous l'arcade principale porte cette inscription en l'honneur de l'illustre pèlerin du jour : *Benedictus qui venit in nomine Domini*. Monseigneur s'agenouille précisément au pied de la colonne de l'Apparition ; c'est l'évêque de Laval et de Pontmain qui salue sa Reine et sa Mère...

Le cortège épiscopal entre dans la basilique en chantant trois fois le *Monstra te esse matrem*, paroles inscrites dans la devise de Mgr Cléret.

Le prélat célèbre la sainte messe et donne la communion à d'innombrables pèlerins.

A 10 heures, la basilique se remplit de nouveau : M. l'archiprêtre d'Ernée chante la messe, à laquelle Monseigneur assiste pontificalement. M. le doyen de Landivy prêche après l'évangile ; il félicite les pèlerins des trois provinces accourues autour de leur Reine bien-aimée : le Maine, la Bretagne et la Normandie ; il vou-

drait dire les sentiments de reconnaissance que tous les cœurs font monter vers le ciel, en ce jour béni qui donne à Notre-Dame de Pontmain, dans la personne de Monseigneur de Laval, un évêque dévoué et un zélé serviteur. Impuissant à exprimer tous ces sentiments, il les résume dans ce cri d'amour : *Béni soit celui qui nous vient au nom du Seigneur!*

Le discours développe dans un langage élevé, substantiel et touchant, cette double pensée : Marie *peut* tout pour nous, parce qu'Elle est *Mère de Dieu*. Marie *veut* pour nous tout ce qui contribue à notre bonheur et à notre salut, parce qu'elle est *notre Mère*.

Que dire de la procession au calvaire? Rien qui ne soit au-dessous de la réalité. Jamais peut-être pareil spectacle ne s'était offert; jamais pareille harmonie pieuse, solennelle, entraînante, ne s'était fait entendre dans notre paisible vallée.

La procession s'achève aux abords de la basilique; les pèlerins se massent en face d'un autel dressé sous le portail. Monseigneur se tourne vers la foule recueillie et fait entendre les accents émus et touchants d'une brûlante improvisation. Le cœur du pontife surabonde de joie; il veut dire à son peuple deux paroles :

Une parole de félicitation, car le concours extraordinaire des pèlerins, leur piété, leur amour pour Marie, dépassent tout ce qu'on pouvait espérer.

Une parole de promesse : Monseigneur, digne émule de ses prédécesseurs, veut réaliser tous les projets formés en l'honneur de Notre-Dame de Pontmain : achever son église, embellir son sanctuaire, consacrer sa basilique et couronner son front maternel... La voix du vénéré prélat parvenait claire, sonore, vibrante, jusqu'aux extrémités de la foule.

Le Saint-Sacrement est apporté sur l'autel improvisé,

et Monseigneur bénit la multitude qui n'aurait pu trouver place dans la basilique.

Il fallait une acclamation unanime pour clore dignement cette belle journée ; on entonna le refrain favori dans lequel les prêtres et les fidèles résument leur confiance filiale envers Marie :

O Notre-Dame de Pontmain !
Pour toi mon âme
D'amour s'enflamme.
De notre France,
Douce espérance,
Entends la voix du pèlerin !

Reprenons la tâche austère d'historien des travaux apostoliques ; nous sommes condamnés à n'en faire qu'une brève énumération, tant la liste est longue... Pour plus de précision, plaçons à la suite du nom de chaque Père les différents travaux qu'il a exécutés. Le R. P. Berthelon donne l'exemple d'une activité infatigable. Du 8 au 13 juin 1890, retraite des élèves des Religieuses Bénédictines du Calvaire, à Landerneau ; près de 200 jeunes filles, dont 25 anciennes élèves, y prennent part avec une grande édification. Du 4 au 12 août, première retraite générale aux Sœurs d'Évron, suivie par 700 religieuses, et à laquelle collaboraient, comme confesseurs, le R. P. Bénédic, de la maison de Talence, et le R. P. Périnet, de la maison de Pontmain. Du 16 au 25 août, retraite aux Ursulines de Château-Gontier, où nos Pères n'avaient pas été invités depuis dix ans : 74 religieuses suivaient les quatre instructions de chaque jour. Du 27 août au 2 septembre, deuxième retraite générale aux Sœurs d'Évron : Mgr Cléret, qui était présent aux deux retraites, a témoigné beaucoup de sympathie aux Oblats, confesseurs et prédicateur. Du 3 au 10 octobre, c'est au grand séminaire de Laval que le

R. P. Berthelon prêche la retraite de rentrée : « Beau et consolant travail, » dit le *Codex historicus*. Nous retrouvons le Père supérieur à Évron du 21 au 30 octobre, d'abord pour la retraite de rentrée du pensionnat : 80 jeunes filles suivent les exercices. Belle procession du Rosaire dans les charmilles, formée par 250 religieuses et toutes les retraitantes. Cantiques en l'honneur de Notre-Dame de Pontmain, qui doit avoir bientôt une belle statue de 2 mètres dans la chapelle de la Communauté ; puis pour la retraite des supérieures majeures de la Congrégation qui, après s'être dévouées au bien spirituel de leurs sœurs pendant les deux retraites générales du mois d'août, se réservent la consolation de faire elles-mêmes une récollection de quelques jours avant de commencer une nouvelle année de labeurs et de dévouement. Le Père prédicateur a été singulièrement édifié de la ferveur et de l'esprit de foi qui règnent dans ces âmes, dignes du haut poste de confiance qu'elles occupent.

A ces travaux apostoliques s'ajoute la composition d'un livre dont nous parlerons bientôt : le P. Berthelon profita des deux mois de novembre et de décembre 1890 pour y mettre la dernière main.

A côté de lui, en qualité de premier assesseur, le R. P. Montfort marchait à de nouveaux combats : pendant le mois de juin, nous le trouvons à Jersey prêchant successivement la retraite de première communion à Saint-Mathieu où la cérémonie du grand jour est suivie par une foule considérable, la retraite de première communion de Saint-Thomas où de nombreux enfants lui prêtent une attention soutenue, chantent avec lui les cantiques de Notre-Dame de Pontmain et reviennent se confesser pour prendre part à la communion générale qui clôture le retour de mission, prêché pendant quinze

jours avec un zèle admirable. Après les deux processions du Saint-Sacrement, le soir de la clôture, grande procession du crucifix ; bon nombre de protestants y assistent avec émotion ; 160 jeunes gens décorés entourent le cortège triomphal du Christ. Plusieurs conversions de catholiques sont signalées ; des protestants sont ébranlés, on espère des abjurations. Daigne Notre-Seigneur, dont la croix est dressée à l'entrée du chœur, réaliser pour ces âmes sa parole prophétique : *Lorsque je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi!* Une généreuse bienfaitrice fait un don qui permet de reconstruire l'école des garçons. Une statue de Notre-Dame de Pontmain sera prochainement intronisée dans l'église de Saint-Thomas.

De Jersey, le P. Montfort part pour la Haye-Pesnel, chef-lieu de canton de la Manche, où il prêche la retraite des enfants. De là à Pleine-Fougères, pour les exercices des Quarante Heures. Cette paroisse belle et bonne, avec quelques germes de discorde politique, suit assidûment les sermons et les exercices. Lettre très élogieuse de M. le doyen, qui se félicite du grand bien opéré par le ministère du vaillant missionnaire. Au mois d'août, le P. Montfort évangélise les pensionnaires de la grande maison religieuse de Saint-Fraimbault-de-Lassay, où les Oblats sont constamment redemandés : c'était pour la huitième fois que le P. Montfort y exerçait son zèle et son dévouement, preuve évidente du bien qu'il fait dans les âmes.

Peu de jours après, il gravissait la colline de Notre-Dame de Sion et y transformait en une vraie retraite l'octave de la Nativité de la Sainte Vierge, fête patronale du sanctuaire si cher à un grand nombre d'Oblats. Mgr Turinaz, évêque de Nancy, qui avait présidé la procession solennelle, prenait plaisir à entendre le mission-

naire populaire qui sait faire pleurer son auditoire.

De la Lorraine, le chapelain de Pontmain se transportait dans le Dauphiné, y prêchait la retraite des Sœurs de la Sainte-Famille, à Charavines, et revoyait son cher sanctuaire de Notre-Dame de l'Osier où il avait laissé la moitié de son cœur; il donne les exercices de la retraite à la Communauté des Sœurs de la Sainte-Famille.

Du 20 octobre au 1er novembre, l'infatigable missionnaire est à Saint-Brieuc-des-Ifs (Ille-et-Vilaine), où il prêche un retour de mission; du 1er au 6 décembre, à Saint-Cast (Côtes-du-Nord), pour une retraite aux marins. La foi est vive dans cette population de 2000 âmes ; elle se conserve comme un précieux héritage des ancêtres ; le P. Montfort n'a eu qu'à paraître au milieu de ces braves gens pour conquérir leurs sympathies. Succès complet. Deux hommes seulement ont résisté à la grâce de la retraite, qui a duré huit jours.

Peu de temps après commençait la mission de Saint-Nicolas, près de Granville (Manche). Le P. Montfort était accompagné du P. Périnet ; ce Père, habile décorateur, éleva, au milieu du chœur, un trône magnifique à la Sainte Vierge; tout Granville accourut pour la cérémonie de la consécration. Plus de cent jeunes filles en blanc entouraient le trône de la Mère de Dieu. Le succès fut éclatant : les ouvriers de la ville demandèrent que les offices du soir fussent retardés afin de pouvoir y assister ; il y eut un grand nombre de retours d'hommes.

Ainsi se termina, pour le P. Montfort, l'année 1890.

Le P. Périnet n'avait point passé l'été dans un repos complet; après avoir prêché la retraite à la basilique pendant le mois de Marie, il avait eu à évangéliser les Dames de la Sainte-Famille, à Laval, du 27 juillet au 1er août, et à prêcher une retraite d'adoration à Plancoët (Côtes-du-Nord). Il eut la consolation d'amener à la

table sainte la presque totalité de la population. Il prêchait trois fois par jour.

Voici la liste des travaux du R. P. Coubrun. Du 1er au 7 juin, retraite préparatoire aux Quarante Heures, à Ménildrey (Manche) ; foule compacte, grand nombre de communions, érection d'un chemin de croix. Du 2 au 6 juillet, retraite de première communion à Trelly (Manche). C'est le troisième travail de ce genre qu'il donne dans cette localité. Les enfants ne sont pas nombreux, mais tous font la consolation du missionnaire par leur recueillement et leur piété. Du 9 au 13 juillet, retraite à Geffosses, paroisse natale du P. Coubrun. Il a été appelé à prêcher ces exercices à cause d'un neveu et filleul et de trois autres enfants de sa parenté qui faisaient leur première communion. C'était une douce consolation pour le missionnaire, mais elle n'a pas été la seule ; ce petit travail, avec celui de Saint-Mars, a été le plus beau et le plus consolant, au point de vue spirituel, qu'il ait rencontré. Du 24 au 28 août, retraite des Congréganistes de la Sainte-Famille, à Laval : 130 jeunes filles de Laval et de plusieurs autres localités l'ont suivie avec une piété bien édifiante. M. l'abbé Blin, directeur au grand séminaire, a partagé avec le Père le ministère des confessions. Mgr Cléret, voulant donner une marque de sympathie à cette œuvre vraiment intéressante, a célébré la messe de clôture et distribué la sainte communion. Sa Grandeur a ensuite présidé la réunion annuelle, et a vivement encouragé et les Congréganistes et les directeurs locaux, exprimant le désir que quelques petites graines de cet arbre aillent s'implanter dans un grand nombre de paroisses de son cher diocèse et y porter ces fruits consolants dont il venait d'entendre l'émouvante énumération. Du 14 au 18 septembre, c'est aux Congréganistes de Mayenne que le

P. Coubrun donne ses soins, et il produit un bien considérable dans cette chère association que le changement successif de deux supérieures avait un peu ébranlée. Du 24 octobre au 2 novembre, retraite paroissiale dans l'église de Notre-Dame de Saint-Lô, diocèse de Coutances. Le jour de la Toussaint, 1 400 personnes s'approchaient de la sainte table, et le vénéré archiprêtre témoignait sa satisfaction au missionnaire en l'invitant à prêcher le Carême de 1892. Gloire à Dieu et reconnaissance à Marie Immaculée! On connaît l'active coopération du R. P. Coubrun à la grande mission de Cholet, en décembre 1890.

Le R. P. Pélissier, spécialement chargé de l'économat, avait cependant pris part aux travaux multipliés du sanctuaire et de la maison. Du 28 mai au 1er juin, retraite de première communion, à Pontmain. Du 3 au 11 août, retraite des Sœurs de l'Espérance, à Brest. Du 18 au 23 août, assistance à la retraite pastorale pour les confessions. Du 25 septembre au 4 octobre, retraite aux Religieuses de Saint-Fraimbault-de-Lassay. Le prédicateur y a été très goûté ; une lettre élogieuse de la Révérende Mère Supérieure en a donné le témoignage en réclamant le même missionnaire pour l'année 1891. « Mais, dit le *Codex historicus*, le 13 octobre, le P. Pélissier recevait son obédience pour Jersey, et le 18, après une année de travail le plus consciencieux et des soins les plus assidus pour l'aménagement et l'amélioration de notre propriété, l'obéissance l'appelait à un nouveau ministère. Nous tenons à constater ici le zèle que ce bon Père a mis dans ses fonctions d'économe et à l'en remercier. »

Les travaux de l'année 1891 commencèrent dès le 3 janvier. C'est le P. Montfort qui ouvre la campagne apostolique à Saint-Jean-de-Liversay, diocèse de la Ro-

chelle. Il donne à son travail tout le développement d'une mission. Les cérémonies attirent les foules, malgré les rigueurs de la saison. Une conférence pour les hommes seuls en réunit plus de six cents. « Dans une terre si bien préparée, la divine semence devait vite germer et donner une prompte et abondante moisson. Si la communion des femmes offrit un spectacle consolant, quelle joie pour un pasteur de voir des centaines d'hommes s'approcher de la table sainte avec une vive et touchante émotion ! Le 25 avait lieu la cérémonie de la clôture. Le R. P. Montfort adresse à ses chers amis de Saint-Jean de Liversay « la dernière effusion de tendresse, les suprêmes recommandations d'un père qui va quitter ses enfants ». Pour tout prix des labeurs de son fécond apostolat, il ne demande « qu'une prière, la fleur du souvenir devant son Dieu ». Père, vous aurez mieux encore : la persévérance de ces vaillants chrétiens qui ont promis à Jésus de ne jamais perdre les fruits de sa grâce et de son sang.

Après cette mission, l'infatigable apôtre se rendait avec joie et ardeur à d'autres travaux, sans prendre le temps de se reposer. Le bon Dieu lui envoya l'épreuve et l'arrêta sur la brèche. Empruntons à une lettre du vicaire du Loscouët, en date du 7 février, les détails de l'accident qui empêcha le P. Montfort de reprendre tout travail avant le mois de juin :

« D'après le docteur, le froid serait la première cause de la maladie. Pour ne pas passer au Loscouët en se rendant à Trémorel, le P. Montfort se fit prendre à Saint-Méen, samedi dernier, par le clergé de cette dernière paroisse. Pendant le dîner à la cure de Saint-Méen, le Père fut assez gai, quoique ayant, dès le matin, éprouvé un malaise inaccoutumé. Après le dîner, je montai avec lui dans sa chambre et il me dit qu'il éprou-

vait une lourdeur dans le bras et la jambe gauches. Il partit cependant en voiture découverte pour Trémorel.

« Rendu à domicile, sans avoir éprouvé d'autre impression que celle du froid, il ne peut plus se lever ni descendre de voiture. Le côté gauche était frappé de paralysie. C'était un malheur pour tout le monde, pour le bon Père avide des âmes, pour le recteur qui se réjouissait d'avance, pour la population entière qui fut comme atterrée quand le recteur annonça au prône qu'il fallait, d'après le docteur, quelques semaines de repos à l'ardent et saint missionnaire.

« Toute la semaine jusqu'à hier midi, le cher Père a été au presbytère de Trémorel l'objet de la plus tendre sollicitude de la part du bon recteur, de son vicaire et des religieuses dévouées. C'est le docteur qui a conseillé le premier au Père de quitter Trémorel et de se rendre au Loscouët, dans sa famille, qui pourrait le voir et lui rendre les soins que réclame sa situation. M^lle^ Leprêtre, sa parente, l'a reçu dans sa maison, qui est le second presbytère de Loscouët. Défense est faite au missionnaire par le docteur de reprendre tout travail avant deux mois et de faire aucun voyage avant trois semaines.

« Le bon Père vous demande toutes les permissions motivées par sa situation. »

Cette lettre ne trouva plus le R. P. Berthelon à Pontmain. Le Supérieur à qui nous devons la construction de la nouvelle maison de communauté, des améliorations notables dans la propriété et surtout une extension considérable de la dévotion envers Notre-Dame d'Espérance, avait reçu son obédience pour Talence où il devait commencer un nouveau sexennat de supériorat. Son souvenir se perpétuera à Pontmain et dans le diocèse de Laval où il laisse une réputation de parfait religieux et de zélé missionnaire.

Notre-Dame de Pontmain, tel est le titre de l'ouvrage qu'il a publié en l'honneur de la Vierge aux étoiles, de Notre-Dame d'Espérance et de l'apparition du 17 janvier 1871. Dans ce livre, après avoir résumé tout ce qui avait été édité de plus intéressant sur cette grande manifestation de la bonté de Dieu envers la France, le P. Berthelon s'applique à faire ressortir les enseignements théologiques qui y sont renfermés et qui mettent en pleine lumière les beaux titres que la confiance, la piété et la reconnaissance donnent à la mère de Dieu : Notre-Dame de la Croix, Notre-Dame de la Foi, de l'Espérance et de la Charité, Notre-Dame de la Prière, Notre-Dame du Rosaire, tout le symbolisme doctrinal et moral de l'apparition se déroule dans des pages fortement pensées et pieusement écrites.

Les approbations épiscopales n'ont pas manqué à l'ouvrage du vénéré Supérieur.

Voici celle de Mgr Cléret, évêque de Laval; elle est datée du 20 septembre 1890 :

« Mon révérend Père, il vous appartenait d'écrire l'histoire de *Notre-Dame de Pontmain.*

« Nul n'était mieux préparé que vous pour cette œuvre.

« Vous mettez sans prétention sous les yeux de vos lecteurs le fait du 17 janvier 1871 et les enseignements qui en découlent. Cet exposé d'une logique si calme et d'une allure si correcte aidera les moins clairvoyants à saisir la portée de l'apparition. Je serai très heureux le jour où, tout étant prêt pour la consécration de la basilique, vous serez forcé d'écrire un nouveau chapitre.

« En attendant, puisse votre ouvrage augmenter encore le nombre des pèlerins qui viennent chaque année, non seulement du Maine, mais de la Normandie et de

la Bretagne, apporter à Notre-Dame d'Espérance l'hommage de leur piété filiale.

« Veuillez agréer, mon révérend Père, l'assurance de mon affectueux dévouement.

« † Jules,

« Évêque de Laval. »

Nous voudrions reproduire les lettres de Nosseigneurs les évêques de Tarentaise, d'Angoulême et de Mgr Gonindard, archevêque de Sébaste, coadjuteur de Rennes; toutes expriment les éloges les plus flatteurs pour l'écrivain et les espérances les plus vives sur le succès de son ouvrage. Mais nous pensons que nos maisons en possèdent au moins un exemplaire, et nous nous empressons de reprendre le fil de notre récit.

Le dernier acte de Supérieur accompli par le R. P. Berthelon, avant de quitter le sanctuaire de Notre-Dame de Pontmain, c'est l'inscription, dans le *Codex historicus*, du procès-verbal de la bénédiction de la première pierre des tours de la basilique. Elle eut lieu le 17 janvier 1891, vingtième anniversaire de l'apparition. Mgr l'évêque de Laval a présidé tous les offices de cette journée où l'affluence des pèlerins fut plus nombreuse que les années précédentes. Voici les lignes écrites par le R. P. Berthelon :

BÉNÉDICTION DE LA PREMIÈRE PIERRE
DES TOURS DE LA BASILIQUE.

« Jules Cléret, par la grâce de Dieu et du Saint-Siège apostolique, évêque de Laval;

« L'an mil huit cent quatre-vingt-onze, le dix-septième jour de janvier, avons béni solennellement la première pierre des tours de la basilique élevée par nos

prédécesseurs en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie et en souvenir de la miséricordieuse apparition de la reine du ciel dans le village de Pontmain, le 17 janvier 1871.

« Étaient présents à cette cérémonie : MM. Toinard et Orillard, chanoines de Laval ; Lepeltier, chanoine de Coutances et archiprêtre de Mortain ; Pierrel, curé doyen de Landivy, et les curés du doyenné, L. Berthelon, Oblat de Marie, supérieur des chapelains de Pontmain, qui ont signé le procès-verbal. »

Suivent les signatures (1).

Modèle d'obéissance, le R. P. Berthelon quittait le 18 janvier la maison de Pontmain dans laquelle, la veille, Mgr Cléret s'était plu à le décorer du titre d'*historien de Notre-Dame de Pontmain*.

Peu de jours après, le R. P. Lemius, détaché de la maison d'Angers où il remplissait la charge de premier assesseur, prenait la direction de la communauté et du sanctuaire de Pontmain. Le nouveau Supérieur y avait déjà fait un long séjour : il avait été envoyé de Pontmain à Limoges, de Limoges à Angers ; il revenait avec une expérience plus consommée des différents ministères de la Congrégation. Le travail ne lui manquera pas.

(1) En rendant compte de la cérémonie, la *Semaine religieuse* de Laval ajoute ces mots : « Les pèlerins parcourent le vaste chantier couvert des belles pierres de granit bleu de Louvigné. Il en est qui mesurent plus de trois mètres de longueur. Voyez-vous vos largesses ; admirez par avance ces sculptures et ces festons. La bénédiction est descendue ; ces pierres vont s'animer, fières de s'élever en tours élégantes. Ces tours seront reliées entre elles par un porche profond avec trois baies monumentales, véritable arc de triomphe qui portera la Vierge et où seront célébrées les fêtes aux jours des grandes assemblées. Les fleurs encadreront à soixante mètres de hauteur l'espace céleste où Notre-Dame apparut... »

Suivons-le rapidement dans ses courses apostoliques; nous en empruntons les brefs détails au *Codex historicus*.

Du 28 janvier au 1er février, c'est au pensionnat de l'Ange gardien de Domfront (Orne) que le nouveau Supérieur dépense ses forces : « Travail facile,... les enfants sont bien dressés à la piété et font admirablement leur retraite. »

Du 15 février au 27 mars, c'est le carême de la cathédrale de Quimper; au dernier moment, le regretté Mgr Lamarche avait demandé un Oblat de Marie. Le R. P. Lemius était libre, le Provincial lui confia cette grande œuvre. « Dans les villes de Bretagne, le carême a deux prédicateurs, l'un prêche en breton, l'autre en français. Le carême allait son petit train et menaçait d'être un carême tout à l'adresse des âmes pieuses, lorsque de concert avec M. l'archiprêtre, le Père décida qu'on ferait des conférences dialoguées. Ce mode tant aimé du peuple réveilla de l'apathie les Quimpertois et la cathédrale se remplit. La grande nef ne suffisait pas aux hommes, et les femmes se chargeaient de former un beau cadre en remplissant nefs latérales et chapelles. Ce mouvement permit de faire des réunions particulières de femmes et d'hommes qui furent bien suivies. Le clergé et Monseigneur lui-même parurent satisfaits du résultat. »

Du 10 au 17 mai, le R. P. Supérieur prêche la retraite des pèlerins, une vingtaine de personnes seulement. « Cette œuvre est à développer. Le nouvel établissement des Sœurs d'Évron y aidera. »

Du 24 au 28 mai, retraite à Laval au grand pensionnat de jeunes gens de l'Immaculée Conception, dirigée par les Frères de Pontigny ; on y compte près de 500 élèves. L'attitude des élèves fut excellente et le Père Supérieur

n'eut qu'à se féliciter des bons procédés, des fraternelles prévenances des directeurs et professeurs.

Du 1er au 5 juin, retraite des enfants de Marie d'Ernée ; 200 jeunes filles, parmi lesquelles l'aristocratie d'Ernée et des environs, ont suivi cette retraite qui a laissé de profonds souvenirs.

Du 30 juin au 5 juillet, retraite à la Congrégation des Saints-Anges de la paroisse de Saint-Sulpice à Fougères ; 300 personnes, parmi lesquelles 150 membres de cette Association, se sont réunies dans la chapelle des Sœurs de la Sagesse. La communion fut très nombreuse et très consolante pour le missionnaire.

Quelques jours après, le Supérieur reparaissait dans cette paroisse pour évangéliser les jeunes gens de l'association de Saint-Louis de Gonzague, du 14 au 19 juillet. Un certain nombre d'ouvriers se joignirent aux retraitants et procurèrent au prédicateur bonheur et édification.

La paroisse de Nantilly-Saumur reçut avec joie l'ancien missionnaire de la maison d'Angers. « Depuis des siècles, on célèbre dans cette paroisse avec grande solennité la fête de l'Assomption en l'honneur de Notre-Dame de Nantilly. Devant cette Vierge antique, les rois de France venaient autrefois se prosterner. Le peuple garde pour sa reine un culte fervent. Naguère encore on portait en triomphe Marie à travers tout Saumur, et la ville entière prenait part avec beaucoup de dévotion à cette fête. Hélas ! Marie partage les interdictions portées en haine de son Fils. Elle ne sort plus ; mais l'église devient pendant toute l'octave le rendez-vous du clergé et des fidèles de toutes les paroisses. De plus, on fait coïncider les fêtes de l'Adoration perpétuelle. Ce sont donc huit jours de grandes fêtes en l'honneur de Jésus-Eucharistie et de Marie. Quel bonheur pour un Oblat de

mêler ces deux noms et de les faire aimer au peuple ! Le Père prédicateur a essayé de remplir cette tâche. Dieu veuille qu'il y ait réussi ! »

Le P. Lebras a eu pour sa part trois travaux : une retraite pascale et une retraite de première communion, au Loroux (diocèse de Rennes) et une retraite de première communion à Levaré (diocèse de Laval). « Le P. Lebras a fait ces trois travaux avec beaucoup de zèle et de succès. Le curé du Loroux lui a voué une amitié qui a montré à toute la communauté combien il estimait le missionnaire. Hélas ! son œuvre à Pontmain s'est arrêtée là. Le P. Lebras a reçu son obédience pour Natal. »

« 16 *septembre*. — Le R. P. Lebras nous a quittés aujourd'hui ; il emporte les regrets universels de toute la communauté et de tous ceux qui l'ont connu. Notons un détail touchant : quand la paroisse du Loroux a su le départ du Père, elle est venue, on peut dire en masse, lui faire ses adieux et lui remettre des offrandes spontanées. En une seule matinée, le P. Lebras a reçu plus de 400 francs et la paroisse n'est pas riche. M. le recteur surtout lui a témoigné, jusqu'au moment du départ, la plus grande affection. Nous n'oublierons pas ce que nous devons à cette paroisse quand l'occasion se présentera. »

Depuis le mois d'août, Pontmain comptait un missionnaire de plus ; voici comment le *Codex* le met en scène à la date du 9 au 23 août : « Une nouvelle recrue fait ses premières armes ; c'est un jeune conscrit qui n'a pas encore senti l'odeur de la poudre et que le moindre bruit effraye. Il aura sans doute besoin de faire bien des fois l'exercice avant d'être rompu au métier et à même de battre le diable. Il combat sous l'égide de Notre-Dame d'Espérance. Espoir !... Le P. Thiriet a prêché

successivement les deux retraites aux congréganistes de la Sainte-Famille, à Mayenne et à Laval. Le Bon Dieu a béni son début. »

Nous le retrouvons plus tard prêchant les mêmes exercices aux congréganistes de Château-Gontier ; ces exercices sont suivis par plusieurs personnes de la ville et les petites junioristes des Sœurs de l'Espérance.

Au mois d'octobre, le R. P. Thiriet accompagne le R. P. Coubrun à Saint-André-de-Bohon, paroisse du diocèse de Coutances, où il fait ses premiers essais de mission. Il était à bonne école. Mgr l'évêque de Coutances accueille les deux ouvriers apostoliques avec une exquise bonté et leur accorde, avec sa bénédiction, tous les pouvoirs nécessaires. Le P. Coubrun était avantageusement connu ; il avait prêché plusieurs fois aux paroissiens de de Saint-André. Les exercices furent suivis avec empressement par une grande partie des fidèles ; le travail eut des résultats consolants dont M. le curé parut très satisfait. Les missionnaires auraient désiré moins d'abstentions.

Formons la liste des travaux du P. Coubrun pendant l'année 1891 jusqu'au mois d'octobre, dont nous venons de noter le dernier travail.

Du 18 janvier au 1er février, mission de Vérins (Manche), paroisse de 560 habitants ; le travail devient si écrasant que le Père est obligé de demander le concours d'un vicaire voisin, la maison n'ayant personne à mettre à sa disposition.

Une dizaine d'habitants ont seuls rejeté la grâce qui leur était offerte.

Le 28 février, adoration à Saint-Mars-sur-la-Futaie ; trois sermons et des confessions nombreuses absorbent le missionnaire.

Du 8 au 29 mars, prédications pascales, retraite de

l'apostolat, dans l'église de Saint-Saturnin d'Avranches. Travail bien consolant.

Le lendemain de Pâques, ouverture de la mission du Mesnil-Rouxelin, paroisse à 5 kilomètres de Saint-Lô. Le curé avait demandé deux missionnaires ; le P. Pays, après avoir fait faire les Pâques aux paroissiens de Pontmain, vint en aide avec empressement à son confrère pendant les huit derniers jours. Le résultat dépassa toutes les espérances.

Du 29 avril au 3 mai, le P. Coubrun prêche la retraite de première communion à Notre-Dame de Mayenne ; du 10 au 14 mai, à la cathédrale de Laval. Le 17, il est à Avranches pour les Quarante Heures et pour préparer un pèlerinage à Notre-Dame de Pontmain. Un train spécial est organisé ; de nombreuses voitures sont mises à la disposition des âmes de bonne volonté, et 350 pèlerins arrivent par Saint-Hilaire-du-Harcouët le 21 mai, à 6 heures du matin, au lieu de l'apparition du 17 janvier 1871. Le mauvais temps ne peut empêcher ni l'entrain, ni la piété de ces généreux Normands.

Le P. Coubrun continue à prêcher, du 21 au 24 mai, une retraite de première communion à Montaudin ; du 24 au 27, à Ernée, où 317 enfants suivent ses instructions ; du 27 au 31, une retraite d'adoration à Chaillaud. Au mois de juillet, c'est à Sourdeval, une retraite de première communion ; du 2 au 7 août, la retraite des Dames de la Sainte-Famille, à Laval ; du 15 au 17 août, un triduum d'adoration à Domfront, accompagné de nombreuses confessions. Le Père s'arrête enfin et prend quelques semaines de repos.

N'oublions pas le R. P. Baugé. Du 8 au 11 février, triduum d'adoration à Lonlai (Orne); du 29 avril au 3 mai, retraite de première communion à Montours; du 6 au 10 mai, à Mégaudais ; du 4 au 10 juillet, à Isigny

(Manche) ; du 15 au 19 juillet, à la Croix-Avranchin ; du 15 au 18 octobre, triduum d'adoration à Martigné. Les bénédictions divines accompagnent les travaux du missionnaire, qui préférerait cependant remplir ses fonctions de chapelain inamovible dans la basilique de Notre-Dame de Pontmain.

Nous avons laissé le R. P. Montfort se remettant lentement de sa douloureuse attaque. Au mois de juin, le doyen des missionnaires de Pontmain, « dont la verte vieillesse s'était rajeunie comme celle de l'aigle », se remettait à l'œuvre et prêchait la retraite de première communion à Saint-Pierre-des-Landes, un triduum d'adoration à Sainte-Marie-des-Bois, retournait à Saint-Nicolas, près de Granville, constatant avec plaisir que les fruits de la mission étaient abondants et constants ; prêchait une retraite à Longueville (Manche), se rendait à Saint-Cast pour la retraite des baigneurs, et assistait enfin, comme confesseur, aux deux retraites des Sœurs d'Évron.

Pendant que nos Pères travaillaient ainsi avec un dévouement infatigable au salut des âmes, le sanctuaire continuait de progresser et en ressources et en pèlerinages, et en embellissements ; les souscriptions pour les tours se multipliaient et remplissaient les pages de la *Semaine religieuse*. A la date du 11 avril 1891, nous lisons dans cette revue les lignes suivantes :

« Les pèlerins qui arrivent aujourd'hui à la basilique de Pontmain sont émerveillés à la vue des grandioses proportions que prennent les travaux actuels. Un nouveau portail semble surgir de terre ; il présente une façade de 34 mètres de longueur, comprenant les bases de deux tours et d'une poulie qui les relie. Ces constructions sont poussées avec grande activité...

« Pénétrons à l'intérieur de l'édifice pour visiter

deux chapelles qui viennent de recevoir leurs autels...

« Celle de droite est dédiée au Saint-Rosaire. L'autel est de marbre blanc, orné de bronze doré et d'émaux. La table, d'un seul morceau, est supportée par quatre colonnes de marbre précieux dont la base et les chapiteaux sont de bronze doré. Entre ces colonnes, trois arcatures trilobées encadrent des panneaux de lave émaillée bleu foncé, et les sujets sont dessinés au trait noir sur fond d'or.

« Ces trois émaux rappellent les prières qui composent le Rosaire. Le retable est orné de quatre émaux, qui représentent *Saint Dominique recevant le Rosaire des mains de la Sainte Vierge*, *Saint Pie V en prière pendant la bataille de Lépante*, *Léon XIII déroulant la bulle « Supremi apostolatus officio »*, *la Sainte Vierge couronnée de roses par deux enfants*. Le tabernacle est orné de colonnettes en brèche violette et, sur la porte, des pierreries dessinent une belle croix. L'ensemble de cet autel inspire la dévotion à Marie...

« Mais allons à la chapelle de sainte Anne. L'autel est aussi de marbre blanc ; il est adossé à un grand retable de bronze doré, quadrillé en relief et très brillant. La table est supportée par quatre belles colonnes en brèche violette, à bases et chapiteaux de bronze doré. Ces colonnes séparent trois panneaux en bronze doré, ayant au centre un médaillon quadrilobé à fond d'émail bleu cloisonné. Chaque médaillon est un riche bas-relief repoussé représentant *la Rencontre de saint Joachim et de sainte Anne à la porte Dorée*, *Sainte Anne présentant Marie au temple*, *Sainte Anne instruisant la Sainte Vierge*. Les degrés de l'autel sont ornés de ciselures repoussées sur fond d'émail bleu. Le tabernacle est aussi riche que le précédent. »

Il faudrait un volume pour résumer le récit des pèle-

rinages de l'année 1891. Nous ne pouvons que signaler celui de la paroisse de Notre-Dame de Mayenne, qui fut l'occasion d'un magnifique triomphe de la Sainte Vierge. Il eut lieu le 8 septembre, jour de la fête de la Nativité; 250 pèlerins de Mayenne y prirent part avec un enthousiasme vraiment religieux. En les recevant dans la basilique, le Supérieur leur avait dit : « Vous en serez les maîtres, et c'est avec joie que Notre-Dame de Pontmain s'appellera aujourd'hui Notre-Dame de Mayenne. » Il y eut comme une lutte oratoire entre le Supérieur et le sympathique archiprêtre de Notre-Dame; les cœurs des assistants eurent la jouissance des charmes que peuvent offrir l'éloquence et la piété... Une somme de 329 francs fut laissée entre les mains des chapelains pour la souscription en faveur des tours de la basilique.

Le numéro de la *Semaine religieuse* d'où nous tirons ces détails nous offre en même temps la lettre que le R. P. Berthelon écrivait au directeur pour lui annoncer la mort du R. P. Marais : « Mon cher monsieur, nous venons de faire une perte bien douloureuse. Le bon Père Marais est mort hier soir, 13 du courant, d'une fluxion de poitrine. Le cher Père, qui avait fondé pour ainsi dire le pèlerinage de Pontmain, compte beaucoup d'amis dans le diocèse de Laval. Auriez-vous la bonté d'annoncer sa mort, afin de le recommander instamment aux prières du clergé et des fidèles?... »

Nous devions, nous aussi, donner un regret bien profondément senti à ce Père qui a si ardemment travaillé pour l'honneur de Notre-Dame de Pontmain et pour notre chère Congrégation... *Requiescat in pace!*

A cette époque de l'année 1891, l'établissement des Sœurs d'Évron était complètement achevé et était entré en plein exercice d'hospitalité.

« Quand on arrive sur le champ de l'apparition, on

aperçoit, à gauche, regardant la basilique, un édifice. Des cours et un vaste jardin l'entourent. A l'intérieur, des salles spacieuses, des chambres, des dortoirs, une chapelle. Les statues du Sacré Cœur et de saint Joseph décorent les deux façades, et au sommet de l'édifice domine, comme une reine, l'image de Notre-Dame de Pontmain. Ce cachet religieux écarte tout soupçon d'exploitation quelconque. C'est une œuvre toute religieuse, ex-voto de reconnaissance, preuve d'inaltérable confiance, témoignage d'amour à Marie et de dévouement à la gloire de Notre-Dame de Pontmain. Que les âmes généreuses qui l'ont créée en soient bénies! » (*Semaine religieuse de Laval.*)

Rentrons encore un moment dans la communauté de Pontmain ; nous arrivons au terme de ce premier rapport sur les travaux qu'elle a accomplis jusqu'au mois d'octobre. Nous allions oublier deux travaux du R. P. Périnet : une retraite de première communion au Bourgneuf, du 24 au 29 mai, et la retraite des pensionnaires de Saint-Fraimbault-de-Lassay, du 6 au 20 août. Deux cents retraitants, auditoire très sympathique et travail de confessions considérable. Cette retraite est suivie de l'adoration perpétuelle.

« Le religieux, dit le *Codex historicus* à la date du 12 octobre, ne peut se fixer nulle part définitivement. Il est comme l'oiseau sur la branche. Toujours à la disposition de ses supérieurs, au moindre signe, le voilà qui boucle sa malle et prend le chemin qui lui est indiqué pour s'adonner à d'autres œuvres, dans un autre pays. Le P. Périnet nous quitte après un séjour de quelques années à Pontmain, où il a rendu des services appréciés. Il se rend à Angers où le ministère des missions réclame son dévouement. Nous l'accompagnons

de nos vœux. Il est remplacé ici par le R. P. Colin. Ce Père vient d'Angers où il n'a fait que passer, depuis son retour de Jersey. Il a laissé dans cette île une construction qui y perpétuera son souvenir : c'est une école parfaitement appropriée à son but. Le P. Colin avait à cœur la sauvegarde spirituelle des enfants de la Mission de Saint-Martin, dont il avait été chargé pendant deux ans.

« Notons quelques changements dans le personnel des Frères convers. Les FF. Maugard et Fontaine ont été remplacés, le premier au jardin par le F. Boutreau, le second à la cuisine par le F. Beyck, venus tous les deux du juniorat de Saint-Charles. Vers la même époque, le F. Grevèche nous était envoyé de Notre-Dame de Sion pour prendre la place d'un domestique occupé à la cure, remercié de ses bons services. »

Nous arrivons à la date du 27 octobre 1891, où la maison de Pontmain ajoute à ses œuvres l'entretien d'un juniorat. C'est par le récit de la fondation de cette œuvre que nous commencerons notre prochain rapport.

Veuillez agréer, mon très révérend Père, l'hommage de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

Ach. Rey, o. m. i.

MAISON D'ANGERS.

Angers, 1er août 1894.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

Le dernier rapport de la maison d'Angers a paru dans les Annales du mois de décembre 1892. Depuis cette époque, plusieurs changements ont eu lieu dans le personnel. Aujourd'hui, notre communauté se compose des RR. PP. Reynaud, Coubrun, Hehn, Schauffler, missionnaires, Cléach, aumônier du dépôt de mendicité, et Roux (Marius), supérieur et économe ; et de trois Frères convers : les FF. Menthe, jardinier et commissionnaire ; Troyon, sacristain, linger et chambrier ; et Joly, cuisinier et portier. Les Pères missionnaires qui se sont succédé depuis mon dernier compte rendu sont au nombre de quatre : le R. P. Samson, si vivement regretté par le clergé et les populations qu'il avait évangélisées avec autant de zèle que de succès ; le R. P. Périnet, qui, après dix-huit mois d'un travail trop fatigant pour des forces ordinaires, est redevenu professeur ; le R. P. Lenoir, qui continue à Pontmain cette vie d'apôtre qu'il a menée pendant sept ans dans l'Anjou, avec un dévouement infatigable et presque toujours couronné d'un plein succès ; enfin, le R. P. Keul, qui a rempli avec soin les fonctions d'aumônier à Nazareth du Bon-Pasteur d'Angers.

Si la maison d'Angers voyait ces vaillants ouvriers aller cultiver ailleurs d'autres champs du Père de famille, elle se rassurait en voyant arriver, pour tenir leur place, les nouveaux apôtres que la Providence lui envoyait dans les PP. Reynaud, Coubrun, Schauffler et Hehn.

Dans la période de vingt-deux mois, les missionnaires angevins ont donné 110 travaux : 17 missions, 1 carême, 2 mois de Marie, 24 retraites de confréries de Mères

chrétiennes, d'Enfants de Marie, de collèges catholiques et de pensionnats, 18 retraites de première communion, 35 adorations précédées d'une retraite ou d'un triduum, 13 retraites aux communautés religieuses, dont 6 dans la Sainte-Famille, enfin des sermons détachés dans les paroisses et dans les communautés.

Tel est, mon très révérend Père, le lot glorieux de vos enfants de la maison d'Angers, dans cette dernière période. Je suis heureux de déposer à vos pieds cette abondante moisson recueillie au prix de beaucoup de dévouement et d'incessantes fatigues. Daignez bénir les ouvriers et leurs récoltes, afin que tous ces précieux travaux soient inscrits dans le livre des récompenses promises aux serviteurs diligents et fidèles.

Je n'entreprendrai pas de raconter en détail toutes ces œuvres apostoliques, qui, quoique intéressantes par elles-mêmes, mais presque toutes similaires, m'obligeraient à une répétition fastidieuse. Je me bornerai à relever quelques-unes de celles qui offrent un intérêt particulier, surtout parmi les missions.

Mission de Montjean. — M. Dupont, curé de Montjean, a raconté lui-même, dans une intéressante brochure, les merveilles opérées dans sa paroisse, par la grâce de la mission.

Nous citons avec plaisir quelques extraits de ce beau travail, qui restera comme un précieux souvenir au milieu de son peuple.

« Après les scènes émouvantes dont Montjean vient d'être témoin, après les fêtes triomphales de l'Église, après les miracles de conversion qui ont éclaté ici, sous le charme encore de tant de merveilles, il nous faut redire à d'autres la reconnaissance qui déborde de notre cœur.

« La veille du deuxième dimanche de l'Avent arri-

vaient à Montjean trois Oblats de Marie, de la maison d'Angers : le P. Lenoir, chef de mission, le P. Périnet et le P. Schauffler. Il y a vingt-cinq ans que leurs prédécesseurs avaient été reçus à Montjean avec l'enthousiasme entraînant des bords de la Loire, sous l'habile direction du P. Roux, des PP. Reynaud, Thévenon et Desbrouses, dont les noms bénis sont encore vivants parmi nous. Leurs successeurs, animés du même zèle, allaient opérer les mêmes merveilles, conquérir les mêmes sympathies et laisser d'impérissables souvenirs.

« C'est au bruit des cloches à toute volée et aux acclamations des petits enfants qu'ils ont été salués sur la terre de Montjean : deux voix qui chantent toujours la vérité et la louange de Dieu, la voix des cloches et la voix des enfants. Au matin du dimanche, le clergé est venu chercher les missionnaires au presbytère, au milieu d'une foule immense, avide de les voir et de les entendre.

« Dès ce moment, la mission était ouverte et allait se dérouler au milieu de nous comme un grand drame, le drame mystérieux de la conversion des âmes...

« Mais il était réservé à la Vierge Marie et à l'innocence des petits enfants de dénouer le nœud du drame et de briser les derniers anneaux qui nous rivaient à la chaîne de nos péchés... Vous avez pris la statue de la Vierge Marie, vous l'avez élevée dans les airs jusqu'au sommet de l'édifice sacré ; vous avez entouré son front d'une auréole de gloire ; son visage qui nous souriait, vous l'avez illuminé d'un éclat sans pareil ; son trône, vous l'avez fait resplendir de mille feux, pendant que le peuple chantait à sa Souveraine un cantique d'espérance et d'amour. Toute la paroisse de Montjean était agenouillée dans le recueillement de sa prière, et quand, cher Père, vous avez demandé à cette foule sa consé-

cration définitive à Marie, elle l'a faite avec vous...

« Ah ! les petits enfants ! quelle victoire ils ont remportée ! Nous les avons vus, ces petits enfants, pénétrés du rôle d'ambassadeurs qu'on demandait à leur âge, remplir cette église de leur foule candide et joyeuse. Quel moment que celui-là, quand, à l'appel du missionnaire, ces enfants se sont levés, un bouquet de verdure et de roses à la main; ils envahissent le sanctuaire, agitent en chantant leurs bouquets au-dessus de leur tête et portent leur cœur avec leur chant jusqu'au trône de la Vierge Marie ! Allez, jeunes apôtres, anges convertisseurs des foyers, allez dans vos familles et dites cette parole : « Papa, maman, j'ai fait ma mission, faites la « vôtre. » Cette parole a été dite par les enfants, elle a été le coup de cloche de la mission, elle a décidé de tout...

« Déjà, à l'appel des missionnaires, les hommes se pressaient en foule autour d'eux. Je n'oublierai jamais l'émotion qui m'a saisi quand je les vis, de leurs rangs pressés, remplir entièrement l'église. Neuf cents hommes étaient là, les bras croisés, recueillis, silencieux, dans l'attente de la parole du missionnaire !...

« Aux exhortations si persuasives du missionnaire, les convictions se formaient, les retours s'accentuaient, les hommes se confessaient.

« Nous touchions au dénouement de cette crise divine. Un dernier coup devait être porté, qu'on allait demander à la fête des morts. L'église tout entière était en deuil. Une représentation mortuaire, imposante, grandiose, s'élevait dans le sanctuaire, le plus près possible de l'autel du sacrifice. Elle se dressait là comme l'expression solennelle de nos douleurs et de nos prières, unies à la divine Victime, unies au prêtre qui tenait le calice du salut suspendu entre le ciel et la terre, pendant que les

âmes des morts accouraient haletantes au bord de l'abîme, pour en recevoir les gouttes expiatrices. A ce moment-là, que de soupirs dans les voix, que de larmes dans les cœurs; mais quelles douces espérances dans les âmes !

« Enfin, il fallait à tant d'âmes revenues à Dieu une occasion d'affirmer leur foi publiquement. Le jour de la promulgation de la loi, fête imposante s'il en fût jamais, vint leur en offrir l'occasion. Après le chant du *Credo*, répété par des milliers de fidèles, l'enthousiasme a gagné tous les cœurs. Alors M. le curé s'avance au milieu de son peuple, prend les tables de la loi et, d'une voix vibrante, en formule les dix articles, que l'assistance tout entière répète en chœur.

« Une autre démonstration, plus belle encore, allait couronner la mission : la communion générale des hommes et des femmes. Quel spectacle attendrissant offert à notre œil ravi, au matin de la communion de onze cents femmes ! Toutes, oui, toutes étaient là. O nuit de Noël, qui dira les mystères de foi et d'amour qui se sont accomplis en toi ! Neuf cents hommes se sont agenouillés aux pieds de l'Enfant-Dieu. Aussi tous les cœurs sont prêts pour la grande manifestation, pour le triomphe du Christ.

« Dès l'heure de midi, les groupes destinés à porter le beau christ de la mission se forment. Deux cents hommes, décorés de la rosette d'honneur, se pressent autour du brancard. Le cortège s'ébranle aux accords des deux musiques de Montjean. Pendant le parcours à travers les rues, par les belles avenues du rivage, la procession retentit de pieux cantiques, qui partaient ici ou là comme des explosions d'enthousiasme.

« Enfin, le Christ est arrivé au calvaire où s'élève, majestueuse, la Croix de mission. Comme elle est

grande, comme elle est belle, cette croix qui a sauvé le monde! Nos yeux et nos cœurs étaient impatients d'y voir Jésus-Christ nous sourire et nous bénir. Et voilà qu'aux acclamations de toute la foule, le Christ se lève de son lit d'honneur, monte, monte toujours, et nous apparaît dans toute sa beauté, les bras étendus sur Montjean pour nous embrasser dans son amour.

« O chrétiens! s'écrie alors le P. Lenoir, cette fête est « à jamais le triomphe de Dieu, le triomphe de l'Église, « le triomphe de Montjean. Vive la Croix! » — « Vive la « Croix! » répond par trois fois la foule, dont la voix se perd au loin sur les rives de la Loire. La mission était finie.

« De retour à l'église, c'est avec une véritable effusion de cœur que le P. Lenoir remercie la paroisse tout entière. Alors, le vénéré pasteur, s'adressant aux missionnaires, s'écrie :

« Vous, révérend Père Lenoir, vous avez été *saint* « *Paul* parmi nous. Vous en avez l'éloquence entraînante « et l'indomptable énergie, et, en écoutant votre parole, « il m'a semblé entendre le grand apôtre nous dire : J'ai « soif des âmes.

« Et vous, bon Père Périnet, combien je vous remer- « cie! L'onction de votre parole, la sûreté de votre doc- « trine, nous ont fait aimer le bien et jeté dans les âmes « de fécondes semences de vertu. Vous avez eu pour elles « la paternité de *saint Pierre*, instruisant les premiers « fidèles et les éclairant de la lumière de la vérité.

« Et vous, cher Père Schauffler, quelle sympathique « reconnaissance ne vous devons-nous pas? Descendu des « hauteurs de Montmartre, vous êtes venu évangéliser « notre pays. Vous nous êtes apparu comme *saint Jean*, « l'ami de Jésus. Votre parole ardente coulait à pleins « bords de votre cœur et échauffait nos âmes. O mes Pères,

« chers missionnaires, vous emportez une partie de notre « cœur, et, comme au départ de saint Paul, nous nous « jetons à votre cou, en pleurant et vous disant : merci, « merci ! »

Mission de Noyant-sous-le-Lude. — « Pour répondre à notre appel, écrivait le curé de Noyant, le P. Roux, supérieur des Oblats d'Angers, nous a envoyé deux de ses meilleurs lutteurs, le P. Lenoir et le P. Schauffler, embrasés l'un et l'autre d'un feu sacré, qui leur fait dépenser jusqu'à l'excès leurs forces, leur santé, leur vie. Oh ! quelle influence irrésistible ils ont su prendre sur la population !

« Quel souvenir ils laissent dans le cœur des enfants dont ils ont formé, la première semaine, leur bataillon d'élite ; des Enfants de Marie, à qui ils ont si délicatement rappelé leurs dangers et leurs devoirs ; des mères chrétiennes, qui ont appris d'eux à maintenir la paix et le bonheur à leur foyer domestique ; des jeunes gens et des hommes, qu'ils ont réunis seuls au pied de la chaire au nombre de plus de quatre cents.

« Les cœurs étaient gagnés ; chaque soir, on accourait pour entendre ces mâles accents de la vérité et de la vertu. Et d'abord, puissante comme les trompettes de Josué sous les murs de Jéricho, la voix retentissante du R. P. Lenoir ouvrit une large brèche à la muraille des préjugés qui fermait l'entrée de l'église à un grand nombre d'hommes.

« Puis, penchés sur l'abîme des vices, lui et son vaillant compagnon d'armes, le R. P. Schauffler, réveillèrent les âmes qui dormaient à l'autre bord, et leur rappelant leurs destinées immortelles, ils les amenèrent à leur tendre les bras et à implorer leur secours. Aussitôt, comme d'autres Moïses, ils leur ouvrirent un passage par les paroles sacramentelles de l'absolution.

« Il fallait une grande solennité pour célébrer ce pieux réveil de la foi. Elle eut lieu dans la fête de la promulgation de la loi. Ce fut le point culminant de la mission; il faut renoncer à la décrire, mais il convient de dire qu'elle a laissé des impressions qui demeureront longtemps gravées dans la mémoire de tous ceux qui en furent témoins.

« Pour terminer, nous dirons que des retours nombreux et fort importants nous ont comblé de consolation, dans la communion générale des femmes, et surtout dans celle des hommes, qui a terminé les exercices de la mission au jour de l'adoration perpétuelle.

« Ce compte rendu, révérend Père Supérieur, vous donnera un aperçu du succès des deux vigoureux apôtres à qui vous avez bien voulu confier notre mission. Ils emportent avec eux une grosse gerbe de mérites et notre reconnaissance.

« Les conversions de premier ordre qu'ils y ont opérées et l'impression profonde qu'ils ont produite sur tous sont la juste récompense de leurs efforts surhumains et de leurs talents, fécondés par la grâce. Je tenais à vous le dire et je tiens plus encore à vous remercier du soin que vous avez pris de toutes manières pour nous aider à sauver les âmes que le bon Dieu m'a confiées. Merci, mon révérend Père, et daignez agréer l'hommage de ma respectueuse affection en J. M. J. *Signé :* Guillet, chanoine, curé doyen de Noyant. »

Mission de la paroisse de Chaudron. — Une grande et belle mission a mis et tenu la paroisse de Chaudron en fête pendant trois semaines. Deux Pères Oblats de Marie, de la résidence d'Angers, les RR. PP. Reynaud et Coubrun, ont fait ce salutaire travail.

Il est difficile de rendre l'entrain des exercices, la beauté saisissante des cérémonies, la splendeur des

illuminations, l'exécution enlevante des cantiques, le concours empressé du peuple enthousiasmé. Visiblement saisis par la grâce de la mission, les paroissiens de Chaudron aimaient les missionnaires, secondaient leurs efforts, se soumettaient à leurs avis avec la plus entière et la plus affectueuse docilité. Aussi de magnifiques communions générales ont couronné cette belle mission. Toutes les femmes de la paroisse s'approchèrent de la sainte table, et le jour de la clôture de la mission, 700 hommes venaient à leur tour occuper leur place au divin banquet.

Ils ont été rares les hommes qui, n'ayant pas eu le courage de répondre à l'appel de Dieu, sont demeurés en arrière. La vue du renouvellement universel de la paroisse aura rempli leur cœur de regret et de meilleure volonté.

L'enthousiasme était arrivé à l'exaltation quand il fallut porter le Christ en triomphe dans les rues du bourg et l'attacher à une superbe croix, plantée sur un site ravissant.

Quelle belle mission ! Quels heureux souvenirs ! Aussi l'heureux pasteur avouait publiquement que les résultats salutaires de la mission avaient dépassé ses espérances !

Mission de Vern. — Pendant l'avent 1893, les RR. PP. Reynaud, Coubrun, et le R. P. Cotarmanach, de la maison de Saint-Andelain, ont donné, à la paroisse de Vern, les exercices d'une grande mission.

Vern est une paroisse de 1 900 âmes et d'une vaste étendue de territoire ; un grand nombre de villages sont à 6, 7, 8 et 10 kilomètres de l'église. Malgré la distance et malgré les intempéries de l'air, les paroissiens, bien préparés par le zélé curé et par les fêtes, cérémonies et chants de la mission, sont venus avec un empressement

qui ne s'est jamais démenti et qui est allé jusqu'à l'enthousiasme.

Les décorations, les illuminations, les fêtes des enfants, de la Très Sainte Vierge, des morts, de la réparation, de la promulgation de la loi et de la plantation de croix, n'ont rien laissé à désirer. Les habitants de cette heureuse paroisse étaient visiblement électrisés. Ils communiquaient leur jubilation aux paroisses voisines, dont le concours a parfois doublé la population de Vern. Toutes les femmes (plus de 700) et à peu près tous les hommes, sauf une quinzaine, ont fait leur mission. Dieu soit béni !

Mission d'Érigné. — Érigné, petite paroisse du canton des Ponts-de-Cé, caché dans ses bosquets pendant la belle saison, comme un nid d'oiseau dans la verdure, fait rarement parler de lui. Cependant il y a parfois, dans la vie monotone des plus humbles paroisses, des jours brillants qui éclatent et réjouissent comme un gai soleil au milieu des jours gris, froids ou pluvieux de l'hiver. La mission d'Érigné mérite d'être rappelée à côté des plus belles qui sont inscrites dans le livre d'or du diocèse d'Angers.

La mission, prêchée par deux Pères Oblats de Marie, le R. P. Coubrun et le R. P. Hehn, tout frais arrivé de Notre-Dame de Sion, commença le 4 février. Ce jour-là, il y eut la réception des missionnaires au presbytère et à l'église. Le coin de terre qu'ils avaient à défricher n'était pas très grand, mais on peut dire qu'ils n'y épargnèrent pas leur peine, et que jamais labour ne fut mieux fait. Toutes les pieuses industries des missionnaires y furent employées pendant trois semaines : visites aux paroissiens, réunions ordinaires et extraordinaires, fêtes variées.

Les Pères avaient imaginé de donner chaque semaine

une conférence dialoguée et une fête. Aux conférences dialoguées, on accourait en foule. Le P. Hehn faisait les objections que le P. Coubrun réfutait toujours avec précision et netteté. Il fallait voir de quel air et avec quelle avidité les têtes mobiles des assistants allaient de l'un à l'autre des argumentateurs! Ces conférences ébranlèrent les hommes et en ramenèrent un bon nombre à Dieu.

Les fêtes des enfants, de la Sainte Vierge, des morts, la fête de la réparation, avec sa procession du Très Saint-Sacrement et l'amende honorable pour les ingratitudes du peuple chrétien, enfin la promulgation de la loi, excitèrent, dans les cœurs, un enthousiasme merveilleux.

Dans les communions générales des femmes et des hommes, bien des visages nouveaux, illuminés d'une sainte joie, furent vus à la sainte table; je ne vous en dirai pas le nombre, Dieu le sait, et ceux qui ont eu le bonheur d'aider l'effet de la grâce.

Nous voici au beau jour de la plantation de croix. A la voix des cloches, au son du tambour et des clairons, la procession se met en marche à travers les maisons d'Érigné ; petites filles en blanc, petits garçons avec des branches de verdure, chœur des chanteuses, femmes, chœur des chanteurs, clergé, les trois escouades de porteurs, avec leurs insignes à couleurs variées; enfin, le christ majestueux, porté sur les épaules de ses fidèles, dominant tout, suivi par les hommes. Elle se déroulait entre deux haies de curieux, venus des bourgs voisins.

Le christ arrivé au calvaire, on l'élève lentement et on le fixe au bois de la croix. Alors le P. Coubrun, d'une voix puissante, s'écria : « Saluons la croix, monument de votre piété, gage de votre salut, signe

d'espérance et de pardon... ». Et à chaque développement, il poussait une exclamation, répétée par la foule frémissante : « Vive la Croix ! Vive Jésus-Christ ! »

On revient à l'église ; le P. Coubrun remercie toute la paroisse. Alors M. Baron, curé d'Érigné, avec une simplicité charmante, après avoir salué M. le vicaire général, exprime ses remerciements aux deux missionnaires, à ces ouvriers intrépides, dont le souvenir sera gardé précieusement par le pasteur et son petit troupeau.

Retraite au dépôt de mendicité. — A peine de retour de la mission d'Érigné, le P. Hehn ouvrait la retraite pascale au dépôt de mendicité d'Angers, dont le P. Cléach est le zélé aumônier. Les sermons avaient lieu matin et soir. La vénérée Mère Caroline, supérieure de l'asile, nous disait : « Le P. Hehn a parfaitement réussi auprès de ces vieillards; il leur a prêché avec intelligence des sujets conformes à leur position et leur a parlé un langage clair, énergique et tout miséricordieux. » Toutes les femmes et les deux tiers des hommes ont communié le jeudi, jour de la clôture de la retraite.

Carême de Vendôme. — Le R. P. Schauffler a prêché le carême à Vendôme, sous-préfecture dans le Loir-et-Cher ; la population est de 10 000 habitants. Deux églises ; l'une, la Madeleine, a pour curé le vénérable M. Monsabré, frère de l'illustre dominicain ; l'autre, la Sainte-Trinité, a pour curé M. de Préville, doyen et archiprêtre de Vendôme, homme d'une grande bonté et d'une grande distinction. Son église est un chef-d'œuvre d'architecture; elle a été bâtie par les Bénédictins, qui possédaient une puissante abbaye cardinalice. Ce monument, du gothique le plus pur, avec quelques parties dans le style flamboyant, a été classé.

On y conservait autrefois une larme de Notre-Seigneur, renfermée dans un vase de cristal enchâssé dans

un riche reliquaire. La Révolution a tout fait disparaître.

M. l'archiprêtre de la Sainte-Trinité avait demandé au R. P. Rey et obtenu un Oblat ; la maison d'Angers fut chargée de ce travail, qui commençait le quatrième dimanche du carême. Dès les premiers jours, le Père prédicateur gagna la sympathie de son auditoire, qui augmentait d'une façon sensible à chaque réunion.

Le dimanche de la Passion, le Révérend Père dut donner un sermon de charité au profit de l'œuvre de Saint-Vincent de Paul. La vaste église était comble, et le produit de la quête donna un chiffre qui n'avait jamais été atteint. La semaine suivante, le prédicateur donna la retraite annuelle aux jeunes filles et aux dames de la paroisse; près de cent quatre-vingts y assistèrent.

« Pendant la semaine sainte, dit le R. P. Schauffler, avaient lieu les confessions. Hélas ! le travail n'était pas absorbant; les femmes, en assez grand nombre, vinrent accomplir leurs devoirs ; mais les hommes, une centaine seulement, et parmi eux des enfants et des jeunes gens. Espérons qu'une autre année, la retraite, qui a été supprimée, étant rétablie, sera couronnée de succès, et que les hommes, si indifférents, finiront par se rendre à l'appel de la grâce. »

La Chapelle-Saint-Laud. — Le dimanche de la Passion, le P. Hehn ouvrait un travail de trois semaines à la paroisse de la Chapelle-Saint-Laud, évangélisée plusieurs fois par les PP. Roux et Lenoir. Cette population, quoique assez indifférente, a accueilli le missionnaire avec plaisir et un bon nombre a profité de sa présence pour remplir ses devoirs de chrétien. Le bon curé écrivait au Père Supérieur : « Le P. Hehn vous aura fait le récit de ses travaux dans ma paroisse. Le résultat n'a pas été aussi satisfaisant qu'on aurait pu le désirer;

mais je suis persuadé qu'il était difficile de faire mieux. En somme, le P. Hehn a fait beaucoup de bien par son zèle vraiment apostolique et ses discours toujours simples, clairs et solides. Je vous suis très reconnaissant de m'avoir envoyé ce bon Père, que je serais heureux de revoir dans ma paroisse quand l'occasion se présentera à nouveau. »

Mission de Champtocé. — Champtocé, paroisse de 2 000 habitants, n'avait pas eu de mission depuis trente-deux ans ; aussi celle de 1894 fut-elle accueillie avec une joie universelle. Le 3 mars, les missionnaires arrivent et, au son des cloches, se dirigent vers l'église, où les enfants des écoles et un grand nombre de fidèles les attendaient, impatients de faire leur connaissance.

C'étaient le R. P. Reynaud et le R. P. Coubrun, Oblats de Marie de la maison d'Angers. Le dimanche, la mission s'ouvre au milieu d'un grand concours de peuple. Dès le lundi, les murs de l'église se couvrent d'oriflammes et de guirlandes. Un magnifique reposoir s'élève comme par enchantement et monte jusqu'à la voûte. C'est du haut de ce trône que la Vierge immaculée va présider toutes les fêtes.

C'est d'abord la mission des enfants. Plus de trois cents entouraient le R. P. Reynaud, qui savait trouver des accents tout maternels pour leur parler. Quelques jours après, c'était la consécration à la Sainte Vierge. Cinq cents bougies s'allument comme par une main invisible, et la statue de Marie apparaît resplendissante ; l'émotion gagne tous les cœurs et ne fait que s'accroître quand M. le curé prononce la consécration du haut de la chaire.

Puis, ce fut la magnifique cérémonie de la promulgation de la loi, la fête de la réparation, les réunions d'hommes, celles des femmes et des jeunes filles ; on ne

se lassait pas; les jours sans exercices étaient des jours de tristesse. Aussi, il faut le dire, si les fêtes étaient belles, les prédicateurs étaient éloquents. « Quels beaux sermons nous avons entendus, écrivait M. le curé; c'était une joie pour le cœur et un régal pour l'intelligence; les deux missionnaires se complétaient et ont su, l'un et l'autre, conquérir la sympathie universelle. Le succès a été merveilleux. »

Quel admirable spectacle le jeudi saint et le jour de Pâques : 600 femmes et 600 hommes recevant le Dieu de l'Eucharistie !

Le lundi de Pâques avait lieu la plantation de croix. Le tambour bat, la procession se déroule, les petits enfants, les enfants de Marie, les mères de famille, le chœur des chanteurs, le brancard du christ porté militairement par quatre escouades, M. le maire, le conseil municipal, le conseil de fabrique, le clergé, 1 500 personnes marchant en ordre parfait. Le christ est élevé en croix; alors le R. P. Coubrun, avec son cœur d'apôtre, prononce une allocution fréquemment interrompue par les cris de : « Vive la Croix ! »

On rentre à l'église; le R. P. Reynaud prononce le sermon de clôture, magnifique sermon. M. le curé monte en chaire après lui : « S'il s'agissait pour moi de prononcer un discours, je serais bien intimidé après tout ce que nous avons entendu; mais, heureusement, je n'ai qu'à laisser déborder la joie et la reconnaissance qui remplissent mon cœur, reconnaissance pour les prédicateurs si zélés et si éloquents ! » Et, après avoir remercié le bienfaiteur de la mission et la paroisse entière, le cher pasteur s'écrie : « Puisse la grâce si abondante en ces jours de mission produire dans cette paroisse des fruits nombreux et durables. *Amen!* »

Mois de Marie à Fontainebleau. — L'année dernière, le

R. P. Lenoir prêcha le mois de Marie à Fontainebleau. Le zélé prédicateur n'entreprenait pas ce grand travail sans des inquiétudes bien légitimes; n'avait-il pas contre lui le *Nemo propheta in patria* du divin Maître? Il mit toute sa confiance dans la grâce et dans l'aide de la Vierge Marie. Cette confiance ne fut pas trompée; chaque soir, l'auditoire se maintint au chiffre de 400 à 500 personnes. Le vénéré pasteur de Fontainebleau voulut bien témoigner sa satisfaction au révérend Père et le remercier du bien qu'il avait fait, pendant ce mois, à ses chers paroissiens.

Mois de Marie à Angers. — Le R. P. Reynaud a donné cette année le mois de Marie à Angers, à la paroisse de Saint-Serge. Les prédications avaient lieu les mardis, jeudis et dimanches, à 8 heures du soir. Le prédicateur avait attiré une foule compacte qui débordait, à chaque réunion, jusque dans la rue.

Le prédicateur a souvent été complimenté par le clergé qui venait assister aux exercices. Mgr l'évêque témoigna au révérend Père sa satisfaction. Le soir de la clôture, M. le curé de Saint-Serge remercia le prédicateur en termes flatteurs, en son propre nom et au nom de ses paroissiens.

Le dépôt de mendicité d'Angers. — Dans les précédents rapports, l'aumônerie du dépôt de mendicité, appelé aujourd'hui Asile de vieillards, a toujours occupé une place honorable. Cette œuvre éminemment chrétienne répond parfaitement à la devise de la Congrégation : *Evangelizare pauperibus misit me.* Le R. P. Cleach, depuis plus de six ans, se donne tout entier aux pauvres du dépôt, en se consacrant avec bonheur au salut de plus de 120 vieillards.

Le zélé aumônier va tous les jours célébrer la sainte messe à l'Asile, dirigé par les Sœurs de la Présentation

de Tours, et tous les soirs fait la visite des malades et des infirmes. La vénérable Mère Caroline, supérieure de l'établissement, ne cesse de rendre hommage au fidèle dévouement et à la grande piété du cher aumônier, dont la charité pour ses pauvres ne recule jamais devant de continuels sacrifices. Que le bon Dieu conserve de longues années le cher aumônier à ce poste, qu'il serait difficile de mieux remplir et d'aimer davantage?

Abandon de Pornichet. Mort du P. Chevassu. — Le 2 janvier, d'après une décision des premiers supérieurs, la maison d'Angers quittait l'aumônerie de Pornichet. Depuis treize ans, un Père Oblat de cette résidence faisait les fonctions d'aumônier à Bonne-Source, chez nos Sœurs de l'Espérance. Depuis cinq ans, le regretté P. Chevassu remplissait ce délicat ministère avec une régularité et une tenue religieuse qui lui attiraient les éloges de la communauté tout entière et du clergé des environs. Le 3 du mois de janvier, le P. Chevassu quittait ce poste si aimé et si conforme à ses goûts de solitude, pour se rendre à sa communauté d'Angers et y attendre son obédience.

Après huit jours, le R. P. Provincial appelait le P. Chevassu à Sion, pour s'y occuper de la paroisse. Malgré le vif regret qu'il éprouvait de quitter l'œuvre de la Sainte-Famille et surtout malgré une grande répugnance pour les fonctions de curé, le bon religieux obéit promptement; il embrasse ses frères d'Angers qu'il ne devait plus revoir, et arrive à Sion le 9 janvier, vers 8 heures du soir. C'était pour y mourir.

La fièvre, une congestion pulmonaire, avec complication du côté du cœur, le saisirent dès son arrivée, et dix jours après il s'éteignait doucement, sans agonie. Il avait demandé et reçu les derniers sacrements.

Le cher P. Chevassu faisait partie de la maison d'An-

gers depuis dix ans ; les cinq premières années il fut aumônier du dépôt de mendicité, et les cinq autres aumônier à Bonne-Source de Pornichet ; pendant tout ce temps, il fut toujours un modèle achevé de régularité et d'obéissance, et se fit remarquer par son amour pour la solitude et pour la vie cachée.

Une bonne nouvelle ! Établissement d'un noviciat à Angers. — Il y aura bientôt quinze ans, l'illustre évêque d'Angers, Mgr Freppel, dans la lettre d'installation des Oblats à la nouvelle résidence de la rue Toussaint, leur disait : « La maison du faubourg Saint-Jacques, dans la pensée de vos supérieurs, sera affectée, un jour, à l'établissement d'un noviciat pour la congrégation des Oblats de Marie. » Aujourd'hui, cette prophétie se réalise ! Le lundi 29 janvier 1894, la maison d'Angers était en fête ; elle recevait la visite du R. P. Martinet, premier assistant général, accompagné du R. P. Favier, notre provincial, et du R. P. Lemius, consulteur. Il s'agissait d'examiner le terrain et le plan pour bâtir une aile parallèle à la chapelle, et qui fût assez spacieuse pour loger un noviciat. M. Beignet, notre architecte, fut mandé pour étudier les pièces que le révérend Père lui présentait.

Après un examen sérieux et des modifications reconnues nécessaires, un devis fut fait et discuté, puis les conditions, acceptées de part et d'autre, furent signées par l'architecte, par l'entrepreneur général et par le R. P. Roux, supérieur, au nom du R. P. Provincial.

Le jour de la fête de la Visitation de la Sainte Vierge, 2 juillet, les terrassiers commençaient les fouilles et les terrassements. Et le 25, fête de l'apôtre saint Jacques, patron de la paroisse, dix-huit ouvriers se mettaient à à l'œuvre avec ardeur, pour commencer les bâtisses. Il a été convenu que le 15 du mois de mars prochain tout sera fini. Alors, le R. P. Provincial sera à même d'ouvrir

les portes du nouveau noviciat aux futurs postulants : *Ut in messem tuam mittas operarios secundum cor tuum, te rogamus audi nos!*

Le 19 du mois de février, le R. P. Sardou, propriétaire de notre maison du faubourg Saint-Jacques, aujourd'hui rue Montesquieu, 9, voyait son domaine s'agrandir par l'acquisition d'un champ contigu à notre jardin. Ce terrain remplace avantageusement celui que notre jardin perd par les constructions de la maison du noviciat.

Je suis confus, mon très révérend Père, de la longueur de ce rapport. Vous me pardonnerez cet excès, car on parle si volontiers de ce qu'on aime ! Bénissez-nous, très révérend et bien-aimé Père, et en particulier votre très humble fils en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

M. Roux, o. m. i.

VARIÉTÉS

I

VOYAGE DU TRÈS RÉVÉREND PÈRE GÉNÉRAL

Nous empruntons au journal *le Manitoba* le récit détaillé des fêtes qui ont marqué le passage de notre T. R. P. Général à Qu'appelle :

En route pour Qu'appelle. — Lors du passage du T. R. P. Soullier, supérieur général des Oblats de Marie Immaculée, Saint-Boniface et Winnipeg se sont unis pour saluer le distingué visiteur et reconnaître en sa personne les obligations de tout le Canada occidental envers la noble Congrégation dont il est le si digne chef.

Qu'appelle a voulu aussi avoir ses fêtes, et bien qu'elles aient été plus modestes, elles n'en ont pas moins une grande importance.

A Saint-Boniface et à Winnipeg, c'est la jeune église de l'Ouest canadien qui a fêté le général des Oblats sous la direction de Mgr Taché, le vénérable métropolitain, le second père et l'organisateur de cette église.

A Qu'appelle ce sont les anciens maîtres du pays, les Indiens catholiques et même païens qui ont tenu à honneur de souhaiter la bienvenue au premier Père de leurs missionnaires. A Saint-Boniface et à Winnipeg, c'étaient les fêtes des blancs, de ces générations jeunes et vaillantes qui sont venues ici fonder un nouveau monde ; à Qu'appelle, nous avons eu les fêtes de ces races mourantes, de ces nations agonisantes, qui n'ont d'espoir de

vie, de renaissance, que dans la croix des missionnaires et dans l'éducation de leurs enfants.

Le 18 mai, le Supérieur général quittait Winnipeg, accompagné des RR. PP. Antoine, assistant général; Ad. Langevin, vicaire de missions; C. Camper, ancien vicaire de missions; J. Allard, o. m. i., vicaire général, et M. l'abbé E. Rocan, secrétaire de Mgr l'archevêque, pour se rendre à Qu'appelle.

La première adresse présentée au T. R. Père, dans le territoire du Nord-Ouest, fut celle des paroissiens de Qu'appelle Station (C. P. R.), à 24 milles de la Mission de ce nom.

M. l'abbé J. Roy, missionnaire de cette partie du pays, avait eu la délicatesse de préparer une réception à l'église pour le vendredi matin, 18. M. Beauchamp, marchand de l'endroit, a lu une adresse française pleine des sentiments les plus délicats.

Dans sa réponse, le T. R. Père loua hautement la foi canadienne, qui fait de nos compatriotes des prédicateurs de l'Évangile partout où ils portent leurs pas. Il exhorta les catholiques de Qu'appelle Station à faire honneur à leur titre, et il exprima l'espoir de voir bientôt leur village prendre les proportions d'une grande ville..

Après avoir prié le R. P. Langevin de l'interpréter en anglais, le vénérable Supérieur donna une poignée de main à tous les assistants, et il se rendit chez M. Beauchamp où un plantureux déjeuner avait été préparé pour lui et toute sa suite; on ne devait arriver à la Mission que dans l'après-midi.

Le départ eut lieu immédiatement après le déjeuner. M. l'abbé Roy voulut bien accompagner les voyageurs. Le temps était superbe : soleil radieux, ciel serein, brise légère et fraîche, précieux *maringouinifuge!* et des che-

mins tout à la fois solides et moelleux, sablés et nivelés, et pourtant vierges de la main des hommes; peut-être les plus beaux chemins du Dominion.

A mi-chemin, quelques éclaireurs à cheval, la plupart enfants de l'école industrielle pour les petits sauvages, nous rejoignirent, et bientôt nous aperçûmes sur une hauteur une cavalcade de près de 100 chevaux du pays (poneys) montés par des métis et des sauvages, surtout des petits sauvageons tenant en main un pavillon de couleur. Le nom du général de cette cavalerie est M. Dazé.

La fanfare de l'école, composée de près de 20 enfants indiens, sous la direction de M. Rivard, frère de la Supérieure de l'hôpital de Saint-Boniface, nous attendait au même endroit, et elle nous fit oublier, par ses joyeuses harmonies, la longueur de la route.

La cavalcade prit les devants à un moment donné et nous précéda au fort Qu'appelle, à 4 milles de la Mission ; c'est dans la maison du bourgeois du fort de Qu'appelle que M$_{gr}$ Taché a écrit ses *Vingt années de missions.*

Plusieurs voitures vinrent s'ajouter à l'escorte durant le trajet, et il y en avait plus de 20 qui suivaient celle du Supérieur général quand il descendit dans la plaine où repose le village du fort.

Les protestants, accourus de toutes parts pour contempler ce spectacle nouveau, durent penser, ce jour-là, que les catholiques savent honorer leurs prêtres. L'évêque anglican a peut-être donné la note du sentiment général, quand il a eu la gracieuseté de lever son chapeau pour saluer chacun des groupes de prêtres passant devant sa porte.

Jamais la vallée de Qu'appelle ne m'apparut plus belle qu'à ce moment.

Les côtes, qui ont plus de 300 pieds d'élévation,

ont revêtu leur fraîche parure de printemps. La rive droite, abondamment boisée, nous envoie le parfum de ses peupliers et de ses érables en fleurs, tandis que la rive gauche, avec son gazon verdoyant, offre l'aspect d'une pelouse de parc anglais.

Les huit lacs poissonneux, à qui la rivière sert de chaîne d'argent, sont pleins jusqu'aux bords, tout comme celui qui est devant nous. La plaine s'étend entre les deux falaises sur plusieurs milles carrés ; il y aurait là l'emplacement d'une ville féerique, et je comprends que l'on y ait songé.

Je m'explique maintenant les paroles enthousiastes de notre vénérable archevêque : « Entre le lac des Bois et les montagnes Rocheuses, il n'y a rien de comparable aux beautés de la vallée de Qu'appelle. »

Nous traversons la rivière et en quelques minutes nous arrivons à la Mission où une foule immense, composée surtout de blancs et de métis avec quelques sauvages, attend aux portes de l'église où elle ne peut pénétrer afin de saluer le noble visiteur.

M. Dazé lut alors une très belle adresse en français, et le docteur Seymour, médecin de l'école, lut en anglais une adresse qui fait honneur à sa foi et à la délicatesse de son cœur.

Le Supérieur général était visiblement ému. Il avoua qu'il ne s'attendait pas à de pareilles démonstrations, et il remercia les paroissiens anglais et français de Qu'appelle des précieux témoignages de respect et d'estime qu'ils lui donnaient.

Il exprima son étonnement de voir les progrès rapides qui se sont opérés en cet endroit depuis onze ans, alors que Qu'appelle ne renfermait qu'en germe les grandes œuvres qui se sont si magnifiquement épanouies depuis. Il releva les paroles flatteuses et filialement affectueuses

de l'adresse anglaise, rappelant que Mgr Taché était le fondateur de la Mission de Qu'appelle, et il exprima le regret de ne pas le voir présent. Le R. P. Langevin et le R. P. Hugonard parlèrent ensuite, le premier en anglais et le second en cris.

A l'école industrielle. — Dans l'après-midi du même jour, les enfants de l'école réclamèrent l'honneur de saluer le Supérieur des Pères Oblats auxquels est confiée cette belle et grande œuvre.

Il y eut deux adresses en anglais, langue officielle de l'école : l'une pour les filles indiennes et l'autre pour les garçons.

Le Père général eut, dans sa réponse, des paroles fort élogieuses pour le gouvernement canadien. « En Europe, dit-il, on sera émerveillé d'apprendre ce qui se fait ici pour la cause de la civilisation. Rien ne fait tant d'honneur à un pays que cette protection accordée aux faibles et aux petits. Je remercie le gouvernement de sa libéralité à l'égard de cette œuvre confiée à mes missionnaires. »

Le R. P. Langevin traduisit ces belles paroles en anglais, et il y ajouta l'éloge de la Compagnie de la Baie d'Hudson. « Sans cette noble Compagnie, dit-il, nos missionnaires auraient parfois péri de faim et de misère dans les plaines sauvages, sur les rivages inhospitaliers de l'extrême nord. » Il se tourna alors vers M. Archer Macdonald, bourgeois de la Compagnie au fort Qu'appelle, et il le remercia tout particulièrement de sa bienveillance à l'égard des missionnaires catholiques.

Le R. P. Hugonard ajouta quelques mots en cris.

La journée devait avoir un couronnement digne de ses débuts.

Dans la soirée, les filles indiennes de l'école nous ont fait passer deux charmantes heures, en jouant deux

petites pièces anglaises pleines d'intérêt, et qui étaient en même temps une leçon de vertu. Un chœur de petites mignonnes est venu entre temps chanter un joli cantique à la Sainte-Vierge, en français, et chacune a déposé au pied de la statue de la bonne mère sa petite fleur, de façon à lui former ensuite une couronne. M. Bétournay, inspecteur des écoles sauvages catholiques, voulut bien nous jouer sur l'harmonium, dans les entr'actes, les plus jolis morceaux de son riche répertoire.

Je reviens aux petits drames anglais. C'était vraiment merveille de voir ces petites *squaws* se donner des airs de grandes dames anglaises du meilleur monde. Je me demande s'il y a beaucoup de couvents de demoiselles blanches où l'on puisse s'en tirer avec plus de grâce et de naturel que ne l'ont fait ces demoiselles cuivrées.

La prononciation anglaise était nette et distincte ; on pouvait comprendre chaque mot très aisément. On a entendu plusieurs dames et plusieurs messieurs protestants, venus du fort, exprimer hautement leur admiration.

Où pensez-vous que le gouvernement puisse trouver, ailleurs que chez les infatigables religieuses, des personnes qui réussissent, dans l'espace de quelques mois, à faire déclamer, en un si joli langage, des filles de Peaux-Rouges ?

Il est bien vrai que ces bonnes Sœurs grises y ont consacré une partie de leurs nuits ; mais le dévouement ne sait pas s'épargner.

Et puis, si vous aviez vu la propreté et même l'élégance qui règnent dans la tenue extérieure des 100 petits garçons et des 100 petites filles de l'école ! Ces dernières surtout ont un costume fort cossu.

Honneur donc aux filles de la Vénérable Mère d'You-

ville (Sœurs grises de Montréal) qui secondent si puissamment l'habile directeur de l'institut, le R. P. Hugonard ! Que de fois ce missionnaire infatigable, dont le prestige merveilleux et la patience inaltérable réussirent à faire regorger l'école d'enfants sauvages, s'est écrié : « Que ferions-nous sans les bonnes Sœurs ? Sans elles, nous n'aurions jamais eu le succès dont nous bénissons Dieu chaque jour. »

Plantation d'une croix. — Le samedi, 19 mai, fut encore un jour de grande fête.

La matinée fut consacrée à des jeux publics dont les principaux héros furent des enfants de l'école.

Dans l'après-dîner, il y eut une cérémonie importante.

Il y a vingt-neuf ans, au mois d'octobre 1865, notre vénérable archevêque choisissait le site de la Mission de Qu'appelle. Il n'y avait pas alors un seul sauvage chrétien dans toute la région, on n'y rencontrait que des métis catholiques qui y venaient camper durant quelques mois pour faire la chasse aux buffalos. Avouons que le fait d'établir une Mission dans de telles circonstances était un acte de foi presque héroïque. Comme pour prendre possession, au nom de Jésus-Christ, de ce pays où le démon régnait jusque-là en souverain sur les pauvres sauvages païens, le grand évêque missionnaire planta une croix sur le sommet le plus élevé des hauteurs de Qu'appelle, et il fit promettre aux métis, et même aux païens alors présents, de respecter et de faire respecter le signe du salut ainsi que les terrains de la future Mission. La parole donnée a été loyalement gardée ; le temps seul, ce destructeur impitoyable, a pu ébranler ce monument de notre foi, et depuis quelques années la croix avait cessé de se dresser dans les airs comme le témoin d'un autre âge.

C'est pour rattacher le présent au passé et affirmer de nouveau les droits de Jésus-Christ sur ce pays, que le T. R. P. Supérieur a béni et planté une superbe croix en bois, de quinze pieds hors du sol, et couverte de fer blanc. Une procession composée des 200 enfants de l'école, avec les religieuses et tous les employés, et d'un bon nombre de blancs, de métis et de sauvages, s'est rendue solennellement, croix en tête, et au chant d'un cantique sauteux en l'honneur du signe de notre rédemption, sur le plateau élevé où la cérémonie devait avoir lieu. Le père Théophile Campeau voulut bien se faire le héraut de la bonne nouvelle ; il fit le tour des loges nombreuses disséminées dans les ravins, sur les flancs des collines ou autour de l'école, et il exhorta les sauvages païens à venir voir cette belle démonstration. Une vieille femme païenne, qui s'était vermillonnée *pour réparer des ans l'irréparable outrage*, et qui portait un accoutrement étrange tout comme une sybille antique se *faisait prier*. — « Qu'allons-nous gagner, dit-elle, en montant si haut ? »

« Tu vas gagner le ciel, » repartit le missionnaire. La pauvre vieille a gravi péniblement le monticule élevé. Qui sait si son salut ne sera pas à ce prix !

Le nombre des païens présents était très considérable et leur attitude fut très respectueuse.

Après que le R. P. Général eut dit quelques mots en français pour rappeler les circonstances de la plantation de la première croix dont on voit encore les débris vermoulus, le R. P. Allard, O. M. I., vicaire général, fit un beau discours en sauteux. Les sauvages étaient ravis d'entendre un blanc parler si bien leur langue, ils en exprimèrent ensuite leur satisfaction.

Le R. P. Favreau ajouta alors quelques mots en sioux et tout se termina par quelques prières récitées en an-

glais et en français au pied de la nouvelle croix, d'abord pour Mgr l'archevêque, ensuite pour la conversion des infidèles et enfin pour les morts.

Procession du Très Saint-Sacrement. — Le lendemain, dimanche, 20 mai, il y a eu, à 8 heures du matin, confirmation de 165 personnes à l'église par le T. R. P. Général, que Mgr Taché avait eu la délicatesse de déléguer, en vertu d'un indult spécial.

A 10 heures, grand'messe avec diacre et sous-diacre, suivie de la procession du Très Saint-Sacrement.

Le nombre des blancs a été plus considérable que d'habitude, ce jour-là. On voyait des représentants de plusieurs nations européennes — anglais, écossais, français, irlandais, allemands, suédois — et plusieurs colons canadiens venus de la chère province de Québec. Les sauvages vinrent aussi en bon nombre. Ils aiment beaucoup à aller *prier dans le bois*, comme ils disent, faisant allusion au reposoir qui est dressé chaque année dans un charmant bocage (*un îlot de bois*, en style de prairie) situé à quelques pas de l'église.

La fanfare de l'école et tous les enfants en costumes de fête et portant de petits pavillons de diverses couleurs précédaient le clergé. Les sauvages païens accoururent de toute part pour contempler ce spectacle si étrange pour eux.

Le R. P. Antoine portait le Très Saint-Sacrement, assisté de M. l'abbé Roy comme diacre, et de M. l'abbé Rocan, comme sous-diacre.

Le Sacré-Cœur de Jésus, patron de la paroisse naissante de Qu'appelle, a dû bénir abondamment ce bon peuple, si pieusement recueilli, ces chers enfants dont la tenue était irréprochable, et tous ces pauvres malheureux qui méconnaissent encore Jésus-Christ et qui sont comme *sans Dieu* en ce monde, *sine Deo in hoc mundo*.

L'église de Qu'appelle possède un groupe superbe représentant la scène du calvaire, don des paroissiens et de quelques âmes pieuses de la région de Montréal ; si une âme généreuse établissait un calvaire là où se dresse aujourd'hui la croix dont on a parlé, et si l'on plaçait les stations du chemin de la croix sur les flancs de la colline, l'œuvre serait complète et le prochain reposoir pourrait être dressé sur les hauteurs — *Qui in altis habitat*, « Dieu aime à habiter les cimes ». — Qui donc lui fera ce plaisir ?

A 3 heures de l'après-midi, nous eûmes les exercices du mois de Marie. Sermon en français par le T. R. P. Général, qui put rendre le témoignage qu'il avait vu la Très Sainte-Vierge honorée sur quatre continents : en Afrique et en Asie aussi bien qu'en Europe et en Amérique. Le T. R. P. Langevin prouva ensuite que le culte de la Vierge Immaculée n'avait rien de nouveau, et il fit voir que les protestants avouaient maintenant leurs erreurs passées, puisqu'ils revenaient au culte de celle dont on a dit que l'Angleterre était son douaire.

Assemblée des Sioux. — Un certain nombre de sauvages sioux s'étant réunis à la Mission, le T. R. P. Général, sur la demande de leur missionnaire, voulut bien les recevoir et leur adresser quelques paroles d'encouragement.

Le T. R. P. Général commence par donner à tous une poignée de main.

Le chef, Bœuf-levé, prend ensuite la parole. Il exprime sa reconnaissance au T. R. P. Général d'être venu de si loin pour les voir, eux pauvres sauvages. « Nous n'avons pas pris la prière encore, pour plusieurs du moins, mais nous l'aimons, cette prière. Tu nous as bâti une église en pierre sur notre terre, nous t'en remercions. Tu nous donnes un prêtre qui parle notre langue, nous

te demandons de ne pas nous l'enlever. Nous ne prions pas, c'est vrai ; autrefois, vois-tu, il n'y avait pas de *robes noires* avec nous, nous étions seuls, nous pensions que notre religion était la seule ; mais depuis que la robe noire est avec nous, nous réfléchissons à ce qu'il nous dit, nous aimons à entendre sa parole, parce que c'est la parole du Grand Esprit, parole toujours droite. Nous avons donné nos enfants à la robe noire pour qu'il leur verse de l'eau sur la tête, qu'il leur enseigne à prier *droitement* le Grand Esprit et qu'il leur montre à lire dans les gros livres et à parler avec les blancs. »

Le T. R. P. Général répondit à ce discours en exprimant son contentement de voir les Sioux, cette nation si célèbre par ses exploits guerriers, si brave, si courageuse. Leur renommée a traversé la grande mer. Il les aime. Ils sont intelligents, ils ont compris que la robe noire était pour eux un père. Il les félicite de leurs bonnes dispositions. Lorsqu'il retournera dans son pays, il dira qu'il a vu les Sioux ; il parlera de leurs bonnes dispositions, mais il voudrait pouvoir dire que les Sioux ont entendu sa parole, qui est la parole de Dieu. « Vous m'ouvrez votre cœur, laissez-moi vous ouvrir le mien. Quelques-uns d'entre vous n'ont pas encore pris la prière ; il faut qu'ils la prennent. Vos enfants sont baptisés, dites-vous. Ce que vous trouvez bon pour vos enfants doit être bon pour vous aussi. Il vous faudra mourir un jour, et ces enfants que vous faites prier vous ne les verrez jamais si vous ne marchez dans le même chemin qu'eux. Vous avez encore quelques enfants qui ne sont pas baptisés, promettez de les donner au prêtre. »

En présence même du T. R. P. Général, les Sioux se consultent et finissent par promettre de donner tous les enfants au prêtre. Immédiatement après l'assemblée, deux païens se rendent au camp, donnent les premiers

l'exemple de l'accomplissement de leur promesse et portent leurs enfants au missionnaire sioux.

Le congrès sauvage. — Le bouquet de toutes ces fêtes a été certainement la réunion des sauvages chrétiens et païens. Il est regrettable que Mgr Taché, notre bien-aimé archevêque, qui en a été le promoteur zélé, et le R. P. Lacombe, qui a négocié heureusement l'affaire avec le gouvernement afin d'obtenir quelques secours pour nourrir les sauvages, n'aient pas été capables d'y assister; ce sont deux vides énormes que rien n'a pu combler.

Néanmoins, le *congrès sauvage* a été fort intéressant, même pour ceux qui ne savaient pas le sauvage, grâce aux habiles et bienveillants interprètes dont le nom mérite ici une mention honorable. Le R. P. Hugonard pour les Cris, le R. P. Allard pour les Sauteux et le R. P. Favreau pour les Sioux, les RR. PP. Camper, Magnan (Prisque), supérieur de Qu'appelle, et Campeau sont aussi venus à la rescousse des Sauteux.

On évalue à plus de 800 (d'autres disent 1000) le nombre des sauvages présents aux fêtes, et cela malgré que l'invitation n'ait été faite qu'aux Indiens des réserves voisines et aux seuls catholiques.

L'appât des vivres et une certaine curiosité ont mis sur pied un certain nombre de sauvages païens. S'il y avait eu invitation générale, nous aurions compté au delà de 2500, peut-être 3000 sauvages.

Je suis tenté de renoncer à décrire les costumes des assistants; M. l'abbé Rocan aura l'honneur d'avoir immortalisé, au moyen de son appareil photographique, des types qui méritaient cette distinction. Beaucoup de personnes aimeront par exemple à posséder le portrait de *Pia-Pot*, le vieux chef païen, et celui de O'Shouppe, le chef chrétien, catholique, noble conquête de la civilisation chrétienne.

Mais plusieurs païens ont refusé catégoriquement de se laisser photographier, et il aurait fallu le crayon ou le pinceau d'un artiste caricaturiste pour reproduire sur le papier ou sur la toile les sauvages païens vermillonnés, les cheveux tressés ou retombant sur les épaules en mèches incultes, les oreilles ornées de boucles comme les héros d'Homère, et se drapant, avec la fierté des anciens Romains en toge, dans leurs couvertes à larges carreaux rouges et bleus ou dans un simple morceau de coton blanc portant sa marque de commerce. Plusieurs étaient en partie couverts de peaux de bêtes disposées en casque ou en collerette, pèlerine : le bord de la couverte ou du manteau et le pantalon de couleur sont quelquefois garnis de queues de belettes, en guise de passepoils.

Point d'armes, mais un long calumet de paix, servant de manche à une hachette fort inoffensive.

Quelques vieux sauvages portaient comme un sceptre une aile ou plumeau d'aigle noir ou d'aigle à tête blanche (aigle américain), très communs, dit-on, dans la région de la montagne du Cyprès.

Donc, ils étaient là, Cris, Sauteux, Sioux, Assiniboines, dans la grande salle bâtie récemment pour servir de gymnase aux enfants de l'école, et ils attendaient en toute patience l'ouverture de la séance.

Le T. R. P. Général, accompagné du R. P. Antoine, de MM. les abbés Roy et Rocan et des RR. PP. Langevin, Camper, Allard, Magnan (Prisque), Hugonard, Saint-Germain, Campeau, Favreau, Comeau, O. I. M., prit place sur la plate-forme et l'on déclara le congrès ouvert.

Les discours. — Par politesse et par diplomatie, on voulut d'abord faire parler les païens, mais ils refusèrent, pour les mêmes raisons, sans doute.

Alors, un chef chrétien se leva, et, après avoir touché

la main à tous les missionnaires, selon le cérémonial sauvage, il exprima d'abord sa joie de voir devant lui un si grand chef venu de par delà le grand lac salé et il fit une courageuse profession de foi catholique, en présence de ses frères païens :

« Très grande robe noire, nous sommes fiers d'être ici aujourd'hui et de te rencontrer. Nous te remercions d'être venu de si loin afin de nous voir. Nous sommes catholiques ; nous avons accepté la grande bonne prière que tu prêches avec les robes noires que tu as envoyées au milieu de nous. Nous te remercions, nous remercions tes robes noires, nous disons grand merci aux filles de la prière (les religieuses) pour toutes les belles et grandes bonnes choses qu'elles disent et font pour nous et pour nos enfants. Très grande robe noire, nous te demandons avec instance de nous prendre en pitié; nous sommes nombreux dans nos réserves, beaucoup de nos frères ne prient pas encore la grande bonne prière du Grand Esprit. Nous espérons que tu nous donneras une robe noire pour demeurer plus longuement avec nous. »

Son discours terminé, il toucha de nouveau la main des prêtres et il reprit son siège.

Un autre sauvage catholique, un néophyte baptisé seulement depuis Pâques et confirmé le matin même par le R. P. Général des Oblats, demanda la permission de dire quelques mots. Au grand étonnement des Pères qui connaissent le fanatisme des païens au milieu desquels il vit, ce brave Indien professa sa foi avec une fermeté admirable. Évidemment, il avait bien reçu le don de force.

« Je suis en deuil, dit-il, je viens de perdre mon père; mais la joie de ta présence est si grande que j'ai voulu oublier mon chagrin pour venir te toucher la main et te dire que mon cœur est heureux depuis que j'ai pris la

prière des blancs. Tu dis que tu viens au nom du Grand Priant, le pape; eh bien, dis-lui le bonjour de ma part; dis-lui que nous sommes ses enfants et que nous l'aimons bien. »

Discours de Pia-pot. — A ce moment, on pria le vieux chef Pia-pot de faire son discours. Il se leva aussitôt.

Il avait déjà rejeté sa couverte jadis blanche et il apparut avec son justaucorps en peau de caribou, garni de languettes de cuir en guise d'épaulettes et de frange. Un sourire moqueur errait sur ses lèvres, et ses petits yeux de fouine brillaient comme des escarboucles; ses longs cheveux, vierges du peigne, retombaient pêle-mêle sur ses épaules et ses joues. Le rusé compère semblait se douter de l'intérêt qu'il excitait et s'y complaire doucement.

C'est le R. P. Hugonard qui l'interpréta en français. Pia-pot parle le cris.

Après la cérémonie de la poignée de main donnée à tous les missionnaires, il commença :

« Dis à ce grand chef que je suis content, moi aussi, de le voir, afin de le saluer et de lui dire ce que j'ai dans le cœur. Je suis de ceux qui sont sortis de cette terre et qui ont toujours été les maîtres de ce pays. »

Ici, Pia-pot s'interrompit pour faire remarquer que personne n'écrivait ce qu'il disait; *il veut que ses paroles aillent loin* dans les *grands papiers* qui courent par le monde (journaux). Sur la réponse des Pères que tout serait gravé dans leur mémoire, il continua :

« Jamais je n'ai consenti à vendre nos terres aux blancs. Comment pouvons-nous vendre la terre? Est-ce qu'elle n'appartient pas au maître de la vie, au grand Manitou? Il n'y a aucun prix qui puisse la payer.

« Et puis, la terre ne forme qu'un avec mon corps. Est-ce qu'il est permis à un homme de vendre son corps?

« Mais les blancs nous ont trompés. Ils nous ont fait de belles promesses. Leur bouche était pleine de sucre. Ils ont gagné à leur cause quelques-uns des nôtres qui ont cru à leurs paroles.

« Mais moi, je n'ai jamais voulu me fier à eux.

« Ils avaient promis au vieux chef Piguis, près de Selkirk, de ne prendre que 2 milles de chaque côté de la rivière Rouge ; ils ont fini par s'emparer de tout le reste.

« Ici, ils font la même chose.

« Nous ne sommes plus maîtres sur nos réserves. On nous prend non seulement notre terre, mais même nos arbres, et l'on nous défend de tuer le gibier dans nos bois et nos prairies et de prendre le poisson dans nos rivières.

« On nous a donné des animaux, mais s'il arrive que quelqu'un de nous en tue un pour le manger, il est menacé d'aller en prison. L'argent du traité nous est payé trop tard durant l'été ; nous devons le donner tout de suite, parce qu'il a fallu s'endetter pour vivre.

« Les blancs sont des avares, des rapaces ; ils ramassent pour eux tout ce qu'il y a sur la surface de la terre. Ils sont si avares que quand ils crachent, ils mettent ce crachat dans un linge pour ne rien perdre.

« Tu vois nos visages amaigris ; tu vois nos habits déchirés. Regarde comme nous sommes pauvres et misérables. Notre race va bientôt disparaître. J'ai déjà perdu près de 200 personnes dans ma réserve depuis quelques années. Notre religion s'en va, la religion des blancs est plus forte. »

Alors Pia-pot, montrant deux doigts de la main, demanda au P. Hugonard : « Comment appelles-tu cela en français ? — Deux, » répondit le Père.

« Eh bien, reprit Pia-pot, dis-lui que je veux encore danser deux danses en l'honneur du soleil, et alors je

verrai ce que je dois faire. Je ne sais ni lire, ni écrire comme les blancs; si j'ai mal parlé, pardonne-moi. Il y a plusieurs années, j'ai promis au « grand prêtre », Mgr Taché, que je ne ferais jamais la guerre aux blancs, et j'ai tenu parole avec mes gens. Cependant, je garde ma façon de prier le Grand Esprit ; je ne veux pas plus changer ma religion que je ne veux changer ma peau. Il y en a qui disent que les sauvages qui meurent après avoir pris la prière des blancs ne sont pas reçus dans le ciel des sauvages parce qu'ils portent des croix, et ils sont chassés du ciel des blancs parce que leur peau est noire.»

Ici, un missionnaire, craignant la mauvaise impression que pouvait produire cette profession de foi païenne et cet exposé d'une croyance d'origine satanique très répandue chez les sauvages, se permit d'interrompre Pia-pot, et l'on entendit aussi des protestations de la part des chrétiens.

« Je n'exprime pas ma conviction, repartit alors le vieux drôle, mais je dis ce qui se répète parmi nous. Je ne méprise pas la prière des blancs; j'envoie mon petit-fils à l'école de Qu'appelle. Au reste, je pourrais bien, moi aussi, dire de belles paroles. Je sais comment on parle aux blancs quand on veut leur faire plaisir, mais j'ai promis de dire ce qu'il y avait dans mon cœur. Grand chef de la prière des blancs, je te salue. »

Ce discours fut débité avec une éloquence vraiment remarquable, et je regrette de ne pouvoir en donner que de courts passages. Les païens l'applaudirent plusieurs fois en faisant sortir du fond de leurs gorges une sorte de grognement significatif.

Les autres orateurs païens qui parlèrent ensuite eurent bien soin de dire au début qu'ils pensaient tous comme le vieux chef. « Ce que le vieux dit, je le dis moi aussi, » répétaient-ils à l'envi. L'un d'eux, comme pour répondre

à l'objection de servilisme, dit qu'il aurait parlé ainsi s'il s'était levé le premier.

J'ai remarqué que tous les jeunes païens se sont excusés de ne pas avoir encore la sagesse des anciens, ce qui m'a semblé une leçon d'humilité pour les jeunes visages pâles.

Un des païens a demandé carrément si leurs discours allaient avoir quelque résultat pratique.

J'ai maints chapitres vus,
Qui pour néant se sont ainsi tenus.

aurait-il pu dire avec le bon La Fontaine.

Un autre se plaignit de ce que leurs paroles n'allaient pas plus loin que Winnipeg.

Alors un Sioux païen appelé *La Suisse* demanda à parler, et le R. P. Favreau l'interpréta.

« Je suis heureux, moi aussi, dit-il, en s'adressant au Supérieur général. Ta présence rend la nature plus belle autour de nous. La feuille des arbres est plus verte, les fleurs des prairies plus parfumées, le soleil plus brillant. En te voyant, ce matin, il m'a semblé que c'était le Grand Esprit qui descendait sur la terre. Nous savons que la parole de la robe noire est droite, qu'il ne nous trompe pas. Nous avons confiance en lui. Nous avons placé nos enfants à l'école ici et nous sommes contents. Nous t'avons promis de faire baptiser nos enfants, et déjà nous en avons présenté deux à notre Père. Nous comprenons que l'école est une bonne chose et que nos enfants apprennent de bonnes choses. Je te salue. »

Discours d'O'Shouppe. — Vint enfin le tour d'O'Shouppe, excellent sauvage chrétien, qui, il y a vingt ans, adorait le soleil, dansait en son honneur, vivait avec deux femmes, allait à demi vêtu, et faisait de la sorcellerie ou médecine diabolique. O'Shouppe est maintenant vêtu

comme un *gentleman*, et il possède un magnifique troupeau de chevaux et de bestiaux. Il récolte, chaque année, une ample moisson de blé et de légumes, et il habite une jolie maison fort proprette au lac Croche, à 60 milles de Qu'appelle. O'Shouppe est une conquête du R. P. Decorby, et les missionnaires ont en lui un auxiliaire puissant, zélé et fort intelligent. Sa fille Isabelle, élève de l'école industrielle de Qu'appelle, a été envoyée avec des Sœurs grises à Chicago, pour représenter l'institution à l'exposition colombienne (World's Fair).

« Très grande robe noire, le premier mot que j'ai à te dire, en mon nom et au nom de tous les sauvages du lac Croche, doit venir du fond de mon cœur; je me réjouis beaucoup dans mon cœur de te voir ici avec tes robes noires. Et en mon nom et au nom de tous les sauvages qui sont venus de loin, de toutes les réserves que tes prêtres visitent, je viens te dire, très grande robe noire, grand merci, grand merci d'être venu de bien loin pour nous rencontrer ici dans ces grands et très beaux jours de fêtes de la bonne prière. Oui, vraiment, du fond de nos cœurs, nous devons te remercier, toi, très grande robe noire, et tous nos Pères, pour le grand et bien bel ouvrage que vous faites au milieu des sauvages et en faveur de nos enfants. Ah ! nous aimons à les voir aujourd'hui, nos enfants ! Nous sommes fiers d'eux tous et nous nous sommes tous réjouis dans nos cœurs, les entendant dire et les voyant faire des choses belles et bien curieuses. Grand merci aux Pères de l'école, qui travaillent nos enfants avec soin et intelligence pour mettre dans leur cœur et leur esprit toutes les belles et bonnes choses que les blancs connaissent. Grand merci aux filles de la prière qui se donnent tant de trouble, qui se montrent toujours le cœur plein de charité pour nos enfants. Avec toi, très grande robe

noire, je dis, au nom de tous les sauvages, grand merci au gouvernement et à tous ses employés, qui ont bien voulu prendre nos enfants en pitié et dépenser de grosses sommes d'argent pour leur faire du bien... Vraiment, quiconque a un peu d'intelligence et de cœur, quiconque voit tout le bien qui se fait ici pour nos enfants, ne peut s'empêcher de dire, le cœur plein de joie : « Merci, merci ! » Vraiment, nous nous réjouissons aujourd'hui dans nos cœurs.

« Depuis quarante ans, nous n'avons pas encore vu les choses grandes et bien curieuses que nous voyons tous aujourd'hui. Il y a quarante ans, nous ne connaissions pas la robe noire; nous ne la voyions de loin que très rarement. Nous ne comprenions pas son grand ouvrage. Les Oblats, tes robes noires, sont les premiers qui sont venus nous rencontrer dans le bon temps. Et depuis, ils ont changé toutes les réserves des sauvages. Oui, aujourd'hui, tout est changé; quelle différence entre nos enfants d'aujourd'hui, qui sont enseignés dans les grandes écoles, et les enfants qui vivaient autrefois ! Quelle différence aujourd'hui même entre nos enfants qui sont aux grandes écoles et ceux que les parents gardent chez eux ! Grand prêtre, aujourd'hui tes robes noires sont partout : au Manitoba, ici, là-bas, loin dans le nord, là-bas, loin, de l'autre côté des montagnes Rocheuses. Moi, je les ai vues presque partout, j'ai été au Manitoba, j'ai parcouru les réserves ici, j'ai été loin, de l'autre côté des montagnes Rocheuses, dans les grandes forêts (Colombie Britannique). Là, à la Colombie Britannique, j'ai été joyeusement surpris ; j'ai vu des milliers de catholiques; ne parlant pas leur langage, j'ai pris mon chapelet. »

Ici, l'orateur sort son chapelet de son gousset et le montre.

« J'ai commencé à prier devant eux. Alors, nous nous sommes compris ; nous ne formions plus qu'une même famille, et déjà nous nous aimions. *Wah ! wah !* comme ils prient, tous ces sauvages ! J'ai passé un mois avec eux, et je les ai vus se réunir tous les soirs et tous les matins pour réciter le chapelet. J'ai été bien surpris : ces sauvages écoutent la robe noire ; ils ont tous accepté la grande bonne prière du Grand Esprit que prêche la robe noire ; ils sont heureux et vivent bien. Ici, c'est bien étonnant, c'est le contraire ; on n'écoute pas la bonne parole de la robe noire. En les voyant, je pensais ici, à ma terre (à mon pays), et j'avais de la peine dans mon cœur ; je me disais : « Ah ! je désire fort que les sau-« vages là-bas d'où je viens se conduisent comme ces « sauvages. » Grand prêtre, j'aurais encore beaucoup à te dire ; mais, comme mes amis ont parlé déjà longuement, je crains de te fatiguer. Je te salue et te remercie encore, toi et toutes tes robes noires. Maintenant, je veux dire seulement quelques mots à mes frères et amis sauvages. »

Se tournant du côté des sauvages, il parla ainsi : « Mes parents, je ne suis pas digne de vous parler aujourd'hui en présence du grand prêtre ; mais je désire vous communiquer tout ce que je vois dans mon esprit et ce que j'éprouve de joie dans mon cœur.

« Vous voyez, vous comprenez aujourd'hui ce que nous devons penser du prêtre et ce que nous devons penser du gouvernement. Les prêtres (les robes noires) ont leur ouvrage, le gouvernement a son ouvrage. L'ouvrage des robes noires n'est pas du tout semblable à l'ouvrage du gouvernement. Vous l'avez vu, hier et aujourd'hui, l'ouvrage des robes noires. Réfléchissez donc fortement et comprenez que cet ouvrage des robes noires est pour vous et pour nous tous. Pensez au Grand

Esprit, afin qu'il vous aide à bien comprendre et à bien accepter de bon cœur le grand ouvrage des robes noires qui marchent tout le temps dans nos réserves. »

O'Shouppe veut leur faire comprendre qu'ils doivent écouter et accepter la religion prêchée par les prêtres.

« L'ouvrage des robes noires, si vous l'acceptez, si vous vous en servez bien, ne pourra pas manquer de vous faire du bien. Tenez, voulez-vous comprendre le grand ouvrage de la vraie robe noire? Voyez, regardez vos enfants. Que pensez-vous? Les enfants qui sont enseignés dans ces grandes écoles et ceux qui n'y sont pas sont-ils pareils? Ah! il y a, vous le savez bien, une bien grande différence entre les enfants qui sont enseignés dans les grandes écoles et ceux qui sont privés de ces bons enseignements. Les enfants qui sont gardés dans les grandes écoles apprennent les bonnes et grandes choses que les robes noires ont dans leurs têtes (esprits). Ils sortent pour ainsi dire de la grande nuit où ils se trouvaient pour entrer avec les robes noires dans la grande lumière. Les enfants qui sont dans les réserves, pensez-vous qu'ils sont capables de dire de belles choses et de faire des choses curieuses comme nos enfants? Jonglez (méditez) donc fort sur tout ce que vous avez vu et entendu ici, et servez-vous de tout cela pour vous faire du bien.

« Vous penserez peut-être ainsi : les blancs aident O'Shouppe et voilà pourquoi il nous parle si fortement. Les autres ont parlé, ils ont craint de vous dire quelques mots. Moi, je désire, comme tous ceux qui prient avec moi, je désire que tous mes semblables connaissent les grandes vérités de la bonne prière que le Grand Esprit a eu la charité de nous faire connaître. »

Ce discours d'O'Shouppe fut applaudi à plusieurs reprises par les métis et les sauvages catholiques.

Aussi éloquent que Pia-pot, il met plus de douceur et d'insinuation dans sa voix, et l'on est frappé du contraste de sa modestie chrétienne avec la fierté raide ou railleuse du vieil adorateur du soleil.

Réponse du T. R. P. Général. — Il était bien temps que le Supérieur Général eût son tour. Le R. P. Hugonard l'interpréta en cris. Il exprima d'abord sa joie de voir une réunion si importante et d'avoir entendu des discours si intéressants.

« Je ne viens pas, dit-il, au nom du gouvernement, mais au nom de celui que plusieurs d'entre vous connaissent si bien, de Mgr Taché, votre vénérable archevêque. Je suis content de ceux qui prient avec nous et j'espère que les autres prieront bientôt. Assurément, nous ne sommes pas indifférents, nous missionnaires, à vos peines, à votre misère physique. Vous nous appelez *vos pères* et nous vous aimons comme nos enfants. Mais vos missionnaires n'ont pas quitté leur patrie, leurs parents, et tout ce qu'ils ont de cher pour s'occuper de vos corps ; ils viennent ici pour vous prêcher une vie meilleure et vous enseigner les moyens d'y arriver. Il faut aimer à vous faire instruire et procurer le même bienfait à vos enfants. Je vois ici un établissement magnifique qui fait grand honneur au gouvernement canadien, et qui est une preuve de son bon vouloir à votre égard. Ici, vos enfants sont instruits gratuitement dans la science des blancs. Ils apprennent tout ce qui peut leur être utile pour gagner honorablement leur vie plus tard, à la façon des blancs.

« Mieux que cela, ils entendent parler du bon Dieu et ils sont formés aux vertus chrétiennes. Quoi de plus avantageux pour ces chers enfants! Cette école est vraiment l'honneur et la gloire de la religion et du gouvernement.

« C'est une nouvelle preuve de cette vérité incontestable que la religion, qui semble n'être destinée qu'à procurer aux hommes le bonheur de la vie future, leur assure encore ici-bas le bien-être et les plus douces jouissances. Vous m'avez demandé des missionnaires. Je suis heureux de constater l'estime que vous témoignez à ceux qu'on vous a déjà envoyés; je ferai tout en mon pouvoir pour augmenter leur nombre. Soyez tous heureux et contents; vivez comme de bons priants, vous en aurez la récompense éternelle. C'est le vœu de mon cœur. »

Le P. Camper avait été chargé de répondre en sauteux à tous les discours des sauvages. Il parla avec une vivacité et une force qui parurent faire grande impression sur les Indiens. Plusieurs métis étaient émus jusqu'aux larmes. Il fit un résumé succinct de la religion et il montra l'inanité du culte des faux dieux. C'est ainsi, sans doute, que parlaient les apôtres qui ont converti les nations. Ce discours a été l'emporte-pièce du premier congrès sauvage de Qu'appelle. Si le vénérable P. Lacombe, qui a tant fait pour le succès de cette belle fête, avait été présent pour adresser la parole en cris, la joie de tous eût été complète. Son nom a été prononcé plusieurs fois : « Où est le P. Lacombe ? Va-t-il venir ? »

Nous savons que les intérêts si graves de nos écoles catholiques le retenaient à Ottawa, où il a couronné son honorable mission auprès des évêques de la puissance du Canada, en présentant lui-même la pétition de l'épiscopat canadien tout entier demandant justice pour les catholiques du Manitoba et du Nord-Ouest.

En somme, ces fêtes de Qu'appelle ont fait un grand bien aux sauvages catholiques, et le paganisme y a reçu son coup de mort. De l'aveu des païens eux-mêmes, parlant par l'organe de Pia-pot, *les dieux s'en vont.*

Aussi, est-ce la persuasion intime des missionnaires que Pia-pot mourra chrétien; le respect humain explique seul sa profession de foi au paganisme. C'est le cri de détresse du paganisme agonisant.

Le gouvernement canadien a pu se convaincre, une fois de plus en cette circonstance, qu'il n'a qu'à se louer de l'influence des missionnaires catholiques sur les sauvages tant païens que chrétiens.

Les paroles flatteuses du Supérieur général des Oblats, et les déclarations formelles du chef catholique O'Shouppe sont bien propres à calmer les sauvages et à les disposer à accepter la civilisation. Saluons, en terminant, la belle croix de Qu'appelle, qui inaugure l'ère nouvelle, l'ère de la colonisation, et qui symbolise les espérances de l'avenir. Puisse-t-elle être le gage des bénédictions divines sur ces vastes régions destinées à nourrir des peuples entiers!

Que personne n'oublie cependant qu'il y a encore des âmes à convertir dans le diocèse de Saint-Boniface, dont Qu'appelle fait partie, bien que la mission soit située dans les territoires du Nord-Ouest (Assiniboia). On compte 14257 sauvages dans l'archidiocèse, et, sur ce nombre, 6536 sont encore païens! La moisson à recueillir y est plus abondante que dans aucun des vicariats du Nord-Ouest.

Pater noster... adveniat regnum tuum.

O Père! que votre règne arrive!

UN TÉMOIN OCULAIRE.

A Prince-Albert. — Le 21 mai, le T. R. P. Général quittait Qu'appelle, et le lendemain il arrivait à Prince-Albert, où il avait la joie de trouver autour du vénérable Vicaire apostolique, Mgr PASCAL, une couronne de onze Pères et de six Frères convers. Voici le gracieux tableau

que le R. P. Cochin a tracé des événements qui se sont succédé pendant le séjour du T. R. P. Général.

Nous sommes assis depuis quelques instants sur le bord enchanté d'un grand fleuve qu'on appelle *la Saskatchewan,* et dont vous avez entendu parler bien des fois. Il est trois heures de l'après-midi; il fait un temps superbe, comme il en fait toujours le jour de la Fête-Dieu : un beau soleil au milieu d'un ciel bleu foncé. Un bon paysan breton, un émigrant arrivé dans ce pays depuis quelques jours, s'approche de nous, et soulevant un peu sa casquette : « Ah ! bonjour, monsieur, dit-il. Dame ! je n'vous connaissons point. — Bonjour, monsieur. Comment trouvez-vous ce pays-ci ? — Dame ! c'est un beau pays; mais y a ben des p'tites bêtes qui piquent; c'n'est point comme ça dans not' pays. Ah ! dame ! je n'm'y attendions point. Mais, monsieur le curé, comment appelez-vous ce p'tit bétail-là ? — Eh bien, monsieur, on appelle cela des *maringouins;* mais ceux-ci ne sont rien ; il y en a d'autres en hiver qui piquent bien plus fort. — Dame ! Ah ! ah !... Dans not' pays, c'n'est point comme ça... »

Nous allions entamer une conversation interminable, toute composée de « Ici c'est comme ça; chez nous c'n'est point comme ça », lorsque le son des cloches vint tout à coup nous délivrer de cette innocente conversation et attirer notre attention vers quelque chose de plus intéressant.

En face de nous, sur le bord du fleuve, d'une petite maison sans grande apparence, qu'on ne soupçonnerait point du tout être la demeure d'un prince de l'Église, nous voyons sortir un vénérable vieillard aux cheveux tout blancs ; il nous regarde avec un sourire si bon, si paternel, que nous ne pouvons nous lasser de le contempler avec un amour filial ; c'est notre très révérend et

bien-aimé Père Supérieur général. Il est venu de bien loin, de notre chère patrie, la France, pour nous voir, pour nous entendre et pour nous bénir. Il est accompagné de S. Gr. Mgr Pascal, notre bon et vénéré Évêque et Vicaire apostolique, et du R. P. Antoine, son second assistant et son vénérable compagnon de voyage. Par toutes les issues de la maisonnette, on voit sortir onze Pères et six Frères convers du vicariat accourus de leurs lointaines Missions pour voir leur Père bien-aimé. J'oublie donc complètement mon interlocuteur, et je me joins à cette honorable compagnie.

Il faut dire ici en passant que c'est depuis mardi soir que nous jouissons de la présence de notre vénéré P. Supérieur général. Jeudi, vendredi et samedi, le R. P. Antoine, un véritable apôtre, nous a prêché une retraite, dont nous nous souviendrons toute notre vie, et, ce matin, nous avons renouvelé nos vœux entre les mains de notre bien-aimé Père. Puis, après la grand'-messe, il y a eu une belle et imposante procession du Très Saint-Sacrement porté par le T. R. P. Supérieur général de la cathédrale au couvent des Fidèles Compagnes de Jésus. Comme ces cérémonies, si belles qu'elles aient été ici, ne sont pas nouvelles pour les lecteurs de nos annales, je leur en éviterai la description. Je leur dirai seulement que, depuis mardi soir, nous, pauvres missionnaires sauvages, si longtemps isolés, nous nous croyons en paradis, et nous chantons sinon à pleins poumons, au moins du fond de notre cœur débordant de joie : *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.*

Nous nous dirigeons donc tous vers la cathédrale, où, dit-on, doivent avoir lieu quelques cérémonies intéressantes. Je ne vous dépeindrai point cette église, belle quoique inachevée, son site incomparable, les charmes de la nature et le printemps de civilisation qui l'entourent.

Je laisse à d'autres plumes plus civilisées et plus poétiques que la mienne le soin d'en faire la description. Une foule compacte de Canadiens français, d'Anglais, de métis et quelques sauvages, en grand nombre catholiques, et en plus grand nombre encore protestants, les premiers poussés par les principes de leur foi, les autres plutôt par les convenances et la curiosité, se pressent aux abords de l'église. Quant à nous, nous entrons dans la sacristie; une douzaine de petits enfants de chœur charmants et pleins de vie revêtent leurs soutanes rouges et leurs beaux surplis en dentelle; puis on se rend en procession en face du maître-autel. Une belle statue du Sacré Cœur et, plus bas un christ magnifique, couleur de chair et de grandeur naturelle, apparaissent au-dessus du tabernacle; de chaque côté de ce tabernacle, deux beaux petits séraphins semblent s'anéantir de respect devant la majesté de Dieu. Notre très révérend et bien-aimé Père Supérieur général préside la cérémonie; tandis qu'il bénit ces précieux objets, nos cœurs débordent de joie, de reconnaissance et de ferventes prières pour les âmes généreuses d'outre-mer qui les ont procurés à Monseigneur par leurs aumônes.

Cette première bénédiction terminée, la procession, suivie de la foule, sort de l'église et vient se disposer en demi-cercle en face d'une magnifique statue en bronze du Sacré Cœur de Jésus placée dans une niche au-dessus du portail. C'est encore là un beau souvenir de la France, de Montmartre, de nos généreux compatriotes, de vrais amis du Sacré Cœur. Aussi nous ne pouvons contenir plus longtemps notre émotion, et de nos âmes s'échappe, plein d'enthousiasme, un beau cantique en l'honneur de celui qui a tant aimé les hommes. Puis, le T. R. P. Général asperge la statue d'eau bénite. Le Divin Cœur de Jésus a dû entendre favorablement la

prière de notre Père, et ces quelques gouttes d'eau envoyées à son image, ayons-en la douce confiance, retomberont sur chacun de nous, sur la foule qui nous entoure, sur chacune de nos Missions et sur le diocèse tout entier que nous représentons, en une pluie abondante de grâces et de bénédictions.

La procession se remet en marche et se dirige quelques pas plus loin à gauche, où nous nous trouvons en face d'une nouvelle fondation. C'est encore quelques mille piastres sorties de quelques bourses généreuses de la mère patrie qui vont se changer en demeure épiscopale. Dans ce coin, à droite du côté de l'église, une petite excavation a été pratiquée, et, au-dessus, une grosse pierre est suspendue à une poulie attendant qu'on vienne la mettre en place. Le R. P. Lebret monte sur les fondations, et dans quelques mots anglais bien dits et bien sentis, explique à la foule attentive le pourquoi de cette cérémonie. Une bouteille, contenant l'acte de la fondation écrit en latin et signé par le Révérendissime Vicaire Mgr Pascal et ses assistants, est déposée dans l'excavation, et le T. R. P. Supérieur général, après les bénédictions d'usage, fait descendre à la place destinée la première pierre de la demeure qu'habitera le premier Évêque de la Saskatchewan. Sur cette pierre fondamentale, dans un vase en argent, quelques-uns des assistants, voire même des protestants, viennent faire tinter les élans de leur satisfaction.

Aussitôt après notre arrivée à Prince-Albert, nous avions dû nous mettre en retraite, et nos catholiques, ou, pour mieux dire, la population de Prince-Albert, avaient attendu avec impatience le moment favorable pour témoigner leurs sentiments au T. R. P. Supérieur des Oblats. Aussi, sur le perron de l'église, deux adresses sont présentées, la première, en anglais, par

l'honorable juge Mac Guire au nom de la population anglaise, et la seconde, en français, par M. Louis Shmits au nom de la population française et métisse.

Au Très Révérend Père L. Soullier, *Supérieur général des Oblats de Marie Immaculée.*

Très Révérend Père,

Au nom des membres de langue anglaise de cette paroisse, je demande à vous offrir nos plus affectueux souhaits de bienvenue et à vous féliciter pour la haute position à laquelle vous avez été appelé comme Supérieur général des Oblats de Marie Immaculée.

Non seulement la cause de la religion, mais encore celle de la civilisation en général ont contracté une grande dette, toujours croissante, de gratitude envers l'esprit de sacrifice, le dévouement, le zèle de la noble armée que forment les missionnaires de votre Ordre. Ce sont eux, qui, aux premiers jours de notre histoire, laissant derrière eux les cités affairées, tout le confortable de la civilisation, s'exilant eux-mêmes de leur maison et de leur parenté, poussés par aucune ambition personnelle, aucune espérance de gloire ou de récompense terrestres, mais excités et enflammés seulement par l'unique désir de répandre la joyeuse lumière de l'Évangile et d'apporter au sauvage abandonné la connaissance rédemptrice du Sauveur, vinrent bravement dans les espaces presque sans fin de cette « grande terre solitaire », sans autre arme que le crucifix, parés d'aucune armure brillante, mais revêtus du sombre et simple costume de l'ordre, cette « robe noire », qui est devenue, pour les hommes rouges, le symbole du missionnaire catholique, du véritable ami des aborigènes.

Mais, très révérend Père, vous n'êtes pas un étranger

dans ce pays. Ce n'est pas la première fois que vos regards se portent sur la Saskatchewan aux flots agiles. Vous connaissez, mieux que je ne puis le dire, les espérances et les désappointements de ces premiers pionniers de l'armée du Christ, et si je rappelle brièvement leur souvenir, c'est simplement pour attester que nous, les témoins des fruits qu'ont produits leurs travaux, nous reconnaissons et nous voulons proclamer combien nous sommes redevables aux membres dévoués de votre Ordre, et combien sincère est la joie avec laquelle nous saluons leur Supérieur général.

Vous aurez sans doute remarqué avec plaisir les progrès considérables accomplis dans cette ville et les districts environnants, durant les onze années écoulées depuis votre dernière visite à Prince-Albert. En particulier, vous aurez constaté que l'Église catholique, comme toujours, n'a pas traîné dans sa marche en avant. Grâce aux efforts de notre évêque bien-aimé, nous avons maintenant, comme vous voyez, une cathédrale parfaitement conditionnée. Ce fut le premier soin de Sa Grandeur. Avec une abnégation digne d'éloge, elle a fait passer cette construction avant celle d'une résidence, pourtant bien nécessaire; mais nous espérons voir, avant que la neige papillonne encore, Sa Grandeur et ses dignes collaborateurs dans le sacerdoce logés dans une demeure plus convenable que celle dont ils ont joui jusqu'à présent.

Notre beau couvent, avec ses bonnes Sœurs, et une école sérieuse sont la preuve évidente que la cause de l'éducation est allée la main dans la main avec celle de la religion.

Mais notre population est relativement petite et pauvre, et nous avons confiance que nos humbles efforts pour nous aider nous-mêmes inviteront nos amis du dehors, et, en particulier, que Votre Révérence, une fois retour-

née sur les belles rives de la Seine, n'oubliera pas la paroisse qui travaille le long des flots de la Saskatchewan.

Pour conclure, très révérend Père, acceptez nos sincères remerciements pour votre bonne visite et permettez-nous, en vous souhaitant un *bon voyage*, de vous dire, non pas *adieu*, mais *au revoir!*

Signé au nom des catholiques de langue anglaise :

Tho. H. Mc Guire.

Très révérend Père,

Les catholiques de Prince-Albert de toute classe et de toute nationalité se font un agréable devoir de vous offrir la plus cordiale bienvenue et leurs plus respectueux hommages, en votre haute qualité de Supérieur général des révérends Pères Oblats. Ils ne peuvent pas rester indifférents à une visite si extraordinaire, si honorable pour eux et si consolante pour leurs pasteurs visite qui ne peut être, d'ailleurs, que très importante et très avantageuse pour eux et pour leurs frères disséminés dans ce vaste vicariat. Nous saisissons avec empressement cette occasion unique de vous témoigner notre profonde vénération et notre gratitude la plus vive, car nous n'ignorons rien de ce qu'a fait pour le Nord-Ouest la zélée Congrégation des missionnaires dont vous êtes aujourd'hui le chef aimé et respecté. En effet, s'il est un pays au monde qui a contracté une dette de reconnaissance envers les fils de Mgr de Mazenod, c'est bien le nôtre. Depuis cinquante ans qu'ils l'ont pris sous leur protection, ils ne l'ont plus abandonné. Au contraire, ils y ont dépensé tout le zèle et toute l'ambition dont ils étaient capables. Ils l'ont parcouru en tout sens pour y répandre la civilisation chrétienne, et, aujourd'hui, il n'y a pas un coin de l'Amérique du Nord qui n'ait reçu les bienfaits de leur apostolat.

Et cette petite Mission de Prince-Albert, à peine vieille de dix ans, a plus sujet encore que toute autre de se féliciter des faveurs reçues de votre généreuse Congrégation. Elle a l'heureux privilège de posséder dans son sein un évêque Oblat, évêque si bon et si bien-aimé de tous, et qui nous a voué toute son existence.

Elle a, de plus, deux Pères et trois Frères, tous missionnaires des plus charitables et des plus dévoués, qui nous font chérir tous les jours davantage l'Ordre religieux auquel ils appartiennent et à qui nous devons tout.

Quand nous considérons toutes ces erreurs, ces aberrations et ces désordres de toute sorte qui affligent le monde entier et que la religion seule peut conjurer, nous ne pouvons assez remercier le bon Dieu de nous avoir donné son Évangile, avec la grâce d'en observer tous les jours les préceptes vivifiants au moyen des avis, des exemples et du ministère de nos bons missionnaires. Pour toutes ces raisons, mon très révérend Père, vous ne voudrez pas douter de la sincérité des sentiments qui animent la population que vous voyez devant vous, et dont je m'efforce d'être le fidèle écho, quoique d'une manière imparfaite. Soyez donc le bienvenu, et puissiez-vous n'emporter que des souvenirs agréables de votre visite à Prince-Albert.

Quant à nous, nous ne pouvons que vous remercier d'être venu nous voir, et prier Dieu, par l'intercession de sa Mère Immaculée, dont vous portez le nom, de répandre sur votre auguste personne, sur celle de votre vénérable compagnon de voyage et sur votre Congrégation tout entière ses plus abondantes bénédictions.

Louis Simms.

Le très révérend Père remercie ensuite très chaleureusement les paroissiens anglais et français de Prince-Albert des précieux témoignages de respect et d'estime qu'ils lui donnent. Il exprime son étonnement de voir, après onze ans seulement, les rapides progrès qui se sont opérés, alors qu'il n'y avait à Prince-Albert qu'un seul missionnaire, le dévoué et regretté P. André, et quelques pauvres masures ne contenant qu'une poignée de métis et de sauvages, dont un très petit nombre seulement étaient catholiques, tandis qu'aujourd'hui se dresse une ville charmante, renfermant dans son sein environ quatre cents catholiques, ayant à leur tête un évêque, deux missionnaires et des Sœurs. Puis, au lieu de pauvres masures, une magnifique cathédrale, les fondations d'un bel évêché et un superbe couvent.

Il encourage Canadiens français et anglais, missionnaires et fidèles, chacun dans sa sphère, en termes très chaleureux et très éloquents qui demeureront à jamais ineffaçables dans le cœur de tous. Ensuite, le R. P. Lebret, qui parle bien l'anglais, sait trouver, dans sa verve tout exceptionnelle, les termes les plus heureux pour interpréter cette belle réponse du T. R. P. Supérieur général.

Cependant, tout n'est pas fini pour nous. Ce ne sera que mercredi ou jeudi prochain que nous nous séparerons pour retourner dans nos lointaines Missions. Pendant ce temps-là, nous allons encore jouir de la présence de notre bon Père et achever de verser tout notre cœur dans le sien.

Au moment où je recopie ces quelques notes, je me sens encore tout impressionné de cette belle retraite, de ces belles cérémonies que je n'avais pas vues depuis treize ans que je suis au milieu des sauvages les plus arriérés du vicariat. La vue de notre très révérend et bien-aimé Père et de tous mes chers Frères Oblats réunis

remplit mon cœur d'une émotion indescriptible, et c'est les yeux humides et le cœur rempli de regrets que je vais laisser Prince-Albert pour m'en retourner au milieu des barbares de Sainte-Angèle. *Fiat voluntas tua!* Enfin, le moment de la séparation arrive. Notre très révérend et bien-aimé Père et son compagnon nous regardent faire nos préparatifs de départ, et chaque fois que nos regards se rencontrent, c'est pour nous dire : « Adieu peut-être pour la terre, mais au revoir pour le ciel! »

L.-M.-C. Cochin, o. m. i.

A Calgary. — Le 1er juin, le T. R. P. Général dit adieu à Mgr Pascal et aux missionnaires du vicariat de la Saskatchewan et, toujours accompagné du R. P. Antoine, se dirigea vers Calgary. Ici nous cédons la parole au R. P. Lestanc, supérieur du district.

Le mois du Sacré-Cœur a été plus que jamais, cette année, un mois de sainte allégresse et de grâces exceptionnelles pour la maison de Sainte-Marie, ou mieux encore, pour le district de Calgary. Le Révérendissime Supérieur général de la Congrégation est venu nous visiter. C'est le 2 juin que ce bien-aimé Père est arrivé à la station avec son vénérable compagnon, le R. P. Antoine, à 1 heure du matin. Le P. Lestanc, supérieur de Sainte-Marie, le P. Naessens, principal de l'école industrielle de Saint-Joseph et le Frère scolastique J. Danis attendaient au débarcadère les nobles visiteurs avec la voiture de l'école. Dans quelques minutes, nous descendions à la porte de la Mission, heureux de recevoir la bénédiction de notre premier Supérieur. Comme nos voyageurs étaient fatigués et avaient besoin de repos, ce premier entretien ne fut pas long. Les chambres se fermèrent vite et le silence le plus complet régna dans

la maison jusqu'après les messes du lendemain, 3 juin.

C'était le samedi et la journée fut consacrée à visiter le beau couvent des Fidèles Compagnes de Jésus et leurs magnifiques écoles, puis le bel hôpital des Sœurs grises. Ces deux établissements, avec une jolie église paroissiale, sont en pierres et en briques et jettent un vrai prestige sur notre sainte religion, dans ce pays où la majorité protestante s'accentue tous les ans davantage.

Le samedi soir, le train de Macleod nous amena les PP. Lacombe, Legal, Foisy et les FF. Perréard et Barreau.

Le dimanche devait avoir lieu la réception publique. A 4 heures de l'après-midi, notre population était réunie. Un bon nombre de protestants étaient venus prendre part à la fête. Aux sons joyeux de notre bourdon, tous les Pères et Frères présents accompagnent au chœur Mgr Grandin, le R. P. Général et le P. Antoine. Toute l'assemblée est respectueusement debout, jusqu'à ce que le R. P. Général ait pris le fauteuil au milieu, sur le marchepied de l'autel, ayant à sa droite Mgr Grandin, à sa gauche le R. P. Antoine. A un signal donné, le docteur Édouard Rouleau et M. J. Costigan, avocat de la Couronne, montent au chœur, saluent profondément les héros du jour et lisent alternativement une adresse en français et une autre en anglais.

Au Très Révérend Père Louis Soullier, o. m. i., *supérieur général des Oblats de Marie Immaculée.*

Très révérend Père,

Permettez-nous, citoyens de Calgary, d'unir nos voix aux concerts de louange et d'hommage que vous avez reçus depuis Montréal jusqu'ici, pour vous témoigner, nous aussi, tout l'amour et la reconnaissance que nous

devons à cet Ordre admirable des Oblats de Marie Immaculée, dont vous êtes le distingué Supérieur général. Nos cœurs ne sauraient exprimer en termes convenables tout ce qu'ils ressentent d'affection et de gratitude pour ces courageux Oblats, vrais enfants de Marie. Quel bien n'ont-ils pas fait pour notre sainte religion dans ces vastes territoires du Nord-Ouest, qu'ils ont ouverts les premiers à la civilisation chrétienne! Que de travaux, de souffrances, de privations de toutes sortes n'ont-ils pas endurés dans ces contrées sauvages! Quels martyres de tous les jours devrions-nous dire plutôt! Il fallait être vraiment des Oblats, très révérend Père, pour entreprendre l'évangélisation de toutes ces peuplades indiennes qui habitent cette partie de notre pays depuis l'Atlantique jusqu'au Pacifique, et depuis nos grands lacs jusqu'à l'embouchure de la rivière Mackenzie, et même jusqu'au cercle polaire. Enfin, partout où il y a des âmes à sauver, nous trouvons de vos Pères, sacrifiant leur santé, leur vie même. Qu'il fait bon d'être catholiques, afin de pouvoir admirer dignement de pareils dévouements chez nos saints missionnaires, surtout chez les zélés Oblats de Marie-Immaculée! Que ne leur devons-nous pas nous-mêmes, citoyens de cette ville naissante? Vous en avez la preuve sous vos yeux, très révérend Père; ce monument-ci est dû à l'activité et au zèle de nos bons Pères Oblats.

Nous pouvons vous assurer, très révérend Père, notre concours unanime. et notre union constante avec nos bons Pères, sous la sainte et prévoyante direction de notre vénérable et bien-aimé évêque, Mgr Grandin, dans tout ce qui tendra au bien de notre foi et à la gloire de notre mère la sainte Église catholique. Soyez persuadé que, tant que nos cœurs battront, nous et nos enfants resterons catholiques.

Nous vous souhaitons, très révérend Père, santé et longue vie. Que le bon Dieu daigne continuer de répandre sur votre Ordre religieux, et sur vous, Supérieur général de cette phalange admirable de soldats de Jésus-Christ, Oblats de Marie Immaculée, ses plus abondantes bénédictions!

Signé pour les paroissiens de Sainte-Marie de Calgary,

E. Rouleau, m. d.

Très révérend Père,

Votre arrivée dans ce grand pays de l'Ouest a été le signal d'universelles manifestations d'amour et de reconnaissance parmi les membres de notre sainte Église; et les réceptions qu'on vous a faites dans des centres plus populeux et plus riches, là-bas, à l'est de notre contrée, ont été si magnifiques qu'il nous est difficile de saisir combien seront inférieurs, comparativement, nos humbles efforts pour recevoir dignement le chef honoré de votre noble et dévouée Congrégation.

Nous nous rappelons, cependant, que votre Ordre est avant tout fondé sur l'humilité; que, pour lui, le salut des âmes a plus d'importance que la destinée des empires; que, pour lui, l'hommage de cœurs reconnaissants, rapprochés de plus en plus de Dieu par le moyen de ses dévoués apôtres, est plus précieux que les applaudissements de la multitude ou le faste de la richesse, C'est pourquoi, encouragés par cette pensée, nous osons, très respectueusement, nous approcher de vous, très révérend Père, pour vous souhaiter une cordiale bienvenue et déposer à vos pieds, vous qui représentez le grand Ordre des Oblats de Marie Immaculée, l'humble tribut de notre amour et de notre vénération. Nous aimons cet Ordre et ses membres à cause de leur douce bonté, à cause de leur charité pleine d'abnégation et de

désintéressement; aussi, parce que l'amour appelle l'amour, et que nous avons reçu les preuves abondantes de l'amour qu'eux-mêmes ont pour nous. Nous les vénérons, à cause de leur sainte vie; de leur patience dans les épreuves et les privations, de leur zèle infatigable et qui se sacrifie pour la cause de notre sainte religion. L'histoire de votre noble Congrégation est trop bien connue pour que j'aie besoin de la rappeler ici; ses exploits dans le champ des batailles de Dieu contre les pouvoirs de l'enfer et de l'idolâtrie n'ont pas besoin de nos éloges; ils sont écrits dans la pensée éternelle de Dieu. Il faudrait être aveugle, après avoir lu la vie du saint DE MAZENOD, pour n'y pas voir la main de la divine Providence, créant et dirigeant le caractère, les inclinations de cet homme grand et bon, qui devait jeter les fondations de cet Ordre glorieux de missionnaires, destiné à porter la croix du Christ et à répandre les fruits du Calvaire jusqu'aux plus sombres retraites de l'infidélité. A ceux d'entre nous qui ont vécu dans ce pays nouveau durant les dix dernières années, qui ont joui des bénédictions et senti l'influence directe des membres bien-aimés de votre Ordre qui ont été nos pasteurs, à ceux-là, la grandeur de la mission sacrée de vos missionnaires et la fidélité constante et dévouée avec laquelle ils l'ont remplie, sont apparues peut-être d'une manière plus spéciale. Dans leurs travaux, vos Pères ont obéi au commandement divin, et, dans les fruits de cet apostolat, les promesses divines ont été remplies.

Acceptez donc, très révérend et cher monsieur, nos assurances sincères et cordiales d'amour et de gratitude, tandis que nous prions humblement Dieu de vous bénir vous et tous les membres de votre saint Ordre, afin que vous et eux vous puissiez encore longtemps continuer la divine mission qui vous a été confiée: que ceux qui

ont faim soient rassasiés ; que ceux qui sont nus soient vêtus ; que les malades reviennent à la santé ; que les aveugles recouvrent la vue, et que les brebis perdues soient enfin rassemblées dans le grand bercail du Christ.

J. Costigan,
Avocat de la Reine.

Le Supérieur général répondit à ces compliments avec sa facilité et sa délicatesse ordinaires. Voici en substance cette réponse : « Messieurs et Mesdames, je suis très heureux de me trouver au milieu de vous et de voir les progrès réalisés à Calgary depuis ma visite en 1883. Tout a progressé à Calgary ; mais les catholiques, je suis fier de le proclamer, ne sont pas restés en arrière. N'avez-vous pas une belle, vaste et solide église en pierres ? N'avez-vous pas un couvent avec des classes magnifiques ? N'avez-vous pas une Communauté aussi savante que vertueuse pour instruire vos enfants, les Fidèles Compagnes de Jésus, ces dignes religieuses dont les succès dans l'enseignement sont remarqués en France, en Angleterre, en Australie comme à Manitoba et dans le Nord-Ouest ? Pour couronnement de vos institutions paroissiales, vous avez un hôpital qui est un honneur pour vous et pour la ville, qui est une source de bienfaits pour les affligés et les pauvres et cet hôpital est sous la direction si habile et si dévouée des bonnes, des admirables Sœurs grises de Montréal ! Vraiment cette petite ville de Calgary a été visiblement bénie de Dieu ! Vraiment vous devez une grosse dette de reconnaissance à Mgr Grandin, votre si digne pasteur qui a dirigé ces belles œuvres ! Permettez-moi de vous dire que je suis fier de tout ce que je vois et de tout ce que j'entends ici. Comment pourrait-il en être autrement ? Je ne me crois pas un étranger parmi vous. Vous avez ici mes

enfants ; vous les aimez, vous les respectez, vous les aidez à faire le bien. Comment pourrais-je ne pas vous aimer? Soyez sûrs que je n'oublierai pas Calgary et que je ferai tout mon possible pour votre bien et pour votre satisfaction. Je vous remercie cordialement de cette belle démonstration à l'occasion de ma visite ; je vous remercie en particulier, vous, chers messieurs Rouleau et Costigan ; j'admire les nobles paroles que vous avez su trouver pour m'exprimer votre estime, votre affectueuse gratitude envers tous les membres de la famille des Oblats, particulièrement envers votre si digne évêque, Mgr Grandin. Je vous remercie tous, bons habitants de Calgary ; votre présence ici me parle agréablement au cœur et y laissera d'impérissables souvenirs. Comme je n'ai pas l'avantage de me faire comprendre de tous, je prie votre dévoué pasteur, le R. P. Lestanc, de vouloir répéter en anglais les quelques paroles que je vous ai adressées en français. » La bénédiction du Saint-Sacrement clôtura la séance.

Au sortir de l'église, une superbe voiture, attelée de deux magnifiques chevaux noirs, nous attendait, et le P. Général, Monseigneur, le P. Antoine, le P. Lacombe et le P. Supérieur firent une promenade très pittoresque autour de Calgary. Nous fîmes une visite au premier emplacement de la Mission, et, ayant monté les côtes qui cernent la ville comme un cercle d'énormes murailles, nous pûmes, d'un coup d'œil, admirer les principaux monuments de la jeune cité et une bonne étendue des montagnes Rocheuses. Nous étions de retour pour le souper.

A l'École industrielle de Saint-Joseph. — Le lundi 5, tous les Pères qui devaient prendre part à la retraite n'étant pas encore arrivés, le P. Général fut heureux de profiter de la voiture de la police, mise gracieusement

à sa disposition par le major Jarvis, pour aller visiter l'École industrielle de Saint-Joseph, à 25 milles au sud de Calgary. Monseigneur, le P. Antoine et le P. Lacombe furent de la partie, sans compter les jeunes Pères et Frères et deux soldats de la police, avec la grande voiture à quatre chevaux. Le voyage se fit aussi rapidement et aussi agréablement que possible, mais il fallut avaler de la poussière. Pour l'École de Saint-Joseph, cette visite fut une grande fête. Les sauvageons avaient fait grande toilette; les Pieds-Noirs avaient la face presque blanche. Tout l'état-major était sur pied avec ses élèves, et l'établissement semblait tressaillir d'allégresse. La joie brillait sur tous les visages, les drapeaux flottaient au vent et la fanfare jouait les plus beaux morceaux de son riche répertoire. Les compliments, les pièces dramatiques se succédaient avec les chants et la musique. Les petites filles, sous la direction si habiles des révérendes Sœurs grises, rivalisaient avec les garçons pour fêter les illustres visiteurs. C'était vraiment beau d'entendre ces jeunes sauvages, mais c'était tout au moins aussi surprenant de voir et d'inspecter leurs travaux en agriculture, menuiserie, cordonnerie, couture, économie domestique, etc. Le Supérieur général était émerveillé des succès obtenus dans cette école et ne ménagea pas les compliments aux maîtres, maîtresses et élèves. Ces derniers reçurent, en outre, quelques jolis présents, qu'ils apprécient bien mieux que des éloges. Le mardi, à 4 h. 30 de l'après-midi, le P. Général était de retour avec toute son escorte religieuse et militaire. Pour nous disposer à la retraite et nous aider à attendre avec patience les retardataires, les Sœurs nous avaient invités à dîner, et leurs élèves avaient préparé une démonstration en l'honneur du Supérieur général. Toutes ces politesses nous occupèrent agréablement jusqu'à

9 heures du soir. Quand nous rentrâmes au logis, nos PP. Desroches et Cunningham nous attendaient à leur tour et la retraite commença aussitôt.

Ce fut le P. Antoine qui nous prêcha cette retraite. Treize Pères, deux Frères scolastiques et cinq Frères convers y assistaient. Outre les instructions du bon P. Antoine, le P. Général nous donnait une conférence tous les jours. Avec quelle sainte joie nous passâmes ces jours, hélas, trop courts ! Avec quelle avidité nous goûtions la parole si substantielle, si persuasive, si enthousiaste du prédicateur ! Avec quelles délices nous savourions ces entretiens si touchants, si paternels, si imprégnés de l'esprit de notre Fondateur, que nous consacrait chaque jour notre bien-aimé P. Général!

La retraite fut couronnée par deux oblations perpétuelles (du F. Danis, scolastique, et du F. Barreau, convers) et la rénovation des vœux de tous les autres retraitants.

Chez les Gens du sang. — A peine la retraite finie, le 9 juin, à 7 h. 30 du matin, le P. Général, le P. Antoine, les PP. Lacombe, Legal, Van Tighem et Foisy et le F. Barreau prennent le train de Macleod. Quoique les rivières fussent partout hautes et bien dangereuses, le P. Général tenait à visiter les Missions de nos sauvages. Nous n'étions pas sans crainte au sujet de ce voyage. Grâce à l'obligeance des officiers de la police, les visiteurs purent se rendre chez les Gens du sang, Mission du P. Legal. Là, le P. Général put admirer, d'un côté, le dévouement, l'abnégation parfaite, la persévérance héroïque des missionnaires et la charité si touchante des Sœurs grises auprès de ces pauvres sauvages, et, de l'autre, l'indifférence, l'endurcissement, l'obstination de ces malheureux infidèles. Ces Gens du sang proclament hautement qu'ils veulent garder leurs superstitions et ne

veulent pas être chrétiens. Qu'y fait donc le missionnaire ? Qu'y fait-il ? Il baptise les petits enfants; les parents y consentent volontiers, parfois même ils viennent apporter ces chers petits au prêtre pour qu'il les baptise. De plus, c'est le missionnaire qui fait la propagande pour l'école industrielle. Parfois encore, et aujourd'hui plus souvent que jamais à cause de l'hôpital où les sauvages aiment à venir se faire soigner dans leurs maladies, parfois encore il lui est donné de baptiser quelques adultes en danger de mort. C'est là toute la consolation du missionnaire des Pieds-Noirs.

Voilà bien vingt ans que les prêtres sont là guettant le moment de la grâce : *Ecce sto ad ostium et pulso.*

Le mercredi 13 juin, nos visiteurs sont de retour de Macleod. Ils se reposent une journée et partent pour la Colombie Britannique le 15. Ce n'était pas sans inquiétude que nos voyions notre P. Général entreprendre ce voyage, à travers les montagnes Rocheuses. Les rivières y étaient si débordées, le chemin de fer y avait subi tant de dégâts ! Les communications interrompues pendant quelques semaines venaient à peine de recommencer leur cours; mais notre bien-aimé Père avait tout réglé d'avance et rien que l'impossible ne pouvait l'arrêter. Grâce à Dieu, sa confiance a trouvé le chemin presque partout réparé et n'a éprouvé que le retard d'un jour.

Le 11 juillet, à 2 heures du matin, nous avions encore le bonheur de revoir notre bien-aimé Père et ses inséparables compagnons, les PP. Antoine et Lacombe ; mais la joie ne fut pas longue. La carte de route était tracée et, le 12, le R. P. Général partait pour Saint-Albert; il y arrivait le soir même et y était reçu en triomphe par le clergé et la population. Du reste, vous avez déjà reçu ou vous recevrez le rapport du R. P. Leduc, supérieur de Saint-Albert.

Laissez-moi ajouter encore quelques lignes à ce rapport déjà trop long. La visite de notre P. Général a été pour nous tous une bien douce surprise et une vraie bénédiction. Partout où il a passé, il n'y a qu'une voix pour proclamer sa bonté, sa condescendance, son tact et ses manières nobles, sa perspicacité dans les affaires, sa facilité à résoudre les questions les plus embarrassantes, son habileté à tout ramener à la règle, sa fermeté à maintenir ce qui a été décidé, sa patience à écouter tous ses sujets. *Transiit benefaciendo.* Sa visite a fait un bien immense. Le R. P. Antoine est excellemment qualifié pour être le *socius* du Révérendissime Supérieur général et, sans aucun doute, il a grandement contribué au succès de la visite. *Deo gratias!*

J'ai l'honneur d'être, révérend et bien cher Père, votre dévoué Frère en J. et M. I.

J.-J. Lestanc, o. m. i.

II

LES RACINES DÉNÉES

Par le R. P. Morice[1]

Considérée comme science distincte, la philologie comparée ne saurait se vanter d'une ancienne origine. Il n'y a pas plus d'un siècle qu'elle était encore dans son enfance. Ce n'est pas à dire que l'étude des langues en vue de déductions philologiques n'ait été poursuivie au-

(1) Le R. P. Morice, dont nous avons déjà donné des pages très intéressantes sur les Dénés de l'Ouest, veut bien nous communiquer quelques extraits d'une étude importante qu'il a publiée dans une revue anglaise. En insérant ce travail dans nos annales, nous exprimons à l'auteur tous nos remerciements et toutes nos félicitations, et nous lui demandons de ne pas s'arrêter en si beau chemin.

paravant avec plus ou moins de succès. Dès 1563, Pigafetta, un compagnon de Magellan pendant son voyage autour du globe, enrichit sa narration de trois vocabulaires d'idiomes étrangers (1). Son exemple fut bientôt suivi par d'autres navigateurs. Les missionnaires, de leur côté, ne tardèrent pas à marcher sur ses traces, bien que leurs efforts aient eu, en général, un objectif plus restreint, puisqu'ils cherchaient surtout à collectionner le plus de versions possibles de l'oraison dominicale.

C'est pourtant Leibnitz qu'il nous faut considérer comme le premier auteur de renom qui se soit appliqué à l'étude des langues étrangères dans le but d'en déduire des conclusions ethnologiques. « Je trouve, écrit-il au P. Verjus, que rien ne sert davantage à juger des connexions des peuples que les langues. Par exemple, la langue des Abyssins nous fait connaître qu'ils sont une colonie d'Arabes (2) ». Lacroze (3) et Relaud (4), ses disciples dans le même champ scientifique, poursuivirent leurs recherches animés du même esprit et arrivèrent à des conclusions semblables.

Ce n'est cependant que sous le règne de Catherine II de Russie que la philologie comparée commença réellement à se revêtir d'une forme distincte et concrète. Faisant trêve à ses plaisirs et suspendant pour un instant les actes d'excessive rigueur qui l'ont rendue célèbre, cette impératrice dressa une liste de cent mots russes qu'elle fit traduire en autant de dialectes que possible. Elle découvrit bientôt des affinités inattendues, et écrivit de sa propre main des tables de comparaison linguistique. Vers la même époque, un savant bénédictin mon-

(1) *Navigationi e Viaggi racolti già M. Gio. Bat. Ramusio,* Venise 1563.

(2) *Leibnitii opera omnia*, édit. Dut., vol. VI, part. II, p. 227.

(3) *Commere. epistol.*, t. III, p. 79, Leipsig, 1742.

(4) *Ibid.*, p. 78.

trait par de nombreux exemples qu'une foule de mots grecs ont une origine celtique. « Vous serez surpris, écrivait dom Pezron, quand je vous dirai que j'ai environ sept ou huit cents mots grecs, je dis de simples racines, qui sont tirés de la langue des Celtes, avec presque tous les nombres; par exemple, les Celtes disent *dec*, dix, et les Grecs, δέκα. Les Celtes disent *pemp*, cinq, et les anciens Grecs Éoliens πεμπέ. Les Celtes disent *pedwar* ou *petoar*, quatre, et les Éoliens πέτορες. Les Celtes disent *undec*, onze; *ddoudec*, douze, etc., etc., les Grecs, ενδέκα, δωδέκα, etc. Jugez du reste par cet échantillon (1). » Un autre pionnier dans la science comparativo-philologique, Col. Vans Kennedy, publia quelque temps après un ouvrage dans lequel il cite neuf cents mots communs au sanscrit et à d'autres langues. Une nouvelle ère dans l'histoire de la philologie comparative s'ouvrit à la découverte du sanscrit, la langue sacrée de l'Inde. La première grammaire sanscrite fut publiée à Rome, en 1790, par deux moines allemands, Hanxleben et Paulinus à Sancto Bartholomeo. A la même époque, sir William Jones disait, s'adressant à la Société asiatique de Calcutta : « Aucun philologue ne peut examiner les langues sanscrite, grecque et latine sans les croire sorties d'une source commune, qui n'existe peut-être plus. Une raison semblable, quoique de moindre force, nous fait supposer que le gothique et le celtique ont la même origine que le sanscrit (2). » Nous arrivons enfin au célèbre Francis Boppe, qui fit, dans les premières années de ce siècle, une étude comparée du sanscrit, du grec, du latin, du perse et de l'allemand, et, par son livre intitulé *Das Conjugationssystem*, prit rang parmi les auteurs

(1) *Encyclopédie ou Dictionnaire universel raisonné*, art. Celtes.
(2) *Apud Catholic World*, New York, 1890, p. 333.

que j'appellerais volontiers les fondateurs de la philologie comparée.

La suprême importance de pareilles études est évidente, d'autant plus que les écrivains qui ne craignent pas de nier l'unité d'origine de la race humaine admettent que l'identité, ou même seulement une similarité notable de langage entre des nations si éloignées qu'elles soient ne peuvent être le résultat du simple hasard. Ces concordances doivent, au contraire, prouver une connexion réelle d'origine ou de parenté. Ceux qui croient, avec raison, à l'unité originelle du genre humain n'ont pas non plus manqué de s'apercevoir de ce fait. « C'est alors, dit Abel Rémusat, que nous devrions être en état de déclarer sans crainte de contradiction quelle est, d'après sa langue, l'origine d'un peuple, quelles sont les nations avec lesquelles il fut en relations, quel fut le caractère de ces relations par rapport à la souche auquel il appartient (1). »

Ces recherches, qui ont produit des résultats si satisfaisants à propos des peuples européens et de la plupart des nations asiatiques dont l'histoire est conservée dans des archives d'une authenticité incontestée, ne peuvent manquer d'être aussi utiles relativement à des races comme les tribus américaines dont toutes les données historiques consistent en quelques légendes ou en des lambeaux de traditions vagues et incohérentes. Bien plus, on pourrait presque dire que, dans leur cas, la philologie comparée est le seul phare capable de jeter la moindre lumière sur leur origine, leurs migrations et leur connexion avec les autres branches de la grande famille humaine. A moins pourtant qu'il ne nous plaise de croire à leur autochtonie, et de rejeter par là-même

(1) *Recherches sur les langues tartares*, vol. I, p. XXIX, cité d'après une version anglaise.

l'unique autorité qui puisse nous servir de guide infaillible, je veux dire les livres saints. Car, comme il n'existe sur notre planète qu'une seule espèce d'hommes et que la Bible ne nous fournit qu'une seule genèse, il s'ensuit que, sous peine d'avoir à regarder le continent américain comme le berceau de la race humaine — ce que personne n'a encore osé avancer — nous devons demander à l'ancien monde le lieu d'origine de nos aborigènes.

Et qu'on ne vienne pas objecter que le type facial, et en général les traits physiques des races américaines, différant quelque peu de ceux des nations de l'Asie et de l'Europe, il nous faut en déduire une diversité d'origine aussi bien que de race. N'avons-nous pas, dans notre propre famille indo-européenne, des types aux *facies* plus dissemblables que ceux qui différencient les tribus américaines de certains peuples asiatiques? Il n'est certainement personne qui ose nier qu'un indigène de l'Amérique du Nord ressemble plus à un Samoyède ou à un Mongol que les habitants de la péninsule Indique, par exemple, n'ont de similarité physique avec les Allemands ou les Grecs (1). Même dans les limites de simples subdivisions ethnographiques, comme la celtique et l'italique, nous trouvons des différences notables de type et de teint. Et, pourtant, qui songea jamais à considérer soit les Irlandais et les Saxons d'une part, les Français et les Italiens d'autre part, comme les produits de deux créations distinctes?

La question qui s'impose à l'ethnographe chrétien est donc celle-ci : puisque nous ne pouvons regarder les tribus américaines comme autochtones, dans quel coin de

(1) La similarité faciale des Mongols et de quelques races américaines est si prononcée, que des personnes ont confondu en ma présence des sauvages avec des Chinois.

l'ancien monde trouverons-nous leurs parents ou leurs ancêtres ? Nombreuses ont été les réponses à cette question, et les opinions des américanistes ont été si variées et si contradictoires, que l'investigateur en quête d'une solution satisfaisante est dans l'impossibilité de déterminer sûrement laquelle est la plus plausible. Grotius, de Laet, Garcia et d'autres la discutèrent dans leur temps avec plus de savoir que de jugement. Aux yeux de Brerewood, Korn, Jefferson, Charlevoix, Buffon et Cuvier, les Peaux-Rouges n'étaient que des Scythes expatriés. Foster désigna même l'empereur tartare Kublai Khan comme le colonisateur virtuel du nouveau monde. Mitchell ne vit dans les Indiens de l'Amérique du Nord que de vrais Samoyèdes. Pendant le siècle dernier et dans la première partie de celui-ci, nombre d'écrivains, traitant comme spécialement judaïques certaines pratiques primitives du genre humain, s'efforcèrent de démontrer que les races américaines sont, en réalité, les descendants des douze tribus.

Mais, sans rejeter ce qu'il y a de vrai dans toutes ces hypothèses, il faut avouer que la sociologie laissée à elle-même n'est pas en état de résoudre ce grave problème. La philologie comparée peut, seule de toutes les sciences alliées, se réclamer du droit comme de la capacité d'en obtenir une solution satisfaisante. Ainsi le comprenait le judicieux Reland, que nous pouvons regarder comme un des premiers auteurs à colliger d'après les mémoires des voyageurs des spécimens de langues américaines (1). Plus tard, Smith Barton fit des progrès considérables dans la comparaison des mots de souche américaine avec des équivalents de dialectes du nord et de l'est de l'Asie. « Dans quatre-vingt-trois langues exami-

(1) *De linguis americanis, Traject.*, 1708.

nées par Barton et Vater, on a trouvé cent soixante-dix mots dont les racines paraissent identiques ; trois cinquièmes ressemblent au mandchou, au toungouse, au mongol et au samoyède (1) ». Je passe sous silence les américanistes plus récents, tels que Gallatin, Humboldt, Schoolcraft Gibbs, sans parler de ceux qui vivent encore, dont les recherches et les études consciencieuses ont illustré la science américaine (2). Tous s'entendent à déclarer que le critérium le plus sûr pour déterminer la congénéité de deux tribus indiennes est la similarité de leur langage.

Ce que Smith Barton fit pour les groupes linguistiques iroquois, sioux, muskogéen et eskimo peut, ce semble, se répéter en faveur des dialectes dénés ou athabaskiens. Son œuvre étant certainement un pas dans la direction du vrai et de l'utile, je demande le privilège de m'enrôler comme un de ses humbles disciples. Il m'est donné de vivre au milieu de Peaux-Rouges appartenant à une famille aborigène qui peuple un territoire de plusieurs milliers de milles d'étendue dans le nord-ouest de l'Amérique britannique. Dans une contrée d'un si vaste périmètre se meuvent un grand nombre de tribus homogènes qui parlent des dialectes si différents qu'elles ne peuvent se comprendre les unes les autres, et pourtant si évidemment apparentées, qu'à partir des steppes glacés des Loucheux d'Alaska jusqu'aux plateaux verdoyants des Tsilkoh'tin de la Colombie Britannique ou jusqu'aux plaines boisées de la tribu montagnaise, les mots qui servent à exprimer les nécessités de la vie indienne, comme le castor, l'ours, le canot, ou les

(1) Al. von Humboldt, *Views of the Cordilleras*, vol. I.

(2) L'original de cet essai a été écrit pour une revue américaine, ce qui expliquera pourquoi les Américanistes d'origine européenne ne sont pas mentionnés.

choses d'importance primaire, telles que l'eau, le feu, les pierres, etc., sont d'une similarité surprenante, quand ils ne sont pas complètement identiques. Cette homonymie singulière m'a toujours paru de la plus grande importance pour l'ethnographie. Car si nous découvrons jamais dans quelque partie du globe des races apparentées à nos Dénés par descendance directe ou parallèle, il me semble que ce devra être par l'intermédiaire de ces racines fixes, immuables et apparemment d'une très grande antiquité. Et j'ose espérer que cette assertion peut soutenir le feu de la plus chaude critique. En effet, supposons un instant que, par quelque cataclysme impossible, nous nous trouvions subitement dépourvus du moindre fragment d'histoire en tant qu'ayant trait au passé des nations civilisées. Quel moyen, je le demande, de reconstituer la carte ethnographique, par exemple, de l'Europe, autrement qu'à l'aide des éléments radicaux des idiomes parlés par ses habitants? De même, si les racines de la langue liturgique copte n'avaient été identiques avec l'égyptien des anciens Pharaons, on serait encore à chercher la clef de ces hiéroglyphes qui, pendant des siècles, furent l'énigme de générations de savants. Toute base de comparaison manquant, aucun résultat pratique n'aurait pu être obtenu (1).

C'est pourquoi, au lieu de bâtir présomptueusement des théories hasardées avant d'avoir amassé une quantité suffisante de matériaux de caractère non équivoque, comme Abel Rémusat accuse ses contemporains d'avoir fait (2), je prends la liberté de soumettre au monde sa-

(1) Chacun sait que les Coptes sont les descendants des anciens Égyptiens. Leur langue, mêlée de grec depuis l'époque des Ptolémées, conserve encore ses racines d'autrefois.

(2) « Ici comme ailleurs, on a commencé par bâtir des systèmes au lieu de se borner à l'observation des faits. » (*Recherches sur les langues tartares*, Paris, 1820, p. XVIII.)

vant une liste de mots racines extraits du vocabulaire d'une quinzaine de tribus dénées. Me permettra-t-on de prier les amateurs de recherches philologiques de vouloir la parcourir patiemment? Puis-je demander aux lecteurs en position de le faire de comparer les racines qu'elle contient avec des mots de langues asiatiques ou même européennes, mais plus particulièrement avec ceux des idiomes touraniens? Si l'on trouvait dans ce vocabulaire polyglotte des termes dénés qui soient phonétiquement identiques avec des mots de souche hétérogène tout en restant philologiquement synonymes, on ferait une faveur très appréciée en m'envoyant (1) le résultat de ces recherches.

Je n'ignore pas que la terminologie n'est pas en elle-même tout ce qui constitue une langue. Il faut aussi compter avec la grammaire et la syntaxe. Mais, en premier lieu, j'ai déjà donné ailleurs (2) un aperçu assez détaillé de l'aspect grammatical des idiomes dénés que mes bienveillants coopérateurs pourraient consulter, peut-être avec avantage. Ensuite, il ne faut pas oublier les paroles suivantes d'un philologue qui fait autorité en pareilles matières. «A propos des relations de deux langues, il paraît, dit Alexandre von Humboldt, qu'on ne pourrait rien conclure de la coïncidence du sens d'un seul mot de chacune d'elles. Il y aurait aussi une probabilité de trois contre un que la concordance de deux mots ne tire pas à conséquence. Mais si trois mots paraissent être identiques, il y aurait alors plus de dix

(1) A Stuart's Lake Mission, *via* Quesnelle B. C., Canada. L'original de cet essai étant en anglais, et contenant seul le vocabulaire dont il est ici question, ces remarques ne s'adressent naturellement qu'aux lecteurs assez familiers avec cette langue pour user intelligemment de ce vocabulaire et des remarques explicatives omises dans la présente version. Le tout leur sera envoyé sur demande.

(2) *Transact. Can. Inst.*, vol. I.

chances contre une qu'ils sont dérivés dans les deux cas de quelque souche commune, ou introduits dans la langue d'une autre manière. Six mots donneraient plus de dix-sept cents chances contre une, tandis que huit nous en fourniraient presque cent mille ; en sorte que dans ces derniers cas, l'évidence serait presque absolument certaine (1). » En outre, certains faits semblent nous permettre de soutenir que, sous l'influence de causes particulières, une langue peut subir de telles altérations que ses mots appartiendront à une classe linguistique, tandis que sa grammaire relèvera d'une autre. En d'autres termes, bien que la structure grammaticale des dialectes dénés diffère de celles des langues avec lesquelles ils sont congénères par leur terminologie, il ne s'ensuivrait pas que la corrélation des uns avec les autres fût sans valeur philologique.

Suivent, dans le texte anglais, quelques pages relatives à la nature et aux particularités des racines contenues dans le vocabulaire. Ces remarques ne peuvent intéresser que la classe de lecteurs visée dans la note 1.

(1) *Apud* Klaproth (*Asia polyglotta*, p. VI).

NÉCROLOGIE

MONSEIGNEUR TACHÉ.

Nous avons annoncé dans notre dernier numéro la mort de Mgr Taché, archevêque de Saint-Boniface, survenue dans la matinée du 22 juin, quelques jours seulement après la réception à la fois si grandiose et si filiale qu'il avait faite au T. R. P. Général.

A la première nouvelle du douloureux événement, le T. R. Père, alors dans la Colombie Britannique, s'empressa d'écrire à nos missionnaires du vicariat de Saint-Boniface une lettre qui est le meilleur éloge du vénéré défunt. Nos lecteurs seront heureux de la trouver dans les annales de la Famille.

Mission Sainte-Marie, Colombie Britannique,
le 23 juin 1894.

Au Révérend Père Vicaire et aux religieux Oblats de Marie Immaculée du vicariat de Saint-Boniface.

Mes très chers Pères et Frères,

En arrivant ici hier soir, j'ai eu la douleur d'apprendre la mort de Mgr Taché. Bien que j'y fusse préparé par de précédentes dépêches, cette nouvelle me plonge dans une tristesse profonde. Je ne verrai donc plus en ce monde cet Oblat si fidèle à sa vocation, et qui depuis cinquante ans a donné à la Congrégation de si éclatants témoignages d'attachement ; cet apôtre intrépide qui, dès son arrivée

à Saint-Boniface, porta le flambeau de l'Évangile dans les contrées reculées du Nord-Ouest et qui n'a jamais cessé de montrer sa prédilection pour les sauvages et les métis, c'est-à-dire pour les pauvres et les petits ; cet archevêque qui, durant un épiscopat de plus de quarante ans, a opéré de si grandes choses pour l'Église, pour sa Famille religieuse et pour son pays d'adoption, et dont le dernier acte public a fait à son nom, dans la reconnaissante admiration de tous les catholiques du Dominion et dans l'unanime applaudissement de l'épiscopat canadien, une si belle auréole d'honneur.

Je ne le verrai plus cet illustre religieux qui, père de tant de peuples, voulait bien se dire mon fils. Qui ne se souvient de l'admirable lettre qu'il écrivit l'an dernier au Supérieur général que l'assemblée capitulaire, siégeant à Paris, allait nommer? Il ne savait pas sur qui se porteraient les suffrages du Chapitre, mais d'avance sa foi l'acclamait comme l'élu de Dieu et il voulait être le premier à lui offrir l'hommage de son affection filiale et de sa religieuse soumission. La vénérable assemblée fut profondément touchée et édifiée de cette lettre. Elle y reconnut le cœur noble et délicat que notre vénéré fondateur avait su si bien comprendre et dont il m'a été donné d'apprécier à mon tour la tendresse et la générosité.

Comment dire le joyeux empressement avec lequel il nous accueillit à Saint-Boniface, moi et le R. P. Antoine, le 28 avril dernier? Durant les trois semaines que nous passâmes avec lui, il ne cessait de nous dire son bonheur de voir le chef de notre chère Famille rendre visite à ses nombreux enfants d'Amérique, et aux belles et grandes œuvres qu'ils y ont fondées. Cette visite était pour lui vraiment une fête du cœur, à ce point que, n'aurions-nous réussi qu'à lui procurer cette suprême

consolation, nous nous croirions amplement payé de nos fatigues.

En nous éloignant de lui le 15 mai pour nous rendre à Qu'appelle, nous emportions l'espérance de le revoir à la fin de juillet et de régler ensemble quelques affaires importantes.

Malgré les cruelles souffrances qu'il endurait depuis longtemps et qui amenaient fréquemment des crises redoutables, la vigueur de son tempérament faisait croire à la prolongation de cette belle et précieuse existence. Il avait fait preuve d'une extrême énergie dans la lutte soutenue depuis quelques mois pour la liberté des écoles catholiques. Hélas! n'aurait-il pas épuisé ses dernières forces dans cette courageuse défense de la vérité et de la justice? Et ne peut-on pas dire qu'il a succombé au travail excessif qu'il s'était imposé pour la protection des faibles contre l'injustice et l'intolérance des puissants? Fin vraiment digne d'un évêque, et qui, dans la vénération et la reconnaissance des catholiques, lui assure une belle place à côté des Athanase et des Ambroise.

Que ce soit là, mes bien chers Pères et Frères, notre consolation dans le grand deuil qui nous atteint. Mgr Taché est mort comme meurent les vrais Oblats, les armes à la main, et dans l'exercice d'un admirable dévouement. Comme saint Paul, il a pu envisager avec confiance le jugement de Dieu et dire : « J'ai combattu le bon combat; j'ai terminé ma course; j'ai été fidèle aux engagements de ma vie religieuse et d'évêque, il ne me reste qu'à recevoir la couronne des mains du juste juge. »

Saluons le vénéré défunt entrant dans son éternité avec une si riche moisson de mérites acquis par tant de travaux et de souffrances. Suivons-le de nos prières

pour le cas où son âme aurait à subir une purification suprême. Surtout, souvenons-nous des beaux exemples qu'il nous a donnés dans sa vie de missionnaire, dans sa carrière épiscopale et dans le support si plein de patience d'une longue et terrible maladie. Imitons ses vertus ; c'est le meilleur hommage que nous puissions rendre à sa mémoire. *Mementote præpositorum vestrorum qui vobis locuti sunt verbum Dei, quorum intuentes exitum conversationis, imitamini fidem.* (*Hebr.*, XIII, 7.)

Pour vous, mes chers Pères et Frères, qui avez eu le bonheur de voir Monseigneur de plus près et de jouir du charme de son commerce, retenez les conseils qu'il vous a si souvent donnés. Il vous a toujours appris à aimer la Congrégation et à professer pour vos supérieurs le plus tendre respect, la plus généreuse obéissance. Vous n'aviez qu'à le voir et à l'entendre pour goûter notre belle devise : *Pauperes evangelizantur*. Sa maison vous était ouverte. Chez lui vous vous sentiez chez vous. Son bonheur a toujours été d'être entouré d'Oblats. Qui ne sait le pieux orgueil avec lequel il se voyait à la tête d'une province ecclésiastique toute composée d'évêques Oblats ?

Goûtez ces précieux souvenirs et montrez-vous dignes de l'affection que vous témoigna si longtemps celui que nous pleurons. Il aimait à se dire votre frère, alors que vous aviez tant de raisons de l'honorer comme un père. Honorez aujourd'hui sa mémoire par la pieuse dignité de votre attitude et par le resserrement des liens qui, de vous tous, ne doivent faire qu'une famille aussi parfaitement unie que régulière et édifiante. En ce moment plus que jamais, vous êtes en spectacle aux hommes et aux anges. Inspirez-vous des graves circonstances que vous traversez ; serrez-vous auprès de votre très cher Père Vicaire ; suivez docilement ses instructions, et ne

vous écartez en rien de l'esprit de sagesse, de discrétion et de modestie que vous commandent les conjonctures présentes.

C'est pour obtenir ces grâces de Dieu que je vous prescris de réciter en commun tous les jours, après la prière du soir, les invocations suivantes, trois fois répétées : *Cor Jesu sacratissimum, miserere nobis; cor Mariæ immaculatum, ora pro nobis; Sancte Joseph, ora pro nobis.*

Et cela jusqu'à la prochaine retraite annuelle. J'aurai alors le bonheur de vous voir. Priez pour moi en attendant, mes bien chers Pères et Frères, et croyez au tendre attachement avec lequel je vous bénis en N.-S. et M. I.

L. Soullier.

40

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 128. — Décembre 1894

MAISONS DE FRANCE

MAISON DE NOTRE-DAME DE BON-SECOURS.

Notre-Dame de Bon-Secours, 10 août 1894.

Mon révérend et bien cher Père,

A la date du 5 juin dernier, je recevais de vous une lettre conçue en ces termes : « Depuis longtemps déjà, le nom de Notre-Dame de Bon-Secours n'a pas figuré dans nos annales. Me permettriez-vous de renouveler la demande que j'ai faite, il y a deux ans, d'un compte rendu des travaux accomplis par les Pères de cette maison dans ces dernières années ? »

Cette demande que vous me fîtes il y a deux ans était trop juste, adressée en trop bons termes pour n'être pas prise en considération. Je vous répondis immédiatement que j'allais me mettre à l'œuvre et vous envoyer le rapport demandé. En vous donnant cette réponse, j'étais

de bonne foi, j'avais l'intention de tenir ma parole; mais j'ajournai le travail, je l'ajournai encore, le temps se passa, et le rapport ne se fit pas. Triste exemple de négligence qu'il faut déplorer et surtout dont il faut s'amender. Car si les supérieurs locaux n'envoient pas de rapports, comment le directeur des annales pourra-t-il les rédiger?

A quelle époque ferai-je remonter mon rapport? Je vous rendrai compte de ce qui s'est passé ici depuis janvier 1893 jusqu'à Pâques de cette année inclusivement. Cette relation n'embrassera que seize mois; mais elle suffira pour vous donner une idée du ministère que nous exerçons ici. D'ailleurs, nos œuvres apostoliques se ressemblant, les relations ne peuvent manquer de se ressembler. Vous pouvez varier l'expression, donner les détails dans un style plus ou moins facile, au fond toutes ces œuvres se ressemblent. Impossible d'en rendre compte sans tomber dans des redites qui deviennent fastidieuses. Pour les éviter, je me tiendrai dans les limites que je viens d'indiquer.

Nous avons le bonheur de vivre dans un pays chrétien. Le diocèse de Viviers et l'arrondissement d'Alais, qui sont les théâtres ordinaires de nos travaux, ont conservé la foi et les pratiques religieuses. Les missions nous imposent des fatigues physiques considérables, mais elles sont la source de solides consolations. Le clergé est excellent; il accueille les missionnaires avec joie, les entoure de respect et de sympathie. A l'heure présente, il déploie, pour conserver la foi, un zèle qu'on ne voit presque nulle part ailleurs au même degré. Les curés de l'Ardèche s'imposent, pour soutenir leurs écoles libres, des sacrifices que Dieu seul connaît. Ces bons prêtres ont d'autant plus de mérite qu'ils ne sont pas riches et que plusieurs d'entre eux ont encore leur trai-

tement supprimé. Malgré toutes ces difficultés, les écoles catholiques se soutiennent, les missions se donnent et le bien se fait. Honneur au clergé de l'Ardèche ! Il est tout à fait à la hauteur des circonstances, et il déploie dans la lutte contre l'enfer un zèle, une persévérance, des qualités vraiment admirables. Honneur encore et surtout à son évêque ! Monseigneur de Viviers jouit, dans son diocèse, d'une immense influence, et il sait s'en servir pour encourager son clergé et le soutenir dans la lutte. Que de fois nous avons entendu des prêtres nous dire : « Nous combattons pour le bien des âmes et la gloire de Dieu ; mais nous sommes puissamment aidés par notre évêque ; sans lui, il n'y aurait plus le même élan ni la même persévérance. »

Il fait bon vivre dans cette atmosphère de foi, de zèle, de dévouement. On se dépense beaucoup pour les œuvres apostoliques, mais on reçoit beaucoup de consolations spirituelles, et l'on est réconforté par tant de beaux exemples.

Le ministère que nous exerçons ici n'a pas le brillant que l'on trouve ailleurs, mais il est dans l'ordre de notre vocation, et il donne plus de garanties à l'homme apostolique. Vous en aurez une idée quand je vous aurai dit que, dans la plupart de nos missions, nous obtenons que les hommes se confessent deux fois. Ce qui, presque partout ailleurs, n'est qu'une exception est encore ici une règle.

Jusqu'au mois de mai dernier, la maison de Notre-Dame de Bon-Secours comptait onze missionnaires. Depuis que le bon Dieu nous a pris le P. Pons, nous sommes encore dix, dont voici les noms : RR. PP. Bourde, Fayette, Avignon, Martin, Vassereau, Bruissan, Cardinal, Peytavin, Gaudin, Armand. Nous avons trois Frères convers : les FF. Joseph, Martin, et Romolo Crescenzi.

Depuis l'an dernier, la maison de Notre-Dame de Bon-Secours a donné 18 missions, 4 retours de missions, 16 retraites paroissiales, 7 retraites de congrégations ou de première communion, 11 retraites dont 7 à des religieuses, les autres à des religieux et à des séminaristes. La plupart de nos missions ont duré trois semaines et ont demandé le concours de deux ouvriers. Nous en avons eu une qui a duré un mois et a été donnée par trois missionnaires.

Parlons des missions, au moins de quelques-unes, et tâchons de noter ce qu'elles ont eu de marquant.

Labeaume. — Les PP. Peytavin et Armand ont évangélisé ce petit pays, qui leur a fait l'accueil le plus sympathique. Malgré les rigueurs du froid, les braves gens de Labeaume sont venus aux exercices et ils ont écouté la divine parole avec une docilité parfaite. Au cours des visites à domicile, les missionnaires rencontrèrent dans un café le maire, républicain aux idées très avancées, et éloigné des sacrements depuis longtemps. A la vue des missionnaires, le magistrat fit bonne contenance, il leur tendit la main et dit d'un ton résolu : « Je suis en retard pour la pratique de mes devoirs, mais puisque la mission est arrivée, je donnerai le bon exemple. » Et il a tenu parole.

A la clôture de la mission, M. le curé voulut exprimer sa reconnaissance. D'une voix émue, il fit ressortir devant son peuple le zèle des missionnaires, le bien qu'ils avaient fait dans la paroisse. « Ces hommes de Dieu, ajouta le brave curé, sont d'autant plus admirables que leur zèle est plus désintéressé. Ils sont venus uniquement pour le salut de vos âmes et n'attendent absolument aucun honoraire, ni de ma part, ni de la vôtre. Et cependant, il faudrait bien leur prouver notre reconnaissance de quelque manière. Nous n'avons point d'ar-

gent à offrir à ces bons Pères, mais nous avons des figues ; c'est le fruit du pays. Si nous leur donnions des figues ? » Tous ces braves paroissiens se firent un plaisir d'entrer dans les vues de leur curé. Le sacristain passa dans les maisons, fit une collecte très abondante. Et nos Pères revinrent à la maison avec un grand sac de 70 kilogrammes de figues sèches. Le P. Martin, qui en est très friand, en a eu pour tout son hiver et au delà.

Saint-Fortunat. — Les PP. Vassereau et Gaudin ont donné la mission dans cette paroisse ; ils y ont fait beaucoup de bien et en ont conservé le meilleur souvenir. Saint-Fortunat compte douze cents catholiques auxquels se trouvent mêlés trois cents protestants. Il y a un ministre et un temple. Comme de juste, le ministre fut très ennuyé de voir arriver la mission ; il en dit beaucoup de mal et défendit à ses ouailles de mettre le pied à l'église catholique. Pour arriver plus sûrement à son but, il imagina un stratagème qui devait faire échec à la mission. Tous les soirs, il réunissait ses gens et leur montrait la lanterne magique. Ce spectacle n'eut qu'un succès très relatif. Les curieux ne vinrent pas très nombreux, et ceux-là mêmes qui vinrent se fatiguèrent vite de ces représentations. Les exercices de la mission furent un attractif plus puissant ; aussi, malgré les efforts du ministre, les protestants y vinrent en grand nombre.

La clôture de cette œuvre apostolique s'est faite dans des conditions tout particulièrement intéressantes et émouvantes. On avait décidé de planter une croix dans un terrain acquis à cette intention. Le maire, franc-maçon, voulut empêcher la cérémonie et fit porter un arrêté qui interdisait les manifestations religieuses extérieures dans toute la commune de Saint-Fortunat. Devant une défense si formelle, il semblait impossible de

faire la procession et de planter la croix. Force était d'y renoncer, bien à contre-cœur sans doute ; mais enfin, il y a des vexations qu'on est obligé de subir.

Dans cet embarras, on trouva un expédient qui permit de faire la procession et de planter la croix sans donner lieu au maire d'intenter un procès et sans compromettre personne. Une partie de la commune des Ollières appartient à la paroisse de Saint-Fortunat. Là, on jouit de la liberté, et le maire de Saint-Fortunat n'est plus chez lui. Il fut décidé qu'on planterait la croix sur ce terrain, et qu'on y organiserait la procession. A l'heure indiquée, la foule remplit l'église ; les avis sont donnés pour l'ordre de la cérémonie. On doit sortir du lieu saint et se rendre par groupes de trois à quatre personnes, sans aucune manifestation, à la limite de la commune distante de 500 mètres de l'église. Fidèles à la consigne, prêtres et fidèles passent gravement devant le maire et les gendarmes, confus de ne pouvoir empêcher la manifestation. On arrive à la limite de la commune. La croix avait été placée en cet endroit sur un lit de parade et gardée par une compagnie d'élite. A l'arrivée de la foule, la croix est découverte, bénite solennellement, portée en triomphe, plantée et acclamée par plus de trois mille personnes ; car on était venu des paroisses voisines pour prendre part à cette belle manifestation. Électrisé par ce magnifique spectacle, le missionnaire prend la parole. Dans un langage vibrant de foi et de zèle, il rappelle les gloires de la croix, ses bienfaits et ses leçons. Sous l'influence de cette parole chaude et vraiment apostolique, la population déborde d'enthousiasme, les cris de : Vive la croix ! jaillissent de tous les cœurs et de toutes les lèvres. Et ainsi il apparut clairement que les obstacles suscités par l'enfer pour empêcher la manifestation ne servirent qu'à la rendre plus éclatante.

Lamastre. — Les PP. Supérieur et Peytavin, qui ont donné la mission de Lamastre, ont eu à supporter un labeur pénible mais bien consolant. Les deux mille catholiques qui forment la population de ce chef-lieu de canton ne se laissent pas détourner de la bonne voie par les protestants assez nombreux qui peuplent le pays. Loin de là, ils n'en montrent que plus de zèle à conserver leur foi et leurs pratiques religieuses. Ils ont à cœur de prouver par leur conduite que leur religion est la bonne. En temps de mission, ces dispositions s'affirment avec plus de force et donnent de magnifiques résultats. Aussi quelle bonne volonté dans ce peuple, quel entrain à suivre tous les exercices! Pour arriver à la réunion du matin, la paroisse étant très vaste, plusieurs devaient partir de chez eux dès 4 heures, marcher durant une heure et demie par les sentiers abrupts des montagnes. Rien ne les arrêtait, ni la longueur et les difficultés de la route, ni les intempéries de la saison. Dès 5 heures et demie du matin, l'assistance était considérable et admirablement disposée. Le soir, ces braves gens venaient en foule à l'exercice; ils trouvaient toujours les cérémonies trop courtes. On était obligé de leur dire que tout était fini et qu'il fallait s'en aller, autrement ils restaient en place et prolongeaient indéfiniment la station.

A la fin de la mission, les hommes furent convoqués tout spécialement à prier pour les défunts et à recevoir la sainte communion à leur intention. Trois cents hommes répondirent à l'appel du missionnaire et s'approchèrent de la sainte table. Après avoir fait la communion de précepte, trois cents hommes firent une communion de dévotion. Ce fait se passe de commentaires; il révèle mieux qu'un discours l'état religieux de ces bonnes populations.

Bessèges (diocèse de Nîmes, 10 000 habitants). — Cette

population est, en grande partie, composée d'ouvriers travaillant aux forges et à la mine. La mission de Bessèges a été donnée par les PP. Vassereau, d'Istria et Gaudin; elle a duré un mois. Les missionnaires n'y allaient pas sans une secrète appréhension, car cette ville a été travaillée par les grèves, et elle a subi l'influence des désordres qui en sont la conséquence.

Bessèges vaut mieux que sa réputation; les missionnaires l'ont constaté avec joie. L'accueil fait aux missionnaires fut très encourageant; à l'ouverture, l'assistance fut considérable. M. le curé et ses vicaires, tout en félicitant les missionnaires de cet heureux début, crurent prudent de leur dire : « Ne vous attendez pas à avoir cette foule tous les jours. Dans nos carêmes de chaque année, l'église est loin d'être remplie aux prédications de la semaine. »

Ces fâcheux pronostics ont été démentis par les faits. Depuis le mardi de la première semaine jusqu'à la fin du mois, la vaste église de Bessèges a été comble tous les soirs.

La première semaine, les hommes n'étaient pas très nombreux. Les femmes, ne se contentant pas de la place qui leur était réservée, envahissaient la nef réservée aux hommes. Les missionnaires y mirent ordre. Des avis furent donnés, qui eurent pour effet de maintenir les femmes dans les limites qui leur étaient assignées, et d'assurer aux hommes les places qui leur étaient réservées. On ne s'en tint pas là. Sur le conseil des missionnaires, M. le curé fit fabriquer une barrière à coulisse, que l'on agrandissait à mesure que les hommes devenaient plus nombreux. Cette mesure eut un vrai succès. Toute une nef latérale et la moitié de la nef du milieu furent occupées par les hommes.

Et cela ne suffit pas encore. On invita les hommes à

des réunions faites pour eux et rien que pour eux. Cet appel fut entendu et donna des résultats qui dépassèrent toutes les espérances. Ces braves ouvriers mineurs répondirent en foule à l'appel du missionnaire. S'encourageant les uns les autres, ils vinrent aux réunions et composèrent l'un des beaux auditoires d'hommes que l'on puisse voir. A ce spectacle, à la vue de ces milliers d'hommes qu'il n'avait jamais vus et qui remplissaient son immense église, M. le curé était ému jusqu'aux larmes. Le missionnaire se surpassait lui-même; il trouvait dans son cœur des trésors de foi, de miséricorde, qu'il distribuait à ce peuple avec un merveilleux entrain. Et le peuple écoutait, buvait sa parole avec avidité, car ces braves mineurs demeurent foncièrement chrétiens. Pour la grande majorité, ils appartiennent à la Lozère et à l'Ardèche; ils ont conservé la foi; elle sommeille parfois, mais à un moment donné elle se réveille, elle s'affirme, elle brave le respect humain. Puis, au contact d'un cœur d'apôtre, tout brûlant de charité, le cœur de ces braves gens bat d'une émotion extraordinaire. Ils se sentent aimés, et, à leur tour, ils aiment leurs missionnaires, et ils prennent en bonne part tout ce que le zèle apostolique inspire. C'est l'heure de la grâce. Heureux le missionnaire qui en a l'intelligence! Il exerce sur son assistance une influence profonde, il renouvelle la foi, produit des impressions ineffaçables dont le souvenir accompagnera ces braves gens toute leur vie et les aidera à sanctifier leur dernier soupir.

Ce qui marque d'un cachet particulier les œuvres que nous donnons dans le bassin houiller d'Alais, c'est la vie, c'est l'entrain, la joie, l'empressement de chacun à profiter de la mission. Cette disposition fut plus saillante à Bessèges qu'ailleurs, parce que la paroisse est

plus considérable. On se plaint de la dépopulation de la France ! A Bessèges et dans les environs ce mal n'existe pas ; aussi que les cérémonies d'enfants sont belles ! A Bessèges, elle a eu un éclat extraordinaire. Représentez-vous quinze cents enfants en habits de fête, des fleurs à la main, une couronne sur la tête, le visage radieux de santé et de bonne humeur. Entendez-les chanter le cantique si populaire de la mission, voyez-les tous ensemble présenter leur bouquet à la Sainte Vierge ; vous aurez une faible idée de ce que fut, à Bessèges, la cérémonie des enfants. Cette cérémonie, nous l'avons vue bien des fois ; nous la revoyons toujours avec plaisir. Les populations de ces contrées y assistent avec le plus vif intérêt ; les mères sont heureuses de la joie de leurs enfants, et surtout elles sont fières de les voir en évidence. Les pères ne résistent pas à l'influence de leur entourage ; aussi quand, au retour de la cérémonie, l'enfant embrasse son père et lui dit : « J'ai fait ma mission, à vous de faire la vôtre, » le père ne peut s'empêcher de sourire et de bien accueillir l'invitation de son enfant.

A Bessèges, il n'y a pas eu seulement de belles cérémonies, de magnifiques auditoires, on a pu enregistrer de nombreuses conversions. Des hommes et des femmes sont revenus en grand nombre à la pratique de leurs devoirs, après les avoir négligés pendant longtemps. Un fait entre beaucoup d'autres : après bien des perplexités, une pauvre femme s'était décidée à se confesser. En se rendant à l'église, elle rencontre la supérieure des Sœurs de Saint-Joseph, à qui elle fait sa confidence : « Bien, bien, dit la Sœur, je dirai un *Pater* et un *Ave* pour vous. — Oh ! ma Sœur, reprend bravement la retardataire, dites-en au moins cinq, voilà plus de quarante ans que je ne me suis pas confessée. »

Le zèle des missionnaires fut couronné d'un succès

bien consolant. Le jour de Pâques, 1 200 hommes s'approchèrent de la sainte table ; c'étaient 300 de plus qu'en temps ordinaire. Assurément 300 conversions d'hommes sont un beau résultat. M. le curé ne se lassait pas de rendre grâces à Dieu et de remercier ses missionnaires.

Ce qui a mis le comble à la joie du pasteur, c'est que ce bien n'a pas été éphémère ; il s'est conservé et développé. Bon nombre d'hommes et de femmes qu'on ne voyait jamais à l'église, y viennent depuis cette époque. Un an après la mission, M. le curé se plaisait à redire, et avec la plus vive émotion, à M. le baron Reille, administrateur de l'une des Compagnies de Bessèges, le bien que l'œuvre apostolique avait produit et les fruits durables qui en avaient été le résultat.

Augeac. — Le R. P. Avignon avait été demandé pour évangéliser cette paroisse du diocèse de Nîmes. Il l'a fait avec succès ; aussi est-il heureux de rendre bon témoignage à la religion de cette petite paroisse. Grâce aux missions et aux retraites qui y sont données périodiquement, l'esprit chrétien s'est maintenu dans ce pays ; la foi dont la plupart sont animés les a fait triompher des obstacles qu'opposaient l'éloignement des hameaux et les rigueurs de la saison. Très peu d'hommes sont demeurés sourds à l'appel du missionnaire ; les autres se sont préparés à la sainte communion par deux confessions. La veille de la communion générale, la mort subite d'un individu qui empêchait ses domestiques de suivre la mission frappa vivement la population. Ce malheureux rentrait chez lui bien portant ; il fut soudainement frappé d'une attaque qui l'emporta en quelques minutes, sans lui laisser le temps de se reconnaître. Cette mort fut regardée comme un châtiment providentiel, et elle produisit un effet que le discours le plus éloquent n'eût pu obtenir.

Saint-Florent-le-Martinet (diocèse de Nîmes). — Cette mission était encore l'œuvre du P. Avignon aidé du P. Armand. Depuis quelques années, la paroisse de Saint-Florent a acquis une grande importance à cause des mines de charbon qu'on y a découvertes. Il s'est formé un centre de 2000 ouvriers occupés à l'extraire, et que l'on désigne sous le nom de Martinet. Quoique cette agglomération se trouve à une heure de distance de l'église paroissiale, ces bons mineurs n'ont pas écouté la fatigue. Tous les jours, ils venaient en grand nombre aux exercices de la mission. Dès le jeudi de la première semaine, voyant la bonne volonté des hommes, les missionnaires annoncèrent pour eux une réunion spéciale. Le soir, l'église était pleine. Ce beau mouvement s'est maintenu jusqu'à la fin. Bon nombre de ces braves mineurs, après avoir passé toute la journée à 500 mètres sous terre, trouvaient assez de force pour rester après l'exercice du soir afin de commencer leurs confessions. Le jour de la communion générale, 750 hommes prirent part au banquet eucharistique.

Aubenas. — Nous voudrions ne donner que des missions, mais ces œuvres apostoliques tendent de plus en plus à se transformer en retraites pascales. On conçoit qu'on ne puisse pas donner très fréquemment des missions dans les mêmes paroisses ; mais n'empêche que les missions ont un entrain et des résultats que les retraites ne peuvent avoir. Les ecclésiastiques s'arrangent souvent mieux des retraites parce qu'elles causent moins de dérangements et que par ailleurs elles fournissent aux paroissiens la facilité de s'adresser pour les confessions à un prêtre étranger; mais les missionnaires aiment par-dessus tout les missions et ils voudraient ne donner que des missions.

Cependant les retraites pascales ne sont pas sans

bons résultats. Celle d'Aubenas a été de ce nombre. Le P. Peytavin, qui l'a donnée, a été bien suivi, et il a eu la consolation d'entendre M. le curé l'assurer qu'il avait eu à la table sainte 100 hommes de plus que d'habitude.

Viviers. — Le travail donné au temps pascal en la cathédrale de Viviers a été composé de trois retraites : la première pour les enfants, la seconde pour les femmes, la troisième pour les hommes. C'était une innovation. Jusqu'alors, pendant les trois semaines qui précèdent Pâques, le missionnaire parlait pour tout le monde. En divisant l'auditoire par catégories, on a voulu expérimenter si l'on obtiendrait plus de succès. L'assistance d'hommes a été plus considérable, mais le résultat final a été à peu près le même : 500 hommes se sont présentés à la sainte table le jour de Pâques; c'est un beau chiffre, mais c'est le chiffre habituel.

Ribes. — La chrétienne population de Ribes a été exemplaire pendant le retour de mission donné par le P. Gaudin, comme elle l'avait été pendant la mission en décembre 1892. Tous les hommes, sauf 2, se sont approchés de la sainte table. La Confrérie des Pénitents, institution d'un autre âge, qui tend à disparaître, est florissante à Ribes. Pendant la mission, 40 hommes appartenant aux meilleures familles du pays se présentèrent pour être admis dans la Confrérie des Pénitents et donnèrent ainsi l'appoint du bon exemple. Rien de plus efficace pour le bien. Chaque troisième dimanche du mois, tous ces braves chrétiens revêtent leur costume de pénitents, et ils font la procession dans l'intérieur de l'église. Ils forment ainsi la garde d'honneur du Très Saint-Sacrement, et ils sont d'une grande édification pour toute la paroisse.

Saint-Genest-Lachamp. — Cette paroisse, qu'ont évan-

gélisée les PP. Avignon et Gaudin, n'avait pas eu de mission depuis saint François Régis. C'est vous dire que la foi devait y sommeiller un peu. En effet, elle y sommeillait, mais elle n'était pas morte. La mission fut l'occasion d'un réveil bien consolant. Au début de l'œuvre, la population ne montrait pas trop d'empressement pour sortir de sa léthargie spirituelle, mais ses dispositions s'améliorèrent; à partir du jeudi, jour de la cérémonie des enfants, il y eut ébranlement général. La population vint en foule malgré les mauvais chemins, les mauvais temps et l'éloignement de l'église. Le bon Dieu se plut à récompenser le zèle de ce peuple en affermissant les justes dans le bien et en ramenant au bercail les brebis égarées. Plus de 80 hommes, qui n'avaient pas fait leurs pâques depuis longtemps, revinrent à la pratique de leurs devoirs.

Lavastrie. — Cette paroisse appartient au diocèse de Saint-Flour; elle confine avec le pays natal du P. Longeon, et c'est à ce Père que nous devons ce travail, car c'est lui qui a eu la bonté de nous mettre en rapport avec M. le curé de Lavastrie, un saint prêtre, que notre P. Longeon entoure justement de son estime et de sa reconnaissance.

La mission que les PP. Bonnefoy et d'Istria avaient donnée avec fruit dans ce pays, il y a quelques années, n'était pas oubliée; aussi les missionnaires furent bien accueillis, surtout le P. d'Istria que l'on connaissait déjà.

Dans les visites à domicile, les missionnaires étaient étonnés et charmés de l'aisance parfaite avec laquelle ils étaient accueillis, même dans les hameaux les plus écartés. « Ne soyez pas étonnés, nous dit M. le curé, mes paroissiens vont à peu près tous à Paris; en moyenne, ils n'y résident pas moins d'une dizaine d'années. Ils se font marchands de bois, marchands de charbon, mar-

chands de vin. Ils réalisent quelques bénéfices, car ils sont très industrieux. A Paris, ils apprennent les belles manières et gagnent quelque argent ; mais ils perdent leurs pratiques religieuses et ne mettent jamais le pied dans une église ou très rarement. Pourtant ils conservent la foi. Aussi, de retour au pays, ils reprennent en général le chemin de l'église et du confessionnal, surtout à l'occasion d'une mission. » C'est ce que nous eûmes le bonheur de constater par nous-même. Les exercices furent donnés et suivis généralement, surtout le soir ; le reposoir fut dressé, les bougies affluèrent. Il y eut un élément qui fit quelque peu défaut ; ce fut la musique. Les missionnaires n'étaient pas très forts sur cet article ; le curé ne l'était pas davantage et le sacristain encore moins. Entre tous quatre, ils ne formaient pas un bon musicien. N'allez pas croire cependant à une absence complète de chant et d'entrain. Rien ne serait plus faux. Il y a eu un bon vieux cantique que nous chantions sur l'air d'une complainte et qui nous a rendu bien service. C'est le cantique *Bénissez à jamais le Seigneur dans ses bienfaits.* A la fin de nos cérémonies, de nos plus belles réunions, il arrivait régulièrement, et pour cause : c'est que notre répertoire n'était pas très richement garni. Eh bien, ce retour du vieux cantique eut un bon effet. Les gens finirent par l'apprendre. Quand arrivait le refrain, les hommes le saisissaient avec empressement et le chantaient de toute la force de leurs poumons, ce qui n'est pas peu dire. Grâce à ce chant populaire, la note finale était bien donnée et laissait l'assistance sous une heureuse impression, et non seulement ces braves Auvergnats vinrent aux exercices, chantèrent des cantiques, mais ils firent mieux : en très grand nombre, ils remplirent leurs devoirs, s'approchèrent de la sainte table. Il ne resta que très peu de réfractaires.

Saint-André-Lachamp. — M. le curé de cette paroisse vint trouver le P. Supérieur afin de lui demander une mission. « C'est que, dit-il, il me faudrait des hommes capables ; mes paroissiens sont difficiles sous le rapport de la prédication. Si vous veniez vous-même? » M. le curé supposait que le Supérieur, en sa qualité de supérieur, devait être plus habile que les autres, ce qui n'est pas toujours vrai. Le Supérieur se montra très flatté de la préférence, mais ne pouvant pas répondre à l'invitation personnellement, il dit à M. le curé : « Vous n'y perdrez rien ; j'ai là deux hommes dont la parole est très distinguée et qui seront très goûtés de votre population. » Effectivement, les PP. Peytavin et Armand ont évangélisé avec beaucoup de zèle et de succès cette bonne petite paroisse perdue dans les montagnes et d'un accès très difficile. Les gens ne sont pas riches de culture littéraire, mais tout pleins de foi et de zèle pour leur sanctification.

A la procession de clôture, le conseil municipal, le maire en tête, marcha en corps derrière la croix, qu'escortait un peloton de 25 fusiliers. Voilà un spectacle qui devient rare même dans les bons pays ; c'est pourquoi je me fais une joie de le signaler.

Vanosc. — Voici en quels termes *la Croix de l'Ardèche* rend compte de cette œuvre apostolique :

La mission prêchée par les Pères Oblats de Notre-Dame de Bon-Secours, Vassereau, Gaudin et Cardinal, est clôturée.

Nous ne nous arrêterons pas ici à décerner des louanges aux missionnaires ; le meilleur éloge qu'on puisse faire de leur zèle est de constater le merveilleux résultat qu'ils ont obtenu.

Dès le début, captivée par la parole éloquente et enflammée du R. P. Vassereau, la population est venue avec empressement aux divers exercices. La vaste église s'est trouvée trop

étroite et il a fallu, divisant l'auditoire, réserver des prédications aux hommes seuls. Et ils venaient si nombreux que l'église était complètement remplie par leur foule sympathique.

Quelles merveilleuses cérémonies nous avons vues ! Comment pourrions-nous décrire cette communion générale des hommes qui tous, sauf une dizaine peut-être, se sont approchés des sacrements? Mais surtout comment donner une idée de la cérémonie de la plantation d'une croix, près de l'école des Frères ? Malgré la boue et la neige qui tombait à gros flocons, toute la population était là; trois escouades d'hommes se relevaient pour porter la croix; les appels du clairon et les chants enthousiastes faisaient retentir les échos de la vallée, et lorsque le R. P. Vassereau eut, dans une magnifique allocution, célébré le triomphe de la Croix, nous n'oublierons jamais avec quel enthousiasme cette foule immense a répété plusieurs fois avec un vrai transport : « Vive la Croix ! vive la Croix ! »

Vanosc n'oubliera pas ces fêtes mémorables. Qu'il n'oublie pas surtout la vérité qui lui a été distribuée avec tant d'éloquence et de sincérité.

Les Pères ont dit tout ce qu'il fallait dire. Ils ont flétri la franc-maçonnerie et toutes les sociétés qui s'y rattachent. Ils ont dit que les citoyens avaient comme tels des devoirs graves à remplir. Ils ont rappelé que les catholiques doivent malgré tout se montrer ce qu'ils sont.

Ces vérités resteront gravées dans les cœurs de cette vaillante population, et Vanosc sera toujours et en toute circonstance ce qu'il est en réalité : un pays de foi, un pays catholique, un pays de braves.

Puyméras. — Cette paroisse du diocèse d'Avignon a encore conservé la foi et les pratiques religieuses. Les PP. Avignon et Cardinal, qui l'ont évangélisée, ont été heureux de constater que les gens savaient encore s'imposer quelques sacrifices pour faire leur salut. Les exer-

cices ont été bien suivis, surtout par les femmes, qui ont secoué leur torpeur spirituelle et rempli leurs devoirs négligés depuis longtemps. Les hommes ont eu moins de zèle ; cependant plusieurs, qui étaient bien en retard, ont entendu l'appel de la grâce et se sont approchés des sacrements.

Saint-Julien-de-Peyrolas, dans le diocèse de Nîmes a donné beaucoup de travail et beaucoup de consolation à ses deux missionnaires, les PP. Peytavin et Armand. Cette excellente population a témoigné qu'elle était remuée par les courants extraordinaires de la grâce. Les meilleurs effets et les plus sensibles s'en sont fait sentir sur les jeunes gens, qui ont eu le courage de renoncer aux promenades publiques et aux amusements dangereux.

Vernon. — Rien que de bon à vous dire de cette petite paroisse peu éloignée d'ici. Depuis le premier jour jusqu'au dernier, les exercices furent suivis matin et soir par toute la population. Ne restaient à la maison que les infirmes et les mères ayant des enfants en bas âge. Cinq hommes seulement résistèrent à l'appel de la grâce. Une plantation de croix magnifique couronna dignement les exercices de cette œuvre consolante. Le retour de mission qui se fit au temps de Pâques fut couronné du même succès

Vernoux. — Les PP. Vassereau et Gaudin, qui avaient évangélisé Vernon, n'ont eu qu'à se féliciter de la campagne entreprise à Vernoux. Cette paroisse, chef-lieu de canton, possède une magnifique église élevée en l'honneur du Sacré Cœur. La population catholique est d'autant plus énergique qu'elle vit au milieu de protestants. Dès les premiers jours, l'église fut remplie ; les réunions d'hommes furent très belles ; les cérémonies, grandioses. Une dizaine d'hommes environ manquèrent seuls à la sainte table.

De Vernoux, en passant à Saint-Fortunat, les missionnaires donnèrent un retour de mission de huit jours. Même empressement de la part de la population et mêmes résultats.

Bras (diocèse de Fréjus). — Cette paroisse est une de celles où le respect humain exerce son empire de la manière la plus déplorable ; cependant il y a de bons éléments. Le jour de l'ouverture de la mission, toute la population vint au-devant des deux missionnaires, les PP. Avignon et Pons, à près de 2 kilomètres. L'accueil fut très sympathique, l'émotion profonde ; des larmes coulèrent. Ces débuts étaient d'heureux augure. En effet, les femmes suivirent régulièrement les exercices, reprirent le chemin du confessionnal et de la sainte table qu'un grand nombre avaient oublié depuis longtemps. Elles profitèrent sérieusement de la grâce de la mission. Et les hommes? Les hommes vinrent quelquefois à l'exercice, surtout aux réunions pour lesquelles ils étaient spécialement convoqués. Ces jours-là, l'église était comble. A la clôture devait avoir lieu la plantation d'une croix magnifique. Les hommes travaillèrent plusieurs jours à édifier, sur le parcours de la procession, des arcs de triomphe, à décorer, à enguirlander la façade de leurs maisons. Plus de 300 hommes voulurent porter la croix ; durant plusieurs heures, ils exécutèrent avec enthousiasme le chant du triomphe : Vive Jésus ! vive sa croix ! Vous auriez juré qu'ils étaient tous de fervents catholiques.

Et puis? Et puis, les hommes ne firent pas de mission ; beaucoup de bruit, beaucoup de chants, et au fond rien de sérieux. Voilà le tempérament des gens de Bras. Notre Ardèche vaut mieux. Les femmes de Bras eurent une heureuse inspiration. Voyant que les hommes ne remplissaient pas leurs devoirs, elles demandèrent à faire

une seconde communion, le jour de la clôture, pour réparer l'abstention des hommes. Espérons que ces braves femmes finiront par obtenir la conversion de leurs maris.

Vogué, Joyeuse. — Le P. Fayette, qui garde ordinairement la résidence, a dû, pour répondre aux appels qui lui étaient adressés, sortir de sa cellule et reprendre la carrière oratoire. C'est dommage, vraiment, qu'il ne sorte pas plus souvent, et ne soit pas mis en état de se produire ! Le P. Fayette est doué d'admirables ressources ; il est architecte, musicien, photographe, mécanicien ; dans une mission, il organise un reposoir comme personne. Ajoutez à tous ces avantages qu'il porte très bien la parole. A Vogué, il a donné tous les matins des instructions remplies de doctrine et de sens pratique. Il a prêché aussi la retraite pascale de Joyeuse, au grand contentement de M. l'archiprêtre et de ses paroissiens.

Pradon. — La mission de Pradon a été l'œuvre du P. Bruissan. Voici ce que nous écrit un témoin bien informé : « Sur une population de 300 âmes, 90 hommes ont correspondu à l'appel de la grâce. Sur ce nombre, un vieillard de quatre-vingts ans qui, depuis sa première communion, avait abandonné toute pratique religieuse. Quand on lui demanda ce qui l'avait le plus touché dans les instructions, « C'est, répondit-il, lorsque le P. Bruissan a dit « qu'il était de Toulon. Je connais la ville, je l'ai habitée « trois ans comme soldat. Voilà pourquoi j'ai voulu me « confesser à lui. » Assurément l'orateur ne se doutait pas qu'un détail auquel il attachait si peu d'importance dût obtenir un pareil résultat. La sagesse divine a des secrets qui dépassent infiniment la raison humaine. Une belle croix, portée processionnellement dans les rues et bénite solennellement après une brûlante improvisation, s'élève dans l'église comme le monument du souvenir. Il y a trente ans, le R. P. Hermitte évangélisait Pradon ;

aujourd'hui, c'est le R. P. Bruissan, également missionnaire de Notre-Dame de Bon-Secours. Désormais, ces deux noms sont inséparables dans le cœur reconnaissant des Pradonais.

Digne. — La *Semaine religieuse* a parlé dans les termes les plus élogieux de la retraite pascale donnée par le P. Bruissan à la cathédrale de Digne. Voici le résumé de ses appréciations, que je suis heureux de vous communiquer.

L'apostolat du P. Bruissan, à Digne, a été laborieux et bien rempli. Obligé de prendre la parole tous les soirs et le matin, depuis le dimanche de la Passion au dimanche des Rameaux, il n'a pas failli à sa tâche. Ses enseignements élevés et mis à la portée des plus faibles intelligences ont été goûtés par le clergé et par les fidèles. Ce qui a dû encourager le R. P. Prédicateur, c'est la présence tous les soirs de notre vénéré prélat, Mgr Servonnet, et de l'assistance sympathique qui a toujours été grandissant. Un sermon avait été annoncé pour l'Œuvre des écoles libres, le dimanche des Rameaux ; l'église cathédrale, très vaste, a été trop petite pour contenir la foule. L'enseignement religieux à notre époque tourmentée a été le thème du R. P. Prédicateur. Sa parole chaude et convaincue a su trouver le chemin du cœur. La quête a été plus abondante que les autres années. Le dernier jour de la retraite des hommes, Monseigneur a remercié le Père de tout le bien qu'il avait fait pendant le carême à ses chères ouailles, et a vivement engagé tous les hommes à couronner la retraite par la communion pascale. Le jour de Pâques, à la messe de 7 heures, la nef du milieu était remplie d'hommes et surtout de jeunes gens ; spectacle toujours bien consolant pour le prêtre au milieu des défaillances et des apostasies du moment. Le R. P. Bruissan compte parmi les hommes

de Dieu qui ont le secret d'attirer, d'éclairer et de toucher les cœurs.

Pendant que le R. P. Bruissan évangélisait la ville de Digne avec tant de succès, le R. P. Peytavin donnait le même travail à Pont-Saint-Esprit, diocèse de Nîmes. Avec un genre différent, ce cher Père a été très goûté de la population et a produit dans les âmes un bien sérieux.

Le R. P. Cardinal, qui avait gardé le sanctuaire pendant le carême, est sorti après Pâques pour aller porter son zèle dans les montagnes de l'Ardèche. Il a donné la retraite pascale au Roux. Cette population, d'une foi, d'une simplicité antiques, a suivi les exercices avec une bonne volonté qui a fait la joie et l'édification du missionnaire.

Les Salles-de-Gagnières (diocèse de Nîmes). — Nous avons trouvé là, sur un théâtre moins considérable, ce que nous avions vu à Bessèges. Même population, même entrain, même bonne volonté. Et pourtant, il y a une chose qui a manqué. Laquelle? Assurément, ce n'est pas la musique. Le R. P. Avignon, collaborateur en cette œuvre du P. Supérieur, est doué d'un organe puissant, sonore, qui exerce sur les masses une impression profonde; avec lui, les cantiques sont enlevés. Ce qui a manqué, ce n'est pas l'assistance; il a fallu faire trois exercices par jour pour subvenir aux besoins et à l'empressement de la population. Ce qui a manqué, ce ne sont pas les confessions; tout le monde ne s'est pas confessé, mais il y a eu de nombreux retours. Ce qui a manqué, c'est une belle plantation de croix. L'idée en est venue un peu tard. Nous avons fait notre possible pour en procurer l'exécution; nous n'avons pas réussi. Espérons que le Seigneur nous tiendra compte de notre bonne volonté.

Reillanne. — La mission que nous avons donnée dans

ce canton du diocèse de Digne n'a pas été suivie avec l'entrain que l'on trouve dans le Vivarais. Autre pays, autres mœurs. Et cependant le résultat a été très consolant. Au lieu de 80 hommes qui remplissent habituellement le devoir pascal, la mission en a fait venir 160. Les PP. Supérieur et Gaudin, qui ont donné ce travail, ont été puissamment aidés par M. l'archiprêtre de Reillanne et son vicaire, deux prêtres admirables de tact, de zèle, de savoir dire et de savoir faire. Qu'ils reçoivent ici l'hommage bien sincère de notre vive reconnaissance.

Molières-sur-Cèze (diocèse de Nîmes). — Cette population se compose à peu près exclusivement d'ouvriers mineurs. Il y a là un curé intelligent, bien dévoué, qu'on peut appeler justement *le curé des ouvriers*. La mission donnée précédemment par les PP. Vassereau et Gaudin avait produit les plus heureux résultats. Il s'agissait d'affirmer le bien par un retour de mission. Les RR. PP. Vassereau et Gaudin ont consacré à cette œuvre de salut les quinze derniers jours du carême de cette année. Ils ont été puissamment aidés par le zèle du digne curé, et aussi par le bon exemple de l'ingénieur en chef, un autre Harmel, suivant le mot du digne curé de Molières.

A la clôture de la mission précédente, ce vrai chrétien s'était fait recevoir publiquement du scapulaire. Lorsque les missionnaires furent sur le point de partir, il fit remettre au chef de la mission une lettre dans laquelle il exprimait de la manière la plus touchante ses sentiments de foi et de reconnaissance. Il écrivait, disait-il, craignant de mal s'exprimer ou de ne s'exprimer que par des larmes, s'il le faisait de vive voix. « Je vous remercie pour les grâces que vous m'avez fait obtenir, pour la joie que vous avez ramenée dans mon cœur,

comme au jour de ma première communion. Ce ne serait pas assez de vous remercier seulement pour moi; je vous remercie, je remercie le bon Dieu, dont vous êtes l'instrument, pour le bien immense que vous avez fait à tous ceux à la tête desquels la Providence m'a placé, pour tous ces bons ouvriers, dont les intérêts matériels et spirituels me tiennent si fortement au cœur. »

Comment une population d'ouvriers, qui, du reste, ont encore conservé la foi, comment cette population ne serait-elle pas touchée de la belle conduite et des bons exemples de ce grand chrétien? Nos Pères l'ont constaté avec la plus douce joie et ils ne l'oublieront jamais. Le retour de mission à Molières a laissé dans leur cœur d'impérissables souvenirs.

La clôture, qui se fit le jour de Pâques, fut un vrai triomphe pour la religion. On avait acquis, par souscription publique, une grande et superbe croix. C'était la croix des ouvriers; ils réclament l'honneur de la porter. Trois compagnies sont formées à cet effet, composées des ingénieurs, des maîtres-mineurs et employés, enfin des simples ouvriers. Ces trois compagnies reçoivent une décoration particulière, et l'on décore aussi les trompettes et les tambours, les musiciens de la fanfare et les musiciens de l'orphéon. On se rend en foule sur la Grande-Place, magnifiquement parée, où attend la croix et d'où va partir le cortège. Dès que le signe sacré a reçu la bénédiction solennelle, le canon tonne, la musique fait entendre ses plus brillants accords, et le chœur nombreux et puissant des orphéonistes exécute un beau chant de circonstance. Par les principales rues enguirlandées, comme du reste toute la petite ville, la procession se déroule et serpente le long du sentier qui conduit à l'église, adossée à une petite colline. C'est là, en face

de la porte de l'église, que la croix va se dresser, dominant tout le pays. En peu de temps, les habiles ouvriers de la compagnie des mines l'ont mise sur son piédestal. Le missionnaire prend la parole, et, dans un langage enflammé, célèbre les triomphes de la croix. A sa voix répondent des vivats enthousiastes, des acclamations à la croix, à la religion, à Jésus-Christ...

Le soir, la croix des ouvriers resplendissait au loin. Elle était lumineuse, éclairée par deux cent cinquante lampes de mineurs, qui en suivaient artistement toutes les lignes. Au chant des cantiques, aux cris de : Vive la croix! on tira un feu d'artifice. Puis l'ingénieur, qui est en même temps maire de la commune, les missionnaires, les ouvriers et la foule parcoururent les rues, qui s'illuminèrent comme par enchantement. Une dernière fois, on se réunit au pied de la croix; le missionnaire fait ses adieux, et tout ce bon peuple, débordant de reconnaissance, de sainte joie, y répond avec une émotion que je ne saurais décrire. Lorsque les missionnaires se retirèrent, il était près de minuit.

Pour être complet, il y aurait encore à parler d'autres missions; mais j'en ai dit assez pour vous donner une idée du ministère que nous remplissons ici.

Quelques mots sur notre pèlerinage. Il s'est enrichi de deux trésors : d'une notice que le R. P. Delpeuch a eu la bonté d'écrire il y a quelque temps. Elle relate, avec un vrai charme de style, tout ce qui peut intéresser le pèlerin de Notre-Dame de Bon-Secours. On la réclamait depuis longtemps, et le R. P. Delpeuch a comblé une vraie lacune. Qu'il reçoive ici de nouveau l'expression de notre sincère reconnaissance!

La statue de la Vierge miraculeuse, que l'on avait été obligé de couvrir de vêtements pour cacher les injures

de la Révolution, a été réparée et peinte par des artistes de mérite, et elle fait l'admiration de tous les connaisseurs. Monseigneur de Viviers l'a inaugurée sous ce nouvel aspect par une belle cérémonie qui a eu lieu l'an dernier, le 9 juillet. Voici en quels termes *la Semaine religieuse* décrit cette belle manifestation :

Les fêtes de Notre-Dame de Bon-Secours, annoncées pour le 9 juillet, viennent de se célébrer avec un éclat et un enthousiasme indescriptibles.

Il s'agissait de fêter l'heureuse restauration de la Vierge miraculeuse religieusement conservée dans ce sanctuaire, et que viennent vénérer tous les ans de nombreux pèlerins. Cette statue, d'une valeur artistique réelle, au dire des connaisseurs, mutilée pendant la Révolution, avait subi depuis des transformations diverses plus ou moins heureuses.

Un homme de goût, le R. P. Fayette, avait pris à cœur de rendre à la belle et antique Madone sa forme et ses décorations primitives. Encouragé par l'administration diocésaine, il n'a pas eu de peine à faire accepter son projet par le R. P. Bourde, supérieur de la résidence des Oblats de Marie.

Un artiste de mérite, M. Audric, de Nice, s'est chargé de ce travail délicat, qu'il vient d'exécuter avec un art merveilleux. C'est bien vraiment la Reine du ciel qui nous apparaît aujourd'hui sous ce riche vêtement. Ses traits respirent l'autorité, mais une autorité tempérée d'une bonté suave. D'une main, Elle tient le sceptre du monde, de l'autre Elle offre son divin Fils aux adorations de tous ceux qui viennent se prosterner à ses pieds.

Samedi, à 4 heures du soir, le bourdon et les cloches de Bon-Secours annoncent l'arrivée de LL. GGr. Mgr l'évêque de Viviers et Mgr Pascal, vicaire apostolique, enfant du pays et membre de la famille spirituelle des Oblats de Marie.

La chapelle est pompeusement décorée. Des oriflammes aux couleurs variées flottent sur la tour. Le petit bourg, d'un aspect assez triste, s'est paré de guirlandes et de lanternes vénitiennes qui lui donnent un air de fête. L'animation com-

mence, de toutes les directions arrivent des voitures chargées de pèlerins.

Vers le soir, la population des environs vient prendre part à la cérémonie. A 8 heures, après le chant des vêpres, une magnifique procession aux flambeaux se déroule dans les allées du parc et du jardin. NN. SS. les évêques y assistent, la crosse en main et la mitre en tête. Le sanctuaire, la résidence des Pères, les maisons voisines, sont brillamment illuminés. Les flammes de Bengale, la sonnerie des cloches, les chants pleins d'entrain, transmettent à toute la région les joyeux préludes de la fête.

A partir de minuit, les messes se succèdent sans interruption, et plusieurs milliers de communions sont distribuées.

Avec le jour, les pèlerins affluent plus nombreux encore, et vers les neuf heures, c'est une procession ininterrompue qui se déroule sur chacune des routes aboutissant au sanctuaire.

A 10 heures, messe solennelle. NN. SS. les évêques arrivent processionnellement à la chapelle, escortés d'un nombreux clergé, parmi lequel nous remarquons le R. P. Provincial des Oblats. Mgr Pascal officie pontificalement, ayant à ses côtés, comme diacre et sous-diacre d'honneur, M. le directeur du petit séminaire d'Aubenas et M. l'archiprêtre de Joyeuse. M. l'archiprêtre des Vans, cousin du pontife officiant, remplit les fonctions de prêtre assistant. Mgr l'évêque de Viviers est à son trône, ayant à côté de lui le vénérable M. Jallat, supérieur du grand séminaire. Le service de l'autel est fait par des séminaristes. C'est toujours un bien beau spectacle que celui d'une messe pontificale. Ici, la majesté des cérémonies est encore relevée par des chants imposants et parfaitement exécutés. Aussi, malgré l'atmosphère embrasée qui y règne, les privilégiés qui ont pu prendre place dans la chapelle tiennent courageusement tête aux nombreux assaillants qui veulent y pénétrer. A l'Évangile, Monseigneur de Viviers monte en chaire. Il commence par saluer Notre-Dame de Bon-Secours en lui appliquant cette parole de l'office : *Astitit Regina a dextris tuis, in vestitu deaurato, circumdata varietate*, qu'il développe avec une grande éloquence.

Astitit Regina. C'est la Reine, toujours agissante, qui ne quitte pas la droite de son fils et en fait descendre sur les hommes des trésors de grâces et de miséricorde.

In vestitu deaurato. Dans ce vêtement d'or, vrai chef-d'œuvre de l'artiste, il nous montre le gracieux symbole de cette charité, de cette grâce sanctifiante, vrai chef-d'œuvre du Créateur.

Enfin, développant cette dernière parole : *Circumdata varietate,* Monseigneur en fait l'application aux vertus sans nombre de Marie, puis, élargissant tout à coup le cadre de ses idées : « N'est-ce pas ici, sous nos yeux, que cette parole se réalise ? » s'écrie-t-il. La vue de ce concours prodigieux, où sont confondues toutes les classes de la société, jusqu'à un évêque qui vient déposer aux pieds de la Reine de Bon-Secours les hommages de tribus sauvages, ce touchant spectacle enflamme le cœur de l'orateur, et il trouve des paroles de feu pour traduire son enthousiasme. Il termine par une prière, ou plutôt par une consécration de tout son diocèse à Notre-Dame de Bon-Secours.

A la sortie de l'office pontifical, la foule, massée sur le parcours du cortège, acclame les évêques.

Les vêpres sont chantées à 2 heures et demie. Quelques pèlerins venus de fort loin ont hâte de partir. La foule n'en est pas moins compacte. La population de la contrée es accourue pour prendre part à la marche triomphale de la Reine du ciel.

C'est bien en effet le nom que mérite cette magnifique démonstration qui nous rappelle les belles cérémonies du couronnement présidées par le vénérable cardinal Guibert, de sainte mémoire. Depuis cette date, pareil concours de fidèles ne s'était vu ici. On évalue à 10000 le nombre des pèlerins.

C'est à grand'peine que la procession s'organise. Le défilé dure près d'une heure. Enfin, la Vierge paraît sur le perron de l'église. Elle repose sur les épaules de quatorze prêtres. Le clergé s'est réservé l'honneur de la sortir de la chapelle. Aussitôt un cri spontané s'échappe de toutes les poitrines : « Vive Notre-Dame de Bon-Secours !... » Deux compagnies

de jeunes gens de Lablachère et de Rosières viennent tour à tour remplacer les prêtres.

La procession se déroule sur un parcours de 2 kilomètres. Autour de la Vierge s'est formé un chœur d'hommes qui chantent avec entrain les versets du *Magnificat*, alternés avec le refrain connu :

Vierge notre espérance...

produisant un effet saisissant.

Les évêques et leur nombreux cortège ferment la marche. Ceux qui n'ont pu prendre part à la procession viennent saluer respectueusement au passage l'image vénérée qui semble leur sourire.

Au retour, la foule est massée dans la chapelle, sur la terrasse, sur les degrés. Lorsque paraît la Vierge, nouvelles acclamations plus nourries encore... « Vive Notre-Dame de Bon-Secours ! » Ce cri retentit jusque dans la chapelle. On a perdu de vue pour un instant la majesté de Celui qui y réside, tant les cœurs sont à la joie de célébrer les gloires de sa divine Mère.

Avant le salut, un chant de circonstance exécuté alternativement par des voix de filles et des voix d'hommes, vient apaiser peu à peu le tumulte de cette foule.

Suivent les chants liturgiques et la bénédiction du Très Saint-Sacrement. Comme Jésus a dû faire descendre volontiers la meilleure des bénédictions sur ces milliers de têtes inclinées ! En ce moment recueilli et solennel, il nous semble entendre encore l'écho de nos acclamations. N'est-ce pas les anges qui, eux aussi, répètent en chœur dans le ciel ce cri d'espérance et d'amour :

« Vive Notre-Dame de Bon-Secours ! »

Belle page à inscrire dans les fastes de ce sanctuaire si populaire, et pour nous tous, les témoins de ces splendides fêtes, souvenir bien précieux à conserver.

Ce qui caractérise le pèlerinage de Notre-Dame de Bon-Secours, c'est le sérieux, c'est l'esprit de prière. Si

l'on venait ici pour contempler les sites grandioses des hautes montagnes ou les plantureuses vallées d'une riche contrée, on ne trouverait pas son idéal réalisé. Le pays est très salubre, mais il est d'un aspect bien sauvage, surtout quand on suit le parcours qui mène au chemin de fer. Des rochers accumulés les uns sur les autres, et toujours des rochers. A peine si quelques maigres mûriers parviennent à trouver leur vie au milieu de toutes ces rocailles. Il y avait autrefois des vignes; mais les vignes sont mortes, et il ne reste plus que des pierres. Pour venir ici, il faut y avoir affaire ou être mû par de vifs sentiments de foi. Le plaisir n'y est pour rien. Aussi, quand les pèlerins sont arrivés à Notre-Dame de Bon-Secours, ils ne pensent qu'à s'acquitter de leurs dévotions et à s'en retourner le plus tôt possible.

Nous avons ici annuellement deux grands concours : l'un à l'Assomption et l'autre à la Nativité; ce dernier est habituellement le plus fréquenté. Les pèlerins arrivent dès la veille, passent à peu près tout leur temps à l'église, et sont assez nombreux pour occuper toute la nuit quinze ou dix-huit confesseurs. Ce qui est très frappant et très consolant, c'est que le chiffre des hommes est très considérable. Il n'y a pas moins de 300 à 400 hommes à s'approcher de la sainte table en chacun de ces concours.

En dehors de ces grandes solennités, nous avons des pèlerins isolés qui se présentent surtout le dimanche matin dans la belle saison et y requièrent le ministère de plusieurs missionnaires.

Il y a encore des pèlerinages de pensionnats, de paroisses, qui viennent mettre un peu de vie dans notre solitude. Notons en passant le pèlerinage de quatre paroisses des Cévennes qui a eu lieu au mois de mai. *La Croix de l'Ardèche* en a rendu compte en ces termes :

Quatre paroisses des Cévennes : Augeac, Sénéchas, Bonnevaux et Malbosc, conduites par leurs dignes pasteurs, venaient en pèlerinage pour supplier la Bonne Mère d'éloigner de leur sein le cruel fléau de l'influenza.

Cette terrible maladie avait plongé dans la tristesse et le deuil un grand nombre de familles.

Dans la paroisse d'Augeac, qui compte 600 âmes, quinze décès de janvier à Pâques avaient consterné la population. Les autres paroisses avaient été frappées presque aussi cruellement.

Un cri s'était échappé de toutes les poitrines : « Notre-Dame de Bon-Secours, venez à notre aide ! Vous qui ne délaissez jamais vos enfants, arrachez-nous au péril qui nous menace. Nous vous promettons d'aller nous jeter à vos pieds dans votre béni sanctuaire. »

Les pieux pèlerins arrivaient à 4 heures du soir accomplir leur promesse, et, après avoir salué la Bonne Mère, ils se répandaient autour des confessionnaux pour purifier leurs âmes au saint tribunal de la Pénitence.

A 6 heures et demie, le bourdon fait entendre sa grande voix et annonce aux alentours que la Vierge de Bon-Secours ouvre ses audiences solennelles, que des pèlerins venus de bien loin implorent ses faveurs maternelles. Les vêpres sont chantées avec entrain à deux chœurs par les jeunes gens et les jeunes filles. On oublie, en entendant ces vigoureux accents de la foi, qu'un certain nombre d'entre eux ont fait de 40 à 45 kilomètres à pied, à travers des montagnes et des sentiers abrupts.

A 9 heures, les cérémonies de la nuit commencent par le beau cantique : « J'irai la voir un jour ! ». Le R. P. Bruissan monte en chaire et, dans un langage élevé, expose la mission de la Sainte Vierge dans son sanctuaire de Bon-Secours ; c'est, d'après les paroles du prophète, d'édifier, d'exhorter et de consoler les âmes, quelles que soient leurs afflictions ou leurs fautes.

Après l'instruction, une pieuse procession s'organise au chant de l'*Ave, maris stella*. Le sanctuaire s'illumine tout à coup et comme par une inspiration céleste, l'image radieuse

de la Bonne Mère est portée triomphalement sur les épaules de huit jeunes filles, choisies deux à deux dans les quatre paroisses, et tous les pèlerins, un cierge à la main, lui font un joyeux cortège, faisant redire à tous les échos du sanctuaire ce cri de leur amour filial : *Laudate, laudate, laudate Mariam.* Par trois fois, la brillante procession fait le tour des nefs latérales et vient ensuite se ranger autour du tabernacle pour solliciter la bénédiction du Dieu de l'Eucharistie.

Il était juste que Jésus récompensât les généreux chrétiens qui venaient de procurer un si beau triomphe à sa Mère, et il les bénit avec tendresse.

Les confessionnaux sont de nouveau assiégés, surtout par les hommes, dont c'est le tour, et les chapelains poursuivent jusqu'à 11 heures le doux ministère de la réconciliation.

Alors tous les pèlerins se groupent devant la chapelle miraculeuse, qui est ruisselante de lumière. On récite le chapelet, on chante des cantiques, et pendant toute la nuit les chants alternent avec les prières pour glorifier Marie et implorer ses faveurs.

Comme elles ont passé rapides ces heures de la nuit, devant l'image de la Bonne Mère ! Elle souriait à ses enfants avec tant d'amour ! Elle leur montrait son Jésus, en qui est sa puissance et son bonheur ; elle étendait son sceptre maternel comme pour prendre possession de leurs âmes et les donner à son divin Fils ! Que de pieuses larmes ont dû couler en cette nuit bienheureuse ! Que de généreuses résolutions ont germé dans les cœurs, et comme la confiance a relevé tous les courages abattus !

A 5 heures, la messe de communion est célébrée par M. le curé de Malbosc, toujours aux chants des cantiques ; les cœurs sont si contents que les voix ne se fatiguent jamais. L'église était encore enveloppée dans une demi-obscurité ; on eût dit la messe des martyrs dans les catacombes, recevant leur Dieu pour se préparer aux combats.

S'il est profondément triste de voir Dieu délaissé et trahi par un si grand nombre, il est bien doux de le voir aimé sincèrement par des populations entières, qui sont restées profondément chrétiennes.

A 7 heures, le bourdon sonne à toute volée. La grand'messe est célébrée par M. le curé de Sénéchas, et un chœur de jeunes gens l'exécute en plain-chant harmonisé avec cet élan que leur donne la foi de leurs montagnes.

Une dernière fois, Jésus sort de son tabernacle pour bénir ses enfants, et tout est fini ; c'est le moment des adieux à la douce Vierge de Bon-Secours.

Le R. P. Avignon, remplaçant le R. P. Supérieur absent, adresse la parole à tous ces bons pèlerins qui laissaient un si doux parfum de piété et de religion au sanctuaire de Marie. En quelques mots bien sentis, il leur recommande de conserver précieusement les secrètes exhortations que la Bonne Mère a faites à chacun d'eux, et les sentiments généreux, les résolutions énergiques qu'elle a inspirés à leurs cœurs, en cette nuit si fortunée.

Les vénérables pasteurs, se faisant les interprètes de leurs paroissiens, lui ont exprimé toute leur joie et toute leur reconnaissance, et lui ont dit non pas adieu, mais au revoir.

Un témoin.

On évalue à 18 000 ou 20000 le chiffre des communions reçues annuellement dans notre sanctuaire.

Puisque nous parlons de nos œuvres, mentionnons en passant la communauté des Sœurs de Saint-Joseph et le pensionnat dont nous sommes les aumôniers. Ce pensionnat, si modeste qu'il soit, nous rend service. Si nous n'avions pas ces enfants pour chanter et assister à nos vêpres du dimanche, à nos bénédictions pendant la semaine, nous n'aurions personne.

Après avoir parlé des travaux des Pères, il convient de dire quelques mots de nos chers Frères convers, car eux aussi ont leurs œuvres qui contribuent beaucoup au bien de la communauté. Notre F. Joseph Rual est un vieux serviteur de la Congrégation. Il est âgé de soixante-quinze ans. Voilà quarante ans qu'il est attaché à la maison de

Bon-Secours, quarante ans qu'il fait la quête avec un zèle que rien ne décourage, quarante ans qu'il s'est maintenu dans sa piété et dans son bon esprit. Que Notre-Dame de Bon-Secours nous le garde, parce que nous aurions de la peine à le remplacer (1) !

Le F. Martin travaille au jardin avec une ardeur que les rayons brûlants du soleil d'été n'arrêtent pas. Il nous rend encore service en faisant chaque soir la lecture au réfectoire.

Et le F. Romolo ? Le F. Romolo vous a les plus grandes obligations. Il n'oubliera jamais tout ce que vous avez fait pour lui. Le F. Romolo est concierge, chambrier, aide à la sacristie, au jardin, à la cuisine. De plus, il est chargé de tenir en bon ordre notre petit cimetière, et il s'en acquitte avec un zèle digne d'éloges. Si vous voyiez ce cimetière si recueilli, si bien tenu, avec sa *Mater dolorosa* qu'encadre délicatement une vigne sauvage, vous seriez religieusement impressionné. C'est là, dans ce cimetière, que dorment leur dernier sommeil, en attendant le réveil de la résurrection, plusieurs de nos anciens Pères qui ont laissé de grandes réputations de vertu, les RR. PP. Lagier, Bonnifay, Hermitte, Françon, Deltour, Martignat. Monseigneur de Viviers avait et a encore en si haute estime ces saints religieux qu'il appelle notre cimetière un reliquaire.

Un mot, en terminant, de notre relique vivante. Le R. P. Martin est le doyen d'âge de toute la Congrégation. Il a comme Oblat le numéro 13 ; il marche dans sa quatre-vingt-douzième année, car il est né au mois d'avril 1803. Nous avons célébré, il y a quelques jours, le soixante-huitième anniversaire de son sacerdoce.

(1) Depuis la composition de ce rapport, le F. Rual est allé recevoir la récompense des longues années de dévouement passées au service de Notre-Dame de Bon-Secours. (*Note de la Rédaction.*)

Actuellement et depuis bien des années déjà, le P. Martin n'y voit guère et il entend encore moins. Sauf ces deux lacunes, il est dans un état parfait de conservation.

Le P. Martin a conservé son intelligence, sa mémoire. Il prêche à son tour, et il s'en acquitte fort bien. Son organe est sonore et souple, comme il l'était il y a cinquante ans.

Le P. Martin a conservé sa fraîcheur d'imagination. Il compose des pièces de poésie qui ne sont pas mal tournées du tout. Il a conservé sa langue. Pendant des récréations entières, il parle continuellement et avec intérêt, sans se fatiguer et sans s'interrompre.

Il a conservé son appétit qui est toujours excellent, sa bonne humeur qui ne se dément jamais. Surtout il a conservé sa piété, son esprit religieux. Il célèbre la sainte messe tous les jours, et il prend part, autant que faire se peut, à tous les exercices de la communauté.

A la différence des vieillards qui vivent toujours dans le passé, le P. Martin aime à vivre dans l'avenir. Il espère toujours que quelque changement d'administration le remettra dans le ministère actif où il pourra rendre des services. Le P. Martin est avide de nouvelles; il lui faut des nouvelles. Si vous en avez à lui donner, il les recevra avec le plus grand plaisir. Que la divine Providence nous conserve de longues années ce témoin des premiers temps, cet excellent vieillard qui est tout à la fois notre édification et notre joie!

En vous souhaitant la bonne santé et les longues années du P. Martin, je vous prie d'agréer, mon révérend et bien cher Père, l'hommage de mes sentiments respectueux et dévoués en N.-S et M. I.

O. Bourde, o. m. i.

MAISON DE SAINT-ANDELAIN.

Mon révérend Père,

Dans mon rapport de l'an passé, je vous ai longuement parlé des difficultés, et par conséquent des mérites propres aux œuvres de notre maison.

J'ajoutais que les résultats n'étaient pas pour nous décourager. Ai-je été compris de tous sur ce dernier point?

En tout cas, cette fois, où je n'ai à parler que d'une année (j'en résumais cinq alors), je suis heureux de pouvoir, dans un compte rendu en forme ordinaire, prouver par les faits que la note consolante, encourageante, réjouissante même, pour le cœur d'un véritable Oblat, n'était pas de pur remplissage.

En ces quinze mois, les plus fatigués, les moins employés d'entre nous, ont eu à peine le temps de répit prescrit par le code de notre perfection, par nos saintes règles, qui indiquent ni équivalences, ni succédanés, pour refaire le moral et le surnaturel.

Nous avons donné 17 missions et 30 retraites. De nos missions, 10 ont occupé 1 Père seul, 6 en ont pris 2, et une 3. Dans nos 30 retraites, nous en comptons 2 d'Oblats, 2 de religieuses de la Sainte-Famille, 2 de mères chrétiennes, 1 d'externat, 1 de collège; les autres de première communion, de confirmation ou de paroisses. Ajoutons à cela 1 carême et 1 mois de Marie. Enfin, l'un de nous a aidé la maison d'Angers en une mission que je ne compte pas ici, et nous avons nous-mêmes recouru aux maisons d'Autun et de Pontmain pour être aidés en 2 retraites et 4 missions. Ce total vous dit, dès le début, que nous ne nous rouillons pas.

De plus, notre travail, je l'ai affirmé et je le répète,

est celui que doit ambitionner un véritable Oblat, homme des pauvres, ayant pour armes une croix, avec la lance qui perce le cœur et le porte-éponge envinaigrée, en sautoir, et pour devise : *Pauperes evangelizantur*. Notre crève-cœur ordinaire est de voir trop d'hommes résister à nos efforts. Le fiel amer et le mordant vinaigre nous viennent par ces éponges connues de tous, qui ne savent pas s'imprégner d'autre chose. Je ne crois pas que ce soit spécial à notre région.

En tout cas, nous rencontrons la lance, l'éponge, la croix; donc, nous faisons du bien. L'enthymême s'impose à quiconque a lu l'Évangile, les Actes, l'histoire des grands missionnaires : Vincent Ferrier, François Régis, Alphonse de Ligori. De notre situation de sauveurs, nous tirons, je l'affirme, fruits et joie. Nous ne boudons pas au *conserva me*, quand nous arrivons au verset : *Funes ceciderunt mihi in præclaris*.

Voici, sans autre préambule, les faits par ordre chronologique :

Pendant que je terminais mon dernier rapport, le R. P. Paquet faisait la Mission de Sauvigny-les-Bois. En cette paroisse, où tout était mérite et peine pour le Père, sauf le presbytère, il se fit un noyau dont les chants, la tenue et le contentement manifeste lui firent dire, ainsi qu'à M. le curé, que le déblaiement du terrain était fait à présent, et que, loin de conclure à renoncer à une mission ultérieure, ils voyaient maintenant comment une mission plus sérieuse devenait possible. Heureux l'ouvrier du Christ qui peut se dire : « J'ai défriché et fait la preuve que l'on pourra labourer et semer. »

Aux mêmes dates, le P. Cotarmanach terminait sa Mission de Fléty. Le Père était en présence d'un peuple bien disposé, mais ignorant, n'ayant pas même l'idée de

ce que c'est qu'une mission. En outre, l'un des moyens presque indispensables de mouvementer, le chant des cantiques, fit défaut, ni le pasteur, ni le Père n'étant suffisamment doués sous ce rapport. Néanmoins, sans fournir de détails, le Père déclare que cette mission a été très consolante pour lui.

Un homme influent donna ouvertement l'exemple du retour à Dieu, et son exemple fut suivi. M. le curé, de son côté, a prouvé sa satisfaction de la manière la plus indiscutable, en retenant immédiatement le cher Père pour une nouvelle mission en 1895 ou 1896.

Quant à moi, j'étais à Aunay-en-Bazois, paroisse qui, avec son annexe, Achun, me faisait 1 800 paroissiens à évangéliser. C'était beaucoup trop pour un seul. Le vénérable pasteur crut m'honorer et me convaincre, en répétant que je ferais bien seul la besogne opérée en la mission précédente. Je m'appliquai à lui persuader le contraire. Il eut alors l'idée qu'il pourrait m'aider; il choisit, dans la besogne matérielle, décorations, illuminations, ce qu'il y avait de plus pénible. Il ne crut pas mauvais non plus d'entendre quelques confessions. Bref, en nous occupant beaucoup de ces 1 800 âmes, nous passâmes la première semaine à nous prouver mutuellement : lui, qu'une mission c'était surtout, et pour ceux qui en ont besoin ou désir, une confession faite à un missionnaire; moi, qu'une mission nivernaise c'est avant tout l'éclairage des intelligences, en y regarnissant, remontant et rallumant les lumières éteintes ou fumeuses; du même coup, la réformation de la volonté, les sacrements ensuite, comme conséquence ; mais tout cela par la prédication variée, *fides ex auditu*, et par le choix entre plusieurs confesseurs étrangers à la paroisse. Je gagnai mon procès. Une fois persuadé qu'il fallait attirer ce peuple, non seulement à une confession,

mais aux instructions, le bon curé, véritable homme de Dieu, s'y mit vaillamment. Nous préparâmes une consécration à la Sainte Vierge très solennelle ; elle eut lieu le deuxième jeudi. C'était bien trop tard; et par l'affluence qui commença ce jour-là, il fut acquis que si deux Pères avaient fait la besogne préliminaire, on aurait eu cette assistance au moins cinq jours plus tôt. Il y eut néanmoins un bon rendement. Les auditoires, qui étaient de 80 à 150 personnes au début, allèrent immédiatement de 400 à 500. Et les communiants atteignirent le chiffre de 465, dont 115 hommes. Notez que c'était trois semaines avant Pâques.

Après cinq jours de repos à la Communauté, nous sommes repartis. Le P. Paquet, seul, à Cours, a trouvé une population de 800 âmes divisée en deux camps. Deux cent vingt-cinq communions de femmes et cinquante d'hommes sont le résultat qu'il indique de son ministère. Soixante-quinze personnes de cette paroisse vinrent ensuite en pèlerinage à Saint-Andelain. C'est elle qui nous avait donné notre cher et regretté F. Maxime Chevalier, mort comme un prédestiné, au scolasticat de Liège.

Seul aussi, le P. Cotarmanach évangélisa la petite paroisse de Chasnay. Préparé par un pasteur très zélé, ce petit peuple de 500 âmes eut besoin pourtant de toutes les industries de l'apôtre pour s'ébranler; il fut assez fidèle aux réunions; mais à la sainte table, le sexe fort, je veux dire le sexe barbu, se montra faible et très nicodème, demandant à être admis à 3 heures du matin, et en petit nombre, par peur des autres. Ce ne fut plus le défrichement, ni encore la récolte ; mais un bon ensemencement, bien accepté, et après labour sérieux.

Aux mêmes dates, le cher P. Ozil vint d'Autun m'aider à donner la mission de Prémery. Voici le compte

rendu que M. le doyen en fit à Monseigneur : « Comme toutes les missions en paroisses attaquées de toutes façons par l'esprit du mal, celle de Prémery a été un acte de confiance en Dieu, d'amour du pasteur pour ses pauvres ouailles, et de dévouement des missionnaires. On a commencé par des prédications dans les hameaux; il y en a eu six. Les sonneries, les annonces réitérées, confiées aux fidèles et aux enfants des écoles, suffisaient à renseigner la paroisse sur ce qui s'y commençait.

« Mais l'ennemi a plusieurs forteresses ici : l'usine, où 300 hommes et enfants sont esclaves jour et nuit, dimanches et fêtes, même fêtes majeures, même à Pâques; le respect humain et les autres vices chers à la bourgeoisie, l'anémie spirituelle chez les commerçants qui ne se nourrissent plus d'eucharistie ni de prière, la lassitude physique et la léthargie de l'âme chez les cultivateurs, fatigués par les travaux du printemps, effrayés par la distance de l'église; voilà ce qui a retenu presque tous les hommes. Il y a eu réunion matin et soir, tous les jours. De soi-disant dévotes, susceptibles et frondeuses, se sont abstenues. D'autres personnes, sur lesquelles on aurait compté beaucoup moins, se sont montrées vaillantes. Avec les jeunes chanteuses, l'auditoire matinal a toujours compté 50 personnes. Le soir, enfants non compris, les assistants allaient de 150 à 300; quelquefois, il y a eu plus, une ou deux fois seulement, plus de 500. Quant aux sacrements, nous comptons environ 100 personnes de plus qu'aux Pâques précédentes, soit 450 en tout (sur 2400 !). Parmi ces retours (1), une demi-douzaine d'hommes et quelques confirmants. En résumé, mission qui a fortifié les bons

(1) A ceux qui s'étonneraient que nous puissions parler de « retours », je ferai observer qu'en nos campagnes, le « retour » est un fait extérieur, d'autant plus aisé à constater que, d'une part, MM. les curés

et augmenté leur noyau d'une certaine quantité de recrues, peu frappante par le nombre, fort consolante par le courage. »

Les missions précédentes, données par des Rédemptoristes et par des Dominicains, avaient préparé celle-ci sans atteindre encore aux mêmes résultats, si modestes soient-ils.

Rien à ajouter à ce rapport du doyen, sinon que c'est en ces petits cantons, qui s'intitulent *villes* en grosses lettres sur leurs affiches, que nous trouvons le sol le plus ingrat pour nos efforts. Je n'ai pas le temps de vous égayer de tout le grotesque et le ridicule bourgeois qu'y prennent les sept péchés capitaux; mais ils y sont généralement au complet, avec l'ignorance volontaire pour rempart et le respect humain pour *antemurale*. Ces épiciers, merciers, quincailliers, médecins, notaires, petits fonctionnaires, petits rentiers, sont, ou radicaux, c'est-à-dire impies, ou conservateurs, c'est-à-dire poltrons, et, trop souvent, corrompus avec. Invariablement, ils blâment leur curé quand il annonce une mission; ce n'est jamais le moment. Ils reçoivent poliment ensuite, quand on se met à les visiter; ils ont tous un salon qu'ils aiment faire voir. Ils viennent à une ou deux illuminations, à une conférence dialoguée, à une réunion d'hommes. Après quoi, les mauvais envoient quelque article anonyme au journal coquelicot de la sous-préfecture, ou ricanent ensemble de ce qu'ils peuvent travestir. Les indifférents se font peur ou en ont assez pour leur courage. Les fournisseurs de la fabrique et

ont un *liber animarum* où ils notent exactement non seulement le chiffre, mais le nom des personnes qui ont fait leurs pâques, et d'autre part, ces messieurs ne manquent pas d'assister à toutes les communions de mission, pour s'en rendre compte *de visu*, surtout à ce point de vue.

du curé excusent timidement cette mission en disant qu'elle amène les gens au bourg et fait aller un peu le commerce.

Dans les cervelles conservatrices, vous le savez, le bon Dieu a toujours besoin de circonstances atténuantes. Un monsieur millionnaire, châtelain, ex-élève de Fribourg ou de Brugelette, maire combattu par le préfet, par conséquent plus qu'indépendant sur toute la ligne, interpellé par deux ou trois conseillers rouges sur les processions, n'ose pas dire que le bon Dieu a le droit de passer dans la rue avec cortège, ne serait-ce qu'à titre de plus fort imposé et de plus riche contribuable, puisque c'est lui qui fournit tout à tous. Il n'ose pas revendiquer le droit de Dieu; il allègue les quelques débitants, qu'il appelle « le commerce ». Missionner chez de telles gens est ce que je considère comme le plus pénible.

Après ce carême de 1893, le R. P. Paquet donna les retraites de Sainte-Gemme, Bannay, Sauvigny-les-Bois, pensionnaires des Ursulines de Nevers, congréganistes de Pouilly et Assigny (Cher). Sur les premières, qui étaient préparatoires ou retour de missions, le Père n'a pas consigné de détails. Celle d'Assigny dura quinze jours, suscita beaucoup d'enthousiasme et procura un certain nombre de retours à Dieu. Nous l'appellerions mission, si le T. R. P. Général ne nous avait interdit, en un acte de visite, de donner ce nom à tout travail apostolique en nos régions qui ne dépasserait pas quinze jours. Il nous a interdit également de faire les « cérémonies de mission » en ces travaux de quinze jours et moins. Tous ceux qui sont de la partie comprennent la sagesse de ces défenses. Elles n'en laissent que plus éclatant le succès d'une retraite paroissiale dépouillée de ces moyens d'action.

Pendant la même période de temps, le P. Cotarmanach se livra, lui aussi, au ministère des retraites de première communion et de préparation aux missions (j'expliquerai ce mot plus loin) à Lainsecq (Yonne), Neuvy-sur-Loire, à l'orphelinat de Maux, chez les Frères des Écoles chrétiennes, à Fourchambault; enfin, il prit part à la mission de Vern, donnée par la maison d'Angers. Le cher Père est laconique, au codex, sur ces diverses œuvres qui, du reste, se ressemblent forcément toutes et qui, toutes aussi, lui ont paru consolantes et fructueuses. Il remarque avec joie que le bon Dieu a béni abondamment l'orphelinat de Maux, et avec peine que les élèves des Frères, fort gentils pendant toute la retraite, retombent, dès le lendemain, sous toutes les mauvaises influences de ce milieu ouvrier, qui les tuent moralement.

A peine parti de Prémery, où j'avais été très secondé et très fortifié par la collaboration du P. Ozil, il me fallut recommencer à missionner seul.

Saint-Révérien, paroisse de 800 âmes, fut longtemps un relai de la grande poste, avant les chemins de fer; il lui est resté un noyau très mauvais, au point de vue religieux; il lui est resté aussi, des temps antérieurs aux diligences, une magnifique église, mais pour pouvoir y amener quelqu'un, M. le curé jugea bon de faire coïncider la mission avec la première communion. La chaleur accablante de la fin d'avril en 1893, l'obligation, pour moi, de quitter en pleine action le champ de bataille pendant trente-huit heures, dont vingt-quatre de voiture ou de chemin de fer pour assister au Chapitre provincial, enfin la clôture du temps pascal où les voituriers crurent s'être mis en règle même avec la mission en faisant leurs pâques, furent nos gros obstacles. Des vauriens faillirent en ajouter un très grand,

par ce temps de bombes, en venant faire éclater deux très forts pétards sous le porche de l'église, pendant une bénédiction où nous avions foule. Mais aussi poltrons que mauvais, ces deux garnements vinrent demander on ne peut plus humblement pardon, quand ils se virent découverts par la gendarmerie. Nous écrivîmes en leur faveur au procureur de la République, cela nous donna le beau rôle ; le procureur ne les en fit pas moins citer et condamner, et notre monde, rassuré, nous forma petit à petit un auditoire très satisfaisant : 220 communiants, dont 3 hommes et 42 femmes qui n'avaient pas été vus à la sainte table depuis un plus ou moins grand nombre d'années, furent le fruit de cette œuvre.

De là, j'allai donner, en deux retraites de première communion, un coup de sonde à Moux et à Alligny-en-Morvan, en vue de missions prochaines. Ma sonde m'a ramené du caillou et d'autres indices que ce fonds demanderait du dévouement ; aussi l'affaire fut-elle conclue d'autant plus allègrement que là comme à Montsauche, où j'allai ensuite, nous devions trouver les pasteurs les plus actifs, les plus dévoués, les plus intelligents de leur ministère, et aussi les plus fraternellement réconfortants dans leur cordiale hospitalité.

Montsauche est un canton absolument pauvre, où le doyen, sans vicaire, chargé de 1 500 âmes éparpillées en je ne sais combien de hameaux, est constamment occupé à courir les montagnes pour subvenir aux besoins spirituels de ce peuple. Ce bon doyen a vécu, jusqu'en ces dernières années, dans un misérable presbytère, couvert en chaume comme la plus pauvre masure de sa paroisse, et il dépense tous les maigres revenus de ce poste à rendre moins indigne l'habitation de l'Eucharistie d'abord. Son église neuve mais indigente a chaque année, depuis le doyen actuel, l'un

de nous pour préparer la première communion. La mission dernière et la prochaine auront été aussi notre œuvre. Cela devient une fraternité et une responsabilité particulières. Je crois pouvoir dire que nous y avons fait du bien.

Après ces trois retraites, j'allai rejoindre aux Lilas (diocèse de Paris) le P. Reynaud, pour donner avec lui une mission à cette paroisse difficile. Les Lilas ne sont séparés de Belleville que par les fortifications. La population y est très mêlée, fort ignorante (1) au point de vue religieux, occupée à Paris tout le jour ou employée aux Lilas mêmes à des industries très asservissantes. Pour cette raison et d'autres, les visites furent impossibles. M. le curé, très zélé, les remplaça par d'abondants imprimés, et encore il parut prudent de n'en pas envoyer à tout le monde. Notre mission coïncidait avec les émeutes qui bouleversaient Paris (juin-juillet 1893). Une partie de nos « paroissiens » étaient des gens relégués là par suite d'une interdiction de séjour dans la capitale et qui auraient été enchantés, peut-être, de sembler « provoqués à du boucan » !

Cantonnés dans la petite église de Notre-Dame du Rosaire, nous y dépensâmes toutes nos forces à y attirer

(1) On aura l'idée de ce que deviennent nos « laïcisés » aux portes de Paris, par ces faits que nous atteste M. le curé : « Une mère le supplia d'accorder la sépulture ecclésiastique à son enfant mort sans « baptême. « Ça ne se peut pas, répétait le pasteur. — Eh bien, « alors, M. le curé, je vous en prie, baptisez-le avant l'enterrement ! » « D'autres mères, en cas pareils, lui répondaient : « Je l'ai baptisé. « — Comment, et avec quoi ? — Je lui ai fait une croix avec du vin, « disent les unes ; avec de l'huile, disent les autres. » Sous mes yeux, on a rapporté à M. le curé 4 francs qu'il avait donnés comme aumône à une personne en l'exhortant à faire baptiser ses enfants. Le secrétaire d'une société de libre-pensée renvoyait les 4 francs avec une invitation officielle, signée et timbrée, à ne plus parler de baptême à ces personnes. »

les âmes de bonne volonté. Elles eurent avec les autres mérites celui de subir la chaleur torride de ces semaines, mais elles eurent aussi des joies ; la parole très soignée du P. Reynaud, ses décorations splendides, ne furent pas les moindres attraits humains de ces exercices. « Dès les premiers soirs, dit *la Semaine religieuse de Paris*, les fidèles ont répondu en grand nombre à l'appel des missionnaires. Le mardi, 27 juin, la foule était si considérable que plusieurs centaines de personnes ne purent touver place dans le lieu saint. Le T. R. P. Général des Oblats de Marie Immaculée, qui avait bien voulu honorer de sa présence les exercices de la mission et présider la cérémonie de consécration solennelle de la paroisse à la Très Sainte Vierge, était émerveillé de ce grand concours de fidèles et de leur pieuse attitude. Pendant la dernière semaine, les RR. Pères furent récompensés de leurs fatigues par de nombreux retours à Dieu. M. l'abbé Odelin, promoteur et vicaire général de l'archevêché, a présidé la cérémonie de clôture. Il a béni un superbe calvaire élevé en souvenir de la mission. Le lendemain, plus de 300 personnes se réunissaient dans la basilique du Vœu national, à Montmartre, pour confier au Cœur de Jésus leurs résolutions et leurs espérances. »

Outre le T. R. P. Général, vous êtes venu, vous aussi, mon très révérend Père, nous honorer de votre présence, et vous avez vu de près cette œuvre. Vous avez pu éprouver que si le cœur du missionnaire y a, comme diraient les physiologistes, sa diastole, sa dilatation, en considérant la foule et le bon vouloir des cœurs, la contraction suit immédiatement au moral comme au physique, quand la pensée se reporte à la foule bien plus considérable qui s'abstient, qui pèche, qui est dans le crime, à côté même de la modeste église. Nos 300 pa-

roissiens d'élite qui nous ont accompagnés le lendemain de la clôture à Montmartre, ont voulu, comme nous, fortifier leurs cœurs et les tremper dans la joie courageuse, auprès du Cœur *salus sperantium*.

C'est ici que je devrais parler du carême de Quimper et du mois de Marie de Laval, prêchés tous les deux par le P. Reynaud ; mais il nous a quittés sans avoir pu consigner ses notes au codex. Le métier de combattant a gêné plus d'une fois celui d'historiographe de ses propres batailles.

Je ne dirai rien, non plus, des retraites que j'ai données à la Sainte-Famille (Conception et Lorette à Bordeaux), sinon que ce nous est toujours une grande joie, à nous qui prêchons aussi d'autres religieuses, de constater que celles qui sont plus spécialement nos Sœurs conservent le droit au premier prix, non seulement dans notre attachement, mais aussi dans notre estime.

A Jersey, pendant les excellentes retraites à nos Pères, aux Enfants de Marie et à la population de Saint-Thomas, j'ai vu quel bien opèrent les Oblats de Marie dans cette île. Quel dévouement ! quelle abnégation ! que de fatigues pour subvenir à tout et pour rester, en tous sens, à la hauteur de la position ! Aux portes de la France, sous les yeux des Français riches en villégiature, des protestants aux sectes multiples, qui renchérissent d'attractions l'une sur l'autre pour avoir le peuple, et pourquoi ne pas l'ajouter, auprès d'un puissant collège de Jésuites dont le personnel n'est en rien l'auxiliaire des œuvres de la Mission, mais en reste au moins le spectateur et parfois, peut-être, le facile terme de comparaison, sans allocation du gouvernement anglais, sans participation aux largesses des œuvres de France, nos Pères doivent faire face à toutes les exigences et ho-

norer notre Congrégation sur ce terrain qui est donc bien, lui aussi, un terrain d'Oblats. Grâce à Dieu, ils s'en tirent, et ce que j'ai vu m'a été une bonne et profitable leçon de zèle apostolique.

Après ces retraites recommencèrent les missions. De Jersey, je me rendis à Châtillon-en-Bazois, canton nivernais de 1 800 âmes. Là encore, il me fallut être seul, triste effet de mauvaises stratégies antérieures, où les forces des combattants s'étaient neutralisées au lieu de se totaliser, effet d'autant plus durable qu'il trouve souvent un complice dans la disposition à réduire les charges. Certes, ce n'était pas le cas du généreux doyen de Châtillon. Mais il remplaçait un vieillard, sous lequel la paroisse s'était désemparée. Un intérim de plus d'un an avait achevé le mal, au point que Monseigneur de Nevers dut, au milieu d'une cérémonie de confirmation, menacer de quitter net l'église si le désordre ne cessait pas. Ce monde se montra très formalisé de la sage rigidité du doyen nouveau ; il était à prévoir que la mission serait contrecarrée, pour lui faire pièce. En ces conditions, et peu convaincu de l'utilité du deuxième missionnaire, il me demanda cette mission presque comme un essai courageux.

J'ai échoué auprès : 1° des francs-maçons, il y en a là, paraît-il ; 2° du château ; 3° de quelques notables, ex-élèves, pourtant, des jésuites ou d'autres congréganistes, voire parents d'ecclésiastiques. Pour les francs-maçons, c'était immanquable. Quant aux autres, ils s'en sont tenus aux offices du dimanche, je veux dire à la messe, encore pas tous. On les a revus aussi à quelques illuminations, ce qui prouve que l'envie de voir des bougies n'est pas toujours celle de s'éclairer ! Et puis, pour ces messieurs, ce fut tout.

Que de fois nous voyons ces oisifs, si friands de l'es-

time et des suffrages de leurs concitoyens, ne pas savoir s'arracher à leur table, au coin de leur feu, à des visites, pour donner l'exemple. Aussi, malgré leur bienfaisance incontestable, ils tombent dans un discrédit dont chaque élection leur accentue l'expression. Ils ont peur de perdre leur popularité en servant Dieu, et Dieu la leur ôte. *Qui contemnunt me ignobiles erunt*, même avec trente-six quartiers à l'écusson. A la sainte table comme aux réunions, leur exemple fait défaut; et comme souvent cette espèce de paroissiens est absente au temps pascal, il y en a que le peuple n'a jamais vu communier. Pour la peine, on est parfaitement au courant de diverses rumeurs, figaresquement conciliables avec la philanthropie plutôt qu'avec les sacrements.

A Châtillon donc, il y a eu quelques-uns de ces pavés-là sous nos roues. Néanmoins, le reste de la population s'est affranchi de ces néfastes influences. L'auditoire s'est même fait très rapidement, et dès la fin de la deuxième semaine (il y en a eu quatre), c'était complet, tellement bien que, pour les confessions, le clergé paroissial dut s'en mêler. J'y ai perdu de pouvoir vous donner un chiffre précis pour les sacrements, mais j'y ai gagné que M. le doyen m'a demandé, séance tenante, le retour de mission et la mission suivante, pour 1898, *avec un compagnon*.

Après ce canton, ce fut le tour d'une minuscule paroisse de 300 âmes, Oulon, qui devrait être l'une des meilleures de la Nièvre, de par les excellents prêtres qui l'ont administrée successivement. Hélas, son curé précédent, l'abbé Maucourant, l'auteur connu des *Probations* sur diverses vertus religieuses, ayant cru devoir faire d'énergiques sorties contre les plaisirs dangereux qui envahissaient son peuple, au lieu de s'amender, les gens lui firent d'indescriptibles vilenies. Presque aussi-

tôt après son départ, l'école des sœurs fut laïcisée. On s'en consola en ouvrant un second bal, et ce fut chez les parents d'un séminariste ! On nous expliqua qu'il était pour « les personnes comme il faut », parce que l'autre était pour les autres. Aussi l'on dansa tous les dimanches de la mission, ce qui est un scandale en ce pays. Au début, mes chanteuses de cantiques y couraient aussitôt l'exercice fini. On essaya même, dans le bal « pas comme il faut », de profiter des réunions de semaine pour y attirer nos filles. Mais, petit à petit, les choses changèrent. Le bal « comme il faut » se ferma et disparut complètement après le deuxième dimanche. Les bons enseignements des religieuses expulsées ressuscitèrent dans ces têtes légères, par les grâces de la mission, et firent que, dès lors, bon nombre de ces jeunes personnes comprirent mieux leurs devoirs. De son côté, la paroisse, après une première semaine où les nuits sans lune et très noires avaient rendu les chemins absolument périlleux pour ces pauvres gens, que l'on ne pouvait décider à se munir de lanternes, la paroisse, dis-je, s'y mit enfin. Les réunions furent bien suivies et les communions de femmes très nombreuses. Les hommes furent plus rares. Je n'ai pas de chiffres précis, M. le curé ayant cru l'occasion bonne de dérouiller ses formules. Je suis sûr, néanmoins, d'une centaine.

L'usine de Prémery, qui est à 8 kilomètres, occupe des hommes d'Oulon, et les a fait travailler même le jour de Noël. O mon Dieu ! qui avez dit : *Misereor super turbam, usquequo ?* Qu'il y a d'esclaves chez nos pauvres ! Seize kilomètres pour aller travailler, un jour de Noël, afin de ne pas être chassé et de ne pas manquer de pain !

Nous arrivons au commencement de 1894. Les RR. PP. Paquet et Cotarmanach partirent, dès la veille

de l'Épiphanie, dans le diocèse de Bourges, pour l'excellente mission de Sainte-Gemme. Le vénérable curé nous avait déjà confié cette œuvre il y a une douzaine d'années ; il ne voulait pas mourir, disait-il, sans avoir procuré encore une fois ce bienfait à son peuple. Il était septuagénaire. Il mourut quinze jours après le départ de ses missionnaires.

Un article très élogieux pour nos chers Pères, de la *Semaine religieuse* de Bourges, s'étend longuement sur les diverses cérémonies, qui n'ont rien de nouveau pour nous ; mais j'y relève ce fait que les Pères ont pu y organiser, ce qui est rare par ici, une très solennelle promulgation de la loi. Clergé nombreux en ornements sacerdotaux, 15 chantres, 20 enfants de chœur, 30 chanteuses en blanc, tout le monde muni d'un cierge, tout cela, en une petite population de 870 âmes, dit ce que les missionnaires et la population ont su faire. Plus de 200 femmes et 142 hommes s'approchèrent de la sainte table. Une belle plantation de croix, que les 140 communiants, même les infirmes, voulurent tous porter à tour de rôle, termina cette œuvre, qui eut un autre résultat, prévu dans mon dernier rapport : témoins de ce qu'est une vraie mission dans leurs populations encore imprégnées de foi et capables d'enthousiasme, messieurs les curés de cette partie du Sancerrois ont mieux compris nos répugnances à ce que j'appelais « simili-missions », comme on appelle similor un métal qui n'a d'or que dans son nom. Ils demandent à présent de vraies missions pour les années suivantes.

Après cette œuvre, le P. Paquet prit quelques semaines de repos, et le P. Cotarmanach s'en alla seul à Lainsecq, paroisse du diocèse de Sens, moins mauvaise que l'ensemble de cette région. Une centaine de femmes et 10 hommes, employés d'église compris, furent les repré-

sentants de cette population de 600 à 700 âmes à la cérémonie d'ouverture. Le cher Père, qui revenait du Sancerrois et de l'Anjou, éprouva, dit-il, une véritable déception. Il se mit à faire la visite des familles, et presque aussitôt l'assistance progressa. Quand tout fut parfaitement lancé, le Père, après avoir annoncé et préparé une réunion d'hommes, fut subitement très fatigué et obligé de s'aliter. Le P. Paquet, mandé par télégramme, ne put arriver à temps. M. le curé, émerveillé de son église pleine d'hommes, dont plusieurs n'y avaient pas mis le pied depuis huit ou dix ans, ne crut pas pouvoir les laisser partir sans leur avoir parlé. Il s'en tira si bien qu'un des auditeurs fit, en sortant, cette réflexion : « Ma foi, si notre curé parlait comme ce Père-là, on irait tout de même l'entendre. » Évidemment, le brave homme n'avait encore entendu ni son curé ni le Père.

Arrivé le lendemain, le P. Paquet seconda le P. Catarmanach avec un zèle discret qui fut récompensé. Deux cent cinquante communiants, dont une vingtaine de retardataires, furent un résultat « qu'on ne pouvait espérer meilleur », dit la *Semaine religieuse* de Sens. La vérité est que c'est déjà bien consolant, pour un curé de ce diocèse, d'avoir pu tenter une mission. Le mouvement religieux qui s'en est suivi a été considérable. Là encore, il y a eu plus que préparation du sol, il y a eu ensemencement et floraison avec première récolte.

Les deux Pères, qui avaient si fraternellement collaboré aux deux œuvres précédentes, se retrouvèrent, à la fin du carême, à Saint-Sulpice. Il y a six ans, le P. Bouniol et moi, nous avions ébauché là une première mission en des conditions bien désavantageuses. Depuis, l'église, reconstruite, offrit une première attraction aux paroissiens. La bonté ferme et calme du pasteur, mieux connu, fut aussi une aide au zèle des

missionnaires. Coïncidant avec le temps pascal, cette mission amena plus facilement à la sainte table. Sur 950 habitants, presque toutes les femmes et environ 200 hommes furent fidèles au rendez-vous eucharistique.

En janvier, j'eus la joie de revoir Pontmain, son vénéré Supérieur et sa chère communauté, pour y prêcher la retraite des Pères et des Frères. Devant ces ardents apôtres, qui n'avaient que quelques jours de répit entre des travaux finis le lundi et d'autres commençant le dimanche suivant, il me parut utile de me souvenir de ce conseil dont saint Augustin a fait le titre d'un chapitre de ses œuvres : *Quod verbum Dei hilariter tradendum est.* Mon *hilariter* ne fut pas tout à fait le sien ; mais l'auditoire n'était pas non plus, certes, *de rudibus*, à moins de traduire comme l'écolier, et au sens connu, par *des rudes*. Retraite contractée par les circonstances, dilatée et fortifiante de par la grande bonne volonté de tous.

Ce fut elle qui me donna l'occasion de connaître et d'apprécier le cher P. Brullard, devenu charitablement, dès la semaine suivante, mon collaborateur pour les missions qui me restent à résumer.

La première fut celle de Fours, canton de 1 700 âmes. Il y a là le château d'un des plus riches propriétaires fonciers de France ; il possède une grande partie du sol de cette paroisse. Il s'ensuit qu'on y est fermier, employé, ouvrier, fournisseur du château ou misérable. Ceux que le château ne fait pas vivre en sont les ennemis. *Ipso facto*, ils sont les ennemis de la religion et du curé, même si le curé ne tenait plus au château que par Adam et le baptême. Ces châtelains-ci, absents pendant la mission, sont catholiques, paraît-il ; mais ils ont une amusante frayeur de passer pour vouloir « rétablir le

billet de confession ». Aussi, les principaux employés n'en usent pas, et cela à une époque où tant de pratiquants sincères et capables cherchent des emplois. Aussi, pendant ces trois semaines, aucun homme n'a reçu les exemples, presque indispensables en nos temps de respect humain. En fait d'exemple, on a eu celui de l'assistance aux instructions pourtant, mais soigneusement accompagnée de l'abstention de la grand'messe et des sacrements. Naturellement, les hommes « du château » n'ont imité que le second point, et ceux du parti adverse n'ont pas cru devoir faire mieux. Il y a eu quelques exceptions très courageuses et très consolantes.

Notre première réunion fut un échec. M. le doyen avait totalement oublié que c'était un jour de « brandons » ; tout le monde était à ces feux de joie. Prévenus à temps, nous aurions sagement supprimé l'exercice. Le deuxième dimanche, ces gens avaient imaginé de lancer une montgolfière. Le maire, régisseur du château, avait permis et souscrit. On osa bien nous demander notre souscription. Grâce à Dieu, ce nouvel obstacle échoua, faute d'argent. Le troisième dimanche, pendant notre déjeuner, un solennel roulement de tambour fit bondir M. le doyen sur sa chaise. « Bon ! s'écria-t-il, après les brandons et le ballon, voici autre chose, pour notre dernier dimanche. » Il sort écouter l'annonce; on prévenait le public que, solennellement, sur la Grande-Place, la mairie allait faire vendre aux enchères, après l'avoir conservé en fourrière quelques jours, devinez quoi?... Un vieil âne évadé de chez lui, et que ses maîtres n'osaient réclamer par crainte d'un procès! L'âne avait vagabondé sur la voie ferrée, exposant les trains à des accidents. Dire qu'un âne, un vrai — pour les autres c'était connu — peut devenir un être

nuisible à une mission ! Cet aliboron fut vendu cent sous ; il était trop vieux. Où va se nicher l'amour de la liberté ! Et comme il est exact que l'âge fait des sages, ou seulement des vieux, suivant la matière première !

Un autre événement, triste celui-là, fut le suicide d'un fermier, que le château venait de congédier. D'autres fermiers étant sous le coup de la même mesure, tout ce peuple prit sourdement fait et cause pour le noyé. Son enterrement réunit tous ces hommes, que l'on n'avait pas su entraîner à nos exercices. Ce fut une vraie foule. Nous eûmes ainsi un douloureux écho des profondes haines du peuple pour ces riches. Lancés dans les grèves de bûcherons, quelques semaines avant la mission, ces hommes, que leurs maîtres n'aident pas à servir le Souverain Maître, se montrent tout prêts à lui servir de verges et de torches au jour des châtiments.

Sur ce terrain donc, et dans ces conditions, nous avons lutté trois semaines. Le P. Brullard visita jusqu'aux maisons perdues dans le fond des terres. L'auditoire se forma assez vite et devint très bon, dès le deuxième dimanche, du moins du côté des femmes. A la sainte table, M. le doyen compta 22 hommes et 58 femmes de plus que l'année précédente. Un coup de filet de 70 âmes n'est pas une pêche inféconde, surtout quand 330 autres personnes ont conservé leur place au banquet eucharistique.

De là, nous nous sommes rendus à Moux, paroisse de 1 600 âmes. Le cher P. Brullard y trouva l'occasion de connaître nos réunions de hameaux. Dès notre arrivée, nous nous la sommes partagée. Nous allâmes chacun de notre côté porter la parole de Dieu en des conditions qui ont amené le spirituel pasteur à vanter, dans la *Semaine religieuse*, la solidité, sinon la beauté des *pedes*

evangelizantium. Goix, le Lionnet, Guise, les Parisots, Fontaine-Blanche, Chaumien, nous donnèrent des réunions locales excellentes par le nombre et la tenue. A l'église, il y eut foule à la messe d'ouverture; plus de 300 personnes revenaient le même soir, malgré les distances. Le mercredi, unique réunion de cette première semaine à l'église, nous eûmes plus de 400 auditeurs. Cette église est petite, laide, misérable. Avant d'avoir constaté à la sortie, sur la place, les prodiges d'entassement qui s'y sont opérés, il nous fallait toute notre confiance au calme, intelligent et judicieux pasteur pour croire à ses chiffres.

Un instituteur marié *si-vilement*, comme l'orthographia sans malice un de ses élèves, et père d'enfants non baptisés, est l'éducateur de la population masculine, dont une partie, d'ailleurs, se compose d'enfants envoyés là par l'Assistance publique de Paris, et ce n'en est pas la crème.

En ce milieu, nous avons pu obtenir habituellement de très bons auditoires, et 640 communions, dont 70 d'hommes et 30 de femmes qui n'étaient plus en règle depuis quelques années.

Là aussi, le P. Brullard a tenu à visiter tout le monde. Or Moux a des maisons jusqu'au célèbre étang des Settons, à 10 kilomètres du clocher. Le cher Père s'est montré infatigable. J'ai bien aussi des pieds de missionnaire ; mais les malheureux sont surchargés : 102 kilogrammes! pensez donc, et par les chemins du Morvan! C'est au cher Père que revient la bonne part du lancement. M. le curé en avait fait autant avant notre arrivée.

C'est à Moux que, nous inspirant de la pensée exprimée par le P. Lemius dans les *Petites Annales*, nous avons essayé, pour la première fois, l'envoi d'imprimés périodiques, dont je vous parlerai plus loin.

De Moux, nous sommes allés enfin à la paroisse voisine, Alligny-en-Morvan, où nous retrouvions un ami tout dévoué dans la personne de M. le curé. Cet excellent prêtre, parvenu jeune encore à un poste de choix, grâce aux preuves incontestables qu'il a données à l'administration de son absolu dévouement, nous avait déjà appelés dans sa paroisse précédente. Depuis, chargé d'une population de 2 200 âmes, il avait accepté d'essayer chez lui l'évangélisation à domicile, dans des proportions plus vastes que ce qui a pu se faire jusqu'à ce jour chez tous ses confrères. Si j'avais pu lui donner quatre missionnaires solides, il les aurait reçus et employés volontiers; je ne lui en ai procuré que deux et demi : le P. Brullard et le P. Cotarmanach, infatigables, et moi beaucoup trop fatigué dès avant la mission de Moux.

Nous avons attaqué toute la paroisse, en organisant *treize* centres de réunions de hameaux pour la première semaine. Chaque soir, excepté le mercredi, nous sommes partis, l'un avec M. le curé, l'autre avec M. l'abbé, le troisième avec le sacristain. Une feuille imprimée distribuée à tous fit savoir que — aurez-vous la patience de lire tous ces noms? Ils vous donneront une idée de la quantité de hameaux dont quelques-uns comptent 150, 200 habitants et plus et dont la plupart sont à une bonne lieue, en moyenne, du clocher — les réunions auraient lieu :

Le lundi, 1° A Champ-Commeau, pour Champereux et Beaumont;

2° Aux Rousselots, pour les Valottes, les Magnies, les Champs-du-Parc, Fontaine-Blanche, Monboblin, les Guttes-Bouin et la Chaux;

3° A Réglois, pour la Ferrière, le Marnay et le Deffant.

Et ainsi de suite pour tous les jours de la semaine.

Nous eûmes encore trois réunions de villages pour

chacune des deux semaines suivantes. M. le curé avait déjà fait toutes les mêmes œuvres avant notre arrivée, de sorte que ce peuple reçut tout ce qui pouvait humainement lui être donné.

Comme Moux, Alligny n'est pas une des bonnes paroisses du Morvan, il s'en faut; mais le généreux dévouement du sympathique pasteur et nos efforts communs ne furent pas stériles. De belles illuminations donnèrent un attrait spécial à nos fêtes. Nous eûmes assez souvent l'église absolument comble, et toujours en tenant compte des difficultés de distance ou de mauvais temps, nous avons été consolés. Seules, les réunions du matin, comme dans les paroisses précédentes, ont été insignifiantes quant au nombre; mais là, le château a donné l'exemple, faisant 9 kilomètres à pied, le matin, pour cela. Il faut dire que le châtelain, M. de Chambure, est un ancien zouave pontifical et qu'il a su choisir sa dame!

Après la clôture, les PP. Brullard et Cotarmanach demeurèrent jusqu'à l'Ascension pour préparer la première communion et glaner les épis restés. Tout terminé, M. le curé m'écrivit qu'il compte au moins 100 retours d'hommes, mais seulement 40 de femmes, sur 810 communiants.

Après ces missions et jusqu'aujourd'hui, nos Pères ont donné des retraites sur chacune desquelles ils n'ont écrit au codex que quelques mots, presque toujours de légitime satisfaction.

Le P. Paquet a préparé la première communion ou la confirmation à Sainte-Gemme, Assigny, Bannay, Boulleret et Torteron (Cher), et ensuite à Fours, passant environ une huitaine à chacune de ces œuvres. Le P. Cotarmanach a donné de son côté les œuvres de la retraite aux Congréganistes de Carentoir (Ille-et-Vi-

laine), aux premiers communiants et aux mères chrétiennes de Saint-Jacques de Cosne et aux premiers communiants du collège des Barnabites, à Gien.

Enfin, de mon côté, j'ai terminé cette longue campagne par le retour de mission aux Lilas, la retraite de première communion à Montsanche, et une retraite de première communion et de confirmation au Tremblay-le-Vicomte (Eure-et-Loir).

Le retour de mission aux Lilas s'est fait dans des conditions modestes; j'étais seul. Ceux qui l'an dernier savouraient la diction étudiée et châtiée du P. Reynaud ne l'ont pas plus retrouvée que ses décorations et nos fêtes.

Du côté du clergé paroissial, le pasteur, toujours zélé, avait cru pouvoir s'engager pour la même époque à prêcher lui-même chez un confrère, ce qui me laissait absolument seul aux réunions du matin. Cela manquait vraiment trop de solennité. Aussi M. le curé proposait-il, dès le début, de supprimer cet exercice.

Mais comme du côté des paroissiens s'était retrouvé très vite le noyau fervent de l'année dernière, je préférai continuer à affronter ces difficultés et d'autres en ne pensant qu'aux âmes. Je ne pouvais faire pâtir les 50 ou 60 personnes fidèles, véritable élite de cette si triste paroisse, d'une situation qui n'était pénible que pour moi. Je fus récompensé par la constance de cet auditoire, et aussi par le retour de quelques personnes qui ne s'étaient plus approchées des sacrements depuis la mission.

Quant aux réunions du soir, elles atteignirent assez promptement le chiffre des plus belles de l'année dernière.

En somme, ce retour m'a paru très utile au fond, quoique peu bruyant à la surface, pour cette paroisse à

laquelle il faudra bien des missions pour la christianiser. Je l'ai dit plus haut, quand on regarde dans cette église, le cœur se dilate ; il se resserre dès qu'on en est sorti. Pourtant, notre belle croix de mission, érigée en plein air, à deux pas du trottoir, et portant en grandes lettres d'or les noms des missionnaires, a toujours été respectée depuis sa plantation. Et c'est aux portes de Belleville, à quelques cents mètres de la rue Haxo !

Je vous ai déjà parlé de Montsanche. Voici maintenant, pour le bouquet, une paroisse qui vaut la peine d'être décrite. Le Tremblay-le-Vicomte, au diocèse de Chartres, a été privé de curé pendant plusieurs années, en pénitence de sa conduite envers le curé d'alors. Le dernier missionnaire qui y a paru y est mort en chaire, m'a-t-on dit, sans que cette fin émouvante ait produit autre chose que de révoltantes plaisanteries. Dans beaucoup de maisons sont encadrés, au-dessus des cheminées, non des images pieuses, mais les diplômes maçonniques des hommes affiliés à la loge de Dreux. Au cimetière même, quelques F.·. M.·. ont fait graver sur leurs pierres tombales les signes et emblèmes de la maçonnerie. L'un d'eux a été plus loin : il a, sur sa tombe, trois acacias, l'arbre symbolique, plantés en triangle, et dont les branchages s'étendent où ils veulent. Si les bras de la croix placée sur les restes d'un curé inhumé là dépassaient de quelques centimètres seulement le terrain concédé, la municipalité le prendrait autrement. Et ces gens-là chassent de race. En 1793, leurs aïeux pensèrent s'illustrer en décapitant solennellement une dinde le jour où le roi-martyr montait à l'échafaud. Croira-t-on ce dernier détail : par horreur pour « l'ancien régime », ils s'appelèrent eux-mêmes, dans leurs actes d'alors, commune de le Tremblay-la-Dinde, au lieu de le Tremblay-le-Vicomte !

Sur ce terrain, un jeune prêtre très zélé a voulu, lui aussi, jeter la sonde d'une mission future. La retraite de première communion et de confirmation fut l'occasion souhaitée. Nos petits retraitants se sont parfaitement tenus. J'ai eu de plus, sous couleur de mois du Sacré-Cœur, le soir, une petite réunion qui ne fut que d'une douzaine de personnes le premier jour, et qui, au quatrième et dernier, comptait une douzaine d'hommes et de 60 à 70 femmes, plus les enfants. Le jour de la première communion et celui de la confirmation, l'église fut pleine d'hommes et de femmes aux trois cérémonies, alors que les autres années, m'a dit M. le curé, seules les mères des communiantes y assistaient. Peut-on en augurer quelque chose?

A ces longues pages, que je n'ai pas eu le loisir de faire plus brèves, je voudrais ajouter quelques mots sur des industries ou procédés que nous avons essayés en ces derniers temps; ils n'apprendront, ou du moins n'enseigneront rien à personne. Ils donneront peut-être quelque idée à quelqu'un, et, en tout cas, expliqueront plusieurs choses seulement indiquées précédemment.

Volontiers, nous nous prêtons au désir de nous voir faire une première apparition dans les paroisses à missionner ultérieurement, en y donnant d'abord une retraite de première communion ou autre. Le missionnaire ainsi envoyé en éclaireur revient souvent enrichi de précieuses indications. En outre, s'il s'est fait agréer des enfants et de la population le jour de la première communion, son œuvre future s'en trouve avancée. Si, par contre, il se révèle qu'il y a lieu d'étudier une autre combinaison, tout le monde est heureux de le savoir à temps.

Nous avons obtenu aussi d'excellents résultats en arrivant dans la paroisse quelques jours avant l'ouver-

ture solennelle. Tantôt nous avons employé ces jours à visiter les maisons éloignées ; tantôt nous les avons consacrés aux enfants, de façon à mettre leur cérémonie dès l'après-midi de la cérémonie d'ouverture. Toujours nous avons préparé des chants, et dans tant de paroisses où les fidèles n'entendent qu'un ou deux malheureux chantres aux offices, l'audition d'un chœur bien préparé a enlevé la population dès le premier jour. A première vue, cela semble contraire à la lettre de nos traditions écrites. En somme, cela revient à ouvrir sans bruit, pour préparer une ouverture solennelle, qui n'est guère prête sans cela.

Dans presque toutes nos dernières missions, nous avons supprimé les vêpres du premier jour, où ne seraient venues que quelques jeunes filles (1). Nous les avons remplacées par des exercices de chant, pour la jeunesse, et nous avons indiqué une réunion générale pour le soir. Toujours MM. les curés ont été surpris du nombre des assistants, qui sont ordinairement : 1° les braves, décidés à ne rien manquer ; 2° ceux qui ont dû garder la maison pendant la messe ; 3° les nicodèmes, qui ne viennent que la nuit ; car nous avons cette espèce exacte aux cérémonies du soir et manquant les autres, même la messe du dimanche. Un autre avantage de la chose est de lancer immédiatement l'œuvre.

Et c'est ici que se place, ce me semble, une réflexion qui me paraissait à accentuer, sur nos réunions du matin, parfois si pauvres quant au nombre. Assurément, plus le nombre des fervents est minime, mieux il faut le cultiver. On ne comprendrait pas un ouvrier apostolique qui dirait : « Ils sont trop peu nombreux pour

(1) L'ouverture, à vêpres, comme l'indique l'article 28 du paragraphe 2, *Direct. pro missionibus*, de nos Constitutions, ne serait presque jamais possible.

que je leur parle ». On sait comment l'un de nos anciens Pères vit un indice de la chute encore éloignée du malheureux P. Hyacinthe dans le mépris que ce futur apostat fit, un jour, d'un auditoire trop modeste pour lui. Un autre a dit : « N'envoyez pas, à nos noviciats, d'hommes qui sembleraient avoir peur des petits auditoires et des grandes fatigues. » Donc, l'auditoire du matin, si modeste soit-il, mérite toujours qu'on lui parle, parce qu'il est l'élite, parce que son petit nombre dit surtout son besoin d'être consolidé, et parce qu'une seule âme est une âme, valant à elle seule tout le sang d'un missionnaire. Mais je voulais ajouter que cet exercice du matin, comme celui du premier soir, comme tout ce que l'on peut organiser supplémentairement, a l'immense avantage de réaliser ce conseil de je ne sais plus quel vétéran : « En mission, il faut qu'il y ait toujours quelque chose qui se fasse. » Ceux qui manquent ces réunions se sentent quasi-délinquants, et même quand ils s'excusent par d'excellents motifs, ils considèrent les autres réunions comme un minimum auquel ils n'osent se refuser. Dès lors, les plus apathiques eux-mêmes ne croient plus pouvoir laisser passer toute la mission sans au moins, comme ils disent, « avoir vu ça ». Combien pour lesquels avoir vu ça est déjà une grande grâce ! Récolter des conversions, c'est beau et bon ; mais semer des remords, c'est préparer cette récolte.

En résumé et en d'autres termes, sur notre terrain moins propice, nous ne disons pas : « A quoi bon tant semer, on récolte si peu ! » mais au contraire : « On récolte si peu, semons beaucoup ! »

Notre essai d'imprimer une feuille à distribuer pendant la mission répond à la même pensée. Nous l'avons tenté à Moux et à Alligny. Nous n'avons pu lui donner les proportions ni le caractère de ce qu'a fait le P. Le-

MIUS (J.-B.) à Mayenne, mais notre idée est née de la sienne.

La lettre d'invitation adressée par MM. les curés à leurs paroissiens a été tirée chez un imprimeur. C'est toujours le plus simple, quand on en a un sous la main. L'économie d'argent, en imprimant soi-même, est minime et ne vaut pas le temps précieux qu'on y passe.

Mais voulant ensuite distribuer à tous une sorte de compte rendu de la semaine et de résumé des instructions, nous ne le pouvions qu'en composant et tirant le samedi. Perdus dans ces montagnes, loin des moindres typographes, nous nous sommes procuré l'appareil Eyquem, dont les *Petites Annales* encartent l'annonce, et avec lui nous avons tiré 500, 600 et 700 exemplaires de ces comptes rendus. Donnés le dimanche matin à tout le monde, ils étaient lus et conservés par la plupart, comme tout ce qui est distribué à l'homme du peuple. Par le même moyen, nous avons mis en circulation, au dernier moment, des annonces de cérémonies pour le jour suivant, quand nous avons craint qu'une annonce faite plus tôt ne produisît des absences calculées, et qu'une annonce tardive verbale n'arrivât pas exacte à tous.

Comme résultats, il est clair que les fruits particuliers de ce moyen d'action se confondent nécessairement trop avec ceux de l'ensemble des procédés pour qu'on puisse les spécifier sans erreur. Mais si le cas de conversion cité par le P. LEMIUS peut être aussi rare que frappant, serait-on sage d'alléguer cette rareté pour renoncer au procédé? Il constitue certainement un excellent moyen, et le seul à notre portée, de fixer pour quelque temps les souvenirs de ceux qui ont entendu les prédications, et d'acheminer vers l'intelligence des récalcitrants les vérités qu'ils n'ont pas voulu venir en-

tendre. De plus, il fait parler de la mission : il rectifie les comptes rendus verbaux, parfois inimaginables, de certains auditeurs. Il colporte la nouvelle du succès, qui est contagieux comme la déroute.

De cette semence, comme de toutes, beaucoup se perd. Répétons-le : raison de plus pour semer.

Enfin, une industrie qui a réussi aussi dans deux ou trois paroisses a été d'annoncer, comme attraction à la réunion du premier dimanche au soir, une consécration de la paroisse au Sacré-Cœur. Cette idée m'a été suggérée par le R. P. Yenveux.

A première vue, une cérémonie me semblait impossible matériellement le premier jour ; mais j'ai vu qu'une statue du Sacré-Cœur peut s'orner sommairement et que si l'attrait des décorations est restreint, la consécration en elle-même et la prédication qui sonne toujours la bonté et la miséricorde sur ce sujet, peuvent beaucoup pour l'œuvre.

Je termine ce chapitre des travaux apostoliques en disant qu'en ce moment nous avons 13 retraites et 28 missions promises.

Quelques mots maintenant de la paroisse de Saint-Andelain : 22 hommes, 20 jeunes gens et 200 femmes et jeunes filles, parmi lesquelles 5 ou 6 recrues, ont fait leurs pâques cette année. Vous vous rappelez que la population n'est guère que de 1 000 habitants, y compris un certain nombre de protestants, dont le chiffre est impossible à fixer. Quand il s'agit de bramer ou d'épouser une dot protestante, on en trouve; quand le bruit court que le temple va tomber à la charge de ses adhérents, il n'y en a plus ou presque plus.

Outre les communions pascales, celles des fêtes, Assomption, Toussaint, Noël, ont varié de 40 à 80, sans compter les jeunes filles et les jeunes garçons. Depuis

deux ans, la fête de la Portioncule est aussi solennisée par un bon nombre de communions. Notre bienfaitrice a pris cette fête à cœur et a usé de toutes ses ressources et influences pour nous procurer, la semaine dernière, un 2 août très consolant. Nous avons bien vu agenouillées, pour révérer la relique de saint François d'Assise, quelques personnes connues pour ne pas faire leurs pâques ; mais la souplesse d'échine de quelques-uns ne prouve aucunement qu'on ait tort d'user de son influence pour pousser au bien les personnes, très peu nombreuses d'ailleurs qui, en attendant mieux, contribuent à faire le nombre, lequel est un si puissant secours aux courages moyens. Et nous ne pouvons assez remercier notre bienfaisante comtesse d'avoir donné cette impulsion, grâce à laquelle les pauvres âmes du purgatoire ont reçu le bienfait de plusieurs milliers de visites indulgenciées à notre église, par des centaines d'âmes pieusement avides de bénéficier du *toties quoties*. J'en sais quelques-unes qui en ont fait plus de 40.

Enfin, le cher P. Bernard, qui se dévoue de son mieux à ce ministère méritoire, a pu enrichir le sanctuaire d'une douzaine d'enfants de chœur, bien tapageurs ailleurs, c'est leur âge, mais de bonne tenue auprès de l'autel. Il a dressé aussi un saxophone, deux de nos Frères et plusieurs enfants à reconstruire son lutrin.

Un seul défunt de la paroisse est mort sans sacrements, mais sa fin avait été subite. Pas d'enterrements ni de mariages civils malgré les exemples des cantons voisins. Trop de baptêmes différés de quelques semaines et plus, en l'honneur des parrains et des marraines demeurant au loin, et qui accepteraient bien d'être représentés à l'église, mais pas aux réjouissances de famille.

Notre pèlerinage annuel a été présidé par Mgr Grandin, qui fut aussi notre prédicateur très émouvant dans sa

sainte simplicité. J'ai été témoin, à l'évêché de Nevers, de la sympathie et de la vénération qu'inspire notre vaillant apôtre. Mgr Lelong, si attaché à notre Congrégation, lui fit l'accueil le plus épiscopalement fraternel. Cette présence donna à notre pèlerinage un regain de piété.

Nous avons eu la bonne fortune d'avoir pour prédicateur de notre retraite annuelle le R. P. Lémius (J.-B.), qui revint presque aussitôt après, à Nevers, improviser, la retraite pastorale à la place de l'abbé Garnier empêché par ses préoccupations électorales. Le cher Père nous a fait honneur une fois de plus, et je sais que notre pieux évêque l'a recommandé, depuis, à plusieurs autres prélats, comme pouvant faire beaucoup de bien aux âmes sacerdotales dans ce ministère.

Qu'ajouter à ces longues pages ? Notre personnel a subi deux changements : le P. Reynaud nous a quittés pour Angers ; son remplaçant est à notre horizon, mais à quel point de la rose? On le saura sous peu. Le F. Fontaine a été remplacé par le F. Piquet (Antoine).

Le P. Zabel, dont le nom n'a pas encore été prononcé, continue son zèle de vétéran en retraite et prie pour ses paroissiens; il prépare et fortifie ainsi l'action de son auxiliaire, le P. Bernard. Il a, en outre, la charge d'arboriculteur dans notre jardin, et si, à certaines heures, on peut le comparer au priant sur la montagne, dont les mains sont élevées vers le ciel pendant que le P. Bernard court les hameaux, presque à toutes les autres heures du jour, c'est dans les poiriers et les pruniers que ses mains s'élèvent en des conditions qui me font me demander comment il s'arrange avec le cinquième commandement. Les échelles les plus hautes sont celles qu'il préfère. Avis à ses nombreux amis de France et d'Amérique, qui m'ont tant demandé, depuis

deux ans, s'il était réellement mourant. J'ajouterai qu'il est incassable, comme les bébés Jumeau. La preuve en a été faite il y a un mois, dans une chute de 3 ou 4 mètres, où seules l'échelle et la luzerne ont eu du dommage. Le seul accident qu'il redoute est d'être surpris en ces hauteurs par quelqu'un de nos joyeux jeunes Pères. On lui fait alors impitoyablement des remarques de toutes sortes. La bonne humeur qu'il engendre et partage, comme sa régularité et sa seule présence en font, quoi qu'il en pense, l'un des membres les plus utiles de la Communauté.

Nos Frères convers restent ce que je vous ai décrit l'an dernier. Le F. Piquet (Antoine) nous est une bonne recrue.

Matériellement, nous nous améliorons encore. Notre bienfaitrice nous fait faire de nouvelles chambres et rafraîchir les anciennes. Après avoir augmenté notre église d'une très belle tribune, elle a enrichi le sanctuaire de magnifiques crosses, porte-couronnes de lumières. Elle nous a aidés, cet automne, à relever les murs décrépits ou écroulés du presbytère. Notre dette de reconnaissance s'accroît chaque année.

La maison de Saint-Andelain a commencé, en juin dernier, son second quart de siècle. Puissions-nous, nous qui l'habitons actuellement, la rendre de plus en plus digne de nos bienfaiteurs, du pieux et zélé prélat qui en patronne si ouvertement les œuvres, et enfin, de la Congrégation.

Daignez agréer, mon très révérend Père, l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués en J. et M. I.

A. Iungbluth.

Puisque les circonstances ont retardé l'impression de ce rapport, permettez-moi de le mettre à jour.

C'est le vénérable P. Nicolas, de la maison d'Aix, qui a bien voulu, cette année, nous remonter, nous retremper, en nous prêchant notre retraite. Incidemment, il nous exposa plusieurs fois que la France doit sa piété, suivant lui, au bonheur qu'elle a eu d'être évangélisée non seulement par les apôtres, comme les autres nations, mais par les amis de Notre-Seigneur : Marie, Marthe, la Véronique, Lazare, Zachée.

Nous nous disions, en l'entendant, que ce nous était un vrai don, à nous aussi, d'entendre un apôtre, ami de nos anciens, vivant au berceau de la Congrégation, et plein d'un amour si vibrant pour elle et pour tout ce qui s'y rattache.

Notre pèlerinage a été présidé cette fois par S. Gr. Mgr l'évêque de Nevers. Notre zélé prélat s'est arraché aux laborieuses occupations d'une grande retraite pour nous donner cette marque solennelle de l'intérêt qu'il nous porte. Dans une chaleureuse allocution, après la procession, il a remercié nos bienfaiteurs et notre Congrégation du bien opéré dans le diocèse de Nevers pendant le quart de siècle qui vient de s'écouler depuis notre fondation. N'eût été la longueur de la cérémonie, je me serais fait un devoir de dire, à mon tour, combien notre chère Congrégation a eu à se féliciter, elle aussi, de Nosseigneurs les évêques de Nevers, depuis S. Gr. Mgr Forcade, à l'époque difficile de nos commencements, jusqu'à ce jour. Que Dieu nous accorde *multos annos*, pour le pontife actuel et des pontifes semblables pour les quarts de siècle à venir!

Aux travaux extérieurs énoncés ci-dessus s'ajoutent seulement les retraites des Sœurs de la Sainte-Famille, à Aire, Mont-de-Marsan et Toulouse, qui m'ont fourni autant de nouvelles occasions d'admirer l'esprit religieux et le zèle infatigable de « nos Sœurs ».

Le P. Huchet, qui remplace enfin le P. Reynaud, a débuté par de bons catéchismes, faits pendant quinze jours aux confirmants de Saint-Saulge. Deux ou trois sermons et quelques instructions données à la même occasion nous permettent d'espérer en lui un ouvrier selon le cœur du Maître.

Il est actuellement, avec le R. P. d'Istria (Thad.), à Sury-en-Vaux (diocèse de Bourges), commençant une mission sous les ordres de ce cher P. d'Istria, que la province du Midi a donné à la nôtre en échange du R. P. Dru, et qui vient remplacer ici le R. P. Paquet. Ce dernier nous reste comme vétéran. Des souffrances indiquant un délabrement général le font entrer en ce rang où la douleur et l'inaction bien acceptées, le saint sacrifice, le saint office, les exercices de piété et de mortification complètement dégagés de toute autre préoccupation, font du vieux missionnaire un prêtre plus prêtre, plus Oblat, plus utile donc que jamais à lui-même, à ses Frères et aux âmes.

Le P. Cotarmanach commence une mission à Garchy.

Nous avons célébré un service de huitaine pour le repos de l'âme du P. Mouchette, fondateur, premier supérieur et second curé Oblat (après le R. P. Conrard) de Saint-Andelain. C'était en pleines vendanges; malgré cela, 140 ou 150 grandes personnes et une quarantaine d'élèves des Sœurs sont venues donner au cher défunt une dernière preuve d'attachement et de reconnaissance. Quelques abstentions ont été pour nous une précieuse leçon, un utile indice de la place que nous créent dans la mémoire et le cœur des hommes les plus nombreux et les plus généreux dévouements! Bons et reconnaissants envers ces créatures, ne travaillons pourtant que pour Dieu! Lui seul est fidèle!

A. I.

VARIÉTÉS

I

VOYAGE DU TRÈS RÉVÉREND PÈRE GÉNÉRAL.

En Colombie britannique. — De retour à Calgary, le 13 juin, les voyageurs en repartent le 15 et reprennent cette fameuse ligne de chemin de fer, prodigieuse d'audace, colossale de travaux, qui traverse les montagnes Rocheuses.

Ce que fut cette partie du voyage, la lettre suivante, du R. P. Fayard, supérieur du collège de New-Westminster, nous le fera connaître.

« Vous n'ignorez pas que les montagnes Rocheuses séparent la Colombie Britannique du reste du continent; elles nous relégueraient doublement au bout du monde si une ligne hardie de chemin de fer n'escaladait ces montagnes pour les redescendre ensuite. Cette ligne, dans toute la largeur de la Colombie, se faufile entre les vagues d'un véritable océan de montagnes. Elle longe et traverse souvent des précipices et des rivières au parcours bizarre et tortueux. Où les montagnes se rapprochent, les eaux mugissent et écument au fond des gouffres; où les montagnes se séparent quelque peu, elles arrosent ce qu'on est convenu d'appeler les plaines de la Colombie Britannique. Cette année, grâce à la fonte des neiges tardive et rapide, les rivières grossies ont débordé et changé les plaines en lacs immenses. Des maisons construites en bois ont été soulevées, char-

riées d'un endroit à un autre comme des arches de Noé ; la ligne du chemin de fer, construite sur les flancs des montagnes, a été balayée sur plusieurs points et en d'autres submergée. Les tunnels sont devenus par endroits le lit des torrents. Ailleurs, les ponts ont été emportés.

« Dans le courant de mai, les trains commencèrent par arriver en retard et très irrégulièrement; ils finirent par être arrêtés complètement. L'électricité elle-même sembla endormie sur les poteaux renversés des lignes télégraphiques ; c'était un désarroi complet sur tout le parcours du chemin de fer.

« Pendant ce temps, les steamers du Pacifique arrivaient chargés de passagers venant d'Asie et en route pour l'Europe. Force fut à ces voyageurs d'attendre à Vancouver, dont les hôtels, pendant quelques semaines, regorgèrent de monde.

« A New-Westminster, ville sise sur une hauteur, à environ 25 kilomètres de l'embouchure du Fraser, nous n'avions rien à craindre de l'inondation, excepté pour les moulins et les manufactures dans la partie basse de la ville. Nous n'en étions pas moins bloqués par les eaux, et nous fûmes pendant quatre semaines sans presque aucune communication avec l'Est et avec l'Europe. Chaque matin, les habitants de la ville remarquaient de l'autre côté de la rivière les progrès de l'inondation. Les flots charriaient des épaves diverses, débris de ponts, arbres, maisons. Un jour on fut égayé par la vue d'une vache debout sur un esquif quelconque, et qui allait tout étonnée s'engloutir sans doute dans l'océan Pacifique.

« Enfin ce nouveau déluge commença à diminuer, et, après quelques semaines, la Compagnie du chemin de fer, au prix d'efforts prodigieux et de sommes consi-

dérables, réussit à renouer les fils de son télégraphe, à relier les uns aux autres les tronçons de sa voie ferrée, d'abord par le moyen de bateaux, ensuite en reconstruisant les travaux détruits.

« Les choses en étaient là vers le 15 juin, époque où le très révérend Père devait traverser les montagnes Rocheuses et toute la Colombie Britannique. Nous nous demandions s'il s'aventurerait sur une route si peu sûre. Tous les efforts pour avoir des renseignements restèrent infructueux. Enfin un télégramme venant de Kamloops nous annonça l'arrivée du très révérend Père dans cette Mission; une lettre reçue ce même jour, et datée d'une quinzaine plus tôt, nous annonçait que le programme primitif n'était pas abandonné; malheureusement elle arrivait à New-Westminster alors que déjà le très révérend Père était en Colombie Britannique. Son voyage, grâce à Dieu, s'était effectué sans accident, avec seulement plusieurs arrêts forcés, dont l'un fut au sommet des montagnes Rocheuses, à une station appelée « le Glacier », vrai mont Saint-Bernard, très pittoresque en été, mais assez peu interessant à toute autre époque de l'année. La Compagnie du chemin de fer y a construit non pas un monastère, mais un hôtel très confortable. Après le récit précédent, vous comprendrez sans peine que notre T. R. P. Général n'ait pas été accueilli avec des préparatifs aussi achevés qu'en d'autres provinces du Canada. En vue de la visite, Mgr Durieu avait dressé un programme pour fournir à tous les Pères du Vicariat, le R. P. Blanchet forcément excepté, l'avantage de jouir au moins pendant trois jours de la présence du chef de la Famille et de s'entretenir avec lui. La réalisation complète de ce programme n'a pas été possible, et cinq Pères n'ont pu avoir le plaisir de saluer le T. R. P. Supérieur général. Ceux qui cette année ne

pouvaient assister à la retraite générale devaient se trouver tous réunis à Kamloops, Mission que l'on rencontre la première dans la Colombie Britannique quand on vient du Canada. De là, ces Pères, après trois jours passés en la compagnie du vénéré visiteur, devaient retourner dans leurs Missions respectives et permettre à leurs compagnons de descendre à New-Westminster pour les exercices de la retraite qui devait être prêchée par le R. P. Antoine. Mais l'homme propose et Dieu dispose.

« Chose curieuse que l'on faisait remarquer en plaisantant, l'inondation la plus considérable avait été celle de 1882, époque de la visite du R. P. Martinet, assistant général; cette année-ci, nous avons eu l'avantage d'une autre visite, mais aussi une autre inondation, plus considérable, comme il convenait à un supérieur général. C'était, par un côté, l'image des flots de bénédictions qui allaient tomber dans le vicariat pour le féconder de plus en plus. »

Suivons maintenant les détails de la visite, d'après la revue anglaise *the Month*, rédigée par le R. P. Dontenville, et d'après une correspondance du R. P. Lacombe publiée dans la *Croix de Montréal*, aujourd'hui *Croix du Canada*. Le R. P. Lacombe formait avec le R. P. Antoine, assistant général, la suite du très révérend Père.

C'est le 16 juin que les voyageurs arrivaient à Kamloops. Quelques jours furent consacrés aux Pères réunis et aux œuvres de ce poste important, et le 22 juin on atteignait la Mission Sainte-Marie. C'est là que devait se faire la grande réunion des sauvages de la Colombie. Mais le moment n'est pas venu encore; le Supérieur général, arrivé à l'improviste, se contente de saluer Mgr Durieu, alors à Kamloops, et, laissant continuer les préparatifs des grandes fêtes, le très révérend Père se dirige vers New-Westminster, en canot, sur le fleuve

Fraser. Le courant est puissant, les bras des rameurs sont vigoureux ; en cinq heures on fait 40 milles et l'on surprend à leur tour les Pères de New-Westminster. Le Supérieur général visite cette ville et Vancouver, et après quelques jours regagne Sainte-Marie.

Nous avons déjà donné, dans les *Missions*, le récit des fêtes de la Passion, des processions du Sacré-Cœur et de la Sainte Vierge, et le règlement de la retraite. Nos lecteurs connaissent le caractère de ces cérémonies, l'édification mutuelle qui s'en dégage pour tous les chrétiens et l'influence sociale qu'elles exercent sur toutes les tribus. Nous ne referons pas ces récits, nous contentant de relever les particularités dues à la présence du Supérieur général.

Dans la prévision de cette visite, on avait invité les sauvages à venir plus nombreux que de coutume. Ils répondirent à cet appel. Sans doute les inondations en retinrent beaucoup ; il en vint toutefois 2200, un chiffre que l'on n'avait jamais encore atteint. Imaginez le grandiose caractère que devaient revêtir les bénédictions du Saint Sacrement, lorsque ces milliers de voix, secondées par une centaine d'instruments, car il y avait là plusieurs fanfares, entonnaient l'*O salutaris*, le *Tantum ergo* ou le *Laudate*. Et au moment de la bénédiction, le canon qui tonnait !

La retraite des Indiens s'ouvrit le 25 juin par la bénédiction d'une chapelle à Notre-Dame de Lourdes. L'histoire en est touchante. Lorsque le défunt évêque du pays, le vénérable Mgr d'Herbomey, partit pour faire en France son dernier voyage, l'état délabré de sa santé lui fit craindre de ne pouvoir retourner mourir dans son cher vicariat. Il fit le vœu à Notre-Dame de Lourdes de lui élever une chapelle à la Mission Sainte-Marie, s'il revenait en Colombie Britannique. Revenu, mais bientôt

cloué sur un lit de souffrances, il n'avait pu réaliser sa promesse et l'avait confiée à son coadjuteur, Mgr Durieu. Le 25 juin, en présence du Supérieur général, le successeur de Mgr d'Herbomey réalisait la parole donnée. Le sanctuaire gracieux s'élève parmi des pins et des cèdres.

Le 26 avait lieu la bénédiction d'une belle cloche de 500 livres, et le 28 la grande cérémonie du serrement des mains ; c'est ainsi que les sauvages souhaitent la bienvenue. « Pour eux, écrit le R. P. Lacombe, donner la main, c'est donner le cœur ! » Au moment marqué, les Indiens sortent en foule de leurs blanches tentes, et aux sons de sept fanfares viennent se ranger près de la maison des missionnaires. Les capitaines font exécuter les mouvements avec une précision militaire. Voici les hommes d'un côté et les femmes de l'autre. Sur une estrade ont pris place le très révérend Père général, Mgr Durieu, le R. P. Antoine, le R. P. Lacombe, et tous les missionnaires présents. L'un des chefs s'avance et dit en chinook ce discours traduit par le R. P. Chirouse :

« Nous sommes heureux de te voir aujourd'hui. Depuis longtemps, nous entendons parler du grand chef de nos prêtres. Tous, nous te saluons. Nous te remercions de nous avoir envoyé ces missionnaires qui nous ont faits ce que nous sommes à présent. Autrefois, nous ne connaissions pas Dieu ; aujourd'hui nous le servons et nous l'aimons. Regarde tous ces sauvages. Vois comme ils paraissent heureux. Ils t'appellent leur « Grand Père » puisque tu es le père de nos Pères. Continue à nous envoyer des missionnaires, pour continuer le bien parmi nous. Nous te promettons d'en avoir bien soin et de les écouter. Les prêtres ne nous ont pas seulement instruits pour connaître le bon Dieu, mais ils nous ont montré à vivre en hommes civilisés, comme tu peux le voir.

Merci donc pour tout ce que tes enfants nous ont fait de bien. Nous voulons être bons. Aide-nous à être bons. »

Un autre chef s'avance alors et offre à Mgr Paul Durieu les souhaits de toute l'assemblée à l'occasion de la fête de Monseigneur. « Merci, dit-il en terminant, merci à notre évêque qui nous aime tant et que nous aimons de tout notre cœur! »

Après la réponse du T. R. P. Général et celle de Monseigneur, les défilés commencent par le serrement des mains. Les fanfares, pendant ce temps, lancent leurs harmonies joyeuses. Après avoir touché la main au Supérieur général, à Monseigneur et à tous les Pères, les sauvages se plaçaient de manière à se saluer aussi chacun l'un l'autre. « De façon qu'en moins d'une heure, dit le *Month*, il y eut 4 000 000 — quatre millions — de serrements de mains. »

Le samedi 31 juin, un service funèbre est chanté par le T. R. P. Général pour les évêques, les prêtres, tous les missionnaires défunts du pays. Ce sont les Indiens qui exécutent eux-mêmes, et parfaitement, le chant de cette messe de *Requiem*.

Le soir du même jour a lieu la procession aux flambeaux en l'honneur du Sacré Cœur et de la Sainte Vierge. Le R. P. Lacombe raconte ainsi ses impressions :

« Quand la procession s'ébranle, il y a comme un élan général de chants qui, s'élevant de toutes les poitrines, s'expriment par le *O Cor Jesus*, *Ave*, *maris stella*, et les hymnes analogues en langue indienne. Quatre canons, avec leur voix puissante, entonnent leurs chants à eux. La répercussion de leurs notes est répétée en cadence par les échos des rivages et des montagnes environnantes, qui nous envoient leurs *Deo gratias*. Mgr Durieu, le père spirituel de tous ces enfants de la forêt et le

chef organisateur de toutes ces fêtes est là, avec ses missionnaires, mêlé au milieu de la procession, dont les colonnes sont déjà déroulées en tous sens. Au milieu de tout ce charme, entendez ces bandes de musique, qui, à qui mieux mieux, font retentir les airs et rompent le silence de la nuit par leurs sons harmonieux.

« Du haut de la colline, sur les degrés du sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes, je me suis isolé pour contempler plus à mon aise le spectacle, qui est vraiment féerique. A un moment, des feux de Bengale vous font voir les personnes, les statues, les différents mouvements, comme des fantômes qu'un instant après vous apercevez sous leur propre aspect. En considérant cette masse de personnes qui conservent un ordre si parfait, en entendant ces chants religieux si variés, en voyant toutes ces sinuosités de lumière, de mouvements comme les vagues d'un lac, et cela partout sur les rives du fleuve Fraser, vous vous croiriez à rêver les apparitions des *Mille et une nuits*. En effet, combien cette nuit dont je suis témoin me touche et imprime dans mon cœur des sentiments qui ne s'oublient plus ! Les éléments se sont donné la main pour ne pas troubler les dévotions des bons sauvages. Les vents se sont tus ; les nuages ont retiré au loin leurs sombres rideaux, pour laisser les étoiles du ciel s'unir à celles de la terre, c'est un spectacle ravissant. Il est onze heures de la nuit, quand la procession vient se débander, en face de la chapelle. Voilà encore une journée du Congrès bien remplie et qui aura sa page dans les annales de ces Missions. »

La retraite des sauvages terminée, le T. R. Père regagna New-Westminster où devait avoir lieu la retraite des Pères et des Frères du diocèse. Le R. P. Antoine en fut le prédicateur.

Cédons encore la parole au R. P. Lacombe : « New-

Westminster a 8 000 habitants, dont une bonne proportion est composée des enfants du Céleste Empire. C'est ici que se trouvent deux importantes institutions du gouvernement : le pénitencier et l'asile pour les fous. La ville renferme plusieurs belles bâtisses, qui font un magnifique effet, par la position du terrain qui forme un amphithéâtre sur la rivière. La cathédrale catholique, sans être un monument, est très convenable par ses décorations et sa propreté. Auprès de la maison de Mgr Durieu se trouve le collège de Saint-Louis, fréquenté par un bon nombre d'élèves. Cet établissement se paye le luxe d'avoir un joli petit journal : *The Month*, qui fait honneur à ses zélés rédacteurs. Dans une partie importante de la ville, vous apercevez avec plaisir l'hôpital catholique, qui fait honneur à notre religion par la beauté de l'édifice et surtout par le talent des hospitalières, qui ne sont autres que ces Sœurs de la Providence, qui font bien partout où on les rencontre. Un peu plus loin, voyez-vous cette bâtisse? C'est le couvent et le pensionnat des Sœurs de Sainte-Anne, qui, comme vous le savez, ont eu l'audace d'aller jusqu'en Alaska!

« Mais New-Westminster a quelque chose encore qui me la rend chère et doublement chère. Il y a ici, presque en face de la cathédrale, une jolie église, à l'usage des sauvages catholiques, dont toujours un bon nombre demeurent aux environs de la ville, pour travailler. Un des missionnaires leur dit la messe et leur donne les autres exercices religieux. Quelquefois de grand matin, vous voyez plusieurs de ces chrétiens assis à la porte de leur église, attendant qu'elle soit ouverte pour y entrer faire leur prière du matin et entendre la messe. Certains blancs peuvent les regarder avec indifférence et même avec mépris ; mais ces bons

Indiens, dans leur simplicité et avec la sincérité de leur cœur, ne sont pas moins un exemple à ces prétendus civilisés, qui sont loin d'aimer et d'écouter l'Église aussi fidèlement que ces enfants de la forêt.

« Comment puis-je terminer cette correspondance sans dire encore un mot à l'adresse du vénérable évêque de New-Westminster? L'intérêt et l'amour paternel qu'il a pour ses chers enfants sont connus et appréciés dans tout le pays. On peut dire qu'il est non seulement le roi spirituel, mais aussi le chef temporel de ces tribus, qui n'entreprennent rien d'important sans sa permission. Combien il est consolant de voir ses missionnaires marcher sur ses traces et se dévouer comme lui au bien-être du pauvre Indien! »

Avant son départ, le Supérieur général fut fêté par les catholiques de la ville qui lui présentèrent deux adresses éloquentes imprimées superbement sur beau satin de nuances diverses.

Voici celle des paroissiens de la cathédrale :

Au Très Révérend Père Soullier, Supérieur général des Oblats de Marie Immaculée.

« Très révérend Monsieur,

« Nous, au nom des fidèles de la cathédrale Saint-Pierre, dans cette ville, nous vous souhaitons filialement la bienvenue. Votre visite est considérée comme un événement très considérable. Comme Supérieur général des Oblats, Votre Révérence non seulement inspire le respect dû au chef d'un si grand Ordre de missionnaires, mais votre présence ici nous rappelle qu'en qualité de citoyens, non moins que de catholiques, nous avons contracté une grande dette de reconnaissance envers ces soldats de la Croix, vos enfants spirituels, qui

par leur sacrifice d'eux-mêmes, par leur zèle, leur intrépidité, leur charité, ont tant fait pour le christianisme et la civilisation dans la Colombie Britannique. Il y a relativement peu d'années que les sauvages et les païens seuls se disputaient la possession de ce pays avec les bêtes sauvages de la forêt ; aujourd'hui, grâce à l'influence des Oblats, les Indiens de cette province, sont de dévots et fervents chrétiens et des fils ardents du Suprême Pontife. Le crucifix et la robe noire n'ont pas trouvé d'obstacle insurmontable pour suivre le mineur à travers les montagnes, le pêcheur sur les flots et les pionniers à travers les dangers des forêts vierges.

« Cette royale cité porte les signes évidents, non pas seulement des progrès spirituels et intellectuels réalisés par les Pères Oblats, mais encore de l'esprit d'entreprise qui les anime. La cathédrale, l'église indienne, le collège Saint-Louis, l'hôpital de Sainte-Marie, le couvent de Sainte-Anne, le couvent du Bon-Pasteur, voilà quelques-unes des œuvres plus particulièrement rattachées à cet Ordre religieux dont vous êtes le chef distingué.

« La population catholique, ici, ne peut, ne voudrait pas quand même elle le pourrait, cesser de garder un souvenir affectueux à cette légion de saints prêtres à qui elle est si redevable.

« Ceux qui furent les pionniers parmi les Oblats s'en vont rapidement. Intimement gravés dans nos mémoires demeurent les services de prêtres infatigables, comme notre si profondément regretté défunt évêque, Mgr d'Herbomez, les PP. Horris, Chirouse, Pandosy. Leurs travaux sont finis et ils sont allés dans leur éternité de récompense, laissant derrière eux un monument perpétuel dans leurs œuvres de charité et de bienfaisance. Un certain nombre de Pères Oblats ont eu le devoir d'aller

travailler ailleurs pour l'Église, après avoir dépensé leurs meilleures forces et leurs plus belles années à la civilisation et à la christianisation de cette province, et ici nous rappelons, avec les plus profonds sentiments d'affection, le nom des PP. Mac-Guckin, Fouquet et Martin. A la tête des pionniers qui nous restent encore, est notre saint évêque, que Dieu daigne longtemps conserver comme un exemple pour le clergé et comme un père pour le peuple de ce diocèse. Les hommes passent, l'Église demeure, et bien que nos cœurs s'attristent à la pensée de ces pasteurs des anciens jours maintenant disparus ou bien brisés par l'âge au service de Dieu et de l'humanité, cependant nous nous réjouissons de ce que les Pères Oblats sont les mêmes hier, aujourd'hui et à jamais, dans leur ferveur et dans leur charité; de ce qu'ils sont toujours fidèles à leur mission, fidèles à leur poste, maintenant comme aux temps passés.

« A vous, très révérend monsieur, nous offrons un hommage particulier, comme à un prêtre d'éminentes situation, science et piété. L'Église est menacée, et même la personne sacrée du vicaire de Jésus-Christ n'est pas à l'abri de l'outrage. Là-bas, sur ce continent occidental, la malice et le mensonge ont conspiré pour priver les catholiques de leurs justes droits comme citoyens. C'est dans de telles circonstances que nous saisissons l'occasion d'affirmer notre culte envers le saint et éclairé pontife Léon XIII, et de vous assurer, à vous, qu'en votre personne nous vénérons avec bonheur le sacerdoce, lequel s'est toujours montré le protecteur du peuple. »

New-Westminster, 1er juillet 1894.

A Saint-Albert. — Le 11 juillet, les vénérés voyageurs traversaient de nouveau les montagnes Rocheuses pour

se rendre à Saint-Albert. Ici, nous cédons la parole au R. P. Leduc, qui, dans une lettre au R. P. Martinet, a relaté les principaux faits qui ont marqué le passage du T. R. P. Général.

Très révérend et bien cher Père,

De retour de Calgary, où j'ai eu le plaisir d'accompagner le R. P. Général après sa visite à Saint-Albert, je profite d'un moment libre pour vous donner les principaux détails de cette visite, qui nous a fait tant de bien, et dont nous conserverons, dans les annales de nos Missions, le plus doux et le plus précieux souvenir.

Le 12 du mois dernier, à 7 h. 30 du soir, le T. R. P. Général arrivait à la gare d'Edmonton, terminus du chemin de fer dans cette partie des territoires du Nord-Ouest canadien. Par le même train arrivaient aussi, de Saint-Boniface, notre révérendissime et bien-aimé Vicaire de missions, Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert ; le R. P. Antoine, le si digne et si aimable assistant du T. R. P. Général ; enfin, le R. P. Lacombe, le guide dévoué de nos illustres visiteurs, tout-puissant sur toute la ligne ferrée de l'Atlantique au Pacifique, grâce à l'amitié sincère et généreuse que lui porte sir William Van Horne, président du Pacifique canadien.

Combien je fus heureux, avec le R. P. Fouquet, de recevoir à la station notre bon et vénéré Père, notre évêque bien-aimé et leurs compagnons !

Pendant ce temps-là, a publié le journal d'Edmonton, la jolie Mission catholique de Saint-Albert s'était parée, ornée, transformée, comme dans ses plus beaux jours de fête, pour souhaiter la bienvenue à l'illustre général des Oblats de Marie Immaculée. Un noble enthousiasme s'était emparé de tous les cœurs, et c'était, chez tous les joyeux habitants de Saint-Albert, à qui témoignerait

davantage sa gratitude et son affection, dans la personne du Général, pour les prêtres, les religieux, les missionnaires Oblats, qui, depuis tant d'années déjà, se dévouent sans mesure à leur bien-être spirituel et temporel. Les drapeaux anglais, canadiens, français, américains, se mêlaient aux couleurs pontificales et flottaient au sommet des mâts érigés sur presque toutes les maisons de la petite ville et sur tous les édifices religieux qui couronnent la superbe colline de Saint-Albert. Des arcs de triomphe avaient été élevés sur le parcours de la route d'Edmonton au palais épiscopal. Partout, au milieu de la verdure et des oriflammes, se détachait, en lettres formées par l'amour et la reconnaissance, le souhait cent fois répété de : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, *Benedictus qui venit in nomine Domini; Welcome*, bienvenue, respect, amour et reconnaissance au très révérend Père Supérieur général des Oblats. »

La distance d'Edmonton à Saint-Albert est de 9 milles anglais. Cette distance est franchie en une heure et quelques minutes. Nous avons hâte d'arriver à la résidence épiscopale de Mgr Grandin. A mi-chemin, nous rencontrons un nombre considérable de voitures et de cavaliers qui viennent au-devant de nos bien-aimés visiteurs. Ils ont hâte de voir le chef de la famille, dont leurs prêtres, leurs missionnaires, sont les fils dévoués et soumis ; ils ont hâte de témoigner au T. R. P. Général combien ils sont fiers et heureux de le recevoir. Rangés sur les deux côtés de la route, ils saluent profondément le Général de l'Ordre et s'inclinent en même temps pour recevoir la bénédiction de leur évêque, qui revient au milieu d'eux. Puis, nos chers orphelins de Saint-Albert, que, tout d'abord, nous n'apercevions pas dans la foule, sortent soudain des rangs, s'arment de leurs instruments de musique, et font retentir les prai-

ries et les bois qui nous environnent des plus beaux airs de leur riche répertoire. C'est ainsi que nous continuons notre course vers Saint-Albert.

A 9 h. 30, les joyeuses volées des cloches de la cathédrale, le bruit de la fusillade, le sourd grondement des canons primitifs, fabriqués pour la circonstance par notre bon Père forgeron avec toutes les enclumes qu'il a pu se procurer, enfin les sons harmonieux de la musique instrumentale de nos petits métis ou sauvages, tout annonce à la population de Saint-Albert que nos illustres visiteurs sont proches. Nos catholiques se massent sur le perron et dans le jardin de l'évêché. Tous les Oblats du district de Saint-Albert, Pères et Frères, arrivés depuis plusieurs jours déjà de leurs Missions respectives, s'avancent alors à la rencontre de leur père. Ils ont hâte de se sentir pressés sur son cœur, aussi bien que sur le cœur de leur évêque et frère en religion, Mgr Grandin, qui veut à tout prix, dans la circonstance présente, oublier sa dignité épiscopale pour se souvenir seulement et avec bonheur qu'il est Oblat de Marie Immaculée, et, à ce titre, le fils le plus dévoué, le plus affectueux, le plus soumis du T. R. P. Général. Ils ont hâte, les Oblats de Saint-Albert, de donner l'accolade fraternelle au R. P. Antoine, assistant général, et à notre vieux doyen de missions, le R. P. Lacombe. Quelques instants plus tard, nous sommes tous aux pieds de Jésus Eucharistie et de Marie Immaculée, dans la chapelle de l'évêché, où, de tout cœur, nous entonnons l'hymne de la reconnaissance et le *Magnificat*. Puis, notre T. R. P. Général reçoit les adresses, qui lui sont présentées en français et en anglais par nos chers catholiques de Saint-Albert. Nous donnons la traduction de l'adresse anglaise.

Au Très Révérend Père Louis SOULLIER, *Supérieur général des Révérends Pères Oblats de Marie Immaculée.*

« TRÈS RÉVÉREND PÈRE GÉNÉRAL,

« C'est avec les plus profonds sentiments de respect et d'admiration que les catholiques de Saint-Albert sont ici aujourd'hui assemblés pour vous dire, à vous et au R. P. ANTOINE, soyez trois fois les bienvenus au milieu de nous.

« Ayant l'honneur de saluer en votre personne l'illustre Supérieur général des Oblats de Marie Immaculée, nous comprenons et nous sentons bien vivement que c'est un devoir pour nous de vous dire combien nous apprécions ces grands et nobles missionnaires. Oui, les Oblats sont bien chers aux cœurs de tous les catholiques de ce vaste Nord-Ouest. Avec quel dévouement, avec quelle fidélité et pendant combien d'années déjà n'ont-ils pas travaillé? Avec quelle patience n'ont-ils pas surmonté tous les obstacles dont leur chemin était pavé? Pendant de longues années d'épreuves et de souffrances, ils se sont dévoués et se dévouent toujours à la propagation de l'Évangile. Mais ils n'ont point travaillé en vain; l'état prospère de la religion et de la foi dans toutes ces Missions confiées à leurs soins le prouve éloquemment. Oubliant, méprisant toutes les aises de la vie, dans nos immenses prairies comme dans nos vastes forêts du Nord, ils ont montré, par la pratique de sacrifices héroïques, que nos déserts, si souvent et si longtemps ensevelis sous les neiges, peuvent encore fructifier par le sang des martyrs.

« Aujourd'hui, très révérend Père, vous avez la consolation de visiter la florissante colonie de Saint-Albert, siège épiscopal de Mgr Vital GRANDIN. Il nous serait bien

difficile de trop exalter les rares qualités de l'esprit et du cœur de notre saint évêque. Les progrès accomplis dans le diocèse, sous son sage gouvernement, sont une source de bien légitime satisfaction aussi bien que d'étonnement. Des Missions, des paroisses, des églises, des écoles, ont surgi avec une rapidité telle, qu'elle rappelle l'histoire de la propagation de la foi dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. Un peuple heureux et prospère vous environne, désireux de proclamer devant vous que ce bonheur et cette prospérité, il les doit principalement à l'abnégation, au dévouement, à la générosité de vos enfants. Et ce ne sont pas encore là les seuls bienfaits qu'ils ont reçus des Oblats de Marie Immaculée. Nos droits dans la cause sacrée de l'éducation ont été noblement défendus par le grand, par l'illustre et si profondément regretté archevêque de Saint-Boniface, que la mort a surpris, les armes à la main, combattant pour une cause si chère à nos cœurs. Nous n'admirons pas moins les nobles efforts de notre digne Père Leduc, et pleins de confiance nous prions pour que la force cède au droit et que nos dévoués missionnaires Oblats, après avoir eu la consolation de combattre le bon combat, remportent une victoire complète et finale.

« Que l'expression de notre reconnaissance soit pour nous un bonheur comme un devoir sacré, vous le voyez, très révérend Père Général, par la joie et aussi par la tristesse qui déborde de nos cœurs (allusion à la mort de Mgr Taché). Puissent les jours que vous allez passer au milieu de nous être des jours de joie et de bonheur. Soyez sûr que le souvenir de votre visite à Saint-Albert se perpétuera bien longtemps, et que le temps n'effacera jamais de notre mémoire tout ce que nous devons à votre Congrégation si dévouée. Oui, les Oblats seront

toujours aimés, bénis et respectés par nous et par ceux qui viendront après nous.

« *Signé :* Dan. Muloney, Ant. Prince. »

La réponse du T. R. P. Général trouva de suite le chemin de tous les cœurs. Pendant vingt minutes, il tint son auditoire sous le charme de sa parole si affectueuse et si paternelle. Chargé de l'interpréter en anglais, je n'eus besoin de personne pour me rappeler qu'il était 10 heures du soir et que nous n'avions rien pris depuis midi. Je pris sur moi d'abréger les éloges si délicatement donnés à notre population par le T. R. P. Général. Quelques instants plus tard, nos bien-aimés visiteurs prenaient une réfection dont ils avaient bien besoin. Inutile de dire que, ce soir-là, nous fûmes dispensés du grand silence. Nous avions tant besoin d'épancher nos cœurs !

Le samedi 13 juillet, Mgr Grandin, 16 Pères Oblats, 1 Frère scolastique et 16 Frères convers forment la couronne du T. R. P. Général. C'est un peu plus que la moitié de tout le personnel du diocèse, avec son évêque en tête, qui jouissent ainsi de la présence du chef de notre famille religieuse. L'autre moitié a déjà eu son tour, lors du séjour du T. R. P. Général à Calgary. Comme nous savourons ensemble le *quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !* Comme elles sont délicieuses, ces agapes fraternelles auxquelles nous prenons part au milieu du jour ! Le soir, nous sommes tous réunis dans la grande salle d'école où les enfants, tant de l'internat que de l'externat, blancs, métis ou sauvages, ont voulu, eux aussi, offrir une réception aussi grandiose que possible à nos illustres visiteurs. Les chants, les pièces dramatiques et comiques, les airs de la musique instrumentale de l'école industrielle, se

succèdent les uns aux autres, entremêlés de dialogues et de compliments à l'adresse du R^me^ P. Général et du R. P. Antoine, dont nous célébrons ce jour-là la fête patronale. Le tout se termine par la distribution solennelle des prix, que les enfants ont tenu à recevoir de la main du Général.

Le lendemain, ouverture de notre retraite annuelle. Elle nous sera prêchée par le R. P. Antoine, le T. R. P. Supérieur général se réservant les conférences et la direction intime de chacun des heureux retraitants. Avec quelle rapidité ces jours bénis s'écoulent et s'enfuient. Nous sommes à peine entrés dans ce saint temps de grâces, de recueillement plus profond, de renouvellement dans l'esprit de notre sainte vocation comme prêtres, comme religieux, comme missionnaires, qu'il faut clôturer ces chers exercices. L'auguste sacrifice de la messe est offert par notre Révérendissime Père; l'adorable Victime est immolée. Elle est exposée sur l'autel à nos hommages, nos adorations et notre amour. Notre saint évêque, notre R^me^ Vicaire de Missions, M^gr^ Grandin, si parfait modèle du religieux, du missionnaire, de l'Oblat de Marie Immaculée, s'avance le premier, un cierge à la main, et, prosterné au pied de l'autel, il renouvelle entre les mains du T. R. P. Général les vœux qu'il y a déjà plus de quarante ans il faisait au bon Dieu. Après lui, à tour de rôle, selon le rang de notre oblation, nous venions tous redire du fond du cœur : *Voveo paupertatem, castitatem, obedientiam perpetuam. Voveo ad mortem usque perseveraturum* dans la famille de Marie Immaculée. Puis on entonna l'hymne de l'action de grâce : *Te Deum laudamus, Te Dominum confitemur — Æterna fac cum sanctis tuis, in gloria numerari — In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* Jésus eucharistie nous bénit, la retraite est terminée. Au chant du

Magnificat, nous nous réunissons dans le salon de l'évêché, où notre bien-aimé Père Général tend les bras à chacun de ses enfants et les embrasse affectueusement les uns après les autres. Puis tous nous nous donnons l'accolade fraternelle. Évêque, prêtres, Frère scolastique et Frères convers, tous se confondent dans un même sentiment d'amour et de sainte dilection. Nous sentons que nous sommes tous Oblats et rien que des Oblats, dans cette circonstance intime de notre vie de famille.

Il nous restait un devoir bien doux à remplir : celui de remercier notre Révérendissime et bien-aimé Père Général, ainsi que son digne assistant, le R. P. Antoine, pour tout le bien qu'ils nous ont fait pendant la retraite qui venait de finir. Nul ne pouvait mieux que notre vénérable évêque s'acquitter de cette aimable et douce obligation. Je laisse donc de grand cœur la parole à l'ange de Saint-Albert, à Mgr Grandin, qui, la voix vibrante d'émotion, s'exprima en ces termes :

AU TRÈS RÉVÉREND PÈRE LOUIS SOULLIER, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE.

18 juillet 1894.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

En qualité de votre fils aîné dans le diocèse de Saint-Albert, qu'il me soit permis de vous parler au nom de tous. C'est avant tout pour vous remercier d'être venu si loin, de vous être exposé à tant de fatigues, sans parler des dangers, pour venir nous fortifier, nous encourager dans nos nombreuses difficultés. Je voyais, il y a quelques jours, un des fils de la famille qui a eu la plus grande part dans l'extension du règne de Dieu dans le pays; votre visite lui a procuré une des principales consolations que Dieu lui réservait à la fin de sa

vie. En qualité de son frère et de son ami, je vous dis aussi merci pour lui. Mais je vous le dis surtout pour moi, pour tous vos fils dans ce diocèse. Merci du bien que vous avez fait par vous-même, par votre bien-aimé et fidèle compagnon. Grâce à votre bienveillante condescendance, en divisant votre visite générale en deux, vous avez pu voir tout le monde, et, à en juger par ce que m'en ont dit quelques-uns, vous avez fait le plus grand bien à tous et à chacun. Il me semble que ces chers Pères et Frères, en me parlant des conversations intimes qu'ils ont eues avec Votre Paternité, des paroles si édifiantes que vous leur avez fait adresser par votre digne assistant, me disaient presque littéralement ce que les disciples d'Emmaüs se disaient entre eux après s'être entretenus, sans s'en douter, avec notre divin Sauveur : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretur in via.*

Bien-aimé Père, il vous a été facile, en nous voyant tous, de constater que si nous sommes vos fils, nous sommes aussi les enfants d'Adam et que nous en subissons les conséquences. Hélas ! la nature est toujours là ; nous avons pu quitter la patrie, la famille même, mais nous n'avons pu nous quitter nous-mêmes et nous en subissons trop les conséquences. Un jour, abattu et presque découragé, ne pouvant me rencontrer avec un Père je me servis de l'écriture pour faire part de mes peines et de mon abattement à celui qui le représentait dans le pays, ce bien-aimé prélat que nous pleurons encore : « Cher Seigneur, me répondit-il, nous sommes bien imparfaits, il nous faut le reconnaître, mais il est une vérité au moins aussi palpable, c'est que Dieu fait son œuvre par nous. Comparez les sauvages à ce qu'ils étaient quand vous êtes arrivé parmi eux, et vous serez forcé de reconnaître que, malgré vos misères, le Seigneur

a été avec vous et a travaillé par vous. » Vous avez sans doute constaté la même chose, mon très révérend Père ; le bon Dieu a fait son œuvre avec des instruments bien imparfaits, et c'est positivement cette imperfection des instruments qui montre l'action si vive, comme nous le disait le R. P. Leduc, lors du Chapitre général : *Digitus Dei est hic.*

Ce n'est pas seulement dans nos succès que nous reconnaissons l'intervention de Dieu ; en vous, bien-aimé Père, nous voyons notre vénéré fondateur, nous voyons le pape et Dieu lui-même. C'est Dieu qui par votre intermédiaire est venu nous visiter et nous entretenir *in via.* Ce voyage apostolique qui, pour plusieurs d'entre nous, est entrepris déjà depuis longtemps et se prolonge bien au delà de nos prévisions, a été coupé d'une de ces haltes bienfaisantes, d'un de ces campements, pour me servir du langage des voyageurs du pays, où nous avons rencontré un Père qui nous a réconfortés d'un festin délicieux, festin qui fait trop souvent défaut au pauvre voyageur qui oublie que, *non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.* Puissions-nous, nous Oblats du Vicariat de Saint-Albert, *in fortitudine cibi illius*, arriver *usque ad montem Dei.*

C'est une route bien difficile, bien escarpée, puisqu'il s'agit d'arriver *ad montem Dei.* J'espère que néanmoins, avec la grâce de Dieu et l'assistance de sa Très Sainte Mère, il ne se trouvera pas de lâche parmi nous ; qu'à l'exemple de notre regretté métropolitain nous mourrons les armes à la main, comme nous vous le disions tout à l'heure au pied de l'autel : *Jurejurando voveo ad mortem usque perseveraturum.*

Je sens que je suis trop long et qu'il est plus que temps de finir. Veuillez prendre patience et me permettre de vous dire toute ma pensée. Un jour, je terminais une

mission chez les Cris de la Prairie ; je me préparais à quitter un camp pour aller dans un autre. Les sauvages ne manquèrent pas de m'adresser des discours. Un vieillard qui pendant la mission avait été baptisé, et qui ce jour-là avait fait sa première communion et reçu la confirmation, me dit entre autres choses : « Mon Père, tu es venu nous enseigner la bonne prière ; à peine en connaissons-nous quelque chose que déjà tu veux partir. Vois donc sur nos lacs si le canard abandonne ses petits avant qu'ils puissent se suffire à eux-mêmes. Fais donc comme lui et reste avec nous jusqu'à ce que nous soyons suffisamment instruits et capables de nous conduire nous-mêmes. » Bien-aimé Père, le diocèse de Saint-Albert est entièrement l'œuvre de la Congrégation de vos fils que vous y avez envoyés ; depuis le dernier Frère convers jusqu'à l'évêque, nous pouvons tous vous dire : c'est le pape qui a érigé cette jeune église, mais c'est nous qui en avons jeté les fondements, qui l'avons fait croître et grandir. Vous, mon très révérend Père, et après vous vos successeurs, vous nous aiderez à nous et à nos successeurs, jusqu'à ce qu'elle soit capable de vivre et de marcher elle-même.

Si vous pouviez parcourir en détail ce jeune diocèse, vous y trouveriez des enfants qui demandent du pain, de ce pain *qui procedit de ore Dei*, et je n'ai personne qui puisse le leur rompre. Ce sont cependant des chrétiens, mais des chrétiens dont nous ignorons la langue : des Italiens, des Flamands, des Allemands, des Polonais, des Slaves, etc., qui ne peuvent pas même se confesser. Je vois l'action de la Providence dans les fondations de notre chère Congrégation, en Belgique, en Hollande, en Allemagne et ailleurs. Elle nous prépare là les missionnaires nécessaires, en attendant que l'église de Saint-Albert puisse, comme les jeunes canards de nos lacs,

vivre par elle-même. Sans doute, je n'ai aucun avantage à promettre à ma mère, notre chère Congrégation, en retour d'un si grand bienfait, je n'ose pas même lui assurer la reconnaissance de ma jeune église, si Dieu la fait devenir grande et puissante. Je crois pouvoir assurer que je ne serai pas du nombre des ingrats. Je recommande cette chère épouse à la Congrégation, même après que je ne serai plus. Si elle allait oublier ce qu'elle doit à ma mère, je prie Dieu que cela n'arrive pas, mais si elle se laisse aller à l'exemple, Dieu, au moins, n'oublie rien. *Dominus retribuet pro me et pro Ecclesia.*

† J.-Vital, o. m. i.
Évêque de Saint-Albert.

Maintenant, très révérend et bien cher Père Martinet, je n'ajouterai pas un mot à cette noble adresse présentée par notre évêque bien-aimé. Je ne pourrais que la défigurer et lui enlever une partie au moins du si doux parfum qu'elle respire.

Je termine donc ici le travail que je me suis imposé ; puisse-t-il vous faire plaisir et vous distraire un peu des travaux que vous impose la charge si honorable, mais si importante et difficile qui vous est confiée pendant le voyage de notre Révérendissime et bien-aimé Père de ce côté de l'Atlantique.

Ce bon Père nous a quittés depuis plus de deux semaines déjà. Il se rapproche de vous. Bientôt vous aurez le bonheur de le revoir, de le posséder de nouveau au milieu de vous. Pour nous, si ce bonheur ne nous est plus donné, nous voulons le retrouver au ciel avec ceux des nôtres qui déjà ont reçu la couronne de gloire et d'immortalité. Pour cela nous voulons être toujours des religieux Oblats de Marie Immaculée, des prêtres, des

missionnaires selon le cœur de Dieu, et persévérer *usque ad mortem* dans la Congrégation, notre mère bien-aimée.

Agréez, etc. H. Leduc, o. m. i.

A Winipeg et à Saint-Charles. — Après la clôture de la retraite de Saint-Albert, le T. R. P. Général prit la route de Saint-Boniface avec une courte halte à Edmonton, où trois adresses lui furent présentées, deux en anglais et en français, au nom des citoyens de la ville, et une autre en français, splendidement écrite et encadrée sur beau satin blanc, au nom des élèves des religieuses Fidèles Compagnes de Jésus.

A Saint-Boniface et à Winipeg eut lieu une double retraite. Tandis que le R. P. Antoine prêchait aux membres du clergé séculier, le T. R. P. Général présidait les exercices spirituels de nos Pères du vicariat. Le souvenir de Mgr Taché planait sur cette double assemblée de prêtres et de missionnaires unis dans une commune douleur. Les visiteurs prirent un jour sur leurs nombreuses occupations pour aller assister à une cérémonie dans la Mission de Saint-Charles.

Les citoyens de Saint-Charles, leur vénérable curé, le R. P. Dandurand et son dévoué auxiliaire, le R. P. Blais, ont transformé la petite église de la paroisse et l'allée que suivra l'auguste visiteur. Ce ne sont partout que drapeaux, oriflammes, guirlandes, gens endimanchés comme aux grandes fêtes, escouades de décorateurs actifs, groupes joyeux où l'on devise de l'hôte que va recevoir la paroisse et de la cérémonie qui va s'accomplir :

« Il s'agissait, écrit le F. Georges, de la bénédiction de deux statues, l'une de la Sainte Vierge, l'autre de saint Joseph, hommage de reconnaissance pour la belle récolte de l'année passée, humble prière pour la récolte de l'année présente.

« Tout à coup, la cloche de l'église sonne à toute volée ; on vient de signaler l'arrivée du cortège qui était allé jusqu'aux confins de la paroisse à la rencontre de l'illustre visiteur. Bientôt le T. R. P. Général, précédé de seize cavaliers et suivi de vingt voitures, se trouve au milieu de cette bonne population, impatiente de lui montrer sa reconnaissance et son respect.

« La première pensée devait être pour le bon Dieu; aussi l'église paroissiale, d'ordinaire trop grande, se trouva bientôt trop petite pour contenir la nombreuse assistance. Les vêpres, parfaitement chantées par le chœur de Saint-Charles, furent présidées par le T. R. P. Général, assisté du R. P. Langevin, vicaire des Missions, et de sept missionnaires.

« A l'issue de l'office, une éloquente adresse fut présentée par M. Georges Caron, et le T. R. P. Général répondit à peu près dans les termes suivants :

« Je suis vraiment touché des bonnes paroles que « vous avez bien voulu m'adresser au nom de la paroisse « de Saint-Charles. Cette adresse, que vous venez de « lire, est parfaite ; elle a été certainement composée « par des hommes d'intelligence et de cœur. Elle est « parfaite parce qu'elle n'oublie personne. Tous ceux « qui vous ont fait du bien ont une place dans votre « souvenir. Vous parlez du vénérable Mgr Laflèche, qui « a été comme le fondateur de cette paroisse, et cet « illustre prélat ne pourra qu'être touché d'apprendre « que sur ce coin de terre du Nord-Ouest, arrosé de ses « sueurs apostoliques, on se souvient de lui avec recon- « naissance. Vous mentionnez le nom du bon P. Allard, « qui a été un des premiers pasteurs de cette paroisse « et dont vous regrettez comme moi l'absence en ce « jour. Des affaires urgentes l'ont empêché de donner « suite au projet qu'il avait formé de venir assister à

« cette fête de famille. Son absence est d'autant plus « regrettable qu'il représente celui que nous pleurons « tous et auquel il succède, pour un temps, dans l'ad- « ministration du vaste diocèse de Saint-Boniface.

« Vous rendez hommage au dévouement de votre « vénérable curé, le P. Dandurand, que vous considérez « tous, à juste titre, comme votre père, votre ami et « votre pasteur.

« Vous parlez du grand deuil qui me prive, à mon « retour de la Colombie Britannique, du bonheur de « revoir un grand évêque et un fils très affectueux, « Mgr Taché. Vous avez raison de vous souvenir de lui, « car j'ai pu constater, dans mes conversations avec le « regretté défunt, durant mes deux visites précédentes, « l'une il y a dix-huit ans et l'autre il y a onze ans, que « Saint-Charles occupait une large place dans son cœur. « Depuis quelques années, ses infirmités ne lui permet- « taient plus de venir vous bénir, mais il faisait souvent « cette visite en esprit.

« Enfin, vous rappelez le temps où Saint-Charles était « le point de départ, ou mieux la dernière étape des « caravanes de missionnaires allant à la recherche des « brebis perdues de la maison d'Israël jusque sur les « bords de l'océan Glacial. Ces bons Pères ont gardé au « cœur le souvenir de Saint-Charles; ils m'en ont par- « fois parlé avec bonheur. Ils ont contracté avec Saint- « Charles comme des liens de parenté qui leur rend « ce lieu toujours cher. Je serai heureux de dire, à ceux « de nos Pères de France qui ont vu Saint-Charles, com- « bien la foi des fidèles y est vive, et quelle belle récep- « tion ils m'ont faite. Ces voitures et ces cavaliers qui « m'ont fait escorte, ces fidèles rangés pour me recevoir, « toutes ces démonstrations extérieures ne sont pas « seulement un acte de courtoisie, mais elles sont aussi

« la preuve du grand esprit de foi qui vous anime. Vous « honorez un prêtre, et en ma personne vous honorez « le sacerdoce catholique, vous honorez tous les prêtres « du monde... Et puis, vous êtes trop modestes en par- « lant du peu d'éclat de cette réception ; je dois vous « l'avouer, peu de manifestations m'ont été plus droit « au cœur. Assurément, si quelque chose avait pu man- « quer à l'intérêt que nous portons à Saint-Charles, « cette fête comblerait le déficit et ferait verser la me- « sure de notre affection.

« Votre adresse contient un vœu exprimé en termes « discrets comme il convient à des âmes délicates de le « faire. Je vous ai compris, nous nous comprenons. « Nous voulons bien que Saint-Charles devienne un « jour le siège d'une de ces œuvres qui permettent à « une Congrégation religieuse de s'étendre en multi- « pliant le nombre de ses membres.

« Le site de Saint-Charles est ravissant ; c'est un lieu « plein de paix et de tranquillité, et je sais que la terre « y est fertile et l'air vivifiant. Vous êtes aux portes « d'une grande ville et par conséquent vous avez un « marché toujours ouvert au fruit de votre labeur.

« Que le bon Dieu récompense votre foi, même ici- « bas ! Qu'il bénisse les enfants afin qu'ils aient toujours « au cœur l'amour et le respect de leurs parents ! Qu'il « bénisse les jeunes hommes, afin qu'ils marchent tou- « jours vaillamment dans la voie du devoir ! Qu'il bé- « nisse les parents, qui portent si courageusement le « poids du jour et de la chaleur, afin qu'ils ne succom- « bent point sous le fardeau ! Qu'il bénisse les vieillards ! « Puissent-ils être l'objet du respect et de la vénération « de tous ! En un mot, qu'il vous accorde toutes les « bénédictions spirituelles et temporelles que vous pou- « vez désirer ! »

« Notre bien-aimé Père dit ensuite quelques mots au sujet de la bénédiction des deux belles statues, achetées par les paroissiens et leurs amis.

« Cette allocution a produit le plus grand bien ; les paroissiens de Saint-Charles ne l'oublieront jamais.

« A la suite de ce discours, le R. P. Dandurand, interprétant la pensée de ses ouailles, sollicite pour son peuple la bénédiction du T. R. P. Général. En un instant, tout le monde tombe à genoux, et notre bien-aimé Père bénit l'assemblée au nom de Mgr Taché et de Notre Très Saint Père le Pape, et il procède à la bénédiction liturgique des deux statues.

« Le salut du Très Saint Sacrement clôture dignement cette belle et si chrétienne manifestation.

« L'organisation de cette fête fait le plus grand honneur au vénérable P. Dandurand, que notre Fondateur aimait à appeler « son premier-né du nouveau monde ».

Jos. Georges, o. m. i.

II

UNE LETTRE DE S. ÉM. LE CARDINAL LEDOCHOWSKI

PRÉFET DE LA SAINTE CONGRÉGATION DE LA PROPAGANDE.

A son retour d'Amérique, notre T. R. P. Supérieur général s'est empressé de rendre compte de son voyage à Son Éminence le Cardinal Préfet de la Propagande. Son Éminence lui a répondu par une lettre de félicitations que nos lecteurs seront heureux de trouver ici.

Voici d'abord la lettre du T. R. P. Général :

« Éminentissime Seigneur,

« Le 29 mars dernier, j'avais l'honneur d'informer Votre Éminence de mon prochain départ pour l'Amé-

rique. Je suis revenu de ce grand voyage le 7 courant, après avoir visité nos deux provinces du Canada et des États-Unis, et nos vicariats de Saint-Boniface, de la Saskatchewan, de Saint-Albert et de la Colombie Britannique. Partout j'ai eu la consolation de trouver nos missionnaires à leur devoir, et de recueillir les témoignages éclatants de la reconnaissance des peuples, pour les grands services rendus par notre Congrégation, dans l'Amérique du Nord, à la double cause de l'Évangile et de la civilisation.

« Aujourd'hui, je viens annoncer à Votre Éminence le prochain départ pour l'Afrique australe du R. P. Augier, l'un de mes assistants. Je l'envoie visiter nos Missions de la colonie de Natal, de l'État libre d'Orange et de la République du Transvaal. Je le charge en particulier de pourvoir à l'organisation de la nouvelle préfecture apostolique du Basutoland. Il amènera avec lui quelques missionnaires.

« Je prie Votre Éminence de vouloir bien bénir cette visite et cette petite caravane d'ouvriers évangéliques. Nous avons à cœur de justifier partout, avec l'aide de Dieu, la confiance que le Saint-Siège veut bien nous témoigner.

« Daignez agréer l'hommage du profond respect avec lequel je suis heureux de me dire, de Votre Éminence Révérendissime, le très humble et obéissant fils.

« L. Soullier, o. m. i.
« Supérieur général. »

Son Éminence le Cardinal Préfet a répondu par la lettre suivante :

« Rome, le 10 novembre 1894.

« Très révérend Père,

« J'ai reçu votre lettre ces jours derniers, et j'ai appris

avec plaisir les détails que vous avez bien voulu me donner sur le voyage que vous venez de faire si heureusement à travers l'Amérique. Avec vous je me réjouis cordialement de l'état des Missions qui, confiées dans ces régions lointaines, par cette Sacrée Congrégation de la Propagande, à la Société dont vous êtes le si digne chef, sont toutes, comme vous l'avez vu récemment, dans une prospérité croissante.

« C'est pourquoi, tandis que j'adresse mes félicitations à tous et à chacun des missionnaires, je prie Dieu avec ferveur qu'il daigne les assister de son secours le plus vigilant, afin que, nullement effrayés des difficultés et des périls auxquels ils sont soumis, et de jour en jour plus enflammés du zèle divin, ils donnent énergiquement leurs soins assidus à la propagation de la foi véritable.

« Ce sont, sans doute, les recommandations qu'ils ont reçues de votre bouche durant votre séjour au milieu d'eux ; ce sont les mêmes paroles que vont entendre ceux de vos missionnaires qui vivent dans l'Afrique australe et auprès desquels, comme vous me l'écrivez, l'un de vos assistants généraux va se rendre incessamment. Je lui souhaite de tout mon cœur un voyage heureux, tandis que je prie Dieu de vous conserver longtemps, mon Très Révérend Père.

« Votre très dévoué serviteur,

« Cardinal Ledochowski, *préfet.*

« A., *secrétaire,*

« Archevêque de Larisse. »

III

LETTRE DU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL AU R. P. BURFIN

New-Westminster, 4 juillet 1894.

Mon révérend et bien cher père Burfin,

J'ai reçu ici, avec le dernier numéro de nos annales, votre *Testament d'un Missionnaire des campagnes.*

Le travail m'intéresse vivement, et je croirais manquer au devoir de ma charge, si je ne vous en exprimais pas ma satisfaction et ma reconnaissance.

Vous nous rendez en effet un service très important en nous disant, d'après l'expérience de nos anciens, laquelle se résume si parfaitement en vous, ce qu'est une vraie mission et ce que doit être le missionnaire. Je souhaite que tous nos Pères, les jeunes surtout, méditent attentivement votre travail et s'attachent à marcher sur les traces de leurs aînés.

Avant de partir pour l'Amérique, j'ai adressé une circulaire à nos provinciaux pour les presser de pourvoir à la préparation des missions et à la formation professionnelle de nos jeunes missionnaires. Comme vous, j'estime que nos jeunes gens n'ont pas moins besoin de cette formation que les conscrits des exercices de la caserne.

Votre précieux testament vient à son heure ; il prouve le bien fondé de ma circulaire et donne le programme à suivre pour ceux qui seront chargés de former nos missionnaires. Je vous en remercie donc doublement.

C'est des bords de l'océan Pacifique que je vous adresse ces lignes ; puissent-elles vous être agréables et vous trouver en bonne santé.

Veuillez me recommander à Notre-Dame de l'Osier,

et me rappeler au souvenir de nos Pères et Frères.

Agréez, cher vénéré Père, l'assurance de ma gratitude et de mon affectueux attachement en Notre-Seigneur et Marie-Immaculée.

L. Soullier, o. m. i.
Supérieur général.

IV

LES NOCES D'OR D'UN MISSIONNAIRE

Nous empruntons à une lettre du R. P. E.-M. Chevrier au R. P. Soulerin, son ancien professeur, quelques détails sur les noces d'or religieuses du R. P. Gaudet :

Brownsville, 19 juillet 1894.

Comment ne pas vous parler d'un événement qui vient de remuer jusque dans ses profondeurs Brownsville, notre cité somnolente, et sa sœur jumelle, l'héroïque Matamoros !

Le 16 juillet, nous avons célébré le cinquantième anniversaire d'oblation du R. P. Gaudet, un des premiers fondateurs du vicariat apostolique du Texas et du Mexique.

Dès le 15 juillet au soir, un souffle de fête passait sur Brownsville ; les cloches de la cathédrale lançaient de joyeux appels à la population mexicaine et américaine ; en foule compacte et sympathique, Américains et Mexicains se pressaient dans l'église et débordaient dans les rues adjacentes. Un joyeux frémissement passait dans cette foule, d'où s'élevait un gai murmure de voix amies. Le R. P. Smith, supérieur de la maison de San-Antonio, fit une allocution en anglais. Cette éloquente et facile parole adoucit un instant dans le cœur des Américains

la peine qu'a causée le départ du regretté R. P. Parisot (1) et celui du P. Paquette. Le R. P. Supérieur de Brownsville donna ensuite la bénédiction du Saint-Sacrement à cette grande foule, qui s'écoula lentement en devisant de ce qui allait arriver le lendemain.

Le 16, au matin, le temps est superbe. La voix des cloches annonce que la grand'messe va commencer. Comme hier, la foule déborde de l'église et remplit les rues voisines. Devant la cathédrale on voit une confusion d'équipages et de gens endimanchés.

Le R. P. Gaudet chante la messe solennellement, le R. P. Maurel, supérieur du *Paso del Aguila* (le pas de l'aigle), faisant les fonctions de diacre ; le R. P. Piat, délégué du R. P. Clos, supérieur de Roma, faisant les fonctions de sous-diacre. La messe fut chantée à grand orchestre, et bien chantée. A Brownsville. on n'est pas sauvage. Nos cérémonies sont aussi grandioses et belles que les cérémonies de France. La décoration de l'église était simplement une merveille de bon goût. Les ornements en drap d'or du célébrant et de ses ministres viennent en ligne droite de Lyon. L'autel gothique, étincelant de lumières, est un fourré de fleurs des tropiques, curieusement éclairé par la clarté qui tombe des vitraux multicolores.

La messe finie, le R. P. Gaudet s'assied en un royal fauteuil placé à l'entrée du chœur ; à côté de lui prennent place ses ministres ; en arrière se presse le groupe charmant des enfants de chœur en soutane rouge et en rochet de fine dentelle.

Un notable de Brownsville, s'avançant alors, lit une adresse au nom de ses concitoyens, rapide revue des œuvres du R. P. Gaudet, la plus belle des louanges. *Lau-*

(1) Le R. P. Parisot est aujourd'hui revenu à Brownsville.

dent eum in portis opera ejus. Qui a bâti la maison des Pères? Qui a bâti le collège? Qui a bâti l'église ? Qui donna à l'ancien vicariat du Texas et du Mexique son vigoureux développement? L'adresse est un petit chef-d'œuvre. Ensuite s'avance le présent des fidèles de Brownsville. Vingt-cinq petits garçons et vingt-cinq petites filles vêtues de blanc le portent. C'est une bonne petite somme en or et en billets. Les fillettes offrent l'or sur un coussin de satin bronze antique frangé d'or; dans une riche enveloppe, les garçonnets présentent les banknotes. Le vénérable jubilaire prend la parole en anglais et remercie en termes émus le bon peuple de Brownsville, au milieu duquel, dit-il, il espère bien finir ses vieux jours. Puis les enfants font une révérence et se retirent; le clergé quitte le chœur, et la foule peu à peu finit par se disperser.

Le couvent du Verbe Incarné nous avait envoyé le déjeuner. Ce fut un repas de famille. Aux côtés du R. P. Gaudet étaient assis les PP. Ollivier, Vignolle, Maurel, Piat, Smith, Bretault, Bugnard, Chevrier, Frigon; les FF. Roudet, Charret, Kuck, Bouvier, Bourbeau, Nolan. M. le curé de Matamoros avait bien voulu honorer notre fête de sa présence. Les Sœurs avaient royalement fait les choses. En ce réfectoire si fraîchement orné, assis à cette table si richement servie, je songeais à la cabane où, la veille, une Mexicaine hospitalière m'avait donné pour souper du café et une tortille ; les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Sur la fin du déjeuner, le R. P. Vignolle se lève et porte un toast au R. P. Supérieur. Simple et beau comme l'éloquence, le toast du P. Vignolle. Applaudissements prolongés.

Quelques heures après, des voitures nous entraînaient au banquet officiel, qui se donnait dans la salle des séances du collège Saint-Joseph. Le comité chargé d'or-

ganiser la fête avait envoyé des invitations à cinquante des plus notables personnages de Brownsville. Cette grande salle, à la voûte azurée, était pavoisée aux couleurs de l'Union, du Mexique, de l'Espagne, de l'Irlande, du Texas, entremêlées de faisceaux de palmes ; mais sur l'ensemble (ceci est subjectif) tranchaient les gaies couleurs de la République française. Sur les tables, dans des vases de prix, s'étalait la riche flore du Sud ; le coup d'œil était si beau qu'on tira une photographie de cette salle. Une troupe de musiciens ayant joué une marche, on entra dans la salle du festin, et tout le long du repas les artistes exécutèrent en sourdine les plus jolis morceaux de leurs cahiers.

Les convives étaient de nationalités diverses : Irlandais, Américains, Mexicains, Espagnols, Allemands, Français, et de professions non moins diverses : avocats, officiers de terre et de mer, médecins, magistrats, riches planteurs, etc. Tous étaient venus donner un témoignage de sympathie à la Mission catholique dans la personne de son supérieur et fondateur. Des jeunes gens des meilleures familles servaient à table.

La nappe étant levée, plusieurs toats furent portés. Le R. P. Gaudet répondit en anglais. Le R. P. Maurel fut le seul à parler en espagnol, mais il souleva un tonnerre d'applaudissements.

Le R. P. Smith ayant porté un toast à Léon XIII, tout le monde se lève pour boire à la santé du pape heureusement régnant, le plus grand *statesman* (homme d'État) du siècle.

Un major de l'armée américaine levant sa coupe de champagne but à *Grover Cleveland.*

Un médecin de Matamoros porta la santé des PP. Oblats.

Un capitaine américain but à l'armée des États-Unis.

Le shériff, à l'État du Texas.

Un notable enfin, se levant, porta le toast *our Ladies*, aux dames qui avaient si vaillamment organisé le succès de la journée. Ce fut un éloge gracieux et bien mérité des dames de Brownsville. Et l'on applaudit avec enthousiasme. Allez, mon révérend Père, il y a du bonmon de à Brownsville !

Des télégrammes de félicitations étaient venus de Rome avec la bénédiction de Léon XIII, de Mgr Verdaguer, vicaire apostolique de Brownsville, du P. Provincial des États-Unis, de Mgr Néraz, etc.

La bénédiction du Saint-Sacrement couronna la journée. Le R. P. Gaudet, d'une voix ferme et claire, relut cette formule d'oblation qu'il avait lue pour la première fois le 16 juillet 1844, à Notre-Dame de l'Osier. Le P. Smith, qui est un musicien de talent, se mit à l'harmonium, et les Pères chantèrent le cantique d'oblation. Leurs voix puissantes allaient frapper cette voûte or et azur, conception gracieuse du R. P. Parisot. Mexicains et Américains écoutaient ravis cet hymne français dont ils ne comprenaient pas le sens.

Après la bénédiction, la foule s'écoula, emportant les plus douces impressions de cette fête qui marquera dans les annales religieuses de Brownsville.

NÉCROLOGIE

LE RÉVÉREND PÈRE MARTINET.

Un nouveau deuil vient d'atteindre notre famille religieuse. Le R. P. Aimé Martinet, premier assistant général, est décédé à Bordeaux, le 11 novembre, dans la soixante-sixième année de son âge et la quarante-sixième de sa profession religieuse. Tous ceux qui ont connu le vénéré défunt souscriront aux paroles dont notre T. R. P. Général a accompagné l'annonce de cette douloureuse nouvelle : « La Congrégation perd un de ses fils les plus dignes, les plus méritants et les plus estimés ; et nous perdons nous-même un ami et un frère que nous nous étions habitué à honorer comme notre conseil le plus sûr et notre plus ferme appui dans l'accomplissement des graves devoirs que nous impose notre charge. »

Voici quelques détails biographiques, d'après un article publié dans les journaux religieux :

Né à Domène (Isère), le 20 février 1829, le R. P. Aimé Martinet se sentit de bonne heure incliné vers la vocation religieuse et apostolique. Le spectacle d'une mission donnée par nos Pères dans sa paroisse natale fut le moyen dont Dieu se servit pour l'attirer définitivement. Il suivit les missionnaires dont il avait admiré le zèle et entra au juniorat de Notre-Dame des Lumières. Il s'y fit remarquer par sa piété, sa candeur, son intelligence, et un sérieux de caractère qui contrastait avec sa jeunesse, sa petite taille et sa figure enfantine.

Ces qualités se développèrent au noviciat de Notre-Dame de l'Osier où il eut le bonheur de faire ses vœux, le 15 août 1848,

et au grand séminaire de Marseille où il compléta ses études théologiques.

Ordonné prêtre le 27 juin 1852 par notre vénérable Fondateur, nous le trouvons successivement professeur de philosophie aux grands séminaires de Romans et de Fréjus, et professeur de dogme au grand séminaire de Marseille. Ses anciens élèves n'ont pas encore oublié la solidité, la précision, la profondeur et la lucidité de son enseignement. Il eut pour maître unique et aimé saint Thomas d'Aquin, étudié à la grande école dominicaine, interprète naturel, à ses yeux, du docteur angélique.

Lorsque, après la mort de Mgr de Mazenod, des circonstances douloureuses obligèrent le T. R. P. Fabre à transférer le scolasticat de la Congrégation à Autun, le R. P. Martinet fut placé à la tête de cette importante communauté. En même temps qu'il imprimait aux études un élan nouveau, il relevait de ses ruines l'ancien couvent de la Visitation, sanctifié jadis par la présence de sainte Chantal, occupé ensuite par les Dames du Sacré-Cœur, et qui est resté maison d'étude et de formation pour nos futurs missionnaires, jusqu'au jour où, sous le coup des fameux décrets contre les congrégations religieuses, ses paisibles habitants durent aller demander à l'étranger la paix et la liberté qu'on leur refusait en France. Le R. P. Martinet n'eut pas la douleur de voir fermer, sous son supériorat, cette maison qu'il avait rétablie. Dès 1867, les représentants de la Congrégation l'avaient appelé, en qualité d'assistant, dans les conseils du Supérieur général. Il ne devait plus quitter ce poste de confiance, où quatre élections consécutives l'ont maintenu jusqu'à sa mort, c'est-à-dire durant vingt-sept ans.

Il fut, par excellence, l'homme du bon conseil, de l'administration sage, prudente, mais en même temps large et ouverte à tous les progrès qui, dans l'ordre de la vocation de notre Institut, pouvaient rendre gloire à l'Église et développer les œuvres de l'apostolat. Il eut à remplir des missions importantes : à diverses reprises, il fit, au nom du T. R. P. Général, la visite des provinces et des vicariats en France, en

Angleterre, dans l'Afrique méridionale, au Canada, aux États-Unis, en Colombie Britannique ; tout récemment encore, pendant le voyage du T. R. P. Soullier en Amérique, il exerçait la charge de vicaire général.

Il n'acceptait ces fonctions délicates qu'en tremblant, mais il les remplissait avec ce souci de la perfection qu'il apportait en toutes choses, déployant une supériorité de vues, une énergie de volonté et une opiniâtreté de travail exceptionnelles. Quelques-uns de ses *actes de visite* sont de vrais traités d'administration et de perfection religieuse. Nous pourrions en dire autant d'un grand nombre de ses lettres.

Avec l'amour de sa Congrégation, il eut le culte de l'Église et du Pape. Toute parole venue du Vatican, ordre, conseil, ou simple direction, allait droit à son cœur et rencontrait immédiatement la soumission de toute son âme. A l'école de Mgr de Mazenod, il professa l'infaillibilité bien avant la définition du dogme, comme il avait enseigné la doctrine de saint Thomas bien avant les recommandations de Léon XIII. Une des joies de sa vie fut de se trouver à Rome à l'époque du concile, et d'assister aux réunions qui groupèrent dans les salons de Mgr Berteaud les hommes les plus distingués, parmi lesquels il aimait à nommer Louis Veuillot. Il rappelait avec bonheur les entretiens de cette assemblée d'élite, les beaux élans oratoires, ou les saillies, les mots pittoresques de l'immortel évêque de Tulle.

Un ancien élève du grand séminaire de Marseille, aujourd'hui éminent religieux, nous écrit que ce qui l'avait frappé le plus dans le R. P. Martinet, c'était sa modestie. La modestie fut, en effet, un des traits caractéristiques du vénéré défunt. Il ne craignait rien tant que de se produire ; il a connu la douceur de la cellule bien gardée dont parle *l'Imitation ;* il ne la quittait que par devoir, pour remplir les missions qui lui étaient confiées, ou pour porter à des âmes religieuses les bienfaits de sa direction ferme et élevée.

Son œuvre s'est accomplie dans le secret, mais Dieu l'a connue ; cela suffit pour la récompense du bon et fidèle serviteur.

NOUVELLES DIVERSES

Le T. R. P. Général. — Le T. R. P. Général est rentré de sa visite en Amérique au commencement d'octobre. Parti de New-York avec le R. P. Antoine, le samedi 29 septembre, il arrivait le samedi suivant au Havre, après une heureuse traversée ; et le lendemain, 7 octobre, en la fête du saint Rosaire, nos deux communautés de Paris, réunies à la rue de Saint-Pétersbourg, avaient la joie de lui offrir leurs souhaits de bienvenue.

Le voyage avait duré exactement six mois, toujours béni de Dieu, et apportant au cœur du Père et des enfants les plus grandes consolations.

— Administration générale. — Le R. P. Tatin, procureur général de la Congrégation près le saint siège, a été élu, selon les prescriptions de nos saintes Règles, assistant général, en remplacement du regretté P. Martinet.

— Le successeur de Mgr Taché. — Une dépêche de Rome nous annonce la nomination du R. P. Langevin, vicaire des Missions, au siège archiépiscopal de Saint-Boniface. Cette nomination, faite par les cardinaux de la Sacrée Congrégation de la Propagande dans leur réunion du 10 décembre, a été confirmée par le pape le dimanche suivant, 16 décembre. Nous nous unissons aux nombreux amis du nouveau prélat pour lui envoyer le souhait traditionnel : *Ad multos annos !*

— Départs de missionnaires. — Le jeudi 6 septembre, le R. P. Thomas (François), du diocèse de Vannes, s'est embarqué à Liverpool pour les Missions de la Colombie Britannique.

Sont partis en même temps pour le scolasticat d'Ottawa, les Fr. scolastiques Kulawy (Albert), du diocèse de Breslau ; Droder (Jean-Baptiste), du diocèse de Paderborn ; Lebert (Aloys), du diocèse de Wurzbourg.

Le jeudi 11 octobre, le R. P. Jouan (Henri), du diocèse de Vannes, s'est embarqué à Liverpool pour le vicariat de Prince-Albert. Il était accompagné d'un postulant convers du diocèse de Vannes, destiné aux Missions du Mackensie.

Le dimanche 11 novembre, se sont embarqués à Flessingues, les RR. PP. Saby (Jacques), du diocèse du Puy, pour les Missions de Natal ; Dahon (Alphonse), du diocèse de Nice, pour les Missions du Basutoland ; Varnat (Antoine), du diocèse de Clermont, pour le Béchuanaland, et le Fr. convers Debs (Xavier), du diocèse de Strasbourg, pour la même destination.

Le 25 novembre se sont embarqués à Marseille, à destination de Colombo, le R. P. Vigneron (Louis), du diocèse de Saint-Dié, et à destination de Jaffna, le R. P. Olive (Émile), du diocèse de Nantes.

Ont reçu leur obédience : le R. P. Lemarchand (Alphonse), du diocèse du Mans, pour le vicariat de Saint-Albert ; le Fr. convers Kerhervé (Joseph-Marie), du diocèse de Vannes, pour le vicariat du Mackensie.

— Transvaal. — Le R. P. Schoch, préfet apostolique du Transvaal, nous écrit : « Nous venons d'ajouter une nouvelle mission à la liste de celles que nous avions déjà dans le Transvaal. Elle s'appelle Vleishfontein (source de viande). Les RR. PP. Jésuites l'établirent en 1880

comme halte dans la longue traversée entre Kimberley et le Zambèse. Aujourd'hui, cette route étant abandonnée, la halte devient inutile, et les RR. PP. Jésuites nous passent la petite chrétienté qu'ils avaient formée. Il y a là une centaine de bons catholiques. C'est le R. P. Noel qui en sera chargé. »

— Béchuanaland. — De son côté, le R. P. Porte nous annonce qu'il va planter sa tente à Gabarone, dans le Béchuanaland. Son premier soin sera de préparer une demeure pour le Père et le Frère qui vont le rejoindre, et pour les Sœurs qu'on lui promet dans un avenir prochain.

— Une distribution de prix a Rome. — C'est le jeudi 29 novembre, qu'a eu lieu la distribution solennelle des prix et la collation des grades à l'Université grégorienne, dont nos Frères scolastiques de Rome suivent les cours. Voici la part magnifique de nos scolastiques de Saint-Pierre ès Liens :

Grades : 30. — 1 docteur, 5 licenciés, 3 bacheliers en théologie; 4 bacheliers en droit canonique; 5 docteurs, 5 licenciés, 7 bacheliers en philosophie.

Prix : 30. — 1 second prix (*ex æquo*) d'Ecriture sainte; 1 premier prix (*ex æquo*) de théologie dogmatique, cours du matin; 3 premiers prix (*ex æquo*) et 1 second prix (*ex æquo*) de théologie dogmatique, cours du soir; 2 prix (*ex æquo*) de langue arabe; 1 second prix (*ex æquo*) de théologie morale; 2 premiers prix (*ex æquo*) et 1 second prix (*ex æquo*) d'histoire ecclésiastique; 1 prix (*ex æquo*) d'archéologie chrétienne; 2 premiers prix (*ex æquo*) et 1 second prix (*ex æquo*) de droit public ecclésiastique et d'institutions canoniques; le premier prix et un second prix (*ex æquo*) de métaphysique (3e année); le premier et le second prix d'astronomie; 2 premiers prix (*ex æquo*) et 2 seconds prix (*ex æquo*) de physique-chimie; 1 premier prix (*ex æquo*) de mathématique sublime; 1 premier prix (*ex æquo*) de physique-mathématiques; le premier prix et un second prix de logique et de métaphysique générale; le premier prix de l'Académie Saint-Thomas.

En ajoutant aux 30 prix 38 accessits, 24 mentions très honorables, et 13 mentions honorables, nous relevons au total 105 nominations.

— Maison de Lyon. — Nos Pères de Lyon ont pris possession de leur nouvelle résidence, définitive cette fois, en plein quartier de la Guillotière. Voici leur nouvelle adresse : *rue Cavenne*, 35.

— Noviciat en Espagne. — Le couvent de Notre-Dame del Soto a été érigé canoniquement en maison régulière de noviciat. Deux postulants convers ont pris le saint habit la veille de l'Immaculée-Conception. Les commencements sont modestes comme pour toutes les œuvres de Dieu, mais, si, comme nous l'espérons, notre Mère du ciel daigne les bénir, nous aurons bientôt là une pépinière de nombreux et vaillants ouvriers.

OBLATIONS

PENDANT LES ANNÉES 1893 ET 1894
DE DÉCEMBRE A DÉCEMBRE (1).

1615. O'Brien, Michaël-Maurice, 1er janvier 1893, Rome.
1616. Crouzeix, Martin (F. C.), 25 janvier 1893, Maggona (Ceylan).
1617. Craven, John (F. C.), 2 février 1893, Inchicore.
1618. Prod'homme, Dominique-Victor, 17 février 1893, Notre-Dame de Sion.
1619. Plamondon, Pierre, 17 février 1893, Ottawa.
1620. Pépin, Frédéric, 17 février 1893, Ottawa.
1621. Hermitte, Marcellin, 17 février 1893, Ottawa.
1622. Lechesne, Pierre-Louis, 17 février 1893, Ottawa.
1623. Faure, Alexandre-Lucien, 17 février 1893, Ottawa.
1624. Flynn, James-Joseph-Mary, 17 mars 1893, New-Westminster.
1625. Bernard, Auguste-Joseph, 20 mars 1893, Liège.
1626. Paris, Jacques-Marie, 20 mars 1893, Liège.
1627. Legrand, Alexis-Louis, 20 mars 1893, Liège.
1628. Jullien, Auguste-Louis, 20 mars 1893, Liège.
1629. Chaudesaigues, Joseph-Jean-Prosper, 20 mars 1893, Liège.
1630. Peskens, Godefroi-François, 20 mars 1893, Liège.
1631. Blanc, Euloge, 2 avril 1893, Rome.
1632. Caillat, Louis, 2 avril 1893, Rome.
1633. Coste, Marius-Adolphe, 2 avril 1893, Rome.
1634. Martineau, Joseph-Louis-Marie (F. C.), 25 avril 1893, Ottawa.

(1) En cas de variante, la présente liste annule les précédentes.

1635. Murphy, Thomas-Patrick, 25 avril 1893, Ottawa.
1636. Glahn, Jean (F. C.), 1er juin 1893, Saint-Charles. (Fauquemont).
1637. Capuano, Antoine-Marie-Joseph, 24 juin 1893, Marseille.
1638. Delmas, François-Henri, 29 juin 1893, Ottawa.
1639. Gagné, Philias-François, 29 juin 1893, Ottawa.
1640. D'Eramo, Joseph, 16 juillet 1893, Liège.
1641. Philippe, Léon-Louis, 16 juillet 1893, Liège.
1642. Hagen, Jean-Baptiste, 16 juillet 1893, Liège.
1643. Buffier, Jean-Louis, 16 juillet 1893, Liège,
1644. Keller, Jean, 16 juillet 1893, Rome.
1645. Klasper, Joseph, 16 juillet 1893, Liège.
1646. Schuchart, Édouard, 16 juillet 1893, Liège.
1647. Oswald, Jean-Baptiste, 16 juillet 1893, Liège.
1648. Chateau, Jean-Baptiste, 16 juillet 1893, Rome.
1649. Apel, Ferdinand, 16 juillet 1893, Rome.
1650. Struber, Charles, 16 juillet 1893, Rome.
1651. Gabriel, Léon, 16 juillet 1893, Liège.
1652. Hess, Edouard, 16 juillet 1893, Rome.
1653. Trébuchet, Vincent, 2 août 1893, Notre-Dame de Bon-Secours.
1654. Dahon-Pourchier, Jean-Gabriel, 2 août 1893, Notre-Dame de Bon-Secours.
1655. Charuel, Joseph, 15 août 1893, Saint-Gerlach.
1656. Huchet, Paul-Gustave, 3 septembre 1893, Saint-Gerlach.
1657. Bruch, Guillaume-Jean, 8 septembre 1893, Ottawa.
1658. Kruse, Charles-Jean, 8 septembre 1893, Ottawa.
1559. Flecher, Anthony, 8 septembre 1893, Ottawa.
1660. Flecher, Bernard, 8 septembre 1893, Ottawa.
1661. Tighe, Laurent-François, 8 septembre 1893, Ottawa.
1662. Villeneuve, Georges-Etienne, 8 sept. 1893, Ottawa.

1663. Sullivan, Denis-Augustin, 8 septembre 1893, Ottawa.

1664. Maisonneuve, Adrien-Célestin, 8 septembre 1893, Ottawa.

1665. Van Hecke, Alphonse-Edmond, 9 septembre 1893, Ottawa.

1666. Blanchin, François-Alphonse, 9 septembre 1893, Ottawa.

1667. Glandières, Pascal, 17 septembre 1893, Notre-Dame de l'Osier.

1668. Linguéglia, Jean-Baptiste, 29 septembre 1893, Liège.

1669. Houssais, Gabriel-Marie, 29 septembre 1893, Liège.

1670. Brun, Charles-Joseph, 29 septembre 1893, Liège.

1671. Olive, Henri-Jean-Marie, 29 septembre 1893, Saint-Gerlach.

1672. Curran, John-Joseph (F. C.), 30 septembre 1893, Inchicore.

1673. Howard, Daniel-Joseph (F. C.), 8 octobre 1893, Belmont-House.

1674. Moore, Joseph-Laurent (F. C.), 1er novembre 1893, Tewksbury.

1675. Leblanc, Alexis (F. C.), 1er novembre 1893, Notre-Dame de Sion.

1676. Courteille, Rodolphe-Eugène, 1er novembre 1893, Mission de la Nativité.

1677. Foley, John, 1er novembre 1893, Rome.

1678. Doetzer, Jean-Baptiste, 8 décembre 1893, Liège.

1679. Mac Gorvan, Arthur-Denis-Marie, 8 décembre 1893, Ottawa.

1680. Marcellinus, A.-M., 28 décembre 1893, Jaffna.

681. Beaud, Charles, 28 décembre 1893, Jaffna.

Pour les noms qui suivent, les numéros d'Oblation ne seront définitivement donnés qu'à la fin de l'année 1895.

Gabet, Paul-Joseph, 25 janvier 1894, Rome.

Stech, Joseph (F. C.), 17 février 1894, Rome.

De Byl, Théodore (F. C.), 17 février 1894, Saint-Laurent (Manitoba).

Muller, François (F. C.), 17 février 1894, Paris.

Basile, Antonio, 17 février 1894, Rome.

Alles, Paul-Marcellin, 17 février 1894, Colombo.

Fernando, Léon-Galatien, 17 février 1894, Colombo.

Fernando, David, 17 février 1894, Colombo.

Bernard, Paul, 17 février 1894, Liège.

Kuck, Joseph (F. C.), 25 mars 1894, Brownsville.

Weimer, Joseph (F. C.), 4 avril 1894, Basutoland (Sainte-Monique).

Magnan, Joseph-Charles, 23 avril 1894, Ottawa.

Najotte, François-Constant, 23 avril 1894, Ottawa.

Euzé, François-Louis, 23 avril 1894, Ottawa.

Le Creff, Jean-Marie (F. C.), 25 avril 1894, Notre-Dame des Anges.

Debanne, Louis-Clovis-Pierre, 1er juin 1894, Liège.

Boutelocp, Paul-Victor, 1er juin 1894, Liège.

Danis, Louis-Janvier, 9 juin 1894, Calgary.

Barbeau, Alphonse (F. C.), 9 juin 1894, Calgary.

Kassiepe, Maximilien-Adolphe, 29 juin 1894, Saint-Charles (Pauquemont).

Fallon, Michel-Francis, 29 juin 1894, Rome.

Dietrich, Aloysius, 29 juin 1894, Saint-Charles (Pauquemont).

Lacth, Emile (F. C.), 2 juillet 1894, Notre-Dame de Sion.

Kribs, Florent-Joseph (F. C.), 2 juillet 1894, Notre-Dame de Sion.

Vignal, Pierre-Hubert (F. C.), 2 juillet 1894, Paris-Montmartre.
Landais, Auguste (F. C.), 19 juillet 1894, Saint-Albert.
Moalic, Jean-Marie (F. C.), 19 juillet 1894, Saint-Albert.
Deschênes, Louis (F. C.), 15 août 1894, Notre-Dame des Anges.
Alessiani, Stefano, 15 août 1894, Liège.
Maher, Joseph-James-Patrick, 15 août 1894, Liège.
Masson, François, 15 août 1894, Liège.
Saumer, Jean-Louis-Marius, 15 août 1894, Rieti.
Durand, Emile-Joseph, 15 août 1894, Rieti.
Aubert, Félix-Eugène, 15 août 1894, Liège.
Jung, Joseph, 15 août 1894, Liège.
Boncho, Michel-François, 15 août 1894, Liège.
Lenn, Augustin, 15 août 1894, Rieti.
Dubs, Raymond, 15 août 1894, Liège.
Eberhart, Joseph-Charles-Marie, 15 août 1894, Liège.
Lenn, Ernest-Marie, 15 août 1894, Liège.
Pennerath, Jean-Pierre, 15 août 1894, Liège.
Jager, Cyriaque, 21 août 1894, Ottawa.
Kremer, Michel-Jean, 15 août 1894, Liège.
Kulawy, Guillaume-Jean, 15 août 1894, Ottawa.
Seltmann, Jules, 15 août 1894, Rieti.
Stuws, Adolphe-Clément-Gaspard, 15 août 1894, Ottawa.
Suffa, Jean-Baptiste-Augustin, 15 août 1894, Rieti.
Schang, Jacques-Henri, 15 août 1894, Ottawa.
Herwig, André, 15 août 1894, Rieti.
Schulte, Guillaume, 15 août 1894, Liège.
Lebert, Adolphe, 15 août 1894, Liège.
Remy, Jules-Eugène, 15 août 1894, Rieti.
Zopfchen, Charles, 15 août 1894, Ottawa.
Mauss, Félix-Jean, 15 août 1894, Liège.
Chatillon, Robert-Marie, 15 août 1894, Ottawa.

Hoffet, Emile-Pierre-Henri, 15 août 1894, Liège.
Knittel, François-Xavier, 15 août 1894, Liège.
Farber, Joseph-Jean, 15 août 1894, Liège.
Bernier, Pierre-Marie-Zénon, 15 août 1894, Ottawa.
Benoit, Joseph-Marie-Edmond, 15 août 1894, Ottawa.
Daveluy, Antoine-Joseph-Charles, 15 août 1894, Ottawa.
Tavernier, Jean-Marie-Joseph, 15 août 1894, Ottawa.
Thibodeau, Joseph-Eugène-Stanislas, 15 août 1894, Ottawa.
Patard, Jean-Baptiste, 15 août 1894, Saint-Gerlach.
Evain, Isidore-Jean-Marie, 15 août 1894, Saint-Gerlach.
Jouan, Henri-Théophile-Marie, 15 août 1894, Saint-Gerlach.
Bourbeau, Louis-Joseph (F. C.), 8 septembre 1894, Brownsville.
Griffin, Michel-Joseph, 29 septembre 1894, Liège.
Hoffmeier, Henri-Joseph, 29 septembre 1894, Liège.
Loos, Victor, 29 septembre 1894, Liège.
Le Jeune, Yves-Marie, 29 septembre 1894, Liège.
Huconenc, Henri, 20 octobre 1894, Notre-Dame de l'Osier.
Fulham, Charles, 28 octobre 1894, Rome.
Pietsch, Jean, 28 octobre 1894, Rome.
Nolan, Georges-Frédéric, 1er novembre 1894, Jersey.
Lahondès, Henri-Jean-Baptiste, 8 décembre 1894, Liège.
Juge, Hippolyte-Auguste, 8 décembre 1894, Liège.
Fayard, Xavier, 8 décembre 1894, Liège.
Brandenburg, Théodore, 8 décembre 1894, Liège.
Lafoy, François (F. C.), 8 décembre 1894, Paris-Montmartre.

NÉCROLOGE DE L'ANNÉE 1894.

390. Le P. Chevassu, François, décédé à Notre-Dame de Sion, le 20 janvier 1894. Il était né à Saint-Claude (Saint-Claude), le 24 novembre 1837 ; il avait fait son oblation le 4 août 1877.

391. Le P. O'Dwyer, Margan, décédé à Stillorgan, le 27 janvier 1894. Il était né à Cashel (Cashel), le 22 avril 1840 ; il avait fait son oblation le 1er novembre 1858.

392. Le F. scolastique Lafarge, Joseph, décédé à Liège, le 23 avril 1893. Il était né à Vernines (Clermont), le 6 août 1870 ; il avait fait son oblation le 15 août 1891.

393. Le P. Pons, Joseph-Marius, décédé à Marseille, le 15 mai 1894. Il était né à Marseille (Marseille), le 4 septembre 1858 ; il avait fait son oblation le 8 septembre 1889.

394. S. G. Mgr Alexandre Taché, archevêque de Saint-Boniface, décédé le 21 juin 1894. Il était né à la Rivière du Loup (Québec), le 23 juillet 1823 ; il avait fait son oblation le 13 octobre 1845.

395. Le P. Chevalier, Edouard, décédé à Marseille, le 23 juin 1894. Il était né aux Crottes (Gap), le 12 octobre 1823 ; il avait fait son oblation le 3 octobre 1842.

396. Le P. Michaux, Donat, décédé à Jersey, le 24 juillet 1894. Il était né à Metz (Metz), le 18 avril 1821 ; il avait fait son oblation le 25 mars 1860.

397. Le P. Daly, William, décédé à Belcamp-Hall (Irlande), le 27 juillet 1894. Il était né à Newtownbarry (New-Ross), le 17 octobre 1816 ; il avait fait son oblation le 17 février 1838.

398. Le F. convers Tancé, Jean-Baptiste, décédé à Rome, le 30 juillet 1894. Il était né à la Chapelle-au-Grain (Laval), le 29 septembre 1870; il avait fait son oblation le 19 juillet 1894.

399. Le F. scolastique Michelis, Ernest, décédé à Rome, le 8 septembre 1894. Il était né à Orméa (Mondovi), le 7 novembre 1873; il avait fait son oblation le 1er novembre 1892.

400. Le F. convers Rual, Joseph, décédé à Notre-Dame de Bon-Secours, le 24 septembre 1894. Il était né à Merlas (Grenoble), le 24 mars 1819; il avait fait son oblation le 1er novembre 1854.

401. Le P. Kelly, Edward, décédé à Pietermaritzburg (Natal), le 6 octobre 1894. Il était né à Liverpool (Liverpool), le 28 décembre 1855; il avait fait son oblation le 15 août 1878.

402. Le P. Mouchette, Antoine, décédé à Paris-Montmartre, le 10 octobre 1894. Il était né à Lenoncourt (Nancy), le 19 mars 1828; il avait fait son oblation le 10 mai 1852.

403. Le P. Audibert, Armand, décédé à Notre-Dame de Bon-Secours, le 14 octobre 1894. Il était né à Dechausselat (Viviers), le 1er novembre 1864; il avait fait son oblation le 15 août 1885.

404. Le P. Martinet, Aimé, décédé à Bordeaux, le 11 décembre 1894. Il était né à Domène (Isère), le 20 février 1829; il avait fait son oblation le 15 août 1848.

TABLE DES MATIÈRES.

MARS 1894.

Pages.

Missions étrangères. — Vicariat de la Saskatchewan. — Rapport du R. P. Cochin à Mgr Pascal, vicaire apostolique... 5

Lettre du R. P. Bonnald au Directeur des Annales 37

Province du Canada. Mission de la Baie d'Hudson. — Lettre du R. P. Fafard au T. R. P. Général 52

Missions de Ceylan. Vicariat de Colombo. — Rapport du R. P. Tarmenude au T. R. P. Général sur la Mission de Galle..... 66

Variétés. — Le Testament d'un missionnaire des campagnes.. 79

Une page de l'histoire des écoles de Manitoba..... 139

Astronomie et théologie, ou l'erreur géocentrique, la pluralité des mondes habités et le dogme de l'Incarnation..... 153

Nouvelles diverses 159

JUIN 1894.

Missions étrangères. — Vicariat d'Athabaska-Mackenzie. — Lettre de Mgr Grouard, vicaire apostolique, aux Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la foi..... 161

Vicariat de l'État libre d'Orange. — Rapport du R. P. Porte à Mgr Gaughran, vicaire apostolique..... 182

Maisons de France. — Maison de Limoges. — Lettres du R. P. Pichon 229

Variétés. — Voyage du T. R. P. Général en Amérique..... 242

Nouvelles diverses..... 280

SEPTEMBRE 1894.

Maisons de France. — Maison de Notre-Dame de l'Osier. — Lettre du R. P. Monnet..... 281

Maison de Notre-Dame de Pontmain. — Lettre du R. P. Rey. 297

Maison d'Angers. — Lettre du R. P. Roux 327

Variétés. — I. Voyage du T. R. P. Général..... 346

II. Les racines dénées, par le R. P. Morice..... 390

Nécrologie. — Mgr Taché..... 400

DÉCEMBRE 1894.

Pages.

MAISONS DE FRANCE. — Maison de Notre-Dame de Bon-Secours. Lettre du R. P. BOURDE 405
Maison de Saint-Andelain. — Lettre du R. P. IUNGBLUTH... 440
VARIÉTÉS. — I. Voyage du T. R. P. Général. — Lettre du R. P. LEDUC 475
II. Une lettre de Son Éminence le cardinal Ledochowski.... 503
III. Lettre du T. R. P. Supérieur général au R. P. BURFIN.. 506
IV. Les noces d'or d'un missionnaire 507
NÉCROLOGIE. — Le R. P. MARTINET 512
NOUVELLES DIVERSES 515
OBLATIONS 519
NÉCROLOGE 525

Paris. — Typographie A. HENNUYER, rue Darcet, 7.

294883 P
Author Missions de la Congrégation des Mission- Relig. M
Title naires oblats de Marie Immaculée, 31^32,1893-94

DATE. | NAME OF BORROWER.

University of Toronto Library

DO NOT REMOVE THE CARD FROM THIS POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

BINDING LIST DEC 1 193